52

LE MAGASIN

PITTORESQUE

1884

Typographie du MAGASIN PITTORESQUE (J. Charton), rue de l'Abbé-Grégoire, 15

LE MAGASIN PITTORESQUE

RÉDIGÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON

MEMBRE DE L'INSTITUT

CINQUANTE-DEUXIÈME ANNÉE

SÉRIE II — TOME DEUXIÈME

PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LXXXIV

MAGASIN PITTORESQUE

LIIe ANNÉE. 1884. — 2e SERIE. TOME II.



Minerve conduisant le Génie des arts à l'immortalité, par P. Prud'hon (collection Fichel). — Dessin de Jules Lavée. — Gravure de Thiriat.

LE GÉNIE DES ARTS.

D'APRÈS PRUD'HON.

L'allégorie était reine sous notre première république, et cette composition de Prud'hon en offre un éclatant témoignage. Sans doute le dédain présomptueux de nos écoles nouvelles tient l'allégorie en médiocre estime, comme une forme surannée. C'est pourtant un mode que les plus grands poètes, les plus purs artistes, ont constamment employé depuis Homère incarnant l'Injure, les Prières, l'Imprécation et l'Erreur, jusqu'à Victor Hugo personnifiant la Défaite sur le champ funèbre de Waterloo. Et même nul procédé littéraire ou artistique ne dénote davantage l'habitude de réfléchir avec finesse, de penser avec profondeur. A ce titre, il était digne de Prud'hon d'en faire un usage fréquent et presque toujours heureux.

Tout amateur connaît et goûte ce délicieux maître, qui exerça son art dans le crépuscule du dix-huitième siècle, à l'aube indécise encore du dix-neuvième, peintre de rénovation et de transition, qu'on a pu non sans justesse rapprocher d'un André Chénier. On n'ignore ni son existence difficile et douloureuse, ni les épreuves qui mûrirent son talent en désenchantant sa vie. Et l'on peut ainsi comprendre qu'une sorte de mélancolie grave et virile, la tristesse du sage désabusé mais compatissant, s'attache à toutes ses productions.

Qu'a-t-il voulu rendre dans cette œuvre symbolique? Quel est ce génie qui soutient et enlève avec lui, comme à la conquête des cieux, un jeune homme d'allure intrépide, de physionomie enthousiaste, dirigeant son essor et toute l'ardeur ingénue de ses regards vers quelque cime idéale dont il nous laisse soupçonner la sereine hauteur? C'est le Génie des arts, celui qui n'a cessé d'illuminer les esprits et de réchauffer les âmes, depuis qu'il s'est révélé jadis aux premiers contemplateurs. C'est bien lui, l'inspirateur de Phidias et de Virgile, et ceux qui le méconnaîtraient seraient intéressés à commettre cette méprise. D'ailleurs, ses regards respirent la fierté, son geste trahit la noblesse. Tel il dut apparaître à la jeunesse de Sophocle, à l'adolescence de Raphaël, à l'enfance de Mozart. Il est le perpétuel ravisseur des âmes hautes vers les régions élevées.

Jamais il ne consent à rester sur la terre au contact d'une réalité trop vulgaire et trop basse; jamais il ne s'arrête à mi-chemin sous l'abri complaisant de la médiocrité. C'est au plus haut des airs, au plus pur, au plus limpide de l'atmosphère, qu'il convie et qu'il emporte les privilégiés de la vocation et du travail. Car il ne suffit pas d'être bien doué pour suivre le Génie des arts dans son essor, il faut encore, pour soutenir avec lui cette ascension sublime, une indomptable énergie, une persistance vraiment héroïque, en un mot l'infatigable effort et le courage qui ne se dément pas. Dans ce voyage aérien vers les sommets sacrés, il ne faut se laisser ni retenir par la paresse, ni séduire par les appels du plaisir, ni détourner par les invitations du faux goût et de la mode, ni jamais alourdir par le découragement et l'incertitude. Il faut monter, toujours monter, sans perdre de vue le but, appuyé sur le bras du compagnon divin, avec l'Excelsior de Longfellow pour devise et ce Génie des arts pour guide inséparable!

EMMANUEL DES ESSARTS,

Professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand

UN CONTE POUR LE COIN DU FEU.

Un gentilhomme bavarois, d'une noble famille, venait de perdre sa femme. Son affliction était telle, qu'il ne pouvait supporter la société de personne et ne voulait plus vivre que dans la solitude. C'était en lui un changement d'autant plus remarquable qu'auparavant il avait mené joyeuse vie, aimant le vin et la compagnie, et ne souffrant aucune censure des défauts de son caractère. Mais, quoiqu'il se fût montré aussi irritable dans son intérieur qu'au dehors, il avait aimé sa femme, et si, le plus souvent, il ne s'était pas laissé apaiser par sa patience à supporter ses colères, il lui était impossible de ne pas se rappeler, maintenant que la mort la lui avait enlevée, combien était douce l'expression de sa physionomie pendant ses plus regrettables excès. Peut-être, d'ailleurs, avait-il conscience que ses injustes irritations contre elle, quand il rentrait à son logis, lui avaient été seulement une manière de se soulager des disputes d'où il sortait, et qu'il n'avait pas eu la volonté de la faire souffrir pour ce contraste même de son calme vertueux avec ses emportements.

Réellement, soit qu'il comprît ce qu'il y avait eu d'égoïsme dans sa manière de l'aimer; soit, comme quelques-uns le pensaient, qu'il l'eût lassée de vivre par ses habitudes incorrigibles si contraires à son aimable nature; soit, comme d'autres le supposaient, que son impérieuse volonté eût été fatale à sa compagne un jour où, l'ayant obligée à l'accompagner en barque sur la rivière, pendant une fête, elle avait été saisie par le froid et ensuite atteinte d'une fièvre mortelle; soit enfin par toute autre cause, la violence et l'excès de sa douleur surprirent beaucoup même ceux qui croyaient qu'il avait eu de l'affection pour elle.

Pendant les premiers jours de son deuil, on le vit calme et tolérant : mais ensuite on remarqua que le seul mot de fête le mettait en fureur, et l'on put craindre qu'il ne vînt à retomber dans ses anciens défauts : il n'en fut rien, on ne le vit plus que très doux et silencieux. Il mangeait et buvait juste ce qu'il lui fallait pour vivre, et passait la plus grande partie de ses journées auprès de la tombe de sa femme.

Un soir, tout en proie à sa propre mélancolie, les yeux fixés à terre, il venait de traverser la clô-

ture du cimetière, quand il fut arrêté par la voix très douce de quelqu'un qui venait à lui.

— Quelle soirée bénie, Messire! disait cette voix.

Le gentilhomme leva les yeux. Personne autre que lui n'était autorisé à se trouver dans cette enceinte à pareille heure, et pourtant, à son grand étonnement, il vit un jeune enfant qui s'approchait de lui. Il allait exprimer sa surprise; mais, paraît-il, le regard à la fois modeste et assuré de l'enfant, la beauté de sa figure qui rayonnait dans le soleil couchant, la douceur singulière de sa voix, firent sur le seigneur Othon une impression irrésistible, et il lui demanda, avec un calme involontaire, non pas ce qu'il faisait en cet endroit, mais ce qu'il désirait.

— Rien autre chose que de vous souhaiter mille prospérités, dit l'enfant, et de vous remettre cette lettre.

Le gentilhomme prit la lettre et reconnut aussitôt, avec un grand battement de cœur, l'écriture de sa femme. Il releva les yeux pour parler à l'enfant; mais il avait disparu, et dans toute l'étendue du cimetière rien ne révélait la présence d'un être humain. Alors le seigneur ouvrit la lettre, et, à la divine lumière du couchant, il lut ce qui suit :

« A mon cher mari, qui pleure sa femme.

» Othon, mon cher mari, l'âme que vous regret-» tiez est revenue. Vous reconnaîtrez la vérité de » ce que je vous annonce à la nature angélique du » messager qui vous remettra ces lignes, et vous » vous préparerez avec calme à en voir l'accom-» plissement. Vous me trouverez assise sur la pro-» menade publique et priant Dieu pour vous, le » suppliant qu'il vous accorde de réprimer à l'ave-» nir ces élans de colère et ces duretés pour autrui » qui nous ont séparés.

» Ceci a été tracé par la main vivante de votre » femme, Berthe. »

Le seigneur Othon se rendit immédiatement, avec une grande tranquillité, sur la promenade publique. Il éprouvait dans tout son être comme une sorte d'engourdissement; il lui semblait presque glisser en l'air comme une âme sans corps. Mais toute son intelligence restait intacte, éveillée et pleinement lucide. Il lui paraissait qu'il n'y avait au monde que deux choses : la Vie et la Mort, et que la Mort était morte. Tout le reste lui faisait l'effet de n'avoir été qu'un songe. Il se sentait comme éveillé, tout yeux, tout esprit et tout mouvement. En marchant, il se disait : « Ceci n'est cependant pas un rêve. Demain, j'inviterai mes ancêtres à mes nouvelles fiançailles, car eux aussi sont vivants. » — Après ce premier moment d'un calme étrange, il lui sembla que quelques-uns de ses anciens sentiments de révolte lui revenaient. Allait-il redevenir égoïste et vaniteux? Ses passions méprisables allaient-elles reprendre le dessus au moment où il s'en défierait le moins? C'est ce que nous verrons ci-après.

Le seigneur bavarois atteignit enfin la promenade publique. Elle était pleine de gens, de femmes et d'enfants, qui jouissaient de la beauté du soir. Il se sentit en proie à une sorte de peur vulgaire pendant qu'il traversait les groupes, regardant sur les bancs qui étaient de chaque côté. Une seule personne, une femme, y était assise; son voile était baissé; en passant près d'elle il éprouva dans tout son être une courte mais violente secousse. Quelque chose était venu modifier la douce influence de l'ange qui lui avait parlé dans le cimetière, car la peur l'emporta, et le seigneur Othon continua son chemin. Il revint sur ses pas cependant avant d'avoir été jusqu'à l'extrémité de la promenade, et s'approcha encore une fois de la dame, toujours assise dans la même attitude. Il lui sembla qu'elle le regardait, mais il passa encore silencieusement devant elle. Comme il revenait une troisième fois, il sentit en lui une impulsion grave et douce qui l'enhardit à parler avec fermeté :

— Berthe? dit-il à demi-voix.

— Je croyais que vous m'aviez oubliée, répondit la tendre voix qu'il connaissait si bien et qu'il n'avait plus espéré jamais entendre.

Il lui prit la main et sentit qu'elle répondait à sa pression. Ils retournèrent ensemble à leur logis; le seigneur Othon était tout pénétré de la douce chaleur du bras passé sous le sien.

Les voisins, comme par miracle, ne se montrèrent pas trop étonnés de voir reparaître ainsi la jeune dame. On parla vaguement d'un feint enterrement et du dessein qu'elle avait formé jadis de quitter le monde pour un temps. Les visites des amis se renouvelèrent comme par le passé, et l'épouse du gentilhomme se reprit à vaquer aux affaires du ménage. On remarqua seulement qu'elle avait toujours la figure pâle et pensive. Mais plus que jamais elle était bonne pour tous, et son air préoccupé semblait plutôt témoigner de réflexions intimes et sérieuses qu'être l'expression d'un chagrin.

Pendant un an ou deux le seigneur Othon sut rester fidèle à l'heureuse transformation de son caractère. Sa fortune dépassa ses premières ambitions; les plus aimables et les plus nobles personnages des environs lui rendaient fréquemment visite, et tout le monde disait que sa maison était un séjour comparable à un paradis. Mais, peu à peu, avec la prospérité revint son humeur despotique. Il ne montrait jamais d'impatience à l'égard de sa femme, mais il se soucia moins de la peine qu'il pouvait lui causer en se montrant de nouveau irritable à l'égard d'autrui. Peut-être donc la douleur qu'il avait éprouvée en la perdant avait-elle eu pour fondement le remords plutôt que l'affection, et maintenant se croyait-il sûr de la conserver en étant du moins avec elle ce qu'il devait être. Peut-être aussi était-il plus fier d'elle qu'il n'en était épris. Quelle que fût la cause qui faisait prédominer ses antipathies sur ses sympathies, il est certain que ses anciennes habitudes reprirent leur empire sur lui, non pas aussi souvent, sans doute,

mais avec plus de violence et d'intraitable orgueil. C'étaient, d'ailleurs, les seules occasions où l'on pût voir sa femme laisser échapper quelques signes de souffrance.

Enfin, un jour vint où un voisin blessé lui ayant adressé une sévère remontrance; il entra à son retour chez lui dans un tel transport de rage qu'il s'abandonna aux plus amères imprécations :

— Un pareil traitement à moi! s'écriait-il à haute voix; à *moi! moi* qui, si le monde savait...

A ces mots, sa femme, qui vainement avait posé la main sur son bras en le regardant avec tristesse, disparut subitement.

Le seigneur Othon et deux ou trois autres de ses amis qui étaient présents furent frappés d'horreur et restèrent muets.

La jeune femme n'était pas simplement sortie, elle n'avait même pas disparu sur place : elle avait pour ainsi dire glissé au ras de terre, comme si elle n'eût pas eu besoin de marcher.

Après un instant d'hésitation, les amis proposèrent à son mari de chercher à la découvrir. Il eut un mouvement de désespoir; il se joignit à eux néanmoins.

Un corridor assez court tournait à droite et donnait dans la pièce favorite de la dame Berthe. Ils frappèrent deux ou trois fois à la porte sans recevoir de réponse. Enfin l'un d'eux l'ouvrit doucement, et ils l'aperçurent, à ce qu'ils croyaient, debout devant le foyer qui éclairait seul la chambre; sa tête était tournée vers le feu qu'elle semblait regarder. Ils lui parlèrent, elle ne répondit pas. Ils allèrent vers elle doucement, même silence; elle restait là, muette et immobile.

Enfin l'un d'eux, s'étant approché plus près encore, tomba à la renverse.

L'apparition n'avait pas de corps : un capuchon vide tenait lieu de la tête, et les vêtements de la jeune femme restaient seuls debout.

... La chambre fut murée, et l'on y laissa debout ces vêtements tomber en poussière avec le temps. On l'appelait « la chambre de la dame Berthe. »

Après la mort du seigneur Othon, la maison resta longtemps inhabitée, et finit par être brûlée dans une insurrection de paysans.

Le seigneur Othon avait cessé de vivre huit ou neuf mois après cet événement extraordinaire; il s'était toujours montré doux et repentant. Jamais il n'était plus sorti de chez lui, et personne n'avait osé approcher de lui, à l'exception d'un homme duquel on apprit d'abord les détails de cette histoire, et qui distribuait avec libéralité les aumônes du seigneur aux pauvres étrangers de passage; car ceux-là seuls consentaient à les accepter, les pauvres du voisinage les repoussaient avec terreur. Ce fidèle serviteur avait cherché à obtenir, dans les familles avoisinantes, qu'on lui prêtât un enfant, un seul, pour le mener voir le seigneur Othon; il avait même supplié en pleurant. Mais la crainte était trop forte, et elle ne fit que s'accroître lorsque cet homme, dans un accès de colère, déclara qu'il enlèverait un enfant s'il le fallait pour atteindre son but. Son maître, du reste, mourut un ou deux jours après. Personne n'avait voulu croire ce qu'il disait de la parfaite douceur du gentilhomme, qu'on regardait comme une espèce d'ogre. Lui-même n'était pas vu d'un meilleur œil, quoiqu'il fût d'apparence débonnaire et sérieuse. Plusieurs années après, on disait que cet homme était un ami d'enfance du seigneur bavarois, qui l'avait délaissé plus tard. Et, quelle que fût l'opinion des vieillards à ce sujet, les jeunes gens le croyaient.

Traduit de Leigh Hunt par EUGÈNE FORGUES.

Ce conte a pour titre en anglais : *Tale for a chimney corner,* « Conte pour un coin de cheminée »; il est classique en Angleterre : c'est un jeu d'esprit précédé d'un court essai sur les récits du même genre. « Pour qu'une histoire de revenants soit bonne, dit Leigh Hunt, elle doit unir à ce qu'elle a d'émouvant un sentiment moral élevé, par exemple nous rappeler, par quelque fiction du monde futur, nos devoirs dans celui-ci. »

Le fond de ce récit serait tiré des *Commentaires sur Ovide*, de Sandys, qui l'aurait emprunté lui-même à un certain Sabinus, Saxon d'origine, auteur de poésies latines, et professeur de belles-lettres à Francfort.

Leigh Hunt, peu connu en France, est un littérateur anglais estimé. Il était né en octobre 1784, à Southgate, en Middlesex, non loin d'Edmonton. Ses parents n'avaient qu'une médiocre aisance, et il chercha de bonne heure les moyens de se suffire à lui-même, en écrivant dans les journaux et les revues. En 1812, un article de critique contre le prince régent le fit condamner à deux ans de prison : il avait eu l'honneur d'être défendu par Brougham. Après son emprisonnement, Byron et Shelley l'encouragèrent à venir avec sa famille en Italie, où il fonda un recueil périodique intitulé : *le Libéral, vers et prose du midi*, et où parurent quelques-uns des poëmes les plus célèbres de Byron; mais Shelley s'étant noyé et Byron ayant cessé d'être bienveillant, Leigh Hunt, après avoir souffert de la pauvreté, revint en Angleterre en 1825. Il y publia plusieurs recueils périodiques littéraires, et des essais qui ajoutèrent beaucoup à sa réputation. Sous le ministère de John Russell, en 1847, on lui accorda une pension de 200 livres (5 000 fr.). Il s'éteignit sans souffrance en août 1859, à l'âge de soixante-quinze ans.

ÉD. CH.

UNE SCÈNE DU PARADIS DES MAHOMÉTANS.

Cette gravure reproduit une des cinquante-huit miniatures d'un précieux manuscrit turc conservé à la Bibliothèque nationale. On voit représentée, dans ce petit tableau, la scène suivante :

L'archange Gabriel, une aile tournée à l'orient, l'autre à l'occident, conduit Mahommed à travers le Paradis.

Mahommed, vêtu de vert, est monté sur un *borak* (éclair?), animal à face humaine, à corps de cheval, de chameau ou de vache, portant une selle d'émeraude verte, un harnais de perles et des étriers de turquoise.

De toutes parts, sous les yeux du Prophète, ce ne sont que riantes prairies, buissons de roses, et arbres couverts de fleurs charmantes où des oiseaux, parés de toutes les couleurs que l'on voit



Mahomet traversant un jardin du Paradis (¹). — Miniature persane d'un manuscrit ouïgour de la Bibliothèque nationale.

au Paradis, modulent des gazouillements à la louange des bienheureux.

En ce moment (un vendredi), quelques-unes des célestes houris, richement et chastement vêtues, montées sur des chameaux, viennent se rendre visite, se souhaitent la bienvenue et s'offrent des fleurs.

Le manuscrit, où se trouve peint en couleurs brillantes ce tableau du Paradis, fut apporté en France et cédé ou offert à Colbert par le marquis de Nointel. Il est classé aujourd'hui, au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, sous le numéro 190 du supplément turc. Jusqu'à ces derniers temps, les plus savants orientalistes n'étaient point parvenus à découvrir en quels caractères il est écrit. On sait maintenant que ce sont des caractères ouïgours, l'un des dialectes de la langue turque. « C'est un trésor d'une valeur inestimable, dit M. A. Pavet de Courteille qui vient de le traduire (¹). Les manuscrits ouïgours sont de la plus insigne rareté. » Il y a deux parties dans cet ouvrage. La première est le *Mirâdj* ou

(¹) Voy. une représentation différente et très bizarre d'une autre scène dans notre tome XLIV (1re série), p. 365.

(¹) *Mirâdj-Nâmeh*, publié pour la première fois d'après le manuscrit ouïgour de la Bibliothèque nationale; traduit et annoté par A.

récit de l'ascension de Mahomet; la seconde a pour titre : « le Mémorial des saints. » C'est une œuvre traduite du persan et dont la copie a été achevée à Hérat, en l'année 840 de l'hégire ou 1436-1437 de notre ère. Éd. Ch.



DÉPART DE LA FLOTTE ATHÉNIENNE

POUR L'EXPÉDITION DE SICILE.

(Ann. 415 av. J.-C.)

Mon cher confrère et ami,

Il y a quelque temps, comme nous causions à la bibliothèque de l'Institut, j'eus occasion de vous parler d'une scène de l'histoire grecque que l'on ne connaît pas assez. Elle est imposante, saisissante. Vous en fûtes frappé, malgré l'insuffisance de mes souvenirs et l'imperfection de mon récit. Depuis, vous m'avez laissé entendre que les lecteurs du *Magasin pittoresque* nous sauraient gré de leur offrir une réduction de cet admirable tableau. Je vous envoie donc cet abrégé, que j'ai rédigé avec soin d'après Thucydide [1], et en m'aidant de l'Histoire grecque de M. V. Duruy, ainsi que de celle de M. Grote.

En 415 avant Jésus-Christ, les Égestains étaient venus implorer le secours d'Athènes contre les Sélinontains, qui menaçaient l'indépendance d'Égeste et qui avaient pour alliés les Syracusains. Alcibiade ne manqua pas cette occasion de pousser Athènes à la conquête de la Sicile, non par patriotisme, mais parce que, dans cette entreprise considérable, il espérait un commandement. Des commissaires envoyés d'Athènes pour étudier les ressources des Égestains, se laissèrent tromper par des assertions captieuses et mensongères. Revenus à Athènes, ils affirmèrent qu'ils avaient vu de grandes valeurs toutes prêtes, soit dans les temples, soit dans le trésor public. Or, ces apparences ne cachaient que misère et impuissance. Mais le tableau qu'ils firent des richesses d'Égeste enflamma tous les esprits. Il ne fut bientôt plus question que de posséder la Sicile tout entière, et d'en faire une place d'armes pour aller de là soumettre Carthage et dominer jusqu'aux colonnes d'Hercule. Les riches n'osèrent pas s'opposer à un dessein qu'ils jugeaient téméraire, parce qu'ils craignaient qu'on les soupçonnât de vouloir éluder le service militaire et les frais d'armement. Nicias, plus hardi, même après que les Athéniens l'eurent nommé général avec Alcibiade et Lamachos, montra l'imprudence d'aller chercher de nouveaux sujets quand les anciens étaient en révolte ouverte, comme dans la Chalcidique. Il reprocha à Alcibiade son ambition. Il énuméra les forces nécessaires, croyant effrayer le peuple. Nicias avait raison de croire que l'expédition de Sicile était impolitique, insensée. On ne voulut pas redouter les malheurs qu'il faisait entrevoir. Le peuple, ivre cette fois de sa force et de sa fortune, comme Alcibiade, décida que l'expédition aurait lieu.

Aussitôt les présages, les prédictions des devins se multiplièrent en sens contraires, au gré des partis, et créèrent à Athènes un état d'excitation fébrile où dominaient tour à tour l'espérance et la crainte, la confiance et la terreur. Dodone était favorable. Délos était contraire. Alcibiade alléguait un oracle venu du temple de Jupiter Ammon, dont le peuple était vivement frappé. Méton l'astronome augurait mal de l'expédition, en dépit de l'oracle invoqué par Alcibiade. Le démon de Socrate lui avait prédit la désastreuse fin de l'entreprise; du moins on le répétait. Enfin, il se trouva, un matin, que les bustes de Mercure appelés Hermès avaient été mutilés, et cet outrage aux dieux causa une impression profonde. Alcibiade fut soupçonné d'en être complice. Néanmoins on décida qu'il partirait avec l'armée, et qu'il ne serait jugé qu'à son retour.

On était déjà au milieu de l'été, dit Thucydide, quand la flotte appareilla pour la Sicile. Au jour fixé, les Athéniens et ceux des alliés qui se trouvaient à Athènes descendirent au Pirée, et, dès l'aurore, montèrent sur les vaisseaux. Avec eux descendit presque toute la population, citoyens et étrangers. Chefs et soldats marchaient pleins à la fois d'espérance et de tristesse. Ils pensaient, d'une part, aux conquêtes qu'ils allaient faire; d'autre part, ils se demandaient s'ils reverraient jamais leur patrie. A ce moment de la séparation, à l'approche du danger, les difficultés de l'entreprise leur apparaissaient dans toute leur gravité.

Et pourtant le grand déploiement de forces qu'ils avaient sous les yeux ramenait la confiance en leur esprit. Quant aux étrangers et à la foule, ils étaient accourus par curiosité, afin de jouir d'un spectacle grandiose, incroyable.

Jamais armée grecque si superbe et si magnifiquement équipée n'était sortie d'un même port. Les commandants avaient orné leurs navires de riches emblèmes et de toutes sortes d'embellissements. Les soldats avaient rivalisé entre eux pour la beauté des vêtements et des armes : chacun avait fait les derniers efforts pour briller à la place qui lui était assignée. On eût dit une démonstration de force et de puissance destinée à éblouir la Grèce, plutôt qu'un armement dirigé contre des ennemis.

L'embarquement terminé, la trompette commanda le silence, et l'on fit les vœux accoutumés avant le départ, non sur chaque vaisseau isolé-

Pavet de Courteille, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. — Paris, 1882, Ernest Leroux.

On donne le nom de dialecte *ouïgour* à la langue turque parlée par la tribu des Ouïgours, qui parcourait les contrées de l'Asie centrale comprises entre Kachghar et Gamil. On croit que les caractères de ce dialecte étaient empruntés à l'alphabet syriaque. On ne connaît, dans les bibliothèques de l'Europe, que six manuscrits rédigés et écrits avec des caractères ouïgours.

[1] Livre VI. Je me sers librement de la traduction française de M. E.-A. Bétant, directeur du Gymnase de Genève.—Hachette et Cie, 1863.

ment, mais sur la flotte tout entière et par l'organe d'un héraut. Dans toute l'armée, on mêla du vin dans les cratères : chefs et soldats firent des libations avec des coupes d'or et d'argent. A ces invocations s'unissaient celles de la multitude restée sur le rivage. Les libations s'achevèrent. Le Péan fut chanté par l'armée tout entière : alors la flotte sortit du port à la file ; puis elle prit le large, lutta de vitesse jusqu'à Égine, et disparut. « Les Athéniens, dit M. V. Duruy, venaient de voir pour la dernière fois leurs vaisseaux et leurs soldats. »

Quel tableau, mon cher ami ! Comme il s'empare de l'imagination et comme il remue l'âme ! Je ne sais si jamais il sera possible d'en reproduire au moins le dernier moment, soit sur la toile, soit sur quelque grande scène plus vaste encore que celle de notre Opéra. Mais en supposant qu'il pût être intercalé dans quelque drame lyrique digne d'un Gluck ou d'un Meyerbeer, quelle serait la mélodie par laquelle il faudrait traduire musicalement ce Péan, cette invocation à Apollon, chantée par une armée prête à partir ? Je me le suis demandé souvent. D'après le peu que nous connaissons de la musique religieuse des Grecs, d'après ce qu'on a pu retrouver et reconstituer du chant de la première pythique de Pindare, il me semble que ce Péan, où se mêlaient les expressions diverses de la supplication, de la crainte, de l'espoir, était quelque chose comme notre *Parce, Domine, parce populo tuo.*

Ma conjecture n'est pas trop éloignée de celle de M. Fr.-Aug. Gevaërt, qui dit, dans son grand ouvrage sur *l'Histoire et la théorie de la musique de l'antiquité :* « Un dessin mélodique, sobre de contours et d'expression, indiquant le sentiment général par quelques traits exquis d'une extrême simplicité, et accompagné par un petit nombre d'intervalles harmoniques, voilà comme nous devons nous représenter l'œuvre du compositeur antique. Si l'on nous demande comment, avec des éléments aussi primitifs, il a été possible de créer des œuvres vraiment belles, nous répondrons simplement en renvoyant à quelques compositions chrétiennes, le *Te Deum,* par exemple. »

Oui, sans doute ; mais il faut en outre se figurer un tel chant entonné au Pirée, non loin de l'Acropole, par plusieurs milliers de soldats répandus sur cent vaisseaux, en face de la mer Égée et sous le ciel qu'elle reflète.

Tout à vous affectueusement,

Ch. Lévêque,
Membre de l'Institut.



LE CHATEAU ET LA CAVERNE DES EYZIES.

I

Les ruines du château des Eyzies ou Ayzies sont situées à l'angle sud-est du village du même nom, dans le département de la Dordogne, près de la jonction de la Beune et de la Valzère. On reconnaît aisément qu'une partie de ce château avait été creusée dans le rocher contre lequel il s'élevait. Aucun souvenir historique important ne recommande d'ailleurs les restes de cette ancienne construction, et, quoique leur aspect soit assez pittoresque, ils n'auraient sans doute guère attiré jamais l'attention si des fouilles d'un haut intérêt scientifique n'avaient été faites, il y a une quarantaine d'années, dans une caverne de leur voisinage, qui a évidemment servi d'habitation aux hommes des temps préhistoriques.

II

On sait combien la découverte de ce qu'on appelle l'homme préhistorique a d'abord soulevé de doutes. Les silex en forme de couteaux, de flèches, de haches, recueillis, vers 1847, par M. Boucher de Perthes et d'autres archéologues, avaient excité une curiosité très vive, mais aussi beaucoup d'incrédulité. Cependant des géologues, après un sérieux examen, reconnurent que c'étaient bien là réellement des objets taillés de mains d'hommes (1) ; seulement, on contesta qu'il y eût des preuves suffisantes de l'antiquité que l'on voulait attribuer à ces outils et à ces armes de pierre. Des recherches furent entreprises de toute part, et bientôt une succession assez rapide de découvertes confirma l'hypothèse hardie que ces témoignages d'une industrie rudimentaire devaient faire remonter les commencements de la vie humaine sur le globe bien au delà de la période géologique où s'est formé le terrain sur lequel nous habitons et que l'on appelle le terrain quinquenaire ou historique.

III

Il paraît à peine utile de rappeler que, d'après la théorie géologique généralement admise, notre globe a été à son origine une masse ignée, et que peu à peu, sous l'influence de la condensation et du refroidissement, il s'est formé à sa surface une enveloppe solide qui a servi de fondement à l'écorce terrestre. Dans cette première masse, composée de roches, de gneiss, de schistes, de grès, on n'a pas encore trouvé d'indices d'êtres du règne animal. Dans des terrains de transition (cambrien, silurien, dévonien, carbonifère, permien), on rencontre des fossiles de crustacés, de mollusques, de poissons, etc. Au-dessus de ces terrains *primaires,* à la suite de soulèvements de dépôts du fond de l'Océan, il se forma un autre terrain qu'on appelle *secondaire* (trias, jurassique, crétacé), où naquirent et vécurent des animaux bizarres, monstrueux (l'ichtyosaurus, le plésiosaurus, le ptérodactylus, l'archéopteryx, le mosasaurus, etc.). A la suite des

(1) Le célèbre professeur Ramsay écrivait en 1859, dans l'*Athenæum :* « Pendant plus de vingt ans, j'ai, comme les gens de mon métier, manié journellement des pierres façonnées par la nature ou par l'air ; et les hachettes en silex d'Amiens ou d'Abbeville me paraissent être des objets travaillés aussi clairement que le premier couteau venu de Sheffield. »

DESSINS ET SCULPTURES DES TEMPS PRÉHISTORIQUES DANS LES CAVERNES DU PÉRIGORD.



En bas et en haut de la planche, animaux gravés sur des silex par les hommes primitifs. On remarquera la finesse des contours et le mouvement des jambes dans la première figure. (Station de Laugerie-Basse.) — Ébauche de sculpture. — Manche de poignard ou d'une sorte d'épée, taillé tout d'une pièce dans le merrain d'un bois de renne. — L'artiste préhistorique a replié les jambes de devant de l'animal sous le ventre, allongé celles de derrière, et tracé les cornes assez bas sur le cou pour ne pas gêner la main, de même qu'il a fait le museau levé pour la retenir. — Celui qui avait ébauché ce travail devait être certainement capable de le perfectionner. — On a trouvé trois manches semblables, dont deux sculptés sur un ivoire de mammouth, dans la grotte de Montastruc, près de Bruniquel, sur la rive gauche de l'Aveyron.

Le fragment d'un collier de coquillages a été trouvé dans la caverne de Cro-Magnon. On peu croire que c'était à cette époque un ornement d'une grande valeur : il avait fallu, pour le composer, aller jusqu'à la mer, ou l'acheter de sauvages ayant voyagé. Les cauris on encore aujourd'hui une valeur; on s'en ser comme de monnaie dans l'Inde et en Afrique.

temps, ce terrain, où abondaient les reptiles, fut lui-même couvert par le terrain *tertiaire* (pliocène, miocène, éocène), où paraissent les fossiles des premiers mammifères, ceux du mégathérium, du mastodonte, du paléothérium, de l'ours des cavernes, du rhinocéros tichorhinus, d'un énorme crocodile, d'un oiseau à dents, etc. On assure aujourd'hui que l'on trouve sur certains de ces fos-



Ruines du Château des Eyzies (Dordogne). — D'après un dessin des *Reliquiæ aquitanicæ*.

siles de l'époque tertiaire des entailles qui n'ont pu être faites que par des instruments humains.

Ce n'est cependant que dans le terrain *quaternaire,* celui qui précède le nôtre, que les géologues sont arrivés à la certitude absolue d'avoir découvert de véritables ossements d'hommes, et des témoignages nombreux d'industrie et même d'art qu'il est impossible de ne pas attribuer à des êtres doués d'une intelligence pour le moins aussi avancée que celle des peuplades sauvages de notre temps.

IV

Le gisement de la grotte des Eyzies, d'après la nature de son terrain et la nature des débris d'animaux qu'il renferme, appartient incontestable-

ment non pas au terrain quinquenaire, qui est le nôtre, mais au terrain antérieur ou quaternaire. M. Édouard Lartet eut la bonne fortune, en 1850, d'y acquérir des preuves nouvelles de la coexistence de l'homme et d'espèces fossiles d'animaux, ce qu'il avait du reste déjà reconnu, vers 1861, à l'abri d'Aurignac (Haute-Garonne) creusé dans un petit massif montagneux.

Pour arriver à cette grotte ou caverne des Eyzies, il faut remonter, sur quelques centaines de mètres, la rive droite d'un affluent de la Vezère, le grand ruisseau de la Beune.

La grotte s'ouvre sur une saillie du roc en plate-forme, à 35 mètres au-dessus de la petite rivière; elle est profonde : on mesure 12 mètres en face de l'ouverture, 16 mètres dans la plus grande largeur; au centre, la voûte atteint 6 mètres de haut.

Des amas de cendres et de charbon font connaître l'emplacement des anciens foyers dont se servaient pour préparer leurs repas les hommes qui l'habitaient.

Le sol rocheux est recouvert d'un plancher de brèche osseuse (¹), variant de 10 à 20 centimètres d'épaisseur, où sont empâtés pêle-mêle les objets les plus divers :

Silex taillés en nombre considérable et de formes très variées;

Lames aplaties dont les bords sont retaillés à petites facettes;

Grattoirs à tête arrondie et à petites facettes obliques;

Flèches faites avec le bois de renne et relevées de chaque côté de plusieurs barbes recouvertes et alternées;

Feuilles disloquées de molaires d'éléphant dont l'emploi par les aborigènes reste inexpliqué;

Sorte de sifflet formé d'une première phalange du pied d'un ruminant du genre cerf (on a trouvé ailleurs plusieurs autres exemplaires de cet instrument primitif);

Vertèbre de jeune renne percé de part en part par une lame de silex dont l'une des extrémités était restée en saillie hors de l'os (la proie blessée ou tuée prouve le chasseur);

Un métacarpien du petit doigt d'un jeune félin de grande taille, présentant des traces nombreuses d'entailles et de rayures faites absolument de la même façon que sur les os des autres animaux mangés par les aborigènes;

Enfin, deux plaques de schiste sur lesquelles sont gravés, avec la lame aiguë d'un silex taillé ou avec la pointe d'un cristal de roche, des profils d'animaux.

Ces gravures et sculptures, œuvres de troglodytes, c'est-à-dire d'hommes qui ne se construisaient pas de maisons, ne cultivaient pas, ne vivaient que de chasse et de pêche, ne sont pas ce qui surprend le moins dans ces découvertes.

¹) Amas d'ossements unis par un ciment rouge et ferrugineux.

On possède, du reste, beaucoup d'autres preuves plus remarquables encore de ce sentiment artistique des hommes préhistoriques.

V

Après le village des Eyzies, sur un espace de douze à quatorze kilomètres, on ne rencontre pas moins de sept autres stations humaines qui ont toutes fourni des documents très précieux pour la paléontologie et l'anthropologie. Ce sont : la caverne du Moustier, l'abri du Moustier, l'abri de la Madeleine, l'abri et la sépulture de Cro-Magnon, l'abri de Laugerie-Haute, l'abri de Laugerie-Basse, la caverne de la Gorge-d'Enfer.

La plus ancienne de ces stations est celle du Moustier. La moins ancienne, et cependant antérieure de même à l'époque actuelle, est la Madeleine, où M. Lartet a assisté, en 1864, à la découverte d'une lame d'ivoire de mammouth sur laquelle un des contemporains de cet animal en a tracé, avec un poinçon de silex, l'image très ressemblante, indiquant jusqu'à son épaisse fourrure et ses longues soies.

Les hommes de la caverne du Moustier vivaient au milieu des grands mammifères dont ils se nourrissaient, entre autres l'aurochs, le mammouth, l'ours, le lion, et l'hyène des cavernes.

A Laugerie-Haute, la taille du silex est très perfectionnée : les pointes de flèche, les têtes de lance, sont retaillées à petits coups sur leurs deux faces.

On y a trouvé, comme à la grotte des Eyzies, une vertèbre de renne dont le corps a été percé d'outre en outre par une lance ou un javelot, et de plus, un tibia humain dont la tête a été traversée par une flèche près de la rotule. Le silex rompu est resté en place.

A Laugerie-Basse, on a trouvé les représentations de divers animaux gravées au simple trait sur les empaumures des bois de renne, et aussi quelquefois sculptées en relief ou en ronde bosse sur le merrain de ces mêmes bois.

Il y eut une période où, les outillages et l'armement s'étant perfectionnés, le silex ne servit plus qu'à fabriquer des outils aux Eyzies et ailleurs; les troglodytes sciaient et sculptaient le bois de renne pour en faire des harpons. Ils effilaient des aiguilles aussi fines que les nôtres et en foraient le sas.

L'abri sous roche de Cro-Magnon a particulièrement contribué aux progrès de la nouvelle science. On en retira, en 1858, les ossements de trois hommes, d'une femme et d'un enfant, et on peut dire que ces fossiles sont devenus classiques à la suite de l'étude approfondie qu'en firent MM. Broca et Pruner-Bey d'abord, puis MM. de Quatrefages et Hamy. Le squelette d'un grand vieillard remarquablement caractérisé a surtout fourni un terme de comparaison précieux.

ÉD. CH.

JUNG-STILLING ET UN MENDIANT AVEUGLE.

ANECDOTE.

Nos lecteurs connaissent la vie intéressante de Henri Jung-Stilling [1]; ils savent comment ce fils d'un pauvre tailleur de village était parvenu à s'instruire au milieu des plus dures épreuves, avait acquis une grande célébrité comme médecin oculiste, puis avait pris rang parmi les professeurs les plus distingués de son temps, à Heidelberg. Il mourut conseiller aulique à Carlsruhe, en 1817. Comme oculiste, Stilling avait toujours fait preuve d'un entier désintéressement : c'était surtout aux malheureux qu'il consacrait son art. En voici un exemple.

Un soir, dit W.-O. de Horn, Stilling m'accompagnait du côté d'Ockershausen, où je demeurais [2]. Nous suivions un chemin assez solitaire. De temps à autre seulement quelque passant nous saluait avec politesse.

A un détour du sentier, nous rencontrâmes un mendiant. C'était un vieillard de haute taille qui pouvait avoir de soixante à soixante-six ans. Des cheveux blancs comme neige encadraient sa belle figure; mais le brave homme était entièrement aveugle; une petite fille le conduisait.

Jung-Stilling, ne l'ayant pas regardé attentivement, s'était contenté de déposer amicalement son aumône dans le chapeau qu'on lui présentait.

— Avez-vous remarqué, lui dis-je, ce pauvre vieux? C'est un vrai Tobie. Il y a longtemps que je n'ai vu une aussi belle tête de vieillard.

Stilling se retourna aussitôt. Il faisait encore assez clair pour qu'on pût distinguer les traits du mendiant. Après l'avoir considéré un instant, il répondit :

— Vous avez raison. J'ai vu beaucoup de tableaux où d'anciens maîtres ont représenté l'histoire du vieux Tobie, et je n'avais pas encore rencontré une aussi belle tête. Mais pourquoi lui donnez-vous ce nom?

— Parce qu'il est aveugle.

— Aveugle! s'écria Stilling; et moi qui ne l'avais pas remarqué! Oh! le pauvre homme!

Il retourna promptement sur ses pas, s'approcha du vieillard, saisit sa main durcie par le labeur, et, avec l'accent de cette compassion qui va droit au cœur, il lui dit :

— Depuis quand êtes-vous aveugle, père?

— Depuis dix ans.

— Et savez-vous comment ce mal vous est venu?

— Je ne le sais pas bien précisément; mais, un jour d'orage où je fus complètement mouillé, il me fallut laisser sécher mes vêtements sur mon corps, et voilà, je crois, ce qui m'a rendu aveugle.

— Cela peut bien être, répondit Stilling, qui n'avait cessé d'examiner les yeux de l'aveugle. Puis, se tournant vers moi, il me dit : — La cataracte est parfaitement mûre pour une opération.

— D'où êtes-vous? demanda-t-il ensuite au vieillard.

Celui-ci nomma un village de la Hesse éloigné d'une dizaine de lieues.

— Et où allez-vous maintenant?

— A Marbourg, Monsieur. Notre pasteur m'a dit qu'il y a dans cette ville un homme très habile à faire l'opération de la cataracte, en même temps bon, pieux, et qui ne rejette point les pauvres. Je suis donc parti à la grâce de Dieu, et me voici arrivé jusqu'ici, conduit par ma chère petite-fille. J'espère que ce brave homme ne me repoussera pas. Vous le connaissez peut-être?

Alors je ne pus m'empêcher de prendre la parole et de dire :

— Dieu vous a conduit vers celui que vous cherchez. C'est lui-même qui vous tient par la main.

Le vieillard tressaillit et serra fortement la main qu'il avait dans la sienne.

— Dieu soit loué! s'écria-t-il; et des larmes coulèrent en même temps de ses yeux sans éclat... Ah! Monsieur, voulez-vous avoir pitié d'un pauvre vieux et le soigner avec l'aide de Dieu? Mais je suis si pauvre que je ne puis rien vous donner que les quelques sous que j'ai économisés.

Une expression particulière brilla sur la figure de Stilling. Il regarda le ciel, ses lèvres murmurèrent doucement quelques paroles d'actions de grâce, puis il dit :

— Nous agirons avec foi, bon vieillard, et peut-être Dieu bénira-t-il notre entreprise. J'essayerai avec son secours de vous guérir.

Il me tendit la main, me souhaita le bonsoir, et reprit en causant avec l'aveugle la direction de Marbourg. Je suivis du regard l'excellent homme aussi longtemps que je le pus; mais, la nuit étant venue, je regagnai mon logis.

Le lendemain je rejoignis Stilling au sortir du collège, et, lui ayant demandé des nouvelles de l'aveugle, il me conduisit dans une petite chambre propre et salubre. Le vieillard était assis fort à son aise dans un fauteuil et fumait sa pipe. Stilling me dit qu'il avait examiné son patient, mais que l'opération devait être ajournée :

— Le vieillard, dit-il, n'a pris en ces derniers temps qu'une nourriture insuffisante, peut-être même malsaine. Je veux le garder quelques jours ici pour le fortifier.

L'aveugle paraissait dans un contentement inexprimable; Stilling louait sa confiance enfantine, sa piété, et disait qu'il lui avait gagné le cœur.

Quinze jours environ plus tard, mon ami me dit :

— Venez demain matin de bonne heure, car je vais entreprendre l'opération. Plusieurs autres de nos amis sont également convoqués.

Je trouvai réunies, en effet, un grand nombre de personnes de notre connaissance, et nous fîmes

[1] Voy. des extraits de ses Mémoires dans les tomes X, XI et XII de notre 1re série, et le petit livre des *Trois enfants pauvres*.

[2] Près de Marbourg.

entre nous, pour le pauvre homme, une assez bonne collecte.

Mme Stilling nous montrait avec satisfaction un bonnet de laine rouge et blanc qu'elle avait acheté pour son hôte. Ces bonnets, assez chers, sont la parure, le dimanche, dans l'après-midi, des paysans hessois aisés. Ils les placent de côté, de façon à ce que la houppe rouge et blanche se balance sur leur épaule. Il y avait encore là d'autres présents, des chemises entre autres, dont le pauvre homme avait grand besoin, des vêtements, etc. La charitable dame les avait en partie tirés de l'armoire de son mari, en partie sollicités parmi ses connaissances.

Enfin Stilling sonna pour nous inviter à entrer dans la salle, où nous le trouvâmes tenant par la main le vieillard qu'il amenait de sa chambrette.

Le vieillard s'assit. Les fenêtres étant voilées de rideaux verts, un demi-jour mat régnait dans l'appartement. Comme j'ai la main ferme, je fus chargé de tenir la tête du patient, afin qu'il ne bougeât pas. Stilling saisit son instrument.

Qu'éprouvais-je en ce moment? Je ne saurais le dire. A peine si j'osais respirer.

L'opération se fit passablement vite, avec beaucoup de sûreté, et, à ce qu'il me parut, en ne causant au pauvre homme que peu de douleur.

— Dieu soit loué! s'écria Stilling, c'est fait.

Alors Mme Stilling tint le fameux bonnet devant les yeux du vieillard, qui s'écria :

— Ah! le beau bonnet.

— Il est à vous!

— A moi? fit le vieillard joyeusement surpris.

Et, levant la tête, il rencontra les yeux de Stilling baignés de larmes.

— *Ah! je vois!* s'écria-t-il, et je vous le dois!

— Non, pas à moi, répliqua Stilling d'une voix tremblante d'émotion et de joie, mais au Dieu de miséricorde qui a dit sur vous : Que la lumière soit! et la lumière s'est faite à sa voix.

Le vieillard joignit les mains, se mit à genoux et pria.

Puis il voulut baiser les mains de Stilling, mais, prompt comme l'éclair, le bon docteur lui mit un bandeau sur les yeux en disant :

— Il est grand temps, si nous ne voulons pas que tout soit perdu!

Il écrivit une ordonnance pour la pharmacie et reconduisit le vieillard dans sa chambrette, où régnait l'obscurité convenable et où il le fit mettre au lit.

Lorsque Stilling rentra, nous l'entourâmes et lui serrâmes la main avec émotion. Aucun de nous ne pouvait parler. Il était tranquille, mais on lisait sur son visage une joie sainte et l'expression de cette paix de Dieu qu'il avait au cœur. Il nous montra le ciel avec émotion et dit :

— Non, pas à nous, mais à Lui! A Lui seul que toute gloire soit rendue!

Nous passâmes avec Stilling une journée que je compte parmi les meilleurs souvenirs de ma vie. Son cœur noble et pieux s'épanchait tout entier devant nous. Il pensait aux nombreuses personnes qui avaient recouvré la vue grâce à ses soins. Il nous conta plusieurs traits de sa carrière médicale, et en particulier de son heureuse pratique comme opérateur de la cataracte. Il avait toute la sérénité que procure une conscience paisible.

Le vieillard demeura encore huit à dix jours chez Stilling, affectueusement soigné et traité; puis il reprit guéri et *voyant* le chemin de sa demeure. Plusieurs personnes charitables de Marbourg ayant ajouté à notre collecte, il put emporter, avec l'incomparable don de la vue, un petit pécule. J'assistai aux adieux, et je ne saurais assez dire combien je fus profondément touché de la reconnaissance du brave homme. Quand la voiture qui l'emmenait eut disparu, le noble Stilling me serra la main en disant :

— De semblables moments dédommagent amplement de toutes les épines que l'on rencontre sur ses pas, dans le rude sentier de la vie!

W.-O. DE HORN.

JOUETS HOLLANDAIS EN ARGENT.

(Dix-huitième siècle.)

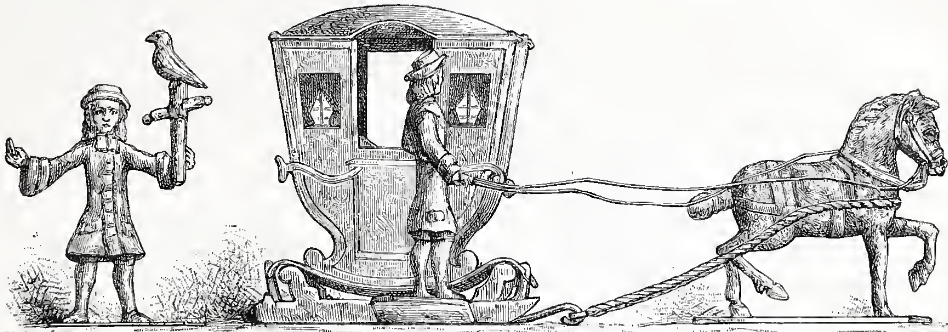
Nous avons déjà eu l'occasion de rappeler (1) combien l'argent avait été commun dans les Pays-Bas, à l'époque où la Hollande, grâce à sa puissante marine, avait presque seule le monopole du commerce avec les Indes orientales. Alors que chez les nations voisines, pour subvenir aux frais de guerres désastreuses, ou pour secourir les misères causées par les inondations ou les mauvaises récoltes, on était obligé, comme cela eut lieu en France à la fin du règne de Louis XIV et sous Louis XV, de fondre la vaisselle d'argent et de la remplacer par de la faïence, les gros bourgeois d'Amsterdam ou de la Haye surchargeaient leurs vêtements de boutons en argent d'une largeur ridicule, couvraient leurs carrosses et les harnais de leurs chevaux d'ornements du même métal, et le prodiguaient même pour les jouets qu'ils donnaient à leurs enfants.

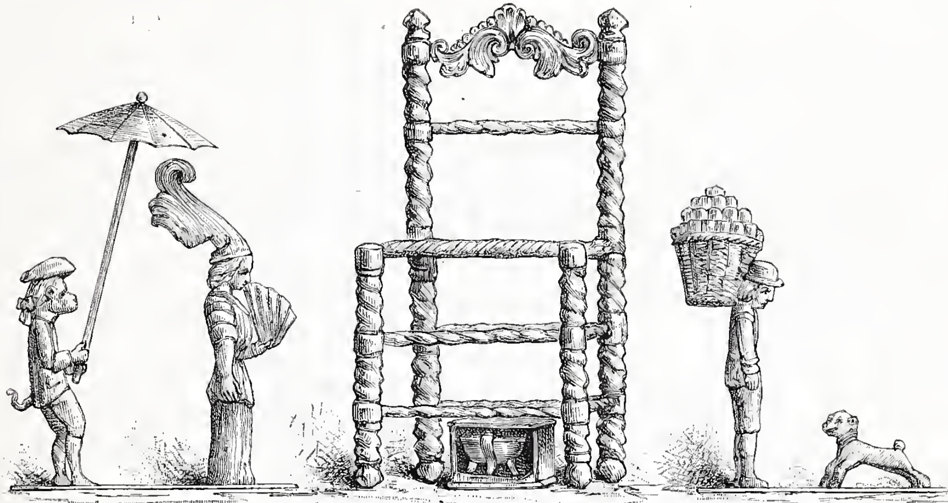
Un grand nombre de ces jouets, mieux conservés que s'ils eussent été en carton et en bois, sont parvenus jusqu'à nous; plusieurs musées, entre autres le South-Kensington, à Londres, en possèdent des séries des plus amusantes, et, grâce à eux, nous pouvons être initiés à certaines particularités de mœurs et de coutumes du commencement du dix-huitième siècle, oubliées aujourd'hui. On y retrouve tous les ustensiles de ménage, depuis la théière ventrue jusqu'aux verres à boire en forme de tulipe, montés sur des pieds élevés, des mobiliers complets avec leurs lits à colonnes et à lambrequins, leurs chaises accompagnées de l'in-

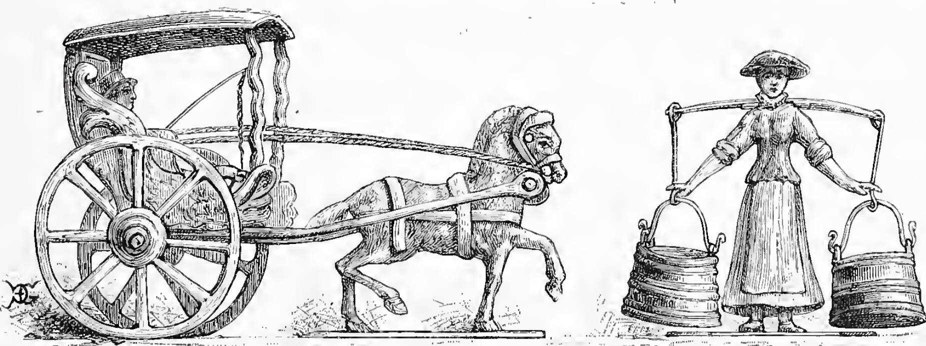
(1) Voy. t. XLIX (1881) de notre 1re série, p. 38.

séparable chaufferette, la grille à charbon et ses colossales pelles et pincettes, etc.

Les plus curieux d'entre ces petits objets sont les voitures, attelées d'un ou de deux chevaux; le carrosse de gala ouvert à tous les vents; le tilbury conduit par un jeune élégant perché sur un siège élevé; la carriole dans laquelle se prélasse le gros négociant, carriole couverte et dont les côtés représentent les dauphins emblématiques qui prouvent que l'empire des mers appartient à la Hollande; le char à deux sièges où trône la beauté à la mode, et enfin la plus intéressante de toutes,







Jouets hollandais en argent, du dix-huitième siècle.

la « chaise à porteurs », transformée en traîneau et menée à grandes guides par un laquais.

L'enfant pouvait ainsi faire défiler devant lui et mettre en action les personnages qu'il voyait journellement, aussi bien dans l'intérieur de la maison paternelle que dans les rues et les places publiques : c'étaient la porteuse de lait avec ses deux grands seaux pendant jusqu'à terre, le garçon qui monte le charbon et après lequel le petit chien aboie, la grande dame suivie à la promenade par un petit laquais que le fabricant a malicieusement transformé en singe, le factionnaire devant sa guérite, et enfin les chevaux de bois avec leurs cavaliers fièrement campés et courant la bague.

La plupart de ces jouets sont assez solidement fabriqués en argent repoussé, et, sans prétendre à

beaucoup d'art, se recommandent par la vérité des attitudes et la fidélité des costumes.

ÉDOUARD GARNIER.

REGRETS OU REMORDS?

Un jour, traversant l'église de Saint-Germain des Prés, je m'étais arrêté pour admirer une des belles peintures de Flandrin, lorsque je sentis tout à coup mes genoux étreints par les deux petits bras d'un enfant qui leva vers moi un visage rayonnant de joie, en me criant, avec un accent que je n'oublierai jamais : « Papa, cher papa! » Presque aussitôt une pauvre jeune femme s'élança, le tira vers elle, et me dit rapidement avec douceur : « Monsieur, excusez-le; son père est mort il y a peu de jours, et vous lui ressemblez beaucoup. » Puis elle se hâta de s'éloigner.

Tout ému de cette scène, qu'aurais-je dû faire? Suivre cet enfant, l'interroger, offrir mes services. Mais cette mère était bien jeune, moi aussi, et tandis que j'hésitais, des mariés vinrent à passer dans la nef. Je m'écartai; puis, le moment d'agir étant passé, je me retirai mécontent de moi et attristé. — Cette ressemblance, me dis-je, n'aurait-elle pas dû m'inspirer une plus ferme volonté d'être utile au pauvre enfant? — Le lendemain encore, j'éprouvais un trouble qui ressemblait à un remords. J'allai à l'église; elle était déserte.

Je me rappelle un autre sujet de regret dans une occasion presque semblable. Vers la fin d'une après-midi, je suivais un trottoir de la rue Richelieu, me dirigeant vers le boulevard. Devant moi, tout près, marchaient un vieillard et un jeune lycéen. Le vieillard disait : « Non, mon cher enfant, nous ne pouvons plus, malgré tes succès, te laisser continuer tes études; nous sommes trop pauvres : il nous faudrait une bourse, et nous n'avons aucune protection. » Ces paroles me firent battre le cœur; je voulais m'approcher du vieillard, quand un homme de lettres de beaucoup de mérite, M. Rolle, traversant la rue, me saisit la main : « Un mot, me dit-il, un seul mot, je vous prie. » Il avait à me parler d'une place de bibliothécaire, non pour lui. Je l'assurai que je serais à sa disposition le lendemain matin au ministère (1); pour le moment, lui dis-je, j'étais fort pressé. Je hâtai le pas; mais le vieillard et l'enfant, que j'avais jusque-là suivis des yeux, n'étaient plus en vue : ils venaient de disparaître au coin du boulevard. Je m'élançai à travers la foule, cherchant de tous côtés : ce fut malheureusement en vain. O politesse exagérée! ô fausse honte! N'aurais-je pas dû refuser d'entendre Rolle, même une seconde, et obéir sans hésitation à mon premier mouvement? Qui sait, ai-je souvent pensé depuis, si cette bourse, qu'il eût été probablement en mon pouvoir de faire accorder à cet enfant, n'aurait pas répandu quelque bonheur dans sa famille et peut-être changé le cours de sa destinée? Ce que j'éprouve encore aujourd'hui à ce souvenir ressemble beaucoup à un remords.

(1) Le ministère de l'instruction publique, où j'étais alors secrétaire général.

Revenant en souvenir à une année moins avancée de ma vie, je me retrouve devant une autre scène qui m'a toujours laissé aussi un doute moral pénible.

J'étais étudiant en droit. Chaque matin, j'allais au quai d'Orsay chez un répétiteur. Je partais régulièrement de la rue Taranne à sept heures moins un quart, et, descendant la rue des Saints-Pères jusqu'à la rue de l'Université, je passais ensuite par la rue de Beaune. Marchant toujours d'un pas pressé, et préoccupé de ma leçon, j'avais cependant remarqué plus d'une fois sur le trottoir opposé à celui que je suivais deux femmes, l'une âgée, l'autre jeune, toutes deux d'une physionomie très honnête, qui étalaient à une large fenêtre et sur le devant d'une porte des légumes, des fruits et des fleurs. Il y avait du goût, presque de l'art, dans la manière dont les couleurs étaient combinées : c'étaient, pensais-je, des modèles tout prêts pour un peintre de nature morte.

La jeune fille surtout paraissait se complaire dans ces arrangements. Une fois j'avais entendu sa mère lui dire : « Tu es en retard. » Et, tournant la tête à demi vers moi, elle ajouta : « Vois, il est sept heures. »

Pendant la semaine où mes leçons prirent fin, je remarquai qu'un ouvrier, encore jeune, se trouvait le matin devant la boutique, causant d'un air enjoué avec la mère. Il voulait aider la jeune fille à grouper ses bouquets; mais elle l'écartait en riant : « Vous n'y entendez rien », lui disait-elle.

Un mois après environ, il m'arriva d'être arrêté un jour au milieu d'une foule qui stationnait à l'extrémité du pont Royal, vis-à-vis le palais des Tuileries. On attendait je ne sais plus quel cortège. Après avoir essayé de me faire jour, il me fallut renoncer à aller plus avant. Deux ouvriers causaient tout près de moi. Je reconnus l'un d'eux : c'était celui que j'avais vu rue de Beaune. Il disait à son camarade : « Regarde de l'autre côté du pont, à l'angle, au premier rang; c'est elle. — Ta future? dit l'autre. Elle est jolie; et elle a une dot? Tu as de la chance. — Sa mère me cède sa fruiterie et... — Et tu te feras fruitier? — Pourquoi pas herboriste, droguiste, marchand de salade? Tu peux bien être sûr que je vendrai le fonds, et ce ne sera pas long; j'ai déjà reçu un acompte dessus... — Pour payer tes dettes? — Tais-toi; elle nous regarde. — Ah! je crois bien que tu ne lui auras pas raconté ta vie; tu t'en es bien gardé! — Te tairas-tu? — Voilà une petite femme qui, avec un compagnon comme toi, sera bien heureuse! »

Il y avait quelque chose d'ironique, de menaçant, d'odieux, dans ce court dialogue. A un certain moment, ayant tourné mes regards vers la jeune fille, il me sembla qu'elle cherchait les miens d'un air troublé, inquiet, et comme pour me demander : « Que se disent-ils? »

J'avais le cœur serré. Il se fit une trouée dans la foule, et, peu soucieux du cortège qui approchait, je m'éloignai du côté de la place du Carrousel.

Je souffrais de me sentir incapable d'être utile. Je ne connaissais aucunement cette jeune personne. Je sentais cependant que je m'intéressais à son sort, et son regard m'avait ému. J'étais sûr qu'elle et sa mère méritaient l'estime, et persuadé qu'elles allaient être indignement trompées. Combien n'eût-il pas été désirable qu'elles fussent au moins averties! Mais que pouvais-je faire? Je n'étais pas d'âge à donner des conseils : je me serais exposé à un mauvais accueil de la mère, qui peut-être savait ce qu'elle avait à craindre ou à espérer. L'idée d'un avis anonyme me traversa rapidement l'esprit. Je la rejetai bien loin très vivement : je m'étais promis de ne jamais écrire une seule lettre anonyme, et je me suis tenu parole; céder, même avec les meilleures intentions du monde, à de semblables tentations, c'est se mettre en grand péril de faire le mal même en voulant faire le bien.

Dès ce moment, j'évitai de passer dans la rue de Beaune : il m'eût été pénible même de l'apercevoir de loin.

Cinq ou six années s'écoulèrent. Un jour, dans la rue du Bac, je vis marcher péniblement une jeune femme, pâle, maigre, pauvrement vêtue, enceinte. Elle tenait sur son bras gauche un enfant endormi; sa main droite traînait une petite fille de trois ans environ, faible et chétive. Cette femme, je la reconnus, hélas! il y a des figures qu'on n'oublie pas. Évidemment elle était très misérable; mais ce n'était pas une mendiante. Elle était vêtue décemment et portait le front haut : personne n'aurait osé lui offrir une aumône. Mais combien elle avait dû souffrir! combien elle souffrait encore! Toute trace de la fraîcheur et de la sérénité de sa jeunesse s'était effacée : dans le rapide coup d'œil que je jetai vers elle, je crus lire sur ses traits une résignation mêlée de quelque ressentiment, et aussi presque une expression de fierté, comme pour écarter toute pitié autour d'elle. Était-elle abandonnée? Quels étaient ses moyens de vivre avec ses enfants? Mais à quoi bon chercher à le deviner? Hélas! il y a tant de variétés dans le malheur?

J'étais un peu moins timide alors qu'à dix-huit ans, et je ne pus me défendre de penser qu'avec plus d'énergie, de volonté, de hardiesse, et aussi d'esprit ou d'imagination, j'aurais peut-être détourné de cette pauvre femme le malheur. Avait-il été humain de céder ainsi à un sentiment de convenance? N'aurais-je pas dû chercher quelque personne qui eût agi à ma place? Est-ce seulement là une cause de regret? N'est-ce pas véritablement un remords que je ressens toutes les fois que je songe à cet épisode de ma vie? J'ai pensé souvent : « L'homme est trop étranger à l'homme; nous ne nous aimons pas assez. »

Éd. Charton.

LES MISÈRES DU VOYAGEUR LÉDYARD.

Lédyard naquit au dix-huitième siècle, dans les provinces anglaises de l'Amérique du Nord. Dès sa jeunesse, il voulut voyager, et il eut le courage de vivre plusieurs années parmi les Indiens pour étudier leurs mœurs. Il eut ensuite la bonne fortune de faire le tour du monde avec Cook, comme caporal des troupes de mer.

Plus tard il résolut de pénétrer de la côte nord-ouest de l'Amérique, où il était revenu, à la côte orientale.

Sir Joseph Banks, son protecteur, lui ayant donné quelques secours en argent, il était sur le point de s'embarquer sur un navire marchand, lorsque le bâtiment fut saisi par la douane.

Lédyard entreprit alors de se rendre par terre au Kamtschatka, d'où il aurait gagné en peu de temps la côte occidentale de l'Amérique. Avec dix guinées, toute sa fortune, il se dirigea vers Stockholm et tenta de traverser sur la glace le golfe de Bothnie : malheureusement, il se trouva que le milieu de ce bras de mer n'était pas gelé. Notre voyageur revint à Stockholm, marcha vers le nord, contourna la tête du golfe dont il longea ensuite le bord oriental, et arriva à Pétersbourg.

Sa mine fatiguée, ses vêtements déchirés, n'étaient point faits pour le recommander dans la capitale de la Russie; il n'avait ni bas ni souliers, et il manquait de l'argent nécessaire pour s'en procurer. Néanmoins, quelques personnes s'intéressèrent à lui, et il reçut une invitation à dîner de la part de l'ambassadeur de Portugal. Grâce au crédit de ce haut personnage, il put emprunter vingt guinées, et il obtint l'autorisation d'accompagner un convoi de munitions qui se rendait à Yakoutsk. D'Yakoutsk, il prit le chemin d'Okhotsk, espérant passer de là au Kamtschatka et s'embarquer sur un des bâtiments russes qui faisaient le commerce des côtes occidentales de l'Amérique. Mais la navigation était entièrement interrompue par la glace, et il fut obligé de retourner à Yakoutsk pour y attendre la fin de l'hiver.

Telle était sa situation, lorsqu'il fut arrêté, sous quelque faux soupçon, par deux soldats russes, qui lui firent traverser au milieu de l'hiver les déserts de la Sibérie et de la Tartarie, et le déposèrent sur les frontières de la Pologne, en le menaçant de la potence s'il remettait jamais les pieds en Russie.

Dénué d'argent, couvert de lambeaux, rongé de vermine, malade, exténué, sans amis, sans crédit, il s'achemina vers Kœnigsberg, où une personne charitable consentit à lui prêter cinq guinées en échange d'un billet sur sir Joseph Banks. Il rentra en Angleterre.

On venait alors de former une association anglaise pour encourager les découvertes dans les régions intérieures de l'Afrique (1788), et l'on proposa à Lédyard de voyager aux frais de cette société. Il se présenta devant M. Beaufoy, un des

directeurs de l'entreprise, avec une lettre de recommandation de sir J. Banks.

« Avant que la lettre ne m'eût instruit du nom et de l'affaire du porteur, dit M. Beaufoy, je fus frappé de son air déterminé, de sa large carrure, de ses manières ouvertes et de son œil pénétrant. J'étendis une carte d'Afrique devant lui, et, traçant une ligne du Caire à Sennaar, et de là à l'ouest, dans la latitude et suivant le cours présumé du Niger, je lui dis que c'était là la route par laquelle je désirais, s'il était possible, que l'Afrique fût explorée. Il répondit qu'il se trouverait singulièrement heureux d'être chargé de l'entreprise. Je lui demandai quand il serait en état de partir. — Demain matin, répondit-il. »

Lédyard partit de Londres le 30 juin 1788, et débarqua à Alexandrie après un voyage de trente-six jours; mais, arrivé au Caire, son départ ayant été retardé par diverses circonstances, il s'attrista, fut saisi d'une maladie bilieuse, et mourut.

Cet obscur voyageur est un exemple frappant d'abnégation et de dévouement. Jamais l'argent ne tint chez lui qu'une place secondaire : « L'argent, écrivait-il, c'est un vil esclave!... Les hommes les plus distingués du premier royaume de la terre ont les yeux fixés sur moi; ils m'ont chargé de l'entreprise la plus importante qu'on puisse confier à un particulier. J'ai à mériter ou à perdre leur approbation, ainsi que leur estime, que je prise au delà de tout, après toutefois le bonheur d'être utile à l'espèce humaine. »

On a une idée de ce qu'il endura de chagrins et de misères de toute sorte, en lisant le passage suivant, extrait de la conversation qu'il eut avec M. Beaufoy le matin même de son départ pour l'Afrique :

« Je suis accoutumé aux privations. J'ai souffert tout ce qu'on peut souffrir de la faim, de la soif et du manque de vêtements. On m'a souvent fait la charité, comme à un insensé, et j'ai été obligé plusieurs fois d'en contrefaire le ton et les manières pour éviter un plus grand malheur. Mes souffrances ont surpassé tout ce que j'en ai dit et tout ce que j'en dirai jamais. Le poids en était accablant; mais elles n'ont jamais eu le pouvoir de me détourner de mon but. Si je vis, je remplirai à la lettre et dans toute son étendue l'engagement que j'ai pris avec la Société, et si je péris dans l'entreprise, mon honneur me survivra, car la mort annule toutes les obligations. »

MAXIME PETIT.

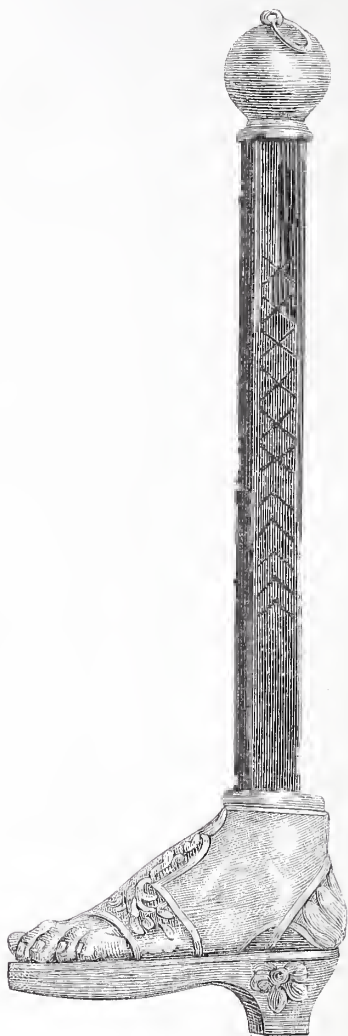
COMPAS DE CORDONNIER.

(Dix-septième siècle.)

Le compas de cordonnier est un instrument, ordinairement en buis, qui sert à prendre la longueur du pied.

Celui que reproduit notre gravure est d'une ornementation bien comprise, puisqu'elle laisse deviner, à première vue, l'usage auquel il était destiné.

Les deux extrémités, l'une en forme de pied chaussé de la *solea*, et l'autre qui se termine par



Compas de cordonnier du dix-septième siècle.

une boule munie d'un anneau en argent, sont en ivoire; la règle est d'ébène.

L'extrémité constituée par le pied se compose de deux parties, dont l'une, fixe, est représentée par la semelle, et dont l'autre, mobile, est le pied.

Quand on emploie cet instrument, la longueur du pied, dont on veut la mesure, est donc indiquée sur la règle munie de divisions, par l'espace compris entre ces deux parties.

L'élégance de ce petit meuble qui en fait un véritable objet d'art, l'époque à laquelle il appartient, celle de Louis XIV, pourraient autoriser à croire que son premier possesseur était peut-être le cordonnier de la cour du grand roi.

Dr LOUIS MARCHANT.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

JEAN COUSIN.

Voy. les Tables.



Jean Cousin, statue en marbre par Chapu. — Dessin de Froment.

Cette statue en marbre, l'une des belles œuvres de Chapu, orne une des promenades qui entourent la ville de Sens, où est né Jean Cousin vers 1500; elle a été inaugurée le 3 octobre 1880, en

présence du secrétaire général des beaux-arts, des représentants du département de l'Yonne, d'une députation de l'Institut, et d'un concours nombreux d'habitants de la ville et de ses environs.

M. Barbet de Jouy, ancien directeur des musées, délégué par l'Académie des beaux-arts, a prononcé cet éloge de Jean Cousin, devant la statue :

Messieurs, — Au nom de l'Académie des beaux-arts, j'offre cette couronne.

L'œuvre de Jean Cousin est répartie entre Sens et Paris, sa vie ayant été partagée entre sa ville natale, où il revenait toujours, et la ville adoptive de tous les artistes.

A Sens, on aime à trouver une peinture élégante qui n'en est jamais sortie, l'*Ève première Pandore;* mais c'est à Paris et au Musée du Louvre qu'est conservé le tableau le plus renommé de Jean Cousin, *le Jugement dernier,* composition ingénieuse et multiple, dont le premier mérite, et c'en est un grand pour le temps où elle a été conçue, est de n'avoir point été une imitation de la fresque de Michel-Ange. *Le Jugement dernier* de Jean Cousin est une conception parfaitement originale, dont la pensée lui appartient et dont le développement dénote la plus riche imagination.

Les deux tableaux que je viens d'indiquer, l'un dans votre ville, le plus important à Paris, sont, à peu de chose près, les seules peintures à l'huile connues pour être bien authentiques de la main de Jean Cousin.

Aussi n'est-ce pas par la peinture à l'huile que son véritable génie doit être mesuré. C'est dans ses peintures sur verre qu'il le faut étudier et juger.

La peinture sur verre est un art véritablement national, et dans aucun pays autre que la France il n'a été pratiqué, de siècle en siècle, avec autant de persistance et de succès. Notre climat en doit être la cause : quelque agréable et bienfaisant qu'il soit, en raison de ses variations fréquentes il est peu favorable à la conservation des peintures murales; elles n'ont jamais été populaires chez nous. Nos artistes, pour faire des œuvres durables, ont eu recours au feu; ils ont perfectionné les arts du feu. Dans plusieurs provinces les verriers, à Limoges les émailleurs, ailleurs les céramistes, dont Palissy est le représentant le plus illustre.

Si l'on me demandait parmi les verriers quel a été le plus grand peintre, je dirais : Jean Cousin.

Il a introduit dans cet art, qui jusqu'à lui avait été surtout décoratif et s'écartant peu des principes de la mosaïque, les lois de la peinture historique, la science qu'elles exigent, les effets qu'elles doivent produire.

Il faut donc examiner les peintures sur verre de Jean Cousin comme les cartons, comme les tableaux des maîtres, et leur demander les qualités qui, à ce titre, s'y doivent trouver. Elles s'y trouvent à un haut degré.

Pour ces peintures, le partage existe encore entre Sens et Paris :

A Sens, vous possédez dans l'église cathédrale, si riche en vitraux de Jean Cousin, des *peintures sur verre* qui ont la grâce et le charme des œuvres de jeunesse; à Paris, c'est dans Saint-Gervais que deux grandes pages, *le Martyre de saint Laurent, la Guérison du paralytique,* démontrent bien le but élevé que plus tard s'était proposé Jean Cousin, et qu'il a atteint avec une incontestable supériorité. Son œuvre la plus considérable, celle qui suffirait à la gloire de tout artiste, en quelque pays, en quelque temps qu'il soit né, est la peinture des sept grandes fenêtres du chœur, dans la chapelle de Vincennes : *l'Approche du Jugement dernier,* dont les épisodes sont empruntés aux récits de l'Apocalypse. Les grandes figures d'anges, du dessin le plus hardi, qui forment le couronnement de toutes les compositions, sont le lien d'unité qui rattache les groupes variés à une action commune : le réveil au bruit éclatant des trompettes et l'effarement des peuples surpris dans les occupations diverses de la vie, depuis les paisibles travaux de la moisson jusqu'aux sanglants massacres de la guerre. L'imagination poétique de l'artiste de Sens a rencontré, dans ce sujet dramatique, l'accasion de mettre en lumière toutes les ressources de son savoir, la puissance de son talent, l'élévation de son style.

L'on comprend, en présence d'une telle œuvre, quelle dut être la persistance des études de Jean Cousin; l'on ne s'étonne pas que, dans la maturité de l'âge, il ait publié, à dix ans de distance, un *Traité de la perspective,* en laquelle il excella, et un livre sur les proportions du corps humain, livre qui, pour l'enseignement, a été de suite classique, et l'a été assez longtemps pour qu'on en ait compté, jusque après 1821, vingt-quatre éditions successives. De semblables travaux établissent solidement la renommée et captivent la reconnaissance des hommes amis de leur pays. Elle n'a pas fait défaut à Jean Cousin. Sans parler des historiens de Sens, au commencement du siècle, Alexandre Lenoir, si vaillamment dévoué à toutes nos recherches nationales, a, dans le Musée des Petits-Augustins, élevé un monument à la mémoire de Jean Cousin.

C'est également un monument élevé à sa gloire, le livre récent de M. Firmin-Didot, qui, bibliophile de race et amateur passionné, a recherché patiemment, dans les manuscrits et les livres du seizième siècle, les miniatures et les gravures réunissant assez de qualités de premier ordre pour être dignes du maître sénonais.

Vous en inaugurez un aujourd'hui devant lequel je m'incline avec respect et admiration.

Heureuse a été la destinée de Jean Cousin de naître dans une ville qui a protégé ses premiers travaux, conservé fidèlement ses œuvres, honoré sa mémoire, et qui, avec tant de succès, lui décerne la plus enviée des récompenses, bien due assurément à l'un des précurseurs de notre école moderne. (1)

(1) Ma maison paternelle est voisine de celle de l'ancien propriétaire de l'*Eva Pandora*, M. Debonnaire, dont le fils était mon con-

CONTES CHINOIS.

Les récits qui suivent sont extraits d'un recueil chinois très curieux et très populaire, intitulé le *Léao-tchai-tché,* ou plus simplement le *Léao-tchai,* qui a été composé, au dix-septième siècle de notre ère, par un nommé P'ou Song-ling, surnommé après sa mort Léou-chienn (le dernier des immortels). Cet écrivain, reçu bachelier, n'ayant pas réussi dans son examen pour le second degré, ou degré de licence, fut pauvre toute sa vie, et ses contes ne circulèrent de son vivant qu'en manuscrit. Ce fut un de ses petits-fils qui les fit imprimer en 1740. Le titre *Léao-tchai-tché* ne peut être traduit littéralement que par ces mots : — *Léao* (nom arbitraire d'un cabinet de travail), — cabinet de travail, — histoires extraordinaires. Un traducteur anglais, M. Herbert A. Giles, consul, a pris pour titre : *Strange Stories from a studio* (Histoires étranges d'après un cabinet d'étude).

LA NATTE QUI VOLE.

Tchii Yao-ju était un homme du Tch'ing-tchou. Sa femme morte, il quitta sa maison et se fit prêtre. Quelques années après, il voulut voyager. Il se mit en route, emportant sa natte de *Taoist* [1]. Un matin, les personnes chez lesquelles il avait reçu l'hospitalité, désirant le retenir, ne voulurent point lui laisser emporter sa casaque et sa natte. Il dit alors qu'il voulait, quoique à peine vêtu, se promener dans le village. Or, quand il fut un peu loin, ses vêtements et sa natte s'échappèrent de la maison et vinrent à lui en volant, de sorte qu'il put s'habiller et continuer sa route.

LES SUITES D'UN RÊVE.

Un homme qui avait acheté une belle vache rêva qu'elle avait des ailes, et, s'imaginant, d'après une légende, que c'était là un mauvais présage, le lendemain matin il ramena la bête au marché, et la revendit avec perte. Il mit la lourde monnaie de sa vente dans un sac qu'il suspendit derrière lui. Or, en chemin, il vit dans un champ un faucon qui mangeait le corps d'un lièvre et que le bruit de ses pas n'avait pas effrayé. S'étant approché, il s'aperçut que l'oiseau était aveugle, peut-être aussi était-il sourd. Alors il le lia par une patte à un cordon de son sac, et l'entraîna sur la route. Le faucon fit de grands efforts pour se détacher, et à la fin, à un moment où l'homme était distrait, il réussit à s'envoler avec le sac et l'argent.

« C'était ma destinée ! » s'écria tranquillement le bonhomme; et il répétait ces mots toutes les fois qu'il racontait son histoire. Mais, dit l'auteur chinois qui rapporte cette anecdote, il prouvait par là qu'il ignorait, premièrement qu'on ne doit pas ajouter foi aux songes [2], et secondement qu'on ne doit pas prendre les choses que l'on voit au bord des routes [3].

CRAPAUDS MUSICIENS.

Wang Tzû-sun m'a raconté qu'un jour, étant dans la capitale, il vit dans une rue un homme qui portait une boîte divisée en douze compartiments, dans chacun desquels était attaché un crapaud. Dès qu'avec une petite baguette il touchait la tête d'un de ces crapauds, l'animal faisait entendre un son, une note. Si l'on donnait quelque monnaie à ce pauvre homme, il touchait alors tour à tour chacun de ces crapauds très habilement, comme s'il eût joué d'un tympanon, et, avec les notes différentes qu'il obtenait ainsi, il composait un petit concert.

disciple au collège de Sens. J'avais ainsi, dès mon enfance, l'occasion de voir souvent cette belle peinture sur bois, découverte peu après ma naissance dans une ferme de Montbars, où elle avait servi très longtemps de porte à hauteur d'appui d'un réduit à charbon. Mon père me montrait aussi, à la cathédrale, les vitraux peints qu'a si bien loués M. Barbet de Jouy, et il souhaitait de voir honorer la mémoire du grand artiste au moins par une inscription sur la façade de la maison de notre ville que, d'après la tradition, il a habitée. Jamais il ne me serait venu à la pensée qu'un jour, dans mes dernières années, des circonstances favorables, une situation imprévue, me permettraient de voir réalisé, par mon initiative, plus que le vœu de mon père, grâce au concours de l'État, qui a donné le marbre, du conseil municipal de Sens, du conseil général de l'Yonne, et d'un certain nombre de nos concitoyens qui se sont associés à moi pour contribuer aux dépenses nécessaires; grâce surtout à notre illustre sculpteur Chapu, qui n'a pas hésité à répondre à mon appel, donnant ainsi une nouvelle preuve de la bonne volonté et du désintéressement qui font si justement aimer et estimer l'auteur des beaux monuments élevés à Henri Regnault (la Jeunesse), à Mme Dagout (la Pensée), à Jean Reynaud (l'Immortalité). Nous avons reproduit ces admirables œuvres.

ÉDOUARD CHARTON.

Autographe de Jean Cousin.

« ... La fête a été complète, la foule considérable; tous les fervents d'art rendent hommage à la municipalité sénonaise, à M. le sénateur Charton, promoteur de l'œuvre de la statue, à ses souscripteurs et surtout au statuaire, M. Chapu, dont le marbre, comme l'a dit heureusement M. Turquet, directeur des beaux-arts, a ranimé une glorieuse existence éteinte depuis trois siècles.

» Cousin, d'ailleurs, est le grand homme de Sens. Son nom plane sur la ville comme une auréole; son culte y est en honneur comme celui de Rubens à Anvers. Tout y parle de lui, et tout le monde en parle chacun à sa façon. Nulle autre part, je crois, le souvenir n'a cette force imposante. » (*Journal des débats,* 5 octobre 1880.)

(1) On nomme *Taoist* les prêtres de la religion de Tao, fondée six siècles avant Jésus-Christ par Lao-tseu, qui était né avec des cheveux blancs (voy. les Tables de notre première série). C'était un philosophe, et ce qu'on professe en son nom n'était primitivement que du rationalisme. La superstition s'est mêlée à la doctrine, et les taoist passent pour être des alchimistes, des négromanciens, magiciens, etc.

(2) Les disciples éclairés de Confucius ne sont pas superstitieux.

(3) Tradition : les choses abandonnées sur la route peuvent être des pièges ayant pour but d'attirer les voyageurs. La prudence veut qu'on ne les prenne pas.

PIÉTÉ FILIALE. — SA RÉCOMPENSE.

Vers la vingt et unième année de K'ang-hsi (1682), on souffrit d'une grande sécheresse : on ne vit pas pousser une seule feuille verte pendant le printemps et l'été. Le 13 de la sixième lune, il tomba un peu de pluie, et, dans la campagne, on commença à planter le riz. Le 18, la pluie tomba en abondance, et l'on sema les fèves.

Or, un vieil homme, ayant vu deux taureaux se battre sur une colline, s'empressa d'aller répandre la nouvelle qu'une grande inondation menaçait le village; mais on ne fit que rire de sa prédiction, et il s'éloigna avec sa famille. Cependant la pluie tomba tout à coup à flots toute la nuit, l'eau s'éleva à une grande hauteur, et, grossissant en torrents, ravagea tout ce qu'elle rencontra et renversa les maisons.

Un habitant n'eut que le temps de sauver sa mère, en la portant sur une hauteur, avec l'aide de sa femme; il eut le désespoir de laisser ses deux petits enfants dans sa vieille maison qui allait s'écrouler; mais il obéissait à sa conscience et à la loi.

De l'endroit où il s'était arrêté, on ne voyait plus que des ruines.

Le lendemain, quand l'eau se fut assez écoulée, il descendit avec sa femme, et voilà, ô merveille! qu'une partie de leur maison avait été préservée; ils retrouvèrent leurs deux petits enfants jouant et riant sur leur lit, comme s'il n'était rien arrivé.

On vit dans cet heureux événement la récompense de la piété filiale. Cela se passa le vingtième jour de la sixième lune.

AVERTISSEMENT D'UN CHIEN MAL RÉCOMPENSÉ.

Un certain homme de Lu-ngan, ayant appris que son père venait d'être arrêté pour dettes, s'empressa de réunir tout ce qu'il put d'argent, et attacha à sa ceinture deux bourses contenant la somme; puis, montant sur une mule, il se dirigea en hâte vers la ville où était la prison.

A quelque distance, ayant aperçu dans le brouillard son chien qui le suivait, il lui cria de retourner au logis; mais le chien, après peu d'instants, revint près de la mule en s'agitant d'une façon singulière. Le voyageur impatienté le frappa de son fouet, et, plus loin, s'irritant de plus en plus en voyant l'obstination de l'animal à tourner autour de lui comme pour l'empêcher d'avancer, il descendit et lui jeta une grosse pierre. Cette fois, il n'avait que trop réussi : il entendit un gémissement, et, le cœur un peu serré, il se remit en selle et continua sa route.

Arrivé à la ville, il reconnut qu'il avait perdu l'une de ses bourses. Désolé, il s'élança vers l'une des portes et supplia les gardiens de le laisser sortir; mais il ne parvint à les persuader et à descendre en fraude du mur au moyen d'une échelle, que lorsque le jour commençait à poindre et que déjà beaucoup de villageois, venant au marché, attendaient qu'on leur ouvrît la porte. Il se dit avec tristesse que sûrement, parmi tant de gens, quelqu'un devait avoir trouvé la bourse, et que sa recherche serait vaine.

Arrivé à l'endroit où il avait jeté la pierre à son chien, il le vit étendu à terre, inanimé. Il le souleva par une oreille, et il découvrit sa bourse sous le corps du pauvre animal, qui s'était traîné jusque-là pour la défendre.

Affligé et reconnaissant, l'homme de Lu-ngan fit faire un petit cercueil et enterra le chien sur un côté de la route, avec cette épitaphe : « Tombe d'un chien fidèle. »

A suivre. *Trad. par* ÉD. CH.



INTÉRIEUR DU HAREM DU SULTAN.

M. Melling était architecte de Sélim III (¹) et dessinateur de la sultane Hadidgé sa sœur cadette. La faveur spéciale dont il jouissait près du sultan lui permit de visiter avec sécurité l'intérieur du harem, et de plus il en connut les usages par ses nombreux entretiens avec la sultane et les femmes attachées à son service. Voici ce qu'il a raconté (²):

Le nombre des femmes qui habitent le harem est illimité. La mère et les sœurs du sultan, le grand vizir, le capitan-pacha, les personnages les plus importants de l'État, envoient en présent au Grand Seigneur chacun deux ou trois jeunes et belles esclaves dont le prix, déterminé par leur plus ou moins de beauté, peut être évalué de huit à vingt mille de nos francs. L'âge où s'épanouit, dit-on, cette beauté est de douze à quatorze ans : à vingt ans ces femmes ont presque toujours perdu leur fraîcheur.

Dans le harem, plusieurs dignités ou charges créent pour certaines des esclaves les plus âgées des occupations dont elles sont fières. L'une est intendante générale, une autre trésorière; celle-ci a la garde des bijoux, celle-là veille sur les bains; d'autres ont soin du linge, des vêtements, de la cuisine, des appartements intérieurs, etc.

Il y avait du temps de Melling cinq cents femmes dans le harem. Entre elles il y a toujours, disait-il, quelque but d'ambition à poursuivre et des brigues qui trompent l'ennui.

Les vieilles esclaves ont ce privilège de pouvoir sortir librement du harem, et même de la ville, en étant toujours accompagnées de deux ou trois esclaves, vieilles aussi.

Dès que le sultan entrait, les jeunes esclaves, s'élançant vers Sa Hautesse, le portaient jusqu'à sa place réservée.

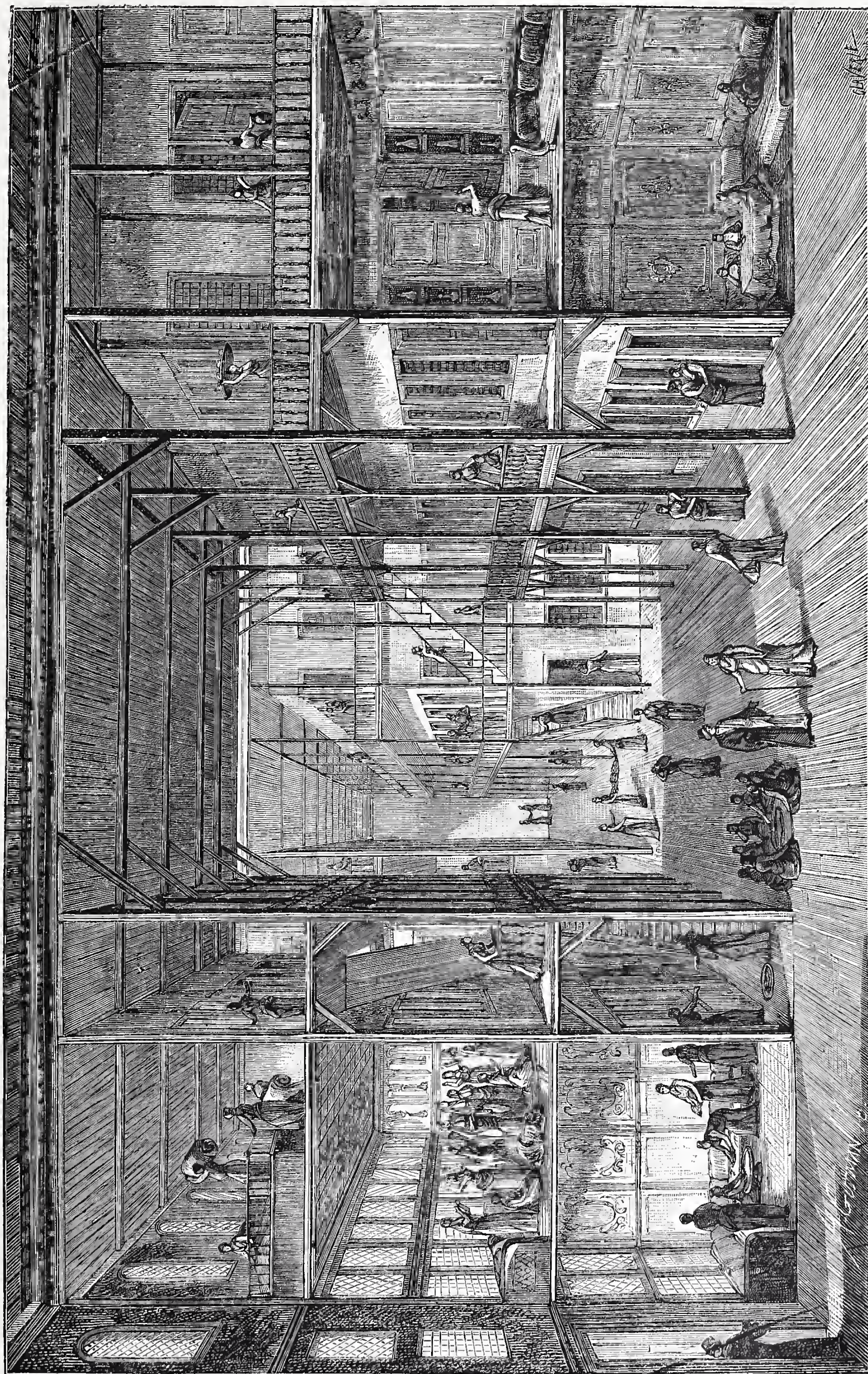
Au premier plan de la gravure, on voit l'*ousta-*

(¹) Sélim-Khan, fils de Moustafa, mort en 1808.

(²) *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore*, d'après les dessins de Melling. In-fol. Paris, 1819. Charles Lacretelle a rédigé, d'après Melling, les descriptions des quarante-huit planches qui composaient cet ouvrage aujourd'hui très rare.

kadin, surintendante d'une chambre, qui donne des ordres à un officier des eunuques noirs.

Sur le même plan, à droite, est une chambre garnie de sofas et d'un *tandour* devant lequel



Intérieur d'une partie du harem du Grand Seigneur. — D'après le dessin de Melling gravé par Duplessi-Bertaux et Desmaisons.

sont assises des femmes de service. Le tandour, couvert de riches étoffes, est une table carrée avec un fond doublé le plus souvent en fer-blanc. On y met ordinairement un *brasero,* c'est-à-dire une terrine pleine de charbons allumés couverts de cendres.

Dans la chambre à gauche, une des femmes, sans doute une des dignitaires, est à table; devant elle on pose une espèce de tabouret, sur un grand plateau rond de cuivre ou d'argent.

Au-dessus de cette chambre, il en est une destinée à la prière, qui est obligatoire : les femmes prient dans diverses attitudes; elles sont couvertes d'un grand voile de mousseline.

Au troisième étage est une des chambres à coucher. Selon l'usage des Turcs, il n'y a pas là de lit monté et garni. On se contente de jeter un matelas sur un sofa, sur une estrade, ou simplement au milieu de la chambre. On couvre ce matelas d'un drap de lit de soie ou de coton, ou de couvertures d'indienne, ou d'étoffes plus ou moins riches. Les oreillers sont d'autres étoffes de soie brodée en or ou en argent.

Des esclaves sont occupées à lever le matin les matelas qui ont servi la nuit, et à les entasser dans de grandes armoires destinées à cet usage.

Les scènes des autres parties de l'estampe s'expliquent d'elles-mêmes : elles représentent tous les mouvements journaliers des femmes du harem.

A suivre. ÉD. CH.

LE VIEILLARD A LA COLONNE.

ANECDOTE.

A Nuremberg, j'écrivais une lettre au bord de la table commune de l'hôtel du « Rothen-Ross », en la seule compagnie d'un petit pot en verre à couvercle argenté, encore à demi plein d'une brune bière fraîche, lorsqu'un vieillard entra et me salua poliment.

C'était un homme d'une figure vénérable, de belle tournure et vêtu avec soin. Je remarquai avec quelque curiosité qu'il portait sous son bras, non pas une canne ou un parapluie, mais une petite colonne en bois d'ébène, surmontée d'un chapiteau qui me parut élégamment sculpté. En attendant une personne qu'il pria le serviteur de faire venir, il s'assit, plaça la colonne debout, appuya son coude sur le chapiteau, puis sa tête sur sa main.

Quand j'eus achevé ma correspondance, j'allai faire ma visite accoutumée au Musée germanique : un des conservateurs, toujours très obligeant, vint à moi et s'empressa de me conduire vers des objets intéressants pour l'histoire et pour l'art arrivés la veille, et que l'on inscrivait au catalogue. Je passai plus d'une heure à les étudier. Au moment de me retirer, je vis venir le vieillard. Il s'assit devant la grande peinture de Kaulbach représentant « Charles-Quint au tombeau de Charlemagne », et, de même qu'à l'hôtel, il posa son coude sur la colonne et sa tête sur sa main.

J'aurais peut-être bientôt oublié cette seconde rencontre, ainsi que la première, si, le soir même, étant allé au cimetière que précède le grand et beau calvaire en pierre d'Adam Krafft, je n'avais encore revu le vieillard assis, exactement dans la même pose, au bord d'une des tombes grises et basses qui couvrent uniformément ce triste champ des morts [1]. J'observai plus attentivement ses traits : une ombre de tristesse ajoutait à la noblesse de sa physionomie. Je me mis à la recherche de la pierre tumulaire de Hans Sachs [2]; puis j'attendis son départ avec l'intention indiscrète, je l'avoue, de lire l'inscription sculptée sur la tombe qui paraissait lui avoir causé une douloureuse émotion; mais la nuit était venue : il me fut impossible de distinguer les caractères de l'épitaphe.

De retour au Rothen-Ross, j'interrogeai l'hôte, et je le priai de me dire ce qu'il savait de cette personne respectable assurément, mais qu'on aurait pu croire échappée d'un conte d'Hoffmann [3]. Voici, en résumé, ce qu'il me raconta :

Ce vieillard était un des descendants d'une des familles de Nuremberg les plus anciennes et les plus estimées. Il avait donné, dans sa jeunesse, des preuves d'une aptitude remarquable pour les arts; mais, étant né riche, et rien ne l'ayant obligé à exercer régulièrement une profession, il s'était contenté de produire à loisir, de temps à autre, quelques petites œuvres de sculpture qu'on avait beaucoup admirées dans le cercle de ses amis, et dont il avait fait des présents, sans vouloir les laisser jamais exposer en public. Il avait épousé une jeune Nurembergeoise, sa parente, douée, comme musicienne, d'un talent remarquable. Elle jouait surtout de la harpe avec une rare perfection. A la suite d'une chute de cheval, elle mourut avant d'avoir atteint sa vingt-cinquième année. Il n'éclata pas en plaintes, mais son calme apparent ne fit illusion à personne, et on vit bien qu'il était profondément blessé au cœur pour le reste de sa vie. Jamais il ne permit que l'on fît le moindre changement dans la chambre où avait expiré sa femme : on savait qu'il s'y enfermait souvent, et parfois on entendait pendant la nuit, malgré l'épaisseur des doubles rideaux fermés, les doux et tristes accords d'une petite harpe qu'elle avait aimée et dont il avait lui-même sculpté avec amour les ornements. Comment arriva-t-il qu'un matin un domestique trouva cette chambre saccagée, les meubles renversés, leurs fragments épars, et la petite harpe toute brisée? On n'a jamais su la cause de tout ce désordre; mais, mystère ou non, il ne vint à la pensée de personne une seule supposition qui ne fût honorable pour lui : il en eût été sans doute autrement, il y a quelques siècles, lorsque les esprits étaient hantés de rêves qui se sont dissipés avec le temps [4]. Après cet étrange événe-

[1] *Nuremberg*, par Édouard Charton, en 1864, dans *le Tour du monde* (premier semestre, p. 17).

[2] Cordonnier et poète célèbre. (Voy. la Table de quarante années.)

[3] Hoffmann a placé à Nuremberg la scène de plusieurs de ses contes fantastiques, notamment « Maître Martin le tonnelier. »

[4] Un matin on trouva l'abbé Huc, l'auteur de « Voyages en Chine et au Thibet », étendu inanimé dans sa chambre, au milieu de ses meu-

ment, il défendit encore de faire le moindre rangement dans la chambre. Il eût paru naturel qu'au moins il eût fait réparer la harpe... Non; il se borna à retirer du milieu des débris la colonne qui était seule intacte, et, depuis cette date déjà très lointaine, il n'avait plus jamais franchi le seuil de sa maison sans l'emporter et la tenir partout à son bras ou à sa main, comme s'il eût craint qu'elle fût profanée par tout autre attouchement que le sien.

En entendant ce récit, je ne réprimai pas sans doute une expression d'étonnement. Mon hôte ajouta : « En France, on croirait peut-être que la douleur a égaré l'esprit de notre vénérable concitoyen, et on le tiendrait pour privé d'une partie du bon sens pratique nécessaire à l'accomplissement de tous les devoirs ordinaires de la famille et de la société. On serait dans l'erreur : c'est un des hommes les plus sages et les plus raisonnables de notre ville. Il a peut-être eu le tort de ne vouloir accepter aucune fonction publique; mais comme il est d'excellent conseil, en même temps qu'éclairé et bon, il nous inspire à tous autant de confiance que de respect, et on le consulte souvent, et toujours avec profit, sur des questions difficiles intéressant soit la communauté, soit les familles, et personne ne rit de sa colonne qui, du reste, à l'examiner d'un peu près, est un petit chef-d'œuvre : nul n'espère qu'elle figure un jour au Musée; il l'emportera dans sa tombe. Quelques personnes assurent que lorsqu'il s'appuie sur elle, il entend ou croit entendre à l'intérieur un long soupir. »

Éd. Ch.

UNE VIE DE SOLDAT
(Manuel de la Concha).

Il y a eu de tout temps, dans la carrière des armes, des hommes qui ont su allier les vertus civiques aux vertus militaires, héros dans l'action, sages dans la vie privée : le général espagnol Manuel de la Concha a été un de ces hommes.

Né en 1808, il fit ses premières armes pendant la guerre civile qui éclata à la mort de Ferdinand VII. Il y fut plusieurs fois blessé, et on peut dire, à la lettre, qu'il gagna tous ses grades « sur le champ de bataille. » Un jour, l'armée est arrêtée devant une rivière que commandent des batteries placées sur l'autre rive. Concha demande au général en chef de lui confier trois bataillons. Il ordonne aux soldats de jeter leurs cartouches, il entre le premier dans l'eau jusqu'à la ceinture, il franchit la rivière sous le feu de l'ennemi, et les positions carlistes sont enlevées à la baïonnette. Dans une autre occasion, se trouvant entouré par des forces supérieures, il place les porte-drapeaux en tête de la colonne : « Soldats! dit-il, voilà vos drapeaux! » Et, l'épée à la main, entraînant tous ses hommes, il s'ouvre un passage. En 1839, il est nommé général : il avait trente et un ans.

Lors du soulèvement de la Catalogne, Concha fut mis à la tête de l'armée d'occupation (1848). Ses proclamations sont remarquables par la modération du langage et l'élévation des sentiments. Il recommande aux soldats la pitié envers les vaincus; il leur prescrit de respecter l'honneur et les biens des habitants : « Vous devez, leur dit il, être des protecteurs pour eux. »

Aimé de tous, il avait conquis la plus grande autorité par son caractère. Il maintenait autour de lui une discipline sévère. Il avait défendu aux officiers comme aux soldats de rien demander pour eux : un de ses aides de camp, officier de mérite, l'ayant prié d'apostiller une lettre par laquelle il sollicitait de l'avancement, Concha l'éloigna immédiatement de sa personne.

Voici un des traits les plus honorables de sa carrière militaire. Un régiment, qui occupait la citadelle de Barcelone, s'était révolté. Le général fait entourer la citadelle par les troupes restées fidèles : il donne l'ordre de commencer le feu si, dans vingt minutes, il n'a pas reparu, et il s'avance seul vers le pont-levis, qui s'abaisse devant lui. Le voilà au milieu de ces hommes qui ont perdu tout sentiment d'obéissance : il leur parle, il prie, il menace; le respect qu'il inspire est tel, que les mutins baissent la tête, et que le régiment tout entier rentre dans le devoir sans qu'un seul coup de fusil ait été tiré.

Mêlé aux affaires publiques, chargé de plusieurs missions diplomatiques, Concha rendit de nouveaux services à son pays. Plus tard, rentré dans la vie privée, il s'adonna à l'agriculture et à l'industrie. Il mérite d'être placé au premier rang des hommes qui ont travaillé à la prospérité de l'Espagne. Il présida d'importantes commissions d'études, et, prêchant d'exemple, il créa une grande exploitation agricole dans la province de Malaga. Nous lisons, dans des notes qui nous ont été remises par un de ses compatriotes : « Il employa toute son activité et toute sa fortune à montrer ce que peuvent les connaissances scientifiques appliquées à l'agriculture. » (1)

Il semblait que la carrière militaire de Concha fût terminée, lorsqu'en 1874, âgé de soixante-six ans, il fut appelé au commandement d'un des corps formés dans le nord pour combattre le soulèvement carliste. Il se montra, dans cette dernière campagne, ce qu'il avait été trente ans auparavant, un tacticien habile, prompt dans la décision, brave dans l'action jusqu'à la témérité. Il devait trouver

bles, tous renversés. On se rappela qu'il croyait fermement à la personnalité, sous forme humaine, du diable, qui, disait-il, exerce en Orient son funeste pouvoir, depuis qu'ayant suffisamment poussé l'Europe au mal, il n'y juge plus son action aussi nécessaire. L'abbé Huc avait-il été terrifié, ou plus simplement avait-il succombé à une attaque violente? On l'ignore.

(1) C'est ici le lieu de remercier nos amis d'Espagne qui veulent bien nous aider de leurs conseils : l'un d'eux nous a adressé une intéressante biographie du général Concha, que nous avons dû résumer pour rester dans le cadre de notre recueil.

cette fois, sur un champ de bataille, la mort que tout soldat a rêvée.

Il y a dans cette mâle figure des traits qui rappellent un Kléber ou un Hoche. Au cours d'une longue vie, Manuel de la Concha eut la douleur d'être trois fois mêlé aux guerres civiles : il fit son devoir, tout son devoir, et en même temps il montra un constant sentiment de justice et d'humanité qui restera l'honneur de sa mémoire.

P. L.



SÉANCES PUBLIQUES ANNUELLES

De l'Institut de France.

L'Institut est la réunion de cinq académies : Académie française, — des sciences, — des inscriptions et belles-lettres, — des sciences morales et politiques, — des beaux-arts.

Sous l'ancien régime, les différentes académies étaient sans lien entre elles. On sait que l'Académie française, la première en date, fut fondée par le cardinal de Richelieu pour fixer la langue (1635). Un autre grand ministre, Colbert, persuadé qu'il serait très utile aux savants de se rencontrer, de discuter ensemble, de se communiquer leurs travaux et leurs recherches, créa l'Académie des sciences (1666). L'Académie des inscriptions et belles-lettres fut instituée en 1663; l'Académie de peinture et sculpture en 1648; l'Académie de musique en 1666; l'Académie d'architecture en 1671.

Dans ces académies isolées, on retrouvait les différentes parties du savoir humain comme les anneaux d'une chaîne brisée : l'Institut est la réunion des anneaux, la chaîne entière. En supprimant les anciennes académies et en fondant l'Institut, la Convention obéit à cette préoccupation encyclopédique qui se retrouve partout au dernier siècle. L'art, la poésie, la science, toutes les manifestations de l'esprit humain se tiennent par des attaches secrètes : c'est toujours le même génie à la poursuite du beau et du vrai. Si l'on se place à ce point de vue, qui a été celui des fondateurs de l'Institut, on doit désirer que les représentants les plus distingués des sciences, des lettres et des arts, forment une seule corporation, qui ne pourra manquer d'exercer une heureuse influence sur les progrès des connaissances générales.

La loi du 25 octobre 1795 sur l'organisation de l'instruction publique créait l'Institut et en définissait nettement la fonction : « L'Institut est destiné : 1° à perfectionner les sciences et les arts par des recherches non interrompues, par la publication des découvertes, par la correspondance avec les sociétés savantes et étrangères; 2° à suivre, conformément aux lois et arrêtés du Directoire exécutif, les travaux scientifiques et littéraires qui auront pour objet l'utilité générale et la gloire de la République. »

A l'origine, l'Institut était divisé en trois classes : sciences physiques et mathématiques; sciences morales et politiques; littérature et beaux-arts. En 1803, divers changements furent apportés à cette organisation, et la classe des sciences morales et politiques fut supprimée. En 1816, l'Institut fut divisé en quatre académies : Académie française, — des sciences, — des inscriptions et belles-lettres, — des beaux-arts. Enfin, en 1832, l'Académie des sciences morales et politiques ayant été rétablie, l'Institut se trouva organisé tel qu'il l'est encore aujourd'hui.

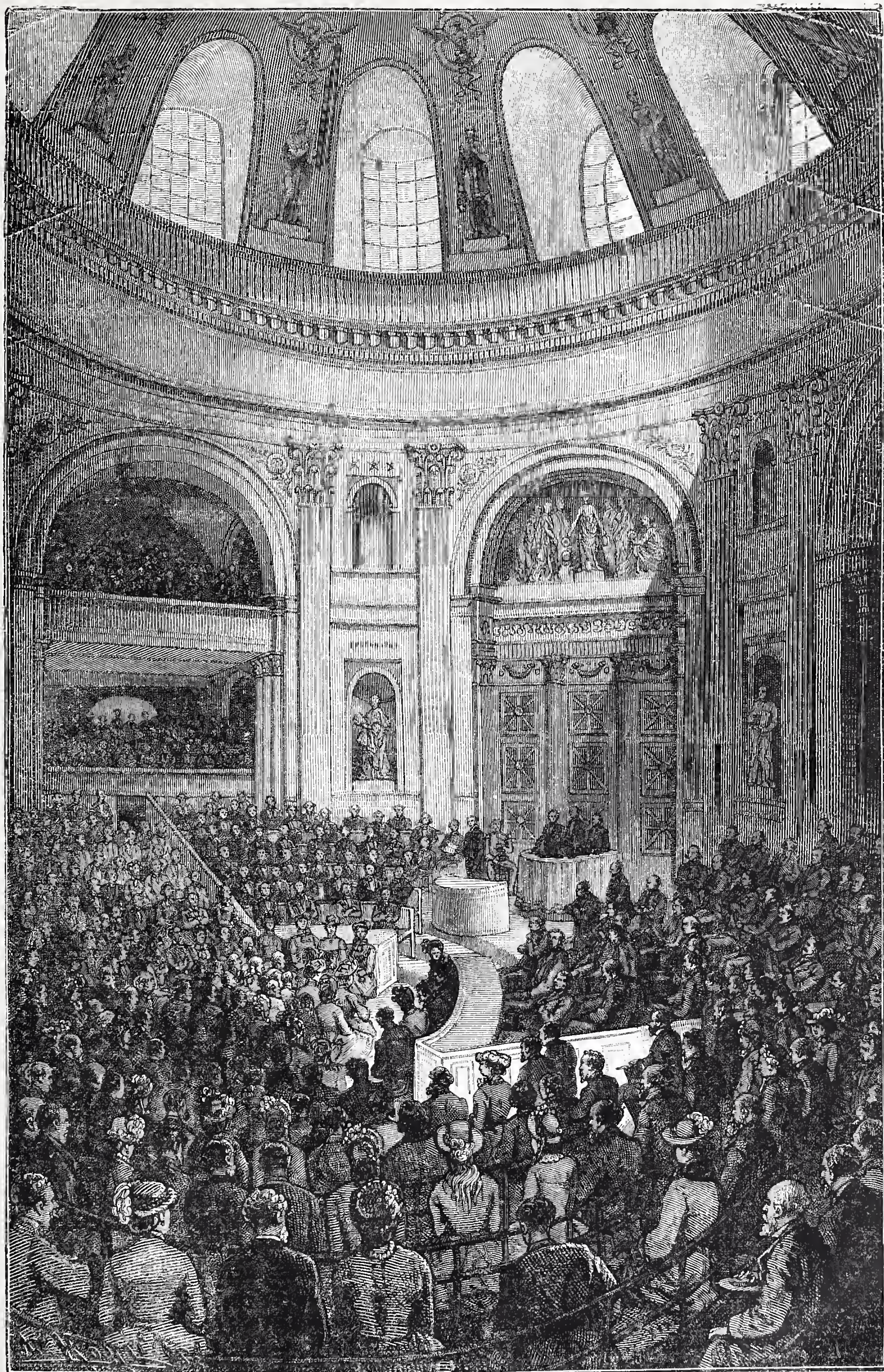
Chacune des cinq académies a sa vie propre, chacune se recrute et règle l'ordre de ses travaux comme elle l'entend; mais, en même temps, les cinq académies sont comme les membres de ce grand corps littéraire et scientifique qui s'appelle l'Institut. Cette union des différents groupes académiques, symbole de l'union des lettres, des arts et des sciences, devient évidente en certaines occasions solennelles. Ainsi, chaque année, au jour anniversaire de sa fondation, l'Institut tout entier tient une séance publique où les invitations sont singulièrement recherchées.

Une heure avant l'ouverture de la séance, le public se presse déjà sous la coupole de l'Institut, dont notre gravure peut donner une idée assez exacte. On se tromperait si l'on croyait ce public exclusivement composé de savants ou d'artistes : ce sont surtout des curieux des choses de l'esprit, gens du monde et gens de goût, qui forment ce jour-là l'auditoire académique. Beaucoup de dames : toilettes simples; l'élégance parisienne ne perd pas ses droits, mais elle se montre peut-être un peu plus sévère que de coutume. Des billets de différentes couleurs donnent accès soit aux gradins qui font face au bureau, soit à une des tribunes latérales. La décoration de la salle est très simple : dans des niches sont placées quatre statues de Bossuet, Fénelon, Descartes et Sully; l'éloquence, la religion, la philosophie, la politique, sont représentées, comme elles le sont dans l'Institut même.

L'heure sonne; la porte du fond s'ouvre, et le bureau de l'Institut fait son entrée : l'exactitude, qui est la politesse des rois, est aussi celle des académiciens. Chaque année, à tour de rôle, une des cinq académies désigne le président et le secrétaire du bureau de l'Institut; ceux-ci sont assistés de quatre délégués, représentant les autres académies. Les membres du bureau prennent place derrière une table recouverte d'un tapis vert; à droite et à gauche, des gradins réservés aux membres de l'Institut; au premier plan, une petite table et un fauteuil où les académiciens chargés de faire une lecture viendront prendre place tout à l'heure.

L'usage est que les membres de l'Institut qui font partie du bureau et ceux qui doivent prendre la parole portent seuls le costume. Les autres sont en tenue de ville. Le costume officiel, c'est-à-dire l'habit à la française avec palmes vertes, n'existait pas à l'origine de l'Institut; il date de 1803.

Le cadre des séances publiques annuelles est fixé



Séance annuelle de l'Institut de France.

par une tradition constante : le président prononce le discours d'ouverture et proclame les prix; ensuite, des lectures sont faites par les membres des différentes académies que leurs collègues ont chargés de ce soin. Nous rappellerons ici le programme de la dernière séance publique, tenue le 25 octobre

1883 (¹). Dans cette séance, M. Heuzey, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, président, a prononcé le discours d'ouverture; M. Émile Perrin, de l'Académie des beaux-arts, a lu une ingénieuse notice sur deux portraits de Molière, l'un qui est certainement de Mignard, et l'autre attribué par l'auteur de la notice à Sébastien Bourdon; M. Arthur Desjardins, de l'Académie des sciences morales et politiques, a retracé, dans une étude non moins intéressante au point de vue historique qu'au point de vue juridique, le rôle des corsaires depuis Louis XIV jusqu'à la suppression de la course en 1856; M. Cherbuliez, dans un récit plein de vie et de mouvement, souvent ému, toujours attachant, a raconté un épisode de la dernière campagne du Soudan; enfin, M. de Lesseps, de l'Académie des sciences, a parlé des grands travaux de l'industrie moderne, des isthmes percés, des canaux creusés, de ces entreprises qui appartiennent déjà à l'histoire, et dont il pourrait dire, comme le héros de Virgile :

Et quorum pars magna fui...
(Où j'ai pris une grande part.)

Il faut conclure, et c'est une jolie anecdote, détachée du discours de M. Heuzey, qui nous servira de conclusion : « Je me trouvais, dit-il, bloqué par les inondations dans un village turc, il y a quelque vingt ans, avec l'un de mes compagnons de voyage. La pluie ne cessant de tomber depuis plusieurs jours, tous les deux accroupis par terre, dans une chambre basse, devant quelques tisons, nous nous étions mis à discuter à outrance sur la critique littéraire et sur la critique historique, parlant haut, nous excitant pour nous distraire. Au plus fort de la discussion, on frappe timidement à la porte, et nous voyons apparaître notre hôte, la mine inquiète, l'air embarrassé, tenant la main sur son cœur, selon l'usage oriental : « Mes amis, nous dit-» il, que faites-vous là? Si loin de votre pays, vous » fâcher de la sorte! Mais c'est un grand malheur! » En parlant ainsi, il nous poussait doucement l'un vers l'autre. Chercher à faire comprendre à ce paysan rouméliote la nature et le sujet de notre débat, c'eût été peine perdue. Nous prîmes, en riant, le parti le plus court : nous nous embrassâmes, à la grande joie du brave homme, qui ne se doutait guère qu'il venait de réconcilier la littérature et l'histoire. »

Réconcilier la littérature et l'histoire, la philosophie et l'art, la science et la poésie, c'est le rôle même des cinq académies : on ne pouvait rappeler sous une forme plus spirituelle, et plus juste en même temps, l'idée qui a présidé à la fondation de l'Institut; on ne pouvait mieux marquer le caractère de cette illustre compagnie.

PAUL LAFFITTE.

(¹) Séance présidée par M. Heuzey (président de l'Académie des inscriptions et belles-lettres), assisté de MM. Doucet (de l'Acad. française), Blanchard (de l'Acad. des sciences), Gounod (de l'Acad. des beaux-arts), Nourrisson (de l'Acad. des sciences morales et politiques), et Wallon (de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres).

ACCLIMATATION DE L'ESPÈCE HUMAINE.

Dans un article précédent (¹), on a vu que les espèces animales et végétales peuvent se plier dans une certaine mesure à des conditions d'existence différentes de celles où elles avaient vécu pendant des siècles, et parfois depuis leur apparition à la surface du globe. En d'autres termes, on a vu qu'elles peuvent s'acclimater, se naturaliser. En est-il de même de l'espèce humaine?

En présence d'un grand nombre de faits généraux connus de tout le monde, il peut sembler étrange que cette question ait pu être posée. Qui donc ignore que le Blanc européen, longtemps confiné dans la partie du monde qui lui donne son nom, est aujourd'hui partout, en Amérique comme en Océanie, en Islande comme au cap de Bonne-Espérance? Qui ne sait que les descendants des premiers colons, souvent plus ou moins mêlés aux races locales, peuplent aujourd'hui d'immenses contrées et gagnent chaque jour du terrain?

Pourtant l'acclimatation des races humaines, considérées comme autant d'espèces par les polygénistes, a été mise en doute et parfois absolument niée par les savants qui veulent voir dans chacune d'elles le produit spontané de la contrée où nous les avons découvertes. Le docteur Knox, entre autres, est allé jusqu'à dire que le Français, originaire du sol qui le porte, ne peut vivre ni en Corse, ni sur les bords du Danube. A l'en croire, le flux incessant de l'émigration entretient seul la population blanche aux États-Unis comme au Mexique ou au Pérou, et si l'Europe cessait d'alimenter ces contrées lointaines, elles retomberaient entre les mains des descendants des Peaux-Rouges et de Montézuma; ce résultat serait amené par la dégénérescence et l'infécondité croissante des colons.

Sans aller aussi loin que Knox, bon nombre de polygénistes insistent sur des considérations de même nature; et, forts de quelques statistiques, ils déclarent, par exemple, que ni le Nègre, ni surtout le Blanc, ne peuvent s'acclimater dans le golfe du Mexique. — En revanche, quelques écrivains ont admis qu'une race humaine quelconque pouvait s'acclimater n'importe sur quel point du globe.

Dans toutes ces doctrines extrêmes, il y a des exagérations et des erreurs.

Rappelons d'abord qu'en tenant compte de ce que nous ont appris les végétaux et les animaux, on peut affirmer, *à priori*, que l'homme doit être capable d'acclimatation aussi bien qu'eux. Un peu de réflexion suffit encore pour faire comprendre qu'il doit leur être supérieur sous ce rapport. En effet, il n'est pas, comme eux, fatalement soumis aux conditions imposées par le milieu naturel. Grâce à son intelligence, il peut lutter contre la nature. Pour se défendre contre le froid, il a le feu et des vêtements de plus en plus propres à le pro-

(¹) Tome Ier, 1883, page 373.

téger, et il sait élever tout au moins des cabanes pour s'abriter contre les ardeurs du soleil.

Il n'en est pas moins vrai qu'il est sur le globe des régions, parfois étendues, qui semblent repousser l'homme, et où l'Européen en particulier semble ne pouvoir prospérer. Mais encore faut-il distinguer ce qu'on peut appeler le milieu *normal* du milieu *accidentellement vicié*. Ce ne sont en réalité ni le ciel ni la terre qui rendent dangereux pour nous les bords du Sénégal ou l'estuaire du Gabon. Cette insalubrité tient aux eaux stagnantes des marigots et des marais où s'élaborent des effluves pestilentiels. Si jamais la civilisation conquiert décidément cette portion de l'Afrique, si des travaux d'assainissement ramènent le pays à ses véritables conditions d'existence, les populations pourront vivre et prospérer là où elles dépérissent le plus aujourd'hui.

Ce n'est pas là une hypothèse gratuite. Ce qui s'est passé en Algérie atteste ce que ces prévisions ont de vrai. A l'entrée de la Métidjah, à Bouffarik, se trouvait un vaste marais dont les émanations étaient si dangereuses, que malgré l'importance du poste il était le plus souvent abandonné, et que passer une nuit dans son voisinage immédiat était s'exposer à un véritable empoisonnement. Aujourd'hui, une petite ville aux eaux courantes, aux larges allées de platanes, occupe cet emplacement, et des bandes nombreuses d'enfants joyeux et bien portants grandissent sur ce même sol où leurs pères n'auraient pu vivre. — C'est que l'intelligence humaine a fait ici son œuvre, et a corrigé les écarts des forces brutales.

Toutefois, notre industrie a des bornes. Elle ne peut atteindre aux grandes conditions climatériques générales, et lorsque l'homme échange brusquement celles au milieu desquelles il est né pour d'autres plus ou moins différentes, il ne peut qu'en être éprouvé. La lutte entre son organisme et le milieu qu'il affronte est inévitable; il faut que le premier cède et se façonne à nouveau, ou bien qu'il succombe. Cette lutte commence pour le colon dès qu'il met le pied sur la terre qui remplace sa première patrie; trop souvent elle hâte sa mort; elle se continue chez ses enfants et petits-enfants, jusqu'au moment où s'est établie entre les individus et le milieu l'harmonie nécessaire au fonctionnement régulier de l'organisme. Elle dure d'autant plus longtemps qu'il y a plus de différence, au point de vue des conditions de vie, entre le point de départ et le point d'arrivée des colons. Tant qu'elle dure, le nombre des décès l'emporte sur celui des naissances; on reconnaît qu'elle tire à sa fin quand les deux chiffres s'égalisent; quand le nombre des naissances l'emporte sur celui des décès, on peut être certain que l'organisme humain s'est plié aux exigences du milieu, et que la race est acclimatée.

Mais, on le voit, ce résultat ne s'obtient qu'au prix de sacrifices plus ou moins considérables, plus ou moins prolongés, et ce sont ces sacrifices qu'invoquent, à titre d'argument, ceux qui nient l'acclimatation des races humaines. S'ils tenaient compte de ce que nous enseigne l'histoire des plantes et des animaux, s'ils analysaient avec soin les statistiques mêmes sur lesquelles ils s'appuient, ils reconnaîtraient d'ordinaire que les faits, bien loin de témoigner en leur faveur, attestent au contraire la flexibilité de notre organisation et l'acclimatation qu'elle rend possible.

Ce qui s'est passé en Algérie peut encore ici servir de premier exemple. Au lendemain de la conquête, on se demanda en France, aussi bien qu'à l'étranger, si nous pourrions coloniser la terre enlevée aux Turcs et aux Arabes. Knox proclama bien haut cette colonisation impossible, et, il faut bien le dire, son opinion fut presque universellement partagée. Le maréchal Bugeaud, les généraux Cavaignac et Duvivier, presque tous les médecins militaires, firent chorus avec le docteur anglais, et Boudin appuya de statistiques désolantes les conclusions pessimistes de ses confrères. Il montra que la mortalité civile et militaire était bien plus forte en Algérie qu'en France; il prouva que le chiffre des décès l'emportait sur celui des naissances. Par conséquent, répétait-on de toute part, le Français ne peut prospérer en Algérie; il ne saurait s'y acclimater.

Pourtant, fort des enseignements puisés dans l'histoire de l'acclimatation de nos poules et de nos oies en Amérique, je n'hésitai pas, dès 1845, à combattre ces prévisions désolantes. Loin d'avoir faibli, la fécondité des femmes s'était accrue sur cette terre africaine; et si les enfants mouraient en nombre presque double de celui qu'accusent nos statistiques françaises, la proportion des morts était bien moins forte que chez les premières oies importées à Bogota. Je concluais de là que l'acclimatation des Français en Algérie n'était qu'une question de temps, et ne demanderait pas vingt générations. On sait combien l'événement m'a donné raison. Dès que la première génération créole a pu faire sentir son influence, le rapport des décès aux naissances s'est trouvé renversé. Dès 1870, les dernières ont montré un excédent de 25 000 âmes, et chaque recensement a accusé un nouveau progrès. Aujourd'hui, les Français sont fort bien acclimatés en Algérie, et même à Bouffarik, comme je le disais tout à l'heure.

Il est des régions ou l'Européen, le Français, ont à subir des épreuves plus longues et plus meurtrières. Telles sont, en particulier, les îles du golfe du Mexique. S'ensuit-il que l'acclimatation y soit impossible? Prenons pour exemple notre colonie de la Guadeloupe, une de celles que les adversaires de l'acclimatation nous opposent le plus volontiers. En effet, les statistiques qui embrassent l'ensemble de la population accusent dans cette île un excédent des décès sur les naissances s'élevant en moyenne à 0.46, c'est-à-dire à près de moitié. On n'a pas manqué d'en conclure que cette population coloniale s'éteindrait au bout d'un temps facile à

calculer, si l'immigration ne venait sans cesse combler les vides occasionnés par ce redoutable milieu.

Mais en raisonnant ainsi on ne tient pas compte d'un fait important, savoir, que si l'immigration tend à augmenter la population locale, elle accroît aussi la mortalité en amenant sans cesse de nouvelles recrues à la bataille contre le milieu. Une statistique sérieuse devrait distinguer parmi ces morts celles qui ont atteint les nouveaux arrivés, celles qui portent sur les créoles; et encore parmi ces derniers devrait-on établir des catégories déterminées par le nombre de générations écoulées depuis l'arrivée du premier ancêtre. Cette statistique vraiment scientifique, et qui serait fort instructive, n'a pas encore été faite, pas plus à la Guadeloupe qu'ailleurs. En voici une qui, sans la remplacer entièrement, n'en éclaire pas moins la question.

La Guadeloupe compte trente et une communes. Or, un médecin de la marine, M. Walther, a eu l'heureuse idée d'appliquer à chacune d'elles en particulier les études statistiques qui jusqu'à lui avaient porté sur la population de l'île prise en masse. Alors s'est montré ce fait bien significatif, que les décès ne l'emportaient sur les naissances que dans seize communes. Dans les quinze autres, ce sont les naissances qui l'emportent sur les décès. Dans la petite île de Marie-Galande, deux communes sur trois sont dans ce dernier cas.

Le résultat général du travail de M. Walther peut être traduit dans les termes suivants : A la Guadeloupe, la race française est acclimatée dans quinze communes; elle ne l'est pas encore dans les seize autres. De ces deux propositions, la première doit être considérée comme démontrée; la seconde a besoin de confirmation, car il reste à étudier par catégories ces populations communales où les morts l'emportent encore sur les naissances. Il est bien probable que là aussi il existe des familles qui ont définitivement payé leur tribut aux difficultés de l'acclimatation, et chez lesquelles il naît plus d'enfants qu'il ne meurt d'adultes ou de vieillards.

S'il est des contrées qui semblent d'abord repousser nos races européennes, il en est, en revanche, qui semblent avoir été préparées pour elles, et où les immigrants vivent et prospèrent d'emblée. Telle est surtout la grande région océanienne. En Australie, en Tasmanie, dans les archipels polynésiens, nos colons n'ont presque pas à subir d'épreuves climatériques; la fécondité, loin de diminuer, semble s'accroître. En Australie, la mortalité des enfants de première génération serait quelque peu accrue, d'après les renseignements que me donnait un vieux colon. Il ne paraît pas qu'il en soit de même en Polynésie. Aux Sandwich, M. Delapelin a compté soixante-deux enfants vivants dans neuf familles de missionnaires. Ce fait est d'autant plus remarquable, que dans toute l'Océanie les races locales semblent disparaître d'elles-mêmes au contact des Européens. Leur mortalité s'est accrue dans une proportion effrayante, et la fécondité a diminué d'une manière étrange. Dans ce même archipel des Sandwich, où la femme européenne redouble de fécondité, M. Delapelin estime que le nombre des femmes polynésiennes frappées de stérilité est de quarante-huit pour cent.

Mais à quoi bon insister sur les faits de détail? Les faits généraux que je rappelais au début de cet article réfutent suffisamment les subtilités de ceux qui nient l'acclimatation. En dépit de tous les obstacles, les races européennes leur répondent comme faisait Socrate au sophiste qui niait le mouvement : elles marchent à la conquête du globe. En somme, elles ne font que suivre, avec la supériorité que permet la civilisation moderne, l'exemple et la tradition de nos premiers ancêtres les Aryans. Partis du Bolor et de l'Indou-Koh, de cet Eériéné-Veedjo où l'été ne durait que deux mois, ils descendirent un jour en Boukharie, parcoururent la Perse et le Caboul avant d'arriver au bassin de l'Indus, d'où ils gagnèrent celui du Gange, envahirent l'Inde et arrivèrent avec Rama jusqu'à Ceylan, tandis que d'autres essaims, sortis de cette ruche féconde, atteignaient les bornes occidentales de l'Europe, et, plus ou moins mêlés aux races préhistoriques, jetaient les fondements de la Grèce et de Rome. Eh bien, depuis l'ère des Vasco de Gama, des Colomb, des Magellan, nous avons recommencé le grand voyage, et nous, les fils des Aryans, nous l'achèverons; nous peuplerons la terre entière.

A. de Quatrefages.
Membre de l'Institut.

Indolence. — Activité.

Les personnes les plus indolentes ne peuvent s'empêcher de louer les personnes actives, et le plus souvent d'être prises du désir de leur ressembler.

GÉOGRAPHIE DE LA PLANÈTE MARS.

LES CANAUX

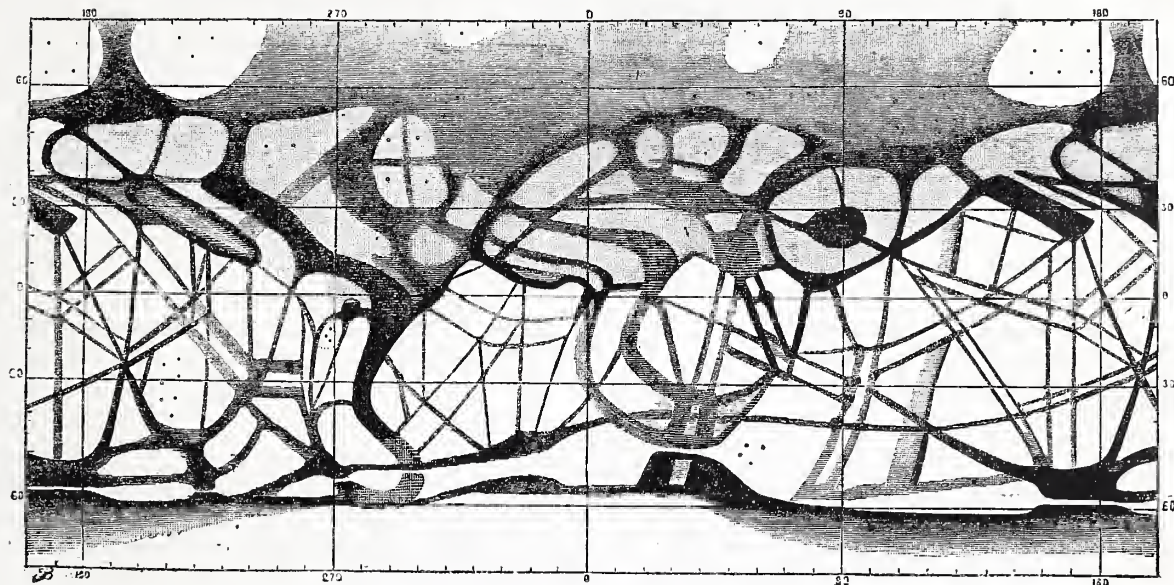
De toutes les découvertes récentes de l'astronomie physique, celle des *canaux* de Mars, si elle est assurément confirmée, devra être considérée comme l'une des plus inattendues et des plus singulières.

On a donné ce nom à de longues lignes grises mesurant de 1 000 kilomètres à 5 000 kilomètres de longueur, plus de 100 kilomètres de largeur, généralement droites ou peu courbées, traversant les continents, faisant peut-être communiquer les mers entre elles et se croisant mutuellement suivant des angles variés. C'est comme un réseau géométrique continental. Considérez, en effet, la figure suivante. C'est là, sans contredit, un aspect véritablement étrange, inattendu. Deux impres-

sions immédiates frappent notre esprit à la vue de ce bizarre tracé géographique : la première, que ce n'est pas réel, que l'observateur a été dupe d'une illusion, qu'il a mal vu ou exagéré; la seconde, que, si c'est vrai, si ces canaux sont authentiques, ils *ne paraissent pas naturels*, et semblent dus aux combinaisons d'un raisonnement, ou plutôt qu'ils représentent l'œuvre industrielle des habitants de la planète. Vous avez beau vous en défendre, cette impression pénètre l'esprit, et plus nous analysons le dessin, plus elle s'impose à notre interprétation.

Nous allons examiner la vraisemblance de cette authenticité. Donnons d'abord la parole à M. Schiaparelli, directeur de l'Observatoire de Milan, l'auteur de la découverte de ces canaux énigmatiques.

« La dernière opposition de Mars a pu être observée à Milan en d'excellentes conditions météorologiques, écrit M. Schiaparelli lui-même. Nous avons eu, du 26 décembre 1881 au



Canaux énigmatiques récemment découverts sur la planète Mars.

13 février 1882, un grand nombre de jours particulièrement beaux. Les hautes pressions atmosphériques qui ont dominé à cette époque ont produit une série de belles journées, calmes et sereines, extrêmement favorables pour les observations. Pendant seize jours on a pu utiliser toute la puissance de notre excellent équatorial, et pendant quatorze autres jours l'atmosphère n'a laissé que fort peu à désirer. Aussi, quoique le diamètre apparent de la planète n'ait pas dépassé 16 secondes, tandis qu'il avait dépassé 19 secondes en 1879 et 25 secondes en 1877, il a été possible, dans cette troisième période d'opposition observée par moi, d'obtenir sur la nature physique de ce monde un ensemble de renseignements qui surpassent, par leur nouveauté et leur intérêt, tout ce que j'avais obtenu précédemment.

» La série des mers intérieures comprises entre la zone claire équatoriale et la mer Australe s'est montrée mieux dessinée qu'en 1879. Dans la mer Cimmérienne (¹) on voyait une espèce d'île ou de traînée lumineuse qui la partageait dans sa longueur, ce qui lui donnait de l'analogie avec l'aspect de la mer Érythrée. Plus surprenante encore est la variation d'aspect présentée par la grande Syrthe, qui a envahi la Lybie et s'est étendue, en forme de ruban noir et large, jusqu'à 60 degrés de latitude boréale. Le Népenthès et le lac Mœris ont augmenté de largeur et d'obscurité, tandis qu'il restait à peine quelques vestiges d'un marais parfaitement visible sur la carte de 1879. Ainsi, *des centaines de milliers de kilomètres carrés* de surface sont devenus sombres de clairs qu'ils étaient, et, à l'inverse, un grand nombre de régions foncées sont devenues claires. De telles métamorphoses prouvent que la cause de ces taches foncées est un agent mobile et variable à la surface de la planète, soit de l'eau ou un autre liquide, soit de la végétation, qui se propagerait d'un point à un autre.

» Mais ce ne sont pas encore là les observations les plus intéressantes. Il y a sur cette planète, traversant les continents, de grandes lignes sombres auxquelles on peut donner le nom de *canaux*, quoique nous ne sachions pas encore ce que c'est. Divers astronomes en ont déjà signalé plusieurs, notamment Dawes en 1864. Pendant les trois dernières oppositions, j'en ai fait une étude spéciale, et j'en ai reconnu un nombre considérable qu'on ne peut pas estimer à moins de soixante. Ces lignes courent entre l'une et l'autre des taches sombres que nous considérons comme des mers, et forment sur les régions claires ou continentales un réseau bien défini. Leur disposition paraît invariable et permanente, au moins d'après ce que j'en puis juger par une observation de quatre années et demie; toutefois, leur aspect et leur degré de visibilité ne sont pas toujours les mêmes et dépendent de circonstances que l'état actuel de nos connaissances ne permet pas encore de discuter avec certitude. On en a vu en 1879 un grand nombre qui n'étaient pas visibles en 1877, et en 1882 on a retrouvé tous ceux qu'on avait déjà vus pendant les oppositions précédentes, accompagnés de nouveaux. Quelquefois ces canaux se présentent sous la forme de lignes ombrées et vagues, tandis qu'en d'autres occasions ils sont nets et précis comme un trait fait à la plume. En général ils sont tracés sur la sphère comme des lignes de grands cercles : quelques-uns montrent une courbure latérale sensible. Ils se croisent les uns les autres, obliquement ou à angle droit. Ils ont bien 2 de-

(¹) M. Schiaparelli a donné aux mers et aux continents de Mars des noms tirés de l'ancienne géographie terrestre.

grés de largeur, ou 120 kilomètres, et plusieurs s'étendent sur une longueur de 80 degrés ou 4 800 kilomètres. Leur nuance est à peu près la même que celle des mers, ordinairement un peu plus claire. Chaque canal se termine à ses deux extrémités dans une mer ou dans un autre canal : il n'y a pas un seul exemple d'une extrémité s'arrêtant au milieu de la terre ferme.

» Ce n'est pas tout. En certaines saisons, ces canaux se doublent, ou, pour mieux dire, se dédoublent.

» Ce phénomène paraît arriver à une époque déterminée et se produire à peu près simultanément sur toute l'étendue des continents de la planète. Aucun indice ne s'en est signalé en 1877, pendant les semaines qui ont précédé et suivi le solstice austral de ce monde. Un seul cas isolé s'est présenté en 1879 : le 26 décembre de cette année (un peu avant l'équinoxe de printemps, qui est arrivé pour Mars le 21 janvier 1880), j'ai remarqué le dédoublement du Nil, entre le lac de la Lune et le golfe Céraunique. Ces deux traits réguliers, égaux et parallèles, me causèrent, je l'avoue, une profonde surprise, d'autant plus grande que, quelques jours auparavant, le 23 et le 24 décembre, j'avais observé avec soin cette même région sans rien découvrir de pareil. J'attendis avec curiosité le retour de la planète en 1881 pour savoir si quelque phénomène analogue se présenterait dans le même endroit, et je vis reparaître le même fait le 11 janvier 1882, un mois après l'équinoxe de printemps de la planète (qui avait eu lieu le 8 décembre 1881) : le dédoublement était encore évident à la fin de février. A cette même date du 11 janvier, un autre dédoublement s'était déjà produit : celui de la section moyenne du canal des Cyclopes, à côté de l'Élysium.

» Plus grand encore fut mon étonnement lorsque, le 19 janvier, je vis le canal de la Famuna, qui se trouvait alors au centre du disque, formé très correctement par deux lignes droites parallèles, traversant l'espace qui sépare le lac Niliaque du golfe de l'Aurore. Tout d'abord je crus à une illusion causée par la fatigue de l'œil et à une sorte de strabisme d'un nouveau genre ; mais il fallut bien se rendre à l'évidence. A partir du 19 janvier, je ne fis que passer de surprises en surprises ; successivement l'Oronte, l'Euphrate, le Phison, le Gange et la plupart des autres canaux se montrèrent très nettement et incontestablement dédoublés. Il n'y a pas moins de vingt exemples de dédoublement, dont dix-sept ont été observés dans l'espace d'un mois, du 19 janvier au 19 février.

» En certains cas, il a été possible d'observer quelques symptômes précurseurs qui ne manquent pas d'intérêt. Ainsi, le 13 janvier, une ombre légère et mal définie s'étendit le long du Gange ; le 18 et le 19, on ne distinguait plus là qu'une série de taches blanches ; le 20, cette ombre était encore indécise ; mais le 21, le dédoublement était parfaitement net, tel que je l'observai jusqu'au 23 février. Le dédoublement de l'Euphrate, du canal des Titans et du Pyriphlégéton commença également sous une forme indécise et nébuleuse.

» Ces dédoublements ne sont pas un effet d'optique dépendant de l'accroissement du pouvoir visuel, comme il arrive dans l'observation des étoiles doubles, et ce n'est pas non plus le canal lui-même qui se partage en deux longitudinalement. Voici ce qui se présente : à droite ou à gauche d'une ligne préexistante, sans que rien soit changé dans le cours et la position de cette ligne, on voit se produire une autre ligne égale et parallèle à la première, à une distance variant généralement de 6 degrés à 12 degrés, c'est-à-dire de 350 à 700 kilomètres ; il paraît même s'en produire de plus proches, mais le télescope n'est pas assez puissant pour permettre de les distinguer avec certitude. Leur teinte paraît être celle d'un brun roux assez foncé. Le parallélisme est quelquefois d'une exactitude rigoureuse. Il n'y a rien d'analogue dans la géographie terrestre. Tout porte à croire que c'est là une organisation spéciale à la planète Mars, probablement rattachée au cours de ses saisons.

» Voilà les *faits* observés. L'éloignement de la planète et le mauvais temps empêchèrent de continuer les observations. Il est difficile de se former une opinion précise sur la constitution intrinsèque de cette géographie assurément fort différente de celle de notre monde. Si le phénomène est réellement lié aux saisons de Mars, tout instrument capable de faire voir sur un fond clair une ligne noire de 0".2 de largeur et de séparer l'une de l'autre deux lignes comme celles-là, écartées de 0".5, pourra être employé à ces observations.

» Dans l'état actuel des choses, il serait prématuré d'émettre des conjectures sur *la nature* de ces canaux. Quant à leur existence, je n'ai pas besoin de déclarer que j'ai pris toutes les précautions commandées pour éviter tout soupçon d'illusion : je suis absolument sûr de ce que j'ai observé. »

Ainsi parle le savant astronome italien. Considérons nous-mêmes avec attention cet étrange réseau. Assurément, plus nous l'examinons, plus il nous paraît bizarre, moins il nous semble naturel. Ces « canaux » nous mettent, à vrai dire, dans un tel embarras pour être expliqués, que le plus simple, avouons-le franchement, serait de rejeter au chapitre des illusions d'optique ce qu'ils offrent d'anormal et d'embarrassant. Mais c'est assez difficile. M. Schiaparelli n'est pas le premier venu. C'est un astronome de valeur, depuis longtemps célèbre par sa découverte de la théorie cométaire des étoiles filantes et par d'autres travaux. On a remarqué, il est vrai, que les astronomes mathématiciens sont assez souvent mauvais observateurs. Mais tel n'est pas le cas ici, car le directeur de l'Observatoire de Milan a fait de bonnes observations de Saturne ; ses mesures d'étoiles doubles sont exactes et précises ; de plus, la carte de Mars elle-même lui doit un grand progrès : il est parvenu à faire, pour la première fois, une véritable triangulation de la planète, et à fixer la position géographique de 114 points de la surface, déterminés d'après un ensemble de mesures micrométriques s'élevant au chiffre de 482. C'est là une œuvre capitale. Ajoutons encore que M. Schiaparelli n'est pas un homme d'imagination, au contraire.

On peut objecter que si l'astronome italien a bien vu, si tout cela est exact, il est assez singulier que personne avant lui n'ait aperçu ces canaux, même en observant la planète à l'aide d'instruments plus puissants que ceux de l'Observatoire de Milan. Voici quelques réponses à cette objection.

1° L'équatorial de Milan est un instrument excellent, dont les qualités optiques sont depuis longtemps reconnues ; quoiqu'il ne soit que de moyenne taille ($0^{m}.216$), il est supérieur à beaucoup d'instruments plus gigantesques ; on sait d'ailleurs que pour la netteté des images dans l'observation des planètes, ce ne sont pas les plus grands instruments qui ont donné les meilleurs résultats.

2° Le climat de Milan est particulièrement favorable aux observations astronomiques ; son atmosphère est pure, calme, et d'une température homogène.

3° L'hiver de 1881-82 a été exceptionnel pour la beauté du ciel ; tout le monde en a été frappé à Nice et dans le Midi.

4° M. Schiaparelli a mis dans ses observations une persévérance en rapport avec les résultats obtenus.

Toutes ces circonstances réunies nous portent à croire que ces nouvelles observations ne sont pas imaginaires.

L'hypothèse d'une origine intelligente de ces tracés se présente d'elle-même à notre esprit, sans que nous puissions nous y opposer. Quelque téméraire qu'elle soit, nous sommes forcés de la prendre en considération. Tout aussitôt, il est vrai, les objections abondent. Est-il vraisemblable que les habitants d'une planète construisent des œuvres aussi gigantesques que celles-là? Des canaux de 100 kilomètres de largeur? y pense-t-on? et dans quel but?

Eh bien (circonstance assez curieuse), dans l'*hypothèse* d'une origine humaine de ces tracés, on pourrait en trouver l'explication dans l'état de la planète elle-même. D'une part, les matériaux sont beaucoup moins lourds sur cette planète que sur la nôtre. D'autre part, la théorie cosmogonique donne à ce monde voisin un âge beaucoup plus ancien que celui du globe où nous vivons. Il est naturel d'en conclure qu'il a été habité plus tôt que la Terre, et que son humanité, quelle qu'elle soit, doit être plus avancée que la nôtre. Tandis que le percement des Alpes, l'isthme de Suez, l'isthme de Panama, le tunnel sous-marin entre la France et l'Angleterre, la mer intérieure de l'Algérie, paraissent des entreprises colossales à la science et à l'industrie de notre époque, ce ne seront plus là que des jeux d'enfants pour l'humanité de l'avenir. Lorsqu'on songe aux progrès réalisés dans notre seul dix-neuvième siècle, chemins de fer, télégraphes, application de l'électricité, photographie, téléphone, etc., on se demande quel serait notre éblouissement si pouvions voir d'ici les progrès matériels et sociaux que le vingtième, le vingt et unième siècle et leurs successeurs réservent à l'humanité de l'avenir. L'esprit le moins optimiste prévoit le jour où la navigation aérienne sera le mode ordinaire de circulation ; où les prétendues frontières des peuples seront effacées pour toujours ; où l'hydre infâme de la guerre et l'inqualifiable folie des armées permanentes seront anéanties devant l'essor glorieux de l'humanité pensante dans la lumière et dans la liberté ! N'est-il pas logique d'admettre que, plus ancienne que nous, l'humanité de Mars est aussi plus perfectionnée, et que, dans l'unité féconde des peuples, les travaux de la paix ont pu atteindre des développements considérables?

Nous ignorons ce que peuvent être ces longs tracés sombres à travers les continents, si toute leur épaisseur est homogène, et rien ne nous prouve assurément que ce soient là des canaux pleins d'eau.

Quelle que soit l'hypothèse vers laquelle on penche, origine naturelle ou origine industrielle de ces canaux, leur existence n'en constitue pas moins un problème du plus haut intérêt, et l'un des plus singuliers sujets d'études que l'astronomie physique nous ait encore offerts. Assurément ce doit être là un fort curieux spectacle à voir du haut d'un ballon ou du haut d'une montagne escarpée, surtout au lever ou au coucher du soleil, lorsque la lumière éblouissante du dieu du jour vient embraser toutes ces eaux de reflets d'or ou de poupre..... Quels yeux contemplent ces scènes? Quels peintres les reproduisent? Quelles âmes rêvent devant ces lumineuses et sereines splendeurs?

La planète Mars est visible tous les soirs à l'œil nu, et tout le monde peut la reconnaître, à sa lumière rouge, dans le Cancer, entre les Gémeaux et le Lion. Les astronomes vont reprendre attentivement son étude pour vérifier et compléter les observations qui précèdent.

Camille Flammarion. (1)

DE L'UTILITÉ DE LA CURIOSITÉ BIEN DIRIGÉE.

Si, dans l'intérieur d'une famille ou à l'école, on pose des questions à un enfant, ou si on le met dans des conditions telles que lui-même se pose des questions, sa curiosité est excitée. Si, au contraire, on ne cesse de lui dire qu'il ne faut pas s'occuper de telle ou telle chose, qu'il ne faut pas être curieux, que les maîtres et les parents doivent résoudre tous les problèmes, qu'il est inutile ou nuisible ou défendu de scruter les choses qu'on ne comprend pas, les élans de la curiosité sont arrêtés et l'esprit se plie peu à peu dans le sens de devenir indifférent ou timide.

La conversation et l'exemple sont les grands moyens d'influer sur la curiosité. Aussi est-ce la famille, plus que l'école, dont l'action me paraît importante à cet égard. Tel mot dans une promenade, telle observation ou expérience faite pour chercher la vérité, peuvent déterminer chez un jeune homme qui en est témoin une série de recherches analogues et, en général, le désir de chercher. Quelquefois un livre sans prétention, mais bien fait sous le rapport éducatif, a d'immenses conséquences. Faraday, l'un des savants les plus ingénieux de notre siècle, étant à l'âge de treize ans apprenti chez un relieur, se met à lire quelques feuilles des Conversations de Mme Marcet sur la chimie, ouvrage destiné aux institutions de jeunes demoiselles. Il y trouve, posées familièrement, plusieurs questions sur des phénomènes

(1) Écrit il y a quelques mois.

naturels, comme la congélation, la dilatation, les combinaisons chimiques, etc., avec l'indication d'expériences très simples, très faciles à répéter. Aussitôt sa curiosité est vivement excitée. Il vérifie les expériences, et il est de plus en plus enchanté, parce qu'il a compris pour la première fois la puissance des bonnes méthodes : aussi, bien des années plus tard, lui-même racontait-il volontiers cette anecdote, en rendant hommage au modeste auteur des « Conversations sur la chimie. »

L'enseignement, depuis l'école primaire jusqu'à l'université, favorise, contrarie, ou dirige d'une manière ou d'une autre l'esprit inquisitif des jeunes gens.

Questionner à propos, éloigner les demandes frivoles ou inconvenantes, bien accueillir celles qui ont un caractère sérieux et dont la solution est possible pour l'élève; parler des choses qui ne sont pas encore découvertes ou comprises, mais qu'on peut espérer de découvrir ou de comprendre au moyen des recherches et des réflexions; user rarement du principe d'autorité, qui est l'opposé des méthodes scientifiques : voilà ce qu'on peut indiquer aux parents, aux instituteurs et aux professeurs comme pouvant diriger l'esprit de leurs élèves vers la partie relevée des sciences. (1)

La Santé.

On peut dire qu'en général la santé n'est pas le droit du plus fort, mais le prix du plus sage. (2)

BROC A CIDRE, DIT RAFRAICHISSOIR, en faïence de Rouen.

Parmi les innombrables séries d'objets en faïence fabriqués à Rouen au siècle dernier, une des plus intéressantes est celle des *brocs à cidre,* que l'on voyait autrefois en Normandie, chez les riches fermiers aussi bien que chez les artisans les plus modestes. Comme dans presque tous les produits des faïenceries rouennaises, leur ornementation est toujours parfaitement en harmonie avec la forme, et n'en alourdit jamais les contours. Le décor, même dans les plus communes, et si simple qu'il soit, est à sa juste place, et conçu dans des proportions exactement en rapport avec la grandeur des vases. Il en est de même, également, dans ceux dont l'ornementation plus riche, surchargée de lambrequins, de festons ou de guirlandes, conserve une disposition toujours logique et, pour ainsi dire, architecturale. Beaucoup de ces brocs portaient sur leur face antérieure un médaillon ovale où était la figure du saint patron de leur propriétaire, dont le nom était souvent inscrit, soit au-dessous de ce médaillon, soit dans une place ménagée sous l'anse, à la partie postérieure.

(1) Adolphe de Candolle, *Histoire des sciences et des savants.*
(2) A. Riant, *le Travail et la santé.*

Quant à la forme, elle variait peu, et malgré son apparence assez ventrue, elle ne manquait pas d'une certaine élégance.

Dans quelques-uns, on remarque une particularité curieuse, et qui, en même temps qu'elle donne une idée de l'ingéniosité des potiers rouennais, prouve à quel degré d'habileté ils étaient arrivés dans la pratique de l'art de la terre. L'intérieur du broc est occupé par un cylindre creux en forme de croix horizontale, dont les extrémités, soudées à la paroi du vase, sont recouvertes d'une sorte d'ombilic percé de trous formant une rosace ajourée. Il s'établissait ainsi à l'intérieur un courant d'air, qui avait pour résultat de maintenir la boisson toujours fraîche : aussi ces brocs, assez rares, du reste, ont-ils reçu le nom de *rafraîchissoirs.* Celui



Collection de M. P. Lahaye. — Rafraîchissoir rouennais (dix-huitième siècle).

que représente notre gravure figurait à l'Exposition rétrospective ouverte à Caen il y a quelques mois; il est décoré en camaïeu bleu, et porte, sous la base, le nom de son propriétaire et la date de l'année où il a été fabriqué : G. G. BRUNIÈRE, 1726. C'est, dans ce genre, une des plus jolies et des plus curieuses pièces de Rouen que nous connaissions.

ÉD. GARNIER.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

SIR EDWIN LANDSEER
1802-1873



Peinture. — Alexandre et Diogène, par Landseer.

Né à Londres, le 7 mars 1802, Edwin Landseer eut pour premier maître son père, John Landseer, graveur, qui a joui pendant de longues années (il mourut en 1852) de la gloire de son fils, et a popularisé lui-même, par la gravure, quelques-uns de ses meilleurs tableaux.

Tout en travaillant avec son père, le jeune Edwin entra comme élève à l'école de l'Académie royale, où il fit des progrès tellement rapides qu'à peine âgé de treize ans il pouvait envoyer à l'exposition de la Société des arts un tableau qui obtenait une récompense. Deux ans plus tard, en 1817, il exposait une nouvelle œuvre à l'Académie royale et y était également récompensé. A dater de ce moment toutes les expositions furent pour lui des succès.

L'Académie le nomma membre associé en 1826, membre titulaire en 1830; la reine le créa baronnet en 1850.

Bien qu'il ait peint quelques portraits et des fresques dans le genre historique, c'est comme peintre d'animaux que sir Edwin Landseer appartient à l'histoire de l'art. Personne n'a compris mieux que lui les aspects pittoresques des animaux et n'a mieux traduit leurs gaietés et leurs misères. « Landseer donne à ses chers animaux, écrivait Théophile Gautier en 1855, l'âme, la pensée, la poésie, la passion. Il les fait vivre d'une vie intellectuelle presque semblable à la nôtre. S'il l'osait, il leur enlèverait l'instinct et leur accorderait le libre arbitre. Ce qui l'inquiète, ce n'est pas l'exactitude anatomique, les attaches savantes, la solidité de la pâte, la maestria de la touche, c'est l'esprit même de la bête, et, sous ce rapport, nul peintre ne saurait lui être égalé. Il pénètre le secret de ces cerveaux obscurs, il sait ce qui fait battre ces cœurs inconscients, il lit dans ces prunelles rêveuses l'étonnement qu'y produit le spectacle des choses. A quoi songe le chien de chasse près du foyer, le mouton qui rumine sur ses genoux ployés, le cerf levant vers le ciel son mufle noir et lustré? Landseer vous le racontera en quatre coups de pinceau. Il est dans la confidence des bêtes. Le chien, lui donnant une poignée de patte comme à un camarade, lui récite la gazette du chenil; le mouton, faisant cligner son œil pâle, lui bêle ses chagrins innocents; le cerf, qui a le don des larmes comme une femme, vient pleurer dans son sein les cruautés de l'homme; et l'artiste les console de son mieux, car il les aime d'une

tendresse profonde et n'a point pour leurs peines le dédaigneux mépris du sot. » (¹)

C'est bien là le secret du succès prodigieux qu'obtinrent auprès du public les tableaux de Landseer. Il a fait pour ainsi dire parler ses bêtes, il leur a prêté des sentiments de charité et de tendresse qu'il a su rendre avec une expression outrée bien souvent, mais toujours touchante; il les a en quelque sorte humanisés. Alors que notre spirituel Grandville habillait plaisamment ses animaux pour les mettre en scène, Landseer, les prenant directement au sérieux, leur faisait exprimer des sentiments aussi profonds que les nôtres, tout en voulant conserver à ses tableaux l'apparence d'œuvres vues à travers la réalité sérieuse de la nature vraie.

La manière remarquable dont la plupart de ses œuvres ont été gravées par son père d'abord, et ensuite par son frère Thomas Landseer et par S. Cousins, n'a pas peu contribué à populariser son talent et à grandir sa réputation; car c'est dans la gravure surtout qu'il faut apprécier les œuvres de Landseer plutôt que dans sa peinture, généralement grise, sans effet et sans solidité.

Sir Edwin Landseer a plusieurs fois « exposé » à Paris, où il obtint, à l'Exposition universelle de 1855, une des grandes médailles d'honneur accordées aux artistes jugés dignes d'une récompense exceptionnelle.

L'Exposition de 1878, bien que l'artiste fût mort depuis cinq ans déjà, comprenait quelques-unes de ses dernières œuvres, entre autres deux tableaux dans lesquels se retrouvait la note dominante de son talent d'observation; l'un qu'il avait appelé les *Connaisseurs* et dans lequel il s'était peint lui-même entouré de ses chiens, dont les physionomies exprimaient des jugements divers, et l'autre, le *Singe malade*, sujet touchant et qu'il avait rendu avec toute la réalité poignante d'un drame humain.

Landseer mourut le 1er octobre 1873, et obtint l'insigne honneur d'être inhumé dans la cathédrale de Saint-Paul, à Londres, le Panthéon des artistes et des hommes célèbres de l'Angleterre.

ÉDOUARD GARNIER.



LA TSARINE JOUEUSE DE HARPE.

CONTE RUSSE.

En un certain pays vivaient en bonne harmonie un tsar et sa tsarine. La vie s'écoulait pour le tsar douce, tranquille, heureuse; mais, hélas! il s'ennuya de son bonheur. La fantaisie lui vint de courir le vaste monde, de mesurer sa force à celle de ses ennemis dans quelque guerre honorable, et de s'acquérir par les armes une gloire immortelle. Il réunit donc une puissante armée, et projeta de conquérir le royaume du tsar Front-de-Païen, qui martyrisait les chrétiens fidèles. Il donna des ordres sages à ses conseillers, dit adieu à son épouse chérie, et partit avec son armée pour ce pays lointain, de l'autre côté de la mer.

Il débarqua dans la contrée où régnait Front-de-Païen, ravagea le pays, livra des escarmouches et des batailles. Mais à la fin le sort des combats ne lui fut pas favorable: il tomba dans une embuscade, au milieu des montagnes, avec son armée; les ennemis taillèrent ses troupes en pièces et le firent lui-même prisonnier.

Le malheureux tsar fut jeté dans le cachot où Front-de-Païen enfermait ses esclaves. Là commença pour lui une bien triste existence: Front-de-Païen tenait ses prisonniers enchaînés pendant la nuit; le matin on leur mettait des colliers, et on les forçait à labourer les champs jusqu'au soir.

Le tsar passa dans ces tourments trois années entières; puis, une occasion favorable s'étant offerte, il envoya de ses nouvelles à la tsarine:

— Vends tous nos biens, écrivit-il, mets en gage tous nos trésors, et viens me racheter de l'esclavage.

La tsarine reçut la lettre, la lut, et pleura.

— Comment pourrais-je racheter le tsar? se dit-elle. Partir moi-même? Front-de-Païen me verra et me voudra pour femme. Lui envoyer quelqu'un des conseillers? Il n'y a pas à compter sur eux.

Elle réfléchit, réfléchit, et voici ce qu'elle imagina: elle coupa ses tresses blondes, s'habilla en joueur de harpe, et, sans rien dire à personne, partit pour ce long voyage.

Elle resta longtemps en chemin, elle eut beaucoup à souffrir, et trouva beaucoup à observer; enfin elle arriva dans le pays où régnait Front-de-Païen.

Elle réussit à parcourir le palais et découvrit le cachot où l'on gardait les prisonniers. Alors, étant entrée dans la grande cour, elle prit sa harpe et se mit à en jouer si doucement, si gentiment, de ses mains blanches, qu'on l'aurait écoutée pendant un siècle sans se lasser.

Front-de-Païen, entendant cette musique, ordonna de lui amener le musicien.

— Bonjour, joueur de harpe. De quel pays es-tu, de quel royaume? demande-t-il.

La tsarine joueuse de harpe lui répondit:

— Depuis mon enfance, seigneur, je parcours le vaste monde, et je gagne ma vie à amuser les gens.

— Reste ici auprès de moi pendant deux ou trois jours; je te récompenserai généreusement.

Le joueur de harpe resta donc dans le palais, et passa ses journées à pincer de la harpe devant Front-de-Païen, qui ne se lassait pas de l'écouter, et en oubliait de boire, de jouer et de torturer les gens. Assis devant le joueur de harpe, il répétait sans cesse:

— Quelle musique! Elle enlève tout ennui, tout chagrin, comme avec la main.

A la fin des trois jours, le joueur de harpe vint prendre congé de Front-de-Païen.

(¹) Théophile Gautier, *les Beaux-Arts en Europe*.

— Que t'offrirai-je pour ta peine? demanda celui-ci.

— Donne-moi, seigneur, un esclave. Tu en as tant d'enfermés dans la prison! Un compagnon me serait utile en route; je pars pour des contrées lointaines, sans avoir personne à qui dire un mot en chemin.

— Eh bien, soit. Choisis celui qui te plaira.

Front-de-Païen conduisit le joueur de harpe dans la prison. La tsarine passa en revue les prisonniers, choisit son mari, et l'emmena avec elle.

Longtemps ils marchèrent sans même se parler l'un à l'autre; mais elle ramenait le tsar vers son royaume. Quand ils arrivèrent aux frontières, le tsar, reconnaissant son pays, adressa cette prière au joueur de harpe :

— Rends-moi ma liberté, jeune homme. Je ne suis pas un esclave ordinaire, vois-tu; je suis le tsar de ce pays. Exige de moi ce que tu voudras comme rançon; je ne marchanderai pas avec toi.

— Dieu soit avec toi! répondit le joueur de harpe. Je ne te demanderai rien.

— Alors, sois mon hôte.

— Peut-être un jour irai-je te voir.

Ils se séparèrent, et chacun suivit son chemin. La tsarine courut par une voie détournée, atteignit le palais avant son mari, et reprit son costume royal. Peu après, les courtisans se précipitèrent dans la cour en criant tous d'une seule voix :

— Voici le tsar! le tsar est de retour!

La tsarine vint à lui; mais il salua tout le monde sans seulement la regarder. Puis il rassembla autour de lui ses conseillers, et leur dit :

— Quelle femme est donc la mienne! Voilà qu'elle se jette à mon cou maintenant; mais quand je languissais dans une triste captivité, j'ai eu beau lui mander par un message de tout vendre pour me racheter, elle n'en a rien fait!

— Seigneur tsar, répondirent tout d'une voix les conseillers, dès qu'est arrivé ton message, ta tsarine s'est cachée on ne sait où, et n'a pas été retrouvée jusqu'à ce jour.

Le tsar se fâcha et ordonna : — Jugez ma femme infidèle en justice et en vérité... Vous n'auriez jamais, jamais revu votre tsar sans un jeune joueur de harpe : je prierai éternellement Dieu pour lui.

Tandis que le tsar prononçait ces paroles irritées, la tsarine, qui avait repris ses vêtements de joueur de harpe, entra dans la cour du palais, et se mit à pincer de sa harpe sonore.

Le tsar l'entendit, courut à sa rencontre, la prit par la main, la conduisit dans la salle, et, la montrant à tous les courtisans :

— Voici le joueur de harpe qui m'a délivré de la captivité.

Le joueur de harpe jeta à terre son vêtement de dessus : tous reconnurent en lui la tsarine. Le tsar se réjouit beaucoup, et, dans son allégresse, fit préparer un grand banquet où il invita toute la chrétienté, et ce banquet dura la semaine entière.

J'y ai pris part moi-même, moi qui vous ai fait ce récit; j'y ai bu de la bière et de l'hydromel!... Jamais je ne l'oublierai. (1)

INSTINCT OU RAISONNEMENT?

Est-ce de l'instinct, est-ce du raisonnement, la faculté qu'ont certains animaux d'être susceptibles d'éducation? Quand un ours, qui s'est plusieurs fois brûlé le nez à un fer rouge, obéit à tout ce qu'on lui commande en le menaçant d'un simple bâton peint en rouge, il y a dans ses actes une part de raisonnement et une part d'instinct; tous les animaux dressés ont pris certaines habitudes par crainte du châtiment, ce qui dénote chez eux au moins de la mémoire. Mais que dire de ceux qui se donnent de l'éducation à eux-mêmes, qui observent ce qui les entoure, qui en tirent des conclusions, et qui modifient leur conduite d'après les circonstances? sont-ils guidés par l'instinct, ou par le raisonnement?

Je connais un chat qui raisonne, assurément. C'était un malheureux vagabond, à qui la fille d'un de mes amis donna un jour à manger, par pitié. Il revint le lendemain, il revint tous les jours; peu à peu, il se faufila dans la maison, et finit par s'y implanter si bien, qu'il fait maintenant partie de la famille. Il mange à table dans une assiette, comme une personne, et il répond quand on lui parle, dans son langage, bien entendu, mais avec des inflexions qui veulent certainement dire quelque chose. En hiver, il passe son temps sur un certain fauteuil, tout près du feu, dans une chambre qui touche la salle à manger. De là, il guette tous les bruits; et il paraît qu'il a une manière à lui de mesurer le temps, car si le repas est en retard, il quitte son fauteuil et vient adresser ses réclamations à qui de droit.

Mais un bruit d'assiettes se fait entendre : on met le couvert. A la bonne heure! voilà Minet satisfait; il se pourlèche d'avance, étire ses quatre membres et fait, à l'anglaise, un brin de toilette pour paraître à table. N'allez pas croire pourtant qu'il viendra s'y mettre le premier : il a bien compris, jusqu'à présent, que c'étaient seulement des assiettes, des verres, des couteaux, etc., qu'on avait rangés sur la table; il attend un autre genre de bruit. Le voici! cette fois, c'est bien un plat qu'on pose sur la table : Minet ne s'y trompe pas, et il saute prestement en bas de son fauteuil. L'autre jour, il arriva que son maître, qui lisait en se chauffant au même feu que lui, voulut finir une page avant d'aller déjeuner; et Minet ne trouva personne à table quand il y arriva. Or Minet connaît ses devoirs : il sait qu'un chat ne doit pas se mettre à table avant ses maîtres. Il retourna donc auprès du sien, et, se frottant contre sa jambe, miaulant et ronronnant, il sut très bien lui faire

(1) Traduit du russe par Emmanuel de Saint-Albin.

comprendre qu'il venait le chercher. Était-ce de l'instinct ou du raisonnement?

Parmi les maîtres de Minet, il y a une jeune fille d'humeur folâtre, qui, tout en aimant beaucoup son chat, le taquine quelquefois. Quand, par exemple, elle lui tire le bout de la queue, Minet se révolte, malgré sa douceur, et montre ses crocs : naturellement, on lui fait honte de sa conduite, et Minet s'apaise. Un jour pourtant, il ne se révolta pas, il ne montra point les dents : il se retourna doucement, et, allongeant sa langue rose, il se mit à lécher la main qui le tourmentait. Était-ce de l'instinct ou du raisonnement? Je dois dire que sa maîtresse, touchée, y vit du raisonnement et même du sentiment : elle renonça à tirer la queue de Minet.

J. C.

Vitesse de l'Air.

La vitesse moyenne des courants d'air qui sillonnent l'atmosphère libre peut être estimée à 3 mètres par seconde, de sorte que l'air fait en moyenne 11 kilomètres par heure. Il passe, sur un homme qui se promène pendant une heure, en moyenne, 11 000 mètres cubes d'air frais.

Talent et Vertu.

L'exaltation du talent au-dessus de la vertu est une des malédictions du siècle. CHANNING.

Trésors inconnus.

Si nous avions une baguette divinatoire pour faire sortir du sol de notre planète les trésors qu'il détient encore, nous serions probablement éblouis, et nous verrions que, sur une foule de points, notre science présente en est au balbutiement. (1)

LES FÊTES RELIGIEUSES
de l'Amérique anté-colombienne.

Les auteurs espagnols de l'époque de la conquête du Mexique nous ont conservé un certain nombre de renseignements intéressants sur le culte des anciens Aztèques et sur celui des populations plus civilisées qui occupaient jadis la région isthmique resserrée entre l'Atlantique et le Pacifique. Ce n'est cependant que depuis le commencement de ce siècle que nous commençons à pouvoir substituer aux données souvent vagues et défectueuses de ces auteurs, des indications précises empruntées à la littérature même des Indiens du nouveau monde.

(1) Rapport annuel à la Société asiatique. — 1882.

Grâce aux travaux d'Alexandre de Humboldt en Allemagne, d'Aubin, de Brasseur de Bourbourg et de Léon de Rosny en France, de Brinton et de Thomas aux États-Unis, cette littérature hiéroglyphique et énigmatique du plateau de l'Anahuac et du Yucatan devient de moins en moins lettre morte pour nous, et nous commençons à pouvoir puiser, dans les écrits indigènes de l'Amérique, les plus précieux éclaircissements.

Parmi les rares manuscrits qui nous ont été conservés de l'époque aztèque, le plus grand nombre a trait aux fêtes et cérémonies religieuses des anciens Mexicains. Un ouvrage intitulé *Tonalamatl*, et que l'on peut considérer comme une sorte de grand rituel, est parvenu jusqu'à nous, et l'on en possède plusieurs copies conservées dans diverses bibliothèques de l'Europe.

La plus belle, la plus importante de ces copies est encore inédite. Elle appartient à la Bibliothèque de la Chambre des députés, et a été enfouie en terre dans plusieurs caisses pendant la guerre de 1870-71, afin d'éviter les dangers du bombardement. L'image reproduite ci-contre a été empruntée à ce magnifique codex par M. de Rosny, qui nous l'a fait connaître dans son *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique centrale.*

Cette image représente la Fête des Enfants qui se célébrait chaque année à Mexico, dans les premiers jours du printemps, avant l'occupation de Fernand Cortès. Trois dieux étaient honorés durant cette fête : le dieu des Eaux, le dieu des Champs et le dieu des Roseaux; mais c'était à un dieu spécial qu'il appartenait de la présider.

Les prêtres devaient s'abstenir d'assister à cette fête, à l'exception d'un seul qui représentait le Seigneur du monde et qui, caché dans une colonne de bois, adressait à plusieurs reprises la parole aux enfants. Lorsque ce prêtre avait achevé son discours, les invités se mettaient à danser autour d'un mât orné de banderoles et de plumes de couleur. Si l'un d'eux venait à tomber pendant la danse, il était voué aux génies infernaux et devenait plus tard médecin ou sorcier; mais il avait l'avantage de ne pouvoir pas être choisi comme victime aux dieux, ce qui était toutefois un honneur fort recherché par les familles, et comme les enfants ne connaissaient pas cette loi religieuse, ils faisaient tous leurs efforts pour éviter une chute, après laquelle ils ne pouvaient plus participer à la fête.

Quand la cérémonie était sur le point d'être terminée, des serviteurs du temple venaient leur apporter sur un brancard de grandes galettes de maïs dont ils mangeaient une partie, le reste devant être réservé pour leur famille. Ces galettes passaient pour guérir d'un grand nombre de maladies.

Enfin, au moment où les enfants se disposaient à retourner chez eux, le prêtre sortait de sa colonne et s'emparait du plus beau, qu'il conduisait

ensuite dans le temple où il était l'objet d'une sorte d'adoration. On lui faisait porter des habits somptueux et une coiffure surmontée de plumes d'azur, et on le nourrissait avec les mets les plus délicats.

Dans certaines occasions solennelles, les prêtres, couverts des plus riches vêtements sacerdotaux, et accompagnés de musiciens, allaient chercher cet enfant privilégié, et après s'être plusieurs fois prosternés devant lui, ils le déshabillaient et l'étendaient tout nu sur l'autel. Puis, après avoir appelé le peuple à prendre part à la cérémonie, ils plongeaient un couteau de pierre aiguisée dans la poitrine de l'enfant et cherchaient avec la main à saisir son cœur, qu'ils jetaient à la multitude attroupée au bas des degrés.

De grands cris de joie accueillaient la chute du cœur; et celui qui parvenait à s'en emparer devenait par cela seul noble et seigneur dans le pays. On commençait ensuite de grandes réjouissances dans toute la contrée, et les prêtres distribuaient au peuple des fragments de la chair ou des ossements du jeune enfant sacrifié.



La Fête des enfants dans l'ancien Mexique, d'après le *Tonalamatl.*

La famille à laquelle cet enfant appartenait était dès lors réputée sainte, et jouissait de toute sorte d'honneurs et de privilèges.

O.,
Membre de la Société d'ethnographie.

LE PROFESSEUR D'AGRICULTURE
AU VILLAGE.

Voy. les Tables du tome LI.

La *potasse* est une matière de première nécessité pour toutes les plantes terrestres. L'homme peut vivre sans pain, mais la plante ne peut vivre sans potasse.

Toutes nos terres en renferment plus ou moins; mais celles qui donnent chaque année de fortes récoltes s'épuisent bien vite en potasse.

C'est ce qui est arrivé dans les terres à betteraves du Nord. A force de faire des récoltes de quarante à cinquante mille kilogrammes à l'hectare, on a tellement enlevé de potasse que les betteraves sont devenues fort médiocres. On les croyait atteintes d'une maladie de langueur : elles mouraient de faim, tout simplement ; et on les a guéries en donnant au sol des engrais potassés, pour suppléer à l'insuffisance de la potasse apportée par les fumiers.

Mais qu'est-ce donc que cette *potasse*, et que veut dire ce nom qui paraît un peu bizarre? C'est un mot allemand, *potasche*, qui signifie tout simplement *cendres en pot*.

Pour fabriquer la potasse brute, il suffit de lessiver des cendres et de réduire la lessive à sec en l'évaporant dans une chaudière. Il reste une espèce de sel d'un goût très âcre : c'est la potasse brute qu'on vendait autrefois dans des pots (de là le nom allemand).

Ce qu'on achète sous le nom de potasse d'Amérique n'est le plus souvent que de la soude. Celle-ci ressemble d'ailleurs beaucoup à la potasse. On la retirait autrefois des cendres des plantes marines, mais à présent on la fabrique avec le sel, ce qui est bien plus économique,

Les plantes terrestres contiennent aussi un peu de soude; mais les terres en renferment toujours assez pour la nourriture des plantes : inutile d'en ajouter.

Supposons un champ complètement épuisé, où les plantes cultivées d'ordinaire ne trouveraient plus de quoi vivre, à commencer par la potasse. Si on le plante en bois et si l'on coupe ce bois au bout de quelques années, on trouvera de la potasse dans la cendre, absolument comme si la terre n'était pas épuisée.

C'est que les arbres ont des racines bien autrement développées que celles du blé ou même de la betterave; ces racines vont chercher de tous côtés les traces de potasse qui restent dans le sol. Comme, d'ailleurs, on n'enlève rien chaque année, la potasse finit par s'accumuler dans les arbres. Aussi les cultures faites sur des bois défrichés donnent de très beaux produits; car le sol est mêlé de toutes sortes de débris végétaux, ainsi que des cendres faites avec des produits sans valeur. Mais chacun sait que ces terres sont bien vite épuisées si on ne les fume pas abondamment.

La betterave et la vigne, voilà les plantes qui enlèvent aux terres la plus grande quantité de potasse, qu'on appelle pour cette raison la *dominante* ou ne pour ces deux cultures.

Il y a une autre matière qui est aussi nécessaire que la potasse à la vie des plantes et même des animaux : c'est le *phosphore* ou les corps qui en renferment (*acide phosphorique*, *phosphates*).

Les os des animaux en sont formés, du moins en très grande partie. C'est même de là qu'on tire le phosphore si employé pour la fabrication des allumettes chimiques.

Un enfant dont la nourriture ne contiendrait pas de phosphates deviendrait promptement étique; ses os ne prendraient aucune solidité. La cervelle contient aussi des phosphates en grande quantité. Et ce qui prouve bien que le phosphore doit toujours être surabondant, c'est que les urines contiennent des phosphates qui sont ainsi journellement enlevés au corps de l'animal.

Ces faits sont généralement connus. Mais ce qui l'est beaucoup moins, c'est qu'il est impossible de faire un grain de blé sans phosphates; c'est qu'une récolte de blé enlève au sol un poids considérable de phosphates qui ne sont pas rendus en totalité par le fumier si la culture est *intensive*, c'est-à-dire si l'on tire de la terre le plus qu'on peut en tirer.

De là résulte l'épuisement du sol et la diminution des récoltes.

Il y a, d'ailleurs, d'énormes différences entre une terre et une autre au point de vue de la quantité de phosphates qu'elle contient.

Les *terres volcaniques*, comme celles des environs du Vésuve ou des anciens volcans d'Auvergne, sont relativement très riches en phosphates. D'autres, qui passent pour très fertiles, n'ont que bien juste le nécessaire et réclament absolument des engrais phosphatés.

La fabrication de ces engrais a commencé en Angleterre, il y a maintenant près de quarante ans. C'est M. Lawes qui a eu le mérite de prouver à ses compatriotes la nécessité des engrais de ce genre, fabriqués surtout avec les phosphates de chaux naturels, fort abondants en diverses régions. M. Lawes a réalisé une immense fortune en fabriquant ses *superphosphates de chaux*.

En France, le mouvement a été plus lent; mais depuis vingt ans les engrais phosphatés sont fabriqués chez nous et déjà très employés par les cultivateurs.

Nous avons des gisements très riches de phosphates de chaux, dans les Ardennes, dans le Lot, etc. Malheureusement nos meilleurs gîtes de phosphates ont été vendus aux Anglais, qui déjà savaient les apprécier quand nos cultivateurs ne voulaient pas même en entendre parler, malgré les beaux travaux de M. de Molon, qui a reconnu et étudié la plupart de nos gisements.

Les phosphates naturels sont préparés dans les fabriques et transformés en superphosphates, dont l'action est beaucoup plus rapide. De sorte que les cultivateurs doivent préférer ces derniers.

Toutefois, quand on n'est pas pressé, par exemple quand on est propriétaire du terrain au lieu d'être fermier, on peut employer les phosphates naturels réduits en poudre très fine. Au lieu de les répandre sur les champs, on en jette de temps en temps sur les tas de fumier.

Enfin on trouve aussi dans le commerce des poudres d'os ou du noir animal dans de bonnes conditions.

Mais, quel que soit l'engrais que vous achetez, demandez toujours une analyse garantie sur facture, et surtout informez-vous du cours des engrais,

Qui pourrait vous vendre du sucre trois francs le kilogramme? personne, assurément. Mais un voyageur en engrais vous vendra l'acide phosphorique à trois francs le kilogramme, bien qu'il ne vaille pas un franc. Et, au point de vue de la loi, vous avez tort; car nul n'est censé ignorer le prix de la marchandise qu'il achète.

Si vous me vendez six cents francs un cheval qui vous en a coûté deux cents, le marché sera parfaitement valable, à moins de *vice rédhibitoire;* et pour les engrais le seul vice rédhibitoire c'est de ne pas contenir exactement ce que l'analyse indique. Mais comme il n'y a pas de cours forcé, la loi ne s'occupe pas de l'élévation du prix au-dessus du cours.

Ce qui coûte le plus cher aux cultivateurs, c'est la tendance qu'ils ont à acheter toute chose *au jugé,* comme ils achètent le bétail sur les foires, tâtant la bête, visitant les dents, etc. Ainsi, les Bretons et les Manceaux avaient accueilli avec faveur les phosphates des Ardennes, qui avaient donné de bons résultats sur leurs terres. Ces phosphates ont la forme d'une *poudre verdâtre.* Des marchands honnêtes (car il y en a) proposèrent dans les mêmes régions d'excellents phosphates du Lot, meilleurs que ceux des Ardennes, mais en *poudre jaunâtre.* Ils furent repoussés partout; on ne voulut même pas essayer. Mais aussitôt les pirates du métier se mirent à vendre une *poudre verdâtre* tout à fait pareille aux phosphates des Ardennes, mais *absolument sans valeur.*

Si j'avais eu à vendre des phosphates du Lot, je les aurais certainement colorés en vert pour ne pas choquer les habitudes des cultivateurs. C'est ainsi qu'on est obligé de colorer le beurre en jaune pour qu'il plaise aux Parisiens.

En résumé, nous avons déjà trois matières indispensables à la bonne réussite de nos cultures : chaux, potasse, acide phosphorique.

Il y en a une quatrième : c'est l'*azote.* Dans le commerce des engrais, c'est l'azote qui atteint le prix le plus élevé : deux francs à deux francs cinquante le kilogramme. Il est évidemment plus avantageux d'acheter les matières les plus riches en azote, toujours d'après l'analyse, bien entendu. Ainsi, le sulfate d'ammoniaque renferme 20 pour 100 d'azote : il vaut 50 francs les 100 kilogrammes; mais il sera bien plus avantageux que telle autre matière qui serait dix fois moins riche, et qui sera vendue couramment au-dessus de sa valeur réelle (5 fr. les 100 kilogr.).

Quand on a de bons engrais, achetés au cours à des maisons honnêtes, il faut faire des essais pour savoir ce que la terre demande. Par exemple, si nous donnons des phosphates à des terres qui en renferment suffisamment, les récoltes n'augmenteront pas, et nous aurons fait une dépense inutile. C'est ce qu'on a observé sur les terres de l'École de Grignon.

On trouve dans le commerce des engrais tout préparés pour les essais (formules de G. Ville) :

Engrais complet, comprenant les quatre matières indiquées plus haut.

Engrais incomplet sans chaux. — *Idem* sans potasse. — *Idem* sans azote. — *Idem* sans acide phosphorique.

On essaye les cinq engrais sur autant de parcelles égales; une sixième parcelle sert de *témoin.*

Si l'on obtient la même récolte sur les six parcelles, c'est que la terre n'a besoin de rien : ce qui n'arrive jamais.

Si la récolte faiblit avec l'un des engrais incomplets, c'est que la terre a besoin de l'élément qu'on a supprimé. C'est celui-là qu'on lui donnera, à l'exclusion des autres.

Après la conférence, le père Martin s'approcha du professeur :

— Monsieur, nous trouvons tous que cela est bien beau (si ça va bien, car nous n'avons encore rien récolté, ni même rien semé). Mais nous disons qu'il faudra que le paysan soit instruit pour comprendre tout cela. C'est le monde renversé : jusqu'à présent c'était toujours les plus forts (et souvent les plus bêtes) qui menaient la charrue. La preuve, c'est que le plus gros bourgeois de nos environs me disait l'autre jour : — Père Martin, j'ai mon grand fils qui n'a jamais rien fait dans ses classes; il a manqué tous ses examens, et ce n'est pas sa faute, il n'est pas intelligent; trouvez-moi une ferme à louer à de bonnes conditions, j'en ferai un cultivateur, car je ne veux pas qu'il reste à ne rien faire.

— Un jeune homme peut avoir pris en dégoût les études classiques, et ne pas être sans intelligence, bien que ce soit assez rare. La culture moderne est une industrie où tout le monde trouvera de l'emploi, depuis le simple manœuvre jusqu'à l'ingénieur en chef.

— C'est possible, mais c'est dur de travailler à s'instruire quand on a passé l'âge d'aller à l'école. Aussi fait-on bien d'apprendre à nos enfants quelques-unes de ces choses-là, pendant qu'on les tient sur les bancs. A ce compte-là, vous verrez qu'il faudra bientôt instruire nos ménagères dans l'art d'élever la volaille et de faire le beurre.

— Vous ne pensiez pas si bien dire; car nous avons maintenant les *couveuses artificielles,* les *gaveuses mécaniques,* et les *machines à faire le beurre avec le lait* (sans laisser monter la crème), etc. Ce ne sont pas des inventions à dédaigner.

Guignet,
Ingénieur, ancien chef d'une station agronomique.

Les Grandes Écoles.

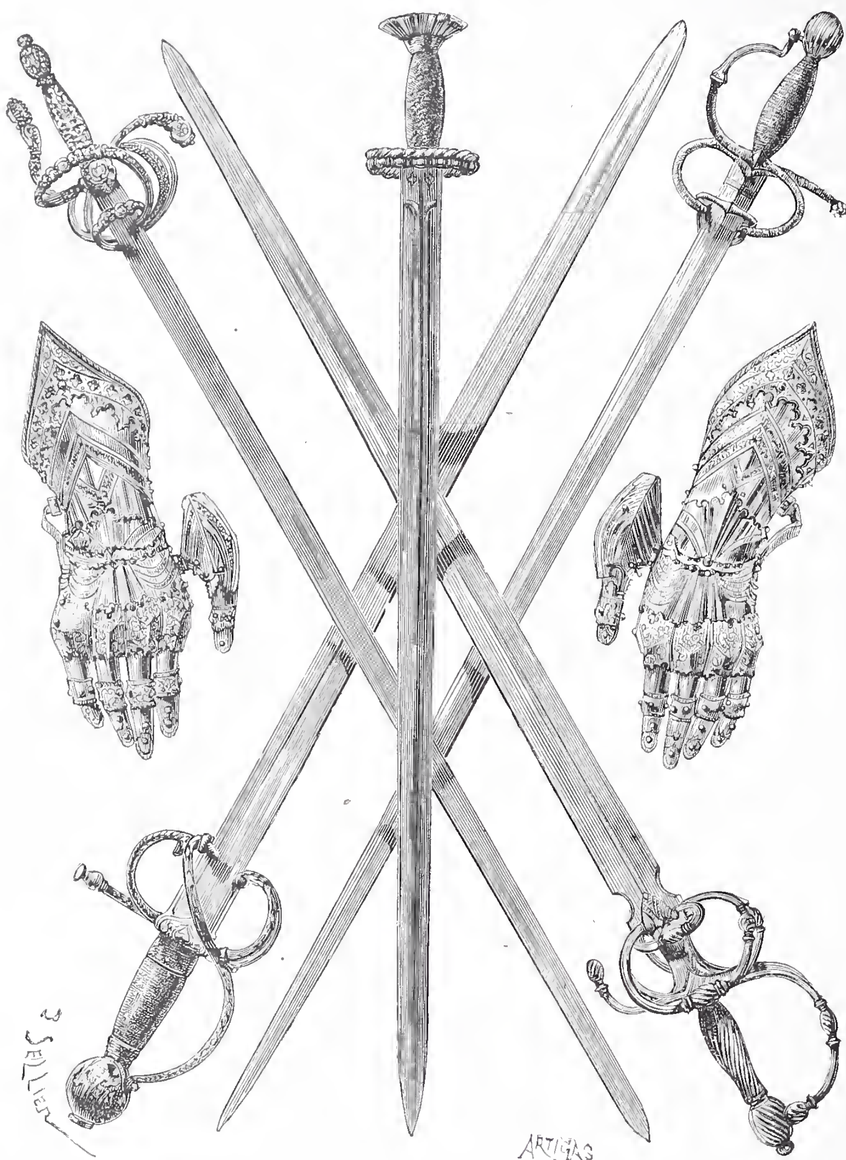
L'École polytechnique a créé les services publics; l'École centrale a régénéré l'industrie; l'École normale a restauré les sciences et les lettres; l'Institut agronomique tend à faire une agriculture perfectionnée, la seule qui puisse soutenir la concurrence avec les États-Unis et les autres pays.

L'ARMERIA REAL (1).

I

La panoplie que reproduit notre gravure fait partie de la riche collection d'armes commencée par Philippe II, à Madrid, et connue sous le nom d'*Armeria real*. Outre une paire de gantelets, cette panoplie est formée de cinq épées ayant appartenu à des personnages historiques. Nous dirons quelques mots de chacune d'elles.

Épée de don Pelayo (épée à quatre pans, placée verticalement au milieu de la panoplie). — Au nom



Épées. — La Colada (Cid). Fernand Cortès. Don Pelayo. Philippe II. Mendoza.

D'après une photographie de J. Laurent.

de don Pelayo (ou Pélage) se rattache, en Espagne, le souvenir de la première victoire remportée par les chrétiens sur les Mores (à Covadonga, dans les Asturies, en 718). Don Pelayo, proclamé roi, fonda la ville d'Oviedo; il mourut en 737. M. Martinez del Romero a fait de curieuses recherches pour démontrer l'authenticité de cette épée, la plus glorieuse peut-être de l'*Armeria*. Il a pu constater que jusqu'en 1775 elle avait été conservée dans le sanctuaire de Covadonga, où, d'après une tradition constante, elle avait toujours été attribuée à don Pelayo. En cette année de 1775, le sanctuaire fut détruit presque entièrement par un incendie. Le prieur vint à Madrid solliciter le secours du roi pour relever l'édifice : il apportait comme un hommage l'épée du restaurateur de la monarchie espagnole, qui, depuis cette date, a toujours figuré dans la collection royale. M. Martinez del Romero conclut : « Cette arme est très simple et de style gothique ; d'après son caractère, comme d'après ce que nous savons de sa provenance, nous disons qu'elle est bien l'épée du héros à qui on l'attribue. »

Épée de Fernand Cortès (la poignée en haut, à

(1) Sur l'*Armeria real*, on peut consulter utilement les Tables de notre 1re série.

droite de la panoplie). — Fernand Cortès, né en 1485, fut le conquérant du Mexique. Capitaine d'une grande valeur, il fit détruire les vaisseaux qui avaient porté ses troupes, afin d'enlever aux soldats toute idée de retraite. Moratin a chanté son courage :

Poniendo en trance, sin ausilio humano,
De vencer ó morir á sus lejiones. (¹)



Armeria real (Madrid). — Roi d'armes. — D'après une photographie de J. Laurent.

Épée de Philippe II (la poignée en haut, à gauche de la panoplie). — Comme travail, cette épée est une des plus remarquables de toute la collection. La poignée est ornée d'incrustations d'argent ; de petites figures sont ciselées dans le pommeau. Sur la lame', on lit la devise : *Pro fide et patria,* Pour la foi et la patrie.

Épée de don Diego Hurtado de Mendoza (à droite

(¹) « Il mit ses légions, loin de tout secours humain, dans l'alternative de mourir ou de vaincre. »

de la panoplie, la poignée en bas). — C'est bien l'épée d'un soldat. Mendoza, en effet, une des figures les plus intéressantes du seizième siècle, fut soldat en même temps que diplomate, érudit, historien, poète, romancier. Après s'être distingué comme capitaine, il fut employé par Charles-Quint dans d'importantes négociations : il représenta l'Espagne, comme ambassadeur, à Venise et à Rome. Au milieu de ses travaux, de ses voyages, il poursuivait ses études littéraires ; il forma à grands frais une précieuse collection de manuscrits. Mendoza a une place importante dans la littérature espagnole par deux ouvrages d'un genre bien différent : l'un est un récit magistral de la guerre de Grenade ; l'autre est ce *Lazarillo de Tormes*, chef-d'œuvre du genre *picaresque*, sorte de roman comique où les mœurs des étudiants et du peuple sont retracées sous une forme burlesque. A l'âge de soixante-quatre ans, Hurtado de Mendoza, qui avait conservé une extrême vivacité de caractère, eut une querelle dans le palais royal avec un autre gentilhomme : celui-ci l'ayant menacé, Mendoza lui arracha sa dague et la lança par une fenêtre ouverte. Philippe II irrité exila le vieux soldat, qui ne revint à Madrid que pour y mourir, en 1575.

Épée du Cid (à gauche de la panoplie, la poignée en bas). — C'est la célèbre *Colada*, chantée par les poètes. On sait que Rui Diaz del Bivar, né entre 1020 et 1040, remporta plusieurs victoires sur les Mores, qui lui donnèrent le nom de *Cid*, c'est-à-dire *seigneur*. Dans la longue lutte contre les Infidèles, qui est le chapitre le plus dramatique de l'histoire d'Espagne, le Cid nous apparaît comme le type du chevalier chrétien. Il y a certainement une part de légende dans son histoire ; mais une légende qui respire comme celle-ci la foi et le patriotisme n'est-elle pas respectable? L'existence de Rui Diaz del Bivar, ainsi que l'authenticité d'un grand nombre de ses faits d'armes, est attestée par les chroniques espagnoles et arabes du onzième siècle. Guillen de Castro a écrit deux tragédies sur le *Cid* ; Corneille l'a imité, surpassant quelquefois son modèle, se montrant d'autres fois inférieur à lui : on peut voir le parallèle du poète français et du poète espagnol dans Ticknor [1], juge désintéressé.

II

Notre seconde gravure représente, d'après une photographie, un *roi d'armes* qu'on voyait, il y a quelque temps encore, à l'*Armeria real* de Madrid. On sait que les rois d'armes, ou chefs des hérauts d'armes, portaient la parole, au nom des princes, dans les occasions solennelles. C'est ainsi que le roi d'armes Guyenne fut chargé, par François Ier, de porter un cartel à Charles-Quint : « Revêtu de sa cotte d'armes, dit M. Mignet, le hérant Guyenne, fendant la noblesse qui remplissait la salle et qui s'était ouverte pour le laisser passer, s'avança vers le trône en faisant cinq révérances successives. Lorsqu'il fut près de l'empereur, il mit un genou en terre, et dans cette attitude il dit : « Sire, je supplie Votre très sacrée Majesté me donner licence de remplir mon office, et qu'après je puisse retourner sûrement comme je suis venu. — Hérault, lui répondit l'empereur, dites ce que vous avez en charge ; je veux que vous soyez toujours bien traité. »

On peut signaler quelque anachronisme dans le costume de notre roi d'armes et dans les accessoires. Ainsi, la tunique, avec l'écusson aux fleurs de lis, date du règne de Philippe V ; elle est semblable à celle que portent encore dans les grandes solennités les rois d'armes de la cour d'Espagne. La lance, au contraire, est du seizième siècle. Dans ces dernières années, une commission composée d'hommes d'une haute compétence, a procédé à une revision attentive de tous les objets qui se trouvent à l'*Armeria real* : un ami (dont l'obligeance est inépuisable comme l'érudition) nous écrit que plusieurs mannequins, parmi lesquels celui que nous reproduisons, ont été supprimés. Il nous a paru cependant que cette gravure, telle qu'elle est, pourrait peut-être intéresser nos lecteurs.

Paul Laffitte.



INSTRUCTION POUR LA CULTURE DE LA TRUFFE.

Cultiver la truffe semble un paradoxe, et cependant c'est chose passée dans la pratique de plusieurs de nos départements, grands producteurs de ce champignon souterrain. La culture de la truffe est née dans le département de Vaucluse ; c'est aussi dans ce département et dans celui des Basses-Alpes, son voisin, que cette culture a fait le plus de progrès.

Cette culture est des plus simples. « Si vous voulez des truffes, disait de Gasparin il y a quarante ans, semez des chênes. » C'est que de Gasparin habitait au pied du mont Ventoux, sur les pentes duquel d'intelligents rabassiers (chercheurs de truffes), guidés d'abord par le hasard, firent les premiers semis.

On peut réduire à ceci les conditions de la culture de la truffe : semer des glands truffiers sur une terre calcaire et dans un climat propre à la maturation du raisin.

Disons tout d'abord que l'on donne le nom de glands truffiers aux glands tombés sur le sol des truffières ; d'ordinaire, ces glands proviennent des chênes mêmes qui abritent et sans doute alimentent les truffières. Ces chênes sont d'ailleurs, dans le Poitou et le Périgord, le *Quercus pubescens* ; en Provence, ce même *Quercus* et le *Quercus Ilex*, et parfois le *Pinus Halepensis*.

[1] *Histoire de la littérature espagnole*, de Ticknor, traduite en français par M. Magnabal.

Il ne faudrait pas cueillir les glands sur l'arbre même, car ce n'est qu'en tombant sur la terre qu'ils ont chance d'emporter, avec des parcelles du sol, les spores ou graines de la truffe, lesquelles germant avec le gland du chêne, et se développant parallèlement à lui, produiront le mycélium ou *blanc de la truffe*.

La présence exclusive des truffes sur les sols calcaires est un fait constant d'observation dont on ne citera ici qu'un cas particulier d'une grande netteté. Quand on se rend de Poitiers à Périgueux en passant par Limoges, on quitte les truffes, en même temps que le calcaire, après Montmorillon, pour les perdre de vue sur tout le sol granitique du plateau central et les retrouver, avec les formations calcaires, dès qu'on approche de Thiviers, où est un marché de truffes assez important.

Tous les sols calcaires peuvent produire des truffes, mais il semble que les plus favorables soient les terrains jurassiques; à ce point que la carte de ces terrains est à peu près, du Dauphiné et de la Provence au Poitou, la carte de la production truffière.

Il résulte des faits observés que la truffe dépasse un peu la vigne en altitude dans les montagnes du Dauphiné et la Provence.

Étant données les conditions propres à la culture des truffes, la récolte suivra les semis après six ans en Provence, après huit ou dix ans dans le Poitou et les zones situées plus au nord.

Les soins à donner aux futures truffières consistent en un simple labour en avril, le repos de la terre étant nécessaire pendant le reste de l'année, sous peine de nuire à la formation des truffes.

Quant aux produits que peut donner la culture des truffes, on s'en fera une idée en considérant que les hectares de bois truffiers créés aux portes de Carpentras, sur un sol caillouteux qui se louait à peine 50 francs, donnent en moyenne, par hectare, pour 200 francs de truffes. A Montagnac (Basses-Alpes) sont aussi des truffières prospères.

Dans tout ce qui précède on a eu en vue la truffe dite de Périgord (*Tuber cibarium* ou *melanosporum*), qui garde ses qualités en tous lieux, même à Étampes et à Corbeil, aux portes de Paris.

En quelques contrées, notamment en Bourgogne et en Champagne, on récolte beaucoup de truffes, mais des truffes peu estimées hors du pays et qui se rattachent à deux espèces, peut-être à trois, les *Tuber mesentericum*, *brumale* et *burgundicum* ou *uncinatum*.

Or, la qualité des truffes tenant moins au climat qu'à l'espèce, comme on le constate tous les jours pour les cerises, les prunes, les poires, etc., la Bourgogne et la Champagne feraient bien de remplacer, et la chose est facile, avec des glands truffiers tirés de Provence, etc., leurs mauvaises truffes par la truffe dite du Périgord.

On ne saurait trop appeler l'attention sur ce fait, que la truffe, prospérant comme la vigne sur les terres maigres et rocailleuses, est tout indiquée pour remplacer celle-ci dans beaucoup de contrées dévastées par le phylloxera. (¹)

LA LUMIÈRE.

I. — ÉMISSION. — ONDULATIONS.

Qu'est-ce que la lumière? Comment arrive jusqu'à nous ce splendide rayonnement solaire, source universelle de lumière, de chaleur, de vie et de force? On a expliqué ces grands phénomènes à l'aide de deux hypothèses.

Newton admettait que le soleil, les étoiles, et en général les corps lumineux, ont la propriété d'envoyer dans toutes les directions, de rayonner, *d'émettre* une matière très subtile dont le choc ou le contact nous fait éprouver les sensations de chaleur et de lumière.

Se déplaçant dans l'espace avec une extrême rapidité (300 000 kilomètres par seconde), le fluide lumineux peut être renvoyé ou *réfléchi* par les corps matériels qu'il rencontre; il traverse presque avec une égale facilité le vide, l'air et tous les corps que nous appelons *transparents*.

Soutenue longtemps par le nom de son illustre auteur, la théorie de *l'émission* avait été, presque dès son origine, vivement combattue. Elle est maintenant abandonnée par les physiciens, et c'est la théorie des *ondulations lumineuses* qui est admise aujourd'hui dans la science; Huyghens et Descartes l'ont exposée les premiers. Dans cette hypothèse, les corps lumineux n'envoient aucun fluide, aucune matière calorifique ou lumineuse : ils produisent la lumière comme les corps sonores produisent le son.

L'expression ordinaire, « émettre un son », exprime une idée fausse. L'oreille n'est pas impressionnée par des particules matérielles émanées du corps sonore. Un corps qui résonne est un corps en mouvement : il effectue des oscillations rapides, ou vibrations; placé au milieu de l'air, il communique son mouvement au fluide élastique qui l'entoure; cet ébranlement, transmis de proche en proche, arrive jusqu'à l'oreille et met en vibrations les filaments du nerf acoustique. Une transmission analogue de mouvement se produit dans l'eau d'un bassin où l'on a jeté une pierre; des ondes partent du point touché et s'étendent, dans toutes les directions, sur la surface du liquide. Aussi donne-t-on, par analogie, le nom d'ondes sonores à celles qui se propagent dans l'air et produisent l'impression du son. Au point de vue purement physique, le plus bel instrument de musique n'est qu'une machine communiquant à l'air une agitation d'une nature spéciale.

Dans l'hypothèse des ondes lumineuses, une source de lumière est, elle aussi, un centre de vibrations excessivement rapides et se propageant avec une extrême vitesse. De même que la gravité

(¹) Chatin, directeur de l'École de pharmacie.

ou l'acuïté d'un son dépend de la rapidité du mouvement vibratoire du corps sonore, la couleur de la lumière change avec la rapidité du mouvement vibratoire du corps lumineux. Il est une gamme des couleurs, comme il est une gamme des sons : le rouge est la couleur la plus grave, le violet la plus aigüe ; le vert correspond à une vitesse de vibration moyenne. Les vibrations moins rapides que celles du rouge, ou plus rapides que celles du violet, n'affectent plus l'œil ; mais elles agissent sur le thermomètre ou sur la plaque du photographe, propriétés que possèdent aussi d'ailleurs les vibrations perceptibles à l'œil.

Nulle théorie physique n'est plus solidement établie que celle des ondes lumineuses : aucune n'a conduit, en effet, à des découvertes plus nombreuses et plus variées. Il existe, en outre, certains points où la théorie de Newton et celle de Descartes sont en contradiction absolue. On démontre, par exemple, que si la lumière est une émission, elle doit marcher plus vite dans l'eau que dans l'air : se propage-t-elle par ondes, celles-ci doivent courir plus vite dans l'air que dans l'eau. L'expérience directe a prononcé : la théorie des ondes est seule admissible.

II. — L'ÉTHER.

Mais un mouvement ne saurait se transmettre dans un vide absolu : il se propage d'un point à un autre par l'ébranlement successif des points intermédiaires. L'espace n'est donc pas absolument vide ; partout où la lumière se transmet, il doit nécessairement y avoir un fluide particulier dans lequel se produisent les ondes lumineuses : les physiciens lui ont donné le nom d'*éther*. Il remplit les espaces planétaires ; l'air et les corps transparents en sont imprégnés. Sa matérialité échappe à tous nos moyens de mesure ; aussi dit-on qu'il est impondérable. Il a cependant une masse, puisqu'il peut transmettre la chaleur, la lumière, c'est-à-dire l'énergie mécanique sous quelques-unes de ses formes.

On a objecté que si l'éther existe, il doit être un obstacle au déplacement des astres, et produire à la longue un ralentissement dans leurs mouvements. Cette influence ne saurait être bien sensible sur les astres qui ont une grande masse, comme la terre et les planètes. Quant aux comètes, dont la masse est, en général, très faible, certaines particularités de leurs mouvements ont été expliquées par l'existence d'un milieu résistant dans lequel elles doivent se mouvoir. Ajoutons enfin que si la présence de l'éther exerce une influence sensible sur les mouvements planétaires, il serait assez difficile de s'en apercevoir. Elle devrait, en effet, amener petit à petit une diminution dans la vitesse de rotation de la terre, c'est-à-dire une augmentation dans la durée du jour : comme cette durée est précisément l'unité qui sert à mesurer le temps, il deviendrait, dans ce cas, impossible de reconnaître si les mouvements des planètes ont conservé, depuis les premières observations astronomiques, une vitesse absolument constante.

E. LEFEBVRE,
Professeur de physique au Lycée de Versailles.

AFFICHE DU SIEUR BRILA,
Équilibriste.

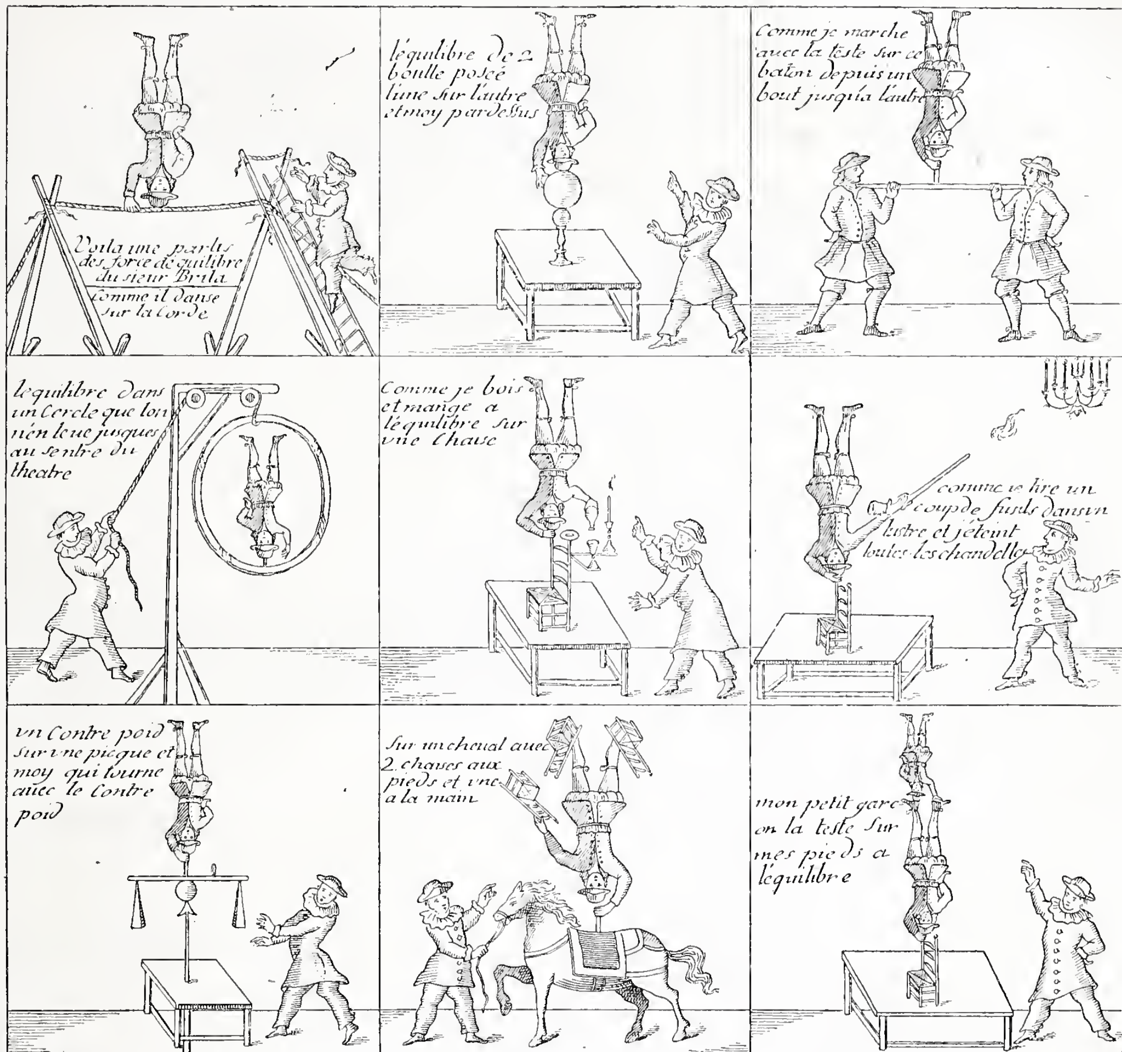
Les acrobates, danseurs de corde, *sauteurs en forces,* comme on disait autrefois, et autres faiseurs de tours, étaient au moins aussi nombreux à la foire Saint-Germain, et surtout à la foire Saint-Ovide([1]), pendant le dix-huitième siècle, qu'ils le sont de nos jours à la barrière du Trône au moment de la foire aux pains d'épice, ou à la fête de Saint-Cloud au mois de septembre. Comme à notre époque, ceux d'entre eux qui avaient une baraque *montée* attiraient la foule à coups de cymbales et de grosse caisse, et faisaient annoncer leurs représentations au moyen de parades, généralement assez grossières, dont les *recueils* du temps nous ont conservé des spécimens qui ne méritent certainement pas les honneurs d'une réimpression. Ces parades étaient suivies d'un « boniment » débité par le « pitre » de la troupe, qui, dans un langage entremêlé de lazzi et de plaisanteries au gros sel, annonçait pompeusement au public les merveilles que lui réservait le spectacle auquel il était convié.

Toutefois, ainsi que cela a lieu encore aujourd'hui, quelques individus se bornaient à faire imprimer des affiches où leurs tours de force ou d'adresse étaient représentés « au naturel », avec force hyperboles laudatives destinées à attirer les curieux. Et ces affiches étaient un luxe que bien peu d'acrobates pouvaient se permettre. A cette époque, en effet, l'art de la gravure sur bois, si florissant autrefois, et qui de nos jours a repris une importance si considérable, était relativement peu pratiqué, et c'est sur cuivre que l'on devait graver la partie illustrée de la plupart de ces annonces, ce qui nécessitait des frais d'exécution et de tirage assez considérables ([1]). Aussi ces affiches sont-elles généralement fort rares et très recherchées aujourd'hui par les amateurs. La collection Hennin, à la Bibliothèque nationale, en possède quelques-unes, entre autres celle qui représente « les Incomparables sauts périlieux, et forces du » sieur Diego Rossi de Asti, prince de l'académie » gimnastique des grand sauteurs de Paris et Londres, » etc., et celle de « Pierre Magarieni de Paris, danceur de cordes et sauteur en forces. » Nos modernes *artistes* n'exécutent pas des tours plus surprenants que ceux qui sont représentés dans ces deux affiches.

Celle dont notre gravure reproduit une partie n'est pas moins curieuse, et le sieur Brila nous paraît avoir été un équilibriste de premier ordre.

([1]) Voy. les Tables.

A part ceux de ses exercices qu'il exécutait sur un cheval, le matériel de Brila était assez sommaire, et c'est ce qui lui permettait, ainsi qu'il en donne l'avis sur son affiche, de se transporter « dans les maisons de ceux qu'ils luy faisoient » l'honneur de le demander pour y faire ses jeux. » C'était, du reste, une coutume assez répandue, semble-t-il, aux siècles derniers, de faire venir à domicile les faiseurs de tours de force ou les phénomènes que l'on ne voulait pas aller voir dans les baraques des foires. Les nains, particulièrement, étaient recherchés, et la plupart des affiches qui annonçaient leur arrivée dans une ville se terminaient par la mention qu'ils seraient conduits en voiture ou même dans une petite boite à la résidence des personnes qui le désireraient. De nos jours on ne fait guère venir dans les réunions du soir, chez quelques personnes, que les joueurs d'orgue avec projections et plus rarement encore des presdigitateurs, ou des baraques de marionnettes.



Affiche du sieur Brila, équilibriste.

Édouard Garnier.

LES FÉES CHEZ LES GAULOIS.

On a disputé pour savoir à quelles divinités du Panthéon correspondaient les fées. Il me semble qu'il vaut mieux se contenter de dire que toute l'antiquité a reçu, sous un nom ou sous un autre, la croyance aux anges féminins, et que cette croyance, sans appartenir en propre à aucun peuple de l'Occident, remonte à l'origine même des religions. Dès lors, les fées sont tout simplement la forme particulière qu'avait revêtue chez les Gaulois le type général.

Sans prendre pour une descendance ce qui n'est vraisemblablement qu'un rapport, voyons donc nettement, dans les fées, les nymphes nationales. Si l'on ne considérait que leurs enchantements, il n'y paraîtrait rien que l'on fût en droit de regarder comme spécial à notre race. Les histoires de Médée ou de Circé sont de véritables féeries auxquelles, en fait d'enchantements et de métamorphoses, rien

ne manque; mais comment ne pas être frappé de ce que, chez les Grecs, le pouvoir de ces femmes merveilleuses n'aboutit qu'à la méchanceté? Loin de fournir aux femmes des modèles propres à exciter leur envie, elles paraissent plutôt faites, malgré le prestige de leur domination et de leur beauté, pour les effrayer comme des monstres. Elles ne s'élèvent par les facultés de l'esprit au-dessus du niveau commun de la nature humaine que pour descendre au-dessous par les difformités de leur âme, et l'admiration qu'elles inspirent est si gâtée qu'en comparaison la plus humble vulgarité devient un bien.

Chez nos ancêtres, au contraire, le caractère général des fées est la bonté. Celles que l'on a nommées les mauvaises n'étant évidemment que des diables gaulois, on ne voit parmi elles que des puissances bienfaisantes que l'on ne peut se dispenser d'aimer. Elles ne haïssent, ne punissent, que les méchants; elles se plaisent à réparer l'injustice, à venger le crime, à consoler le malheur, à récompenser la vertu. Semblables à des anges gardiens, elles viennent assister l'homme à sa naissance, et, devant son berceau, prendre engagement avec lui pour tout le reste de sa vie. La naïveté populaire, glissant en quelque sorte dans le christianisme, pour mieux peindre cette bénissable tutelle, est allée jusqu'à les revêtir, dans les légendes, du nom sacré de marraines; en un mot, entre les fées des Grecs et les nôtres, le contraste est complet dans le fond et la similitude n'est qu'extérieure.

D'où vient cette différence? Quelle circonstance, avant la création de ces types tout célestes qu'a donnés au monde le christianisme, a pu porter nos ancêtres à se former un type de femmes si élevé, à la vérité tout engagé dans la vie terrestre, mais d'autant plus précieux, à certains égards, qu'il rehausse les femmes sans les détacher du mouvement du monde? Il est clair que c'est dans la différence du sentiment qu'on a eu des femmes chez les Orientaux et chez les Occidentaux qu'il faut chercher le principe de la différence de ces deux conceptions : la superstition n'est jamais qu'un reflet jeté dans l'imagination par la réalité. Autant nos ancêtres avaient de vénération pour les femmes, et cédaient volontiers à l'autorité de leurs inspirations généreuses, autant ils honoraient en elles le développement héroïque de toutes les qualités supérieures de l'âme et de l'esprit, les regardant comme une classe de génies bienfaisants soutenue par la faveur du ciel au milieu du tumulte des hommes; autant les Grecs, pour ne pas remonter plus haut dans la polygamie des Orientaux, avaient fini par ne plus voir en elles que des corps.

Ce sont donc nos pères qui, avec leur foi dans la puissance féminine, sont demeurés à cet égard dans la droite ligne du genre humain, et leurs fées méritent d'être honorées comme une belle marque de cette rectitude. Ce qu'était la tige des Grecs quand on y inventait les symboles de Minerve et des Muses, ce qu'était celle des Latins quand y prenaient naissance et les sibylles et la nymphe conseillère de Numa, la souche de la France l'était encore à cette dernière époque où, expulsées par les saintes du paradis qui ne les remplaçaient pas, les fées vidèrent la terre.

Jean Reynaud, *fragment inédit.*

Contrefaçons.

Les négociants de l'Équateur continuent à recommander leurs marchandises comme venant de France. Malheureusement, des contrefaçons étrangères s'introduisent sous les étiquettes de notre pays, au grand dommage de notre commerce : les vins, les cognacs français, sont contrefaits à Hambourg; les soieries de Lyon viennent d'Italie; les bougies françaises sont fabriquées en Hollande; la clouterie de Paris, les fusils et revolvers Lefaucheux et les provisions de chasse arrivent de Belgique; les draps de Sedan se font en Autriche; les papiers peints viennent d'Angleterre; les allumettes sont fournies par l'Italie; et ainsi de suite.

Quant aux spécialités acquises aux nations étrangères, ce sont les indiennes, cretonnes, cotonnades que produisent les fabriques du Royaume-Uni; la coutellerie, les haches, qui viennent de l'Amérique du Nord; les meubles, que l'Autriche fournit à l'Amérique; les bières, que l'Angleterre et l'Allemagne envoient sur tous les marchés du monde. (1)

UNE INSCRIPTION DE CADRAN SOLAIRE

PAR NAPOLÉON Ier.

En septembre 1881, je me rendais à Bologne pour assister au congrès international de géologie qui allait s'ouvrir dans cette ville et où accouraient des géologues de toutes les parties du monde.

Un heureux hasard me procura le plaisir de faire en wagon le trajet de Turin à Stradella avec un ancien élève de l'École centrale de Paris, M. R....., qui s'occupait alors très fructueusement de grandes affaires industrielles du ressort de la métallurgie et des forges, après avoir servi dans l'armée italienne comme officier supérieur d'artillerie.

La conversation entre nous roula sur Paris, sur nos amis communs, sur l'école d'où nous sortions tous deux, sur sa carrière militaire, sur sa carrière industrielle.

Je me souviens d'un fait qu'il me raconta, et je crois intéressant de ne pas en laisser perdre la trace, parce qu'il se rattache à l'existence d'un homme qui a marqué d'une manière ineffaçable dans l'histoire de tous les peuples à la fin du siècle dernier et au commencement du dix-neuvième siècle.

(1) Charles Wiener, *Amazone et Cordillères.*

A l'époque où M. R..... appartenait à l'armée italienne, dans des marches militaires opérées à titre d'exercice, il fit halte avec ses batteries dans une ferme située près de la via Emilia, entre Reggio et Modène, et remarqua avec surprise, sur un des murs de la ferme, un cadran solaire au-dessous duquel se trouvait une inscription en langue française; il questionna à ce sujet le fermier, qui le conduisit à son vieux père, et ce dernier lui raconta l'origine de ce fait, qu'il tenait lui-même de son père qui en avait été témoin.

C'était en 1796; le général Bonaparte s'était arrêté à la ferme. Il s'entretint avec le fermier, qui venait de faire bâtir et s'occupait en ce moment de la pose d'un cadran solaire sur un des murs du bâtiment principal.

Le fermier eut la pensée de demander à son interlocuteur de lui donner une devise à placer, selon l'usage, au-dessous du cadran.

Le général accueillit la demande, réfléchit pendant quelques instants et dicta ce qui suit :

L'ombre passe et repasse,
Et sans repasser l'homme passe.

La devise existe encore, *son auteur a passé.*

Quelles réflexions fait naître la lecture de cette pensée philosophique émanant d'un homme qui faisait si peu de cas de la vie humaine!

G. Loustau,
Ingénieur.

LE FUSIL PHOTOGRAPHIQUE.

Application de cet appareil à l'étude du vol des oiseaux.

L'appareil avec lequel on est parvenu à saisir instantanément toutes les attitudes d'un animal en mouvement, a les dimensions d'un fusil de chasse (fig. 1) (¹).

L'objectif photographique est renfermé dans le canon du fusil; un mouvement d'horlogerie, placé dans la culasse, est disposé de telle sorte qu'en pressant la détente le rouage met en fonction les différentes pièces de l'appareil, commandées par un axe central faisant douze tours par seconde.

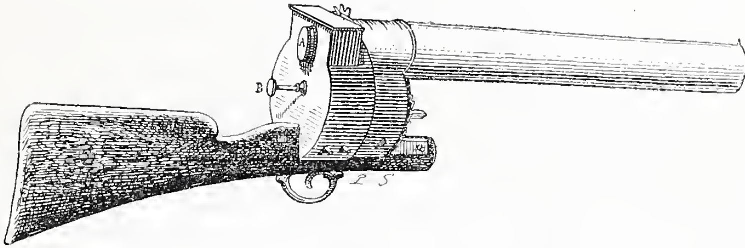


Fig. 1. — Fusil photographique de M. Marey.

Un disque obturateur en métal (fig. 2), percé d'une ouverture étroite, permet aux rayons lumineux émanant de l'objectif de frapper la plaque sensible placée derrière un second disque mobile sur le même arbre. Celui-ci porte douze fenêtres dont chacune, par l'effet d'un excentrique, vient coïncider pendant $^1/_{720}$ de seconde seulement avec l'ouverture du disque obturateur. Pour produire cette rotation intermittente, l'excentrique imprime un va-et-vient régulier à une petite tige munie d'un cliquet C qui, à chaque oscillation, laisse échapper l'une des dents qui entourent le disque à fenêtres. Un obturateur O empêche la lumière de frapper la plaque sensible une fois les douze clichés obtenus; enfin, un bouton de pression B (fig. 1) appuie la glace sensible contre la partie postérieure du disque-fenêtre. — La mise au point se fait en allongeant ou en raccourcissant le canon du fusil, et se contrôle à l'aide d'un verre douci O (fig. 1) enchâssé dans la culasse. — Le procédé photographique employé est celui au gélatino-bromure d'argent.

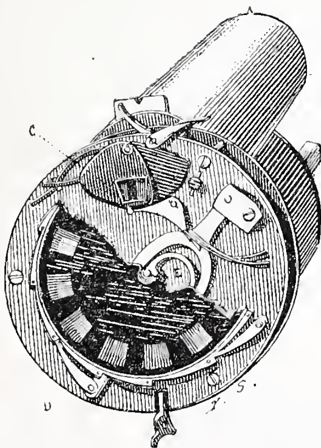


Fig. 2. — Mécanisme du fusil photographique.

Pour introduire les glaces dans l'appareil, l'inventeur a construit une *boîte à escamoter,* de forme

(¹) M. Marey, de l'Institut, dont les savantes recherches sur la locomotion animale remontent à une douzaine d'années, avait eu recours, au début de ses expériences, à la méthode chronographique, qui lui permit d'obtenir des résultats satisfaisants. Il était parvenu à traduire fidèlement les rythmes des allures de l'homme, du cheval, de l'âne, etc., et à enregistrer les diverses phases du vol chez les oiseaux. C'est dans l'espoir d'arriver à une précision plus grande que M. Marey, auquel M. Muybridge, de San-Francisco, avait communiqué ses belles photographies représentant l'image d'un cheval saisie en 1/500 de seconde, a eu l'idée de construire le *fusil photographique* à répétition dont il est question ici, et qui est analogue au revolver dont s'était servi notre illustre savant M. Janssen pour observer, en 1882, le passage de Vénus devant le disque solaire.

circulaire, à peu près semblable à celles que l'on trouve dans le commerce. Cette boîte permet de faire passer successivement dans le fusil, et sans qu'elles soient exposées à la lumière, vingt-cinq plaques sensibles.

Afin de se rendre compte de la durée de chaque opération, on a adapté à l'appareil un chronographe formé d'une capsule à air qui reçoit un choc à chacun des déplacements de la plaque; un tube de caoutchouc relie cette capsule à un enregistreur qui inscrit, sur un cylindre tournant en même temps qu'un chronographe, un nombre de vibrations connu. Par ce moyen, on arrive à mesurer exactement la durée de l'impression lumineuse et l'intervalle de temps qui sépare les images les unes des autres. — Les épreuves étant obtenues, il est facile, à l'aide du *phénakisticope* de M. Plateau, de reproduire l'apparence du mouvement des animaux photographiés.

Voici ce que rapporte M. Marey à propos du vol de la chauve-souris, dans le mémoire qu'il a présenté le 10 avril 1882 à l'Académie des sciences :

« Les rares expériences que j'ai pu faire sur cet animal m'ont montré certains faits intéressants. J'ai reconnu que l'angle d'oscillation des ailes de la chauve-souris est très étendu, surtout par en bas où, à la limite de leur abaissement, les deux ailes forment deux plans verticaux sensiblement parallèles; j'ai constaté, en outre, que la chauve-souris peut voler malgré l'ablation d'une notable étendue de la membrane de ses ailes, pourvu que la partie restante corresponde aux espaces interdigitaux. Ainsi, au nombre des images que j'ai recueillies, il en est une qui se retrouve plusieurs fois; il s'agissait d'une chauve-souris dont l'humérus et l'avant-bras apparaissent entièrement dépourvus de membranes; à l'extrémité de l'aile on voit seulement une sorte de petit éventail formé de membranes interdigitales. L'aile ainsi mutilée exécute des mouvements beaucoup plus étendus que celle qui est intacte. »

Le fusil photographique ne pouvant donner que les attitudes successives de l'oiseau aux différentes phases d'une révolution de ses ailes, sans indication du chemin effectué ni de la vitesse acquise aux divers instants du vol, l'inventeur résolut de prendre des images en série sur une même plaque mobile. A cet effet, il prit un pigeon blanc et le lâcha devant un écran noir, de manière à ce que la direction du vol de cet oiseau fût parallèle au plan de l'écran. Il obtint ainsi, avec un disque mobile de 1 mètre de diamètre dont chaque fenêtre avait 0m.03 d'ouverture et tournait avec une rapidité de 8 tours à la seconde, une série d'images photographiques séparées par des intervalles en rapport avec la vitesse du vol.

Avec un temps de pose variable entre $^1/_{600}$ et $^1/_{900}$ de seconde, M. Marey a obtenu des clichés qui lui ont permis de constater que l'oiseau, en abaissant ses ailes, les porte tellement en avant que sa tête disparaît à certains instants, complètement couverte par les ailes, dont la pointe dépasse même le bec.

La figure 3 donne les images successives d'un pigeon qui vole, prises avec un temps de pose de $^1/_{800}$ de seconde. Les espaces parcourus se mesurent au moyen de l'échelle métrique tracée au-dessus de la figure.

Bien que le pigeon se prête mal à la détermination exacte des attitudes et du mouvement des ailes, à cause de la fréquence trop grande de leurs battements chez cet oiseau, on voit néanmoins, dit M. Marey, qu'elles se portent très vivement en avant et cachent latéralement la tête de l'animal; elles s'abaissent ensuite et s'infléchissent sur l'air pendant toute leur phase d'abaissement. A la fin de l'abaissement, les articulations carpiennes, étendues jusqu'ici, se plient tout à coup, et les ailes forment, au niveau du corps, un angle en saillie; les pennes s'écartent les unes des autres, et leur imbrication devient apparente. Des espaces libres, que l'on a comparés à ceux qui séparent les lames d'une persienne, se produisent et semblent avoir pour effet de laisser l'air traverser les ailes remontantes.

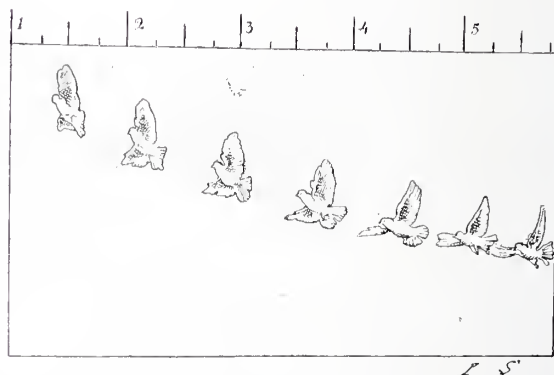


Fig. 3. — Images successives d'un pigeon photographiées avec un temps de pose de 1/800 de seconde.

Il est très probable, comme le pense le savant académicien, que cette curieuse fonction des pennes ne se produit que dans les coups d'aile que donne l'oiseau au moment de son départ, et qu'elle n'a pas lieu sur l'oiseau lancé à pleine vitesse. Pour s'en assurer, il faudra prendre des séries d'images représentant toutes les attitudes possibles de l'oiseau pendant son vol.

A. de V.

La Presse à Constantinople.

On publie à Constantinople, en langue turque, neuf journaux, dont trois sont officiels; un en arabe, un en persan, six en français, sept en grec, six en arménien, deux en hispano-hébreu.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

UN AVEUGLE A BISKRA.



Une Place à Biskra. — Dessin de Henri Girardet.

Les aveugles ne sont pas rares en Algérie. Ils errent de côté et d'autre, presque toujours conduits par de petites filles. Les marchands de dattes sèches, très nombreux, leur donnent volontiers un de ces fruits, quelquefois même deux ou trois. L'auteur du tableau que nous reproduisons, M. Henri Girardet, nous dit qu'aveugle et marchand ne se sont pas laissé peindre par lui sans se faire bien payer, alléguant qu'en se laissant prendre pour modèles, ils étaient obligés d'enfreindre une défense de leur religion.

UN TIMIDE.

I

Ce n'est qu'après sa mort que l'on comprit la valeur du père Reymond. On l'avait toujours tenu pour original et un peu borné, même simple : il n'en était rien cependant. Son neveu, l'ingénieur, qui a travaillé au canal de Suez, l'héritier de ses papiers et de ses collections, n'a pas encore fini, depuis près de deux ans, de voir clair là

dedans, tant il y a de choses curieuses : on ne peut pas y croire. Il répète partout que le père Reymond était un homme supérieur, et quand on rit, il répond : « Je vous le prouverai, attendez! » Comme l'ingénieur est un homme qui a fait ses preuves, on attend. Quelques-uns disent déjà : « Moi, j'ai toujours pensé que le bonhomme n'était pas comme les autres et qu'il avait plus d'intelligence qu'on ne croyait. »

On l'appelait le père Reymond, mais il n'avait pas été marié, et c'est à cause de son grand âge qu'on le surnommait ainsi; ses allures paternelles avec les enfants y étaient pour quelque chose. On se le rappelle encore avec sa vieille et longue redingote, sa calotte et sa pipe de bois, se penchant vers les petits garçons et les fillettes pour leur dire un mot amical et consoler ceux qui pleuraient, en leur donnant une pastille ou une pièce de monnaie.

On ne lui a pas connu un ennemi, il est vrai qu'il ne sut jamais haïr. Sa patience et sa bonté sont passées en proverbe. C'eût été un homme d'excellent conseil, s'il n'avait pas craint d'exprimer une opinion; mais c'était un timide que rien n'avait pu guérir. Refusant sans cesse de faire partie des conseils du village, on l'y avait appelé malgré lui. Tout ce qu'il avait accepté d'emblée, c'était d'être pompier.

On le mettait volontiers en réquisition pour ce qu'on appelait les corvées, c'est-à-dire les collectes à domicile pour les pauvres, les incendiés, les inondés. Il aimait à écouter et parlait peu, suivait toutes les réunions possibles et finit par devenir membre d'un grand nombre de sociétés. On citait son talent comme graveur de molettes dont on se servait pour l'impression des indiennes, mais il y avait longtemps de cela; les fabriques étaient tombées, les bâtiments seuls demeuraient. Il avait aussi, disait-on, réalisé certaines améliorations dans son métier, et un camarade à qui il avait confié une invention a fait fortune en Angleterre. On ne se serait pas douté qu'il fût riche, ses goûts modestes, sa tenue, trahissaient une existence étroite, presque gênée : il craignait de paraître et de se faire remarquer. On savait cependant qu'il entassait toute sorte de choses chez lui, et qu'il achetait dans les ventes publiques des objets encombrant son logement et dont personne n'eût voulu. On avait l'habitude de parler du père Reymond comme d'un personnage à manies et d'une tête faible.

Une de ses nièces disait parfois à son mari : « Il faut le surveiller et ne pas lui laisser faire des folies, il serait capable de dépenser tout son argent à ces vieilleries et... — Eh bien, va le surveiller toi-même! » avait répondu le mari.

Les rares personnes qui pénétraient dans sa chambre en racontaient des choses surprenantes. Les livres et les papiers s'empilaient sur les meubles; puis des tours, des engrenages, partout des mécaniques dont il faisait lui-même toutes les parties en bois et en fer et qui fonctionnaient parfaitement; ici des monnaies, des médailles; là des coffres anciens, ramassés de droite et de gauche, une foule d'objets enfin fort appréciés aujourd'hui dans les villes, mais qu'on ne comprenait point au village.

Le père Reymond était donc une étrangeté, un type prêtant à des causeries voisines de la moquerie et même de la médisance. On commente volontiers en mal ce que l'on ne s'explique pas; le père Reymond devint un personnage sur lequel les avis étaient partagés, parfois bons, le plus souvent défavorables. Il avait bien aimé et bien soigné sa mère : C'est un excellent cœur, disaient les uns; C'est un sauvage, il déteste le monde, disaient les autres. Arrangez cela. Il n'était pas mauvais, au contraire, il faisait le bien, mais en le cachant. Ce n'était ni un égoïste, ni un misanthrope, mais un timide.

On ne se serait pas douté qu'il eût été vif, emporté, débordant d'idées; mais les circonstances pèsent parfois lourdement dans la vie de certains êtres dont elles modifient la nature : elles avaient vaincu celle-ci.

Comment ce changement s'était-il produit?

II

Nous sommes dans un des villages des rives du lac de Neuchâtel, au pied de la montagne de Boudry. Les habitants cultivent les champs et les vignes, quelques-uns sont pêcheurs. Le sol est fertile, bien arrosé, propre à toute sorte de cultures; l'aisance est générale, la pauvreté presque inconnue. Les forêts, qui croissent de la base au sommet de la montagne, fournissent des bois de construction et de chauffage; on y établit de temps en temps des fours à chaux. Les cours d'eau ont amené des moulins et des scieries sur leurs rives; au siècle passé, on y monta des fabriques d'indiennes qui devaient être une nouvelle source de prospérité pour cet heureux coin de terre.

Là naissait celui que, plus tard, on devait appeler le père Reymond.

C'était le dernier-né d'une famille nombreuse, dix enfants tous bien venus, forts et obéissants. Il est vrai que le père et la mère donnaient l'exemple de la conduite et du travail, et c'est bien la meilleure des leçons. Cela cheminait, comme on dit, et sitôt qu'un enfant grandissait, il avait vite son rôle dans la maison : celui-ci au jardin, celui-là à la forêt pour couper les bûches et faire les fagots; l'autre pour les commissions, l'eau, les poêles à allumer; les filles à la couture, au ménage.

Le père, un graveur, travaillait à la fabrique d'indiennes. C'était au commencement de ce siècle; on venait de remplacer les plaques de bois avec lesquelles on imprimait les dessins par les molettes en métal : une vraie révolution qui mit sens dessus dessous les manufactures, mais qui donnait beaucoup d'occupation aux ouvriers fon-

deurs, mécaniciens et graveurs. Tout était pour le mieux, on gagnait abondamment et la vie n'était pas trop chère. Cependant, d'année en année, il fallut compter : la maison était pleine comme une caserne, et, à l'heure des repas, toute la nichée se pressait autour d'une table devenue trop petite, si bien que les filles aînées mangeaient après, quand les garçons avaient fini.

On apprend chaque chose par expérience. A la naissance du premier enfant, le père et la mère Reymond, un peu étonnés, ne savaient pas trop comment s'y prendre pour l'élever; on le gâta, cela va sans dire, il était si gentil! on céda à ses fantaisies, à ses caprices. On fut moins indulgent avec le second, et quand le troisième fut là on savait comment se diriger. Il n'y avait qu'une chose à faire, c'était de ne pas les laisser agir à leur tête; l'enfant devait obéir dès son jeune âge, et une fois l'habitude prise, on pouvait compter sur lui. Les parents n'avaient plus besoin de faire la leçon aux nouveaux arrivés, les aînés leur donnant l'exemple de la soumission. « Si maman te voyait!... Prends garde à maman! » cela suffisait pour arrêter les velléités d'indiscipline des plus jeunes. Et comme tout cela marchait, avec quel entrain!

Le père ne rentrait que pour les repas, à la mère appartenait donc l'autorité de la tribu. Et il faut dire qu'elle s'en servait avec plus de fermeté que son mari, qui, fatigué, aimait mieux se reposer que de s'occuper des enfants. C'était elle qui cherchait la vocation que chacun devait prendre.

— Il faut que l'aîné soit mécanicien, et le second aussi, avait-elle dit; ils travailleront plus tard à la fabrique avec le père.

Et les deux enfants étaient entrés dans un atelier du voisinage. N'ayant pas encore de goût bien arrêté, ils firent, sans murmurer, ce qu'on leur demandait, sans penser qu'il pût y avoir pour eux d'autre métier que celui qu'on leur avait choisi.

La seconde fille apprit l'état de couturière. Elle eût préféré rester à la maison comme Madeleine, la sœur aînée, pour l'aider au ménage; ce n'était pas bien amusant d'être toujours assise.

— Les enfants doivent obéir, avait répliqué la mère; allaient-ils maintenant en remontrer aux parents!

— Mais Madeleine, pourquoi ne l'envoyait-on pas aussi en apprentissage?

— Madeleine fait son devoir, il y a assez d'une fille à la cuisine.

— Avec les terres qu'on possède par-ci par-là et celles qui peuvent nous arriver, il y aurait bien de quoi avoir plus tard une ou deux vaches; j'ai pensé que Jacques devrait être cultivateur; on l'enverrait aux Prises chez son oncle, comme domestique, pendant quelques années.

— Tu as une bonne idée, avait répondu le père.

Et, un matin, le troisième des garçons était parti en pleurant un peu pour aller en service chez l'oncle Pierre, qui cultivait un bien au pied de la montagne de Boudry.

Comme on le voit, ce petit monde n'avait pas le temps de s'amuser longtemps, ni de rester indécis sur les vocations.

— Voilà le père Etienne qui n'a plus d'ouvriers, j'ai envie de lui proposer le petit Victor comme apprenti. C'est un bon état que le sien; il n'y a qu'un tanneur pour tous ces villages, et plus tard, qui sait?...

Un des garçons était devenu jardinier, un autre horloger, et tous se casaient les uns après les autres; aussi l'on disait : « Voyez les Reymond, comme ils s'en tirent avec leurs enfants, il n'y en a pas comme eux. Il est vrai que la femme a de la tête, elle mène tout son monde à la baguette. — A la baguette magique, reprenait un voisin, car elle n'a jamais battu un enfant, et il n'y en a pas de plus obéissants, elle sait se faire craindre. »

Il est vrai que cela allait bien dans cette famille, un vrai exemple pour beaucoup qui, plus riches et avec de meilleurs métiers, ne sortaient pas si bien d'embarras. Quand le père mourut, les deux aînés étaient en âge de gagner pour la mère et les plus jeunes frères.

A suivre. A. Bachelin [1].

LE PALAIS ET L'ÉGLISE
des Chevaliers de Saint-Jean
A MALTE.

I

L'église des Chevaliers ou de Saint-Jean, construite par le grand maître la Cassière (1572-1581) sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, patron de l'ordre, offre une perspective extérieure des plus simples, avec ses clochers en pyramide et sa façade au fronton triangulaire. A l'intérieur, on est, au contraire, ébloui par la magnificence des marbres, des peintures et des mausolées.

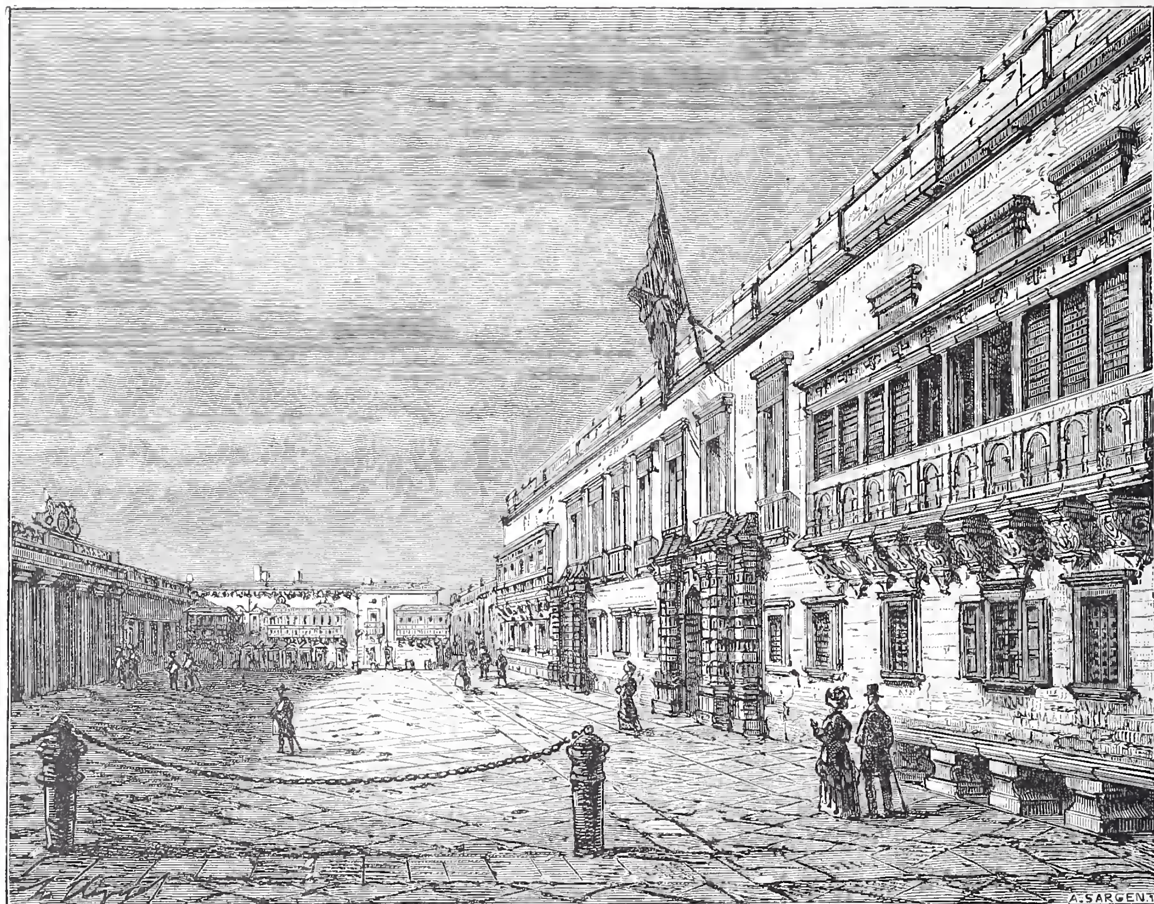
« La première chose qui arrête la vue, dit Théophile Gautier, c'est une immense voûte, peinte à fresque, qui tient toute la longueur de la nef. Cette fresque, malheureusement détériorée par le temps, est de Mathias Preti, dit *Calabrese*, un de ces grands maîtres secondaires qui, s'ils avaient moins de génie, eurent quelquefois plus de talent que les princes de l'art. Ce qu'il y a de science, d'habileté, d'abondance et de ressources dans cette colossale peinture, est vraiment inimaginable. Chaque division de la voûte renferme un sujet de la vie de saint Jean. Ces divisions sont soutenues à leurs retombées par des groupes de captifs, Sarrasins, Turcs, Chrétiens ou autres, demis-nus ou couverts de quelque reste d'armure brisée, dans des poses humiliées et contraintes, espèces de cariatides barbares bien appropriées au sujet. Toute cette partie de la fresque est pleine de caractère et brille

[1] Auteur de *Jean-Louis*.

par une force de couleur qui fait valoir les tons légers de la voûte et fait fuir les ciels à une grande profondeur. En récompense de cette œuvre gigantesque, Mathias Petit eut l'honneur d'être reçu chevalier de l'ordre, comme le Caravage. »

La chapelle de la Vierge contenait autrefois une lampe de seize pouces de diamètre en or massif, richement travaillée, et suspendue par une chaîne de même métal. Quant au pavé de l'église, il est formé des pierres sépulcrales des baillis, grands-croix et commandeurs, avec les armes des défunts en agate, jaspe, etc. C'est une mosaïque unique en son genre, où se lisent environ quatre cents inscriptions tumulaires. On admire en particulier les mausolées des grands maîtres Cattoner, Pinto et Perrelos. Dans les chapelles de la *langue* (¹) de France, il y a le tombeau de Rohan et celui du comte de Beaujolais, frère de Louis-Philippe, dû à Pradier. Remarquons que ces mausolées se trouvent en partie dans les nefs, en partie dans un caveau souterrain placé au-dessous du chœur. Ces derniers sont les plus anciens et contiennent les restes des monuments des grands maîtres apportés de Rhodes.

Le trésor de Saint-Jean, tres admiré dans l'Europe entière, renfermait, entre autres objets, un reli-



Palais des grands maîtres, à Malte.

quaire d'or enrichi de diamants, les douze apôtres en argent, la coupe d'or et de pierreries donnée par Henri VIII à l'Isle-Adam, des chandeliers et des lampes d'argent si massifs que deux hommes avaient peine à les porter.

Chaque année on célébrait dans cette basilique l'anniversaire de la levée du siége de Malte par les Turcs. Au pied du maître-autel, surmonté d'un groupe en marbre représentant *le Baptême du Christ* (¹), on apportait l'étendard victorieux au bruit des salves de l'artillerie du port et des fortifications. Un chevalier, armé comme les anciens croisés, le tenait, ayant à sa gauche un page du grand maître, à sa droite le maréchal de l'ordre. Une procession solennelle se rendait de l'église Saint-Jean à Notre-Dame de la Victoire, où reposaient les cendres du héros la Valette.

(¹) Groupe dû au sculpteur maltais Melchior Caffa.

II

Telle est l'église; voyons ce qu'est le palais.

Il s'élève sur la place Saint-Georges. C'est un édifice très simple, qui n'a de maltais que le vaste *mirador* qui circule autour de son premier étage. Il est surmonté d'une tour élevée, ancien observatoire du grand maître Rohan.

On a transporté dans la cour la statue de Nep-

(¹) Les chapelles latérales appartenaient aux huit *langues* ou nations qui composaient l'ordre : Provence, Auvergne, France, Italie, Aragon, Allemagne, Castille, et Angleterre.

tune qui, auparavant, était sur la fontaine de la porte Lascaris. Les salles intérieures contiennent des peintures représentant, soit les exploits des chevaliers, soit les portraits des grands maîtres ou de certains rois de France.

Quatre portes y donnent accès. L'escalier à reposoirs qui menait à l'appartement somptueux du grand maître, l'escalier central en forme de colimaçon, les grandes galeries couvertes qui font communiquer les divers appartements, méritent qu'on les signale, ainsi que le *musée des armures*, où l'on remarque quatre grandes coulevrines turques.

III

On a recueilli les épithaphes de la plupart des tombeaux des grands maîtres. En voici quelques-unes :

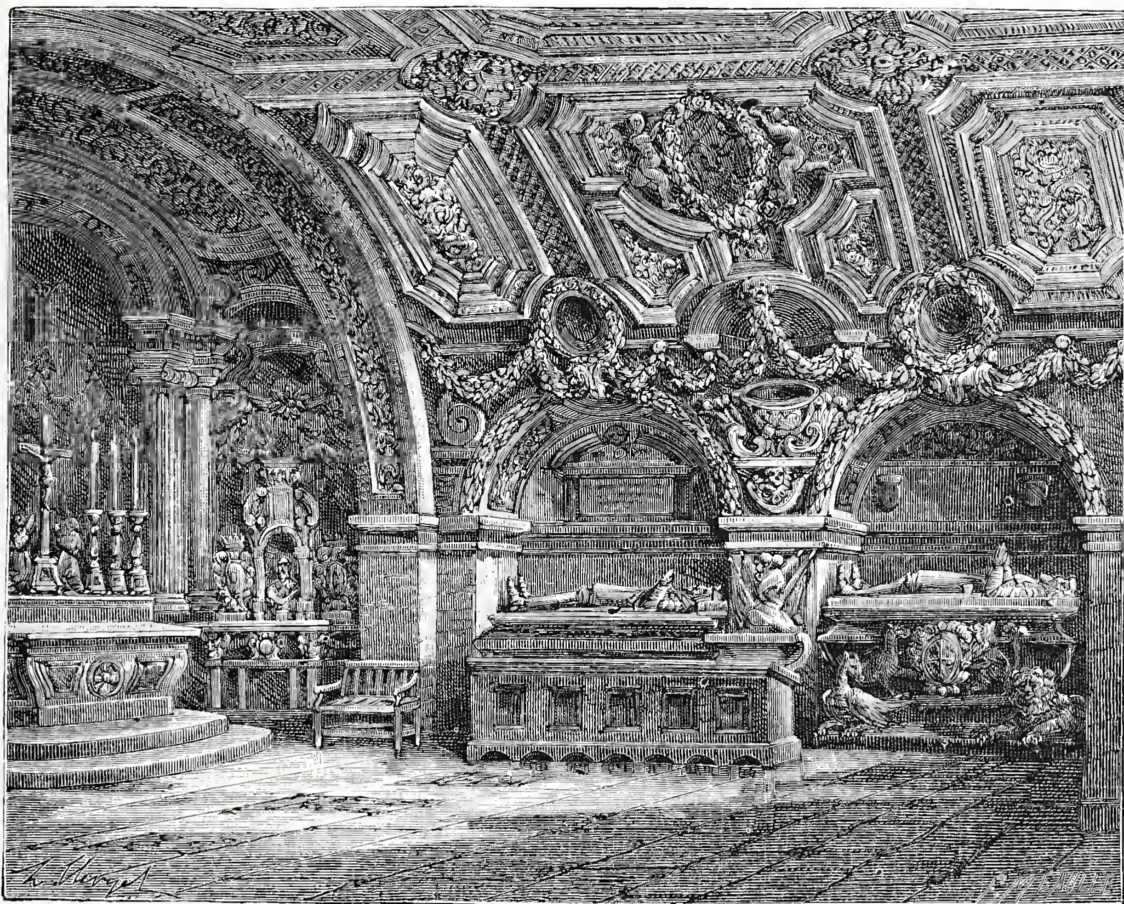
Pierre de Villebride, 17e grand maître (1241-1244) :

« Simplicité prudente et amour du bien. »

Nicolas Lorgues, 20e grand maître (1278-1289) :

« La prudence militaire est le plus ferme lien de l'empire. »

Odon de Pins, 22e grand maître (1279-1300) :



Chapelle souterraine de Saint-Jean, à Malte.

« Les pierres et les noms sont aussi sujets de la mort. »

Roger de Pires (1355-1365) :

« Ayez pitié des pauvres. »

« Nul fardeau n'est plus lourd que la pauvreté. »

Raymond Bérenger, 29e grand maître (1365-1374) :

« Dans la bonne cause, mourir vaut mieux que fuir. »

« N'opprimer point les pauvres, respecter les lois. »

Antoine Fulvian, 33e grand maître (1421-1437) :

« Par le temps, par la paix, par l'économie. »

Fabrice Carvette, 41e grand maître (1513-1521) :

« Crains l'ennemi, ne le méprise point. »

« La paix à la main, il fut prêt à la guerre. »

« Les plus belles qualités sont la clémence et « la libéralité. » (1)

— ❧ —

SE SOUVENIR.

Voy. les Tables du précédent volume (2e série, t. I).

XII

Ah! cher monsieur Charton, si j'étais un peu philosophe, quel sujet de réflexions je trouverais en ces ruines de mes mémoires personnels! Ces

(1) Extraits des *Monuments des grands maîtres de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem*, par Villeneuve-Bargemont. 1829.

ruines, pourrais-je dire, c'est moi-même: ces pages lacérées, arrachées, brûlées, perdues à jamais dans l'oubli, c'est ma propre vie.

Quelquefois, en essayant de les relire encore dans ce misérable état, je ne sais plus, au milieu de tant de lacunes, de qui ou de quoi il est question. Il arrive aussi que les interruptions subites dans le récit donnent à certaines anecdotes je ne sais quoi de piquant.

Mais, le croiriez-vous, ce qui me fait sourire quelquefois, ce sont les admonestations qu'ici et là je m'adresse à moi-même. Je retrouve, par exemple, à la suite d'une pièce de vers que je venais de faire, cette réflexion cruelle :

« Je m'aperçois que quatre vers masculins me sont échappés sans entre-croisement de rimes féminines; mais le sommeil m'accable et m'empêche de corriger ce soir. D'ailleurs il n'y a rien à corriger, parce que ces vers sont durs et sans grâce. Ce n'est que prose mauvaise, embarrassée de rime et de mesure, sans harmonie, sans ampleur. Il faut laisser cela. »

Je me le tins pour dit et la pièce ne fut pas continuée. Je la trouve aujourd'hui pourtant moins mauvaise qu'elle ne m'avait paru en ce jour de colère.

Une autre fois ce n'est plus seulement contre un essai poétique, c'est contre ma pauvre personne que l'orage éclate. Je retrouve ces lignes avec leur date, 21 janvier 1846 (j'étais alors dans ma trentième année) :

« J'ai de la sensibilité, mais il me manque l'énergie. Mon cœur n'a point en lui les forces qui lui seraient nécessaires; et le fond, je crois, de mon triste caractère est la timidité, puisque je tremble devant tout.

» Créateur des mondes, que vous m'avez fait peu de chose! »

Un autre de mes emportements est dirigé, vous ne devineriez pas contre qui... contre Scarron. La page manque où s'exhalait ma colère; mais la page suivante existe encore, où je faisais mes excuses à l'auteur du *Roman comique*. Voici cette page :

« J'ai été trop sévère hier et injuste envers Scarron... Il a été avant tout un pauvre malheureux (voir sa dédicace au Roy, en tête de *Don Japhet*); il faut le respecter. D'ailleurs, replacé dans son temps, c'est un homme d'esprit, de mérite, *simple* à sa façon et sincère. Il amusa nos pères, les fit rire... Respectons-les, ces hommes qui nous font rire du fond de leur propre tristesse et de leur souffrance.

» Chose frappante! Molière était une âme mélancolique... Scarron, cet empereur du burlesque, fut le plus souffrant, le plus infirme des hommes.

« J'ai trente ans passés, écrit-il, si je vais jusqu'à » quarante j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai » déjà soufferts depuis huit ou neuf. J'ai eu la taille » bien faite, quoique petite : une maladie me l'a » raccourcie d'un bon pied... Ma tête se penche » sur mon estomac... J'ai les bras raccourcis aussi » bien que les jambes, et les doigts aussi bien que » les bras; enfin, je suis un raccourci de la misère » humaine... »

Tant de souffrances et d'esprit suffisent peut-être à rendre un homme digne d'intérêt...

Ce sont, d'autres fois, de jolis tableaux de genre qui semblent s'être faits d'eux-mêmes. Par exemple, à la date du 24 janvier de cette même année 1846, je trouve ces quelques lignes :

« Je suis allé à V... Mlle A. était charmante : elle avait fait, avec une bourriche, des pâquerettes et de la mousse entourée de fougère et de feuilles de houx, la plus jolie corbeille. Je n'ai jamais vu, je crois, faire avec rien quelque chose de plus délicieux. »

Mais, cher monsieur Charton, quittons pour quelque temps ce journal et reprenons le cours de notre récit, non en vue des récits d'aventures personnelles, mais pour vous parler des bonnes gens et des esprits d'élite que dans le cours d'une très simple existence il m'a été donné de rencontrer.

A ma sortie du collège, reçu bachelier, il fut décidé que j'étudierais le droit, mais sans aller à Paris autrement que pour y prendre les inscriptions chaque trimestre, et revenir à Rouen suivre, avec quelques autres jeunes gens de la ville, les leçons d'un vieil avocat, ancien préfet du premier Empire, homme d'esprit et aimable.

Cette étude du droit ne fut pas, de mon côté du moins, poussée bien loin. Je redevins malade, si malade que le médecin ne laissait guère d'espoir qu'on pût me conserver longtemps, la poitrine lui paraissant tout à fait prise. Mon père résolut alors de m'enlever à la ville. Il possédait dans la vallée de Clères, dont j'ai déjà parlé, au fond d'un hameau appelé *le Tot*, une maisonnette, un moulin à triturer les bois de teinture, une prairie, quelques lopins de terre et de bois taillis. Le fermier arrivait à fin de bail. Mon père n'hésita pas à faire valoir lui-même le moulin, les prairies et les terres. Et nous voilà tous installés dans l'étroite vallée, au milieu des bois, des prés et des champs. D'abondantes sources aux eaux les plus pures, les plus gaies, donnaient la vie à notre domaine et faisaient avec la *Clairette* marcher le moulin. Une prairie de tous les côtés entourée d'eau me fut donnée pour y faire un jardin; j'en dessinai moi-même les plans et travaillai toute une année à sa réalisation, aidé d'un ou deux garçons jardiniers.

A ce travail en plein air et en plein soleil, mêlé de longues promenades à cheval et à pied, la santé revint. Mais ce qui me vint surtout, ce fut l'amour des champs, l'amour de la vie rustique et des paysans, que j'appris à connaître en vivant avec eux, en vivant de leur vie, en parlant leur langage, en me refaisant paysan moi-même, comme l'avait été, comme l'était encore toute ma famille. Le Tot était le pays de mes grands parents paternels, dont ma mère m'avait parlé tant de fois. J'y

retrouvais leur maison, non loin de la nôtre, et partout leur souvenir était resté vivant dans la mémoire des habitants. Une bonne femme, notre voisine, avait été l'amie d'enfance de ma grand'mère, Marianne Thirel, dont elle me parlait avec respect, comme d'une sainte.

Naturellement les amis rouennais et parisiens gémissaient en me voyant, à vingt-cinq ans, quitter la ville pour une solitude tout à fait inhabitable et peuplée seulement de quelques « sauvages » avec lesquels, à les entendre, toute fréquentation serait impossible. Mais je ne tardai pas de m'apercevoir, contrairement à ces pronostics, que les indigènes étaient presque tous laborieux, honnêtes, rangés, serviables, intelligents et spirituels à leur façon. Quelques-uns même avaient de l'instruction et qui plus est du talent...

Un jour, nous eûmes besoin d'un serrurier; j'allai le chercher à Clères : c'était un jour de fête; je le trouvai occupé (vous allez être bien surpris) à reproduire en peinture, sur la toile, une gravure du *Magasin pittoresque*.

— Comment, m'écriai-je, vous faites de la peinture?...

— De la *barbouille*, Monsieur; mais ça me fait passer très agréablement mes dimanches, et je fais plaisir à M. le curé, qui veut bien orner son église de quelques-unes de mes productions. Mais comme les modèles me manquent, j'en prends où je peux et j'ai le plus souvent recours, comme vous voyez, au *Magasin pittoresque*.

Eh! vraiment, je n'étais pas au bout de nos surprises. Nous eûmes à payer notre assurance contre l'incendie. Un bonhomme que j'avais vu quelquefois passer devant chez nous, se rendant à pied de Clères à Monville, était chargé, pour tout le canton, des recettes de la compagnie où nous étions assurés. Me voilà parti chez lui. Son bureau était placé au centre d'une vaste salle entourée entièrement de livres.

— Je suis, à ce que je vois, chez un bibliophile.

— Non, Monsieur; j'aime seulement à lire les livres de voyages et de géographie, et je me procure tous ceux que je peux. Je mets à ça depuis cinquante ans toutes mes pauvres économies. Et c'est pour satisfaire sottement à cette passion que j'ai vécu seul, sans femme, sans famille...

L'excellent homme, géomètre de profession, nommé M. Bellanger, avait réalisé en petit précisément ce qu'à la même époque avait fait en grand un bibliophile célèbre, M. Cocquebert de Montbret: il avait réuni une collection curieuse de livres de géographie. — Celle de M. Montbret (plus de 60 000 volumes et autant de brochures) forme aujourd'hui l'une des riches parties de la Bibliothèque de Rouen à qui elle a été léguée.

Mais poursuivons l'inventaire de mes prétendus *sauvages*.

Tous les jours devant notre porte passait un gros bonhomme de facteur qui n'était pas chargé du service de notre hameau du Tot, mais qui le traversait en redescendant du Montcauvaire, dont il avait la distribution. Il appartenait au bureau de Malaunay et faisait tous les jours ses 20 à 22 kilomètres. Belle et bonne figure, l'air à la fois réjoui et réfléchi, avec de grands yeux bleus et la tête un peu penchée en avant. Plusieurs années il passa ainsi sans que je susse même son nom. Sa personne cependant nous intéressait tous, et nous regrettions de ne l'avoir pas pour notre propre facteur. Un jour, — c'était en 1847, — je me trouvai à faire route à côté de lui et dans la même direction. Il m'aborda, et me dit avoir appris de son ami François Leblanc que je possédais cinq ou six chansons inédites de Béranger, publiées depuis peu dans une édition nouvelle de ses œuvres.

— Rien de plus vrai, répondis-je.

— Oh! si vous vouliez, Monsieur, confier ces chansons à François Leblanc, j'irais chez lui en prendre copie.

— Vraiment, répondis-je, je vous les confie à vous-même.

Jamais je ne vis homme plus heureux...

— J'en aurai le plus grand soin, dit-il, et vous les rapporterai dans trois ou quatre jours.

Ce facteur aussi, Monsieur, était poète, et poète de vrai talent. Il s'appelait J.-B. Gosselin. Ses chansons, dont quelques-unes réellement jolies, ont été publiées dans sept ou huit journaux normands et autant d'almanachs. Il les signait de son titre de *Facteur rural*. Voici un de ces couplets, tiré d'une touchante complainte ayant pour refrain, *Je rêvais :*

> Je respirais la pervenche fleurie,
> Près de ta tombe, au déclin d'un beau jour;
> Pour me revoir, ô ma première amie,
> Tu descendis du radieux séjour.
> Toi, qui me fus des femmes la plus chère,
> Je te revis, et tu me souriais.
> J'ouvris les bras pour t'embrasser, ma mère.
> J'étais heureux! mais, hélas! je rêvais.

Je pourrais continuer longtemps ces détails sur le personnel du pays, je n'indiquerai plus que celui-ci :

Je revenais de Rouen par le chemin de fer, assis vis-à-vis d'un jeune paysan du Montcauvaire que j'avais rencontré souvent dans mes promenades. Vêtu de la blaude bleue traditionnelle, il tenait à la main un rouleau de papiers où j'apercevais le coin d'une lithographie.

— Ce sont des journaux? dis-je.

— Non, Monsieur, c'est de la musique. Un ami me promettait depuis longtemps une sonatine de Mozart, et je suis allé aujourd'hui la chercher.

J'étais, vous le voyez, en train de découvrir non pas l'Amérique, ni l'Océanie, mais la France, la chère France rurale, absolument inconnue, tant nous avons l'habitude de ne regarder, de n'entendre et de n'admirer que Paris.

Trop modestes provinces, Paris nous étouffe et nous l'applaudissons. Nous le rendra-t-il quelque jour?

A suivre. EUGÈNE NOEL.

A M. ÉDOUARD CHARTON.

Monsieur le Directeur et très honoré confrère,

Le numéro 20 du 31 octobre dernier de votre très intéressant journal contient un article où je lis avec grande surprise que j'aurais commis, d'après M. Roudaire, l'erreur énorme de 5′19″ (soit 21 secondes de temps) sur un point de la côte de Tunisie que j'ai levée en 1876. Il y a là certainement un malentendu.

J'ai été chargé en 1876 de faire une rapide reconnaissance de la côte de la Tripolitaine et de la partie la moins connue de celle de Tunis (à partir de Gabès vers l'est); à l'aide de cinq excellents chronomètres que nous avions et des procédés de correction connus, j'ai pu déterminer, avec certitude et vérifications multipliées, toutes les longitudes à moins d'une seconde de temps près, soit entre elles, soit par rapport au premier méridien. Telle est l'exactitude qu'on peut obtenir aujourd'hui pour relier entre eux des points qui ne sont éloignés que de quelques jours ou même de quelques semaines de navigation.

En 1877, après la publication de mes travaux, le colonel Perrier a été chargé de déterminer à l'aide du télégraphe la longitude de Tunis, et il n'a constaté qu'une erreur de 4 *dixièmes de seconde* sur ma longitude chronométrique du même point.

Il peut bien m'être permis de rappeler encore un fait à cette occasion, pour faire connaître avec quelle précision les marins peuvent aujourd'hui déterminer des positions géographiques, soit à l'aide de leurs chronomètres, soit à l'aide d'observations astronomiques directes. J'ai été chargé de faire le levé des côtes du Brésil et de la Plata (de 1858 à 1864) sur une étendue d'environ mille lieues; malgré toutes les difficultés d'une entreprise aussi étendue, j'étais certain de la très grande approximation de mes positions géographiques, dont la principale avait été aussi révoquée en doute par un astronome brésilien. Heureusement qu'en 1878 une commission d'officiers américains du Nord fut chargée de fixer définitivement la position de quatre points de cette côte à l'aide du télégraphe sous-marin. L'erreur moyenne de mes longitudes par rapport au premier méridien de Paris a été trouvée d'*une seconde de temps*, la plus forte étant de 2″.1 (à l'Amazone) [1], la plus faible de 0″.5 dans la Plata [2]. Il est vrai que cette commission constatait en même temps que les côtes de l'Europe semblaient moins bien connues que celles de l'Amérique du Sud, puisqu'elle trouvait une erreur de cinq à six secondes de temps sur la position de *Lisbonne*.

C'est donc, comme je l'ai dit plus haut, par suite d'un malentendu évident que l'on semble m'attribuer une erreur de 21 *secondes* de temps. En 1876, lorsque j'ai fourni au commandant Roudaire, pour son travail, la position de la côte de Gabès, il n'avait aucun moyen de déterminer une longitude. Je dois supposer que si, plus tard, il avait pu le faire et qu'il eût constaté un aussi grand désaccord entre nous, il m'en aurait informé avant toute publication.

Je vous serais très reconnaissant, Monsieur le directeur et très honoré confrère, de vouloir bien publier cette rectification. Je vous prie de croire à mes sentiments de la plus haute considération.

Le contre-amiral, directeur de l'Observatoire,
membre de l'Institut,
E. MOUCHEZ.

(1) C'est une erreur de *moins d'un kilomètre* sur une distance de 6 000 kilomètres

(2) C'est une erreur de *200 mètres* sur une distance de 12 000 kilomètres.

A cette lettre, M. E. Mouchez a bien voulu en joindre une de M. le capitaine Roudaire où nous lisons ces lignes :

Amiral,

Je suppose que l'erreur de 5′9″ en longitude, qu'on a attribuée à vous ou à moi, résulte d'une fausse interprétation du passage suivant de mon rapport de 1877, page 32 :

« J'ai obtenu *graphiquement* pour la longitude de l'Oued-Melah 7°38′30″, tandis que M. Mouchez a trouvé de son côté par des observations chronométriques 7°43′39″. — Nos longitudes diffèrent donc de 5′9″. Il était difficile de modifier la longitude déduite du *cheminement topographique*, car il aurait fallu répartir les 5 minutes d'écart entre 1328 portées et par conséquent remanier entièrement la carte. »

Je n'ai donc pas déterminé la longitude de l'embouchure de l'Oued-Melah et je ne pouvais pas songer à le faire, car à moins de relier ce point par un réseau géodésique à la méridienne de Biskra, je ne disposais d'aucun moyen d'observation qui me permît à beaucoup près d'arriver à un résultat aussi précis que celui que vous ne pouviez manquer d'avoir obtenu avec vos cinq chronomètres.

Quoi qu'il en soit, l'écart de 5′9″ ne pouvait provenir que des erreurs inévitables commises sur un cheminement de 400 kilomètres dans lequel les erreurs de mesure des longueurs et des angles s'accumulent sans cesse, et auxquelles viennent encore s'ajouter les erreurs graphiques. Je m'excusais d'ailleurs de ne pas corriger, d'après votre longitude, la carte que je publiais en 1877; mais elle était déjà en partie gravée, et il m'était bien difficile de répartir les 19 millimètres qui représentent 5′, à la latitude de 34°, à l'échelle du 400 000e sur 1328 portées, proportionnellement à la longueur de chacune d'elles.

Veuillez, etc. Signé : ROUDAIRE.

LE CHRIST DU PARLEMENT,

au palais de Justice de Paris.

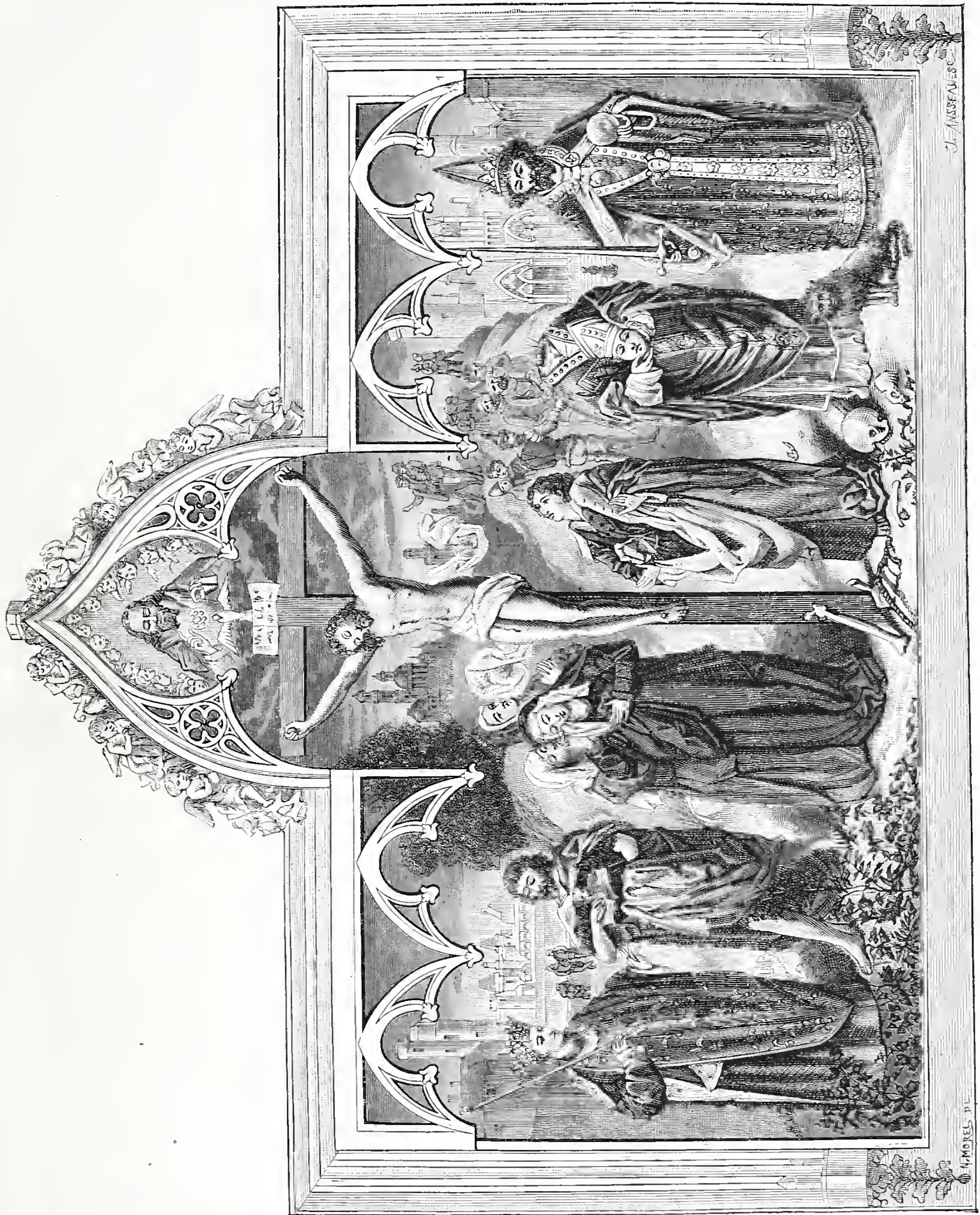
1450-1454

On voit encore au palais de Justice de Paris, dans la première chambre de la Cour, en face de

la porte d'entrée, au-dessus du siège du premier président, un tableau connu sous la désignation de *le Christ du Parlement*.

C'est un tableau du quinzième siècle. Dans son cadre doré, de style ogival, il mesure 2m.28 de hauteur sur 3m.30 de largeur.

Outre les figures qui sont toujours représentées dans cette scène de la Crucifixion, on remarque



Le Christ du Parlement, au palais de Justice de Paris.

saint Denis, décapité, revêtu du costume des évêques, portant sa tête dans ses mains; Charlemagne, avec ses habits impériaux, le manteau écarlate fleurdelisé, un bonnet à forme conique sur la tête, tenant un glaive dans la main droite et un globe dans la main gauche; puis saint Jean-Baptiste portant un livre ouvert dans ses mains, qui soutiennent aussi un agneau appuyé sur sa poitrine. Près de lui est un roi de France, au manteau fleurdelisé, la couronne sur la tête; on suppose que c'est saint Louis.

A quelque distance du premier plan sont divers personnages, parmi lesquels on croit reconnaître Philippe le Bon, duc de Bourgogne.

Enfin on voit, dans le lointain, Jérusalem, et sur un plan plus rapproché, les deux rives de la Seine,

entre l'hôtel de Nesles et le Louvre au quinzième siècle, et la façade extérieure du palais (1).

Cette peinture, commandée par le Parlement à l'un des maîtres du temps, fut placée, de 1450 à 1454, dans la grande chambre des audiences, la chambre dorée.

Presque tous les historiens du palais ont parlé de ce tableau.

En 1790, il fut enlevé et transporté au Louvre, qui le garda parmi ses chefs-d'œuvre, jusqu'en 1811, année où on l'attribua à la Cour de Paris.

Quel est l'artiste du quinzième siècle qui a peint ce tableau d'un mérite incontestable?

Est-ce Albert Durer, comme l'ont pensé Dulaure, Denon et Heller? J. Memling, comme l'a cru M. Vaagen? Jean de Bruges, comme l'a écrit l'abbé Barbier d'Ingreville? Un peintre de l'école de Van-Eyck, Hugues van der Goes, comme le suppose Passavant?

Il faut exclure Albert Durer. Le Christ décorait la grand'chambre du Parlement en 1454, et peut-être dès 1450; or Albert Durer à cette date n'était pas encore né; il ne vint au monde que quinze ans plus tard, en 1471.

On pourrait avec plus de vraisemblance attribuer l'œuvre à Jean Memling, à Jean Van-Eyck ou à Jean de Bruges, dont l'on croit lire la signature sur le vêtement d'un des personnages secondaires au delà du premier plan (2).

GODLIEF DERK.

NOUVELLE.

I

Tout le monde, jusqu'aux petits enfants, sait que la ville d'Amsterdam est coupée, dans tous les sens, de canaux grands et petits.

Au bord d'un des plus petits canaux, il y a une petite maison aussi proprette que peut l'être une maison hollandaise, et ce n'est pas peu dire.

Une des faces de la petite maison donne sur une petite rue tranquille, l'autre sur le tranquille petit canal. Entre le canal et la maison, il y a un petit jardinet, large comme une descente de lit. A chaque extrémité de la descente de lit une corbeille de tulipes, au centre une table rustique peinte en vert

II

Pendant la mauvaise saison, deux femmes, une jeune et une vieille, la veuve Derk et sa fille Sofje, travaillent auprès d'un bon poêle qui ronfle fort, dans le petit salon. Dans la belle saison, ces deux dames portent leur ouvrage sur la table verte, et travaillent entre les deux corbeilles de tulipes.

Sofje, qui a de bons yeux et des doigts très agiles, fabrique de la dentelle. La veuve Derk, qui n'y voit plus bien clair, tricote alternativement des jupons de laine pour sa fille et pour elle, et de bons bas pour *lui*. *Lui*, c'est Godlief, le fils de la veuve Derk, le frère de Sofje; vous savez, les marins sont bien contents, quand ils s'en vont à la mer, d'emporter dans leur coffre de bons bas de laine qui leur tiennent les pieds bien chauds. Car il faut que vous sachiez que Godlief est marin.

III

L'idée d'aller à la mer lui est venue on ne sait d'où, car il n'y a jamais eu de marins dans la famille Derk. Mais enfin, l'idée d'aller à la mer lui est venue, et il y est allé.

Le père Derk, de son vivant, était commis dans une maison qui faisait le commerce des articles de Java. Tous ses voyages s'étaient bornés à traverser trois rues et trois ponts et à les retraverser en sens inverse deux fois par jour, pour se rendre à la maison Marcus frères et pour en revenir. Le dimanche et les jours de fête il allait se promener sur le port, ou au Jardin zoologique. Marcus frères s'étaient retirés des affaires et avaient cédé la maison, y compris le père Derk, à leurs deux neveux. Il n'y avait eu rien de changé dans la raison sociale, puisque les deux neveux étaient frères. Il n'y avait eu rien de changé non plus dans la destinée du père Derk, sinon qu'il avait pénétré de plus en plus avant dans la confiance des associés, et que ses appointements s'en étaient ressentis.

Quand il mourut, les frères Marcus, en reconnaissance de ses services, firent présent à sa veuve de la petite maison où elle vivait avec son mari et ses deux enfants. Ils lui firent, par-dessus le marché, une pension fort honnête, et comme le père Derk avait amassé des économies, sa veuve se trouva dans une situation très florissante.

IV

Ils auraient bien voulu, en souvenir du père Derk, introduire son fils Godlief dans leur maison, en qualité de commis. Mais Godlief avait le goût de la mer. Au lieu de lui garder rancune d'avoir décliné leurs offres bienveillantes, les frères Marcus avaient usé de toute leur influence pour rendre les débuts du jeune marin aussi peu désagréables que possible. Grâce à eux, le capitaine Zand le prit à son bord. Le capitaine Zand était chargé par le gouvernement hollandais d'une mission de confiance, en vertu de laquelle il devait faire le tour du monde.

Les deux dames, pendant qu'elles se livraient à leurs travaux respectifs, soit dans le salon, auprès du poêle, soit sur la terrasse, autour de la table rustique, demeuraient quelquefois des heures entières sans parler, chacune d'elles suivant le

(1) A. Taillandier, *Notice sur un tableau attribué à J. Van-Eyck, dit Jean de Bruges*. In-8, 1844.

(2) C'est l'avis d'un critique très consciencieux, M. H. Moulin, ancien magistrat, auteur d'un essai intéressant intitulé : *le Christ du Parlement*. Paris, Charavay, 1883.

cours de ses propres pensées. Quand elles parlaient, leur conversation roulait toujours dans le même cercle. Ou bien elles revenaient sur le passé, représenté par le père de famille, ou bien elles se lançaient dans l'avenir, à la suite de Godlief.

V

La routine de cette vie calme et monotone était rompue au moins une fois par semaine. M. le pasteur Bartel venait rendre visite aux deux dames, auprès du poêle en hiver, sur la terrasse en été. M. le pasteur Bartel avait été l'ami intime du vieux commis, un ami d'enfance. Il apportait aux deux recluses les nouvelles du jour, et grâce à l'élévation de son esprit et à l'onction de sa parole, les deux bonnes âmes, pour lesquelles d'ailleurs il était un objet de constante admiration, prenaient leur essor au-dessus des petits soucis et des petites préoccupations de la vie de tous les jours.

Un jour, à la suite d'une de ces bonnes visites, M. le pasteur Bartel venait de quitter la petite maison, et les deux dames, des deux côtés de la table verte, venaient de reprendre leur travail, lorsque le petit chien Vos, qui jusque-là s'était tenu parfaitement tranquille, roulé en boule, et assoupi, selon toute apparence, se dressa subitement sur ses quatre pattes, insinua son nez pointu entre deux barreaux, et se mit à pousser une série d'exclamations : « Jap! jap! jap! » Chaque jap! jap! était suivi d'un petit grondement de joie intime.

VI

Sofje leva la tête. A une cinquantaine de pas, au milieu du petit pont qui traversait le canal, un jeune marin agitait son chapeau dans la direction de la terrasse.

— Mère, voilà Godlief! s'écria Sofje d'une voix émue.

— Où donc? où donc? demanda la bonne Mme Derk, en laissant tomber son tricot.

— Là-bas, sur le petit pont, répondit Sofje, en faisant des signaux avec son mouchoir.

Vos exécutait une danse folle, il sautait après les barreaux ; il semblait décidé à se précipiter dans le canal.

Mme Derk s'était levée, avec l'aide de sa fille; elle avait mis ses lunettes, elle avait tiré son mouchoir, et elle adressait aussi des signaux au jeune marin.

Le jeune marin agita une dernière fois son chapeau et se mit ensuite à courir vers l'extrémité du pont.

Quand il arriva à la porte de la petite maison, elle était toute grande ouverte. Il prit sa mère dans ses bras et ne trouva d'abord rien à dire, tant il était ému; puis ce fut le tour de Sofje. Vos, comme un égoïste et un malappris qu'il était, se jetait dans les jambes de tout le monde et semblait avoir décidé, dans sa tête de chien, que cette touchante entrevue se terminerait par une dégringolade générale.

VII

Il n'y eut point de dégringolade, grâce à Dieu, et Vos finit par avoir son tour.

— Mais oui! mais oui! lui dit Godlief, quand il eut fini, pour le moment du moins, avec sa mère et avec sa sœur; mais oui! notre Vos est un bon chien, qui se souvient de ses amis; à nous deux, veux-tu, Vos?

S'il le voulait! Littéralement il sauta dans les bras de Godlief, avec des gémissements de joie et des battements de queue frénétiques. Quoique Vos fût un simple chien, et même un chien d'une espèce douteuse, Godlief le serra sur son cœur comme un enfant et planta un baiser d'ami sur la petite truffe noire qui terminait son nez pointu.

Alors Vos devint presque raisonnable. Devinant d'instinct que les premiers rites de l'hospitalité consistent à conduire le voyageur qui débarque tout droit à la salle à manger, il précéda la famille dans la salle à manger, et rampa de chaise en chaise, pour contempler son ami de face, de trois quarts, de profil et de dos.

VIII

Après avoir débarrassé le voyageur de son chapeau et de son sac de voyage, Sofje disparut silencieusement dans la direction de la cuisine. Chose extraordinaire, Vos, qui était un peu gourmand, ne la suivit pas. Il demeura en contemplation devant son ami.

Mme Derk aussi demeurait en contemplation devant l'ami de Vos. Comme il avait grandi, l'ami de Vos! Comme il était devenu vigoureux! Comme son visage était hâlé. Comme sa mère retrouvait bien, malgré cela, son aimable et gai sourire d'autrefois, avec quelque chose de plus hardi, de plus déterminé, de plus homme, enfin!

— Mais, mon pauvre enfant, s'écria-t-elle tout à coup, moi qui te tiens debout tout le temps, il faut que j'aie vraiment perdu la tête. Assieds-toi, assieds-toi; non, non! pas sur une chaise; là, dans ce fauteuil, dans le fauteuil de ton père!

— Je me laisse faire, répondit Godlief en se carrant dans le fauteuil.

Et il se mit à regarder d'un œil attendri les objets familiers auxquels il avait si souvent songé pendant sa longue absence, et qu'il retrouvait tous à la même place.

A suivre. J. GIRARDIN.

LES PEUPLES TRIBUTAIRES DU CÉLESTE EMPIRE.

En parcourant un jour la foire qui se tient trois fois par mois dans l'enceinte du temple de Loung-fou (Bonheur florissant), à Péking, nous découvrîmes, dans un étalage de bouquiniste, et comme perdue au milieu de vieux livres et de vieux des-

sins, une peinture chinoise sur soie très curieuse, représentant les envoyés des principales nations du globe venant apporter tribut et offrir leurs respectueux hommages au souverain du Céleste Empire. Cette peinture, qui remonte au siècle dernier, *illustre* bien, si l'on peut s'exprimer ainsi, les idées



Peinture chinoise sur soie (dix-huitième siècle). —

nationales du peuple étrange qui habite ce pays extraordinaire que nous appelons la Chine, et nous offre, en quelque sorte, la quintessence des erreurs et préjugés répandus, à dessein et officiellement, parmi les naïfs Chinois, et devenus pour eux autant de vérités enracinées et indiscutables. A notre point de vue, ce ne serait guère autre chose qu'une spirituelle caricature; aux yeux de ces grands en-

fants, c'est le tableau de la grandeur et de la puissance de leur pays.

On y voit, en effet, au premier plan, à gauche, un ambassadeur hollandais en grand costume officiel, suivi d'un *couli* de sa suite portant, à la chinoise, un magnifique rouleau de soie qu'il va offrir au



Ambassadeurs se rendant au palais impérial.

Fils du ciel; derrière lui s'avance, juché sur un chameau, un vénérable lama ou bonze du Tibet qui tient entre ses mains quelque sainte relique du Bouddha. L'ambassade coréenne, composée de quatre personnages vêtus de blanc et coiffés de légers chapeaux noirs, s'avance ensuite en bon ordre: l'envoyé du roi de Corée, sans doute peu habitué à des exercices équestres, semble peu rassuré et

fait conduire sa monture par la bride. Vient ensuite un grand éléphant, tribut du roi de Siam, dont un matelot anglais tient l'une des défenses, et sur lequel est accroupi l'ambassadeur britannique. Une foule de barbares étrangers, dont il est difficile de préciser la nationalité, se presse ensuite : on y distingue seulement un Russe orné d'une large casquette. Enfin, tout à droite, un prince mongol et sa suite terminent le cortège. Au second plan du tableau on aperçoit, à gauche, l'une des portes du palais d'été (*Yuan-ming-yuan*) vers laquelle se dirigent les *porteurs de tribut*, et, à l'arrière-plan, se dessinent les murailles de Péking.

On s'étonnera peut-être, et non sans raison, de voir figurer parmi les peuples tributaires du Céleste Empire, l'Angleterre, la Hollande et la Russie ; mais cet étonnement cessera quand on se sera rendu compte de l'ignorante présomption et des aveugles préjugés dans lesquels sont cristallisés, non seulement le *profanum vulgus* chinois, mais encore la majeure partie des fonctionnaires et lettrés qui le dirigent.

Pour tout bon Chinois, en effet, il n'y a qu'un seul empire au monde, le sien, qu'il appelle pompeusement *T'ien-hia*, le Dessous du ciel, et *Tchoung-kouô*, Empire du Milieu ; à ses yeux, sa patrie occupe le *centre* d'une pléiade de petits États (tous les autres pays du globe) qu'il considère dédaigneusement comme autant de royaumes tributaires et vassaux. Au point de vue chinois, l'empire du Milieu est une grande planète autour de laquelle les États étrangers, satellites plus ou moins considérables, gravitent respectueusement. Il résulte de là que, pour le gros du public, les représentants de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne, etc., ne sont admis et tolérés à Péking qu'au même titre que les envoyés du roi de Corée ou de l'Annam, c'est-à-dire sont envisagés comme des *porteurs de tribut*, qui ne devraient jamais être autorisés à contempler la *face de dragon du Fils du ciel*, à moins de se présenter selon les *rites*, et d'accomplir les *trois agenouillements* et les *neuf prosternements*.

Pour s'en convaincre, l'on n'a qu'à parcourir l'immense recueil des statuts de la dynastie actuellement régnante des Ts'ing (Tartares), intitulé *Tâ-ts'ing-houeï-tien*, rédigé par les plus doctes membres de l'Académie des pinceaux ('Han-lin) et les plus hauts fonctionnaires de l'empire : on y verra, systématiquement classés parmi les États considérés comme ayant envoyé tribut à la cour de Péking, et à côté de la Corée, de l'Annam, de la Birmanie, de Siam, etc., les principales nations de l'Europe, telles que l'Angleterre, la Hollande, le Portugal, etc. ; on y verra que les ambassadeurs de ces contrées y sont mentionnés comme *porteurs de tribut*, et que les cadeaux qu'ils ont été chargés d'offrir par leurs souverains respectifs au Fils du ciel ne sont autre chose que le tribut *dû* par ces princes vassaux à leur suzerain *à face de dragon*. Comme exemple, voici comment ce recueil officiel mentionne l'ambassade de lord Macartney en Chine : « En 1793, le roi d'Angleterre envoya aussi une ambassade apporter un tribut. » Cette phrase n'a point besoin de commentaire : elle définit parfaitement la nature des relations que le gouvernement chinois a entendu avoir avec les autres États.

Sans doute, maintenant que la cour de Péking entretient des ministres dans les principales cours d'Europe, à Londres, à Paris, à Saint-Pétersbourg, à Berlin, ces idées ont bien perdu de leur force, et un grand nombre de mandarins, réveillés de leur présomptueuse léthargie, commencent à avoir une notion à peu près juste et raisonnable de la position de leur patrie dans le monde, notion qui finira peu à peu, au fur et à mesure que les points de contact de la Chine avec l'Occident se multiplieront, par s'infiltrer dans l'esprit de leurs concitoyens.

Mais combien aussi répètent et répandent, chez le peuple naïf et enfant qu'ils gouvernent, les maximes pétrifiées de l'ancienne politique chinoise et les erreurs dont ils ont été nourris dès leur berceau ! A l'heure actuelle, vous entendrez de purs Chinois, que le contact abhorré des Européens n'a pas encore souillés, vous soutenir imperturbablement que les troupes françaises et anglaises qui campèrent en 1860 sous les murs de Péking (on s'en souvient du reste à peine en Chine) formaient tout uniment la suite des *porteurs de tribut* français et anglais, suite d'autant plus nombreuse, plus imposante, que les souverains de l'Angleterre et de la France voulaient faire plus d'honneur au Fils du ciel.

CAMILLE IMBAULT-HUART,
Interprète.

MARIETTE-BEY.

II. — Le Musée de Boulaq.

Voy. t. LI, pag. 233.

Ce terrain du port de Boulaq était un enclos rectangulaire de médiocre étendue, dont un des grands côtés formait, au couchant, un quai sur le Nil. Les trois autres côtés étaient occupés par des hangars et des magasins délabrés ayant appartenu à la compagnie de remorquage, en faillite depuis la création du chemin de fer d'Alexandrie au Caire. C'est là que pendant des siècles on abordait quand on venait du Nord ; c'est en ce lieu même que Mariette débarqua pour la première fois en 1850. Le magasin du sud servit d'habitation, et pendant nombre d'années, le bey et sa famille durent se contenter de ce rez-de-chaussée humide, dépourvu de foyers et exposé à l'inondation périodique, ou se réfugier sur le bateau à vapeur du Musée, amarré au pied du quai, — une véritable fournaise où l'on est dévoré par les moustiques dès que revient le printemps. C'est aujourd'hui l'unique demeure de son successeur, M. Maspero, membre de l'Institut de France.

Peu à peu on replâtrait les murs des magasins, et, pour voiler leur misère, Mariette décorait de

fresques à l'égyptienne quelque chambre où il exposait avec le goût qui le caractérisait des groupes de statues nouvellement découvertes. Un plafond venait-il à fléchir, on obtenait la permission de le reconstruire, mais en l'exhaussant sur un cordon de fenêtres; et c'est ainsi que furent refaites et embellies successivement toutes les salles de la partie la plus ancienne du Musée actuel, celles de l'ouest. De temps à autre on obtenait une parcelle du terrain voisin et on y construisait une annexe. Un jour vint bientôt, dès 1863, où la capitale de l'Égypte se trouva en possession d'un Musée élégant, riche de monuments inestimables et de provenance connue, mais assez légèrement construit et de dimensions insuffisantes pour permettre d'y exposer tout le contenu des magasins de dépôt.

Sans daigner y venir jamais, les vice-rois Saïd et Ismaïl-Pacha en devinrent très fiers, et ils en faisaient faire les honneurs par Mariette aux têtes couronnées, aux princes, ambassadeurs, célébrités du monde entier ou voyageurs de distinction qui affluaient en Égypte, alors que le souverain pouvait encore leur offrir ses bateaux à vapeur pour voyager sur le Nil pendant un mois, et qu'il le faisait avec cette grâce dont personne certainement n'a perdu le souvenir.

Pendant leurs règnes, Saïd et Ismaïl-Pacha méditèrent sans cesse de faire reconstruire magnifiquement le Musée dans un endroit plus spacieux et plus en vue, savoir : au milieu de la place Ezbékiyèh ; dans les anciens jardins de Bonaparte, propriété de Kiamil-Pacha; sur un emplacement voisin du consulat général de France ; près de la gare du chemin de fer d'Alexandrie, de l'autre côté du pont appelé *Kantara-el-Limoun;* sur deux points différents de Ghézireh, l'île de Boulaq, où l'on prépara d'énormes fondations en face du Musée actuel. A l'origine, Saïd-Pacha avait eu un instant l'idée folle d'installer le Musée dans le *temple du Sphinx,* découvert, en 1853, par Mariette, auprès des grandes pyramides. Il faillit aussi embellir le Musée de Boulaq des débris d'une galerie en fonte provenant du palais de Kasr-en-Nil, construction fantastique restée inachevée, bien qu'elle eût été prônée, en 1859, par un journal d'Alexandrie en des termes qui méritent de passer à la postérité : « Un magnifique palais en fonte dorée, du plus pur style arabe, et sortant des premières fabriques de France, va s'élever et fera époque dans la capitale de l'Égypte, en rappelant les monuments des califes dont l'architecture paraissait oubliée (*sic*). » (¹)

En dernier lieu, le Musée faillit être transporté dans la grande bâtisse inachevée qu'Ismaïl-Pacha appela l'*École des filles nobles,* et qui avait dû devenir un simulacre de nos pensionnats de Saint-Denis et d'Écouen; sans doute on y eût vu les filles d'Arabi et de Toulba transformées en demoiselles de Saint-Cyr et jouant *Athalie*... En mars 1879, l'émigration du Musée vers ce noble édifice paraissait imminente; le ministère franco-anglais de

(¹) Reproduit dans *la Patrie* du 18 septembre 1859.

Blignières-Wilson avait obtenu du gouvernement égyptien un crédit de 100 000 francs pour mettre en état une portion des bâtiments, selon les plans de M. Ambroise Baudry, architecte français, et y installer les collections dans une salle de 42 mètres de long. Sans s'y opposer, Mariette hésitait et temporisait; les avantages réels d'un local plus spacieux et mieux à l'abri ne lui paraissaient pas compenser ceux qu'il allait perdre en s'éloignant du Nil et de son bateau à vapeur, cet indispensable engin du service d'inspection, de fouilles et de conservation, instrument toujours convoité, disputé, réclamé par la jalouse administration des arsenaux. Le transport au loin de vingt mille monuments imperceptibles ou colossaux l'effrayait pour le danger du vol ou celui des avaries. La chute du ministère européen mit fin à ces perplexités et à ces hésitations; il ne fut plus question de transporter le Musée; et de tant de projets émis depuis vingt ans, il ne resta qu'une collection considérable et graduée de plans et de devis variant de 50 000 fr. à un million (¹).

Au grand contentement de Mariette, le gouvernement laissa le Musée où il était et consentit à faire restaurer les anciens bâtiments. On emballa les collections, mais seulement pour les transporter dans les magasins adjacents. Pendant l'été de 1879, on reprit en sous-œuvre les murs des salles, on éleva d'un mètre le niveau de leur sol et on le bétonna, pour les placer à l'abri des crues du Nil qui leur communiquaient une humidité destructive ou les transformaient en piscines.

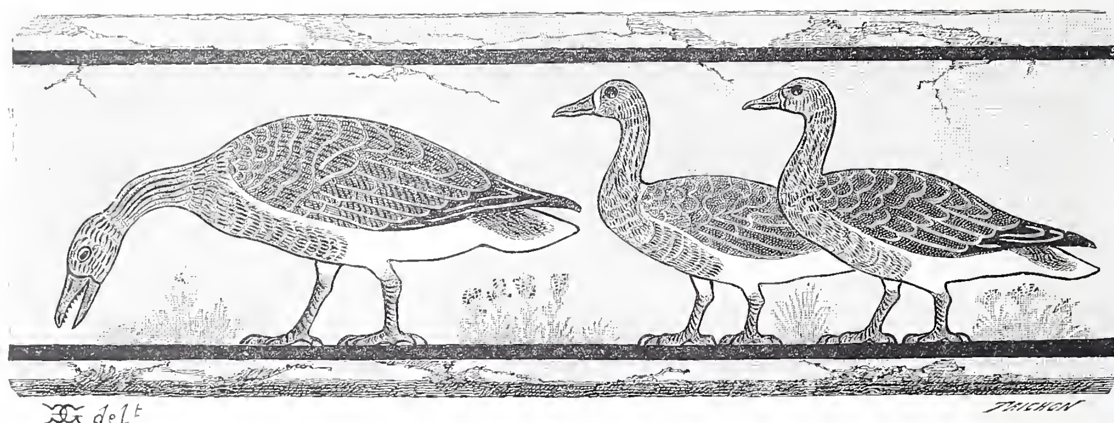
L'automne de 1879 et l'hiver de 1880 furent employés par Mariette à réorganiser, à embellir son Musée : « Vous ne vous y reconnaîtrez plus, nous écrivait-il le 14 janvier. L'ancien Musée de Boulaq est mort, c'est un nouveau qui naît. Celui-ci n'aura presque rien de commun avec son prédécesseur. » Le plaisir était vif, pour Mariette, d'assurer par des améliorations et des embellissements la conservation de son œuvre de prédilection aux lieux mêmes où il l'avait fondée; mais ce bonheur lui coûta la vie, ou du moins ce qui lui en restait. Il ne s'était jamais ménagé, et, dans ses premières campagnes, en 1850, puis en 1857, il avait eu « toujours le diable au corps », comme il le dit lui-même. Ni la violence de l'été, ni l'heure du jour, ni les privations, ne l'arrêtèrent jamais dans son irrésistible mouvement. Dès 1860, il se sentit atteint secrètement mais profondément et de plus en plus. En 1877, une violente attaque de diabète faillit l'enlever et le mit près de la mort; mais, ne voulant pas disparaître sans avoir terminé, ou, pour mieux dire, sauvé son œuvre, il lui sacrifia ses dernières forces. Pendant l'hiver de 1880, étant toujours exposé aux humides courants d'air de salles en re-

(¹) C'est à cette époque, en mai 1879, que le khédive Ismaïl éleva Mariette-Bey à la dignité de pacha, titre bien mérité, mais qui eut l'inconvénient, comme il le sentait lui-même, de changer le nom historique dont il avait signé tous ses ouvrages. Voir, dans les publications de l'Académie des Inscriptions, l'*Éloge* de Mariette-Pacha, prononcé par M. Wallon en séance solennelle, le 23 novembre 1883. Ce travail est le plus complet qu'on ait encore publié.

construction et ouvertes sur le Nil, on vit le mal qui le minait dériver en phtisie laryngée; et pour toujours, du moins pour l'année qui lui restait à vivre et à souffrir, il perdit la voix et l'espérance.

Jusqu'en 1880, les dispositions intérieures et extérieures du Musée restèrent à peu près les mêmes, bien que Mariette, possédé du démon du *mieux* et doué d'un goût aussi délicat que difficile, s'occupât sans cesse d'améliorer leur aspect en changeant de place les statues et les objets les plus remarquables. L'extérieur était tel autrefois que l'a montré notre gravure [1]. Au point dont nous la regardons, est placée la vieille maison de Mariette, toute branlante, avec ses deux étages de vérandas d'où la vue s'étend vers la gauche et le couchant, sur le petit bras du Nil, puis sur les palmiers de Ghézireh qui, vers le soir, se profilent en couleur sombre devant le ciel tout en feu. A chaque instant les *djermes* à grandes voiles montent ou descendent le courant, avec ces mélopées lentes coupées de vifs refrains, qui sont aussi anciens que l'empire des pharaons et n'ont fait que changer leurs invocations à Osiris et à la pléiade des dieux pour les litanies d'Allah et des saints de l'islam.

Devant la maison s'étendait une grande cour ombragée d'arbres que l'infiltration ou l'irruption des eaux d'inondation ont fait périr les uns après les autres. Sur ces arbres ou dans des cages voltigeaient une trentaine de petits singes dont le spectacle était le délassement favori de Mariette, qui se vantait d'avoir découvert jusqu'à neuf mots de leur vocabulaire. Au milieu errait, parmi les chats et les canards, un troupeau de gazelles dont la préférée montait toujours l'escalier de la maison à



Musée de Boulaq. — Peinture d'un tombeau de l'Ancien-Empire, à Meydoum

l'heure des repas, pour picorer jusque dans les assiettes des convives, ou poser ses fines jambes sur leurs genoux et flairer leurs lèvres avec son frais museau frétillant.

L'hospitalière demeure accueillait avec joie, et le plus souvent possible, un petit nombre d'amis intimes et tous les animaux qui se présentaient. On y vit jusqu'à un chameau savant, gagné à la loterie, qui accourait s'agenouiller avec respect devant quiconque entrait dans la cour.

Maintenant les arbres sont tombés, le maître et ses filles bien-aimées ont disparu, la maison est vide et muette, et le troupeau de gazelles s'est dispersé. Seul reste d'un monde éteint, un pauvre chien errant recueilli naguère à demi étranglé par ses semblables, se traînait encore sous les piliers du gîte abandonné, répondant d'un œil caressant au nom d'aventure que jadis on lui jeta : « Détritus !... »

A suivre. ARTHUR RHONÉ.

Le Langage des Oreilles.

« Le mouvement des oreilles d'une mule, dit un voyageur [2], est un langage mimé. Les oreilles droites, tournées en avant, signifient force, repos, esprit satisfait, muscles d'acier, estomac plein. Les oreilles légèrement divergentes indiquent un commencement de fatigue, une nourriture insuffisante. Au fur et à mesure que les oreilles baissent, semblables à la colonne de mercure d'un thermomètre quand vient le froid, les muscles se relâchent, la force diminue, mais la bonne volonté subsiste encore. Les oreilles molles battant la mesure à chaque pas, c'est le signe d'une fatigue extrême, qui commence à influer sur le moral. Une oreille droite, l'autre couchée, veulent dire, mauvaise humeur à la suite de traitements injustes et brutaux ; les deux oreilles droites, une en avant, l'autre en arrière, mauvais caractère. »

(1) Tome LI (Ier vol. de la 2e série), p. 233.
(2) M. Wiener.

Indulgence.

Celui-là seul qui n'aurait jamais commis une faute aurait le droit d'être un censeur sévère de la conduite des autres, mais un homme de tant de vertus aurait certainement celle de l'indulgence.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

TAGLIAPANNI,

PAR MORONI.

École vénitienne ; seizième siècle.



Galerie nationale, à Londres. — Portrait d'un tailleur, par Giambattista Moroni.

Cette belle peinture, que possède la Galerie nationale de Londres (¹), est désignée sur les catalogues par le nom italien de la profession du modèle, *Tagliapanni* (Taille-Étoffes). Le peintre, Giambattista Moroni, né à Albino, sur le territoire de Bergame, vers 1510, mort en 1578, était un élève d'Alexandre Bonvicino, surnommé le Moretto, qui avait eu pour maître le Titien. Si Moroni n'égala point le Moretto dans ses grandes compositions, il lui fut supérieur comme portraitiste. Le Titien le

(¹) Numéro 697 du catalogue.

tenait en très haute estime. Il donnait à ses figures non seulement une ressemblance parfaite, mais aussi « l'âme et la vie. » (Lanzi.)

Moroni a représenté le tailleur, armé de ses ciseaux, devant une étoffe noire; le pourpoint est blanc; les trousses sont rouges.

On ne sait pas précisément si ce Tagliapanni vivait à Brescia, à Bergame, ou à Venise même. Il est probable toutefois qu'il exerçait son métier à Venise, où s'établissaient de préférence les plus habiles artisans de toute la province. Quels que fussent la richesse et le goût des nobles du gouvernement de Bergame, sa patrie, leur clientèle ne pouvait pas valoir, pour un maître tailleur, celle des patriciens et des patriciennes de la Reine de l'Adriatique. Le luxe des vêtements s'était développé à Venise, au seizième siècle, avec une magnificence extraordinaire, comme on peut en juger par les peintures du Titien, de Véronèse et du Tintoret. L'admirable tableau des *Noces de Cana,* dans le grand salon carré du Louvre, n'en saurait donner qu'une idée incomplète. On trouve dans les recueils des chroniqueurs des renseignements curieux qui surpassent encore les témoignages de l'art. Lors de la réception de Henri III, en 1574, à Venise, on vit, par exemple, dans la salle du grand concert du palais ducal, deux cents patriciennes, choisies parmi les plus nobles et les plus belles, magnifiquement vêtues, parées de diamants et de perles, offrant un spectacle sans pareil au roi de France assis sur un trône drapé d'or dont le baldaquin descendait jusqu'au sol couvert de riches tapis. Il faut se rappeler que Venise pouvait; sans exposer sa fortune, pourvoir à toutes ces prodigalités au moyen de ses riches manufactures de tissus de soie, d'étoffes de laine fine, etc., et de tout ce que ses trois mille navires lui apportaient chaque jour d'Orient, ainsi que de toutes les autres parties du monde connu. On peut dire qu'aux quinzième et seizième siècles, aucune ville de l'Europe n'était dans des conditions à pouvoir rivaliser de luxe et de somptuosité avec cette république si laborieuse, si active, si utile à la civilisation comme intermédiaire entre l'Asie et l'Europe, et animée d'un goût si généreux pour les arts.

Cependant on avait d'abord essayé de contenir, par des lois et règlements, dans quelques limites la passion exagérée des riches parures, surtout de celles des dames, qu'on aurait voulu retenir simples et modestes à leurs foyers presque comme en pays mahométan : l'usage des hauts patins paraît même avoir été inventé ou encouragé pour leur rendre difficiles ou rares les visites et les promenades; mais peu à peu on avait été obligé de renoncer à ces prohibitions somptuaires. Un édit avait permis d'abord aux dames invitées à des fêtes de « porter leurs vêtements et joyaux quelconques de nature à leur sembler le plus favorables à l'ornement de leur personne. » On avait toujours été moins rigoureux à l'égard des hommes. Un édit avait permis, même aux citadins, de porter le même vêtement que les nobles, « de peur que si les nobles étaient distingués d'habit, le peuple ne reconnût trop visiblement le petit nombre de ceux qui le gouvernaient. »

Amelot de la Houssaie dit dans sa curieuse Histoire du gouvernement de Venise (1678) : « Il s'était glissé un abus à Venise, que tous ceux qui avaient été conseillers de la Seigneurie, sages-grands, ou ambassadeurs, continuaient de porter la veste ducale, pour se distinguer des autres nobles par ces signes des charges qu'ils avaient exercées. De sorte que la robe, qui servait d'ornement de distinction aux premiers magistrats de la ville, devenant tous les jours plus commune à cause de la vicissitude de ces charges, qui sont de peu de durée, le Grand Conseil, pour empêcher un désordre qui ruinait l'égalité et faisait murmurer le reste de la noblesse, commanda par un décret à tous les nobles qui n'étaient pas en charge de quitter cette veste. A quoi ils obéirent de bonne grâce dès le lendemain. La défense des perruques eut un pareil succès. »

« Pour l'habillement extérieur des nobles, dit le même auteur, il n'y a pas de différence entre les riches et les pauvres, si ce n'est par la propreté; car il faut que leur robe soit d'un même drap, lequel se fait à Padoue; et si quelqu'un en osait porter une de drap d'Espagne, d'Angleterre ou de Hollande, il en payerait chèrement la façon. Mais les jeunes nobles qui sont riches se distinguent assez des autres par l'habit de dessous, qui est ordinairement de quelque belle étoffe de soie à grandes fleurs, toute chamarrée de larges dentelles, souvent avec un pourpoint de brocart d'or ou d'argent, faisant paraître tout cela par l'ouverture de leur robe, qu'ils quittent en gondole pour s'attirer les yeux de leurs compagnons... Quelques jeunes nobles qui ont quarante ou cinquante mille ducats de rente, se croiraient fort malheureux s'il leur fallait vivre comme leurs premiers ancêtres. » [1]

Éd. Ch.

UN TIMIDE.

Suite. — Voy. p. 49.

III

On pourrait croire que c'est ainsi qu'il faut toujours agir avec les enfants; non, erreur, les faits l'ont prouvé.

Jean, le dernier de tous, avait été choyé par les sœurs : c'était une poupée à laquelle toutes voulurent donner leurs soins. Mais après avoir été un moment l'enfant gâté de la famille, il se développa plus librement que les autres, et, chose curieuse, parce qu'il grandit comme il voulut, il ne ressemblait à aucun de ses frères. Beaucoup le remarquaient.

(1) Pour plus de détails, consulter le bel ouvrage de M. Yriarte : *la Vie d'un patricien de Venise au seizième siècle,* publié avec un goût parfait par J. Rothschild. Paris, rue des Saints-Pères.

— Votre dernier sera un finaud, disaient les voisines à Mme Reymond; celui-là aura sa tête, vous verrez, il est bien intelligent.

C'était vrai, on le voyait, du reste, à son regard vif, noir, pénétrant, à ses mouvements nerveux, un peu brusques; et, contraste bizarre, quand il étudiait ou regardait un livre d'images, l'intérieur d'une montre, il demeurait immobile, attentif, tellement absorbé que rien ne pouvait lui faire tourner la tête. Il lisait beaucoup, entassait dans sa mémoire toute sorte de choses, des récits de guerre, de voyages et d'aventures, la botanique et la zoologie des almanachs agricoles. Et, à certains jours, enfiévré par ce qu'il venait d'apprendre : « Moi, je veux être soldat, disait-il », et à quelques heures de là : « Quand je serai grand, je veux voyager. »

— Un enfant ne dit pas : « Je veux », entends-tu bien, répondait la mère; tu feras ce que je te dirai. Ne t'avise pas d'avoir mauvaise tête comme ton frère Jacques; tu as vu ce que cela lui a coûté...

Le frère Jacques n'avait pas suivi l'exemple des autres; le séjour à la ferme de l'oncle Pierre l'avait émancipé. Renvoyé, puis revenu à la maison, il était rentré chez un fermier qui l'avait chassé de chez lui, après quelques mois.

— Ah! tu crois que c'est ici qu'on veut te laisser déshonorer le nom de ton père!

Et, six semaines après, Jacques, enrôlé dans une des premières fournées d'émigrants pour l'Australie, partait en promettant à sa mère tout ce qu'elle voulut. Nous croyons qu'il a tenu parole.

Le souvenir des larmes de ce frère arrêtait net les velléités du petit Jean. On ne peut comprimer la pensée cependant; malgré sa mère, les idées trottaient toujours dans sa tête, et, quelques jours plus tard, après avoir longtemps réfléchi :

— Maman, je veux apprendre...

— Tais-toi.

Comme il était appliqué à l'école, l'instituteur l'aimait et parlait souvent de lui à Mme Reymond :

— Il faut le faire étudier, il donnera quelque chose.

— Croyez-vous?

— Oui, je vous assure, il a une tête à devenir ministre.

— Je ne sais pas encore ce que j'en ferai; on a le temps de se décider.

Les grands frères s'en allaient les uns après les autres, les sœurs se mariaient, Mme Reymond, fatiguée et vieillie, ne pouvait demeurer seule :

— Il faut que Jean reste à la maison, disaient les frères.

Tous étant de cet avis, Jean ne pensa pas qu'il pût faire autre chose.

Dompté, rompu à l'obéissance, de temps en temps, cependant, il regimbait encore, quand les sœurs aînées lui commandaient quelque chose venant à la traverse de ce que la mère disait. Il avait neuf ans, et ceux qui l'avaient vu trois ans auparavant ne l'eussent pas reconnu : le petit indiscipliné soumis, son œil si gai voilé, habitué à ne faire que ce qui lui était commandé, n'osait plus sortir ni jouer sans demander permission, et si parfois, la mère absente, il voulait s'échapper, les sœurs le retenaient au logis avec autorité.

Le moment était venu de songer à un état.

— Qu'est-ce que tu veux apprendre? lui demanda la mère.

— Je ne sais pas.

— Comment, tu ne sais pas?

— Non!

— Alors tu ne songes pas qu'il te faut travailler!

A force d'avoir comprimé ce petit être, on était arrivé à étouffer en lui toute expansion, et aujourd'hui qu'on l'interrogeait et qu'il eût pu parler, il ne savait que répondre.

Il eût bien voulu être mécanicien, comme ses frères, faire aller des rouages, des engrenages, essayer des combinaisons, mais...

— Sais-tu quoi? il te faut être graveur; on ne garde pas longtemps une molette, c'est ton père qui le disait : les modes changent et il y a toujours de l'ouvrage.

Jean entra donc en apprentissage. Intelligent et soumis, il apprit vite son état, se fit aimer de ses patrons, des ouvriers, des camarades. Quoique sévèrement mené, il prit plaisir à son métier. Une certaine liberté régnait à l'atelier, on y chantait, on y racontait des histoires.

Il revenait tout gai à la maison à l'heure des repas, et fier de travailler avec des hommes, d'apprendre chaque jour quelque chose, reprenant un peu de sa verve assoupie, il parlait avec volubilité, oubliait de manger.

Il fallait lui entendre dire comme il se plaisait! il allait devenir un vrai ouvrier, ça ne tarderait pas...

— Tu ne sais rien et tu veux toujours parler; tais-toi, disait la mère.

Etonné, il s'arrêtait sans comprendre qu'on ne s'intéressât point à ce qu'il faisait. D'autres fois, les sœurs même arrêtaient ses expansions; comme la mère, elles avaient pris l'habitude de commander à l'enfant, si bien qu'il perdit peu à peu toute assurance, et, avec elle la gaieté s'en alla. Il prit l'air sombre, préoccupé, n'osa plus rien dire, se crut incapable de se diriger puisque, sans cesse, on lui faisait la leçon. A quinze ans c'était un timide, et comme un défaut en entraîne d'autres, il devint gauche, embarrassé, se méfia de lui, ne parla plus qu'en bégayant lorsqu'on l'interrogeait, et encore en regardant sa mère et ses sœurs, de peur d'être grondé.

IV

Avec les années, Mme Reymond devenue exigeante, pénible, se plaignait un peu de tout, par manie, par habitude plus que par raison. Jean faisait ce qu'il pouvait, lui évitant toute peine, prévenant ses désirs, si bien que sa présence était

devenue nécessaire à la pauvre femme et que, l'apprentissage terminé, ses patrons lui ayant conseillé d'aller chercher de l'ouvrage à Colmar ou à Mulhouse pour se perfectionner, la mère s'y opposa et les sœurs trouvèrent aussi que cela n'était pas possible.

— Laissez-le aller, disaient les patrons; quand il reviendra, il y aura de l'ouvrage pour lui, dans ce moment il n'y en a pas.

On dut se soumettre à la nécessité, et Jean partit.

Ce fut le plus beau souvenir de sa vie que ce séjour en Alsace, il en parla jusqu'à ses derniers moments. Avec quelle ardeur il travaillait! Comme il s'intéressait à tout ce qu'il voyait, notant les choses dans sa mémoire, redevenant lui et se disant : « Quand je retournerai en Suisse, je vais leur en apprendre, du nouveau; s'ils veulent (il songeait à ses patrons), nous arrangerons quelque chose de soigné, ce ne sera pas difficile. » Et, sa tête s'échauffant à ces idées, il vivait dans un bonheur d'imagination qui illuminait sa figure d'un sourire continu.

— Tu es toujours content, toi, lui disaient ses camarades, tu as bien raison.

Comme il aimait son métier plus que toute autre chose, il se réveillait heureux à l'idée de reprendre son travail. On lui confia peu à peu des modèles plus difficiles, puis des pièces de choix qu'il réussit parfaitement. Le succès donna des ailes à ses projets : il pensait que lui aussi dirigerait un jour un atelier; mais il faudrait encore voyager, voir Strasbourg, Nancy, Paris, avant que de revenir au pays.

Rien ne fait mieux marcher qu'une idée bien arrêtée, on va alors droit au but, sans regarder à droite ou à gauche. Quoique sûr de ses forces, sa confiance en lui n'était point absolue, un rien l'eût ébranlée, un mot d'encouragement la fortifiait.

— Allez, lui avait dit son patron, allez, jeune homme, travaillez toujours comme cela et vous réussirez.

A suivre. A. Bachelin.

Tolérance.

On ne saurait se dire tolérant lorsqu'on parle avec mépris de ceux dont on ne partage pas les opinions ou les croyances. Supposer que l'on est nécessairement de mauvaise foi ou sot lorsque l'on ne pense pas ce que nous pensons, lorsque l'on ne croit pas ce que nous croyons, ou que l'on croit ce que nous ne croyons pas, c'est faire preuve tout au moins de peu d'étendue d'instruction, d'intelligence ou d'imagination. L'histoire atteste qu'il n'est pas une seule grande doctrine, de quelque nature que ce soit, qui n'ait compté parmi ses adhérents des hommes d'une haute supériorité d'esprit et d'une absolue sincérité. Il peut nous suffire, d'ailleurs, de regarder et d'observer attentivement, sans prévention, la variété de toutes les combinaisons de pensée et de sentiment possibles dans les âmes qui nous entourent, pour que nous nous rendions au devoir d'être prudents et équitables dans nos jugements. Éd. Ch.

Une Vision de Faraday.

Faraday comparait ses intuitions de la vérité scientifique à des illuminations internes. Un jour, après de longues réflexions sur la force et la matière, il aperçut tout d'un coup, dans une vision poétique, le monde entier « traversé par des lignes de forces » dont le tremblement sans fin produit la lumière et la chaleur à travers l'immensité. De là sa théorie sur l'identité de la force et de la matière.

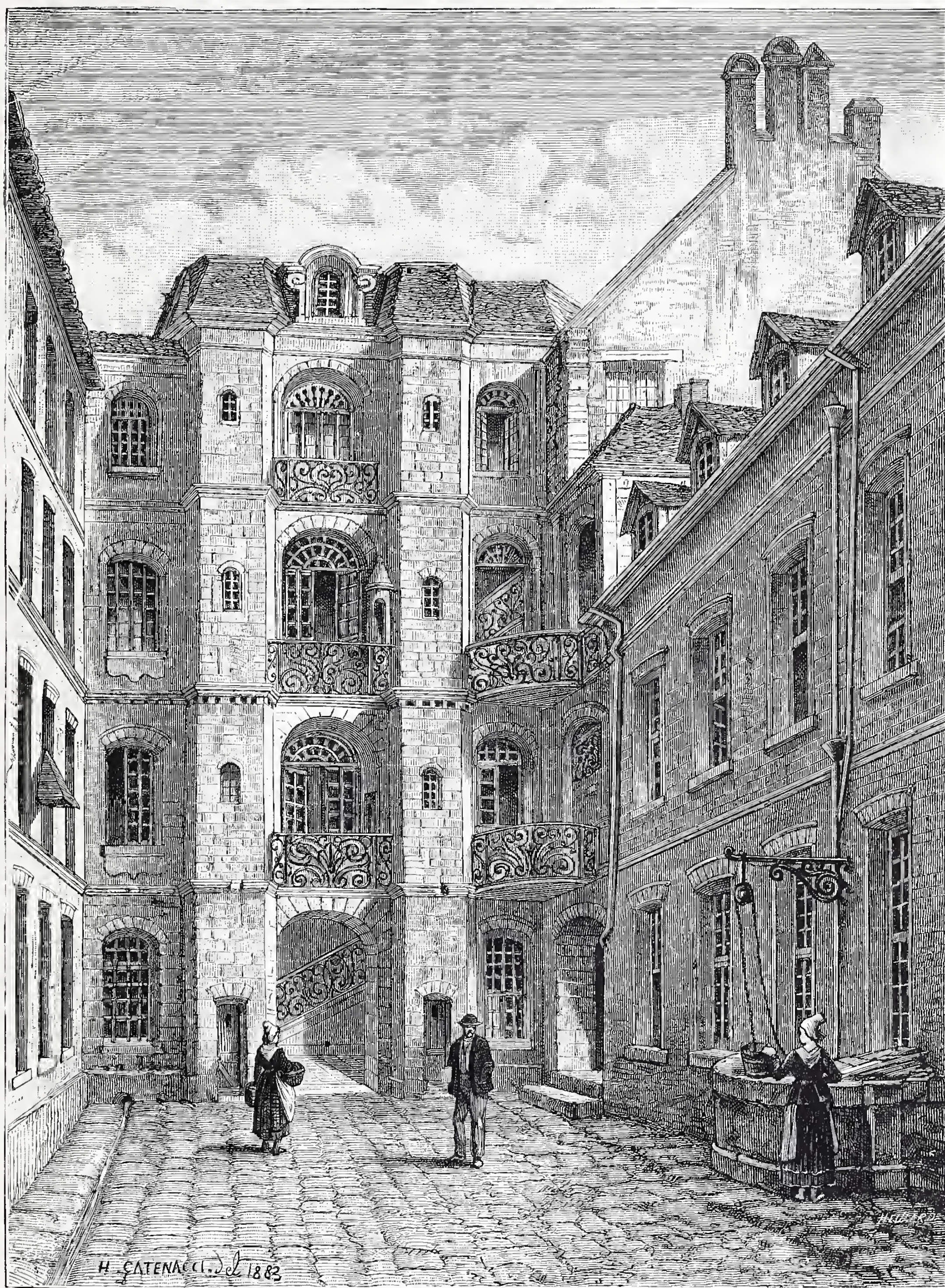
LES ANCIENS HOTELS DE NANTES.

Quand on parcourt les quais de Nantes, particulièrement le quai Duguay-Trouin, ceux de Turenne et de la Fosse, on longe une suite d'anciennes maisons ou plutôt d'hôtels à la façade sculptée, aux portes et aux fenêtres cintrées entourées d'ornements allégoriques, aux balcons saillants, supportés par des cariatides et décorés d'élégantes ferrures. Ces hôtels ont été construits et habités au dix-huitième siècle par de riches négociants. Le commerce de Nantes était alors à son apogée, et l'on ne peut constater sans regret qu'il tirait en partie sa prospérité d'une source impure, la traite des noirs. De 1750 à 1790, les navires nantais transportaient chaque année aux Antilles plus de dix mille esclaves.

Dans une étude sur Nantes publiée en 1837, Emile Souvestre racontait qu'il avait eu l'occasion de voir deux de ces armateurs qui avaient fait la traite, qui la faisaient encore bien qu'elle fût prohibée depuis 1815, et qu'à sa grande surprise il avait trouvé en eux des hommes de mœurs honnêtes et douces, pères tendres, maris aimables, amis dévoués. L'un d'eux, au moment où il lui rendit visite, était dans son salon, dont les lambris étaient ornés d'une douzaine de portraits au pastel représentant des membres de la famille, tous jeunes, enfants ou adolescents des deux sexes, tous souriants, les joues roses, les yeux bleus, et tenant à la main un innocent attribut, un nid, une fleur, une poire ou une orange. L'armateur avait sur ses genoux deux petites filles charmantes qui jouaient avec ses breloques, tandis que sa femme, assise en face de lui, berçait tendrement un nouveau-né dans ses bras. Il parla, sans aucun embarras, de la traite des nègres; il raconta d'un air peiné qu'un jour un de ses navires, poursuivi par une corvette anglaise, avait été obligé de jeter sa cargaison par-dessus le bord pour éviter d'être pris en contravention. Il considérait d'ailleurs la traite comme un moyen d'arracher les noirs à l'ido-

lâtrie et de les faire participer aux bienfaits de la civilisation. Peut-être était-il sincère; il se pouvait que sa conscience, éveillée sur tout le reste, ne fût aveugle que sur ce point-là.

Les charmants petits palais des quais de Nantes ne sont plus habités par le haut commerce; ils ont été délaissés pour les maisons modernes, peut-être plus confortables, mais assurément plus banales,



Intérieur d'une cour, à Nantes. — Dessin de Catenacci.

des quartiers neufs. Si l'on y pénètre, on éprouve une singulière impression en voyant les luxueux salons d'autrefois transformés en magasins, les boiseries sculptées et dorées, cachées par des comptoirs et par des rayons poudreux, chargés de marchandises. Les escaliers ont conservé leurs rampes magnifiques, mais les marches en sont usées et ordinairement disparaissent sous une couche de boue séchée. Les étages supérieurs sont souvent occupés par de pauvres ménages d'artisans.

La maison dont notre gravure reproduit la cour intérieure est située quai de Turenne, où elle porte le numéro 9.

E. L.

GODLIEF DERK.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 58.

IX

Il a bien raison, le proverbe qui dit : « L'appétit vient en mangeant! »

Quand Sofje revint de la cuisine, avec les éléments d'un copieux goûter, Godlief jura ses grands dieux qu'il n'avait ni faim ni soif, et ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il parlait sincèrement.

Uniquement pour complaire à sa sœur, il mangea quelques bouchées; mais les bouchées lui parurent si délicieuses, comparées à la cuisine du bord, qu'il retourna de lui-même au morceau. Bref, il goûta comme s'il n'avait pas déjeuné et comme s'il ne devait jamais dîner.

Sa mère et sa sœur le regardaient manger avec recueillement, l'empêchant de parler, de peur qu'il ne perdît un coup de dent.

Le moment vint pourtant où Godlief déclara qu'il ne pouvait plus réellement avaler une bouchée. Alors Sofje lui servit le café, et après le café un grog au schiedam.

Après le grog, Godlief tira sa pipe de sa poche; mais il avait tant de choses à dire et à entendre qu'il oublia complètement de la bourrer.

X

La petite maison du canal avait cela de commun avec les peuples heureux qu'elle n'avait pas d'histoire. La petite chronique de la vie quotidienne fut bientôt épuisée, et ce fut au tour de Godlief de parler pour tout de bon. Il conduisit ces dames dans toutes les parties du monde, les amusa, les fit rire, les étonna, les confondit et leur donna la chair de poule, tour à tour.

Il lui fallut décrire les arbres et les bêtes des pays qu'il avait vus; dépeindre les indigènes qui avaient de brillantes parures et ceux qui ne portaient pas de parure du tout; énumérer les mets qu'il avait mangés, les fruits, les légumes, les poissons et même les reptiles, les chasses et les pêches auxquelles il avait assisté. Il redressa gentiment l'erreur de sa mère, qui prenait la baleine pour un poisson, et fit frémir sa sœur en lui parlant de la purée de vers à soie.

— C'est comme une vraie promenade! s'écria Mme Derk d'un air ravi.

— Et rien ne vous a jamais arrêtés? demanda Sofje.

— Rien, ou du moins pas grand'chose, répondit nonchalamment Godlief.

— Et, ce quelque chose qui n'était pas grand'chose, dis-nous un peu ce que c'était, reprit Sofje.

— Oh! cela n'en vaut réellement pas la peine.

— Raconte toujours.

XI

« Comme la *Cérès* approchait des côtes de la Chine, deux jonques chinoises étaient sorties d'une espèce de chenal. Ces deux jonques étaient montées par des pirates chinois. C'est la *Cérès* qui ouvrit le feu; les deux jonques continuèrent d'avancer.

» Croiriez-vous, s'écria Godlief avec un indignation comique, que ces gueux de Chinois avaient de l'artillerie? Croiriez-vous qu'ils pointaient aussi juste que nos hommes à nous?

» Le capitaine Zand se fâcha; et l'on devina qu'il était fâché, parce qu'il parlait bien plus tranquillement qu'à l'ordinaire. Tout à coup j'entends le sifflement d'une bombe; la bombe arrive sur le pont et n'éclate pas tout de suite. Les hommes se jettent à plat ventre, le capitaine Zand reste debout, regardant la bombe, comme si c'était un petit enfant qui se roule dans le sable.

» Ce n'était pas par bravade qu'il faisait cela, c'était pour donner du cœur aux hommes. Je me dis tout de suite en moi-même : — Sa peau vaut plus que la tienne, tu ne vas pas le laisser écharper!

» Alors, je me jette devant lui. La bombe éclate... »

XII

Mme Derk saisit la main de son Godlief dans les deux siennes et la serre avec une énergie extraordinaire. Sofje le regarde avec des yeux singuliers. Pour un rien elle pleurerait. Mais à quoi bon pleurer? Il est évident que la bombe n'a pas réduit Godlief en charpie, puisque le voilà là, puisqu'il a tous ses membres, puisqu'il sourit. Sofje a beau se faire tous ses raisonnements, ses lèvres tremblent, ses yeux deviennent humides. Mais, après cela, vous savez, on pleure d'admiration aussi bien que de chagrin. Sofje pleure d'admiration.

« La bombe éclate, continue Godlief, les éclats sautent de tous les côtés, excepté du nôtre.

» Le capitaine Zand me serre la main et me dit tranquillement : — Retourne à ton poste, nous reparlerons de cela.

» Le combat continue; l'une des jonques coule à pic, nous remorquons l'autre jusqu'à un endroit civilisé. Nous remettons nos pirates entre les mains des autorités régulières. Aussitôt livrés, aussitôt pendus, n'en parlons plus. »

— C'est cela, dit Mme Derk, parlons plutôt de ce que t'a dit le capitaine Zand après le combat.

— Le capitaine Zand, reprit Godlief, m'a embrassé devant tout l'équipage; il m'a mis à l'ordre du jour, et il a déclaré qu'il y perdrait son nom ou que je passerais avant qu'il soit longtemps du gaillard d'avant sur le gaillard d'arrière!

Comme sa mère le regardait d'un air surpris :

— Le gaillard d'avant, dit Godlief en manière d'explication, est le pont des matelots, et le gaillard d'arrière celui des officiers.

XIII

Le lendemain, M. le pasteur Bartel, qui ne venait jamais deux jours de suite, se présenta à la porte de la petite maison; il tenait un journal à la main, et il paraissait très ému.

— Où est Godlief? demanda-t-il à Mme Derk, quand Sofje l'eût introduit dans le petit salon.

— Bonté divine! monsieur le pasteur, s'écria Mme Derk, est-ce que Godlief aurait négligé d'aller vous rendre ses devoirs? Il est cependant sorti hier dans l'après-midi, exprès pour aller chez vous.

— Je l'ai vu, ma bonne dame, je l'ai vu, répondit M. Bartel, et même nous avons causé longtemps ensemble. Mais, croiriez-vous qu'il ne m'a pas dit un seul mot de ce qu'il a fait là-bas, quand les pirates chinois ont attaqué la *Cérès;* pas un mot, ma bonne dame, pas un traître mot. Je viens seulement d'apprendre cela en lisant le rapport du capitaine Zand, dans le *Courrier de la mer.*

— Cela prouve que l'enfant est modeste, dit Mme Derk, en regardant M. Bartel avec inquiétude; car elle ne savait pas trop s'il était venu pour lui faire des compliments; elle ajouta : — Il ne faut pas lui en vouloir, monsieur Bartel.

— Lui en vouloir! s'écria M. Bartel en brandissant le *Courrier de la mer;* eh bien, ma foi, il ne manquerait plus que cela. Je suis venu pour lui serrer la main, à lui, et pour vous lire, à vous, le rapport du capitaine Zand; car je suis sûr que le cher enfant vous aura raconté de son acte héroïque juste ce qu'il fallait pour vous le faire comprendre, sans vous dire seulement que tout le monde le regarde comme un héros.

XIV

Quand M. Bartel eut achevé la lecture du rapport, il replia soigneusement le journal et dit à Mme Derk :

— Madame, je vous conseille, à vous, à Sofje et à Godlief, de ne pas venir dimanche prochain dans mon église pour assister à l'office.

— Bonté divine! s'écria Mme Derk en joignant les deux mains.

Elle était épouvantée de ce qu'elle considérait comme une sorte d'excommunication et de mise en interdit.

— Rassurez-vous, ma bonne dame, rassurez-vous, dit M. Bartel en souriant. Si j'interdis, pour une fois seulement, l'entrée du lieu saint à vous et aux vôtres, c'est pour ménager votre modestie. J'ai l'intention de choisir pour sujet de mon allocution l'acte d'héroïsme de votre cher enfant. Je ne le nommerai pas par son nom, bien entendu, mais vous pensez bien que les gens le reconnaîtront tout de suite. Voyez-vous, Mme Derk, ma congrégation se compose de braves gens, mais ces braves gens sont un peu endormis, un peu terre à terre. Après avoir acheté et vendu toute la semaine, ils viennent le dimanche entendre la parole du Seigneur. Mais la parole du Seigneur leur est enseignée depuis si longtemps par le même homme, avec les mêmes gestes et le même son de voix, qu'elle les endort au lieu d'allumer la flamme dans leurs cœurs. J'ai idée que le récit de l'action de Godlief les tiendra éveillés, et qu'ils feront leur profit des réflexions qu'elle me suggère, à moi.

XV

M. Bartel, homme de parole, fit exactement ce qu'il avait annoncé. Voyant que son auditoire avait été profondément ému par le simple récit des faits, il ajouta :

— « Mes amis, n'êtes-vous pas frappés, comme moi, de l'étrange contradiction qu'il y a entre nos actes de tous les jours et la généreuse émotion que nous venons de ressentir tous ensemble? Par nos actes de tous les jours nous semblons proclamer que la vie est le souverain bien et que nous ne ferons jamais assez d'efforts pour la conserver et l'embellir. Et cependant, qu'un homme, qu'un enfant comme celui qui s'est levé parmi nous, prouve, en s'offrant à la mort, que la vie n'est rien à ses yeux au prix de l'honneur et du devoir, notre âme frissonne et elle a comme la vision d'une vie supérieure. En cela, l'âme d'un peuple est toute pareille à l'âme d'un homme. Ni la richesse, ni les douceurs de la paix, ni les triomphes de la guerre, ni la gloire des arts et des lettres, ne l'empêcheraient de s'en aller à l'avilissement et à la décadence, si l'esprit de dévouement et de sacrifice, incarné dans quelques êtres privilégiés, ne venait l'avertir que, même en ce monde, il y a quelque chose de supérieur à la richesse, aux douceurs de la paix, aux triomphes de la guerre, à la gloire des arts et des lettres. »

XVI

Ainsi parla M. Bartel, et quand il eut terminé, les bons bourgeois revinrent chez eux pour boire et pour manger, pour acheter et pour vendre, pour rentrer, en un mot, dans la routine de la vie. Néanmoins, ils emportèrent pour la plupart une idée nouvelle qui agit sur leurs âmes un peu lourdes, comme on dit que le sel agit sur la terre.

Le capitaine Zand prit en main la destinée de Godlief. Il lui apprit lui-même ce qu'un bon marin doit savoir pour devenir un bon officier. A l'heure qu'il est, Godlief Derk est un bon officier.

J. Girardin.

Image de trois croyances.

Je me figure un enfant élevé loin du soleil, et placé, au lever de cet astre, en face d'une grande

ville : ses yeux sont éblouis des rayons qui jaillissent de tous les monuments, et l'admiration les remplit en même temps que la lumière : — qu'il s'imagine que les scintillements émanent d'un immense foyer situé derrière la ville et rayonnant à travers ses ouvertures, voilà le panthéisme ; — qu'il s'imagine qu'il y a autant de foyers distincts qu'il voit luire de monuments, voilà le polythéisme ; — Mais qu'un accident quelconque l'oblige tout à coup à se retourner, il apercevra, précisément à l'opposé de ce brillant spectacle, le vrai foyer de la lumière, et c'est devant ce solitaire du ciel qu'il tombera en extase ; car il verra, dès lors, dans les splendeurs de la terre, un éclat réfléchi et non pas un éclat direct, un effet de la puissance, et non pas la puissance même.

JEAN REYNAUD, *note*.



LES OISEAUX DES TERRES AUSTRALES.

LES PÉTRELS ET LES ALBATROS.

Voy. les volumes précédents.

Les Pétrels, bien connus de tous les navigateurs, sont dans les mêmes conditions que les Fous et les Cormorans : en effet, s'ils abondent particulièrement sur certains points de l'hémisphère austral, ils appartiennent à une famille qui est répandue sur toute la surface du globe et qui compte des représentants jusque dans nos mers. Tous les membres de cette famille, que les ornithologistes appellent famille des *Procellariidés* (1), portent une livrée modeste, n'offrant pas d'autres couleurs que du blanc, du gris, du noir et du brun fuligineux, et ils se distinguent, au premier coup d'œil, des autres Palmipèdes par la disposition de leurs narines, séparées l'une de l'autre par une cloison mince et s'ouvrant par un ou deux orifices, à l'extrémité d'un tube qui occupe la partie supérieure du bec. Les mandibules elles-mêmes, tout en rappelant, par leur forme générale, celles des Cormorans, présentent une complication un peu plus grande, et l'inférieure se termine, de même que son antagoniste, par une sorte d'onglet qui, au lieu de se relever brusquement, se recourbe plutôt vers le bas en suivant la direction du crochet supérieur.

Les pattes ne sont pas aussi fortement rejetées en arrière que chez les Cormorans, de telle sorte que l'oiseau tient son corps moins incliné et montre moins de gaucherie dans ses allures, sans être néanmoins un bon marcheur. Du reste, ce n'est guère que pendant la saison de la ponte que les Pétrels font sur les falaises et sur les îlots voisins des côtes un séjour de quelque durée ; en temps ordinaire ils ne viennent à terre que rarement, et, pour se reposer, se couchent tout simplement sur l'eau en se laissant bercer par les vagues, comme des corps inertes. Leurs pieds sont munis, ainsi que ceux de tous les Palmipèdes, de membranes natatoires, mais celles-ci ne s'étendent pas, comme chez les Fous et les Cormorans, jusqu'au doigt postérieur, qui d'ailleurs est réduit à sa plus simple expression quand il n'est pas complètement atrophié ; elles réunissent seulement les doigts antérieurs et s'avancent jusqu'aux ongles, sans offrir sur leur bord libre la plus légère échancrure.

La queue est courte, pointue et arrondie, et les ailes sont extrêmement aiguës, ce qui dénote des oiseaux doués d'une puissance de vol exceptionnelle. En effet, sous ce rapport, les Pétrels peuvent rivaliser avec nos Hirondelles et nos Martinets. On les voit tour à tour planer sans effort à une grande hauteur, se laisser tomber brusquement entre deux vagues, suivre quelques instants les sinuosités des flots dont ils rasent la crête écumeuse, se relever soudain par quelques coups d'ailes, et reprendre à travers les airs leur course majestueuse.

Ils se meuvent aussi facilement dans les ténèbres qu'à la lumière du jour, et quand le temps se met à l'orage, leur activité semble redoubler ; ils se rapprochent alors des côtes en tournoyant avec une vivacité diabolique et en poussant des cris plaintifs. Aussi les marins sont-ils assez disposés à voir d'un mauvais œil ces oiseaux aux allures de spectres qui leur paraissent les messagers des tempêtes. Cependant les Pétrels sont des créatures inoffensives, qui se nourrissent principalement de petits crustacés, de mollusques et de poissons, et qui suivent volontiers le sillage des navires pour se repaître de détritus jetés par-dessus bord.

Les Procellariidés de taille moyenne ou de petite taille, comme les Pétrels damiers et les Thalassidromes, vont généralement en troupes, tandis que les Procellariidés de grande taille, comme les Albatros, volent isolément, à une certaine distance les uns des autres. Ces Albatros ou *Diomedea*, qui, sous le rapport des dimensions, l'emportent sur tous les autres oiseaux de mer, ont été signalés il y a bien longtemps, et il est déjà question dans les récits des anciens voyageurs de l'Albatros hurleur ou *Mouton du Cap* (*Diomedea exulans*), que l'on appelle parfois aussi *le Vaisseau de ligne*. Presque aussi gros qu'un Cygne, avec le cou plus court et plus épais, la tête plus volumineuse, le bec plus robuste et les ailes plus amples, l'Albatros hurleur porte, lorsqu'il est tout à fait adulte, une livrée d'un blanc pur, relevée par de larges plaques noires couvrant la majeure partie des ailes. Au contraire, lorsqu'il est jeune, il est revêtu, si l'on en croit la plupart des ornithologistes, d'une livrée toute différente, d'un brun roux tirant au noir sur la tête, la queue et les ailes ; ses pattes sont alors d'une teinte noirâtre au lieu d'offrir la coloration jaune ou orangée qui s'étend sur les pattes et sur le bec de l'adulte. D'après les mêmes auteurs, la transition entre ces deux plumages si dissemblables se ferait par une livrée aux nuances indécises et plus ou moins brouillées, le sommet

(1) Ce terme est dérivé du nom latin de *Procellaria*, donné par Linné au genre Pétrel.

de la tête étant d'un gris roussâtre, de même que le croupion, le dos offrant de nombreuses petites raies transversales noires, et la gorge, la poitrine et le ventre contrastant par leur blancheur presque immaculée avec la couleur foncée des ailes et de la queue.

Le Musée de Paris possède en effet un Albatros qui a été tué aux îles Sandwich par M. Bailleu, et qui a précisément ce costume de transition; mais le même établissement a reçu aussi de M. Filhol, naturaliste attaché à l'expédition du passage de Vénus en 1874, d'autres Albatros qui ont encore



Les Prions.

du duvet principalement sur les parties inférieures du corps, quoiqu'ils aient déjà la taille d'individus adultes. En examinant ces Albatros, il est facile de s'assurer que le bec et les pattes sont déjà de couleur jaune, que le dos et les ailes ont déjà des teintes blanches et noires parfaitement tranchées, et que la tête, la gorge et la poitrine sont d'un blanc pur sous le duvet qui les recouvre. Ce duvet, comme chez un grand nombre de Pétrels, consiste en des sortes de flocons de barbes décomposées, qui sont des prolongements des plumes normales, et qui se détachent de celles-ci avec une grande facilité. Il est donc absolument certain que si ces Albatros de l'île Campbell avaient pu achever leur développement, ils se seraient dépouillés sans grand effort de ce reste de duvet et auraient

apparu avec leur livrée définitive, sans revêtir une livrée intermédiaire. Il est assez difficile de concilier ces faits avec l'opinion généralement admise sur les transformations du plumage des Albatros.

L'Albatros hurleur est très commun aux environs du Cap de Bonne-Espérance et des îles Saint-Paul et Amsterdam; il fréquente aussi les côtes de l'Australie et s'avance jusqu'aux Sandwich; enfin il niche à l'île Campbell, à Kerguelen, à l'île Tristan d'Acunha et à la Nouvelle-Géorgie du Sud. Une autre espèce, bien facile à distinguer de la précédente par son plumage d'un brun foncé et sa taille notablement plus faible, l'Albatros fuligineux (*Diomedea fuliginosa*), se reproduit à peu près dans les mêmes îles que l'Albatros hurleur, mais remonte beaucoup plus haut le long des côtes de l'Amérique méridionale et dépasse même l'île Juan-Fernandez. L'Albatros à sourcils noirs (*Diomedea melanophrys*), qui est de la taille de l'Albatros fuligineux avec un plumage assez semblable à celui de l'Albatros hurleur, s'avance jusqu'au Chili et devient très commun du Cap de Bonne-Espérance à la Tasmanie, entre le 35e et le 55e degré de latitude sud. Quant à l'Albatros chlororhynque (*Diomedea chlororhyncha*), qui a le bec d'un vert noirâtre, rayé de jaune en dessus, il a pour station principale l'île de Tristan d'Acunha, mais hante aussi les mers qui baignent la pointe méridionale de l'Afrique et les côtes occidentales de l'Australie.

Tous ces Albatros appartiennent donc à la faune de l'hémisphère austral; cependant l'Albatros hurleur s'est égaré parfois jusqu'en Norvège, et une espèce dont nous n'avons point à nous occuper ici, l'Albatros à queue courte (*Diomedea brachyura*), se tient de préférence dans la partie septentrionale de l'océan Pacifique.

Sur le sol, l'Albatros hurleur, comme tous ses congénères, est un oiseau fort disgracieux, car il marche en se dandinant lourdement, à la manière des Oies; mais dans les airs il peut défier les meilleurs voiliers. « Dans ses mouvements, dit M. Bennett, on ne remarque aucun effort, mais de la force et de l'énergie associées à une grâce toujours égale... Son vol est si rapide, qu'on ne l'aperçoit plus que dans un grand lointain quelques instants après qu'il a passé devant le navire, montant et descendant avec les vagues, et parcourant un immense espace en quelques minutes. » Doué d'une vue perçante, il accourt du fond de l'horizon aussitôt qu'il aperçoit de petits oiseaux de mer se livrant à la pêche, et il se met en devoir de leur ravir leur proie. Sa voracité peut, en effet, être comparée à celle d'un Vautour, et il dévore avec une égale avidité les poissons, les mollusques, les crustacés, les débris de Baleines abandonnés par les pêcheurs, et les reliefs de toutes sortes qu'il trouve dans le sillage des navires. Oubliant toute prudence, il suit pendant cinq ou six jours, presque sans interruption, la marche d'un bateau, lors même que celui-ci fait plus de deux milles à l'heure, et happe goulûment tout ce qu'on jette à la mer: aussi se laisse-t-il prendre aux appâts les plus grossiers.

Il vient pondre à la fin de l'année dans les îles Campbell et Auckland, et dépose un œuf de forme allongée et d'un blanc jaunâtre dans un nid grossier formé d'herbes sèches et de feuilles et placé dans une excavation du sol. Cet œuf éclôt au mois de janvier, et bientôt après, entre le mois de février et le mois de juin, les parents, dit-on, abandonnant les jeunes qui sont alors couverts de duvet, gagnent la haute mer pour ne revenir qu'au mois d'octobre suivant.

Ce qui donne beaucoup de vraisemblance à cette opinion, c'est ce fait plusieurs fois constaté, que les Albatros abondent au large dans la période comprise entre les mois d'avril et d'octobre, tandis qu'ils y sont beaucoup plus rares à d'autres époques. En outre, puisque le jeune conserve du duvet alors qu'il a déjà atteint la taille de l'adulte, il est certain qu'il doit séjourner plusieurs mois dans le nid. Mais comment l'Albatros ainsi délaissé par ses parents peut-il subsister? c'est là un mystère qui n'est pas encore éclairci.

Je n'insisterai ni sur les Puffins et les Thalassidromes, qui sont communs aux deux hémisphères, ni sur le Pétrel damier ou *Pigeon du Cap*, que le voyageur Dampier a déjà décrit au dix-septième siècle sous le nom de *Pintado*, et je passerai immédiatement aux Prions, dont une espèce, le *Prion vittatus*, ou Prion à bandelettes, est figurée dans la planche jointe à cet article.

Ce *Prion vittatus* est à peu près de la taille d'une Tourterelle; il a le bec aplati et plus ou moins large suivant les individus, mais toujours muni d'un crochet terminal et d'un double tube à l'extrémité duquel s'ouvrent les narines; son plumage est d'un gris cendré clair, un peu plus foncé sur le sommet de la tête que sur le dos, teinté de brun sur les ailes, et passant au blanc pur sur les joues, la poitrine et le milieu de l'abdomen. Une raie noirâtre traversant les reins, et une bandelette blanche s'étendant de chaque côté au-dessus de l'œil, ont valu sans doute à cette espèce le nom latin de *vittatus*, mais se rencontrent également chez un autre Prion, le *Prion turtur* ou Prion tourterelle, que l'on appelle aussi *Prion desolatus* parce qu'il a été signalé primitivement dans l'île de la Désolation par sir Joseph Banks. Celui-ci à son tour ressemble beaucoup par son mode de coloration et même par son cri au Pétrel bleu de Forster (*Procellaria* ou *Halobæna desolata*), qui se montre en troupes considérables sur les côtes de la Tasmanie, de l'Australie orientale, de la Nouvelle-Zélande, et qui se rencontre aussi près du cap Horn et dans les parages du cap de Bonne-Espérance.

Le Prion à bandelettes fréquente surtout l'île Saint-Paul, l'île Campbell, l'île Auckland, l'île Stewart, la côte orientale de la Nouvelle-Zélande, la Tasmanie, Kerguelen, l'île de la Réunion et Madagascar. Dans la première de ces localités il a été

observé en 1874 par M. Vélain, naturaliste attaché à l'expédition du passage de Vénus. « Ce petit oiseau, au bec bleuâtre et dilaté, dit M. Vélain [1], est par exception plus nombreux à Saint-Paul qu'à Amsterdam, sans doute parce qu'il recherche la température relativement élevée de son sol. Il se creuse, en effet, à l'aide de son large bec et de ses ongles crochus, dans les tourbes des parois intérieures du cratère, près des sources thermales et des espaces chauds [2], de longues galeries étroites qui s'entre-croisent dans tous les sens avant de se terminer en cul-de-sac par des chambres assez spacieuses. C'est là qu'ils se réunissent en familles nombreuses pour y faire leurs nids, et ne pondent qu'un seul œuf d'un blanc jaunâtre et de la grosseur d'un œuf de Pigeon... D'après les pêcheurs, la ponte s'effectuerait deux fois par an, en septembre et en décembre. Toute la paroi occidentale du cratère était minée par ces labyrinthes creusés par les Prions; mais c'était surtout au fond du cratère, sous un éboulis considérable de dolérites, que les oiseaux avaient élu domicile. La température sous ces roches amoncelées, continue M. Vélain, excédait toujours de dix à douze degrés celle de l'air ambiant; il s'en dégageait avec des vapeurs légères une odeur forte qui nous fit d'abord croire à des dégagements d'acide chlorhydrique; mais elle tenait aux oiseaux, qui exhalaient par eux-mêmes cette odeur désagréable fortement chlorée, dont on ne pouvait se débarrasser quand on les avait touchés. Ils étaient difficiles à saisir dans ces crevasses, sous ces blocs énormes qui défendaient l'entrée de leurs demeures; mais dans d'autres points des parois du cratère, au-dessus des sources thermales, où leurs terriers étaient simplement creusés dans la tourbe, on pouvait très facilement les prendre en enlevant les touffes d'herbes qui recouvraient le sol. Là ils se décelaient par des gloussements continuels, qui tout d'abord nous intriguèrent vivement. En défonçant le sol, nous arrivions bien vite à nous emparer des chanteurs, d'autant plus que, se sentant perdus chaque fois qu'on attaquait ainsi leurs retraites, ils se blottissaient au fond des couloirs sans chercher à s'envoler. Une fois pris, leur tenue exprimait le plus profond abattement, ils avaient peine à se tenir debout et n'essayaient même pas de se servir de leurs ailes; couchés sur le ventre et glissant plutôt que marchant sur leurs tarses repliés, ils cherchaient à se cacher dans quelque coin pour éviter la lumière, qui paraissait les impressionner vivement. »

Comme tous les Pétrels, les Prions sont en effet des oiseaux semi-nocturnes. Sous le rapport de la puissance du vol ils ne le cèdent en rien aux Thalassidromes et aux Puffins, et de même que ces derniers ils vont cueillir sur les flots les petits crustacés et les mollusques dont ils se nourrissent.

E. OUSTALET,
du Museum d'histoire naturelle.

(1) *Remarques au sujet de la faune des îles Saint-Paul et Amsterdam.* Paris, 1878, p. 53.

(2) L'île Saint-Paul et l'île d'Amsterdam, situées dans l'océan Indien, entre le 37e et le 38e degré de latitude sud et sous le 75e degré de longitude, sont essentiellement volcaniques.

SE SOUVENIR.

Voy. p. 53.

XIII

« J'aime à causer avec le paysan, disait Diderot, j'en apprends toujours quelque chose. » Donc, moi aussi, cher monsieur Charton, je m'instruisais avec le paysan, et, je vous l'ai dit, le paysan m'apprenait surtout la France. Le vieil esprit national n'est nulle part plus manifeste et plus vivace que dans nos campagnes. J'y retrouvais même notre vieille langue, si claire, si brève et pourtant si pittoresque! Mais à cette bonne fortune d'apprendre la France avec le paysan s'en ajoutait une autre : le pays visité, fouillé, scruté en tous ses recoins et sentiers, vu, observé en toutes saisons et à toute heure, me mettait à nu la nature en ses charmes les plus mystérieux. Aux nuits enchantées de mai, juin, juillet, je parcourais les prairies, les coteaux, les champs. Les bois surtout m'attiraient et me retenaient. Parfois je m'y arrêtais immobile sous quelque buisson obscur, et de là je voyais apparaître « les hôtes de ces bois », animaux de toute espèce, se livrant à leurs chasses, à leurs jeux, à leurs curiosités, à leurs recherches et même à leurs méditations. La nuit, c'est le moment où s'éveille et s'anime la cité sauvage : loups, renards, cerfs, chevreuils, sangliers, blaireaux, fouines, martres, putois, belettes, hérissons, lièvres, lapins, écureuils, loirs, mulots, musaraignes, vont, viennent, passent, affairés, inquiets, joyeux, passionnés, ardents, pleins de tendresse ou de fureur. Les chats-huants de leur aile silencieuse fendent l'air... Des cris retentissent : plaintes, chants, appels, mots d'ordre; mais tournez seulement la tête, tout disparaîtra, tout fera silence; vous n'entendrez plus rien que le murmure du feuillage, frissonnement communicatif qui vous pénétrera vous-même. Et puis de mystérieuses libellules vous frôlent comme des esprits.

Si vous voyez danser les phalènes dans un rayon de lune, si devant vous brille et s'élève une lumière pâle et tremblante, vous saurez alors, comme les Gaulois nos pères, combien la nuit est puissante et féconde; combien, en ces heures d'apparent repos, la nature est partout à l'œuvre, émue, agitée, grandiose, touchante et terrible.

L'esprit judicieux et sain du paysan, le charme de nos vallées normandes, ne se révélaient pas à moi seulement : les amis venaient, eux aussi, s'instruire à ce spectacle. Le plus fidèle et le plus cher de tous, Alfred Dumesnil, aimait à contempler, au printemps et à l'automne, la splendeur de nos

bois, les effets délicieux du soleil levant sur la brume des prairies. A cheval, en voiture, à pied, nous courions ensemble de notre vallée de Clères à celle de Cailly : nous visitions ces coins enchantés : Monteauvaire, le Rombosc, Tendos, Fontaine-le-Bourg... D'autres fois nous allions, dans la direction opposée, jusqu'à la vallée de Sainte-Austreberthe, dissertant sur la beauté des plateaux et des champs intermédiaires, nous arrêtant aux anciens châteaux, aux églises, aux vieux arbres, aux roches bizarres des bois de Clères, et même aux plus humbles chaumières, admirant les toits moussus, causant et nous instruisant avec tous.

Nous avions pour voisins, au bout de notre prairie, une famille de meuniers si exceptionnelle de bonté, de droiture, d'intelligence, que Michelet, un de nos visiteurs habituels, ravi du bon esprit, de l'activité calme de ces braves gens, me demanda de lui raconter par écrit leur histoire. C'était en 1846. Il était alors occupé de son livre : *le Peuple*. J'écrivis donc l'histoire demandée; je l'ai publiée depuis dans *la Campagne*, n'y changeant que le nom de la famille. Je les avais appelés Vannier, mais leur vrai nom était Pelletier; on peut le dire aujourd'hui : tous sont morts. Mais combien leur mémoire est restée chère au pays, où pendant soixante ans ils n'ont fait que le bien.

Un autre de nos amis, jeune alors et simple collégien, Jules Levallois, célébrait en vers et en prose l'excellente *Mère Pelletier*, qui avait quatre-vingts ans passés et dont les récits et la gaieté nous charmaient. C'était pour nous comme une révélation de la vieille France rurale.

Jules Levallois était l'enfant gâté de la maison; il y venait passer chaque année les vacances et la plupart de ses congés. Il y amenait parfois des camarades de collège. Aussi le Tot était-il devenu, dans sa jeune imagination de poète, un véritable Éden. Je conserve de jolis vers de lui sur notre ermitage :

Charmante retraite du Tot,
Demeure où le plus gai des sages... Etc.

On peut dire que Levallois a commencé au Tot sa vie littéraire, continuée depuis avec tant de persistance et de talent en des genres si différents, depuis la chanson jusqu'aux discussions philosophiques et religieuses. Pour qui saurait bien voir dans tout ce qu'a publié l'auteur de *l'Année d'un ermite*, que de réminiscences du Tot il y aurait à signaler!

Ces réminiscences de notre pauvre village, on les retrouverait chez bien d'autres. C'est là, c'est à la suite d'une conversation avec mon père, que Michelet écrivit cet admirable portrait du paysan français, placé de façon si heureuse au début de ce beau livre trop peu remarqué, *le Peuple :*

« Si nous voulons connaître la pensée intime, la passion du paysan de France, cela est fort aisé. Promenons-nous le dimanche dans la campagne, suivons-le. Le voilà qui s'en va là-bas devant nous. Il est deux heures; sa femme est à vêpres; il est endimanché; je réponds qu'il va voir sa maîtresse, la terre.

» Je ne dis pas qu'il y aille tout droit. Non, il est libre ce jour-là, il est maître d'y aller ou de n'y pas aller. N'y va-t-il pas assez tous les jours de la semaine?... Aussi il se détourne, il va ailleurs, il a affaire ailleurs... Et pourtant, il y va.

» Il est vrai qu'il passait bien près; c'était une occasion. Il la regarde, mais apparemment il n'y entrera pas; qu'y ferait-il?... Et pourtant il y entre.

» Du moins, il est probable qu'il n'y travaillera pas; il est endimanché; il a blouse et chemise blanches. — Rien n'empêche pourtant d'ôter quelque mauvaise herbe, de rejeter cette pierre. Il y a bien encore cette souche qui gêne; mais il n'a pas sa pioche, ce sera pour demain.

» Alors, il croise ses bras et s'arrête, regarde, sérieux, soucieux. Il regarde longtemps, très longtemps, et semble s'oublier. A la fin, s'il se croit observé, s'il aperçoit un passant, il s'éloigne à pas lents. A trente pas encore il s'arrête, se retourne, et jette sur sa terre un dernier regard, regard profond et sombre; mais pour qui sait bien voir, il est tout passionné, ce regard, tout de cœur, plein de dévotion. »

Publiera-t-on un jour la correspondance de Michelet?... Que de souvenirs on y retrouverait de ces chères vallées normandes : souvenirs du Tot, souvenirs de Vascœuil, où Dumesnil, son gendre, avait sa résidence, où maintenant encore il vit en vrai sage, tout à l'horticulture, poussant à un degré qu'on n'avait pas connu l'art des transplantations, et trouvant ce charmant secret des cultures sans terre.

A suivre. EUGÈNE NOEL.

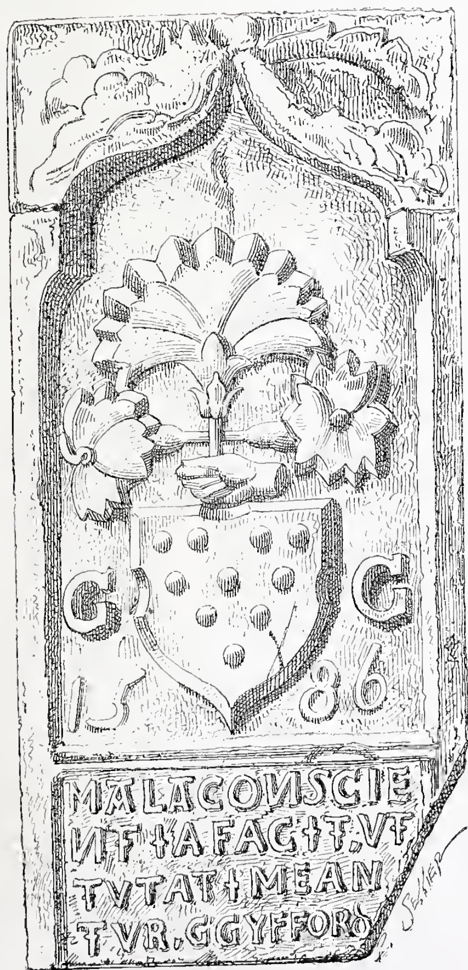
LES INSCRIPTIONS DE LA TOUR BEAUCHAMP,

A LONDRES.

On connaît les inscriptions ou figures gravées sur les murs du château de Loches, du château de Gisors, et nos lecteurs verront bientôt la reproduction de quelques-unes de celles des prisons de l'archevêché de Sens; toutes ces prisons portent les traces du séjour forcé qu'y firent des personnages plus ou moins illustres. Ludovic le More passe pour avoir peint de ses mains les murs de son cachot de Loches; à vrai dire, il est le seul illustre parmi ces artistes, peintres ou sculpteurs par occasion, qui ont cherché au moyen d'un semblable travail à tromper les longueurs de leur captivité. Mais il faut dire que ces *graffiti*, pour employer un terme consacré, ne présentent qu'un intérêt fort médiocre. Bien autrement curieux sont ceux qui ornent les murs de l'une des chambres de la Tour de Londres, qui fut pendant si longtemps

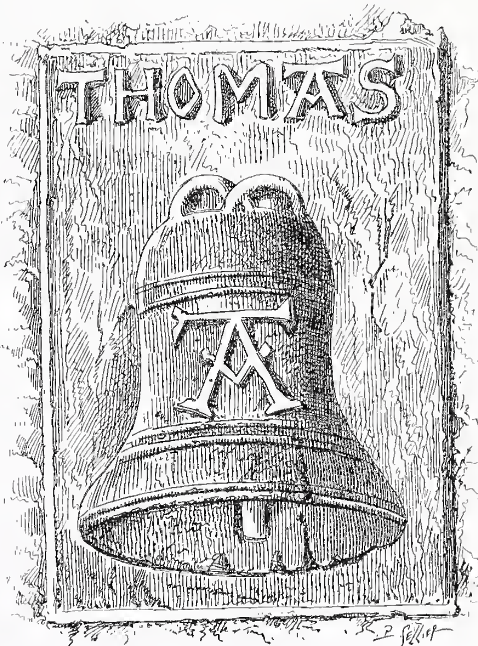


Tour de Londres. — John Dudle ou Dudley.



Tour de Londres. — G. Gyfford.

et la forteresse de la Cité et une prison d'État (1). Presque toutes ces inscriptions rappellent des personnages connus; elles nous révèlent, pris sur le vif, l'état d'esprit dans lequel se trouvaient tant de



Tour de Londres. — Thomas Abel, chapelain.

personnages, sous le coup d'accusations capitales, dont bon nombre ne quittèrent leur prison que pour subir le dernier supplice, dont quelques autres, plus heureux, en sortirent souvent bien dé-

(1) Voy. les Tables.

cidés à recommencer avec plus d'adresse leur lutte contre le pouvoir,

La tour Beauchamp, où se trouve la chambre dont les murs sont ainsi décorés, occupe la partie ouest de la Tour de Londres; elle date vraisemblablement du treizième siècle, mais elle a subi tant de transformations que son âge est tant soit peu méconnaissable : toujours est-il qu'elle a servi, depuis la fin du quinzième siècle, de prison d'État, et a vu se succéder dans son enceinte les personnages les plus divers. A une époque aussi troublée que le fut le seizième siècle en Angleterre, il est à croire qu'elle ne manqua pas souvent d'habitants. La première des inscriptions que l'on voit, en entrant, est la signature de Robert Dudley, comte de Leicester, favori de la reine Élisabeth, mais qui, avant d'arriver aux honneurs, avait dû faire, par ordre de la reine Marie, un séjour forcé à la Tour; plus loin, Philippe Howard, comte d'Arundel, a signé ces paroles : « Plus on souffre pour le Christ en ce monde, plus on a de gloire avec le Christ dans l'autre. » Il passa une grande partie de sa vie en prison et y mourut. Plus loin, on lit le nom du docteur Jean Store, qui fut exécuté à Tyburn en 1571. Un certain G. Gyfford a tracé plusieurs inscriptions; toutes sont des proverbes, en voici un exemple : « La mauvaise conscience fait que l'on craint la sécurité même. » Un autre, Thomas Rooper, a sculpté un squelette, accompagné de cette sentence en mauvais français : « Per passage penible passons à port plaisant. » Plus loin encore, on lit les noms de la malheureuse Jeanne Grey, de Thomas Fitz-Gerald, le héros d'une des révoltes de l'Irlande, qui fut pendu à Tyburn en même temps que ses cinq oncles, en 1588; d'Adam Sedbar, abbé de Jareval au comté d'York, pendu également en 1587; de Thomas Abel, chapelain de Catherine d'Aragon, qui fut condamné à mort en 1540. Ce dernier n'a signé que son prénom et l'initiale de son nom de famille, placée sur une cloche (*cloche* se dit *bell* en anglais). L'inscription la plus récente est tracée de la main d'un certain John Marten, qui, accusé de haute trahison, fut enfermé à la Tour en 1794.

Il est assez remarquable que, dans toutes ces inscriptions, on ne trouve exprimée ou sous-entendue aucune pensée de révolte, aucune pensée de vengeance; toutes semblent respirer la même résignation. Cependant ceux qui se sont succédé dans cette prison y ont été amenés par des motifs bien différents : ne serait-il pas surprenant que, le seuil une fois franchi, tous aient eu des pensées analogues, impersonnelles pour ainsi dire? Mais qui nous dira jamais les sentiments qui agitaient ceux qui ont tracé ces inscriptions? Ce sont de véritables épitaphes.

ÉMILE MOLINIER,
Attaché au Musée du Louvre.

PRINCIPAUX FAITS ASTRONOMIQUES DE L'ANNÉE 1884.

Un jour, vers la fin d'un dîner offert à quelques-uns de ses amis par un membre de l'Académie française, dîner plus exquis encore par le caractère intellectuel des convives que par la succulence des mets et l'élégance artistique de la table, un littérateur distingué fit à un astronome subitement ébahi cette question inattendue : « Mais à quoi ça sert-il, l'ASTRONOMIE? »

Le dieu Vulcain précipité du haut du ciel avec son enclume, dans une chute qui, selon le rapport d'Hésiode, n'aurait pas employé moins de neuf jours et neuf nuits pour franchir la distance du ciel à la terre, ne tomba pas de plus haut que l'astronome abasourdi. Seulement, ici, la chute ne dura guère que neuf secondes. On en était au café.

— En prenez-vous? répliqua-t-il.

— Mais sans doute.

— Eh bien, sans l'ASTRONOMIE, vous n'en prendriez probablement pas.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Quel jour sommes-nous?

— C'est aujourd'hui le 7 mai.

— Eh bien, sans l'astronomie, nous ne saurions pas à quelle date nous sommes. Quelle heure est-il?

— Huit heures quarante.

— Sans l'astronomie, nous ne saurions pas régler nos pendules. Avez-vous pris du champagne?

— Quelle question!

— Le champagne, c'est du Soleil en bouteille. Savez-vous qu'il faut 3 060 degrés accumulés par le Soleil sur une grappe de raisin pour donner du vin potable?

Puis l'astronome se mit à expliquer le rôle multiple et considérable que sa science de prédilection remplit dans l'ensemble des connaissances humaines. A propos du café, il rappela que si le café est entré dans nos mœurs, c'est parce que, dès le principe, il put être transporté à des prix populaires, et que c'est à l'observation des éclipses des satellites de Jupiter que la navigation dut de pouvoir calculer exactement la route des navires par la détermination des longitudes en mer. Cette remarque fut pour lui l'occasion de rappeler en même temps que la navigation tout entière elle-même n'existerait pas sans l'astronomie, et que, sans elle également, le calendrier, base de l'histoire, n'existerait pas davantage. Il conclut en montrant, au surplus, que, sans l'astronomie, nous ne saurions même pas *où nous sommes,* sur quoi nous marchons, quel lieu nous occupons dans l'univers infini, et serions dans la situation des voyageurs qui voyagent sans cartes, ne savent jamais où ils sont, et perdent ainsi plus de la moitié du plaisir des voyages. Enfin il ajouta que si nous ne connaissions vraiment ni la nature calorifique du Soleil, ni la position de notre planète dans le système solaire, ni la cause des saisons, des années, des jours et des nuits, nous serions comparables à des aveu-

gles-nés ou à des plantes et n'aurions sur la création que des idées obscures, étroites, inexactes et imparfaites. On s'accorda à reconnaître que l'astronomie nous touche beaucoup plus intimement qu'on ne le croit en général, que non seulement elle est la première des sciences, mais encore que sa connaissance, au moins élémentaire, est indispensable à toute instruction qui veut être sérieuse, complète, intégrale, rationnelle.

On n'aime jamais s'avouer vaincu, et le spirituel littérateur qui avait provoqué cette rapide discussion souriait d'un air sceptique.

« Mais, mon cher, ajouta l'éminent académicien qui semblait avoir pris un intérêt particulier à la tournure de la conversation, c'est justement ce que disait Jean Reynaud. » Ce nom, estimé et vénéré par nous tous, sembla une affirmation sans réplique, et l'on se leva de table pour se rendre au billard.

Tous nos lecteurs ont dans leur esprit les notions principales de cette science sublime qui nous fait vivre au milieu de la réalité, et qui nous permet d'apprécier la grandeur et la beauté de la construction de l'univers. Mais plusieurs d'entre eux aiment pénétrer eux-mêmes dans l'étude directe de la nature, et se tenir au courant de la marche du ciel et des phénomènes astronomiques les plus intéressants à observer chaque année. Esquissons ici les faits principaux qui caractériseront l'année dans laquelle nous sommes.

Et d'abord, comme observations à faire *à l'œil nu*, il est toujours intéressant de s'accoutumer, tous les soirs de beau temps, à reconnaître les constellations et les étoiles les plus brillantes ou les plus remarquables par leur caractère sidéral ou leur histoire. On apprend facilement à *s'orienter* (¹), ce qui est toujours agréable et souvent utile. En reconnaissant les formes des constellations, on s'initie à la vie fantastique qui anime l'aspect changeant des cieux. En nommant par leurs noms les quinze ou vingt étoiles les plus intéressantes du ciel, on voyage avec elles dans l'infini et dans l'éternité (²).

Du côté du nord, les mêmes étoiles restent visibles à toutes les heures de la nuit et pendant toute l'année, malgré la rotation diurne du globe terrestre autour de son axe. Lorsqu'on a reconnu la Grande-Ourse, l'étoile polaire, la Petite-Ourse, Cassiopée, on arrive facilement à trouver toutes les constellations. Du côté du sud, elles changent suivant les saisons; mais chaque année on les voit revenir aux mêmes dates. Les Gémeaux, le Lion, la Vierge, l'Hydre, règnent pendant les soirées du printemps; la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, Ophiuchus, pendant l'été; le Capricorne, le Verseau, la Balance, l'Aigle, Pégase, Andromède, pendant l'automne; les Poissons, le Bélier, le Taureau, Orion, le Grand-Chien, la Baleine, pendant l'hiver.

Les planètes, au contraire, varient chaque année de positions et d'aspects, par suite de la combinaison de leurs mouvements autour du Soleil avec celui de la Terre. En ce moment, *Jupiter* brille tous les soirs au sud comme une éclatante étoile de première grandeur, dans la constellation du Cancer. Sa marche sur la sphère étoilée est rétrograde, c'est-à-dire de gauche à droite ou de l'est à l'ouest, jusqu'au 20 mars; puis la planète s'arrête et reprend son cours direct, c'est-à-dire de l'ouest vers l'est, pour tout le reste de l'année. Sa période de visibilité s'étend jusqu'en juin; à la fin de ce mois, il se couche à 9 h. 40 m., encore noyé dans la lumière du jour qui s'éteint. Il reviendra en septembre par l'orient le matin; mais ce n'est qu'à partir de novembre qu'il se lève avant minuit, le 12 à minuit, le 1er décembre à 11 heures du soir. Le 7 octobre il passera tout près de Régulus, et, justement, Vénus se trouvera là aussi en même temps.

Saturne brille également maintenant dans les constellations du soir, comme une étoile de première grandeur aussi, mais moins éclatante que Jupiter. Il est dans le Taureau, à quatre heures de distance de Jupiter vers l'ouest. Sa marche est rétrograde pendant la plus grande partie de l'année; le 6 octobre il s'arrêtera pour rétrograder. Tout à l'heure nous parlerons de ses anneaux, qui se trouvent justement cette année dans les conditions les plus favorables d'observation; nous ne nous occuperons en ce moment que de l'aspect du ciel vu *à l'œil nu*. Saturne est visible jusqu'à la fin d'avril; au commencement de mai il se couche à 9 h. 1/2, c'est-à-dire avec le jour, et cesse d'être observable. Il reviendra en juillet par l'orient, se levant à 2 heures du matin le 11 juillet, à 1 heure le 28, à minuit le 13 août, à 11 heures du soir le 28, etc.

Aux belles planètes Jupiter et Saturne, *Mars* ajoute encore son éclat, car il revient vers nous et brille comme un petit feu rougeâtre dans la constellation du Cancer, à l'ouest du Lion. Il passe au méridien à minuit le 4 février, à 11 heures le 15, à 10 heures le 27, à 9 heures le 12 mars, à 8 heures le 29, à 7 heures le 18 avril. Le 31 mai, il passera tout près de Régulus. Il se couche à minuit le 11 juin, à 11 heures le 30, à 10 heures le 21 juillet, puis s'éloignera considérablement de nous, et disparaîtra pour ne revenir que dans deux ans.

Vénus est étoile du soir en février, mars, avril, mai et juin. Au commencement de juillet, elle se plongera dans les feux du Soleil. Sa plus grande élongation arrivera le 2 mai, à 45° 27′ à l'est du Soleil, la belle planète ne se couchant alors que 4 h. 16 m. après le Soleil. Son maximum d'éclat aura lieu le 10 juin. Après être passée le 12 juillet à sa conjonction inférieure dans les feux du Soleil, elle s'écartera de nouveau de l'astre du jour et deviendra étoile du matin à partir du 22 juillet. C'est du 8 au 20 août que son éclat sera le plus intense,

(¹) Voir l'*Almanach astronomique*, p. 147 : dix minutes suffisent à toute personne un peu attentive pour s'orienter soit pendant le jour, soit la nuit.

(²) La description du ciel, étoile par étoile, est donnée dans l'ouvrage intitulé *les Étoiles et les curiosités du ciel*. L'histoire astronomique de chaque étoile étudiée est donnée dans cette description générale.

et peut-être pourra-t-on la suivre à l'œil nu après le lever du Soleil. Sa plus grande élongation du matin arrivera le 21 septembre, à 46° 5′ à l'ouest du Soleil; la brillante planète se lève alors 4 h. 8 m. avant l'astre du jour. Elle reste étoile du matin jusqu'à la fin de l'année.

Mercure n'est que rarement et difficilement visible, restant presque constamment immergé dans les rayons du Soleil. Cependant on pourra le chercher aux dates suivantes : 1° du 20 avril au 1er mai, le soir, au couchant, une heure après le coucher du Soleil (il ne descendra sous l'horizon que deux heures entières après le Soleil; on aura donc le temps de le reconnaître et de l'observer); 2° du 9 juin au 3 juillet, le matin, à l'est, mais plus difficilement, car sa distance au Soleil surpasse à peine une heure (en s'aidant d'une jumelle, on reconnaîtra dans la même région du ciel Saturne et Aldébaran); 3° du 30 septembre au 12 octobre, le matin, à l'orient, la planète s'écartant à plus de 1 h. 1/2 du Soleil; 4° du 15 au 27 décembre, le soir, à l'occident.

Aux observations qui peuvent être faites à l'œil nu il convient d'ajouter celle de l'éclipse totale de Lune du 4 octobre. Sur les cinq éclipses de cette année (trois de soleil et deux de lune), il y en a quatre d'invisibles pour la France. La seule pratiquement intéressante pour nous est cette éclipse de lune dont voici les phases :

Entrée de la Lune dans la pénombre.	7h26m soir (heure de Paris).
Entrée dans l'ombre de la Terre . .	8 25
Commencement de l'éclipse totale. .	9 25
Milieu de l'éclipse	10 11
Fin de l'éclipse totale	10 58
Sortie de l'ombre de la Terre . . .	11 58
Sortie de la pénombre	12 57

Grandeur de l'éclipse = 1.525, le diamètre de la Lune étant 1. La Lune se lève, à Paris, à 5 h. 22 m. du soir.

Telles sont les principales observations que chacun peut faire *à l'œil nu*. On voit qu'elles ne manquent ni de variété, ni d'intérêt. Ajoutons-leur encore celles des *étoiles filantes*, que l'on peut s'attendre à voir en très grand nombre pendant les nuits du 9 au 14 août, du 12 au 14 novembre, et du 27 au 29 novembre. Lorsque l'atmosphère est très pure, on peut reconnaître la *lumière zodiacale* s'élevant, comme une voie lactée conique, le soir, à l'ouest, en février et mars; le matin, à l'est, en septembre et octobre.

A suivre. CAMILLE FLAMMARION.

Si la Terre s'arrêtait.

Nous avons dit que si la terre était arrêtée brusquement dans son orbite, la chaleur engendrée par ce choc colossal suffirait non seulement pour fondre la terre entière, mais pour la réduire, en grande partie, en vapeur (1). Ce seul arrêt subit du mouvement de la terre amènerait ainsi les éléments à l'état de fusion par une chaleur ardente; et si, après être restée un moment immobile, la terre, comme il arriverait nécessairement, allait tomber sur le soleil, la quantité de chaleur engendrée par ce nouveau choc serait égale à celle développée par la combustion de 5 600 globes de charbon solide, égaux en valeur à la terre. (1)

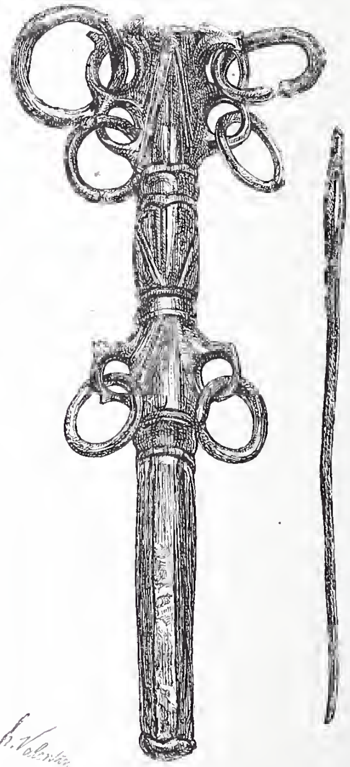
(1) Voy. t. LI, 1883.

(1) Mayer et Helmholtz.

ÉTUI A AIGUILLES EN BRONZE.

Époque gauloise.

Cet étui, trouvé à la station lacustre de la Tène, au bord du lac de Neuchâtel, et que nous représentons selon sa grandeur naturelle, contenait encore une aiguille, ce qui ne laisse aucun doute sur sa destination; peut-être était-il fermé par un bouchon en bois ou en os. Aux anneaux dont il est entouré étaient sans doute passés des cordons destinés à le suspendre; deux suffiraient à ce but, il est vrai, mais le besoin d'orner était déjà général à la période gauloise à laquelle il appartient.



Étui à aiguilles en bronze (époque gauloise)

Le Musée de Moulins possède deux objets de ce genre que M. de Mortillet indique comme sommet de canne et tintinnabulum.

L'importante station de la Tène a déjà livré un nombre considérable d'objets en fer et quelques-uns en bronze, parmi lesquels celui-ci est certainement un des plus précieux.

A. BACHELIN.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

MOZART ENFANT [1].

Voy. les Tables.



Mozart enfant. — Statue par Barrias.

... A dater du moment où la musique se fut emparée de cette jeune âme, plus rien n'y trouva de place, et les jeux mêmes de ses camarades n'avaient d'intérêt pour lui que si son art favori venait s'y mêler. S'il transportait, par exemple, ses jouets d'une chambre dans une autre, il ne le faisait jamais sans fredonner une marche, battant le tambour et gonflant ses petites joues pour imiter les sons de la trompette.

Il n'aimait pourtant guère cet instrument, et jusqu'à l'âge de dix ans il ne put vaincre la répugnance qu'il avait à l'entendre. Il suffisait de lui montrer une trompette pour le mettre en fuite; elle lui faisait l'effet d'un tromblon braqué sur sa poitrine. Son père espéra qu'il lui serait facile de le corriger de cette terreur enfantine. Un jour il voulut le tenter; mais, à la première explosion des notes stridentes, l'enfant, pâle et défait, s'affaissa par terre. Peu s'en fallut qu'il ne fût pris de convulsions.

André Schachtner, qui nous fournit ces détails, et qui les a consignés dans une lettre écrite à la sœur de Mozart, raconte à ce propos deux ou trois anecdotes merveilleuses. Schachtner, trompette de la cour de Salzbourg et l'ami de cœur de la famille Mozart, était un homme simple et franc. Il ne parle d'ailleurs que de ce qu'il a vu lui-même, et

[1] Pages empruntées à M. Victor Wilder, et communiquées par M. Ch. Lévêque, de l'Institut. — *Mozart, l'homme et l'artiste*, histoire de sa vie, d'après les documents authentiques et les travaux les plus récents, par Victor Wilder. 2e édition. Paris, Charpentier, 1881, p. 20 et suivantes.

il en parle à une personne dont les souvenirs auraient, au besoin, contrôlé les siens : aussi pouvons-nous accorder à son témoignage une pleine confiance.

Donc, un jour, l'enfant, Wolfgang, avait alors quatre ans, son père le trouva la plume à la main.

— Que fais-tu là? lui demanda-t-il.

— J'écris un concerto pour le clavecin.

— Fais voir.

— Il n'est pas encore terminé.

— Fais voir, te dis-je; cela doit être du propre.

Le père, Léopold Mozart, prit le papier et le mit sous les yeux de Schachtner. Les portées étaient pleines de doubles croches dont chacune s'épanouissait en un pâté monstrueux. A chaque note, en effet, la main inexpérimentée de l'enfant plongeait la plume dans l'encrier jusqu'à la barbe. Les deux amis éclatèrent de rire; mais tout à coup Léopold Mozart redevint sérieux, sa figure s'éclaira et ses yeux se mouillèrent de larmes. A travers le barbouillage du bambin, il avait découvert la trace lumineuse du génie naissant.

— Vois donc, Schachtner, dit-il, comme tout cela est clairement conçu et conduit avec sûreté! Il est fâcheux seulement, ajouta-t-il avec un sourire à l'adresse de son fils, que ce soit inexécutable.

— Mais, répliqua Wolfgang un peu piqué, n'est-ce pas un concerto?... et dame! un concerto, il faut l'étudier jusqu'à ce qu'on sache le jouer.

Une autre fois, Schachtner trouva le petit Wolfgang s'exerçant sur un petit violon dont on lui avait fait présent.

— Bonjour, monsieur Schachtner; comment se porte votre violon de beurre?

Il appelait ainsi le violon de Schachtner, à cause de la douceur de son timbre.

— Savez-vous bien, ajouta-t-il, qu'il est accordé d'un huitième de ton plus bas que le mien, du moins si vous avez laissé votre instrument tel qu'il était l'autre jour?

Léopold Mozart, connaissant la mémoire étonnante de son fils et son profond sentiment tonal, voulut vérifier la chose; il envoya chercher le violon, et le fait se trouva absolument exact.

Enfin, un jour que Schachtner tenait la partie de second violon d'un trio qu'on déchiffrait dans la maison de Mozart, Wolfgang se plaça derrière lui et voulut absolument le doubler. Il n'avait pas encore appris les premiers éléments de l'instrument, et son père, prévoyant un charivari, ne voulut pas laisser troubler le plaisir d'hommes sérieux par le caprice d'un enfant; mais comme la dureté du refus faisait pleurer le pauvre petit à chaudes larmes, il finit par se laisser attendrir.

— Assieds-toi là, dit-il au bambin, et gratte les cordes, puisque tu le veux, mais si doucement que personne ne t'entende.

A peine le trio fut-il commencé que Schachtner, stupéfait, s'aperçut que sa présence était inutile; Wolfgang tenait parfaitement sa place. Sans souffler mot, le brave homme déposa son instrument et laissa l'enfant achever seul le morceau commencé.

On juge de l'étonnement du petit cercle témoin de ce miracle, on devine l'attendrissement du père assistant à la révélation foudroyante du génie de son enfant.

Comme on le félicitait de son habileté, Wolfgang parut très flatté et prétendit qu'il jouerait avec la même aisance la partie du premier violon. On n'avait plus le droit de douter du petit virtuose, et on le mit à l'épreuve. Elle réussit. Se heurtant parfois aux difficultés, mais se tirant toujours d'affaire avec une adresse étonnante, le petit bonhomme démontra ce fait incroyable, inouï, qu'il savait jouer du violon sans l'avoir appris.

UN TIMIDE.

Suite — Voy. p. 49 et 66.

V

Il s'apprêtait à réaliser son tour de France, lorsqu'il reçut une lettre de sa sœur, la cadette, qui allait se marier et lui demandait de rentrer au pays pour y soigner la vieille mère malade. Les frères et sœurs avaient trouvé tout naturel de le faire revenir, et Jean n'eut pas l'idée de réfléchir un instant qu'il abandonnait ses projets et quittait tout pour des gens qui eussent bien pu prendre la mère chez eux ou lui donner une bonne. Mais il eût fallu chercher, se donner quelque peine, il valait bien mieux rappeler le petit; pas un ne pensa qu'il était en train de travailler et de se perfectionner dans un métier dont son avenir dépendait. Non, c'était le cadet, il fallait qu'il revînt.

On écrivait peu à cette époque, et toutes les fois que Jean avait reçu une lettre, c'était pour lui annoncer la mort d'un oncle, d'une tante, ou quelque malheur : il avait peur des lettres. Il n'ouvrit donc celle-ci qu'en tremblant... On l'attendait, il devait partir au plus vite, la mère avait besoin de lui.

Ah! les beaux projets de voyage, ils ne se réaliseraient jamais! Il fallait en faire le sacrifice, et, au lieu de prendre la route de Strasbourg dont il lui semblait déjà voir la cathédrale à l'horizon, il revint en Suisse.

Arrivé à Bâle, le sol natal le remit en gaieté. Il se sentait heureux de rentrer au pays, de revoir sa mère, les parents, les amis, le lac, les bois au-dessus du village. Bah! une autre fois il trouverait bien l'occasion de faire son grand tour. Le devoir avant tout, n'est-ce pas? Et l'on est si heureux de remplir son devoir!

Aussi avec quelle joie revit-il son clocher! quelle émotion à la vue du premier paysan qui le reconnut et lui serra la main!

— Tiens! te voilà... on disait bien que tu reve-

nais; tu as bonne mine. On t'attend à la maison, dépêche-toi!

Et les embrassements de la mère!... Comme il se reprochait d'avoir un peu boudé en recevant la lettre qui le rappelait! Qu'il faisait bon chez soi! Comme le pain y était meilleur! Et quel plaisir de retrouver les vieux meubles des chambres bien conservés, bien entretenus, et le petit jardin où il pensait cultiver les plantes rares que l'on copiait pour les dessins d'étoffes de meubles! Et les histoires! Que de choses s'étaient passées en son absence! Ceux-ci morts, partis, mariés, ruinés, riches, malades. Ah! le train du monde! Il croyait cependant que tous les jours se ressemblaient au village; non, il le voyait maintenant.

La nuit était venue qu'ils parlaient encore. Il pensait faire un tour et frapper à la porte des amis.

— Maintenant, va te coucher, lui dit Mme Reymond, tu dois être fatigué.

— Non, mère, pas du tout.

— C'est égal, embrasse-moi et va te coucher.

L'ouvrier, si ponctuel dans son travail, avait contracté l'habitude de se promener dans la soirée, de vagabonder un peu à sa fantaisie, de parler du métier avec les camarades, assis à la brasserie, avant que de rentrer au logis où il passait quelques instants encore à lire, à combiner des systèmes de mécanique.

Aller se coucher à neuf heures quand on n'a pas sommeil et parce que la mère veut dormir, lui parut un peu dur; il s'y résigna cependant et monta dans sa chambre. Il avait bien envie de descendre par la fenêtre. C'était chose facile, mais remonter l'était moins; puis, bah! pour cette fois, on pouvait bien faire un sacrifice, on s'arrangerait autrement; pour le premier jour il ne fallait pas fâcher la mère.

Malgré la fatigue, Jean dormit peu; il n'était d'ailleurs point encore remis de l'émotion du retour, et sa tête s'enfiévrait à toutes sortes de beaux projets pour le lendemain.

Le lendemain, la besogne l'attendait, préparée par la mère et la sœur; on avait compté sur lui, cela pressait. Il s'y mit activement pour être libre et revoir ses anciens patrons, se réjouissant de travailler à l'atelier.

Travailler à l'atelier! on n'y songeait pas; qui est-ce qui resterait à la maison avec la mère?

Et la sœur lui expliqua comment on avait arrangé les choses. Il prendrait la pièce du rez-de-chaussée et s'y installerait pour sa gravure; en même temps, il s'occuperait du ménage. La mère ne voulait pas de servante; n'en ayant jamais eu, elle n'aurait pu s'y habituer; puis, des étrangers autour d'elle, pour le temps qui lui restait à vivre, elle n'y tenait pas; et les frais donc! Il fallait compter... On ne savait pas ce qui pouvait arriver.

Et Jean, heureux d'être utile, réalisa le programme de l'existence tracé par sa mère et sa sœur; l'émancipé d'Alsace se résigna peu à peu, et il arrangea sa vie avec le sens pratique qu'il avait acquis.

Levé avec le jour, il préparait le déjeuner qu'il portait à Mme Reymond dans sa chambre, puis se hâtait de laver la vaisselle et d'arranger tout ce qu'il fallait pour le dîner, que l'on sert en Suisse à midi; cela fait, il se mettait au travail gaiement, activement, pour regagner le temps perdu.

La mère descendait plus tard à l'atelier du fils, s'installait à l'extrémité de la pièce, et, le regardant fixement, cherchait le prétexte d'une observation. Au bout d'un moment :

— Dis donc, Jean, est-ce que tu ne pourrais pas ménager ton beau pantalon; il me semble qu'un autre...

— C'est que, voyez-vous, mère, si je sors tout à l'heure...

— Mais qu'est-ce que tu as toujours à sortir? tu n'y penses pas.

— Il faut que j'aille à la fabrique.

— Tu y vas bien souvent.

Et une autre fois :

— Tu négliges le jardin depuis quelque temps, lui disait-elle.

— C'est vrai, mais l'ouvrage presse.

— C'est égal.

— Puis, voyez-vous, mère, quand j'ai labouré et pioché, les mains tremblent et je ne puis pas travailler.

— On ne peut pourtant pas faire venir des étrangers pour labourer deux « carreaux » de jardin.

D'autres fois, elle l'appelait pour changer un meuble de place, étendre du linge, le dépendre, couper du bois.

— Tu as veillé bien tard hier au soir, tu uses la chandelle; je ne veux pas que tu continues, entends-tu?...

Commander était un besoin pour Mme Reymond. Après avoir gouverné tout son petit monde, elle ne pouvait en perdre l'habitude, et, n'ayant plus qu'un de ses enfants auprès d'elle, elle exerçait nécessairement sur lui son besoin d'autorité. Devenue despotique, elle eût irrité tout autre qu'un fils comme Jean Reymond, qui, par respect, ne laissa jamais supposer ses révoltes comprimées. La bonne femme, incapable de comprendre que les enfants puissent devenir supérieurs aux parents, voulait, en dominant, montrer son autorité par des conseils et trop souvent par des ordres. Ce besoin excessif aurait paralysé les forces et l'intelligence de Jean, s'il n'eût été doublé d'un grand désir d'étudier. Il travaillait la nuit; à ce moment seulement il était libre. Alors il lisait, combinait, esquissait les projets qui bouillonnaient dans sa tête, les méditait : celui-ci donnait naissance à un autre qu'il ébauchait immédiatement avec des plans, des tracés de machines, pour laver, essorer et imprimer, pour la fabrication des couleurs, pour graver, et bien d'autres choses encore.

VI

Le printemps revenu, il dessinait, composait des motifs d'après les fleurs dont il avait rapporté les graines d'Alsace et qu'il soignait avec une sollicitude méticuleuse. La mode était aux meubles à fleurs et il en combinait les groupes avec goût. La connaissance de l'ornement lui faisant défaut, il cherchait à combler cette lacune avec des livres qu'il allait chercher en ville, lorsque sa mère le lui permettait.

Quel labeur incessant! Que de peine! et toutes ses journées interrompues par ceci, par cela, par les repas à préparer, car la mère devenait faible et ne pouvait pas toujours s'en occuper. Il passait donc continuellement de son atelier à la cuisine, écumait le pot-au-feu, revenait à son burin.

— Allons, mère, à table! Il en est temps.

Pendant le repas, Mme Reymond parlait tout en mangeant : — La soupe manquait de sel, un autre jour le légume était mal apprêté.

Et Jean se disait : Je sens bien que je ne suis bon à rien, pas même à faire de la soupe.

C'était non seulement un timide, mais un patient. Bah! il viendrait bien un jour où il apprendrait toutes les choses qu'il ne savait pas, il irait encore une fois en France...

Soutenu par cet espoir, il voyait passer les mois et les années; c'était maintenant un homme fait, dont la force et la grande taille contrastaient avec son allure douce et modeste.

Hélas! que deviendrions-nous sans une foi, sans une espérance?

Jean Reymond demeura fidèle au devoir qui lui était imposé; pas un frère, pas une sœur n'eut l'idée de le relever un instant de son poste; dispersés, mariés, ils avaient une famille, ne voyaient que rarement la mère et trouvaient même que Jean était bien heureux de vivre avec elle : il profitait de la maison.

Le bonhomme ne leur avait jamais dit qu'il entretenait le ménage de ses deniers. Il gagnait beaucoup, il est vrai; son travail précis, parachevé dans toutes ses parties, recherché des fabricants, se payait plus que celui de tous les ouvriers du voisinage. Vivant modestement, le graveur devenait riche, mais il était trop bon, trop simple pour qu'on lui portât envie.

A suivre. A. Bachelin.

LE HAREM D'UNE SULTANE.

Voy., p. 20, l'Intérieur du harem du sultan.

Le peintre Melling a représenté, dans cette composition, la visite d'une princesse à la sultane sa sœur, et voici la description qu'il donne du cérémonial observé dans ces circonstances et qui doit être encore fidèle aujourd'hui : on sait combien les usages de la cour du sultan changent peu (1).

En ce moment, la sultane Hadidgé reçoit, avec l'étiquette d'usage, la visite d'une de ses sœurs.

Cette princesse, en entrant dans le harem, s'est annoncée par un billet auquel il a été répondu.

La réception a lieu dans un salon magnifique.

La sultane se tient sur une estrade élevée décorée d'une riche tapisserie de Perse et entourée de sofas.

Les dames de sa cour et de jeunes esclaves sont rangées devant elle dans l'ordre de leurs dignités et suivant l'importance de leurs emplois.

Au bas de l'estrade, d'autres femmes attendent la sœur de leur maîtresse pour lui présenter le café, les sorbets et d'autres rafraîchissements.

Cette dernière entre avec sa suite, soutenue par deux esclaves; elle est ordinairement accompagnée de sa nourrice; car les princesses de l'Orient conservent pour celle qui les a reçues en naissant, et qui a pris soin de leur première enfance, une affection presque filiale.

Deux femmes précèdent la sœur de la sultane : l'une porte une cassolette de parfums, l'autre un flacon d'eau de rose qu'elle répand sur le passage de la princesse.

Le tapis sur lequel marche le cortège est composé de belles nattes d'Égypte qui entretiennent sous les pieds une agréables fraîcheur.

La salle est figurée dans le plus grand détail : on y voit les murailles nues et stuquées, les plafonds chargés d'ornements variés et de peintures, les fenêtres fermées d'un grillage qui interdit toute communication des appartements aux parties extérieures du harem.

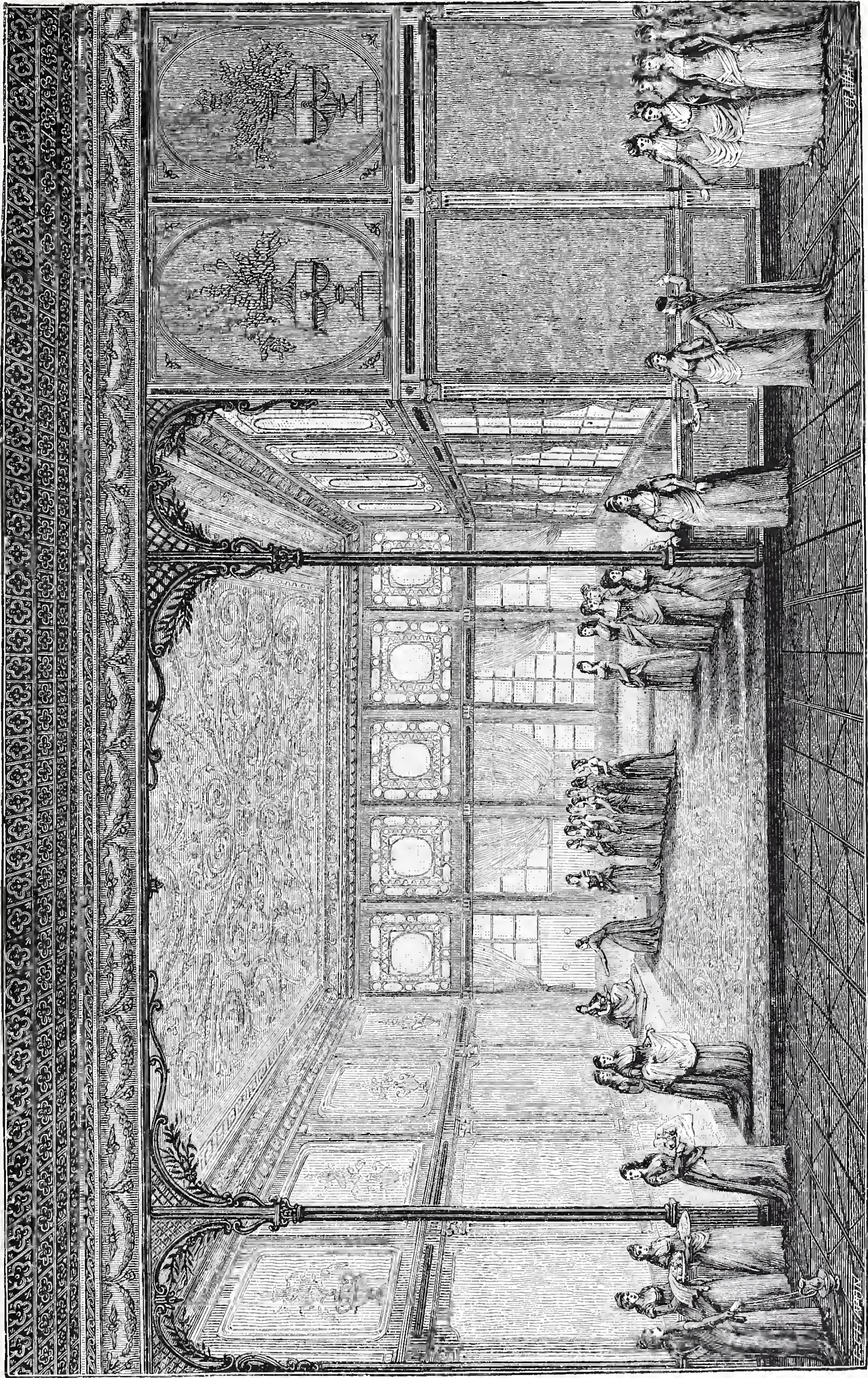
Dès que la sultane verra sa sœur à peu de distance, elle fera quelques pas à sa rencontre, lui offrira la place d'honneur sur son sofa, et viendra s'asseoir à sa gauche; puis on étendra sur les genoux de la princesse une pièce d'étoffe d'un tissu riche et brillant, et des rafraîchissements lui seront servis.

La sultane congédiera ensuite les femmes, et les deux sœurs pourront s'abandonner sans contrainte à un entretien familier.

Les sultanes exercent une autorité absolue dans leur harem; elles ont le droit de vie et de mort sur toutes leurs esclaves. Melling eut le bonheur de sauver du dernier supplice deux jeunes filles qui appartenaient à la sultane Hadidgé. Effrayées de quelques menaces de leur maîtresse, elles s'étaient échappées du harem pendant la nuit par une trappe qui communiquait avec le Bosphore et à l'aide de laquelle la sultane prenait quelquefois le plaisir de la pêche. Arrêtées sur le quai du Bosphore, elles furent ramenées à la sultane, et, suivant les terribles lois du sérail, elles furent condamnées à être noyées dans la mer. Déjà le bostandgi-bachi avait reçu l'ordre de les jeter sur le fatal bateau, lorsque

(1) Un de nos ambassadeurs nous assure qu'il y a moins de trente ans tout ce qu'on pouvait voir ou savoir des harems était conforme aux dessins et aux récits de Melling.

Melling, autorisé à se présenter devant la sultane pour l'entretenir de quelques réparations dans ses bâtiments, implora la grâce des deux jeunes filles et l'obtint : il courut communiquer l'ordre de clé-



Intérieur d'un salon du palais de la sultane Hadidgé, sœur de Sélim III.

mence au bostandgi-bachi, qui heureusement ne s'était pas trop pressé d'exécuter la sentence.

Aucun homme, à l'exception du Grand Seigneur, ne peut rendre visite aux princesses du sang ottoman sans une permission expresse, et, une fois admis devant elles, il ne peut leur parler : la conver-

sation n'a lieu, de part et d'autre, qu'au moyen de billets écrits que transmet une esclave. Ces visites, où l'on a si peu de liberté, n'en sont pas moins des distractions très désirées des princesses. Au plaisir de la correspondance se mêlent les sorbets, les pâtes sucrées et parfumées, et parfois un peu de musique.

NOTE. Le droit de vie et de mort sur les femmes du harem paraît abandonné même par le sultan. En 1861, deux de ces femmes ayant été enfermées dans des sacs et jetées au Bosphore, il y eut un mouvement de réprobation très accentué non seulement dans la ville, mais aussi parmi les grands dignitaires de la cour : l'un de ces derniers même offrit sa démission. On considère comme peu probable que l'on ait encore recours à de pareils excès d'autorité, au moins ostensiblement. Ce progrès dans l'humanité est évidemment dû aux influences de la civilisation occidentale.

Le sultan qui règne actuellement, Abdul-Hamid-Khan, né le 22 septembre 1842, est le trente-cinquième souverain de la famille d'Osman et le vingt-neuvième depuis la prise de Constantinople. Il a cinq enfants : *Méhemmed-Sélim* effendi, né le 11 janvier 1870; la sultane *Zekié,* née le 12 janvier 1871; la sultane *Naimé,* née le 5 août 1876; *Abdul-Kadir* effendi, né le 23 février 1878; *Ahmed* effendi, né le 14 mars 1878.

Les frères et sœurs du sultan sont au nombre de onze. Cinq d'entre les sœurs sont mariées, trois à des pachas, une au colonel Mohammed-Bey, une autre à un fils de Samy-Pacha.

ED. CH.



L'Art du Portrait.

La reproduction fidèle du visage humain est une des plus nobles tâches et des plus difficiles que puisse s'imposer un artiste. Faire revivre sur la toile l'expression profonde et juste de la physionomie; éclairer le regard du feu intérieur de la pensée; donner, en un mot, à l'œuvre d'art l'intensité, l'impression de la nature, si bien qu'on se dise : « Celui-là a vécu, il était ainsi », c'est faire œuvre de maître.

ÉMILE PERRIN, *de l'Institut.*



DES DESCRIPTIONS POÉTIQUES DE LA NATURE.

La poésie grecque ne juge digne d'attention que l'homme seul; c'est lui qu'elle chante, c'est sur ses plaisirs et sur ses maux, sur ses hauts faits et sur les conséquences funestes de ses passions, qu'elle concentre tout l'intérêt. Lorsqu'elle permet à la nature d'intervenir, c'est sous la figure de divinités, à qui elle prête encore la forme humaine : elle anime de notre vie, en les peuplant d'êtres tout à la fois semblables et supérieurs à nous, les lieux mêmes d'où nous sommes absents, les solitudes des forêts, les gorges désertes des montagnes, les profondeurs étoilées de la voûte céleste et les abîmes insondables de l'Océan. Ou bien, si elle accorde une place à la matière insensible, si elle présente sous leur véritable image les arbres, les rochers, les eaux des fontaines ou de la mer, elle entend qu'ils n'usurpent pas des honneurs qui ne leur sont pas dus et qu'ils restent au fond du tableau.

Ce sentiment fut dans toute sa force à l'époque la plus brillante du génie grec; il s'affaiblit en même temps que la religion païenne qui l'entretenait, et s'éteignit avec elle. On a remarqué que la peinture de paysage ne devint que très tard un genre particulier chez les anciens.

Il faut en dire autant, et pour la même raison, de la description poétique de la nature. Encore n'eut-elle jamais dans l'antiquité classique, même dans les âges de décadence, le caractère qu'elle a pris chez nous sous la double influence des systèmes philosophiques et des littératures étrangères.

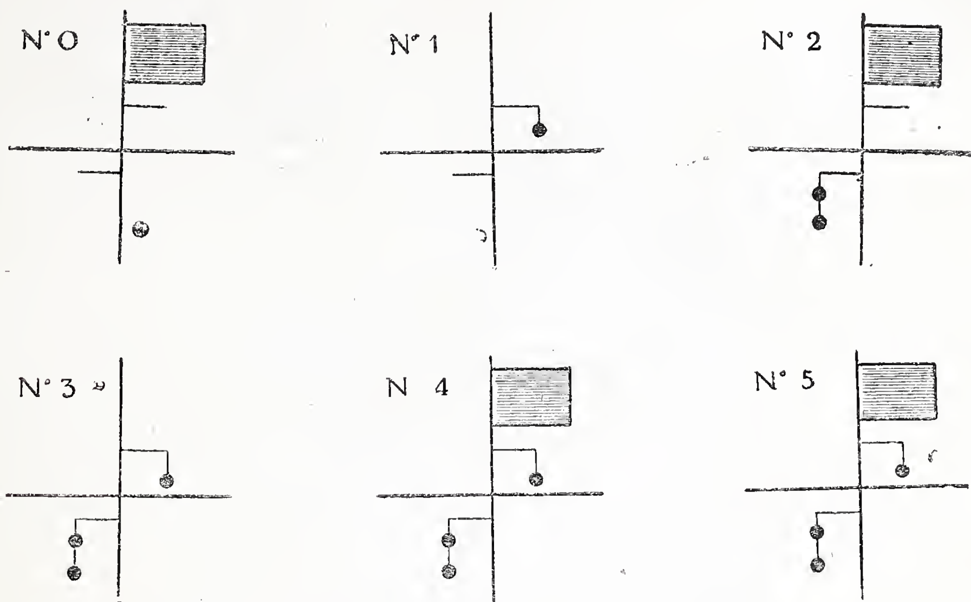
Les Romains, pas plus que les Grecs, n'ont jamais ajouté foi à ces théories accablantes, qui dispersent tout autour de nous dans les objets les plus humbles et les plus inertes les attributs de l'Être suprême, et qui en identifiant Dieu et le monde écrasent la personnalité humaine sous le poids des éléments. Aussi n'ont-ils pas connu davantage ce malaise indéfinissable, mêlé d'adoration mystique, qu'ont éprouvé en présence de la nature les nations chez lesquelles le panthéisme a été en honneur. Le sentiment de l'irrémédiable faiblesse qui nous livre sans défense aux forces infinies de la matière découle fatalement de ce système; il s'est fait jour dans des littératures animées par un esprit étranger à la race hellénique et à la race latine : la poésie des Hindous et celle de l'Allemagne contemporaine en sont la plus fidèle expression. Il a eu pour effet de donner du prix aux détails les plus insignifiants du monde extérieur, d'attirer une admiration respectueuse sur les moindres objets, comme sur des parcelles de l'âme divine répandue également dans tout l'univers. Si on y joint cette lassitude maladive qui dégoûte l'homme de l'existence sociale, et ce penchant des arts en décadence qui les précipite vers le réalisme quand l'inspiration fait défaut, on aura réuni tous les éléments dont se compose actuellement le goût de certains auteurs pour la description minutieuse de la nature. De là viennent les efforts désespérés qu'ils imposent à leur talent pour *peindre* avec des *mots,* pour donner à leurs lecteurs les mêmes sensations que leurs modèles, enfin, comme on l'a dit excellemment, « pour exprimer l'inexprimable. »

GEORGES LAFAYE,
Chargé du cours de littérature grecque
à la Faculté des lettres d'Aix [1].

[1] Leçon d'ouverture. 1884.

ENTRÉE D'UN PORT.

Durant un séjour au Havre, vers la fin de l'été dernier, un de nos amis nous écrivait : « D'une fenêtre de l'hôtel que nous habitions, nous voyions chaque jour, à l'entrée du port, de grands mâts



Voyez page 88.

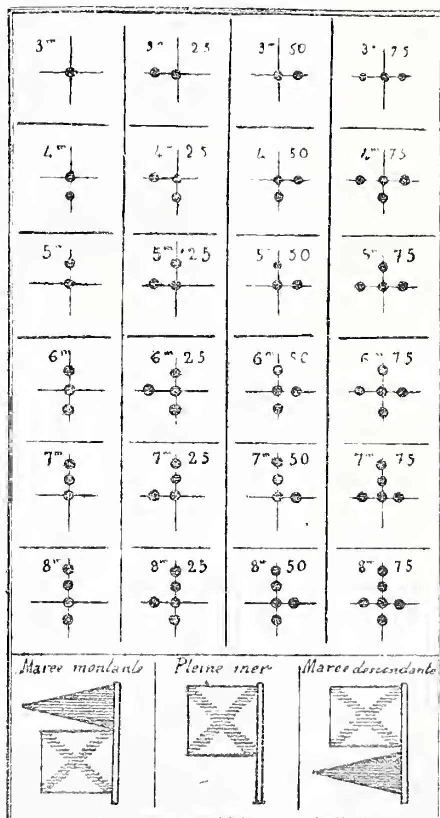
aux cordes desquels on monte ou descend des paniers à claire-voie qui évidemment signalent aux navires la possibilité ou non de faire leur entrée. Nous aurions bien voulu avoir des notions exactes sur ces combinaisons de signaux. Nous entendions aussi par moments les sons vigoureux d'un instrument de cuivre et nous en cherchions l'explication. »

C'est ce désir que cherche à satisfaire l'article suivant, dans lequel nous faisons connaître les principaux signaux en usage pour faciliter aux navires l'entrée des ports, en y joignant quelques brèves explications.

Pour le port du Havre, les signaux de marée sont faits à un mât placé à l'entrée du port, et représenté par la ligne verticale de chacune des figures ci-dessus. La ligne horizontale représente une vergue. Les points noirs sont des ballons en filet noir. Le point de vue pour la gauche et la droite est pris du large.

Les signaux concernant les interruptions de la navigation, que nous indiquerons plus loin, se font à un mât plus petit que le précédent. En temps de brume on fait fonctionner des trompettes à air comprimé; la pompe de compression est mue par une machine à vapeur, et l'air arrive sur une anche qu'il fait vibrer environ toutes les minutes.

Les trompettes du Havre ont été placées près du phare de l'extrémité de la jetée Est. Les machines à air comprimé qui les mettent en action sont contenues dans un petit bâtiment placé à l'enracinement de la jetée. Le tuyau est renfermé dans la maçonnerie jusqu'au phare. Là il entre dans un abri où est situé le réservoir d'air comprimé. Une soupape automatique produit des



émissions de son discontinues qui sont séparées par des silences d'une demi-minute environ. Un

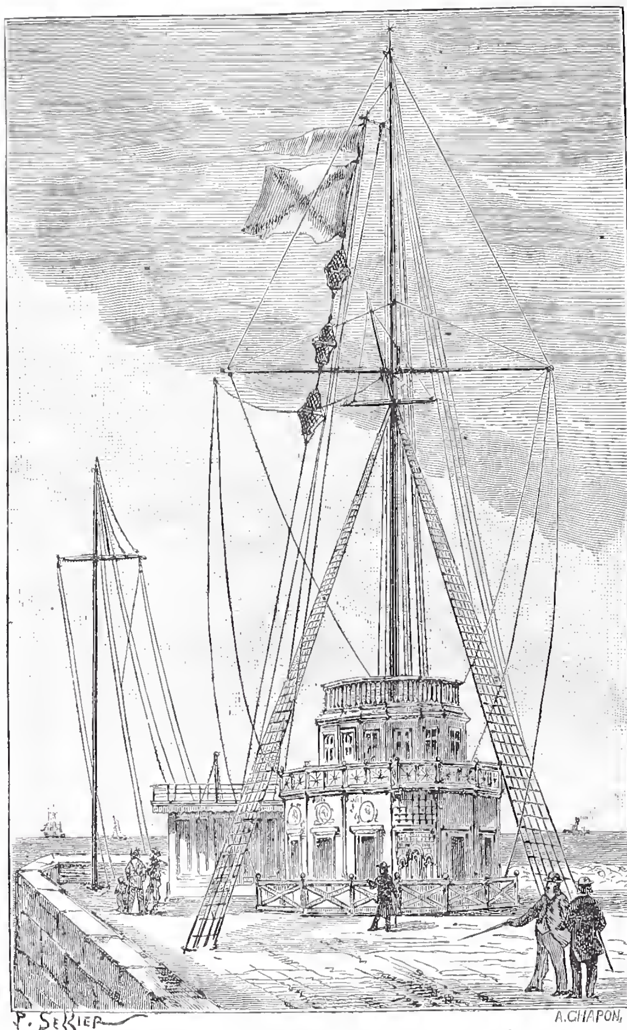
réflecteur placé derrière les trompettes en renforce les sons.

Une décision prise par M. le ministre du commerce et des travaux publics, en date du 26 décembre 1867, a réglé ainsi qu'il suit la police applicable au port du Havre :

1° *Défense d'entrer.* — Un ballon au-dessus de la vergue du mât, du côté de la rade.

2° *Défense de sortir et interdiction de mouvements dans l'avant-port.* — Deux ballons au-dessous de la vergue, du côté de l'avant-port.

3° *Défense d'entrer et de sortir et interdiction de mouvements dans l'avant-port.* — Un ballon au-dessus de la vergue, du côté de la rade; deux ballons au-dessous de la vergue, du côté de l'avant-port.



Le Sémaphore du Havre [1].

4° *Suspension de tous mouvements pour faciliter l'entrée d'un grand bâtiment de l'État ou d'un steamer transatlantique.* — Deux ballons au-dessus de la vergue, du côté de l'avant-port; un ballon au-dessus de la vergue, du côté de la rade; pavillon blanc encadré de bleu, en tête de mât.

5° *Suspension de tous mouvements pour faciliter la sortie d'un grand bâtiment de l'État ou d'un steamer transatlantique.* — Pavillon vert en tête de mât; un ballon au-dessus de la vergue, du côté de la rade; deux ballons au-dessous de la vergue, du côté de l'avant-port.

La nuit, lorsque les officiers de port le jugent nécessaire, les mêmes indications sont transmises aux navires au moyen de feux rouge, blanc et vert, ayant respectivement la signification attribuée aux ballons, désignés par des feux rouges, au pavillon blanc encadré de bleu et au pavillon vert, et occupant, sur le mât, la même position que les ballons et les pavillons.

Les signaux restent en permanence, hissés au mât, pendant toute la durée de l'évolution ou de l'événement qui les a nécessités.

Le balisage des hauts-fonds de la rade du Havre est formé par un système de onze bouées dont les caractères distinctifs sont indiqués dans un règle-

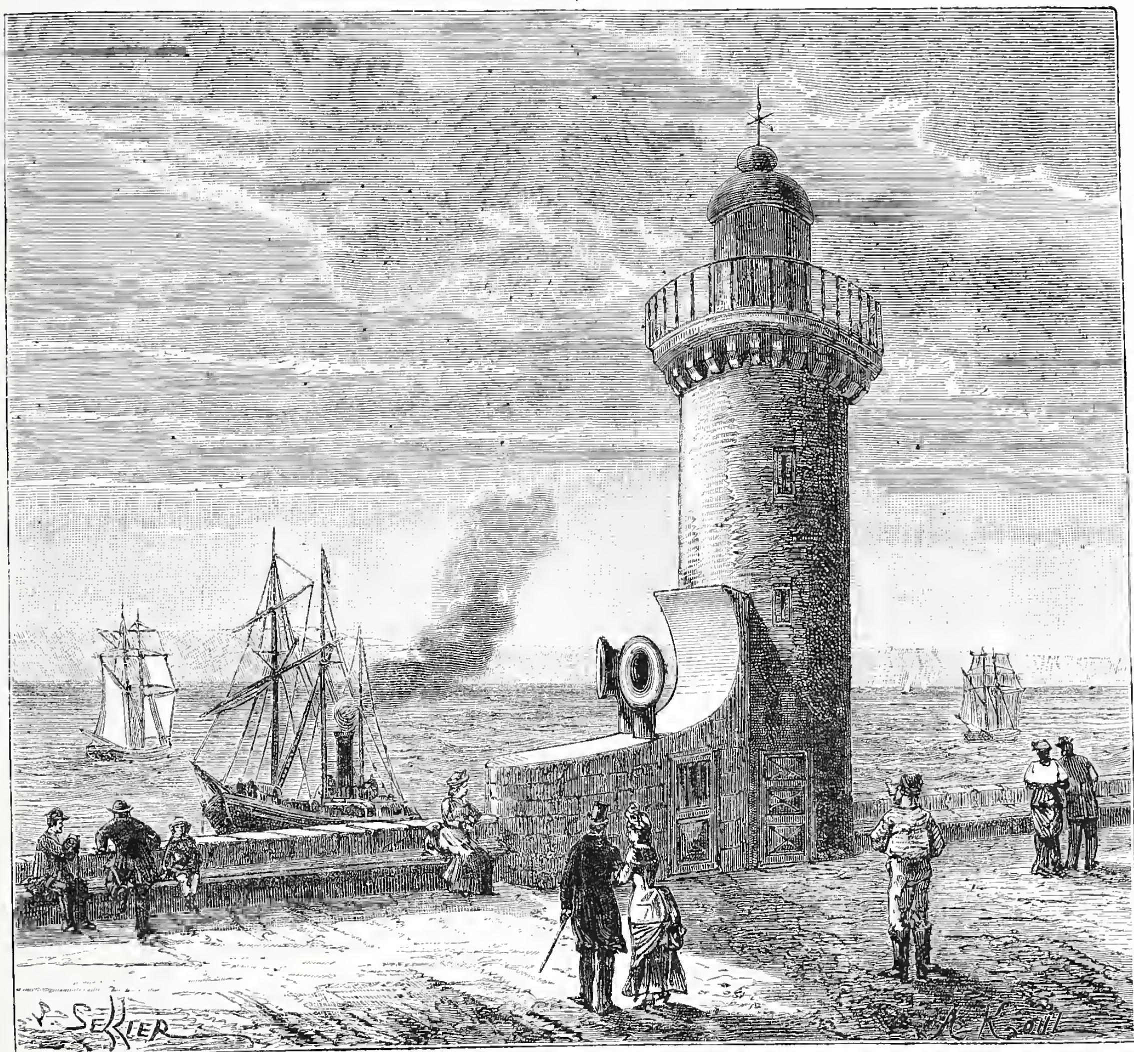
[1] Le sémaphore représenté sur cette gravure se compose d'un mât de signaux muni d'une vergue horizontale. — Au moyen de pavillons et de boules hissés au mât et à la vergue, on indique aux bâtiments la hauteur de la marée et le sens du mouvement de la mer.

Les signaux conventionnels sont représentés sur un tableau. Dans la gravure, les pavillons montrent, d'après ce tableau, que la mer monte.

Les trois boules noires, la boule intermédiaire étant au niveau de la vergue, signalent que la hauteur de la marée est de six mètres.

ment mis à la disposition des capitaines des bâtiments qui entrent dans ce port.

Les télégrammes indiquant le temps qu'il fait au large et annonçant les grandes perturbations atmosphériques qui peuvent menacer les côtes de France, sont envoyés aux ports et aux sémaphores par le ministère de la marine, et transmis aux bâtiments, soit au large, soit dans les ports, par des signaux spéciaux. Rappelons ici que les changements locaux, d'une moindre étendue que ces



Signaux maritimes; Jetée du Havre.

grandes perturbations, ne sauraient échapper à l'observateur attentif qui les étudie à l'aide de ses propres instruments et des signes du temps, généralement bien connus des marins de chaque port.

Zurcher et Margollé.

COMMENT ON DEVIENT PEINTRE DÉCORATEUR.

Il est peu de professions qui offrent à ceux qui les exercent autant d'applications variées, et, pour ainsi dire, de spécialités, que celle de peintre décorateur; c'est certainement, parmi les diverses branches des arts du dessin, une des plus rapidement lucratives, de même que c'est celle qui présente le plus d'avenir, en ce qu'elle permet facilement aux jeunes gens doués d'aptitudes exceptionnelles de mettre leur talent en lumière et d'arriver assez promptement, tout en gagnant aisément de quoi subvenir aux frais journaliers de l'existence, à occuper un rang plus élevé que celui auquel ils semblaient être destinés tout d'abord. Parmi les artistes contemporains les plus justement appréciés, nous en pourrions citer plusieurs qui ont commencé par manier la brosse du décorateur de théâtres ou du peintre d'appartements : quelques-uns aussi ont préludé plus modestement encore à leurs succès futurs, en faisant leur apprentissage comme peintres de lettres ou d'attributs, ou même en tenant la lourde palette surchargée de couleurs du *marbrier* ou le *peigne* du peintre de *bois*.

On peut donc dire que la meilleure route à faire suivre à un jeune homme qui donne des preuves incontestables d'un goût prononcé pour la peinture, mais dont les parents, dans une position

modeste, hésiteraient à s'imposer les longs sacrifices que demande une éducation artistique complète, sera celle qui lui mettra en mains, dès le début, une profession qui, par sa nature même, se rapproche plus que toute autre de ce que l'on appelle l'*art*. Si ce jeune homme est réellement bien doué, s'il travaille avec ardeur et intelligence, et surtout s'il sait résister à des entraînements vulgaires indignes de lui, il arrivera plus aisément que beaucoup d'autres plus fortunés que lui à se créer une place à part et à produire des œuvres qui le classeront bientôt parmi les artistes.

Quelle que soit, du reste, la branche de la peinture décorative à laquelle on destine un jeune homme, il ne faut pas perdre de vue que la connaissance du dessin et des éléments des sciences qui s'y rattachent lui sera indispensable, même dans les plus modestes applications des différentes parties de sa profession, et qu'il faut, en conséquence, lui faire donner de bonne heure une sorte d'éducation artistique poussée aussi loin que possible, avant de lui faire apprendre le *métier* proprement dit.

Le plus sûr moyen d'arriver à ce but consiste à faire suivre pendant un certain temps au jeune élève les cours professés dans les écoles publiques de dessin, et surtout, s'il habite Paris, ceux de l'*École nationale des arts décoratifs*, véritable pépinière d'où sortent tous les ans des graveurs, des dessinateurs pour étoffes, des peintres décorateurs, des céramistes, des sculpteurs, etc., qui y ont puisé ces connaissances solides et ce goût si délicat qui contribuent à maintenir, quoi qu'en disent quelques esprits chagrins, la supériorité indéniable de la France dans tout ce qui concerne les industries d'art.

Fondée en 1767 sous le nom d'*École royale gratuite de dessin*, et réorganisée par décret du 9 octobre 1877, cette école est certainement celle qui convient le mieux aux jeunes gens qui se destinent aux professions qui relèvent des arts dits *industriels*, de même qu'elle peut également être considérée comme la meilleure préparation aux cours d'un ordre plus élevé professés à l'École des beaux-arts. L'enseignement, qui a surtout pour objet les principes des arts et de la science du dessin en vue de leur application à l'industrie et aux professions du bâtiment, embrasse dans son ensemble le dessin et le modelage d'après la bosse et d'après nature, la géométrie, la perspective, les éléments d'architecture, l'histoire et la composition de l'ornement, et enfin un cours d'applications décoratives; il est divisé en deux sections, école du jour et école du soir, et donne lieu à de nombreux concours à la suite desquels les lauréats obtiennent des bourses ou des récompenses de diverses valeurs. Les élèves, présentés par leurs parents ou par des chefs d'atelier, y sont reçus gratuitement dès l'âge de dix ans pour les cours du jour, et de quatorze pour les classes du soir; on ne leur demande que de savoir lire et écrire.

Un jeune garçon intelligent qui a suivi assidûment pendant deux ans les différents cours professés dans la journée à l'*École des arts décoratifs*, doit, dans ce laps de temps, avoir donné des preuves assez concluantes de ses aptitudes pour que ses parents, aidés des conseils des professeurs, sachent de quel côté ils devront le diriger: il pourra entrer alors comme élève, soit chez un décorateur de théâtres, s'il a le sentiment du pittoresque et l'esprit inventif, soit chez un décorateur d'appartements, si son talent consiste surtout à exécuter habilement des ornements copiés avec soin ou des fleurs rendues avec l'interprétation exacte de la nature et disposées avec goût. Dans ces deux branches de la peinture décorative, la durée de l'apprentissage varie généralement de quatre à six ans, suivant l'âge et le degré d'habileté de l'élève, mais il n'est pas rare de voir, dans ces professions, des élèves qui, après la première ou la seconde année, gagnent 4 et 5 francs par jour.

Mais dans les deux cas il devra continuer pendant longtemps encore à suivre les cours du soir, et chercher ainsi à élever le niveau de son éducation artistique, sous peine de n'être jamais qu'un décorateur d'un ordre inférieur, quelle que soit du reste son habileté comme praticien. Il devra également, surtout s'il est décorateur d'appartements, étudier avec soin les différents styles de l'ornementation à toutes les époques, copier, pendant les loisirs que lui laisseront les devoirs de sa profession, les dessins des maîtres ornemanistes dont nos musées possèdent de si merveilleux spécimens, faire des études ou tout au moins des croquis d'après nature dans les appartements et les galeries des châteaux et des palais si facilement ouverts aujourd'hui aux artistes, et chercher à composer, en s'aidant des matériaux qu'il aura ainsi réunis, des *ensembles* décoratifs originaux qui lui permettront plus tard de se mettre directement en relations avec les architectes, les entrepreneurs ou les propriétaires, et de travailler, à son tour, pour son propre compte.

D'autre part, avec un peu d'intelligence, et en étudiant les procédés et les exigences de la fabrication des industries du papier peint, des impressions sur étoffes, des tapis, etc., il arrivera facilement à se créer des ressources pour les moments de morte-saison, de même qu'avec un peu de pratique il pourra assez aisément se livrer à la décoration de la porcelaine et surtout de la faïence.

Si, au lieu de suivre la voie que nous venons d'indiquer, il entre, tout jeune encore, comme apprenti chez un peintre décorateur ou chez un entrepreneur de peinture, c'est-à-dire dans une maison où on se charge de tous les travaux qui concourent à la décoration intérieure et extérieure des bâtiments, son patron saura bien vite se rendre compte de ses aptitudes particulières, et le dirigera de façon à lui faire exécuter les travaux d'un ordre plus ou moins élevé dont il le jugera capable. Dans tous les cas, qu'il soit ornemaniste,

peintre d'attributs, de lettres, de marbres, de bois, ou simple *fileur*, il aura entre les mains un métier relativement assez lucratif, et, presque dès le début, il pourra gagner de quoi subvenir en partie à son entretien. Mais, là encore, il fera bien de suivre les cours de dessin dans les écoles du soir, car c'est à ce prix seulement qu'il arrivera à exceller dans sa profession.

ÉDOUARD GARNIER.



D'UNE MÉTHODE POUR L'ENSEIGNEMENT DU DESSIN.

Les premières et les seules leçons de dessin qui m'aient intéressé, et les seules qui m'aient servi à quelque chose, m'ont été données par un homme qui n'avait passé par aucune école et qui était devenu pourtant un habile dessinateur d'objets d'histoire naturelle. A sa première leçon, il mit devant moi une branche feuillée et fleurie, en me disant de la copier comme je pourrais, même en tenant la main comme je voudrais. Je m'escrimai, je cherchai, je me demandai (ce qui ne m'était pas arrivé jusqu'alors dans mes leçons de dessin) pourquoi je ne réussissais pas. Provoquer la réflexion est bien plus utile que montrer. C'est surtout ce qui importe pour l'immense majorité des élèves, puisque la plupart ne doivent pas devenir artistes.

Une seconde recommandation est puisée dans la nature. Lorsqu'un enfant veut s'amuser, il crayonne à sa fantaisie, sans copier. Lorsqu'un écolier veut faire une caricature d'un de ses camarades, il dessine presque toujours de souvenir. On se plaît naturellement à reproduire les choses qu'on a vues et dont on a su conserver le souvenir. Ceci est une indication de la bonne méthode. Je voudrais qu'un professeur de dessin fît de temps en temps dessiner de souvenir. On montrerait aux élèves un rameau portant, par exemple, trois fleurs et un certain nombre de feuilles, ou bien un insecte remarquable, ou encore le modèle d'un monument peu compliqué. L'objet ayant été vu, on le cacherait, et chaque élève aurait à le dessiner de souvenir. L'attention et la mémoire seraient alors en jeu. L'art du dessin ne serait plus une routine, et l'on ne verrait pas des élèves, après avoir copié des centaines de nez, de bouches et de têtes, ne pas pouvoir dessiner à volonté une figure qui rit ou une figure qui pleure. De passif l'élève deviendrait actif; or l'activité est ce qui développe les facultés. L'esprit d'observation y gagnerait. Dans les études subséquentes on aurait des élèves moins gauches, plus prompts à voir et à comparer. Le goût des sciences naturelles se répandrait davantage, et dans toutes les professions on aurait des hommes plus habitués à observer et plus en état de dessiner, ce qui certainement serait un progrès. [1]

[1] Ad. de Candolle, *Histoire des sciences et des savants depuis deux siècles.*

PENSÉES EXTRAITES D'AMIEL.

Voy. p. 142 du précédent volume.

3 juin 1849. — Temps délicieux, frais et pur. Longue promenade matinale; surpris l'aubépine et l'églantine en fleurs. Vagues et salubres senteurs des champs. Les Voirons bordés d'une lisière de brume éblouissante. Salève vêtu de belles nuances veloutées. Travaux aux champs. Deux charmants ânes, l'un broutant avec avidité une haie d'épine-vinette. Trois jeunes enfants; j'ai eu une envie démesurée de les embrasser. Jouir du loisir, de la paix des champs, du beau temps, de l'aisance; avoir mes deux sœurs avec moi; reposer mes yeux sur des prairies embaumées et sur des vergers épanouis; entendre chanter la vie sur les herbes et dans les arbres; être si doucement heureux, n'est-ce pas trop? est-ce mérité? Oh! jouissons-en avec gratitude. Les mauvais jours viennent assez tôt et assez nombreux. Je n'ai pas le pressentiment du bonheur. Profitons d'autant plus du présent. Viens, bonne Nature, souris et enchante-moi. Voile-moi quelque temps mes propres tristesses et celles des autres; ne me laisse voir que les draperies de ton manteau de reine, et cache les misères sous les magnificences.

16 juin 1851. — Ce soir, fait quelques allées et venues sur le pont des Bergues par un beau ciel sans lune. J'admirais la fraîcheur des eaux, rayées par les lumières des deux quais et miroitant sous le scintillement des étoiles. A la rencontre de ces groupes variés de jeunes gens en phalange, de familles, de couples, d'enfants, qui regagnaient en chantant ou causant leurs foyers domestiques, leur mansarde ou leur salon, j'éprouvais un sentiment de sympathie pour tous ces passants, j'ouvrais les yeux et les oreilles en poète et en peintre, ou tout simplement en curieux bienveillant; je me sentais content de vivre et de voir vivre.

— Ce n'est pas l'histoire qui enseigne à la conscience l'honnêteté, c'est la conscience qui l'enseigne à l'histoire. Le fait est corrupteur, c'est nous qui le corrigeons, en persistant dans notre idéal. L'âme moralise le passé afin de n'être pas démoralisée par lui. Comme les faiseurs d'or du moyen âge, elle ne trouve dans le creuset de l'expérience que l'or qu'elle y a versé.

— Toute la vie est une profession de foi et exerce une propagande inévitable et silencieuse; elle tend à transformer autant qu'il dépend d'elle l'univers et l'humanité à son image. Ainsi nous avons tous charge d'âmes. Chaque homme rayonne sans cesse comme un corps lumineux, il est comme un fanal qui attire sur les récifs, s'il ne guide pas au port. Chaque homme est prêtre même involontairement; sa conduite, prédication muette, le révèle perpétuellement aux autres; mais il y a des prêtres de Baal, de Moloch et de tous faux dieux. Telle est la haute importance de l'exemple. De là la redoutable responsabilité qui pèse sur chaque homme. Le mauvais exemple est un empoisonnement spi-

rituel; c'est l'enseignement d'une religion sacrilège d'un Dieu impur. Le péché ne serait qu'un mal pour celui qui le commet, mais il est un crime envers les faibles qu'il corrompt. Aussi a-t-il été dit : « Mieux vaudrait n'être pas né que de donner du scandale à l'un de ces petits. »

— Ce soir, vu le premier ver luisant de la saison, dans le gazon, au bord du petit chemin tournant qui descend de Lancy vers la ville. Il rampait furtivement sous l'herbe, comme une pensée timide ou un talent naissant.

— C'est en enseignant qu'on s'instruit, en racontant qu'on observe, en affirmant qu'on examine, en montrant qu'on regarde, en écrivant qu'on pense, en pompant son puits qu'on y fait venir l'eau.

—La vraie raison qui fait qu'on se connaît mal, c'est la difficulté de s'envisager à la bonne distance, de se placer au point de vue convenable, où les détails concourent à l'expression générale, loin de la masquer. Il faut se regarder socialement et historiquement pour avoir une idée exacte de sa valeur relative, et regarder sa vie entière ou du moins toute une période de sa vie, pour savoir ce qu'on est et ce qu'on n'est pas. La journée qui passe et repasse sur un visage, la mouche sur le front d'une belle personne, les touchent bien mais ne les voient pas, car elles ne les enveloppent pas à la fois d'un coup d'œil.

— Qui veut voir parfaitement clair avant de se déterminer ne se détermine jamais. Qui n'accepte pas le regret n'accepte pas la vie.

— Nous ne sommes jamais plus mécontents des autres que lorsque nous sommes mécontents de nous. La conscience d'un tort nous rend impatients, et notre cœur rusé querelle au dehors pour s'étourdir au dedans.

— Rien ne ressemble à l'orgueil comme le découragement.

— L'habitude est une maxime vivante devenue instinct et chair. Prendre de nouvelles habitudes, c'est atteindre la vie dans son essence. La vie n'est qu'un tissu d'habitudes.

— La science est la puissance de l'homme, et l'amour sa force; l'homme ne *devient* homme que par l'intelligence, mais il n'*est* homme que par le cœur. Savoir, aimer et pouvoir, c'est là la vie complète.

— La bonté est le principe du tact, et le respect pour autrui la condition première du savoir-vivre.

— Aimons. Il faut vaincre le mal par le bien : il faut conserver une conscience pure.

L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

L'École de médecine de Montpellier était déjà célèbre dans le douzième siècle. Saint Bernard, qui mourut en 1153, dit dans une lettre, en parlant d'un archevêque de Lyon, Héraclius de Montboisier, que ce prélat, étant tombé malade en allant à Rome, se détourna de son chemin pour venir à Montpellier, où, durant son séjour, « il dépensa auprès des médecins tout ce qu'il avait et ce qu'il n'avait pas. »

On rapporte que les marchands qui fréquentaient l'Égypte et la Palestine depuis la première croisade avaient amené d'Alexandrie quelques disciples d'Avicenne, qui florissait dans le onzième siècle.

Par une déclaration de l'année 1180, Guilhem VII, Guillaume, fils de Mathilde, seigneur de Montpellier, défend à qui que ce soit de s'arroger le droit exclusif d'enseigner la médecine dans cette ville. Par suite, les disciples d'Averhoès de Cordoue vinrent se joindre à ceux d'Avicenne pour enseigner.

Le cardinal Conrad, envoyé comme légat en France contre les Albigeois en 1220, fit à Montpellier, sur la demande des évêques des environs, un règlement sur la discipline à observer dans les écoles de médecine. On voit, par les articles de ce règlement, que dans le treizième siècle les ecclésiastiques étudiaient et pratiquaient la médecine. Tout professeur devait être approuvé par l'évêque de Maguelone. Chaque étudiant était obligé de s'attacher à un maître déterminé.

Les écoles de Montpellier furent érigées en université par le pape Nicolas IV, en 1289.

D'après une bulle du pape Clément V, datée d'Avignon en 1308, l'ordre des frères prêcheurs devait entretenir, dans le couvent de Montpellier, vingt-quatre frères convers de différentes nations, comme Allemands, Italiens, Espagnols, Polonais et Français, pour apprendre la pharmacie.

Au quatorzième siècle, Jean, roi de Bohême, père de l'empereur Charles IV, ayant perdu un œil et craignant de perdre l'autre, vint incognito à Montpellier pour tâcher d'être guéri.

Urbain V fit bâtir le collège appelé des Douze-Médecins.

Beaucoup de documents attestent que les plus grands personnages, rois et princes des treizième et quatorzième siècles, avaient une grande confiance dans le savoir des médecins de l'École de Montpellier et les appelaient près d'eux. (1)

Guillaume Rondelet, né en 1507, chancelier de la Faculté, fit construire le premier amphithéâtre d'anatomie élevé en Europe, et fut pour ce fait très tourmenté. Il mourut malheureux à cinquante-neuf ans.

Charles IX, en 1564, augmenta les traitements des médecins de Montpellier de 300 livres chacun.

Henri IV créa deux nouvelles chaires, exemple qui fut suivi par Louis XIV.

C'est seulement sous Louis XIII que les médecins de Paris réussirent à écarter de la cour ceux

(1) Voy. d'Aigrefeuille, *Histoire de Montpellier*, t. III, p. 520 et suiv.

de Montpellier, et il en résulta des querelles violentes entre les deux écoles.

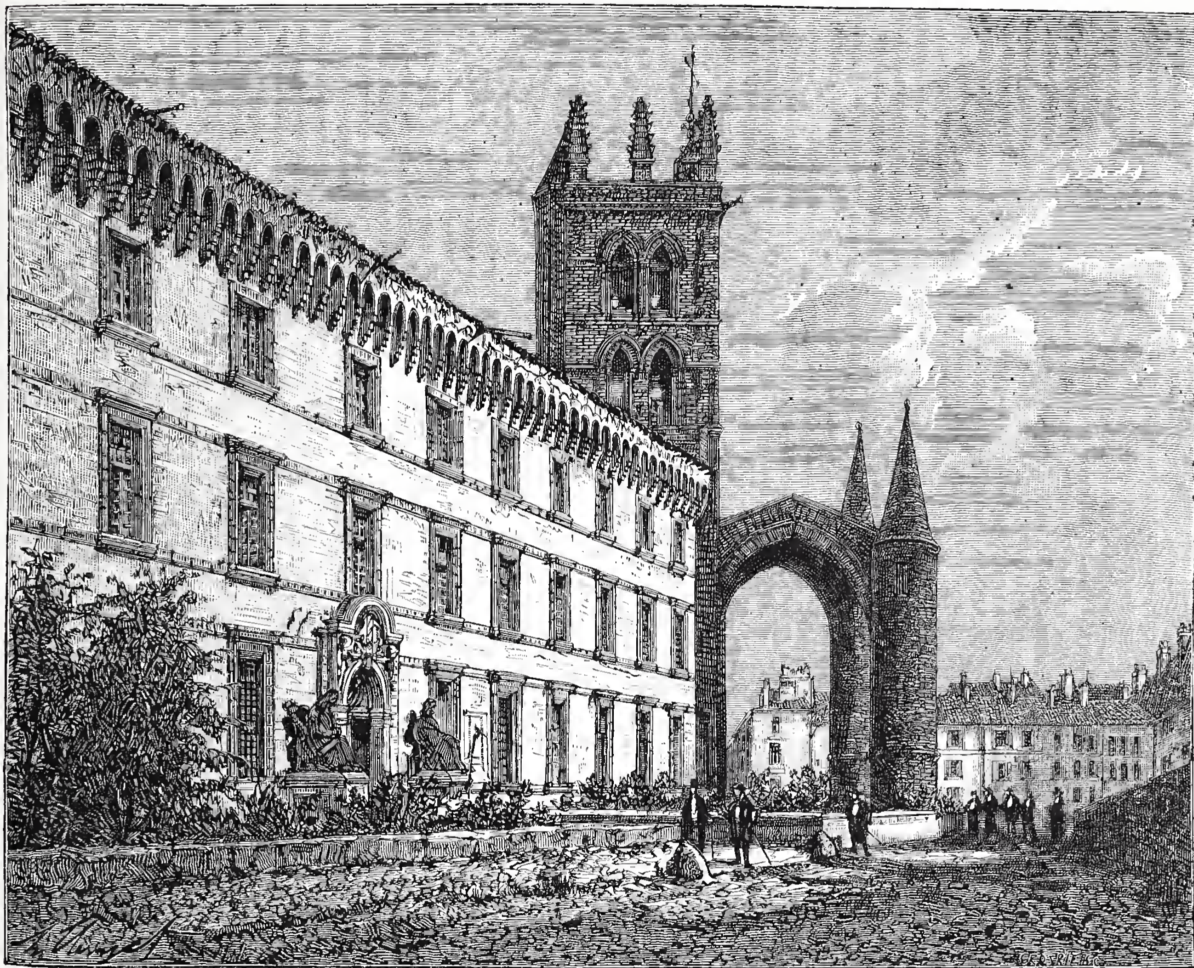
Huit professeurs avec deux agrégés, les docteurs et les étudiants, formèrent une université particulière, distincte des facultés de théologie, du droit et des arts.

Le jardin des Plantes de Montpellier, aujourd'hui très florissant, fut créé par Richer de Belleval, sous Henri IV. Il dépend de la Faculté.

L'École de médecine prit possession, en 1795, d'une partie des bâtiments dans l'ancien évêché : elle s'est depuis beaucoup agrandie. C'est un monument remarquable.

Dans son grand amphithéâtre on voit un antique siège de marbre trouvé au dix-huitième siècle aux arènes de Nîmes, et un buste de Chaptal.

Des bustes d'Hippocrate, d'Esculape et d'Hygie décorent la salle des actes.



Montpellier. — L'École de médecine et l'église Saint-Pierre.

Les portraits de tous les professeurs depuis 1239, et, parmi les modernes, ceux de Rabelais et de Rondelet, font de la salle du conseil un précieux musée.

Trois rangs de belles colonnes donnent un aspect imposant à la vaste salle du musée anatomique.

La bibliothèque, riche en manuscrits, renferme plus de 50000 volumes. (¹) Ed. Ch.

(¹) A. Castan, *Montpellier médical*, Juin 1875, nº 6, t. XXXIV, — *Notices historiques et descriptives sur Montpellier* (Imprimerie centrale du Midi, Hamelin frères, 1879); — Aubert, *Traité de la science médicale*, 1851; — Boyer, *Histoire de la Faculté de médecine de Montpellier*, 2 vol.

SE SOUVENIR.

Voy. p. 53 et 75.

XIV

Cher Monsieur, je vous ai parlé, dans notre avant-dernière causerie, des poètes qui peuplaient notre vallée comme si poètes, artistes, savants et philosophes eussent été les habitants naturels du pays; cependant je ne les ai pas cités tous : je me suis arrêté à mi-chemin, tant il me semblait que vous ne pourriez croire à cette population parnassienne.

Lors de notre installation au pays, j'avais entrevu quelquefois un archéologue fort connu à Clères, où il était né et où il n'avait cessé d'avoir

sa résidence, M. César Marette, auquel étaient dues plusieurs publications, telles que : *Esquisses historiques sur Fécamp ou Fécan* (Rouen, chez Nicétas Périaux, 1839); *le Val-Martin-sur-Clères, recherches sur cette ancienne commune, sur un monument du moyen âge et sur la foire de l'Épinette*, brochure in-8°; *le Camp de la Bouteillerie, à Varneville, arrondissement de Dieppe.*

Mais M. César Marette s'était acquis une célébrité locale surtout par ses poésies, satires assez vives, publiées à propos de quelques histoires survenues dans la contrée. Ces poésies circulaient en petites brochures par tout le pays. J'en sais encore par cœur des passages fort bien rimés, ma foi! Je pourrais en citer quelques-uns si je n'avais à continuer le dénombrement de notre population poétique. J'avais moi-même chaque jour de ce côté quelque nouvelle surprise, à telles enseignes qu'il arriva ceci : l'église de Montcauvaire a pour patron saint Fiacre; la fête patronale approchait; le curé, nouvellement installé, voulut donner à cette fête une solennité inaccoutumée; il lui fallait, en l'honneur du patron des jardiniers, un cantique en français. Il y avait en latin une hymne; M. le curé n'eut-il pas l'idée singulière d'envoyer cette hymne à François Leblanc et à moi avec prière de la traduire en vers français. Nous voilà à l'œuvre : Leblanc, en moins de deux heures, put enfanter vingt couplets, tandis qu'en trois jours je n'en produisis que quatre; mais notre cantique à l'un et à l'autre était tout à fait impossible. C'est alors que le curé, s'étant dit : « Et moi aussi je suis poète », n'eut plus recours qu'à lui-même : il arrangea, rima si bien son cantique, que longtemps encore après lui on continua de le chanter à l'église, le jour de la Saint-Fiacre, et qu'on l'y chante peut-être encore sans en connaître ni l'origine, ni l'auteur.

Au sommet de l'un des coteaux qui entourent le Tot se trouve un village appelé *Eslettes*. Il y avait alors, dans ce village, une aimable famille du nom de Chesneau. Là encore nous avions un poète, un *gentil poète*, comme on disait au seizième siècle. C'était Ernest Chesneau, devenu depuis, dans la presse parisienne, un de nos critiques d'art les plus en vue. Nous ne tardâmes pas, François Leblanc et moi, à faire sa connaissance. Leblanc recevait du jeune poète d'Eslettes un volume des poésies de Barillot [1] avec cette dédicace :

Vous, modeste Leblanc, qui dans votre humble sphère
Fûtes un des héros des jours de Février,
Laissez-moi vous offrir cet ouvrage d'un frère,
Poète comme vous, comme vous ouvrier.

Il arrivait de lui au Tot toutes sortes d'épîtres en vers :

Ami, ne connaissez-vous pas,
Dans un coin de votre vallée,
Près du moulin, là-bas, là-bas,
Une mystérieuse allée?
J'y construirais, à quelques pas
De votre maison isolée,
Une chaumière au toit bien bas,
Sous les pommiers dissimulée.
. . . .

Ernest Chesneau a publié depuis un roman, *la Chimère*. Il n'a pas manqué d'y décrire tout ce pays d'Eslettes, de Monville, du Tot, de Clères et du Montcauvaire. Il a placé dans notre maison même et dans le moulin (alors que nous ne l'habitions plus) un des épisodes de la guerre de 1870-71 au milieu de laquelle se passe son roman.

« Après les malheureux combats de Buchy et du Bosc-le-Hard, les débris de la petite troupe dont le comte de Clermont avait le commandement s'abattirent sur Clères. De là, en partie par les bois de Montcauvaire, aussi par les prairies que la gelée avait durcies, et par la route départementale, ils se réunirent au hameau du Tot, à mi-chemin entre Clères et Monville. Au Tot, le général arrêta ses hommes, installa une moitié de sa troupe dans un moulin de bois de teinture.......

» De la cuisine, où se tenait Chauly avec les hommes, au rez-de-chaussée du moulin, on entendait le pas du comte de Clermont qui marchait de long en large dans une chambre au-dessus... ».

Chose singulière que l'impression ineffaçable produite par ce pauvre village du Tot sur tous ceux qui l'ont, en ce temps-là, fréquenté!

Jules Levallois avait bien raison de terminer par ces réflexions une épître en vers qu'il m'envoyait du collège :

Voilà, cher Noel, tout ce que
J'ai pu tirer de ma cervelle;
Rimer, pour vous, ce n'est qu'un jeu,
Un plaisir, une bagatelle.
Et même on dit que, sans pitié
Bannie à jamais de la ville,
La déesse de l'Amitié
A chez vous rencontré l'asile
Qui doit le mieux plaire à son cœur.
C'est son génie inspirateur
Qui donne à vos vers tant grâce,
Et qui fait croire au bon lecteur
Que Montcauvaire est le Parnasse.

Je n'en ai pas fini cependant avec notre nichée de poètes provinciaux, n'ayant rien dit encore de celui que nous déclarions à l'unanimité notre maître. Il était aussi notre médecin. C'était le docteur Delzeuzes. Auguste Préault le statuaire, qui le connut chez nous, l'avait surnommé *le dernier des Henri*, à cause de sa ressemblance avec Henri IV. Jamais ses poésies n'ont été réunies, et c'est dommage; mais quelques-unes furent publiées dans des recueils contemporains, et il s'était fait à Rouen une véritable célébrité. Je ne vous citerai, cher Monsieur, que quelques vers d'une petite pièce qu'il m'adressait, en 1853, à propos d'une affaire qui ne devait avoir sa conclusion qu'en 1883 :

[1] Barillot, ouvrier-poète, aujourd'hui bien oublié, eut dans le temps quelque renom.

L'an 1883,
Ami, ne me regarde guère;
Car depuis longtemps, je le crois,
A moins de faveur singulière,
J'aurai fait mon lit sous la pierre
En 1883.

En 1883,
Croyez-vous que justice abonde?
Du ciel suivra-t-on mieux les lois?
Pauvres et riches, en ce monde,
S'embrasseront-ils à la ronde
En 1883?

. . . .

L'excellent docteur n'a pas vécu, en effet, jusqu'en 1883 (il aurait aujourd'hui quatre-vingt-dix ans, étant né en 93).

J'ai eu la douleur de consigner sa mort dans le *Journal de Rouen* du 28 juillet 1867 (il était mort le 25).

Je prends la liberté de transcrire ici quelques mots seulement de cet article. Après avoir rappelé les dix dernières années de sa vie, passées dans la retraite, l'étude et la réflexion, j'ajoutais :

« Avec cet amour pour les sciences, M. Delzeuzes était un poète charmant. Quelques-unes de ses jolies poésies sont connues; mais qu'on nous permette de rappeler ici la strophe finale d'un de ces heureux chants composés pour ses amis :

C'est trop peu d'aimer en ce monde;
Je voudrais qu'on aimât ailleurs.
Du Maître la bonté féconde
Permet cet espoir aux bons cœurs.
A ce beau rendez-vous fidèle,
Si je vous devance en partant,
Dites-vous : Son cœur nous appelle;
Il est vivant, il est vivant,
Il nous attend.

Eh bien, cher monsieur Charton, n'était-ce pas un étrange village que ce village du Tot où j'avais pu rencontrer tant d'esprits d'élite? *Étrange!* non. Et si l'on s'étonne d'une telle réunion, c'est que l'on ne sait pas combien est riche et fécond et prêt à toute élévation *ce beau pays de France*. Croyez bien cependant que si nous ne le savons pas, nous autres Français, inattentifs sur notre propre grandeur, le genre humain instinctivement a toujours pressenti que notre population, jusqu'en ses moindres villages (où se trouva Jeanne Darc), est une population d'élite. Puissent ces pages le rappeler à quelques-uns de vos lecteurs!

A suivre. EUGÈNE NOEL.

Intelligence suprême.

Le naturaliste intelligent aperçoit immédiatement, dans les tableaux que lui offre la nature, l'empreinte d'une intelligence supérieure : dans les cellules délicatement creusées des conifères, si différentes de celles des autres plantes, il lit les hiéroglyphes d'une époque particulière. Il contemple, il est vrai, les œuvres d'un être qui, comme lui, a la pensée; mais il sent, en même temps, qu'il est aussi inférieur à l'intelligence suprême en sagesse, en puissance et en bonté, que les œuvres de l'art le sont aux merveilles de la nature.

MAX MULLER.

LES TROIS COURONNES.

Il ne connait guère la Suisse, celui qui ne l'a visitée que dans les jours d'été, qui ne l'a pas vue en hiver quand, grâce à un froid vif, l'air prend une ténuité, une transparence extrêmes. Environ une heure avant le lever du soleil, les pointes des montagnes couvertes d'une abondance de neige, laquelle donne à leur aspect une blancheur nouvelle, se dessinent, si la température est basse, sur un ciel absolument sans nuages, avec une rigidité n'ayant pas d'exemple dans une autre saison.

Il me souvient d'un matin, — c'était une demi-heure avant que l'astre du jour eût fait son apparition, — les montagnes commencèrent de s'éclairer par leurs sommets, réfractant sur le ciel des rayons qui, avant d'atteindre les vallées, formèrent une immense couronne lumineuse au-dessus du Môle et des pics qui l'avoisinent, et des reflets elle éclaira la terre où le jour n'avait point encore complètement paru.

« O Dieu! ne pus-je m'empêcher de m'écrier à cette vue; c'est la couronne céleste que tu envoies à tes enfants! »

Le temps se passa, les jours succédèrent aux jours; il vint pour moi une heure de malheur où ma mère, m'embrassant au front, me dit : « Mon enfant, nous nous reverrons là-haut. » Et le lendemain, elle était étendue sur sa couche, blanche comme les statues de marbre que l'on voit sur les tombeaux, paisible, douce et belle comme ces images de la Vierge qui, les deux bras étendus, semble bénir le monde.

L'on avait entouré ma mère des fleurs qu'elle aimait, et dans cette guirlande on voyait la rose blanche, la pensée aux pétales veloutés, l'humble marguerite des champs, et toutes ces fleurs répandaient leurs parfums autour du corps inanimé de ma mère.

Et je me mis à genoux auprès de la couche funèbre, et je priai, et je dis : « Ma mère, pourquoi n'ouvrez-vous plus les yeux pour revoir ces fleurs que vous avez tant aimées? » Mais une voix qui me sembla venir d'en haut me répondit : « Elle est ailleurs, la couronne digne de ses vertus; ce n'est ici qu'une couronne terrestre. »

Tout disparut, ma mère et la couronne de fleurs printanières qui avait entouré son pauvre corps mortel; et une nuit j'eus un songe; je crus entendre la voix de ma mère qui me disait : « Regarde. » Et

je regardai, et je vis ma mère; elle avait une étoile au front, et autour d'elle se tenaient ses deux fils, mes deux frères, avec l'humble servante qui nous a accompagnés tout du long sur le dur sentier de la vie; et chacun d'eux portait son étoile au front, lumineuse comme les étoiles qui sont au ciel, et je crus entendre la voix de ma mère qui me disait : « Vois ce que Dieu m'a donné; il a daigné me rendre ma couronne : c'est ici une couronne immortelle. »

GUSTAVE REVILLIOD [1].

PRINCIPAUX FAITS ASTRONOMIQUES DE L'ANNÉE 1884.

Suite et fin. — Voy. p. 78.

Nous avons signalé, dans notre article précédent, les observations qui peuvent être faites *à l'œil nu* par tout le monde.

Ceux d'entre nos lecteurs qui ont à leur disposition des instruments d'observation pourront choisir dans le ciel d'intéressants et remarquables sujets d'études.

Et d'abord, le Soleil offre presque constamment les groupes de taches les plus variés. Le dernier minimum étant arrivé en 1878, on s'attendait au maximum actuel pour 1882, car il suit ordinairement le minimum de trois et demi à quatre ans. Mais l'année qui vient de finir a été plus riche encore que la précédente, de sorte que le maximum est acquis dès à présent à 1883, à moins que 1884 ne la surpasse encore. Quoi qu'il arrive, nous sommes à une époque particulièrement favorable pour les observations solaires. Un grand nombre

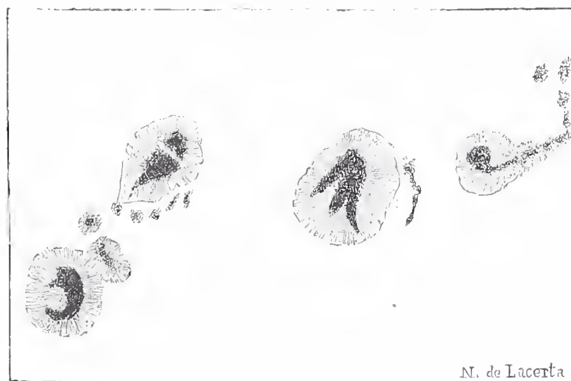


FIG. 1. — Groupe de taches sur le Soleil (14 novembre 1883)

de ces taches ont été *visibles à l'œil nu*, et plusieurs groupes ont été fort remarquables. Nous avons représenté ici l'un des plus curieux, celui qui est passé par le méridien central le 14 novembre, et qui a subi de singulières métamorphoses.

Pour la Lune, rien de bien nouveau, à part certains indices de changements remarqués dans la plaine basse du cirque de Platon; mais ces observations sont réservées aux observateurs de profession. N'oublions point que ce n'est pas l'époque de la pleine Lune qu'il faut choisir si l'on veut se rendre compte du curieux caractère topographique de notre satellite, mais l'époque du premier quartier : le plus modeste instrument ravit d'admiration le contemplateur.

En dirigeant une lunette sur Jupiter, on observera, outre les positions constamment changeantes de ses satellites, les aspects variables de son disque nuageux. La tache rouge dont nous avons parlé l'année dernière et que l'on aperçoit depuis cinq ans au-dessus de son équateur, existe encore en ce moment, mais elle a perdu sa coloration et n'est plus que pâle et diffuse, quoiqu'elle soit restée sur la même région du globe de Jupiter. Ce sont là sans doute des vapeurs émises par la planète, marquant peut-être la place d'un continent en formation.

Saturne est actuellement dans la situation la plus favorable pour les observations. Par suite de la combinaison de la position qu'il occupe dans l'espace avec celle que la Terre occupe elle-même, ses anneaux se présentent à nous en perspective avec la plus grande ouverture qu'ils puissent offrir. En 1877, nous les voyions tout à fait de profil et par la tranche. Depuis cette époque ils se sont ouverts graduellement, et actuellement ils arrivent à leur

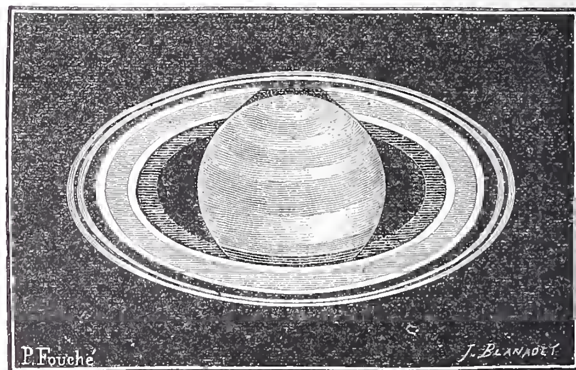


FIG. 2. — Aspect actuel de Saturne.

maximum. Comme la révolution de Saturne autour du Soleil est de près de trente ans, la planète se trouve tous les quinze ans aux deux extrémités d'un même diamètre de son orbite, et tous les quinze ans également aux deux extrémités d'un autre diamètre perpendiculaire au premier. Le changement de phase du minimum au maximum d'ouverture est de sept ans et demi; les dernières dates caractéristiques à cet égard sont :

1855	maximum.
1862	minimum.
1869	maximum.
1877	minimum.

Déjà nos lecteurs ont pu voir l'époque 1884-1885 annoncée pour le retour de cette phase. Ne pas laisser passer cette période favorable sans en pro-

(1) *Portraits et croquis, album d'un homme de lettres* (part. II). Genève, 1883. — Les œuvres de l'auteur, toutes d'une haute distinction, ne sont pas moins appréciées en France qu'en Suisse.

fiter pour se rendre compte de la merveille du système solaire [1].

Les instruments de moyenne puissance suffisent pour les observations qui précèdent. Des pouvoirs assez forts sont nécessaires pour distinguer les détails géographiques de la planète Mars. Cependant, comme ce monde voisin se trouve en ce moment relativement rapproché de nous, on pourra, par les belles soirées, diriger une lunette vers lui et essayer de découvrir au moins les neiges polaires qui blanchissent ses pôles et qui sont presque toujours visibles.

Vénus offrira des phases faciles à reconnaître dans le plus faible instrument. A la fin d'avril, elle présentera l'aspect de la Lune au dernier quartier; à la fin de mai, elle offrira la phase du quatrième jour avant la nouvelle Lune; le 10 juin, son diamètre est de 40″ et son éclat est à son maximum : une lunette grossissant seulement quarante-huit fois la montrera de la même dimension apparente que la Lune vue à l'œil nu. A la fin de

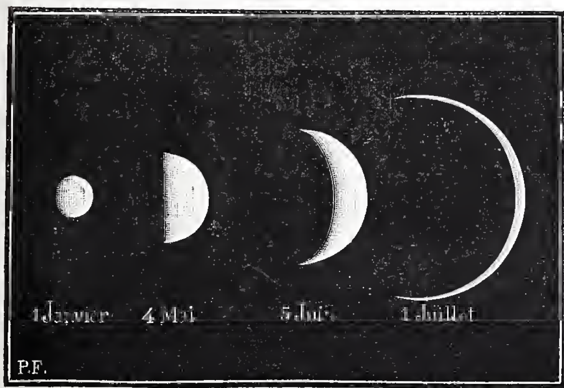


Fig. 3. — Phases de Vénus étoile du soir.

juin, son croissant sera excessivement mince. A partir d'août, Vénus étant devenue étoile du matin, les phases se reproduiront en sens contraire.

Enfin, on pourra chercher à voir les phases de Mercure (plus difficile à observer que Vénus, plus petit et trop noyé dans les vapeurs du crépuscule) aux dates signalées plus haut pour ses périodes de meilleure visibilité, et particulièrement à la fin d'avril.

Ce sont là les principales curiosités que le ciel offre à ses contemplateurs pendant l'année 1884. Nous disons « les principales », car il faudrait un volume pour les signaler toutes, ne s'agirait-il même que de ces curiosités sidérales des étoiles doubles colorées, des nébuleuses, des amas d'étoiles, des genèses et des systèmes répandus à profusion jusqu'à l'infini. De telles études nous maintiennent en relation avec les réalités sublimes de la création et nous font vivre intellectuellement dans la connaissance éclairée de l'univers qui nous environne.

Camille Flammarion.

(1) Voir le *Magasin pittoresque* d'avril 1870, dans lequel nous avons donné le tableau des aspects de Saturne pendant 300 ans, de 1600 à 1900.

COMMENT ON ESTIMAIT, AU MOYEN AGE, LE PRODUIT DES GRANDES FORÊTS.

Un de nos lecteurs nous ayant demandé s'il est vrai qu'à l'époque où furent rédigés les *Capitulaires* [1] les produits des forêts ne s'estimaient que par le nombre des porcs qui y vaguaient, nous avons communiqué cette question à notre confrère M. Alfred Maury, qui la trouve trop absolue [2].

« On voit, nous dit-il, par les Capitulaires, tant ceux de Charlemagne que ceux de Louis le Débonnaire et ceux de Charles le Chauve, que le droit de paisson, de *panage* et de *glandée* constituait le principal revenu des grandes forêts. Cependant on avait aussi réglé ce qui tenait à la coupe des bois. Charlemagne défendit les coupes trop abondantes. Mais nous n'avons pas, pour les grandes forêts royales à l'époque carolingienne, de données suffisantes pour en estimer le produit. Tout au plus en pouvons-nous déterminer la topographie. Le célèbre Capitulaire *de Villis*, de l'an 800, fournit sur les forêts carolingiennes quelques précieux détails. Un capitulaire de Charles le Chauve nous montre aussi que le produit des forêts royales s'estimait en tenant compte du gibier qui y était tué, et notamment des sangliers. Mais il ne faut point oublier que la *glandée* ne représentait pas seulement la quantité de glands broutés par les porcs que chaque usager pouvait entretenir dans la forêt; elle représentait encore la quantité de glands qu'on pouvait emporter à domicile pour la nourriture de ses propres porcs.

» Le droit de *paisson* ou de *panage* était celui de faire paître des porcs dans la forêt. »

(1) Statuts et règlements arrêtés dans les assemblées nationales sous les deux monarchies franques (mérovingiens et carolingiens).

(2) L'on connaît le savant ouvrage de M. Alfred Maury, intitulé : *les Forêts de la Gaule et de l'ancienne France*. In-8°, Paris, 1867.

LE BON COTÉ.

« Le bon côté! le bon côté! » disait mon oncle le conseiller, toutes les fois que l'on commençait à critiquer une personne ou une chose.

Si l'on répondait qu'on ne voyait pas où pouvait être le bon côté, il reprenait :

— C'est certainement que vous n'avez pas assez bien observé. Il y a toujours quelque part à louer ou à réserver dans ce qui paraît le plus sujet à la critique, homme, livre ou œuvre d'art, il n'importe.

Remarquez bien que la plupart des orateurs les plus habiles ont pour règle de reconnaître tout d'abord ce qu'on peut dire en faveur de la cause qu'ils combattent ou de l'homme contre lequel ils veulent parler. Ils viennent ainsi au devant des objections qu'on pourra leur faire, et ils se sentent plus de liberté et de force pour exercer ensuite leur blâme, leur censure. Plus ils mettent de bonne

foi à faire cette première part la plus large et la plus généreuse possible, plus ils se concilient d'attention et de confiance.

Et mon oncle ajoutait : Je n'entrerai avec plaisir et intérêt dans votre entretien que lorsque vous aurez fait cette part de justice.

Et il écoutait attentivement.

Presque toujours on arrivait à modérer la censure en quelque sens, et souvent on trouvait peu à peu tant de motifs d'indulgence ou d'atténuation, que ce qu'on se proposait d'accumuler de blâme était fort amoindri ou se réduisait presque à rien.

Cependant, si en définitive le poids du mal paraissait l'emporter dans la balance, mon oncle posait alors cette question, surtout s'il s'agissait de livres ou d'œuvres d'art :

— Eh bien! en définitive, aurait-il mieux valu que ce dont nous parlons n'eût pas existé?

Si l'on était prompt et unanime à répondre affirmativement, il n'insistait pas. Il est évident qu'il y aurait avantage à ce que ce qui est absolument mauvais soit resté dans le néant; mais cet arrêt absolu était rare lorsque le débat portait sur un homme ou sur une œuvre digne d'être un sujet de discussion entre personnes sérieuses

Un jour, par exemple, dans une réunion d'amis, on critiquait très amèrement l'un des deux ou trois plus grands poëtes de notre siècle : tant de paroles amères m'attristaient; je me pris à dire, selon la formule de mon oncle :

— Aurait-il donc mieux valu que ce poëte n'eût pas existé?

Aussitôt on se récria, et le premier de nos prosateurs contemporains me répondit vivement :

— Non pas! il eût manqué quelque chose de grand à notre siècle!

ÉD. CH.



BÉATRIX DE PORTUGAL A GENÈVE.
1522

En 1522, le duc de Savoie Charles III présenta aux habitants de Genève sa jeune femme, la hautaine et capricieuse Béatrix de Portugal. La ville s'était ruinée en préparatifs; Béatrix ne daigna pas regarder les dames et ne répondit pas aux compliments des bourgeois. Les jeunes gens irrités voulaient abattre les théâtres et renvoyer les musiciens. — Elle ne comprend donc pas, disaient-ils, que nous ne lui rendons de tels honneurs que par courtoisie et amitié, ne lui devant rien? — Si, si, répliquaient les gentilshommes. Mais sa condition l'oblige à ne point témoigner sa satisfaction; c'est l'usage du Portugal.

Le duc, affable, conciliant, toujours prêt à vider sa bourse, atténua par son exquise politesse la mauvaise impression produite par l'arrogance des Piémontais et des Portugais. La cour demeura plusieurs mois à Genève, donnant des bals, des concerts, des pêches aux flambeaux, *avec mômeries et morisques dont les Genevois estoient friands;* dépensant beaucoup d'argent et faisant encore plus de dettes. Quand Béatrix partit, elle laissa pour unique adieu à la fière bourgeoisie ce singulier compliment : *Que era mucho buena posada.* (C'est une excellente auberge). Les Genevois lui en gardèrent rancune, de même que, plus tard, ils ne pardonnèrent pas à Voltaire le mot plaisant : *Quand je secoue ma perruque, je poudre toute la République.* (1)



PUISSANCE DE LA PENSÉE.

LÉGENDE DE SAUVAGES AMÉRICAINS.

Le Grand-Esprit avait promis aux Mandans de les assister quand ils seraient dans la détresse; puis il était parti, parti bien loin vers le soleil couchant.

Attaqués quelque temps après et très pressés par leurs ennemis, ils décidèrent de lui envoyer un oiseau pour l'avertir; mais l'oiseau ne put voler si loin.

L'un d'eux pensa alors que le rayon de l'œil humain pourrait s'allonger jusqu'à la retraite lointaine du Grand-Esprit; mais les montagnes qui bordent les prairies à l'ouest arrêtèrent le rayon de l'œil humain.

Là-dessus, un autre dit : — La pensée, voilà le moyen le plus sûr de parvenir jusque-là.

Il s'enveloppa donc dans sa peau de bison, s'étendit à terre, et dit : — Je pense, j'ai pensé, je reviens.

Là-dessus, il rejeta sa peau de bison; il était tout en sueur. Or, le secours promis ne se fit pas attendre.

— Et voilà pourquoi, dit le peau-rouge, il ne faut pas craindre que le grand Manitou ne vous entende pas quand vous le priez tout bas, car la pensée va plus loin que l'oiseau, plus loin que le regard. (2)



VITESSE DES TRAINS RAPIDES.

La vitesse d'un train est la longueur du chemin que parcourt ce train dans une heure. Il y a la *vitesse réelle de marche* à un moment donné, la *vitesse moyenne de marche,* et ce qu'on appelle la *vitesse commerciale.*

Cette dernière s'obtient en divisant le nombre de kilomètres parcourus d'un point à un autre par le nombre d'heures employées à le parcourir, compris les arrêts et les ralentissements; c'est cette vitesse qui intéresse le plus le voyageur, qui demande, avant tout, à être transporté avec confort

(1) *Histoire de Savoie*, I, 506.

(2) Légende recueillie par le prince Maximilien de Bavière chez les peuplades de l'Amérique du Nord

et sécurité, le plus rapidement possible, du point de départ au point d'arrivée.

On comprend aisément que l'on abrégera la durée d'un trajet en augmentant, d'une part, la vitesse réelle de marche, et en diminuant, d'autre part, le nombre des arrêts et ralentissements; si, dans ces dernières années, on est arrivé à réaliser de notables progrès, à obtenir une vitesse commerciale plus grande, c'est surtout en réduisant le nombre des arrêts, autrement dit, en faisant de longs parcours d'une seule traite.

La plus grande longueur de chemin qu'effectue aujourd'hui, en France, un de nos trains rapides sans s'arrêter, est de 155 kilomètres (de Paris à Laroche, sur le réseau de la Compagnie P.-L.-M.); en Angleterre, cette longueur maxima atteint 170 kilomètres; en Amérique, 213 kilomètres.

Les tableaux suivants indiquent les vitesses commerciales des principaux trains rapides français et celles de quelques trains rapides anglais et américains.

Principaux trains rapides français.

TRAJET.	LONGUEUR du TRAJET.	VITESSE COMMERCIALE.
	kil.	kil.
Train rapide de Paris-Bordeaux. .	578	63.4
Train rapide de Paris-Lille	250	62.5
Train rapide de Bordeaux-Cette . .	476	58.9
Train rapide de Paris-Delle	464	57.6
Train éclair de Paris-Marseille. . .	863	57.0
Train rapide du Havre.	228	54 7
Train rapide de Calais-Bâle à Delle.	714	52.4

Vitesse de quelques trains anglais.

TRAJET.	LONGUEUR du TRAJET.	VITESSE COMMECIALRE.
	kil.	kil.
Londres à Édimbourg	637.6	70.8
Londres à Grewe	251.0	63.2
Londres à Carlisle.	500.0	63.1

Vitesse de quelques trains américains.

TRAJET.	LONGUEUR. du TRAJET.	VITESSE COMMERCIALE.
	kil.	kil.
Jersey-City-Philadelphie	143.3	76.7
Boston-Providence.	70.8	74.6
Jersey-City-Washington.	392.3	67.3
New-York-Albany	228.6	65.4
New-York-Buffalo	708.4	64.4
New-York-Boston	373.5	63.3

Il résulte de ces exemples, empruntés à un travail très intéressant de M. Bandérali, ingénieur de la Compagnie du Nord, et intitulé *les Trains express,* que les trains les plus rapides sont, par ordre, ceux d'Amérique, d'Angleterre, et de France. L'Allemagne viendrait en quatrième.

Mais si l'on compare entre eux les trains rapides de *long parcours,* c'est l'Angleterre qui prend le premier rang. Il y a même dans ce pays un train qui parcourt la distance de 313 kilomètres, entre Londres et Exeter, avec une vitesse commerciale de 74 kilomètres; il n'est pas compris dans notre second tableau, parce que la voie sur laquelle circule ce train a une largeur de 2m.13, ce qui constitue tout à fait une exception.

La vitesse réelle de marche des trains rapides atteint quelquefois, en France et en Amérique, 100 kilomètres; en Angleterre, elle s'élève jusqu'à 105 kilomètres.

Diverses considérations ne permettent pas d'espérer que l'on puisse arriver sans danger à dépasser de beaucoup cette dernière limite, mais on pourra peut-être encore, en France, parvenir à réduire la durée des voyages de *long parcours* par train rapide, en supprimant ou en diminuant davantage les arrêts, par exemple ceux pour les déjeuners et les dîners, si l'on installe dans les trains des wagons-restaurants.

JULES CHARTON,
Ingénieur.



Science et Littérature.

« Les études scientifiques, dit M. Marion [1], développent l'esprit de suite et l'esprit d'ordre; elles contribuent beaucoup à la rectitude et à l'exactitude du jugement; mais en mathématiques, on raisonne dans l'abstrait; et que fait-on en physique, en histoire naturelle? On enregistre les faits, on ne les juge pas; il n'y a rien dans ces études qui ramène au droit, à la bonté, à la charité. L'histoire naturelle, en particulier, nous montre partout la lutte pour l'existence, lutte à outrance et sans merci, le triomphe brutal de la force. »

L'auteur de ces sages réflexions ajoute un éloge de la culture littéraire, qui « rend les esprits délicats et développe en nous l'humanité » : c'est là une vérité que l'on ne saurait contester, si l'on entend le mot littéraire dans son sens le plus large et le plus élevé; mais il faut aussi se bien garder de paraître subordonner la science, de manière à excuser ceux qui sont portés à la négliger. Il n'y aurait que trop à dire, et avec sévérité, contre toute ignorance volontaire dans l'ordre scientifique : elle n'est justifiable chez personne, et on ne saurait que plaindre sincèrement les âmes indifférentes ou fer-

[1] *Cours de morale*, par M. Marion, professeur de philosophie au lycée Henri IV, membre du conseil supérieur de l'instruction publique.

mées à l'admiration et à la reconnaissance que doivent inspirer ces incessantes conquêtes de la science, qui font un si grand honneur à l'esprit humain.

Éd. Ch.

A l'aventure.

Qui vit sans but et, comme on dit, à l'aventure, vit tristement. Dans la vie morale, pour éprouver du plaisir, il faut se proposer un but et l'atteindre.

De Gérando.

LES VOYAGES DE PLATON [1].

Socrate n'avait jamais voyagé. On a dit qu'il ne s'était pas plus éloigné d'Athènes que Kant de Kœnigsberg. Le lendemain de sa mort, ses principaux disciples s'éloignèrent d'Athènes, et l'on croit qu'ils se réfugièrent à Mégare, où les appela Euclide. Platon partagea sans doute cet exil volontaire ou forcé.

Bientôt il se fit une réaction dans l'opinion des Athéniens contre les accusateurs de Socrate, Anytus et Mélitus. On suppose qu'après deux ou trois ans d'études dans l'intimité d'Euclide, Platon revint à Athènes.

Il étendit ses connaissances dans d'autres voyages. Selon Plutarque, il aurait visité les côtes de l'Asie Mineure. Quintilien, Apulée, Diogène Laërce, le font séjourner à Cyrène.

Strabon raconte qu'en Égypte on lui montra, à Héliopolis, aux portes d'un temple, une maison où Platon aurait vécu trois ans avec Eudoxe, étudiant sous des prêtres et des savants, entre autres un juif nommé Sechnuphis.

On suppose [2] que Platon ne quitta l'Égypte qu'en 389, et qu'aussitôt arrivé à Athènes il repartit pour Syracuse [3]. Puis il passa en Italie.

Il avait eu le projet de visiter la Perse ; les guerres d'Asie l'en détournèrent.

Si Platon ne pénétra pas jusqu'à l'Inde, dit Leclerc, il en connut du moins la cosmogonie et les principales croyances, comme le prouvent les nombreux rapports de ses écrits avec le Védam et le Shastah.

Voyager pour s'instruire était, à Athènes, une des règles de toute bonne éducation.

LE SCAPHIRHYNCHUS FEDCHENKOÏ.

Le poisson dont nous donnons la figure a été trouvé pour la première fois dans le Syr-Darja, par Fedchenko, naturaliste voyageur russe bien connu.

Le Syr-Darja est un des deux grands tributaires du lac d'Aral. C'est un fleuve de steppe, à bords plats dans son cours inférieur, charriant des eaux paresseuses et chargées d'une quantité assez considérable de matières solides principalement argileuses.

Le *Scaphirhynchus Fedchenkoï* est un poisson ganoïde de la famille des Sturioniens (Cuvier). Il se distingue au premier abord par un certain nombre de caractères originaux, dont les principaux sont la largeur et la longueur de la tête et du museau, la petitesse des yeux, la longueur de la queue, et la forme des nageoires. La forme du corps est étirée, un peu épaissie au milieu. Le poisson est garni de cinq rangées d'écailles osseuses. Une rangée d'écailles saillantes, un peu épineuses, garnit la crête du dos jusqu'à la nageoire dorsale. Deux rangées d'écailles plus petites, imbriquées, garnissent les flancs du corps et se prolongent jusque sur le commencement de la queue. Enfin, une rangée d'écailles abdominales plus aplaties garnit l'abdomen. La tête se prolonge en avant en une espèce de large museau ayant la forme d'une pelle. L'ouverture buccale est dépourvue de dents. Elle se trouve en dessous et occupe une ligne transversale. Elle est précédée de deux paires de barbillons d'inégale longueur et entourée de lèvres assez charnues, plissées. La queue, relativement très longue, est extrêmement atténuée à sa partie postérieure, tandis qu'à la partie antérieure, là où commence la nageoire caudale, elle est un peu aplatie et garnie circulairement d'écailles osseuses.

La longueur entière du poisson, mesurée de la pointe du museau à la partie effilée de la queue, est en moyenne de 240 millimètres. La hauteur maximum du corps est de 22 millimètres, et la largeur de 20 millimètres. Les yeux sont très petits. L'espace interoculaire mesure quinze fois le diamètre des yeux.

La structure intérieure ne présente rien d'anormal en dehors de la vessie natatoire. Celle-ci est fort intéressante à cause de ses petites dimensions. Elle offre, en effet, l'apparence d'un simple petit sac qui semble n'être qu'un diverticulum du tube digestif. Sa position est d'ailleurs normale.

Cette particularité, ainsi que les petites dimensions des yeux, sont évidemment en rapport avec le genre de vie de l'animal. Le poisson se tient probablement presque toujours au fond du lit du fleuve, où il s'enfonce dans la vase ou dans le sable à la recherche de sa nourriture. Le contenu de l'estomac est formé, en effet, de débris d'animaux qui vivent enfouis dans le limon. N'ayant pas de déplacements considérables de niveau à opérer, la vessie natatoire, dont le jeu, comme on sait, est analogue à celui du ludion, se sera atrophiée. C'est une particularité de structure interne qui différencie ce poisson des autres Sturioniens nomades.

[1] Charles Huit.

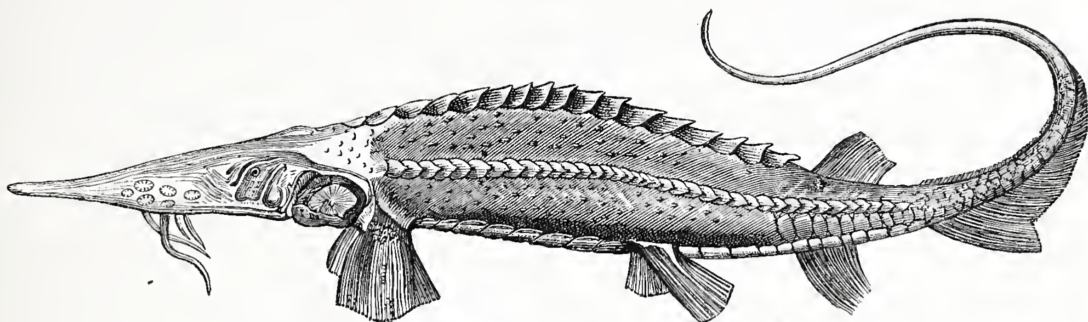
[2] Stallbaum.

[3] Son séjour à la cour de Denys l'ancien, tyran de Syracuse (405-368 avant J.-C.), n'est pas contesté.

Le seul représentant du genre *Scaphirhynchus* connu avant la découverte de Fedchenko en 1871, était le *Sc. Rafinesquii* (Hekkel) du Mississipi et de ses affluents, poisson d'une taille bien supérieure à celle du *Sc. Fedchenkoï.*

Le *Sc. Fedchenkoï* est un poisson assez rare. Les indigènes qui l'avaient pris quelquefois le considéraient comme un jeune esturgeon, parce qu'il n'atteint jamais de grandes dimensions. Nous avons pu nous procurer, M. Bonvalot et moi, quatre exemplaires de ce curieux poisson du Syr-Darja, qui se trouvent actuellement à la collection du Muséum d'histoire naturelle.

D'après M. Kessler, qui a décrit le *Sc. Fedchenkoï* (Faune ichthyologique du Turkestan), M. Bagdanow aurait découvert plus récemment, dans l'Amou-Darja, une espèce de *Scaphirhynchus* différente de celle du Syr par la largeur plus considérable de la tête et du rostre et par la présence d'épines sur la tête. Cette nouvelle espèce

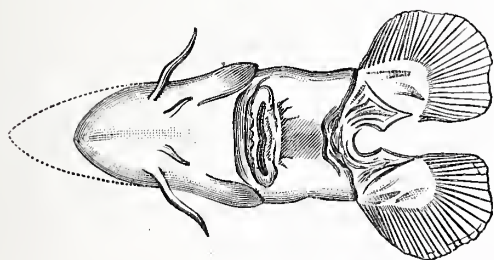


Le *Scaphirynchus Fedchenkoï* (découvert en 1871).

atteindrait jusqu'à 50 centimètres de longueur.

On a été fort étonné de trouver, dans deux pays aussi éloignés l'un de l'autre que le sont l'Amérique du Nord et l'Asie centrale, deux espèces de poissons du même genre, présentant les mêmes particularités. Ces coïncidence et parenté apparentes ne nous semblent pas autoriser à tirer de hardies déductions géologiques pour expliquer un fait zoo-géographique particulier. Il n'est pas étonnant qu'un organisme qui vit sans se déplacer dans un milieu pareil, se soit adapté, épharmonisé de la même façon.

Le Mississipi, le Syr et l'Amou, sont des fleuves



Tête du *Scaphirhynchus* vue en dessous.

charriant beaucoup de matières limoneuses; ce sont des fleuves de steppe, à fond mou, présentant pour ce poisson à peu près le même milieu. Il ne serait pas étonnant que le Tigre ou l'Euphrate, le fleuve Jaune ou un autre fleuve limoneux, possédassent des poissons de structure analogue.

G. Capus,
Docteur ès sciences, chargé d'une mission en Boukharie.

LE CARNET D'UN VOYAGEUR.

Voy. les Tables du précédent volume (2e série, t. I).

XXI

Nous connaissons nos instruments et la façon de s'en servir. Notre bagage est léger d'outils, gros de conseils. En route!

D'une maison, assise à mi-colline au-dessus d'un vallon qu'arrose un ruisseau, je veux me rendre à un chalet au bord de la mer.

Je détermine l'altitude de mon point de départ. Mon anéroïde marque 753 millimètres. J'en conclus, d'après mes tables, que je suis à 70 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il me faudra descendre de toute cette hauteur, ou peu s'en faut, par pentes et zigzags, pour arriver à mon but.

Un sentier passe devant la maison. C'est lui que je vais suivre. Pour le tracer sur mon carnet, il faut que j'en connaisse la direction et, pour cela, que je mesure l'angle que cette direction fait avec le Nord. Je prends ma boussole de poche, je la tiens bien horizontale.

L'aiguille, après plusieurs oscillations, a fini par se fixer. Elle m'indique le Nord magnétique; je l'accepte provisoirement pour le Nord vrai; mais je connais la déclinaison par des observations préalablement faites en ce lieu: plus tard, je redresserai mon tracé en tenant compte de cet écart, qui est ici en ce moment de 15 degrés ouest.

Je vise le sentier qui s'en va sur ma droite: je lis 270° sur le limbe de ma boussole.

Je fais sur mon carnet une flèche pour marquer la direction de l'aiguille aimantée; et, le tenant orienté lui-même dans le sens de la flèche, je trace, à partir d'un point choisi à volonté dans ma

feuille, point qui représente la *maison*, une ligne droite de longueur indéterminée dans la direction du sentier. A côté de cette ligne je note, pour le contrôle, les 270° lus sur le limbe.

Je regarde l'heure, l'inscris sur mon carnet, et je pars.

Inutile d'observer sans cesse la boussole, pour épier un changement de direction du sentier. L'arbre, le buisson, la cabane, me servent aussi de guides, sont mes collaborateurs inconscients. Ce grand ormeau, là-bas, dont j'apercevais la cime à mon point de départ dans l'axe du chemin, me dit clairement que je ne dévie point. Tant qu'il restera à sa place devant moi, je puis aller de l'avant.

Le sentier est en *pente très douce*, je le descends.

Sur ma gauche, de l'autre côté du vallon, se lève un coteau; mais un épais rideau d'arbres s'interpose entre lui et moi. J'attends un endroit plus favorable pour en relever la direction.

Le grand ormeau se déplace vers la gauche. Il semble vouloir s'écarter du sentier. Attention! c'est le sentier qui tourne. Je fais une halte. J'arrête ma première ligne.

Quelle heure est-il? J'ai marché 3 minutes. A côté de la ligne qui représente le sentier j'inscris : 3 minutes. Du temps je déduirai la distance.

De l'endroit où je suis arrivé, le coteau se découvre tout entier. Une route fait un ruban blanc presque à sa base, et, dans le fond du vallon, entre les vergnes (aunes) et les saules, je suis du regard les méandres du ruisseau.

Le point est excellent pour viser le coteau : j'en relève le sommet par 326°.

Je trace cette ligne de visée sur mon carnet. Le sommet du coteau est quelque part dans cette direction. Si j'ai le bonheur de pouvoir le viser d'un autre point, j'en déterminerai exactement la position. En attendant, j'évalue à l'estime la distance qui m'en sépare, ainsi que la hauteur apparente au-dessus du fond de la vallée.

Je relève la direction dans laquelle continue le sentier (200°), la trace sur mon papier, puis, l'heure notée, je repars.

Nouveau détour, nouvelle halte, nouvel arrêt dans mon tracé. Avant tout, j'inscris le temps écoulé.

Mais, cette fois, je ne vois rien à viser que le sentier qui continue devant moi et descend toujours.

La boussole me donne 260°.

A la station suivante j'aperçois de nouveau, entre les arbres qui revêtent les pentes, le sommet du coteau.

Il faut en profiter. Je le relève cette fois par 347°.

Cette seconde visée, je la trace sur mon carnet et la prolonge en ligne droite jusqu'à ce qu'elle rencontre la première. C'est à l'intersection des deux lignes qu'est le sommet du *coteau*.

Ce point acquis, je place à vue, dans l'intervalle, la route et le ruisseau; je note même une sorte de falaise formée par les roches qui affleurent sur la rive droite et dont je ne puis apercevoir d'en haut que l'arête.

Le sentier poursuit dans la direction de 250°, descendant toujours en pente douce.

Mais je remarque un signal facile à retrouver plus tard : c'est le clocher du village dont la pointe sort des peupliers.

Avant de continuer, visons-le, et marquons sa direction : il est quelque part par 300°.

De la halte qui suit, je découvre encore le clocher, et voilà, d'un autre côté de l'horizon, le chalet vers lequel je me dirige. L'occasion est excellente pour les viser tous les deux.

Si je pouvais aller en ligne droite dans la direction de mon rayon visuel, par 200°, je ne tarderais pas à descendre au chalet; mais la pente est trop rapide et m'oblige à un détour.

Quant au *clocher*, je le relève par 320°.

Grâce à cette visée et à celle précédemment faite, je tiens sa position exacte, à l'intersection des deux rayons visuels prolongés.

Le sentier tourne par 300°, et continue longtemps dans cette direction.

Fatigué, je fais un arrêt, et la curiosité me vient de vérifier deux de mes visées précédentes, celles par lesquelles j'ai déterminé la position du coteau. Si une troisième visée, faite du point où je suis, me donnait un angle tel que la ligne droite tracée sur mon carnet vînt à passer exactement par le point d'intersection des deux autres déjà acquises, la démonstration serait convaincante : la place assignée au coteau serait bonne.

Je trouve, à la visée, 20°. Le rayon visuel tracé recoupe les deux autres au même point. Il n'y a plus de doute possible.

L'une au moins des deux premières visées aurait pu être mauvaise, et, par suite, la position du coteau trop lointaine ou trop rapprochée. Mais cette position est assurée maintenant par la rencontre des trois lignes; cette vérification porte le nom de « méthode des recoupements. »

De la halte suivante, je fais la même vérification pour le clocher. La visée, par 335°, confirme la position que j'avais obtenue par les deux visées précédentes.

J'opère de même pour le *château*, que je relève successivement, à trois stations différentes, par 208°, 252° et 328°.

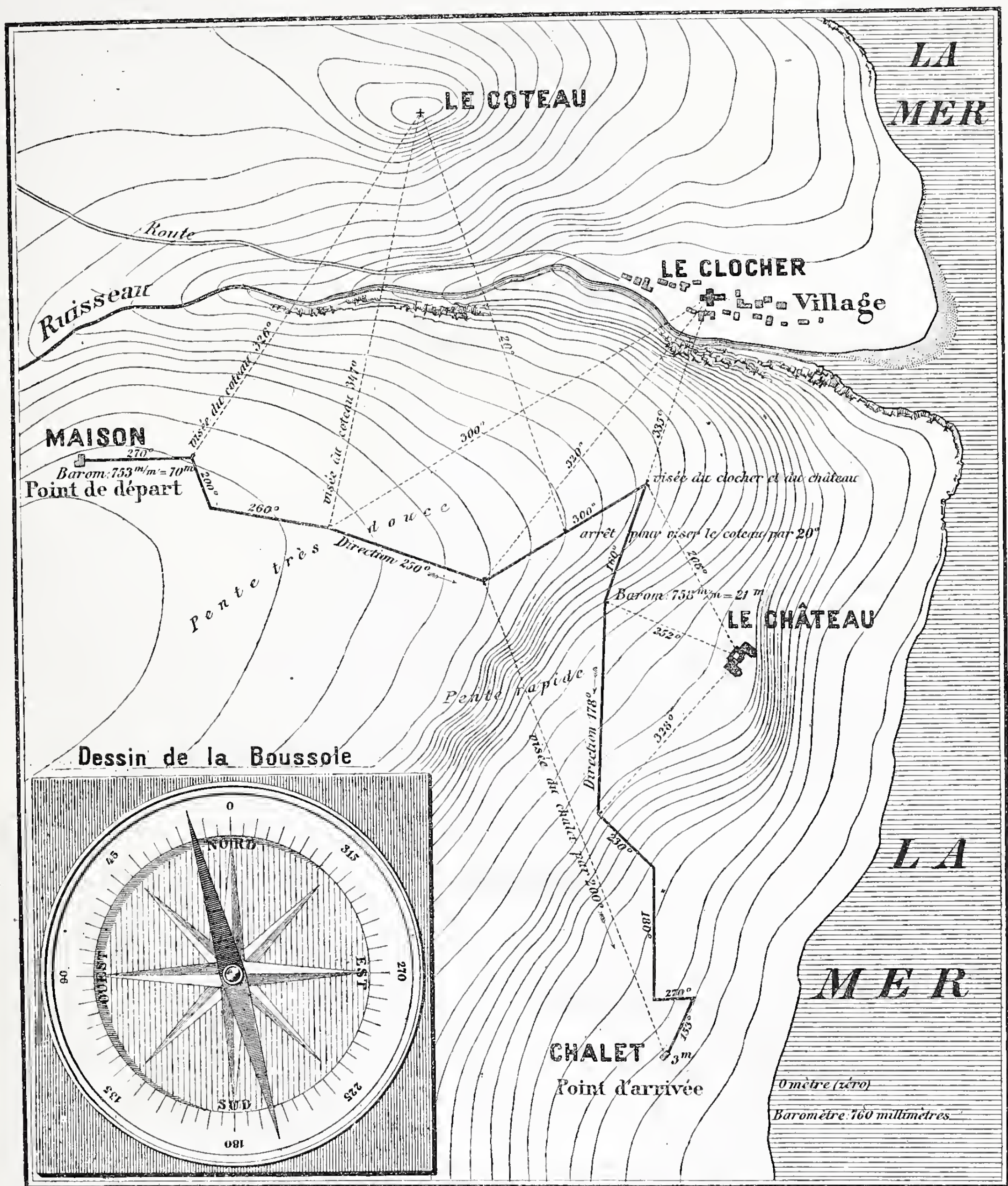
Dans le trajet, j'ai eu à enregistrer quelques accidents topographiques et à prendre quelques notes intéressantes. D'abord le village s'est peu à peu révélé, avec ses maisonnettes basses groupées autour du clocher; puis l'embouchure du ruisseau, qui, s'élargissant peu à peu, finit par tomber dans la mer entre une rive rocheuse à droite et une pointe sablonneuse à gauche : à droite du village, sur la côte, j'aperçois comme un bec de sable, une presqu'île en formation que doivent recouvrir complètement les grandes marées.

Enfin, j'ai contourné une *pente rapide* du terrain, et à la première station au bas de cette pente,

j'ai demandé à mon baromètre anéroïde de quelle hauteur j'étais descendu. Il marquait 758 millimètres, chiffre qui correspond, d'après mes tables, à l'altitude de 21 mètres.

Au *chalet*, où j'arrive, je ne suis plus qu'à 3 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Ainsi, tout mon itinéraire est levé à la boussole, mes distances sont évaluées d'après le temps ou



Lever d'un sentier au bord de la mer.

à l'estime, et j'ai déterminé les altitudes au moyen du baromètre anéroïde, seul mode pratique d'opérer dans une exploration forcément rapide.

A suivre. PAUL PELET.

CONTES CHINOIS.

Voy. p. 19.

LE SENTIER MAGIQUE.

Dans la province de Kouang-toung vivait un étudiant nommé Kouo. Un soir, en revenant de la maison d'un ami, il s'égara dans la montagne : il erra quelque temps parmi les arbres et les broussailles. Il commençait à être inquiet, lorsqu'il entendit rire et parler à quelque distance; il s'empressa de se diriger de ce côté pour demander son chemin.

Il vit alors dix ou douze individus assis à terre et buvant. Dès qu'on l'aperçut, on lui dit : « Approchez; asseyez-vous ici; vous venez à propos : il y a place pour vous. » Kouo s'assit, et reconnut bientôt qu'il était en compagnie de lettrés (1).

(1) On appelle communément lettrés : 1° ceux qui attendent leur

Lorsqu'il parla de repartir, on lui dit : « Vous êtes un singulier homme, de songer à retourner chez vous sans faire attention à ce beau clair de lune ! » En même temps on lui versa dans une coupe un vin exquis, et un des convives en vida une autre en même temps que lui. La conversation continua plus vivement : on n'épargna pas le vin. Kouo aimait à plaisanter. Au milieu du bruit des voix, il imita les petits cris d'une hirondelle : on s'étonna que cet oiseau fût encore éveillé à cette heure. Kouo imita ensuite le chant d'un coucou, et tous les convives levèrent leur tête vers les arbres. Puis, sans laisser aucun trait de son visage trahir sa ruse, il imita le bavardage d'un perroquet, et lui fit dire : « Renvoyez, renvoyez Kouo chez lui ; il a trop bu. »

Alors on découvrit la mystification, et les rires redoublèrent. On voulut faire comme lui, mais on n'y réussit pas. « Quel dommage, dit quelqu'un, que Mme Tch'ing ne soit pas avec nous ! Il faut nous donner rendez-vous ici à la mi-automne, et nous comptons, monsieur Kouo, que vous vous y trouverez aussi. »

Kouo accepta l'invitation, et ajouta : « J'ai cherché à vous amuser ; mais vous-mêmes n'auriez-vous pas quelque tour à me montrer ? »

A ces mots, tous les convives se levèrent, et, avec beaucoup d'agilité, se mirent à monter sur les épaules les uns des autres de manière à former une sorte d'échelle jusqu'à une très grande hauteur. Quand le dernier fut parvenu au sommet, cette échelle humaine se pencha doucement, s'abaissa peu à peu vers le sol, s'y étendit, et se transforma en un long sentier jaune : tous les personnages s'étaient comme évanouis. Kouo resta pétrifié ; enfin il s'avança sur ce chemin magique, et s'en alla chez lui.

Quelques jours après il revint au même endroit, et trouva des coupes brisées, vestiges de la partie de plaisir dont il avait vu la fin ; mais il n'y avait aucune trace de chemin : des arbustes hauts et épais entouraient toute la place.

Quand vint la mi-automne, les amis de Couo le dissuadèrent d'aller au rendez-vous que lui avaient donné ces êtres extraordinaires.

É. C.

nomination à une place officielle ; 2° ceux qui ont pris quelques degrés et se préparent à en obtenir un nouveau ; 3° ceux qui, n'ayant pas réussi dans leurs examens, donnent des leçons pour vivre ; 4° des étudiants distingués qui n'ont aucun goût pour les fonctions officielles.

STATUE DE JEAN COUSIN, p. 17. — Les figures qui, dans notre gravure, encadrent la statue de Jean Cousin, ont été empruntées par le dessinateur, M. Froment, au *Livre de pourtraicture*, qui parut en 1571 pour la première fois et n'a pas eu moins de vingt-quatre éditions. Dans le privilège placé à la fin de la troisième édition et donné à Mantes par Henri IV, le 13 juillet 1593, l'auteur, Jean Cousin, est désigné comme peintre et *géométrien* très excellent, ce qui est répété dans l'édition de 1595, où l'éditeur Jean Leclerc se félicite d'avoir « mis en lumière les œuvres de feu monsieur Cousin, homme » recogneu très capable par ceux qui honorent ce bel art (la peinture). » Il paraît bien authentique que les dessins originaux de notre encadrement sont l'œuvre de Jean Cousin.

CROQUIS PAR TOPFFER.





Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

PHILIPPE II.

1527-1598



Philippe II, roi d'Espagne. — Peinture de Pantoja de la Cruz, au Musée de Madrid.

Entre les personnages qui jouèrent les premiers rôles sur la scène du monde au milieu du seizième siècle, Philippe II est assurément l'un des plus faits pour exciter notre curiosité. Il ne personnifie pas sans doute son époque, mais il y occupe une place considérable, et, à quelque point qu'on se mette pour la contempler, on aperçoit toujours l'image de ce roi d'Espagne. Elle ne se détache pourtant pas par son coloris du fond du tableau que nous offre en ce moment l'histoire; elle apparaît plutôt comme un masque fortement empreint sur le marbre et qui doit son relief à la sombre teinte des lignes dont il est encadré. Regardez ici le beau portrait qu'a laissé de Philippe II Pantoja de la Cruz, l'un de ces peintres dont les œuvres ont jeté tant d'éclat sur l'Espagne il y a

trois siècles, et vous aurez de la physionomie de l'héritier de Charles-Quint une idée assez exacte. Sur ce visage sec et fier, qui n'a rien de sympathique, dans cette tête au front large, aux yeux bleus, vifs et pénétrants, au menton proéminent, à la chevelure d'un blond jaunâtre, vous sentez l'énergie et la dissimulation, l'activité d'esprit et la confiance en soi-même; elle reflète l'intelligence et la volonté; mais dans cette figure aucun trait ne décèle la flamme qui produit le génie et l'ardeur expansive qui enfante l'héroïsme.

C'est que Philippe II n'a été ni un homme de génie ni un héros. Il ne fut ni législateur ni capitaine. Il eut seulement certaines qualités maîtresses qui ont contribué à le placer haut parmi les princes de son temps. Il sut se choisir des généraux qui lui gagnèrent de glorieuses batailles, des ministres qui l'aidèrent à conduire habilement les affaires, des ambassadeurs et des agents qui le servirent avec pénétration et dextérité dans les négociations et les intrigues. Philippe II fut avant tout un politique. Il s'était formé à l'école de son père; il avait présentes à l'esprit les leçons de diplomatie qu'avait laissées son bisaïeul Ferdinand le Catholique. Mais il dut sa grandeur plus à celle de la monarchie dont il avait hérité qu'à ses propres mérites. Sa conduite lui était comme dictée par ses prédécesseurs. Il poursuivit le dessein qu'avait conçu Charles-Quint et préparé l'époux d'Isabelle la Catholique : la soumission de toute l'Europe occidentale à la puissance espagnole. Il travailla à étendre le vaste empire que son père lui avait abandonné avant de quitter la vie, et dont il réunit dans sa main souvent crispée les parties disjointes et hétérogènes. Il chercha à imposer sa suzeraineté à tous les États sur lesquels il n'exerçait pas directement son autorité absolue. Les circonstances semblaient favorables à la réalisation de son ambitieux projet. La plupart des pays qu'il aspirait à dominer étaient, quand il monta sur le trône, déchirés ou affaiblis par des luttes intestines nées du mouvement de la Réforme. Les princes catholiques se sentaient menacés par l'apparition des doctrines religieuses nouvelles. L'Espagne seule avec l'Italie, qui lui était en partie soumise, avait échappé à la contagion du protestantisme, par l'inexorable sévérité avec laquelle l'hérésie y était punie, grâce à l'Inquisition et à un profond attachement aux enseignements de l'Église. Pour s'imposer en maître à l'Europe, Philippe II n'avait qu'à grouper autour de lui tous les princes catholiques, à se déclarer le défenseur de la foi orthodoxe attaquée, à se faire le lieutenant séculier du saint-siège et à profiter de l'appui qu'il lui prêterait pour le tenir dans sa dépendance. Telle est la politique qu'il se traça, et à laquelle il resta fidèle jusqu'au moment où les forces défaillirent à l'Espagne comme à lui-même. Peu de temps après avoir recueilli la succession de son père, il ajouta à sa couronne celle d'Angleterre, en épousant sa cousine Marie Tudor, qui tentait une réaction contre la réforme religieuse de Henri VIII, et il se flatta, de concert avec elle, d'abattre l'hérésie dans un de ses plus ardents foyers. Marie Tudor morte, il obtint la main d'une fille de Henri II et de Catherine de Médicis, comptant peser par cette alliance sur les déterminations de la cour des Valois et enchaîner à la cause catholique l'esprit vacillant de sa belle-mère. Il avait songé à épouser Élisabeth, la sœur de Marie Tudor, pour ne point perdre la couronne d'Angleterre; mais ses tentatives pour cet hymen étant demeurées infructueuses, il s'était déclaré pour Marie Stuart, alors prisonnière, et en favorisa les menées. La reine d'Écosse, faute d'autre protection, implorait son appui, et elle lui léguait sa propre couronne en déshéritant le jeune Jacques. Dans les Pays-Bas, il s'acharna à étouffer par les mesures les plus violentes et les plus inhumaines l'insurrection d'un peuple qui repoussait le catholicisme devenu entre les mains du roi d'Espagne un instrument de tyrannie, plus en haine de la domination étrangère que par enthousiasme pour les idées nouvelles. En France, il se faisait l'appui de tous les catholiques qui se refusaient à transiger avec l'hérésie; il s'alliait aux Guises, que leur ambition avait aussi mis à la tête du parti dévoué à la cause catholique; il suscitait la Ligue, qu'il soutenait par ses subsides et qu'il appuyait par ses soldats; et quand, après l'assassinat du dernier des Valois, Henri IV réclama à main armée son droit à la couronne de France, il lui opposa tous les adversaires qu'il put et prétendit faire monter sur le trône de saint Louis l'infante Isabelle.

A suivre. Alfred Maury,
Membre de l'Institut.

PANTOJA DE LA CRUZ.

Le portrait de Philippe II dont nous donnons une gravure offre un double intérêt : au point de vue de l'histoire, il a le mérite d'un portrait authentique; au point de vue de l'art, c'est une des meilleures œuvres d'un peintre trop peu connu.

Juan Pantoja de la Cruz naquit à Madrid en 1551. On ignore la date exacte de sa mort; on croit pouvoir la placer vers 1609. Cet artiste appartient à la première époque de l'école de Madrid, qui plus tard devait jeter un si vif éclat sous l'influence de Velasquez, en opposition avec l'école de Séville représentée par Murillo.

Le peu que nous savons de la vie de Pantoja de la Cruz se trouve dans quelques pages de Cean Bermudez, où les divers biographes ont puisé. Pantoja entra très jeune dans l'atelier de Sanchez Coello [1]. Comme son maître, il peignit le portrait. Il eut, sous Philippe II, le titre de peintre du roi et la charge de valet de chambre; il conserva la

[1] Sur Sanchez Coello, voy. 2e série, tome Ier, page 393.

même position et jouit de la même faveur à la cour de Philippe III.

Quand ce prince voulut faire exécuter sa statue équestre par Jean Bologne, Pantoja peignit un portrait du roi qui fut envoyé à Florence : c'est d'après ce portrait que Jean Bologne fit la statue de Philippe III, qui est aujourd'hui au milieu de la Plaza Mayor.

On raconte que, dans une chasse royale, des seigneurs de la cour rapportèrent un aigle blessé. L'oiseau était superbe : le roi eut la fantaisie de le faire peindre par Pantoja, qui prit ses pinceaux et fit rapidement une vivante image, si vivante que l'aigle blessé se précipita sur la toile et la déchira à coups de bec. On trouve des anecdotes de ce genre dans la vie de plusieurs peintres célèbres. Sans y attacher plus d'importance qu'il ne convient, il ne faut pas oublier que les légendes, quelles qu'elles soient, ne se forment et surtout ne se perpétuent que si elles sont d'accord avec le sentiment général : ainsi, l'anecdote que nous avons rappelée montre bien que les œuvres de Pantoja avaient dû frapper ses contemporains par leur caractère de vérité.

Cean Bermudez dit, à propos de notre peintre : « Il avait appris de son maître (Sanchez Coello) la » correction du dessin ; il s'éleva au premier rang » par le fini de l'exécution ; il sut rendre les moin» dres détails avec une rare netteté d'exécution, » avec vérité, et sans que l'ensemble en souffrît ; » dans ses portraits, les figures sont nobles et les » attitudes naturelles. »

Ceux de nos lecteurs qui ont vu les portraits de Pantoja conservés au Musée de Madrid seront peut-être tentés, tout en acceptant l'ensemble de ce jugement, d'y apporter une certaine réserve. Le maître, Sanchez Coello, par son grand style, par son exécution sobre, par la vie singulière qu'il a donnée à plusieurs personnages du seizième siècle, a sa place parmi les portraitistes de premier ordre ; chez l'élève, Pantoja de la Cruz, les mêmes qualités se retrouvent, mais à un moindre degré : tous deux méritent l'intérêt et l'étude, mais il semble que le critique espagnol eût pu marquer quelque distance entre le maître et l'élève.

PAUL LAFFITTE.

UN TIMIDE.

Suite et fin. — Voy. p. 49, 66 et 82.

VII

Quoique souffrante, Mme Reymond arriva à un âge des plus avancés, et Jean ne la quitta qu'à de rares moments, pour faire le service militaire auquel tout citoyen suisse est astreint.

Dans sa quatre-vingt-dixième année, ayant conservé toutes ses facultés, elle parlait encore à son fils, âgé de plus de soixante ans, comme elle faisait alors qu'il n'était qu'un enfant, et lui, sous ses cheveux gris, conservait son obéissance des premières années.

— Mère, je veux sortir un moment avec l'ami Pierre, si tu permets.

— Non, je ne veux pas.

Et Jean disait à l'ami Pierre :

— Tu vois, ça lui fait de la peine, ce sera une autre fois.

— Ah ça ! tu ne seras donc jamais ton maître !

Et Jean ne répondait pas, n'osant dire à son ami qu'il est écrit : « Honore ton père et ta mère. »

Ceci n'était rien encore : parfois Mme Reymond se fâchait, criait, grondait... et alors, il l'a avoué depuis, le pauvre homme, fatigué par ses exigences, n'en pouvant plus, succombant à la tâche et humilié, se mettait à pleurer en cachette, lorsqu'il en trouvait le moment ; et de cette façon s'évaporait sa colère. C'était une satisfaction pour lui d'avoir résisté à ce mauvais sentiment.

VIII

A la mort de la bonne femme, Jean fut dérouté, troublé ; l'habitude en avait fait presque une machine obéissant à l'impulsion que lui imprimait sa pauvre vieille mère, devenue infirme, inconsciente, et commandant encore, poussée qu'elle était par son besoin de domination.

Seul, maintenant, que devenir ? — C'était donc là la liberté dont il voulait faire un si bel usage ! Il s'y habitua cependant et revint à ses projets d'autrefois, les voyages, Strasbourg, Nancy, Paris... On y allait maintenant en chemin de fer ; mais à quoi bon ? Il ne gravait plus, les fabriques étaient tombées les unes après les autres, tuées par la concurrence anglaise.

Il parla de son désir de voyager à des connaissances, qui rirent de lui. Il vit dès lors qu'il valait mieux ne jamais rien dire, et il partit sans qu'on sût où il allait. Après plusieurs mois on le vit revenir au village. Il rapportait des idées qu'il médita à son aise ; sa petite fortune lui permettant de vivre sans compter, il put travailler à sa guise, accumuler les manuscrits, les mémoires, sur une quantité de questions industrielles ; cultiva des plantes, bien qu'il n'eût plus à les dessiner pour les impressions ; apprit leurs noms et leurs propriétés ; collectionna ce qu'il put ramasser ; sauva de la destruction bien des souvenirs historiques, meubles, armes, costumes, en les recueillant dans sa maison, trop petite pour tout contenir.

Telle fut la vie de ce brave homme, dont les qualités inventives furent sans cesse comprimées. La pression sous laquelle il s'était incliné l'avait rendu si humble qu'il n'osa jamais présenter l'un de ses travaux à une société ou à une administration qui eussent certainement mis ses talents en lumière et récompensé ses peines. Après sa mort, on retrouva une quantité considérable de manuscrits : on s'apprête à en publier quelques-uns.

Dans les derniers temps de sa vie, lorsqu'on

rencontrait le père Reymond le long des sentiers solitaires, cueillant des fleurs, il cherchait à vous éviter; mais lorsqu'on avait rompu la froideur un peu feinte avec laquelle il paraissait vouloir écarter les gens, on le voyait sourire avec candeur.

Il ne se plaignait point des autres, regrettait seulement de n'avoir pas fait tout ce dont il eût été capable.

—Vous avez été bon fils, lui disait-on, vous avez bien rempli votre devoir avec votre mère.

— Oh! répliquait-il, bien petitement.

Tout en lui était effacé, et malgré sa charpente osseuse, ses muscles charnus, quelque chose trahissait l'indécision, une nature incomplète et demeurée à l'état d'ébauche.

Le père Reymond eût-il mieux fait de rompre les obstacles qui barraient sa route, d'être moins bon fils? — Nous ne le pensons pas; il y a des devoirs qui s'imposent et qu'on est coupable de ne pas remplir. Mais les jeunes gens qui liront ces lignes auront sans doute un jour une famille à diriger; puissent-ils être fermes et bons avec leurs enfants, et ne jamais oublier que les plus belles qualités naturelles peuvent s'éteindre sous une pression, et qu'aux hommes, comme aux plantes, il faut la liberté.

A. Bachelin.



LA JURIDICTION ECCLÉSIASTIQUE.

I

LES CACHOTS DE L'OFFICIALITÉ DE SENS.

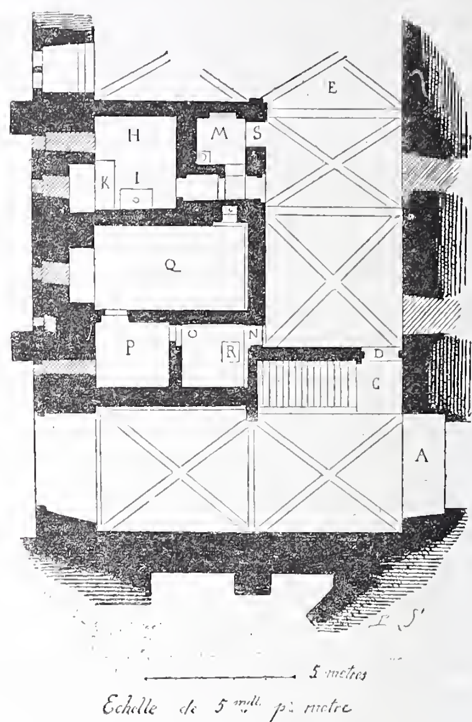
Au moyen âge, les édifices épiscopaux et les monastères avaient dans leur enceinte des prisons où les individus qu'avait condamnés la juridiction ecclésiastique, ou *officialité*, subissaient leur peine.

En parlant de l'archevêché de la ville de Sens, M. Viollet-le-Duc dit : « Nous n'avons trouvé nulle part un ensemble aussi complet de cachots et prisons n'ayant subi aucune altération depuis l'époque de leur établissement. » (1)

Il les décrit et constate que leur construction est certainement du treizième siècle. Les plans que nous reproduisons d'après son Dictionnaire, et le dessin inédit d'un des cachots, que nous devons à l'obligeance de l'habile architecte senonois M. Lefort, pourront donner une idée assez exacte de ces tristes séjours.

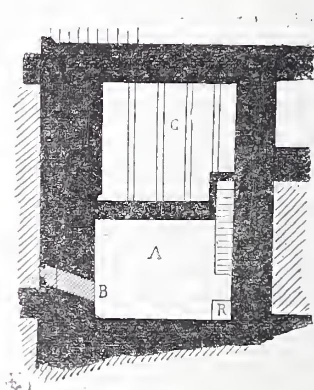
Une porte du palais épiscopal (A du premier plan) s'ouvrait sur des cours (× ×) où un escalier (C) conduisait par un guichet (D) à la vaste salle de justice depuis E, qu'on a appelée postérieurement salle des gardes et qui est aujourd'hui un Musée de sculpture. C'est à la gauche de cette salle que sont les cachots. Il y en a deux qui arrêtent particulièrement l'attention.

Le cachot H, voûté en berceau, est représenté dans notre gravure principale. « On pourrait l'appeler un *cachot surveillé*, nous dit M. Lefort. Les geôliers accédaient à un palier servant de plafond



Plan n° 1. — Prisons de l'officialité de Sens.

A. Porte d'entrée de l'Archevêché. — × ×. Cours. — C. Escalier. — D. Guichet. — E × ×. Salle de justice, depuis salle des gardes. H. Cachot surveillé. — I. Fosse. — K. Hotte en pierre pour laisser pénétrer d'en haut la lumière. — M. Cabinet. — N. Guichet donnant entrée dans les cachots P, Q. — R. Trappe de l'*in pace*. — S. Porte ouvrant dans l'officialité.



Plan n° 2. — L'*in pace*, basse fosse.

A. La cellule. — B. Hotte laissant pénétrer un peu de jour. — C. Fosse de l'Archevêché. — R. Trappe par où l'on descendait le condamné dans l'*in pace*.

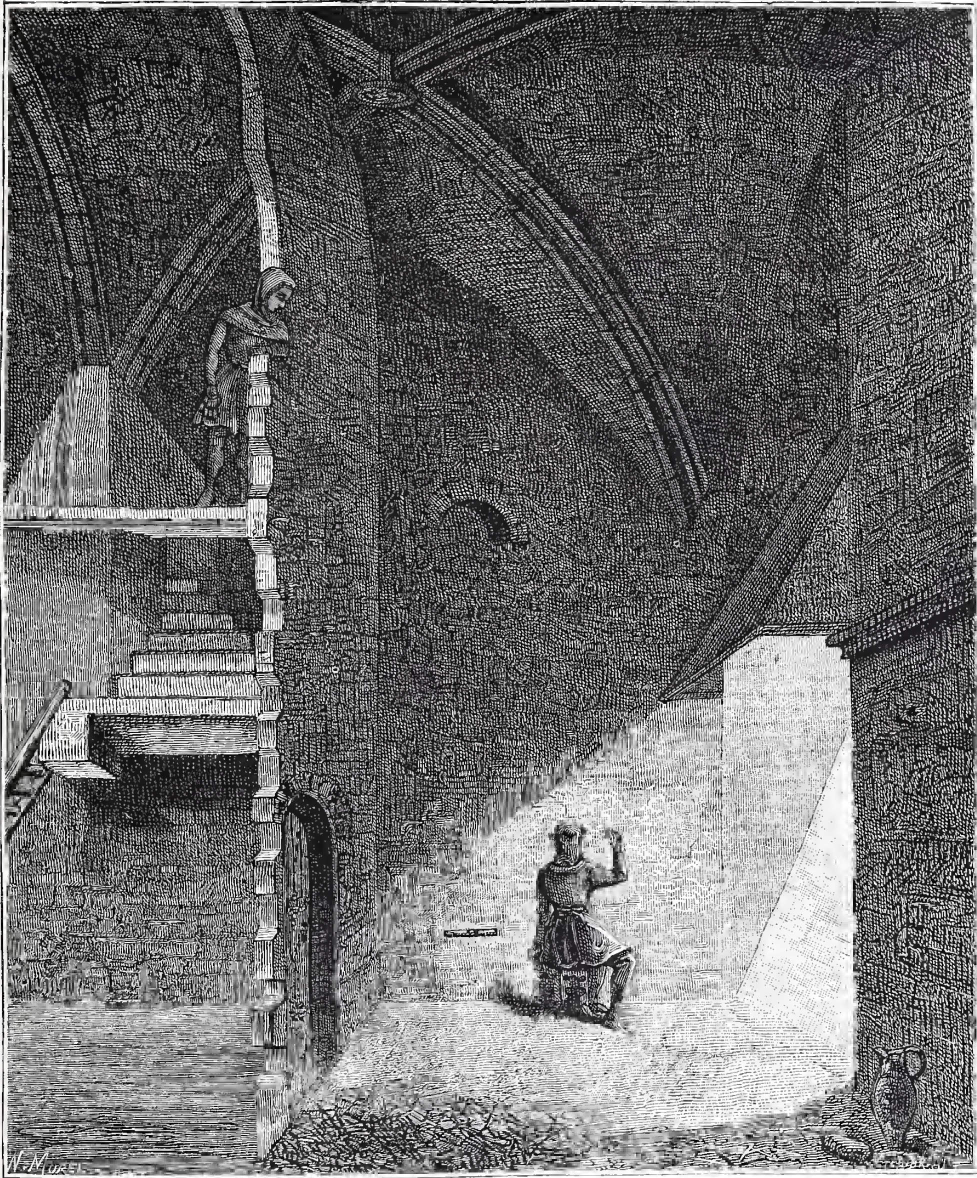
au couloir d'entrée du cachot. Sur ce palier un petit escalier conduisait à une sorte de cabine ou *guette* dans laquelle est pratiquée une fenêtre ayant vue d'en haut sur le cachot. Cette fenêtre devait être invisible, tant est obscure toute la partie supérieure du cachot, éclairé seulement dans sa partie basse par une « hotte » qui ne permettait au prisonnier de voir que très peu de ciel. Cette clarté partielle empêchait même les yeux de s'habituer

(1) *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du neuvième au seizième siècle*, par Viollet-le-Duc, tome VII.

aux ténèbres d'en haut. C'est, du reste, seulement sur place que l'on peut se rendre compte de cette profonde obscurité; la gravure ne saurait la figurer suffisamment...

» Pour relever la forme des voûtes et marquer exactement la place de la petite fenêtre d'observation, ajoute M. Lefort, j'ai dû allumer trois bougies sur l'appui de cette fenêtre. Le gardien chargé de cette surveillance, ne venant d'ailleurs qu'à de plus ou moins rares intervalles et sans bruit, pouvait observer jusqu'au moindre geste du prisonnier. »

Ce que ce surveillant voyait le plus ordinairement était ce que montre la gravure. La seule distraction des prisonniers consistait à tracer des li-



Espion du prisonnier. — Barre de fer scellée au mur. — Prisonnier dessinant sur le mur.

Un des Cachots du palais épiscopal de Sens. — Dessin de M. Lefort, architecte.

gnes sur la muraille, couverte, en effet, de figures, de monogrammes, d'entrelacs, de signes de toute espèce; ils s'étaient sans doute succédé en tel nombre que, la place ayant fini par manquer, ces dessins, presque tous informes, se sont entremêlés et confondus, ce que ne pouvait pas indiquer la gravure. Un détail est à signaler : dans ce cachot on voit une barre de fer scellée au mur. On peut supposer que l'on y enchaînait des prisonniers.

On remarquera que l'une des figures dessinées que nous reproduisons porte une coiffure du temps de Jean Sans-Peur (page 113).

Il est difficile de désigner la salle où l'on avait recours à la question et aux tourments pour arracher des aveux aux accusés, ainsi qu'il résulte des archives ecclésiastiques (voy. plus loin); mais il est un cachot où l'on ne pénètre pas sans éprouver beaucoup d'émotion; c'est celui que l'on désignait sous le nom d'*in pace*. Il était réservé aux condamnés à la peine la plus rigoureuse. En les y

descendant, avant de poser pour toujours la pierre sépulcrale au-dessus d'eux, on leur disait : « Allez en paix » (*Vade in pace*). La paix, c'était la mort qui ne pouvait pas tarder.

On a dessiné sur une de nos petites gravures (page 112) cet *in pace* de Sens. Il est en sous-sol, humide, pourvu, comme tous les autres cachots, d'une hotte, mais très étroite et bouchée dans les huit dixièmes de sa surface par une maçonnerie de petits moellons.

On voit de semblables *in pace* dans plusieurs monastères et notamment à l'abbaye de Jumièges.

Les autres cachots de l'officialité de Sens ne paraissent offrir aucune particularité.

Notre visite à ces prisons nous avait fait désirer de savoir si de tout temps les évêques avaient ainsi tenu enfermés dans l'enceinte de leurs évêchés les individus condamnés par leurs tribunaux ou officialités. Il nous parut que le moyen le plus simple et le plus sûr de nous éclairer à ce sujet était de consulter notre ancien collègue et ami M. Faustin Hélie, l'auteur de la *Théorie du Code pénal*. Voici sa réponse :

Janvier 1884.

Mon cher ami,

Je m'empresse de vous envoyer quelques renseignements sur la question que vous avez bien voulu me poser.

Il est probable que les évêques ont eu des prisons dans leurs évêchés avant d'avoir des officialités régulièrement établies. En tout cas, la date de la construction des prisons de l'archevêché de Sens concorde juste avec la date où les officialités se sont répandues.

On n'a aucun texte qui en parle avant la seconde moitié du douzième siècle. La première charte connue où il en soit fait mention est de 1178.

Au treizième siècle, il y a partout des officialités, et toutes ont leur prison, presque partout, dans l'enceinte de l'évêché.

Les évêques, dont la juridiction temporelle fut incessamment restreinte à partir de ce siècle même, ont lutté pied à pied pour la conserver. C'est seulement en 1629, le 26 juin, que, sur un appel comme d'abus de l'avocat général Bignon, le Parlement de Paris interdit aux officialités de prononcer et de faire exécuter la peine de la prison perpétuelle, et même de se servir du mot d'emprisonnement, ne leur laissant, pour ces choses mêmes, que le droit de mise en retraite dans les séminaires et les monastères.

L'Église s'est exécutée, mais en maintenant son droit en théorie, et les Institutions du cardinal Soglia, qui s'enseignent encore canoniquement, disent de l'Église : « Plane consequitur eam, non modo » spiritualibus pœnis, sed etiam corporalibus jure » merito que semper usam esse, criminum reos » plectendo verberibus, flagellis, detrusione in » monasterium aut in carcerem... » (1)

Quant aux prisons des justices, dérivant du droit de justice, non seulement les évêques, mais tous les clercs séculiers et réguliers, qui avaient le droit de justice comme seigneurs, en ont eu jusqu'en 1789; et les cahiers des états généraux attestent que les prisons de ces justices avaient besoin d'être encore plus sévèrement visitées que les prisons ordinaires.

En 1789, il y avait longtemps déjà que les *in pace* étaient interdits. Ils n'avaient jamais été autorisés par la loi civile. Elle ne les tolérait même pas, elle était censée les ignorer. En tout cas, l'arrêt du Parlement de 1629 les supprime. Parmi les dispositions précédentes, il y a celle de l'ordonnance d'Orléans en 1560, dont l'article 55 enjoint aux hauts justiciers de n'avoir prisons « plus basses que le rez-de-chaussée. »

Votre vieil ami tout dévoué.

Faustin Hélie,
Membre de l'Institut (1).

A part sans doute les *in pace*, il est est certain que l'officialité de Sens a fonctionné et a dû garder des prisonniers, hommes et femmes, dans ses cachots jusqu'à la révolution. Une histoire de ces prisons serait assurément d'un grand intérêt sous beaucoup de rapports, et surtout sous ceux de l'administration de la justice ecclésiastique. On ne peut guère espérer qu'on soit jamais en possession de tous les éléments qui seraient nécessaires pour l'écrire; on en trouve cependant d'assez importants, par exemple, dans le « Recueil des statuts, ordonnances et règlements synodaux de l'archidiocèse de Sens. » Voici quelques citations qui pourront en donner idée :

1348, 1349. — Compte des recettes de droits et d'amendes de la Cour ecclésiastique de Sens, rendu par Pierre de Vitry, scelleur, à un messager qui porta une citation à Nemours contre *une fille qui assurait faussement avoir vu la sainte Vierge.*

1387. — Arrêt du Parlement ordonnant la restitution à l'archevêque de Sens de Jean de Bellozène, prisonnier au Châtelet, accusé d'homicide.

— Sentence du bailli de Meaux portant que Jean Hersant, clerc, sera rendu à l'archevêque (de Sens), malgré l'opposition du prévôt de Provins.

1388. — Reçu donné par l'official de Sens, de Guillaume Parisot, clerc, arrêté par la justice séculière de Montargis, et envoyé à Sens par le doyen de Ferrières.

1394. — Reçu pour conduire dans une charrette de Gondreville à Sens J. Chantereau, qui fut condamné pour homicide, 40 sous. — Pour Jean Boisseau, mena à Sens *unum maledictum qui se faciebat clericum de patibulo* (2).

(1) « Conséquemment, l'Église a toujours eu légitimement le droit d'infliger des peines non seulement spirituelles, mais aussi corporelles, aux criminels, en leur infligeant les coups, la flagellation, la détention dans les monastères ou les prisons... »

(1) Vice-président du conseil d'État.

(2) Le mot à mot : « un maudit qui se faisait clerc (ou prêtre) de potence », n'est guère intelligible. Nous avons soumis la difficulté à

1406. — Étienne, de Saint-Amand, maçon à Sens, pour façon d'une fenêtre ouverte dans le mur du cellier : « Subtus magnam aulam domorum archiepiscopalium ubi de novo [1] prisionarii ad questiones et tormenta examinantur », 8 sous.

1410 — Payé à Étienne Apremont, sergent à Nemours, 48 sous pour avoir mené dudit lieu à Sens prisonniers Michel Gouret, prêtre, et Jean Jousseaulme, porteurs de reliques.

1412. — Payé aux sergents royaux de Sens, « pour avoir mis à la torture et à la question extraordinaire Tristan Dodinot, coupable d'avoir tenté d'incendier les prisons, par suite de quoi trois hommes ont été suffoqués », sept sous six deniers.

1475. — Frais faits pour mener de Montargis à Sens, dans les prisons de l'officialité, Jean Demay, prisonnier, sa femme et ses enfants, et pour les cordages destinés à lier ledit Demay à une charrette, de peur qu'il ne s'enfuist, 16 deniers.

1475. — Payé pour conduire à Sens Guillaume Métays, prisonnier coupable de bigamie, 70 sous.

1489. — Sentence du prévôt et du bailli de Provins portant que trois religieux de l'abbaye Saint-Jacques de cette ville, détenus dans les prisons royales dudit lieu, seront rendus à l'archevêque de Sens, nonobstant l'opposition de leur abbé.

1502-1552. — Frais faits pour conduire dans les prisons de l'archevêché, à Sens, Antoine Sallenart, qui s'unit à deux ou trois femmes sous le nom de mariage, 28 sols.

1520. — Sentence du prévôt de Sens condamnant P. Frenoillet, atteint de bigamie, à être fustigé sur la place du marché de cette ville, et à être ensuite renvoyé devant l'official.

1536. — Sentence contre Jubereau, diacre, dans les prisons de l'archevêque, pour injures.

1576 et 1583. — Mémoires et procédures contre Jean Bellet et sa femme, de Saint-Sirotin, opposants, avec le procureur du roi de Sens, aux transferts de leurs personnes dans les prisons de l'archevêché de Sens.

1749 à 1756. — Audiences de l'officialité du diocèse [2], tenues par messire de Bulliond, official. — Sentence prononçant la nullité du mariage de la nommée Ragoudot, de Fontainebleau, avec le sieur Nobis, pour crime de bigamie. Ledit Nobis avait été condamné, en outre, par arrêt du Parlement de Paris, du 30 décembre 1782, « au carcan, en la » place publique de Fontainebleau, un jour de » marché, *avec deux quenouilles entre les bras*, et » au bannissement pendant trois ans de la prévôté » de Fontainebleau. »

M. B. Hauréau, continuateur de la *Gallia christiana*. Il nous a répondu :

« A-t-on bien lu le registre? Y a-t-il sûrement *faciebat?*

» Que *faciebat* soit admis, voyons le reste. D'abord le sens de *clericus* n'est pas, au moyen âge, celui que l'on suppose : souvent, un clerc n'est pas un prêtre. Il y avait, au moyen âge, bien plus de clercs non prêtres que prêtres. Ducange cite les *clercs du guet*, les clercs des tavernes (ceux qui recevaient l'argent des buveurs), les clercs du grenier à sel (qui enregistraient les entrées et les sorties du sel dans ce grenier), les clercs des arbalétriers, etc., etc.

» Ensuite, *patibulum* signifie non moins souvent prison que gibet.

» Ces explications sommairement données, je traduirais par : « un » vaurien qui se prétendait greffier de la prison. »

(1) « Sous la grande cour du palais archiépiscopal, où les prisonniers sont de nouveau soumis, pour être interrogés, à la question et aux tourments. »

(2) Distincte de l'officialité métropolitaine.

II

LES OFFICIALITÉS.

Quelques autres renseignements historiques sur les officialités ne paraîtront peut-être pas sans utilité.

Dès l'origine de l'épiscopat, les évêques s'attribuèrent le droit de juger les prêtres et religieux soumis à leur autorité. Ils étendirent leur juridiction aux laïques. Si l'on se transporte au douzième siècle, on voit que non seulement le juge ecclésiastique connaissait des actions dirigées contre les clercs, mais qu'il pouvait encore réclamer comme ses justiciables les croisés, les écoliers, et, dans certains cas, les veuves et les orphelins. Il décidait de la validité ou de la nullité du mariage, de la légitimité ou de l'illégitimité des enfants. Il connaissait des contestations que soulevaient les testaments. Il réprimait les crimes contre la foi, l'hérésie, la superstition, la sorcellerie, et aussi l'incendie, le rapt, les attentats à main armée contre les églises et les monastères, le pillage, l'infraction à la trêve de Dieu. Toutes ces causes étaient déférées au tribunal de l'évêque. [1]

A cette juridiction ecclésiastique s'en ajoutait une autre, qui appartenait aussi aux évêques, en tant qu'ils avaient un rang élevé dans la société civile.

L'évêque jouissait, en effet, de droits seigneuriaux. Il était baron. Il avait des vassaux qui lui devaient l'hommage, la fidélité et les services féodaux.

L'évêque exerçait donc, de plein droit, dans ses domaines, les droits de haute ou basse justice, qui lui appartenaient en vertu des titres et de la coutume.

Il rendait ainsi la justice, tantôt comme prélat, tantôt comme baron. Aucune autre juridiction n'était aussi étendue.

Il était représenté dans sa cour féodale par le vidame ou l'avoué de son église, ou bien par ses baillis et prévôts.

Dans l'évêché, il était représenté par l'official, qui lui était soumis.

Mais, en dehors de l'officialité, il y avait le tribunal seigneurial [2], qui fut longtemps indépendant, comme on le voit par différentes notes consignées

(1) *Les Officialités au moyen âge*, étude sur l'organisation, la compétence et la procédure des tribunaux ecclésiastiques ordinaires en France, de 1180 à 1328, par Paul Fournier, professeur agrégé à la Faculté de droit de Grenoble, archiviste paléographe. — Paris, Plon, 1880.

(2) Les Coutumes avaient maintenu les justices seigneuriales. Les fourches patibulaires du seigneur châtelain avaient trois piliers. Le baron avait quatre piliers, et le comte six. (Laurière, *Glossaire du droit.*)

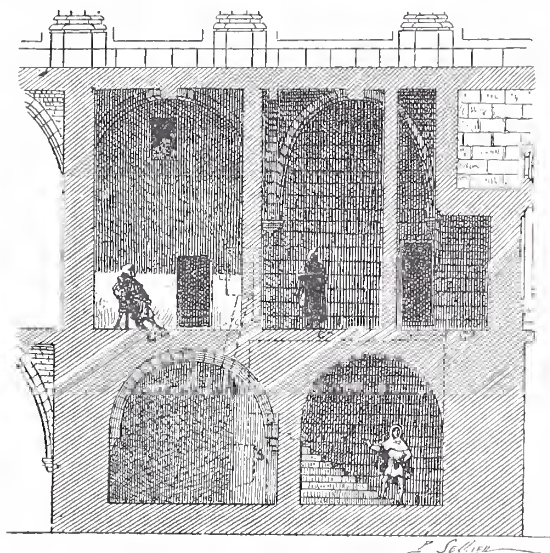
dans les archives départementales de l'Yonne (³).

En 1455, l'archidiacre de Sens condamne à la prison perpétuelle et au pain et à l'eau Denisot Leclerc, se disant clerc, pour crime d'homicide.

1458. — Traité entre l'archevêque et Jean Cheneteau, archidiacre de Sens, au sujet de leur juridiction respective sur les notaires et promoteurs, et sur les doyens ruraux.

1472. — Exploit, en cas de saisine et de nouvelleté pour l'archevêque de Sens contre l'archidiacre dudit Sens, qui, pendant la vacance de la cure de Saint-Maximin de cette ville, avait pris le drap, l'oreiller et autres objets mis sur les corps du curé défunt et d'autres personnes mortes en cette paroisse, etc. (Cette note se rapporte aux droits *funéraux* des archevêques, qui avaient droit de prendre, à la mort de chaque curé de son diocèse, le lit garni de couette, coussin, oreiller, couvre-chef, quatre draps avec la couverture, et le bréviaire : — attestation des doyens des chrétientés de Courtenay, Lorris et autres.)

1477, 1563. — Attestation des procureurs et des notaires de la cour de l'archidiacre de Sens, que cet



Cachots de l'officialité de Sens. — *In pace.* — c', c'', cachots. c''', cachot surveillé.

archidiacre a dans son archidiaconé juridiction *égale* à celle de l'archevêque, excepté pour le crime d'hérésie et la lèpre.

1478. — Transaction entre l'archevêque et Louis de Melun, archidiacre de Sens, par laquelle ce dernier se reconnaît vassal de l'archevêque.

1572. — Acte des sommations faites par l'official de Sens à Nicolas de Verres, archidiacre de Sens, d'avoir à lui rendre un clerc, serviteur de l'archevêque, qu'il détenait indûment prisonnier.

L'archidiacre avait ainsi ses prisons distinctes de celles de l'archevêché.

Il y avait encore d'autres prisons ecclésiastiques.

On lit aux dates 1572 et 1573 : « Pour la location » au sonneur de l'église d'une maison claustrale at» tenant à la porte d'Abraham de ladite église, et » au chapitre d'icelle, en laquelle sont les prisons » du même chapitre, quatre livres. »

(³) Archives ecclésiastiques, série G.

Un temps vint où l'importance croissante des officialités et autres tribunaux ecclésiastiques souleva des mécontentements.

Dès le commencement du treizième siècle, les barons s'alarmèrent des progrès de la juridiction ecclésiastique, non point par intérêt pour les justiciables, mais parce qu'elle empiétait sur la leur, qui n'était ni plus douce, ni entourée de plus de garanties. Une lutte s'engagea entre les deux pouvoirs.

Vers 1225, les seigneurs de Bretagne, réunis à Redon, se promirent mutuellement de défier les excommunications et de n'en plus tenir compte, de ne point permettre à l'Église de connaître des dîmes, de lui enlever ses droits sur les successions testamentaires ou *ab intestat*, les causes d'usure et les actions fondées sur l'inobservation du serment.

Mais ces entreprises furent condamnées par des bulles de Grégoire IX, et, paraît-il, paralysées par la résistance de l'opinion publique, qui (si singulier que cela puisse paraître aujourd'hui à ceux qui ignorent l'histoire vraie du moyen âge) préférait parfois la juridiction ecclésiastique.

Cependant la bourgeoisie, à son tour, voulut, à l'imitation de la noblesse, restreindre cette juridiction. Ainsi, en 1248, les échevins d'Arras frappèrent d'une amende de soixante livres parisis les bourgeois qui en citeraient d'autres en cour d'église, si ce n'était pour cause de mariage, ou d'usure, ou même de testament.

Ces autres tentatives de réaction échouèrent.

On sait que Pierre de Cugnières, avocat général du Parlement de Paris, ayant entrepris, en 1353 et 1355, avec les seigneurs laïques, de protester contre la juridiction temporelle ecclésiastique, n'obtint pas gain de cause devant le roi Philippe de Valois (¹).

On a vu ci-dessus, par la lettre de M. Faustin Hélie, combien la juridiction ecclésiastique fut réduite au dix-septième siècle : elle fut supprimée, au moins en partie, à la suite de la révolution. Mais en ces derniers temps les officialités ont été rétablies dans les archevêchés et évêchés de France (²) : ainsi, celle de l'archevêché de Sens l'a été, le 22 août 1852, par une ordonnance de l'archevêque, dont voici un extrait (³) :

« Depuis plus d'un demi-siècle, les officialités

(¹) Pierre de Cugnières fut tourné en ridicule, et l'on montre sa caricature dans plusieurs églises, notamment dans la cathédrale de Sens. (Voy. une note dans le t. VII de la 1re série, p. 181.) La fière argumentation de Pierre Roger, alors archevêque de Sens (depuis élu pape sous le nom de Clément VI), contre Pierre de Cugnières, tendait à établir que Jésus-Christ, ayant été à la fois Dieu et homme, avait légué à l'Église les deux juridictions spirituelle et temporelle.

(²) Voy. *la France ecclésiastique, almanach du clergé pour l'an de grâce 1883.*

(³) Recueil des statuts, ordonnances et règlements synodaux de l'archidiocèse de Sens, précédé d'une notice sur les archevêques de Sens, sur les évêques d'Auxerre, etc.

ont été supprimées en France, mais de la manière seulement qu'elles pouvaient l'être, c'est-à-dire quant aux attributions temporelles dont elles étaient investies par les lois de l'État, et qu'une législation nouvelle a transférées à d'autres tribunaux. Si donc, pour nous conformer au décret du dernier concile provincial, nous rétablissons, sous le titre d'officialité, un tribunal ecclésiastique dans notre diocèse, ce n'est plus, sans doute, avec toutes ses anciennes attributions, mais bien avec les seules



Treizième et quatorzième siècle. — Dessins gravés par les prisonniers sur les murs des cachots de l'officialité, à Sens.

canoniques, appropriées à l'état de choses actuel et uniquement pour exercer notre pouvoir juridictionnel. Nous lui confions, en effet, l'exercice de a juridiction contentieuse qui nous appartient et comme ordinaire et comme métropolitain. Sa mission sera de maintenir dans leur intégrité les saintes règles de la foi, des mœurs et de la discipline ecclésiastique.

» A ces causes, nous avons statué et ordonné, statuons et ordonnons ce qui suit : Un tribunal ecclésiastique est institué dans notre diocèse sous le titre d'*officialité métropolitaine et diocésaine*, pour juger en notre nom les causes qui appartiennent à l'exercice de notre juridiction contentieuse.

» L'officialité se composera : 1° de l'official et de quatre assesseurs, dont l'un remplira les fonctions de vice-official; 2° de deux vice-assesseurs; 3° d'un promoteur et d'un vice-promoteur; 4° d'un greffier ou secrétaire et d'un vice-greffier.

» Tous les membres de l'officialité, à quelque titre que ce soit, sont nommés par l'archevêque, et de droit sont révocables à sa volonté.

» L'officialité juge les causes ecclésiastiques en matière canonique et disciplinaire. Ainsi, tout ce qui intéresse la foi, la morale, le culte et la discipline, est de son ressort...

» ... L'official convoque le tribunal, fait ou ordonne les assignations, fixe le jour et l'heure des audiences, préside les séances, à moins que l'archevêque ne soit présent; dirige les débats, fait toutes les interrogations nécessaires, recueille les suffrages tant sur la culpabilité que sur l'application de la peine, et prononce la sentence d'acquittement ou de condamnation, à la majorité des voix.

» Suivant les cas, l'official juge seul, ou assisté de quatre assesseurs : 1° il juge seul, à la requête du promoteur, les affaires matrimoniales; il vérifie si les motifs contenus dans les informations ou dans les brefs de dispense sont véritables; il fulmine en notre nom les brefs de dispense; 2° il juge, assisté de quatre assesseurs, les affaires canoniques et disciplinaires dont il est saisi par notre promoteur, ou par appel.

» L'official juge sommairement ou contradictoirement... Néanmoins, l'inculpé aura toujours la faculté de se présenter, et de rendre par là même le débat contradictoire, s'il le juge à propos.

» Le promoteur saisit l'officialité des affaires, surveille et requiert l'exécution des lois générales de l'Église, des statuts synodaux, des ordonnances archiépiscopales, etc. Il requiert l'application des peines.

» Les peines disciplinaires portées par l'official sont : la réprimande, l'envoi pour un temps dans une maison de retraite.

» Les peines canoniques sont : la suspense partielle ou totale, l'interdit partiel ou total, l'excommunication, la perte du titre.

» Tout ecclésiastique condamné à une peine canonique conserve, dans les cas prévus par le droit, la faculté d'appeler du jugement rendu contre lui à un tribunal canonique. Il ne peut en appeler devant les juges séculiers sous peine de censure.

» Donné à Sens, et publié en session synodale, le 22 août 1852. »

La juridiction ecclésiastique est, ainsi, uniquement disciplinaire. C'est ce que demandait Pierre de Cugnières au quatorzième siècle.

Éd. Ch.

SE SOUVENIR.

Voyez p. 53, 75 et 93.

XV

Le jour de la Saint-Jean 1846, — je retrouve cela dans les débris de mon journal, — un paysan d'une cinquantaine d'années, soldat des derniers temps de l'Empire, racontait chez notre voisin le meunier la bataille de Leipsig; il n'y avait pas seulement l'horreur de cette mêlée meurtrière, alors sans exemple, et que les Allemands appelèrent *la bataille des nations;* il y avait les yeux étincelants, la voix émue, la chair encore frémissante du narrateur... Il avait vu à ses côtés voler en éclats canons, obus, caissons; il avait vu, il voyait encore *les camarades*, hommes et chevaux, éventrés, écrasés. — Lui-même, avec huit coups de lance, les reins percés, une épaule brisée, dépouillé de vêtements et d'armes, ne conservant que sa chemise, avait dû se traîner, toute une nuit, à travers champs. — Nous avions tous à l'entendre les larmes dans les yeux. J'ai toujours cru depuis avoir assisté moi-même à cette tuerie de Leipsig; j'avais tout vu dans le récit, dans l'émotion de ce brave homme.

Ainsi, je ne retrouvais pas seulement, parmi les paysans, le goût des sciences, des lettres et des arts, j'y retrouvais, en toute son énergie, l'héroïsme national.

Il me fallut bien comprendre que la France, même au village, est encore la France.

Et partout, avec cela, les bons cœurs, les esprits droits et sains!

Quels blasphèmes et quels crimes on a commis contre les campagnes depuis soixante ans! que d'odieuses calomnies, que de romans mensongers et faux! Sans doute les campagnes ont fourni aux cours d'assises leur triste contingent; mais consultez les statistiques judiciaires, et voyez combien les villes l'emportent pour le nombre des crimes!

Et, d'autre part, où Paris recrute-t-il ses artistes, ses savants, ses inventeurs, ses distinctions et ses célébrités en tous genres? Tout cela ne lui vient-il pas, en grande partie, de ces humbles villages tant dédaignés?

Je connaissais au Tot, il y a quarante ans, un petit vacher, très drôle, très gentil, très questionneur, très honnête, mais espiègle, avisé, *mièvre*, comme on disait au pays, grand dénicheur de nids, grand persécuteur des chiens et des chats : on savait bien d'où pouvaient venir ceux que l'on rencontrait traînant affolés un sabot à la queue. Le gamin avait pourtant un cœur excellent, il l'a prouvé depuis. En attendant la métamorphose que plus tard il devait subir, on le voyait pieds nus barboter dans les ruisseaux, pêchant épinoches, cabots, anguilles, écrevisses, truites; jamais il n'y eut bambin plus crotté : c'est aujourd'hui un Parisien distingué, ganté; gros industriel, intelli-

gent, riche. Oserait-il, revenant au pays, se moquer des petits paysans qui, rentrant de l'école ou gardant les vaches, pêchent et barbotent, comme il faisait jadis, sous le pont du Tot?

Qu'est-ce donc que Paris, cher monsieur Charton, sinon le village des villages, le lieu où tous les autres villages se trouvent réunis en leurs représentants les plus actifs, les plus habiles? Si dans Paris brillent et s'épanouissent toutes nos célébrités, elles ont eu, pour la plupart, leur incubation, leur éclosion, leur premiers pas, au village.

Quand Paris méprise et dédaigne la province, c'est comme s'il se méprisait et se dédaignait lui-même. Dans la province d'aujourd'hui germe et se prépare le Paris de demain.

Excusez, cher Monsieur, cette colère villageoise; et puisque tout à l'heure, pour ces réminiscences de Leipsig, je vous citais un fragment de mon journal, laissez-moi vous en citer un autre de la même année 1846 (22 décembre). Il s'agit de la vieille voisine, de la *mère Pelletier*, qui devait avoir alors quatre-vingt-deux ans :

« Je voudrais pouvoir raconter ici comme je les ai entendus ce soir, deux épisodes de la mère Pelletier. Rien ne manquait au récit, ni la netteté, ni les nuances, ni les plus imperceptibles détails, ni l'émotion surtout; il faut y joindre l'autorité morale, et je ne sais quel parfum de vertu et de résignation.

» Au moment où l'Empire (le terrible Empire!) s'écroulait, son fils aîné Pascal fut pris par la conscription... Il fallut partir...

» — En ce temps-là, Monsieur, il n'en revenait pas un... Si j'avais eu seulement un peu d'argent à lui donner!... mais pas un sou!... je ne pouvais pourtant pas le laisser aller comme ça... J'élevais alors un nourrisson... eh bien, je m'en allai à pied jusqu'à Rouen (quarante-huit kilomètres, aller et retour), quoique la terre fût couverte de neige, chercher un mois de mon nourrisson pour le lui donner.

» La pauvre mère, en revenant, fut prise d'un si grand froid aux jambes qu'il lui fallut, à mi-chemin, au Houlme, entrer se réchauffer chez une pauvre femme de sa connaissance; et comme elle avait mis les guêtres de son fils, elle les ôta chez cette femme, parce qu'elles étaient mouillées, et même elle en oublia une.

» Le lendemain, c'était le départ... Elle ne put le conduire, resta seule, et dès qu'il fut parti se mit à pleurer. Le pauvre garçon, l'entendant sangloter, revint de la barrière, se jeta dans ses bras :

» — Maman, ne pleurez pas; je ferai de mon mieux.

» A Rouen il passa en visite. Il s'avisa tout à coup de faire le sourd : *jugez un peu, devant tous ces messieurs!* Ces *messieurs*, le maire aidant un peu, ne s'acharnèrent pas beaucoup à pénétrer le mystère. La conscription commençait à peser à tous; on en avait assez de voir disparaître toute la jeunesse de France et d'entendre partout le cri maternel.

» Il fut exempté.

» Un voisin revenu à cheval, arrivant de bonne heure, vint vite annoncer à la mère Pelletier cette bonne nouvelle.

» — Je ne voulais pas le croire, Monsieur... mais le soir, ô mon Dieu! j'entendis les pas de mon Pascal... Ainsi, cette journée, commencée dans l'amertume, se termina par des larmes de joie. »

J'ai sous les yeux la seconde anecdote racontée par la mère Pelletier... Mais à quoi bon la gâter en l'écrivant? Ces récits (je m'en aperçois) n'ont de charme que dits par la chère femme elle-même.

Qui croirait que dans ce journal, réduit à quelques lambeaux, se retrouvent encore ici et là, au milieu des récits de bons hommes et de bonnes femmes, des conversations de Michelet?

En 1847, au mois de septembre, je crois (la date est déchirée), je lis :

« M. Michelet et Alfred (Dumesnil) arrivèrent mercredi soir par le train de huit heures et demie. J'allai au devant d'eux à Malaunay.

» M. Michelet, tout occupé de son Histoire de la révolution, nous conta au souper l'histoire de Catherine Théot, vieille sorcière un peu folle qui se faisait par ses adeptes baiser le menton. Robespierre passait chez ses adversaires pour être un des dévots de cette béate. Barère dit qu'il ferait de cela une conspiration : il arrangea un rapport très spirituel (qu'il ne lut pas lui-même), et trouva moyen, par le récit de cette ridicule affaire, de ramener à la gaieté cette terrible Convention. *Ce fut comme une résurrection de Voltaire,* disait M. Michelet; et de ce jour-là, Robespierre fut perdu. »

Voilà comment la chose, ce soir-là, apparaissait à Michelet, bien qu'après plus sérieux et plus attentif examen, il l'ait racontée dans son septième volume de la Révolution, de façon différente.

Les années ainsi se passèrent dans cet ermitage du Tot.

Je ne voudrais pas cependant le quitter sans quelques souvenirs donnés à la pisciculture, dont l'étude et la pratique me mirent en rapport avec une nouvelle série d'esprits distingués et d'excellents cœurs. Nous verrons cela, si vous le voulez bien, cher monsieur Charton, dans notre prochaine causerie.

Eugène Noel.

LA PLANTE A IVOIRE

(Phytelephas macrocarpa).

Voici une plante, voisine de la famille des Palmiers, qui erra longtemps dans la classification sans trouver sa place. Tantôt admise dans cette grande famille, tantôt repoussée, elle en fut définitivement exclue par Brongniart qui, réunissant

les espèces du *Phytelephas* à celles du genre *Wettinia*, en fit un groupe distinct sous le nom de Phytéléphasiées. Néanmoins, les *Phytelephas* sont très voisins des Palmiers et des Pandanées.

On peut dire que la famille des Palmiers est, parmi les végétaux des pays chauds, celle qui rend le plus de services à l'homme. C'est elle qui fournit à l'indigène les matériaux de construction pour ses abris; elle lui donne des boissons rafraîchissantes, du lait de cocotier, du vin de palme; des fruits comestibles, dattes et chou palmiste; des substances alimentaires, sagou, huile de palme, et quantité d'objets divers, comme nattes, balais, brosses, chapeaux, tissus, papier, etc., tous objets qui sont répandus également sur les marchés d'Europe. Les Indiens de l'Hindoustan, reconnaissants de tant de bienfaits d'un de leurs palmiers, le Rondier, lui portent un culte poétique, et un de leurs poèmes attribue à cet arbre huit cent et une bonnes qualités. Il n'est donc pas étonnant que la gloire de toute la famille rejaillisse sur un proche parent, le *Phytelephas*, et, hâtons-nous de le dire, cette gloire n'est pas usurpée. C'est, en effet, le *Phytelephas macrocarpa*, Ruiz et Pavon, qui fournit la matière appelée « ivoire ou morfil végétal. » Son nom, composé des deux mots grecs *phuton* (plante) et *elephas* (éléphant), est d'un choix heureux puisqu'il rappelle, comme toutes les dénominations scientifiques devraient le faire, par une association d'idées faciles, la qualité la plus saillante de la plante. Il prouve encore qu'en 1798, époque à laquelle les Espagnols Ruiz et Pavon décrivirent la plante pour la première fois, ses qualités furent déjà reconnues.

L'ivoire végétal n'est autre que le tissu intérieur, l'*albumen*, fortement durci, éburné, corné ou osseux, de la graine du *Phytelephas*.

Plus humble dans son port et dans ses allures que la plupart des vrais Palmiers, le *Phytelephas macrocarpa* possède une tige de 20 à 30 centimètres d'épaisseur, d'environ 20 pieds de long et peu élevée. L'épaisseur relativement peu considérable du tronc ne permet pas, en effet, à la plante de supporter le poids des feuilles et des fruits, et elle se couche sur le sol, devient presque rampante. Le sommet du tronc est couronné par une touffe de feuilles, au nombre de douze à vingt, longues parfois de 20 pieds, *pinnatiséquées*, c'est-à-dire très divisées en barbes de plume, les barbes alternantes à la base de la feuille, opposées au sommet. Ce panache de feuilles apicales donne à la jeune plante droite l'aspect d'un petit dattier. L'inflorescence, dit M. Seemann, qui a vu et étudié la plante sur les bords du Magdalena, répand une odeur pénétrante d'amande. Comme beaucoup de palmiers, la plante est dioïque, c'est-à-dire que les sexes sont séparés. L'inflorescence mâle est formée d'un spadice à fleurs sessiles et serrées, entourées d'une spathe cylindrique, globulaire, qui atteint la taille d'une tête d'homme. Cette spathe naît à l'aisselle d'une feuille; elle est légèrement pédicellée. Les fleurs, bractéolées, sont pourvues d'un calice à trois sépales, d'un grand nombre d'étamines portant sur des filaments minces des anthères à deux loges qui laissent échapper un pollen à forme elliptique. Au moment de la déhiscence des anthères, la paroi extérieure de celles-ci se détruit entièrement, et il ne reste que l'assise interne formée de cellules spiralées. Dans les inflorescences femelles, les six ou sept fleurs contenues dans la spathe sont placées en spirale, les supérieures toutes blanches simulant des pétales. Les étamines sont nombreuses, mais stériles. L'ovaire contient de quatre à neuf loges dans chacune desquelles on trouve un ovule solitaire, anatrope. Le style, allongé, se divise supérieurement en autant de branches stigmatiques qu'il y a de carpelles. Le fruit, formé par la réunion de six ou sept drupes et entouré de la spathe globulaire, pèse de 25 à 30 li-



Fruit de l'arbre à ivoire.

vres, poids trop lourd pour que le pédicelle puisse porter le fruit, qui devient pendant. Un seul pied de *Phytelephas* femelle porte jusqu'à huit de ces grosses boules pendantes. Chaque drupe, qui résulte du développement de l'ovaire, contient de quatre à neuf graines. Comme nous le disions plus haut, c'est la graine qui fournit l'ivoire végétal. L'albumen, en effet, est composé de cellules à parois fortement épaissies, incrustées de cellulose très dure. Primitivement, ces cellules sont très tendres, comme les cellules de tous les tissus naissants, et ce n'est qu'avec les progrès de la maturation qu'elles épaississent leurs parois et les marquent de ponctuations ramifiées. L'albumen contient un peu de matière grasse. Au milieu de cette masse éburnée, comme osseuse, près du hile de la graine, se trouve l'embryon, à cotylédon simple.

Que si l'on se demande pourquoi la nature a laissé se développer dans cette graine, comme dans beaucoup d'autres, un tissu d'une dureté telle qu'il est difficile à entamer à l'aide d'un instrument tranchant, et qu'il le semble encore davantage par les sucs digestifs d'un estomac animal, on trouvera une explication de la présence de ce tissu par le rôle même que la graine joue dans la série des phénomènes vitaux. La graine, en effet, contient le plus souvent des matériaux nutritifs desti-

nés à subvenir aux premiers besoins de la progéniture, de l'embryon. C'est un magasin nutritif rempli tantôt d'amidon comme dans le blé, tantôt de matières grasses comme dans la noix, tantôt de cellulose comme dans le *Phytelephas*, et, dans ce cas, la substance alimentaire, au lieu d'être contenue dans la cellule à l'état de corps figurés, se loge dans la paroi à l'état amorphe, l'épaissit



L'Arbre à ivoire (*Phytelephas macrocarpa*).

en raison de son abondance, et produit l'albumen corné, ruminé ou éburné. Ensuite, ce que l'estomac d'aucun animal ne pourrait faire, le petit embryon du *Phytelephas* le fait : il *digère*, c'est le mot, complètement l'ivoire végétal; il en fait sa nourriture première jusqu'à ce que, émancipé et vivant du produit de son propre travail, il demande à la terre les matériaux de son futur développement. A ce moment, il nous présente encore une particularité. Lors de la germination de la graine, le pétiole du petit cotylédon s'allonge pour s'enfoncer dans la terre parfois jusqu'à une profondeur de 65 centimètres, tandis que le cotylédon, enfoncé dans la graine, continue à digérer l'albumen.

L'arbre à ivoire habite les contrées tropicales de l'Amérique du Sud. D'après M. Seemann, il se tient surtout, dans le continent sud-américain, entre le 9e degré latitude Nord et le 8e degré latitude Sud, et entre le 70e et le 79e degré longitude Ouest. Il choisit de préférence les endroits humides, les vallées fermées, les bancs de rivière, partout où l'atmosphère est chargée d'humidité chaude. On le trouve cependant également à de plus grandes altitudes, allant jusqu'à 3 000 pieds. Humboldt et Bonpland découvrirent la plante dans la Nouvelle-Grenade. Elle garnit les bords du fleuve Magdalena, où ses panaches de feuilles gracieusement recourbées ombragent la pirogue de l'Indien. C'est même dans ces régions que viennent s'alimenter principalement les marchés d'Amérique et d'Europe. Mais l'arbre à ivoire aime la société de ses semblables : il croît en groupes distincts qui admettent rarement dans leur compagnie d'autres espèces d'arbres. Les Espagnols l'appelaient *palma de morfil*, d'où le nom d'« arbre à morfil », et son fruit *cabeza de negro*, tête de nègre, allusion à la forme de la spathe. Les Indiens du pays du Magdalena lui donnent le nom de *tagua*, ceux du Darien le nom d'*anta*, les Péruviens l'appellent *pullipunta* et *homéro* (Seemann). Dans sa patrie, l'arbre à ivoire est destiné à un grand nombre d'usages. Les Indiens utilisent ses feuilles pour recouvrir leurs huttes. L'arbre fait encore une concurrence pour ainsi dire philanthropique à cet autre bienfaiteur qu'on appelle « arbre du voyageur », en ce sens que les jeunes graines, remplies d'un liquide clair et sans saveur, permettent au voyageur altéré d'étancher la soif. Plus tard, au fur et à mesure que la graine mûrit, ce liquide, comme celui du cocotier, devient laiteux, puis change de goût et finalement se constitue en tissu végétal, se solidifie et se durcit pour former l'ivoire. Importé aux États-Unis de l'Amérique du Nord et en Europe, l'ivoire végétal sert, autant que la taille de la graine le permet, aux mêmes usages que l'ivoire d'éléphant dont il égale la dureté et surpasse la blancheur. Il perd ces qualités au contact de l'eau, mais il les retrouve par la dessiccation. Sous la main habile du tourneur, il en sort des boutons, des manches à parasol ou à canne, polis ou ciselés, des épingles, des écrins ouvragés, en un mot des bibelots d'art parfois d'une admirable facture. Enfin, prodigue envers tout le monde, l'arbre à ivoire se laisse dépouiller par les animaux qui en mangent les jeunes fruits. D'après M. J. Smith, les indigènes fabriqueraient une boisson très recherchée avec la partie pulpeuse des drupes. Purdie parle également d'une boisson extraite, sous le nom de *pipa de tagua*, du liquide contenu dans les jeunes fruits. Une cuillerée de *pipa*, de l'eau et du sucre, donneraient le célèbre *chicha de tagua;* mais M. Seemann pense que Purdie confond le *Phytelephas* avec d'autres palmiers d'où l'on tire également cette boisson.

L'époque de l'introduction de cette graine dans le commerce européen est douteuse. On croit qu'elle fit sa première apparition vers 1826, après que les colonies espagnoles furent déclarées indépendantes. Aujourd'hui elle est assez répandue et à très bas prix.

Les premières plantes vivantes furent introduites en Europe par Purdie.

Elles fleurirent pour la première fois en 1852, à Schœnbrunn, près de Vienne, ensuite en 1855, dans le Jardin botanique de Kew, près de Londres, où M. Hooker put l'étudier.

M. J. Smith cite également comme donnant une graine à ivoire végétal, moins dure cependant, le *Sagus amicarum*, palmier très voisin du sagoutier et qui croît dans les îles de l'Amitié.

G. CAPUS.



Écritures sur briques.

Il est possible que la littérature assyrienne soit un jour l'une des plus vastes et des mieux connues de l'Orient. Des pages sur briques sont autrement résistantes que des pages sur feuilles légères, que la sécheresse exceptionnelle de l'Égypte a seule pu conserver. *Journal asiatique.*



UN ÉPISODE DE LA GUERRE [1].

NOUVELLE.

I

M. Barberot était le maire et le plus riche habitant du village de Saint-Félix. Il vivait de ses rentes, en propriétaire, dans sa jolie maison, et n'avait d'autre occupation que de surveiller ses fermiers et ses métayers, afin d'accroître chaque année ses économies. Il avait deux passions, son fils et son argent, et il les accordait parfaitement ensemble; même le fils avait le pas sur l'argent; M. Barberot n'avait rien épargné pour son éducation : il avait payé sans murmurer les années de collège, et n'avait point lésiné sur l'argent de poche de l'écolier; et maintenant il lui faisait une bonne pension à Paris, où le jeune homme étudiait la médecine. C'était la carrière de son choix, et ce choix ne contrariait point les idées de son père. En effet, Saint-Félix ne possédait, en fait de médecin, qu'un pauvre petit officier de santé fort peu habile, déjà vieux et fatigué, qui parlait de se retirer bientôt à la Flèche, où il avait une fille mariée : à ce moment-là, Jacques Barberot aurait passé sa thèse et pourrait venir s'établir dans le pays. Il hériterait de la clientèle du vieux médecin, qu'il étendrait

[1] Triste, mais, il faut bien le dire, historique, à peu de détails près. Les âmes qui se laissent envahir par l'égoïsme sont insensiblement conduites à ne plus être capables de résister à de coupables résolutions dans des occasions où la première inspiration est naturellement la bonté, la générosité; mais le châtiment est inévitable : mépris et remords. ÉD. CH.

certainement beaucoup, vu son mérite. Il faudrait alors songer à le marier; et M. Barberot se renseignait d'avance sur toutes les fillettes de dix à quinze ans qui devaient avoir par la suite une bonne dot en terres.

Il y en avait une surtout, du côté de Mamers, dont les propriétés n'étaient séparées que par quelques hectares de celles de M. Barberot : si l'on pouvait acquérir ces terrains-là, établir le trait d'union, marier les jeunes gens et leurs biens, ils posséderaient la plus belle propriété du pays. C'était le rêve de M. Barberot.

Pour le moment, Jacques avait vingt-quatre ans, et travaillait à sa thèse; le père Barberot se frottait les mains et s'exerçait déjà à dire, quand il était tout seul :

— Mon fils le docteur! le docteur Barberot!

Lorsque la guerre de 1870 éclata, M. Barberot ne s'en inquiéta pas beaucoup au commencement : son fils avait passé l'âge de la conscription, et ses terres ne lui paraissaient pas avoir grand'chose à craindre. Saint-Félix était loin de la frontière; les événements se passeraient là-bas, du côté du Rhin, et les propriétaires du Maine et de la Normandie ne s'en ressentiraient guère. Une seule chose le contrariait : Jacques, qui était venu en vacances aussitôt les cours finis, parlait, dès la fin d'août, de retourner à Paris, prétextant des études à poursuivre dans les hôpitaux; et il partit, en effet, aussitôt après le désastre de Sedan. Son père eut encore quelques lettres de lui, et apprit qu'il était enrôlé dans la garde nationale; puis, Paris complétement investi resta muet, et le père Barberot n'eut plus de nouvelles de son fils.

Il était encore assez tranquille de ce côté-là; pour lui, la garde nationale faisait la police de la ville, tout au plus se promenait sur les remparts, qui n'étaient pas encore attaqués : Jacques ne devait pas courir de grands risques.

Mais si son fils lui semblait en sûreté, sa bourse lui inspirait de vives inquiétudes. L'ennemi avançait; on colportait partout des récits de ravages, de dévastations, de pillage, d'incendie; on citait des villages, des villes, brûlés pour avoir résisté à l'armée prussienne. Et M. Barberot se disait :

— Si le malheur nous amène ces gens-là jusqu'ici, il faudra bien faire attention à ne pas admettre dans le village de ces francs-tireurs qui les exaspèrent : toutes nos récoltes y passeraient, et nos maisons aussi.

II

C'était après la bataille de Coulmiers. L'armée de Chanzy opérait sa retraite, poursuivie par l'ennemi, mais ne se laissant pas entamer : les hommes qu'elle laissait derrière elle n'étaient pas des fuyards; ils tombaient sur les routes, épuisés de fatigue, lorsque leurs pieds, meurtris et sanglants, ne pouvaient plus les porter. Et l'armée poursuivait son chemin, diminuée à chaque étape, comptant les jours par les batailles qu'il lui fallait livrer, héroïque toujours, et ne désespérant pas du salut de la patrie.

Un matin, à l'aube, une troupe de soldats, noirs, poudreux, mal chaussés, mais marchant fièrement, arriva en vue de Saint-Félix. A la vue des maisons que dorait le soleil levant, les visages s'éclairèrent d'un rayon de joie.

— Un village, mon lieutenant! dit un vieux sergent à l'officier qui marchait en tête de la colonne, interrogeant une carte qu'il tenait dépliée. Un village! ce n'est pas trop tôt, après une nuit dans les bois, et sans souper, encore!

— Saint-Félix, dit le lieutenant; ce village est Saint-Félix. De là nous prendrons cette route, — il l'indiquait sur la carte, — et nous devons rallier le corps d'armée dans la journée. Savez-vous, sergent, si nous avons des hommes qui connaissent le pays?

— J'y suis venu autrefois, mon lieutenant; c'est bien la bonne route que vous montrez. Seulement, passé Saint-Félix, nous ne rencontrerons pas beaucoup de villages; il faudra tâcher de faire des provisions ici.

— Allons, les enfants, pas accéléré! nous allons pouvoir tremper la soupe.

Les hommes se redressèrent, et, pressant le pas, ils arrivèrent bientôt aux premières maisons de Saint-Félix.

On les avait vus venir de loin, et leur approche mettait tout en émoi.

— Des soldats! des soldats! se disait-on; amis ou ennemis, on ne s'en rendait pas bien compte d'abord, mais on se défiait presque autant des uns que des autres. Ils approchèrent : point de casques! c'étaient des Français; mais quels Français? Si c'étaient de ces terribles francs-tireurs dont parlait M. le maire? Et les femmes voyaient déjà les meules de foin, les gerbes, les toits, en flammes. On courut prévenir M. Barberot.

Il arriva, ceint de son écharpe et pénétré de son importance. Il avait charge d'âmes; cela voulait dire, à son avis, qu'il devait défendre les propriétés de ses administrés, et les siennes aussi, bien entendu.

— Monsieur le maire, lui dit le lieutenant en portant la main à son képi, faites-moi, s'il vous plaît, donner de la viande et du pain pour mes hommes. Nous sommes pressés; faites vite, il faut que nous repartions pour rejoindre l'armée.

— Capitaine... commandant... colonel... balbutia M. Barberot, qui ne se connaissait guère en uniformes, je suis bien fâché... je regrette... le village est pauvre... c'est précisément demain qu'on cuit le pain... et il n'y a pas de bestiaux dans le pays... Enfin, nous n'avons rien à donner...

— C'est impossible! s'écria le lieutenant. Vous ne me ferez pas croire qu'il n'y a rien à manger dans ce village. Mes hommes meurent de faim; ils n'ont pas mangé depuis vingt-quatre heures, et ils ont fait deux étapes en un jour.

M. le maire baissa la tête en écartant ses deux

mains ouvertes, pour protester de son impuissance.

— On vous les payera, vos vivres! reprit le lieutenant d'un ton méprisant. Je vous signerai un bon, et vous serez payé. Puisque vous ne voulez pas donner, vous vendrez peut-être le salut de mes hommes. Voyez-les; ils sont exténués : comment voulez-vous qu'ils marchent pour rejoindre le corps d'armée? Et si nous rencontrons l'ennemi, comment voulez-vous qu'ils le battent?

A ce mot, payer, M. Barberot dressa l'oreille; mais le bon de l'officier, réflexion faite, ne lui parut pas une garantie suffisante.

— Je vous dis que nous n'avons rien : pas vrai, les enfants? ajouta-t-il en s'adressant à quelques paysans qui s'étaient approchés.

— Pour sûr, monsieur le maire!

M. Barberot attendait cette réponse; il savait bien à qui il s'adressait.

— Faut-il faire une perquisition, mon lieutenant? dit le sergent à l'oreille de l'officier.

Le lieutenant était un de ces officiers de réserve que le malheur des temps avait mis à la tête de nos troupes : brave, dévoué, prêt à se faire tuer, il n'avait pas l'habitude des réquisitions, et n'était pas assez familier avec la rigueur des lois militaires pour prendre ce qui lui était refusé par l'autorité civile. Il secoua la tête. Pourtant il dit au maire :

— Et si je faisais fouiller les maisons, Monsieur?

— Fouiller les maisons! s'écria le maire, qui s'exaltait dans ses refus. Piller! voler! comme si vous étiez les ennemis! Vous ne trouveriez rien, d'ailleurs...

Il fut interrompu par un paysan qui vint lui parler à l'oreille. Ce qu'il entendit le fit devenir blême, et il leva les bras au ciel.

— Ah! mon Dieu! pensa-t-il, s'ils se battent ici, que va devenir le village!

Cependant la nouvelle qu'il venait d'apprendre avait aussi été apportée au lieutenant par deux soldats laissés en sentinelles à l'entrée du village. Le lieutenant frappa du pied et laissa échapper un juron.

— Combien sont-ils? demanda-t-il à la sentinelle.

— Dix fois autant que nous, sinon davantage.

— Faut-il nous retrancher ici? dit le sergent.

Le lieutenant haussa les épaules avec découragement.

— Inutile! Rallions l'armée et allons nous faire tuer dans un endroit où cela sera bon à quelque chose. Allons, en route, les enfants!

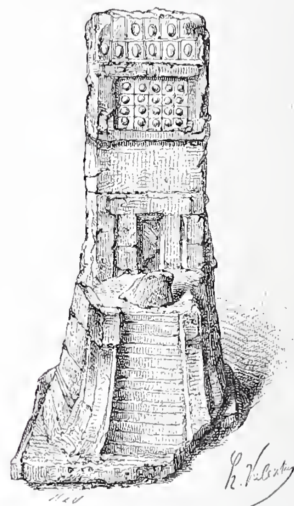
Les hommes reprirent leurs rangs en silence et sortirent du village. En passant près du maire, le sergent ne put se retenir de lui montrer le poing, et M. Barberot l'entendit grommeler entre ses dents : — Vieux misérable, s'il est vrai qu'il y a un Dieu dans le ciel, tu payeras cela en ce monde ou en l'autre.

A suivre. Mme J. Colomb.

UN TÉOCALLI MEXICAIN.

On nommait au Mexique *téocalli* ou *maison du Dieu* un édifice religieux, un tronc de pyramide quadrangulaire, surmonté d'une plate-forme, au centre de laquelle se dressait un édifice qui renfermait l'idole.

La pyramide tronquée était le plus souvent formée de plans s'éloignant assez peu de la verticale. Trois des faces se composaient de grandes assises en retraite, en nombre variable; la quatrième, qui donnait accès au sommet de l'édifice, présentait un perron fort raide composé de marches très étroites. En haut de l'escalier, dont les rampes se terminaient fréquemment par des têtes plus ou moins fantastiques, se dressait la pierre du sacrifice ou *techcatl*. C'est sur cette pierre, transversalement posée et fortement convexe, qu'on couchait la victime pour lui fendre la poitrine et lui arracher le cœur.



Musée du Trocadéro. — Un Téocalli mexicain.

A quelques pas en arrière de la pierre du sacrifice se dressait l'édicule habituellement quadrangulaire où se cachait l'image du Dieu, et dont la porte basse était surmontée d'un entablement carré, décoré d'ornements en relief plus ou moins compliqués.

On voit nettement ces diverses particularités dans le petit dessin joint à ce court article. Ce dessin représente la réduction, aux deux tiers de sa grandeur, d'un de ces modèles de *téocallis* en terre cuite que l'on trouve de temps en temps dans les ruines de la vallée de Mexico.

Le Louvre en possède deux, le Trocadéro en a six. Nous avons fait figurer le plus intéressant de ces derniers.

Il montre, en haut de ses treize marches, son *techcatl* en place, et l'entablement très développé encadre, dans un châssis de pierre, vingt disques en relief.

Dr E. T. Hamy,
Conservateur du Musée d'ethnographie du Trocadéro.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

L'HEUREUSE FAMILLE.



L'Heureuse Famille — Dessin de Giacomelli.

Il y avait une fois un moineau et sa moinelle, qui étaient les plus heureuses petites gens du monde.

Ils avaient eu leurs épreuves et leurs tribulations autrefois, comme toutes les créatures qui sont douées de la faculté de jouir et de souffrir. Ils

avaient vécu, aux premiers temps de leur ménage, dans un pays où il y avait beaucoup de chats et de couleuvres, et où les enfants des hommes avaient une passion, que j'oserai qualifier de dépravée, pour les chapelets d'œufs d'oiseaux, et pour la chair des petits oiseaux en salmis.

Le moineau et sa moinelle avaient supporté leurs épreuves avec beaucoup de courage et de bonne volonté. Mais comme le moineau avait une bonne cervelle, et que sa moinelle croyait en sa sagesse, ils avaient agi et s'étaient remués, en vertu de l'axiome : « La résignation n'est de mise que quand il s'agit de maux inévitables. » Essayons, avait dit le moineau, si par quelque moyen nous pourrions éviter les chats, les couleuvres, et les amateurs de chapelets d'œufs et de salmis de moineaux. Émigrons.

— Émigrons, répondit la moinelle avec un léger soupir.

Malgré les objections de ses beaux-parents, gens routiniers et peu éclairés, le moineau avait tenu bon. Le jeune ménage avait émigré, et en voletant de place en place, il était arrivé dans les grasses plaines de la Flandre.

Les petits émigrants s'aperçurent bientôt qu'ils étaient entrés dans la terre promise, et ils se dirent :

— C'est ici désormais que nous vivrons !

Et c'est là qu'ils vécurent.

Il y a des chats en Flandre; mais ce sont des chats si bien nourris, qu'ils laissent les oiseaux tranquilles. Trop dodus pour grimper dans les arbres, ils ne sont guère redoutables qu'aux imprudents qui viennent rôder à leur portée. Peu ou point de couleuvres.

Je ne jurerais pas que les enfants des hommes n'aient pas, même en Flandre, un instinct dépravé qui les pousse à dénicher les nids pour avoir les œufs. Mais l'éducation triomphe bien vite de cet instinct. Le Flamand sait lire et réfléchir. Il sait depuis longtemps que les petits oiseaux sont les auxiliaires les plus actifs et les plus utiles à l'homme des champs. Il prévient donc sa géniture que les petits oiseaux sont sacrés, et sacrés aussi leurs œufs, qui contiennent en germe les auxiliaires de l'avenir.

De deux choses l'une : ou le petit Flamand comprend la leçon, ou il ne la comprend pas. S'il la comprend, tout est pour le mieux. S'il ne la comprend pas, il apprend à ses dépens que quand on se laisse surprendre à molester les petits oiseaux, on mange son pain sec, où bien l'on est enfermé tout seul dans une chambre pendant que les autres vont à la kermesse, ou bien encore l'on a les oreilles tirées d'importance. Il résulte de ce système d'éducation appliqué aux petits Flamands, que les petits oiseaux mènent une vie très heureuse au beau pays de Flandre.

Cette année-là surtout était une année de prospérité presque sans exemple pour le moineau et sa moinelle. D'abord, la couvée était venue à bien, et puis les bonnes choses abondaient autour du nid. Il résultait de cette abondance de bonnes choses que la famille tout entière était dodue et rebondie. Mais comme chacun des enfants était dodu et rebondi à sa manière, il en résultait une grande variété d'allures et de physionomies, des scènes amusantes, et des plaisanteries sans malice qui égayaient la nichée.

Quoique le père et la mère fussent des oiseaux campagnards, il leur arrivait quelquefois, entre deux couvées, d'aller faire un tour à la ville, soit pour leurs affaires, soit pour leur plaisir.

Or, ils avaient vu à la ville un bourgeois mieux nourri et plus important que tous les autres. Les autres bourgeois saluaient celui-là très bas, et l'appelaient M. le bourgmestre. Le père moineau, ayant remarqué une grande analogie entre l'embonpoint et les manières de M. le bourgmestre et l'embonpoint et les manières de son fils aîné, avait appelé facétieusement son fils aîné : M. le Bourgmestre.

M. le Bourgmestre (celui qui était fils du moineau et de sa moinelle, bien entendu) mangeait solennellement, digérait solennellement; il était solennel en toutes choses, jusque dans sa manière de dormir.

Le numéro deux, qui était une fille, répondait au nom de Pelote. Ce nom lui allait comme un gant. Vous voyez d'ici ces pelotes à épingles, rembourrées de son au point que l'étoffe tendue outre mesure ne fait pas un pli. De même la peau de Pelote ne faisait pas un pli. Il résultait de cette tension extraordinaire que la pauvre petite était gauche et empruntée dans ses mouvements. Cela ne l'empêchait pas d'ailleurs d'être très gaie et très agréable, quand elle n'était pas assoupie par le labeur de la digestion.

Le numéro trois et le numéro quatre étaient deux garçons.

Le numéro trois répondait au nom de Tonton. Celui-là se laissait empâter sans rien dire, se retirait dans un coin après chaque repas, fermait à demi ses yeux languissants, ne pensait à rien du tout, ce qui lui donnait un air de poète rêveur; et s'accroissait silencieusement pour faire honneur à la famille.

Le numéro quatre portait un drôle de nom. Ses parents, ses frères et sa sœur l'appelaient : *Il-n'en-faut-plus-qu'encore-autant !*

Si vous m'objectez que ce nom est bien long, je vous répondrai que vous avez raison. Mais je vous ferai observer que si ce nom vous paraît démesuré dans la traduction que j'en donne en langage humain, il est très court dans le texte moineau. Dans la langue des moineaux, en effet, il se compose de trois syllabes, pas une de plus. Ce qui me donne occasion de faire remarquer que le dialecte des moineaux, comme le turc de Molière, exprime beaucoup d'idées en peu de syllabes.

Donc, le numéro quatre s'appelait *Il-n'en-faut-plus-qu'encore-autant*, et voici pourquoi.

Quand sa mère lui avait administré une quantité

de pâtée suffisante pour endormir pendant douze heures un moineau ordinaire, il fermait les yeux avec recueillement ; les plumes de sa gorge se hérissaient par suite d'un mouvement prolongé de déglutition; alors, le drôle rouvrait les yeux, regardait sa mère d'un air câlin, et disait : — Maman, encore!

— C'est pour rire! répondait la maman.

— Non, maman, c'est pour de bon. Encore!

Et la maman lui en donnait encore.

Les quatre enfants de la moinelle étaient absolument grotesques avec leurs plumes trop courtes, qui, loin de dissimuler leur embonpoint, accusaient les rotondités de leurs petites personnes. Mais, au lieu de rougir de ses enfants, la mère moinelle en était très fière.

Oui, très fière. Et, sur ce point, les mères humaines ressemblent beaucoup aux mères moinelles. Plus leur bébé est gros et rond, plus elles sont contentes; et, moi qui vous parle, j'en ai vu plus de quatre dans ma vie démailloter leurs bébés, à seule fin de vous montrer combien les petits mollets étaient roses et rebondis.

C'est qu'il y a, pour les petits des oiseaux, comme pour les petits des hommes, une époque bénie, située au delà des inquiétudes et des terreurs de la petite enfance, et en deçà des inquiétudes et des terreurs de l'avenir. Pendant cette période, tout ce qu'on leur demande, à ces chéris, c'est de bien manger, de bien boire et de bien dormir. On jouit, sans arrière-pensée, de leurs petites mines, de leur joli gazouillement, et de leurs charmantes sottises. Plus tard, il faudra commencer à les reprendre, à les gronder, et même à les faire pleurer, en vue de leur bien à venir et de leurs succès dans ce monde.

M. le Bourgmestre, Pelote, Tonton et Il-n'en-faut-plus-qu'encore-autant, étaient précisément dans cette période que l'on pourrait appeler la trêve de Dieu, pour tous les êtres vivants. Tout ce qu'on leur demandait, c'était de bien manger et de bien dormir. Ils mangeaient comme des ogres, ils ronflaient comme des chantres, et ils s'arrondissaient à vue d'œil. Les parents n'avaient point de soucis, car ils ne songeaient pas encore à marier Pelote, ou à lancer les trois autres dans la mêlée de la vie. La période d'éducation n'avait pas encore commencé; partant, point de leçons, point de réprimandes, point de sermons ennuyeux.

Comme les parents avaient connu le malheur dans le passé, ils jouissaient doublement du bonheur présent. Comme ils n'étaient pas de ces oiseaux égoïstes qui, comme on dit vulgairement, « ont plus de gésier que de cœur », la joie qu'ils éprouvaient retombait comme une pluie de tendresse sur leurs enfants. De sorte que le bonheur le plus parfait régnait dans le nid.

Oui, mais, dira quelque philosophe austère et désabusé, ces oiseaux sont fous, de s'installer si tranquillement dans un bonheur dont la fin est marquée d'avance.

Doctement raisonné, ô philosophe austère et désabusé; mais à ce compte-là, quand on voyage, entre la fatigue du jour et celle du lendemain on devrait passer la nuit à soupirer au lieu de dormir, en comptant par avance les lieues que l'on doit parcourir sur la route poudreuse, et les cailloux où l'on doit se déchirer les pieds, et les ronces où on laissera peut-être une notable partie de sa peau.

Les gens sages, pourtant, dorment à poings fermés, au lieu de gémir; et le lendemain matin, ils se lèvent frais et dispos, et reprennent leur voyage en chantant.

Les instants de bonheur que nous accorde la Providence en ce monde, sont comme les nuits de bon sommeil pendant lesquelles le voyageur refait ses forces pour le jour de la lutte. Nous serions bien ingrats et bien sots de les employer à gémir sur le passé et à redouter l'avenir.

Moineau et moinelle, écoutez votre instinct plutôt que les raisonnements du philosophe austère et désabusé. Soyez heureux pendant qu'il vous est donné de l'être : c'est autant de pris sur l'ennemi. Retrempez, pendant la trêve de Dieu, vos forces et votre courage, en vue de l'avenir. Si vous êtes désappointés dans l'espoir que vous placez sur la tête de vos enfants, le souvenir du bonheur que vous leur avez donné et de celui que vous aurez reçu d'eux, vous dictera ce qu'il faut dire et vous inspirera qu'il faut faire pour les consoler. Si Pelote ne se marie pas à votre gré et au sien, si vos chéris reviennent vaincus et déplumés du combat de la vie, vous reparlerez avec eux du bon temps d'autrefois et du vieux nid ou l'on était si heureux, et ils vous écouteront comme des oracles.

Mais quelque chose me dit que Pelote fera un bon mariage, et que ses trois frères se tireront d'affaire, en moineaux qui ont bon bec, bonne tête et bon cœur.

J. Girardin.

APPLICATION DE L'AIR COMPRIMÉ
au travail du verre.

Toutes les personnes qui ont vu travailler le verre savent que la plupart des objets en verre sont soufflés. On plonge dans un pot contenant la matière en fusion l'extrémité d'une canne creuse en fer; on la retire garnie d'une certaine quantité de verre fondu, mais pâteux; puis, en soufflant dans l'intérieur de la canne, on forme avec le verre une boule creuse, semblable à une bulle de savon, mais de formes et de dimensions très variées. C'est un travail des plus fatigants. Exposé à une chaleur fort élevée par suite du voisinage des fours, l'ouvrier verrier doit manœuvrer une lourde canne chargée de verre et en même temps souffler vigoureusement avec la bouche. Le plus grand nombre des enfants qui travaillent dans les verreries

comme apprentis, sont forcés d'abandonner ce métier, et les maîtres ouvriers peuvent rarement travailler au delà de quarante à quarante-cinq ans.

Il existe aujourd'hui des usines [1] où l'opération du soufflage se fait mécaniquement. L'air comprimé par des pompes s'accumule dans un réservoir, d'où partent des tuyaux qui le distribuent dans toute l'usine. L'ouvrier adapte l'extrémité de sa canne sur l'un de ces tuyaux. Un système articulé lui permet de manœuvrer la canne dans tous les sens; mais au lieu de souffler avec la bouche, il ouvre ou ferme à la main un robinet d'introduction d'air.

Ces appareils peuvent servir pour le travail de toutes les pièces en verre : ils sont surtout utiles pour le soufflage du verre à vitres. La dimension considérable des manchons qu'il faut alors souffler exigeait, en effet, des hommes d'une constitution exceptionnelle.

E. Lefebvre.

PHILIPPE II.

Suite et fin. — Voy. p. 105.

Philippe II échoua dans ses divers projets. Il apporta plus d'intelligence et d'habileté à les former qu'à en assurer la réussite. Il avait plus d'obstination que de véritable persévérance, plus d'entêtement que d'énergie, et après avoir ourdi une grande machination, il passait à une autre sans paraître ému de l'insuccès de la précédente. Il restait en apparence impassible dans la mauvaise fortune, et ne se laissait pas plus aller aux transports de la joie qu'au désespoir de la défaite. Après la mémorable victoire de Saint-Quentin, après l'immortel succès de Lépante, il aurait pu s'enivrer de son triomphe; il demeura ce qu'il fut toujours, l'homme qui ne veut pas se laisser pénétrer. Il avait armé contre l'Angleterre la plus grande flotte qu'eût encore vue l'Océan, afin d'accomplir par lui-même la destruction de l'hérésie britannique, qu'il n'avait pu poursuivre avec le concours de la princesse anglaise à laquelle il avait donné sa main. Il apprit d'un œil sec et sans trouble apparent le désastre de l'*Invencible armada,* et vit son rêve tout à coup se dissiper sans désespérer pour cela de sa fortune.

Philippe II était fondé à attendre mieux de sa politique, car elle s'accordait avec les sentiments de son peuple et les passions dont celui-ci était animé. La lutte séculaire de l'Espagne chrétienne contre ses envahisseurs musulmans avait inspiré aux Espagnols un attachement profond pour leur foi et une aversion décidée pour ceux qui en étaient les ennemis. La haine qu'ils avaient contre les infidèles s'était facilement étendue à tous les adversaires de l'Église catholique, et ils n'éprouvaient pas moins d'éloignement pour les protestants que pour les Juifs et les Mores. En expulsant du sol hispanique les derniers descendants des Arabes, ceux qui demeuraient dévots observateurs du Coran, Philippe II avait flatté les instincts populaires. Il s'était gagné l'admiration de ses sujets par la guerre hardie qu'il avait faite aux pirates barbaresques, qui désolaient les côtes de l'Espagne. En arrêtant les progrès de la puissance musulmane par l'immortelle victoire de Lépante, il se mérita la reconnaissance de toute la chrétienté. Il était fait d'autant plus pour s'attacher les Espagnols, qu'il en avait le caractère. Voluptueux et fanatique, hautain et superstitieux, il offrait en lui tous les contrastes de la nature espagnole. Il associait l'ascétisme du moine à la vie galante, les exercices de la pénitence au désordre des mœurs. Mais s'il avait ce qu'il fallait pour inspirer à ses sujets confiance et dévouement, il en blessa l'esprit d'indépendance en voulant courber sous son despotisme les franchises qui leur étaient restées et les privilèges d'une aristocratie encore frémissante du joug que Charles-Quint lui avait imposé. De là le ressentiment qu'il inspira à ceux qu'il avait frappés et qui répandirent sur son compte d'abominables calomnies. On l'accusa d'avoir fait tuer par vengeance don Carlos, son propre fils, d'avoir administré lui-même le poison à Élisabeth de Valois, son épouse. Ce sont là des fables qui ont défrayé le théâtre et le roman et qui noircirent à plaisir la figure de Philippe II. Don Carlos, débile et maladive organisation, avait, par une sorte d'atavisme, hérité de la démence de sa bisaïeule Jeanne la Folle, transmission héréditaire d'un mal qui passe fréquemment d'un aïeul soit à ses petits-enfants, soit à ses arrière-petits-enfants, en sautant une ou deux générations, et qui s'accusa, dans la descendance de Philippe le Beau, par le caractère bizarre de Charles-Quint et l'humeur sombre de Philippe II. Loin d'avoir été la victime de la vengeance implacable de son époux, Élisabeth de Valois, les témoignages contemporains en font foi, succomba à l'anémie qu'avaient déterminée chez elle trois grossesses trop rapprochées et surtout le traitement absurde auquel la soumit l'ignorance des médecins espagnols du temps. L'attention qu'elle avait témoignée au malheureux don Carlos n'eut que le caractère de la pitié.

Vindicatif et jaloux, sans tendresse pour les siens, comme sans générosité pour ses serviteurs, Philippe II laissa voir tant de mauvais penchants qu'on lui prêta gratuitement des crimes dont il est innocent. Il poursuivit ses desseins souvent par des intrigues si ténébreuses qu'on put le croire capable de forfaits. A tout prendre, sa politique ressembla fort à celle de bien des princes de son temps. Catherine de Médicis et Élisabeth d'Angleterre ne se montrèrent pas plus scrupuleuses que lui. Il pratiqua la maxime que la fin justifie les moyens, et, poussé par l'ambition, il ne recula pas devant des procédés que sa conscience condam-

[1] Verrerie Appert, à Clichy-Levallois (Seine), etc.

nait; mais aux dernières années de sa vie vint la période d'expiation. Il eut la douleur d'assister à l'abaissement de la monarchie qu'il avait travaillé à faire si grande. Il se vit enlever une partie de ses États, et pressentit la perte prochaine pour l'Espagne d'autres provinces qu'il avait eu si à cœur d'y tenir unies. Le Portugal, pour la conquête duquel il fit verser presque autant de sang qu'il en avait répandu pour écraser les Pays-Bas, ne demeura pas trois quarts de siècle sous la couronne de Castille et d'Aragon; ce qui restait encore en France à l'Espagne, après le traité de Vervins,



Chambre de Philippe II à l'Escurial ([1]). — D'après une photographie de J. Laurent.

devait être repris aux successeurs de Philippe II. Une maladie cruelle ajouta chez ce roi aux infirmités de la vieillesse; mais, tourmenté par les remords et inquiet sur son salut, il souffrait, comme

([1]) Dans le vaste palais de l'Escurial, Philippe II, vieux et malade, s'était réservé une petite chambre où il recevait les ministres, les ambassadeurs, etc. : c'est la chambre que notre gravure représente. A côté est une petite pièce, une sorte d'alcôve, comme il s'en trouve en Espagne dans toutes les anciennes maisons. Dans cette alcôve était placé le lit du roi. Une petite fenêtre, donnant sur la vaste église de l'Escurial, permettait à Philippe II de voir, de son lit, le prêtre officiant à l'autel.

Sur la table ou secrétaire, il y a un livre ouvert et un livre fermé, et encore un objet de petite dimension qui pourrait bien être un presse-papier. Les dimensions de notre gravure ne permettent pas de bien distinguer ces détails.

Mais cette table ou ce secrétaire est en réalité un fauteuil : c'est celui de Philippe II, et les tabourets placés auprès de lui servaient à étendre sa jambe quand il souffrait de la goutte. On montre aux visiteurs la trace du pied du roi sur un de ces tabourets.

Nous devons ajouter que toute personne ayant vu la chambre de Philippe II trouvera qu'il y a trop de lumière dans la gravure. Les fenêtres étaient petites. Somme toute, la gravure donne une impression de gaieté qu'on ne trouve pas à l'Escurial. P. L.

il le disait alors, moins de ses plaies que de ses péchés, et il s'éteignit dans la mélancolie et la crainte de la damnation. Il avait pourtant fait beaucoup pour le peuple qu'il avait gouverné. L'Espagne, sous son règne, occupa la première place en Europe, et si elle ne fut pas toujours maîtresse et victorieuse, elle fut toutefois constamment crainte et respectée. Si elle donna les signes d'un précoce épuisement et d'un affaiblissement général, elle n'en apparaissait pas moins encore, à la fin du seizième siècle, comme l'une des plus importantes puissances militaires et coloniales du monde. Les Espagnols le savent, et quand ils se reportent avec orgueil à ces temps où ils étaient à la tête des nations, le nom de Philippe II revient à leur mémoire, et éveille en eux un sentiment d'admiration et de reconnaissance.

ALFRED MAURY,
Membre de l'Institut.

UN ÉPISODE DE LA GUERRE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 118.

III

La petite troupe des Français venait à peine de disparaître dans un pli du terrain, lorsque les Prussiens envahirent le village. Ils étaient nombreux, ceux-là; ils marchaient d'un pas élastique, en rangs pressés, et l'on voyait à chaque pas la ligne des casques à pointe s'abaisser et se relever; on aurait dit le mouvement des vagues. Le soleil faisait reluire la pointe des casques et la batterie de cuisine attachée sur les sacs; les bataillons formaient une masse compacte, hérissée de fusils, qui s'avançait sans s'arrêter ni se ralentir, et donnait l'idée d'une force irrésistible, comme un torrent ou une éruption de lave. Les paysans les regardaient avec stupeur, cachés derrière leurs fenêtres; sur la place du village, une femme osa entr'ouvrir sa porte pour rappeler un enfant curieux, qui avait couru dehors afin de mieux voir les « casques à pointe. »

— Halte! commanda l'officier; et toute la masse s'arrêta, avec un bruit de ferraille et des chocs d'armes sur le sol.

— Ici, vous! cria l'officier à la femme qui s'était montrée. Le maire? cherchez le maire, tout de suite, tout de suite!

M. Barberot n'avait eu que le temps de rentrer chez lui; il n'avait pas encore ôté son écharpe. Il arriva, tout tremblant.

— Maire de Saint-Félix? demanda l'officier, le doigt sur une carte du pays.

M. Barberot aurait bien voulu nier; mais comment faire? Il dut convenir qu'il était le maire de Saint-Félix.

— Village riche, continua le Prussien en consultant ses notes. Monsieur le maire, faites apporter pain, lard, fourrage, bœufs, moutons... beaucoup de moutons dans le pays. Apportez ici, tout de suite, tout de suite!

— Mais, Monsieur... balbutia le maire, terrifié par ses yeux froids et ses grandes moustaches rousses.

— Tout de suite, tout de suite! répéta l'officier. — Réquisitions pour l'armée allemande, payées comptant : nous savons les prix. Apportez tout de suite!

La vue d'une sacoche pleine d'or, d'argent et de billets, décida le maire. Les Allemands payaient donc! Et puis, quand ils n'auraient pas payé, il était difficile de les empêcher de prendre. Les Français n'auraient pas osé, eux!

M. Barberot donna des ordres; les officiers le suivirent à la mairie pour régler les réquisitions, et les soldats s'installèrent sur la place du village, qui fut bientôt transformée en un vaste abattoir. Des feux furent allumés en plein vent, et l'odeur des viandes grillées se mêla à la fade senteur du sang. Les habitants, rassurés, étaient les premiers à apporter leurs denrées, et, dans les maisons, les officiers, les volontaires et les *feldwebel* se régalaient d'œufs et de beurre frais, de crème et de fruits; les ménagères tordaient pour eux le cou à leurs volailles et mettaient en perce le tonneau de vin ou de cidre. Le village, la route et les prés n'étaient plus qu'une vaste salle de festin.

M. Barberot n'était pas mécontent. Les Prussiens payaient : leur argent, fût-il de l'argent français, réquisitionné n'importe où, était bon à prendre, en ce temps de guerre où tout commerce était arrêté. De plus, ils allaient partir; leur chef avait demandé à quelle distance se trouvait un endroit appelé les Quatre-Chemins, où il devait se rendre ce jour-là même. En effet, quand il jugea que ses hommes avaient pris un repos suffisant, il donna un ordre, et des signaux mystérieux coururent d'un groupe à l'autre. Aussitôt chacun se levait et reprenait sa charge, les rangs se reformaient, et les officiers se retrouvaient à leur poste.

Le signal du départ donné, la troupe se mit en marche; bientôt elle eut dépassé les dernières maisons du village, et en peu d'instants on la vit au loin sur la route, enveloppée d'un nuage de poussière, masse noire où brillaient seulement çà et là les étincelles que mettait à la pointe des casques l'éclatant soleil du matin. Les gens de Saint-Félix avaient de l'ouvrage à remettre de l'ordre chez eux et à nettoyer la place du village, pleine de débris d'abattoir, de flaques de sang caillé, de foyers improvisés, de charbons encore fumants; mais l'argent sonnait dans leurs poches, et c'est à peine si quelques-uns d'entre eux, pris d'un remords tardif, songeaient à ces pauvres soldats français qui étaient partis affamés et las, serrant leur ceinturon sur leur ventre vide. M. Barberot n'y pensait point du tout.

IV

Les Quatre-Chemins formaient une croix, à environ deux lieues de Saint-Félix, du côté de Mamers, à l'endroit où un chemin vicinal coupait à angles droits la grande route. Il y avait là un carrefour spacieux, qui se trouvait juste au point culminant d'une montée assez raide; et pour adoucir la pente, la route avait été creusée, de sorte qu'elle s'encaissait profondément entre les champs bordés de hauts talus et enclos de haies d'aubépine. A des distances irrégulières, des arbres se dressaient dans la haie, prunelliers, cerisiers sauvages, chênes têtards destinés à fournir du bois menu pour les fagots. Entre deux des chemins s'élevait un calvaire élevé sur un piédestal de quatre marches en pierre; et au pied de la grande croix surmontée du coq, de la lance et de l'échelle, instruments et témoins de la Passion, une quantité de petites croix de bois blanc, les unes toutes neuves, les autres déjà noircies par le temps, d'autres moisies et vermoulues, témoignaient du nombre des enterrements qui avaient passé par là. Malgré la rigueur de la saison, le paysage n'était pas triste; éveillés par le gai soleil, des essaims d'oiseaux voletaient çà et là, becquetant les baies rouges de l'aubépine et les prunelles noires; les rameaux gelés brillaient comme s'ils eussent été saupoudrés de diamants, et le ciel d'un bleu tendre et pâle s'étendait sans nuage jusqu'à l'horizon.

A l'angle le plus élevé au-dessus du carrefour, un jeune fantassin en pantalon rouge, tapi au milieu de la haie dont il écartait les rameaux pour voir au loin, observait d'un œil vigilant la route du côté de Saint-Félix. Tout à coup il se pencha, avança la tête en dehors de la haie, mit la main au-dessus de ses yeux pour les garantir du soleil; il resta un instant immobile; puis, sûr de son fait, il sortit précipitamment du champ où il était en sentinelle, et, dégringolant le long du talus, il vint rejoindre ses compagnons.

Ils étaient là, massés sur la route vicinale, se reposant entre deux combats, causant entre eux de l'engagement de la veille, et cherchant à se réchauffer au soleil. Il y en avait de vieux et de jeunes, des militaires aguerris, rompus au métier, et des volontaires engagés depuis Sedan, qui tâchaient de remplacer l'habileté par la bravoure.

— Tiens! dit un vieux caporal à la moustache grise, un brave qui avait repris du service après quinze ans de repos, tiens! voilà la sentinelle : il va y avoir du nouveau.

— Qui est-ce, la sentinelle? je ne connais pas cette tête-là!

— Un nouveau; j'ai oublié son nom. Dans la compagnie, nous l'appelons le Parisien, parce qu'il est débarqué de Paris en ballon. Il paraît qu'on ne faisait rien à Paris; ça l'a ennuyé, il a eu envie de se battre pour de vrai, et il est venu s'engager à l'armée de la Loire. Oh! c'est un rude gaillard : je l'ai vu faire à Coulmiers.

Cependant la sentinelle, dans l'attitude réglementaire, faisait son rapport au commandant.

— Vous êtes sûr que ce sont des Français? lui disait le commandant en tordant sa moustache.

— Très sûr, mon commandant. Ils ne sont pas à un quart d'heure : ils viennent du côté de Saint-Félix ou de Guigneau; je ne sais pas lequel, car ils ont dépassé l'endroit où les deux chemins se réunissent.

— Vous connaissez donc le pays, vous?

— J'en suis, mon commandant.

— Ah! très bien. Messieurs, — les officiers se rapprochèrent de leur chef, — voilà nos renforts qui arrivent. S'ils ont pu recueillir des vivres en route, et que nos hommes aient le temps de déjeuner avant que l'ennemi nous ait joints, nous ferons de bonne besogne!

La petite troupe approchait.

— Qui vive?

— Amis!

Des deux côtés les visages mornes s'animèrent : la réunion, c'était peut-être le salut.

— Est-ce vous qui commandez la compagnie, lieutenant? demanda le commandant.

— Oui, mon commandant : le capitaine est resté en route, il ne pouvait plus avancer. Il était blessé.

— Avez-vous fait des réquisitions? avez-vous trouvé des vivres?

— Rien! Mes hommes n'ont pas mangé depuis hier matin. Il y a deux heures, nous avons traversé un village qui semblait assez considérable, Saint-Félix : le maire a prétendu qu'il ne s'y trouvait pas un morceau de pain. Je suis sûr qu'il mentait, et qu'il a eu de quoi nourrir copieusement les Prussiens, qu'ils aient pillé ou qu'ils aient payé. Ah! le vieux misérable!

— Mais comment savez-vous qu'il a nourri des Prussiens?

— Parce qu'ils venaient derrière nous, et que du train dont nous avons marché ils auraient dû nous rejoindre depuis longtemps, s'ils ne s'étaient pas arrêtés pour faire leur cuisine. Nous avons mis deux heures à faire deux lieues : mes hommes ne peuvent plus se traîner. J'avais bien envie de me retrancher dans son village, à ce maire de malheur, et d'attendre les Prussiens; mais ils étaient trop, ils nous auraient écrasés, et je n'aurais pas pu être au rendez-vous.

Le visage du commandant s'était rembruni.

— Faites reposer vos hommes, lieutenant, dit-il : je voudrais avoir des vivres à leur distribuer, mais nous n'en avons pas plus que vous. La consigne est de rester ici et d'arrêter toute troupe armée. Si elle est française, tant mieux, cela nous fera du renfort; si elle est allemande, nous l'empêcherons de passer.

— Si nous pouvons! murmura dans sa moustache le vieux caporal, qui regardait les nouveaux arrivants d'un air de pitié. Voilà de pauvres diables qui seront bons à faire le coup de feu, je ne dis pas; mais si on en vient aux mains, ils n'auront seule-

ment pas la force de tenir ferme leur baïonnette. Gueux de maire de Saint-Félix, va! je me rappellerai ce nom-là.

A suivre. Mme J. COLOMB.

MARIETTE-PACHA.

II. — Le Musée de Boulaq.

Suite. — Voy. p. 62.

Depuis la mort du fondateur, survenue prématurément à Boulaq le 18 janvier 1881, l'aspect des lieux a bien changé. Ceux qui les ont habités avec lui éprouvent aujourd'hui quelque chagrin en y cherchant vainement sa trace; mais ils se doivent consoler en voyant les prompts et magnifiques développements apportés à l'œuvre du maître par son successeur M. Maspero.

La cour dénudée, la vieille balustrade en bois et le bosquet du Musée, ont fait place à un jardin anglais où de nouveaux arbres croissent avec une rapidité toute tropicale. Au milieu de cet ombrage naissant, s'élève le mausolée que les villes d'Alexandrie et du Caire ont fait ériger à Mariette par un architecte français, par son ami Ambroise Baudry, le digne frère de notre éminent peintre Paul Baudry. Là, couché dans son grand sarcophage égyptien que gardent les sphinx du Sérapéum de Memphis, Mariette semble veiller encore sur l'œuvre capitale de sa vie, sur ce Musée qui a mis un frein au vandalisme et au gaspillage séculaires, en devenant le centre, le ressort et le soutien nécessaires du service des fouilles scientifiques et de la conservation des monuments antiques de l'Égypte et de la Nubie. C'est dans ce but désintéressé que, sans défaillances apparentes, Mariette a traversé des temps désespérés, bravé les privations, et affronté la mort [1]. Chose rare en Orient, il a su faire vivre son œuvre, et sa récompense est d'avoir mérité pour successeur un savant de premier ordre qui, dès son début, s'est révélé homme de tête et d'action comme défenseur des intérêts d'une science dédaignée par la moderne Égypte [2].

« L'amateur occidental qui, avant d'avoir touché le sol de l'Égypte, dit l'égyptologue Ebers, est enclin à ne rien admettre à côté de la plastique grecque et à se moquer de la sculpture égyptienne comme d'un art barbare, maniéré, manquant de liberté, change rapidement d'opinion en présence des monuments assemblés à Boulaq. »

La période la plus ancienne de la monarchie égyptienne, dite l'*Ancien-Empire* (environ 5000 à 3000 av. J.-C.), est aussi celle qui a produit les ouvrages de sculpture du style le plus libre et d'une exactitude anatomique digne de l'art grec.

Ces monuments de l'Ancien-Empire, qui nous montrent l'homme s'éveillant à la civilisation et, pour ainsi dire, entrant dans l'histoire, sont d'une grande rareté dans les autres musées. Leur nombre ici, et la certitude de leur provenance, font que, sur ce point, le Musée de Boulaq est sans rival. La beauté exceptionnelle de plusieurs de ces ouvrages leur a conquis une célébrité qui contribue à mettre en lumière la perfection précoce de l'ancien art égyptien. Nous donnons les dessins de trois des principaux, que, par malheur, le burin du graveur a un peu altérés. C'est d'abord la statue assise, en diorite ou *prime d'émeraude,* du pharaon Chéfren (ou plus exactement, Khawra), le fondateur de la seconde des grandes pyramides de Gizeh, dont elle était le tombeau. C'est en 1860,



Musée de Boulaq. — Statue du pharaon Chéfren.

continuant auprès du grand sphinx les fouilles commencées dès 1853 aux frais du duc de Luynes, que Mariette trouva cette statue en compagnie de sept ou huit autres du même roi. Elles se trouvaient au fond d'un puits d'ablutions appartenant au temple du Sphinx, où on les avait jetées, soit pour les préserver, soit pour les anéantir, pendant quelque période troublée de l'antiquité, et peut-être lors de la destruction du paganisme, au quatrième siècle de notre ère. Le style de cette œuvre a une grandeur, une puissance et une vérité qui ne le cèdent aux qualités d'aucune autre, et on a le droit d'être émerveillé en songeant qu'il y a six mille ans le ciseau d'un artiste savait déjà se

(1) Le 16 juillet 1882, la ville de Boulogne-sur-Mer a rendu hommage à la mémoire de son illustre compatriote Mariette, en lui consacrant une statue, œuvre du sculpteur Jacquemart.

(2) Voir la lettre alarmante insérée dans le *Times* du 28, les *Debats* du 26 et le *Temps* du 27 février 1884.

jouer des matières les plus dures, les plus rebelles à un fin travail de modelé (¹).

Sur la même ligne, on peut ranger cette statue de bois d'un caractère si vivant dans sa simplicité de l'âge d'or, et qui a gardé le surnom de *Scheikh-el-Beled* (l'ancien ou le chef du village), appellation que les Arabes de Mariette lui ont donnée quand ils l'exhumèrent d'un des tombeaux de Memphis. Le caractère de la race a si peu changé depuis six mille ans, qu'ils crurent y voir l'effigie du maire de Saqqarah, l'un des trois villages de cette plaine couverte de cultures, d'étangs, de tertres et de palmiers, qui, durant plus de cinq mille ans, fut la grande Memphis.

Parmi les chefs-d'œuvre du genre le plus ancien, il y a encore les statues du prêtre *Ra-Nefer* (soleil-bon) et de *Ti,* un grand seigneur qui vit construire quelqu'une des pyramides ouvertes par



Musée de Boulaq. — Statue en bois dite du *Scheikh-el-Beled.*

M. Maspero, et dont le tombeau, orné de charmants bas-reliefs, a le plus contribué à faire connaître les menus détails et les artisans d'une civilisation déjà raffinée, en un temps où la Gaule, où la Grèce elle-même, n'étaient sans doute peuplées que d'anarchiques et affreux cannibales.



Musée de Boulaq. — Statue de la princesse Nefert.

Les portraits les plus étonnants comme conservation sont ceux de deux époux d'un rang très élevé, à en juger par la grandeur monumentale de leur tombeau, situé près de la pyramide de Meydoum, à vingt et une lieues au sud du Caire. M Daninos-Bey, l'ami et alors l'aide volontaire de Mariette, pénétra le premier dans la salle de ce tombeau, le 22 décembre 1871, et au milieu des ombres de cette crypte, qui jamais n'avait été ouverte, il entrevit des yeux brillants qui le fixaient et qui terrifièrent ses ouvriers fellahs. C'étaient les yeux des statues faits, comme tous ceux des effigies très soignées, d'un morceau de quartz transparent du fond duquel un clou d'argent lance des reflets quasi vivants. Le ton des chairs, peint rose et blanc pour *Nefert* (bonne), la délicate princesse au doux visage et à la massive perruque, est olivâtre et hâlé pour le prince-époux. Celui-ci, craintif comme un fellah et dénué de perruque, pourrait bien avoir été un de ces bons serviteurs ou officiers qu'un prince régnant, ou un grand, donnait comme époux et serviteurs très humbles à ses trop nombreuses filles : ainsi en advint-il à Joseph fils de Jacob, sous un pharaon Hyksos, comme lui de race asiatique.

Pour des raisons qui sont développées dans les *Études égyptiennes* de M. Maspero (Paris, Maisonneuve, 1879-83), et reproduites dans l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* par MM. G. Perrot et Chipiez (Hachette, 1882, illustré), toutes ces statues funéraires, murées, invisibles dans le tombeau, avaient pour objet très important, selon les croyances, de

(¹) Le Musée du Louvre en possède un moulage peint assez médiocre, placé à l'entrée des galeries égyptiennes du premier étage. On ne peut proposer un meilleur spécimen de cet art très ancien que la charmante statuette du *Scribe accroupi*, exposée un peu plus loin et trouvée par Mariette en 1853, lors des fouilles du Sérapéum.

représenter le défunt par des fac-similés et en quelque sorte par des *figures de cire* construites pour durer toujours; c'était, comme la momification, une des garanties du retour de l'âme, ou mieux de l'ombre, du *double*, vers le corps inanimé. Il ne faut donc pas chercher dans ces œuvres, faites pour rester invisibles et servir de *supports*, de reposoirs à l'ombre errante, une invention imaginative ou une conception idéale. Un idéal supérieur est parfois atteint, mais c'est peut-être le résultat du hasard servi par une main habile, ou par le mérite du modèle, plutôt que celui d'une recherche comparable aux aspirations de l'art grec. L'idéal des artistes égyptiens paraît résider dans un naturalisme sommaire quoique exact, mais suave et charmant comme les levers de soleil sur le Nil, comme le caractère doux et enjoué de toutes les créatures qui vivent sur ses bords. Leurs œuvres n'ont jamais perdu la simplicité paysanne et la candeur parfois un peu gauche, mais toujours gracieuse, de l'enfance. Leurs défauts diminuent et leurs qualités subsistent dans les représentations d'animaux, où les difficultés d'aplomb et de perspective sont moindres, même pour le dessin de profil. Dans les peintures et les bas-reliefs antiques de l'Égypte, le profil de l'animal est parfait et souvent exquis. Le Musée possède en ce genre un chef-d'œuvre de l'art le plus ancien. C'est un fragment de peinture murale sur enduit léger de stuc et d'argile, détaché des parois d'un tombeau de Meydoum. Le sujet est bien humble : une troupe d'oies paissant dans les champs; mais l'ouvrage est d'une main si légère et si ferme, l'allure des volatiles tant vraie et candide, qu'on ne se lasse pas de revenir devant ce fragment d'idylle pastorale qui semble échappé du livre de Ruth [1]. Ce que nous appelons le *sentiment biblique*, ce tour agreste et patriarcal qui nous charme, existait dans l'Égypte primitive et se reflète dans cet art qui s'est immobilisé et comme consacré, dès son éclosion, aux temps pastoraux. Les livres de morale les plus anciens sont empreints d'une douceur et d'une charité tout évangéliques; mais plus tard, sous le Nouvel-Empire (seizième siècle et suiv. av. J.-C.), quand les pharaons deviennent guerriers et conquérants, l'Égypte officielle est animée du souffle de l'épopée homérique, très marqué dans ces hymnes de victoire, dans ces grandes scènes de combats de chars qu'on gravait en proportions colossales sur les murailles des temples, bien des siècles avant la guerre de Troie. Par sa haute antiquité, l'Égypte élargit le champ de nos idées, en même temps qu'elle les précise par l'abondance des matériaux conservés. Elle nous montre que les sentiments, les modes, les caractères que nous croyions localisés en quelques points dits *classiques*, formaient l'âme du vaste monde oriental, dont toutes les régions passèrent par des phases analogues, mais dans lesquelles sans doute l'Égypte entra la première, elle, la conservatrice des traditions préhistoriques.

Si, par leurs bas-reliefs, les tombes de l'Ancien-Empire, dont la capitale était Memphis, ont fourni des renseignements très complets sur les arts et métiers, les sépultures de Thèbes, capitale du Moyen-Empire (3000-1700), ont pourvu le Musée d'une riche collection d'ustensiles de toutes sortes, qu'on avait coutume d'enfermer avec les momies, dans cette idée que la vie continuait au tombeau : meubles, armes, outils, palettes de peintre, écritoires de scribe, jeux et jouets, objets de toilette et paniers multicolores exactement pareils à ceux qu'on fabrique encore sur les rives du Nil.

Si épris de son Musée que fût Mariette, il n'en perdait point le sentiment de la justice et de la sincérité; pour lui, Boulaq était surtout exceptionnel par trois points : 1° par les monuments de l'Ancien-Empire dont nous avons parlé; 2° par les statues trouvées à Tânis (Basse-Égypte, lac Menzaleh), ouvrages d'un type et d'un style si particuliers qu'il les attribuait aux conquérants barbares, appelés *Hyksos* ou *Pasteurs*, dont cette ville resta cinq cents ans la capitale, jusque vers le dix-septième siècle avant notre ère; 3° par les cinq *stèles* ou dalles couvertes d'inscriptions rapportées de *Djebel-Barkâl* (haute Nubie) en 1863, monuments qui ont révélé un chapitre complètement inconnu de l'histoire d'Égypte alors que, vers 700 av. J.-C., l'empire des pharaons était tombé sous la domination de l'Éthiopie.

Mariette était fier encore de sa collection d'un millier de stèles historiques, parmi lesquelles on peut citer celle qu'il trouva entre les pattes du grand sphinx de Gizeh et qui mentionne les *réparations* faites à ce sphinx par Chéops, fondateur de la première pyramide. Ainsi, ce monument de statuaire ultra-colossale, encore si admirable malgré ses mutilations, était déjà peut-être une antiquité il y a six mille ans!

Nos lecteurs auront moins de peine à comprendre ces exemples de conservation indéfinie, en se rappelant qu'il ne pleut pas en Égypte, que le Nil arrose les terres par une irrigation réglée, et que les tombeaux antiques ont tous été placés hors des atteintes de l'inondation, c'est-à-dire sur les collines rocheuses et toujours sèches qui limitent la vallée du fleuve.

Pour ce qui concerne la période dite Nouvel-Empire, le Musée possède, comme objets hors ligne, la collection des bijoux trouvés en 1859 sur la momie de la reine *Aah-Hotep*, l'épouse et la mère des pharaons qui terminèrent l'expulsion des Hyksos vers le seizième siècle avant notre ère. Ce trésor, composé d'une hache et de poignards en or et en pierres dures, de colliers, de pectoraux, de bracelets et autres parures d'une orfèvrerie délicate et d'une originalité grandiose, furent exposés au Champ de Mars en 1867.

Les magnifiques statues royales du Musée de Turin, jadis enlevées au temple de Karnak à Thè-

[1] Reproduite page 64.

bes, et dont Mariette se plaignait d'être dépourvu, ont laissé derrière elles des débris rares mais précieux. Parmi les œuvres d'art et les effigies pharaoniques du Musée, brille au premier rang le buste colossal d'une reine antérieure à Ramsès II (Sésostris), et par conséquent à l'Exode des Hébreux. Que cette tête soit celle de la reine Taïa, comme le croyait Mariette ([1]), ou qu'elle le soit d'une autre, selon M. Maspero, ce morceau n'en est pas moins un chef-d'œuvre de grâce féline, de charme ambigu et de férocité séductrice, et il serait dommage que ce ne fût pas cette Taïa d'origine étrangère et peut-être syrienne dont une vieille tradition dit qu'elle bouleversa l'Égypte en y encourageant un schisme religieux quelque seize siècles avant notre ère.

Ne pouvant songer à donner dans nos restreintes colonnes un abrégé qui puisse donner même l'aperçu des vingt mille objets de choix et des pièces historiques composant le Musée, nous ne pouvons mieux faire que conseiller aux lecteurs curieux de demander à quelque bibliothèque publique l'in-folio épuisé de Mariette-Bey intitulé *Album du Musée de Boulaq*, collection de quarante photographies accompagnées de texte, et de consulter le récent catalogue du Musée, fait à nouveau par M. Maspero et accompagné de développements intelligibles pour tous qui donnent le dernier mot de la science actuelle ([2]).

La dernière et la plus importante transformation du Musée de Boulaq a été opérée en 1882 par le nouveau directeur, notre compatriote M. Maspero. Dès sa première campagne, il réussit à obtenir du gouvernement égyptien l'acquisition de terrains qui ont permis de doubler le nombre des salles. Ces salles nouvelles ont été remplies par des collections récemment formées qui viennent combler les lacunes de l'ancien Musée : c'est ainsi que M. Maspero l'a doté d'une série nombreuse d'antiquités et d'inscriptions grecques, romaines et coptes (c'est-à-dire chrétiennes), qui complètent pour l'Égypte les matériaux inédits de son histoire jusqu'à la conquête musulmane au septième siècle de notre ère.

La plus surprenante de toutes les découvertes qui enrichissent le nouveau Musée est celle de trente-six momies de pharaons, de reines, princes et princesses de sang royal, trouvées à Thèbes en juillet 1881, dans une cachette souterraine où, déposées par les prêtres égyptiens, elles sont restées ignorées pendant près de trois mille ans. Quelques-uns des plus illustres pharaons, dont les temples et les hypogées existent encore, se sont trouvés là réunis, nettement désignés par l'inscription de leurs noms et de leurs titres plusieurs fois répétés et par les procès-verbaux des ensevelisseurs antiques. Il suffit de nommer Ramsès II ou Sésostris,

([1]) Reproduite page 336, dans notre t. L (1882).

([2]) Voir un excellent compte rendu de ce catalogue, avec une description claire et savante du Musée de Boulaq, par Am. B. Edwards, *Times* du 11 janvier 1884, p. 3.

dont la gisante momie a peut-être regardé d'un œil distrait Moïse sauvé des eaux ([1]).

ARTHUR RHONÉ.

Science et conscience.

La science sans la conscience est la ruine de l'âme. RABELAIS ([2]).

Cueillette des Huîtres sur les Arbres.

A peu de distance de Guayaquil, au bord du Salado, bras du Pacifique, on récolte les huîtres sur les arbres. Les mangliers qui viennent en immense abondance dans les terres des canaux sont en partie sous l'eau à la marée haute et à sec pendant la marée basse. Durant le mouvement ascendant, la vague dépose le frai d'huître sur les branches, sur le tronc ou sur les racines des mangliers. A chaque marée elle apporte pour ainsi dire de la nourriture à ces « enfants de l'onde amère » ; c'est ainsi qu'elles se développent et qu'à un moment donné on peut les recueillir passablement biscornues, mais tout à fait mangeables.

L'huître de Guayaquil a été pendant très longtemps un des principaux aliments du peuple des rives du Guayas. On a même réussi à consolider une partie du sol de la ville avec les écailles. Les chargements qu'on a exportés au Pérou et jusqu'au Chili ont fait disparaître les principaux bancs connus. La disparition de cet article d'exportation a fait chômer les pêcheurs de métier ; les bancs se sont repeuplés, et l'exploitation en a pu être reprise depuis un an environ avec un résultat satisfaisant. ([3])

LE PALAIS DES COMTES DE PROVENCE

A AIX ([4]).

Le palais des comtes de Provence a été entièrement démoli il y a un siècle ; c'est d'après les indications des historiens du pays, d'après des plans et des dessins anciens, conservés, soit au Musée d'Aix, soit dans sa collection particulière, que M. Honoré Gibert a pu recomposer l'ensemble de l'édifice.

De bonne heure, au moyen âge, les souverains ou gouverneurs de la Provence fixèrent leur habitation autour de vieilles constructions que les Ro-

([1]) Voir notre compte-rendu de cette découverte dans la *Gazette des beaux-arts* de janvier et février 1883.

([2]) Livre II, chap. VIII.

([3]) Charles Wiener, *Amazone et Cordillères*.

([4]) Sur Aix et ses monuments, voy. les Tables de la 1re série.
Sur le palais des comtes de Provence, voy. l'excellente notice bibliographique insérée par M. Honoré Gibert dans son catalogue du *Musée d'Aix*, première partie (un vol. in-12. Aix, Makaire, 1882), sous le numéro 377, page 240.

mains avaient élevées dans la ville d'Aix, et qui avaient échappé aux ravages des barbares, grâce à la masse et à la solidité des matériaux. Lorsque le Midi, plus tranquille et mieux administré, eut une littérature propre, cette demeure devint le siège d'une « cour d'amour » brillante et célèbre entre toutes. Les princes de la maison d'Aragon (1112-1245), surtout Alphonse II et Raymond-Bérenger IV son fils, y attirèrent la fleur des troubadours de leur temps. Leurs successeurs, les ducs d'Anjou (1245-1481), l'agrandirent et y rassemblèrent auprès d'eux toutes les juridictions de la Provence, telles que celles du grand sénéchal, des maîtres rationaux, du juge mage, du conseil éminent, etc. Les rois de France enfin (1481), se conformant à cette tradition, établirent dans le palais leur représentant, le gouverneur de la province, et les grands corps de magistrature, le Parlement, la Cour des comptes et le bureau des trésoriers généraux.

On conçoit qu'un édifice qui servit à des usages si importants dut être décoré avec soin par ceux qui l'habitèrent, et que le souvenir de plus d'un personnage illustre devait y être attaché. La place au bord de laquelle il s'élevait (A) est la place des Prêcheurs, dont parle Mme de Sévigné. C'était au dix-septième siècle le rendez-vous des oisifs, et on y débitait des nouvelles, où l'imagination méridionale, paraît-il, se donnait trop librement carrière ([1]). Au milieu, on voyait un massif en maçonnerie (R) sur lequel se faisaient les exécutions; d'anciens plans représentent en outre, dressées çà et là, des potences semblables à celles qui figurent sur notre dessin. On a conservé dans les registres du Parlement les noms d'un grand nombre de condamnés qui furent roués, brûlés, décapités, mutilés ou pendus en ce lieu. Quand, à la fin du dix-huitième siècle, on commença à sentir, sous l'influence des idées philosophiques, toute l'horreur des supplices inventés par le moyen âge, les autorités municipales de la ville demandèrent au roi qu'on détruisît le sinistre monument de la place des Prêcheurs. Louis XVI y consentit, et ce fut un frère de Vauvenargues, alors consul d'Aix, qui donna le premier coup de pioche (1775).

Les maisons qui bordent l'extrémité de la place, au nord, ne faisaient pas partie du palais; mais la plus éloignée (B), qui est encore debout aujourd'hui, n'en mérite pas moins d'être citée : là habitait une famille dont plusieurs membres se sont distingués sous l'ancienne monarchie par leurs talents et par leurs vertus, les du Périer. L'un d'eux, François, fut l'ami de Malherbe, conseiller au Parlement d'Aix; les vers que le poète lui adressa à l'occasion de la mort de sa fille sont dans toutes les mémoires.

L'aile principale du palais, qui donnait sur la place (1), avait été construite pour la première fois par le roi René. Lorsque Charles-Quint, avec son allié le duc de Savoie, envahit la Provence et qu'il en prit la capitale (10 août 1536), il fit mettre le feu à ce corps de bâtiment, espérant anéantir du même coup certains titres qui attestaient les droits des souverains du pays sur Nice et sur le Piémont. Après la retraite de l'ennemi, on réédifia la partie brûlée, et elle resta depuis lors telle qu'elle est ici représentée; des salamandres, sculptées sur la plupart des portes et jusque sur les sièges du Parlement, rappelaient que la restauration avait eu lieu sous François Ier ([1]). Il est possible qu'à cette époque on ait utilisé les restes d'un ancien donjon pour en faire le pavillon central de la façade. Sous la loggia, qui surmontait la porte d'entrée, on avait encastré un grand disque en terre cuite émaillée, du quinzième siècle, qui avait échappé à l'incendie de 1536; l'artiste y avait représenté, au milieu d'une bordure de fruits, les armes de René d'Anjou; ce curieux ouvrage, qu'il eût été si intéressant de comparer avec ceux des della Robbia, a péri sous la révolution. Au-dessus, on a vu pendant longtemps un buste de Henri IV, accompagné d'une inscription en l'honneur de ce prince. Enfin les armes de France couronnaient le sommet de la loggia. Le rez-de-chaussée de cette aile du palais était occupé à gauche par la Cour des comptes, à droite par les différents services de la sénéchaussée. Au premier étage siégeait le Parlement; là étaient la salle des pas perdus, la chapelle, la salle des audiences, la tournelle et la grand'chambre, dans laquelle on avait dressé un trône pour les rois de France; plusieurs d'entre eux vinrent s'y asseoir en passant ([2]). Ces différentes pièces avaient été richement décorées de peintures dues pour la plupart à des artistes du pays, notamment à Dandré-Bardon, élève de Vanloo et de Detroy.

Dans l'aile du nord (2, 2) se trouvaient l'appartement et le bureau des trésoriers généraux de France.

L'aile du couchant (3) s'appelait *le Gouvernement;* c'était la partie la plus ancienne, celle qu'avaient occupée les premiers comtes de Provence. Là naquirent les quatre filles de Raymond-Bérenger, qui furent reines toutes quatre : Marguerite, en effet, épousa saint Louis; Éléonore, Henri III d'Angleterre; Sancie, Richard, comte de Cornouailles et roi des Romains, frère de Henri III; enfin Béatrix, Charles Ier d'Anjou, frère de saint Louis et roi de Naples, auquel elle apporta ses droits sur la Provence. Là encore s'éteignit le bon roi René, le 10 juillet 1480. Un fils de Henri II, le comte d'Angoulême, grand prieur de France et gouverneur de la province, y mourut moins paisiblement, le 2 juin 1586, des suites d'un coup de poignard reçu dans une rixe. M. de Grignan, lieutenant général, habita cette demeure de 1669 à 1714; sa femme, comme disait Mme de Sévigné en plaisantant, y tenait « sa cour », menant le grand

([1]) Madame de Sévigné, *Lettres*, édition Régnier, t. IV, p. 473; VIII, 444; XI, 118. Cette place existe encore sous le même nom.

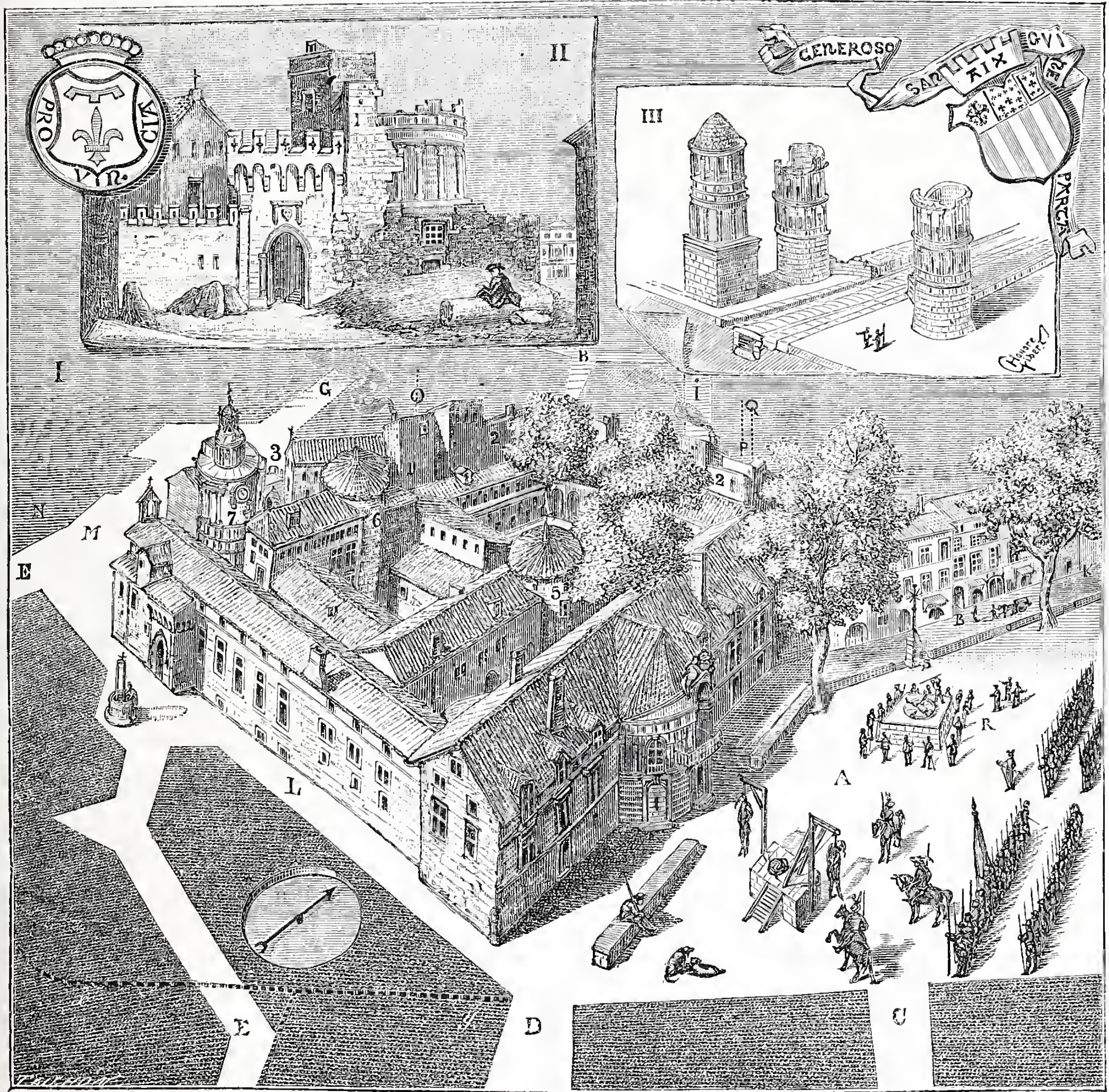
([1]) Voy. le *Magasin pittoresque* de 1883, p. 113.

([2]) François Ier, 1524; Charles IX, 1564; Louis XIII, 1622 Louis XIV, 1660.

train que l'on sait, et chassant l'ennui, au milieu de « ses dames d'Aix », par des prodigalités qui effrayaient sa mère; celle-ci vint y passer auprès d'elle l'hiver de 1672 à 1673.

La cour du centre (4) était entourée par les prisons. C'était un vaste corps de logis divisé en un grand nombre de cellules; il contenait en outre une chapelle « qui servait pour mettre à la question. » (1)

Trois tours étaient enclavées dans l'édifice. Les deux premières, égales en grosseur et en hauteur, étaient presque entièrement masquées par les constructions environnantes; sous l'une, dite *du Chaperon* (5), on montrait un cachot voûté, dans lequel aurait été enfermé le martyr saint Mitre, patron de la ville; l'autre (6), qui était comprise dans le service de la trésorerie générale, portait pour cette raison le nom de *tour du Trésor*. La



Le Palais des comtes de Provence, à Aix. — Essai de restauration par M. Honoré Gibert.

troisième, plus apparente (7), avait été appelée *tour de l'Horloge* par suite de l'usage auquel on l'avait affectée dans les temps modernes. A côté était une chapelle consacrée à saint Mitre.

En 1775, la solidité du palais d'Aix se trouvait fort compromise; d'ailleurs les cours souveraines, qui y tenaient leurs séances, commençaient à se plaindre que l'espace leur manquât. Les rivalités qu'engendra parmi elles la mesure célèbre du chancelier Maupeou, leur rendirent insupportable la résidence commune, dans laquelle elles avaient vécu jusque-là en bonne harmonie. Au mois de mars 1776, elles se dispersèrent dans différents édifices de la ville, après avoir décidé que leur ancienne demeure serait abattue. La démolition commença en 1781; mais, menée avec lenteur, elle ne fut achevée qu'en 1786. Pendant ces cinq années, plusieurs artistes dessinèrent les parties des ruines qui leur paraissaient offrir les aspects les

(1) D'après un plan du dix-huitième siècle, conservé à la Bibliothèque publique d'Aix parmi les manuscrits du président Fauris de Saint-Vincens.

plus pittoresques. Un de nos cartons (II) représente, d'après un document conservé au Musée d'Aix, la *porte du Gouvernement,* qui donnait accès, derrière l'édifice, dans le logement des gouverneurs. Au delà du portail ogival, couronné de créneaux, qui datait du moyen âge, on aperçoit à gauche la chapelle de Saint-Mitre, et à droite, près d'une tourelle d'escalier, la tour de l'Horloge, déjà à moitié détruite.

A suivre. GEORGES LAFAYE,
De la Faculté des lettres d'Aix.

SIFFLEZ, SIFFLEZ, PETITS SERPENTS!

Un soir, dans un cercle de dames, comme l'on médisait à cœur joie du tiers et du quart, la bonne vieille Mme B. se leva et dit:

— Adieu, adieu. Voici vos petits serpents qui commencent à siffler, serpents roses, serpents bleus, serpents de toutes les couleurs et les plus charmants du monde; mais j'ai la sottise de ne pas aimer toutes ces bestioles: j'ai toujours peur d'en emporter quelqu'une dans mon manchon. Bonsoir, chères amies, bonsoir, à votre aise. Grand plaisir, amusez-vous bien! — Et elle sortit.

— Quelle vieille femme ridicule! s'écria une des dames, avec elle on ne sait jamais sur quel pied danser!

— Et où va-t-elle à cette heure?

— Vis-à-vis, chez les M., bien sûr. C'est leur samedi.

— Elle s'amuse donc mieux là qu'ici?

— Apparemment. Pour moi, il m'est arrivé d'y passer plusieurs fois une heure ou deux, et je m'y suis toujours ennuyée à mourir. On ne m'y reprendra plus.

— Qu'est-ce qu'on y fait et de quoi y parle-t-on?

— Eh! que sais-je? d'histoire, de mémoires, de voyages, de poésie, de science, de tout; on y fait aussi des lectures.

— Alors ce n'est pas une soirée.

— C'est une conférence,

— C'est un cours,

— C'est une séance d'académie.

— Avec du thé.

— Et certainement très peu de sucre.

— Imaginez-vous qu'un de ces soirs où je m'étais fourvoyée là, Mme M. a lu des pages d'un livre traduit, disait-on, de l'espagnol, et ces dames et ces messieurs ont ri jusqu'aux larmes: j'aurais bien voulu faire comme eux, mais cela m'a été impossible; j'ai dû faire une singulière grimace, je ne trouvais là rien de plaisant.

— Mme M. lisant tout haut; je ne m'en fais pas une idée. Quelle prétention!

— Avait-elle son éternelle robe vert-pomme?

— Horreur! cette femme-là n'a jamais eu le moindre goût.

— Elle l'a achetée, il y a quatre ans, au « Bon Marché. »

— Elle est si avare! Sa femme de chambre m'a raconté que...

Pendant ce temps, madame B., montant l'escalier des M., répétait tout bas en souriant, comme si elle eût encore entendu ce qu'on disait chez la voisine:

Sifflez, sifflez, petits serpents!

ÉD. CH.

ÊTRE DE SON TEMPS.

Notre temps, qui a ses vices, possède malgré tout une qualité que nous oublions trop; il est nôtre!

Regretter le passé, lorsqu'il s'agit des choses et non des hommes, entendons-nous, c'est plus qu'un travers de l'esprit, c'est un affaiblissement de l'âme, c'est un appauvrissement de la vie, cela nous empêche de nous mettre résolument au travail.

J'ai connu des gens qui, les yeux obstinément fixés en arrière, dépensaient à regretter le passé les forces que leur demandaient le travail du présent et la préparation de l'avenir. Jeunes, ils regrettaient les naïfs plaisirs de l'enfance; hommes faits, ils regrettaient l'ardeur de la jeunesse; vieillards, ils regrettaient l'énergie de la virilité; aucun âge ne les avait trouvés de son temps; chacun, en revanche, les avait vus découragés, c'est-à-dire inutiles et paresseux.

Quiconque regrette le passé rompt avec le bon sens, car de toutes les choses impossibles ici-bas, la plus impossible est de refaire le passé.

Voulons-nous pousser un vigoureux élan? n'enfonçons pas notre pied dans le vide; posons notre talon sur la réalité.

Notre temps dût-il nous déplaire, ne pussions-nous parvenir à l'aimer, du moins sommes-nous tenus d'en être.

Expliquons-nous.

Être de notre temps, cela ne veut pas dire, adopter les opinions reçues quand elles sont fausses; cela ne signifie pas, accepter les faits accomplis lorsqu'ils sont mauvais. Dieu nous en préserve!

Être de notre temps, ce n'est pas nous accommoder au mal; c'est admettre sans arrière-pensée les conditions de la vie moderne, les bases de civilisation nouvelle établies par nos contemporains; c'est prendre notre part du fardeau; c'est nous associer aux chances d'aujourd'hui; c'est préparer le progrès pour demain.

Aimer notre temps, c'est réparer ses injustices, corriger ses erreurs, lutter contre toute défaillance capable de le compromettre ou de l'abaisser.

Les regretteurs ne sont bons à rien.

Que penseriez-vous d'un agriculteur qui, au lieu

de cultiver son champ récemment acquis, s'assoirait dans un coin, et, le front dans les genoux, se mettrait à pleurer son ancien domaine, celui qu'il n'a plus!

Que penseriez-vous d'un navigateur qui, au lieu de disposer sa voilure pour le vent qu'il fait, descendrait dans sa cabine, et, le front dans les mains, se mettrait à pleurer la brise du mois dernier!

Entre le passé qui nous échappe et l'avenir que nous ignorons, il y a le présent, où sont nos devoirs.

A. de Gasparin.

DE L'ESPRIT DE SACRIFICE.

La postérité, tout en condamnant les druides sur le point des sacrifices volontaires, ne le fera peut-être pas sans merci. Elle réprouvera leur liturgie comme fautive dans la forme et dans le fond : dans la forme, attendu que l'idée de Dieu ne doit s'appuyer que sur des images d'amour et de paix, et non sur des scènes de sang ; dans le fond, parce qu'à aucun titre le suicide n'est agréable à Dieu; mais elle jugera que leur intention était juste et pure, et elle les excusera.

Inspirés désormais par une connaissance plus lumineuse que la leur de la nature divine, dont la bonté guide éternellement la toute-puissance, il nous est plus facile qu'à eux de concevoir l'ordre véritable des sacrifices. Nous apercevons sans peine que si nous devons, à l'exemple de nos pères, continuer à nous immoler devant Dieu, ce ne doit pas être en nous donnant la mort, mais, au contraire, en nous délivrant de tout ce qui nous empêche de mener ici-bas une bonne vie.

Comme Dieu n'a en vue que notre bien, il ne saurait se plaire qu'aux dévouements qui nous profitent. Aussi n'est-ce pas l'instinct qui nous attache à la vie qui doit être l'objet de nos sacrifices, puisque c'est principalement sur cette base que notre immortalité repose. Mais sacrifions sans ménagement cet autre instinct qui nous attache à tant de superfluités qui nous préoccupent au détriment du but sacré de la vie, et faisons-lui, de ces faux biens, un holocauste digne de lui, non point en les brûlant sur ses autels, mais en les partageant avec ceux que distrait de ce but son contraire, l'indigence. Sacrifions-lui, surtout, la cohue de ces instincts aveugles qui ne cessent de nous exciter à des actions et à des pensées plus en rapport avec la vie des êtres inférieurs qu'avec celle dont il a placé en nous l'idéal; mettons à néant devant lui notre égoïsme; arrachons impitoyablement de nos cœurs notre animalité, et soyons à cet égard, à toute heure de notre existence, hosties vivantes. Voilà les sacrifices humains que Dieu appelle, car c'est précisément en vue de telles immolations qu'il nous fait vivre, trouvant, on doit le croire, dans le spectacle de ces mystiques attentats où notre âme lui représente à la fois le sacrificateur et la victime, le plus beau culte que l'humanité puisse lui rendre.

Jean Reynaud, *Esprit de la Gaule.*

LES TROIS RELIGIONS DE LA CHINE.

Un jour, Houeï-kong, du temps qu'il était membre de l'Institut, expliquait un texte à l'empereur. Quand il eut fini, ce dernier lui demanda :

— Quelle est la plus estimable des trois religions?

— La religion du Bouddha, répondit le lettré, est comme l'or jaune; la doctrine du Tao, comme le jade blanc; celle de Confucius, comme les cinq sortes de céréales [1].

— S'il en est ainsi, reprit l'empereur, la doctrine de Confucius est celle qui est la moins considérée.

Le lettré répliqua :

— Si l'on n'a pas d'or jaune ou de jade blanc, on peut s'en passer; mais qui peut, en ce monde, se passer un seul jour des céréales?

L'empereur fut très satisfait de cette explication.

CRÉMATION.

CREMATOIRE DE LODI (ITALIE DU NORD).

Depuis plus d'un quart de siècle il s'est formé un assez grand nombre de sociétés se proposant de persuader qu'on peut substituer au mode actuel d'ensevelissement des corps la crémation et la conservation des cendres, « dans l'intérêt de la salubrité et de l'hygiène publique, sans offenser la religion, sans léser les droits imprescriptibles de la société, en respectant toujours le libre arbitre des décédés, leurs volontés dernières, les sentiments sacrés de la famille. »

C'est en Italie que cette propagande, qui soulève beaucoup d'objections sérieuses, a été entreprise avec le plus d'ardeur, et c'est là aussi que les applications du système ont été jusqu'ici les plus nombreuses.

Dès 1851 et 1857, la question de l'incinération avait été posée à Turin et à Padoue, par deux professeurs éminents, MM. Moleschott et Coletti.

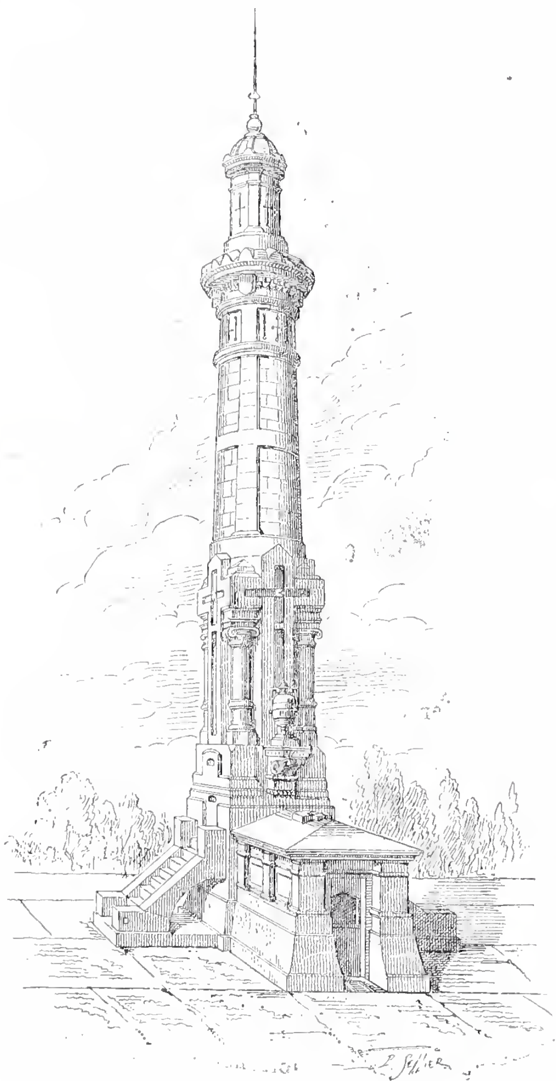
En 1869, on la discuta au congrès international de Florence, et en 1871 au congrès de Rome.

En 1873, le sénat italien a inséré dans le code sanitaire du royaume un article admettant la faculté pour les familles d'adopter les procédés de crémation.

En 1877, un décret royal admit que l'autorisation préalable pourrait être accordée par le préfet de la province, « conformément aux dispositions testamentaires, et sur la demande expresse de la famille, après avoir pris l'avis conforme du conseil sanitaire provincial. »

(1) Les cinq sortes de céréales sont : le chanvre, le millet, le blé le riz et les haricots.

En 1875, fut créée à Milan une société de crémation. Il existe, dans le magnifique cimetière de cette ville, un crématoire d'un aspect monumental; il se compose d'un péristyle sur colonnes, de cinq pièces, et du four. La première personne que l'on y a incinérée fut Albert Keller, en présence d'une grande affluence de personnes où l'on remarquait des savants notables. Après cette cérémonie, qui eut lieu solennellement le 22 janvier 1876,



Monument de crémation, à Lodi.

les souscripteurs de la société se multiplièrent rapidement.

Le crématoire de Lodi, moins somptueux, a été construit après celui de Milan ([1]).

Du 8 janvier 1879 au 1er avril 1881, il y a eu 110 crémations à Milan, 17 à Lodi. Le poids des cendres d'un corps ne dépasse pas trois kilogrammes. Elles sont déposées dans des urnes plus ou moins ornées que l'on conserve au cimetière ou dont peuvent disposer les familles.

Les municipalités de Rome, d'Udine, de Padoue, de Crémone et de Varèze, se préparent à activer le fonctionnement régulier de l'incinération.

([1]) On trouve une description très détaillée de ce monument, avec plans, dans un opuscule du cavalier A. Guidini, architecte, intitulé *Pro cinere* (Milan, G. Civelli, 1881).

Il existe des sociétés de crémation en Belgique, à Bruxelles ([1]); en Hollande, à Rotterdam, Leyde, Delft, Amsterdam, la Haye.

En 1874, le conseil municipal de Vienne (Autriche) a décidé à l'unanimité que des mesures seraient prises pour faciliter la crémation dans le cimetière central.

On s'occupe de la question de crémation dans les villes de Brünn, de Grætz, de Prague, de Presbourg.

En Espagne, l'Académie médico-pharmaceutique de Catalogne a discuté, dans l'année 1876, la question de la crémation. Le programme était ainsi formulé :

¿ La cremacion de los cadáveres es preferible al enterramiento?

Divers ouvrages sur ce sujet ont été publiés à Madrid (1876-1878), à Valence (1876), à Barcelone (1877).

Il existe d'autres sociétés : — en Angleterre, à Woking (Surrey); — en Saxe, à Dresde; — en Suisse, à Genève.

Une société de crémation s'est constituée à Paris, en 1860, sous la présidence de M. Kœchlin-Schwartz, maire du huitième arrondissement.

Aux États-Unis, un crématoire spécial a été construit dans les environs de Washington, au milieu des bois, à Gallows-Hill. Des Societés propagent le système d'incinération à New-Yok, à Philadelphie, et dans d'autres villes : on en compte huit.

L'abbé Buccellati, professeur de droit canonique à l'Université de Pavie, a écrit que l'incinération ou crémation des cadavres ne constitue pas une hérésie.

A Zurich, dans une réunion publique, en 1874, le pasteur Lang a exprimé cette opinion, que les idées de résurrection ne sont nullement atteintes par l'usage de la crémation, et que la cendre peut aussi bien se transformer en un autre corps par la volonté divine que par la poussière des squelettes.

A Paris, les Pères missionnaires conservent précieusement dans la chapelle de la maison mère de la rue du Bac les urnes qui renferment les cendres de leurs martyrs morts loin de la patrie.

ÉD. CH.

([1]) Le *Journal d'hygiène* belge a posé cette question : « Serait-il possible d'appliquer le système d'incinération aux agglomérations de corps à la suite des grandes batailles et des grandes épidémies? »

A une objection faite au point de vue de la médecine légale, on a répondu que la plupart des poisons sont retrouvés dans les cendres.

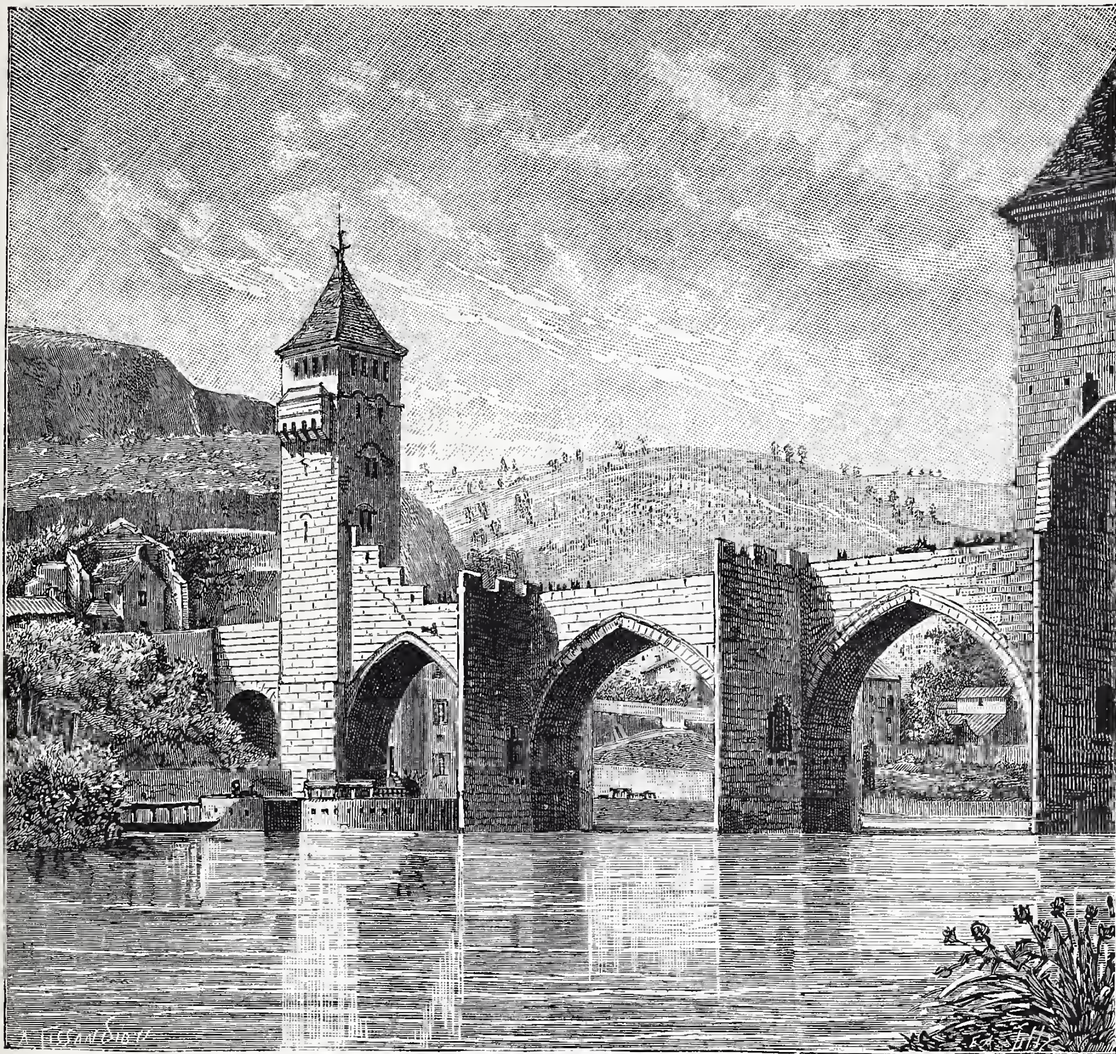
Voir la *Cremazione dei morti, ricordi e notizie*, par le docteur Gaetano Pini (1880).

On peut consulter beaucoup d'autres ouvrages, entre autres : *Sulla incinerazione dei cadaveri*, par le professeur Ferdinando Coletti (Padoue); — la *Purificazione dei morti per mezzo del fuoco*, par Paolo Gorini, Lodi; — *Hygiène, inhumation, crémation*, par M. Cadet (1877-79); — *la Crémation*, par le docteur de Pietra Santa et M. Max de Nansouty, ingénieur des arts et manufactures, tome Ier de la *Revue du génie civil* (1880-1881), etc.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LE PONT DE VALENTRÉ, A CAHORS

(DÉPARTEMENT DU LOT).



Le Pont de Valentré, à Cahors (treizième siècle).

La construction de ce pont-forteresse, commencée en 1251 sous l'évêque Barthélemy, ne fut terminée qu'en 1378. Pendant ce long intervalle, il y avait eu interruption des travaux, qui furent repris en 1314, conformément à une charte de Philippe le Bel. Valentré est le nom de l'architecte qui conçut le plan de l'édifice ou acheva de l'exécuter. D'après une légende fantastique, un diable aurait voulu arracher une pierre des fondations; mais, s'étant pris les ongles entre les joints, il y est resté attaché, quoique invisible. Il n'est guère d'édifice important où l'imagination populaire, dupe ou non d'elle-même, n'ait fait jouer un rôle aux malins esprits.

Ce beau pont du moyen âge, bien conservé, est classé depuis longtemps parmi nos monuments historiques.

Il se compose de six arches principales. Sur la pile extrême s'élèvent trois tours carrées, au premier étage desquelles on arrive par des escaliers crénelés construits sur le tablier du pont. Lorsqu'on voulait entrer dans la ville par le pont Valentré, il fallait, avant d'arriver sur le tablier, franchir une porte défendue par un châtelet, lequel commandait la route et les escarpements inférieurs des collines abruptes situées sur la rive opposée aux murailles. La première arche du côté de la montagne était fermée par une forte grille.

La porte donnait accès sur le tablier, en avant de la première tour, défendue dans sa partie supérieure par des mâchecoulis. La première moitié du pont était commandée par la tour centrale; la seconde, par la troisième tour. En sortant de celle-ci, on arrivait sur un escalier crénelé, posé sur un arc-boutant et faisant communiquer la tour avec une dernière porte. [1]

MAXIME PETIT.

(1) Voyez le *Dictionnaire de l'architecture du moyen âge*, par Viollet-le-Duc; l'*Histoire d'un pont*, par M. Félix Narjoux (Bibliothèque des merveilles), 1884; etc.

UN ÉPISODE DE LA GUERRE.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 118 et 123.

V

Le soleil baissait, et les habitants de Saint-Félix achevaient à peine de rendre à la place du village son aspect accoutumé, lorsque le bruit des tambours et des fifres les fit tous accourir à l'entrée de la route de Mamers. C'était par là que les Allemands étaient partis; et maintenant ils revenaient, tambours battants, enseignes déployées. Que revenaient-ils faire à Saint-Félix?

On le sut bientôt. En un clin d'œil, ils occupèrent le village : il y en avait dans toutes les maisons; et le maire, mandé de nouveau, reçut des ordres donnés d'une façon péremptoire. « Réquisitions pour l'armée allemande, — des charrettes, des brancards, des chevaux, des hommes pour rapporter les blessés, — des ouvriers avec des pioches pour enterrer les morts; — ordres terminés par l'inévitable « tout de suite! » La colonne allemande ramenait un groupe de prisonniers, presque tous blessés, hâves, défaits; on les fit bivouaquer sur la place, sous bonne garde, et les femmes de Saint-Félix furent autorisées à leur apporter de la nourriture, sur laquelle ils se jetaient comme des affamés. L'un d'eux, sa première faim apaisée, se mit à pleurer comme un enfant. C'était le sergent qui avait parlé le matin de faire une perquisition.

— Quand je pense, dit-il à la paysanne en lui rendant son écuelle, quand je pense que si nous avions eu cette soupe-là ce matin, je ne serais pas prisonnier, et qu'il n'y aurait pas là-bas tant de braves gens qu'on va jeter dans un trou! Oh! votre maire! est-ce que je ne verrai pas sa punition, à celui-là?

— Où s'est-on battu, sergent? demandèrent plusieurs voix.

— Aux Quatre-Chemins. Faut croire que c'est un poste important, puisque nous avions ordre de le garder, et que les autres voulaient le prendre! Il y avait là un bataillon du 36e et nous; s'il nous était encore arrivé du renfort, on l'aurait accepté volontiers, mais ce sont les Prussiens qui sont venus les premiers. Ils étaient bien quatre fois nombreux comme nous; ça n'aurait rien fait, si tous nos hommes avaient été solides; mais des hommes qui n'avaient pas mangé depuis trente heures! Nous leur avons bien barré la route, pourtant; nous avons tiré dessus des hauteurs, et je vous réponds que vos hommes vont avoir de l'ouvrage à enterrer tous ceux que nous avons couchés par terre. Seulement, il y a eu un moment où on s'est empoigné corps à corps, et alors... notre compagnie n'était pas de force... Enfin nous sommes battus, quoi! mais à qui la faute? On ne pouvait pas faire mieux que nous n'avons fait... Il y a surtout un homme du 36e, un qu'ils appelaient le Parisien, qui s'est battu comme je n'avais jamais vu personne se battre. On aurait dit qu'il avait dans son idée de tuer le plus d'ennemis possibles et de se faire tuer après. Il a réussi, le pauvre diable; je l'ai vu tomber, et il ne s'est pas relevé...

VI

A la lueur blafarde de la lune, les charrettes et les civières rentraient dans le village. Les paysans, leur pioche sur l'épaule, marchaient derrière le convoi des blessés, tout frissonnants encore de la lugubre besogne qu'ils venaient de faire. Dans la mairie, transformée à la hâte en ambulance, M. Barberot, blême et tremblant, recevait les ordres du commandant prussien, qui exigeait du linge, des matelas, de la charpie, des couvertures, et ne parlait plus de rien payer. Du reste, la question d'argent ne le préoccupait pas à cette heure : il avait le cœur serré, et il lui semblait toujours entendre les paroles qu'il avait saisies en passant près du groupe des prisonniers :

— Des hommes qui mouraient de faim, comment pouvaient-ils se défendre?

Et puis, à vrai dire, il n'avait plus guère la tête à lui.

Le cortège était arrivé; les blessés descendaient des charrettes; ceux qui ne pouvaient se soutenir étaient apportés sur des civières et couchés sur des matelas, où les chirurgiens visitaient leurs plaies. Côte à côte on coucha, du côté de la salle où l'on rangeait les blessés français, le vieux caporal du 36e et le jeune homme qu'on appelait le Parisien. Celui-ci, le front ouvert d'un coup de sabre, un bras brisé, son uniforme criblé de trous sanglants, ne respirait plus qu'à peine. Le vieux caporal le regardait tristement, presque tendrement; il repoussa le chirurgien qui voulait s'occuper de lui.

— Le petit d'abord, dit-il en désignant son voisin; il est plus pressé que moi. Un brave! ça serait dommage si...

Un cri terrible l'interrompit. M. Barberot arrivait près d'eux.

— Jacques! mon fils! cria-t-il en tombant à genoux.

— C'est ça ton père? le maire de Saint-Félix? ce vieux gueux-là? dit avec rage le caporal au jeune homme.

Puis, se calmant, il ajouta d'une voix radoucie :

— Pauvre garçon! tu méritais un autre père que ça!

La pâleur du blessé s'effaça sous la rougeur de la honte. Soulevant péniblement une main, il fit un geste comme pour repousser son père; puis il ferma les yeux, murmura d'une voix faible : — Pauvre France! et laissa retomber sa main. Le chirurgien se pencha sur lui :

— En voilà un qu'on peut enlever! dit-il aux ambulanciers.

. . . .

Si vous passez par le village de Saint-Félix, n'y cherchez pas M. Barberot; il n'est plus maire de

Saint-Félix, il n'y demeure même plus : il habite une maison de fous.

Mme J. Colomb.

SEDAINE.

Qu'un simple tailleur de pierre soit devenu l'auteur du *Philosophe sans le savoir,* c'est-à-dire d'un des chefs-d'œuvre de notre théâtre, peut-on le contester, alors que Sedaine lui-même s'est plu à l'affirmer dans les vers qu'on va lire :

Arraché chaque jour à l'humble matelas,
Où souvent le sommeil me fuyait quoique las,
J'allais, les reins ployés, ébaucher une pierre,
La tailler, l'aplanir, la retourner d'équerre;
Souvent le froid m'ôtait l'usage de la voix,
Et mon ciseau glacé s'échappait de mes doigts;
Le soleil, dans l'été, frappant sur les murailles,
Par un double foyer me brûlait les entrailles.

Mais si le fait en lui-même n'est pas niable, il ne saurait se passer de quelque explication, et ce serait une erreur de croire que c'est en s'adonnant au dur métier qu'il décrit que Sedaine sentit se développer en lui le goût des lettres. L'histoire atténue sur ce point l'intéressante légende que sa modestie s'accommodait d'accréditer, en nous apprenant qu'avant de tailler des pierres il avait préludé aux études des poëtes; en sciant un bloc, il pouvait, à son choix, chanter en ouvrier un refrain de Vadé, ou scander et cadencer comme un écolier de l'Université des vers d'Horace et de Virgile; ces deux poëtes, a dit un de ses biographes, étaient ses consolateurs; il dut leur demander bien souvent du soulagement au début d'une vie qui le mettait tout jeune encore aux prises avec le malheur et la misère.

Né à Paris en 1719, fils et petit-fils d'architectes, Sedaine n'était point un enfant ordinaire. Un de ses oncles, frappé du goût prononcé que, dès l'âge le plus tendre, il avait montré pour l'étude, et désireux de lui fournir le moyen de tirer parti de ses heureuses dispositions, s'engagea à pourvoir à son éducation, et le fit entrer au collège. Il ne devait pas y achever ses classes. Comme il était en seconde, son oncle mourait subitement, lui léguant, il est vrai, une somme de dix mille francs : c'était plus que suffisant pour qu'il pût terminer ses études à loisir. Par malheur, au même moment son père, dissipateur, borné d'esprit et de cœur, était complètement ruiné. A la poursuite de je ne sais quelle affaire, il emmena Sedaine avec un autre de ses fils dans le fond du Berry, et, tuteur sans scrupule, il employa les dix mille francs dont il avait le dépôt au payement de quelques-unes de ses dettes; puis il mourut, de remords peut-être, laissant sans aucunes ressources une femme et trois fils, dont deux en bas âge.

Devenu chef de famille à quatorze ans, ne comptant que sur lui seul pour nourrir sa mère et ses deux frères, c'est alors que Sedaine se décida virilement à entrer dans un chantier de tailleur de pierre. Ce fait qui l'honore ne doit pas surprendre d'un jeune garçon qui faisait déjà du dévouement sa règle de conduite : Mme de Vandeul, la fille de Diderot, raconte qu'obligé de ramener son jeune frère du Berry, il le mit dans le coche, se résignant, quant à lui, à faire la route à pied. Les voyageurs étaient touchés, dit-elle, du courage de cet enfant, qui par le froid donnait ses habits à son frère, et cheminait à côté de lui péniblement; ils intercédèrent près du conducteur qui, ému à son tour, finit par lui donner place à ses côtés.

Mais, tout en prenant le tablier et le ciseau du tailleur de pierre, ce fils d'architecte recherchait un moyen de faire vivre sa famille plus efficace que celui qu'il pouvait obtenir de l'insuffisant travail de ses mains. Comme ouvrier il voulait apprendre autrement, et mieux peut-être que par la théorie, la connaissance de la coupe des pierres, l'une des plus essentielles de l'art de bâtir, et cet art, devenu bientôt sa profession, il l'exerça pendant de longues années; ce ne fut, en effet, qu'en 1752 que parut le premier recueil de ses poésies. En tête du volume est son portrait, encadré dans un médaillon autour duquel sont de petits génies jouant, les uns avec une lyre, un masque de théâtre, une houlette; les autres, avec un niveau de maçon, des livres et un plan d'architecture. « Ces quelques détails pourront, dit-il, faire deviner ma profession, et je m'attends bien que quelque lecteur, qui y aura pris garde, pourra me dire en forme d'avis : « Soyez plutôt maçon. » — Mais pourquoi ne serais-je pas maçon et poëte? Apollon, mon seigneur et maître, a bien été l'un et l'autre. Pourquoi ne tiendrais-je point un petit coin sur le Parnasse auprès du menuisier de Nevers? Pourquoi n'associerais-je point ma truelle au villebrequin de maître Adam? Je sais bien qu'on a lieu de se défier qu'un maçon poëte ne maçonne mal, et qu'un poëte maçon ne fasse de méchants vers; là-dessus j'ai fait mon choix : j'aime encore mieux passer pour mal versifier que pour mal bâtir; c'est pour vivre que je suis maçon : je ne suis poëte que pour rire. »

Sedaine devait être pris au mot de sa modestie. Non seulement beaucoup de gens ne voulurent jamais voir en lui qu'un homme de lettres amateur, mais il en est d'autres même qui allèrent jusqu'à lui contester, fût-ce au degré le plus modeste, la qualité d'architecte, s'obstinant à ne le traiter qu'en tailleur de pierre, et comme un vulgaire maçon; il est hors de doute cependant qu'à l'époque où il publiait son premier recueil, ce maçon, comme il s'appelait, pouvait prendre un titre professionnel plus relevé; s'il n'eût fait partie, en effet, de la corporation des architectes, comment aurait-il pu devenir ce qu'il a été, secrétaire de l'Académie d'architecture?

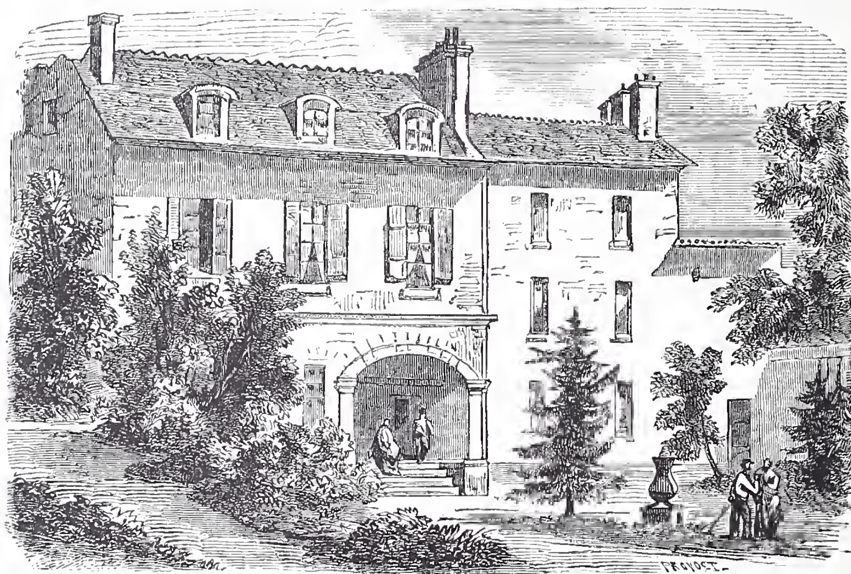
Ce fut un entrepreneur de maçonnerie nommé Buron qui, frappé de l'intelligence et de l'habileté de Sedaine, le retira du chantier où il l'avait en-

rôlé, pour en faire d'abord un maître maçon, et ensuite le conducteur de ses travaux. La bienveillance de cet homme devait être un jour singulièrement profitable à sa famille. Sedaine en avait gardé une très vive gratitude; on le vit bien le jour où il apprit que son ancien patron, ruiné à son tour, mourait laissant sans moyens d'existence un petit-fils résolu à se suicider, par désespoir de ne pouvoir continuer ses études de peinture. Il ne se déchargea sur personne des soins de relever le courage du malheureux jeune homme, et de lui fournir comme à son propre enfant les moyens de se perfectionner dans son art. Celui à qui l'ancien tailleur de pierres remettait ainsi ses pinceaux en mains, devait s'illustrer un jour sous le nom de David.

Mais tandis qu'il occupait chez Buron ses modestes fonctions, Sedaine se faisait remarquer des clients avec qui il était en rapports journaliers par son originalité et sa gaieté. Un d'entre eux se prit pour lui d'une affection véritable; c'était un ancien lieutenant criminel au Châtelet, nommé Lecomte, ami des lettres et des artistes. Il pressentit l'avenir de Sedaine et lui dit un jour :

— Vous vous êtes trompé de vocation, pourquoi ne cherchez-vous pas à faire autre chose que ce que vous faites?

— Je ne demanderais pas mieux, répondit Sedaine, si j'avais seulement douze cents livres de rente.



Maison de Sedaine, à Paris [1].

— Vous les avez chez moi dès aujourd'hui, reprit l'excellent M. Lecomte, je vous logerai, vous vivrez avec nous; je vous donnerai six cents livres par an, et la liberté de faire ce qui vous plaira; veillez à la conservation de mes bâtiments, épargnez-moi ce qu'un autre me coûterait, et je serai encore votre obligé.

Sedaine accepta l'offre comme elle lui était faite, cordialement; et bientôt après il allait occuper, sur les terrains alors ombragés de la Roquette, le pavillon d'une maison qui appartenait à ses hôtes, et que plus tard ils lui léguèrent. Cette maison existe encore en partie; elle était destinée à abriter depuis un des écrivains les plus illustres et les plus vénérés de ce siècle, Michelet, qui l'a habitée pendant de longues années.

Devenu, grâce à l'amitié de M. Lecomte, maître de lui-même, Sedaine ne devait point faillir aux espérances qu'avait fondées sur lui son généreux ami. Écoutant les propositions que Monet, le directeur des théâtres de la Foire Saint-Laurent, était venu lui faire, il écrivit sa première œuvre dramatique, *le Diable à quatre;* cette comédie à ariettes, dont la musique est de Philidor, eut un succès éclatant; elle éclipsa toutes les pièces qui se jouaient dans les baraques de la Foire, et on s'accorde généralement à la considérer comme le premier spécimen du genre de l'opéra comique.

Le Diable à quatre fut joué en 1758, Sedaine avait près de quarante ans; à cette première pièce vont succéder d'année en année, et sans interruption, les nombreux ouvrages qui composent son théâtre : ce fut d'abord *Blaise le savetier,* et *Rose et Colas,* un petit chef-d'œuvre de grâce et de simplicité; puis, *On ne s'avise jamais de tout,* une pièce dont Beaumarchais s'est emparé sans façon pour en faire *le Barbier de Séville.*

« Quelqu'un, dit-il dans la spirituelle préface de sa comédie, m'a reproché du ton le plus sérieux, que ma pièce ressemblait à *On ne s'avise jamais de tout.* — Ressembler, Monsieur, je soutiens que ma pièce est *On ne s'avise jamais de tout* lui-même.

[1] La maison de Sedaine a été habitée par Michelet; elle était telle que la représente notre dessin; ensevelie en partie par l'amoncellement des terres, on la voit encore aujourd'hui rue de la Roquette, 49, au fond de la cour.

— Et comment cela? — C'est qu'on ne s'était jamais avisé de ma pièce. L'amateur resta court, et l'on en rit d'autant plus que celui qui me reprochait *On ne s'avise jamais de tout*, est un homme qui ne s'est jamais avisé de rien. »

Mieux que par une repartie, l'esprit qui abonde dans *le Barbier* et la création du personnage de Figaro, ont disculpé Beaumarchais de son plagiat.

Les premiers succès de Sedaine lui prouvaient bien que le théâtre était sa véritable vocation; il s'y livra tout entier, étonnant le public par la rapidité et aussi par le mérite de ses compositions. Aux ouvrages que nous avons déjà cités, ajoutons *le Roi et le Fermier, le Déserteur, les Sabots, Félix,*



Sedaine, statue par M. Lecointe.

Richard Cœur-de-Lion, Aucassin et Nicolette, le comte d'Albert, Guillaume Tell, etc. Autant de pièces, autant de succès; mais c'est avec *le Philosophe sans le savoir,* et *la Gageure imprévue,* pièces qui appartiennent au répertoire de la Comédie française, que Sedaine a conquis ses véritables titres littéraires. On raconte qu'après une lecture qu'il fit à Diderot de la première de ces deux pièces, celui-ci, ému, transporté, se jeta dans ses bras en s'écriant :

— Oh! mon ami, si tu n'étais pas si vieux, je te donnerais ma fille!

Il s'en manqua de peu cependant que ce drame remarquable ne parût point sur la scène, et il fallut « le gâter assez convenablement », comme dit Grimm, pour obtenir l'autorisation de le faire jouer. Le censeur d'abord ne voulait point du titre, *le Duel,* si approprié pourtant à une pièce qui roule sur cette situation : un père qui ne veut pas que son fils, après avoir fait une étourderie, commette une lâcheté, et qui le pousse à prendre le seul parti, qu'en pareil cas, tout homme d'honneur voudrait que prît son fils.

— Les duels sont défendus, disait le censeur. On ne peut permettre la représentation d'un ouvrage où l'on voit un père conseiller à son fils d'enfreindre la loi.

Le lieutenant général de police, M. de Sartine, était de l'avis du censeur; toutefois, avant de décider en dernier ressort, il consentit, sur les instances de Sedaine, à se rendre avec le lieutenant criminel à une répétition du drame défendu. Fort adroitement Sedaine avait prié ces magistrats d'y amener leurs femmes.

— Mais elles n'entendent rien à la partie de la législation, dit M. de Sartine.

— N'importe, reprit Sedaine, elles jugeront le reste.

C'est en fondant en larmes qu'elles jugèrent ce reste, et qu'elles enlevèrent l'autorisation de représenter la pièce, moyennant toutefois les modifications *convenables* qui en altéraient sensiblement le caractère. Sedaine se soumit, il vit jouer son drame, mais il lui aurait fallu prolonger de cent dix ans son existence pour obtenir la satisfaction de l'entendre interpréter tel qu'il l'a conçu; c'est en 1875 seulement que la Comédie française, qui possède son manuscrit original, l'a représenté sans les variantes qui lui avaient été imposées.

Le premier jour cependant *le Philosophe sans le savoir* n'eut devant le public qu'une réussite des plus médiocres, et, particularité assez étrange, il en a été de même pour presque tous les ouvrages de son auteur. « Le sort de M. Sedaine, dit Grimm, est de tomber à la première représentation, et puis de se relever peu à peu aux suivantes, et puis de tourner les têtes à la sixième ou septième, et puis d'être joué vingt fois de suite avec un concours de monde prodigieux. J'ose prédire que tel sera le sort du *Philosophe sans le savoir,* incessamment on en sera ivre. »

Cette prédiction, qui se réalisa, Grimm la renouvelle pour *la Gageure imprévue*, reçue aussi avec froideur, et qui se joue encore aujourd'hui. « Le parterre n'y a rien compris, dit-il encore : la touche de M. Sedaine est trop fine pour lui, il faut qu'il y revienne plus d'une fois pour la sentir. »

En effet, Sedaine, créateur avec Beaumarchais du théâtre moderne, étonnait le public. Il le déconcertait par son naturel sans apprêt, par son éloquence sans l'ombre d'effort ni de rhétorique, par son mépris pour les procédés auxquels on l'avait accoutumé. Doué d'un coup d'œil juste et d'un tact très sûr, dès qu'il avait trouvé le moyen d'établir la situation principale de son drame, il rejetait dédaigneusement toutes les observations, tous les conseils fondés sur l'usage et la routine théâtrale. Il osait tout, et il osait heureusement, puisque ses pièces, tombées aux premières représentations, se relevaient, et étaient jouées, non pas vingt fois, comme l'a dit Grimm, mais cent fois de suite.

On a prétendu expliquer, autrement que par son art accompli, les étonnants succès de ses opéras comiques; on voulait qu'il en fût redevable aux musiciens ses collaborateurs : c'était oublier la part importante qu'a le poème dans le succès d'une œuvre lyrique. Une musique faible n'empêche pas un opéra de réussir, mais trop d'exemples démontrent qu'une bonne partition se voit entraînée dans la chute d'un poème mal construit et sans intérêt. Quoi qu'il en soit, il est certain que Grétry et Monsigny n'ont en rien participé au succès du *Philosophe sans le savoir* et de *la Gageure imprévue,* que ces deux ouvrages, qui sont incontestablement les meilleurs qu'il ait produits, appartiennent en propre à Sedaine, et que la postérité s'est montrée plus juste envers lui que ne le furent ses contemporains.

Peu d'écrivains, en effet, ont été en butte à des critiques aussi amères, à des railleries aussi insultantes que celles dont cet homme de mérite a été l'objet. Ne pouvant nier ni ses succès, ni son talent de composition dramatique, ni son imagination qui lui faisait trouver des effets de théâtre tout nouveaux dans les conceptions les plus simples ou les plus hardies, on lui contestait, nous ne disons pas l'art du style, mais la simple faculté d'écrire en français.

« Son ignorance est extrême, écrivait la Harpe, et s'il n'a qu'une faible théorie de l'architecture, il n'en a aucune de la grammaire; cependant, ajoute-t-il, *son talent n'est pas méprisable;* cet homme, qui écrit si mal, a fait de temps en temps de petits morceaux que les bons faiseurs ne désavoueraient pas. »

Et pour preuve, il cite ce couplet pris dans *On ne s'avise jamais de tout :*

Une fille est un oiseau
Qui semble aimer l'esclavage,
Et ne chérir que la cage
Qui lui servait de berceau.
Sa gaîté, son badinage,
Ses caresses, son ramage,
Font croire que tout l'engage
Dans un séjour plein d'attraits;
Mais, ouvrez-lui la fenêtre,
Zest! On la voit disparaître
Pour ne revenir jamais.

Combien était différente l'appréciation de Diderot et de son ami Grimm! Diderot portait Sedaine aux nues. « S'il savait écrire, dit Grimm, il ferait revivre la comédie de Molière; aucun poète n'a jamais allié à tant de finesse et de naturel tant de simplicité; il dessine ses caractères avec une véritable force comique, et l'économie de ses pièces est pleine de ce jugement qui accompagne toujours le vrai génie.

» Tu taillais des pierres, s'écrie-t-il, pendant que les poètes tes confrères étudiaient la rhétorique; tu n'as pas appris à faire des phrases, c'est vrai, tu ne sais faire que des mots; mais quelle foule de mots vrais, simples, ou pathétiques! »

L'écrivain cependant qui excite un tel enthousiasme chez quelques-uns, n'était pas même regardé comme un homme de lettres par quelques autres qui raillaient son style pour se croire fondés à mépriser en entier ses ouvrages. Quelles clameurs, quel déchaînement de haine quand cet homme exempt d'intrigue, quand ce septuagénaire est enfin admis, après quarante ans de succès, à l'Académie française! Ni *le Philosophe sans le savoir,* ni *la Gageure imprévue,* n'avaient paru le rendre digne de cet honneur; ce fut le succès retentissant de *Richard Cœur-de-Lion* qui le lui valut. Il faut lire ce qu'écrit la Harpe à cette occasion

dans sa *Correspondance littéraire,* et sur quel ton il parle de Sedaine.

« Sa nomination, dit-il, n'est que le prix de sa persévérance à se présenter... Le public se demande comment on a pu recevoir à l'Académie un pareil écrivain! Eh, messieurs, nous ne l'avons pas reçu, c'est vous qui l'avez fait entrer. »

« Le roi, ajoute la Harpe, a demandé qui répondrait à Sedaine le jour de la réception : on lui a dit que c'était Lemierre; sur quoi il a cité *fort plaisamment* ces deux vers de *Richard Cœur-de-Lion :*

Quand les bœufs vont deux à deux,
Le labourage en va mieux. »

L'auteur du *Cours de littérature* avait raison sans doute de se récrier aux fautes de grammaire qu'il est facile de relever dans quelques-uns des opéras de Sedaine; mais pour être équitable il aurait dû signaler aussi ce qui constituait le mérite de ses œuvres, ces qualités d'observation, d'analyse des sentiments, d'agencement des situations, que ne supplée pas la connaissance approfondie des règles de la syntaxe, et sans lesquelles il n'est pas de véritable auteur dramatique. Ce sont précisément ces qualités, qui distinguent Sedaine, qui manquaient à la Harpe. J'imagine qu'il en sentirait mieux le prix si, revenant aujourd'hui au monde, il comparait la popularité qu'ont conservée *le Philosophe sans le savoir* et *la Gageure imprévue,* à l'oubli profond dans lequel est tombé tout son théâtre, sans en excepter *Warwick* et *Mélanide.* Il comprendrait alors que la valeur d'une comédie ou d'une tragédie ne réside pas uniquement dans la pureté de la forme, et qu'il ne suffit pas d'avoir du goût pour composer une œuvre dramatique durable. C'est une vérité dont il eût d'ailleurs pu se convaincre de son temps, rien qu'en écoutant la réponse du poète Lemierre au discours si simple, si modeste et si bien fait pour désarmer la critique que Sedaine prononça le jour de sa réception à l'Académie :

« — Vous avez su éviter les difficultés de l'art d'écrire, lui disait Lemierre, par des moyens qui vous sont tout personnels; toutefois l'expression, le mot propre, celui du cœur, ne vous a jamais échappé... Aussi cette compagnie, dépositaire de la langue, s'est souvenue que si elle se fait une loi de couronner les talents qui ont contribué à la perfection du langage, elle devait aussi ses palmes à l'imagination, au naturel, à l'entente raisonnée du théâtre. »

Cette opinion de l'Académie, si convenablement exprimée par Lemierre en 1786, ne devait pas être en 1796 celle de l'Académie nouvelle reconstituée par la Convention, qui avait d'abord balayé toutes les anciennes académies. Si l'on se rappelle le peu d'estime qu'au siècle dernier on accordait au drame, et l'anathème dont on flétrissait ce *genre bâtard*, comme on l'appelait alors, on s'étonnera moins du dédain témoigné au *Philosophe sans le savoir,* que l'on refusait de compter à Sedaine pour un titre littéraire.

Voltaire, on le sait, qui a toujours redouté que le drame en prose ne supplantât la tragédie en vers, apprenant que Sedaine venait d'écrire un drame historique, *Maillard,* ou *Paris sauvé,* écrivait :

« On m'a parlé d'une tragédie en prose qui, dit-on, aura du succès. Voilà le coup de grâce donné aux beaux-arts.

Traître! tu me gardais ce trait pour le dernier! »

Ce même Voltaire cependant, devenu plus juste pour Sedaine, s'écriait, au sortir d'une séance de l'Académie où il avait remarqué quelques plagiats littéraires :

— Ah! monsieur Sedaine, c'est vous qui ne prenez rien à personne!

— Aussi ne suis-je pas riche! répondait Sedaine.

Et c'est ce littérateur à l'esprit facile, original et vif entre tous, cet honnête homme porté moins d'un an auparavant, avec d'autres artistes et savants illustres, pour une pension de 3 000 livres, sur une liste dite de *reconnaissance nationale,* que le Directoire ne jugea pas à propos de rappeler à l'Académie reformée, lorsqu'elle devint l'une des classes de l'Institut national. Sedaine se montra blessé et affligé de cette exclusion.

— Ils disent que je ne sais pas le français, répétait-il, et moi je dis qu'il n'y en a pas un là qui pût faire *Rose et Colas!*

Un tel chagrin aurait pu être épargné à ce vieillard dont il avança les jours; Sedaine, en effet, se montra plus sensible à l'injustice qu'à la récompense dont il avait été l'objet, et, le cœur gonflé d'amertume, il mourut âgé de soixante-dix-huit ans, le 17 mai 1797, dans les bras de Ducis qui a écrit son éloge.

Au siècle dernier, Diderot, épris de la simplicité et du naturel de Sedaine, le rapprochait de Molière, alors que la Harpe le mettait, lui, au dernier rang des écrivains. De nos jours, nous voyons un écrivain, pour qui dans l'art la forme est le mérite suprême, partager les sentiments de la Harpe [1], et reprocher à Mme Sand, à qui *le Philosophe sans le savoir* a inspiré son excellente comédie du *Mariage de Victorine,* le goût passionné qu'elle a pour Sedaine.

« Tu le méprises, lui répond-elle, profane!... voilà où la doctrine de la forme te crève les yeux. Sedaine n'est pas un écrivain, c'est vrai, quoi qu'il s'en faille de bien peu; mais c'est un homme, c'est un cœur et des entrailles, c'est le sens du vrai moral, la vue droite des sentiments humains; je me moque bien de quelques raisonnements démodés et de la sécheresse de la phrase! Le mot y est toujours et il vous pénètre profondément... Tu ne cherches que la phrase bien faite, c'est quelque

[1] La *Nouvelle Revue,* 15 mars 1883.

chose, — quelque chose seulement, — ce n'est pas tout l'art, ce n'en est pas même la moitié, c'est le quart tout au plus, et quand les trois autres quarts sont beaux, on se passe de celui qui ne l'est pas. »

Cette opinion de George Sand a été celle aussi d'Alfred de Vigny; ils ont cru l'un et l'autre, et le public a été de leur avis, que chez Sedaine les défauts étaient plus qu'amplement compensés par les rares qualités qui le distinguent. S'il lui a manqué l'arrangement symétrique des mots, et parfois l'exactitude grammaticale, il a eu des dons bien précieux, le choix délicat des pensées et des expressions, l'harmonie, le naturel, la force, et une certaine grâce qu'il doit parfois au tour aimable de ses négligences; elles ont contribué à donner à son talent une saveur toute particulière, ne les lui reprochons pas.

Regnier,
Ancien sociétaire de la Comédie française, et professeur du Conservatoire.



LE PAYSAN BRETON.

Ce paysan breton, à la physionomie grave, sévère, naturellement noble dans ses attitudes et dans ses gestes, imposant même sous ses pauvres habits de travail, nous l'avons rencontré souvent dans les campagnes des environs de Morlaix et de Saint-Pol de Léon, tantôt menant paître ses deux ou trois petites vaches maigres dans la lande, tantôt lançant à poignées lentement cadencées la graine de sarrasin dans son champ nouvellement labouré, ou bien assis, le dimanche, sur un banc devant sa chaumière, immobile, rêveur, satisfait de tenir son bâton d'épine, signe de liberté et de repos, au lieu de la houe ou du manche de la charrue. Les grands bords de son chapeau de feutre ombragent son visage basané; ses longs cheveux pendent sur ses épaules; une paupière tombante voile à demi et allonge démesurément son grand œil noir; sa bouche, large, mince et droite, aux lèvres fortement serrées l'une contre l'autre, s'abaisse brusquement aux deux coins. Tous ses traits expriment la tristesse, mais une tristesse résignée, acceptée avec soumission et sans défaillance, par une volonté énergique.

Enfant, le paysan breton a joué autour de l'église, dans le cimetière, parmi les tombes; il a regardé curieusement par les étroites fenêtres de l'ossuaire, et il a su de bonne heure quelle est la fin de l'homme. Il a vu sur toutes les routes, à tous les carrefours, l'image du sacrifice et de la douleur, des croix et des calvaires. Plus tard, quand la mort est entrée dans sa maison et a frappé quelqu'un des siens, il n'a pas cherché à se dérober à son deuil; il s'y est, au contraire, livré tout entier; il a veillé lui-même auprès du lit mortuaire, il a marché le premier derrière le cercueil, il s'est tenu le plus près possible de la fosse, et il ne s'est retiré qu'après qu'elle a été comblée; pendant longtemps, les dimanches et les jours de fête, il est allé lui rendre visite, chapeau bas, à genoux. Il n'est pas de ceux qui esquivent leur chagrin et qui souhaitent d'abréger leurs regrets. Il a vécu avec les morts presque autant qu'avec les vivants.

Pauvre lui-même, il a pitié des plus pauvres que lui. Les haillons du mendiant ne lui inspirent ni dégoût, ni mépris. Il le traite en égal; il ne le laisse pas à la porte, il le fait entrer chez lui, il l'invite à s'asseoir près de l'âtre, à prendre place à la table de famille; il voit en lui « l'hôte de Dieu. » Dans les chaumières, à la veillée, il se raconte de nombreuses histoires où les saints du paradis, les anges, Dieu lui-même, parcourent les campagnes sous divers déguisements pour éprouver la charité des chrétiens, punir les cœurs endurcis et récompenser les âmes compatissantes.

Le cultivateur breton n'est peut-être pas plus rigoureusement traité par la nature que le paysan de telle autre contrée peu fertile; mais, plus réfléchi, porté à envisager l'aspect triste des choses et les côtés tragiques de la vie, opprimé par un ciel presque toujours bas et nuageux, rarement réjoui par un soleil avare de ses rayons, privé de distractions dans sa ferme isolée, perdue sous la verdure dans un pli de terrain, il ressent plus vivement ses maux : aussi est-il généralement religieux; le bonheur que la terre lui a refusé, il le demande au ciel; il attend de l'avenir un dédommagement du présent; il se console, il s'enchante d'avance de la perspective des joies futures. Ce double sentiment, qui tout à la fois accable et relève le cœur du paysan breton, se trouve exprimé admirablement dans une ancienne chanson, la *Complainte du laboureur,* recueillie par Émile Souvestre dans ses *Derniers Bretons :*

« Ma fille. quand tu choisiras un mari, ne prends pas un soldat, car sa vie est au roi; ne prends pas un marin, car sa vie est à la mer; mais surtout ne prends pas un laboureur, car sa vie est à la fatigue et au malheur.

» Le laboureur se lève avant que les petits oiseaux soient éveillés dans les bois, et il travaille jusqu'au soir. Il se bat avec la terre sans paix ni trêve jusqu'à ce que ses membres soient engourdis, et il laisse une goutte de sueur sur chaque brin d'herbe.

» Pluie ou neige, grêle ou soleil, les petits oiseaux sont heureux, le bon Dieu donne une feuille à chacun d'eux pour se garantir; mais le laboureur, lui, n'a pas d'abri; sa tête nue est son toit, sa chair est sa maison.

» Et la femme du laboureur aussi est bien malheureuse : elle passe la nuit à bercer les enfants qui crient, le jour à remuer la terre près de son mari; elle n'a pas même le temps de consoler sa peine, elle n'a pas le temps de prier pour apaiser son cœur. Son corps est comme la roue du moulin banal; il faut qu'il aille toujours pour moudre du pain à ses petits.

» Et quand les fils sont devenus grands, et que

leurs bras sont assez forts pour soulager leurs parents, alors le roi dit au laboureur et à sa femme : « Vous êtes devenus vieux et faibles à élever vos » enfants; les voilà forts, je vous les prends pour » ma guerre. »

» Et le laboureur et sa femme se remettent à suer et à souffrir. Le laboureur et sa femme sont comme les hirondelles qui vont faire leurs nids aux fenêtres des villes; chaque jour on les balaye, et chaque jour il faut recommencer.

» O laboureurs, vous menez une vie dure dans le monde. Vous êtes pauvres, et vous enrichissez les autres; on vous méprise, et vous honorez; on vous opprime, et vous vous soumettez; vous avez froid et vous avez faim. O laboureurs, vous souffrez en cette vie : laboureurs, vous êtes bien heureux!

» Car Dieu a dit que la porte charretière de son paradis serait ouverte pour ceux qui auraient pleuré sur la terre. Quand vous arriverez au ciel, les saints vous reconnaîtront pour leurs frères à vos blessures.

» Les saints vous diront : « Frères, il ne fait pas » bon vivre; frères, la vie est triste, et l'on est heu» reux d'être mort. » Et ils vous recevront dans la gloire et dans la joie. »

E. Lesbazeilles.



Un Paysan breton. — D'après une photographie de Villard, à Quimper.

LE PALAIS DES COMTES DE PROVENCE,

A AIX.

Suite et fin. — Voy. p. 131.

Les travaux de démolition eurent au moins cet heureux effet de dégager les trois tours et de permettre d'en apprécier l'intérêt. Bien longtemps avant, Peiresc avait reconnu qu'elles dataient de l'époque romaine. Son opinion fut pleinement confirmée quand on les eut isolées et débarrassées du revêtement grossier qui en cachait les détails. Celles du Chaperon (5) et du Trésor (6), hautes de 25 à 26 mètres, différaient très peu l'une de l'autre; entièrement rondes toutes deux, elles étaient divisées extérieurement en trois étages,

séparés par des entablements doriques; les deux plus élevés étaient ornés d'une rangée de pilastres du même ordre, entre lesquels s'ouvraient des fenêtres cintrées; cette décoration manquait à l'étage inférieur. Les deux tours étaient reliées par un mur concave, qui s'ouvrait au milieu pour livrer passage à une voie, large environ de six mètres, et pavée d'énormes dalles, dans lesquelles étaient creusées ces profondes ornières que l'on remarque sur toutes les routes romaines; au-dessous passait un aqueduc, qui suivait la direction de la voie (voy. le carton III).

La tour de l'Horloge, d'une hauteur à peu près égale à celle de ses deux voisines, était d'une architecture différente. Elle se composait d'un corps circulaire à deux étages, reposant sur un soubassement carré orné d'un entablement. L'étage inférieur était entouré de douze demi-colonnes corinthiennes et surmonté de deux faux attiques posés l'un sur l'autre. Douze colonnes de granit, d'ordre corinthien [1], formaient l'étage supérieur, qui à l'origine ne devait pas être plein comme le précédent, mais complètement à jour. Au cours de la démolition, on fit dans ce monument des découvertes importantes. Dans la partie supérieure on trouva une urne cinéraire en marbre blanc, d'un dessin très élégant, enchâssée dans des pierres liées par des crampons de fer; elle ne contenait que des ossements calcinés [2]. L'étage du dessous cachait une seconde urne, de même matière que la précédente, remplie aussi de restes humains; aux charbons qui l'entouraient était mêlée une médaille assez commune de la ville de Marseille [3]. Enfin, tout à fait au pied de la tour, dans le soubassement carré, on mit au jour une boîte en pierre dont le couvercle était scellé et fixé par quatre crampons; elle renfermait une urne en porphyre [4], deux anneaux en or portant pour chatons, l'un une émeraude, l'autre un onyx, une médaille en argent de l'empereur Trajan, une autre en bronze d'Ælius Verus, et enfin une *bulle* en or [5].

On a beaucoup discuté sur la question de savoir à quel siècle de l'époque romaine il fallait attribuer la construction de ces trois monuments, et quelle en avait été la destination primitive. Quelques-uns, se fondant sur certaines particularités de l'architecture, ont cru pouvoir y reconnaître un ouvrage de l'Empire : la tour de l'Horloge aurait été élevée sous les Antonins pour servir de tombeau; les deux autres dateraient du quatrième ou du cinquième siècle de notre ère et auraient fait partie de l'ancien prétoire. Il y a des antiquaires qui prétendent que la tour de l'Horloge n'était pas un mausolée à l'origine et qu'elle avait été bâtie avant le temps des Antonins; les urnes et les médailles qu'elle contenait n'y auraient été introduites que longtemps après la fondation. La plupart de ceux qui ont étudié ces restes intéressants supposent que les tours du Chaperon et du Trésor flanquaient jadis une des portes de la ville; la voie qui les séparait n'était autre que la voie Aurélienne, qui mettait la Gaule en communication avec l'Italie et dont on retrouve des vestiges dans toute la Provence. Des documents positifs nous apprennent qu'elle traversait Aquæ Sextiæ, et ce ne pouvait être que dans cette direction. La tour de l'Horloge, plus récente que les deux autres, était un mausolée qu'une famille puissante du second siècle avait fait bâtir, suivant un usage constamment pratiqué par les anciens, sur le bord de la voie, au sortir de la ville. Cette opinion est de beaucoup la plus vraisemblable; elle a l'avantage de s'accorder avec les observations recueillies sur les lieux mêmes pendant les travaux de démolition, et d'être confirmée par l'exemple d'un grand nombre de constructions semblables, élevées sur divers points du monde romain.

La tour de l'Horloge dans l'antiquité devait être surmontée d'une coupole conique comme celle que représente notre dessin. Par sa forme générale elle rappelait assez le monument si connu de Saint-Remy [1]; elle était moins bien décorée, mais plus haute. Est-il besoin de dire que la perte de ce précieux reste et de l'édifice qui l'entourait est à jamais regrettable? Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'ils furent renversés par des magistrats qui se piquaient de science, et dont quelques-uns ont laissé la réputation d'antiquaires distingués. Ces estimables érudits ont traité les tours d'Aix comme les enfants traitent leurs pantins ou leurs poupées, lorsqu'ils les ont contemplés assez longtemps. Ils les ont détruites « pour voir ce qu'il y avait dedans. »

GEORGES LAFAYE,
De la Faculté des lettres d'Aix.

(1) Dix de ces colonnes subsistent encore aujourd'hui, les unes au Musée, les autres sur les fontaines de la ville d'Aix, d'autres au Musée de Marseille. Deux avaient été renversées par la foudre sous l'ancien régime.

(2) Cette urne, conservée aujourd'hui au Musée d'Aix, a figuré à l'Exposition universelle de 1867.

(3) Idem.

(4) Idem.

(5) Tous ces objets sont aujourd'hui à la Bibliothèque nationale.

UN FER A GAUFRES DU QUINZIÈME SIÈCLE,

AUX ARMES DE LA VILLE DE BESANÇON

et de ses sept quartiers ou bannières.

Il ne manque pas de fers à gaufres ayant pour décoration les armoiries d'une grande famille; mais je ne sache pas que l'on ait encore signalé des armoiries municipales sur aucun de ces ustensiles. Celui que nous mettons en lumière, avec l'obligeante autorisation de son érudit possesseur, M. le notaire Émile Rivoire, de Genève, est précisément décoré des armoiries de la ville de Besan-

(1) L'une et l'autre sont représentés dans l'*Histoire de France* de Bordier et Charton, t. Ier, p. 75, et dans le *Magasin pittoresque*, t. VII, p. 125. — Voy. *ibid.*, p. 126, ce qui est dit du mausolée d'Aix.

çon et de celles de ses sept quartiers ou bannières : il offre ainsi le plus ancien type connu d'une composition héraldique qui fut populaire durant les seizième et dix-septième siècles; il est donc intéressant à la fois comme objet de curiosité et comme document.

Ce fer a une longueur totale de 80 centimètres; ses plaques ont 14 centimètres de diamètre : il en sortait une gaufre ronde et plate de ce même module, sur les deux faces de laquelle se voyaient, entourées d'une marge de 23 millimètres, les images que nous reproduisons, c'est-à-dire, d'une part les blasons communaux de Besançon, et d'autre part l'enseigne de l'industriel qui avait fait graver le fer et en débitait les produits. Cet individu s'était confectionné des armoiries parlantes, avec les images de trois tartes séparées par un triangle arqué dont les pointes se prolongent en branches fleuries. Une banderole, qui surmonte l'écu ainsi meublé, porte, en manière de devise, l'adresse du propriétaire de l'ustensile : *Girard le pâtissier*.

Ce pâtissier Girard était, sans aucun doute, le fournisseur attitré du dessert des festins que la municipalité de Besançon s'offrait à elle-même en diverses circonstances, et particulièrement à l'occasion du renouvellement annuel des mandataires de la cité. Cette cérémonie avait lieu chaque année le jour de la Saint-Jean-Baptiste, c'est-à-dire le 24 juin.

A la suite d'une messe du Saint-Esprit célébrée en l'église de Saint-Pierre, dont le clocher servait et sert encore de beffroi municipal, les citoyens regagnaient leurs quartiers respectifs, et chacune des sept circonscriptions élisait quatre notables. Dans l'après-midi du même jour, les vingt-huit notables ainsi élus se rendaient à l'Hôtel de ville, choisissaient parmi eux un président, et procédaient à l'élection de quatorze gouverneurs qui devaient exercer le pouvoir exécutif pendant une année.

Les gouverneurs étaient souverains en matière d'administration et de police communales. Ils instruisaient et jugeaient les procès de toute nature, puis faisaient prononcer et exécuter leurs sentences par l'une des trois cours de justice concurrentes qui existaient à Besançon, la régalie, la vicomté et la mairie. Les vingt-huit notables exerçaient une inspection permanente sur leurs quartiers respectifs. Réunis en assemblée, ils avaient droit de remontrance sur les actes du pouvoir exécutif, et celui-ci ne pouvait leur refuser audience : issus du suffrage populaire, ils en demeuraient les organes auprès du gouvernement qu'eux-mêmes avaient élu. Ce gouvernement les appelait au conseil chaque fois qu'il s'y traitait une question de haute importance ou que l'on y jugeait une cause criminelle de quelque gravité (1).

Cette fédération des sept quartiers de la ville, pour la constitution du gouvernement communal, semblerait avoir eu sa source dans les souvenirs du fonctionnement municipal de l'époque romaine : il existait, en effet, au centre du champ de Mars de Vesontio, un bâtiment circulaire dont le pourtour, apparemment destiné au groupement partiel des tribus, était subdivisé en sept compartiments inégaux (1). La même inégalité d'importance existait, au moyen âge, entre les sept quartiers dont se composait le territoire intérieur de la commune de Besançon. Mais chacune de ces circonscriptions avait un égal souci de ses prérogatives et ne négligeait aucune occasion de tenir haute sa bannière : le citoyen qui conservait ce drapeau avait la qualité d'*enseigne*. Notre fer à gaufres donne la réunion des armoiries qui étaient isolément peintes ou brodées sur la bannière de chacun des sept quartiers.

Ces armoiries font ici cortège à celles de la commune elle-même, qui était devenue maîtresse de la presque totalité du territoire de la ville et s'intitulait fièrement *la Cité*. Telle est en effet l'étiquette (*la Cité*) qui surmonte le blason communal : un aigle au vol abaissé, avec deux colonnes en pal appliquées sur les ailes. L'aigle procédait de l'empereur Rodolphe de Habsbourg qui, en 1289, était parvenu à imposer à la commune le protectorat de l'empire germanique; les colonnes dérivaient d'un temple romain, assis au centre de la citadelle de Vesontio et vénéré par le populaire comme un témoignage de l'antique existence d'un gouvernement civil dans la cité. Au centre d'un grand sceau que la commune avait fait graver en 1434, l'aigle tutélaire planait au-dessus d'un rocher qui supportait les deux colonnes; mais, sur les sceaux de plus petit module, l'espace avait manqué pour figurer ce piédestal : de sorte que les deux colonnes y faisaient escorte à l'aigle sans être rattachées au mouvement ascensionnel de l'oiseau. Les artistes du seizième siècle trouvèrent cette disposition choquante : ils y remédièrent en faisant d'abord reposer les bases des colonnes sur le dos des pattes de l'aigle, puis en faisant saisir ces mêmes bases par les serres de l'oiseau (2). Il n'y a trace d'aucun de ces amendements dans les armoiries de Besançon qui ornaient les gaufres de Girard le pâtissier : les bases des colonnes romaines s'y tenaient à distance des serres de l'aigle germanique.

Pour graver ce blason, l'auteur du fer à gaufres s'était inspiré d'un sceau de la commune dont je reproduis aussi l'image. Ce sceau date exactement du mois de janvier 1446. Non seulement le blason qui nous occupe est en harmonie de style avec lui, mais il existe une analogie complète entre les rinceaux qui décorent ce petit monument et ceux

(1) Sur le mécanisme du gouvernement municipal de Besançon, on peut consulter mon petit volume intitulé : *Besançon et ses environs*, 1880, in-12.

(1) Voyez mon mémoire intitulé : *le Champ de Mars de Vesontio*, dans la *Revue archéologique*, année 1870.

(2) Les origines des armoiries de la commune de Besançon ont été l'objet d'un article que j'ai publié dans le *Magasin pittoresque*, sous le titre de *Sigillographie de la commune de Besançon* (ann. 1870, p. 259-261).

dont est brodé le pourtour des deux grands écussons du fer à gaufres. Le galbe de ces grands écussons et de ceux de moindre importance, la forme gothique des légendes qui les surmontent, l'allure anguleuse des figures qui y sont renfermées, le vol abaissé des aigles, tout cela concorde pour établir que le fer à gaufres s'éloigne fort peu comme date du sceau communal dont il imite le blason et les ornements. Le sceau remontant à 1446, nous pensons que le fer pourrait dater des environs de l'année 1460.



Le groupement d'armoiries municipales qu'il présente serait ainsi d'un siècle antérieur à la composition du même genre que l'on regardait comme la plus ancienne. On considérait comme telle, en effet, l'ornementation du revers d'une médaille à l'effigie de l'empereur Maximilien II, frappée en 1564 à la monnaie de Besançon, et distribuée, comme pièce d'honneur, aux membres de la municipalité de cette ville (1). De même que sur la face principale de notre fer à gaufres, les armes particulières des sept quartiers de Besançon font cortège sur cette pièce au blason de la cité; mais le galbe des écussons et le style de leur contenu diffèrent notablement d'une image à l'autre. Il y a toutefois identité complète quant aux insignes spéciaux à chacun des quartiers.

Ces insignes héraldiques se succèdent dans l'ordre traditionnel de la préséance des bannières de Besançon. Quatre de celles-ci se partageaient la presqu'île qui a pour isthme la citadelle : c'étaient, suivant la descente naturelle du sol, les bannières de Saint-Quentin, de Saint-Pierre, de Chamars et du Bourg. Les trois autres bannières occupaient, sur la rive opposée du Doubs, les pentes et le pied d'une montagne qui fait face à la citadelle : elles s'appelaient Battant, Charmont et Arène. Tels sont les noms, écrits en caractères gothiques, qui désignent les écussons d'entourage que nous allons décrire et que nous essayerons d'expliquer.

Saint-Quentin : d'or à l'aigle de sable. — C'était le blason que le moyen âge attribuait à l'empire romain et que l'empire germanique avait ressaisi. Si la bannière de Saint-Quentin avait adopté ce blason du suzerain de la ville, qui passait en même temps pour l'emblème des empereurs de Rome, c'était vraisemblablement pour symboliser la préséance qu'elle avait sur les autres circonscriptions, peut-être aussi pour se flatter de ce qu'elle possédait le plus ostensible des monuments romains de Vesontio, l'arc triomphal dit de *Porte-Noire*.

Saint-Pierre : de gueules à la clef d'argent posée en pal. — La clef est, comme l'on sait, l'attribut caractéristique du patron de l'église dont ce quartier tirait son nom.

Chamars : de gueules à la clef d'argent mise en pal et surmontée d'un croissant d'or, parti d'azur à quatre croissants d'or posés en pal. — Une portion de la bannière de Chamars était de la paroisse de Saint-Pierre : d'où la clef qui figure dans le blason de ce quartier. Quant aux croissants d'or, faut-il, avec le bénédictin D. Berthod, les considérer comme des images altérées du bouclier lunaire que les Romains appelaient *pelta*, et voir dans leur présence une allusion aux exercices militaires dont le quartier de Chamars, le *Campus Martis* de l'époque romaine, avait été le théâtre?

Le Bourg : de gueules au griffon d'or. — Ce quartier, très fréquemment appelé *le Maisel*, à cause des grandes boucheries qui s'y trouvaient, avait eu toute raison de prendre pour symbole le plus carnassier des animaux fantastiques.

Battant : d'argent coupé de gueules. — Ces couleurs sont celles de la maison impériale d'Autriche : le quartier populeux de Battant avait fort bien pu, en un jour d'enthousiasme officiel, adop-



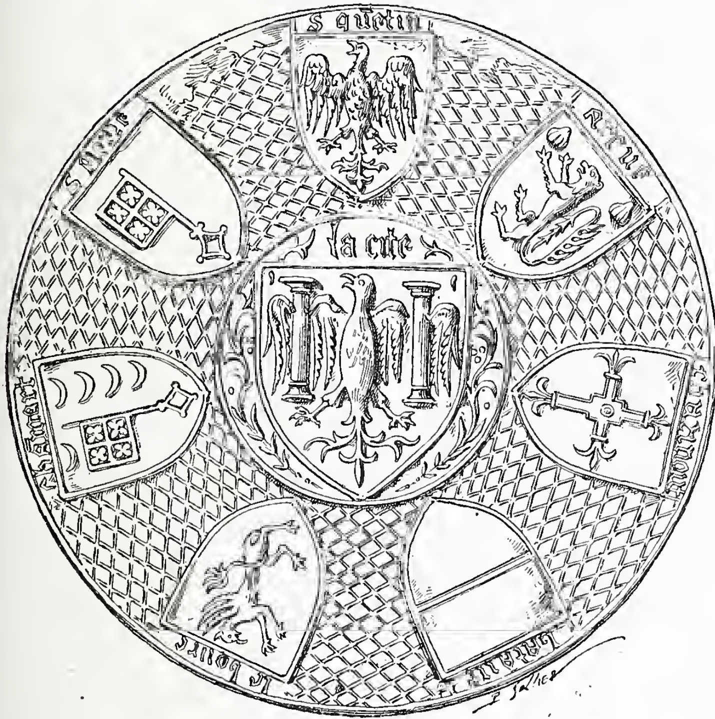
Collection de M. Rivoire. — Fer à gaufres du

(1) *Trésor de numismatique et de glyptique* : choix de médailles allemandes, pl. XXIII, n° 12.

ter pour emblème la livrée du suzerain de la cité.

Charmont : de gueules à la croix fleuronnée d'or. — Ce quartier renfermait une grande église, qui était le centre paroissial des trois bannières de la rive droite du Doubs : de là sans doute la croix dont il avait fait son emblème.

Arène : de gueules au lion d'or, accosté en chef de deux coquilles d'argent. — Ce quartier tirait son nom de l'*arène* d'un amphithéâtre romain, aux ruines duquel aboutissait sa principale rue; il était de plus en possession d'un hôpital fondé au douzième siècle sous le vocable de Saint-Jacques. Le lion rappelait les combats de fauves jadis livrés sur l'arène de l'amphithéâtre, tandis que les coquilles symbolisaient l'hospitalité donnée aux pèlerins.



quinzième siècle, aux armes de la ville de Besançon.

Comment un ustensile d'un caractère aussi spécialement local avait-il quitté jadis son pays d'origine pour réapparaître aujourd'hui dans le cabinet d'un érudit de Genève? Ce fait est peut-être l'une des lointaines conséquences des expulsions nombreuses qui eurent lieu à Besançon, de 1573 à 1575, lors de la persécution religieuse dirigée dans cette ville par les agents de la maison d'Autriche. Parmi ceux qui furent alors qualifiés de « fugitifs, bannis et proditeurs de Besançon », je trouve le nom d'un « Pierre dit Girard », qui se rattachait peut-être à la lignée de son homonyme le pâtissier du quinzième siècle [1]. Ces exilés entretenaient d'ailleurs presque tous des relations avec Genève, et un certain nombre d'entre eux s'y réfugièrent avec leur mobilier. Leurs adversaires, demeurés orthodoxes, mirent par représailles au rang des injures le nom de la Rome protestante, si bien que le mot Genevois devint incommode pour les Bisontins qui le portaient comme nom de famille. L'un de ceux-ci avait trouvé pour expédient de faire graver au front de son logis cette inscription qui s'y lit encore :

GENEVOIS
IE.SVIS.SANS
ESTRE.HVGVENOT
1.6.2.4

Ce n'est certes pas à cet avisé citoyen que nous imputerions le méfait d'avoir transporté à Genève le fer à gaufres dont usait, au quinzième siècle, le fournisseur du dessert des banquets officiels de la municipalité de Besançon.

Auguste Castan,
Correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres).

(1) *Mémoires et Documents pour servir à l'histoire de la Franche-Comté*, t. I, p. 390.

SE SOUVENIR.

Voy. p. 53, 75, 93 et 114.

XVI

Excusez-moi, cher Monsieur, je devais dans cette causerie vous parler pisciculture et pisciculteurs; je le ferai certainement, mais quelques souvenirs en ce moment me reviennent qui m'avaient échappé d'abord et que peut-être vos lecteurs ne désapprouveront pas. En complétant ces tableaux de la vie rurale, ils aideront à faire mieux comprendre combien il importe, pour se rendre compte de l'histoire d'un peuple, de l'étudier, ce peuple, en ses classes primitives et rustiques. Les paysans sont en quelque sorte (si vous me permettez une telle expression) notre racine et notre souche nationale. C'est d'eux, c'est de leur instinct que naissent, montent, se développent et grandissent toutes nos aptitudes sociales, littéraires, artistiques, scientifiques, industrielles, commerciales, etc., etc.

Pour moi, cher Monsieur, je trouvais un inexprimable charme à cette étude des petits. J'avais autour de moi les commencements de tout. On a souvent dit que l'observation attentive des faits de nature est chose toute moderne. Mais sans l'observation au moins de quelques phénomènes naturels, quelle industrie eût été possible? Les secrets de métier, au contraire de ce que nous voyons aujourd'hui, n'étaient pas consignés dans des livres;

les livres, d'ailleurs, avant l'imprimerie, étaient inabordables au peuple. Mais que de science pratique se transmettait par l'instruction professionnelle! La cuve à indigo, où les teinturiers savent si bien mettre en jeu l'action de l'oxygène (qui est ici le vrai colorateur), avait précédé de plusieurs siècles les révélations de Lavoisier.

Mais écoutez ceci :

Il y avait au Tot, ou plutôt à Cordelville, hameau contigu, un bonhomme tout à fait illettré, appelé le père Benoît. Il était de sa profession tailleur de grès. Il en faisait des pavés, des bornes, des seuils, des auges à pourceaux, et vendait lui-même les produits de cette industrie, évidemment très primitive et qui doit remonter haut dans l'histoire, mais qui n'en a pas moins ses *trucs*.

Je le trouvai un jour en train de creuser dans un champ un trou profond d'un mètre et demi à deux mètres, au fond duquel sa pioche venait d'atteindre un énorme grès.

— Père Benoît, lui dis-je, comment avez-vous su qu'il fallait creuser précisément à cette place, pour y trouver un grès?

— Sapristi! vous mettez le doigt, savez-vous, sur le vrai secret du métier. Rien de plus simple pourtant : avant de creuser j'ai enfoncé ma sonde et me suis assuré qu'il y avait là quelque chose.

— Très bien. Mais il n'est pas possible que vous vous en alliez avec votre sonde explorer au hasard tout le pays. Le grès dans notre vallée est d'excellente qualité, mais nous n'y avons pas de carrière proprement dite. Ceux que vous y trouvez ont été charriés de loin (il y a des siècles et des siècles, père Benoît) par d'énormes glaçons qui, en se fondant, les ont disséminés çà et là... Comment les trouvez-vous? Je suis certain que vous n'enfoncez pas votre sonde absolument au hasard.

— Oh! que non pas! Avez-vous remarqué (ou plutôt *é vous* remarqué, comme disait le bonhomme), quand la terre est couverte de neige et que cette neige vient à fondre, qu'elle ne disparaît pas de partout en même temps, qu'il se forme des ronds où la terre commence à reparaître. Eh bien, allez à ces ronds, enfoncez-y la sonde, il est rare que vous n'y trouviez pas un grès. J'en ai ainsi découvert dix-sept dans ce champ, et comme ils sont très gros, m'en voilà pourvu peut-être jusqu'à la fin de mes jours.

Cette fois-là encore, cher monsieur Charton, je me rappelle le mot de Diderot : « J'aime à causer avec le paysan, j'en apprends toujours quelque chose. »

Une autre source de renseignements s'offrait à moi encore par quelques médecins et quelques curés de la région.

L'industrie commençait à se propager dans nos vallées, à Monville, à Cailly, etc. J'eus par eux et aussi par mes propres observations des renseignements sur l'état physique des ouvriers cotonniers et surtout des ouvrières. Ah! que ne connaissais-je le docteur Villermé, alors occupé de son enquête sur les ouvriers industriels! Quelles notes navrantes je lui eusse communiquées! Il étudiait l'influence des fabriques sur les ouvriers des villes, je lui eusse indiqué quelques-uns des résultats produits sur les ouvriers de la campagne.

Le curé du Montcauvaire (le curé du cantique en l'honneur de saint Fiacre) avait sur sa paroisse une partie des ouvriers des fabriques de Fontaine-le-Bourg, de Tendos, de Monville, et bien des fois je fus attristé de ses récits. L'histoire entre autres d'une petite fille de douze ans morte à l'hôpital *d'avoir trop travaillé* eût peut-être fait voter quelques années plus tôt la loi sur le travail des enfants. Cette histoire, j'en avais recueilli les détails dans mon *journal*, en 1844 ou 1845; j'ai le regret de ne les y plus retrouver.

En revanche, après le récit d'une promenade avec un médecin des environs, je retrouve ces réflexions singulières :

« Les gens de la campagne ne sont-ils pas plus faciles à guérir que ceux de la ville, et la médecine doit-elle être la même pour les uns et pour les autres? Avec un mot, une recette bizarre, on guérira le paysan. Pourquoi ça? C'est que le paysan croit à la puissance des mots, il croit aux *esprits* partout présents, partout invisibles et partout agissants. Si quelque bon esprit se trouve dans le doux feuillage de cette molène, dans la racine onctueuse de cette mauve, dans cet humble lierre terrestre, dans cette valériane éclatante, pourquoi n'en éprouverait-il pas la bonne influence? Croire au remède, quel qu'il soit, c'est un pas vers la guérison. Ne jamais oublier ça... »

N'ai-je pas connu à Cordelville une vieille bonne femme, la mère Popinel, qui soignait à peu près gratis les malades pauvres? Aussi, quelle clientèle! Eh bien, de l'avis même des médecins de *sa tournée*, elle guérissait souvent. Les bonnes paroles de cette excellente vieille (vraiment née pour réconforter et soulager), les douces tisanes, quelques calmants, des prières, l'appel à je ne sais quelles ressources intérieures, la remise en équilibre du cerveau par quelques réflexions sages et sereines, voilà comment elle traitait ses clients, qui se trouvaient presque toujours bien de ce régime. La mère Popinel avait su d'ailleurs se rendre respectable à tous. On aimait à voir sa belle tête encadrée de cheveux blancs. C'était déjà comme un baume que de la voir apparaître toujours bien tenue, propre, souriante. « Son visage *amitieux*, disait un paysan, vous redonne envie de vivre. »

La mère Pelletier, dont j'ai parlé, était, elle aussi, un peu *médecine*; elle était du moins la sage-femme des pauvres ménages.

Je lui demandais un jour : — Mais, quand on vous appelle, ma bonne mère, que faites-vous?

— Rien, dit-elle; mais je rends bon courage, quand on en manque, et le bon courage, voyez-vous, c'est tout.

Puisque je vous ai parlé médecins et médecine avant de vous parler pisciculture et pisciculteurs,

laissez-moi vous conter encore, à propos de médecins, une anecdote ou deux.

Le plus instruit et l'un des plus excellents que j'aie connus à la campagne, était le médecin de Sierville, M. Barré, neveu du célèbre bibliophile Germain Barré, curé de Monville à qui l'on doit le salut des *Chroniques de Normendie,* imprimées en 1487 et devenues une des richesses de la Bibliothèque de Rouen. Le jeune médecin avait été recueilli, élevé par le bibliophile; mais celui-ci était mort un peu avant notre installation au Tot.

Le médecin, qui devait lui-même mourir quelques années plus tard, ne s'en tenait pas à donner gratuitement ses conseils et ses soins aux malades indigents, il leur fournissait les médicaments, les fortifiait de son propre vin, leur distribuait la bonne nourriture, quand il l'avait conseillée.

Voici comment l'occasion me fut donnée de faire sa connaissance :

Une pauvre femme de notre voisinage, mère d'une dizaine d'enfants, tomba malade d'épuisement. Il vint la voir. Il y avait à écrire une ordonnance pour le pharmacien; mais naturellement on ne trouva chez cette malheureuse ni papier, ni encre, ni plume.

Il vint nous demander d'écrire chez nous son ordonnance, et quand ce fut fait il dit à ma mère :

— Je me propose d'apporter tous les deux ou trois jours une bouteille de vin et un peu de viande à cette malheureuse, qui n'a besoin que d'être restaurée; mais il faudrait que deux ou trois fois par jour elle pût boire un peu de bouillon chaud. Auriez-vous l'obligeance, Madame, et vous serait-il possible de lui faire porter ce bouillon?

— Je le lui porterai moi-même très exactement, dit ma mère, vous pouvez y compter, Monsieur. Je vous prie aussi de me laisser le soin d'y ajouter la viande et le vin. Vous ne trouverez que trop à placer le vôtre chez d'autres malheureux.

M. Barré fut ravi, et nous nous mîmes tous les deux à causer; et comme on était aux approches de 1848, au moment des banquets réformistes, nous causâmes politique, et nous fîmes en Europe plusieurs grandes réformes dont l'Europe ne se douta pas et dont jamais elle n'a pu nous savoir gré. Nous y étions allés pourtant de tout notre cœur...

M. Barré faisait toutes ses courses sur un petit cheval blond qui ressemblait assez au mien, et de plus, nous avions, paraît-il, à peu près même contenance en nos allures équestres, car souvent, en passant dans la campagne, j'entendais les paysans, en m'ôtant leur bonnet, me faire le très grand honneur de me saluer en ces termes :

— Bonjour, monsieur Barré!

Un bonhomme me poursuivit longtemps, voulant absolument, disait-il, être saigné de ma main. Des femmes me présentaient leurs enfants malades. Les scènes étaient quelquefois touchantes et d'autres fois risibles.

Un certain père P., paralysé d'un côté de la face, me demanda au passage une consultation, et comme, à force de me voir consulté par les malades, j'avais fini, à la façon de Sganarelle, par me croire tout de bon un peu médecin, je lui ordonnai des frictions, des bains de pied, etc. Mais, quelques jours plus tard, voici venir sa femme :

— Vous avez donné, me dit-elle, une consultation au père P.?

— Oui; comment va-t-il?

— Mieux.

— Ah! je le savais bien!

— Mon cher Monsieur, espérez-vous qu'il guérisse?

— Certainement.

— Doux Jésus! quel malheur!

Et je la vis s'enfuir en pleurant.

Je m'informai des causes de cet étonnant désespoir, et j'appris que le père P., depuis plus de trente ans, traitait la pauvre femme à coups de bâton.

Dans un autre village, qu'il n'est pas nécessaire de nommer, j'avais rencontré un autre médecin, le plus ignorant, le plus sot que j'aie jamais connu, bonhomme au demeurant, mais d'une.... jugeons-le par ses œuvres.

Un dimanche, je revenais tranquillement à pied d'une longue promenade. Je passais devant la maison du cantonnier. J'en vis sortir précipitamment et venir à moi le médecin en question.

— Je vous prie, me dit-il, entrez un moment; j'ai besoin de votre aide pour une opération.

La femme du cantonnier était tombée de la lucarne de son grenier et s'était horriblement disloqué une épaule.

— Qu'a-t-elle? demandai-je.

— Je ne sais pas bien, répondit notre homme; mais vous la tiendrez pendant que je lui tirerai le bras.

— *Tirer le bras!...* Mais la malheureuse pousse des cris affreux dès qu'on lui touche seulement les doigts. L'épaule est toute déformée. Savez-vous bien précisément dans quel sens le bras doit être tiré, dans quelle position il doit être tenu. Si vous ne le savez pas, il n'y a qu'une chose à faire : j'envoie ma voiture dans un instant, et nous la portons à Rouen, à M. Flaubert. Il y a dans cette épaule une désarticulation visible qui peut être pour vous un cas nouveau, mais qui n'en sera pas un pour M. Flaubert.

— Vous avez raison, fit-il avec un véritable soulagement; mais, je vous prie, ne contez pas cette histoire dans le pays, on dirait que nous sommes deux imbéciles.

— *Deux!* lui dis-je, c'est peut-être beaucoup.

Il comprit, sourit, et me tendit la main en me remerciant de l'avoir aidé à se tirer d'un cas embarrassant.

La malade, trois jours plus tard, revenait de Rouen avec son épaule parfaitement remise par M. Achille Flaubert, le frère du romancier, et je suis resté toujours depuis l'ami du cantonnier.

A suivre. EUGÈNE NOEL.

SUR UN DESSIN DU PORDENONE.

Tome XLV, 1877, page 132.

Il nous a paru difficile de bien déterminer le sujet de ce dessin, où l'on voit un homme chassé d'un temple. Un de nos fidèles lecteurs nous communique aujourd'hui l'explication suivante :

La scène serait empruntée au chapitre IX de l'Évangile selon saint Jean. Les pharisiens interrogent un aveugle-né, qui persiste à proclamer sa guérison miraculeuse malgré les menaces et les injures. On le chasse de la synagogue.

Les deux hommes qui discutent au pied des degrés de la synagogue, semblent prononcer ces paroles de l'Évangile :

« 8. Or, les voisins, et ceux qui l'avaient vu auparavant demander l'aumône, disaient : N'est-ce pas là celui qui était assis et qui mendiait? Les uns disaient : C'est lui.

» 9. Les autres disaient : Non, c'en est un qui lui ressemble. Mais lui disait : C'est bien moi. »

Par la baie ouverte, on aperçoit l'apôtre saint Jean, avec l'Aigle, qui est son attribut iconographique traditionnel. Le Pordenone, en représentant l'auteur du récit évangélique, a voulu sans doute donner par ce symbole l'explication de son dessin.



UN RHINOCÉROS EN FRANCE

Au dix-huitième siècle.

On a déjà dit dans ce recueil (1) que les exhibitions de rhinocéros, en Europe, furent de véritables événements, et que l'histoire les compte.

Ces mots n'ont rien d'exagéré, car on ne saurait se faire une idée de l'étonnement et de l'enthousiasme provoqués par l'arrivée dans nos régions d'un de ces monstrueux et si étranges animaux.

Celui qu'on fit voir en 1749 à la foire Saint-Germain passionna tellement les Parisiens, qu'en cette année la mode fut toute au rhinocéros. Disons en passant que cet animal, qu'on voulait conduire en Italie, se jeta dans la mer, où il se noya.

Il est tout naturel qu'en présence d'un pareil engouement l'on ait multiplié l'image de l'étonnant pachyderme.

Le plus souvent, c'est à la porte de sa baraque que l'on vendait le portrait de la bête qu'on venait d'admirer.

Nous possédons une de ces gravures d'une exécution assez soignée.

On lit sur la marge supérieure de l'estampe :

« Véritable rhinocéros vivant que l'on voit à la foire de Saint-Germain. »

Au premier plan de l'image, le rhinocéros. Au deuxième plan, à droite : combat d'un rhinocéros contre un éléphant; à gauche, dans un port, le vaisseau qui doit amener en Europe l'animal prodigieux.

(1) T. XIX, p. 148.

Au centre de la marge inférieure, le portrait du capitaine Douwemont Vander-Meer, commandant du navire; et de chaque côté du portrait, une notice sur l'animal ou *monstre* (*sic*).

« A Paris, chés Charpentier, rue Saint-Jacques au Coq, avec permission et privilège du Roy. »

Une note manuscrite, qui se trouve au-dessous de cette légende, est ainsi conçue :

« Cet animal arriva à Dijon le douzième may 1749, et je fus le voir avec ma famille, le vendredi après la Pentecôte, 23e may de la même année; il était logé au faux-bourg Saint-Nicolas. »

Nous conservons aussi dans notre collection une réduction très artistique du *monstre,* en faïence fine (terre de pipe), qui a dû être exécutée à Paris, dans la manufacture du Pont-aux-Choux.

En 1749, ce même rhinocéros eut les honneurs d'une médaille coulée en souvenir de son passage à Strasbourg.

Voici la description de cette médaille, dont un exemplaire a été vendu à l'hôtel Drouot, au mois de novembre dernier :



Médaille au rhinocéros, frappée à Strasbourg en 1749.

Rhinocéros debout, à droite. Dans le lointain, une forêt. Au-dessus, le soleil et des nuages.

A l'exergue : « Strasbourg, 1749. 1 D. Kamm. »

» ℟ Dieser | Rhinoceros | ist. 1741 durch den |
» capitain Daudimont | von der Meer aus Benga-
» len | in Europa gebracht und ist | im Jahr 1741
» alses 8 1/2 Jahr | alt. war. 12 schuh lang und |
» 12 schuh dick und 5 schuh 7 zol. | hoch gewest
» es frist taglich | 60 ℔ her V 20 ℔ 1 brod V savft
» 14 eimer | Wasser. »

Étain. Diamètre, 38 millimètres.

Dr Louis Marchant.



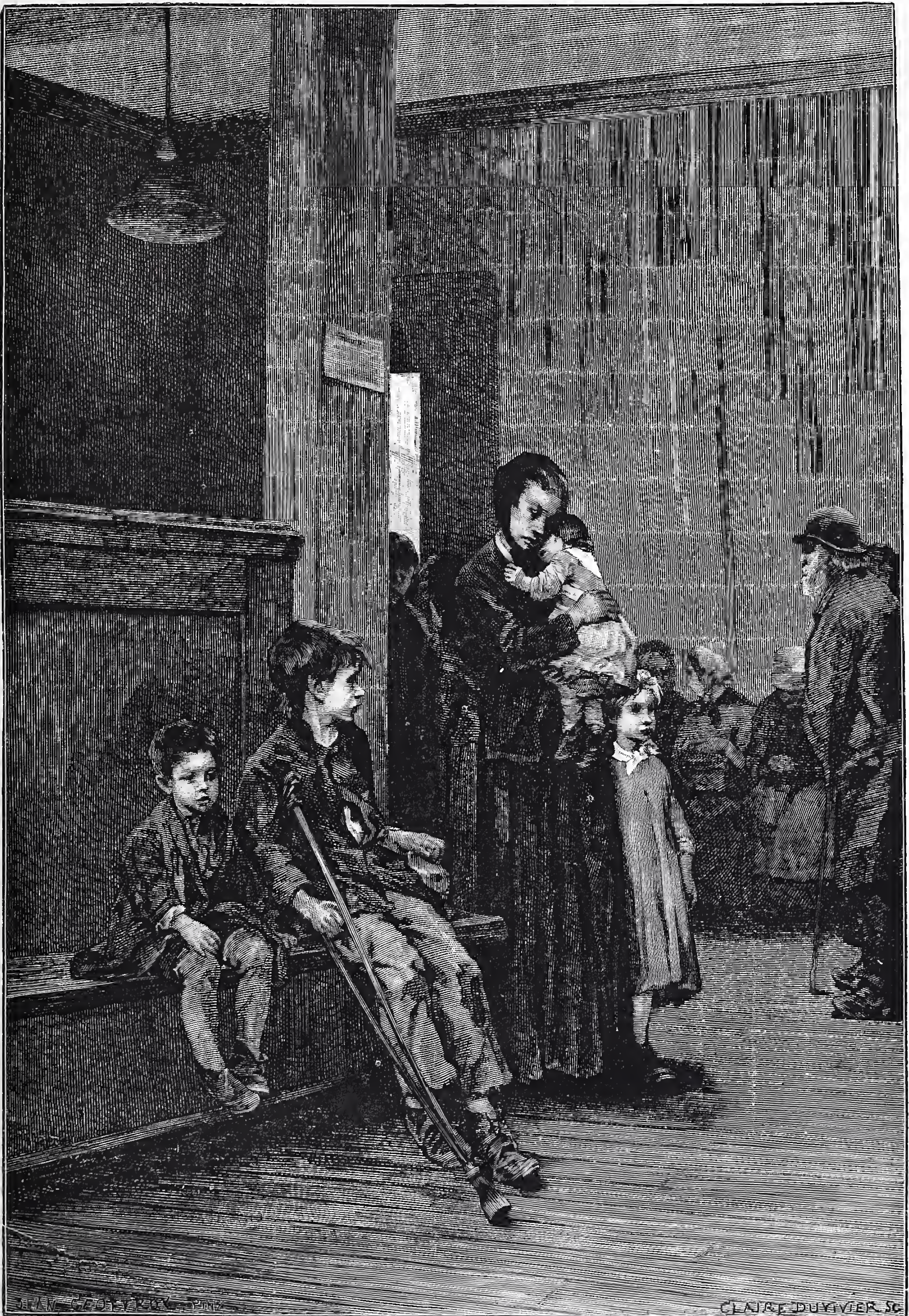
L'Amour du beau.

L'amour du beau est sans contredit la plus belle de nos inclinations; c'est le principe de nos plus nobles sentiments; c'est une espèce de feu sacré qui nous élève toujours en haut pour nous réunir à sa source. Le père André.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

VOYAGE DE NOCES.

NOUVELLE.



Les Infortunés, peinture par Jean Geoffroy.

M. et Mme de Clerbois étaient arrivés la veille à Paris; mariés depuis huit jours, ils commençaient leur voyage de noces. On devait s'arrêter quelque temps à Paris, et puis aller en Italie, ou en Algérie, ou en Espagne, ou ailleurs; on a le choix quand on possède une bourse bien garnie et qu'on n'a rien à faire. Monsieur était sérieux, comme il convient à un homme qui s'essaye au métier de mentor; madame était joyeuse comme un oiseau échappé de sa cage, ou comme une pensionnaire libérée. Il y avait à peine deux mois, en effet, qu'elle avait quitté sa pension et sa robe d'uniforme, pour venir chez son tuteur, qui avait arrangé son mariage avec M. de Clerbois. Maintenant elle commençait le voyage de la vie comme on commence un voyage de plaisir, en faisant des projets à la douzaine. On les réaliserait ou on ne les réaliserait pas, n'importe! on aurait toujours eu le plaisir de les faire.

Pour le moment, elle ordonnait, et M. de Clerbois obéissait; il l'écoutait, content de la trouver si gaie, étudiant son caractère dans ses étonnements, dans ses saillies, dans ses désirs, dans les opinions qu'elle exprimait. Il ne la connaissait pas encore beaucoup; il savait qu'elle avait de l'esprit, et dans diverses circonstances il s'était convaincu qu'elle avait bon cœur; cela suffisait pour qu'il n'eût pas d'inquiétude sur l'avenir.

— Nous verrons ceci, et puis ceci, et puis cela, disait-elle; nous irons ici, nous irons là; je grille de voir l'Opéra et le Théâtre-Français, et d'entendre les concerts du Conservatoire. Où joue-t-on *Carmen?* j'ai chanté des morceaux de *Carmen* qui sont charmants : vous me mènerez entendre *Carmen*, n'est-ce pas? Quand nous aurons bien voyagé et vu beaucoup de choses, nous choisirons l'endroit où nous devons demeurer; car il faut bien demeurer quelque part. Paris me ravit! il faudra avoir un appartement à Paris; nous nous y amuserons tout l'hiver, et au printemps nous irons voir pousser les feuilles à Clerbois, ou chez moi, à Montsablon; quand il fera très chaud, nous partirons pour le bord de la mer; et puis nous voyagerons en automne. Je crois que ce sera très bien arrangé comme cela. Il faudra qu'on s'amuse beaucoup chez nous, qu'on joue la comédie, qu'on fasse de la musique, des dîners sur l'herbe. Pas trop de chasse; les chasseurs rentrent fatigués, et le soir ils ne sont bons qu'à dormir. Oh! les jolies statuettes! arrêtons-nous pour les voir. Comme c'est charmant, Paris! on ne peut pas faire dix pas sans rencontrer quelque chose de joli.

Mme de Clerbois babillait ainsi au bras de son mari, en errant à l'aventure dans les rues; car elle n'avait pas voulu prendre de voiture, sous prétexte qu'il faut aller à pied pour tout voir. Comme elle n'était jamais venue à Paris, tout y était nouveau pour elle, et c'était charmant, disait-elle, de voir les choses curieuses à mesure qu'elles se présentaient, sans combiner de programme. Elle allait donc, s'arrêtant à un magasin de nouveautés ou d'objets d'art, visitant une église, entrant dans un musée, et enchantée de tout ce qu'elle voyait.

Sa fantaisie lui fit prendre une rue solitaire.

— Cela nous changera un peu, dit-elle à son mari.

Peut-être commençait-elle à être fatiguée de la foule et du bruit.

— Maman, j'ai faim! dit tout à coup presque à son oreille une voix d'enfant, plaintive et gémissante.

Mme de Clerbois se tourna vivement. Une femme, misérablement vêtue, passait, portant dans ses bras un enfant chétif et pâle; c'était lui qui se plaignait de la faim. La pauvre femme pencha son visage vers lui et l'embrassa tendrement; puis elle sourit à une petite fille de sept ou huit ans qui marchait auprès d'elle, en la tenant par son tablier. Son sourire était si triste que Mme de Clerbois en eut envie de pleurer. Elle mit la main à sa poche pour chercher son porte-monnaie; mais un nouveau regard à la pauvre femme l'empêcha de lui offrir une aumône : elle n'avait pas du tout l'air d'une mendiante. Elle marchait vite, d'ailleurs, et elle avait déjà dépassé Mme de Clerbois, qui la vit s'arrêter au bout de la rue, pousser une porte et entrer dans une maison. Presque au même moment, la même porte se rouvrit et laissa sortir un vieillard qui marchait à pas indécis, conduit par un chien qu'il tenait en laisse. Puis le choc d'une béquille fit retentir le pavé, et deux jeunes garçons, dont l'un était boiteux, vinrent, eux aussi, pousser la même porte, qui ne restait jamais close deux minutes de suite, tant elle livrait passage à de nombreux allants et venants, tous pauvres et souvent infirmes.

— Quelle est donc cette maison-là? demanda Mme de Clerbois à son mari.

Il lui montra du bout de sa canne un écriteau noir enchâssé dans la muraille, et elle lut : *Bureau de bienfaisance.*

— Ah! dit-elle, pensive. Elle s'arrêta, regarda un instant la porte; puis, entraînant son mari :

— Entrons là! reprit-elle d'un ton décidé.

— Quelle fantaisie! répondit-il en riant.

Il la suivit pourtant, et les clients du bureau de bienfaisance furent bien étonnés de voir arriver parmi eux une belle jeune femme en élégante toilette. Mais elle ne songeait guère à ce qu'ils pouvaient penser d'elle; elle regardait ces femmes assises sur un banc, attendant leur tour, ces vieillards, ces enfants aux figures chétives; elle n'avait jamais vu tant de misères réunies. Le garçon boiteux s'était assis, il avait l'air fatigué; son petit frère était près de lui; la femme que Mme de Clerbois avait suivie était là aussi : son enfant, intimidé de se voir en si nombreuse compagnie, n'osait plus se plaindre tout haut, mais la faim se lisait sur son visage et sur celui de la mère encore plus.

Mme de Clerbois resta là, regardant et écoutant. Chacun des misérables s'approchait à son tour d'un large guichet, donnait quelques explications, et s'en allait emportant un secours, des bons de pain,

de bouillon, de charbon; ils se hâtaient de sortir, et la jeune femme pensa que tous avaient sans doute laissé au logis des affamés qui les attendaient.

— Maman, j'ai faim! murmura en pleurant l'enfant de la pauvre femme que Mme de Clerbois avait suivie : sa faim était plus forte que sa timidité.

— Chut! mon chéri; tu auras du bon lait tout à l'heure! répondit sa mère en le serrant tendrement contre elle. Son tour était venu; elle alla recevoir son aumône, et sortit.

— Pauvre mère! dit Mme de Clerbois à son mari. Suivons-la; je voudrais voir où elle va.

Elle n'alla pas loin; à la première crémerie, elle entra, fit servir à ses deux enfants du lait chaud et du pain, et les regarda manger du même air que si elle se fût rassasiée elle-même. Elle ne mangea rien pourtant, et dès que les petits eurent fini, elle reprit sa route.

Mme de Clerbois serra le bras de son mari :

— Je voudrais bien lui parler... je n'ose pas... Parlez-lui, vous, mon ami, je vous en prie!

— Vous êtes une bonne petite femme, ma chère... mais je suis tout aussi embarrassé que vous, je vous assure... Bah! un homme doit être brave... Madame!... Madame! s'il vous plaît! Voilà ma femme qui désirerait vous parler.

La pauvre femme s'arrêta tout étonnée.

— Qu'y a-t-il pour le service de Madame? Madame a-t-elle de l'ouvrage à me donner?

— Oui! c'est cela! répondit vivement Mme de Clerbois.

Seulement, comme elle ne savait pas quel ouvrage elle pouvait lui donner, elle balbutia, devint rouge comme une pivoine, et finit par lui dire d'un air confus :

— Non! ce n'est pas cela... c'est-à-dire, je ne demande pas mieux que de vous donner de l'ouvrage... mais je vous ai suivie parce que le petit disait qu'il avait faim... cela m'a fait de la peine... j'aime beaucoup les enfants.

— Que Dieu vous en donne, Madame, vous n'aurez pas le chagrin de les entendre crier la faim! repartit la pauvre femme. Moi, il n'y a pas longtemps que j'ai ce chagrin-là; c'est depuis que mon mari est malade... Ils disent que c'est Paris qui ne lui vaut rien; il se guérirait à la campagne; mais nous ne pouvons pas y aller... Je fais de la lingerie; mais on ne gagne guère à ce métier-là, et pour nourrir quatre personnes... Le bureau de bienfaisance m'aide un peu; mais c'est si peu!

— Est-ce que vous demeurez loin d'ici?

— Non, Madame; tout près, dans cette grande maison que vous voyez là-bas, au bout de cette petite rue... Nous avons une chambre bien claire au cinquième, et de bons voisins... c'est tout ménages d'ouvriers aux étages d'en haut, et on s'aide un peu entre soi.

— Je voudrais aller chez vous : voulez-vous?

— Oh! Madame, c'est si haut!

— Si haut? Je monte très bien les étages, je vous assure. Allons chez vous, Madame. Vous me montrerez vos ouvrages, et nous conviendrons de ce que vous ferez pour moi.

— Je croyais que nous devions aller visiter l'École des beaux-arts, interrompit M. de Clerbois en souriant.

— Plus tard, plus tard; nous avons le temps. Venez d'abord avec moi.

Il la suivit, il monta avec elle les cinq étages d'une grande maison d'ouvriers; sur tous les paliers des portes s'entr'ouvraient, des têtes curieuses apparaissaient; des enfants ébouriffés, en train de jouer sur les marches de l'escalier, se rangeaient d'un air ébahi pour laisser passer la belle dame, et on les entendait chuchoter :

— Où va-t-elle? elle est avec Mme Martin!

Mme Martin, donc, introduisit ses visiteurs dans une chambre aussi propre que pauvre. Elle leur offrit deux de ses quatre chaises de paille, et montra à Mme de Clerbois des échantillons de sa couture. La jeune femme venait de lui commander une douzaine de bonnets du matin dont elle n'avait que faire, lorsqu'on frappa à la porte, et un petit garçon entra.

— S'il vous plaît, madame Martin, pourriez-vous nous prêter un tire-bouchon? Au bureau, on a donné à Gabriel un bon pour une drogue qui lui fera du bien; mais nous ne pouvons pas déboucher la bouteille.

— Voilà, mon petit Tom. N'oublie pas de le rapporter.

L'enfant partit, et Mme Martin se crut obligée d'expliquer à ses visiteurs que ce petit vivait seul avec son frère Gabriel, un garçon de seize ans, un si brave garçon! Il servait de père et de mère au petit depuis qu'ils étaient orphelins, et il avait bien de la peine à gagner leur vie à tous les deux, quoiqu'il fût bon ouvrier cordonnier; mais il était souvent malade, le pauvre enfant!

— Il est boiteux, ajouta-t-elle, et il se fatigue beaucoup à marcher, de sorte qu'il attrape sans cesse des refroidissements. Vous l'avez peut-être vu, Madame? Il était avec nous au bureau de bienfaisance.

— Pauvres enfants! dit Mme de Clerbois tout émue. Y a-t-il longtemps qu'ils sont orphelins?

— Un an; voilà un an que la mère est morte, mais ils n'avaient plus de père depuis longtemps. On les a aidés dans la maison, vous pensez! les voisins gardent le petit quand Gabriel est obligé de sortir sans lui, car il ne veut pas le laisser courir les rues; il a peur que l'enfant fasse de mauvaises connaissances. Il l'envoie à l'école depuis la rentrée, et le petit apprend très bien; seulement, que deviendrait-il si son frère mourait? et il n'est pas fort, le pauvre Gabriel! vous ne lui donneriez pas quatorze ans. Paris ne lui vaut rien, à lui non plus... c'est comme mon mari.

Elle regarda tristement du côté du lit où gisait le malade.

— Quel est le métier de votre mari? demanda la jeune femme.

— Il est charron, Madame. Il gagne d'assez bonnes journées; mais l'ouvrage ne donne pas toujours, et la vie est chère ici. Ah! si nous connaissions un petit endroit où il pourrait se placer! mais on ne peut pas s'en aller à l'aventure, on risquerait de mourir de faim.

— Mais si on lui trouvait de l'emploi dans un bourg, où vous pourriez vous occuper, vous aussi, est-ce que cela vous conviendrait? interrompit M. de Clerbois.

— Ah! je crois bien, Monsieur! les enfants seraient si heureux à la campagne!

— Bien : j'y penserai. Voici de quoi acheter l'étoffe des bonnets de ma femme; maintenant, nous allons vous laisser soigner votre malade.

— C'est vrai, dit Mme de Clerbois toute confuse, je vous fais perdre votre temps. Au revoir, Madame Martin; nous reviendrons.

Les deux époux reprirent leur promenade; mais la jeune femme restait silencieuse. Son mari la laissa quelque temps livrée à ses pensées; enfin il lui dit doucement :

— Eh bien, nous ne faisons donc plus de projets? Où en étions-nous? aux dîners sur l'herbe, je crois!

Elle secoua la tête.

— Je pensais, dit-elle, qu'au lieu de semer l'argent sur les grandes routes, nous pourrions arranger un petit paradis quelque part... à Montsablon, ou à Clerbois, n'importe. Je voudrais y faire venir ces pauvres gens qui sont si malheureux à Paris, et leur y procurer de l'ouvrage; ils se guériraient, et ils seraient heureux. Ne pensez-vous pas ce serait charmant?

— Je le pense si bien que je vais m'informer des talents de Martin et du jeune Gabriel pour voir si je peux les placer à Clerbois. Il y a là un vieux charron à qui un bon ouvrier serait bien utile, et il n'y a pas de cordonnier du tout : les gens du pays portent leurs chaussures à réparer à la ville, à quatre lieues.

— Oh! la bonne idée! Il faudra voir s'il y a de la place pour d'autres pauvres gens, et nous dirons à Mme Martin de nous en chercher.

— Elle n'aura pas de peine à en trouver; mais n'allons pas si vite; il faudra les choisir, et ne prendre que d'honnêtes gens.

— Oh! sans doute. Alors nous irons vivre à Clerbois; nous ferons bâtir une école, nous nous occuperons des pauvres, nous marierons les jeunes filles, nous ferons soigner les malades, les vieillards, enfin nous ferons tout le bien possible. Comme nous serons heureux au milieu de tous ces gens qui nous aimeront!

— Pour cela, ma chère, il ne faudrait pas trop y compter; les hommes sont rarement reconnaissants. Mais n'importe! on a toujours eu le plaisir de leur faire du bien, et je vais m'occuper de votre petite colonie.

— Tout de suite, n'est-ce pas? tout de suite! les pauvres gens n'ont pas le temps d'attendre.

— Et notre voyage?

— Après; nous aurons toujours le temps de voyager!

Voilà quinze ans que M. et Mme de Clerbois sont mariés, et ils n'ont pas encore trouvé le temps de faire leur voyage de noces. Mais tout le pays qui entoure Clerbois est peuplé de gens qu'ils ont arrachés à la misère, et qui vivent heureux et élèvent leurs familles au grand air, dans la saine et fortifiante liberté de la campagne. Mme Martin et sa fille font toute la lingerie du bourg, et occupent plusieurs ouvrières; M. Martin a succédé au vieux charron. Gabriel est toujours boiteux, mais sa santé s'est raffermie. Il a commencé par travailler humblement dans le vieux, et remettre des pièces aux souliers des villageois; il s'est par la suite élevé jusqu'au neuf, et il chausse tous les pieds des environs, y compris ceux du château. Son frère Tom est son meilleur ouvrier. Mme de Clerbois jouit pleinement du plaisir de faire du bien. Elle est bénie à dix lieues à la ronde; et son mari se plaît à lui dire :

— Je vous fais amende honorable, ma chère; j'ai parlé comme un vieux sceptique, mais j'étais dans la plus complète de toutes les erreurs quand je vous ai avertie de ne pas compter sur la reconnaissance humaine.

Mme J. Colomb.

LA TROMPETTE MARINE.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

... Il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique, et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis ou tous les jeudis.

M. JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité en ont?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Sans doute. Il vous faudra trois voix : un dessus, une haute-contre, et une basse, qui seront accompagnés d'une basse de viole, d'un téorbe (1), et d'un clavecin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritournelles.

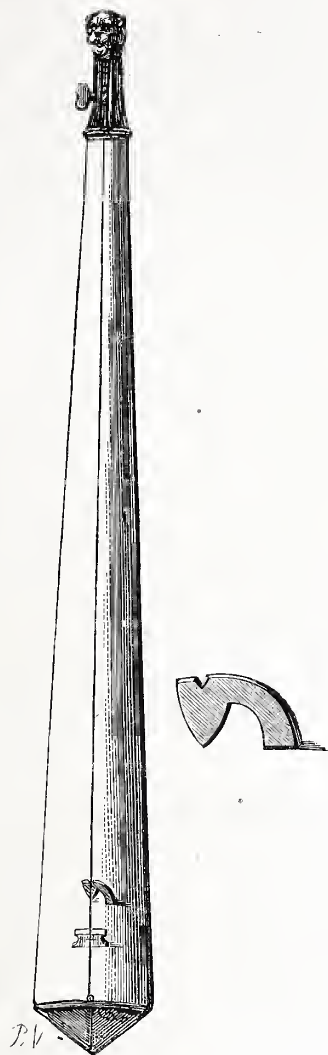
M. JOURDAIN.

Il y faudra mettre aussi une trompette marine. La trompette marine est un instrument qui me plaît, et qui est harmonieux...

En entendant ou lisant ces dernières lignes du commencement de l'acte II du *Bourgeois gentilhomme*, combien de personnes n'ont-elles pas dû se demander ce que pouvait être une trompette

(1) Grande guitare à dos courbé avec beaucoup de cordes.

marine : une conque sans doute, ou un instrument à vent en affectant la forme? Nullement. C'était un instrument à corde, antique et grotesque, à peine



Trompette marine. — D'après l'ouvrage du P. Mersenne intitulé : *l'Harmonie universelle* (1636).

tolérable en plein air, et dont les mendiants jouaient parfois dans les rues. Cependant la bande des grandes écuries la faisait aussi entendre dans certains concerts de la cour, avec les trombones (saquebutes), les hautbois, les cornemuses et les cornets. Rien de plus simple que cet instrument depuis longtemps hors d'usage : ce n'était qu'une longue et grosse corde à boyau tendue sur une étroite caisse sonore, de forme triangulaire, parfois percée à sa table de quelques trous. Cette corde passait en bas sur un chevalet qui, n'étant fixé à la table que par un de ses pieds, frottait de l'autre sur un petit carré de verre placé dessous. L'archet, vigoureusement manié, faisait vibrer la corde, branler le chevalet et grincer le verre. Quelle harmonie ce devait être! Quelquefois on ajoutait deux ou trois autres cordes sous la grosse ou dans l'intérieur de la caisse. Il n'y avait guère là de quoi charmer les oreilles. Il faut supposer cependant que certains artistes savaient tirer quelque bon parti de ce singulier instrument; car il était répandu par toute l'Europe, et on raconte qu'en 1674 il obtint un grand succès populaire dans une taverne de Londres. On conserve, comme curiosités, plusieurs trompettes marines, à Paris, au Musée du Conservatoire national de musique. [1]



Musicien jouant de la trompette marine. — D'après une miniature du manuscrit des *Chroniques de Froissart*, de la fin du quinzième siècle.

SE SOUVENIR.

Voyez p. 53, 75, 93, 114 et 149.

XVII

L'ami du cantonnier! c'est le titre, cher monsieur Charton, le titre très honorable que j'ai osé m'attribuer en terminant ma précédente causerie. Ce titre, aujourd'hui, m'inspire tant de réflexions, qu'il me fera, pour cette fois encore, ajourner la pisciculture.

L'Ami du cantonnier! j'ai quelque temps hésité à prendre cette qualification, et ne m'y suis décidé qu'en me redisant vingt fois à moi-même que, dans mon village, je n'ai pas été seulement l'ami du cantonnier; je l'ai été du tailleur de grès, du peintre François Leblanc, du facteur rural, du meunier mon voisin et de sa vieille mère; j'ai été l'ami, le confident, presque le confesseur d'un vacher aveugle qui, dans les bois du Tot, à Terrier-

[1] Voy., dans le tome VIII de l'œuvre de Molière (édition des *Grands écrivains de la France*), la note de la page 68, et le savant livre de M. Vidal, *les Instruments à archet*.

Coquard et à la Robinette, m'attendait au passage pour me conter, avec les siennes, les histoires de tout le pays. Quelles séances de gaudisseries gauloises et que d'éclats de rire avec cet aveugle, aveugle de naissance, qui n'en fut pas moins l'une des créatures les plus franchement gaies que j'aie rencontrées, et qui plus d'une fois néanmoins m'attendrit jusqu'aux larmes... J'ai été l'ami même du pauvre *Lolot*, un idiot, bien vu et bien venu de tout le pays. On lui avait bâti une maisonnette au milieu des bois de Clères, et même on l'avait marié avec une pauvre fille qu'il aimait, idiote comme lui. Ils eurent une belle demi-douzaine d'enfants. Il en portait toujours un ou deux sur son dos et dans ses bras en parcourant le pays. Il ne demandait rien et tous lui donnaient. Il disait quelquefois, en montrant son aîné qui trottait devant ou derrière :

— *C'est à moi, Monsieur, ce beau tit garçon-là!...*

J'ai été l'ami d'un autre idiot, gardeur de vaches lui aussi, qui n'avait de conversation qu'avec ses bêtes. Le matin, dès l'aube, il les conduisait aux champs, en leur chantant sur un air plein de mélancolie et d'adoration : *V'la l'solè! V'la l'solè!* (Voilà le soleil!) J'ai raconté dans *la Campagne* l'histoire de ce pauvre d'esprit, qui mourut plutôt que de dénoncer un cheval qui lui avait donné un coup de pied.

J'ai été l'ami, et même un peu l'élève en histoire naturelle du père Capron, le tisserand éleveur d'abeilles, apprivoiseur de bêtes, cultivateur d'œillets et très grand philosophe... J'ai été l'ami, j'ai été l'admirateur de Madelon Finet, noble vieille, restée fille et simple et bonne, et devenue comme une providence pour tous les malades pauvres.

Il est rare, cher Monsieur, qu'un habitant de la ville devienne l'ami du paysan. Le paysan n'a pour le citadin que méfiance ; dès qu'il le voit paraître, il se renferme en lui-même, se pelotonne, se hérisse, et l'on n'a plus devant soi qu'un niais; mais, je l'ai dit ailleurs, faire le niais et ne pas l'être, c'est la joie, c'est le triomphe du paysan; c'est son secret de toujours dépister, attraper et jouer le citadin. Aussi, moi, n'étais-je pas un citadin, j'étais le petit fieux à Marianne Thirel, j'étais du pays, pardine! On m'y avait vu gamin courir les champs et naviguer en baquet sur la rivière avec les gars du Tot et de Cordelville; j'étais du pays et j'en parlais la langue, j'en portais le costume : blaude bleue, sabots ou gros souliers.

Et voilà comment, sans le vouloir, cher monsieur Charton, sans y penser, sans m'en douter, je devins une singularité pour les amis de la ville, qui tous, excepté Dumesnil, avaient prédit que je mourrais d'ennui au village. Eh! je m'y refaisais et m'y sentais renaître. Cela ne m'en donnait que plus un air phénomène aux yeux des amis rouennais et parisiens. Michelet, en plein Collège de France, avec les exagérations de langage qui lui étaient familières dans la bienveillance, crut, en parlant aux jeunes de Paris, devoir faire ce portrait d'un jeune de village (hélas! j'avais déjà trente et un ans; c'était le 30 décembre 1847). Michelet commença donc sa leçon en ces termes :

« Messieurs,

» *Il ne faut qu'un grand caractère.* C'est ce que m'écrivait, il y a quelques jours, du fond d'une campagne, un jeune homme, un ami, qui s'entretient parfois avec moi par écrit de notre situation morale. Personne n'a le coup d'œil plus juste, parce que personne n'a une âme plus saine. Il vit là gai et fort, tout seul, dans une profonde culture de l'âme, culture originale, populaire et savante, entre les livres et les paysans, paysan lui-même, parlant à tous la langue et les idées de tous, apprenant avec tous, courant la campagne en sabots, Molière en poche ou Rabelais... »

Oh! que de choses aujourd'hui me font sourire, cher monsieur Charton, dans cet éloge dithyrambique, et qui sans doute vous feront sourire vous-même!... Quelques mots néanmoins de ces lignes un peu emphatiques sont d'une entière vérité et m'ont toujours profondément touché : « ... Paysan lui-même, parlant à tous la langue et les idées de tous, apprenant avec tous... »

Cette leçon de Michelet fut du petit nombre de celles qu'il a lui-même publiées, et ce fut la dernière qu'on lui permit de faire. Dans la semaine qui suivit, aux premiers jours de janvier 1848, son cours fut fermé.

J'étais donc redevenu paysan ; mais quoi de plus naturel? Mon père, ma mère, n'étaient-ils pas aussi des paysans? Avions-nous autres ascendants que ruraux? Eh! vraiment, toute notre parenté n'était que de charretiers, bergers, rouliers, jardiniers, toiliers, charpentiers et petits fermiers. Tous venaient de plain-pied chez nous, et rien, ni dans l'ameublement, ni dans les usages, ni dans le langage, ne troublait leurs habitudes : on s'appelait *man cousin, me n'oncle,* et l'on buvait à la santé, en trinquant, le petit cidre de famille.

Voilà comment j'appris à connaître les paysans et à les aimer de tout mon cœur. J'étais de leur clan; ils vivaient avec moi de leur vraie vie.

Comprenez bien, cher monsieur Charton, qu'il n'y eut de ma part aucun mérite à cela. Les circonstances avaient tout fait. On m'a toujours beaucoup surpris et quelquefois attristé, lorsqu'on a cru à la ville que je me faisais une pose de défendre les paysans. On oubliait ou l'on ne savait pas que ma mère avait été laitière, mon père ouvrier toilier, plusieurs de mes oncles charretiers de ferme, terrassiers, messagers, colporteurs de village... Devais-je et pouvais-je renier ma famille?

Tout cela a-t-il été sans inconvénients dans ma vie? Oh! non. J'avais pris et je conserve encore en partie, même au milieu de la ville, la sauvagerie du paysan. J'ai comme lui à l'endroit de l'habitant des villes la défiance qui tant de fois (et j'en rougis) m'a rendu injuste envers d'honnêtes gens,

Je n'étais, je ne suis encore nulle part plus heureux qu'au milieu des bois, et volontiers, si j'avais un arbre à ma disposition avec un escalier commode pour y monter mes soixante-sept ans, on me verrait passer comme autrefois des demi-journées caché dans le branchage au milieu des oiseaux et des insectes, restés, eux aussi, mes amis.

Le cinquième des sergents de la Rochelle, celui qui ne fut condamné qu'à deux ans de prison, L.-S. Lefèvre, qui depuis a écrit l'Histoire de la célèbre conspiration, avait pris à Rouen la direction d'une imprimerie où j'eus occasion de faire sa connaissance. Il me raconta au Tot, en 1848, peu de jours avant sa mort, une histoire qui me fit grande impression, parce qu'elle eût pu être la mienne. Un de ses anciens amis, Parisien comme lui, s'était avisé de se faire berger, et comme il n'entendait absolument rien à la bergerie, n'ayant jamais vu de bergers qu'à l'Opéra, il fut bien vite remercié de ses soins par le cultivateur qui d'abord l'avait accepté. Ne voulant pas rentrer à la ville, il se mit à vivre dans les bois, à la façon des anciens ermites. Mais dans quelle misère il y tomba! Lefèvre en fut informé et lui fit aussitôt proposer un emploi dans son imprimerie; mais l'autre, en vrai sauvage, lui fit cette réponse : *Y a-t-il des forêts dans votre imprimerie?*

Le malheureux mourut de sa misère ou plutôt de sa folie.

Cette histoire, racontée par l'excellent Lefèvre, me vint, je l'avoue, très à propos, inspirer la sage réflexion qu'il faut se méfier de ses fantaisies même les plus innocentes, et bien prendre garde de les suivre trop loin.

Je n'en étais pas, certes, à cette sauvagerie maladive; mais dans les dispositions où je me trouvais alors, qui eût jamais pu croire qu'un jour je deviendrais, cher monsieur Charton, un de vos collaborateurs, et que j'allais être bientôt rédacteur à l'un des grands journaux de province? Il y avait si loin, ce semble, de l'ermitage du Tot à la rédaction du *Journal de Rouen!* Le trajet cependant s'en fit de façon toute naturelle, et je dirais (si vous me permettiez cette mauvaise plaisanterie) qu'il se fit tranquillement par eau, c'est-à-dire par la pisciculture.

A suivre. EUGÈNE NOEL.

LE SYLLABAIRE ILLUSTRÉ DE JEAN DE BARROS.

La Cartinha de 1539.

— C'est une grande chose et bien simple en sa fécondité que d'avoir enseigné à lire à nos enfants, rien d'abord qu'en leur montrant de petites images qui éveillent leur curiosité; mais sait-on d'une façon positive à quelle époque a pris naissance cette heureuse invention si utile, me disait naguère un doux et savant vieillard, grand collecteur de méthodes pédagogiques, grand chercheur de moyens mnémoniques, pour activer les mémoires de ces pauvres petits, qu'on entend pleurer, au lieu de les voir sourire, quand on leur montre l'A b c? J'ai consulté vainement sur ce fait, ajouta-t-il, Claude Duret, du dix-septième siècle, Hervas, l'érudit linguiste, le docte Peignot qui a réuni tant d'alphabets, en y joignant Fournier son prédécesseur... sans compter le *Quadrille des enfants* par Berthaud, réimprimé en 1783 par le sieur Alexandre. Ils n'en disent mot.

— La chose en soi, lui répondis-je, n'est pas nouvelle cependant, mais elle était trop simple apparemment pour ne pas être oubliée. C'est, en 1539, un grand écrivain portugais qui en fut le vulgarisateur si même l'idée première ne vint point de lui. Il voulut ainsi être utile à l'enfance, et cela bien des années avant qu'il eût fait connaître l'Asie à l'Europe et que la Vaticane lui eût dressé un buste commémoratif qu'on place à côté de celui de Camoëns...

— Jean de Barros est connu du monde entier, s'écria mon interlocuteur, et la magnificence de son style fut appréciée de tout le seizième siècle... mais jamais son humble méthode pour apprendre à lire ne fit partie de mes collections.

— Par une raison excellente, lui répondis-je, c'est que *la Cartinha* (ce syllabaire) était devenue à la longue introuvable, et qu'elle eût disparu à tout jamais, comme il en advient presque toujours lorsqu'il s'agit de livres d'étude confiés à de jeunes enfants [1], si les religieux de la Chartreuse d'Evora ne l'avaient fait réimprimer vers la fin du dix-huitième siècle, en 1785. C'est encore, sous cette forme dernière, un livre rare, qu'un zélé bibliophile m'a fait parvenir de Porto, où l'on a eu quelque peine à le découvrir aujourd'hui.

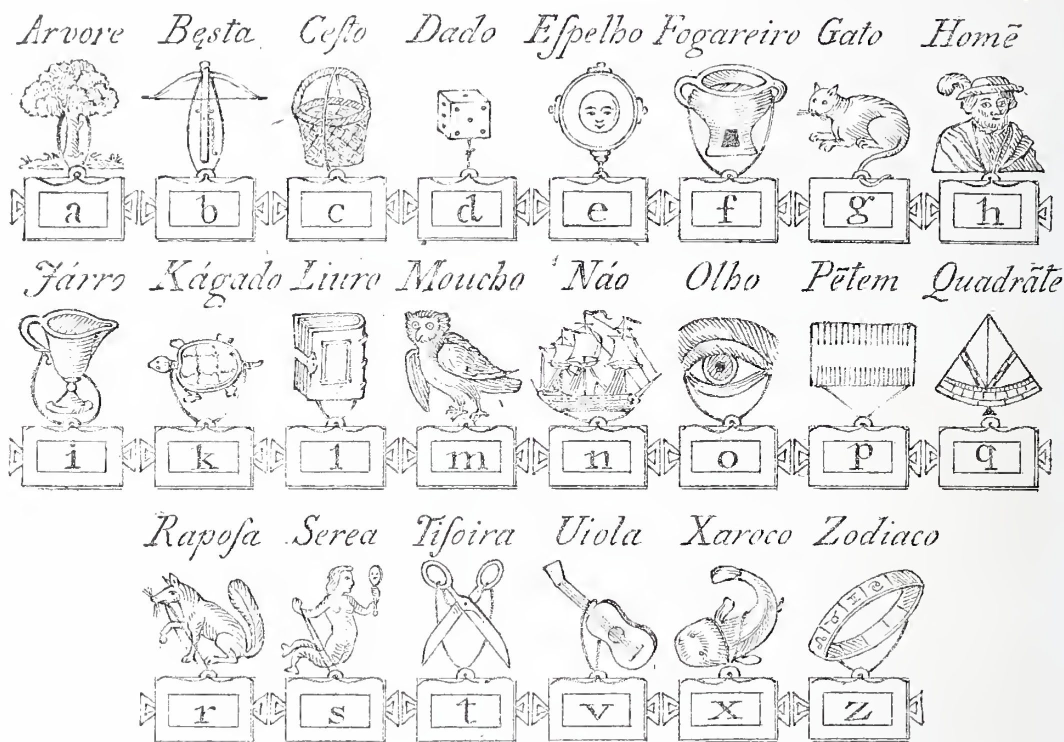
Dans ce syllabaire à images les figures n'ont qu'une analogie lointaine avec celles qu'il est facile de remarquer en certains livrets de nos écoles livrés encore aux petits enfants. Celui dont Barros est l'auteur fut exécuté à l'époque où il était simplement page de la Chambre royale (*moço da Camara*), et fut destiné primitivement à l'éducation du jeune D. Philippe, cinquième fils du roi Jean III, qui mourut précisément le 29 avril 1539, au moment même où le petit livre qu'on lui destinait venait de sortir de la presse.

Le deuil de la cour n'arrêta pas le zèle du jeune page, qui devait être douze ou treize ans plus tard un grand historien : dès 1540, il publia sa Grammaire portugaise, devenue aussi rare que la Cartinha; ce livre précieux, qu'on réimprimera sans

[1] Pour n'en offrir qu'un seul exemple, le Donat des écoles, cette Grammaire latine copiée sur celle d'Ælius Donatus, précepteur de saint Jérôme, que tout écolier du seizième siècle ne pouvait manquer d'apporter avec lui pour suivre les exercices scolaires, a été nécessairement réimprimé par millions, et cependant un exemplaire de la première édition est devenu une curiosité introuvable. — Dans un autre ordre d'idées, on ne saurait oublier non plus ce que nous avons dit à propos du pâtissier Elzevier, dont l'unique exemplaire connu a dépassé en vente le prix de 5 000 francs (voy., aux Tables, *les Ennemis des livres*).

doute, vient d'être analysé d'une façon aussi inattendue qu'intéressante par M. Brito Aranha, auquel on doit le onzième tome du vaste Dictionnaire bibliographique portugais de feu Innocencio da Sylva, que continue le gouvernement portugais avec une judicieuse libéralité.

Nous n'en dirons pas davantage ici sur la petite curiosité scolaire que nous avons pu faire reproduire, grâce à la science obligeante de M. Augusto Allen; mais il est nécessaire que le lecteur soit prévenu qu'au seizième siècle l'alphabet portugais ne comptait que vingt-deux lettres, et que la lettre I remplaçait fréquemment le J. En dehors de cette explication indispensable, nous ne ferons pas l'injure à nos lecteurs de leur traduire en français les notules portugaises dont chaque lettre est munie à sa partie supérieure, et qui ont dû varier à l'infini selon les nations européennes qui, à partir du milieu du seizième siècle, ont cru devoir employer ce procédé de mnémonique enfantine, appliquée en tant de lieux divers! Ici l'analogie qui existe entre les deux langues fera disparaître toute difficulté d'interprétation. Il y a néanmoins quelques-unes de ces appellations qui



Alphabet portugais du seizième siècle, par Jean de Barros.

exigent peut-être une explication sommaire. *Besta*, rappelant une arme de trait qu'on appelle chez nous arbalète, vient à merveille après la lettre A. Il y en a quelques-unes qui s'écrivent aujourd'hui bien différemment de ce qui avait lieu au temps de Barros. *Cagado* (tortue) s'écrivait par un K. *Moucho*, chat-huant, sert avec justesse d'interprétation à la douzième lettre. *Raposa* (renard) est ici à sa place, ainsi que *Serea*, la syrène des vieilles chansons portugaises. Quant au mot *Xarôco* (baudroie), désignant ce poisson bien connu sur tout le littoral du Portugal, l'orthographe moderne l'a transformé en *enxarrôco*.

Somme toute, le vieil A b c de Barros semble être surtout un A b c de marin; son vaisseau paré de ses voiles, son demi-cercle et son zodiaque, forment pour ainsi dire ici un triple blason, dont le souvenir rappela longtemps à l'enfance les trois héros de la mer : Gama, Albuquerque et Jean de Castro.

Ferdinand Denis.

LA CROIX DE COUCHEY

(Cote-d'Or).

La croix du cimetière de la petite commune de Couchey (Côte-d'Or), située à 6 kilomètres de Dijon [1], a été classée au nombre des monuments historiques par arrêté du 28 mai 1883.

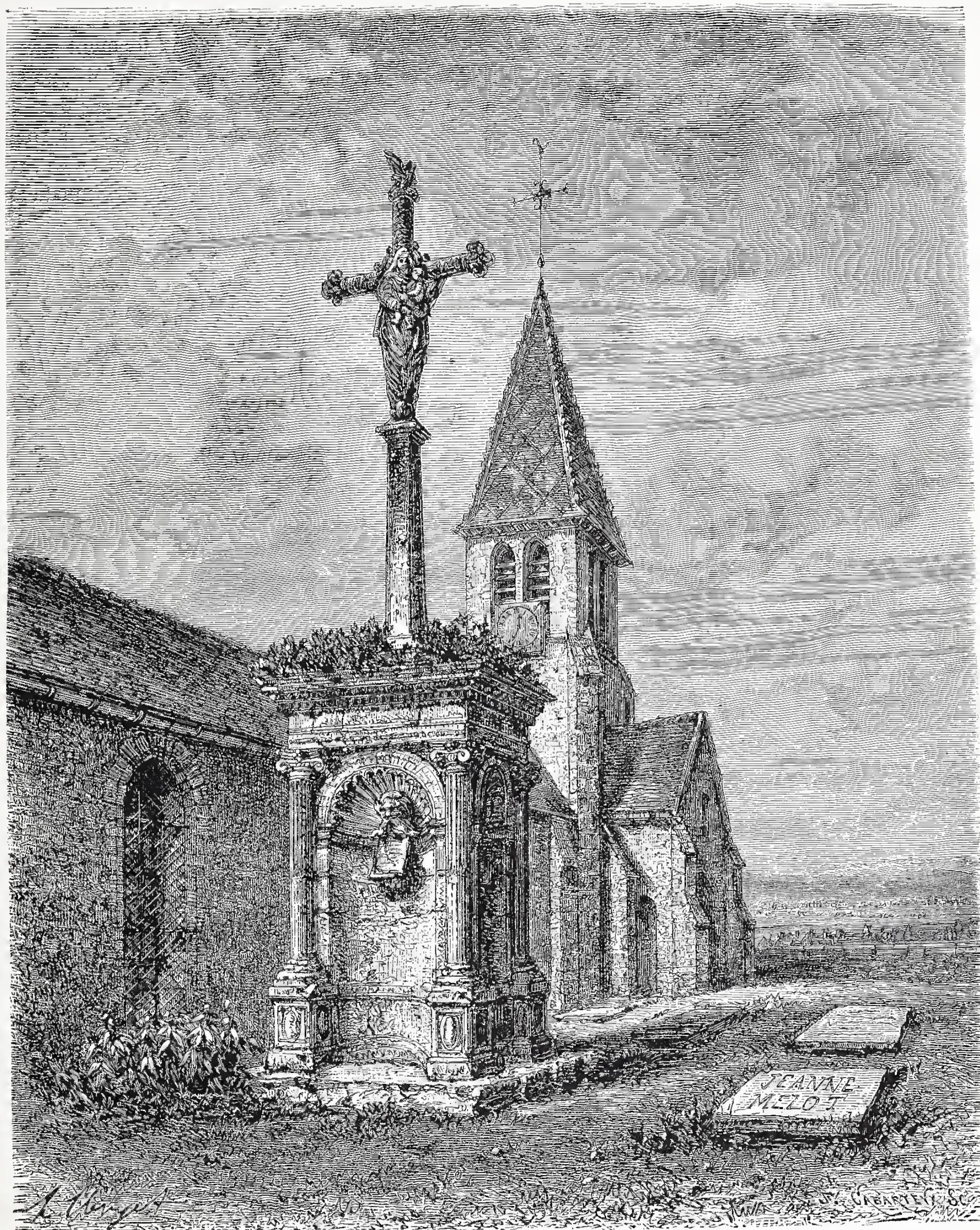
Cette croix, qui date du seizième siècle, est intéressante par sa disposition et l'élégance de sa sculpture. Elle se compose d'un large soubassement carré où sont creusées quatre niches semi-circulaires; les angles sont décorés par des colonnes ioniques. Les niches sont terminées par une voussure en forme de coquille, et ornées au centre de figures et de cartouches. Dans l'une de ces niches, on remarque un cul-de-lampe formant pupitre.

La partie inférieure de la croix a été reconstruite au commencement de notre siècle. La partie haute,

[1] On compte à Couchey 1 600 habitants.

du seizième siècle, présente une double face : d'un côté le Christ, presque de grandeur naturelle, en croix, et de l'autre la Vierge debout. Les bras de la croix sont décorés de fleurons formés de feuillage, et la partie haute est surmontée d'un pélican. Le groupe, en pierre blanche, est devenu, avec le temps, d'un noir d'ardoise.

Cette croix fut élevée aux frais d'un seigneur de



La Croix de Couchey, canton de Gevrey-Chambertin (Côte-d'Or). — Monument historique.

Couchey, maître Étienne Sayne, conseiller royal au parlement de Dijon. A cette occasion, le cardinal de Givry, évêque de Langres, écrivit à maître Sayne une lettre, datée du palais de Gurgius, le 4 avril 1554, où il le félicita et où il accorda cent jours d'indulgences aux fidèles qui visiteraient la croix le vendredi saint et aux fêtes de la Résurrection et de la Nativité.

CONSTITUTION DES CORPS.

ATOMES. — MOLÉCULES.

Les philosophes de tous les temps se sont occupés de la question de savoir si les corps sont divisibles à l'infini, ou si l'on doit les regarder comme composés d'*atomes*, c'est-à-dire de particules élémentaires extrêmement petites et indivisibles.

La division de la matière par des moyens méca-

niques a certainement des limites; mais ces procédés, tout à fait grossiers, ne peuvent servir à résoudre la question de l'atome. Pilez, broyez une substance avec tout le soin possible; passez la poudre au tamis le plus fin, et regardez-la ensuite au microscope : ce sont des blocs anguleux, inégaux, semblables aux cailloux que l'on met en tas le long des routes.

On arrive cependant déjà par ces moyens à un état de division qui paraît incroyable. Prenez une de ces feuilles d'or battu que l'on emploie pour la dorure; il vous sera facile de la découper en parcelles tellement ténues qu'on en ferait des millions avec l'or contenu dans une pièce de 5 francs.

La dissolution dans l'eau et les liquides permet d'obtenir facilement un état plus grand encore de division. Une parcelle de fuchsine, pouvant tenir sur la pointe d'une aiguille, dissoute dans un peu d'esprit-de-vin et versée ensuite dans deux ou trois litres d'eau, suffit pour donner à toute la masse une teinte rose parfaitement sensible. Quelle quantité de fuchsine contient une goutte de cette eau? Il est plus facile de le calculer que de s'en faire une idée.

Doublez, triplez le volume de l'eau dans lequel la fuchsine est délayée; l'état de division de celle-ci sera-t-il doublé ou triplé? On ne saurait l'affirmer et conclure à l'infinie divisibilité de la matière. Il est fort possible, en effet, que le nombre des parcelles de fuchsine soit limité quoique fort grand, que ces parcelles soient distinctes les unes des autres, et qu'en augmentant de plus en plus le volume du liquide, on ne fasse qu'accroître leur distance. Un liquide paraît coloré lorsqu'il tient en suspension des particules colorées, isolées les unes des autres; et sa coloration ne prouve pas l'existence de la matière colorante dans toutes ses parties, si petites qu'elles soient.

Ce n'est pas dans cette voie qu'il faut s'engager pour résoudre la question de la divisibilité de la matière : les agents mécaniques sont insuffisants pour les expériences, aussi bien que le microscope comme moyen d'observation. Si l'atome existe, il échappe par sa ténuité à toutes nos investigations; mais cette ténuité extrême ne suffit pas pour prouver son indivisibilité. Notre esprit arrivera difficilement à concevoir qu'une particule de dimensions finies soit cependant tellement petite qu'elle cesse, par cela seul, d'être partageable.

L'atome est indivisible, dit-on, parce qu'il est un être élémentaire, une sorte d'individu ayant des caractères spéciaux : pour chaque corps simple, il a un poids déterminé et peut-être des dimensions particulières. Les corps sont formés d'atomes, comme un sac de blé est composé de grains, une armée de soldats. — La matière considérée d'une manière abstraite est-elle ou non divisible à l'infini? — Il me semble difficile de l'établir par le seul raisonnement; mais ce que je sais, c'est qu'un morceau de fer est composé d'atomes de fer, le soufre d'atomes de soufre, l'hydrogène d'atomes d'hydrogène. Ce que je puis démontrer, c'est l'existence de ces individus matériels.

Il en existe de deux sortes : les molécules et les atomes. Tout le monde connaît les cristaux de sucre : assez gros dans le sucre candi, très petits dans le sucre en pains, ils ont tous la même figure; les angles que leurs facettes forment entre elles sont mathématiquement égaux dans deux cristaux quelconques. Il en serait de même pour les cristaux de sel de cuisine, le cristal de roche, les cristaux de neige. La forme des cristaux, variable d'un corps à l'autre, est absolument constante dans une même substance. Toutes les parcelles de neige sont des étoiles dont les rayons se coupent sous des angles de 60 degrés : les fleurs qui se produisent en hiver sur nos vitres, celles dont Tyndall a montré l'existence dans un bloc de glace, ont la même disposition. Chaque substance, en un mot, a une forme cristalline, une figure qui permet de la reconnaître. Elle la reprend d'elle-même, quand elle se solidifie avec une lenteur suffisante.

Comment expliquer cette constance de formes? Comment comprendre que de la matière s'accolant à de la matière le fasse suivant certaines lois géométriques, et de manière à aboutir fatalement à une forme déterminée d'avance? Il faut nécessairement admettre que le corps est constitué, non d'une matière infiniment divisible, mais de parcelles ayant une forme déterminée qui les oblige à se grouper de telle façon et non de telle autre.

L'observation suivante ne laisse d'ailleurs aucun doute à cet égard. Brisez un cristal à coups de marteau, vous le voyez se diviser de lui-même en parcelles de forme régulière et déterminée. Un morceau de sel gemme se casse en petits fragments dont les faces sont parfaitement planes, polies et perpendiculaires les unes sur les autres; de telle sorte qu'il se réduit en morceaux de plus en plus petits, mais toujours cubiques. Le même effet s'observe sur le diamant; seulement, les morceaux obtenus ont alors la forme d'octaèdres. Cette propriété des cristaux, désignée sous le nom de *clivage*, nous permet ainsi de découvrir aisément la forme de leurs molécules constitutives.

Telle est la molécule physique : ce n'est pas l'atome, car elle est évidemment divisible. Le sucre contient trois éléments différents que l'on peut séparer par l'analyse : du charbon, de l'hydrogène et de l'oxygène; la molécule de sucre est donc certainement partageable en charbon, hydrogène et oxygène. La molécule de glace est également composée de deux espèces d'atomes, les uns d'hydrogène, les autres d'oxygène, puisque ce sont les éléments constitutifs de l'eau. La molécule physique est un groupe, une famille, une tribu peut-être. Dans les corps composés, chaque molécule renferme des atomes de diverses natures, des individus de nationalités différentes; la molécule des corps simples est formée d'atomes identiques. Mais, dans un même corps, chaque molécule est

constituée identiquement de la même manière, par un même nombre d'atomes disposés de la même façon.

Arrivons à l'atome, et, pour démontrer son existence, il est tout naturel de baser nos raisonnements sur les corps dans lesquels les chimistes ne trouvent qu'une seule espèce de matière, sur les corps simples, indivisibles déjà sous le rapport chimique. Examinons comment ils se comportent en s'unissant entre eux, et dans quelles proportions peut se faire cette union qui donne naissance aux corps composés.

Une comparaison rendra plus claire la solution de ce problème difficile.

Supposons qu'une personne ait à sa disposition de l'or et de l'argent et qu'elle veuille payer certaine somme avec ces deux métaux réunis. Il est certain que si l'or et l'argent qu'elle possède sont infiniment divisés, elle pourra les associer en toutes proportions et former ainsi telle somme qu'elle voudra.

Admettons au contraire que son or soit en pièces de 20 francs et son argent en écus de 3 francs : elle payera aisément 23 francs, 26 francs, 29 fr., etc.; mais jamais elle ne pourrait, avec ces pièces, payer 22 ou 25 francs, 22 fr. 95 cent. ou 23 fr. 5 cent. Les sommes qu'elle pourra faire avec des pièces d'or et d'argent seront déterminées et invariables; il lui sera absolument impossible d'en faire d'autres, quelque voisines qu'elles soient des premières. Si donc je sais qu'une personne peut, avec l'or et l'argent qu'elle a en poche, payer toute somme possible, j'en conclus que cet or et cet argent sont infiniment divisés; mais si je reconnais qu'elle peut payer seulement certaines sommes fixes, ayant entre elles des rapports faciles à saisir, je suis certain que l'or et l'argent sont sous forme de pièces de monnaie indivisibles. Je pourrai même découvrir la valeur de ces pièces, rien qu'en connaissant les sommes qu'elle peut payer exactement, et celles qui ne peuvent l'être.

C'est en l'examinant de cette façon que la question de l'existence des atomes peut être résolue. La matière est-elle indéfiniment divisible, les corps simples doivent s'unir et se combiner entre eux en toutes proportions : le nombre des composés formés par deux corps simples sera infiniment grand, et la composition de ces corps variera de l'un à l'autre par degrés insensibles. Si, au contraire, il existe des atomes, si la matière est formée de parcelles indivisibles, comme les pièces de monnaie dont nous parlions tout à l'heure, il est évident que deux corps simples se combineront seulement dans des proportions fixes et invariables : le nombre de leurs composés sera limité, et la composition de ceux-ci changera de l'un à l'autre sans intermédiaires. Examinons, analysons tous les composés connus, et nous voyons que les choses se passent toujours de cette dernière façon : donc les corps sont formés de particules que tous nos moyens d'action ne parviennent pas à diviser.

Mais on peut aller plus loin. Sans espérer découvrir jamais les dimensions et les poids absolus des atomes, on arrive à trouver leurs poids relatifs, en discutant les résultats des analyses et en comparant les proportions invariables suivant lesquelles les corps se combinent [1]. Les résultats obtenus, déduits de considérations purement chimiques, permettent d'établir une relation entre les phénomènes les plus divers, et de déterminer les propriétés qui font de l'atome un individu matériel.

Prenez des poids de chaque corps simple proportionnels à ceux de leurs atomes respectifs, vous trouverez qu'il faut dépenser la même quantité de chaleur pour les échauffer d'un même nombre de degrés. La conclusion est évidente : — un atome, quelle que soit sa nature, doit absorber toujours autant de chaleur pour s'échauffer d'un degré.

Un grand nombre de corps simples peuvent être obtenus à l'état de gaz ou de vapeur. Si l'on détermine les poids d'un même volume de ces vapeurs ou de ces gaz, si différents d'ailleurs par leurs propriétés, on les trouve proportionnels aux poids des atomes. Il en résulte que des volumes égaux de tous les corps simples, à l'état gazeux, contiennent le même nombre d'atomes. Ces derniers y sont, par conséquent, à la même distance les uns des autres, circonstance qui explique deux propriétés fondamentales des gaz. Ils se dilatent de la même quantité quand on les échauffe également; leurs volumes se réduisent de quantités égales quand on les soumet à des compressions égales : ce qui revient à dire que, dans tous ces gaz, les atomes, placés à la même distance, s'écartent ou se rapprochent de quantités égales sous l'influence de la chaleur ou de la pression.

L'ensemble de ces propriétés, inexplicables dans l'hypothèse de l'infinie divisibilité de la matière, et qui sont une conséquence nécessaire de la théorie atomique, peut être regardé comme une démonstration de l'existence de l'atome. Principe constitutif des corps, être vivant, pour ainsi dire, si la vie est le mouvement, il passe d'un corps à l'autre et produit par ses combinaisons leur infinie va-

[1] Citons comme exemples les combinaisons que forment entre eux l'oxygène, l'hydrogène et l'azote; elles fournissent à l'analyse les résultats suivants :

1° Protoxyde d'azote. .	28 d'azote et	16 d'oxygène.
Bioxyde d'azote . . .	28	32
Acide azoteux. . . .	28	48
Acide hypoazotique .	28	64
Acide azotique. . . .	28	80
Acide perazotique . .	28	96
2° Ammoniaque.	14 d'azote et	3 d'hydrogène.
3° Eau oxygénée	1 d'hydrogène et	16 d'oxygène.
Eau	2	16

Compositions d'où l'on déduit les poids relatifs des atomes : hydrogène 1, oxygène 16, azote 14. Ces nombres sont confirmés par l'analyse des composés que forment ces trois corps avec les autres éléments et par l'ensemble de leurs propriétés.

riété, sans cesser d'être lui-même immuable et indestructible. (1)

E. Lefebvre,

Professeur de physique au lycée de Versailles.

L'OMBLE-CHEVALIER.

Quel est le touriste ou le voyageur qui, en s'arrêtant à Vevey, Genève ou Lausanne, n'ait eu l'occasion de se récrier, à la table d'hôte, sur la délicatesse de la *féra?* Un obligeant voisin de table lui aura dit que, durant son séjour sur les bords du lac, on lui en servira presque tous les jours, et que l'excellent poisson à chair blanche pointillée de rouge appelé féra est très répandu dans le lac Léman. Si, piqué de curiosité, il ouvre le magnifique volume de l'Association zoologique du Léman, M. Lunel, dans son « Histoire naturelle des poissons du bassin du Léman », lui apprendra que la *féra,* à laquelle Jurine a donné le nom de *Coregonus fera*, est, avec la *gravenche* ou féra blanche (*Coregonus hiemalis* Jurine) et l'*omble-chevalier,* une des spécialités du lac de Genève. La féra lui aura de la sorte permis de faire la connaissance, en dehors de la table d'hôte, d'un poisson très remarquable par ses mœurs et la beauté de sa livrée, l'*omble-chevalier*.

L'*omble* ou l'*ombre-chevalier,* à laquelle Linné donna le nom de *Salmo umbla*, Siebold et Valenciennes celui de *Salmo salvelinus,* est un poisson de la famille des Salmonidés. Son nom d' « omble » lui vient sans doute du nom d'*ambla*, qu'on lui donne à Vevey, par exemple; quant à celui d'ombre, c'est probablement une corruption d'*omble*, ou peut-être un emprunt à la dénomination du poisson appelé Ombre (*Thymallus*), qui tire son nom, dit-on, de ce que la vitesse de ses mouvements est aussi rapide que l'apparition d'une ombre. En tout cas, cette étymologie ne serait guère applicable à l'omble-chevalier, dont les mouvements sont au contraire très lents.

L'omble-chevalier porte encore, dans les différents pays où on l'a trouvée jusqu'à présent, les noms vulgaires de Saumon Salvelin, Charr en Angleterre, Salmling, Ritter, Rothforelle, Rotheli, etc. On la pêche surtout dans le lac Léman, mais elle se trouve également, quoique en moins grand nombre, dans les lacs d'eau douce de la Suisse, de la Bavière, de l'Angleterre et de l'Écosse, et, d'après Cuvier et Valenciennes, jusque dans le Groenland, où elle est commune dans les lacs et à l'embouchure des fleuves. Les Groenlandais l'appellent *Ekalluk kerleriksok,* et la mangent fumée ou séchée avec une espèce de lichen. Sa peau est utilisée. Ils en font des sachets et même des voiles pour leurs bateaux. Enfin, l'omble est appréciée depuis longtemps dans le nord de l'Italie sous le nom de *carpione,* à cause de la délicatesse de sa chair.

Nous allons décrire ce poisson d'après M. Lunel, qui en a donné deux fort beaux dessins dans l'ouvrage cité plus haut.

La longueur du corps chez le jeune est de 250 millimètres; chez l'adulte, de 740 millimètres; la hauteur maximum, de 43 millimètres chez le premier et de 210 millimètres chez le second; l'épaisseur du corps, de 31 millimètres chez le jeune et de 103 millimètres chez le poisson parfait. Ces différences de dimensions accusent un certain polymorphisme qui devient tout à fait remarquable quand on examine des individus de sexe, d'habitat et de station différents.

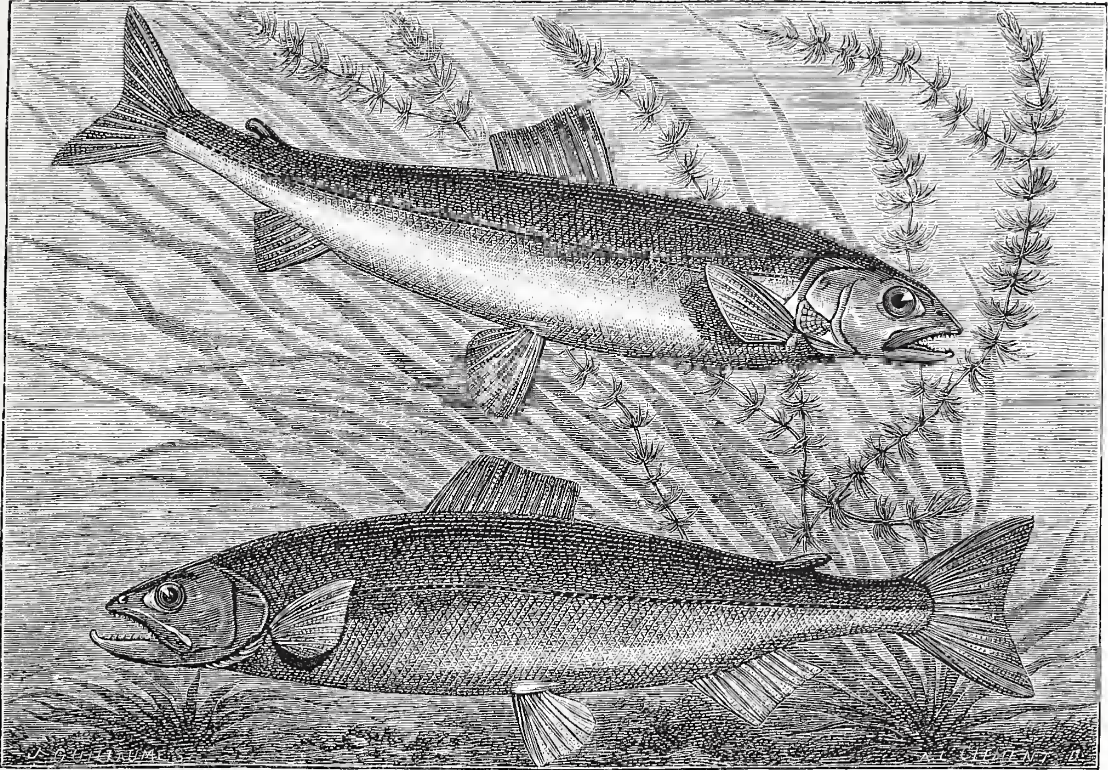
Ainsi, au fur et à mesure que ce poisson avance en âge, il change pour ainsi dire de forme: sa tête s'allonge et devient plus conique; il grandit en hauteur; la queue, d'échancrée qu'elle était, devient presque carrée, et les mâles deviennent *béeards* (on appelle ainsi des poissons dont la mâchoire inférieure s'allonge et se recourbe en une espèce de crochet qui se loge dans une fossette correspondante de la mâchoire supérieure). La langue est garnie de trois ou quatre dents crochues, dirigées en arrière. Le jeune ressemble à la truite, mais à une truite gracieuse et élégante. De tous les poissons du lac de Genève, c'est celui qui l'emporte par la beauté de ses nuances. L'extrême petitesse et l'éclat métallique des écailles de sa carapace, luisante, argentée, nacrée, comme vernissée; les qualités excellentes de sa chair rougeâtre, grasse, délicate, en font le phénix des hôtes du Léman. Le dessus de la tête et le dos sont d'un gris jaunâtre à reflets bleus. Souvent aussi la tête est d'un bleu noirâtre à reflets de saphir. Les flancs sont argentés, toutes les parties inférieures blanches. L'iris de l'œil est blanc, mêlé d'or et sablé de noir. Les nageoires dorsale, anale et ventrale sont d'un gris jaunâtre, clair et transparent, la nageoire caudale gris noirâtre, et les pectorales d'un jaune clair uniforme. Mais c'est à l'époque du frai que le poisson met sa plus belle robe. Pareil aux fleurs qui étalent au soleil et devant leurs visiteurs ailés, les insectes, leurs plus éclatantes nuances, pareil encore aux oiseaux qui se parent de leurs plus beaux atours pour leur noce, l'omble-chevalier revêt ses couleurs de fête et devient dès lors admirable. Tout son corps s'illumine d'une belle couleur jaune-orange, chatoyante et luisante. Cette coloration se communique même aux intestins et à la cavité abdominale.

Les pêcheurs du lac assurent, à tort comme on l'a démontré, que cette brillante livrée ne serait que l'effet d'un accident, et qu'elle proviendrait du séjour des ombles près d'une carrière de tuf à l'époque du frai.

Les mœurs de l'omble-chevalier ne sont pas moins intéressantes. Ces poissons se tiennent ordinairement à des profondeurs de 200 mètres environ, et ne remontent plus haut que vers le mois

(1) Cette opinion rencontre des contradicteurs. L'atome n'est, suivant eux, qu'une hypothèse utile.

de février pour déposer leurs œufs. Ils choisissent pour leur progéniture de préférence un endroit caillouteux ou rocailleux garni de quelque végétation. Pour allécher en quelque sorte leurs futures victimes, certains pêcheurs, en Allemagne, leur préparent un terrain convenable pour la ponte en déchargeant, à des endroits où les poissons ont l'habitude de frayer, des bateaux remplis de cailloux et de blocs de pierres. Sur le lac de Genève, l'endroit le plus recherché par l'omble pour la ponte est la pointe d'Ivoire, sur la rive gauche. Comme ces poissons vivent la plupart du temps à de très grandes profondeurs, il n'est pas étonnant que l'époque du frai soit celle choisie pour la pêche et l'endroit le plus riche précisément celui où se fait la ponte. Les femelles sont très fécondes. M. Lunel a compté jusqu'à 4 108 œufs dans une femelle qui pesait 4 kilogrammes. L'incubation dure de 65 à 70 jours. Après l'éclosion, les jeunes poissons gagnent les profondeurs pour ne reparaître plus haut que quand ils ont acquis assez de force et de taille pour affronter les combats et les



L'Omble ou Ombre-Chevalier.

dangers. L'omble-chevalier est carnivore : elle se nourrit de vers, d'insectes, de mollusques et surtout de poissons. Aussi l'amorce du pêcheur est-elle la féra ou la gavrenche de petite taille. On pêche dans le Léman au grand filet ou *senne*, au tremaillet, au troublot et au filet dormant. Les plus beaux poissons capturés atteignent 7 à 8 kilogrammes. L'omble ne s'engage ni dans les affluents, ni dans les défluents du lac. Pendant vingt-cinq ans, on n'a capturé qu'un seul exemplaire dans le Rhône supérieur.

L'omble-chevalier se refuse à vivre en captivité, même dans une eau vive et courante. Elle se couvre de moisissures et, chose curieuse, ne tarde pas à perdre la vue. Jurine, qui observait un certain nombre de ces poissons en captivité, les vit tous devenir aveugles au bout d'un mois. En ayant disséqué quelques-uns, il trouva que le cristallin de l'œil était devenu opaque et offrait par places une couleur laiteuse.

On sait que la pression augmente considérablement au fur et à mesure qu'on pénètre dans l'eau. A tous les êtres vivants qui habitent les grandes profondeurs des lacs ou des mers il faut une organisation spéciale pour pouvoir supporter ces pressions auxquelles ne résisteraient pas, par exemple, nos poissons de rivière. Les belles découvertes zoologiques que M. Alph. Milne-Edwards vient de faire à bord du *Talisman* et du *Travailleur* sur la faune des grandes profondeurs de la mer nous renseigneront sans doute mieux à cet égard. Or, on a remarqué que les ombles capturées à une assez grande profondeur et remontées vivement à la surface de l'eau offraient un curieux phénomène de ce genre : l'abdomen était gonflé, ballonné, comme insufflé d'air. Par suite de la forte diminution de pression, l'air de la vessie natatoire s'était dilaté, et celle-ci avait repoussé une partie des intestins et la paroi abdominale. Voilà de petits faits qui démontrent de grandes et universelles lois. Cette simple observation, rapprochée du drame qui, à 7 000 mètres d'altitude dans les airs, a coûté la vie à deux

martyrs de la science, Sivel et Crocé-Spinelli, vient à l'appui de cette réflexion, que souvent les petites découvertes dévoilent de grandes lois.

G. Capus.

LE CARNET D'UN VOYAGEUR.

Suite et fin. — Voy. p. 101.

XXII

Quelques pages du docteur Crevaux, l'intrépide et consciencieux explorateur de l'Amérique équatoriale, si cruellement massacré par les Indiens Todas du Chaco, au commencément de 1882 [1], compléteront utilement ces notes. Elles montreront le voyageur à l'œuvre, au milieu des difficultés, des fatigues et des dangers de sa tâche.

Il est dans sa pirogue, descendant une rivière.

« Nous nous mettons en route vers sept heures; je m'installe sur mon petit banc, ma boussole d'embarcation en face de moi, mon cahier de notes sur les genoux. J'inscris le tracé de la route au fur et à mesure que nous avançons; ce travail ne me laisse de répit que lorsque la rivière suit un long trajet en ligne droite...

» Je suis bien aise de me reposer un peu, car je n'ai jamais fait un travail plus pénible que le relevé de cette rivière. Obligé de sauter de mon hamac à cinq heures et demie du matin, j'ai dû rester chaque jour douze heures exposé à l'ardeur d'un soleil équatorial, occupé constamment à relever des angles et à dessiner les moindres accidents de terrain. Apatou [2] m'a secondé dans ce travail : je lui montrais un grand arbre, je le relevais à la boussole, et Apatou le fixait jusqu'au moment où nous passions devant. De cette façon je ne puis m'égarer dans les points de repère...

» Ces troubles ne m'empêchent pas de faire mes observations quotidiennes. La hauteur du soleil à midi et à quatre heures me permet d'établir la position du lieu...

» Nous nous arrêtons sur des roches granitiques situées au milieu de la rivière, dans un endroit bien découvert où je voudrais observer une occultation d'étoile qui doit avoir lieu vers minuit. Ne voulant pas m'endormir de peur de manquer le moment favorable, je passe mon temps à prendre du café et à fumer des cigarettes, tantôt me promenant sur les roches, tantôt m'asseyant dans mon hamac...

» N'ayant pu observer mon occultation, je prends une hauteur de lune, aidé par Saba : il m'éclaire avec une bougie qu'il est obligé d'approcher très près pour que je puisse lire les divisions très fines de mon instrument. Deux fois il met le feu à ma longue chevelure, qui me préserve des insolations en regardant le soleil, mais qui me gêne considérablement pour les observations nocturnes...

» Les évolutions sont si rapides, que je n'ai pas le temps de me retourner; je franchis l'obstacle en lui tournant le dos avec mon cahier sur les genoux et la boussole à la main. J'ai une telle confiance dans mon patron de canot, que je ne vois aucun danger dans cette descente vertigineuse. »

Le voici maintenant à terre :

« Nous nous arrêtons à midi et demi après avoir fait quatorze mille cent pas. Ce chiffre m'est indiqué par l'instrument nouveau appelé podomètre que je porte suspendu au mollet [1]...

» Au total, de l'Oyapock au Rouapir, nous avons fait 156 000 pas indiqués par les oscillations du podomètre. En estimant la longueur du pas moyen à 70 centimètres, cela fait une distance de 110 kilomètres que nous avons parcourue dans une marche effective de trente-cinq heures (environ 3 kilomètres à l'heure)...

» Mon meilleur baromètre, qui au sommet du pic indiquait 727 millimètres, en marque 733, ce qui ferait une différence de hauteur d'environ 60 mètres entre le sommet du pic et la roche Yauar...

» Nous avons fait dans la journée 24 400 pas, dont 2 000 en fausse direction, pour visiter le pic qui sépare le bassin de l'Oyapock de celui de l'Amazone...

» A huit heures un quart nous rencontrons la crique Leblond, qui a une largeur de huit mètres sur une profondeur d'un mètre cinquante. Mes baromètres anéroïdes indiquent 750 millimètres de pression, c'est-à-dire une hauteur d'environ 100 mètres au-dessus du niveau de la mer...

» Le baromètre indique 745 millimètres, tandis qu'à Cotica, lieu déjà élevé, il était à 755. Ces dix millimètres de différence indiquent que je suis à cent mètres plus haut que dans le pays des Bonis.

» D'ici à l'Amazone la distance ne doit pas être plus grande que de Cotica à la mer. L'élévation de la rivière étant presque double, j'aurai à franchir deux fois plus d'obstacles sur un même parcours. Une chute de deux mètres est capable de briser mon embarcation, et il en faut beaucoup pour descendre une hauteur que j'estime à 180 ou 200 mètres. Je prévois des dangers beaucoup plus grands que tous ceux que nous avons affrontés...

» Le succès de ma mission est assuré; je n'ai plus qu'à effectuer mon retour, en relevant le tracé de la rivière à la boussole, et en prenant des hauteurs de soleil dans les points principaux... Mais voilà que le vent se déchaîne subitement, des vagues se lèvent, nous embarquons de l'eau à couler bas. Nous revenons à la rive pour bien arrimer les bagages, et puis nous mettons le cap droit au

(1) J. Crevaux, *Voyages dans l'Amérique du Sud, 1876-1881* (Paris, 1883, grand in-4°), *passim*. Crevaux et son équipage, composé de dix-neuf personnes, furent massacrés non loin de l'embouchure du Pilcomayo, rivière de 400 lieues de cours, qui sort des Cordillères et va se jeter dans le Paraguay.

(2) Nègre fidèle et dévoué serviteur du docteur Crevaux dans ses voyages, mais qui, par suite de circonstances que nous ne connaissons pas, ne l'accompagnait pas dans le dernier; il est aujourd'hui employé dans un établissement de la Guyane.

(1) Voy. cet instrument dans notre t. XLIII, 1875, p. 188.

travers de la lame; nous montons, nous descendons avec le morceau de bois rond qui nous sert d'embarcation. Je crains de chavirer, en pensant à mes objets de collection et surtout à mes cahiers. Dans la crainte de quelque accident, je porte mes cahiers sur ma poitrine, sous ma chemise boutonnée.

» Quel bonheur pour un voyageur d'arriver au but après avoir rempli son programme sans le moindre accident, sans avoir perdu un seul homme! Si j'ai laissé beaucoup de bagages en route, au moins je rapporte mes instruments et mes cahiers de notes, où j'ai pu relever tout mon itinéraire sans la moindre lacune. »

Fac-similé d'une page du carnet du Dr Crevaux. — Lever fait en canot sur la rivière Parou, le 24 novembre 1873 [1].
(Archives de la Société de géographie de Paris.)

PAUL PELET.

LES TORNABUONI.

Le nom des Tornabuoni est encore vivant à Florence. Il a été donné à une des rues principales de la ville où tout le monde passe [1], et reste gravé dans la mémoire de ceux qui l'ont visitée. Il méritait d'être ainsi conservé à côté de celui des Médicis, dont les Tornabuoni furent les parents et les alliés, et des autres familles florentines qui ont pris une part active au grand mouvement de la renaissance au quinzième siècle. M. Müntz, dans son livre récent sur les *Précurseurs de la renaissance,* a marqué exactement la place qu'ils s'y sont faite :

« Ils cherchèrent surtout, dit-il, dans leurs entreprises artistiques, à mêler l'édification à la magnificence. C'est dire que leurs efforts profitèrent aux édifices religieux d'une part, à l'art vivant de l'autre. Si par la commande des fresques de Santa-Maria Novella ils ont concouru aux progrès de la renaissance, ils l'ont fait, selon toute vraisemblance, à leur insu. En un mot, on ne trouve pas chez eux ces vues si nettes sur l'importance qu'offrait l'antiquité pour la régénération de l'art mo-

[1] Celle où est le palais Strozzi, et qui conduit au pont de la Trinité.

[1] *Explication des signes employés par Crevaux.*

Une ancre.	— Levé l'ancre, ou départ, à 7 h. 1/2.
r. m.	— Remonté montre.
6.25	— A 6 h. 25 m. le baromètre marquait.....
732.3	— 732 millim. 3 dixièmes.
C, E.	— Lettres de repère pour les raccords.
Drapeau.	— Lieu de campement.
CD 225° 500m	— Le premier chiffre donne la direction à la boussole, le second la distance à l'estime.
230° 400m	— Même signification.

derne, ces entraînements d'archéologues auxquels cédèrent si souvent les Médicis, les Strozzi, les Rucellai. Peut-être ont-ils mis à profit leur séjour à Rome pour procurer à Laurent le Magnifique quelques-uns de ces marbres, de ces pierres gravées, dont il était si friand ; mais en cela ils n'ont fait que remplir leur rôle de correspondants de la banque des Médicis. Quant à collectionner pour leur propre



Seizième siècle. — Jean Tornabuoni, ambassadeur et banquier florentin.

compte, il ne semble pas que l'idée leur en soit venue.

» Jean Tornabuoni, qui fut ambassadeur de la république, a laissé des marques de sa magnificence à Rome aussi bien qu'à Florence. Lorsque sa femme, Francesca di Luca Pitti, mourut, en 1477, sur les bords du Tibre, il chargea Verrocchio de sculpter les bas-reliefs du monument funéraire (on sait que ces sculptures ont passé de l'église de la Minerve, de Rome, au Musée national de Florence). Ghirlandajo compléta l'œuvre de Verrocchio par l'Histoire de la Vierge et par l'Histoire de saint Jean-Baptiste, peintes à fresque et pour un retable. Ce fut là le point de départ d'une amitié qui ne se démentit pas : de retour dans sa ville natale, Jean Tornabuoni commanda au peintre les fresques de Santa-Maria Novella, un des chefs-d'œuvre de la renaissance florentine. Rome conserve un autre souvenir encore de la piété et de la munificence du banquier florentin. Jean, ayant perdu un de ses neveux, chargea Mino da Fiesole de lui élever, dans la Minerve, le beau mausolée qui existe encore. »



Jeanne Albizzi, femme de Laurent Tornabuoni.

On ne connait pas le nom de l'auteur de la belle médaille de Jean Tornabuoni qui est ici reproduite ; mais l'habitude qu'il avait de graver au revers de ses œuvres la figure de l'Espérance l'a fait désigner (1) sous le nom de « Médailleur à l'Espérance. » Au nombre des pièces qui portent cet emblème on peut en ajouter quelques autres qui, sans qu'on puisse l'affirmer, paraissent bien être de la même main. Parmi celles-ci on serait tenté de mettre notre seconde médaille, qui représente Jeanne Albizzi, femme de Laurent Tornabuoni. Au revers est figuré le groupe antique des trois Grâces, que l'on voit aussi sur une médaille de Pic de la Mirandole par Nicolo Fiorentino. M. Armand l'attribue à ce maître. On trouve aussi la même médaille avec la figure de Diane chasseresse au revers.

Ed. S.

(1) A. Armand, *les Médailleurs italiens des quinzième et seizième siècles*, 2e édit. Paris, 1883, p. 92.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

JEAN BOLOGNE,

Sculpteur du seizième siècle.



Jean Bologne, buste attribué à Francheville. (Louvre.)

On reste persuadé que l'Italie a dû être, au seizième siècle, le plus séduisant pays du monde, quand on voit avec quelle ardeur les artistes nés dans les Flandres se hâtent vers cette terre privilégiée, combien ils s'y acclimatent aisément, et quel prodigieux effort ils doivent faire pour parvenir à quitter Rome ou Florence. Un charme mystérieux les enveloppait dès le premier jour et les retenait captifs. Pour quelques-uns de ces prisonniers de la grâce, l'affranchissement demeura impossible. Telle fut l'étrange aventure de Jean Bologne. Venu en Italie au temps de sa jeunesse, il fut si complètement conquis par le génie du lieu qu'il oublia son pays natal et n'y reparut jamais.

Douai était encore une ville flamande lorsque Jean Bologne ou Boullongne y naquit, vers 1524. Cette date est approximative, et elle restera sans doute toujours incertaine, parce que, pour le commencement du seizième siècle, les registres des anciennes paroisses n'ont pas été conservés. Avec cette précocité qui distinguait alors les artistes, Jean Bologne devint de très bonne heure l'élève d'un sculpteur que Vasari appelle Jacopo Brucа, mais qui, — on le sait aujourd'hui, — se nommait en réalité Jacques Dubrœucq, ainsi qu'on le peut voir par la signature qu'il a eu l'excellente précaution d'inscrire sur une de ses œuvres, le tombeau d'Eustache de Croy, évêque d'Arras, une des curiosités de la cathédrale de Saint-Omer.

Ces vieux maîtres des premières années du seizième siècle tenaient pour les naïves méthodes, et n'éprouvaient pas le besoin de changer d'idéal : le jeune sculpteur trouvait sans doute l'enseignement de Dubrœucq un peu suranné. Il partit pour Anvers, et, s'il en faut croire le livre que M. Abel Desjardins, doyen de la Faculté des lettres de Douai, a récemment consacré à Jean Bologne, c'est au bord de l'Escaut qu'il entendit parler de l'Italie et des

merveilles de la renaissance. Il se lia avec deux frères, plus âgés que lui, et déjà maîtres dans leur art, le peintre Frans et l'architecte Cornille Floris. Les trois compagnons voulaient voir le pays enchanté où travaillait alors Michel-Ange. Ils partirent pour Rome.

Les historiens se demandent avec une curiosité bien naturelle à quelle époque a pu s'accomplir ce voyage. Un savant qui avait passé sa vie à recueillir des documents sur Jean Bologne, M. Foucques de Vagnonville, fixait à 1544 la date du départ du sculpteur de Douai. Cette date, M. Abel Desjardins ne l'accepte pas : il propose 1551. De pareilles hésitations nous inquiètent. Sans vouloir compliquer le débat par une nouvelle conjecture, nous dirons que la difficulté serait résolue si l'on avait la certitude que Jean Bologne a fait le voyage d'Italie avec les deux frères Floris. En effet, il paraît admis par les écrivains flamands que le peintre Frans Floris, dont la présence est constatée à Anvers en 1540, se trouvait à Rome le 25 décembre 1541, jour mémorable où Michel-Ange enleva la cloison qui cachait sa fresque du *Jugement dernier* à la chapelle Sixtine.

Pendant deux ans, Jean Bologne se livra à Rome à un sérieux apprentissage; il étudiait les sculptures antiques, mais ce n'était pas sans regarder ce que les modernes faisaient autour de lui : Michel-Ange surtout l'intéressait. Il connut le vieux maître. On raconte même qu'il lui apporta un jour un petit modèle qu'il venait d'achever et dont il s'était complu à caresser les surfaces. Michel-Ange, prenant alors dans ses mains puissantes la maquette de terre encore fraîche, en modifia le caractère d'un coup de pouce victorieux, et, rendant la statuette à Jean Bologne, il lui rappela qu'il faut savoir ébaucher avant d'essayer de finir. La construction, dans l'œuvre sculpturale, est en effet le commencement de la sagesse. Muni de ce conseil paternel et rude, Jean Bologne alla compléter ses études à Florence.

Il y resta toute sa vie. Nous n'avons pas à raconter par le menu cette longue carrière de travail qui, après s'être affranchie des inquiétudes de la pauvreté, finit par être véritablement sereine et glorieuse. Dès les premiers temps de son séjour à Florence, Jean Bologne eut la bonne fortune d'intéresser à son avenir un amateur intelligent et riche, Bernardo Vecchietti. Ce digne protecteur le logea dans sa maison et le mit en situation de montrer aux connaisseurs les preuves de son talent. Bientôt on commença à parler dans Florence du jeune sculpteur qui, italianisant son nom, signait *Gio. Bologna*, mais qui, en raison de ses origines, fut longtemps appelé *il Fiammingo*.

Il travailla d'abord à la décoration des églises et des palais : ses premières œuvres ne paraissent pas avoir eu un caractère très personnel. Sculpter l'écusson des Médicis à la porte du Bargello, ce n'était pas assez pour un pareil homme. Son ambition rêvait des figures monumentales et ne se sentait pas effrayée par les colosses. Jean Bologne fit bien voir quel était son zèle lorsqu'un simulacre de concours fut organisé en 1559 pour l'exécution de la statue de Neptune destinée à décorer la fontaine de la place du Palais-Vieux. Les Médicis possédaient un splendide bloc de marbre, et il s'agissait de l'utiliser noblement. Jean Bologne savait bien que le concours ne serait pas sérieux : le prix devait, d'après le caprice de Cosme Ier, échoir à Cellini ou à l'Ammannato; l'artiste fut cependant autorisé à faire un modèle, et, plein de courage, il commença son *Gigante*. Comme on l'avait prévu, l'Ammannato obtint le bloc de marbre et en tira le médiocre *Neptune* qu'on voit encore près du palais. Mais Jean Bologne ne fut pas vaincu sans honneur. Dans une lettre du 14 octobre 1560, Leone Leoni raconte que le « Flamand » *ha lavorato la sua terra molto pulitamente,* et Vasari déclare aussi que, d'après le sentiment des bons juges, son modèle était préférable à ceux de ses illustres concurrents.

En 1561, François de Médecis attacha Jean Bologne à son service. Le traitement qu'il lui accorda était fort médiocre, mais l'artiste obtint en même temps la jouissance d'un atelier, et dès lors sa vie fut facile autant que laborieuse. Sa réputation franchit bientôt la frontière italienne. On trouvera la preuve de son succès dans une lettre par laquelle Catherine de Médicis demande, en 1567, que « Jehan Boullongne » soit autorisé à se rendre à Rome pour terminer la statue équestre de Henri II que Daniele Ricciarelli, mort l'année précédente, laissait inachevée. Jean Bologne resta à Florence où le retenaient de grands travaux. Au moment où Vasari imprimait la seconde édition de son livre (1568), le sculpteur de Douai avait déjà modelé la plupart des figures qui ont rendu son nom célèbre. Le biographe mentionne une *Vénus* de marbre, dont la trace s'est perdue, un Samson combattant contre deux Philistins, une Victoire terrassant un prisonnier, des bronzes tels qu'un *Bacchus* et le fameux *Mercure*, enfin la grande fontaine monumentale qui est à Bologne sur la piazza Nettuno. Plusieurs de ces œuvres sont absolument caractéristiques, et il importe de les connaître si l'on veut se faire une idée de l'art italien à la fin du seizième siècle.

Que disent ces figures? Elles disent que Jean Bologne a cherché avant tout le mouvement et qu'il aime à agiter le spectacle. A ce point de vue, nulle statue n'exprime aussi bien que le *Mercure* la qualité de son talent où la hardiesse tient tant de place. Cette figure a été bien des fois reproduite; elle est à Florence au Musée national; nous en avons aussi au Louvre un excellent exemplaire. La conception, que Vasari trouve ingénieuse, est un peu étrange. Le socle est formé par une tête de Borée étendue sur un disque comme le chef de saint Jean-Baptiste sur un plat : le dieu, dont les joues sont gonflées de vent, respire avec force et c'est sur son souffle miraculeusement solidifié et

changé en bronze que Mercure pose la pointe de son pied léger. Borée le lance dans l'espace comme un projectile vivant. Les jambes, sveltes et fortes, expriment le mouvement rapide d'une course aérienne; une des mains tient le caducée, l'autre montre le ciel vers lequel Mercure dirige son excursion triomphante. Cette jeune figure est d'une rare élégance : elle vit, elle s'agite, elle monte. Ici Jean Bologne s'insurge contre les lois de la pesanteur : il parvient à faire voler le bronze.

La figure que Vasari appelle *una Vittoria con un prigione,* et qui, de son temps, se voyait dans la grande salle du palais des Médicis, est un groupe de marbre dont le nom a été plusieurs fois modifié. On veut y voir aujourd'hui *la Vertu terrassant le Vice :* c'était jadis *la Fiorenza,* et cette désignation aurait dû être conservée, car l'œuvre est très vraisemblablement une allégorie destinée à glorifier une des victoires que Florence a remportées sur ses voisins. Ce beau groupe est au Musée national, comme le *Mercure,* mais il est beaucoup moins simple et il présente même une certaine complication de lignes. Le Vice ou le Vaincu, quel qu'il soit, est figuré par un robuste personnage qui s'incline dans l'humiliation de la défaite et courbe ses épaules sur lesquelles la Vertu pose son pied vainqueur. La tête, la poitrine, les flancs de la jeune déesse, sont d'une élégance très savoureuse. Malgré les complications de la partie inférieure, ce groupe forme un bel ensemble décoratif. L'exécution elle-même est intéressante : les sculpteurs italiens affectaient d'abord de dire que Jean Bologne, habile à modeler l'argile, serait moins heureux devant le marbre. Il leur répondit ce jour-là de façon triomphante : dans la *Fiorenza,* la dure matière est travaillée à la florentine.

La dernière des œuvres dont Vasari a parlé, c'est la fontaine de Bologne, commencée en 1564, terminée en 1567. Disons tout de suite que la conception architecturale du monument est de Tommaso Lauretti : Jean Bologne n'en a fait que les sculptures. Il est vrai qu'elles sont vigoureuses et accentuées. La fontaine se compose d'une vasque quadrangulaire au milieu de laquelle s'élève un piédestal divisé en trois étages. A la base du soubassement, quatre sirènes appuient les mains sur leur sein généreux et en font jaillir une eau limpide. Plus haut sont assis quatre enfants; chacun d'eux joue avec un dauphin qui lance de l'eau dans la vasque inférieure; enfin le monument est couronné par une grande statue de Neptune armé du trident symbolique. Cette figure nue est presque colossale; elle est d'un style à la fois robuste et élégant, dans un sentiment tout à fait italien. Des armoiries et des inscriptions complètent le décor. Toutes les sculptures sont en bronze. L'œuvre présente une belle silhouette. Les Bolonais d'autrefois étaient très fiers de leur fontaine; ils lui reprochent aujourd'hui de ne pas donner assez d'eau.

Vasari, mort en 1574, n'a pu décrire que les premières œuvres de Jean Bologne. L'artiste de Douai devait vivre plus de trente ans encore, et il ne s'est jamais reposé. Il avait, à la mode italienne, organisé un vaste atelier et groupé autour de lui un certain nombre d'élèves qui furent bientôt appelés à la dignité de collaborateurs. L'un de ces disciples est devenu un maître : c'est Pierre de Francheville, sculpteur de Cambrai, qui arriva à Florence vers 1574. Plus tard, on vit entrer dans l'atelier de Jean Bologne Pietro Tacca, qui devait terminer ses œuvres inachevées, Antonio Susini et quelques autres. Aux dernières années de sa vie, Bologne s'est plus d'une fois contenté de fournir des maquettes de cire ou de terre qui ont été transformées en statues par ses élèves. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, on sait que les sculptures de la chapelle Grimaldi, à Gênes, exécutées de 1575 à 1580, sont dues en grande partie au jeune Francheville.

Jean Bologne se réservait toutefois la mise en œuvre de certaines figures qui intéressaient sa gloire et où il voulait imprimer la marque de son cachet spécial. Le *Christ libérateur* de l'église San-Martino à Lucques (1579) est bien de lui, et il en est de même de l'*Enlèvement d'une Sabine* (1583), qu'on admire à Florence sous la loggia de la place de la Seigneurie. L'œuvre est célèbre et elle mérite de l'être. Mais si elle dit éloquemment les qualités de Jean Bologne, elle contient aussi l'aveu de ses défauts. Le groupe se compose de trois figures; il y en a une de trop. Le combattant tombé par terre entre les jambes du ravisseur complique singulièrement la silhouette générale : si la composition ne comportait que la figure du Romain et celle de la femme effarée et suppliante qu'il enlève dans ses bras énergiques, la ligne se déroulerait avec plus d'élégance. De quelque côté qu'on se tourne, on a peine à voir le groupe tout entier, et l'œil est blessé par des contours qui se coupent et se contrarient. Mais la partie supérieure, particulièrement le corps de la Sabine, est d'un mouvement superbe; il y a là une sorte d'accent lyrique.

Indépendamment du *Christ libérateur* de l'église de Lucques, Jean Bologne a fait quelques sculptures religieuses. Ces œuvres ont le défaut d'un temps où l'ancienne naïveté avait cessé d'être comprise et applaudie. Je veux dire que la recherche de la beauté à la mode florentine y tient plus de place que l'émotion véritable. On connaît les portes de la cathédrale de Pise sculptées par Bologne avec la collaboration de Gregorio Pagani, le *Christ* en bronze de la Nunziata, le *saint Luc* de l'Église d'Or San-Michele, tous deux à Florence, et le *saint Matthieu* de marbre qui, placé dans la nef de la cathédrale d'Orvieto, représente si bien les préoccupations de l'art italien aux approches de 1600. Ce sont là des créations d'une grande allure et d'une technique puissante. N'y cherchez point le sentiment du cœur : il n'y est pas.

L'aspect décoratif des choses, c'est là ce qui in-

téresse essentiellement le génie de Jean Bologne. L'artiste travailla pour les places publiques, pour les jardins, pour le plein air des grands espaces. Le *Jupiter Pluvieux* de Pratolino est un colosse, une sorte de tour de force où l'art disparaît vaincu par la singularité. Florence, Pise, Arezzo, ont conservé les statues que l'infatigable sculpteur a élevées en l'honneur de Cosme Ier et de Ferdinand. Quelques-unes de ces figures, très admirées jadis, ne sont pas sans lourdeur. Au jardin Boboli, de Florence, Jean Bologne a décoré plusieurs fontaines, notamment celle de l'Isoletto que domine la statue de l'*Océan*. L'artiste savait bien quels marbres conviennent au paysage; il a toujours eu le secret des formes qui dessinent sur les perspectives de nobles découpures.

La fontaine de l'*Isoletto*, dont nous donnons une fidèle image, est un véritable monument. Soit qu'il ait, comme on l'assure, utilisé un dessin de Tribolo, soit qu'il ait inventé à la fois l'ensemble et le détail, Jean Bologne, en exécutant ce groupe, a obéi à une pensée architecturale. Placée au centre d'un bassin, la fontaine s'élève sur un petit îlot de marbre. Elle est surmontée d'une statue colossale qui, sous les traits d'un homme vigoureux, élégant et nu, symbolise l'Océan. Le piédestal triangulaire qui supporte cette mâle figure est orné de trois statues assises représentant des fleuves. Le sens allégorique en reste un peu vague, mais les initiés croient y reconnaître le Gange, l'Euphrate et le Nil. Chacune de ces figures tient une aiguière ou une urne d'où l'eau s'épanche dans la vasque inférieure. Trois bas-reliefs, le *Triomphe d'Amphitrite, Diane au bain* et *Neptune entouré de son cortège,* complètent l'ornementation du piédestal.

Appelé à combiner et à sculpter le groupe du jardin Boboli, l'artiste avait à faire un effort d'imagination, car l'attitude de sa figure principale rappelait un peu celle du *Neptune* de la fontaine de Bologne. Le maître a su se renouveler : les deux géants sont frères, ils sont éclos de la même pensée, mais ils sont néanmoins assez différents l'un de l'autre pour qu'on ne puisse leur reprocher de se ressembler plus qu'il ne faut. L'*Océan* et les trois Fleuves qui l'accompagnent sont en réalité de très belles figures. Malgré cette recherche du mouvement que Baldinucci, caractérisant le style de Jean Bologne, appelle *un certo ammanierato,* les quatre statues de la fontaine du jardin du palais Pitti sont d'une parfaite élégance. Dans leur geste à demi violent, dans la fermeté du ciseau qui fait vivre leurs carnations résistantes et caressées, il reste un réel souvenir de Michel-Ange. Elles ont, en outre, une silhouette fière et, au milieu du paysage tranquille, elles constituent un vivant décor.

La dernière œuvre de Jean Bologne intéresse la France. Paris voulait placer sur le Pont-Neuf la statue équestre de Henri IV. Avec l'assentiment du grand-duc Ferdinand Ier, le vieux maître fut chargé de faire le modèle; mais il avait alors quatre-vingts ans, et bientôt il allait disparaître. Il mourut en effet à Florence le 13 août 1608 : il avait à peine eu le temps de terminer le cheval du roi. On sait qu'après bien des retards la figure de Henri IV fut modelée par Pietro Tacca : Francheville sculpta les quatre esclaves enchaînés aux angles du piédestal. Du cheval de bronze que nos ancêtres aimaient à voir sur le pont Neuf, il ne reste plus qu'un débris, une jambe, aujourd'hui au Louvre. A le juger par les vieilles estampes, le cheval de Henri IV paraît avoir été une bête un peu pesante; il appartenait, comme dirait Sainte-Beuve, à la lourde cavalerie des Pégases.

Baldinucci n'a pas connu Jean Bologne, mais il a interrogé ses élèves et, grâce à leurs souvenirs, il a pu nous laisser son portrait. Robuste dans sa petite taille, le maître était doué d'une vitalité dont la vieillesse ne diminua pas l'énergie. Sa tête puissamment caractérisée indiquait une volonté infatigable. Mais l'œuvre d'art étant toujours plus éloquente que les phrases, on peut se faire une idée exacte de Jean Bologne d'après le buste conservé au Musée du Louvre et que nous reproduisons à la première page de cet article. Le front est largement découvert; la barbe, abondante et souple, retombe sur la poitrine comme celle d'un fleuve classique; l'œil est intelligent et fier. C'est Jean Bologne aux environs de 1600, alors qu'il est chargé de gloire et d'années. Dans ce buste, dont la provenance italienne n'est pas douteuse, la tête seule est de bronze : le corps est d'albâtre, et l'auteur s'est amusé à broder finement les fleurettes qui agrémentent le pourpoint.

Ce buste est depuis longtemps attribué à Pierre de Francheville. En modelant le portrait de son maître, le sculpteur de Cambrai n'aurait fait que son devoir, et cette ancienne attribution n'a rien qui nous blesse. Nous devons dire toutefois qu'elle n'est appuyée sur aucune preuve et qu'elle a été contestée. L'œuvre est énergique et savante. Pourquoi ne serait-elle pas due à Pietro Tacca, qui, lui aussi, a été le collaborateur fidèle de Jean Bologne et qui a terminé la statue de Henri IV? Baldinucci nous a conservé le texte d'une lettre que Marie de Médicis adresse, le 10 octobre 1614, à Pietro Tacca. La reine-mère félicite l'artiste d'avoir si bien fait revivre l'image du feu roi, et elle le remercie en même temps du buste de bronze qu'il lui a envoyé. Sans sacrifier plus qu'il ne convient aux séductions de la conjecture, on peut se demander si le buste dont Marie de Médicis se déclare satisfaite n'est pas celui de Jean Bologne, et si le portrait du Louvre, attribué à Francheville par des raisons qu'on n'a jamais dites, ne devrait pas être restitué à Pietro Tacca.

Jean Bologne a son rôle dans l'histoire. Il est important par son œuvre, que l'Italie a conservée comme celle d'un de ses enfants; il ne l'est pas moins par l'école qu'il a organisée et qui continua son idéal. Pendant la seconde moitié du seizième siècle, Bologne avait été une personnalité sédui-



L'Océan, fontaine de Jean Bologne, jardin de Boboli, à Florence.

sante et obéie : son influence lui survécut longtemps. Pietro Tacca et Susini restent en Toscane, mais, sans attendre sa mort, ses autres élèves arrivent en France, comme Pierre de Francheville, ou se dirigent vers l'Allemagne, comme le Hollandais Adrien de Vries, l'auteur des fontaines d'Augsbourg et du groupe de *Mercure et Psyché* du jardin des Tuileries. On vit clairement alors qu'il y avait dans le style de Jean Bologne un principe de maniérisme et de décadence ; on comprit que le vieux sculpteur avait trop aimé la grâce violente et les attitudes tourmentées. Ce phéno-

mène se rencontre fréquemment dans l'histoire de l'art. Les œuvres des élèves font voir les défauts du maître.

Paul Mantz,
Ancien directeur général des beaux-arts.

Insight.

On rencontre quelquefois ce mot anglais qui signifie : « la vue intérieure qui pressent le vrai ou le beau avant d'en avoir la parfaite connaissance. »

RA-TA-CLOS.

NOUVELLE.

I

Dans notre classe, il y avait un petit boiteux. C'était le fils de Mme Duclos, une veuve qui tenait un bureau de tabac, pas bien loin de chez nous.

Nous ne l'aimions pas, et il était toujours tout seul, soit pour aller à l'école, soit pour en revenir.

Pourquoi ne l'aimions-nous pas? Je serais bien embarrassé de le dire.

Était-ce parce qu'il était boiteux? Oh non! nous n'étions pas assez méchants pour lui faire un crime de son infirmité. Et même un vaurien, nommé Rupert, fut presque mis en quarantaine pour avoir imité son boitillement en pleine rue.

Oui, ce sans-cœur de Rupert, pour faire rire les autres aux dépens de Duclos, avait replié une de ses jambes, et s'était mis à se pencher du côté droit. A chaque pas, il disait : « un, deux, trois », pour imiter la cadence que faisaient le bâton et les deux pieds de Duclos sur le pavé en s'y posant à intervalles inégaux.

Nous nous étions arrêtés pour le regarder faire; mais personne ne riait, c'est à peine si quelques-uns souriaient.

Alors Rupert, qui tenait absolument à nous faire rire, remplaça « un, deux, trois », par une espèce de chanson. Il disait, en boitant :

V'là Duclos,
Pa-ta-clos,
Ra-ta-clos!

Je ne sais pas si nous nous serions mis à rire; et je n'ose pas dire que non. Mais, en ce moment, le vieux capitaine Turquet vint à passer. Il s'arrêta, et devint tout rouge de colère.

Ceux qui avaient envie de rire reprirent leur sérieux, et tout le monde s'arrêta pour regarder.

II

Rupert continuait toujours ses singeries. Il n'avait pas vu le capitaine Turquet, qui venait de tourner brusquement le coin de la ruelle aux Chapeliers.

Nous n'aimions pas Rupert; mais celui-là du moins, nous savions pourquoi nous ne l'aimions pas : c'était un mauvais camarade et un mauvais drôle. Aussi personne ne lui cria de se sauver, au moment où le capitaine marcha contre lui, la canne levée.

Le capitaine Turquet était très populaire parmi nous, et il nous inspirait à tous une grande admiration depuis une certaine affaire entre écoliers, où il avait montré la sagesse d'un Salomon, pour découvrir la vérité.

En voyant qu'il était indigné, nous ressentîmes tous une grande indignation contre Rupert; je dis tous, même ceux qui avaient été sur le point de rire de la méchanceté de ce grand vaurien.

Tout à coup, le bout de la canne du capitaine s'abattit sur le mollet droit de Rupert.

Rupert poussa un cri, se redressa, et se retourna furieux, le tout en moins d'une seconde.

Le capitaine Turquet avait prestement passé sa canne sous son bras gauche et croisé ses deux mains derrière son dos. Il penchait la tête en avant, et il regardait Rupert dans le blanc des yeux, sans dire un mot.

Rupert comprit, se troubla, et se sauva au milieu des huées, sans demander d'explications.

— Voilà! dit le capitaine en nous regardant.

Et sans ajouter un mot, il continua tranquillement sa promenade.

III

— C'est bien fait! dirent quelques-uns d'entre nous. Et tous les autres remuèrent la tête de haut en bas, ce qui était une manière de dire aussi : « C'est bien fait! »

Nous étions sincères. Le capitaine Turquet venait de donner satisfaction aux sentiments de justice et de générosité que chacun de nous porte en son cœur, quoique ces sentiments se cachent quelquefois tout au fond, et aient l'air de s'y endormir.

Le coup de canne du capitaine, le seul mot : « Voilà! » qu'il avait prononcé d'un air calme et sévère, les avaient réveillés bien mieux qu'une longue morale.

Mais voyez un peu comme les enfants sont singuliers! Il y eut une grande indignation contre Rupert; la preuve, c'est qu'il fut un moment question de le mettre en quarantaine, pour faire plaisir au capitaine Turquet. Et, à côté de cela, l'idée ne vint à aucun de nous de se rapprocher de Duclos et de lui tendre la main, en signe de bonne camaraderie.

Plus fort que cela! Nous blâmions Rupert, et pourtant, au bout de quelques jours, ce fut la mode d'appeler Duclos, *Ra-ta-clos!*

Ra-ta-clos continuait donc à venir tout seul à l'école et à s'en aller tout seul. Quand les gamins de la troisième division ou même quelque camarade de sa classe, s'arrêtaient trop près de lui pour le voir boitiller, il leur lançait, droit dans les yeux, un regard fixe et perçant, et ce regard les décon-

certait. Pour se venger d'avoir eu peur de ses yeux, on disait : « Il a le regard méchant! »

Comme les petits écoliers n'y regardent pas de bien près, et acceptent un peu à la légère ce qu'ils entendent dire, Ra-ta-clos eut la réputation d'avoir le regard méchant

IV

On en conclut qu'il devait être méchant, et comme il avait les cheveux rouges, on disait : « Méchant comme un âne rouge ! » Si nous avions réfléchi avant de dire cela, nous nous serions aperçus qu'on peut être rouge sans être méchant, témoin le grand Noisy, qui avait les cheveux rouge-carotte, et qui était tout à fait bon enfant.

Mais à l'âge que nous avions, on parle avant de réfléchir, ou plutôt on ne réfléchit pas du tout, et l'on fait aux camarades des réputations qu'ils ne méritent peut-être pas.

J'avais l'habitude de flâner en revenant de l'école, et de m'arrêter devant les boutiques. Mme Duclos, outre qu'elle vendait du tabac à fumer, à priser et à chiquer, tenait une petite papeterie. Je m'arrêtais devant sa boutique pour regarder les têtes de pipes, les billets de loterie et les feuilles d'images d'Épinal.

Un jour qu'elle avait remplacé les anciennes feuilles que je savais par cœur par des feuilles toutes neuves, je m'arrêtai pour lire les légendes.

Je venais d'achever la première feuille, qui était placée tout en haut, et j'allais passer à la seconde, qui était au-dessous, lorsque, à travers la fente qu'il y avait entre les deux, j'aperçus les regards de Ra-ta-clos fixés sur les miens.

Il était assis au comptoir et se disposait à commencer son travail, lorsque nos regards se rencontrèrent.

Ces deux yeux, vifs et brillants, entrevus par une fente, dans la demi-obscurité de la petite boutique, me firent l'effet des yeux d'une bête à demi cachée dans l'ombre et guettant le moment de se jeter sur moi, pour me mordre et me griffer.

Tout ce que l'on disait à l'école sur le compte de Ra-ta-clos me revint à l'esprit; j'eus peur et je dus pâlir; dans tous les cas, je frissonnai.

J'aurais bien voulu me sauver, mais les yeux de Ra-ta-clos me fascinaient, et je restais là malgré moi.

V

Après m'avoir regardé fixement pendant plus d'une minute, il baissa les yeux sur son travail, et je m'éloignai tout tremblant, avec de grands battements de cœur.

A partir de ce jour-là, je pris l'autre trottoir pour ne pas passer devant le bureau de tabac. Bien plus, avant de sortir de la maison pour aller à l'école, je m'assurais, en regardant par la fenêtre, que Ra-ta-clos n'était pas en vue, ou qu'il était déjà loin devant moi. Je n'osais le dire à personne, mais j'avais peur de lui; par conséquent je ne pouvais pas l'aimer; par conséquent je croyais en aveugle tout ce que l'on débitait sur son compte; et je crains bien d'avoir raconté moi-même plusieurs choses que j'avais tout simplement rêvées. Quand les autres racontent, on veut raconter aussi, et souvent l'on invente, pour ne pas rester en arrière.

Comme personne ne lui parlait et qu'il ne parlait à personne, nous n'entendions le son de sa voix qu'en classe, quand il répondait aux questions de M. Constant, ou quand il récitait ses leçons.

Il faut que je l'avoue, il avait une voix douce et agréable, avec une espèce de timidité qui jurait avec sa réputation d'âne rouge. Mais les oracles de la classe prétendaient qu'il faisait le doucereux avec M. Constant, pour attraper des bons points. Cette opinion fut acceptée, et l'on trouva que Ra-ta-clos aurait bien pu se contenter d'être méchant, sans faire l'hypocrite par-dessus le marché.

Je me souviens encore du jour où le petit Landron scandalisa toute la classe, en prétendant que Ra-ta-clos parlait de sa voix ordinaire; qu'il l'avait entendu parler comme cela chez sa mère, en allant acheter du tabac pour son père.

On lui demanda de quoi il se mêlait, et quel droit il avait de donner son avis, lui, qui était toujours dans la lune. Landron prit un air effaré, ne répliqua pas et se mit à rêvasser, comme toujours

VI

L'avouerai-je? oui, quoique ce ne soit guère avouable. Beaucoup d'entre nous, pas les meilleurs, assurément, en voulaient à Ra-ta-clos de n'être jamais puni.

Aux gens que l'on aime on passe tout, aux autres rien. Paul Milon n'était jamais puni, mais comme nous l'aimions, nous trouvions cela tout naturel. Nous en faisions un crime à Ra-ta-clos parce que nous ne l'aimions pas.

Et puis, il se suffisait à lui-même. Jamais il ne demandait de renseignements à personne, et jamais il n'en donnait aux autres. Mais, en y réfléchissant bien, pourquoi aurait-il demandé des renseignements, puisqu'il écoutait toujours le maître et ne perdait pas un mot de ce qui se disait en classe? et comment aurait-il donné des renseignements aux autres, puisque personne ne s'adressait jamais à lui?

Un mercredi, Ra-ta-clos manqua la classe du matin. Personne n'y fit attention, sauf peut-être ses deux voisins. M. Constant, qui remarquait tout, dit, en s'adressant à la classe en général :

— Mes enfants, la place de Duclos est vide; quelqu'un de vous pourrait-il me dire pourquoi il n'est pas venu?

Personne ne répondit, et M. Constant allait commencer la classe, lorsque Landron se leva, tout rouge et tout embarrassé.

— Monsieur, balbutia-t-il, je crois avoir entendu dire dans la rue que sa mère est malade.

M. Constant fit un signe de tête, comme pour remercier, et Landron se rassit, sans oser regarder ni à droite ni à gauche. On aurait dit qu'il avait honte, devant les camarades, de s'occuper de Ra-ta-clos.

Quand je rentrai à la maison, je ne pensais plus ni à Landron ni à Ra-ta-clos.

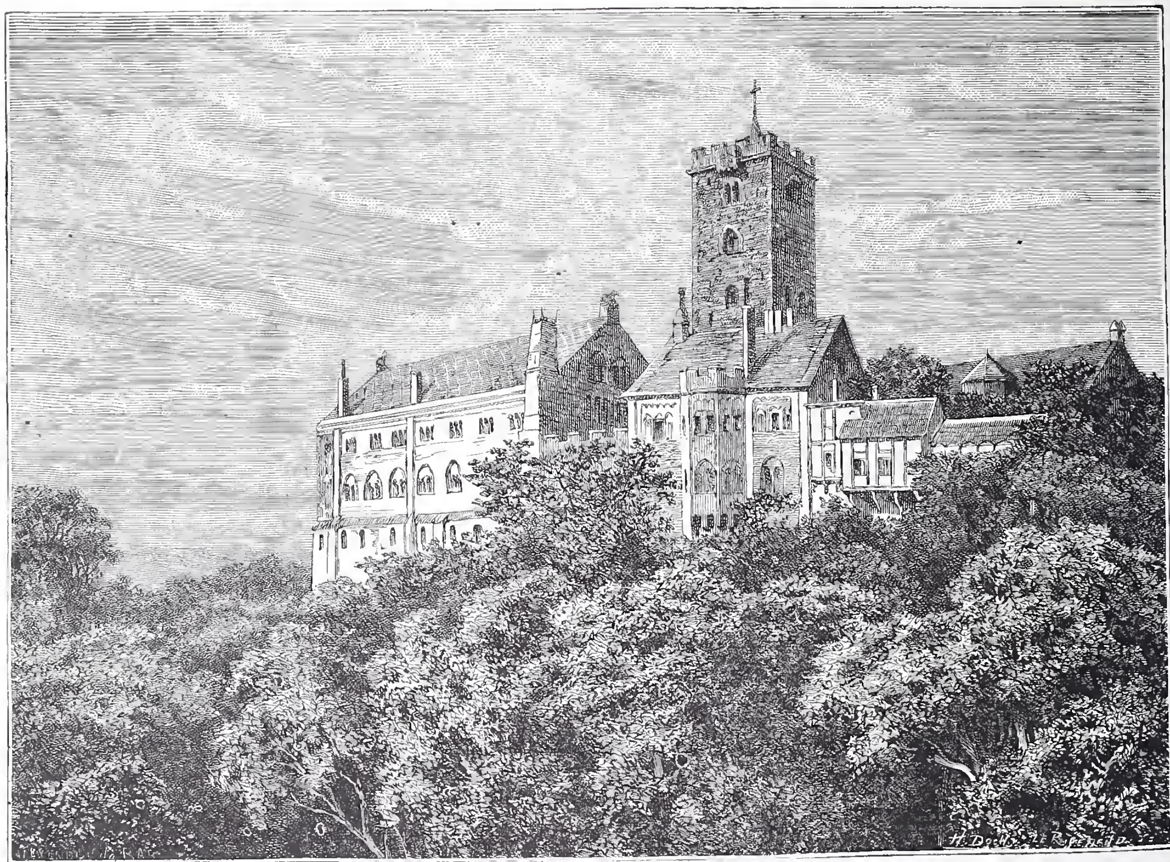
A suivre. J. GIRARDIN.



LE CHATEAU DE WARTBURG.

Peu de documents du moyen âge rappellent des souvenirs aussi divers que le château de Wartburg : sainte Élisabeth de Hongrie, les *minnesinger* les plus célèbres, Luther, ont tour à tour habité la demeure des landgraves de Thuringe. Situé sur une haute montagne, près de la petite ville d'Eisenach, Wartburg est, pour tout Allemand, un véritable lieu de pèlerinage : les uns vont y chercher le souvenir de la sainte, les autres le souvenir de l'ardent réformateur; tous en emportent une impression ineffaçable, tant le panorama qui se déroule du haut du vieux château est charmant, tant sa situation est pittoresque.

Construit au douzième siècle, le château de Wartburg a cependant aujourd'hui perdu quelque peu de son ancienne splendeur, et tous les efforts que l'on a tentés pour la lui rendre sont loin d'avoir complètement réussi; on peut même dire que ces efforts n'ont pas toujours été très heureux, et un peu plus de discrétion, peut-être, aurait dû présider à cette œuvre délicate. Le château devait autrefois se composer de deux parties : d'abord une enceinte extérieure, assez vaste et garnie de tours de distance en distance, enceinte qui a presque complètement disparu; puis le donjon et des bâtiments d'habitation. Ces derniers sont, en somme, assez bien conservés; au quinzième siècle, on y a ajouté un assez grand nombre de corps de bâtiments, presque entièrement séparés du reste; c'est dans une de ces maisons qu'habita Luther après que l'électeur de Saxe, Frédéric le Sage, l'eut fait arrêter à son retour de la diète de Worms. Cette maison est des plus simples : elle est en bois, et le mobilier de la chambre du réformateur n'est pas plus luxueux; le grand poêle de terre que renferme toute demeure allemande en est la seule pièce un peu confortable.

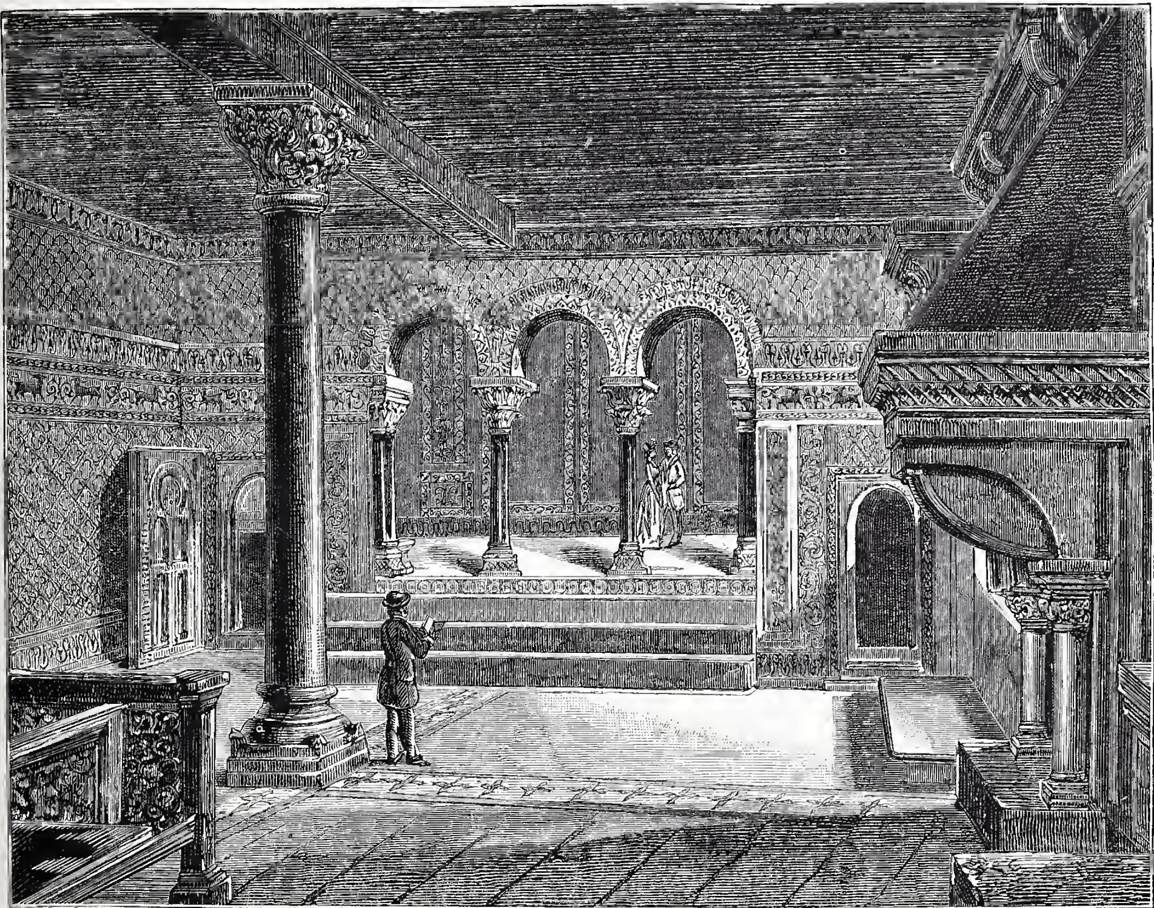


Vue du château de Wartburg (Grand-duché de Saxe-Weimar).

Bien autrement imposante est l'ancienne demeure des landgraves : elle se compose d'un bâtiment à deux étages où le jour pénètre largement par des séries de fenêtres ornées de colonnettes du plus joli effet. Une fois qu'on a monté le perron, on se trouve dans une galerie sur laquelle s'ouvrent les appartements et la chapelle, dont les voûtes reposent sur une colonne unique placée au centre. De là on passe dans la chambre du landgrave, dont on a reconstitué tant bien que mal le mobilier, et

dans la salle où, en 1207, eut lieu le fameux concours des minnesingers dans lequel Walter de Vogelweide, Wolfram d'Eschenbach, Klingsor d'Angerland et tant d'autres firent entendre leurs plus beaux vers. Une fresque moderne rappelle cette lutte célèbre dans l'histoire de la littérature allemande.

L'étage supérieur est occupé par une vaste salle qui aurait pu servir de salle de banquet, et les landgraves étaient certes assez magnifiques pour la remplir de convives; malheureusement c'est là une reconstitution moderne, et si l'ensemble en est imposant, les détails sont trop riches pour une habitation, même princière, du douzième siècle; son parquet soigneusement ciré fait involontairement songer aux salons de Versailles; on aimait mieux alors un plancher jonché de feuillées qu'un parquet où l'on risque de se casser le cou. Il faut redescendre au rez-de-chaussée pour voir une des principales curiosités de Wartburg, la salle d'armes dans laquelle on montre entre autres l'armure que portait, dit-on, le connétable de Bourbon lorsqu'il fut tué au siège de Rome. C'est là le seul endroit où vous vous rappelez que vous êtes dans un château



Une salle du château de Wartburg.

fort, qui dut avoir ses jours de lutte et de bataille; tout y respire aujourd'hui une paix profonde, et les vieilles coulevrines qui en défendent l'entrée ont plutôt l'air de jouets d'enfants que d'armes meurtrières.

Émile Molinier,
Du Musée du Louvre.

LA FILLE DE CERVANTES.

On lit, dans les biographies de Cervantes, que sa fille Isabel avait pris le voile dans le couvent des sœurs Trinitaires, à Madrid. En racontant la vie de Cervantes, nous avons répété cette erreur, qui semblait définitivement consacrée par une tradition constante [1]. De récents travaux, dont nous n'avons eu connaissance qu'après la publication de notre étude, établissent que si Cervantes a bien été inhumé dans le couvent des Trinitaires, comme nous l'avons dit, sa fille n'avait point prononcé ses vœux dans ce couvent. D'où est venue l'erreur? Une fille de Lope de Vega était entrée en religion : peut-être y a-t-il eu confusion, de la part des premiers biographes, entre les filles des deux grands écrivains contemporains.

Quoi qu'il en soit, un admirateur de Cervantes, don Julio de Sigüenza, après de patientes recher-

(1) Voy., dans le numéro du 30 septembre 1883, une biographie de Cervantes, avec un portrait par M. Jean-Paul Laurens.

ches dans les archives publiques, a fourni la preuve que la fille de Cervantes avait été mariée, et même mariée deux fois. Il a publié un acte, en date du 28 août 1608, contenant promesse de mariage entre Isabel de Cervantes y Saavedra, veuve de Diego de Sanz, et un certain Luis de Molina. Un autre érudit, don Octavio de Toledo, qui veut bien nous honorer de son amitié et nous aider de ses conseils, a retrouvé l'acte de décès de ce Luis de Molina, mort à Madrid, le 23 janvier 1632, dans une maison de la rue San-Luis, où il habitait avec son épouse doña Isabel.

L'erreur, après tout, n'avait pas une importance capitale; nous avons tenu cependant à la corriger, d'abord pour rester fidèle à la tradition de ce recueil, où l'on a toujours fait place aux rectifications; ensuite parce que c'était une occasion de montrer avec quel zèle, on pourrait dire avec quelle dévotion, les compatriotes de Cervantes s'attachent aujourd'hui à étudier et contrôler les moindres faits de sa biographie.

P. L.

Le succès du *Don Quichotte* avait été rapide, universel en Europe, dans le monde des lettres, surtout en France, où l'on s'intéressait vivement aux œuvres du génie espagnol, alors si glorieux. Vingt ans après la mort de Cervantes, un auteur très ignoré aujourd'hui, nommé Guérin de Bouscal, entreprit de traduire en vers quelques passages de l'illustre roman sous forme de comédie; il en fit représenter en 1638 une première partie, et en 1639 une seconde partie, sous le titre de *Don Quichotte de la Manche*. Ces deux pièces de théâtre eurent-elles beaucoup de succès? On l'ignore : il est certain que l'auteur dut être au moins quelque peu soutenu par ce qu'il y a de grande raison et de vrai comique dans l'œuvre originale; mais on pourra juger de l'insuffisance de son talent par une seule citation :

Sancho Pansa apprend à sa bonne femme qu'il va se remettre, avec don Quichotte, à la recherche de nouvelles aventures.

THÉRÈSE.
Mais quand reviendrez-vous?
SANCHO.
Sur la fin de l'année.
THÉRÈSE.
Songez au moins à moi, songez à nos enfants;
Votre fille Sanchique aura bientôt vingt ans :
Il faut la marier.
SANCHO.
Puisque rien ne nous presse,
Je veux attendre encor pour la faire comtesse.
THÉRÈSE.
Comtesse! ah! Dieu!
SANCHO.
Comtesse.
THÉRÈSE.
Ah! gardons-nous-en bien!
SANCHO.
Et pour quelle raison?
THÉRÈSE.
Pour notre commun bien.
Les maux que je prévois d'un si beau mariage
Sont un tas de discours qu'en fera le village.
— Voyez, dira quelqu'un, cette comtesse-ci.
Ce n'est que de trois jours qu'elle s'habille ainsi.
Je l'ai vu (*sic*) se parer d'une toile grossière;
Son père est bûcheron, sa mère lavandière;
Un méchant toit de chaume et deux ânes fort vieux
Composent tous les biens qu'ils ont de leurs aïeux.
Ah! mon Sanche, évitons un si sanglant reproche;
Donnons plutôt Sanchique au jeune Lope Toche;
C'est un bon gros garçon, qui lui fait les yeux doux;
Son père est bûcheron, paysan comme vous.
SANCHO.
N'en parlons plus, suffit, elle sera comtesse;
Et si vous me fâchez, elle sera princesse!

Molière, s'il en eût pris la peine, aurait traduit autrement.

ÉD. CH.

SE SOUVENIR.

Voy. p. 53, 75, 93, 114, 149 et 157.

XVIII

A force de me promener dans la campagne, « Molière en poche ou Rabelais », comme avait dit Michelet, il se trouva qu'aux longues soirées d'hiver, seul au coin du feu, où se firent, en ces dix-neuf ans de retraite, tant de bonnes lectures et tant de bonnes réflexions, je me mis à étudier attentivement, dans Grimarest, dans Lagrange et autres documents contemporains, tout ce qui nous est resté de détails biographiques sur Molière. Je savais d'ailleurs par cœur les principales œuvres du poète, et souvent, au milieu des bois, j'en récitais des scènes entières.

Un fait m'avait singulièrement frappé, qui d'ailleurs est confirmé par Lagrange : c'est que plusieurs situations, plusieurs personnages des comédies de Molière, semblaient nés de sa vie même. Je notai les rapprochements entre cette vie du poète et ses œuvres, et bientôt il en résulta un travail auquel je donnai pour titre : *Vie de Molière retrouvée dans ses comédies*. Ce travail fut publié en partie dans la *Revue de Rouen et de Normandie*, alors dirigée par M. André Pottier, bibliothécaire de la ville, avec la collaboration de MM. A. Chéruel, J. Girardin et Ch. Richard; l'excellente revue était imprimée par M. A. Péron, homme instruit, aimable, très fin et très spirituel, qui lui-même était un des collaborateurs les plus assidus et les plus distingués de cette revue.

Cet essai sur Molière, qui parut dans les deux numéros de novembre et décembre 1848, me mit en rapport avec M. A. Péron, et ces rapports ne tardèrent pas à devenir tout à fait amicaux.

En 1850, d'ailleurs, j'imprimais à la même imprimerie le petit volume sur *Rabelais* qui depuis, toujours grossissant, s'est réimprimé trois fois. Enfin, en septembre 1852, M. Péron imprimait, pour faire pendant au *Rabelais*, le petit volume sur *Molière*.

Et voilà comment je fus conduit à la pisciculture, M. Péron ayant publié, dans la *Revue de Rouen*, un article intéressant sur cette question, alors très débattue, depuis les essais de fécondation artificielle entrepris avec tant de succès par les deux pêcheurs des Vosges, Remy et Géhin; M. F.-A. Pouchet se mit de son côté à faire, au Muséum de Rouen, quelques expériences sur l'incubation des œufs de poisson. Cela fut cause que le préfet, que le conseil général, se décidèrent à faire faire dans le département des essais de pisciculture. Une commission fut nommée dont MM. Péron et Pouchet firent partie; il ne s'agissait plus que de trouver une propriété où l'on pût, à peu de frais, établir quelques ruisseaux d'éclosion et d'élevage. M. Péron pensa tout de suite à notre modeste domaine du Tot : rivière, sources, étangs, ruisseaux limpides, cascades, tout s'y trouvait à souhait.

Me voilà donc chargé des expériences en collaboration avec M. Pouchet, qui dut venir au Tot à plusieurs reprises, pour la préparation de cette campagne.

J'ai raconté ailleurs (*Pisciculture, pisciculteurs et poissons*), j'ai raconté partout (même en vers) nos essais, nos succès, nos désastres, et notre invincible espérance en la nouvelle industrie.

Je n'ai pas à redire ici cette épopée; le point qu'il s'agit de mettre en évidence, c'est que par cette étude, par le beau voyage en Suisse et dans la Forêt-Noire qui en fut le complément (en compagnie de M. F.-A. Pouchet et de son fils Georges, tout jeune à cette époque), mes idées durent se diriger de plus en plus vers l'étude positive et pratique de la nature. Ce fut dans mes habitudes d'esprit, dans mes études, toute une révolution, et révolution des plus fécondes.

J'en ressentis durant plusieurs mois une joie inexprimable. Ce fut un des moments heureux de ma vie, et pourtant les circonstances ne nous avaient jamais été plus défavorables, plus douloureuses et plus menaçantes. Nous avions, en avril 1851, perdu mon père; l'industrie dont nous vivions périssait, le triturage des bois de teinture venant d'être remplacé par les extraits pâteux. J'avais moi-même, après la mort presque subite de mon père, fait une maladie très grave; mais je fus entouré de tant de soins, je vis ma mère et les amis si dévoués, j'entendis si nettement, dans un accès de fièvre, la voix de mon père (que je voulais rejoindre) me crier : « Reste avec ta mère », que, peu à peu, je me remis à vivre, et la vie me reprit par la pisciculture. J'éprouvais, devant mes réservoirs, des heures de joie enfantine qui se manifestaient aux soirées solitaires en mille fantaisies. Je me rappelle vaguement une pièce de vers qui commençait ainsi :

> Petits poissons, en vérité,
> Feront le charme de ma vie,
> Etc.

Alfred Dumesnil était le confident de toutes mes tentatives, de toutes mes observations et réflexions, dans ces recherches si nouvelles. Il sentit très bien la bonne influence qu'auraient sur moi ces occupations à la fois scientifiques et pratiques.

Il m'écrivait, dans sa bienveillante et amicale prévoyance :

« J'aurais un volume à vous écrire pour vous encourager à la pisciculture. Cette découverte semble avoir été faite pour vous... »

C'est le 24 décembre 1854 que Dumesnil écrivait ces lignes, nous n'en étions cependant qu'à nos premiers essais; les grands travaux ne devaient commencer qu'en 1855. En 1855 seulement devait avoir lieu le voyage en Suisse, la visite à Huningue, etc. En 1856 devaient commencer mes communications à la presse locale, d'abord à la *Chronique de Rouen*, puis, en 1858, au *Journal de Rouen*. Je rendis compte, dans ce dernier, des expériences faites à notre laboratoire du Tot. Je dus à la pisciculture des relations nouvelles; mais dès l'origine, c'est-à-dire dès 1855, elle m'avait mis par correspondance en rapport avec M. Berthot, créateur et organisateur (avec M. Detzem), de l'établissement de Huningue. Je n'ai jamais connu M. Berthot que par ses lettres et ses mémoires officiels sur l'industrie piscicole; mais quelles lettres instructives et charmantes je reçus de cet homme excellent; j'en ai cité des fragments dans plusieurs articles insérés dans la *Revue philosophique* (articles réunis depuis en brochure); permettez-moi, cher monsieur Charton, d'en reproduire ici deux ou trois, entremêlés de quelques passages qui jamais encore n'ont été publiés :

« Donc, vous voilà apprenti pisciculteur et chargé, par la commission de votre département, de repeupler les fleuves et rivières.

» Par ma grande foi, j'en suis bien aise; vous piocherez, et cette admirable industrie, qui se traîne au lieu de marcher, comptera, parmi ceux qui travaillent à la développer, un homme sérieux de plus.

» Vous avez tort de vous effrayer des difficultés matérielles : la matière constamment fléchit devant les hommes qui, pour l'assujettir, savent s'assujettir d'abord eux-mêmes aux lois qui la régissent; ces lois sont simples, elles sont écrites au grand livre de la nature, il est toujours ouvert et nous avons des yeux.

» Les vraies difficultés se réduiront aux empêchements qui vous seront suscités par autrui ou que vous rencontrerez en vous-même.

» Pisciculture est un substantif féminin approprié à l'industrie naissante à laquelle vous voulez consacrer vos soins. Pour commencer il faut d'abord, je crois, le définir. Or, je ne vois que trois définitions :

» 1° Pisciculture, synonyme escabeau, sur lequel on se hisse pour rehausser sa taille afin de faire le joli cœur, exciter les bravos, obtenir des cordons et des mentions plus ou moins honorables.

» 2° Pisciculture, synonyme machine à battre monnaie; je ne suis pas fort en latin, mais j'imagine qu'on aurait dit en cette langue : *Auri sacra fames!*

» 3° Pisciculture, synonyme culture du poisson, art d'employer les expédients nouvellement découverts par deux pêcheurs des Vosges à faire rendre aux surfaces couvertes d'eau, sous forme de substances alimentaires de bonne nature, au moins l'équivalent de ce qu'on obtiendrait de surfaces pareilles couvertes de luzerne ou de sainfoin, voire de trèfle ou de toute autre herbe qu'il vous plaira...

» J'ai idée que votre intention est d'adopter cette dernière définition..... »

—

« Ne vous faites le disciple de personne; consultez tout le monde, M. Berthot comme les autres : c'est toujours bon de consulter même les imbéciles, car les imbéciles sont des hommes... »

—

« La grande difficulté de l'industrie naissante n'est pas de produire des poissons, la fécondation artificielle résout ce problème au delà du nécessaire; c'est de faire entrer dans les cervelles que si on veut utiliser cet expédient au profit de la masse, il faut traiter les rivières comme les étangs. Prendre et remettre, voilà la nouvelle formule. Le travail payera le travail, voilà la méthode. Avec ce que vous prendrez, vous vous procurerez ce qu'il faut pour produire de quoi remettre dix fois ce que vous aurez pris, et vous le remettrez à la place de ce que vous prendrez, le même jour, au même endroit et de la même espèce. Criez cela partout, obtenez qu'on écoute et qu'on le fasse, et vous verrez que les fleuves et viviers se repeupleront et produiront d'immenses richesses. »

Que ne puis-je ici, cher monsieur Charton, vous citer tout entière la longue, très longue et charmante lettre du 23 mars 1855 : « Travaillons, travaillons et ne faisons pas de bruit..... »

Nous ne nous en tenions pas toujours aux poissons, nous causions quelquefois littérature et philosophie : « Un livre est bon, écrivait M. Berthot, quand, après l'avoir lu, on se sent plus instruit, meilleur ou plus content. »

—

« Les découvertes ne se font pas avec de la sagacité.

» — Avec quoi donc, s'il vous plaît?

» — Avec de l'instinct, mon bonhomme, avec de l'instinct, te dis-je; les bonnes gens en ont, voilà pourquoi vous les prenez pour des bêtes, et je vous plains d'être des sots. » Etc., etc., etc.

—

« ..... Quant à la carpe, il suffit de la voir pour s'assurer que c'est une pauvre bête inoffensive, incapable de mordre et de désobliger autrui; les carnivores ont beau s'exalter la cervelle avec leurs gloires et leurs victoires et s'attribuer l'esprit pour allouer aux humbles la sottise, je vous dis que l'humilité est la source de toute grandeur et que les imbéciles sont ceux qui font trop de volume et de tapage. Les pauvres bêtes ne sont pas bêtes, puisqu'elles sont pauvres; ne confondons pas, s'il vous plaît, autour et alentour, peur et timidité, pauvreté et misère : on peut être misérable et sot, pauvre et bête, non; pauvre bête, oui. Tâchez donc d'écouter le timbre de la voix de quiconque associe, sans conjonction, ces deux paroles, et vous me direz s'il est possible de les prononcer sans y mettre l'accent de l'intérêt et de la sympathie.

» La carpe pond dans l'eau douce et ne fait pas de pèlerinage dans l'eau salée... Je n'ai pas besoin d'ajouter que la carpe ne dévore personne, et que son caractère débonnaire et que son humeur gaie lui procurent un tempérament d'excellente nature; elle est pleine de vie et de santé; vous la couperiez en morceaux qu'elle garderait encore l'espoir de vivre : est-ce chez elle naïveté ou pressentiment de sagesse?... »

J'ai songé plus d'une fois à faire un livret des pensées de M. Berthot tiré de ses lettres; mais pour combien d'autres bons cœurs et bons esprits serait possible et fructueuse la même expérience!...

A suivre. EUGÈNE NOEL.

DIEU.

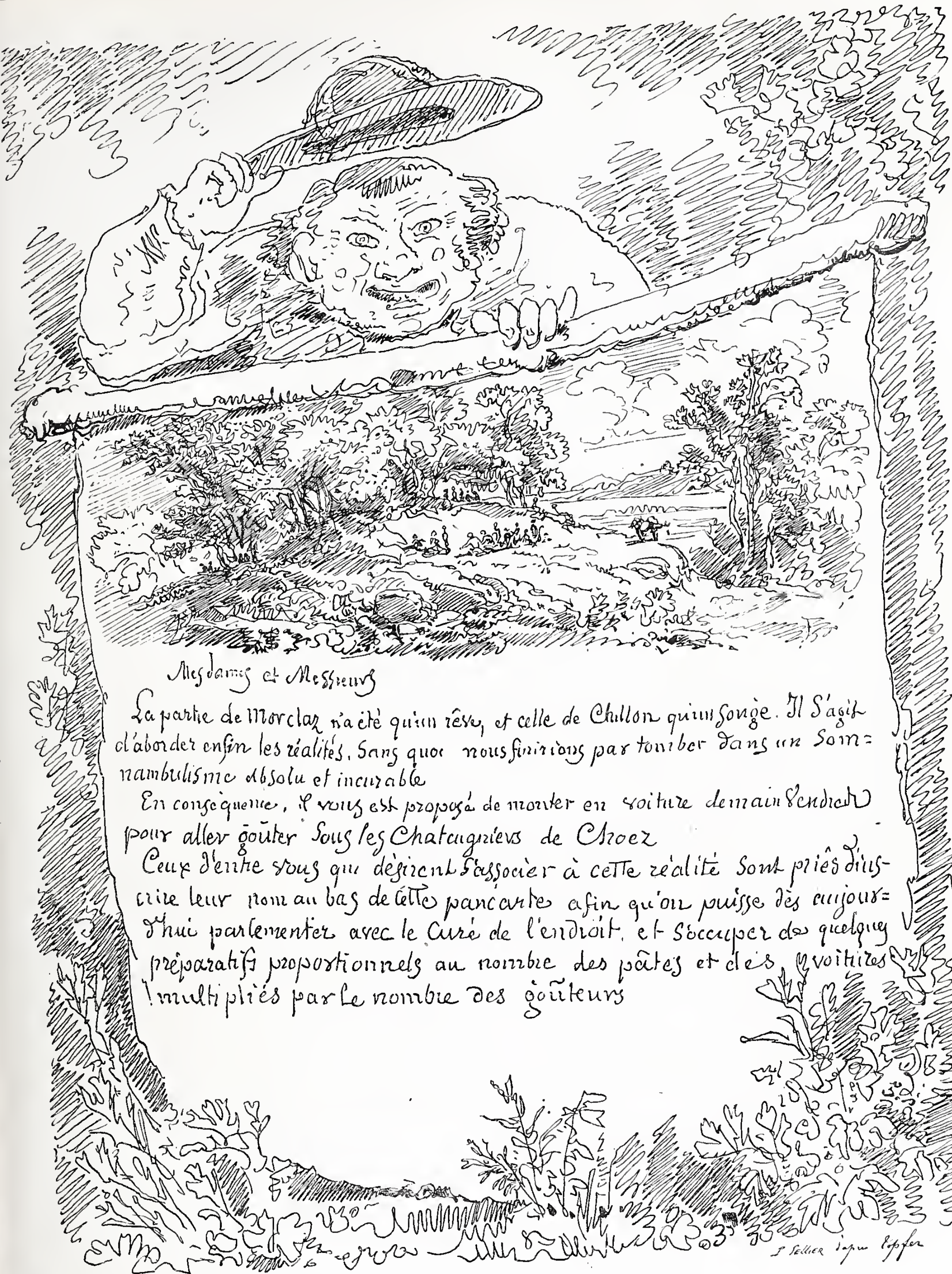
Quand je m'imagine cette sublime puissance dont je ne puis seulement me définir la nature, s'inclinant pour me donner l'être : Dieu d'une part; moi, chétif et misérable, de l'autre; me faisant petit afin qu'un jour, ayant contribué moi-même à ma grandeur, je me sente plus grand; me préposant en modèle de perfection et me mettant en mesure de m'y conformer; veillant sur chacun de mes pas et malgré toutes mes ingratitudes m'aidant toujours; faisant plus pour moi que n'ont jamais pu faire parents et bienfaiteurs; je me sens touché au fond de l'âme, et le mouvement d'amour se déclare; dès lors le problème est résolu; je n'ai plus que faire de logique et de métaphysique : j'aime, je suis convaincu; la passion l'emporte sur la raison, et je ne suis pas le maître de douter de la vérité de ce que j'aime! JEAN REYNAUD.

UNE CIRCULAIRE ILLUSTRÉE,

Par Topffer.

Nos lecteurs peuvent se rappeler comment Topffer a raconté, avec son *humour* ordinaire, en quelques lignes, une excursion des baigneurs de Lavey aux Châtaigniers et à la cure de Choez, au-dessus de Monthey, en 1841 ou 1842. A ce récit autographié il avait joint trois esquisses de paysages. Nous en avons reproduit une sous ce titre : « la Montée de Choez, près de Lavey (1). » Les baigneurs avaient été conviés à cette partie de plaisir par une circulaire plaisamment illustrée dont nous donnons aujourd'hui un fac-similé.

(1) Voy. t. L, 1882, p. 365.



Une Circulaire, par Topffer.

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE,

Par Th. Bentzon.

I. — ROSIÈRES.

Du plus loin que je me souvienne, je vois notre bourg de Rosières avec la maison où je suis née, où ma mère était née avant moi et qu'habitent toute l'année mes grands parents. Les enfants qui n'ont pas des liens étroits avec la campagne sont à plaindre. Ils ne se doutent pas du plaisir que l'on éprouve à faire partie pour ainsi dire d'un coin de terre où l'on a poussé comme une plante au soleil. Tout vous est familier : les honnêtes physionomies des paysans allant à leur travail, le beuglement des vaches dans les prés, tel gazouillement d'oiseau, tel bruit de source. Il semble que ces choses tiennent à votre propre vie, que vous

êtes en relations de parenté avec le moindre brin d'herbe. On l'aime, ce brin d'herbe que l'on a vu croître, comme jamais on ne pourra aimer les pavés de la plus belle ville du monde; on connaît mieux les gens aussi : le mendiant, assis sans façon au foyer de la cuisine, est un voisin qui cause avec vous de ses affaires en venant chercher l'aumône à laquelle il pense avoir droit de par sa vieillesse ou ses infirmités; vous êtes au courant de son histoire, et il vous appelle par votre nom; ce n'est point l'étranger qui passe, que vous secourez d'une main distraite et auquel ensuite vous ne songez plus. Il en est de même pour tout. Les plus petites nouvelles nous intéressent dans ce silence des champs; l'indifférence qui résulte du trop grand nombre de préoccupations est un défaut de citadin; à la campagne les journées sont longues, les événements rares, et ces fils noués par la sympathie qui vont de votre cœur aux personnes et aux choses, plus nombreux, plus solides qu'ailleurs.

Certainement, j'ai grande envie de voyager, mais aucun voyage ne me rendra infidèle à Rosières, dont je crois connaître sur le bout du doigt toutes les feuilles et tous les cailloux. Je n'aurai pas de peine à rencontrer de plus beaux pays; mais aux nouvelles figures, si charmantes qu'elles soient, on préfère toujours le visage d'une intime amie, d'une fidèle nourrice, d'une confidente de tous les instants, ce visage fût-il commun, insignifiant, ou même d'une laideur indiscutable. Du reste, le bourg, comme s'intitule ambitieusement Rosières, n'est pas laid, bien loin de là; il couronne un coteau qui descend en pente douce jusqu'à la Loire; le paysage, un peu uni, est fermé par les collines basses de la Sologne. Point de châteaux proprement dits, point de très grandes propriétés, notre vieille maison est la plus considérable à dix lieues à la ronde. Elle fait face au midi, et quand le soleil levant darde ses premiers rayons sur les prés qu'elle domine, elle me semble enveloppée de l'atmosphère la plus limpide, environnée du panorama le plus agréable qui puisse réjouir les yeux. Combien de fois à mon lever me suis-je accoudée à la fenêtre que l'on venait d'ouvrir, le regard noyé dans l'espace, en m'abandonnant tout entière au bonheur de me sentir vivre!

Alentour trois cents âmes logent dans des maisonnettes dont quelques-unes sont encore couvertes en chaume, bien que les toits de tuile deviennent de plus en plus nombreux, et qui s'éparpillent sans ordre, de ci, de là, le long de la grand'route, ou bien au bord du chemin qui descend vers l'église dont notre demeure est proche. Un mur sépare seul le parc du cimetière, aussi vert et presque aussi riant que lui. Les cloches nous sonnent à l'oreille tous les baptêmes, tous les mariages, quelquefois aussi des glas funèbres : de sorte que nous partageons bon gré mal gré les douleurs comme les joies du village. Eh bien, ce carillon, souvent importun, me manque lorsque je suis à Paris. La haute tour lézardée de l'église a toujours paru surveiller nos jeux par-dessus le mur; c'est à son horloge que, mon frère et moi, nous mesurions nos heures de récréation, tout en travaillant au jardin qui était *à nous deux*. Tout ce que nous possédions fut longtemps *à nous deux;* le *tien*, le *mien* nous restaient inconnus; et ce jardin, sans métaphore arrosé de nos sueurs, était *à nous deux* plus que tout le reste, car il devait son existence à nos efforts réunis.

II. — NOTRE JARDIN.

Il se trouvait placé sur une veine de terrain assez improductive, qui exigeait des soins particuliers et ne donnait abondamment, en fait de fleurs, que des pavots et des pieds d'alouette, aussi simples que possible! En revanche, la mauvaise herbe envahissait nos plates-bandes comme si elle se fût complu à verdir ce sol aride et sablonneux; nous l'arrachions sans cesse, et sans cesse elle repoussait, étouffant toutes les graines que nous avions semées. Sans doute il eût été facile d'obtenir de grand'mère un jardin de meilleur rapport; mais nous nous entêtions à amender celui-là; nous tenions, je ne sais pourquoi vraiment, à cet étroit espace borné d'un côté par un massif de lilas, de l'autre par une grosse touffe de seringat, très loin du réservoir où il nous fallait puiser de l'eau, très loin de tout ombrage. Nous nous étions promis non seulement d'y faire pousser des roses, mais encore d'excellente salade. Ce fut comme une expérience d'éducation, difficile assurément, qui finit par bien tourner. Jamais les défauts d'un mauvais caractère ne furent combattus plus vigoureusement que nous ne combattîmes cette invasion de l'ivraie : de grand matin nous étions là, le sarcloir à la main, avant d'apprendre nos leçons; les enfants qui possèdent un jardin prennent tout naturellement l'habitude de se lever de bonne heure. Grâce à notre jardin, nous n'avons jamais connu ces instants de demi-somnolence pendant lesquels l'élève, réveillé de force, s'engourdit de nouveau, en bâillant sur son livre. Parfois, avant le jour, Henri me criait de son lit :

— J'ai rêvé que cette nuit nos volubilis étaient sortis de terre.

— Allons voir! répliquais-je en m'habillant à la hâte.

La rosée nous forçait à prendre des sabots, et nous voilà courant faire la guerre aux insectes nuisibles et à tout ce que la nature, qui est infatigable dans ses malices comme dans ses bienfaits, peut produire en une nuit pour gêner la croissance de jeunes volubilis qui ne demandent qu'à s'élancer autour du tuteur prêt à les soutenir. Cette peine était un plaisir; tous les enfants aiment jouer avec la terre; cela commence par les pâtés de sable, et ensuite quel jouet semble plus amusant qu'une bêche, un râteau, un arrosoir proportionné à la taille de celui qui s'en sert? J'ai entendu grand-père dire bien souvent que le goût de la terre est le premier qui nous vienne et le dernier

qui nous reste. Pour son compte il justifie cette opinion, étant toujours occupé d'agriculture et persuadé qu'il ne pourrait acheter nulle part d'aussi bons fruits, d'aussi délicieux légumes, que ceux de son potager. Eh bien, nous l'avons forcé un jour à reconnaître que les meilleures pommes de terre, les meilleures fraises de l'enclos, poussaient chez nous, entre le lilas de Perse et le grand seringat. Il est vrai que le sable leur convient, au fraisier surtout dont l'humidité pourrirait les racines. Mais ce qui prouve mieux encore que notre ingrat jardin s'est amélioré, c'est que nous avons fini par en rapporter pour maman de beaux bouquets de roses. La laitue dédiée à grand'mère a toujours été plus rebelle; on la trouve coriace aujourd'hui encore. Il faut voir quel luxe de chrysanthèmes en revanche, et de roses trémières, de lupins, d'œillets de poète, de pensées, selon la saison! C'est maintenant le jardinier qui les cultive, mais ils sont sortis de nos graines et ont été en somme conquis par *nous deux* sur le désert!

III. — NOS BÊTES.

Je crois que les nombreuses bêtes, chèvres, lapins et autres, que nous avions la permission d'élever, contribuaient à notre bonheur plus encore que le jardin. Parmi les animaux de la maison, un bel épagneul anglais nommé Black par antithèse sans doute, vu qu'il était blanc, et la chatte Moumoute, tenaient le premier rang dans mes affections. Black était un brave homme de chien, bien doux, bien gai, un peu bête, très étourdi, toujours disposé à courir, et inoffensif au point que jamais la chatte n'eut à se plaindre de lui.

Moumoute était une chatte blanche tachetée de roux et de noir, de taille moyenne, au poil ras et lustré. Son nom lui venait de la *Mère Michel,* un livre charmant, illustré à ravir, qui avait fait nos délices. Le chat de la mère Michel s'appelait *Moumoute,* ce qui veut dire, selon Labédollière, « sauvé des casseroles. » Notre chatte n'avait jamais eu de casserole attachée à la queue par des gamins méchants, cela n'empêcha pas le nom de Moumoute de lui être octroyé sans conteste, en vertu probablement de nos premiers souvenirs littéraires. Moumoute avait droit dans la maison à mille privautés : le matin, elle entrait, derrière la femme de chambre, dans l'appartement de ma grand'mère; quand on apportait le café, elle en obtenait sa part, puis se pelotonnait au milieu d'un édredon de soie jusqu'à l'heure du déjeuner. Dans la salle à manger, où elle se rendait avec sa maîtresse, elle était sûre de ne pas attendre son repas, qui lui était servi sur une assiette de porcelaine. Black ne se montrait nullement jaloux, il restait à tourner autour des convives.

En sortant de table, mon grand-père avait coutume de passer dans le salon où il s'asseyait pour lire les journaux. Moumoute ne manquait jamais de sauter sur son genou et de s'y coucher, les pattes de derrière ramenées sous elle et celles de devant repliées en rond devant sa poitrine, dans une attitude qui était l'expression la plus parfaite de la paresse. Elle fermait les yeux et remerciait d'un ronron celui à qui elle devait une installation si commode. Souvent il lui arrivait de prolonger son somme outre mesure. Mon grand-père avait depuis longtemps achevé sa lecture, mais il ne se levait pas pour cela. Il jetait un coup d'œil vers la pendule, car c'était l'heure à laquelle il allait s'habiller pour une promenade quotidienne, puis il reportait son regard sur Moumoute qu'il lui répugnait de déranger. Elle paraissait se trouver si bien! Il commençait par plier son journal qu'il déposait méthodiquement sur le coin de la cheminée; il retirait ses lunettes, les introduisait sans se presser dans leur étui et réintégrait le tout dans la poche de sa robe de chambre, retardant toujours le moment de chasser l'indolente Moumoute. Celle-ci rendait en caresses et en bons procédés les gâteries dont elle était l'objet. Jamais elle n'égratigna personne. J'en suis à me demander si, dans le cours de sa vie, il lui arriva une seule fois de donner un coup de griffe, même à une souris. Elle renflait l'échine de l'air le plus avenant dès qu'elle apercevait quelqu'un, marchait à sa rencontre et se frottait de côté contre ses jambes pour lui souhaiter la bienvenue.

Pendant les longues soirées d'été nous nous promenions en famille après le dîner. Moumoute était toujours de la partie. Elle marchait du même pas que nous, suivant le bord de la route. Il lui arrivait même parfois le matin, quand nous allions, Henri et moi, cueillir dans les prés ces bons champignons roses que je faisais ensuite cuire tant bien que mal sur la cendre chaude, il lui arrivait, dis-je, de braver la rosée pour nous accompagner. Elle trottait alors à notre suite, secouant ses pattes à chaque pas pour en faire tomber les gouttelettes d'eau qu'y laissaient les herbes. C'était héroïque de sa part, car elle craignait l'humidité plus qu'aucun autre individu de son espèce.

Aujourd'hui Moumoute repose sous le grand seringat, en compagnie d'autres favoris que nous avons eu le chagrin de perdre : Friquet, un moineau apprivoisé qu'elle n'eut jamais l'idée de croquer; deux cochons d'Inde morts de vieillesse; Rainette, notre petite grenouille verte qui marquait le beau et le mauvais temps en gravissant ou en descendant les degrés de l'échelle placée dans son bocal; Margot enfin, la plus voleuse, la plus gourmande et la plus bavarde de toutes les pies, mais pleine d'esprit, ce qui faisait excuser une partie de ses défauts, dont elle fut d'ailleurs victime, une indigestion de fromage blanc dérobé au garde-manger l'ayant tuée. Moumoute fut remplacée par sa fille Grisette, qui tint dans notre existence une place beaucoup plus large qu'elle-même. Cette petite chatte, grise, ainsi que son nom l'indique, vit le jour dans notre salle d'étude, pendant une promenade que nous faisions avec grand-père.

A suivre. TH. BENTZON.

CHANDELIER EN FER FORGÉ.

TRAVAIL ALLEMAND DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Si nos grandes industries peuvent, à juste titre, être fières des perfectionnements que les découvertes modernes de la science, et surtout l'application de la vapeur, ont apportés dans leur outillage et dans les conditions économiques de leur production, on ne peut s'empêcher par contre de regretter parfois, surtout au point de vue artistique, la substitution des moyens mécaniques à cet outil,



Chandelier en fer forgé; travail allemand du dix-septième siècle.

supérieur à tout et que rien ne peut remplacer, que l'on appelle la main de l'homme.

C'est dans l'industrie du fer surtout que l'on peut constater cette sorte d'infériorité relative, compensée, hâtons-nous de le dire, par d'immenses avantages. Autrefois, en effet, par suite de l'insuffisance des moyens dont on disposait, il était à peu près impossible de façonner à la main des pièces excédant un poids de 150 à 200 kilogrammes, ou dépassant une longueur de 3 à 4 mètres, et la grande serrurerie du bâtiment, qui joue, dans les constructions modernes, un rôle si important et si utile sous le rapport de la solidité, de l'économie et de l'hygiène, n'existait pas ou restait presque à l'état barbare. Mais, par une sorte de compensation, la serrurerie fine s'élevait alors à un degré de perfection qui dénote un art entièrement avancé dans sa forme et ses moyens d'exécution et qui semble perdu aujourd'hui. Entre les mains des habiles artisans qui forgeaient, au treizième siècle, les merveilleuses pentures de Notre-Dame de Paris, ou dans celles des véritables artistes qui, au seizième siècle, fouillaient les serrures et ciselaient les admirables clefs dont le Louvre possède de si beaux spécimens, il semble que le fer ait été une matière aussi facile à travailler que le bois, l'ivoire ou le marbre. Il faut dire aussi qu'autrefois le métal, avant d'être réduit en barres et d'arriver à pouvoir être mis en œuvre, subissait une série d'opérations tellement nombreuses de *battages*, si souvent répétés, qu'il acquérait une ténacité et une souplesse qu'il ne saurait avoir aujourd'hui, où il passe de l'état de lopins de fonte à peine corroyée au martinet à l'état de barres par le laminage au cylindre, sans opération intermédiaire.

C'était avec le métal ainsi travaillé à force de bras que les patients et ingénieux forgerons allemands, plus habiles ouvriers qu'artistes délicats, fabriquaient ces œuvres de fer si riches de détails, mais si lourdes d'aspect et d'un goût si contestable, surchargées de *rocailles,* de *chicorées* et de *flammes* admirablement exécutées, dont la porte si connue de la résidence royale à Wurtzbourg est un des plus remarquables exemples, et dont le curieux chandelier aux feuilles contournées que représente notre gravure, ne peut donner qu'une très faible idée.

ÉDOUARD GARNIER.

Respect de l'Ame.

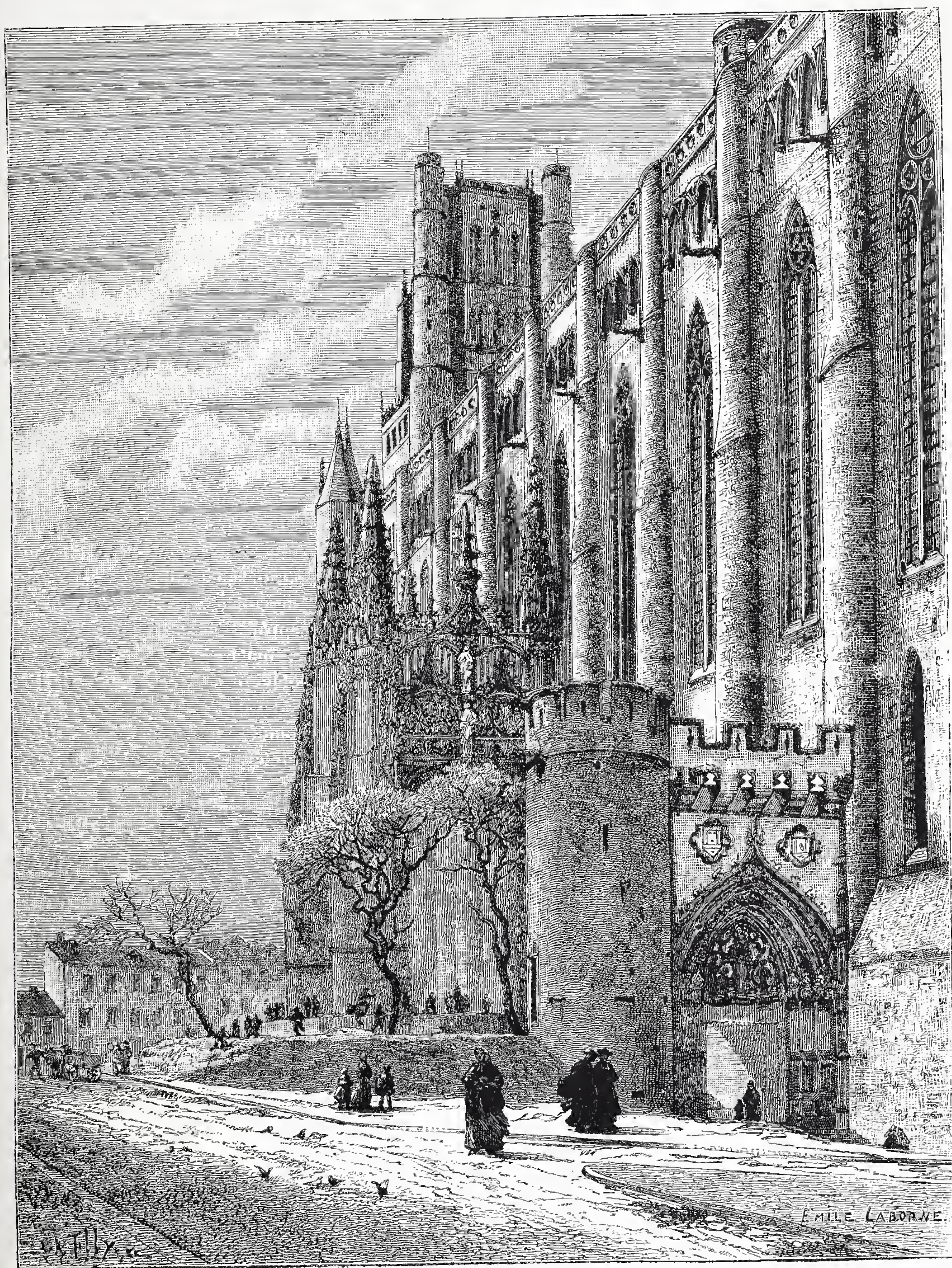
Ce qui est menacé aujourd'hui, c'est la liberté morale, c'est la conscience, c'est la noblesse même de l'homme, c'est le respect de l'âme. Défendre l'âme, ses intérêts, ses droits, sa dignité, c'est le devoir le plus pressant pour quiconque voit le danger; défendre l'humanité dans l'homme, c'est ce que doivent faire l'écrivain, l'instituteur, le philosophe. L'homme! l'homme vrai, l'homme idéal! telle doit être leur devise, leur cri de ralliement. Guerre à ce qui l'avilit, le diminue, l'entrave, le dénature; protection à ce qui le fortifie, l'ennoblit, l'élève. — La pierre de touche de tout système religieux, ou politique, ou pédagogique, c'est l'homme qu'il forme. Si le système nuit à l'intelligence, il est mauvais; s'il nuit au caractère, il est vicieux; s'il nuit à la conscience, il est criminel.

AMIEL.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LA CATHÉDRALE SAINTE-CÉCILE D'ALBI

(TARN).



La Cathédrale d'Albi. — D'après une photographie.

La cathédrale d'Albi est une énorme forteresse de briques, à peu près rectangulaire et fort longue, munie d'une haute tour carrée en guise de façade, flanquée d'énormes contreforts, et surmontée d'une terrasse au lieu de toit. C'est l'édifice *gothique* le plus imposant du Midi. Il rappelle les troubles auxquels le pays des Albigeois avait été si longtemps en proie. On pouvait craindre de les voir se renouveler : aussi, quand on eut à remplacer l'ancienne cathédrale, dont les dimensions étaient devenues

insuffisantes, on voulut élever à sa place une sorte de forteresse. Le cardinal Bernard de Castanet avait dit sa première messe dans la ville en 1275, comme nous l'apprend la *Gallia christiana;* ce fut lui qui prit la résolution de rebâtir l'église. On en posa la première pierre le 15 août 1282.

Il fallut un siècle pour exécuter le plan du fondateur. En 1383, à l'avènement de l'évêque Guillaume de la Voulte, le gros œuvre était fini : il était dû entièrement au travail et aux dons des populations. Tout le reste a été ajouté par la munificence des évêques et le talent d'artistes venus de loin.

Selon une vieille légende [1], dans l'espoir de donner aux matériaux une solidité éternelle, on décida de faire les mortiers avec du vin, et il se trouva que la récolte des raisins fut excessivement abondante pendant tout le temps que dura la construction. On assure que le mortier est d'une qualité particulière et fait absolument corps avec la brique.

L'intérieur de la cathédrale a l'aspect d'une salle immense, sans divisions; sans bas-côtés, sans piliers ni colonnes, terminée par une abside et complètement garnie de chapelles, carrées sur les flancs, polygonales à l'abside; on n'en compte pas moins de vingt-neuf. La largeur de cette nef est telle, par rapport à la hauteur, que la voûte est forcément très surbaissée : ses nervures reposent sur de minces pilastres, entre les chapelles. — La longueur intérieure de l'église est de 97m.05; sa largeur, de 19m.50; sa hauteur, de 30 mètres. Comprises entre les contreforts et ouvertes sur la nef, du sol à la voûte, les chapelles sont coupées à la hauteur des fenêtres par une galerie-tribune garnie d'une balustrade en pierre; elles communiquent entre elles au moyen de petites portes percées dans le mur de cloison, c'est-à-dire dans le contrefort.

Quant aux fenêtres, elles répondent bien à l'aspect de forteresse de tout l'édifice. Hautes de 13m.55, elles n'ont que 1m.59 de large et semblent, surtout à l'extérieur, de simples fentes percées dans le mur; cependant elles seules, au-dessus des chapelles, éclairent l'église, et on ne s'est jamais plaint de n'y voir pas assez; mais il faut le soleil du Midi pour qu'elles suffisent à répandre la lumière dans cet immense vaisseau. Il est vrai que, plus tard, on a percé dans le massif, au-desous des fenêtres, de petites baies qui éclairent directement les chapelles.

Ce n'est qu'au seizième siècle que l'énorme salle, jusqu'alors froide et lourde, revêtit sa brillante parure. Le cardinal Louis d'Amboise, évêque d'Albi de 1473 à 1502, imagina, en 1501, de la diviser en deux au moyen d'un jubé, et de garnir la partie du côté de l'abside d'un grand chœur à clôture en pierre sculptée. La façade du jubé à 18 mètres de long et 8m.20 de haut. Le chœur a 36m.80 de long sur 10m.19 de large et 6m.54 de haut.

Le jubé est une œuvre de sculpture d'une délicatesse extraordinaire : feuillages, fleurs, guirlandes, dentelles, pyramides et fleurons, culs-de-lampe, tous percés à jour, s'entassent dans un espace restreint. Trois portes, en bois sculpté à jour, ouvrent sur le chœur et sur ses nouveaux bas-côtés; deux escaliers en spirale conduisent à une large plateforme sur le jubé.

Le chœur n'est pas moins orné : à l'extérieur, trente-cinq piédestaux le divisent de distance en distance, portant à mi-hauteur des statues de personnages bibliques de 1m.40. A l'intérieur, cent vingt stalles sur deux rangs sont adossées à la clôture, qui forme dais au-dessus d'elles, et plus haut on voit soixante-douze niches où sont de petites statues d'anges.

On a couvert toute la surface de la nef de peintures à fresque. L'ensemble de cette décoration est célèbre; malheureusement, on n'a pu lire nulle part aucune signature, aucun nom d'artiste. On sait seulement que les auteurs étaient italiens, et l'on présume qu'ils appartenaient à l'école de Bologne ou à celle de Florence. — La voûte, les chapelles, tout est décoré, et les peintures sont restées dans un état de fraîcheur et de conservation remarquables. Elles ne représentent pas seulement des scènes nombreuses de l'histoire sacrée, mêlées à d'innombrables rinceaux et arabesques rehaussés d'or, mais encore tout ce que le caprice et l'imagination des artistes leur ont inspiré. Dans les tribunes en particulier « on trouve, mêlés à l'ornementation, un nombre infini d'objets pris dans la vie réelle : fruits, fleurs, têtes, portraits, masques, caricatures, inscriptions, vêtements, bijoux, meubles, allégories, galanteries, rébus, paysages, etc. » [1] On y rencontre même des sujets politiques.

Le pavé de l'église est formé en grande partie de pierres sépulcrales. Au fond de la nef, contre la tour, est un orgue de Moncherel, de dimensions peu communes, qui date de 1735. Au-dessous, une grande arcade ouvre sur une chapelle creusée dans l'énorme tour occidentale. Ce n'était autrefois qu'une toute petite porte; on l'a si bien agrandie qu'elle a coupé en deux une vieille et curieuse fresque du Jugement dernier qui couvrait toute la paroi.

L'extérieur est d'aspect formidable : la tour est un vrai donjon. Au nord, près de l'abside, un bâtiment carré, puissamment fortifié et contenant les sacristies, reliait l'église à l'archevêché que défendait une muraille flanquée de tours. Un passage voûté faisait communiquer autrefois les deux édifices.

De l'autre côté, à même distance de l'abside, une porte fortifiée défend l'entrée unique de la cathédrale ; elle faisait aussi partie de la muraille d'enceinte.

La longueur extérieure de l'édifice mesure 113m.50, et la largeur 32 mètres. Lés murs comp-

[1] Voy. l'ouvrage intitulé : *la Cathédrale d'Albi, ses richesses artistiques*, recueil in-fol de photogravures, par Aillaud, Rolland et de Rivière. Toulouse, 1882.

[1] Congrès archéologique de France. Session d'Albi, 1864.

On peut lire le détail de ces peintures dans un de nos précédents articles, t. XL, 1872, p. 228.

tent pour 2m.50. La hauteur jusqu'aux galeries du toit est de 33 mètres; avec les galeries nouvelles, de 40 mètres. — Les côtés offrent cette rare particularité qu'ils sont flanqués, à distances égales, de contreforts en forme de demi-tourelles, s'élevant jusqu'à la toiture.

La tour du clocher, massif carré d'abord et appuyé de quatre tours ou contreforts circulaires énormes, se rétrécit graduellement pour donner place à des galeries en pierre à jour. Des escaliers de 366 degrés, dans deux des tours, s'élèvent jusqu'au sommet, à une plate-forme octogone de 64 mètres de surface.

La hauteur totale n'a pas moins de 78m.55 : c'est un des bâtiments de briques connus les plus élevés. Les contreforts circulaires ont 7 mètres d'épaisseur et sont massifs presque jusqu'au comble. On remarque au-dessus du premier contrefort de l'extrémité ouest de la nef un édicule mince et élevé comme une loge de guetteur.

Sur le flanc sud de la cathédrale, immédiatement avant l'abside, un premier portail en pierre, construit en 1380 par les soins de l'évêque Dominique de Florence, donne accès à un large escalier de 33 marches, qui longe la muraille et conduit en pente douce à une plate-forme carrée devant la porte de l'église.

Sur cette plate-forme crénelée s'élève le porche du seizième siècle reproduit par notre gravure : c'est un véritable dais porté à une grande hauteur par des piliers sculptés, et surmonté de pyramidioles, de feuillages, de rinceaux de toute sorte. Bâti en pierre blanche travaillée à jour, et se détachant sur le fond de brique de l'église et sur le ciel, il produit un effet des plus pittoresques. On remarque en haut les armes sculptées de Louis d'Amboise, d'Aimar de Gouffier, des cardinaux Duprat et Jean de Lorraine, qui firent construire ce bijou monumental.

La voûte du baldaquin, longtemps défoncée et à jour, a été restaurée par M. C. Daly.

A la hauteur des combles de la cathédrale on voit aujourd'hui toute une partie nouvelle; le couronnement de l'édifice était resté inachevé depuis la fin du quatorzième siècle et ne devait être qu'un crénelage. Une haute balustrade et des tourillons bordent et cachent la toiture fort basse, également réparée par les soins de M. Daly.

Œuvre hybride, mais vraiment imposante, à la fois forteresse et « musée », pour employer l'expression de Chateaubriand, cette complexe cathédrale d'Albi produit toujours une vive impression sur l'esprit de ceux qui la visitent et se plaisent à l'étudier. (1)

H. DE CURZON,
De l'École des chartes.

(1) On peut consulter, entre autres documents sur la cathédrale d'Albi, le *Répertoire archéologique du Tarn*, de M. Croze (1865); les *Voyages pittoresques de la France*, de Taylor, au tome Ier du Languedoc, qui contient 21 lithographies relatives à ce monument; le *Dictionnaire raisonné d'architecture*, de Viollet-le-Duc.

LE PAS DE LA PORTE.

La nourrice d'un de nos enfants, au moment de nous quitter, se désolait : nous la consolions de notre mieux en lui parlant du bonheur qu'elle aurait le lendemain à se retrouver dans sa famille.

— Oui, dit-elle, interrompant ses pleurs et ses sanglots; je sais bien, aujourd'hui c'est le pas de la porte.

La mort aussi est le pas de la porte; on observe que la plupart de ceux qui approchent de ce seuil redoutable se montrent plus calmes qu'on ne l'avait espéré. N'est-ce pas qu'à cette heure suprême les âmes s'ouvrent à une conviction plus lumineuse que les séparations ne sont pas pour être éternelles, et qu'avant longtemps ceux qui s'aiment se retrouveront dans les conditions d'une existence plus heureuse que celle d'ici-bas? — Fortifiez-vous, consolez-vous, cœurs affligés! Traversez sans émoi les ombres du siècle; elles se dissiperont au pas de la porte. (1)

ÉD. CHARTON.



UN PROVERBE ATHÉNIEN.

On disait d'un expatrié : « Il désire voir la fumée d'Athènes. » Ce proverbe était une réminiscence d'un passage de l'Odyssée où Ulysse, depuis longtemps éloigné de sa patrie, « désire voir la fumée qui s'élance au-dessus de son cher pays. »

L'observation est parfaitement juste et vraie. Qui de nous, approchant de la maison, terme de son voyage, n'a pas été ému dès qu'il a aperçu la fumée s'échapper et se dérouler au-dessus de la cheminée? « La maison n'est pas déserte, pense-t-il avec un battement de son cœur; nous trouverons au foyer les êtres aimés. » Les peintres paysagistes n'ont pas oublié ce trait, Ruysdael entre autres.



LAKANAL.

Parmi les hommes qui ont rendu le plus de services à la cause de l'enseignement, il faut citer au premier rang Joseph Lakanal. Cet homme éminent a contribué, dans une large mesure, à fonder en France des institutions qui ont survécu à tous les événements, parce qu'elles ont répondu à des idées justes et à des besoins réels. C'est à son zèle, à son

(1) « Qu'on interroge les médecins et les ministres de l'Église, accoutumés à observer les actions des mourants et à recueillir leurs derniers sentiments : ils conviendront qu'à l'exception d'un petit nombre de maladies aiguës, où l'agitation causée par des mouvements convulsifs semble indiquer les souffrances du malade, dans toutes les autres on meurt tranquillement, doucement et sans douleurs. » (Buffon.)

activité infatigable, à son dévouement, que l'on doit le Muséum d'histoire naturelle, l'École normale, la loi sur la propriété littéraire, l'Institut, et beaucoup d'autres créations utiles. Il faut encore citer ses projets sur l'organisation de l'enseignement, qui n'ont été réalisés que plus tard. Comme président du comité d'instruction publique, il s'est acquis des titres à la reconnaissance de la postérité.

Il était né à Serres, petit village situé à sept kilomètres de Foix, le 14 juillet 1762, dans la petite maison que reproduit notre gravure, et qui est encore aujourd'hui telle qu'elle était à cette époque.



Maison où est né Lakanal, à Serres. — D'après une photographie de M. Loubaigné.

On n'a sur son enfance et sa jeunesse que peu de renseignements. Élevé par son oncle l'abbé Font, il entra au collège des Pères de la doctrine chrétienne; de bon élève il ne tarda pas à devenir maître, et fut successivement professeur à Périgueux, à Moissac, à Castelnaudary, à Moulins et à Bourges, où il était professeur de rhétorique en 1789.

La plupart de ses biographes le perdent de vue à partir du moment où il était à Moulins, et le font passer sans transition du collège de Moulins à la Convention nationale; ils ignorent généralement que l'oncle de Lakanal, l'abbé Font, fut envoyé par l'ordre du clergé aux États généraux de 1789, qu'il devint évêque constitutionnel, et que Lakanal le suivit à Pamiers, en qualité de vicaire épiscopal [1].

C'est dans ces circonstances que ses concitoyens, qui avaient pu l'apprécier, le désignèrent pour les représenter à la Convention. Il avait alors trente ans, et en arrivant à cette assemblée il était véritablement mal préparé aux luttes de la politique; mais il était décidé « à faire triompher la cause des lettres et des sciences. »

Lorsque la Convention constitua ses comités, son titre d'ancien professeur le désigna pour faire partie de celui de l'instruction publique; ses collègues le choisirent bientôt pour les présider, et chaque mois lui renouvelèrent son mandat.

Dans une première mission aux départements de l'Oise et de Seine-et-Oise, Lakanal fut frappé de voir que des paysans entraînés par un fanatisme aveugle se livraient à de déplorables dégradations sur les monuments de l'architecture féodale et religieuse. Dès son retour à l'assemblée, il poussa un cri d'alarme, et, sur son rapport, la Convention prononça la peine de deux ans de fers contre quiconque dégraderait « les monument des arts dépendant des propriétés nationales. »

Un des titres supérieurs de Lakanal est la création du Muséum d'histoire naturelle et le développement du Jardin des plantes, qui, créé par Guy de la Brosse, développé par Buffon, n'occupait alors que la moitié de l'emplacement qu'il a aujourd'hui; il n'y avait là aucune collection d'animaux vivants, et l'enseignement n'était donné que par trois professeurs.

Un jour, Lakanal les réunit, et rédigea en une nuit le rapport qu'il présenta le lendemain à la Convention et d'où sortit le Muséum d'histoire naturelle.

L'enseignement devait y comprendre douze chaires; elles furent confiées à des hommes qui ont occupé dans l'histoire des sciences une place glorieuse : Daubenton, Brongniart, de Jussieu, Portal, Lamarck, Thouin, jardinier en chef, Fourcroy, etc. Un jeune homme, âgé de vingt et un ans, fut nommé professeur du premier cours de zoologie qui eût encore été fait en France : c'était Geoffroy Saint-Hilaire.

Lakanal fit aussi créer la ménagerie du Jardin des plantes, dans les circonstances curieuses qui ont déjà été racontées dans le *Magasin pittoresque* [1]. Rappelons seulement que trois ménageries ambulantes ayant été saisies par ordre de la police et conduites au Jardin des plantes, Geoffroy Saint-Hilaire retint les propriétaires des animaux comme gardiens, et courut chez Lakanal pour lui demander son appui. Celui-ci obtint de la Convention la construction de quelques loges, et par un décret du 11 décembre 1794, la ménagerie du Jardin des plantes fut organisée.

Bien des années après, en 1823, Lakanal, en Amérique, recevait un exemplaire de l'Histoire du Muséum par Deleuze, avec cette suscription si honorable pour les professeurs qui lui envoyaient dans

[1] L'abbé Font avait soixante-six ans en 1789; il est mort en 1801.

[1] Tome VI, 1838, p. 306; article de Jean Reynaud.

son exil cette marque touchante d'estime et de reconnaissance :

A M. Lakanal, pour le remercier du décret du 11 juin 1793,

Offert par les professeurs du Muséum d'histoire naturelle soussignés :
Vauquelin, Thouin, Desfontaines, Geoffroy Saint-Hilaire, Latreille, Cuvier, Laugier, Cordier, Jussieu, Lamarck, Brongniart, Lacépède.

Paris, 10 juin 1823.

Dans un autre ordre d'idées, on voit Lakanal s'occuper d'une question qui intéresse encore vivement les artistes et les hommes de lettres, celle de la propriété de leurs œuvres. Par suite de la loi du 19 juillet 1793, rendue sur sa proposition, les droits de la propriété intellectuelle et artistique furent pour la première fois proclamés par le législateur.

Lakanal a aussi puissamment contribué à l'établissement du télégraphe aérien, dont le projet présenté à l'Assemblée législative y avait été à peine remarqué, et il aurait eu sans doute le même sort devant la Convention sans l'intervention de Lakanal. Sur le rapport de Lakanal, 6 000 francs furent votés pour les premiers essais télégraphiques, qui commencèrent le 12 juillet 1793. Trois postes avaient été établis, le premier à Ménilmontant, le second à Écouen, et le troisième à Saint-Martin du Tertre, à trente-cinq kilomètres de Paris. Les expériences durèrent trois jours et eurent un plein succès; le temps employé pour la transmission de chaque signal, d'un poste à l'autre, était de vingt secondes en moyenne.

En présence de ces résultats, la Convention prescrivit, le 25 juillet, la construction d'une série de postes télégraphiques de Paris à la frontière du Nord. Chappe voyait enfin se réaliser ses espérances et il écrivait à son protecteur : « Grâces vous soient rendues mille fois; vous avez triomphé de tous les obstacles... Je ne puis vous offrir que ma profonde gratitude, mais elle ne périra qu'avec moi. »



Statue de Lakanal, à Foix, par M. Picault.

Trente-six jours après le décret, Carnot du haut de la tribune inaugurait le télégraphe aérien en annonçant à la Convention que la prise de Condé avait eu lieu le matin; l'émotion fut profonde et l'enthousiasme indescriptible (1).

Les anciennes académies furent supprimées avant d'être réorganisées sous le nom d'Institut; mais, sur la proposition de Lakanal, on fit une exception en faveur de l'Académie des sciences, dont les membres continuèrent à s'assembler dans le lieu ordinaire de leurs séances

En décembre 1793, Lakanal reçut une mission importante dans les départements de la Dordogne, du Lot, du Lot-et-Garonne et de la Gironde; il y déploya une activité extraordinaire. La famine qui sévissait sur ces départements était aggravée par la difficulté des communications : Lakanal décida que pendant trois jours la population entière de la Dordogne se mettrait à l'œuvre pour réparer les chemins.

« Les hommes, disait l'arrêté, iront chercher les pierres, les briseront, creuseront les fossés; les femmes et les enfants chargeront les brouettes, étendront le cailloutage, les vieillards encourageront les travailleurs par leur présence et leurs suffrages; hommes et femmes, jeunes et vieux, riches et pauvres, tous travailleront. Ici, la patrie met en faction tous les citoyens. »

Quelque étrange que nous paraisse aujourd'hui cette manière de procéder, il n'en est pas moins certain qu'elle a réussi, et les populations de la Dordogne n'en ont pas perdu le souvenir.

Lakanal se montra administrateur actif et éclairé; à Bergerac, il organisa une fabrique d'armes qui rendit les plus grands services, et en même temps il créa une commission d'instruction sociale, ayant un journal, et un comité ayant pour mission « de visiter la chaumière du pauvre pour y apporter l'instruction et l'amour de la patrie. »

(1) Voy., sur l'invention de Chappe, notre tome VIII, 1840, p. 91.

L'honneur de la fondation de l'École normale ne saurait être contesté à Lakanal; il pensait que ce qui importait le plus était de créer un personnel de professeurs.

« Dans ces écoles, disait-il, ce n'est pas les sciences que l'on enseignera, mais l'art de les enseigner... »

« Pour la première fois, ajoutait-il, les hommes les plus éminents par la science et le talent seront les premiers maîtres d'école d'un peuple. »

Ces « maîtres d'école » devaient être Lagrange, Monge, Laplace, Daubenton, Berthollet, Haüy, Volney, Bernardin de Saint-Pierre, Sicard, Garat, Laharpe, etc. On voit qu'il s'agissait pour cette nouvelle école d'un enseignement fort élevé, et non d'enseignement primaire.

Les élèves devaient être désignés par chaque district dans la proportion de 1 pour 20 000 habitants. Ils arrivèrent de tous les points du territoire, et, trois mois après le décret fondateur, ils étaient quatorze cents réunis dans le grand amphithéâtre du Muséum. L'inauguration se fit avec une simplicité grandiose. Lakanal ayant annoncé qu'il allait lire le décret fondateur, maîtres et élèves se levèrent et écoutèrent avec une respectueuse émotion cette lecture que suivit une acclamation unanime et enthousiaste. Les cours commencèrent aussitôt, et Laplace, Monge, Haüy, occupèrent successivement le fauteuil.

Lakanal organisa les différents degrés de l'enseignement public; au premier degré, les écoles primaires, qui étaient selon lui « la dette de la patrie envers chacun de ses enfants. »

Ses écoles du premier degré devaient être assez nombreuses pour que chaque enfant pût y puiser les connaissances indispensables à l'exercice de toute profession. Le premier degré d'enseignement était ouvert gratuitement à tous. Au-dessus de ce premier degré d'enseignement, Lakanal créa dans chaque département une école centrale où l'on devait enseigner les éléments de toutes les sciences, et, « pour la gloire de la patrie, pour l'avancement de l'esprit humain », il voulait ouvrir la porte de ces écoles à tous ceux qui étaient aptes à en profiter; ce n'était pas autre chose que nos lycées actuels.

Dans son projet, Lakanal créait 26 000 écoles primaires avec 40 000 instituteurs ou institutrices, ce qui devait donner un maître pour 150 enfants. Il devait y avoir une école pour une superficie de trois lieues carrées. Ce chiffre semblerait bien insuffisant aujourd'hui, et la course à parcourir pour les enfants bien longue; mais, à une époque où tout était à faire, c'eût été un immense progrès.

Comme couronnement de cette œuvre, l'Institut fut créé, et les anciennes académies, un instant supprimées, ne tardèrent pas à être reconstruites et rajeunies. C'est par voie d'élection que l'Institut devait se recruter. Lakanal fut chargé de dresser la liste des quarante-huit premiers membres de l'Institut, qui ne fut, du reste, organisé que sous le Directoire.

Lakanal, appelé à faire partie de l'Académie des sciences morales et politiques, « fut élu, dit M. Mignet, non pour ses livres, mais pour ses actes. Il est vrai que ses actes avaient été de notables services rendus à l'esprit humain ou d'utiles pensées transformées en institutions. »

Quatre départements désignèrent Lakanal pour les représenter au conseil des Cinq-Cents, mais aux élections suivantes il déclina toute candidature; réélu malgré ce refus, il persista dans sa résolution. Il écrivit :

« Lorsque les armées ennemies étaient aux portes de la capitale, j'ai accepté les fonctions périlleuses de représentant du peuple... Aujourd'hui, je me retire à l'écart avec mes livres et quelques amis, les seuls biens dont mon cœur soit avide. »

Cependant le gouvernement du consulat fit appel à son patriotisme, et l'envoya à Mayence pour ramener à la France les populations des provinces rhénanes. En quatre mois, il avait transformé la situation. Après cette mission, il n'eût tenu qu'à lui d'entrer dans la voie des honneurs.

« Les services importants que vous avez rendus à tant d'hommes distingués, lui écrivait Bonaparte, vous mériteront dans tous les temps des droits à l'estime des hommes. Vous pouvez compter sur le désir que j'ai de vous en donner des preuves. »

L'ancien représentant du peuple se contenta d'une simple place de professeur de latin dans une de ces écoles centrales qu'il avait fondées, celle de la rue Saint-Antoine, aujourd'hui lycée Charlemagne.

Plus tard, après avoir pris sa retraite de professeur, il occupa le modeste emploi d'inspecteur des poids et mesures.

Les événements de la restauration l'obligèrent à quitter la France, et il se rendit en Amérique où le président Jefferson lui avait concédé une terre au Tombechbee, dans l'Alabama; mais, en même temps, on lui offrit d'organiser l'Université de la Nouvelle-Orléans et d'en conserver ensuite la présidence : il accepta. Dix ans après, cette Université étant florissante, il estima que sa tâche était terminée, et se retira en 1825. Il alla s'établir dans la baie de Mobile, où il devint un véritable colon et un botaniste passionné.

Dans cette retraite éloignée, après juillet 1830, il reçut la nouvelle que l'Académie des sciences morales et politiques était rétablie; mais son nom ne figurait pas sur la liste des anciens membres de l'Académie ainsi réintégrés. Geoffroy Saint-Hilaire rappela à ses collègues de l'Académie des sciences morales qu'un des leurs vivait encore sur les bords de l'Ohio; ils s'empressèrent de réparer cet oubli, et, le 22 mars 1834, par un vote unanime, Lakanal fut appelé à reprendre sa place à l'Institut. « A présent, s'écria-t-il, je puis revenir, car je rentrerai par la porte d'honneur! »

Ce ne fut qu'en 1837 qu'il put revoir Paris; il avait alors soixante-quinze ans.

« Un jour, dit M. Mignet, je vis entrer chez moi,

avec le vieil uniforme de l'Institut, tel qu'on l'avait sous le Directoire, un homme qui avait la stature encore droite, des cheveux abondants et noirs, dont le visage était grave, le regard contenu, la bouche sévère, les manières décidées et polies, le langage spirituel et sentencieux, et qui semblait appartenir a un autre temps. C'était M. Lakanal. »

Toujours laborieux, il ne cessait de prendre des notes, et il les écrivait sur de petits cahiers qui n'avaient pas dû coûter plus d'un sou, et sur le dos desquels il avait la précaution d'écrire la note suivante :

Avis. — Ce portefeuille ne peut être utile qu'au soussigné. En le lui rapportant rue Royale, n° 10, au Marais, on recevra 5 francs.
Lakanal, doyen de l'Institut de France.

Ses dernières années se passèrent au milieu de l'Institut qu'il appelait sa seconde famille, près de quelques amis dévoués, le docteur Lélut, son collègue à l'Institut, M. Berryat Saint-Prix dont la sœur fit son portrait [1], David d'Angers, et enfin Geoffroy Saint-Hilaire, le plus ancien et le plus dévoué de tous.

L'Académie des sciences morales et politiques l'avait élu vice-président le 6 décembre 1843, et, d'après l'usage constant de la compagnie, il devait en être le président l'année suivante; mais il refusa cet honneur en disant :

« A quatre-vingt-deux ans, lorsqu'on cherche la représentation, on perd en dignité ce qu'on gagne en ridicule. La Rochefoucaud a dit : « Il y a peu » de gens qui savent être vieux. » J'ai médité cette maxime. »

Peu de temps après, Lakanal prit froid en sortant d'une séance de l'Institut, et ses forces diminuèrent rapidement. Prenant la main du docteur Lélut, il lui disait : « Je n'ai plus rien à faire dans la vie, il ne me reste qu'à la bien quitter... »

« Je vais, ajoutait-il, chercher le mot d'une grande énigme... Je crois à la Providence. Qu'est-ce que c'est? Je ne le sais pas bien, mais je me présenterai avec confiance devant elle. Je n'ai de regret à rien de ce que j'ai fait, et je verrai arriver sans crainte le moment de m'en expliquer. »

Lakanal mourut le 14 février 1845, trop inconnu alors des générations nouvelles; ce n'est que de nos jours que l'on s'est rappelé l'œuvre de Lakanal, les décrets qu'il avait obtenus pour répandre partout les lumières, et l'on comprit qu'il y avait là un exemple à suivre et un oubli à réparer. Ses compatriotes de l'Ariège se réunirent pour élever un monument à la mémoire de l'ancien président du comité d'instruction publique. Cette statue, que reproduit notre gravure, œuvre d'un sculpteur de talent, M. Picault, fut inaugurée à Foix, le 24 septembre 1882, sous la présidence du ministre de l'instruction publique, entouré des délégués de tous les corps savants qui venaient rendre à Lakanal, à l'auteur de tant de créations utiles, à cet apôtre de la civilisation, un solennel et légitime hommage.

Charles Lefebvre.

(1) Ce portrait a été acquis par le ministre de l'instruction publique après la mort de Mme Lakanal, en 1880.

ASTRONOMIE PHYSIQUE.

I. — Avant les lunettes.

Dès les premiers temps, quand les hommes commencèrent à tourner leurs regards vers le ciel, et qu'avec ces premières observations naquirent les premières réflexions sur la nature, on se demanda ce qu'était ce Soleil si puissant et si bienfaisant que des peuples ont adoré comme un Dieu. On chercha aussi la cause qui prêtait à la Lune cette lumière douce et mystérieuse qui donne un charme si plein de poésie aux nuits de l'Orient, et enfin on fut curieux de connaître la nature de ces points brillants qui parsèment la voûte céleste.

Mais comment résoudre ces problèmes? Pour soulever même un coin du voile, il fallut de longs siècles d'observations et de travaux.

Ce qu'on peut appeler l'*Astronomie des mouvements,* ne demandait que des yeux et des instruments très simples : aussi est-ce par elle que les premiers astronomes débutèrent.

Plus tard, la science, cessant d'être purement descriptive, devint géométrique, et par la découverte et l'application des hauts calculs, elle prit enfin un sublime essor. On eut alors la *Mécanique céleste.*

Pendant cette longue période, la branche physique de la science n'existait pas, à proprement parler. Réduites à des hypothèses sans vérification possible, les théories de la physique céleste étaient même tombées en discrédit.

Mais trois grandes conquêtes changèrent complètement cette situation en donnant successivement à la physique des moyens admirables d'étude : nous voulons parler des lunettes, de l'analyse spectrale, et de la photographie.

II. — Les lunettes.

C'est l'invention des lunettes qui donna à l'Astronomie physique ses premières bases.

Tout le monde connaît l'émotion qui s'empara de l'Europe à l'annonce de la découverte d'un instrument qui avait le pouvoir de montrer les objets éloignés comme s'ils étaient proches. Ce fut alors que Galilée, sur la seule indication des propriétés de l'instrument, en découvrit la disposition, le construisit, le tourna aussitôt sur le ciel, et fit, par ce secours que féconda son génie, une série de découvertes qui se rapportent surtout à notre monde solaire.

En effet, si l'on excepte le Soleil et la Lune, qui ont un diamètre sensible et peuvent se prêter à quelques observations sans le secours des lunettes, tous les astres, et les planètes en particulier, ne paraissent à l'œil que comme des points

brillants et ne permettent d'études que sur leurs mouvements. Aussi une astronomie sans lunettes n'aurait-elle jamais pu nous permettre que des probabilités sur les planètes, considérées comme des corps semblables à la Terre par leur forme, leur constitution et leur rôle.

Mais dès qu'on vit que ces points brillants et comme enflammés se résolvaient dans les lunettes en disques bien définis, montrant des indices de continents, de nuages, d'atmosphères; quand on put constater autour de ces globes des satellites jouant le rôle de la Lune par rapport à la Terre, alors les probabilités firent place à une éclatante certitude.

Ce sont donc les lunettes qui ont définitivement dévoilé la constitution du système solaire et assigné à la Terre son rôle et son rang dans la famille des planètes.

En même temps, la découverte des taches du Soleil, celle de sa rotation, complétaient la conception du système solaire et préparaient même la théorie de sa formation.

C'est là une phase bien déterminée dans l'histoire des idées de l'homme sur l'univers, et c'est le grand nom de Galilée qui la caractérise.

Pouvait-on aller immédiatement au delà? Pouvait-on interroger à leur tour les étoiles et rechercher si, comme le Soleil, elles avaient un disque sensible, des taches, une rotation, des planètes circulant autour d'elles; en un mot, pouvait-on étendre les notions acquises sur le système solaire à l'univers stellaire? La méthode ne le permettait déjà plus.

En effet, il résulte de la belle mesure des parallaxes que l'étoile la plus rapprochée de nous est à une distance plus grande que 200 000 fois notre distance au Soleil. Il faudrait donc une lunette grossissant plus de 200 000 fois pour nous montrer, dans les circonstances les plus favorables, une étoile avec le diamètre que présente le Soleil à l'œil nu. C'est un pouvoir 100 fois plus considérable que les plus grands pouvoirs utilement obtenus.

Mais, alors que l'étude des étoiles considérées comme mondes particuliers demeurait inaccessible, un grand observateur découvrait des faits d'une portée bien plus générale.

Herschel changea la forme des lunettes et en adopta une qui se prêtait mieux à la réalisation des grands pouvoirs qu'il voulait obtenir. Or, par son immense étude des nébuleuses, par sa découverte des étoiles multiples circulant les unes autour des autres, il a jeté les bases de la théorie des mondes à centres multiples, conception toute nouvelle qui ne découlait pas de celle du système solaire et qui était beaucoup plus générale.

Ainsi le problème était résolu dans ses termes extrêmes. La grande lacune n'était que plus regrettable; cette lacune n'est pas encore comblée. Nous ne pouvons pas étudier directement ces mondes que forme chaque étoile avec les planètes qui lui font cortège. Mais une méthode nouvelle d'investigation, l'analyse spectrale, est venue jeter des lumières inattendues sur la question. (¹)

A suivre.



TOMBEAUX ROMAINS.

Rome antique était entourée de tombeaux. La loi défendait d'ensevelir les morts à l'intérieur des murs de la ville : les sépultures lui firent comme des faubourgs en dehors de son enceinte, et fort loin au delà elles bordèrent les grandes voies qui en sortaient dans toutes les directions. Puis le temps vint où il fallut reculer les limites de la ville, et dans les murailles nouvelles se trouvèrent enclos les cimetières des générations précédentes. L'intervalle qui sépare l'*agger* de Servius Tullius, rempart de la ville au temps des rois, du mur d'Aurélien, bâti au troisième siècle de notre ère, était rempli de chambres sépulcrales sur lesquelles s'élevèrent des maisons et des quartiers tout entiers. On ne les détruisit pas, on construisit par-dessus : c'est ce qui a rendu les fouilles si fécondes dans ces dernières années, quand Rome comme autrefois grandissant s'est étendue et a percé des rues dans des régions désertes pendant bien des siècles.

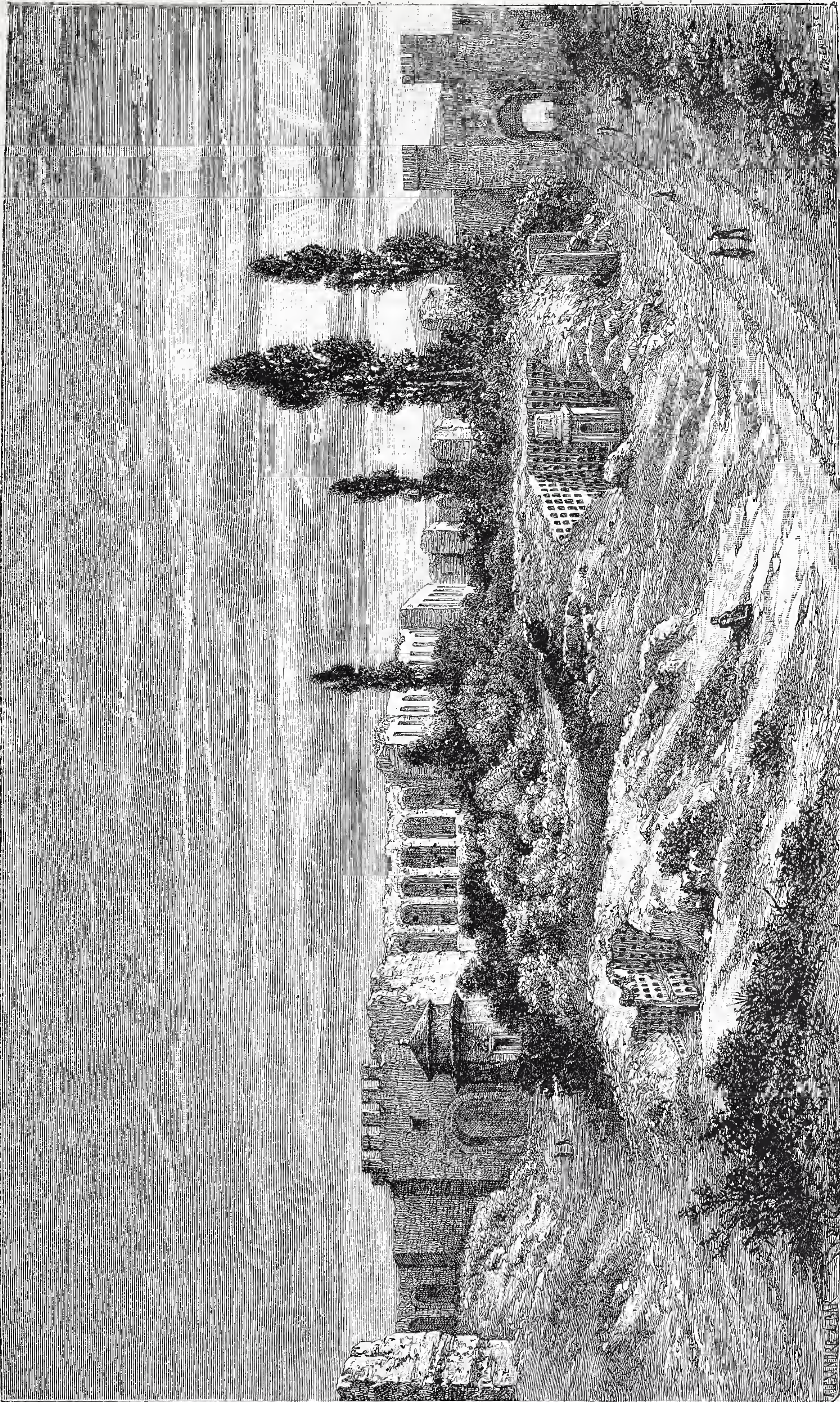
La gravure qu'on a sous les yeux représente un de ces endroits situé au sud-ouest de la ville, au pied du mont Cœlius, vers le point où la voie Appienne, la grande voie des tombeaux, se détachait de la primitive enceinte à la porte Capène. Il faut dépasser les ruines des thermes de Caracalla, qui bordent la voie sur la droite; un peu au delà elle bifurque : un embranchement, que l'on appelle *Via di porta Latina*, se dirige vers la porte du même nom; l'autre, qui garde son nom ancien, sort de Rome par la porte Saint-Sébastien, en passant sous l'arc encore debout de Drusus. C'est la route qu'on voit à droite dans la gravure.

Entre la porte Saint-Sébastien, flanquée de deux tours carrées, et la porte Latine, aujourd'hui fermée, qu'on aperçoit à gauche, précédée de la petite église ronde San-Giovanni in Oleo, s'étend la muraille d'Aurélien, bien conservée dans cette partie. Le tombeau des Scipions est à peu de distance à gauche de la voie Appienne, caché derrière les arbres, et, en avant, dans les terrains ouverts par la pioche, on découvre les murailles tapissées de niches des chambres sépulcrales que les fouilles du marquis Campana, en 1840, firent reparaître à la lumière. C'est à cette époque que fut dessinée la vue ici reproduite (²).

Le tombeau qui paraît le plus rapproché forme

(¹) Extraits d'un discours prononcé par M. Janssen, membre de l'Académie des sciences, directeur de l'observatoire de Meudon, au congrès de l'association française pour l'avancement des sciences tenu à la Rochelle le 24 août 1882.

(²) Voy., pour tous les détails de cette découverte, l'ouvrage du marquis Campana : *Illustrazione de due sepolcri del secolo d'Augusto*. Rome, 1841, in-fol.



Tombeaux antiques près de la porte Saint-Sébastien, à Rome.

un carré long, dont le plus grand côté mesure 34 palmes (7m.50), le plus petit 25 palmes (5m.65) : il avait 28 palmes de hauteur jusqu'à l'imposte. La voûte, qui a disparu, venait s'appuyer, au centre de la salle, sur un fort pilier rectangulaire, dont les quatre faces sont garnies, comme les murs tout

autour, de niches en demi-coupole destinées à recevoir des urnes contenant les cendres des morts. Les inscriptions gravées sur des plaques au-dessous indiquent que les urnes y ont été déposées depuis le règne de Tibère jusqu'à celui de Claude. A quelques places seulement on voit des édicules plus ornées. Une grande niche creusée dans le pilier central, destinée peut-être, à l'origine, à recevoir une statue, ne contient qu'un buste. Un peu au-dessus de la moitié de la hauteur le pilier se rétrécit et sa partie supérieure est ornée de peintures. L'autre tombeau est décoré avec plus d'élégance. On y voit des édicules rangées à la suite l'une de l'autre, dont les pilastres, les frontons et les frises sont couverts de peintures. C'est un intéressant spécimen de l'art du temps d'Auguste. Le plan est celui d'une chapelle quadrilatérale, ayant sur un de ses côtés une abside. Le fond de cette abside et la voûte de tout l'édifice sont aussi ornés de figures peintes et de rinceaux de feuillage. L'escalier par où l'on descendait dans la chambre souterraine est placé sur la face opposée, aussi garnie de niches. On y trouva, lors de la découverte, des urnes de marbre en forme de coffrets sculptés et un vase de verre contenant des cendres. Un cercueil d'argile placé sous l'escalier renfermait un squelette; un autre, caché sous les dalles du côte droit de l'édifice, le corps magnifiquement paré d'une jeune fille, encore reconnaissable au moment où il revit la lumière, et qui tomba en poussière au contact de l'air. Comme dans la plupart des tombeaux, il y avait aussi dans celui-ci des lampes de terre et de bronze.

D'autres chambres sépulcrales du même genre ont été encore découvertes à peu de distance de celles qu'on vient de décrire, sous une vigne, et les inscriptions qu'on y a trouvées, savamment interprétées, n'ont pas peu contribué à éclairer des points restés obscurs pour les archéologues sur un mode de sépulture particulier aux Romains.

Ces tombeaux, en effet, forment une classe particulière parmi ceux qu'on a appelés *columbarium*, à cause des ouvertures régulièrement percées dans leurs parois, qui leur donnent une certaine ressemblance avec des colombiers.

Ces sépultures communes paraissent avoir été d'abord adoptées à Rome par les grandes familles, dont les affranchis et les esclaves étaient trop nombreux pour que leurs restes pussent trouver place avec ceux de la famille dans un même tombeau. Des monuments semblables furent ensuite construits soit par des spéculateurs qui y vendaient des places aux personnes trop pauvres pour posséder un tombeau séparé et suffire à son entretien, soit par ces personnes elles-mêmes réunies en sociétés organisées pour en faire ensemble les frais. Les associés constituaient un fonds commun et versaient une contribution mensuelle pour alimenter la caisse d'où était tiré l'argent nécessaire, non seulement à la construction de l'édifice, mais encore à la dépense des funérailles. La société était divisée en décuries, chacune ayant son décurion; elle choisissait un desservant, un trésorier et des curateurs chargés de bâtir et de tenir en bon état le monument et d'y marquer les places auxquelles avait droit chacun des contribuants, au prorata de sa cotisation, et qui étaient désormais sa propriété : il pouvait, en conséquence, les donner, les vendre ou en disposer par testament. Les places étaient réparties par le sort, d'abord entre les files des ossuaires se succédant de bas en haut, puis dans chaque file horizontalement, de manière que personne n'eût à se plaindre du lot qui lui était échu. Certaines places, et particulièrement celles des rangées inférieures, étaient préférables parce qu'elles étaient plus en vue, plus accessibles, plus commodes pour l'accomplissement des cérémonies du culte des morts, et l'on voit par les inscriptions que le privilège de les choisir n'était accordé que par exception, comme l'était aussi la dispense des charges, en récompense de services rendus à la communauté.

Dans les *columbarium* découverts autour de Rome on a aussi trouvé quelques sarcophages. Ils y ont été généralement déposés postérieurement. Ce n'est pas que la coutume d'ensevelir les morts sans les brûler n'existât pas de bonne heure chez les Romains. L'inhumation et l'incinération ont été pratiquées en même temps; chaque famille avait son rite funèbre. L'inhumation était peut-être le mode de sépulture le plus ancien; mais la coutume de brûler les corps fut plus répandue sous la République. Les sarcophages sont encore rares au premier siècle de l'empire. L'inhumation prévalut sous les Antonins et l'emporta définitivement par l'influence du christianisme.

E. SAGLIO,
Conservateur au Musée du Louvre.

RA·TA·CLOS.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 174.

VII

Ma mère se tenait debout sur le seuil de la porte ouverte; elle avait l'air de m'attendre.

Quand elle m'eut embrassé sur le front, elle me prit par la main, et me conduisit dans sa chambre. Je la regardai d'un air étonné.

Elle s'assit dans un fauteuil, me fit approcher tout près d'elle, et, me passant le bras gauche autour des épaules, me dit :

— Chéri, il y a là, dans la salle à manger, un de tes camarades qui est dans la peine; sa mère est très malade. Il ne peut pas rester avec elle, parce que la maladie peut se communiquer; et comme il n'a qu'elle au monde pour s'occuper de lui, je l'ai pris à la maison, et je compte sur ton bon cœur pour lui rendre la maison aussi agréable que possible.

Je ne comprenais pas, et je la regardais en ouvrant de grands yeux, lorsque tout à coup je crus comprendre, j'eus peur de comprendre.

— Qui est-ce? demandai-je d'une voix basse et tremblante.

— C'est ce pauvre petit Duclos, me répondit ma mère en me serrant de plus près contre elle, comme pour me communiquer les sentiments de pitié et de douce charité dont elle était animée.

— Oh! Ra-ta-clos! m'écriai-je en faisant un effort pour me dégager.

Au lieu de me retenir, ma mère me laissa aller, en me regardant d'un air triste.

Je sentis que je devais faire une mauvaise figure; j'aurais voulu m'en empêcher; mais comme je ne pouvais pas, je baissai la tête.

— Tu ne sais pas comme il est méchant, dis-je à voix basse. Personne ne peut le souffrir. On voit bien que tu ne le connais pas.

— Et toi, le connais-tu? me demanda doucement ma mère.

— Moi! m'écriai-je. Je crois bien que je le connais! je le vois tous les jours!

— Ce n'est pas une raison, reprit ma mère. Toi qui le connais si bien, lui as-tu jamais parlé?

— Plus souvent! m'écriai-je avec indignation. Ah! si tu savais tout ce qu'on dit de lui!

— Reste à savoir si tout ce qu'on dit de lui est vrai?

— Demande à qui tu voudras!

— Qu'est-ce qu'on dit de lui? me demanda ma mère, en attachant sur ma figure un regard qui m'embarrassait.

— Ce qu'on dit de lui? m'écriai-je. On dit que c'est un méchant, un sournois, un hypocrite, un mauvais camarade, un méchant boiteux, un... un... Ra-ta-clos!

VIII

— Écoute-moi bien, me dit ma mère, en m'attirant de nouveau près d'elle.

Je me rapprochai en rechignant. Ma mère ne vit pas ou ne voulut pas voir ma mauvaise humeur, et continua :

— Moi, je ne le vois pas tous les jours, mais je l'ai vu près de sa mère, et j'ai causé avec lui ensuite, pendant plus d'une grande heure. Je ne puis pas croire qu'il soit méchant, car il a beaucoup de cœur. Il aime sa mère. Il savait qu'il s'exposait au danger en restant auprès d'elle, et malgré cela il ne voulait pas la quitter. Il ne s'est décidé à me suivre que quand sa mère lui a dit : « Tu me ferais du chagrin en restant. » Alors, il n'a plus résisté, et il a obéi, le cœur bien gros; mais il a obéi. Tu sais, chéri, obéir n'est pas tout; il y a plusieurs manières d'obéir; il a obéi comme un enfant raisonnable, qui aime sa mère, et qui pour rien au monde ne voudrait lui faire du chagrin.

J'étais vexé comme un dindon, et voici pourquoi. J'avais une telle confiance en ma mère que je la croyais toujours sur parole, même à propos de choses que je n'étais pas d'âge à comprendre, et qu'elle jugeait inutile de m'expliquer. Ma conscience me disait qu'elle devait avoir raison à propos de Ra-ta-clos, comme à propos de tout; mais je ne voulais pas en convenir; et même quand je l'aurais voulu, je ne l'aurais pas pu : il y avait trop longtemps que je détestais Ra-ta-clos!

Vous me direz à cela que ce n'est pas une raison, parce que l'on déteste quelqu'un depuis longtemps, pour ne pas reconnaître un beau jour qu'on avait tort de le détester.

Je vous répondrai franchement que c'est vrai; mais l'amitié ne se commande pas; et puis, les petits garçons, quand ils ont l'âge que j'avais dans ce temps-là, ne sont pas très forts sur le raisonnement, surtout lorsque le raisonnement les mènerait à faire une chose qu'ils ont mis dans leur tête de ne pas faire.

IX

— Alors, comme cela, dis-je d'un ton boudeur il va falloir que je l'aie tout le temps sur le dos!

— Qu'appelles-tu l'avoir sur le dos?

— Eh bien! je devais aller chez Jousse avant la classe du soir...

— Je ne vois pas, reprit froidement ma mère, ce qui t'empêche d'y aller.

— Et lui? demandai-je, en indiquant d'un signe de tête le côté où se trouvait la salle à manger.

— Eh bien, quoi, lui?

— Je ne peux pourtant pas l'emmener chez Jousse.

— Ne l'emmène pas, voilà tout. Ne te gêne pas pour lui, fais à ta guise; je m'occuperai de lui, sois tranquille.

Était-ce de la jalousie, cette douleur poignante que je ressentis au cœur, en songeant que ma mère s'occuperait de Ra-ta-clos, pendant que, moi, je serais dans une maison étrangère? Je crois que c'en était. Et puis, quelle humiliation de voir que ma mère comptait si peu sur ma bonne volonté. Notez bien que si elle m'avait dit : « Tu resteras, ou tu l'emmeneras avec toi! » je me serais considéré comme une victime; je me serais débattu, révolté peut-être. Le cœur des petits enfants, comme celui des hommes, est plein de contradictions.

Je demeurai comme anéanti, et je fis ce que font les petits garçons lorsqu'ils se trouvent, par leur faute, dans une mauvaise passe d'où ils ne savent plus comment sortir : je me mis à pleurer.

Ma mère fit semblant de ne rien voir, et s'en alla s'occuper des apprêts du déjeuner, m'abandonnant à mes réflexions.

Oh! comme je le détestais en ce moment-là, ce misérable Ra-ta-clos, qui était venu déranger toutes mes petites habitudes, et se placer entre ma mère et moi! Aussi, je vous prie de croire que si je pris, cinq minutes plus tard, une résolution héroïque, ce ne fut pas par considération pour lui, mais par respect pour la volonté de ma mère.

X

Je résolus donc d'aller le retrouver dans la salle à manger, et de lui dire quelque chose d'aimable, n'importe quoi.

J'essuyai mes larmes, je me passai sur les yeux une serviette mouillée, et, le cœur tout tremblant, j'ouvris la porte de la salle à manger.

Voici ce que je vis.

Ra-ta-clos était assis dans un coin, sur une petite chaise, *ma* chaise à moi, celle où je m'asseyais après les repas, pour regarder travailler ma mère, avant d'aller faire mes devoirs.

La vue de Ra-ta-clos installé sur *ma* chaise à moi, me fit monter le sang à la tête et faillit tout gâter. La présence de ma mère, qui allait et venait, en s'occupant du couvert, m'empêcha d'éclater.

Ra-ta-clos était donc assis sur ma chaise, la jambe gauche étendue, et la jambe droite, sa jambe infirme, repliée sur l'autre. Médor, notre grand épagneul, était assis sur le parquet, tout près de Ra-ta-clos, la tête posée familièrement sur la mauvaise jambe de mon camarade d'école. Il avait sa bonne figure des grands jours, notre Médor; et il avait l'air d'avoir posé sa tête sur cette jambe-là plutôt que sur l'autre, parce que c'était précisément celle-là qui avait besoin de caresses et de consolations.

Aussitôt je me dis, sans avoir cherché cette idée qui m'était venue d'elle-même, je ne sais d'où : « Ce chien est meilleur et plus charitable que toi! »

Cette pensée ne me révolta pas; mais elle me fit beaucoup de peine.

A suivre. J. Girardin.



LES FONTAINES DE BERNE.

Les fontaines décoratives de Berne sont nombreuses : on peut citer parmi les plus remarquables celles de la Justice et de l'Ogre ou Croque-Mitaine, que représentent nos deux gravures.

La fontaine de la Justice, bassin, colonne et statue, est d'un bon style renaissance; elle fut toujours en grand honnneur, si bien qu'on en attribua le plan à Nicolas Manuel, l'artiste bernois populaire et légendaire, le plus en renom de la renaissance : il était à la fois sculpteur, peintre et poète.

La figure de la Justice a la souplesse et l'élégance des figures de l'époque, et rappelle la manière de Jean Goujon et de Germain Pilon; elle est debout, les yeux bandés, comme n'ayant pour but que l'appréciation du droit sans aucune acception de personne; sa main droite tient l'épée, sa gauche une balance. Sa tête est belle, calme, ferme. Sa pose est digne; elle se penche légèrement à droite, cédant un peu au poids de l'épée qu'elle tient droit en l'air. On doit remarquer, comme une qualité caractéristique de l'époque, la science héraldique dont le sculpteur a cru devoir faire preuve. La cuirasse, la coiffure et les accessoires sont traités avec la connaissance des ajustements et la prodigalité de détails propres au temps. L'artiste a su disposer, avec un goût parfait, le bandeau. Au lieu d'un simple nœud à l'occiput, il l'a attaché aux tempes avec deux petits écussons ailés, où deux petites ailes d'aigle terminent la partie supérieure des écussons. Probablement c'était une al-



Fontaines de Berne. — La Justice.

légorie : on aimait alors l'allégorie comme aujourd'hui on aime le réalisme; mais, allégorie ou non, l'artiste a trouvé dans ces accessoires un motif à coiffure riche et originale. Quelle époque sut jamais créer des coiffures féminines plus riches que la renaissance! Qu'on se rappelle certaines figures casquées, la tête du beau dessin de Florence de Michel-Ange, ou la Diane de Jean Goujon, par exemple.

La poitrine de la Justice est couverte d'une cui-

rasse richement ornée et d'une tête de Méduse.

Aux pieds de la statue sont quatre figures représentant l'empereur à droite, le pape à gauche, en arrière le sultan, et, chose curieuse, un avoyer. Il peut paraître assez singulier de voir, mêlée à des potentats peu aimés dans une ville qui venait d'adopter la réforme, la figure du premier magistrat de cette jeune et fière république; mais il faut voir dans cette représentation moins une satire qu'une idée forte, une pensée juste : c'est que



Croque-Mitaine.

pape, empereur, sultan et avoyer, ne sont ou ne devraient être que les interprètes de la Justice; pour mieux montrer encore l'obéissance qu'ils lui doivent, ils sont représentés les yeux fermés, comme étant ses ministres obéissants et réfléchis. Plût à Dieu qu'il en eût toujours été ainsi!

L'Ours, armoirie de Berne, ne pouvait pas être oublié; il figure dans les ornements de la cuirasse.

Le bassin de cette fontaine porte la date de 1543.

La statue de la fontaine du Mangeur d'enfants, ou Croque-Mitaine, est bizarre, originale et riche en détails. On a voulu y voir Saturne mangeant ses enfants; d'autres ont cru que c'était une personnification des Juifs, car la fondation de cette fontaine date d'une époque où l'on persécuta les Israélites. Un jour, on avait trouvé dans la ville un jeune garçon, nommé Ruf, assassiné. Selon un affreux préjugé qui persiste encore chez certains peuples, le crime fut imputé aux Juifs; ils passaient pour avoir besoin de sang chrétien afin de célébrer le sabbat. Il n'y eut pas de Juifs condamnés à mort, mais on les condamna à de fortes amendes qui servirent à payer certaines dettes municipales. Ce qui donna lieu de supposer que le Croque-Mitaine était un Juif, ce fut le chapeau élevé et la large ceinture de cuir de la statue. Il est plus probable que toute la figure n'est qu'une gaie composition d'un sculpteur original, analogue à cette hotte du Croque-Mitaine qu'un peintre imagina assez récemment. Le fût de la colonne est également plein de fantaisie : c'est une guirlande de petits ours armés partant en guerre.

On compte à Berne une douzaine d'autres fontaines datant à peu près toutes du seizième siècle et figurant les sujets les plus divers; l'ours est partout, souvent comme simple accessoire, parfois comme personnage principal; on remarque notamment le Joueur de cornemuse, le Coureur, le Porte-Enseigne, le Samson avec le lion, Moïse, l'Ours partant en guerre tout armé, avec un petit ours à ses côtés mangeant du raisin, allégorie de la sûreté du petit bourgeois défendu par une milice brave et bien armée. Elles sont toutes des années 1520 à 1600 ou à peu près, car on ne peut pas fixer sûrement toutes les dates, un malheureux édit ayant ordonné, en 1760, de faire disparaître tous les vieux plans et devis qui encombraient, disait-on, les bureaux des travaux publics; dans le nombre se trouvaient les plans de la cathédrale!

Si l'on remonte avant 1520, on n'a le souvenir que de fontaines en bois sans colonne, ornées d'une croix de bois, ou parfois de l'image peu remarquable d'une madone ou d'un saint. Mais, en 1520, la ville ayant acheté des sources plus abondantes et le goût de l'art s'étant partout répandu, un édit ordonna la construction de fontaines « en marbre », est-il dit, et qu'on devait orner plus que par le passé. Après 1600, on n'eut plus besoin d'en construire de nouvelles; il y en avait suffisamment, on se contenta de les réparer. « Il faut cimenter les bassins, disent les édits, réparer les colonnes, les peindre et les huiler toutes les six années. » On les peignit d'abord en couleur, plus tard en blanc.

La ville s'était tellement embellie et était si bien bâtie qu'un auteur du temps a pu dire : « Ces braves Ours ont bâti une ville tout à fait princière. »

La réformation arrêta ce grand zèle artistique. Les belles formes, les idées pittoresques, les statues, les tableaux, les poèmes, n'intéressaient pas les hommes sérieux engagés dans les luttes théologiques; on regarda comme une tradition du pa-

ganisme le penchant à l'admiration d'œuvres matérielles n'ayant pas le salut éternel pour objet; un seul art survécut dans ces pays réformés, la poésie sacrée, qui, surtout pendant les misères de la guerre de Trente ans, consola plusieurs générations en exaltant dans les esprits l'espérance du bonheur éternel.

Il faut dire cependant qu'à Berne le grand atelier de sculpture, qui avait été très occupé tant qu'avait duré l'édification de la cathédrale, resta en activité quelque temps encore après la réformation. On cite, parmi les derniers artistes, un Albert, sculpteur, sa femme et son aide, puis une autre femme, une vieille faiseuse d'images. Hors cela, on enleva les statues de l'église, dont on blanchit les murs. On était arrivé à une époque de plus en plus austère et bien caractérisée par un édit contemporain des lois sur le luxe, qui défend d'élever, dans les cimetières, aucuns monuments ou statues afin d'éviter les inégalités qui en résulteraient.

Au dix-huitième siècle, après l'achat de diverses sources, on construisit les fontaines des rues secondaires, mais ce ne fut plus avec la riche, gaie et aimable imagination du seizième siècle; plus de statues! à peine trouverait-on de ce temps-là quelque petit ours dans un coin discret d'une fontaine; on préféra aux sculptures des obélisques, des colonnes tronquées, des urnes, une mappemonde. On admira même, dans cette défaillance de l'art, une fontaine avec jet d'eau sur lequel une boule de métal se tenait en équilibre! Cette fontaine fut changée à la fin du siècle passé, et l'on remplaça la boule par une vieille statue probablement oubliée dans quelque chantier municipal et représentant Moïse.

Dans les temps modernes, on n'a plus guère construit de fontaines. On a éliminé malheureusement la jolie statue de David placée sur la fontaine faisant face au Goliath colossal, une des curiosités de l'ancien Berne. Assez récemment on a encore acheté de nouvelles sources, et la ville possède aujourd'hui, en même temps que ses vénérables fontaines, tout le confort moderne des villes les mieux approvisionnées d'eau.

BERGER.

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE.

Suite. — Voy. p. 181.

III. — NOS BÊTES.

Suite.

Henri avait cassé la tête d'une de mes poupées, je ne puis dire par mégarde, car de cette tête creuse il fit une bouteille, ce qui prouvait la préméditation. Or cette poupée avait une garde-robe des mieux montées qui allait se trouver sans emploi, quand nous eûmes l'idée de l'utiliser au profit de Grisette. La première robe qu'on lui essaya était de barège rose, décolletée, avec des manches courtes; elle semblait avoir été faite pour la chatte. On compléta cette toilette au moyen d'un chapeau de bergère en paille blanche. Grisette était charmante ainsi attifée; l'une de ses oreilles sortait toujours du chapeau, qui se trouvait placé en biais de la façon la plus piquante. Nous décidâmes donc qu'elle hériterait des nippes de la poupée défunte, d'autant que la parure semblait lui plaire extrêmement.

Dès ce jour, Grisette ne se promena plus guère dans le costume naturel aux chats que pendant nos heures d'étude. Les nuits mêmes ne lui appartenaient pas; elle les passait vêtue d'une chemise longue, la tête enveloppée d'un bonnet, couchée dans le lit de la poupée. L'excellente bête se prêtait fort bien au rôle qu'on lui faisait jouer. Le matin elle entr'ouvrait les rideaux du bout de sa patte, puis, après avoir vu qui était entré, elle se retournait du côté de la ruelle. Peu après nous procédions à son lever, et, sauf le débarbouillage, on ne lui épargnait aucun détail de toilette.

Notre récréation de midi était consacrée tout entière à lui préparer son repas, que nous accommodions nous-mêmes. Grisette goûta de toutes les sauces connues et inconnues; elle mangea de la panade brûlée et des pommes de terre à moitié crues plus souvent que des mets cuits à point; nous ne lui ménagions pas les épices. J'espère qu'à certaines heures de la journée elle allait se réconforter à l'office, mais le régime culinaire que nous lui imposions, sans compter certain biberon terminé par une éponge qu'elle avalait souvent, finirent par lui donner quelque chose comme une gastrite : elle était fort malade quand arriva l'époque de notre rentrée annuelle à Paris.

Ce départ lui fit du bien. Elle, qui n'avait pas grossi d'une ligne durant tout l'été, devint en notre absence une énorme chatte grasse et bien portante. Il ne fallait pas songer à l'habiller quand nous la retrouvâmes : les robes de ma poupée ne pouvaient plus lui aller; d'ailleurs elle ne se serait point prêtée d'aussi bonne grâce que par le passé à nos fantaisies. Grisette, moins douce que sa mère, était devenue en six mois la chatte indépendante, active et résolue qu'elle est encore, grande chasseresse, exterminatrice de souris, courant de la cave au grenier avec le sentiment d'une mission à remplir qui ne laisse pas de place aux siestes prolongées ni aux ronrons inutiles.

Nous aimions surtout pour son excellent lait la belle vache tavelée qui partageait amicalement son étable avec nos deux chèvres blanches; mais quel plaisir c'était pour nous d'aller après déjeuner porter des croûtes de pain et un morceau de sucre à Cocotte, la vieille jument! Elle avait depuis longtemps ses Invalides et recueillait, libre dans un herbage, le fruit des fidèles services rendus à mon grand-père; toutefois Henri obtenait de temps en temps permission de la monter. Ces jours-là, le cheval et le cavalier semblaient aussi fiers, aussi

contents l'un que l'autre : — Je suis donc encore bonne à quelque chose? devait penser Cocotte. — Et elle s'en allait gaillarde, s'encapuchonnant avec une certaine coquetterie, souvenir d'autrefois, et battant la grand'route d'un pas relevé.

Je chevauchais côte à côte avec elle, assise sur mon âne et telle que Sancho Pansa auprès de don Quichotte. Martin, l'âne, était jeune et vigoureux; il n'avait pas de peine à suivre la jument, qui ne trottait plus guère et ne galopait jamais; parfois, quand une des crises d'entêtement auxquelles il était sujet le prenait tout à coup et le faisait ruer ou reculer, m'obligeant à user de la houssine, Cocotte s'arrêtait d'elle-même d'un air patient pour ne pas prendre sur lui trop d'avance; elle tournait la tête de son côté, hennissait, et semblait dire : — A quoi cela te mènera-t-il, enfant que tu es? Il faudra céder à la fin. Tu auras des verges et point de sucre. Autant obéir tout de suite. Le devoir, d'ailleurs, le devoir, cher ami!... — Je suis sûre que Cocotte avait une très juste idée du devoir. Sa bonne figure placide, la dignité de ses allures un peu lentes mais si régulières, indiquaient le serviteur modèle qui n'a rien à se reprocher et que jusqu'à son dernier souffle on trouvera prêt à se rendre utile dans la mesure de ses forces. Il faut reconnaître que nous étions d'autre part des maîtres équitables; Henri l'aimait et respectait son grand âge; il n'eût jamais songé à la tourmenter pour obtenir d'elle plus qu'elle ne pouvait donner; il se gardait de la battre : n'obéissait-elle pas à la voix, à la main, tout aussi bien que lorsqu'elle servait de monture, fringante alors, mais déjà docile, à mon grand-père plus jeune de vingt ans?

Cocotte et Martin nous portaient d'ordinaire à une demi-lieue de la maison dans un grand bois de pins qui était le but préféré de nos excursions. Nous nous en exagérions l'étendue et le mystère; nous y placions des aventures de voyageurs égarés; à peine osions-nous y parler autrement que tout bas. Le plus triste et le plus solennel des bois est assurément un bois de pins avec sa verdure sombre, toujours la même quelle que soit la saison, et son éternel silence que ne trouble aucun chant d'oiseau. Le bruit des pas est étouffé par l'épaisseur d'un tapis d'aiguilles qui ne laisse poindre aucune fleur, rien que de grands champignons s'élevant par groupes au milieu des racines saillantes et tortueuses comme autant de serpents. Ils sont vénéneux, cela va sans dire, les uns presque noirs doublés de teintes livides, inspirant la méfiance au premier aspect; les autres, superbes, au contraire, d'un rouge éclatant pointillé d'argent. Nous les mêlions à ces comédies que les enfants jouent volontiers entre eux; nous leur prêtions des rôles de traîtres, et terminions toujours les péripéties du drame par une extermination générale à grands coups de bâton, qui jonchait le sol de débris de pourpre et de velours. Puis, fatigués de carnage, nous nous couchions sur la mousse bien sèche, les yeux baissés vers une fourmilière intéressante à observer, ou levés vers la cime des arbres dont les aiguilles laissaient filtrer jusqu'à nous de minces filets de lumière; nous guettions ainsi les écureuils qui tantôt s'élançaient effarés d'un arbre à l'autre au-dessus de nos têtes, tantôt s'asseyaient sans nous voir sur une escarpolette improvisée, le panache roux de leur queue remonté derrière leurs petites oreilles, épluchant des pommes et les grignotant. Le parfum de la résine nous engourdissait si bien que parfois le sommeil venait nous surprendre dans cette attitude. Ce fut sous les pins que nous rencontrâmes un jour le petit paysan qui nous vendit Lutin.

Lutin était le nom d'un écureuil né de la veille quand nous le payâmes dix sous au mauvais garnement coupable de l'avoir déniché. Il avait l'air si malheureux, tout tremblant au fond de la casquette rapiécée où on le retenait prisonnier! Bien certainement son ravisseur n'aurait pas eu la patience de le nourrir, comme nous le fîmes, de bon lait tiède, en nous aidant du fameux biberon de Grisette. Nous lui donnâmes ensuite des noisettes, des amandes fraîches; à ce régime il prospéra. Rien n'était plus joli que de le voir bondir dans sa cage; mais bientôt nous la trouvâmes trop étroite pour lui; l'idée nous vint de l'apprivoiser comme défunt Friquet. Il ne parut pas tenté d'abuser de sa liberté tout d'abord; même quand nous lui permettions de sortir dans le jardin il avait soin de ne pas trop s'écarter et nous montrait toujours l'extrémité touffue de sa queue à travers le feuillage, comme pour dire : « Je suis là! » Mais un beau matin de printemps Lutin se grisa, il faut le croire, de grand air et d'exercice. Une série de sauts désordonnés le porta dans les hautes branches d'un bouquet de hêtres, où il cueillit probablement des faînes plus succulentes que les noix qu'on lui servait toutes cassées. Quoi qu'il en fût, le drôle refusa de descendre, malgré nos appels réitérés. A deux ou trois reprises, il se laissa bien glisser à moitié de l'arbre et parut prendre son élan vers nous, mais ce bon mouvement n'eut pas de suites; il remontait vite hors de notre portée, se balançant, faisant des mines et nous mettant au désespoir par ses espiègleries. Trois jours de suite, trois jours et trois nuits, il hésita devant le chagrin définitif qu'il allait nous causer, puis l'instinct de la liberté fut le plus fort. Lutin disparut brusquement du bouquet de hêtres et même du parc. Je suis sûre qu'il aura su retrouver le chemin des grands bois où il est né, où sa famille lui aura fait fête.

Toutes les fois que nous retournons sous les pins et qu'un écureuil plus familier que les autres vient nous montrer le bout de son museau effronté en clignant des yeux d'escarboucle, nous nous demandons : — Ne serait-ce pas Lutin? — Et nous regrettons de ne pas lui avoir mis un collier de ruban, comme nous fîmes pour certaine hirondelle égarée un jour dans ma chambre. L'idée ne nous vint point de la retenir : les enfants élevés à la cam-

pagne n'aiment pas les oiseaux captifs; nos parents nous avaient pénétrés de bonne heure du droit qu'ont de planer à leur guise tous les êtres auxquels Dieu a donné des ailes; mais je retins un instant dans mes mains la jolie bestiole palpitante tandis que Henri la marquait d'un signe qui nous permit de la reconnaître plusieurs années de suite, lorsqu'elle venait reconstruire son nid toujours à la même place, derrière mon volet. Toutes nos fenêtres du premier étage étaient ornées de ces chefs-d'œuvre de maçonnerie qu'on appelle des nids d'hirondelles; et si parfois un ménage de moineaux vagabonds s'y rendit coupable d'usurpation en chassant les légitimes propriétaires pour s'assurer à peu de frais un bon gîte, jamais du moins aucune main humaine ne détruisit la demeure si soigneusement construite de nos petites amies.

A suivre. TH. BENTZON.



SARAGOSSE.

Il y a, dans l'histoire, certains noms privilégiés qui éveillent immédiatement le souvenir d'une grande idée ou d'une grande action : le nom de Saragosse et celui de Palafox, qui en est inséparable, sont du nombre. L'histoire du siège de Saragosse a été souvent racontée. On sait comment la capitale de l'Aragon, défendue par de jeunes recrues, par des paysans, des bourgeois et même des femmes, résista pendant plusieurs mois aux troupes de Napoléon Ier. Il fallut prendre la ville rue par rue, maison par maison, étage par étage. José de Palafox, gouverneur de la place, avait fait passer dans toutes les âmes l'enthousiasme qui l'animait. Aujourd'hui, après trois quarts de siècle, deux grands peuples amis peuvent évoquer ce souvenir également honorable pour tous deux : il faut admirer l'héroïsme des vaincus, il faut aussi rendre justice au courage des vainqueurs.

Si l'on écrivait une histoire du patriotisme, le siège de Saragosse serait un des plus beaux chapitres. Ce ne sont pas seulement les historiens espagnols qui ont raconté cette page glorieuse de l'histoire nationale : un romancier contemporain, M. Perez Galdos, en a fait le sujet d'un de ses récits les plus populaires. Le livre a eu un très grand succès de l'autre côté des Pyrénées : nous allons essayer d'en traduire un épisode pour nos lecteurs.

Le héros du livre, un ancien combattant de Saragosse, raconte après bien des années la lutte à laquelle il a pris une part obscure. Un jour, au commencement du siège, sa compagnie est envoyée dans une redoute construite à la hâte pour défendre la tête d'un pont. Au-dessus de la porte on lit cette inscription : « Redoute de la Vierge del Pilar. — » Vaincre pour la Vierge del Pilar, ou mourir ! » Les défenseurs de la redoute sont groupés autour d'un moine, qui les exhorte à bien combattre. Une jeune paysanne, du nom de Manuela, qui joue un rôle héroïque dans la suite du récit, arrive portant sur la tête un panier de provisions. Les soldats vont se partager les vivres, quand tout à coup les assaillants ouvrent le feu.

« — Manuela, dit Augustin (un des soldats), tu ne t'en vas pas? Tu n'as donc pas peur?

» Le regard fixe, sombre, tremblante, les lèvres toutes blanches, la paysanne ne faisait pas un mouvement, ne prononçait pas une parole.

» — Manuela, dit Pirli (un autre soldat), en s'avançant vers elle, prends mon fusil, et fais feu!

» Contrairement à ce que nous attendions d'elle, Manuela ne recula pas.

» — Prends-le, continua Pirli en lui mettant le fusil dans les mains; mets le doigt ici, vise bien, et tire !

» La paysanne prit l'arme, et, à en juger par son attitude et la stupeur qui se lisait dans ses yeux, on eût dit qu'elle ne se rendait pas bien compte de ce qu'elle allait faire. Tout à coup, abaissant le fusil dans la direction du camp ennemi, elle pressa la détente, et le coup partit.

» Nos cris, nos applaudissements enthousiastes, répondirent au coup de feu, et Manuela jeta le fusil : elle était rayonnante; les couleurs étaient revenues sur ses joues.

» — Tu vois, mon enfant, dit alors le moine, tu n'as plus peur. On s'habitue facilement à ces choses-là, le tout est d'y prendre goût. Ce que tu as fait, toutes les femmes de Saragosse devraient le faire.

» — Donnez-moi un autre fusil ! s'écria la paysanne.

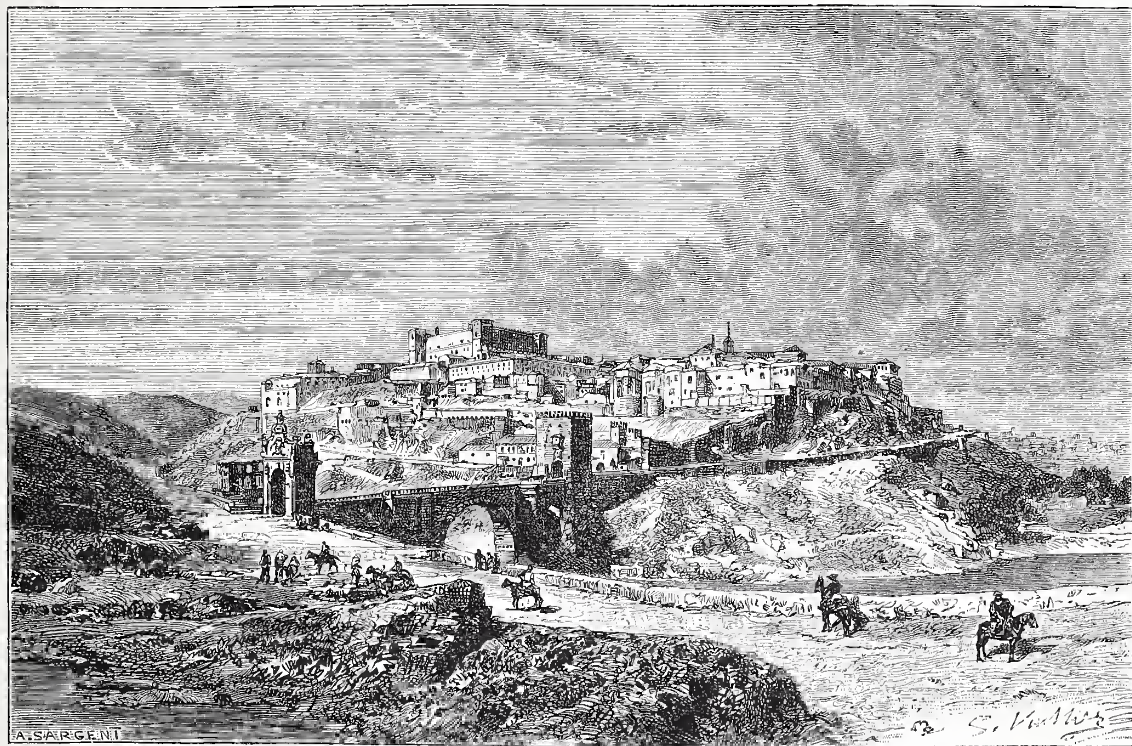
» — C'est assez pour aujourd'hui, dit Pirli; le feu a cessé. Demain, si tu veux, nous pourrons t'inviter à une autre fête. Et maintenant, camarades, asseyons-nous et dînons ! »

Le lendemain, dès l'aube, l'artillerie des assiégeants bat la redoute. Au bout de quelques heures, une large brèche est ouverte. On va donner l'assaut. Tous ces soldats improvisés, qui depuis le matin voient tomber autour d'eux des parents, des amis, prennent peur. Ils se précipitent sur le pont : en vain leurs chefs essayent de les ramener; ils n'entendent plus rien.

« La redoute était vide : il n'y restait plus que des morts ou des mourants. Tout à coup, à travers l'épaisse fumée et la poussière, au milieu des ruines, des poutres brisées, des débris de toute sorte, nous vîmes s'avancer une figure impassible, pâle, grandiose, terrible comme la fatalité tragique : c'était une femme, qui s'était frayé un passage au milieu de nous tous, et qui, entrant dans l'enceinte abandonnée, marchait d'un pas tranquille vers la brèche ! Pirli, qu'une blessure avait étendu sur le sol, s'écria avec épouvante : — Manuela, où vas-tu?

» Tout ceci s'était passé en moins de temps que je n'en mets à vous le raconter. Derrière Manuela, un

soldat se précipita, puis deux, puis trois, et bientôt, conduits par nos chefs, nous nous retrouvions tous au poste du devoir. Un miracle avait changé nos cœurs; une étincelle s'était communiquée de l'un à l'autre, sans qu'aucun de nous eût pu dire de quel mystérieux foyer elle avait jailli. Je ne sais pas pourquoi nous avions été lâches; je ne sais pas pourquoi nous fûmes vaillants. Mais ce que je sais bien, c'est que tous, poussés par une puissance inconnue, surhumaine, nous arrivâmes sur la brèche, à la suite de cette femme héroïque, au moment où, à l'aide d'échelles, les Français tentaient l'assaut; et, sans que je puisse dire non plus comment cela se fit, sentant alors nos forces centuplées, nous précipitâmes dans le fossé ces hommes qui tout à l'heure nous semblaient d'acier et qui maintenant nous semblaient de coton. Beaucoup des nôtres furent tués, et leurs cadavres étaient pour nous un rempart. Enfin, nous défendîmes si bien la brèche que les Français durent se retirer, laissant



Vue de Saragosse.

de nombreux morts au pied de la muraille. Leurs canons continuèrent à tirer; mais la redoute ne tomba pas encore ce jour-là en leur pouvoir. Quand la tempête de feu se fut calmée, nous ne nous reconnaissions plus nous-mêmes : nous étions transfigurés, et quelque chose de nouveau palpitait au fond de nos âmes. »

Voilà sans doute une belle page : notre traduction n'a pu que l'affaiblir, et c'est dans l'original qu'il faudrait la lire. (1) P. L.

HYGIÈNE.

COMMENT ON DOIT S'ASSEOIR.

Je ne veux examiner ici la position assise que par rapport aux attitudes du corps. Pour pouvoir comprendre l'influence de la manière de s'asseoir sur les attitudes, il faut se rappeler que la colonne vertébrale, reposant sur le bassin, peut exécuter trois ordres de mouvements : 1° s'*incliner* en totalité, comme ferait une tige rigide articulée à son extrémité inférieure, et l'inclinaison peut se faire à gauche ou à droite, en avant ou en arrière; 2° se *courber*, se *plier* plus ou moins, dans sa longueur, la convexité de la courbure regardant à gauche ou à droite, en avant ou en arrière; 3° se *tordre* sur elle-même, de telle sorte, par exemple, que sa face postérieure tende à regarder vers la droite et sa face antérieure vers la gauche.

Cela compris, qu'on se figure : premièrement, que toutes les pièces osseuses de la poitrine sont forcément entraînées dans ces divers mouvements; secondement, que la tête, subissant également la direction imprimée à l'extrémité supérieure de la colonne, mais jouissant de mouvements propres, et ayant la liberté de s'incliner, elle aussi, à droite, à gauche, en avant, en arrière, ou de tourner comme sur un pivot, peut corriger la direction qui lui a été communiquée, s'incliner, par exemple,

(1) Pendant le siège de Saragosse, les femmes firent preuve d'un rare courage. On lit dans une dépêche du maréchal Lannes à l'empereur : « Jamais, Sire, je n'ai vu autant d'acharnement comme en mettent nos ennemis à la défense de cette place. *J'ai vu des femmes venir se faire tuer devant la brèche.* »

sur l'épaule gauche quand la colonne la fait dévier vers la droite.

Considérons d'abord la position assise, en elle-même et indépendamment de toute occupation; ensuite la position prise pour lire ou pour écrire.

I. — Si l'on s'assied, sans incliner le bassin d'un côté ou de l'autre, sur un siège bien horizontal, la colonne demeure rectiligne, abstraction faite des légères courbures qu'elle présente toujours à la naissance, à savoir une au cou, à convexité antérieure, et une au dos, à convexité postérieure. Le siège forme-t-il un plan incliné, si ce plan va en s'abaissant de *gauche à droite,* la colonne penche d'abord dans le même sens; mais par un mouvement instinctif tendant à la ramener dans la verticale, elle se courbe de droite à gauche : les côtes droites qui s'y attachent s'écartent en éventail, le côté droit de la poitrine devient courbe et l'épaule droite s'élève; si l'inclinaison du siège a lieu *de droite à gauche,* il se produit un mouvement de la colonne en sens inverse du précédent, avec saillie du côté gauche de la poitrine et surélévation de l'épaule gauche. Or, ce que fait un siège incliné dans le sens latéral se produira tout aussi bien sur un siège horizontal si le bassin s'est posé lui-même obliquement, un côté plus élevé que l'autre. Ici encore, la colonne, déjetée du côté le plus bas, se relève instinctivement vers le côté opposé en décrivant une courbe. Supposez cette attitude fréquente et longtemps gardée, elle finira par devenir permanente, et l'on aura une *déviation latérale de la taille.*

Voici maintenant un siège oblique *d'arrière en avant* ou *d'avant en arrière.* Dans le premier cas, la colonne s'incline en avant, en décrivant une courbe à convexité postérieure; dans le second, elle est renversée en arrière suivant une courbe à convexité antérieure. Le premier effet aura lieu également avec un siège horizontal si l'on s'y enfonce profondément, surtout si un dossier trop droit repousse le corps en avant, ou si l'absence de dossier le prive de tout appui; le second, si, posé sur le bord d'un siège élevé, les pieds pendants, on est obligé de ramener le dos en arrière pour ne pas glisser à terre. A la longue, ces attitudes, devenues permanentes, constituent : l'une, le *dos rond,* l'autre la cambrure exagérée des reins, dite *ensellure.* La première se produit d'autant plus aisément que le dos est déjà, comme il vient d'être dit, un peu rond chez le nouveau-né; la seconde s'établit plus lentement parce que, d'une part, la cambrure *normale* des reins ne se prononce d'ordinaire qu'après la naissance, et que, d'autre part, la colonne est plus épaisse, plus fortement charpentée, moins flexible à ce niveau qu'ailleurs. Un médecin de ma connaissance, très versé en cette matière, ne peut entendre sans mauvaise humeur cette éternelle admonestation de la mère à sa fille : « Tenez-vous droite! » La pauvre enfant, au lieu d'abandonner sa taille aux gracieuses ondulations que la nature y a dessinées, se redresse sur son fauteuil, relève la tête, renverse les épaules en arrière et prend, par obéissance filiale... une ensellure!

II. — Eh bien, toutes ces attitudes et les déformations qui s'ensuivent peuvent résulter de la position prise pour se livrer à la lecture ou à l'écriture.

Un enfant est assis, un livre à la main; il le tient d'abord à la hauteur voulue par la portée de sa vue; mais bientôt sa main se fatigue; il se penche fortement en avant pour appuyer son bras, avec le livre, sur ses genoux. Si le siège, par sa trop grande hauteur ou par l'absence de barre transversale, l'oblige à tenir les jambes pendantes, il s'y enfonce davantage, et la courbure de la colonne en est augmentée d'autant; à plus forte raison prendra-t-il la même attitude s'il est assis sur un simple banc sans dossier. Au cas contraire, il lui arrivera quelquefois de substituer à l'inclinaison du corps en avant le renversement en arrière; mais alors il aura remplacé la courbure du dos par la cambrure des lombes.

Maintenant, pour lire ou pour écrire, l'enfant est assis devant une table. Quelles seront les conditions susceptibles de lui déformer la taille en agissant sur les attitudes? Il y en a deux principales : une trop grande distance entre le siège et la table, et une différence de hauteur entre l'un et l'autre qui ne soit pas en rapport avec la taille de l'enfant.

1° Trop éloigné de ses instruments de travail, l'enfant, d'ordinaire, s'avance sur le bord du siège, et se penche vers la table. Si c'est pour lire, il s'y appuie sur les deux coudes, la tête dans les mains: la colonne est alors courbée en avant. Si c'est pour écrire, il pose sur la table le coude et l'avant-bras gauche en laissant libre le bras droit; l'épaule gauche est alors surélevée, l'épaule droite abaissée, et la tige vertébrale courbée dans le sens latéral avec convexité à gauche. Quelquefois l'enfant, au lieu de gagner la table par une inclinaison directe du corps en avant s'en rapproche en s'asseyant de travers, la moitié gauche du bassin reposant seule sur le siège : ce qui force le tronc à un mouvement de gauche à droite pour remettre la poitrine plus ou moins en face de la table. La taille a ainsi subi un double mouvement d'inclinaison et de torsion.

2° Appelé à lire ou à écrire sur une table trop haute pour sa taille, l'enfant est condamné à l'attitude que nous prenons tous quand nous voulons saisir avec les deux mains un objet placé haut. Il lève les deux épaules pour pouvoir poser ses bras sur la table en conservant la liberté de leurs mouvements, et renverse la tête en arrière. Il finit par avoir, comme on dit, la tête dans les épaules, et celles-ci deviennent saillantes en arrière, avec cambrure des reins; si, comme il arrive, la fatigue oblige l'enfant à laisser de temps à autre pendre le bras gauche, l'épaule droite reste surélevée et la taille tend à prendre une courbure latérale.

Ces deux grands défauts du mobilier affecté à la lecture et à l'écriture étaient très prononcés dans l'ancien *mobilier scolaire*, et des commissions s'occupent en ce moment des moyens de les faire disparaître.

Enfin, je dois signaler la mauvaise habitude de placer le cahier parallèlement au bord de la table et juste en face de la poitrine. Dans cette condition, la main droite ne peut atteindre le bord gauche d'un cahier un peu large sans que l'avant-bras ne presse le tronc du même côté et ne le force à s'incliner à gauche. Certaines déviations de la taille sont attribuées à cet usage par des orthopédistes distingués.

Ce sont là les données élémentaires d'une question qui intéresse très sérieusement les familles, et dont l'Autorité, en ce qui la regarde, s'occupe activement. Je n'entre pas dans les détails. Je n'explique pas comment une déformation spéciale de la poitrine répond à chaque variété de déviation de la taille; je ne dis pas qu'une taille courbée latéralement est toujours torse et qu'une colonne torse est toujours courbée. C'est affaire de savants et de praticiens.

D[r] A. Dechambre.

L'Étonnement.

La science, qui commence par l'étonnement, finit aussi par l'étonnement, et c'est de l'étonnement que naît la poésie comme la philosophie.

Coleridge.

Luxe.

— On se détruit pour se parer. Bossuet.

— Le premier pas de la fortune est de se ruiner.

Fénelon.

— Quelle tyrannie que celle des usages! Il faut pourtant s'y assujettir, malgré les affaires, qui demandent qu'on se retranche, un époux qui éclate, le marchand qui murmure, et qui peut-être fait acheter les retardements et les délais.

Massillon.

DIEU RESTE.

Au-dessus des dieux qui s'en vont et des dieux qui arrivent, nous sentons la présence d'un Dieu unique qui reste et qui plane sur nous, qui nous agite et nous inspire.

Il nous parle secrètement; il est tout vivant et flamboyant dans le feu sacré de notre travail; il nous commande d'espérer. Dans nos heures de défaillance, il nous soutient; il apaise nos haines; il élargit nos horizons; il nous verse la véritable ambroisie. Nous ne le voyons point, nous ne le nommons point, nous ne lui donnons aucune forme, nous n'essayons même pas de nous l'imaginer! Mais il nous domine de toutes les hauteurs et de tous les espaces, il nous pénètre de son esprit universel et il nous commande l'amour! Nous pouvons nous réunir tous en lui, et terminer nos différends, nos discussions, rien qu'en écoutant sa voix douce et solennelle qui parle au fond de notre conscience.

... Cette âme secrète du monde pénètre notre conscience et y donne lieu à la conception de l'idéal, l'unificateur suprême de l'œuvre humaine. On l'écoute, même lorsqu'on ne s'en doute point, et on lui adresse des prières sublimes, même en silence. Nous sentons quelque chose de mystérieux qui traverse notre esprit. Nous avons beau élever la voix; ce murmure intime est plus puissant que toutes les voix!

Les Grecs avaient imaginé un démon bienveillant; les chrétiens, un ange gardien qui veillait sur eux; nous croyons aussi à cet ange, mais il nous semble que chacun le porte dans son âme. Il nous protège lorsque nous traînons nos ailes dans la fange.

Gardons cet hôte divin.

Angelo de Gubernatis.

LE REGISTRE DE LA GRANGE.

Ce que l'on appelle ainsi est un manuscrit in-4° de 357 pages, conservé aux archives de la Comédie française : il est recouvert d'un parchemin souple, avec une aile qui fait le portefeuille en se rabattant par-dessus la tranche. C'est un répertoire où le comédien la Grange, élève de Molière et son camarade pendant quatorze ans, a relevé pour son usage et sa satisfaction personnelle les représentations données par la troupe des comédiens du roi, de 1658 à 1685, dans les trois salles du Petit-Bourbon, du Palais-Royal et de Guénégaud, avec les titres quotidiens des pièces jouées, les chiffres des recettes et des parts entre les sociétaires, et où il a indiqué aussi les voyages à la cour, les visites rétribuées chez les princes et les grands seigneurs, et ajouté çà et là des notes succinctes, des renseignements utiles, en désignant en marge quelques-uns des événements heureux ou malheureux de la vie des comédiens au moyen de signes de convention, ronds, losanges, carrés, croix, anneaux, etc. Un petit cercle colorié en bleu est le symbole des bons jours; une losange noire le symbole des mauvais, etc.

La Grange a intitulé son manuscrit : « Extraict » des receptes et des affaires de la Comédie depuis » Pasques de l'année 1659, appartenant au sieur de » la Grange, l'un des comédiens du roy. »

La société de la Comédie française a fait imprimer ce registre en conservant son format, avec le même nombre de lignes à chaque page, l'orthographe parfois incorrecte, les signes et les manchettes. Ce volume, tiré à un très petit nombre

d'exémplaires, et édité en janvier 1876, peut être considéré comme un des beaux spécimens de la typographie et de la librairie au dix-neuvième siècle. ([1])

Il nous a paru intéressant de publier ici, non point une page du livre imprimé, mais, grâce à 'autorisation qu'on a bien voulu nous accorder, un fac-similé même de quelques lignes du manuscrit, afin de donner une idée exacte de l'écriture de la Grange. Nous avons choisi le passage où il a mentionné, dans les termes les plus simples, avec le signe de la losange noire, la mort de Molière, le vendredi 17 février 1673.

On croit que Charles la Grange est né à Amiens,

MORT DE MOLIÈRE.

FAC-SIMILÉ DU REGISTRE DE LA GRANGE, DU 11 AU 17 FÉVRIER 1673. ([1])

Piece nouvelle et derniere de M. de Moliere

Vendredy 10me 1re Representation du malade Imaginaire . . . . . 1992 lt — 71 : 14s
part
Dimanche 12 Malade Imag.re . . 1459 lt — 55 lt
part
Mardy 14me mal. Imag. . . . 1879 : 10s — 80 lt
part
Du Vendredy 17 . . . . . 1219 lt — 39 lt
part

Ce mesme Jour apres la Comedie sur les 10 heures du soir Monsieur de Moliere mourust dans sa maison Rue de Richelieu, ayant joué le roole dud. malade Imaginaire fort Incommodé d'un Rhume et fluction sur la poitrine qui luy causoit une grande toux de sorte que dans les grans Efforts quil fit pour cracher il se rompit une veyne dans le corps et ne vescut pas demye heure ou trois quartz d'heure depuis lad. veyne rompue et son corps est enterré a St Joseph Ayde de la parroisse St Eustache. Il y a une tombe Elevée d'un pied hors de terre.

Dans le desordre ou la troupe se trouva apres cette perte irreparable le Roy eut dessein de joindre les acteurs qui la composoient aux Comediens de lhostel de bourgogne.

Cependant apres avoir esté le dimanche 19 et mardy 21 sans jouer en attendant les ordres du Roy on recommencea

probablement en 1639. Son père s'appelait Hector Varlet, sa mère Marie de la Grange; ils habitèrent successivement Paris, Montpellier et Amiens. Dans divers actes, on qualifie Hector Varlet de procureur, intendant de quelque grand domaine, et capitaine du château de Nantouillet.

Leurs quatre enfants, une fille et trois fils, furent ruinés, dit-on, par un tuteur infidèle. La fille se fit religieuse, les trois fils comédiens.

Charles la Grange débuta, on ne sait pas préci-

([1]) Voici le titre du livre : « Archives de la Comédie française. » Registre de la Grange (1658-1685), précédé d'une notice biographique. — Publié par les soins de la Comédie française. Janvier » 1876. Paris, J. Claye, imprimeur-éditeur. » On lit à la fin du volume : « Achevé d'imprimer par J. Claye le 15 janvier 1876, pour » l'anniversaire de la naissance de Molière. »

La notice biographique de la Grange, en tête du livre, est une œuvre très instructive due au talent et à l'érudition de M. Thierry.

([1]) La troupe de Molière jouait alors au Palais-Royal.

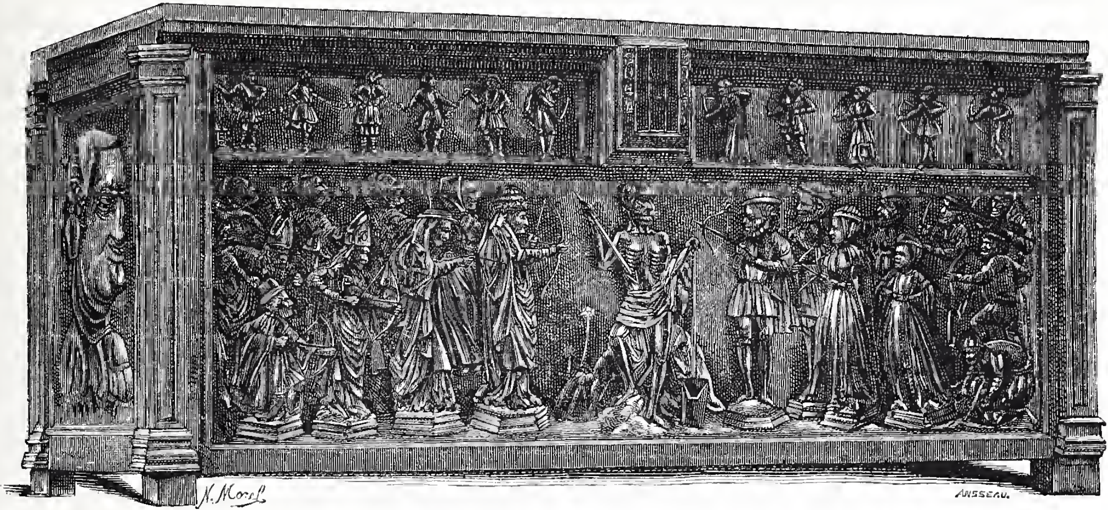
sément où, peut-être à Béziers, à Lyon, à Avignon ou à Rouen. Mais il est certain qu'il fut engagé dans la troupe de Molière en 1659. Il en devint l'« orateur », c'est-à-dire qu'il faisait les annonces au public, ce qui avait été l'emploi de Molière avant lui ; il y réussit aussi bien que son maître, quoique d'une autre manière. Jeune, bien fait, élégant, sympathique, il improvisait comme il jouait, avec grâce. « Il y a plaisir à l'écouter quand il vient faire le compliment », dit Chappuzeau.

Il mourut le 1er mars 1692, à l'âge de cinquante-trois ans.

COFFRE DU SEIZIÈME SIÈCLE,

au Musée Saint-Jean et Toussaint, à Angers.

Ce meuble du seizième siècle, dont la forme est celle des bahuts que les huchiers construisaient à cette époque, provient de la chapelle de l'ancien tribunal du commerce à Angers. Le sujet du principal panneau, extrêmement rare, paraît représenter une espèce de revanche de la danse macabre. Contrairement à ce qui a lieu pour ces dernières sortes de représentations, c'est en effet ici la Mort



Bahut du seizième siècle, au Musée Saint-Jean d'Angers. — Longueur, 1m.90 ; largeur, 0m.80.

qui se voit assaillie par ceux qu'elle a la coutume d'attaquer et de vaincre. D'un côté, pape, cardinaux, abbés, etc... ; de l'autre, roi, reine, grands seigneurs, dames, etc., la prennent pour but de leurs flèches ; mais la Mort, comme un guerrier invulnérable, reste immobile : elle tient d'une main la pelle du fossoyeur, de l'autre une flèche ; les traits tombent autour d'elle sans l'émouvoir ; elle règne et règnera sur toute la race humaine jusqu'à la fin des siècles.

La serrure de cette œuvre est signée Michaud Girard.

LES VICTIMES DE LA GUERRE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Quand pourra-t-on transformer les épées en faux et les lances en socs de charrue ?

— Monsieur le professeur, en quel siècle la guerre a-t-elle fait périr le moindre nombre d'hommes ?

— Assurément ce n'est pas dans le nôtre. Le dix-neuvième siècle n'est pas un des moins sanglants de l'histoire.

— Mais alors, monsieur le professeur, le progrès ?...

— Le progrès est incontestable dans les sciences ; il est beaucoup plus lent dans l'ordre moral...

Les deux personnes qui parlaient ainsi, près de moi, sur un banc du Luxembourg, se levèrent et continuèrent leur promenade. Je n'entendis plus rien ; mais ce court dialogue avait excité en moi une curiosité que j'eus hâte de satisfaire : aussi, rentré chez moi, je m'enfermai dans ma bibliothèque, et je fis ce qu'il me fut possible de recherches sur les victimes des guerres dans notre siècle ; mais je ne tardai pas à me convaincre que je n'avais pas à ma disposition assez de documents pour mener à bien une étude de ce genre, et il m'arriva même que plus d'une semaine après, malgré mes visites aux bibliothèques publiques et le très utile concours d'un de nos collaborateurs (1), je ne parvins qu'à une statistique fort incomplète dont voici quelques résultats, qui même peuvent être, pour plus d'un chiffre, inexacts :

Les guerres de la révolution et du premier Empire ont détruit, en Europe, au moins deux millions cent mille individus.

A Arcole (1796), les Autrichiens eurent 8 000 morts ou blessés et 5 000 prisonniers. Aux journées de Ri-

(1) M. Maxime Petit. — Pour la statistique des guerres de la révolution, on peut avoir recours à l'ouvrage de Francis d'Ivernois ; pour celle des guerres de l'Empire, aux documents donnés par P. Larroque (*De la guerre et des armées permanentes*). Pour le second Empire, on peut consulter l'*Histoire militaire contemporaine* du commandant Canonge.

voli et de Mantoue, l'armée autrichienne, composée d'environ 80000 hommes, eut 20000 tués ou blessés et un plus grand nombre de prisonniers (1797).

A la bataille des Pyramides, 1500 mameluks furent tués ou noyés dans le Nil, et une armée turque composée de 15000 hommes fut exterminée à Aboukir.

Dans la journée de Marengo, il y eut du côté des Autrichiens 8000 morts ou blessés, du côté des Français 6000.

A Hohenlinden, les Autrichiens perdirent 12000 hommes tués, blessés ou prisonniers.

A Austerlitz, 20000 cadavres couvrirent le sol et la surface des lacs sur un espace de trois lieues.

A la bataille d'Iéna, on compta 12000 Prussiens morts ou blessés, 15000 prisonniers, et à celle d'Auerstædt, 9000 morts ou blessés et 3000 prisonniers.

Après la bataille d'Eylau, on eut l'affreux spectacle de 40000 morts ou blessés.

Défaits à Rio-Seco, les Espagnols eurent 10000 morts et 6000 prisonniers.

A la bataille d'Essling, 25000 Autrichiens furent tués ou mis hors de combat, et les Français perdirent 15000 hommes.

A Wagram, le nombre des morts fut à peu près le même.

En 1812, Napoléon s'étant avancé avec 500000 hommes au cœur de la Russie, on sait comment, dès les premiers jours, la faim, la maladie, la désertion, décimèrent cette armée.

A la bataille de la Moskwa, les Russes eurent 50000 morts ou blessés, les Français 20000.

Cinquante mille hommes seulement revirent leur patrie : 450000 Français environ avaient péri.

Les alliés perdirent à Lutzen 25000 soldats; à Katzbach, Macdonald eut 10000 morts et 15000 prisonniers.

En 1814, les armées confédérées perdirent 15000 hommes sous les murs de Paris avant de pouvoir les franchir.

Enfin, à Waterloo (1815), les deux armées eurent ensemble 60000 morts ou blessés.

Passons sous silence, faute de chiffres assez précis en ce moment, ce qu'on a perdu d'hommes sous la Restauration, en Algérie, et depuis.

Les guerres entreprises sous Napoléon III ont fait verser bien du sang à la France. L'expédition de Crimée nous a coûté la vie de 95615 soldats; pendant la guerre d'Italie, notre armée a perdu 2626 hommes; on a parlé, en outre, d'un nombre considérable d'hommes disparus ou mis hors de combat.

Lors de l'intervention en Chine on a perdu 444 hommes.

Nos pertes au Mexique ont atteint approximativement le chiffre de 2000.

En 1866, la Prusse a compté 6427 morts de maladie, 4450 tués, 16177 blessés, et l'Autriche 21244 tués et 10915 blessés.

Quant à la terrible guerre franco-allemande, elle a fait périr 138871 de nos concitoyens : — Wissembourg, 4 août 1870, 12000 tués ou blessés; — Frœschwiller, 6 août, 6000 hommes hors de combat, 10000 prisonniers ou disparus; — Forbach, 6 août, 320 morts, 1662 blessés, 2096 disparus; — Borny, 14 août, 3608 hommes hors de combat; — Rezonville, 16 août, 1367 tués, 10120 blessés, 5472 disparus; — Saint-Privat, 18 août, 1146 tués, 4420 disparus, 6709 blessés; — Beaumont, 30 août, 1800 tués ou blessés; — Sedan, 1er septembre, 3000 tués, 14000 blessés, 21000 prisonniers dans la bataille, 83000 prisonniers par capitulation, 3000 désarmés en Belgique; — Noisseville, 31 août et 1er septembre, 3554 hommes hors de combat; — etc., etc.

En Asie, combien de guerres presque incessantes : celle de la Russie et de l'Angleterre qui se partagent ce vaste continent; la révolte de l'Inde; les guerres du Caucase; les luttes des Hollandais dans leurs colonies. — En Afrique, outre les guerres de l'Algérie, celles de la côte occidentale, du Cap, et aujourd'hui du Soudan.

En Amérique, dans la guerre de la sécession (1861-65), les pertes s'élevèrent, pour le Nord seulement, à 286000 hommes. Il faudrait encore noter les guerres de l'insurrection des colonies espagnoles, et récemment la guerre du Chili et du Pérou.

On ne peut que négliger un nombre considérable d'hommes tombés dans de petits combats livrés à des sauvages américains ou africains, etc.

Presque chaque jour, depuis moins de cent ans, on s'est entre-tué en quelque partie de la surface du globe.

Et nous ne sommes pas encore à la fin du siècle! En ce moment même où nous écrivons, en combien de contrées ne verse-t-on pas le sang humain?

Après ce relevé très imparfait de notes arides et douloureuses, ma pensée retourna aux deux questions que le jeune homme avait soumises au professeur : je n'avais pas pu entendre les réponses; je me demandai ce qu'elles avaient dû être.

A la première question : « En quel siècle la guerre a-t-elle fait périr le moindre nombre d'hommes? » Que pourrions-nous répondre?

Il est superflu de dire qu'il n'existe pas, pour l'histoire universelle, de statistique des victimes de la guerre : on trouve seulement çà et là, de loin en loin, dans quelque historien, l'évaluation toujours incertaine du nombre approximatif des hommes qui ont péri dans les batailles les plus célèbres. C'est seulement en regardant de très haut le cours de toutes les histoires qu'on aurait quelque chance d'y reconnaître les très rares époques où l'affreux génie de la guerre paraît s'être arrêté quelque temps, comme fatigué, avant de recommencer à donner le signal des carnages. Or, ce que l'on croit découvrir, non d'abord sans surprise, c'est qu'une de ces périodes privilégiées serait celle où, presque tout l'univers connu étant soumis aux armes romaines, et alors que les barbares du Nord n'étaient pas encore prêts à se ruer sur le Midi, on crut pou-

voir fermer le temple de Janus. Quelques auteurs contemporains s'accordent dans cette supposition; l'un d'eux écrivait récemment :

« Les deux ou trois siècles (de l'empire romain) » qui nous sont généralement représentés sous des » couleurs si sombres, ont été, — la chose est in- » contestable, — de toutes les périodes historiques, » celle où le double fléau de la guerre et de l'anar- » chie a le plus légèrement effleuré le front des » peuples. » [1]

La seconde question du jeune homme n'était pas d'un moindre intérêt, et la réponse concise du professeur ne saurait manquer de faire naître des réflexions sérieuses.

A suivre. ÉD. CH.

ÉDUCATION ET PROFESSION.

I. — PUISSANCE DE L'INSTINCT MORAL. — L'ÉGALITÉ PAR LA MORALITÉ.

Comment un enfant fait-il son éducation morale?

Avant tout, par la protection et le secours de sa famille.

La famille peut être riche, elle peut être pauvre; elle peut être instruite, éclairée; elle peut être ignorante. Quelle qu'elle soit, elle sait qu'elle doit donner l'éducation morale à ses enfants. Et, à part des exceptions heureusement rares, c'est ce qu'elle fait.

Si forte est la voix de la nature, de l'instinct, de la vérité, de la justice, de l'amour paternel et maternel, que des parents même égarés, même vicieux, désirent que leurs enfants soient bons, honnêtes et vertueux.

On voit des femmes perverties se montrer ardentes à inculquer à leurs filles des principes d'honneur. On en a vu des exemples jusque dans les maisons de détention.

Un père improbe cherche tout au moins à dissimuler son improbité à son fils.

Combien de fois n'a-t-on pas entendu des jeunes gens avouer qu'ils avaient été souvent arrêtés au moment d'une tentation funeste par cette seule pensée : Ah! que dirait ma mère!

Voici deux hommes. Ils sont inégaux par la naissance, par la fortune, par les lumières peut-être; mais s'ils sont l'un et l'autre honnêtes, scrupuleux, bons, justes, charitables, dévoués, il est incontestable que, par la seule vertu de cette première partie de l'éducation, par l'éducation morale, ils sont égaux. Mais si nous les considérons sous le rapport de l'éducation professionnelle, une inégalité regrettable ne tardera pas peut-être à devenir de plus en plus sensible, moins en raison de la différence des professions que par suite d'une différence dans la culture intellectuelle.

[1] Lignes empruntées au vice-amiral Jurien de la Gravière, de l'Académie des sciences (*la Marine des empereurs*).

Notre confrère Victor Duruy, l'auteur éminent de l'*Histoire des Romains*, partage cet avis.

II. — PRÉJUGÉS QUI SE RAPPORTENT AUX PROFESSIONS.

Tout homme doit avoir un état, un métier, une profession, et cela pour deux motifs.

Le premier motif est qu'il faut être capable de gagner sa vie; il faut s'assurer une indépendance, il ne faut pas se laisser réduire au rôle humiliant de vivre oisif aux dépens d'autrui.

— Mais j'ai de l'aisance, je suis riche, dira ou pensera quelqu'un; je n'ai pas besoin de travailler!

— Riche! vous l'êtes aujourd'hui : vous n'êtes pas sûr de l'être demain. Un événement imprévu, une catastrophe dans vos affaires privées, une révolution, peut vous ruiner. Qui oubliera combien de nobles, riches avant 89, se trouvèrent forcés, dans l'émigration, de faire des métiers même très humbles. Heureux ceux qui s'y étaient préparés, à l'exemple d'Émile [1].

Jeunes gens, ne vous fiez pas à la fortune! Sa roue tourne sans cesse; et les vieillards auraient de longs récits à vous faire en vous parlant d'hommes qu'ils ont vus triomphants au sommet de cette roue perfide, traînés misérables sous elle!

Le second motif d'apprendre et exercer une profession est que tout homme doit ses services à la société. Ce n'est plus ici l'intérêt qui conseille ou commande, c'est la conscience et c'est aussi la raison.

Aucun homme ne doit être inutile et oisif. C'est une perte de force pour l'intérêt général, pour la patrie. C'est une dent cassée dans une roue, c'est un anneau brisé dans une chaîne. Non seulement un pareil homme ne fait pas de bien, mais il fait du mal : il est nuisible; il est de mauvais exemple, il gêne le mouvement.

On peut dire aussi que c'est un frelon dans la ruche. On assure que dans certaines villes des États-Unis, tout jeune homme, tout homme qui ne fait rien, est tellement méprisé, sa situation devant l'opinion publique est tellement intolérable, que l'on voit des personnes riches ou aisées ouvrir un comptoir, fonder un établissement, une entreprise quelconque, plutôt que de s'exposer à ce stigmate : « Cet homme ne fait rien. »

Osons dire, malgré les préjugés, que doit peu importer, dans l'estime des esprits sensés, la profession que l'on se choisit dès qu'on a le sentiment de pouvoir la bien exercer, qu'elle est utile et qu'elle permet la culture de l'intelligence. Parmi les professions que l'on appelle libérales, il y en a beaucoup qui sont moins utiles et qui exigent beaucoup moins de talent et d'esprit que certaines professions manuelles. Tel homme, par exemple, qui passe ses journées à copier le travail des autres dans un bureau sans que son intelligence ait rien ou presque rien à voir à ce mouvement machinal de ses doigts, est assurément dans une condition inférieure (il faut le dire sérieusement) à celle

[1] Lisez les Mémoires de Mme de la Fayette, les Mémoires d'outre-tombe de Chateaubriand, du chanoine Schmidt, etc., etc.

d'un menuisier, d'un serrurier où de tout autre ouvrier qui n'est pas comme lui condamné à perpétuité à la routine, et est sollicité naturellement à introduire des améliorations, des progrès dans le genre spécial de travaux auquel son devoir et son intérêt l'appliquent chaque jour. Souvent la seule différence dans la manière de se costumer cause l'illusion. C.

La Pluie.

Dieu a envoyé son messager, la Pluie; il a dit au ruisseau des montagnes : — Lève-toi, sors de tes retraites caverneuses... Descends des hauteurs glacées vers la plaine aride pour la féconder.

Dieu a envoyé son messager, qui a murmuré au cœur de la jeune fille : — Lève-toi, répands avec tes mains généreuses ta grâce et ta fraîcheur sur les sables arides et les solitudes de la mort.

Longfellow.

BARBE DE HOTTENHEIM.

Cette femme, qu'on avait surnommée la belle Barbe, n'était ni honnête, ni bonne. Aussi fut-elle cruellement punie. Profitant mal de son coupable ascendant sur Jacques de Lichtenberg, comte de Hanau, elle tyrannisa les pauvres gens de Bouxwiller (Alsace), les forçant de travailler pour elle, de semer, sarcler, filer, faire la chandelle, et aussi de lui donner tous les jours la crème de leur lait.



Musée de Trocadéro — Moulage du buste en pierre de Barbe de Hottenheim par Nicolas von Leyen (1493). Hauteur, 0m.45; largeur, 0m.35. (1)

S'ils résistaient, elle les faisait emprisonner. A la fin, ayant ordonné méchamment de mettre une femme au carcan, les habitants de Bouxwiller se soulevèrent, et, n'ayant pu obtenir justice du comte, sortirent de la ville, à six hommes près; les femmes, plus courageuses, restèrent, prirent les armes, et avec hallebardes, fourches, massues, balais et haches, repoussèrent vigoureusement les valets que Barbe avait envoyés contre elles. De ces faits résultèrent des discordes entre le comte Jacques et son frère Louis de Lichtenberg. Deux autres seigneurs et deux magistrats de Strasbourg durent intervenir, et un traité favorable aux habitants fut imposé au comte Jacques. Une des clauses de ce traité fut que Barbe se retirerait à Haguenau. Après la mort du comte, elle y fut arrêtée « pour cause de magie et d'autres méfaits, puis brûlée, de manière, dit la chronique, à recueillir le prix que méritaient ses méchancetés. » (2)

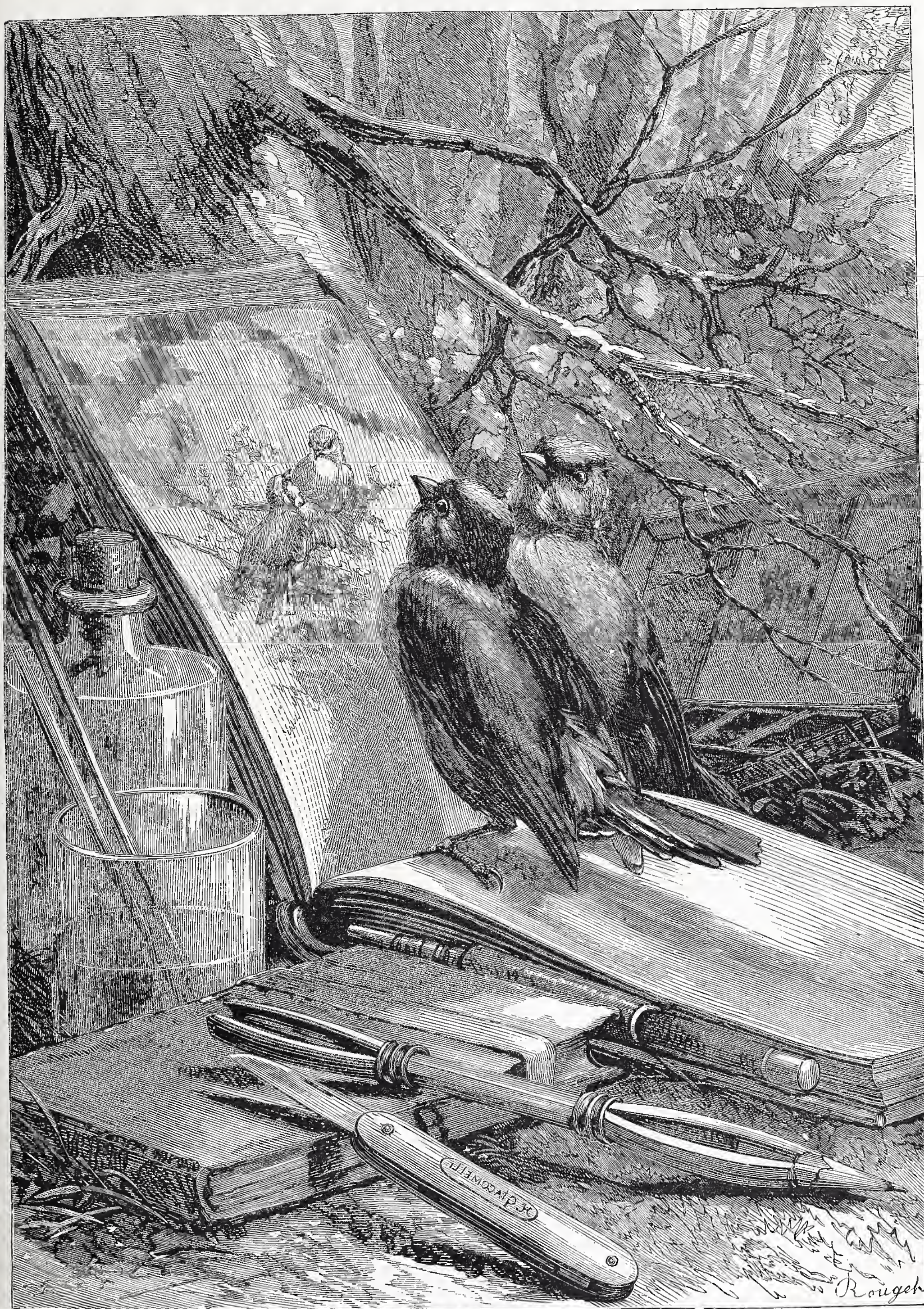
Éd. Ch.

(1) Ce buste et celui de Jacques de Lichtenberg avaient été sculptés dans l'origine sur les portes intérieures de la chancellerie de Strasbourg. Transportés, au seizième siècle, dans l'Hôtel de ville, puis conservés au Musée de la Bibliothèque, ils furent détruits, au mois d'août 1870, par le bombardement et l'incendie de ce monument. Il en existait heureusement des moulages.

(2) Extrait du récit de Bernard Herzog, *Chronique d'Alsace sur Barbe de Hottenheim.*

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

LES DEUX AMATEURS.



Les Deux Amateurs. — Composition et dessin de Giacomelli.

I

Quelquefois, dans la belle saison, je descends au jardin, avec mon album et mes crayons, pour dessiner d'après nature un tronc d'arbre, un agencement de branches, une touffe de feuilles, une attitude ou un geste d'oiseau. Quelquefois aussi,

mais plus rarement, je pousse le zèle artistique jusqu'à déménager mes pinceaux d'aquarelliste, ma boîte à couleurs et mon verre d'eau, pour fixer sur le papier un ton de ciel, un effet d'ombre et de lumière, un simple reflet.

Ma présence ne gêne pas mes vieux amis les moineaux. Ils vont et viennent, vaquent à leurs petites occupations, causent de leurs petites affaires. Cette confiance m'honore, et, en outre, elle m'est singulièrement utile pour voir et observer les moineaux dans leur petit traintrain de tous les jours et pour ainsi dire dans leur déshabillé.

Je ne puis pas certainement me vanter de pénétrer les secrets de leurs petites cervelles (et encore il me semble bien que j'en saisis quelques-uns au passage), mais j'arrive du moins à connaître les poses et les attitudes les plus significatives de leurs petites personnes.

II

Quand ma séance est finie et que je remonte à mon atelier, une demi-douzaine au moins de pierrots se précipitent de différents côtés sur le sol, à l'endroit même que je viens d'abandonner.

Quoique les pierrots aient à se louer de moi beaucoup plus qu'à s'en plaindre, je ne veux pas donner à entendre que s'ils se précipitent ainsi sur le sol, c'est pour y baiser la trace de mes pas.

La vérité vraie et prosaïque, c'est qu'au commencement je me servais de mie de pain pour effacer les coups de crayon défectueux, et que les pierrots s'en disputaient les miettes après mon départ.

Dans la petite cervelle pratique et utilitaire des pierrots, l'idée de mie de pain se lia tout de suite avec celle de dessin d'après nature.

Les anciens, les sages, les *sachems* de la tribu, se sont dit un beau jour : « Toutes les fois que l'ami Chose est resté, pendant un certain temps, accroupi sur son pliant, tenant sur ses genoux cette machine qu'il appelle son album, levant les yeux sur les branches et les feuilles, comme pour y chercher une bonne chenille bien dodue et bien savoureuse, et les baissant sur son album, pour le salir avec son petit bâton, il en résulte de belles et bonnes miettes de pain pour nous. D'où nous concluons que l'ami Chose ne perd pas son temps, comme on pourrait le croire. L'ami Chose serait purement et simplement un sot de perdre son temps à salir son album, au lieu de se promener au soleil et de manger tant que dure la journée ; oui, ce serait un sot, si, de cette manie bizarre et inexplicable, il ne résultait un bien réel et palpable pour le roi de la création, le moineau ! »

III

Cette vérité, dégagée de tout nuage et de toute incertitude, passa de bec en bec nettement formulée. Les générations la transmirent aux générations, et elle entra dans le trésor des vérités historiques et traditionnelles.

Aussi, qu'arriva-t-il ? Quand je fus assez sûr de mon coup d'œil et de mon coup de crayon pour renoncer au secours de la mie de pain, il y eut du bruit dans Landerneau.

Je me rappelle encore cette émeute au petit pied.

J'avais mis mon album et mon pliant sous mon bras, et je m'en allais tranquillement en longeant une allée, lorsque j'entendis d'effroyables criailleries.

« Ils se battent ! me dis-je, voilà une bonne occasion d'étudier l'expression de la colère chez le moineau. »

Là-dessus je revins sur mes pas, et, entre deux buissons de lilas, je glissai un regard sur la petite clairière que je venais de quitter.

Une demi-douzaine de pierrots parcouraient la clairière en tous sens. Quand le rossignol cherche sa nourriture sur le sol, il file comme une souris ; le moineau, lui, sans qu'on puisse voir remuer ses pattes, procède par bonds élastiques ; on croirait voir une balle renvoyée par une raquette.

Mes pierrots donc parcouraient la clairière en tous sens, bondissant comme des balles, les plumes hérissées de surprise et peut-être de colère, les yeux hagards, échangeant au passage des cris d'appel, des exclamations de surprise et des récriminations. Mais ils ne se battaient pas, comme je l'avais cru d'abord.

IV

Après quelques instants de réflexion, je compris l'agitation et les cris de mes amis. Il me semblait les entendre se dire, ou plutôt se piailler entre eux : « As-tu trouvé des miettes de pain ? — Non ! — Moi non plus ! — Et toi ? — Et toi ? — C'est trop fort ! — L'ami Chose se détraque ; il est resté là aussi longtemps qu'à l'ordinaire, et il n'en est rien résulté pour nous. — Cela ne s'est jamais vu. — C'est une infamie. — C'est la fin du monde. »

Fatigués d'une recherche inutile, mes détracteurs prirent leur vol l'un après l'autre, et la nouvelle se répandit de branche en branche. Il ne fut question, toute la journée, que de l'ami Chose qui s'était détraqué et qui ne produisait plus de miettes, de même que les cerisiers trop vieux ne produisent plus de cerises.

Alors, je fis ce que vous auriez certainement fait à ma place.

Toutes les fois que je m'en allais dessiner d'après nature, je glissais dans ma poche un bon gros morceau de mie de pain, et je l'émiettais tout en travaillant.

La première fois, les moineaux m'observèrent avec un dédain mal dissimulé ; mais comme ils ont de bons yeux, ils ne tardèrent pas à remarquer que l'ami Chose recommençait à produire des miettes.

Dès que je quittai la place, une véritable légion ailée s'abattit sur le sol. Premier moment de surprise ; constatation du phénomène ; absorption des miettes de pain ; et, de temps à autre, émission de

cris joyeux. Il me semblait entendre les pierrots se répéter les uns aux autres : « Dieu soit loué! c'était une crise, et la crise a pris fin! »

Quelques pessimistes s'obstinaient à ne pas se réjouir. Dans les arbres et dans les buissons on les entendait, solitaires et mélancoliques, répéter d'un ton découragé : « Ce qui est arrivé une fois peut arriver encore! Méfions-nous, méfions-nous! »

Ne fût-ce que pour faire mentir ces prophètes de malheur, j'aurais pris soin que « ce qui était arrivé une fois n'arrivât pas une seconde. » Et puis, j'aime mes pierrots comme des enfants à moi, et je me serais sérieusement reproché de troubler leurs habitudes, de bouleverser leurs idées et de leur faire du chagrin.

V

C'était donc un engagement tacite que j'avais pris envers moi-même, de ne plus désappointer mes petits amis.

Cet engagement, je l'avais tellement pris au sérieux, qu'un jour, ayant oublié la mie de pain, je revins sur mes pas depuis le fond du jardin jusqu'à la maison, et pourtant il faisait ce jour-là une chaleur abominable, et je souffre beaucoup de la chaleur. Mais, vous savez, un engagement est un engagement; une fois qu'on l'a pris, il faut absolument le tenir, coûte que coûte.

Je ne voudrais pas insinuer que toute bonne action reçoit immédiatement sa récompense, ce serait une philosophie bien courte et une morale bien dangereuse. Cependant, ce jour-là du moins, mon dévouement fut récompensé. En entrant dans la cuisine pour y prendre de la mie de pain, je restai muet de surprise et d'indignation.

Osiris, un grand chat jaune du voisinage, que je regardais depuis longtemps de mauvais œil, parce que c'était un effronté chasseur d'oiseaux, était grimpé sur la table de cuisine, couvant des yeux une magnifique outarde et se demandant par quel bout la prendre pour l'emporter.

Mariette, en allant au potager pour cueillir des laitues, avait laissé la porte de la cuisine entr'ouverte. Osiris, toujours aux aguets, avait profité de l'occasion.

Une minute plus tard, je n'aurais plus retrouvé ni l'outarde, ni Osiris. A ma vue, Osiris fit un bond, puis un autre bond, et, sans me laisser le temps de prendre un parti, il me passa entre les jambes et disparut avec la rapidité de l'éclair.

Mais si le coupable échappait à un châtiment exemplaire, l'outarde était sauvée; une si belle outarde! Un chasseur de mes amis m'en avait fait cadeau, et il devait venir en manger sa part le soir même.

VI

Mon ami le chasseur d'outardes est aussi poète à ses heures. Entre nous, ses vers pourraient être plus corrects; mais du moins il a une très vive imagination, comme vous l'allez voir.

Après avoir sauvé l'outarde et grondé Mariette, je pris de la mie de pain et je m'en retournai au fond du jardin. J'avais travaillé pendant deux heures peut-être, et je mettais la dernière main à un petit groupe composé de deux oiseaux, lorsque quelqu'un cria du côté de la maison : « Ohé! »

Je répondis : « Ohé! » et je sortis de ma cachette pour aller au-devant de mon chasseur-poète. Quand il dînait chez moi, il arrivait toujours une grande heure d'avance pour causer poésie et peinture.

Lorsque nous eûmes échangé une poignée de main, il me dit : « Je vous défends de vous déranger, je vous regarderai travailler. »

Comme nous arrivions à la lisière du petit fourré où je dessinais, mon ami me dit : « Chut! » et passa son bras sous le mien pour m'arrêter.

— Merveilleux! s'écria-t-il.

— Qu'est-ce qui est merveilleux?

— Le sens artistique de ces deux petites bêtes.

Je regardai dans la direction qu'il m'indiquait. Sur mon album, que j'avais déposé à terre, deux pierrots étaient perchés, ayant l'air de contempler le dessin que j'avais fait dans l'après-midi.

— Ils comprennent que ce dessin représente des oiseaux, des frères. Ah! mon ami, cela fait grand honneur à ces deux petits amateurs de peinture; cela fait honneur au peintre aussi. En effet, si la ressemblance n'était pas aussi parfaite... Pourquoi riez-vous?

— Je ris parce que votre imagination vous emporte un peu loin et un peu haut. Je sais bien que vous êtes dans votre droit de poète, en prêtant la pensée et le sentiment aux moineaux et même aux choses inanimées. Mais moi, dessinateur et observateur d'oiseaux, je suis dans mon droit aussi en vous affirmant que ces deux pierrots-là pensent à mon dessin comme à leur premier duvet. Remarquez bien d'abord qu'ils en sont trop rapprochés pour y voir autre chose que du blanc et du noir : les amateurs se mettent soigneusement au point de vue pour examiner une œuvre d'art. Les oiseaux voient de très loin, et leur point de vue, à ces deux-là, serait à peu près où nous sommes. Remarquez bien ensuite que ni l'un ni l'autre n'a les regards fixés sur le dessin. Enfin, si vous connaissez bien la physionomie du moineau, vous verrez que le regard de ces deux pierrots exprime la colère et le désappointement, et non pas l'admiration.

VII

— Et pourquoi cette colère? pourquoi ce désappointement? me demanda ironiquement le poète.

— Je m'en vais vous le dire. Ils sont désappointés parce qu'ils cherchaient sur mon album et autour de mon album quelque chose qu'ils n'y ont pas trouvé, et ils sont en colère contre moi parce qu'ils croient que je leur ai joué un mauvais tour.

— Et vous accusez les poètes d'avoir trop d'imagination!

Je lui racontai alors la légende des miettes de pain, qui parut l'amuser.

— Or, continuai-je, entraîné aujourd'hui par l'intérêt de mon travail, j'ai oublié d'émietter mon morceau de pain. J'y aurais certainement songé avant de quitter la place. Quand vous êtes arrivé, j'ai laissé mon travail, et ils ont cru, les pauvres petits, que la séance était terminée; comme ils n'ont rien trouvé à becqueter, ils sont furieux.

— Cette explication me paraît à la fois bien ingénieuse et bien plate.

— Soyez sûr que c'est la vraie.

— J'aime mieux la mienne.

— Les opinions sont libres. Mais je vous ferai observer une chose : si les moineaux avaient autant d'esprit que vous leur en prêtez, ils mourraient bientôt de faim. Occupés à admirer la nature et l'art, où trouveraient-ils le temps de chercher leur nourriture? Je vous réponds, moi qui les connais, qu'ils n'ont pas trop de leur journée pour se remplir le jabot, car ces bêtes-là digèrent avec une rapidité effrayante. L'universalité des choses créées se divise, pour le moineau, en deux catégories : 1° les choses qui se mangent, 2° les choses qui ne se mangent pas. L'art est-il un mets propre pour les moineaux? Non! alors ne leur parlez pas d'art. J'ai dit.

Mon raisonnement ne convainquit pas le poète, et cela pour une raison bien simple, c'est qu'il ne voulait pas être convaincu; et s'il ne voulait pas être convaincu, c'est que la vue des deux pierrots en face de mon dessin lui avait suggéré l'idée d'une jolie petite pièce de vers. S'il avait accepté ma raison, sa pièce de vers n'aurait plus eu aucune raison d'être.

VIII

Quelques jours après, il m'apporta cette jolie petite pièce de vers; elle était très ingénieuse, très gentille, et très fausse; il l'avait intitulée : *les Deux Amateurs!*

Je ripostai par un dessin de la petite scène, audessous duquel j'inscrivis les paroles suivantes : *les Deux Amateurs..... de miettes de pain.*

J. Girardin.



FRÉDÉRIC SAUVAGE.

Frédéric Sauvage est né à Boulogne-sur-Mer, le 20 septembre 1786, du mariage de Jean-Pierre Sauvage, constructeur de navires, et de Julie de Lavaille. Il reçut une éducation élémentaire aussi complète qu'il était possible dans le milieu où il vivait. Jeune encore il entra dans les bureaux de la marine, et dès que ses appointements le lui permirent, il prit des leçons de français, de construction navale, de mathématiques et de musique, grâce aux excellents professeurs spécialistes que le séjour de la grande armée avait amenés à Boulogne.

Tout ingénieur devrait être inventeur, mais pour le devenir il faut être doué. Sauvage, encore enfant, avait réussi à fabriquer un réveille-matin assez singulier au moyen d'un cône rempli d'eau qui, en s'épuisant, faisait sonner une série de clochettes très bruyantes.

A vingt ans, il proposa de faciliter la descente de Napoléon en Angleterre, à l'aide de chaloupes dont les rames auraient été mises en mouvement sans le concours de « bras exercés. » La flottille se dispersa avant l'achèvement du mécanisme.

A l'âge de vingt-cinq ans, en 1811, Sauvage épousa la fille d'un ancien professeur de rhétorique de l'Oratoire, alors juge de paix et possédant quelque fortune. Mais cette union ne fut pas heureuse. De même que beaucoup d'inventeurs, Sauvage, tout entier à ses projets et à ses essais, épuisa la dot de sa femme, laissant, en outre, péricliter les ateliers de construction navale qu'il tenait de son père depuis son mariage. Il ne se préoccupait pas assez de maintenir avec dignité son indépendance en ordonnant ses dépenses ordinaires; mais il sacrifiait quelquefois aussi ses intérêts à des sentiments honorables. Ce fut ainsi qu'il refusa de travailler très lucrativement pour les actionnaires d'une ligne de paquebots de France en Angleterre, parce que les plans des bâtiments qu'on lui soumit lui parurent défectueux.

On avait plus d'une fois rendu justice à sa capacité, par exemple à l'occasion de renflouements de vaisseaux que tout le monde croyait perdus : on lui était sympathique, on désirait seconder ses efforts; mais il décourageait trop souvent les bonnes volontés par les inégalités de son caractère, et, à la suite d'embarras pécuniaires, un jour vint où il fut forcé d'abandonner ses ateliers.

Cependant il ne pouvait rester oisif : en 1812, il voulut établir une raffinerie de sucre de betterave; en 1818, il s'occupa d'engrais et livra aux agriculteurs la « poudrette végétative. » Enfin, en 1820, il revint à ses anciens travaux et lança une chaloupe automotrice.

Dans le Boulonnais, où le marbre abonde, Sauvage avait remarqué avec peine l'extrême fatigue des scieurs : il inventa en 1821 une scie à lames multiples, avec laquelle un seul homme pouvait enlever plusieurs tranches de marbre. Ce mécanisme, souvent remanié et amélioré, fut employé dans une usine d'Elinghen où on l'appliqua pendant une dizaine d'années.

Un moulin dont il dirigeait l'exploitation au milieu d'une plaine ouverte à tous les vents, lui donna l'idée de mieux utiliser la puissance de l'air : de là l'invention d'un moulin horizontal d'une conception originale. Mais il ne pouvait s'attacher à un seul courant d'idée. Quand il n'eut plus qu'à voir fonctionner les appareils, pour lesquels il reçut ses premières et uniques récompenses (1), il se mit à sculpter des portraits. Pour obtenir une ressemblance parfaite, il imagina le physionomètre (2),

(1) Médailles d'or de la Société d'agriculture, des lettres et des arts de Boulogne-sur-Mer.

(2) Les aiguilles du physionomètre ont été le point de départ de tous les essais pour les reproductions d'objets d'art.

perfectionné bientôt après et devenu le physionotype, auquel s'ajoutèrent, pour les reproductions d'objets d'art, le réducteur et le symétronome.

Toutefois l'invention principale de Sauvage, celle qui reste son principal titre, est l'application de l'hélice à la navigation.

Voici ce que l'on raconte à ce sujet. Vers 1831, Frédéric Sauvage, revenu à Boulogne, se trouvait un jour chez un pharmacien, son ami, lorsque son attention fut appelée sur un article de journal où il lut que le gouvernement allait faire construire plusieurs navires à aubes :

— Que de force perdue! s'écria-t-il. Avec ses roues sur les côtés, un navire est alourdi comme l'âne qui porte deux *mannequins!*

Et, devenu rêveur, Sauvage paraissait absorbé dans sa recherche, lorsque ses yeux furent attirés par les mouvements hélicoïdaux de la queue d'un petit poisson rouge qui nageait dans un bocal.



Frédéric Sauvage, inventeur de l'application de l'hélice à la navigation.

— C'est le mouvement de la godille, maniée à l'arrière d'un bateau, ajouta-t-il.

Rentré chez lui, il se mit à expérimenter la puissance de résistance d'une hélice sur l'air, en suspendant au plafond de sa chambre un morceau de tôle contournée en spirale. Ce fut là (des témoins l'ont affirmé) l'idée première de l'application de l'hélice pleine aux navires, et dont Sauvage fit une expérience publique sur la Liane, le 15 janvier 1832.

Les assistants ravis désiraient former une association pour exploiter l'entreprise : tout était prêt, quand, dans une réunion des futurs actionnaires, la femme de l'un d'eux, cousine de Frédéric Sauvage, fit quelques objections prudentes qui irritèrent Sauvage, et il partit pour Paris. Toute une destinée compromise par une impatience!

En 1840, réfugié avec ses appareils à Neuilly, il n'y eut d'autre logement qu'un petit espace de terrain où il couchait dans un de ses canots en guise de lit. Ses lettres à son frère d'Abbeville donnent une idée de sa misère, de ses souffrances. Un asthme l'obligeait de vivre presque en plein air.

Malgré toutes ses épreuves, rien ne put ébranler sa foi dans son œuvre. Il resta ferme, d'une fierté

indomptable dans sa pauvreté. Même à l'époque où, à la suite de dettes contractées pour l'exploitation du physionomètre, il fut emprisonné, il ne se laissa pas décourager.

Tout à coup il apprend qu'un grand navire, le *Napoléon*, va être lancé armé d'une hélice. C'est une fête à laquelle le roi assistera avec sa cour, des savants, et l'armateur. Il n'y manquera, pensa-t-il avec douleur, qu'une personne, l'inventeur du propulseur dont on disait merveille!

On réclama en son nom, mais il dénia son nom à l'hélice mise en usage sur le *Napoléon,* parce qu'on l'avait fractionnée. Il voulait son œuvre dans sa forte simplicité, pleine et continue Il protesta donc, au lieu de profiter du moment favorable. Alors commença pour lui une vie de polémique et de revendication. Il fit pénétrer peu à peu la vérité; mais il s'y usa, et sortit de la lutte ulcéré à jamais.

Cependant son génie inventif ne se lassait jamais : il construisit une machine hydraulique avec pompe refoulante et élévatoire, par laquelle l'eau pouvait atteindre le haut clocher de Saint-Vulfran, à Abbeville, où il habitait en 1847.

Cette dernière invention consomma sa ruine. Sans une modique pension que le gouvernement lui accorda en 1845, il aurait été réduit aux aumônes.

Sa raison se troublait. Il restait en apparence ce qu'il avait toujours été, doux, affectueux pour les enfants et les amis, farouche pour les autres. On raconte que ce fut un mouvement gracieux d'un enfant qui lui donna la pensée de quelques perfectionnements heureux dans une de ses machines.

Il fuyait toute réunion où il pouvait se trouver en présence de figures inconnues. Il aimait les oiseaux, les plantes. Loupe en main, il s'extasiait devant les merveilles des fleurs et des graminées.

Pendant ses dernières années, la musique fut sa seule distraction. Puis vint réellement la folie; mais elle n'était pas malheureuse : il se persuadait que ses projets avaient réussi. Il voyait incessamment des flottilles de navires, armés d'hélices, lui apportant les richesses du monde entier, ou d'immenses galeries d'art œuvres de son réducteur...

C'est absorbé et comme perdu dans ces rêves incessants qu'il vécut deux ou trois ans à Picpus, où il mourut le 17 juillet 1857.

Depuis, sa ville natale a revendiqué sa dépouille mortelle : elle lui a préparé un tombeau monumental, et élevé une statue, qui a été inaugurée à Boulogne-sur-Mer le 12 septembre 1881.

On voit par cette courte notice que Sauvage, esprit ingénieux, inventif, laborieux, inspiré du désir constant de produire des œuvres utiles, aurait pu être heureux; mais, mal équilibré moralement, impatient, susceptible avec excès, il a été malheureux surtout par suite des défauts de son caractère et de son impuissance à bien gouverner sa vie. Le génie n'est complet que s'il est réglé par la raison. Il est rare sans doute que les plus douloureuses épreuves soient épargnées aux inventeurs : leur vertu est de savoir les traverser sans se laisser vaincre; c'est en ces derniers temps, par exemple, de nobles modèles à proposer que ceux des Brunel et des Stephenson.

ERNEST DESEILLE,
Archiviste à Boulogne-sur-Mer.

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE.

Suite. — Voy. p. 181 et 198.

III. — NOS BÊTES.

Suite.

Dans la basse-cour, peuplée d'hôtes de toute sorte, nous avions chacun notre poule, Henri une poule noire, moi une poule blanche, dont les œufs nous étaient réservés. Noiraude, très goulue, était surtout friande d'escargots; Blanchette, que mon père qualifiait de *végétarienne,* préférait les pissenlits; qu'elle déchiquetait avec son bec comme on effeuille une marguerite, avant de les manger délicatement.

Nous possédions aussi, dans une jolie cabane décorée de dessins en bois grume, la plus intéressante famille de lapins, qui augmentait avec une rapidité presque effrayante, puisque, bien entendu, nous ne permettions pas qu'on en sacrifiât un seul. C'était une grosse affaire de subvenir aux besoins de cette bande toujours affamée. Grand'mère avait mis pour condition expresse à la conservation de nos lapins que nous les nourririons nous-mêmes : la mauvaise herbe de notre jardin n'y suffisait pas, d'autant que les lapins en question étaient de fins gourmets; il leur fallait du thym, du serpolet, de la sauge, des coquelicots surtout dont ils grignotaient avec délices les boutons entr'ouverts. Un jour vint cependant où, cruauté dont je ne me serais jamais crue capable, je vouai volontairement deux de mes lapins à la mort. Il s'agissait de faire un cadeau de noces : l'un des fils de notre maître d'école, mon premier professeur, celui qui nous avait appris à lire et dont les cinq plus jeunes enfants étaient nos camarades, se mariait; même il se mariait dans des circonstances romanesques qui exaltaient un peu ma jeune imagination. La fiancée était une étrangère, une *cheminode*, une brave fille de la Marche, enfant de l'hospice, qui, abandonnée toute seule dans le vaste monde, s'était arrêtée un beau soir dans le village où elle faisait modestement des *journées* depuis cinq ans et dont elle était l'exemple par sa bonne conduite, son zèle à l'ouvrage. Le prénom peu harmonieux qu'elle portait et que je n'ai jamais rencontré dans aucun calendrier, — elle s'appelait Bliche, sans nom de famille, — et l'irrégularité d'une figure basanée un peu plate, n'avaient pas empêché le fils de l'instituteur de s'éprendre d'elle, bien qu'elle ne sût *a* ni *b* et qu'il eût appris pour sa part tout ce que pouvait enseigner son père. Il jouait en outre de l'ophicléide au lutrin, le dimanche, avec

d'audacieuses fioritures, qui faisaient sourire les raffinés, mais que nos paysans trouvaient superbes, et il portait des lunettes, ce qui lui donnait malgré sa jeunesse un certain air imposant. M. Simon, le maître d'école, n'avait pas consenti sans de gros soupirs à cette mésalliance qui avait fait dans le pays autant de scandale que s'il se fût agi d'un prince épousant une bergère; mais les vertus domestiques de leur future bru avaient désarmé à la fin les parents de Frumence, — c'était le nom du musicien, — et ils avaient accordé leur consentement, sur les instances de ma grand'mère qui s'intéressait beaucoup à Bliche.

Nous fûmes priés, Henri et moi, d'assister non seulement à la cérémonie nuptiale, mais aux fêtes qui devaient suivre. Ma grand'mère et maman avaient fait un cadeau, nous tenions aussi à offrir chacun le nôtre. Pour Henri ce fut facile : il avait gardé l'argent de ses bons points depuis plus d'un mois, et il acheta une belle paire de lunettes neuves dans un étui de bois peint sur lequel ondoyait une guirlande de myosotis dédiée à Frumence; moi, je n'avais pas le sou, ayant assez follement gaspillé le contenu de ma bourse. Que faire?... Une idée que je repoussai d'abord comme infernale, mais avec laquelle je réussis peu à peu à me familiariser, vint me tirer d'embarras. Pourquoi n'offrirais-je pas deux de mes lapins en holocauste? Ce serait un renfort bien utile au repas de noces qui devait être frugal, un instituteur à six cents francs par an et chargé de famille ne pouvant prodiguer les dindes truffées.

Je me vois encore le matin du grand jour, penchée sur mes lapins qui accouraient vers moi croyant que je leur apportais quelque régal, et faisant un choix douloureux à travers mes larmes. Avant tout il ne fallait pas paraître ingrate envers l'excellent M. Simon, qui avait pris, qui prenait encore tous les jours avec moi tant de peine! Quelle affreuse alternative! Ils étaient tous si aimables... sauf un seul pourtant, revêche, un peu malingre; mais il ne pouvait être question de servir celui-là en civet, l'embonpoint était de rigueur... et puis ce méchant, ce malade, avec son ophtalmie persistante et son humeur sauvage, je l'aimais peut-être plus que les autres, car il m'avait coûté plus de soins. J'en choisis deux, au poids, en les soulevant par les oreilles sans trop les regarder; l'un gris d'argent, l'autre nankin, tous les deux de la même portée. Pauvres mignons!... les moindres détails de leur enfance m'étaient présents à l'esprit, depuis le jour où j'avais vu leur mère, — toutes les mères sont excellentes, même les lapines, — s'arracher le poil du ventre afin de rendre leur berceau plus douillet, heureuse de souffrir pour eux et pour eux de se mettre nue. Était-ce la peine, puisque la casserole devait être au bout de pareils sacrifices?

Deux fois je les laissai retomber sur la paille fraîche et retourner à leur râtelier bourré de serpolet, deux fois je les ressaisis résolument, comme le bourreau saisit sa victime; enfin, sans réfléchir davantage, — l'heure pressait, — je courus droit à la maison d'école, tenant de chaque main par les oreilles les deux lapins qui gigotaient, je les posai sur les genoux de Mme Simon en marmottant je ne sais quel compliment mal tourné, puis je m'enfuis, les joues en feu, prête à sangloter.

Les cloches tintaient joyeusement; le mariage fut célébré avec une certaine pompe; tout le temps du discours de M. le curé je pensai à mes chers petits qui devaient mijoter dans la poêle avec du vin blanc et des oignons. La cérémonie faite, le cortège, musique en tête, se remit en marche vers l'école; Bliche n'ayant pas de mère, je donnais le bras au marié qui s'inquiéta de ma tristesse.

On avait dressé trois tables : la table des vieux présidée par M. et Mme Simon, celle des mariés, et celle de la jeunesse dont nous faisions partie. Bliche était vraiment gentille avec son petit bonnet couronné de fleurs d'oranger et le bouquet à longs rubans blancs attaché à son fichu. Les yeux myopes de son mari brillaient de joie derrière les lunettes neuves. Ce fut un repas interminable, selon la vieille coutume, et tout le temps je fus au supplice. A mesure que les plats se succédaient avec lenteur, je me disais : — Voilà sans doute mes pauvres lapins! — Et ma gorge se serrait d'angoisse. Non, c'était encore du veau... du veau au vin, du veau aux carottes, du pâté de veau... Jamais je ne vis autant de veau figurer dans un dîner, et ce veau je le bénissais chaque fois, car son retour obstiné retardait le moment tragique. Enfin on me servit quelque chose d'excellent qui me fit dire d'une voix tremblante, en posant, dès la première bouchée, ma fourchette d'étain au bord de mon assiette de faïence à fleurs :

— C'est du lapin?

— Pardon, c'est du veau, me répondit le garçon d'honneur, un gros gars préposé à la distribution des livrées, ces jolies faveurs de toute nuance dont se parent dans nos campagnes les gens de la noce.

— C'est du veau, répéta-t-il la bouche pleine, — du veau en gibelotte.

Je l'aurais embrassé, brave garçon... Avec quelle allégresse je repris ma fourchette!

A partir de ce moment le péril fut écarté, car nous en avions fini avec la partie sérieuse du festin. On passa aux plats sucrés, puis aux facéties du dessert. Deux jeunes filles s'approchent, tenant chacune soit un bassin couvert, soit une soupière; elles prient la mariée de choisir, comme au *cotillon*. L'un des récipients est rempli de dragées, l'autre de plumes qui s'envolent dans toutes les directions aussitôt que l'on a retiré le couvercle, et ce sont des rires quand la mariée se trompe! Une autre soupière renferme une poule vivante; même plaisanterie... Et pendant que défilent les douceurs et les attrapes, la jeunesse se renvoie des couplets dont le refrain est toujours :

J'ons des beaux cadeaux à vous présenter.

A suivre. Th. Bentzon.

UN MONUMENT DU DOUZIÈME SIÈCLE
A SAINT-ANTONIN
(TARN-ET-GARONNE).

La petite ville de Saint-Antonin, située dans le département de Tarn-et-Garonne [1], possède un monument qui intéresse l'histoire et l'art. On le désigne sous le nom soit de « Petit Monument », soit d' « ancienne Maison de ville » ; mais on ne peut affirmer qu'il ait eu cette dernière destination, les archives de Saint-Antonin ayant été détruites pendant les guerres de religion. Quoi qu'il en soit,



Le « Petit Monument », ou ancien Hôtel de ville de Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne), sur la place du Marché.

on croit qu'il a dû être construit au milieu du douzième siècle, et les monuments civils de cette époque sont rares. Il se compose, comme on le voit dans notre gravure, d'un rez-de-chaussée, qui a sans

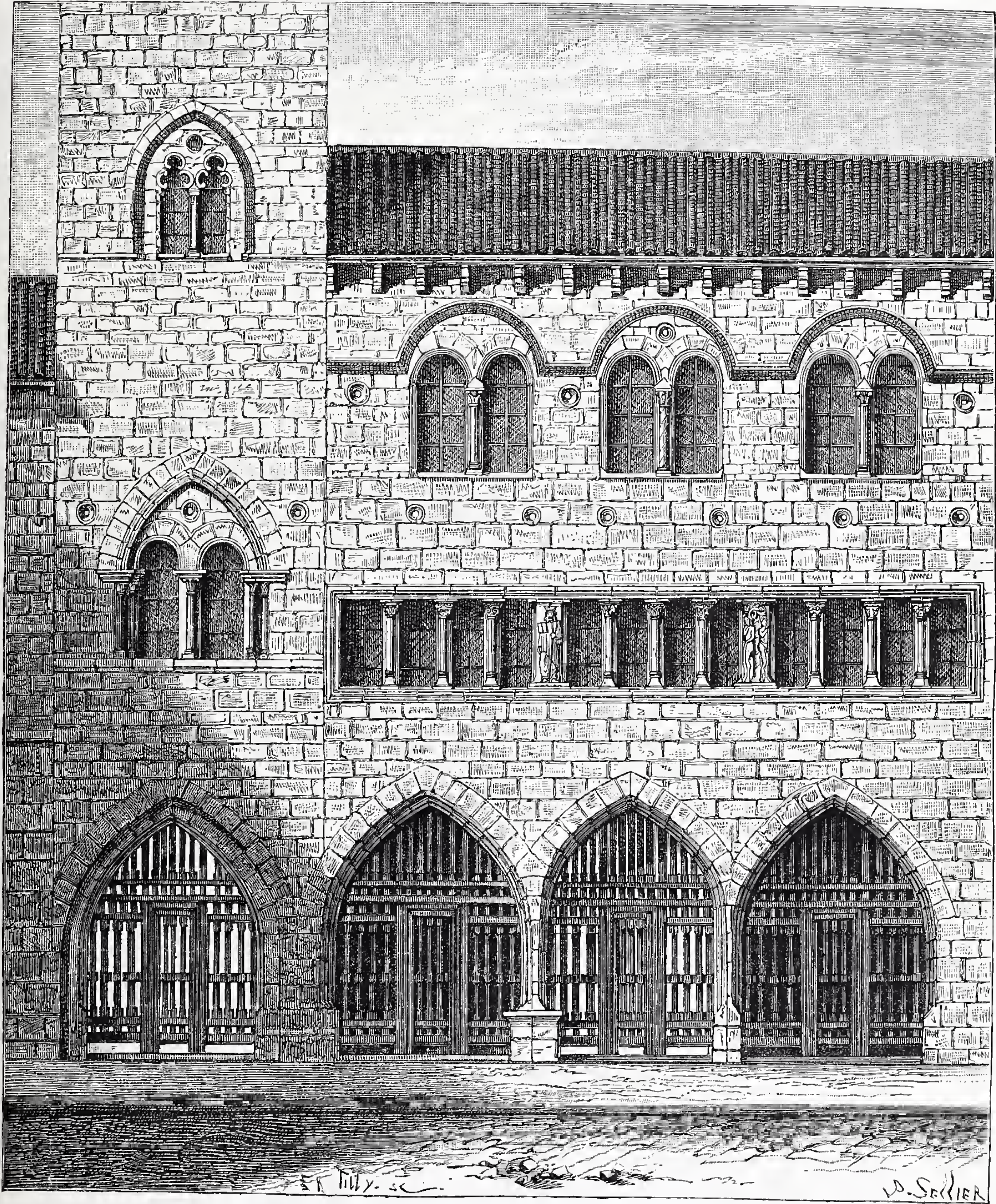
[1] Ville de 2 500 habitants, au confluent de la Bonette et de l'Aveyron, à 54 kilomètres de Montauban. On ne compte pas moins de six autres communes portant ce nom de Saint-Antonin (Alpes-Maritimes, Bouches-du-Rhône, Gers, Var, Tarn, Eure).

doute servi de halle, et de deux étages surmontés d'un côté par un beffroi.

Au premier étage est une salle où la lumière pénètre largement par une belle claire-voie disposée dès l'origine pour être vitrée.

Des cuvettes de faïence émaillée, incrustées dans la pierre, ornaient certaines parties de la façade.

Sur l'un des deux piliers qui coupent la claire-voie en trois travées, on remarque la statue d'un personnage couronné, tenant un livre de la main droite, et de la gauche un long sceptre terminé par un oiseau; sur l'autre, un groupe d'Adam et d'Ève tentés par le serpent. Ces figures en ronde bosse, petite nature, sont d'un beau contour et sculptées avec une extrême délicatesse de détails.



Façade de l'ancien Hôtel de ville de Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne).

On ne sait trop quel est le personnage historique figuré avec une couronne. On a supposé que ce pouvait être soit Moïse, soit le « Christ dominateur. »

L'édifice était peint dans sa plus grande partie.

Les murs sont construits en pierre calcaire du pays. « La sculpture, dit Viollet-le-Duc, est d'une finesse et d'une pureté remarquable; tous les profils sont d'un excellent style. »

Rappelons que le droit d'ériger une *Maison de*

ville et un *beffroi* était écrit dans les chartes de commune octroyées ou vendues aux habitants des villes par les seigneurs du moyen âge. Les intéressés n'usaient pas toujours de ce droit. Non qu'ils le tinssent pour insignifiant, bien au contraire, car la Maison de ville et la tour de beffroi, avec la cloche qui à certains jours appelait les bourgeois à l'assemblée ou à la défense de la cité, étaient parfois un symbole de liberté. Mais souvent les bourgeois étaient pauvres, et d'ailleurs ils se disaient qu'aux jours de luttes, le premier acte de l'autorité qui abolirait la commune serait précisément de faire démolir l'édifice qui était un signe d'émancipation. Aussi, dans la région du centre, les maisons de ville furent-elles tout d'abord assez rares : elles l'étaient moins dans le Midi, où les traditions municipales des derniers temps de l'empire romain étaient encore vivaces aux onzième et douzième siècles, et où l'affranchissement communal, tel qu'on le concevait alors, atteignit souvent à sa plénitude. D'autre part, les communes du Midi, comme d'ailleurs celles de Flandre et de Brabant, conservèrent leurs privilèges jusqu'au seizième siècle, et eurent le loisir de construire de beaux monuments qui existent encore en assez grand nombre, par exemple, en Belgique; tandis que dans le Midi de la France, ils ont été détruits pendant les guerres religieuses du seizième siècle.

MAXIME PETIT.

RA-TA-CLOS.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 174 et 194.

XI

Médor regardait Ra-ta-clos, et Ra-ta-clos regardait Médor. Je ne voyais pas les yeux de Ra-ta-clos, parce qu'il avait la tête penchée, mais il y avait dans ceux de Médor une telle expression de confiance et de tendresse, qu'il me vint une seconde idée, tout de suite après la première.

Il faut vous dire que notre Médor ne faisait pas des caresses à tout le monde. Mon père m'avait fait remarquer à ce propos-là que les chiens sentent tout de suite quelles sont les personnes qui les aiment, et quelles sont celles qui ne les aiment pas. Il ajoutait que c'est une bonne note pour une personne quand les chiens lui font amitié.

Et voilà que notre Médor faisait des amitiés, et même des amitiés tendres, à Ra-ta-clos! Je fus si frappé de voir cela, que j'oubliai que Ra-ta-clos était assis sur *ma* chaise.

Médor tourna les yeux de mon côté, et battit le parquet à petits coups avec sa queue, mais sans venir à moi. Ra-ta-clos leva la tête.

Aussitôt qu'il m'aperçut, il rougit, et me regarda avec une espèce d'inquiétude; et puis, aussitôt, il tourna les yeux du côté de ma mère, comme pour lui demander sa protection.

Je n'oublierai jamais l'expression de ses yeux. Non, ce n'étaient pas là les yeux d'un méchant!

— Te voilà! lui dis-je, en posant ma main sur son épaule, pour l'empêcher de se lever.

— Oui, répondit-il à voix basse, d'un ton craintif.

— Ta mère ira bientôt mieux, repris-je, tu verras que ce ne sera rien.

Cette fois il ne répondit pas; il ne pouvait pas répondre, parce que ses lèvres tremblaient bien fort; mais il attacha sur moi un regard plein de surprise et de reconnaissance.

Il était surpris d'entendre un de ses camarades lui parler d'un ton d'amitié, et il était reconnaissant parce que ce camarade semblait prendre intérêt à la santé de sa mère.

Ne sachant plus que lui dire, je m'en pris à Médor et je lui commandai de montrer à Duclos ce qu'il savait faire.

Médor se montra tout à fait obéissant, et ses exercices ne furent interrompus que par l'entrée de mon père.

— Allons, les enfants, dit gaiement mon père, à table, à table!

XII

Ma mère, sans avoir l'air de rien, s'approcha de la table, et opéra un changement dans l'ordre des couverts. Elle mit celui de Ra-ta-clos à côté du mien. Le moment auparavant, ils étaient séparés par celui de ma mère. Je ne compris pas d'abord; et puis tout d'un coup je rougis, moitié de confusion, moitié de plaisir : j'avais compris.

Quand ma mère avait mis le couvert, elle avait cru prudent et sage de se placer entre Ra-ta-clos et moi, craignant quelque mauvaise parole ou quelque mauvais procédé qui aurait pu faire de la peine à ce pauvre garçon.

En voyant que je faisais de mon mieux pour le mettre à son aise, elle nous avait rapprochés.

Elle souriait sans rien dire, et moi j'étais content de moi. C'est-à-dire, j'aurais été content de moi, si j'avais pu me décider, sans regret, à ne pas aller chez Jousse avant la classe du soir. Quand je me croyais tout à fait décidé, je revoyais la bonne figure de Jousse, que j'aimais tant, et je songeais à la grosse toupie que nous devions justement essayer ce jour-là. C'était une toupie dont on lui avait fait cadeau la veille au soir.

Je remarquai que Ra-ta-clos ne mangeait pas beaucoup; ce n'est pas étonnant, l'inquiétude et le chagrin devaient lui couper l'appétit; mais, sauf dans les premiers moments, il ne fut ni gauche ni emprunté comme je m'y attendais. Quand on lui parlait, il essayait de sourire, pour être poli; et même ce sourire un peu triste allait très bien à sa figure.

Et puis, il ne manquait jamais de dire d'une voix très douce : Oui, Monsieur! Non, Madame! quand on lui faisait des questions. Quand on lui servait quelque chose, il remerciait poliment.

Je commençai à croire que ce n'était pas du tout

un sauvage, comme nous l'avions cru, et même il me vint à l'idée que moi, par exemple, à sa place, j'aurais été beaucoup plus embarrassé et beaucoup moins gentil que lui.

Comme nous sortions de table, ma mère me prit par le cou et m'embrassa sur le front, sans rien dire. C'est à ce moment-là que je pensai en moi-même : « Décidément, je ferai mieux de ne pas aller chez Jousse. » Une fois décidé, je me sentis le cœur plus léger.

Comme Ra-ta-clos n'avait pas là sa maman pour l'embrasser, maman crut bien faire en l'embrassant aussi. Et vraiment, elle fit bien. Si vous aviez vu quel regard de reconnaissance lui adressa Ra-ta-clos, vous en auriez été touchés comme je le fus moi-même. Je fus même si touché, que je ne ressentis pas l'ombre de jalousie.

XIII

Profitant de ce que mon père causait avec Ra-ta-clos, je suivis ma mère qui venait de sortir, et je lui dis tout bas : — Je ne vais pas chez Jousse, je reste avec... Je m'arrêtai tout court, et au lieu de dire : avec Ra-ta-clos, je dis : — Je reste avec Duclos.

Ma mère sourit et me dit :

— Je savais très bien que tu avais bon cœur!

Elle n'ajouta pas un mot; mais qu'aurait-elle pu ajouter, pour me rendre fier au delà de toute expression, et si heureux avec cela!

Quand je rentrai dans la salle à manger, mon père me dit :

— Ta mère et moi, nous avons décidé que Duclos irait à l'école, comme à l'ordinaire. Sa mère se tourmenterait à l'idée qu'il perd son temps. Il s'ennuierait de ne rien faire, et ce n'est pas cela qui soulagerait la malade. N'est-ce pas, mon garçon, que tu aimes mieux cela aussi?

— Oh! oui, Monsieur, répondit Duclos.

— Eh bien, ajouta mon père en s'adressant à moi, vous jouerez un peu pour faire passer le déjeuner, et puis après vous vous mettrez au travail. Il fait beau; allez au jardin, pendant une demi-heure.

Notre jardin n'était pas un jardin de gens riches; il n'y avait ni allées bien sablées, ni gazons bien tondus, ni corbeilles de fleurs bien arrondies, ni plantes rares et coûteuses.

C'était plutôt un verger qu'un jardin; il était tout planté de vieux arbres fruitiers, dont l'écorce était couverte de mousse et de lichen. Les jours de lessive, il y avait de grandes cordes qui allaient d'un arbre à l'autre, et l'on étendait dessus tout le linge de la maison. Mes camarades et moi, ces jours-là, nous nous amusions à jouer à cache-cache derrière les grands draps suspendus aux cordes.

Quelles parties! j'en crie encore de plaisir, rien que d'y penser.

Ce jour-là, malheureusement, n'était pas un jour de lessive. J'emmenai Duclos dans le fond du jardin, à l'endroit où il y avait des tapis de violettes, et une grande plate-bande très négligée où des pieds de roses trémières s'alignaient tant bien que mal le long du mur.

XIV

Je fis asseoir Duclos sur un vieux banc de bois, et je m'assis à côté de lui.

Il faisait bon au soleil; les abeilles bourdonnaient autour de nous, et les violettes embaumaient.

— Comme c'est joli ici! dit Duclos à demi-voix, comme s'il se parlait à lui-même.

— Tu trouves? lui demandai-je en souriant.

Je souriais parce que j'étais flatté dans mon amour-propre de propriétaire.

— Oh! oui, c'est bien joli!

Et il regardait tout autour de lui avec des yeux très doux, en clignant un peu les paupières à cause du soleil. Où avais-je été prendre que ces yeux-là étaient méchants?

— Et puis, ajouta-t-il, quelle étendue de ciel on voit; est-il bleu! est-il bleu! et puis ces jolis petits nuages fins comme la soie. Eh! mais...

— Quoi donc?

— Là-bas! me dit-il en étendant son bâton pour me faire voir l'endroit.

— Eh bien, quoi, là-bas?

— Ce petit clocher!

— C'est le clocher de la chapelle du collège.

— Précisément.

— Il est laid, ce clocher.

— Oui, il est laid; mais notre maison est tout auprès.

Je compris qu'il pensait à sa mère. Il se détourna un peu, pour cacher une larme, je suppose. J'étais très embarrassé. Car je ne savais que lui dire pour changer le cours de ses idées.

A suivre. J. GIRARDIN.

LA TASMANIE

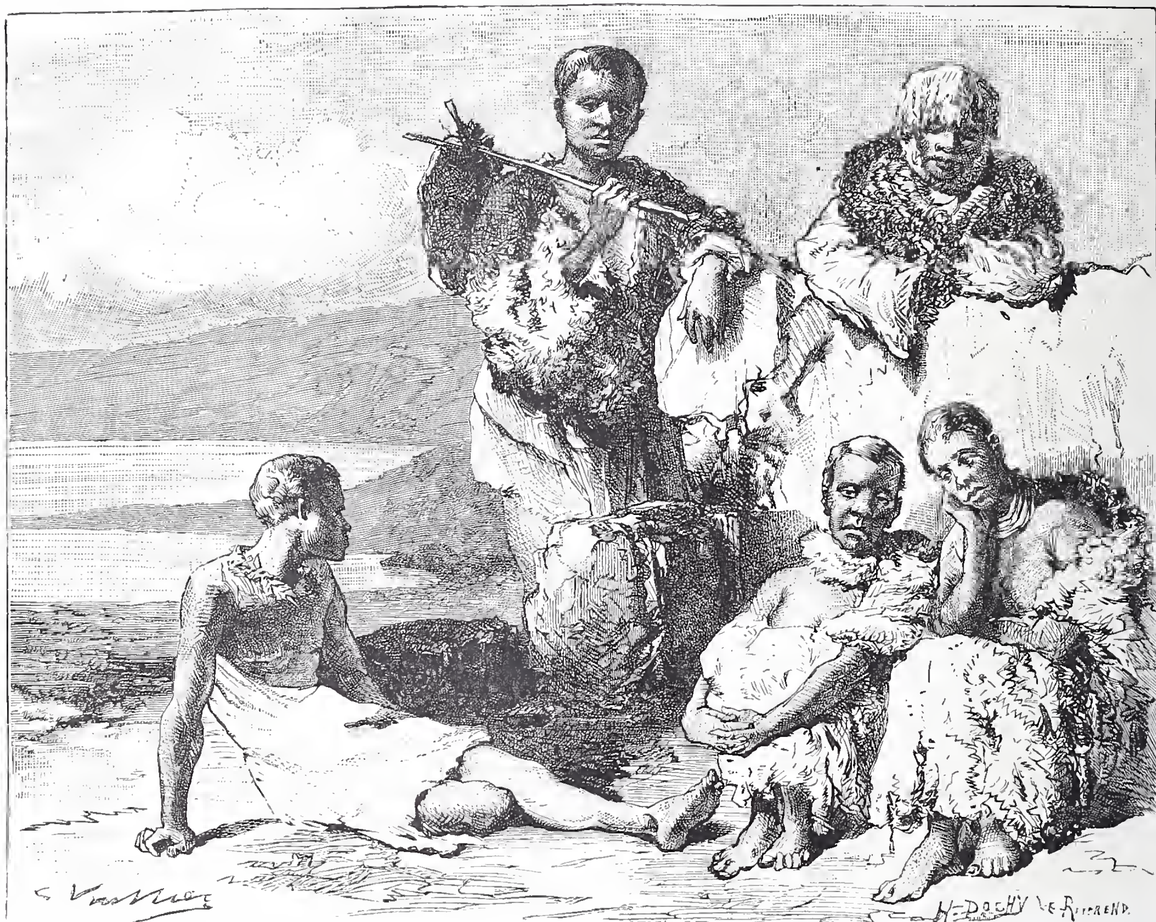
(Terre de Van-Diemen).

C'est depuis quelques années seulement que la Tasmanie porte le nom du marin hollandais qui la découvrit en 1642. Abel Tasman l'avait nommée « Terre de Van-Diemen » en l'honneur d'un gouverneur colonial de Batavia. Mais, à partir de 1803, l'Angleterre, y envoyant ses convois de galériens, l'appela *Van Demon's Land*, « Terre du Diable », où, selon les habitants, *Van Demonians*, « Messieurs les Démons. » Lorsqu'en 1853 la métropole mit un terme à la déportation qui durait depuis cinquante ans, les fils des *convicts* changèrent officiellement ce nom malencontreux qui rappelait leur origine.

L'humble histoire de la Tasmanie est résumée dans ce seul trait que, comme le continent australien dont elle forme l'annexe méridionale, elle s'est peuplée tout d'abord de forçats anglais. En 1846,

les galériens, au nombre de 29 000, représentaient encore à peu près la moitié de la population. Actuellement, les trois quarts environ des Tasmaniens étant nés dans les colonies australiennes, il est certain qu'un grand nombre d'entre eux est de la descendance des *convicts*.

Bien que la colonisation de la Tasmanie remonte au commencement du siècle, l'île ne compte encore qu'une bien faible population : qu'est-ce que 120 000 personnes pour un territoire équivalant en étendue à onze de nos départements? L'îlot de Madère ou la petite Malte sont plus peuplés que cette grande île, où l'on pourrait découper une Sicile, une Sardaigne et deux Corses. La Tasmanie n'a pas deux habitants par kilomètre carré : sur la même aire, la colonie australienne de Victoria, qui lui fait face de l'autre côté du détroit de Bass, en a déjà quatre; mais, on le sait, Victoria est de beaucoup la plus prospère et la plus peuplée des colonies britanniques de l'Océanie. La densité de la population tasmanienne est légèrement inférieure à celle de la Nouvelle-Zélande; ni la Nouvelle-Galles du Sud, ni surtout le Queensland ou l'Australie du sud et de l'ouest, aux vastes étendues stériles et désertes, n'offrent même une moyenne comparable.



Colons tasmaniens.

Ainsi la Tasmanie ne se peuple que lentement. Ses deux principales villes, Hobart-Town, capitale de la colonie, et Launceston, sur un estuaire de la côte nord, n'ont que 21 000 et 13 000 habitants, c'est-à-dire ne sont que des bourgades à côté de Melbourne et de Sydney, les grandes agglomérations australiennes. Jusqu'à ces dernières années, la colonie languissait, dépérissait : les jeunes Tasmaniens quittaient le pays. Mais depuis la découverte récente de mines d'étain et d'or, la population y augmente par le double excédent des naissances sur les morts et de l'immigration sur l'émigration : chaque année un renfort de quelques milliers de nouveaux venus s'ajoute ainsi à la population insulaire. Entre la Tasmanie et le continent australien ou la Nouvelle-Zélande s'opère d'ailleurs un va et vient permanent d'émigrants à destination de Melbourne, de Sydney, de Dunedin, d'Auckland, et d'immigrants ou de visiteurs qui débarquent à Launceston.

La Tasmanie est très attrayante, en effet, pour l'habitant de l'Australie chaude et sèche et de la Zélande battue par les vents. A côté du continent austral, presque aussi vaste que l'Europe, mais dont la quatorzième partie seulement, — une zone littorale égale à la France, — est terre cultivable et habitable, tandis que tout l'intérieur n'est que sables, cailloux, immensités monotones, épines, marais, solitudes arides, ciel implacable, vent de fournaise, désert, — la Tasmanie offre des paysages

pittoresques, des monts, des vallées, des rivières, des lacs de montagne, des bois inextricables, d'épaisses forêts. Ses monts, il est vrai, sont de hauteur médiocre : le plus élevé, le mont Humboldt, dans le sud-ouest, n'atteint que 1 682 mètres et ne serait à ce titre qu'un sommet secondaire même dans nos Cévennes; mais ils réfléchissent leurs pentes dans des bassins lacustres qui ont valu aux comtés du centre les noms de Westmoreland et de Cumberland, en souvenir de la région des lacs anglais. Les hautes terres sont humides et froides; les comtés de l'ouest, pays de mines d'étain et de bois buissonneux, ont un ciel exécrable qui pleure durant neuf longs mois sur douze, à travers des lueurs de jour mélancolique : il n'a fallu rien moins que la découverte de l'étain, vers 1877, pour attirer quelques mineurs dans cette contrée inhospitalière. Par contre, la côte orientale n'offre qu'un sol peu généreux sous un ciel trop sec; mais on admire ses roches de granit et ses collines.

C'est surtout le pays de Hobart-Town avec ses sites variés, son mont Wellington, ses rochers et ses cascades, son paysage de « petite Suisse » et ses prairies vertes, qui paraît délicieux à l'Australien fatigué du soleil accablant de ses plaines. L'atmosphère y est rafraîchie par les brises de l'océan Austral, désagréables seulement pendant la saison froide. Les vents chauds (qui soufflent du nord, puisque la Tasmanie est dans l'hémisphère austral) sont arrêtés en partie par les montagnes et par le rideau élevé des eucalyptus. La moyenne annuelle de la température est d'environ 13 degrés et demi.



Une Cascade en Tasmanie, près d'Hobart-Town.

Le ciel de Hobart-Town est moins pluvieux que celui de Melbourne, surtout que celui de Sydney. D'après des observations continuées pendant trente-cinq années, la chute annuelle de pluie est en moyenne de 610 millimètres en 142 jours. Comme point de comparaison, la température moyenne de Paris est de 10°.6, et la tranche d'eau pluviale est de 510 millimètres tombés en 154 jours. Mais ces quantités varient beaucoup à Hobart-Town suivant les années.

C'est à l'excellence relative de son climat local que Hobart-Town doit sa réputation en Tasmanie et dans les colonies australiennes, si maltraitées par la nature.

Aussi a-t-on suggéré naguère l'idée d'en faire la « capitale fédérale » de l'Australie. Le premier ministre de la Nouvelle-Galles du Sud, proposant une union législative et administrative entre la Nouvelle-Galles, la colonie de Victoria, la Tasmanie et l'Australie méridionale, à l'exclusion du Queensland, du territoire du nord et de l'Australie de l'ouest trop misérables, on a pensé à donner le rang de « cité-mère » de la confédération à la

petite ville de Hobart-Town, facilement accessible par mer tant d'Adélaïde que de Melbourne ou de Sydney, et plus tard de Brisbane et de Perth. Le détroit de Bass franchi, l'on y arrive rapidement par le chemin de fer de Launceston. Ce choix d'une petite ville aurait d'ailleurs l'avantage de couper court aux rivalités jalouses des deux grandes cités de Sydney et de Melbourne : c'est ainsi que, dans l'Union américaine, la capitale fédérale, Washington, n'occupe que le treizième rang pour la population, et que la petite Ottawa est la capitale du Canada, qui peut se vanter pourtant de sa cité de Montréal.

Mais, les environs de Hobart-Town exceptés, la Tasmanie, il est triste de se l'avouer, ne mérite pas les louanges qu'on lui accordait avant de la mieux connaître. Les Anglais louent systématiquement tout pays où flotte leur drapeau et où s'établissent leurs colons. Tout ce qui est anglais leur paraît beau et bon. Que n'imitons-nous davantage leur exemple! Pourtant quelques voix discordantes s'élèvent parfois au milieu d'eux, et si certains font de la Tasmanie un paradis incomparable, d'autres, des Anglais aussi et même des colons tasmaniens, donnent à leur île le nom de « Moderne Utopie. » L'infortuné, dit cette autre cloche, qui, venant de la vieille et trop populeuse Angleterre, débarque dans la Tasmanie qu'on lui a peinte comme découlant de lait et de miel et comme faisant de la vie de chaque jour un doux poème; l'infortuné découvre avec chagrin qu'on n'y vit point sur un lit de roses. Il s'aperçoit que le climat est essentiellement variable, brusque, trop sec ou trop pluvieux, traversé de vents aigres qui parfois soufflent avec force par de beaux jours de soleil. Il voit qu'au total le sol est loin d'être fertile; que les terres déjà défrichées sont à des prix élevés, et que la plupart des lots aisément accessibles ont déjà leurs maîtres. En mars 1878, l'île n'avait encore que 135 536 hectares en culture. La vie y est aussi chère que dans le vieux pays; parfois même toutes les subsistances, le pain compris, sont à des prix quelque peu supérieurs à ceux de l'Angleterre. Le colon tasmanien paye 75 francs d'impôts, et sa principale ressource est la laine de ses moutons.

PAUL PELET.

Sur un Roman anglais.

Le roman de miss Muloch, *John Halifax a Gentleman* (1), est un livre plus hardi qu'il ne semble, car il reprend à la manière anglaise le problème social de l'égalité. Et la solution est que chacun peut devenir gentleman, quoique né dans le ruisseau.

A sa façon, ce récit montre que la vraie noblesse est dans le caractère, dans le mérite personnel, dans la distinction morale, dans l'élévation des sentiments et du langage, dans la dignité de la vie et le respect de soi-même. Au lieu de rabaisser tout le monde, c'est le droit à monter que proclame l'auteur. On naît riche, noble, mais on ne naît pas gentleman.

AMIEL.

(1) A été traduit en français. — Sandoz.

SE SOUVENIR.

Voyez p. 53, 75, 93, 114, 149, 157 et 178.

XIX

Dans un paquet de brouillons portant la date de 1855, je retrouve ce fragment d'épître adressée à M. Berthot :

« ...Vos lettres m'ont fait réfléchir, non seulement sur l'art d'aménager les eaux et d'en cultiver le fruit naturel qui est le poisson, comme on cultive les fruits et bêtes terrestres, mais elles m'ont conduit à de bien autres considérations, et sur la vraie philosophie de ce siècle, et sur une littérature nouvelle destinée à nous replacer enfin dans le vrai. Je respirais avec délices dans votre deuxième lettre un avant-goût de cette littérature saine et forte...

» ... J'étudiais dans votre lettre bien autre chose que la culture du poisson. J'y étudiais la culture de l'âme, culture par excellence. Aussi, quand on connaît celle-là, que sont toutes les autres? Je ne pourrai jamais assez vous remercier de m'avoir écrit comme vous l'avez fait. Vous m'appelez votre *disciple bien-aimé,* j'en suis fier, Monsieur, et je vous prie de me conserver ce titre. Je ferai tout pour m'en rendre digne... »

Et puis, revenant à la question piscicole, j'ajoutais :

« Mes truites éclosent, mais je crois leur avoir découvert un ennemi redoutable : ce sont les petites crevettes d'eau douce, très abondantes chez nous, qui, je le soupçonne, mangent leur vésicule alimentaire. Crevettes ou non, j'ai trouvé plusieurs de ces vésicules mangées et les poissons morts. Je conclus de là qu'il me faudrait aussi, en amont de mes ruisseaux d'éclosion, des toiles métalliques très fines, et je disposerai les choses ainsi pour mes prochaines expériences.

» Je crois comme vous, Monsieur, en l'avenir de cette industrie nouvelle. Qu'est-ce qu'un art? c'est l'ordre mis quelque part dans la nature; or, jamais cet ordre n'avait été mis dans les eaux, tout y était resté anarchie jusqu'ici. Le temps est venu, je crois, où cela doit changer : il faut que l'homme règne aussi sur cet élément; mais régner, vous l'avez admirablement dit, ce n'est pas faire la loi, *c'est trouver, promulguer et faire exécuter la loi...* »

La pisciculture ne me mit pas en relations seulement avec M. Berthot, elle me fit faire la connaissance du très célèbre et très aimable M. Coste, au

Collège de France. Elle me fit connaître le pisciculteur le plus spirituel de France, je veux dire M. Edmond About, qui lui aussi s'étant occupé d'élever des poissons en Alsace, publiait alors dans *l'Opinion nationale* une série de feuilletons qui contribuèrent grandement à propager l'industrie nouvelle.

J'osai, moi aussi, adresser plusieurs articles à *l'Opinion nationale* sur la culture des eaux, et ils y furent parfaitement accueillis. Les détails sur nos expériences du Tot, sur notre voyage à Huningue avec MM. Pouchet, trouvèrent également très bienveillante hospitalité dans divers autres journaux, tels que *l'École du peuple, l'Univers illustré, la Vie à la campagne,* le *Journal de la ferme,* dirigé par M. P. Joigneaux, le *Journal de l'agriculture* (J.-A. Barral), le *Panthéon de l'industrie* (Ch. Delescluze), etc.

Nous venions donc, M. Pouchet, son fils et moi, de faire trois cents lieues à la recherche des meilleurs procédés de pisciculture, et j'étais, pour mon compte, assez peu satisfait de tout ce que nous avions vu. M. Pouchet était, au contraire, enchanté. Il jugeait les choses au point de vue scientifique, et j'avoue que pour un physiologiste nous avions assisté à des expériences fort instructives. Mais, en ce qui concernait la production industrielle du poisson, on était entré, à mon sens, dans des voies impossibles. A l'aide de saumons abondamment nourris on transformait assez rapidement cinquante kilogrammes d'excellent bœuf en un kilogramme de poisson frais. C'était une étrange spéculation.

Nous étions rentrés de ce voyage depuis quelques jours seulement, lorsqu'un dimanche, au Tot, résumant, à part moi, mes impressions, je revoyais le Collège de France et ses petits appareils fort jolis, fort ingénieux pour des études embryogéniques, mais insuffisants à mon avis pour un véritable élevage; je revoyais Huningue au milieu de ses marécages, avec son immense *chalet aux poissons.* Je revoyais les sept ruisseaux coulant d'abord sous le magnifique hangar long de cinquante mètres, et qui allaient au dehors former quatorze gracieux réservoirs disposés en fer à cheval, contenus les uns dans les autres. Mais ces quatorze réservoirs et trente-deux étangs de forme irrégulière et de diverses grandeurs, destinés à recevoir les poissons de différentes espèces et de différents âges, que contenaient-ils? Hélas! pas même de l'eau! ils étaient vides.

On faisait, il est vrai, éclore les œufs par milliers et millions à Huningue, mais on n'y élevait pas de poisson. On s'était contenté d'élever scientifiquement et à grands frais, comme j'ai dit, une douzaine de saumons, dont quelques-uns fort beaux; mais était-ce là une pisciculture pratique et marchande, et pouvait-on compter sur une semblable industrie pour l'alimentation des marchés publics?

Je me rappelais une jolie lettre où M. Berthot promettait pour récompense aux pisciculteurs « la joie d'entendre les chansonnettes et les bénédictions des pauvres gens qui ne peuvent guère rendre grâce à la fin des tristes repas où manque le pain quotidien. »

Ah! ce n'était pas en transformant cinquante kilogrammes de bœuf en un kilogramme de poisson qu'on pourrait nous faire entendre les *chansonnettes* promises!

J'étais donc, au Tot, un dimanche, à retourner en moi-même ces réflexions, lorsque je vois inopinément se présenter un brave homme et son fils, grand et timide jeune homme d'une vingtaine d'années.

— Monsieur, dit le père, je m'appelle Duboc. Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous; mais mon fils et moi nous vous connaissons, nous avons lu vos articles sur la pisciculture, ça nous a donné l'idée d'élever des truites par les procédés que vous avez indiqués. Nous habitons à Saint-Martin-du-Vivier (village situé à sept kilomètres de Rouen, vallée de Darnetal). Nous savons que vous êtes allé tout récemment à Huningue; nous vous serions reconnaissants si vous vouliez bien venir visiter aussi notre petit établissement et nous dire si vous le trouvez convenablement organisé.

Deux jours plus tard j'étais à Saint-Martin-du-Vivier. Ma surprise, cher monsieur Charton, fut inexprimable. Je trouvais là une petite rivière repeuplée dans une longueur de deux kilomètres au delà de ce qui eût paru possible. Quatre ans auparavant il n'y restait pas une truite; elles y circulaient maintenant par milliers, âgées d'un, deux, trois et quatre ans. Et toutes étaient le résultat des fécondations artificielles faites par MM. Duboc père et fils, résultat obtenu sans bruit, et presque sans frais, tant avaient été simples les moyens employés.

Ce fut, cher Monsieur, un événement en Normandie lorsque le *Journal de Rouen,* quelques jours plus tard, fit connaître l'établissement de M. Duboc. Les visiteurs s'y transportèrent par processions. M. Coste y vint de Paris, et j'eus l'honneur de l'y accompagner. Je me rappelle la bonne conversation que nous eûmes au retour, faisant seuls en voiture le trajet de Saint-Martin à Rouen. Nous ne parlions pas seulement des incroyables succès obtenus par MM. Duboc, nous parlions de ces braves gens eux-mêmes, si simples, si judicieux, si bien doués pour l'élevage de toute bête. Des chiens de chasse avaient été chez eux et par eux dressés à la pêche. Tout Rouen a vu chez MM. Duboc deux épagneuls apporter du fond de l'eau sans les blesser les truites qui leur étaient désignées.

Trois ans de suite, à l'époque du frai, nous donnâmes chez M. Duboc des séances publiques de fécondation artificielle où tout le département accourut.

Pour moi, je n'eus pas plutôt vu l'établissement Duboc que l'idée me vint de résumer notre voyage

dans une brochure intitulée : *Décadence de la pisciculture dans les mains des savants.*

M. Pouchet, l'excellent M. Pouchet, me disait : « Ah! cher ami, changez le titre! » Je ne pus m'y décider, et la brochure parut. M. Pouchet cependant reconnut lui-même, après lecture, qu'il y avait du vrai dans cette conclusion, qui terminait le récit de notre voyage et des résultats obtenus par MM. Duboc :

« Il résulte de tout ceci que la pisciculture, au point de vue pratique, est bien et dûment morte entre les mains officielles, mais qu'elle vit et vivra de plus en plus comme industrie privée.

» Vraisemblablement, nous ne tarderons guère à voir surgir des fabriques de poissons. Déjà il en existe une, d'un très grand rapport, au Wolfsbrunnen, qui alimente depuis plusieurs années les marchés de Heidelberg.

» C'est donc une industrie qui naît; le rôle de l'État n'est pas de l'exercer, mais de la protéger : pour cela, toute la législation sur la pêche et sur les cours d'eau doit être changée.

» Quant aux savants, disons-leur que la question, au point de vue pratique, est maintenant résolue, et qu'on se peut passer d'eux. Qu'il y ait pour eux, dans la fécondation artificielle, un moyen d'arriver aux plus heureuses découvertes sur les transformations fœtales, à la bonne heure, voilà leur mission; mais qu'ils ne se donnent plus pour des fabricants de poissons. Ils en ont fait éclore, mais combien ont vécu dans leurs mains? Ou si quelques-uns ont vécu au Collège de France, à quel prix, à quelles conditions? Combien ces poissons vaudraient-ils le kilogramme sur les marchés de Paris? Voilà ce qu'il serait curieux de savoir. »

Je m'arrête ici. Mais, vous le voyez, cher maître, par tout ce qui précède, si je dus à la pisciculture de m'avoir dirigé vers l'étude de la nature, je lui dus d'être mis en relations avec une nouvelle série d'hommes de savoir, d'esprit et de cœur. La famille Duboc, toute simple et modeste, sut dans cette nouvelle série tenir une des meilleures places. M. Duboc père, ancien garçon boulanger, ancien ouvrier fileur, comme mon voisin Pelletier (dont il ne tarda pas à devenir l'ami), était, à force de travail, d'ordre, d'économie, parvenu à l'aisance. Son fils, élevé par lui dans la droiture et le bon sens, était et devait rester l'une des meilleures natures que j'aie connues! MM. Duboc ont été dans notre région les vrais initiateurs de la pisciculture pratique. C'est un mérite, du reste, que personne n'essayera de leur contester.

A suivre. EUGÈNE NOEL.

UNE CARAVANE EN TARTARIE

(Quatorzième siècle).

Les plateaux arides du désert de Gobi, situés au nord du Thibet et de la Chine, ont une étendue de 3300 kilomètres en longueur sur 730 kilomètres de largeur.



Caravane de Tartares dans le grand désert de Gobi, au quatorzième siècle. — D'après la carte dite *Catalane*, conservée au département des cartes de la Bibliothèque nationale.

« Tout cet espace, dit du Halde, est très incommode aux voyageurs et dangereux pour les chevaux : aussi les Tartares de ces quartiers se servent beaucoup plus de chameaux, parce que ces animaux peuvent se passer de boire cinq ou six jours et vivent de peu. Sans cela il leur serait difficile de voyager vers l'est. »

Fa-hian a décrit le désert de Gobi, qu'il appelle Lob, au quatrième siècle; Marco Polo l'a décrit au treizième siècle, et, de notre temps, Huc et Gabet.

ERRATA.

Dans l'article sur le *Palais des comtes de Provence* (p. 131 et suiv.), on a négligé d'expliquer les lettres C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, O, P, Q, qui figurent sur le plan de M. Gibert. Elles désignent des rues, dont les noms ne présentent aucun intérêt pour la plupart de nos lecteurs. En revanche, il faut suppléer le chiffre 1 au-dessus du pavillon central de la façade, et le chiffre 4 dans la cour plantée d'arbres qui occupe le milieu de l'édifice; le graveur les a oubliés.

Page 205 (*Bahut du seizième siècle*, au Musée d'Angers). Au-dessus de la scène principale, on voit la Folie guidant une sarabande; — un enfant au maillot, un étudiant, un avocat en robe, tous armés d'arbalètes.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON Administrateur délégué et GÉRANT.

L'ABBAYE DE CHIARAVALLE
(Italie).



L'Abbaye de Chiaravalle, près de Milan. — D'après une photographie.

Un dimanche, sortis de Milan par la *Porta Romana,* nous suivîmes en voiture des routes bien entretenues et ombragées où passaient, le long de frais ruisseaux et de fermes d'un aspect prospère, des familles de villageois et de villageoises : quelques-unes des figures de femmes et de jeunes filles étaient aussi belles qu'ont dû l'être les modèles des maîtres de l'école lombarde. Arrivés à environ cinq kilomètres de la ville, la tour de l'église de Chiaravalle nous surprit agréablement : c'est assurément l'une des plus originales et des plus intéressantes de la Lombardie; notre gravure (et c'est là le mérite et le service des illustrations fidèles) épargnera aux lecteurs une description technique.

A l'intérieur, on en était aux vêpres; beaucoup de femmes avec leurs enfants assistaient à l'office : c'est un signe des temps modernes; antérieurement à 1786, la règle du couvent n'avait jamais permis à aucune femme d'entrer dans l'église. Les vêpres terminées, notre premier soin fut de passer en revue les curieuses boiseries du chœur, où un sculpteur d'un rare mérite, G. Garavaglia, a représenté dans quarante-six petits bas-reliefs en bois de noyer des scènes très variées, souvent amusantes, de la vie de saint Bernard, fondateur

de l'abbaye : on ne saurait trop regretter que jusqu'ici il ne soit venu à aucun artiste le désir de les dessiner et de les recueillir dans un album. Quant à les photographier, la chose paraît impossible; ainsi qu'à Venise on nous l'a expliqué pour des sculptures sur bois du même genre dans l'église de Saint-Georges le Majeur, la distribution inégale des clairs, des ombres, des reflets, sous une lumière insuffisante et diffuse, ne se prête point à une reproduction fidèle à l'aide de ce procédé.

Un escalier de pierre, à notre droite, nous conduisit à une fresque où Luini a peint avec sa grâce ordinaire « la Vierge et l'enfant Jésus »; mais trop peu de jours s'étaient écoulés depuis que nous avions admiré l'incomparable groupe de Marie, Jésus et saint Jean, dont pendant son exil ce grand maître a décoré la première chapelle à droite de l'église Sainte-Marie des Anges à Lugano, où est son splendide « Crucifiement. »

En descendant, je me dirigeai vers le sacristain. Il discutait en ce moment avec deux jeunes paysans, très proprement habillés de gris, qui voulaient à toute force se confesser immédiatement. — « L'heure ne convenait pas, murmurait le *sagrestano;* le *piovano* (curé) était fatigué; il devait être déjà parti » ; — mais les jeunes gens insistaient vivement, tout en baissant la voix à mon approche. D'où leur venait tant d'impatience! A distance, je n'entendais que peu de leurs paroles. Avaient-ils donc sur la conscience quelque gros méfait dont ils avaient hâte d'être absous? En regardant leur honnête figure, j'écartai cette mauvaise pensée et j'imaginai qu'il s'agissait plutôt pour l'un d'eux d'obtenir quelque dispense, par exemple, au sujet d'un mariage. Quoi qu'il en fût, ils parvinrent, grâce à quelque petit arguement sonnant, à persuader le bon serviteur de l'église, qui les emmena hors de la sacristie dans la direction du presbytère.

Nous ne désirions pas monter vers les quatre cloches de la tour, mais il nous restait une curiosité à satisfaire. J'avais lu dans le Guide artistique de Milan et de ses environs par l'architecte Titus Vespasien Paravicini, qu'au petit cimetière attenant à l'église on voyait les vestiges d'une fresque figurant « la Fameuse Bohémienne Gu-»glielmina présentée à la Vierge par saint Ber-»nard. » Je traversai une petite porte donnant accès à ce cimetière; mais, ayant cherché sur tous les murs sans rien y découvrir, j'attendis le retour du sacristain, qui, d'un air assez content de lui-même, me conduisit devant une sorte de niche peu profonde où, me montrant sur les briques, entre quelques plâtras, deux ou trois raies rouges et bleues qui n'indiquaient pas même un contour de figure ou d'attitude, il voulut me persuader que je devais y voir la «Fameuse Bohémienne», si toutefois j'avais de bons yeux; il m'avoua, du reste, avec une ingénuité suspecte, que les siens n'étaient plus assez bons : c'était une petite déception dont il n'y eut qu'à rire. J'espérais qu'au moins le bonhomme aurait pu me dire ce qu'avait été cette bohémienne; mais il n'avait jamais songé même à s'en enquérir, et il avait entendu le piovano répondre à des touristes que lui-même n'en savait rien, sinon que c'était une « fameuse » bohémienne convertie par le saint. Pour ma part même à présent je n'en sais pas davantage, quoique à mon retour j'aie compulsé, outre plusieurs Vies de saint Bernard, des livres où il est traité spécialement de l'abbaye de Chiaravalle ([1]).

Le soleil descendait; il était temps de revenir à Milan. Le cocher nous y ramena par un détour qui nous permit d'admirer partout la fécondité de la terre lombarde, et le bien-être des habitants de ces campagnes privilégiées, parmi lesquels nous ne vîmes, pendant tout notre séjour, ni un seul ivrogne, ni un seul mendiant.

A l'histoire de l'abbaye se mêlent des légendes qui ne sont pas sans originalité. On raconte, par exemple, qu'aux jours de fête, en été, lorsque les moines de Chiaravalle sortaient processionnellement et s'avançaient, deux par deux, en priant, sur les sentiers brûlants, les cigognes de l'abbaye s'élançaient au-dessus d'eux et les suivaient en déployant leurs ailes pour les couvrir de leur ombre et les garantir de l'ardeur du soleil. On comptait alors, dit un chroniqueur, plus de vingt nids de cigognes sur les bâtiments de l'abbaye, et il y avait de nombreuses troupes de ces oiseaux, non moins dévouées, dans les environs. Comme témoignage en faveur de cette tradition, on rappelle que les moines de Chiaravalle avaient pour blason une cigogne qui portait dans son bec le bâton pastoral et appuyait une de ses pattes sur une roue (ce qu'on n'explique pas). On attribuait à l'abbé le pouvoir mystérieux, que lui donnaient ses communications avec ces oiseaux, de prédire sans erreur le beau temps ou la pluie. Il est inutile de faire remarquer qu'on ne voit aucune cigogne dans le Milanais, et qu'elles ont disparu longtemps avant les moines qui habitaient encore l'abbaye en 1797.

Ce fut en 1134 que saint Bernard, qui parcourait l'Europe en fondant partout des monastères (on en cite au moins quarante-sept) apparut dans Milan à la tête d'une colonie de moines sortis de sa célèbre abbaye-mère de Clairvaux en France (le nom italien Chiaravalle est une traduction du nom français Clairvaux) ([2]). Il désigna pour leur installation un lieu situé à quelque distance de la ville

([1]) Entre autres, *Delle antichità longobardico-milanesi illustrate con dissertazioni dai monaci della congregazion cisterciese di Lombardia.* Vol. quarto. 1793, Milano.

([2]) On sait que l'abbaye française de Clairvaux (*Claravallis*) fut fondée en 1114 ou 1115.

Elle était située, ainsi que le monastère, à deux kilomètres environ à l'ouest de l'enclos actuel de la maison centrale de détention de Clairvaux, sur la montagne et dans la forêt qui domine cet établissement.

En 1135, saint Bernard déplaça l'abbaye; il la rapprocha de la vallée de l'Aube, et l'installa sur un terrain moins élevé et plus propre à la culture.

Ce premier monastère fut abandonné par les moines, qui s'en construisirent un autre là même où sont les bâtiments de la maison centrale.

et qu'on appelait alors Ravagiono (aujourd'hui Rovegnario ou Rovegnano) : il s'y trouvait déjà de petites habitations rustiques, ou cassines, habitées par des religieux solitaires. Cet endroit était marécageux, insalubre, inculte, comme l'avait été le site de Clairvaux dans la vallée de « l'Absinthe » ; mais c'était là précisément ce qui l'avait recommandé au choix de saint Bernard, dont la maxime était que les souffrances de la chair aident au salut : « Plus le corps est éprouvé, disait-il, plus l'esprit se fortifie. » [1] Toutefois il ne paraît pas que les moines de Chiaravalle et leurs successeurs se soient condamnés à une vie trop misérable : ils assainirent le pays par leurs travaux, et, enrichis peu à peu grâce aux largesses des grandes familles milanaises, ils possédaient déjà au treizième siècle plus de soixante mille perches de terre bien cultivées.

L'église avait été terminée, et consacrée en l'honneur de sainte Marie, au mois de mai 1221, par le sixième archevêque de Milan, Enrico de Sattala.

Éd. Charton.

Pensées de saint Bernard.

— La grandeur de l'âme se mesure sur la charité.

— L'homme vertueux est un ciel.

— Qu'y a-t-il de plus doux que les larmes de la charité? Si elle pleure, c'est d'amour et non de douleur; elle pleure avec ceux qui pleurent.

— Je le plains bien sincèrement, dit un médisant, je l'aime ; mais je n'ai jamais pu le corriger de ce défaut.

Je savais bien cela de lui, dit un autre, et je ne l'aurais jamais divulgué; mais, puisque la chose est connue, je ne puis nier la vérité; c'est avec peine que je l'avoue, mais la chose est trop vraie. Quel dommage! ajoute-t-il; car il a tant de qualités! mais, à dire vrai, il est inexcusable sur ce point.

—Si c'était un péché que d'être miséricordieux, je ne pourrais cesser de l'être quand même je le voudrais énergiquement. Saint Bernard.

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE.

Suite. — Voy. p. 181, 198 et 214.

III. — Nos bêtes.

Fin.

Tout à coup, un joli mouchoir de couleur jeté sur une corbeille enrubannée fut soulevé par quatre longues oreilles, et je vis apparaître la tache noire qui marquait comme une mouche la lèvre supérieure de mon lapin gris d'argent, tandis que la petite lapine nankin, étourdie par le bruit, avançait timidement la tête de l'autre côté. Ils n'étaient pas morts! Je m'élançai de ma place. J'allai les toucher, les embrasser :

— Vous ne les mangerez jamais, jamais! dis-je à Bliche.

— Pas si bête! répondit-elle tranquillement, ils sont pour cela d'une trop bonne race; personne n'en a de pareils dans le pays; nous en ferons un père et une mère.

La race des lapins argentés existe encore florissante chez Mme Simon, et la cabane qu'ils habitent, pour être moins élégamment décorée que celle de notre basse-cour, n'en est pas moins commode. J'ai eu bien des joies dans ma vie, mais elles n'ont pas effacé celle que je ressentis au repas de noces de Bliche Simon, en retrouvant sains et saufs les chers petits que je croyais avoir mangés vingt fois.

Avec quel soulagement et quelle gaieté je dansai ensuite au son aigre du violon de Phidias, le tailleur, qui remplissait aussi les fonctions de ménétrier! Phidias, bien qu'il portât l'un des noms les plus glorieux de l'art grec, était laid et difforme comme un gnome du moyen âge, bossu, avec un pied bot; son archet, cependant, avait une verve endiablée. Quand, assis sur le tonneau où il n'aurait pu se tenir debout, il criait : *Queue du chat!* de sa voix glapissante, du vif-argent circulait soudain dans les jambes des danseurs. Nous sautâmes en plein air de trois à sept heures le jour de cette fameuse noce : on recommença le soir, mais la permission dont nous avions profité pour notre part s'arrêta au coucher du soleil.

IV. — Le petit chien du facteur.

Black n'était pas alors le seul chien de la maison. Notre vieille Miss, qui depuis longtemps repose dans le cimetière de nos animaux favoris, au pied du grand seringat, faisait encore bonne garde, quoique l'éducation ne l'eût pas destinée à cet office. C'était une chienne d'arrêt, et elle avait toute sa jeunesse donné la chasse avec beaucoup de zèle aux lièvres et aux perdreaux; mais depuis que mon grand-père ne se servait plus de son fusil, Miss avait compris qu'elle devait s'appliquer à une autre besogne : elle aboyait donc la première quand s'ouvrait la porte de la basse-cour, lorsqu'on sonnait à la grille, ou seulement lorsque retentissait sur la route le sabot d'un passant. Un discernement délicat lui faisait reconnaître nos amis et mesurer les grâces de son accueil au degré d'estime et d'affection que l'on avait pour chacun. Elle ne professait pas la haine du vulgaire chien de garde pour les guenilles, et, impitoyable à l'égard des rôdeurs, traitait poliment tous les pauvres qui lui avaient été une fois désignés comme honnêtes. Il y avait je ne sais quoi d'austère et de contenu dans les manières de Miss; rien de l'exubérance du bon Black, qu'elle regardait avec dédain bondir autour de nous au risque de nous renverser sous prétexte de caresses, et laisser jusque sur nos épaules l'empreinte de ses pattes crottées. Miss

[1] « On sent peu les souffrances du dehors lorsque le cœur est tout entier appliqué à celles du dedans. » (Saint Bernard.)

venait, en remuant la queue, glisser son museau sous la paume de notre main pendante, tandis qu'elle marchait sans bruit à nos côtés; ce contact lui suffisait pour exprimer les plus tendres sentiments de son cœur; elle ne se fût pas permis d'y ajouter un coup de langue. Très sobre, elle enterrait avec soin au fond du jardin une partie de son repas quand il lui semblait trop copieux. Savait-elle le retrouver ensuite? Je l'ignore, mais il y avait dans cet acte renouvelé presque chaque jour une intention manifeste d'économie. Miss n'avait jamais cependant connu pour son propre compte la misère ou même la gêne, mais elle avait pu recevoir sur ce chapitre les confidences du père de ses nombreux enfants, Castor, le chien de notre vigneron. Castor était un affreux roquet, dont le poil noir à reflets roux donnait l'idée d'un habit râpé qui montre la corde; sa queue en trompette, ses prunelles noires pétillantes comme deux charbons ardents, ses oreilles bizarres surtout, posées de travers, l'une toute droite et sans cesse en éveil, l'autre retombant d'une façon comique sur l'œil gauche qu'elle cachait à demi, lui donnaient une physionomie fort originale qui n'aurait pas suffi cependant à expliquer la préférence d'une chienne aussi distinguée que Miss, si ces apparences de rustre n'eussent caché les plus rares qualités de bravoure, de fidélité, d'attachement indestructible. Par malheur, tous les chiens sortis de cette mésalliance qui, je le répète, avait de nombreuses excuses, ressemblaient à leur père beaucoup plus qu'à leur maman; tout petits ils étaient fort jolis sans exception; quel *baby* n'est charmant? En les voyant si gras, si ronds, si luisants, se presser sur la paille contre la patiente nourrice qu'ils égratignaient de leurs petites pattes gourmandes, nous nous disions toujours : — Ceux-là seront les dignes fils de Miss. — Et puis, à mesure qu'ils grandissaient, le nez s'allongeait démesurément, les pattes prenaient la proportion d'échasses, et les fameuses oreilles héréditaires de la lignée des Castor mettaient le comble à cette laideur. N'importe, telle était l'amabilité de leur caractère, leur mérite de gardiens et leur aptitude aux besognes les plus variées soit dans la maison, soit dans les champs, que nos voisins se les disputaient; le village était peuplé de la progéniture de Miss et de Castor; jamais patriarches n'engendrèrent plus nombreuse famille que ces deux braves chiens, qui avaient le bonheur rare pour ceux de leur espèce de voir se multiplier autour d'eux leurs enfants et petits-enfants. Le dernier des fils de Miss fut le seul qui ne partagea pas la paisible existence de nos paysans; il fut un grand voyageur, et voici comment se décida son sort. Notre facteur Robinot l'admirait chaque matin en soupirant lorsqu'il apportait les lettres :

— Si j'avais seulement, répétait-il, un pareil compagnon!

De fait, la vie de Robinot était fort monotone; il arpentait régulièrement ses six lieues, toujours sur le même chemin, à travers un pays désert, allant de ferme en ferme, de hameau en hameau, tantôt sous le soleil ardent de l'été, tantôt sous les neiges de l'hiver, sans échanger un mot avec personne, sauf à midi, l'heure de son passage chez nous. Alors il s'asseyait dans la cuisine et faisait un bout de causette tout en déjeunant, son sac et son bâton entre les jambes. Quand je dis un bout de causette, j'entends que les gens bavardaient autour de lui, car il avait si bien pris l'habitude du silence qu'on ne lui arrachait un mot qu'avec peine. Non qu'il fût bête, bien loin de là, il pensait beaucoup, et son visage taciturne était celui d'un philosophe qui porte en lui de profondes réflexions souvent mélancoliques. Robinot n'avait aucune raison pour être gai. Il ne pouvait songer à se marier : marchant de l'aube à la nuit sans repos de fêtes ni de dimanches, quand donc aurait-il goûté les douceurs du foyer? L'existence qui lui était faite ressemblait à celle du Juif errant. Toujours ingénieuse à aider, à soulager, à consoler son entourage, ma grand'mère lui prêtait des livres.

Bonne grand'mère! aucune misère morale ou physique ne lui était indifférente. Tous les malades des environs venaient chercher auprès d'elle les deux remèdes réputés souverains qu'elle distribuait : un fameux onguent contre les entailles, coups de serpe, de hache, etc... et une *bouteille* contre la fièvre. Elle me faisait l'effet d'un puissant alchimiste quand elle mêlait dans cette bouteille l'absinthe, le vin blanc et le quinquina; elle me représentait sainte Élisabeth de Hongrie lorsque, sans dégoût ni impatience, elle posait et renouvelait ses emplâtres d'une main légère, ajoutant le don d'un pain blanc et d'un pot-au-feu à sa double panacée pour en mieux assurer l'effet.

A suivre. Th. Bentzon.



POUPÉES ET MAQUETTES DE MODES.

(Dix-septième et dix-huitième siècles.)

La *maquette* que représente notre gravure se compose d'une carte assez forte, découpée, et dont la tête, les mains et les pieds sont peints à l'huile, alors que tout le corps est habillé d'étoffes cousues avec soin et ornées de tulles et de dentelles. C'est un des rares spécimens parvenus jusqu'à nous de ces poupées et maquettes chargées, au dix-septième et pendant la plus grande partie du dix-huitième siècle, d'aller porter aux dames élégantes de la province, et même de l'étranger, les modes inventées à Paris.

Les témoignages à ce sujet ne manquent pas; il est souvent question, dans les auteurs du temps, de ces poupées, qui remplissaient alors l'office des journaux de modes si nombreux et si répandus aujourd'hui, et avaient aussi pour but de refréner les excentricités ridicules que se permettaient trop souvent quelques personnes jalouses de se faire

remarquer par l'étrangeté et la hardiesse de leur habillement.

Furetière, dans son *Roman bourgeois,* qui donne sur les mœurs du dix-septième siècle de si curieux détails, raille très finement les excessives fantaisies de la mode, en même temps qu'il signale, le premier, les poupées dont nous parlons. « Il y auroit enfin, fait-il proposer par un des personnages de son *Roman,* des correcteurs de Modes, c'est-à-dire de bons prud'hommes qui mettroient des bornes aux extravagances et qui empêcheroient, par exemple, que les formes des chapeaux ne devinssent hautes comme des pots à beurre, ou plattes comme des calles : chose qui est fort à craindre, lorsque chacun les veut hausser ou applattir à l'envi de son compagnon, durant le flux et reflux de la mode des chapeaux. Ils auroient soin aussi de procurer la réformation des habits, et les décris nécessaires,



Modèle de modes (fin du dix-septième siècle). — Poupée en carte peinte et habillée.

comme celui des rubans, lorsque les Garnitures croissent tellement, qu'il semble qu'elles soient montées en graine. Enfin, il y auroit un Greffe ou un Bureau établi, avec un Estalon et toutes sortes de mesures, pour régler les différences qui se formeroient dans cette juridiction; avec une figure vêtue selon la dernière Mode, *comme ces Poupées qu'on envoye à ce dessein dans les provinces.* Tous les tailleurs seroient obligez de recourir à ces modelles, comme les appareilleurs vont prendre les mesures sur les plans des édifices qu'on leur donne à faire. »

Ainsi que nous l'avons dit, ces poupées étaient expédiées à l'étranger. Le président de Brosses, dans ses *Lettres familières écrites d'Italie,* dit, en parlant des dames de Bologne : « On leur envoie journellement de grandes poupées vêtues de pied en cap à la dernière mode, et elles ne portent point de babioles qu'elles ne les fassent venir de Paris » ; et Risbeck, dans son *Voyage en Allemagne et en Hollande,* mentionne également une grande poupée de modes qu'il avait vue à Vienne. Les dames anglaises avaient même obtenu une certaine immunité pour la poupée que l'on envoyait de Paris à Londres, et qui, en temps de guerre, pouvait librement passer et repasser le détroit : « On assure, dit l'auteur des *Souvenirs d'un homme du monde* [1], que pendant la guerre la plus sanglante entre la France et l'Angleterre, du temps d'Addison qui en fait la remarque, ainsi que M. l'abbé Prévost, par une galanterie qui n'est point indigne de tenir une place dans l'histoire,

[1] Page 395 du tome II de ce livre extrêmement curieux (1789, in-12).

les ministres des deux cours de Versailles et de Saint-James accordoient, en faveur des dames, un passe-port inviolable à la grande poupée, qui étoit une figure d'albâtre de trois ou quatre pieds de hauteur, vêtue et coiffée suivant les modes les plus récentes, pour servir de modèles aux dames du pays. Au milieu des hostilités furieuses qui s'exerçoient de part et d'autre, cette poupée étoit la seule chose qui fût respectée par les armes. »

La maquette dont nous donnons la gravure, haute de quarante centimètres seulement, n'avait pas l'importance de cette grande « figure d'albâtre », et le rôle qu'elle était appelée à remplir était certainement plus modeste; néanmoins, elle est habillée avec assez de soin pour que tous les détails de son ajustement soient parfaitement indiqués. Cet ajustement, du reste, à en juger par le peu de longueur de la jupe, paraît convenir à une danseuse plutôt qu'à une dame du monde, et peut-être faut-il voir là une maquette destinée à servir de modèle pour un costume de ballet. Il se peut cependant que la jupe n'ait été écourtée qu'afin de laisser voir les détails des chaussures qui devaient être indiqués après coup sur les pieds laissés nus à dessein. L'original que nous reproduisons porte encore les marques, à peu près entièrement effacées, de l'indication, peinte en or, de chaussures qui montaient assez haut au-dessus de la cheville, et sur une autre maquette, identique comme forme et comme peinture, mais portant un autre habillement, nous avons pu voir des bottines entièrement peintes et sous lesquelles disparaissaient à peu près les pieds; il est donc probable que ces sortes de cartes peintes étaient préparées à l'avance et qu'on les habillait suivant les demandes, soit pour la ville, soit pour le théâtre.

L'usage de ces poupées et maquettes dut subsister pendant assez longtemps, puisque le *Courrier de la Nouveauté, feuille hebdomadaire à l'usage des dames*, qui est considéré comme le premier journal de modes, ne parut qu'en 1758. La France avait été précédée en cela par l'Angleterre, et dès 1733 le *Ladies Journal* était publié à Londres. Ajoutons cependant que sous Louis XIV on éditait des gravures appelées les *Saisons*, « personnifiées, dit Édouard Fournier, dans une jolie femme qui paraissait revêtue des atours que toute dame de la *fashion* du temps devait porter pendant la durée de la saison, depuis la coiffure jusqu'à la chaussure, depuis la chaussure jusqu'aux gants. » (1)

ÉDOUARD GARNIER.

UNE BONNE PENSÉE DE NICAGORAS.

L'innombrable armée de Xercès s'avançait vers Athènes. Comment cette vaillante petite cité eût-elle été dans la possibilité de se défendre? elle était « ouverte »! Nous ne savons que trop, depuis 1870, ce que cela veut dire. Mieux valait aller au-devant des Perses. Tous les citoyens s'armèrent et montèrent sur les vaisseaux pour soutenir le choc de l'ennemi à Salamine. Mais ils pouvaient être vaincus et périr; Athènes serait restée abandonnée à la barbarie des vainqueurs. Aussi envoyèrent-ils leurs femmes et leurs enfants à Trézène, ville de l'Argolide. Les Trézéniens, émus de cette confiance, accueillirent avec bonté les familles athéniennes et s'ingénièrent à adoucir l'amertume de leur exil. Plutarque raconte qu'un citoyen, nommé Nicagoras, fit rendre un décret qui permettait aux enfants athéniens de cueillir à leur fantaisie des fruits dans la campagne. « Le trait peut paraître bien simple et même un peu puéril, dit M. Martha (1), et pourtant qu'y a-t-il qui pourrait mieux montrer combien à Trézène les cœurs étaient attendris à la vue de ces orphelins exilés, dont la patrie allait être détruite par une épouvantable invasion, et dont les pères allaient mourir pour le salut de la Grèce? »

DOUCE INFLUENCE D'UNE STATUETTE.

Une œuvre d'art que l'on a chez soi et que l'on aime peut ne pas valoir grand argent, mais elle est sans prix dès qu'elle charme. Pendant vingt ou trente ans, notre ami Bersot a habité un petit appartement au troisième ou quatrième étage de la rue de la Chancellerie, à Versailles. Dans sa modeste chambre on ne voyait ni meubles rares, ni tableaux, ni estampes. Courageusement résigné par les délicatesses de sa conscience à une condition d'existence bien voisine de la gêne, il n'a guère connu l'aisance que lorsqu'il fut appelé, vers la fin de sa vie, à diriger l'École normale supérieure où il a laissé tant de regrets. Un jour, son ami M. Saint-Marc Girardin lui rapporta de Naples une statuette en terre cuite copiée d'un petit bronze d'Herculanum bien connu, le Mercure assis. Il la posa sur une planchette qu'il avait clouée près de sa cheminée. « C'est assez que je la contemple, disait-il, pour chasser quelquefois de mon esprit de mauvais nuages et me rasséréner. Elle m'est surtout bien secourable pendant certaines visites un peu longues : j'écoute ceux qui parlent, j'approuve de la tête, je puis même leur sourire, grâce à ce que je lève de temps à autre les yeux vers mon Mercure. — C'était le petit dieu de son foyer.

ÉD. CH.

Coutume superstitieuse.

A Saint-Pierre-de-Plesguen, village d'Ille-et-Vilaine, et dans tous les environs, dès qu'un enfant a la maladie appelée le carreau, pour le guérir on

(1) Voy. un article précédent sur les poupées parisiennes exposées annuellement dans la mercerie à Venise.

(1) Constant Martha, *De la précision dans l'art*.

ne consulte ni un médecin, ni même la rebouteuse.

On fend un jeune chêne en deux, de haut en bas. Si l'enfant malade est une fille, deux jeunes filles viennent la chercher et la portent au chêne fendu. Toutes trois doivent être à jeun, et l'enfant est entièrement dépouillée de ses vêtements. Les deux jeunes filles se mettent à genoux de chaque côté de l'arbre et récitent trois fois des prières en se passant trois fois la petite malade par la fente du chêne, et l'enfant, croit-on, est guérie.

Pour un garçon la cérémonie est la même, seulement ce sont deux jeunes *gars* qui le portent.

On referme ensuite le chêne. Si la sève y reprend, l'enfant vivra; sinon, il mourra dans l'année.

Si les parents sont trop pauvres pour avoir un chêne à eux, ils vont chez un voisin plus fortuné, qui croirait attirer la malédiction de Dieu sur lui et sur sa famille s'il refusait ce service.

La domestique bretonne qui a fait ce récit à notre correspondant [1] assurait avoir été guérie de cette manière.



LA DIRECTION DES AÉROSTATS

ET LA NAVIGATION AÉRIENNE.

Récentes informations.

Le grand problème de la navigation aérienne a préoccupé les esprits depuis le premier jour de la découverte des ballons. A peine l'expérience d'Annonay a-t-elle lieu, en 1783, que l'on voit surgir de toutes parts d'innombrables projets de direction des aérostats, et Joseph de Montgolfier lui-même avait imaginé un vaisseau lenticulaire qu'il avait l'intention d'animer d'un propulseur [2]. Tout le monde croyait alors à l'avenir de la navigation aérienne; les plus grands savants de l'époque, Meusnier, Monge, Lalande, Guyton de Morveau, étudièrent le problème, et Lavoisier, dans le rapport qu'il présenta à l'Académie des sciences sur la nouvelle machine aérostatique, ne craignit pas de dire avec Condorcet et d'autres physiciens éminents : « On sent que tous les usages du ballon se multiplieront lorsque cette machine aura été perfectionnée, et même qu'ils deviendront d'une tout autre conséquence, si on parvient jamais à la diriger, *comme tout semble en annoncer la possibilité.* »

On fit à cette époque de grands efforts pour exécuter des expériences de direction aérostatique. Dès l'année 1784, Guyton de Morveau exécuta à Dijon une ascension restée célèbre, dans un aérostat qu'il avait construit à grands frais sous les auspices de l'Académie de Dijon, et dont l'équateur, garni d'un grand cercle de bois, portait deux rames et un gouvernail. L'aéronaute Blanchard, à peu près à la même époque, s'élevait dans l'atmosphère au moyen d'un ballon dans la nacelle duquel il faisait agir des rames de toile. Enfin, les frères Robert préparèrent, le 15 juillet 1784, à Saint-Cloud, en présence de toute la cour, une très curieuse ascension qu'ils exécutèrent avec le concours du duc de Chartres, amateur passionné de l'aérostation naissante, qui les accompagna dans leur voyage. Les frères Robert abandonnaient pour la première fois la forme sphérique du ballon, et employaient un aérostat cylindrique allongé; la nacelle, également allongée, comme le montre la gravure (fig. 1), était munie de « cinq parasols ou ailes de taffetas bleu en forme de rames », qui devaient être mises en mouvement à bras d'homme et servir de propulseur. Un gouvernail était placé à l'arrière. Cet aérostat, fort remarquable, renfermait dans son intérieur un petit ballon d'air ordinaire à l'aide duquel il devait monter et descendre sans perte de gaz et de lest. L'ascension s'exécuta très heureusement, et la descente eut lieu dans le parc de Meudon, sans que les rames toutefois aient exercé la moindre influence sur la marche du ballon.

Ces tentatives, quoique très sainement conçues par des hommes d'une grande intelligence, eurent un insuccès complet, et jetèrent un profond discrédit sur le problème de la direction des aérostats; la cause de la navigation aérienne, abandonnée de la plupart des esprits sérieux, ne tarda pas à tomber entre les mains des utopistes.

Cependant ces premiers navigateurs aériens, les Guyton de Morveau, les frères Robert, avaient-ils eu tort de munir les ballons de propulseurs et de leur donner une forme allongée? Au point de vue théorique, ils raisonnaient parfaitement juste; mais ils ne pouvaient réussir, parce qu'ils n'avaient entre les mains aucun des éléments capables d'assurer la solution du problème au point de vue pratique. A cette époque, avant la révolution française, on ne connaissait aucun des moteurs mécaniques qui ont centuplé les forces de l'industrie moderne : l'hélice, que l'on peut appeler le propulseur par excellence, n'existait pas; on était contraint de se servir de rames grossières, puisque nul autre système n'était connu, et pour les faire agir les bras de l'homme, si insuffisants qu'ils fussent, étaient bien le seul moteur auquel il fût possible de recourir.

Dès que les chemins de fer eurent vulgarisé l'emploi de la machine à vapeur, on devait songer à employer ce puissant moteur pour donner le mouvement aux aérostats. Disons dès à présent que les objections faites contre la possibilité de diriger les ballons, n'ont jamais été basées sur des preuves sérieuses. Les aérostats, a-t-on entendu dire bien souvent, ne peuvent pas se diriger dans l'air, parce qu'ils *ne trouvent pas de point d'appui*. Rien n'est plus contraire à la vérité. En effet, un ballon immergé dans l'atmosphère peut être assimilé à un bateau sous-marin entièrement immergé dans l'eau. Personne ne met en doute qu'un bateau

[1] M. Maharite.

[2] D'après des papiers inédits appartenant à la famille de Montgolfier.

sous-marin, muni d'un puissant moteur et d'une hélice de propulsion, ne puisse remonter des courants océaniques. L'aérostat allongé remontera de même des courants aériens, si la vitesse de ceux-ci est inférieure à celle que l'appareil recevra de son moteur. Il est vrai que les courants aériens, que les vents, en un mot, atteignent parfois des vitesses considérables, qui dépassent 20 mètres et même 30 mètres à la seconde. Nous ne prétendons pas que dans ces conditions atmosphériques, généralement rares, le navire aérien puisse se diriger dans tous les sens. Mais s'il a une vitesse propre de 10 à 12 mètres à la seconde, il lui sera possible, même dans ces circonstances défavorables, de se dévier considérablement de la ligne du vent, et de se diriger par conséquent, sinon en suivant une ligne droite, du moins en décrivant une série de zigzags. La question du point d'appui est étrangère à cette insuffisance relative de force. Insistons sur ce que le navire aérien, muni d'un moteur, trouve son point d'appui dans l'air même, comme le navire sous-marin le trouve dans l'eau. Les deux cas sont

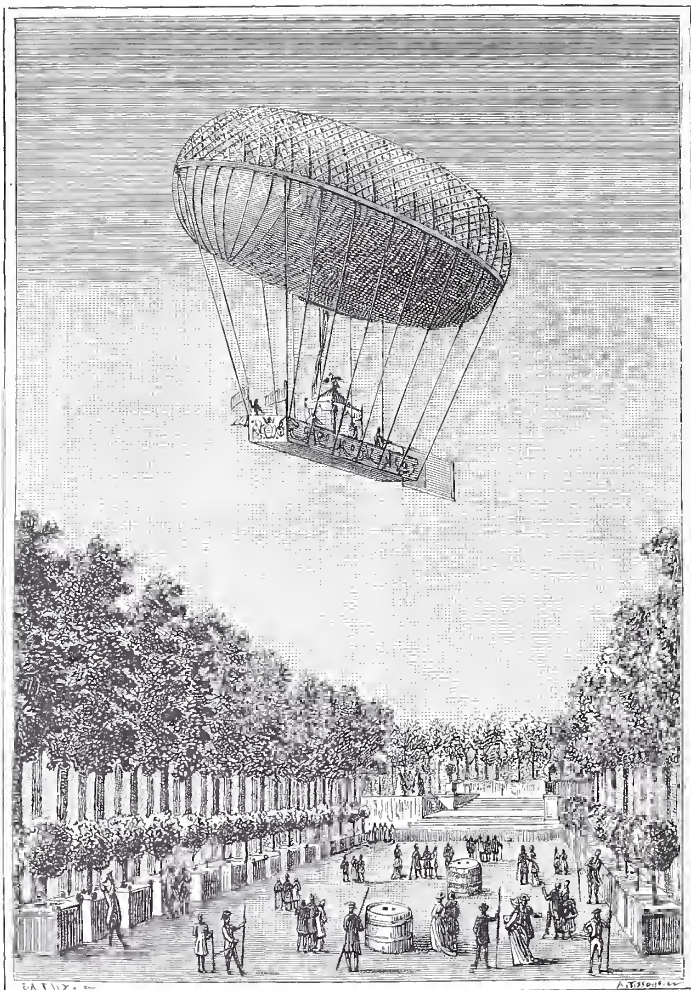


Fig. 1. — Expérience aérostatique des frères Robert, en 1784, à Saint-Cloud. — D'après une ancienne gravure de la collection de l'auteur.

comparables entre eux; il n'y a de différence que celle qui se rapporte à la densité des milieux.

En 1852, un jeune homme alors obscur, et qui devait s'élever au rang des plus grands ingénieurs, M. Henri Giffard, construisit le premier navire aérien à vapeur. Dans un brevet qu'il venait de prendre sous ce titre : *Application de la vapeur à la navigation aérienne,* il exposa les principes de la direction des aérostats munis de propulseurs à hélice et de moteurs mécaniques. Quand on lit ce brevet, où l'auteur décrit magistralement le premier aérostat à vapeur et à hélice, en donnant les calculs mathématiques de sa construction dans son ensemble et dans ses détails, on est frappé de la netteté de vue et de la précision de ce travail.

« Que faire, dit le jeune ingénieur, en parlant, par exemple, de la forme qu'il faut donner à l'aérostat pour réduire au minimum la résistance du milieu, ou, en d'autres termes, pour faciliter au plus haut point le passage de cette masse à travers l'atmosphère? La réponse se fait naturellement, et d'ailleurs les peuples les plus anciens et les moins civilisés, en construisant leurs flèches ou leurs canots, nous en fournissent le moyen : il faut donner au volume gazeux le plus grand allongement possible dans le sens de son mouvement, de telle sorte que l'étendue transversale qu'il offre, et de laquelle dépend en grande partie la résistance, soit diminuée dans la même proportion. »

Henri Giffard expérimenta, le 24 septembre 1852,

le premier aérostat à vapeur. Ce navire aérien, de forme allongée et terminé par deux pointes, comme le montre la figure 2 (dessin de droite), avait 44 mètres de longueur, et son diamètre au milieu était de 12 mètres. Il cubait 2 500 mètres.

Un filet entourait le ballon et servait de support à une traverse horizontale de bois qui portait à son extrémité une espèce de voile triangulaire formant gouvernail. La nacelle, attachée à la traverse de bois, consistait en un châssis où se fixaient la machine à vapeur et tous ses accessoires. Celle-ci, qui était construite avec une grande légèreté, faisait mouvoir une hélice motrice de 3m.40 de diamètre qui pouvait faire 110 tours à la minute; la force développée était de trois chevaux-vapeur, ce qui représentait celle de trente hommes environ. Le ballon s'éleva au sifflement aigu de la vapeur; arrivé à une certaine hauteur, il pivota sous le jeu de son gouvernail; il se maintint dans un état de stabilité absolue au sein de l'atmosphère, et se dévia sensiblement de la ligne du vent. Sa vitesse de transport en tous sens était de 2 à 3 mètres par seconde. Celle du vent ce jour-là était de beaucoup supérieure, et il ne fallait pas songer à obtenir la direction absolue.

Un grand pas venait d'être fait; l'expérience démontrait qu'un aérostat allongé offre au sein de l'air une stabilité parfaite, qu'il est animé d'une vitesse propre sous l'action d'un propulseur mécanique, et qu'il obéit à l'action du gouvernail placé à l'arrière. Le système offrait un seul inconvénient, inconvénient fort grave, c'est celui de nécessiter une machine à vapeur, fonctionnant à l'aide du feu. Comme on l'a souvent dit, le feu sous un ballon à gaz combustible, c'est la mèche allumée sous un baril de poudre. Le moteur à

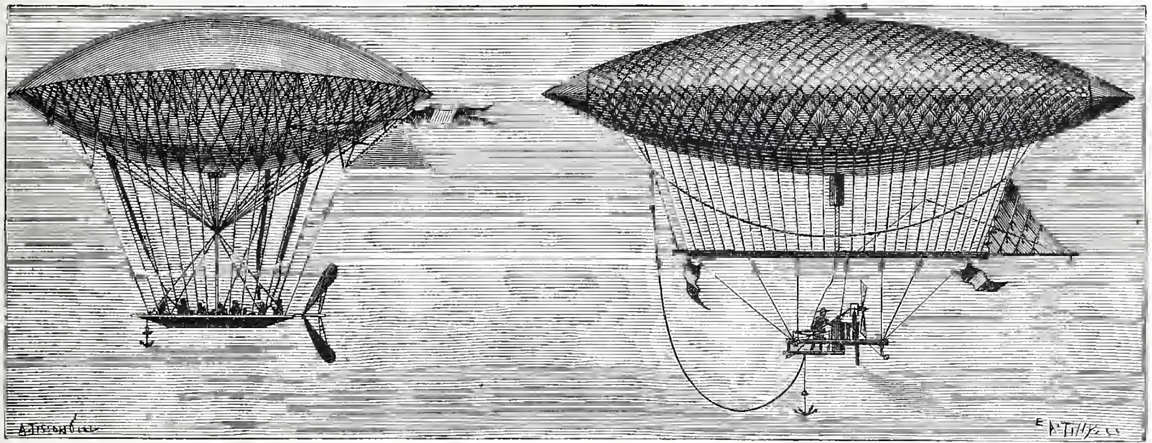


Fig. 2. — Ballon de M. Henri Giffard, expérimenté en 1852 (figure de droite). — Ballon de M. Dupuy de Lôme, expérimenté en 1872 (figure de gauche).

vapeur offre en outre l'inconvénient de diminuer constamment de poids pendant toute la durée de son fonctionnement. Le charbon, en brûlant, se transforme en gaz qui se perdent dans l'atmosphère avec la vapeur d'eau consommée. Cette perte de poids constante se traduit par un délestage permanent, très défavorable au navire aérien, qui ne peut alors rester à la même altitude que si l'aéronaute compense la perte de poids par la perte de gaz.

Quoi qu'il en soit, le principe de la direction des aérostats est posé depuis l'expérience de 1852. Aérostat allongé, muni d'un propulseur et d'un gouvernail, navire aérien comparable à ce que serait un navire océanique sous-marin : telle est la voie dans laquelle il faut s'engager.

L'affirmation de ce principe a été plus récemment consacrée par la grande expérience exécutée en février 1872 sous la direction de M. Dupuy de Lôme, le célèbre constructeur des navires cuirassés. L'aérostat de M. Dupuy de Lôme, représenté figure 2 (dessin de gauche), avait 36 mètres de longueur et 15 mètres environ de diamètre au milieu. Il cubait 3 500 mètres et fut gonflé à l'hydrogène pur. L'hélice de propulsion avait 6 mètres de diamètre; elle était actionnée par sept hommes de manœuvre dans la nacelle. Le moteur était assurément insuffisant. En employant une machine à vapeur, sous le même poids, on aurait pu certainement disposer d'une force de cinq à six chevaux, au lieu de la force d'un cheval que les sept hommes pouvaient difficilement fournir. Mais M. Dupuy de Lôme, non sans raison, avait craint d'emporter une machine à feu dans un ballon à gaz. — Quoi qu'il en soit, malgré l'insuffisance de la force motrice, l'éminent ingénieur n'en obtint pas moins, pendant sa remarquable expérience, une déviation appréciable de la ligne du vent.

Les résultats obtenus lors des remarquables tentatives que nous venons de résumer succinctement, ont contribué à ramener la faveur à l'égard du problème de la direction des aérostats. Aujourd'hui, l'opinion du monde savant est revenue à ce qu'elle était au début de la découverte des ballons. On croit, et non sans raison, à la solution du problème, et, comme nous le verrons dans un

prochain article, on a compris généralement que l'électricité fournit à la science des ressources nouvelles qui ouvrent à la navigation aérienne de grands horizons, et semblent même lui assurer l'avenir.

A suivre. GASTON TISSANDIER.

RA-TA-CLOS.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 174, 194 et 218.

XV

A la fin, je m'avisai d'une ruse cousue de fil blanc.

— Si nous faisions une bonne course autour du jardin, avant de rentrer?

A peine eus-je prononcé ces paroles, que je sentis le rouge me monter à la figure. Comme c'était ingénieux et délicat, de proposer une course à un boiteux!

— J'en suis, me répondit Duclos sans hésiter.

— Mais ta jambe?

— Tu vas voir.

A ma grande surprise, il fit le tour du jardin plus vite que moi : il galopait comme un cerf et bondissait comme un kanguroo.

Après avoir repris haleine, nous montâmes dans ma chambre.

Comme il avait manqué la classe du matin, je fus obligé de le mettre au courant. Il comprenait tout du premier coup, et même il devinait des choses que je lui expliquais très mal.

Il travaillait avec une attention si soutenue, que je me disais, à part moi, en le regardant :

— Ce n'est pas étonnant que M. Constant lui donne tant de bons points, et il n'a pas besoin de faire l'hypocrite et le doucereux pour les avoir.

Plusieurs fois je lui demandai conseil sur des points qui m'embarrassaient. Chaque fois, il avait l'air de sortir d'un rêve. Mais, au lieu d'être de mauvaise humeur, comme les gens que l'on réveille brusquement, il avait l'air content d'être dérangé. Plus j'y repense, plus je suis sûr qu'il était heureux de me rendre service, pour témoigner sa reconnaissance à ma mère. Peut-être même éprouvait-il de la reconnaissance envers moi, parce que je m'étais montré bon camarade.

Il eut fini longtemps avant moi; mais il s'obstina à me tenir compagnie, et cela fut très heureux pour moi; car je m'embrouillai si fort à la fin de mon problème que je n'en serais jamais sorti sans lui.

XVI

Nous descendîmes au jardin, avec nos livres et nos cahiers, pour n'avoir pas à remonter au moment de partir pour l'école.

Il se plaça sur le vieux banc, de façon à voir le clocher de la chapelle. Il le regarda quelque temps. Puis, se tournant vers moi, il me dit :

— Je voudrais demander quelque chose à ta mère. Sais-tu où je pourrais la trouver, et si cela ne la dérangerait pas?

Juste en ce moment, ma mère parut sur le perron, tenant mon petit frère sur son bras gauche; elle venait voir ce que nous étions devenus.

Je courus aussitôt à elle, et je lui dis que Duclos avait quelque chose à lui demander.

Alors, elle baissa la tête, pour voir où elle mettait le pied, et commença à descendre les marches.

Duclos s'était levé du banc, et était resté debout auprès.

Quand il vit que ma mère descendait les marches, il se dit, sans doute, que ce ne serait pas poli de la laisser venir si loin, avec un enfant sur les bras, et il accourut en sautillant. Il avait poliment retiré sa casquette et la tenait de la main gauche. Il était très rouge, peut-être parce qu'il avait couru, peut-être parce que cela l'intimidait de demander quelque chose à ma mère.

Mon petit frère s'était mis à rire en le voyant sautiller, et quand Duclos arriva près de nous, il lui tendit les bras. Le pauvre boiteux rougit encore plus; il était content de voir mon petit frère lui tendre les bras en souriant, et il était vexé de ne pas pouvoir le prendre, parce qu'il avait les deux mains embarrassées, vu qu'il tenait sa casquette dans l'une, et son bâton dans l'autre.

Il sourit à mon petit frère, et, faisant vivement passer sa casquette de sa main gauche dans sa main droite, il prit la menotte potelée que l'autre lui tendait, et y déposa à la file au moins, oh! oui, au moins une douzaine de baisers.

Ma mère souriait sans rien dire, et moi je souriais aussi. Quand Duclos releva la tête, ma mère lui dit :

— Tu avais quelque chose à me demander?

— Oui, Madame.

— Qu'est-ce que c'est?

— Si vous vouliez, Madame... reprit-il en hésitant.

— Si je voulais quoi?

— En allant à l'école... j'entrerais dans la boutique... Mme Chapel me donnerait des nouvelles de maman... et elle lui ferait dire que... que je pense tout le temps à elle.

XVII

Mme Chapel était la femme d'un employé de l'octroi, qui était très liée avec Mme Duclos. Comme elle venait souvent la voir, pour causer avec elle, dans sa boutique, elle était à peu près au courant de la vente. Elle avait offert de s'occuper du bureau de tabac et de la papeterie tout le temps que Mme Duclos serait malade.

— Écoute, dit ma mère à Duclos, comme il n'y a aucun danger à aller dans la boutique, je te permets d'y aller; mais il faut que tu me promettes quelque chose.

Duclos la regarda sans rien dire.

— Tu ne voudrais pas apporter ici le germe de la maladie?

— Oh! Madame, dit Duclos, en regardant ma mère avec des yeux suppliants.

— Je vois avec plaisir, reprit ma mère, que tu n'oublies pas ta maman, que tu l'aimes, et que le temps te dure loin d'elle; mais promets-moi que tu n'iras pas au delà du magasin, que tu ne chercheras pas à la voir.

— Madame, je vous le promets, répondit Duclos, d'un ton si sérieux que ma mère compta sur sa promesse.

— Je suis tranquille, lui dit-elle. Et elle se retourna à moitié, comme pour rentrer dans la maison. Mais elle se ravisa. Alors, se penchant vers lui, elle lui tendit mon petit frère, qu'il embrassa sur les deux joues. Je l'embrassai aussi, et après cela, Duclos et moi nous nous regardâmes en riant.

— Je crois qu'il n'est pas loin de l'heure, et que vous ferez bien de partir, pour n'être pas en retard.

Voilà ce que nous dit ma mère avant de rentrer.

C'était bien simple, ce qu'elle disait là; mais ses paroles me causèrent un embarras cruel, parce qu'elles me rappelaient tout d'un coup quelque chose que j'avais oublié.

XVIII

Ce quelque chose que j'avais oublié, je vais vous le dire. Tout ce que j'avais vu et entendu, depuis que Duclos était chez nous, avait presque complètement changé mes idées sur son compte. Je sentais très bien que nous nous étions trompés, mes camarades et moi, en croyant et en disant qu'il était pétri de méchanceté et de sournoiserie.

Mais si, moi, j'avais changé d'idée, mes camarades pensaient toujours la même chose, et j'avais honte, oui, j'avais honte de me montrer dans la rue avec lui, et d'arriver à l'école en même temps que lui!

Quand nous sortîmes ensemble, je ne pus m'empêcher de jeter un regard d'inquiétude sur les deux bouts de la rue, pour voir si je n'apercevrais pas quelques-uns de nos camarades.

Je crois que Duclos comprit ce que signifiait ce regard d'inquiétude, car il me dit:

— Tu feras mieux de prendre les devants; je marche moins vite que toi, et je te retarderais.

— C'est cela! lui dis-je avec empressement; et puis, d'ailleurs, tu dois t'arrêter en route.

— Oui, oui, me répondit-il. Mais, il avait en disant cela un air un peu triste et un peu mortifié. Peut-être, au fond, n'était-il ni mortifié ni triste, et peut-être ma conscience seule me reprochait-elle de rougir de lui et de le laisser en arrière.

Quoi qu'il en soit, je détalai vivement; mais le bruit de sa béquille et de ses pas inégaux me poursuivait comme un remords.

Quand j'eus tourné le coin de la rue Renvoizé, je marchai moins vite, et je me dis, en regardant les bocaux du pharmacien, pour me donner une contenance : — Ce n'est tout de même pas joli, ce que je fais en ce moment. Puisque je sais que c'est un bon garçon, je ne devrais pas le laisser comme cela en arrière. Je suis sûr qu'il a du chagrin, et maman ne serait pas contente de moi si elle savait que je lui fais du chagrin. C'est pour m'excuser qu'il dit qu'il ne marche pas assez vite. Je l'ai vu marcher et courir au jardin; il marche et il court aussi vite que moi. Si j'étais un bon garçon, ce qui s'appelle un bon garçon, je l'attendrais, et je lui tiendrais compagnie.

XIX

En ce moment, l'apprenti du pharmacien, me voyant arrêté devant la pharmacie, s'approcha de la devanture, en dedans, et se mit à me faire des grimaces et à me tirer la langue, entre les bocaux.

Je me sauvai bien vite; mais je n'allai pas plus loin que le débit de tabac. Là, je me dis : — Eh bien, non! je ne me sauverai pas plus loin; je l'attendrai ici, et nous nous en irons ensemble, et tant pis pour ceux qui ne seront pas contents.

Je restai sur le trottoir, occupé soi-disant à regarder les images d'Épinal. Ma première idée avait été d'entrer dans la boutique, pour attendre Duclos; mais au moment de tourner le bouton de la porte, je m'arrêtai effrayé.

Quand on entre dans un débit de tabac, c'est presque comme si on fumait; et mes parents avaient horreur des enfants qui fument. Je continuai donc à regarder les images d'Épinal.

Duclos arriva presque sur mes talons. Il parut surpris de me voir planté là, sur le trottoir.

— Je t'attends, lui dis-je, nous irons jusqu'à l'école ensemble.

Il rougit de plaisir et me dit :

— Je ne serai pas longtemps!

Il entra vivement, et je restai sur le trottoir, tournant le dos à la boutique, pour n'avoir pas l'air d'un curieux; car j'aurais eu l'air d'un curieux si j'avais collé mon nez contre les vitres, pour voir ce qui se passait entre Duclos et Mme Chapel.

Comme je poussais un caillou avec le bout de mon pied, pour tuer le temps et me donner une contenance, je vis de loin Jousse qui marchait au petit pas, le nez dans son livre, pour repasser une dernière fois sa leçon.

— Qu'est-ce que je vais lui dire? me demandai-je avec embarras.

— Tiens, te voilà! s'écria-t-il quand il leva le nez de dessus son livre, en arrivant tout près de moi.

— Comme tu vois, lui répondis-je en ricanant, pour cacher mon embarras.

— Tu n'es pas venu jouer à la toupie?

— Non, je n'ai pas pu.

— Et qu'est-ce que tu fais là?

— J'attends Duclos...

Il me regarda d'un air surpris.

— Eh bien, oui! dis-je, j'attends Duclos. Il vient d'entrer pour avoir des nouvelles de sa mère, qui est très malade; maman l'a pris chez nous jusqu'à

ce que sa mère aille mieux, et alors... je l'attends.

Jousse était très bon enfant. S'il n'avait jamais parlé à Duclos, c'est que Duclos ne lui avait jamais adressé la parole. Il trouva ce que je lui disais tout naturel, et même il me dit :

— Je vais l'attendre avec toi.

— C'est cela.

Comme nous n'avions plus rien à nous dire pour le moment, il se remit à repasser la leçon, et moi, je pensais à part moi : — J'aime autant que Jousse soit avec nous, cela sera moins embarrassant.

XX

La porte du débit de tabac s'ouvrit; Duclos parut sur le seuil, accompagné par Mme Chatel, qui l'embrassa, en disant : — Sois tranquille, sois tranquille, mon petit, ta commission sera faite, et bien faite. Ta mère sera bientôt guérie, et en attendant elle sera joliment contente de savoir que tu penses à elle tout le temps, et puis...

Elle s'interrompit en nous voyant, et referma la porte sur Duclos.

Je crus que Duclos ne nous avait pas aperçus, car il passa rapidement devant nous et traversa la rue. Arrivé sur l'autre trottoir, il se retourna, leva la tête et regarda en l'air. Pauvre garçon! ne pouvant voir sa mère, il regardait du moins la fenêtre de la chambre où elle était couchée.

Je compris cela tout de suite, et je le dis à Jousse qui me répondit par un signe de tête.

Lorsque Duclos abaissa les yeux, et qu'il nous vit tous les deux près de lui (car nous avions traversé la rue), il me sourit, et prit un air un peu embarrassé en voyant Jousse avec moi.

— C'est Jousse, lui dis-je.

— Oh! je le connais bien, me répondit-il, quoique je ne lui aie jamais parlé.

— C'est un très bon camarade.

Il sourit à Jousse, et Jousse lui sourit; et nous nous dirigeâmes du côté de l'école, Duclos entre nous deux.

Nous marchions sans rien dire : Jousse n'était pas bavard, Duclos pensait à sa mère, et moi je n'aurais pas osé dire à qui je pensais. Je me disais tout le temps :

— Pourvu que nous ne rencontrions pas Niquel, qui est si moqueur, ou Rupert, qui est si méchant et si grossier, ou encore deux ou trois autres grands dont je me défiais. Je ne pouvais pas dire cela tout haut; j'avais déjà assez grand'honte de le penser.

XXI

L'Auzonne ne traverse pas la Blanchaie en ligne droite, elle dessine comme une espèce de grande S. Après avoir quitté le quai des Tilleuls où demeuraient mes parents, et traversé deux ou trois petites rues, nous nous retrouvâmes sur un autre quai, le quai des Cordeliers.

— Oh! m'écriai-je tout à coup.

Je m'arrêtai, le cœur tout tremblant, et mes deux camarades, s'arrêtant aussi, me regardèrent avec surprise.

— Voyez donc, là bas! leur dis-je en étendant le bras du côté du Petit-Pont.

Le parapet du Petit-Pont, celui qui nous faisait face, était, d'un bout à l'autre, bordé d'écoliers et d'externes du collège, qui, les deux bras appuyés sur la pierre, regardaient de notre côté.

— Ils nous attendent... ils nous guettent! repris-je aussitôt, pour répondre aux regards de surprise de mes deux compagnons.

— Quand ils nous attendraient, dit Jousse tranquillement, où serait le mal?

Je le regardai avec admiration. Comment pouvait-il être si calme et si brave en présence d'un pareil danger?

— Ce n'est pas nous qu'ils guettent, dit Duclos en souriant. Ils sont là parce que le père Guittard va faire baigner son chien!

En effet, la ligne noire se rompit vers le milieu du parapet, au-dessus de la grande arche. Un homme en bras de chemise parut, tenant par la peau du cou un caniche blanc qui se laissait faire sans se débattre.

Toutes les têtes s'avancèrent au-dessus de l'eau. Le père Guittard allongea le bras, et lâcha le caniche. J'eus à peine le temps de le voir tomber. Au moment où le caniche plongea dans l'eau, l'eau jaillit de tous côtés, et de grands cercles qui se formaient à la surface allèrent se briser un à un contre les piles du pont et contre le bord. L'image du pont, avec tous ceux qui étaient dessus, flotta par grands morceaux à la surface de la rivière.

La tête du caniche reparut; ses pattes de devant battirent l'eau. Quand il fut revenu de sa première surprise, il se mit à nager en suivant le fil de l'eau, et s'engagea sous la grande arche.

Alors, tous les curieux se précipitèrent vers l'autre parapet, pour voir passer le chien. Ensuite toute la bande, le père Guittard en tête, descendit le quai en nous tournant le dos. Ils allaient voir aborder le caniche à l'abreuvoir des Cordeliers.

Le père Guittard, qui était très fier de son caniche, choisissait volontiers, pour lui faire prendre son bain, le moment où les élèves du collège et de l'école s'en vont à la classe de deux heures. Je m'étais souvent arrêté pour assister à ce spectacle; mais la peur, ce jour-là, m'avait troublé les idées et brouillé la mémoire.

A suivre. J. GIRARDIN.

LE TEKFOUR-SERAÏ.

Il y avait autrefois à Constantinople, à l'angle nord-ouest de cette ville et dans le quartier des Blaquernes, un palais connu sous le nom de palais de l'Hebdomon, dont un des bâtiments, le *Tekfour-Seraï* (1), se voit encore sur les anciennes mu-

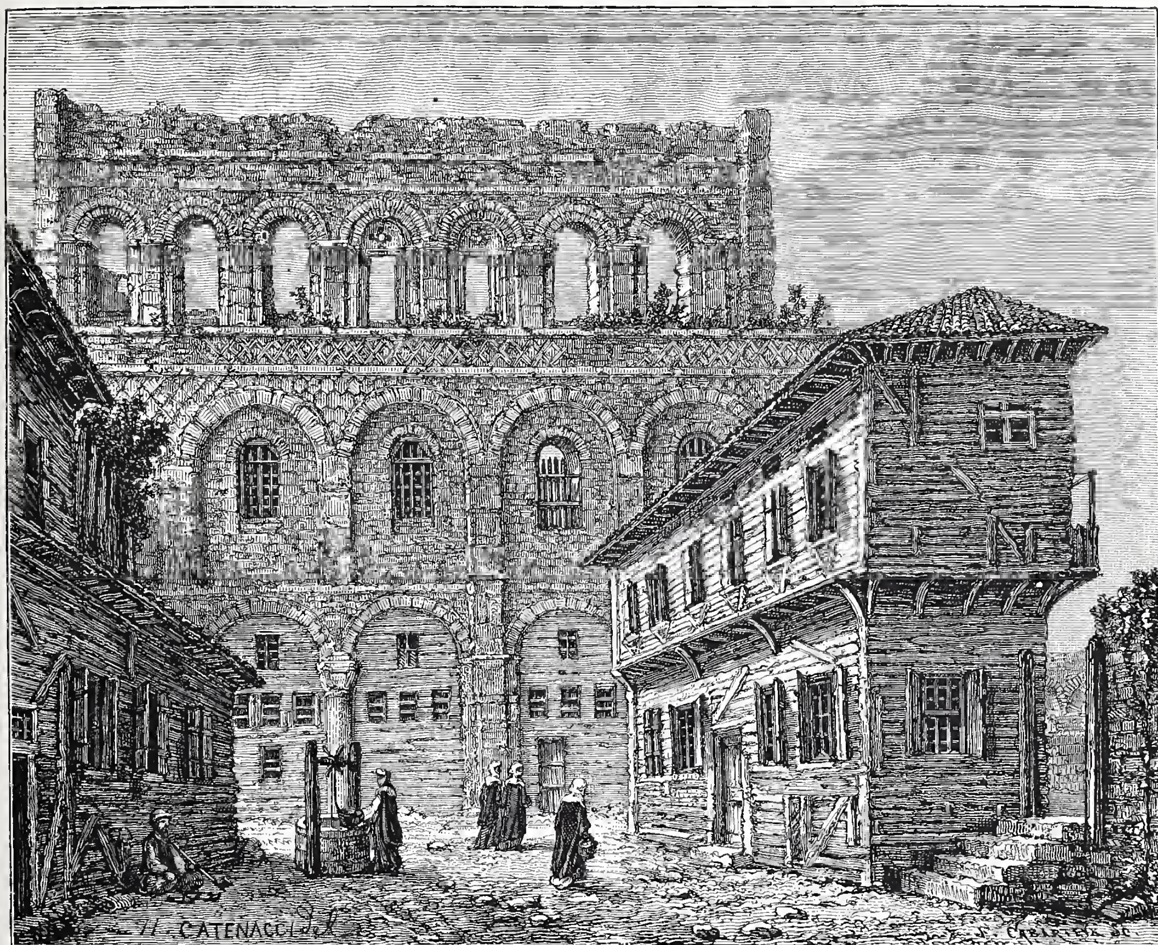
(1) Palais du Fils du ciel.

railles, entre Eïri-Kapoussi et la porte d'Andrinople.

Les Grecs donnent ordinairement à cet édifice la dénomination de *Palais de Constantin.* Gylli et Ducange le considèrent, en effet, comme une partie du palais que Constantin le Grand fonda à l'Hebdomon en dehors des murs, et qui, agrandi par divers empereurs, figure souvent dans les récits byzantins sous la qualification de *Magnaura.*

L'édifice actuel aurait été l'un des tricliniums de la *Magnaura.*

Le Tekfour-Seraï est rectangulaire. Il a trois étages et se trouve, dit M. de Salzenberg, tellement enclavé entre le double mur d'enceinte de la ville, que les deux étages inférieurs sont compris dans l'intervalle qui sépare les deux fortifications, lequel est large de 17 mètres, tandis que le troisième étage les domine de haut et appuie ses deux pignons



Le Tekfour-Seraï, à Constantinople. — Dessin d'après le monument, par Hercule Catenacci [1].

sur les murs intérieur et extérieur de la ville.

L'étage inférieur se compose d'une salle voûtée de 17 mètres de longueur, soutenue par une double rangée de colonnes et s'ouvrant au nord par quatre arceaux. Ces arceaux sont portés à leur milieu par un pilastre carré, et de chaque côté par une paire de colonnes accouplées. Les côtés du sud, de l'est et de l'ouest sont hermétiquement fermés. Les voûtes sont faites de blocs de marbre et la clef de voûte est ornée d'une armoirie.

Le second étage est dans un fort mauvais état. Ses fenêtres s'ouvrent au nord et répondent, tant par leur nombre que par leurs cintres, aux arcades inférieures.

Le troisième étage formait jadis une salle longue de 23 mètres, haute de 7 et large de 10. Le plafond, le toit, le dallage, n'existent plus aujourd'hui, les pignons et le mur d'enceinte sont seuls bien conservés. Cette salle offrait des baies sur ses

[1] L'excellent artiste Hercule Catenacci, dont nous regrettons la perte récente, était né en Italie, à Ferrare, où il avait acquis une solide instruction en suivant les cours du collège; puis, obéissant à une vocation bien déterminée, il avait étudié l'art dans cette ville et successivement à Bologne et à Rome. Après les événements de 1831, il avait voyagé en Grèce, en Asie, et s'était arrêté longtemps à Constantinople où il avait professé, dans l'École militaire, la topographie et l'architecture. Ce fut en 1845 qu'il vint fixer son séjour à Paris, et il se fit naturaliser Français. Les éditeurs ne tardèrent pas à reconnaître tout ce qu'il y avait de rare mérite et de distinction dans ses dessins sur bois. La liste des ouvrages importants auxquels son talent s'est associé pendant le reste de sa vie est très considérable; nous ne pouvons en citer ici que quelques-uns : — *la Touraine*, le *Livre d'Heures*, le *Livre de Mariage*, de la maison Mame; — le Virgile, l'Horace, le Racine, de la maison Didot; — les pages principales de la *Bulla ineffabilis*, ouvrage unique conservé à la Bibliothèque vaticane. — On trouvera dans nos Tables l'indication des nombreux

quatre faces, et à l'est, au-dessus du mur intérieur de la ville, régnait un balcon s'appuyant sur des arceaux et des pierres en saillie. De ce balcon, on domine la Corne d'Or.

M. de Salzenberg croit que la salle inférieure était une écurie d'éléphants, que le premier étage servait de logement au gardien, et que l'étage supérieur formait une pièce d'apparat. Certains érudits voient au contraire dans cet étage supérieur un belvédère d'observation.

Ajoutons, en terminant, que le *Tekfour-Seraï* est en briques alternant, sur les faces supérieures, avec des bandes de marbre jaune clair et des dessins. Les lignes de couronnement, les encadrements, les chapiteaux, les colonnes, sont aussi de marbre, mais un certain nombre de matériaux d'origine diverse ont été rapportés çà et là.

SE SOUVENIR.

Voy. p. 53, 75, 93, 114, 149, 157, 178 et 222.

XX

Les années cependant avaient passé; les cheveux *châtain clair* commençaient à se mélanger d'un peu de blanc. Le temps approchait où monsieur le pisciculteur, renonçant à ses ruisseaux, à ses réservoirs, à ses étangs, à ses sources limpides, reviendrait à la ville.

Le pisciculteur n'avait pas vieilli seul, les poètes, les artistes et artisans, ses voisins et amis, commençaient, eux aussi, de sentir que le temps marche vite. Les poètes en exprimaient le regret dans leurs rimes. Le vitrier, François Leblanc, devenu en prose le très sérieux historien et l'un des administrateurs de sa commune, essayait quelquefois encore de revenir aux chansons. S'il n'y mettait pas un grand éclat poétique, il y conservait du moins la bonne foi et la simplicité. Ne lui demandez pas aujourd'hui de vous redire ses couplets de ce temps lointain, il les a tous oubliés; mais la mémoire plus fidèle des amis en a retenu quelques-uns; quant à moi, je l'avoue, j'aime à me rappeler les suivants :

J'ai chanté, dès ma tendre enfance,
Le timide et mince ruisseau
Que nous voyons à sa naissance
Serpenter le long du coteau.
Pour nous fuir, ondes infidèles,
Pourquoi chercher des alentours?
Le Temps emporte sur ses ailes
La poésie et les beaux jours.

Quelquefois le nom de la France
Inspira mes modestes chants.
Du peuple observant la souffrance,
Je l'ai dépeinte en vers touchants.
. . . .

Ah! cher monsieur Charton, combien il s'en est fait de chansons, d'épîtres rimées, de poésies drôles et gaies et quelquefois attendries, sur les bords de la chère *Clairette,*

Le timide et mince ruisseau.

Il y avait sept ou huit ans déjà que nous l'avions quittée, la douce rivière, lorsque je reçus, à Rouen, du *Facteur rural*, un petit chant tout empreint de mélancolie :

Cher Noel, l'automne de l'âge
A déjà blanchi vos cheveux.
. . . .
. . . .
Au Tot, dans des ruisseaux limpides,
Vous avez miré vos vingt ans.
. . . .

Là s'écoula votre jeunesse
Entre l'étude et les amis;
Votre juvénile sagesse
Appelait les chants et les ris.
De l'amitié c'était l'asile;
Artistes, poètes, savants,
Près de vous venaient à la file
Chanter les charmes du printemps.

Moi, pauvret à tête chenue,
Je me glissai dans vos bosquets;
J'apportai, pour ma bienvenue,
Une chanson de trois couplets.
. . . .

Qui n'eût aimé, cher Monsieur, à faire partie de notre nichée poétique? C'était comme une académie rustique, dont les réunions amicales avaient lieu tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, quelquefois dans les prairies et dans les bois, où nous allions au printemps cueillir des morilles, des fleurs en été, des noisettes en automne. Je me rappelle ce début d'une mienne épître au *Facteur rural :*

Venez, vieux Facteur, nous dirons
Ensemble cent et cent sornettes;
Nous chanterons vos chansonnettes.
. . . .

Le docteur, lui aussi, nous faisait ses invitations en vers, et j'ai pensé quelquefois à faire un gracieux et réjouissant volume de ces invitations du docteur et de ses chansons si françaises... Il nous avait donné à tous des surnoms empruntés pour la plupart au monde des bêtes, et s'était ainsi composé une ménagerie poétique. Nous avions dans cette ménagerie le Hibou (c'était lui-même), le Loup, le Bombyx, la Perdrix, le Mauviard, le Colibri (*c'est moi-même, Monsieur, sans nulle vanité*). L'aimable docteur, en des couplets badins, a décrit la Ménagerie :

Vous y verrez un hibou,
Un bombyx avec un loup,
Puis encore une autre bête,
Turlurette,

dessins de monuments que nous avons dus à son crayon si fin et si consciencieux; nos lecteurs ont eu souvent l'occasion d'en apprécier la valeur. Il a laissé à sa famille une collection précieuse de dessins et de peintures où l'on remarque surtout des motifs de décoration qui sans doute seront publiés.

Turlurette,
Qui chante et caquette.

La piscieulture, je ne sais comment, nous avait mis tous en verve poétique. Les vers s'échangeaient, s'entre-croisaient rapides, légers, joyeux. Le plus fort d'entre nous, le plus élégant, le plus applaudi, le docte oiseau de Minerve, le Hibou, aimait à peindre en ses *versiculets* l'ermitage du Tot :

Là, sur le bord d'une rivière
Qui fuit sous l'herbe à petit bruit,
Vous trouverez le doux abri
Qu'avec sa bonne et sainte mère
Habite mon beau Colibri.

Et M. le Colibri, de son côté, lançait vers Rouen ses chansons printanières :

Ce beau ciel qui nous éclaire,
Docteur aimable et chéri,
Rend à votre Colibri
Sa voix joyeuse et légère.
Babillant, cabriolant,
Brillant, riant, sautillant,
Le voyez-vous apparaître
Dans un rayon du matin?
Heureux à votre fenêtre
. . . .

Il ne partait du Tot, en ces temps fortunés, que lettres en vers. Mme Stéphanie Geoffroy-Saint-Hilaire envoyait-elle du Muséum aux bords de la Clairette un rameau du lierre planté par J.-J. Rousseau, vite elle avait pour remerciement :

Du lierre planté par Rousseau
Quand vous détachez un rameau
D'une main aimable et légère,
Et quand au pauvre solitaire
Vous envoyez avec bonté
Ce trésor par vous rapporté
D'un calme et doux pèlerinage,
Pour vous tracer éloquemment
Au fond de mon humble village
Un aimable remercîment,
Que ne puis-je tant seulement,
Par les soins d'un dieu tutélaire,
Hélas! pour un petit moment,
Avoir la plume de Voltaire!

Mme Blanchecotte lui adressait-elle son volume de poésie : *Rêves et réalités,* courrier par courrier, elle avait cette réponse rimée :

Je grelottais dans ma chaumière,
La neige tombait à grands flots;
Du nord la brise meurtrière
Ébranlait les châssis mal clos.
Las! me disais-je, adieu verdure!
Adieu parfums, adieu chansons!
Quand soudain, narguant la froidure,
Narguant neige, froid et glaçons,
Voix douce, voix plaintive et tendre,
A ma porte se fait entendre;
J'ouvre : — O noble oiseau, d'où viens-tu?
— Ami, le ciel est ma patrie,
Ici-bas je suis descendu
Calmer toute âme endolorie.
— Tendre oiseau, sois le bienvenu!

Ch. Alexandre, que peut-être depuis vous avez connu député de Saône-et-Loire, faisait hommage à l'ermite du Tot de son volume en vers, *les Espérances,* et l'ermite, sans perdre un instant :

Ami, du fond de mes forêts,
En langue des dieux je voudrais
Vous chanter ma reconnaissance
Pour le doux rayon d'*espérance*
Que votre muse en mon logis
Vient, pour dissiper mes ennuis,
Offrir au pauvre solitaire.
Mais, j'en conviendrai sans mystère,
Je m'abstiens de chants prudemment,
Et j'ai mes raisons; car vraiment
On sent trop ce que pourrait être
Un chanteur qui n'a pour tout maître
Et n'entend de musiciens
Que de pauvres batraciens
Qui font chorus sous sa fenêtre.

Je demande pardon, cher maître, à vous et à vos lecteurs, de cette exhibition de bagatelles un peu vieillies; mais si vous saviez quelle sobriété, quelle discrétion je mets à reproduire ces réminiscences poétiques, vous auriez indulgence. Je pourrais, en effet, bourrer de ces citations tout un volume du *Magasin,* et je n'en emplis qu'une page.

Était-il possible autrement qu'en vous en mettant sous les yeux quelques spécimens, de vous donner une idée de l'élan poétique de notre petit groupe provincial et rustique?

Et puis, dites, Monsieur, a-t-on jamais parlé d'un plus singulier village que ce village du Tot, avec ses chers alentours? et voyez si le futur critique, Jules Levallois, n'avait pas raison de dire

Que Montcauvaire est le Parnasse.

Or, le sentier enchanteur qui du Tot grimpe et serpente vers le Montcauvaire sur le plus gracieux des coteaux, partait de notre *blanc pavillon,* comme dit encore Levallois dans une autre poésie.

Persuadez-vous, maître et ami, qu'en ce tableau très vrai et très simple je n'ai d'autre but que de vous faire connaître et bien apprécier l'âme des campagnes. Eh! quoi de plus naturel que d'y retrouver en germe l'esprit de la France en toutes ses tendances!

A suivre. EUGÈNE NOEL.

LES MONTRES-BIJOUX.

Caron de Beaumarchais, dont le père fut un des plus habiles horlogers de Paris, est, dit-on, le premier qui ait imaginé de construire des montres de dimensions assez petites pour être dissimulées dans des bijoux. Il était alors horloger du roi, titre qu'il obtint en 1755, grâce à la notoriété que lui donnèrent l'invention d'un nouvel échappement pour les montres et surtout l'événement dont cette invention fut la cause. On raconte, en effet, que le célèbre horloger Lepaute, auquel

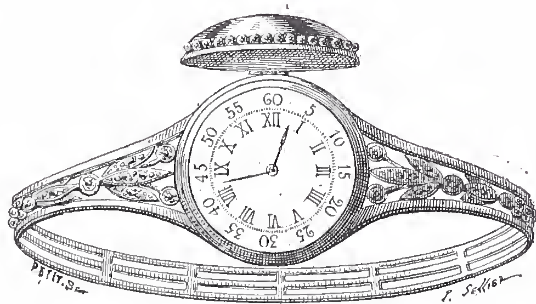
Beaumarchais avait parlé de son perfectionnement, essaya de se l'approprier, espérant avoir raison d'un adolescent obscur [1]. Mais celui-ci, loin de se laisser intimider, intenta un procès à Lepaute et obtint gain de cause devant l'Académie des sciences.

Les montres-bijoux, imaginées par Beaumarchais, ne différaient des montres ordinaires que par la petitesse de leurs rouages. Il était donc possible à tout horloger habile d'en exécuter de semblables, à la condition qu'il fût doué d'une grande patience. Le premier bijou de ce genre qu'ait fait Beaumarchais fut une bague dont le chaton renfermait une très petite montre entourée de brillants, et qu'il offrit à la marquise de Pompadour.

Bien que très originale, la mode de ces montres ne commença à se répandre que le jour où l'on découvrit le moyen de donner à leurs organes, adroitement dissimulés, des dimensions telles qu'il fût possible de les faire fonctionner régulièrement. Jusque-là ces montres se dérangeaient sans cesse et n'étaient, à vrai dire, que de simples objets de curiosité. Pour en rendre l'usage pratique, un horloger de la fin du dix-huitième siècle imagina de donner à la cuvette de chaque montre la forme même du bijou qui devait la contenir, et d'accroître ainsi les dimensions de ses rouages.

Les montres microscopiques que l'on fabriquait sous le règne de Louis XVI étaient loin d'avoir la précision et l'élégance qu'elles ont aujourd'hui. M. G. Sandoz s'est particulièrement attaché à en perfectionner la fabrication. L'idée de faire de ces bijoux de véritables œuvres d'art lui a été suggérée par une croix dans laquelle est une montre dont le cadran se trouve au point d'entre-croisement des bras. Cette croix, qui a appartenu à la supérieure d'un couvent, date de la fin du règne de Louis XVI; elle a une certaine valeur artistique, mais elle est d'assez grande dimension et laisse à désirer au point de vue du travail mécanique.

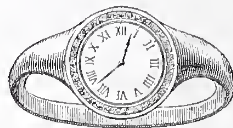
Parmi les bijoux de ce genre que l'on a eu l'obligeance de mettre à notre disposition se trouve un bracelet dont le fermoir, surmonté d'un grenat entouré de roses, contient une petite montre à



remontoir. Le cadran mesure à peine un centimètre et demi de diamètre; quant à son mécanisme, il

[1] Né à Paris le 24 janvier 1732, Caron de Beaumarchais n'avait alors que vingt ans.

est caché dans la tête du bracelet. Nous avons vu aussi un carquois, et un scarabée aux ailes ornées de diamants et de rubis, qui laissent voir, lorsqu'on les ouvre, le cadran d'un chronomètre microscopique. Mais ce qui a surtout attiré notre attention, c'est une montre-cachet dont tous les rouages sont superposés les uns aux autres et qu'on remonte en tournant simplement le porte-verre. Citons aussi une bague en diamants dans le chaton de laquelle est une montre dont le cadran n'a pas plus de



8 millimètres de diamètre; ici encore, c'est l'entourage du verre qui tient lieu de remontoir. Enfin, on nous a confié une croix dans les bras de laquelle, comme l'indique la figure ci-jointe, ont



été très adroitement dissimulés les rouages d'un mouvement d'horlogerie.

Alfred de Vaulabelle.

Influence des Idées morales.

L'intelligence se conserve toujours plus vive et plus ferme dans ceux qui ont toujours été préoccupés d'idées morales et qui les ont mises en pratique. Kant avait conservé toute la force de son esprit jusqu'à sa mort, à un âge très avancé, lui qui ne se souvenait pas d'avoir jamais menti depuis qu'il avait l'âge de raison. On dirait que l'amour du bien soutient par sa seule force cette frêle machine humaine, comme ces parfums d'Orient qui conservent tous les traits de la vie pendant des siècles aux morts qu'on retrouve en Égypte.

X. Doudan.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

TAUNAY, PEINTRE.

Voy. t. XXXIII, 1865, p. 275 et suiv.



Portrait de Taunay peint par lui-même. (Collection de M. Boitelle.)

Il est assez curieux de comparer ce portrait que Taunay a fait de lui-même avec le buste que nous avons reproduit précédemment et où cet excellent peintre est représenté avec son habit d'académicien, sa décoration, et ses traits aussi ennoblis que possible. Malgré le mérite de la sculpture (¹), cette peinture du maître, que l'on voit ici fidèlement gravée, est à beaucoup près plus intéressante. Le bon Taunay n'a pas cherché à s'y faire plus beau qu'il n'était, et il s'est montré simplement tel que l'ont connu et aimé ses contemporains, dont plusieurs vivent encore. Celui qui écrit ces lignes l'a vu très affaibli, dans l'atelier de Gros, en 1829, et considère la ressemblance comme parfaite, à la différence de l'âge près; car Taunay était alors bien près de la fin de sa vie. Sa vieillesse avait été fort éprouvée, tandis que dans sa jeunesse et son âge mûr il avait été presque toujours heureux. Il était prédestiné, en quelque sorte, à la carrière de l'art. Comme jadis beaucoup d'artistes florentins, il descendait d'une famille d'orfèvres. Son père, fils d'un joaillier et frère d'un orfèvre, était un habile chimiste émailleur. On sait comment, après avoir étudié dans les ateliers du peintre Brenet, oublié

(¹) Par M. Roubaud.

aujourd'hui, et de Casanova, il s'était fait remarquer en peu de temps, avait été admis en 1784 à titre d'agréé par l'Académie royale de peinture, et ensuite envoyé à Rome. A son retour, en 1787, il exposa au Salon huit tableaux, et huit autres en 1791. Le gouvernement lui acheta en 1793 *la Prise d'une ville,* œuvre qu'il avait exposée en même temps que des tableaux religieux dans cette année où les passions étaient si exaltées : *Abraham et les trois anges*, *Ruth et Booz*, et *Jésus au milieu des docteurs*. Il se plaisait, du reste, aux sujets les plus variés, dans tous les genres de peinture et avec un égal talent : c'est ainsi qu'en 1808 il exposa, à côté de *Giotto et Cimabue* et de *l'Impératrice en voyage*, une *Salle de billard* et *les Jarretières de la mariée.* Dans les scènes les plus familières il n'était jamais vulgaire, et l'on y sentait les facultés sérieuses du peintre d'histoire.

Ses succès avaient été nombreux et soutenus; l'amertume des critiques lui avait été épargnée. Par quelle mésaventure, ou plus probablement par l'effet de quel mirage, ou peut-être d'espérances que lui avaient fait concevoir des promesses trompeuses, s'exila-t-il de France avec sa femme et son fils pour aller au Brésil? Les biographes ne donnent à ce sujet aucun renseignement précis. Ce qu'on sait seulement, c'est qu'il fut très malheureux en ce pays lointain, et qu'il n'en rapporta aucun tableau; il semble qu'il n'y ait fait que des dessins d'arbres et de fleurs, et peut-être des esquisses de paysages. Son fils, qui s'était fait estimer à Paris comme sculpteur par un buste de Ducis et une statue en pied du général Lassalle, avait exécuté à Rio un buste de Camoens. Il mourut peu de temps après le départ de son père pour la France.

A Paris, Taunay fut accueilli par les plus vives sympathies. On s'empressa de chercher à le consoler et à lui rendre du courage en le nommant membre de l'Académie des beaux-arts à l'Institut; mais, accablé par la douleur encore plus que par l'âge, il mourut à soixante-quinze ans, rue de Vaugirard, le 20 mars 1830.

Pendant ses derniers mois, a dit un de ses confrères de l'Institut, « les soins les plus touchants lui furent prodigués, on l'entoura de tout ce que l'être qui décline et s'affaiblit a besoin d'amour et de dévouement pour se soutenir et briller encore par intervalles avant de s'éteindre; c'est ainsi qu'au milieu de douces illusions et de consolantes réalités, il est arrivé par une pente insensible au pénible passage de cette vie à une existence éternelle. » [1]

On conserve au Musée du Louvre cinq tableaux de Taunay : — Extérieur d'un hôpital militaire provisoire en Italie; — Prise d'une ville (1800); — Pierre l'Ermite prêchant la première croisade; — une Prédication de saint Jean; — le portrait d'une vieille femme.

Dans les galeries de Versailles, on a de lui : — l'Attaque d'un château (13 avril 1796); — Bonaparte recevant l'épée d'un général autrichien (1797); — le Combat de Nazareth (avril 1799); — l'Armée française descendant le mont Saint-Bernard (20 mars 1800); — le Combat d'Ebersberg (3 mai 1800); — l'Armée française dans les défilés du Guadarrama [1]; — un portrait de Van Spaendonk; — etc.

Le Musée de Lille possède une peinture de Boilly représentant Taunay, à l'âge de quarante-cinq ans, en habit marron et en cravate blanche.

Éd. Ch.

(1) *Funérailles de M. le chevalier Taunay (Nicolas-Antoine).* — Discours de M. Castellan, membre de l'Académie royale des beaux-arts. Nous avons cité, t. XXXIII, 1865, p. 277, d'autres passages de ce discours, qui fut lu devant la tombe par l'illustre Gros.

(1) Nous avons reproduit ce tableau, d'après un dessin de Janet Lange (1865, p. 277).

RA-TA-CLOS.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 174, 194, 218 et 234.

XXII

Quand nous atteignîmes le Petit-Pont, il n'y avait plus personne dessus, sauf deux ou trois gamins de la petite division, que la crainte d'être en retard avait empêchés de suivre les autres (car l'abreuvoir des Cordeliers est encore assez loin du Petit-Pont), ou bien à qui leurs mamans avaient défendu d'aller au bord de l'eau.

Ceux-là, je ne les craignais pas, et d'ailleurs ils nous tournaient le dos, tout occupés à regarder barboter le caniche.

Comme nous arrivions au coin de la ruelle des Chapeliers, nous nous trouvâmes nez à nez avec Niquel.

Un frisson me courut dans le dos. Niquel nous regarda en face; mais au lieu de se moquer de nous, il nous fit un petit signe de tête, et passa sans s'arrêter.

Je suppose que s'il ne nous dit rien de désagréable, c'est parce qu'il savait que la mère de Duclos était malade. C'était certainement un singe pour la malfaisance, et il était terrible pour donner à ses camarades des surnoms qui leur restaient: mais je m'aperçus à diverses reprises, cette fois-là entre autres, qu'il avait du cœur, et que s'il était malin, il n'était pas méchant. Ce n'était pas lui qui avait donné à Duclos le surnom de Ra-ta-clos.

J'étais si content de la conduite de Niquel, que je repris tout à fait courage.

La ruelle des Chapeliers débouche sur la place du Palan, où est l'école.

La place était à peu près déserte. Les trois Robin jouaient à la tapette, le long du mur de l'école. Milon d'un côté, Rupert de l'autre, les regardaient jouer. Oh! pourquoi celui-là n'était-il pas là-bas, à l'abreuvoir des Cordeliers?

Il nous aperçut le premier. Après avoir fait en-

tendre un sifflement aigu pour exprimer sa surprise, il s'écria de sa voix moqueuse et traînante :

— Hé! les autres! voilà du nouveau! Ra-ta-clos entre deux gendarmes!

XXIII

Les Robin interrompirent leur partie. Alors Rupert, après avoir regardé de tous les côtés pour s'assurer que le capitaine Turquet n'était pas en embuscade quelque part avec sa canne, se sépara du petit groupe, et fit quelques pas de notre côté, en boitant.

Paul Milon lui dit vivement quelques mots que nous n'entendîmes pas.

Rupert se retourna de son côté, et lui répondit : « De quoi te mêles-tu? » Ces paroles-là, nous les entendîmes distinctement, car Rupert avait l'habitude de crier au lieu de parler.

Alors, il se remit à boiter pour singer Duclos. Cette fois, celui des Robin que l'on appelait Robin l'Enragé se précipita vers lui, et lui dit :

— Rupert, tu es un sans-cœur; un pas de plus, et je te casse la figure d'un coup de poing.

Rupert devint tout rouge, puis tout pâle, ensuite il haussa les épaules, en disant à Robin l'Enragé qu'il se moquait de lui et de son poing, mais il ne se risqua pas à continuer sa plaisanterie. En ce moment, la cloche commença à sonner, et la ruelle des Chapeliers retentit d'un grand bruit de sabots et de souliers ferrés. C'était la bande du Petit-Pont qui arrivait comme une trombe.

XXIV

Comme nous défilions, à l'entrée en classe, devant M. Constant, qui se tenait toujours debout près de la porte, il posa doucement sa main sur la tête de Duclos. C'était une grande faveur, et une marque de sympathie qu'il accordait bien rarement. Je ressentis un mouvement d'impatience, et je me dis à part moi : « M. Constant a tort d'attirer l'attention sur *nous!* » Je vis, au mouvement de la tête de Duclos, qu'il levait les yeux sur M. Constant. M. Constant lui adressa un tout petit signe de tête en fermant les yeux à moitié.

J'eus honte de ce que j'avais pensé l'instant d'auparavant.

En posant sa main sur la tête de Duclos, M. Constant avait voulu lui faire comprendre qu'il prenait part à son chagrin. Duclos ne s'y était pas trompé. Aussitôt après avoir échangé un regard avec M. Constant, il avait baissé les yeux, et ses paupières étaient gonflées de larmes qu'il retenait de son mieux.

Les camarades le regardaient avec curiosité, mais sans malveillance; quelques-uns même, comme Milon, comme Niquel, comme les Robin, hochaient la tête comme pour approuver M. Contant. Et moi qui l'avais blâmé en moi-même!

Aussi, à quatre heures, j'attendis résolument Duclos, en dehors de la porte, et je me mis à causer avec lui devant tout le monde. Jousse nous rejoignit en courant, et le petit Landron nous fit la conduite.

Comme c'était un mercredi soir, et que le lendemain était un jour de congé, nous avions tout le temps de faire nos devoirs et d'apprendre nos leçons; aussi Jousse me dit :

— Il faut que nous allions essayer ma toupie!

C'est à moi qu'il parlait, mais en me parlant il regardait Duclos, pour bien lui faire voir qu'il l'invitait aussi.

Comme Landron faisait mine de rester en arrière, par discrétion, Jousse lui dit :

— Tu en es aussi.

Landron ne se fit pas prier.

XXV

La toupie de Jousse était une grosse toupie d'Allemagne, qui ronflait comme un orgue et qui faisait sauter dans toutes les directions les petits graviers de l'allée du jardin.

Quand nous fûmes fatigués d'entendre ronfler la toupie et de voir sauter les petits graviers, Jousse et moi, nous fîmes les honneurs du jardin à Duclos et à Landron, qui n'y avaient jamais mis le pied.

Landron regardait tout sans rien dire, mais on voyait tout de même à sa figure qu'il s'amusait beaucoup.

Duclos restait en contemplation devant les fleurs; il ne pouvait pas se rassasier de les regarder.

— Tu aimes les fleurs? lui demanda Jousse.

— Oui, beaucoup.

— Eh bien, viens par ici.

Nous le suivîmes jusqu'à un coin du jardin où il y avait trois ou quatre beaux rosiers d'espèces différentes.

— C'est mon jardin à moi, dit Jousse en souriant avec orgueil. Tout ce qui est dans ce carré-là m'appartient, et j'en puis faire ce que je veux.

Alors il mit la main dans la poche de son pantalon, et la retira d'un air désappointé.

— Quelqu'un de vous a-t-il un couteau? dit-il en nous regardant; je ne sais pas ce que j'ai fait du mien.

Je tirai vivement mon canif de ma poche, un gros canif à manche de corne.

— Il ne craint rien? me demanda Jousse en le prenant.

— Rien du tout, lui répondis-je en riant. Il en a vu de toutes les couleurs!

Et c'était vrai. Je m'en étais servi pendant plus de quinze jours de suite pour graver mon nom, en lettres de deux pouces, à même la table; et le chêne de cette table était dur comme du fer, surtout à l'endroit où il y avait un gros nœud.

XXVI

Jousse alla au plus beau rosier, coupa deux roses avec mon canif, enleva les épines de la tige, et mit les deux roses dans la main de Duclos, qui

commença par ouvrir de grands yeux, puis balbutia un remerciement.

Tout le reste du temps, il ne faisait que regarder les deux roses d'un air absorbé; il n'était plus du tout à ce qu'on lui disait.

Landron nous quitta à la porte pour retourner chez son père. Duclos et moi nous prîmes le chemin de la maison.

Comme nous passions devant le débit de tabac, Duclos me dit timidement, presque à voix basse :

— Va devant, je vais entrer une minute.

— Je t'attends, lui dis-je.

Au bout d'un quart de minute, il ressortit.

Je remarquai qu'il n'avait plus qu'une de ses roses. Je pensai aussitôt : « Il a donné l'autre à sa mère. » Et je fus un peu surpris qu'il en eût gardé une pour lui. Mais, après tout, puisqu'il aimait tant les fleurs !

Ma mère était au jardin quand nous rentrâmes à la maison. Elle nous sourit de loin, et quand nous fûmes près d'elle, elle demanda à Duclos des nouvelles de sa mère.

— Toujours de même, répondit-il; et il ajouta en rougissant bien fort : — Madame, s'il vous plaît, voilà une rose que l'on m'a donnée, si vous voulez bien... Et il lui tendit la rose.

Ma mère l'accepta; car elle savait bien qu'elle lui ferait plaisir en l'acceptant. Ensuite elle la regarda longtemps, la sentit, et déclara qu'elle n'avait jamais vu de sa vie une rose si belle et si parfumée.

Elle la mit ensuite dans un verre d'eau, et la conserva fraîche pendant trois ou quatre jours.

Je l'entendis, dans la soirée, dire à mon père :

— Cet enfant a des sentiments très délicats.

Ces paroles, qui se gravèrent profondément dans ma mémoire, concernaient évidemment Duclos. Il ne pouvait pas être question de moi; car, à parler franchement, si Jousse m'avait donné à moi une rose, il est probable qu'après l'avoir sentie deux ou trois fois, j'aurais soufflé dedans, pour la faire ouvrir au large. Après cela, je l'aurais déchiquetée feuille à feuille, plaçant à mesure les feuilles entre mes lèvres, et soufflant de toutes mes forces pour produire un petit cri de coq enroué.

C'est la seule idée que m'eût jusque-là inspirée une rose. Duclos m'avait appris, sans y songer, qu'on en peut faire un meilleur usage.

XXVII

Après avoir méprisé profondément le pauvre Ra-ta-clos, voilà que je commençais à l'admirer malgré moi.

C'est un bon sentiment, à tous égards, que l'admiration; c'est surtout un sentiment que l'on ne peut guère renfermer en soi-même; il faut absolument que l'on parle aux autres de l'objet de son admiration. Je parle de Duclos à tout le monde.

Au bout de deux jours, j'en vins à me dire que ma mère avait eu une bien bonne idée de le recueillir à la maison; car il nous faisait honneur.

J'étais fier comme Artaban, lorsque les camarades me demandaient :

— Est-ce que c'est vrai qu'il sait faire des carrosses avec des vieilles cartes!

— Oui, c'est vrai, répondais-je avec orgueil, et il sait faire encore bien d'autres choses dont on ne se doutait pas.

Ces choses, je les énumérais par le menu, avec complaisance, comme un inventeur qui parle de son invention.

On commença par regarder Duclos avec curiosité, puis on lui parla, puis on lui fit des commandes de chariots, de sifflets et de canonnières; puis on finit par s'apercevoir que malgré son infirmité, ses cheveux rouges, sa fierté qui le rendait timide et réservé, c'était ce que l'on appelle un bon et brave garçon.

A mesure que sa mère se rétablissait, il devenait de plus en plus gai et communicatif. Aussi, un beau jour on en vint à se demander qui diable avait bien pu répandre le bruit qu'il avait l'œil méchant? Chacun regarda son voisin, comme pour le prendre à témoin que ce n'était pas lui. Il faut croire que ce bruit-là s'était répandu tout seul!

XXVIII

Quand sa mère put le reprendre, j'avoue qu'il me manqua beaucoup. Il me manqua parce que c'était un camarade très gai et surtout très inventif, on ne s'ennuyait jamais avec lui. Il me manqua aussi parce qu'une fois sorti de la maison, c'était pour ainsi dire le Duclos de tout le monde, et non plus mon Duclos à moi, dont je m'étais fait tant d'honneur auprès des autres camarades.

Dans tous les cas, c'était toujours pour moi un plaisir, et un grand plaisir, de le voir, parce qu'il me semblait que nous lui avions fait beaucoup de bien, ma mère et moi. Ma mère, oui; mais moi, hum!

Maintenant que les années ont passé sur ma tête, et que l'expérience a formé mon jugement, je vois les choses sous un tout autre aspect. Je reconnais donc que si nous avons gagné tous les deux à nous connaître, nous n'avons pas gagné dans la même proportion. Oui, mon vieux Duclos, c'est moi qui suis ton obligé.

J. Girardin.

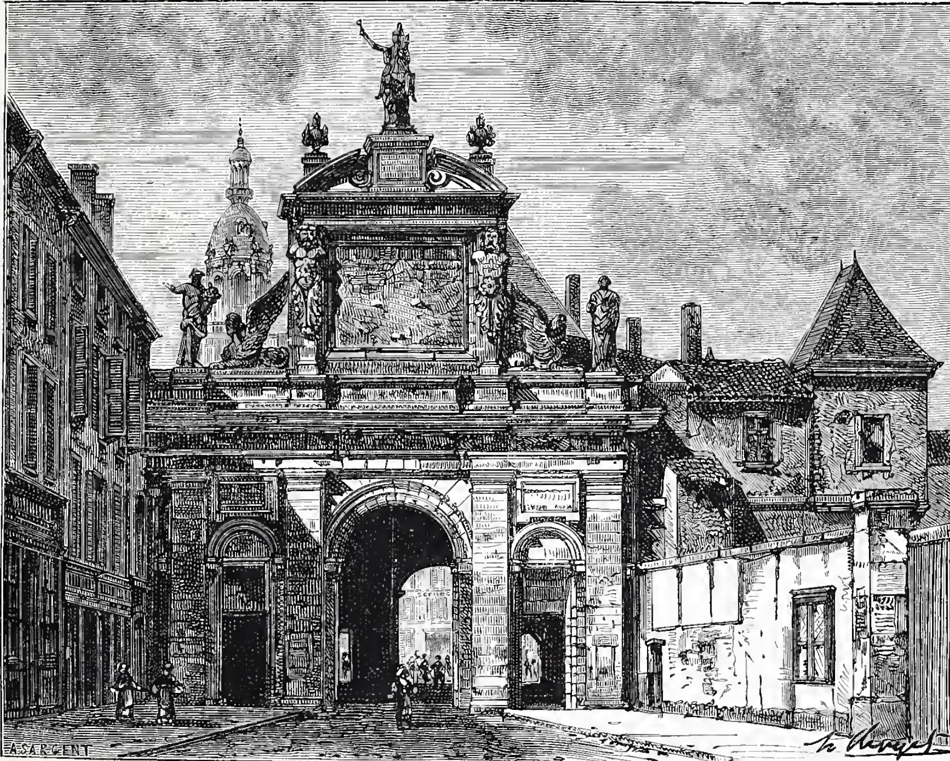


LA PORTE SAINT-GEORGES, A NANCY.

La ville de Nancy se divise en deux parties : la *ville vieille*, bâtie irrégulièrement et formée de rues qu'avec les idées modernes on pourrait trouver mal percées; et la *ville neuve*, dont les rues larges, régulières et tirées au cordeau, plaisent à ceux qui préfèrent la correction et la ligne droite. Un certain nombre des rues de la ville neuve aboutissent à des portes d'un caractère or-

nemental, bâties là où les faubourgs commencent, et qui servent en quelque sorte d'entrées à la ville proprement dite. La porte Saint-Georges, que représente notre gravure, est une de ces portes. Elle fait communiquer la place Saint-Georges avec la rue du faubourg que l'on suit pour aller à Dieuze.

On a parlé un moment de la détruire, pour laisser un libre passage à une ligne de tramways. Sans doute les questions de rapidité et de commodité des communications sont importantes à notre époque : il ne faudrait pourtant pas qu'elles eussent pour conséquence la destruction d'œuvres qui méritent le respect et peuvent servir de documents pour écrire l'histoire, ou qui intéressent l'art; on ne doit pas admettre que le présent seul est intéressant. A différentes époques on n'a que trop détruit, et heureusement l'on s'accorde assez généralement aujourd'hui dans l'opinion qu'il ne faut pas faire disparaître à moins d'absolue nécessité ce qui a une valeur réelle parmi les souvenirs du passé. Or, la porte Saint-Georges est utile à étudier. C'est un des rares exemples de l'architecture militaire de la renaissance. Les lignes générales n'en sont pas du tout désagréables. Les deux sphinx ailés, qui se font pendant, remplacent avantageusement les consoles renversées que l'on retrouve trop souvent aux façades de ce style. Les deux cariatides à gaine, qui encadrent le grand panneau supérieur, ne sont pas dépourvues de fantaisie. Le fronton curviligne et interrompu qui le couronne n'est pas inférieur à la plupart des frontons brisés et curvilignes chers aux artistes de la renaissance. La statue de saint Georges qui couronne l'édifice dans une attitude guerrière, les deux vases et les deux autres statues qui sont dans des positions symétriques, complètent les contours de l'édifice et lui donnent une silhouette décorative qui n'est pas sans mérite.



La Porte Saint-Georges, à Nancy.

Le nom de saint Georges se retrouve plusieurs fois dans l'histoire de Nancy. Dans la ville vieille il y avait jadis une église collégiale consacrée à saint Georges.

Au mois de juillet 1341, « les merciers de Nancy, » Port-Saint-Nicolas, Bozières et autres, ayant » formé une confrérie en la *révérance et remem-* » *brance* de monsieur *saint Georges*, le duc Raoul » confirma leur association. Le chef de la confrérie » recevait le titre de roi. »

Le duc Charles III voulant orner la porte que nous représentons, ce fut la statue de saint Georges qu'il y fit placer. De là vient le nom de la porte. Cette statue était l'œuvre de Drouin, sculpteur et architecte, une des gloires de Nancy.

Lorsqu'à la paix de Ryswick Louis XIV restitua au duc de Lorraine ses états, il fut stipulé dans les conventions que l'enceinte de Nancy, qui entourait la ville neuve, serait réduite à un simple mur; mais il fut aussi convenu qu'on laisserait entières trois portes : celle de Saint-Georges était une des trois. Les deux autres étaient la porte Saint-Jean, du côté de Toul, et la porte Saint-Nicolas, du côté de Lunéville.

La porte Saint-Georges, on le voit, a une valeur

artistique et historique. Elle sort donc de la banalité et mérite de survivre. L. C. C.

SE SOUVENIR.

Fin. — Voy. p. 53, 75, 93, 114, 149, 157, 178, 222 et 238.

XXI

Il m'a toujours paru intéressant de voir comment l'histoire du moindre village se rattache à l'histoire générale. Les événements de 1848 eurent une action directe et profonde sur la population de nos vallées industrielles de Monville, de Clères et de Fontaine-le-Bourg. Souvent, avec le vitrier-poète de Monville, François Leblanc, la conversation s'arrêtait sur ce point. Leblanc, esprit observateur et judicieux, avait été, en sa qualité d'adjoint au maire de Monville, très bien placé pour démêler ce que depuis on a appelé en plein tribunal, à Caen, l'*insurrection de Monville*.

A diverses reprises je l'engageai à recueillir ses souvenirs et à les consigner en un petit volume manuscrit qui plus tard, conservé dans quelque établissement public, pourrait servir à l'histoire de ce temps agité.

Leblanc se mit à l'œuvre en effet, et rédigea la curieuse histoire : *Monville en* 1848. Il la conserve dans ses archives personnelles; mais peut-être se décidera-t-il à la déposer à la bibliothèque de Rouen à côté des *Biographies normandes* du cordonnier Adrien Pasquier, après l'avoir fait transcrire par les écoliers de Monville pour la bibliothèque de cette commune.

Je fus, il y a trente ans, autorisé par l'auteur à prendre copie de plusieurs chapitres de cette histoire. J'en citerai quelques lignes.

En 1848, la situation, même à Monville, n'avait pas tardé à s'assombrir : deux habitants du pays, le médecin et un pauvre diable de colporteur, se virent accusés de tentative de soulèvement de la population. Le procès se jugeait à Caen ; François Leblanc y fut assigné comme témoin à décharge.

« Le lundi 18 décembre 1848, dit-il, nous prîmes le chemin de fer à Malaunay, à sept heures et demie, et à onze heures nous étions arrivés au Havre, où nous n'eûmes que le temps de déjeuner; le bateau à vapeur partait à midi pour la traversée de Caen.

» Je n'avais jamais vu la mer, et ce fut pour moi une grande jouissance que la vue du magnifique panorama qui se déroule autour de vous lorsqu'on part du Havre par la mer; le temps était calme, et les vagues venaient expirer mollement contre les roues du bateau, qui les broyait.....

» En quittant la mer, on remonte l'Orne pour arriver à Caen, petite rivière qui ne serait pas navigable si elle n'était canalisée; près de la mer la vallée est agreste, inculte, sauvage; on aperçoit à gauche, au sommet de la colline, le château de Banville, demeure de M. Guernon de Banville, ancien ministre et signataire des fatales ordonnances de juillet.

» Plus loin, en descendant, on voit, le long de la rivière, d'immenses carrières de pierres avec lesquelles la ville de Caen est bâtie; mais bientôt l'aspect change, on aperçoit à l'horizon de magnifiques avenues d'arbres, et les rayons du soleil couchant dorent dans les airs les flèches élancées des églises de Caen. Nous approchons des quais, et à quatre heures nous foulons le pavé de la patrie de Charlotte Corday.

» Si j'écrivais mes impressions de voyage, je vous montrerais la ville de Caen avec ses grises maisons de pierre et ses antiques monuments, tels que les églises de Saint-Pierre et Notre-Dame, l'Abbaye ; mais non..... »

Je dois m'arrêter. J'ai le regret, cher monsieur Charton que l'histoire de ces temps si peu éloignés ressemble trop à de la politique. Je n'aurais eu cependant qu'un but en vous citant des fragments du livre inédit de M. François Leblanc : vous montrer combien nos villages français, si méconnus, renferment pourtant d'esprits élevés, clairvoyants et justes.

XXII

Si vous le voulez bien, cher monsieur Charton, j'ajoute seulement quelques lignes encore à ces souvenirs, quelques lignes, et puis c'est tout.

Vous avez vu comment, à la suite des études universitaires, les circonstances avaient donné au jeune citadin, pour complément à ces études, la campagne et les paysans.

Il était né, d'ailleurs, on l'a vu, avec des dispositions à la vie sauvage. Il en devait résulter pour lui bien des lacunes.

La campagne lui fit des habitudes qui devaient, dans ses réapparitions à la ville, le rendre bizarre et quelquefois déplaisant par suite de la déplaisance qu'il y éprouvait lui-même. Et pourtant, après dix-neuf ans de séjour dans sa vallée solitaire, il devait retourner à la ville, et, chose inattendue, pour y prendre part à la rédaction d'un grand journal, auquel avaient été adressés, chaque année, les résultats donnés par la pisciculture. Mais dix-neuf années de résidence au village comme préparation au journalisme, était-ce bien ce qu'il eût fallu?

Il n'y a pas à redire ici les circonstances, fort simples d'ailleurs, qui décidèrent l'endurci paysan, le *rusticus mus,* à se refaire citadin.

Les premières années de sa collaboration au journal passèrent tout à fait inaperçues. La coopération du rédacteur rural ne s'y fit un peu remarquer qu'à partir du moment où il y put regrimper dans son arbre, c'est-à-dire y parler à son aise champs, jardins, prés et bois, sous le pseudonyme du *père Labêche*.

S'il avait pris au milieu des paysans quelques-uns de leurs préjugés contre les citadins, la réinstallation à la ville ne tarda pas de l'en corriger.

du moins en partie, tant il retrouvait là, comme autrefois, des cœurs bons et droits. Mais jamais aussi les citadins ne purent le ramener à partager leurs préventions contre le paysan. *Jacques* et *Jacqueline* lui étaient entrés au cœur pour n'en jamais sortir.

EUGÈNE NOEL.

SUR LE CORPS DE L'HOMME.

Qui ne sait aujourd'hui que si la configuration de nos personnes est à nous, à part quelques changements, pour toute la durée de notre existence, la substance de nos corps ne demeure pas même intégralement en notre possession pendant un jour? Les molécules qui constituent nos organes sont dans un flux perpétuel. Celles qui s'y rencontrent aujourd'hui appartenaient hier à d'autres tourbillons et retourneront demain au fonds commun dans lequel de nouveaux êtres viendront à leur tour puiser, comme un lac dont les rivages conservent la même figure, mais dont le contenu se renouvelle sans cesse; ou, mieux encore, comme la flamme de la lampe qui, à première vue, semble vivre d'elle-même et persévérer dans sa substance comme dans sa forme, et qui, étudiée de plus près, n'est qu'un courant continu qui nous fait illusion parce qu'il ne nous est visible que sur une partie de son trajet. Tel est le corps de l'homme. Il n'est permanent qu'en apparence. Détachez la flamme quand vous laissez la lampe, et vous pourrez enlever le corps quand vous abandonnez la terre qui le sustente. Si vous avez tant d'attachement pour la poussière qui a eu l'honneur de vous servir ici-bas que vous ne puissiez vous résoudre à la licencier pour toujours à l'heure de votre mort, que ne réclamez-vous, pour les ravir avec vous au séjour céleste, toutes les sueurs que vous avez successivement rejetées dans le cours de votre existence terrestre? tous ces matériaux vous sont essentiels au même titre que ceux qui formeront votre corps à votre dernier jour.

Le tourbillon par lequel ne cesse de se manifester notre vie est un tourbillon toujours nouveau, non pas en vertu d'un simple changement dans ses proportions, mais par suite du renouvellement radical de sa substance. Admirons, avec l'Évangéliste, cet arbre étincelant, qui, tout chargé de fleurs et de rameaux, étale sa richesse au sein de la campagne et donne asile, sous la protection de sa verdure, aux oiseaux fatigués : non seulement il n'y a plus rien dans sa figure qui nous rappelle ce pauvre grain de sénevé, son premier corps, qui pompait jadis, loin du jour, les sucs de l'humus; mais il n'y a pas dans ses tissus ni dans sa sève, un seul atome qui ait jamais appartenu à l'obscur embryon. La substance qu'il avait à son service durant cette période déjà lointaine de son existence, livrée aux vents et dispersée par eux aux quatre angles de l'horizon, a fait place à une substance nouvelle, d'une nature différente, tirée d'autres sources et disposée sur un plan nouveau, pour des actions nouvelles, dans un nouvel habitat. En définitive, demeure, forme, substance, fonctions, tout a varié, et rien de ce que nos sens peuvent saisir n'est demeuré stable. Mais dans ce renouvellement général, il y a une chose, pourtant, qui ne s'est pas renouvelée; et cette chose qui est constante, tandis que tout est fluide et passager autour d'elle, cette chose qui persévère et maintient l'unité de la plante à travers toutes les phases de sa destinée, c'est le principe même de son être; autrement dit, cette puissance invisible qui, toujours vivante sous l'enveloppe mortelle, excelle à distraire continuellement, de la masse flottante de l'univers, les matériaux qui lui sont nécessaires pour accomplir sa vie et se construire les organes dont nous la voyons se revêtir tour à tour.

JEAN REYNAUD.

Charme de la Lecture des Maîtres.

Le charme, quand on aborde les écrivains originaux, est d'écouter ce qu'ils nous disent, et de revenir à eux à différents âges et en différentes circonstances de la vie, parce que, à mesure que nous avançons dans la vie, ils ont à nous dire quelque chose de nouveau. Ce sont des entretiens qui nous font nous reconnaître et découvrir les changements qui se sont opérés en nous. A parler vrai, nous les lisons moins que nous ne lisons en nous-mêmes, et c'est le seul livre qui ne lasse pas, et nous mourrons sans l'avoir lu.

E. BERSOT.

PROJET D'UN ÉLÉPHANT COLOSSAL.

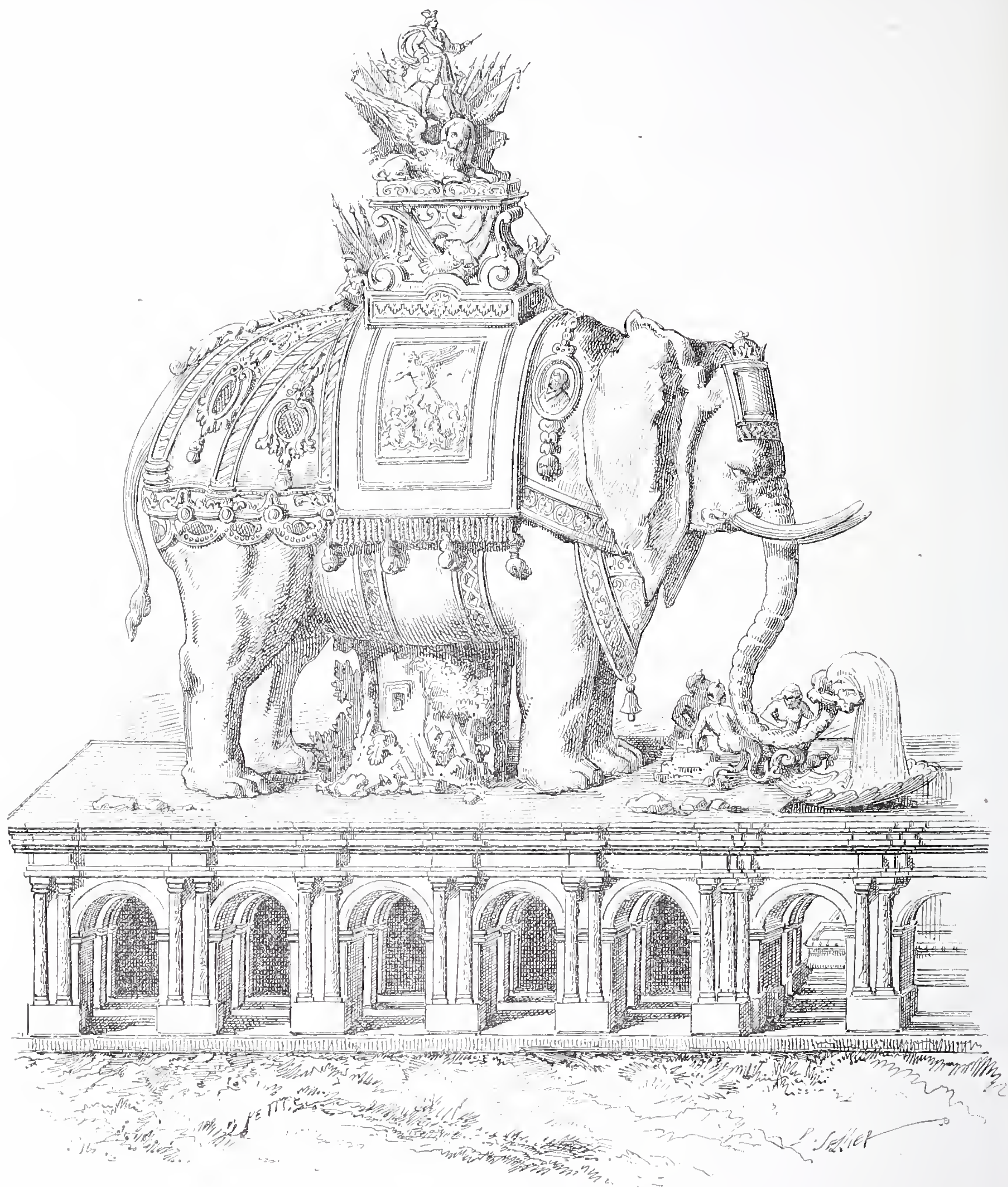
Les deux gravures suivantes sont empruntées à un livre de peu de pages in-4°, publié en 1758 par un ingénieur, M. Ribart, sous ce titre : *Architecture singulière : l'Éléphant triomphal, grand kiosque, à la gloire du Roi.*

« J'ai composé ce kiosque, dit l'auteur, à la gloire du Roi [1], pour être placé sur une montagne, en face d'un de ses palais, et y terminer agréablement la vue (par exemple, au milieu des Champs-Élysées, sur cette montagne qui termine la vue des Thuilleries, en élargissant pour cela la plateforme de l'Étoile).

» La forme extérieure de ce kiosque représente un éléphant au retour d'une conquête, richement harnaché, chargé des dépouilles de nos ennemis, et portant sur une espèce de tour antique ou piédestal la figure de Sa Majesté... Il se désaltère à

[1] Louis XV.

une fontaine qui fait avec lui la tête d'une riche cascade. Il est posé sur une terrasse percée de toutes parts par des galeries sur le devant, et au milieu de laquelle se trouve un grand escalier simple, dont les murs sont ornés de bas-reliefs et de trophées. Cet escalier va se raccorder avec un autre à trois rampes, où règne un ordre corinthien, dont la voûte est fermée par une treille couverte de feuillages et chargée de raisins artificiels.



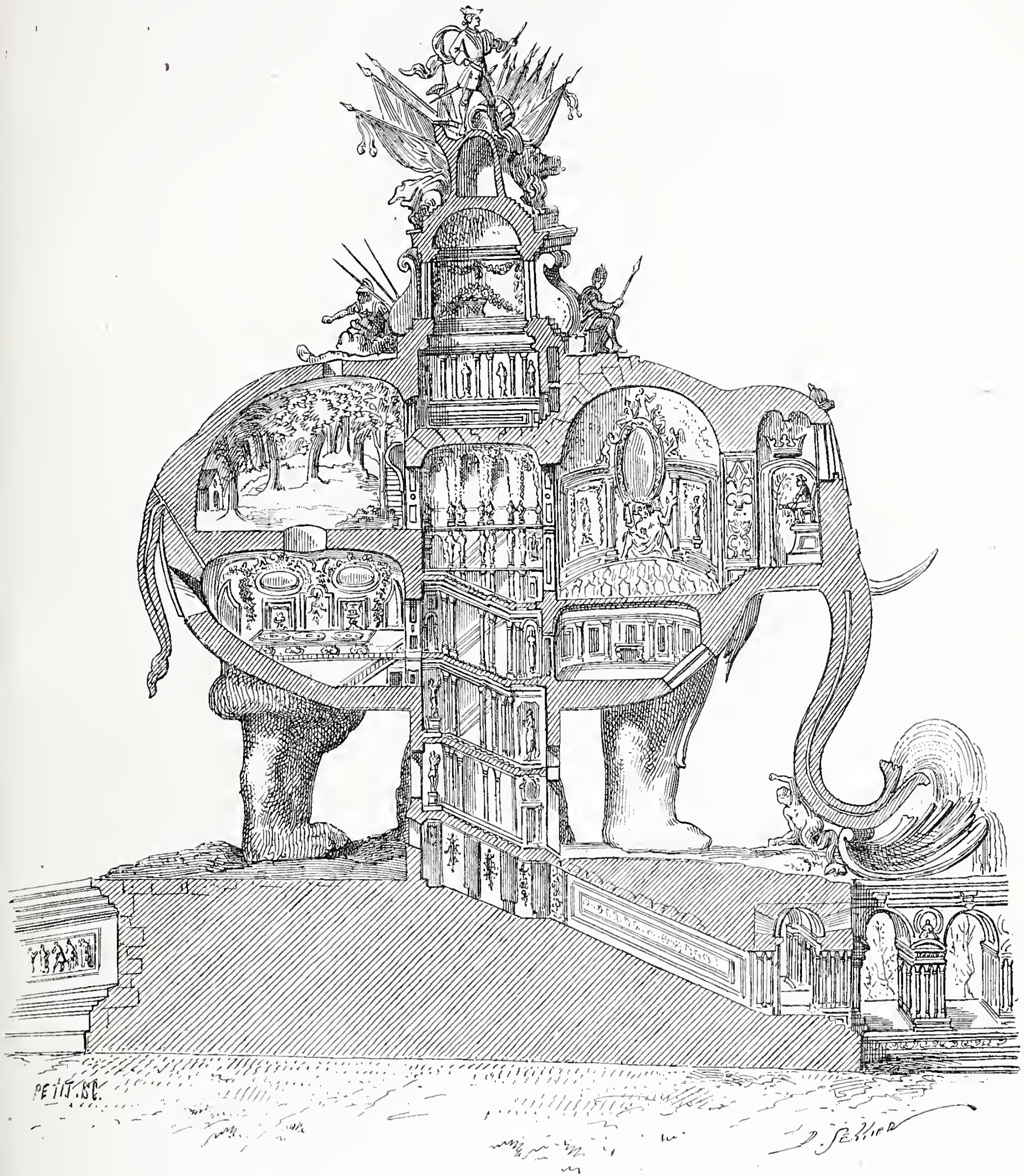
Éléphant colossal imaginé par M. Ribart en 1758.

» Ces escaliers conduisent, à travers d'un rocher brut, dans le corps du colosse, distribué par nombre de pièces aussi régulières, aussi commodes et aussi bien éclairées que si elles appartenoient à un édifice ordinaire.

» Le premier appartement qui se rencontre est vers le poitrail; il est construit et divisé pour l'usage des bains; le second, qui lui est opposé, est destiné aux cuisines et aux offices; il y en a d'autres où l'on trouve chambre, antichambre, etc.

» Au-dessus de ce premier étage, sur le devant, entre les épaules, est une salle très spacieuse, avec trois cabinets, dont celui du milieu, qui est dans la tête et qui fait amphithéâtre, a pour objet un trône superbe et fort élevé; cet endroit convient pour l'administration de la justice, pour tenir des assemblées, et pour donner des concerts, des bals, et d'autres fêtes. Plus haut, dans les côtés, sont

des logements complets destinés au repos. Dans la croupe est une salle à manger, ornée par des sculptures et des peintures mariées ensemble, de façon qu'elle ressemble au rendez-vous sauvage d'une forêt; le jour n'y donne que par reflets, à travers les feuilles et les branches d'une infinité d'arbres et d'arbustes; un ruisseau y sort avec impétuosité du fond d'une roche, et, après avoir formé plusieurs détours, l'eau, qui paraît fuir dans un lointain, se distribue pour les offices et



Coupe de l'Éléphant.

les bains, d'où elle échappe par la trompe de l'animal, comme par une espèce de syphon, pour alimenter la fontaine extérieure...

» Sur la voûte de l'escalier qui conduit à toutes ces pièces, et en partie dans la tour ou piédestal, est un joli salon à l'italienne, très clair, ménagé pour le jeu, où l'on monte par des degrés perdus dans des rochers et dans les arbres qui décorent la salle à manger. Vis-à-vis la porte d'entrée de ce salon est un petit escalier par où l'on arrive sur le dos d'éléphant où, comme sur une terrasse, l'on peut se promener.

» Par-dessus tout cela, dans le corps et les ailes des lions qui font le marchepied du Roi, est enfin un petit cabinet parabolique servant à différents usages, et surtout à un écho artificiel. On y parvient par des chevilles d'airain liées et attachées dans un trophée adossé à la tour qui sert de piédestal.

» Comme les oreilles de l'éléphant répondent positivement sur l'orchestre dans la salle de bal, j'y ai ménagé des ouvertures, afin d'y placer des cornets ou porte-voix qui porteroient dans l'occasion au loin dans la campagne le son des instruments. »

Il est inutile de dire que cet étrange projet n'a reçu aucun commencement d'exécution. Il en a été de même de tous les projets non moins singuliers de l'architecte Ledoux, dont nous avons mis de si curieux exemples sous les yeux de nos lecteurs. Encore faut-il considérer que le système de Ledoux était fondé sur une idée spécieuse : il voulait faire ce qu'il appelait de l'*architecture parlante;* il imaginait qu'il pourrait être intéressant de donner aux édifices une forme extérieure correspondant symboliquement à leur destination (1). Mais il ne s'agit ici que d'une fantaisie sans motif ni prétexte.

Il paraît évident que l'éléphant-fontaine imaginé par l'architecte Alavoine à la fin de l'Empire, et qu'on avait eu l'idée d'élever sur la place de la Bastille, était une simple réminiscence de la bizarre invention de l'an 1758. Beaucoup de personnes encore vivantes ont vu le modèle en plâtre de cet éléphant : on ne l'a démoli qu'après 1830, pour faire place à la colonne de Juillet. (2)

Rappelons que quatre têtes d'éléphants sortent du piédestal de la fontaine monumentale de l'extrémité de la rue de Boigne, à Chambéry.

On voit en Sicile, à Catane, au milieu de la place du Dôme, un éléphant de lave portant sur son dos un obélisque en granit rouge d'Égypte : l'animal repose sur une base très ornée qui sert de fontaine. (3) ÉD. CH.

FERMA CONTRE PAGLIATI.

NOUVELLE.

Il était de notoriété publique, dans le village de San-Lorenzo, que les Pagliati et les Ferma étaient ennemis jurés. Pourquoi? nul n'eût su le dire au juste; ils étaient cousins, à un degré fort éloigné, il est vrai, mais enfin ils sortaient de la même souche, et ils auraient dû vivre comme de bons parents. Mais autrefois, il y avait si longtemps que personne ne savait quand c'était arrivé, un Ferma avait causé un grave préjudice à un Pagliati. Le Pagliati s'était vengé, comme de juste, ou avait chargé ses enfants de sa vengeance; les Ferma avaient riposté, et finalement tout Pagliati qui venait en ce monde était élevé dans la haine des Ferma, lesquels de leur côté apprenaient à leurs enfants la haine des Pagliati, en même temps que leur propre nom. De sorte qu'il n'y avait pas de raison pour que cela finît plus tôt que plus tard.

(1) Tome XXVII, 1859, p. 28 et 29. Par exemple, un édifice figurant un œil pour un théâtre.

(2) Voir la gravure représentant ce modèle dans notre volume II, 1834, p. 160.

(3) Tome XXIX, 1861, p. 205.

Les familles prospèrent et déclinent sans qu'on sache pourquoi. Il y avait eu à San-Lorenzo beaucoup de Pagliati et beaucoup de Ferma; il vint un moment où la famille Pagliati se trouva réduite à trois personnes, une veuve et deux enfants, pendant que les Ferma n'étaient plus représentés que par le vieux Pasquale et son fils Silvio. Mais la haine entre les deux familles restait toujours aussi vivace, et le vieux Pasquale Ferma disait à son fils, en montrant le poing à l'extrémité du village où habitaient les Pagliati :

— Ces misérables! ils ne grandiront donc pas, pour que je leur fasse payer tout le mal qu'ils nous ont fait! Je ne vivrai peut-être pas assez pour cela, car on ne peut pas s'attaquer à des enfants, et ceux-là n'ont pas vingt ans à eux deux. Mais toi, tu es jeune, tu auras le temps de nous venger!

Et il racontait à Silvio tous les griefs des Ferma contre les Pagliati : il y avait un de ces derniers qui avait ruiné un Ferma; un autre avait fait arrêter par les carabiniers Giuseppe Ferma, très honnête brigand en son temps; on avait compté deux Pagliati qui étaient pour les Autrichiens et qui n'avaient pas voulu se battre pour l'Italie, dans la guerre de l'indépendance; dans une rixe, Carlo Ferma avait reçu *una coltellata* de Menico Pagliati, le grand-oncle des Pagliati actuels, etc., etc. Le chef de la famille Pagliati aurait pu conter à ses enfants des histoires tout aussi tragiques contre les Ferma; mais le chef des Pagliati était mort, et sa veuve, qui n'était pas de San-Lorenzo, ne connaissait pas ces histoires-là. Le petit Giacomino Pagliati grandissait donc sans sucer avec le lait la haine des Ferma; c'était un bel enfant blond, gai et tendre, disposé à aimer tout le monde, et qui avait bien de la peine à détester quelqu'un ou quelque chose.

Mais si la veuve ne dressait pas son fils en vue de la vengeance future, du moins elle redoutait beaucoup les Ferma, et elle veillait sans cesse sur ses enfants et ne leur permettait pas de s'éloigner d'elle. Ils n'auraient eu qu'à rencontrer un de ces méchants Ferma, le père ou le fils! qui pouvait savoir de quoi ces gens-là étaient capables? Aussi Oliva Pagliati et son petit frère n'avaient-ils point la liberté de courir les champs, d'errer dans la montagne et au bord du lac, comme les autres enfants du village; et cette suite de privations n'était pas faite pour bien les disposer en faveur des Ferma. Giacomino, doux et timide, était devenu craintif à l'excès; il se cachait dès qu'il apercevait l'ombre du père Ferma ou de Silvio. Sa sœur Oliva, plus âgée que lui de six ans, lui faisait honte de sa couardise. Elle lui répétait ce qu'elle savait de leurs griefs contre les Ferma (elle avait bonne mémoire, et n'avait point oublié les récits de son père), et elle finissait toujours par dire : « Ah! si j'étais un homme! Mais toi, tu n'as pas de sang dans les veines! »

Giacomino l'apaisait à force de caresses; et la

grande sœur lui pardonnait de ne pas épouser, à six ou huit ans, les rancunes de la famille. Elle l'aimait tant! elle était fière de sa beauté, de sa douceur, de sa grâce; elle l'avait, tout petit, soigné et protégé, si bien qu'il lui semblait être un peu sa mère. « Il est si jeune, se disait-elle, il y a des choses qu'il ne peut pas encore comprendre; mais je suis là! Que ces Ferma viennent s'attaquer à lui : ils auront affaire à moi! Je voudrais qu'ils y vinssent! »

Les années s'écoulèrent; Silvio Ferma fut pris pour la milice, et pendant qu'il portait le petit chapeau à plumes de coq des bersaglieri, il eut le malheur de perdre son père. Les dernières paroles du vieux Pasquale exprimèrent, avec le regret de ne pas embrasser Silvio, celui de n'avoir pas travaillé pour son propre compte à la vengeance des Ferma.

Son service militaire achevé, Silvio Ferma revint au pays et rentra dans la maison paternelle. Il la trouva bien vide et bien triste; si triste, qu'il songea à la quitter de nouveau, à reprendre l'uniforme, ou à s'expatrier. Pourtant il aimait son village, la vue du beau lac de Garda, la montagne dont ses pieds d'enfant avaient foulé les sentiers; au bout de quelques jours il eut épuisé l'amertume de ses souvenirs, et il n'en sentit plus que la douceur. Il se remit au travail, il retrouva d'anciens amis, et il ne songea plus à quitter San-Lorenzo. Pourquoi n'y resterait-il pas? où peut-on être heureux, si ce n'est dans son village natal, au sein d'un beau pays, dans la maison qu'ont habitée vos aïeux, sur la terre qu'ils ont cultivée, sous les arbres qu'ils ont plantés? Silvio se dit tout cela; et il commença à faire des projets d'avenir. Il allait d'abord remettre en bon état son bien, que des voisins avaient soigné d'une façon telle quelle depuis la mort de Pasquale; il l'améliorerait, et puis, comme un homme qui arrive fatigué d'une journée de travail a bien assez à faire de délier ses bœufs et de décharger sa charrette, sans se mettre encore à allumer le feu et à faire la polenta, il se marierait afin d'avoir une ménagère; et il se voyait déjà, dans une vingtaine d'années, entouré d'une nombreuse famille qui vivait à l'aise sur son héritage agrandi. Les Pagliati, on doit le dire, ne tenaient pas la moindre place dans ses préoccupations : il les avait oubliés au régiment.

Mais les Pagliati ne l'oubliaient pas. La veuve tremblait jour et nuit depuis son retour; Oliva, toute frémissante, attendait les événements, et toutes les deux s'entendaient pour tenir clos dans la maison le pauvre Giacomino, que leur sollicitude rendait de fort mauvaise humeur. Depuis que Silvio était parti, depuis surtout que le vieux Ferma était mort, Giacomino jouissait d'une liberté sans limites; et c'était dur, pour un enfant habitué à errer du matin au soir au grand air, marchant tant que ses jambes pouvaient le porter, et dormant sous un arbre quand il se trouvait las, sans autre loi que sa fantaisie, c'était dur d'être enfermé comme un prisonnier, sans avoir commis aucun méfait. Giacomino réfléchit là-dessus; et le résultat de ses réflexions fut qu'un beau matin, en se levant, Oliva et sa mère trouvèrent la porte ouverte et l'oiseau envolé.

Pendant que la veuve s'informait de son fils auprès des voisins, qui ne l'avaient point vu, car il était parti quand tout le village dormait encore, Oliva descendait vers la maison des Ferma, située à l'autre bout du village, vers le lac. Elle voulait pénétrer chez Silvio, de force, s'il le fallait, et lui arracher son petit frère; car elle ne doutait pas qu'il ne fût le ravisseur de l'enfant. Mais la maison n'était fermée qu'au loquet, comme une maison qui n'a rien à cacher et où il n'y a pas grand'chose à voler; elle était silencieuse, et Oliva apprit d'une voisine, très surprise de la voir là, que Silvio Ferma était parti avec sa charrette et ses bœufs pour chercher du bois dans la montagne.

— Dans la montagne! pensa la pauvre fille; le petit doit y être : s'il allait le rencontrer!

Et, toute tremblante à l'idée des malheurs qui pouvaient arriver, Oliva prit à son tour le chemin de la montagne, à la recherche de son frère et de leur ennemi.

Pendant ce temps-là, Silvio Ferma travaillait à abattre son bois, à lier ses fagots et à les charger sur sa charrette, pendant que ses bœufs broutaient l'herbe en liberté. Quand il eut fini, il s'aperçut qu'il avait chaud, qu'il avait faim et qu'il était un peu las. Naturellement aussi il avait soif, et il déboucha sa gourde pour boire. De l'eau chaude! il éloigna sa gourde de ses lèvres avec dégoût, et regarda s'il n'y avait point quelque source aux environs.

Il n'en vit pas; mais il se rappela qu'à quelque distance, en haut d'un sentier de chèvres qu'il voyait grimper en zigzag le long de la montagne, il devait y avoir une petite fontaine ombragée par des châtaigniers et entourée de roches très commodes pour servir à volonté de tables ou de sièges. L'envie lui prit d'aller y manger ses provisions : il laissa dans le chemin sa charrette et ses bœufs, et gravit lestement le sentier.

A suivre. Mme J. Colomb.

Vertu et Bonheur.

La vertu consiste dans l'empire sur soi-même.

Le bonheur, dans la modération des désirs et dans le développement tempéré et parcimonieux de toutes les facultés accordées à l'homme, sous le gouvernement de la raison.

MANZONI.

Comme une montagne où je ne sais quels bûcherons mystérieux désigneraient à la hache les chênes les plus vieux et les plus superbes, la

poésie européenne, la grande et féconde poésie du dix-neuvième siècle, a récemment perdu l'un de ses représentants les plus élevés par le génie et le caractère. On ne saurait du reste séparer ces deux termes; car dans une nature privilégiée le vrai génie implique une concordance indispensable avec la véritable dignité de l'âme. Cette concordance s'est révélée au plus haut point dans l'existence de Manzoni.

L'auteur des *Fiancés* était né en 1785; son père mourut jeune en lui léguant peu de fortune et un titre de comte. Sa mère, petite-fille de Beccaria, le fameux jurisconsulte [1], le fit bénéficier des avantages de cette filiation. Ainsi, sous les auspices de son aïeul, elle avait été, dans un voyage à Paris, fort bien reçue par l'élite de la société parisienne, en particulier chez Mme de Condorcet. — Lorsque le jeune Manzoni fit, en 1805, son premier voyage en France, il fut accueilli avec non moins de faveur dans la même société; il y fit la rencontre de Fauriel, dont l'amitié, précieuse et honorable en elle-même, exerça sur toute sa vie une influence salutaire. Fauriel lui communiqua des théories à la fois neuves et saines sur la vérité dans l'art et la couleur locale, surtout au point de vue du théâtre. Innover avec franchise et en même temps avec mesure, avec goût, avec un respect constant des lois de la conscience et des droits de la morale, devint dès lors une des préoccupations de Manzoni.



Statue d'Alexandre Manzoni, par le sculpteur Barzaghi, sur la place San-Fedele, à Milan.

Il avait déjà terminé l'une de ses compositions dramatiques, lorsque, en 1821, il se déclara poète par un coup d'éclat et un trait de générosité. Napoléon venait de mourir à Sainte-Hélène. La réaction qui dominait en Europe sévissait surtout en Italie. Certaines minuties soupçonneuses qu'indique Stendhal dans un de ses ouvrages ne sont pas des inventions de romancier. Ainsi, d'après une lettre d'Emilio Broggio, citée par M. Amédée Roux dans sa remarquable Histoire de la littérature italienne, dans toute la partie de l'Italie soumise à l'Autriche on eût eu peine à découvrir un portrait du César déchu, tant la police multipliait les perquisitions. La statue de Bonaparte due au ciseau de Canova était prudemment enfouie dans les souterrains du Musée de Brescia.

En consacrant un poétique souvenir à la mort d'un tel homme, Manzoni ne pouvait ignorer à quels périls son audace l'exposait. Le jeune poète s'y hasarda avec simplicité et non sans une certaine grâce dans la hardiesse. Présumant son œuvre interdite par l'ombrageuse censure, pour en assurer la publication il offrit à cette censure un double manuscrit. Il pensait bien qu'un employé infidèle confierait à l'impression le manuscrit de son ode. L'ode parut ainsi sans que la police eût à s'en prendre à d'autres qu'à elle-même de cette publication inattendue.

Manzoni, d'après la tradition, avait la fièvre en composant cette ode qu'il intitula : *le Cinq mai* (il Cinque maggio). Et pourtant cette ode n'est pas l'expression d'un délire enthousiaste. L'élan lyrique s'y trouve tempéré par une sévérité philosophique. Manzoni juge Napoléon tout en l'admirant; il sait, comme faisait Pindare en face de ses héros, le glorifier avec une sage modération qui n'enlève rien à l'essor du poète.

Une de ses productions, presque simultanée, n'est pas moins remarquable. C'est une autre ode intitulée *Marzo* 1821 (*Mars* 1821), que Manzoni fut obligé de garder vingt-sept ans en portefeuille. Elle traduit les aspirations et aussi les frémissements de cette élite italienne, de cette juvénile et généreuse phalange qui, depuis 1815 jusqu'à 1859, ne cessa de tenter d'impuissants efforts pour rompre le joug de l'oppression étrangère.

Datant à peu près de la même époque, les hymnes sacrés du même poète, au nombre de cinq, sont des modèles d'odes religieuses, nobles et touchantes, ayant en elles de quoi rallier les chrétiens de toutes les communions et les philosophes spiritualistes, qui seront toujours émus par les symboles de l'Évangile. Un des poètes distingués de l'école romantique, Antony Deschamps, a rendu l'ode de Manzoni avec un réel bonheur d'élégante fidélité. Nous détacherons les trois premières stro-

[1] Voy. sa statue, t. XLIX, 1881, p. 248.

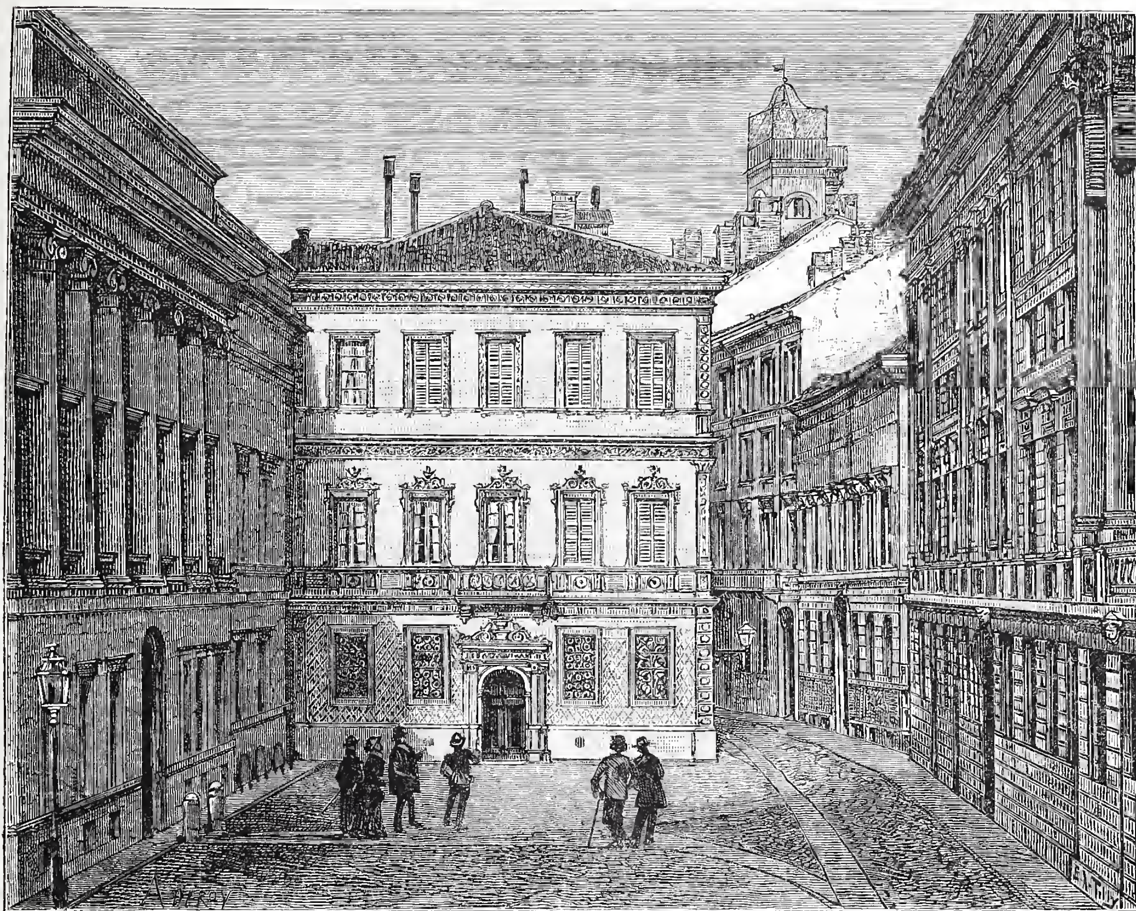
phes de cette pièce qui fut célèbre au lendemain de 1830 :

Il est ressuscité! le linceul et la terre
Ne couvrent plus son front. Ineffable mystère!
Du sépulcre désert le marbre est soulevé;
Il est ressuscité! comme un guerrier fidèle
Que le bruit du clairon à son poste rappelle,
Peuple, le Seigneur s'est levé!

Ainsi qu'un pèlerin, à moitié du voyage,
Sous l'abri d'un palmier couché durant l'orage,
Se lève, et, le cœur plein de ses célestes vœux,
Secoue en s'éveillant une feuille séchée
Qui, pendant son sommeil, de l'arbre détachée,
S'était mêlée à ses cheveux;

Ainsi le Mort divin, à l'aube renaissante,
A jeté loin de lui cette pierre impuissante,
Sacrilège gardien de son cadavre-roi,
Quand son âme, du fond de la sombre vallée,
Au corps qui l'attendait tout à coup rappelée,
A dit: Me voilà, lève-toi!

Manzoni n'a pas composé beaucoup de poésies lyriques; mais un petit nombre de flèches qui touchent le but vaut mieux qu'une profusion de traits



Maison d'Alexandre Manzoni, à Milan, sur la place Belgiojoso ([1]).

infructueux. Il a, du reste, fourni des témoignages d'un talent multiple et varié. Il s'est non seulement exercé, mais il a réussi, même excellé dans tous les genres. C'est ainsi qu'il vint, avec sa franchise et son ingénuité habituelles, opérer une révolution au théâtre en substituant le drame romantique à la tragédie classique d'Alfieri. Le héros de sa première pièce, *Carmagnola,* est un condottiere sublime, dont la générosité est mise en opposition avec la politique défiante de Venise. Un autre drame historique, *Adelchi,* non moins éloquent, non moins empreint de couleur locale, nous fait assister à la chute de la monarchie lombarde sous les coups de Charlemagne. Fauriel, Victor Cousin, ont donné des analyses de ces deux drames, en ne leur marchandant pas leur admiration.

Manzoni fut encore romancier et historien; c'est dans le genre du roman qu'en 1827 il a donné son chef-d'œuvre, *les Fiancés,* dont le succès a contre-balancé la vogue des romans de Walter Scott. C'est le pittoresque le plus séduisant mis au service de la réalité la plus pathétique. L'action est trop connue pour que nous y insistions. Nous en tirerons seulement occasion de rendre hommage à la moralité si pénétrante, si profonde, de l'écrivain qui certes n'a rien dérobé à l'intérêt de sa fiction romanesque.

([1]) L'extérieur de la maison est décoré de terres cuites. Les principaux personnages du roman des *Fiancés* (i Promessi sposi) figurent dans l'ornementation de la petite porte qui donne sur la place. Chaque année, à l'anniversaire de la mort de Manzoni, le public est admis à visiter la chambre où il écrivit ses hymnes et *les Fiancés.*

Manzoni a enfin marqué sa place dans la famille des historiens. Il a produit un travail plein de recherches érudites sur la domination lombarde, savant corollaire de son drame d'*Adelchi*.

Créé sénateur du royaume d'Italie en 1860, le poète vénérable a eu la joie d'assister à la résurrection de sa patrie. Il est mort plein de jours et de gloire, et laisse après lui la renommée la plus pure, la plus intacte. On peut lui comparer chez nous un autre grand poète, mort d'hier, M. Victor de Laprade. Tous deux ont été des amants de l'idéal, des philosophes chrétiens, des spiritualistes convaincus; tous deux ont aimé d'un enthousiasme religieux les lettres, la liberté, la patrie; tous deux ont consacré leur existence irréprochable au culte de leur art et à la grandeur de leur pays.

EMMANUEL DES ESSARTS,
Professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand.

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE.

Suite — V. p. 181, 198, 214 et 227.

IV. — LE PETIT CHIEN DU FACTEUR.

Suite.

La charité active et avisée de grand'mère ne s'arrêtait pas aux maux corporels. Ainsi le livre glissé chaque semaine dans le sac de cuir de Robinot représentait quelque chose de plus qu'une bourse gonflée d'argent. Le digne piéton se plaisait à le dire, du moins, avec un sourire qui faisait le plus étrange effet, tant il était rare, sur ses traits parcheminés. Tout l'or du monde n'eût pas assuré en effet à Robinot un compagnon instruit, éloquent, prêt à s'asseoir auprès de lui dans l'herbe d'un fossé, à l'ombre d'une haie, pour lui conter des choses toujours nouvelles, toujours intéressantes.

— Ça me fortifie, disait-il, mieux qu'un coup de vin vieux; il me semble, quand je lis comme ça une bonne page, avoir ensuite trois lieues de moins dans les jambes.

Grand'mère était frappée des brèves réflexions que Robinot faisait parfois sur ses lectures. Non seulement il comprenait, mais encore il savait déduire avec une singulière justesse. La solitude habituelle avait élevé le cercle de ses pensées; n'étant distrait par rien, il retenait tout ce qu'il avait appris. Sa mémoire était fraîche comme celle d'un enfant.

— Sans vos livres j'aurais fini par devenir hypocondre, parce que je réfléchissais trop et toujours à la misère de ce monde, la seule chose que j'aie connue par expérience, expliquait-il à ma grand'mère; mais, grâce à eux, grâce à vous, j'ai toujours maintenant de belles idées en tête au lieu de mes idées noires, des idées qu'on croirait tombées du ciel. Si quelque chose de vivant comme ça, — reprenait-il en caressant de nouveau le petit chien de Miss, — me trottait sur les talons quand j'ai fini de lire et faisait un peu de bruit autour de moi dans le silence des champs, je me trouverais heureux, je ne désirerais plus rien. Mais c'est impossible.

— Impossible! m'écriai-je un jour. Pourquoi donc, Robinot?

— Parce qu'aucun chien ne peut faire longtemps le même chemin que moi; ils meurent tous étiques, Mademoiselle. Vous voyez bien comme je suis maigre moi-même; mais je ne m'en porte pas plus mal, tandis que mes pauvres chiens trépassaient... J'ai essayé bien des fois de m'en attacher un, et je me reproche cet entêtement. J'en ai tué trois ou quatre ainsi. Et cela m'a fait un chagrin que je ne veux plus me donner.

— Eh bien, essayez encore avec celui-ci, dis-je en lui offrant le dernier-né de Miss et de Castor, qui, plus laid que tous ses aînés, était aussi plus aimable et plus gai qu'aucun d'eux. C'est un fameux coureur, il aura peut-être la vie plus dure que les autres. D'ailleurs, s'il devient malade, vous nous le rapporterez.

Robinot hésita longtemps, poursuivi par d'honnêtes scrupules, arrêté par l'affection même que lui inspirait le petit chien; puis il finit par tenter une fois de plus l'expérience qui avait si mal réussi jusque-là. Et ce fut enfin avec succès; j'avais été bon prophète. Robinot eut désormais le plaisir de voir courir devant lui à la poursuite des papillons, ou trotter à ses côtés avec des jappements affectueux, un camarade que souvent aussi, — le brave homme en convient, — il portait dans son sac au milieu des dépêches pour lui conserver l'embonpoint de la santé. Grâce à ces soins peut-être, ou grâce au tempérament à la fois nerveux et robuste qu'il tient de Miss, cette Atalante parmi les chiennes de race, et de Castor, ce plébéien aux muscles de fer, le petit chien du facteur existe encore. Il a depuis longtemps, il est vrai, renoncé aux courses forcées, son maître ayant pris une retraite précédée par quarante ans de loyaux services.

C'est le bonheur de Robinot de lire au coin du feu, assis des heures de suite dans un fauteuil en paille, les premiers consolateurs de sa vie errante: un abrégé d'Histoire naturelle, les *Prisons* de Silvio Pellico, l'*Odyssée*, la *Maison rustique*. Il est sec comme un sarment de vigne, l'ancien piéton, qui enfin ne marche plus; Silvio, tout au contraire, — en mémoire de son héros de prédilection il avait donné ce nom au dernier rejeton des Castor, — Silvio est gras à lard, toujours endormi en boule aux pieds de son maître:

— Que veux-tu mon vieux, dit celui-ci en le caressant, nous nous reposons, n'est-ce pas, nous l'avons bien gagné!

V. — LA MÈRE NANON.

Je viens de parler de la bibliothèque de grand'mère; elle remplissait et remplit encore une chambre à fenêtre grillée, un peu sombre et donnant sur un coin de jardin mélancolique, planté

d'arbres verts. Sur les rayons de bois blanc qui garnissent les murs sont rangés des centaines de volumes dont je ne connais que les titres, et aussi des cartons d'estampes, des pots de confiture, puis çà et là de précieuses porcelaines dont on ne se sert que dans les grandes occasions, avec toute sorte de bibelots du vieux temps, les uns curieux, les autres qui ont pour unique mérite d'être des reliques de famille. Et le *capharnaüm,* comme on l'appelle, n'est pas seulement une bibliothèque et un cabinet de bric-à-brac, c'est un fruitier en outre; toute la place est utilisée; les pommes et les poires du verger s'alignent par familles sur la paille qui couvre le carreau.

Un double sentiment de gourmandise et de curiosité me poussait jadis sur les pas de grand'mère quand elle entrait dans cette pièce, soigneusement fermée à clef d'habitude; cette odeur mixte de fruits, de sucreries et de bouquins m'enivrait; même à présent je n'y puis penser sans que l'eau me vienne à la bouche. Du capharnaüm sortaient un à un ces volumes choisis du Cabinet des fées qui faisaient mes délices toutes les fois que j'étais malade. Très délicate, je souffrais souvent de quelque légère indisposition qui m'obligeait à prendre le lit; au lieu de m'en affliger, j'étais bien près de m'en réjouir, car le royaume de la féerie, où l'on ne me permettait autrement que de rares et courtes excursions, s'ouvrait alors pour me consoler. Auprès des pilules et des tisanes, je voyais poindre un tome de cette belle édition d'Amsterdam, illustrée par d'habiles dessinateurs du dix-huitième siècle et portant la date 1786, qui comprend quarante volumes dont je n'ai connu que la moitié environ. Les fées de Mme d'Aulnoy, de Hamilton, de Moncrif ou de Mme Leprince-Beaumont, remplissaient d'enchantements ces heures qui eussent été sans elles toutes de fièvre et d'ennui. Grâce à leur secours, il ne me reste que d'agréables souvenirs des maladies de mon enfance.

Après le plaisir de la lecture j'avais celui de raconter à mon frère les aventures qui m'avaient charmée. Nous nous amusions à reconnaître les bonnes et les méchantes fées dans les personnes avenantes ou grondeuses, adroites ou ridicules, de notre entourage : la mère du vigneron, toujours armée de sa quenouille sur le seuil de la porte où elle réchauffait au soleil ses cent ans (elle atteignit ce bel âge), nous représentait la fileuse de la *Belle au bois dormant;* les huit enfants des sabotiers formaient à nos yeux la famille du petit Poucet; la vieille bonne ingénieuse qui nous fabriquait en une heure de superbes costumes pour jouer nos charades nous semblait aussi admirable que la marraine de *Cendrillon,* et Phidias, le joueur de violon, cet esprit vif, ce bon cœur, cet artiste enfermé dans une enveloppe difforme, avait été surnommé par moi *Serpentin vert.*

A suivre. TH. BENTZON.

LES NICOLAÜS EN PRUNEAUX.

Coutume de Munich.

Saint Nicolas, qui vivait, croit-on, sous Constantin, était né à Patras, une des douze villes d'Achaïe, à l'entrée du golfe de Corinthe, et il fut évêque de Myre, en Lycie, petite contrée située au sud de l'Asie Mineure. L'Église célèbre sa fête le 6 décembre; les Russes l'honorent comme leur protecteur, et dans beaucoup de pays on le regarde comme le patron des petits enfants.

Parmi tous les faits miraculeux que lui attribue la *Légende dorée,* écrite au treizième siècle par Jacques de Voragine, rien n'indique pourquoi ni comment saint Nicolas possède le charmant privilège de protéger les petits enfants : on ne trouve une explication de ce fait que dans une ballade populaire qui accompagne d'anciennes images en couleur imprimées autrefois à Chartres ou à Orléans.

Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs.
S'en vont un soir chez un boucher :
— Boucher, voudrais-tu nous loger?
— Entrez, entrez, petits enfants,
Y a d' la place assurément.
. . . .

Suivant l'horrible récit, le boucher coupe les enfants « en p'tits morceaux »; mais, au bout de sept ans, saint Nicolas qui passait par là les ressuscite, à la grande frayeur du boucher.

Quand le boucher entendit c'la,
Hors de sa porte il s'enfuya.
— Boucher, boucher, ne t'enfuis pas.
Repens-toi, Dieu te pardonn'ras.

Dans cette ballade, les trois petits enfants sont mis « dans un saloir, comme pourceaux », mais l'iconographie populaire a transformé le saloir, un peu difficile à représenter pour un artiste inexpérimenté, en une sorte de baquet dans lequel se tiennent, aux pieds du saint, les pauvres petits êtres dont il a rassemblé les membres. C'est ainsi qu'ils sont figurés, non seulement dans les naïves images que nous avons citées, mais aussi sur les statues en faïence grossière de Nevers ou de la Picardie, et même sur les *couques* de Dinant, où l'on fabriquait, aux approches du 6 décembre, des quantités considérables de gâteaux de *Saint-Nicolas* [1].

Dans toutes les contrées de l'Est, le bon saint était en grand honneur. A Nancy, autrefois, un homme grotesquement habillé, et portant une longue barbe postiche faite avec du chanvre ou du crin, se présentait, moyennant une légère aumône, dans les maisons où il y avait des enfants, et, suivant ce que lui disaient les parents de la sagesse ou

[1] En Belgique, et particulièrement sur les bords de la Meuse, on appelle *couques* ou *coukes* plusieurs espèces de gâteaux. Les couques de Dinant sont des gâteaux plats, ronds, toujours ornés de figures, de sujets ou de paysages en relief assez accentué, et dans la composition desquels il n'entre que de la farine d'épeautre et du miel. La ville de Dinant possède de très curieux moules à couques qui remontent au commencement du seizième siècle.

des peccadilles des pauvres petits qui écoutaient en tremblant, il leur distribuait les gâteaux, les jouets, les friandises, ou les poignées de verges et les morceaux de charbon de bois enveloppés de papier d'argent, que le domestique leur avait remis, à cet effet, à l'entrée du logis. C'était généralement un portefaix ou un vieux mendiant connu qui remplissait ce rôle, et quand il avait un peu d'esprit, il accompagnait ses cadeaux de remontrances, d'éloges et d'exhortations qui pouvaient produire un effet salutaire.

En Bavière, et plus particulièrement à Munich et dans les environs, la *Saint-Nicolas* est fêtée dans les plus opulentes aussi bien que dans les plus pauvres familles. Les enfants, le matin du 6 décembre, trouvent à leur réveil, comme chez nous au matin de Noël, les cadeaux du saint. Mais si riches ou si humbles que soient les présents, ils sont toujours « apportés » par le saint que représente une petite figure habillée d'un vêtement fait d'un morceau de peau à longs poils, — ce sont le plus souvent de malheureux chats qui font les frais de ce costume, — rehaussé de papier gaufré de couleur ou argenté; la tête, quelquefois assez finement modelée, est en cire, et les bras et les pieds sont formés par de véritables *pruneaux* ajustés



Nicolaüs, poupées en pruneaux, cadeaux de Saint-Nicolas (coutume de Munich).

tant bien que mal à l'aide de fils de fer qui les traversent. Pour montrer qu'il n'abdique pas ses droits et qu'il est toujours prêt à corriger les méchants, le *Nicolaüs* tient une poignée de verges et se fait accompagner, soit par un ramoneur habillé de lustrine noire, soit par une sœur de charité; dans ces deux petits personnages les têtes sont également en cire et les bras et les pieds en pruneaux. Dès la fin de novembre on trouve, à Munich, dans les petites boutiques, des quantités de ces *Nicolaüs,* que l'on peut acheter pour quelques sous.

Suivant l'opinion d'un artiste archéologue qui a beaucoup vécu dans les villages des montagnes voisines de Munich, où tous les habitants sont plus ou moins sculpteurs et où les longues veillées d'hiver sont employées à tailler des jouets et des statuettes en bois, on suppose que l'idée de faire entrer les pruneaux dans la confection des *Nicolaüs* sera venue à quelque « papa » pauvre, mais ingénieux. Toujours est-il que l'exemple a été suivi, et quoique ces petites figures soient loin d'être des objets d'art, elles nous ont paru être assez curieuses pour que l'on en conserve modestement ici le souvenir.

ÉDOUARD GARNIER.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

FERMA CONTRE PAGLIATI.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 250.



Retour de la montagne. — D'après une peinture de Meyerheim.

Il était écrit que Silvio Ferma ne dînerait pas auprès de la fontaine. Comme il en approchait, il aperçut, étendu sur la roche même où il se proposait de s'asseoir, le corps d'un jeune garçon, dont la tête était toute ensanglantée. En deux bonds, il fut près de lui; l'enfant était pâle comme un mort et ne bougeait pas. Silvio mit la main sur son cœur, qui battait faiblement; il courut à la fontaine, et revint avec de l'eau fraîche dont il lui baigna le visage; il lava et banda sa blessure, une plaie à la tête, qui lui avait fait perdre beaucoup de sang; et l'enfant ouvrit enfin les yeux.

— Ah! vous allez mieux, n'est-ce pas? s'écria Silvio. Pauvre garçon! que je suis content d'être arrivé là pour vous soigner. Vous êtes tombé d'un arbre, n'est-ce pas? Ne parlez pas; faites-moi signe seulement si vous n'avez pas de mal ailleurs qu'à la tête. Au pied? voyons! Ce n'est qu'une entorse; il n'y a rien de cassé. Allons, ce ne sera rien. Buvez un peu d'eau fraîche, cela vous remettra; et quand vous vous sentirez assez fort, je vous emporterai en bas, où je vous mettrai sur ma charrette pour vous reconduire chez vos parents. Êtes-vous de San-Lorenzo?

— Oui... dit l'enfant. Il regarda un instant son sauveur, et lui trouvant une bonne figure, il lui sourit avec tendresse, et lui dit d'une voix caressante : — Comme vous êtes bon! Je vous aime bien!

Silvio se sentit ému. Il y avait si longtemps qu'il ne s'était entendu dire de telles paroles! cette voix d'enfant lui faisait l'effet d'une musique. Il se pencha et mit un baiser sur le front du blessé en lui disant : « Cher petit! » Puis il l'enleva dans ses bras, tout doucement, avec mille précautions, et redescendit le sentier en prenant bien garde de ne pas lui causer de secousses. Arrivé en bas, il lui arrangea sur la charrette une couche de menus branchages, de feuilles et de grandes herbes, et l'y installa le plus commodément qu'il put; puis il remit ses bœufs à la charrette, et, souriant au jeune garçon :

— Nous pouvons partir, n'est-ce pas? Quand vous serez fatigué, nous nous arrêterons un peu pour vous laisser reposer. Vos parents sont peut-être inquiets : y a-t-il longtemps que vous êtes parti?

— C'est ce matin, quand il a commencé à faire jour, répondit l'enfant.

— De si bonne heure! qu'alliez-vous donc faire dans la montagne?

— Me promener... voilà huit jours que je suis enfermé. Pensez donc! vous n'aimeriez pas cela, vous?

— Non, bien sûr! mais pourquoi étiez-vous enfermé? Vous n'aviez rien fait de mal, n'est-ce pas vous n'avez pas du tout une méchante figure.

— C'est ma mère et Oliva qui voulaient m'empêcher de sortir... parce qu'elles avaient peur de notre ennemi... Mais moi je n'ai pas peur... et je me suis sauvé pendant qu'elles dormaient.

— Oh! le brave petit homme! C'est très bien de n'avoir pas peur; mais ce n'est pas bien de se sauver, d'inquiéter sa mère et de lui faire du chagrin. Je suis sûr qu'elle se désole à cette heure.

L'enfant baissa les yeux avec confusion.

— J'ai eu tort... mais enfin, je ne pouvais pas rester toute ma vie à la maison... Seulement, j'ai pris mon couteau; si mon ennemi m'attaque, je serai bien capable de me défendre. C'est que j'ai quatorze ans, voyez-vous!

Silvio éclata de rire.

— C'est en effet un bel âge pour jouer du couteau, mon petit ami! Et votre ennemi, l'avez-vous rencontré? est-ce lui qui vous a cassé la tête et démis le pied?

— Oh! non. Je me suis promené partout, très longtemps; je suis arrivé aux grands châtaigniers, j'ai vu un nid, j'ai voulu l'avoir, j'ai grimpé à l'arbre; il y avait une branche pourrie, qui a cassé, et je suis tombé. Je ne sais plus ce qui est arrivé après... vous êtes venu et vous m'avez guéri, voilà! Voulez-vous que je sois votre ami? cela me fera tant de plaisir!

— Certainement que je le veux bien. Vous n'aurez plus besoin de vous sauver; vous viendrez avec moi, de sorte que votre mère ne sera plus inquiète : si votre ennemi se montre, à nous deux nous en viendrons bien à bout.

— C'est cela! c'est cela! cria joyeusement le jeune garçon. J'irai avec vous dans la montagne, je vous aiderai à votre ouvrage, et ma mère et Oliva n'auront plus peur. C'est qu'il est très fort, notre ennemi : il a été bersagliere! Il est revenu au village la semaine passée. Et vous, est-ce que vous venez d'y arriver, au village? je ne vous connais pas.

— J'y suis né pourtant, dit Silvio, qui commençait à comprendre; mais j'ai été longtemps absent. Comment t'appelles-tu, mon ami? puisque nous sommes amis, il faut nous tutoyer et nous dire nos noms. Moi, je m'appelle Silvio.

— Et moi, Giacomino. J'ai une sœur, Oliva, plus grande que moi, qui m'aime beaucoup. Et toi, as-tu une sœur?

Giacomino! Oliva! C'était bien là, Silvio se le rappelait, les noms des deux jeunes Pagliati. Comment, cet enfant si doux, si gracieux, qui se montrait si reconnaissant, qui lui offrait son amitié, c'était l'ennemi que son père lui avait appris à haïr! Cette découverte causa tout d'abord un certain trouble à Silvio Ferma. Pendant ses longues années de service, il avait eu pour lui tenir compagnie deux sentiments bien différents : sa tendresse pour son père, et sa haine pour les Pagliati. Depuis que son père était mort, il n'était plus resté que les Pagliati pour occuper ses pensées; et il s'était souvent demandé ce qui se passerait entre lui et eux. Il ne savait pas au juste leur âge; pourtant il supposait que la fille pouvait déjà être mariée : nécessairement son mari épouserait la querelle de la famille, ce qui lui fournirait, à lui Ferma, un adversaire à sa taille, si le garçon était encore trop jeune. Silvio s'était représenté quantité de circonstances où il aurait affaire aux Pagliati et où il devrait peut-être jouer du couteau. Et voilà qu'au lieu de cela il ne trouvait en face de lui qu'un enfant, et deux femmes que son retour remplissait de terreur. Silvio demeurait tout ahuri; il cherchait sa haine et ne la trouvait plus. Cela l'étonnait un peu : il était si habitué à vivre avec elle! mais en même temps il lui semblait qu'un grand poids était enlevé de dessus son cœur.

Giacomino, surpris de son silence, répéta sa question :

— Et toi, as-tu une sœur, mon ami? La mienne est belle comme la Madone, et travailleuse! et brave!

— Non, mon Giacomino, je suis tout seul, je n'ai plus de parents.

— Tout seul! pauvre Silvio! pas de mère, pas de sœur, personne pour t'aimer? Mais tu m'auras, moi! et puis tu viendras à la maison, et ma mère et Oliva t'aimeront, parce que tu m'as sauvé. Car tu m'as sauvé la vie, sais-tu? Si j'étais resté là, j'aurais peut-être perdu tout mon sang, et les bêtes m'auraient dévoré.

Un cri, poussé par une voix de femme, interrompit le babil de Giacomino. Sur un des sentiers de la montagne, qui venait rejoindre le grand chemin, Oliva accourait. Elle avait vu la charrette, elle avait reconnu son frère; que lui était-il arrivé, pour qu'on le rapportât ainsi? Sûrement son ennemi avait dû le rencontrer dans la montagne; sans doute l'enfant sans défense avait été sa victime... Il n'était pas mort, toujours; car au cri de sa sœur il dressa la tête, et d'une voix bien vivante il appela : — Oliva!

— Méchant enfant! répondit-elle, quelle peur tu nous as faite! Qu'as-tu? que t'est-il arrivé?

— Je suis tombé, je me suis fait mal à la tête et au pied; mais ce ne sera rien. J'ai été ramassé et soigné par mon ami : il m'a sauvé, vois-tu! c'est pour cela que je l'appelle mon ami, ce bon Silvio!

— Silvio Ferma, Mademoiselle! dit le jeune homme en arrêtant ses bœufs, et en ôtant son grand chapeau pour saluer Oliva, qui devint toute pâle.

— Ferma! s'écria-t-elle. Descendez mon petit frère et donnez-le-moi pour que je l'emporte. Vous ne savez pas qui vous rapportez! vous ne savez pas qui vous avez sauvé!

Silvio sourit.

— Je m'en doute depuis quelque temps, reprit-il; nous avons causé ensemble, le petit et moi. Je ne savais pas son nom quand je l'ai ramassé évanoui sous l'arbre, c'est vrai; mais je vous prie de

croire que ce n'est pas cela qui m'aurait empêché de le secourir, mademoiselle Pagliati!

Oliva rougit, hésita; et Silvio vit briller dans sa main quelque chose qu'elle cherchait à dissimuler, et qu'elle cacha sous son tablier; c'était un couteau dont elle s'était munie à tout hasard. Il se mit à rire tout à fait.

— Vous n'aurez pas besoin de votre couteau pour défendre l'enfant : je m'en charge, puisque je suis devenu son ami. Il paraît que vous aviez grand'peur de moi? Oh! pour lui, pas pour vous; je vois que vous êtes très brave... Voyons, mademoiselle Oliva, tenez-vous beaucoup à ce que nous soyons ennemis? Dans nos deux familles, il y a eu des gens qui se sont fait du mal : que Dieu ait leur âme et leur pardonne! mais je ne vous ai rien fait, pas plus que je n'ai à me plaindre de vous... Et puis, Giacomino et moi, nous nous sommes juré amitié, et nous ne pouvons pas revenir là-dessus : un honnête homme n'a que sa parole. Il n'y a donc plus que vous!

— Vous avez sauvé mon frère! balbutia Oliva.

— Alors vous m'accordez un armistice, comme on dit dans l'état militaire? Ramenons ensemble le petit, en attendant l'arrangement définitif.

La route ne parut pas longue aux trois jeunes gens. Giacomino, qui avait d'abord été très consterné en apprenant le nom de son nouvel ami, avait repris peu à peu sa gaieté en voyant que les choses ne tournaient point mal; et la conversation était fort animée lorsque la charrette arriva devant la maison de la veuve Pagliati.

Il s'y faisait un beau tapage. Après le départ d'Oliva, la veuve, ne sachant où aller pour retrouver le fugitif, avait ameuté toutes les voisines par ses lamentations. En quelques instants, tout le village avait su que le petit Giacomino Pagliati était sur la montagne, en danger d'être assassiné par son ennemi héréditaire; et toutes les commères qui tenaient pour Pagliati contre Ferma étaient accourues chez la veuve pour lui porter des consolations, pour savoir au juste les nouvelles, et pour donner leur avis sur l'événement. Elles étaient encore là, parlant toutes à la fois et faisant autant de bruit qu'un tas de mouettes au coucher du soleil, lorsque Giacomino entra, porté par Silvio et escorté par Oliva, qui n'avait nullement l'air d'être sur le pied de guerre. Ce fut elle qui expliqua les choses à la veuve, si bien que Silvio, tout confus d'entendre son propre éloge, ne savait plus quelle figure faire.

— Qui se serait jamais attendu à pareille chose? dirent les voisines en s'en allant.

La plupart d'entre elles approuvaient; et une bonne âme exprima même le vœu de voir finir ainsi toutes les vieilles rancunes. Il y en eut bien quelques-unes, attachées aux anciennes coutumes, qui hochèrent la tête en parlant du respect dû aux ancêtres, et de la peine qu'une réconciliation ferait aux mânes des Ferma et des Pagliati d'autrefois. Mais on ne les écouta guère.

Six mois plus tard, tout le village fut convié à une noce. Giacomino y porta toute la journée un bouquet plus gros que lui, et brilla au premier rang des danseurs. Il était tout glorieux d'appeler le marié « mon beau-frère »; et il répétait à qui voulait l'entendre :

— A présent que les deux familles sont réunies, il n'y aura plus jamais moyen que les Pagliati et les Ferma soient ennemis.

Mme J. Colomb.

LES ASTRES OBSCURS.

On lit dans les premières éditions du *Système du monde* de Laplace les curieuses assertions suivantes :

« Plusieurs étoiles éprouvent dans leur couleur et dans leur clarté des variations périodiques très remarquables; il en est d'autres qui ont paru tout à coup, et qui ont disparu après avoir pendant quelque temps répandu une vive lumière. Quels prodigieux changements ont dû s'opérer à la surface de ces grands corps, pour être aussi sensibles à la distance qui nous en sépare, et combien ils doivent surpasser ceux que nous observons à la surface du Soleil. Tous ces corps, devenus invisibles, sont à la même place où ils ont été observés, puisqu'ils n'en ont point changé durant leur apparition; il existe donc dans les espaces célestes des corps obscurs aussi considérables, et peut-être en aussi grand nombre, que les étoiles. « Un astre » lumineux de même densité que la Terre, et dont » le diamètre serait deux cent cinquante fois plus » grand que celui du Soleil, ne laisserait, en vertu » de son attraction, parvenir aucun de ses rayons » jusqu'à nous; il est donc possible que les plus » grands corps lumineux de l'univers soient par » cela même invisibles. » Une étoile qui, sans être de cette grandeur, surpasserait considérablement le Soleil, affaiblirait sensiblement la vitesse de la lumière, et augmenterait ainsi l'étendue de son aberration. »

Le passage guillemeté a été retranché par l'auteur à partir de la troisième édition (1808). Il avait été évidemment inspiré par la théorie de l'émission matérielle de la lumière, dont Laplace était partisan. On sait, en effet, que, dans son chapitre sur l'attraction moléculaire, le savant géomètre parle constamment des *molécules* de lumière, attirées, détournées, dispersées, etc., et déclare d'ailleurs que l'hypothèse de la propagation de la lumière par les ondulations d'un fluide éthéré, imaginée par Huyghens, est insoutenable et notablement contraire aux phénomènes observés dans la double réfraction du cristal d'Islande.

Cette théorie des molécules matérielles de la lumière, soumises, par le fait même de leur existence, à l'attraction universelle, ramenées aux étoiles en arrivant à la distance à laquelle la gra-

vitation peut les reprendre, et rendant obscurs à cent millions de lieues de distance, par exemple, les Soleils les plus resplendissants vus à trente ou quarante millions de lieues; cette théorie a disparu de la science. Mais l'idée des *astres obscurs* est restée.

Elle peut et elle doit rester, en vertu d'un tout autre principe.

En effet, le rayonnement de la chaleur et de la lumière ne peut pas laisser éternellement un Soleil au même degré de température et d'éclat.

Les pertes peuvent être réparées, sans doute, pendant un temps immense, par la condensation même de ce Soleil ou par une chute suffisante de météores cosmiques annihilant leur mouvement à sa surface et le transformant en chaleur. La première de ces deux causes porte en elle-même son but et sa fin. La seconde aussi, car il arriverait nécessairement une époque où les météores cosmiques, quel que soit leur nombre, seraient tombés sur toutes les étoiles. D'ailleurs la transparence des espaces célestes indique une limite à la densité comme à la quantité de ces météores cosmiques.

D'un autre côté, les différences de constitution chimique des étoiles elles-mêmes, leurs colorations, l'existence des étoiles rouges arrivées à l'agonie et des variables qui déjà subissent des extinctions partielles ou intermittentes, nous montrent que les plus gigantesques Soleils, eux aussi, ne naissent que pour mourir.

Il y a donc des Soleils éteints, des astres obscurs, et sans doute en nombre plus considérable que les astres lumineux.

Ces Soleils d'autrefois, leurs planètes fidèles, gravitent inconnus dans toutes les directions de l'espace. Il nous semble que ce soient autant de cimetières glacés, mornes, tournant fatalement dans les cercles infernaux de l'éternel oubli. Mais pourquoi? Plus de lumière! plus de chaleur! plus de bruit! plus de vie!... Qui sait? Séjours étranges, ni terrestres, ni lunaires, ni solaires, rien de ce que nous savons, sans doute. Mais l'éternelle obscurité du fond de la mer n'est-elle pas peuplée d'êtres merveilleux, bizarres, fantastiques, producteurs de lumière (aux yeux phosphorescents même), qui se sont tranquillement créé là tout un monde d'existence inexplicable pour nous, mais parfaitement réel et auquel sont appropriées leurs mœurs et leurs idées? C'est l'inconnu; oui, l'inconnu, devant lequel le connu est un grain de sable dans l'océan.

CAMILLE FLAMMARION.

LA PIERRE PERCÉE DE COURGENAY
(État de Berne).

La Pierre percée de Courgenay est située à quatre kilomètres sud-est de Porrentruy et à trois cents mètres du village de Courgenay; on la voit dressée debout entre la vieille et la neuve route de Suisse, à proximité de leur jonction. C'est une grande dalle brute de forme rectangulaire, mesurant $2^m.72$ de hauteur, $2^m.38$ de largeur et $0^m.50$ d'épaisseur moyenne; elle est percée, à $1^m.50$ environ du sol, d'une ouverture orbiculaire qui la traverse de part en part. De là le nom de *Pierre-Percée* donné aussi au groupe de maisons qui l'entourent, et sous lequel cette pierre est désignée dans les actes dès les premiers temps du moyen âge.

En mémoire de quel événement ou de quel personnage illustre a-t-on dressé ce monolithe? C'est une question qui reste sans réponse certaine.

Des croyances superstitieuses attribuaient à la pierre de Courgenay de certaines vertus curatives; on croyait, jusqu'à la fin du siècle dernier, qu'en passant par l'orifice on se guérissait des coliques; l'aspect poli de la pierre en cet endroit est un témoignage du fréquent usage qu'on fit de ce remède.

On prétendait aussi que cette ouverture devait avoir servi aux observations astronomiques des druides, ce qui n'est guère probable, car la dalle, dont la direction est sud-ouest nord-est, fait avec le méridien un angle de 55 degrés environ.

Selon la tradition locale, ce lieu ou ses alentours auraient été le théâtre d'une grande bataille, après laquelle les deux chefs ennemis auraient fait la paix en se serrant réciproquement la main par le trou de la pierre.

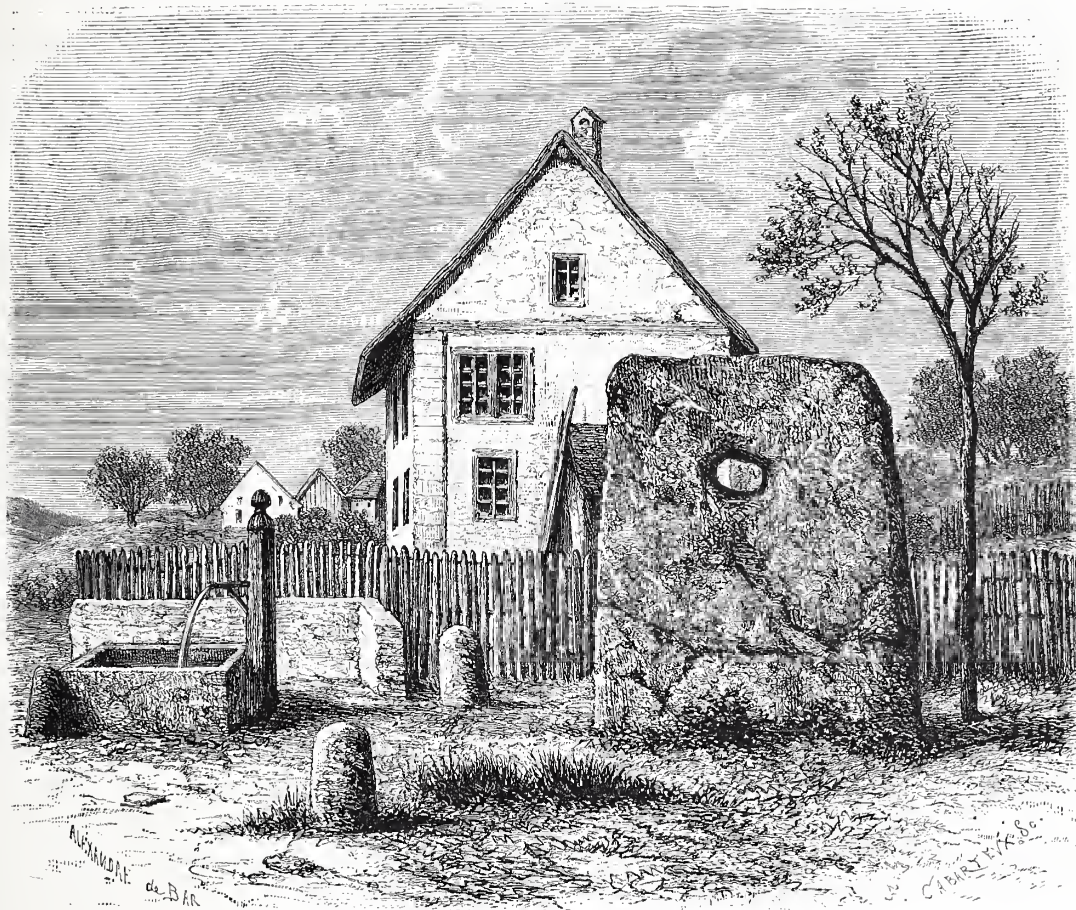
C'est sur cette tradition que se sont basés tous ceux qui ont écrit l'histoire du Jura, pour placer dans la plaine de Courgenay la célèbre bataille que Jules César livra à Arioviste l'an 58 avant notre ère, après laquelle ce chef suève dut repasser le Rhin avec les débris de ses hordes germaines.

La disposition des lieux répond, en effet, assez aux quelques détails topographiques que César a donnés du champ de bataille, et ce qui a pu les confirmer dans cette opinion, fut la découverte de nombreux débris d'ossements humains, par suite de fouilles faites, notamment en 1862, aux alentours de la Pierre percée. Une grande plaine s'étend des villages d'Alle et de Courgenay jusqu'au pied du mont Terrible; sur cette montagne, plus connue dans la contrée sous le nom de *Jules César,* on remarque encore des traces de retranchements d'un camp. En outre, la distance de cette plaine au Rhin, prise non rigoureusement, correspond assez aux données des Commentaires. Mais, de leur côté, les stratégistes chercheront toujours l'emplacement de ce champ de bataille sur la grande route des invasions qui se sont faites par le haut Rhin et le coude de ce fleuve près de Dôle, c'est-à-dire aux environs de Belfort. En effet, il est peu admissible qu'Arioviste, qui possédait déjà depuis quinze ans le tiers de la Séquanie et dont l'objectif était Besançon, soit venu avec une multitude de combattants suivis de leur familles et de bagages, s'acculer au pied d'une longue chaîne de montagnes et dans une contrée mon-

tueuse et boisée, n'ayant d'autres issues que le long et sinueux défilé de Delle, ou des chemins accidentés qui, à cette époque reculée, devaient être fort mauvais.

La Pierre percée était entourée jadis d'une forêt de chênes. Peut-être avait-elle servi aux cérémonies des druides; mais elle servit certainement aux plaids ou assises qu'on tint en plein air sous des grands arbres pendant plusieurs siècles et jusqu'au moyen âge.

Ajoutons que près de ce monument existait un tilleul longtemps renommé sous lequel le maire d'Alle, l'un des cinq du pays d'Ajoie ou de Porrentruy, venait tenir ses plaids, tenant en main le sceptre de justice en bois d'ébène surmonté d'une main d'argent. Souvent aussi on se réunissait sous le *Tilloz de Courgenac* pour y faire des traités, passer des actes importants, et prêter serment en présence du châtelain ou du prévôt de Porrentruy.



La Pierre percée de Courgenay, près de Porrentruy (État de Berne).

En 1804, sous le régime français, des fouilles ayant été faites au pied de la Pierre-Percée en présence de M. Daubers, sous-préfet de l'arrondissement de Porrentruy, on constata qu'à environ 70 centimètres de profondeur la pierre reposait debout sur le milieu d'une dalle posée horizontalement; elle paraissait se soutenir d'aplomb par son propre poids, sans aucun crampon de bronze ou de fer. On n'y découvrit nul instrument ni débris d'antiquités.

Ce monument appartient à l'État de Berne; il était autrefois entouré d'une balustrade de bois de chêne. Il serait à désirer qu'il le fût aujourd'hui d'une grille de fer, qui le garantirait d'une destruction trop certaine. (1)

(1) Il ne faut pas confondre la Pierre-Percée avec Pierre-Pertuis : l'une est à Courgenay, l'autre est près de Tavannes; cette dernière est un grand banc de roches creusé en forme de tunnel, que les Romains ont agrandi pour y faire passer l'une des voies de Petinesca (Staaden sur l'Aar, près de Bienne) à Raurica, depuis Augusta Rauracorum (aujourd'hui Augst, près de Bâle).

Voy. Aug. Quinquerez, *Topographie du Jura bernois;* — Bourkard d'Asuel, note XVIII; — l'abbé Sérasset, *l'Abeille du Jura.*

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE.

Suite. — Voy. p. 181, 198, 214, 227 et 254.

V. — LA MÈRE NANON.

Suite.

Nous nous faisions de la féerie une image très modeste qui nous suffisait. De même, quand, escortés des nombreux petits Simon, nous transformions en comédie improvisée quelqu'un de nos contes favoris, notre imagination remplaçait, sans hésiter, les pierres précieuses de rigueur par des cailloux et les armes enchantées par un simple bâton :

— Qui sait, disions-nous en présence d'une grenouille ou d'une petite souris, si ce n'est pas quelque fée déguisée?

Nous riions en parlant ainsi, c'était un jeu assurément; mais si la souris était devenue tout à coup une belle dame, si les petites pierres du ruisseau s'étaient changées en rubis et en diamants, nous n'aurions peut-être pas été surpris outre mesure. J'insiste là-dessus pour faire comprendre le genre de crainte qui nous saisit le jour où surgit à nos yeux une première fois cette créature d'apparence fantastique: la mère Nanon.

J'avais huit ans, mon frère en avait six, et nous étions en train de mettre en scène à nous deux avec tout le soin possible un conte que j'avais lu, quand soudain, au moment même où devait apparaître la fée Carabosse, une vieille mendiante toute ratatinée se montra derrière la petite barrière qui ferme le parc à cet endroit.

La cape d'indienne passée dont elle était vêtue laissait nus ses bras de squelette qui, nerveux et noircis au soleil, se croisaient sur une béquille. Appuyée ainsi elle semblait n'avoir qu'une taille de naine, et son capuchon gris d'où s'échappaient des mèches de même couleur, sa tête branlante, l'unique dent qui sortait de sa bouche entr'ouverte sous un nez crochu, la barbe blanche surtout qui hérissait ce menton de sorcière, autorisant des doutes sur son sexe, nous parurent si épouvantables que notre première impulsion fut de fuir.

Il faut dire que nous avions donné pour décor à notre drame merveilleux une clairière assez éloignée de la maison, et que Monique nous avait quittés pour aller chercher son ouvrage. Elle ne pouvait être de retour avant dix minutes... or quels périls ne court-on pas en moins de dix minutes auprès d'une mauvaise fée! Notez que je venais de tourner trois fois au-dessus de ma tête couronnée de papier doré une baguette de coudrier, en criant: — Au nom de tous les bons génies, je te défie, Carabosse! — quand l'horrible apparition s'était produite.

D'aussi imprudentes paroles devaient être suivies d'une prompte vengeance; c'était du moins l'avis de Henri.

— Sauvons-nous! criait-il, en m'entraînant.

— Mon joli petit monsieur! ma petite demoiselle! chevrota la prétendue fée.

Je m'arrêtai, honteuse tout à coup de ma peur et prête à la nier devant moi-même.

— Que nous voulez-vous? dis-je de loin en faisant effort pour affermir ma voix.

— La charité, répéta la vieille femme, sa main ridée tendue à travers les pieux de la barrière.

— Nous n'avons pas de sous dans nos poches, répliquai-je en me rapprochant de deux ou trois pas malgré les prières de Henri qui s'attachait à mes jupes; faites le tour et entrez du côté de la cuisine. On vous donnera du pain.

— Hélas! c'est que je suis bien fatiguée, répondit la vieille, s'asseyant au bord du talus d'un air découragé. J'ai soixante-quinze ans, mes mignons; vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir soixante-quinze ans... Et quand on a travaillé toute sa vie, quand on n'a pas une pierre pour y reposer sa pauvre tête, on est à plaindre, je vous le dis...

— Mais vous n'êtes point du bourg, repris-je, m'enhardissant jusqu'à m'avancer de quelques pas encore; je ne vous ai jamais vue.

Elle nous raconta que depuis des années elle demeurait chez sa fille, mariée dans un village des environs; que, cette fille étant morte, son gendre, un méchant homme, l'avait renvoyée de chez lui. Sans asile et sans pain, elle était alors revenue à Rosières; elle y vivait d'aumônes; comment faire autrement? A son âge, on n'a plus la force de travailler.

Je promis de parler d'elle à mes parents, et le soir même, en effet, je racontai cette aventure, sans ajouter qu'elle m'avait d'abord effrayée à l'excès; mais Henri, un enfant terrible, m'interrompit pour s'écrier:

— Oh! l'affreuse vieille fée! Tout le temps qu'elle parlait, j'avais peur de me sentir pousser un nez long d'une aune comme le prince Désir, ou bien d'être emporté sur un char traîné par des dragons comme dans la pièce du Châtelet que nous avons été voir l'hiver dernier. Toi aussi tu avais bien peur, ajouta-t-il, indigné avec raison d'un haussement d'épaules dédaigneux qui, je l'avoue, ne faisait pas grand honneur à ma sincérité.

— Peur de quoi? demanda maman.

— Des fées... dit Henri. Nous l'avons prise pour Carabosse...

— A votre âge! On ne vous laissera plus lire de contes bleus, puisque vous êtes assez sots pour y croire, dit en riant ma mère. Voyons, monsieur le curé, qu'est-ce donc que cette Nanon, d'une si merveilleuse laideur?

— C'est une pauvre créature bien honnête et bien intéressante que je recommande à votre pitié, répondit M. le curé. J'aurais voulu la faire entrer dans un hospice, mais elle dit que si elle n'avait plus le droit de se promener en liberté elle mourrait... Vous savez comme sont les gens de la campagne! Cette malheureuse a connu de meilleurs jours, elle était dans l'aisance quand sa fille s'est mariée; malheureusement elle a eu le tort, étant veuve, de donner tout son avoir à son gendre, sans lui rien demander que de la loger et de la nourrir jusqu'à sa mort. Il s'y est engagé, mais en lui faisant payer bien cher sa confiance; c'était un brutal et un avare qui la privait de tout et la maltraitait. Tant que sa fille a vécu, son sort lui a paru encore supportable; mais depuis que Dieu lui a infligé ce dernier chagrin de la perdre, elle n'a pu y tenir et est revenue ici où elle mendie son pain de porte en porte.

— Que pourrait-on bien faire pour elle? dit ma grand'mère.

— Mon Dieu! lui donner un abri. Le loyer de la petite chaumière au bas de la sente Verte est mi-

nime, et il y a autour un courtil où elle pourrait faire pousser assez de pommes de terre pour sa provision. Elle s'éteindrait là tout doucement. Cela serait une bonne œuvre!

— Et je suis prête à m'en charger, dit ma grand'-mère; mais une si vieille femme serait-elle en sûreté toute seule dans ce coin écarté? outre qu'elle ne pourrait gratter la terre elle-même...

On se mit à discuter le bien qui pouvait être fait à la mère Nanon, et voilà ce que décida le conseil, auquel je fus admise à prendre part.

La chaumine en question recevrait deux hôtes à la fois, notre fée Carabosse et une pauvre fille idiote plus qu'à demi, assez ingambe toutefois pour la soigner, assez vigoureuse pour cultiver le jardin. La Perroquet, c'était le seul nom qu'on lui connût, et elle le devait sans doute à la forme bizarre de son nez, avait été, toute petite, abandonnée dans un fossé par des saltimbanques qui traversaient le pays. Elle avait grandi au hasard, sans feu ni lieu, parcourant la campagne une besace sur l'épaule, silencieuse autant que si elle eût été muette, trop stupide pour pouvoir travailler de façon à gagner régulièrement son pain, quelle que fût sa bonne volonté. Très forte pourtant, elle bêchait comme un homme. Quand on avait la patience de lui indiquer ce qu'elle devait faire elle s'en tirait tant bien que mal, étant aveuglément docile dans son imbécillité tout inoffensive. Par une heureuse inspiration, ma grand'mère imagina de réunir sous le même toit les deux pauvres créatures, incapables de se tirer d'affaire chacune de son côté.

On meubla sommairement la chaumine, et, à quelque temps de là, nous fûmes agréablement surpris, en passant au bas de la sente Verte, de trouver à cette méchante cabane auparavant abandonnée un air de propreté tout nouveau. Le courtil était cultivé. La Perroquet puisait de l'eau, balayait, jardinait sous la direction de la mère Nanon, qui, assise sur le seuil, la regardait semer je ne sais quoi dans le terrain bien défriché :

— C'est, dit-elle d'un air content, notre prochaine récolte que nous préparons. J'espère qu'à nous deux nous vivrons bien du produit de notre jardin.

On y ajouta une chèvre, et elles se trouvèrent riches. De ses doigts crochus la mère Nanon raccommodait encore tant bien que mal ses hardes et celles de sa compagne. Elle avait soin que la Perroquet ne portât pas de guenilles, elle lui témoignait de la bonté; cette vieille femme qui avait vu mourir ses enfants s'attachait de jour en jour à cette pauvre fille qui n'avait jamais connu sa mère; si bien qu'une expression de satisfaction et de douceur qu'on ne lui connaissait pas jusque-là finit par poindre sur l'étrange visage de l'idiote; elle ne se sentait plus seule au monde, quelqu'un l'aimait et elle était utile à quelqu'un.

Aucun exemple ne m'a fait comprendre mieux que cette association de deux êtres qui séparés n'eussent été bons à rien, quel profit les plus misérables d'entre nous peuvent trouver à s'entr'aider. Je saisis dès lors le sens d'une fable que j'avais souvent récitée sans l'appliquer aux choses de la vie : *l'Aveugle et le Paralytique*. De deux misères, de deux infirmités on peut faire un sort supportable en les réunissant dans un esprit de bienveillance réciproque.

A suivre. Th. Bentzon.

Une Erreur de Socrate.

C'était l'erreur du noble Socrate, qui pensait qu'il suffit de voir le bien pour le faire; c'est l'erreur des modernes qui, peu soucieux des leçons de l'histoire, croient que c'est assez de l'instruction pour régénérer l'espèce humaine, et que la valeur morale d'un peuple résulte nécessairement du nombre des écoles et du degré de l'enseignement qu'on y reçoit. La culture de l'intelligence est très certainement une des sources salutaires des actions humaines, mais ce n'est pas sa source principale; croire à la toute et unique puissance de la pensée et de la science sur la conduite, est l'illusion des bonnes natures. Naville.

Les grands maîtres de l'enseignement, tels que les Girard et les Pestalozzi, n'appréciaient si haut l'instruction que parce qu'ils savaient l'animer et la féconder incessamment, en la pénétrant de leur influence morale. E. C.

LES OISEAUX DES TERRES AUSTRALES.

Voy. au volume précédent, p. 56 et 160.

LES MANCHOTS.

La faune ornithologique des terres australes ne présenterait pas un caractère bien tranché si elle ne comptait que des Mouettes, des Hirondelles de mer, des Pétrels, des Canards, des Fous et des Cormorans, car tous ces oiseaux se rapprochent plus ou moins, par leurs formes, de ceux que nous sommes habitués à avoir sous les yeux; mais elle possède en outre des éléments tout à fait étranges qui leur impriment un puissant cachet d'originalité. Ces éléments, ce sont les Manchots, qui sont peut-être les oiseaux les plus bizarres de la nature actuelle et que tous les zoologistes s'accordent à ranger dans un groupe spécial, dans une famille, dans un ordre ou même dans une sous-classe particulière du monde ornithologique. Les Manchots, en effet, sont absolument incapables de s'élever dans les airs : ils ont, en place d'ailes, deux palettes analogues à des nageoires de Dauphin et recouvertes de petites plumes qui ont elles-mêmes perdu leur aspect ordinaire pour se transformer en des sortes d'écailles. A l'aide de ces rames et de leurs pattes largement palmées les Manchots se meuvent dans l'eau avec la rapidité d'un steamer,

tenant leur corps entièrement ou presque entièrement submergé et ne laissant saillir au-dessus de la surface du liquide que leur tête et leur cou. Parfois même ils disparaissent complètement et s'enfoncent à une grande profondeur pour saisir le mollusque ou le poisson qu'ils convoitent; puis, brusquement, d'un vigoureux effort, ils bondissent au-dessus des flots, décrivent une parabole, et retombent avec la vitesse d'un projectile au sein de leur élément.

Sur le sol, au contraire, ces oiseaux ont des allures singulièrement embarrassées : ils sont plantigrades, à la manière des Ours, c'est-à-dire qu'en marchant ils s'appuient non seulement, comme la plupart des oiseaux, sur la face inférieure des doigts, mais encore sur la plus grande partie du tarse; en outre, comme leurs pattes se trouvent rejetées dans la région postérieure du corps et sont encore moins dégagées que celles des autres Palmipèdes, ils ne peuvent faire que de petits pas et s'avancent le corps incliné en se dandinant et en se tournant alternativement à droite et à gauche, avec plus de gaucherie encore que nos Canards et nos Oies domestiques. Enfin la graisse dont ils sont ordinairement chargés ajoute à la lourdeur de leur démarche. Aussi, quand un danger les menace et qu'ils ne sont pas assez rapprochés de la mer pour pouvoir se sauver à la nage, ils n'ont qu'une seule ressource, c'est de se coucher sur le sol, et de ramper en s'aidant des ailes et des pattes.

Dans ces conditions, on comprend facilement que les Manchots ne se plaisent pas beaucoup sur la terre ferme, où ils ne se sentent jamais en sûreté, et qu'ils préfèrent de beaucoup vivre sur l'Océan. C'est là en effet qu'ils séjournent pendant six ou sept mois de l'année, passant les journées à pêcher et, la nuit venue, se laissant bercer par les vagues comme des navires à l'ancre. Mais comme de temps en temps ils ont besoin de renouveler leur plumage et qu'ils doivent aussi songer à la conservation de leur espèce, ils sont forcés, à un moment donné, de quitter leurs domaines de prédilection et de venir sur les côtes des grands continents et sur quelques îles désertes pour muer, pour construire leurs nids et pour élever leurs petits.

Aux îles Falkland, à la Terre de Feu, à l'île Saint-Paul et dans les parages de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, la ponte se fait généralement pendant les mois de septembre et d'octobre, et l'éducation des jeunes se prolonge jusque vers le mois de décembre, époque à laquelle les adultes changent de plumage; de telle sorte que les oiseaux qui ont atterri vers le commencement d'août ne peuvent recommencer leur existence vagabonde qu'au mois de février ou de mars. Durant toute la période comprise entre ces deux limites les Manchots sont extrêmement communs à l'île Saint-Paul, où ils forment deux colonies qui ont été décrites par M. Ch. Vélain, le naturaliste dont nous avons déjà cité les observations sur les Pétrels. L'une de ces colonies, dit M. Vélain (1), « s'établit à l'extérieur, dans les falaises situées par le travers des quatre cônes, un peu avant la pointe ouest, c'est-à-dire dans la partie du vent. L'autre vient chercher un abri près du sommet de la haute montagne qui domine la jetée du nord, et se trouve ainsi presque sous le vent. La première de ces deux colonies était de beaucoup la plus importante : elle se composait d'un nombre incalculable d'oiseaux qui vivaient entassés littéralement les uns sur les autres, sur une sorte de talus incliné, large de plusieurs centaines de mètres au niveau de la mer et terminé en pointe vers le sommet de la falaise. Ils étaient là par milliers, leur poitrine blanche uniformément tournée vers la mer, occupant toutes les saillies, les pics, les corniches, les moindres anfractuosités des laves. Chaque pierre était habitée. Aussi tout cet espace se voyait du large comme une tache blanche qui tranchait d'une façon bien remarquable sur le ton noir des falaises extérieures. Leur agitation était continuelle, et le bruit qu'ils faisaient étourdissant. Il eût été bien difficile de les atteindre, à cause de la position abrupte des falaises qui les dominaient.

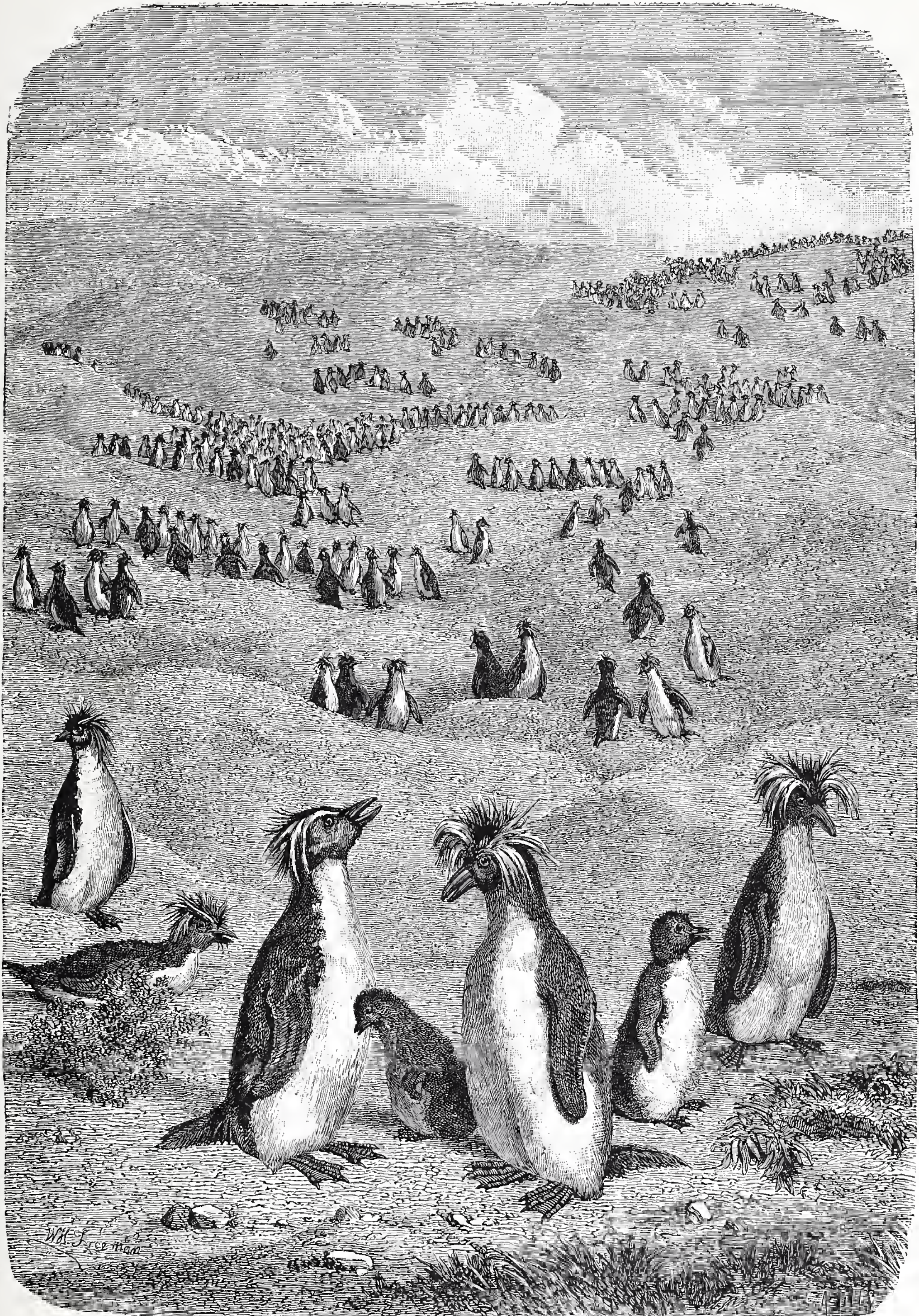
» La colonie du nord était heureusement d'un accès plus facile; c'était aussi la plus intéressante des deux. Divisés par groupes de deux ou trois cents, les Gorfous (2) formaient dans cette partie de l'île comme autant de camps ou de villages, échelonnés sur un plateau situé à 200 mètres d'altitude environ et jusque sous les escarpements du sommet (254 mètres). Leurs nids, au lieu d'être irrégulièrement disséminés dans les anfractuosités des laves, étaient au contraire groupés avec une certaine symétrie et paraissaient comme alignés le long de couloirs, de sentiers tracés au milieu des hautes herbes qui recouvraient le sol tourbeux de la montagne. Chacune de ces surprenantes agglomérations d'oiseaux fut bientôt baptisée par nous d'un nom spécial : une des plus nombreuses devint, en raison de son importance, *Pingouinville*. C'était bien, en effet, la plus singulière charge de petite ville qu'on puisse imaginer : les rues, les impasses, les carrefours animés d'une foule turbulente, les places publiques où les oiseaux se réunissaient pour conférer entre eux avant de descendre à la mer par petites troupes, rien n'y manquait, pas même les commères caquetant et se querellant autour des nids. »

Les observations faites dans d'autres localités et sur d'autres espèces par M. Bennett, par le capitaine Abott et par le lieutenant Liardet, concordent parfaitement avec celles de M. Vélain. Ces différents voyageurs parlent aussi de troupes énormes de Manchots qui se réunissent à certaines saisons soit aux îles Falkland (ou Malouines), soit aux îles Macquarie. Dans ce dernier ar-

(1) *Remarques au sujet de la faune des îles Saint-Paul et Amsterdam*. Paris, 1878, p. 57.

(2) Nom que l'on donne quelquefois aussi à certains Manchots.

chipel, M. Bennett n'évalue pas à moins de 30 ou même 40 000 le nombre d'oiseaux de ce genre qui s'assemblent dans un espace relativement restreint. « Ceux qui vont à terre, dit M. Bennett,



Oiseaux des terres australes. — Les Manchots.

sont organisés comme un régiment de soldats, et rangés non seulement en lignes, mais encore par catégories d'âges. Les jeunes vont d'un côté, les adultes, les couveuses et les femelles libres d'un autre côté. Le triage est fait si rigoureusement que chaque groupe repousse impitoyablement les individus d'un autre groupe qui cherchent à s'introduire dans son sein. » De son côté, M. Abott dit

avoir trouvé aux îles Falkland une place qui mesurait au plus 450 mètres de long sur 45 de large et qui était couverte d'une telle quantité d'œufs, qu'on ne pouvait faire un pas sans en écraser quelques-uns. « J'ai remarqué avec étonnement, ajoute ce voyageur, que les oiseaux retrouvaient leur nid quand on les en avaient chassés, qu'ils allaient directement à leur œuf et le replaçaient soigneusement entre leurs pattes, dans la position primitive, directement au-dessous de la plaque incubatrice. »

Il ne faudrait pas conclure de ce passage que tous les Manchots ne pondent qu'un seul œuf; au contraire, pour plusieurs espèces, deux paraît être le nombre normal. Ces œufs, qui sont généralement d'un blanc sale et de forme arrondie, plus rarement de forme ovale, et marqués de taches rousses ou verdâtres, sont parfois cachés dans des trous, mais le plus souvent reposent tout simplement dans une excavation du sol, sur un lit d'herbes sèches. Le mâle et la femelle partagent les soins de l'incubation qui se prolonge pendant quatre ou cinq semaines, et quand les petits ont brisé leur coquille, les parents pourvoient d'abord à leurs besoins avec la plus grande sollicitude; ils descendent tour à tour à la mer pour chercher des vivres pour leur jeune famille, et remontent lourdement chargés par des sentiers abrupts et entrecoupés d'obstacles. Rien ne les rebute : après avoir accosté au pied des falaises en se laissant porter par les vagues, qui parfois les jettent tout meurtris au milieu des galets, ils se hissent de rocher en rocher, en s'accrochant avec le bec, en s'aidant des ailes et des pattes, tombant, se relevant, roulant de nouveau sous une avalanche de pierres, et recommençant courageusement l'escalade jusqu'à ce qu'ils aient enfin regagné leur campement.

Les jeunes, qui en sortant de l'œuf sont assez débiles et entièrement recouverts d'un duvet brunâtre, grandissent rapidement grâce aux soins dont ils sont entourés, et au bout de quelques mois ressemblent complètement aux adultes; mais bien avant d'avoir atteint toute leur taille et revêtu leur livrée définitive, ils quittent le nid et vont rejoindre les oiseaux de leur âge. Ainsi se forment de petites troupes qui sont, paraît-il, placées sous la surveillance de quelques vieux individus, jouant le rôle de mentors et n'épargnant pas les corrections à leurs élèves lorsque ceux-ci cherchent à s'écarter de la place qui leur est assignée. Du moins c'est ainsi que les choses se passaient à l'île Saint-Paul, dans la colonie observée par M. Vélain et constituée exclusivement par des Manchots ou Gorfous sauteurs (*Eudyptes saltator*).

Les Manchots de cette variété nichent non seulement à l'île Saint-Paul, mais à l'île Amsterdam, voisine de la précédente, à Kerguelen et aux îles Crozet. A l'âge adulte, ils ont les parties supérieures du corps d'un noir glacé de bleu, les parties inférieures d'un blanc argenté, le bec rougeâtre, les pattes jaunes, et ils portent de chaque côté de la tête, au-dessus de l'œil, une touffe de plumes effilées, d'un jaune d'or, qui se dirigent naturellement d'avant en arrière, mais qui peuvent se redresser et donnent à l'oiseau une physionomie des plus originales. Les mêmes ornements, disposés de la même façon, mais un peu moins développés, se rencontrent chez des Manchots qui vivent soit aux Falkland et dans la Géorgie australe, soit à l'île Campbell et à l'île Stewart, non loin de la Nouvelle-Zélande, et qui, suivant M. Alph. Milne-Edwards, constituent, comme les Manchots de Saint-Paul, de simples variétés locales du Manchot à cheveux d'or (*Eudyptes chrysocoma*) de M. Brandt. Au contraire, chez le Manchot à huppes dorées (*Eudyptes chrysolopha*) du même auteur, espèce qui est beaucoup plus rare et qui ne se trouve guère que dans le groupe de Falkland et à l'île Macquarie, les panaches se réunissent sur le devant du front, au-dessus du bec. Enfin, dans une petite espèce, récemment découverte aux parages du cap Horn et appelée *Microdyptes serresiana,* il n'y a plus que deux petits pinceaux de plumes jaunes en arrière des sourcils, ce qui établit la transition vers le groupe des Sphénisques et des autres Manchots privés de panaches.

Quelques-uns de ceux-ci, comme le Manchot papou (*Pygoscelis papua*) ou *Johnnie* des marins anglais, comme le Manchot antarctique (*Pygoscelis antarctica*) et le Manchot nain (*Eudyptes minor*) ne diffèrent guère des *Eudyptes* et des *Microdyptes* que par l'absence de touffes jaunes sur la tête ou l'allongement des pennes caudales; mais les Sphénisques et les Apténodytes offrent des caractères beaucoup plus tranchés. Les derniers se reconnaissent toujours à leur grande taille : aussi les a-t-on désignés souvent, dans les relations de voyage, sous le nom de *Rois des Pingouins.* Ils ont le bec grêle et allongé, le plumage d'un gris noirâtre ou bleuâtre sur la tête et les parties supérieures du corps, d'un noir mat sur la face et la gorge, d'un blanc pur sur l'abdomen, et d'un jaune intense sur le haut de la poitrine. Cette teinte jaune qui remonte sur les côtés du cou, jusque vers les oreilles, est particulièrement prononcée chez l'Apténodyte de Pennant (*Aptenodytes Pennanti*), qui vit aux Falkland, aux Crozet, à l'île Stewart et à Kerguelen, tandis qu'elle est moins intense chez l'Apténodyte de Forster (*Aptenodytes Forsteri*), qui paraît confiné sur les terres les plus rapprochées du pôle antarctique. Vivant, pour la plupart, sous un climat très rigoureux, dans des îles dont le sol est généralement dépourvu d'herbes et de broussailles et presque continuellement durci par la gelée, les Apténodytes ne construisent d'ailleurs pas de nids et ne creusent pas de terriers, à la manière d'autres Manchots, mais couvent leurs œufs en les tenant serrés entre leurs cuisses et en les transportant avec eux dans un repli de la peau.

A suivre. E. Oustalet.

LES ESCLAVES A ATHÈNES.

Athènes dut en grande partie à l'industrie et au commerce la suprématie qu'elle exerça sur le reste de la Grèce avant la conquête macédonienne. Aussi les esclaves y étaient-ils fort nombreux. En additionnant ceux qu'elle employait à la ville, aux champs, dans les mines, les ateliers et sur les vaisseaux, et en tenant compte dans ce calcul des vieillards, des femmes et des enfants, on estime qu'ils ne pouvaient être moins de 200 000.

Or, dans toute l'Attique il n'y avait pas plus de 67 000 citoyens libres et de 40 000 *métèques* ou étrangers domiciliés, c'est-à-dire que les esclaves formaient environ les deux tiers de la population totale.

Même aux plus beaux jours de la civilisation athénienne, au temps des Sophocle, des Platon, des Phidias, des Périclès, ils se recrutaient par les moyens cruels que l'on pratiquait déjà à l'époque héroïque; un certain nombre, il est vrai (et c'étaient les plus heureux), avaient vu le jour dans la maison du maître; mais combien aussi avaient été, dans leur plus tendre enfance, exposés sur la place publique par une mère dénaturée, ou volés à leur famille par des misérables qui se faisaient une spécialité de ce genre de trafic! Combien avaient été, à la fleur de l'âge, entraînés loin de leur patrie, au milieu des horreurs de la guerre, ou enlevés par une bande de pirates débarquant tout à coup sur une côte sans défense! Nul ne pouvait se flatter d'être à l'abri de ces catastrophes qui en un instant faisaient un esclave d'un homme libre.

C'est ainsi que Platon lui-même fut vendu dans l'île d'Égine par ordre du tyran Denys.

Athènes était un des plus grands marchés d'esclaves du monde ancien. Là affluaient les barbares de l'Asie et des contrées qui avoisinaient la Grèce au nord; ils conservaient ensuite dans les maisons où ils servaient le nom du peuple d'où on les avait tirés, *Thrax, Lydos, Phrygios, Syros, Mysis, Dorias,* etc.

Mais il ne faudrait pas croire que les Grecs, de ville à ville, se fissent scrupule de se réduire mutuellement en esclavage. D'un bout à l'autre de leur histoire, les discordes, dont ils nous présentent l'affligeant spectacle, eurent invariablement pour résultat de plonger dans la condition servile des populations entières, enveloppées tout à coup dans un seul et même désastre.

La guerre du Péloponnèse contribua plus qu'aucune autre à multiplier ces revers de fortune. Ainsi, en 416, les Athéniens s'emparent de l'île de Mélos (*Milo*) qui avait refusé de se soumettre à leur joug; ils passent au fil de l'épée tous les adultes et réduisent en servitude les femmes et les enfants. Les faits du même genre abondent dans Thucydide. Le prix que l'on attachait à chacun de ces malheureux variait suivant leur âge, leur force et leurs aptitudes; au cinquième siècle le prix moyen d'un esclave paraît avoir été de 2 *mines* (174 francs), au quatrième de 3 (261 francs) et plus tard de 4 et de 5 (348 et 435 francs). Il va sans dire que ces chiffres sont loin de représenter aujourd'hui la même valeur qu'autrefois. Mais, même en tenant compte de cette différence, on reste confondu en voyant le peu de cas que l'homme faisait de l'homme : un esclave lettré, un de ceux qu'on payait le plus cher, ne coûtait pas plus qu'un cheval, soit 12 *mines* environ (1 043 francs).

Si Athènes comptait autant d'esclaves que pas une ville de la Grèce, si elle se les procurait, comme toutes les autres, par des moyens barbares, elle passait cependant pour les traiter avec plus de douceur. Il y avait dans ses lois certains articles qui garantissaient l'esclave contre les abus que le maître pouvait faire de son autorité. Ainsi elle permettait de poursuivre devant les tribunaux quiconque se serait rendu coupable envers un esclave de voies de fait excessives et injustes. Le meurtre d'un esclave était puni comme celui d'un citoyen.

Euripide et plusieurs orateurs attiques rappellent avec fierté ces dispositions, propres à leur patrie, qui protégeaient la vie des personnes de condition servile contre les brutalités de ceux qui les tenaient à toute heure du jour sous leur main, ou, pour mieux dire, sous leur bâton. Il pouvait arriver que des esclaves n'osassent pas susciter à leur maître une action pour coups et blessures, qu'ils n'en eussent pas les moyens ou qu'ils craignissent de succomber sous l'intrigue. En ce cas, ils trouvaient encore un recours dans la loi. Ils pouvaient demander à être vendus d'office et à passer sous le joug d'un homme moins cruel. L'État leur donnait un défenseur, et en attendant que la cause fût jugée ils trouvaient un asile dans un des temples de la cité. Enfin, si, au lieu d'user de ces moyens réguliers, ils se laissaient aller à un mouvement de colère et tuaient leur oppresseur, il n'était pas permis aux parents du mort de se faire justice eux-mêmes et d'exécuter le coupable de leurs propres mains; ils devaient le remettre aux magistrats pour qu'ils instruisissent l'affaire.

La République, dans certaines circonstances difficiles, donna des preuves d'estime et d'intérêt aux esclaves dont elle avait reçu des services. Ainsi elle racheta aux particuliers à qui ils appartenaient ceux qui avaient combattu aux îles Arginuses (406) et à Chéronée (338) et elle leur conféra le droit de cité; les noms de ceux qui avaient trouvé la mort au champ d'honneur étaient inscrits sur les mêmes tables de marbre qui consacraient la mémoire des soldats de condition libre.

Les mœurs publiques se ressentirent de ces exemples venus d'en haut. La comédie athénienne, surtout celle de la dernière période, que l'on appelle la *Nouvelle,* faisait souvent paraître sur le théâtre des esclaves, auxquels elle prêtait une

liberté de langage et d'allures inconnue partout ailleurs aux personnes de cette classe. Cela est si vrai que Plaute, adaptant à la scène romaine une pièce de Ménandre, croit devoir donner à ses compatriotes l'avis suivant : « Vous vous étonnerez sans doute de voir d'humbles esclaves boire, se convier à table et mener joyeuse vie; tout cela nous est permis à Athènes. » On peut dire, du reste, d'une façon générale que les esclaves de Plaute et de Térence, ceux du dernier surtout, reproduisent des types qui devaient être aussi communs dans la patrie de Périclès qu'ils étaient rares dans celle de Caton.

Néanmoins il faut bien reconnaître que l'intérêt avait plus de part que l'humanité dans la modération dont les Athéniens faisaient preuve à l'égard de leurs esclaves. Ceux-ci représentaient, avons-nous dit, les deux tiers de la population totale; si l'on songe en outre qu'ils étaient la principale source de prospérité pour l'industrie athénienne, on comprendra la véritable cause des ménagements avec lesquels on les traitait :

« Peut-être est-on surpris, dit Xénophon, de ce qu'on laisse les esclaves vivre dans le luxe et quelques-uns dans la magnificence; cet usage est pourtant aussi fondé en raison. Dans un pays où la marine exige des dépenses considérables, on est forcé de ménager les esclaves, même de les laisser libres, si l'on veut retirer le fruit de leurs travaux. »

A côté des prescriptions si pleines de sagesse par lesquelles la loi protégeait la personne et la vie de l'esclave, il y en avait une qui nous paraît monstrueuse aujourd'hui et qui suffit pour effacer l'heureuse impression que nous causent les premières. L'esclave, n'étant pas une personne civile, n'avait pas le droit de déposer en justice; on n'admettait même pas qu'il pût avoir une conscience. Mais il pouvait se présenter tel cas où son témoignage fût nécessaire; alors son maître était sommé par la partie adverse de lui faire subir la torture pour arracher de lui la vérité ; si le maître s'y refusait, il était par là même suspect aux juges: aussi ne repoussait-il presque jamais cette épreuve, et souvent il offrait le premier de la tenter. Cet usage révoltant, consacré par le législateur, est, non seulement accepté, mais vanté par les plus grands orateurs d'Athènes, Lysias, Antiphon, Isocrate, Isée, Démosthène, Lycurgue. On frémit en pensant à la somme de souffrance qu'il a causée, la plupart du temps sans profit pour la justice.

Il faut remarquer aussi que les philosophes du cinquième et du quatrième siècle n'ont jamais élevé un doute sur la légitimité de l'esclavage; Platon le bannit, il est vrai, de sa république idéale, mais surtout parce qu'il le juge inutile et dangereux, et lorsque dans ses *Lois* il étudie les institutions en vigueur pour les améliorer, il ne cherche qu'à prévenir les dangers qui peuvent résulter pour les hommes libres du contact des esclaves.

Aristote, qui passa à Athènes une grande partie de sa vie, considère l'esclavage comme nécessaire, et même comme naturel. Quand il mourut, il avait plus de treize esclaves. Théophraste, qui lui succéda dans la direction du Lycée, en avait neuf. Tout au plus pourrait-on trouver dans Xénophon et dans quelques poètes de la Comédie nouvelle des maximes sur l'esclavage que l'intérêt n'a pas dictées. Encore ces auteurs n'ont-ils jamais nié que l'homme eût le droit d'asservir son semblable. Il faut aller jusqu'au christianisme pour voir proclamer et appliquer ce principe, que Dieu nous a tous faits libres et également maîtres de nous-mêmes.

L.



Quelques Proverbes des Bassoutos.

— Une faute (ou une dette) ne pourrit pas.

— Celui qui a commis une faute ne l'oublie pas.

— On redresse un bâton pendant qu'il est encore vert.

— Le soleil fait sortir le crocodile de l'eau. (La faim chasse le loup hors du bois.)

— On ne se penche pas au-dessus d'un abîme. (On ne joue pas avec le feu.)

— En donnant tu te prépares de la nourriture. (La générosité sera récompensée.)

— Le singe ne voit pas son front bombé. (L'homme ne voit pas ses défauts.)

— Les sauterelles se dévorent dans le panier. (On se querelle même dans les circonstances les plus critiques.)

— Deux chiens ne sont pas vaincus par un chacal. (L'union fait la force.)

— Le voyageur mange des serpents (se contente de tout).

— Le sorcier (le coupable), c'est celui qui est pincé.

— Le petit du mulot se reconnaît à ses rayures.

— On ne trouve rien à manger dans la maison où l'on se querelle.

— On ne plaint pas celui qui se fait lui-même du mal.

H. Dieterlen.



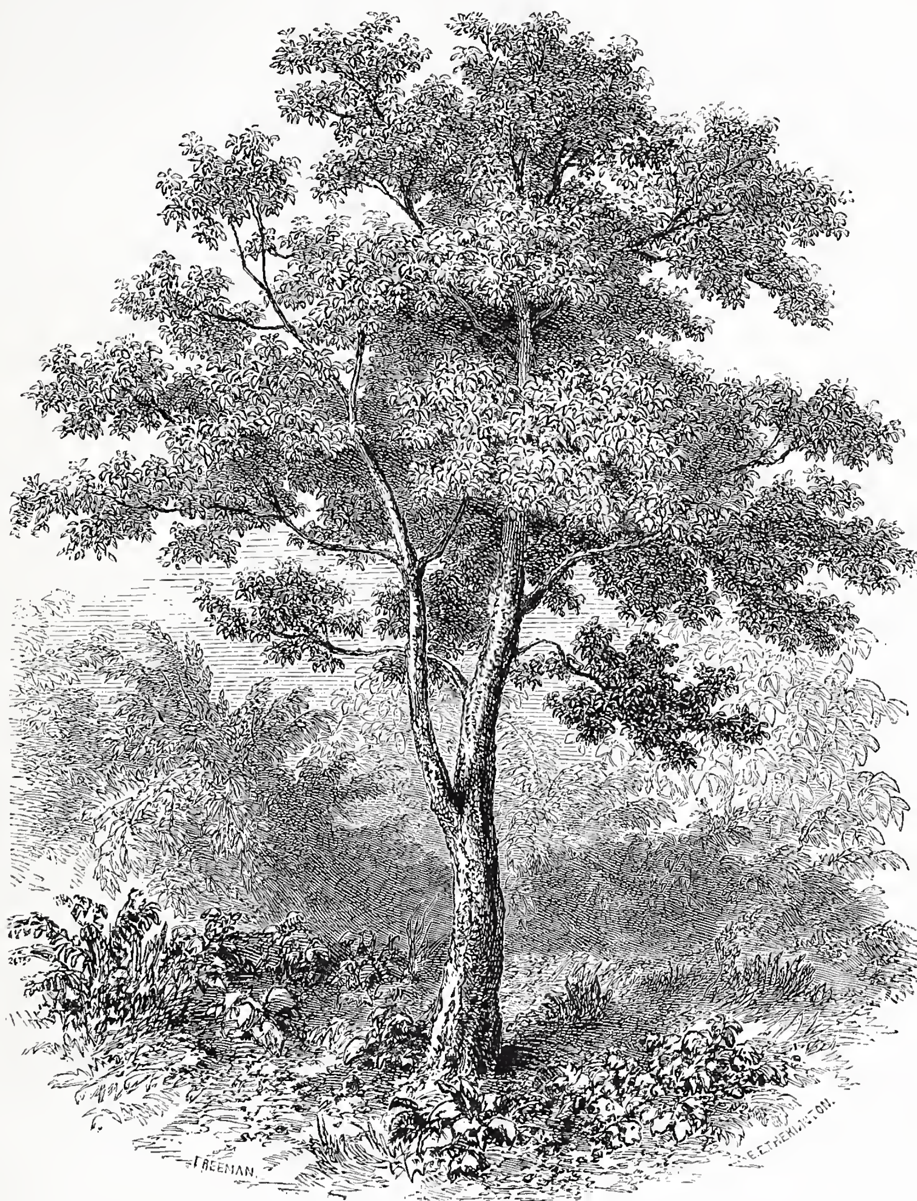
LE CAMPHRIER.

Le camphrier appartient à la nombreuse famille des lauriers. Il croît en Chine, au Japon et dans plusieurs contrées des Indes orientales. C'est un arbre d'assez grande taille, droit, élancé, élégant, et dont l'aspect général rappelle celui du saule. Ses feuilles sont ovales, un peu lancéolées, se terminant en pointe aux deux bouts, coriaces et luisantes en dessus. Lorsqu'on les froisse, elles exhalent une forte odeur de camphre, ainsi que toutes les autres parties de l'arbre, même les racines.

Les fleurs du camphrier sont très petites; le fruit est une baie arrondie, du volume d'un gros

pois, et dont la couleur tourne au pourpre noirâtre quand il a atteint sa maturité.

Le camphre ne transsude pas naturellement de l'écorce de l'arbre, même quand on l'incise, comme la résine du pin. Il se trouve en dessous, disséminé en petits grumeaux dans les pores du bois. Pour l'extraire, on fend en menus éclats la tige, les branches, les racines elles-mêmes, et on les distille : le camphre, sous l'action de la chaleur, se volatilise et se dépose, en se refroidissant, à l'intérieur du couvercle qui recouvre le vase où se fait l'opération ; le couvercle est tapissé d'une natte de paille de riz, et c'est sur cette natte que se sont fixés les grains de camphre. On le transporte



Le Camphrier.

ainsi en Europe, où, après l'avoir épuré, on le livre au commerce sous la forme de ces pains brillants, cristallins, que tout le monde connaît.

L.

SOUVENIRS DE PALAPRAT.

(1650-1721)

Palaprat, esprit médiocre, caractère frivole, n'a point de titre sérieux à la célébrité ; on ne lit pas cependant sans intérêt des passages de ses lettres ou de ses préfaces, ou donnant quelques détails sur sa famille, ses relations littéraires, ou sur lui-même ; il éclaire par échappées les mœurs de son temps. C'est tout ce qu'on peut tirer de lui ; il n'est cité que rarement comme l'un des auteurs de deux comédies du théâtre de second ordre : *le Grondeur*, représenté en 1691 ; *l'Avocat Patelin*, représenté en 1706 ; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il est reconnu que sa part de travail dans ces deux pièces n'a été que peu de chose : aussi ne les a-t-il pas

comprises dans le recueil de ses œuvres, tandis qu'elles le sont dans celui de Brueys, qui, bien qu'abbé et pensionné comme nouveau converti, fit de la profession d'auteur comique la principale occupation de sa vie, même lorsqu'il eut quitté Paris pour habiter Montpellier.

Palaprat était né à Toulouse, en 1650, d'une famille de magistrats et de jurisconsultes distingués.

« J'ay toujours vu subsister dans ma famille, dit-il dans une lettre, trois choses qui vont rarement ensemble : un bien un peu au-dessus du médiocre, une érudition profonde, avec un penchant aux plaisirs animé d'une gayeté à toute épreuve.

» Mon bisayeul, l'illustre Jacques de Ferrières, si célèbre par tant d'ouvrages sur le droit civil, avoit le bal chez lui presque tous les jours de l'année. Il y dansoit la première courante avec l'aînée de ses filles; et après avoir été quelque temps témoin de leurs plaisirs, il leur disoit, en se retirant dans son cabinet : « Mes enfans, réjouissez-» vous, je vais travailler à vous gagner du bien. »

Élevé avec sollicitude dans sa ville natale par ses parents et des maîtres instruits, Palaprat étudia le droit et parut au barreau, en même temps qu'il remportait dans les Jeux Floraux des couronnes. Il se fit assez estimer de ses concitoyens pour être nommé capitaine en 1675, alors qu'il n'avait encore que vingt-cinq ans, et en 1684, chef du consistoire, charge à peu près semblable à celle de prévôt des marchands. C'était bien commencer. Qui ne lui aurait prédit une digne et sérieuse carrière? Mais, si l'on en croit ses propres confidences, aimant beaucoup les plaisirs comme ses ancêtres, il se signala surtout dans ses magistratures par les fêtes et les divertissements de toute sorte qui, pendant leur durée, tinrent en joie les Toulousains. Du moins aurait-il pu allier à ce vif penchant pour les bals, les spectacles, les tournois, un peu de la gravité de son bisaïeul; mais le goût des plaisirs, du théâtre et des petits genres de la poésie l'emporta dans ses projets.

En 1686, il fit un voyage à Rome où, déjà recommandé par le succès de quelques sonnets et épigrammes, il fut bien accueilli parmi les courtisans de la reine Christine, qui, paraît-il, l'aurait volontiers attaché à son service. C'était, à son gré, un trop petit cercle. Il s'en éloigna, attiré vers Paris, où il réussit à se faire admettre dans la société des auteurs et des acteurs alors le plus en renom.

« Je soupai, dit-il, tous les samedis en très bonne compagnie chez un peintre italien nommé Vario, tant que dura l'hyver de l'année 1671, hyver qui fut plus riant qu'un printemps pour la ville de Paris, parce que le roi l'y passa tout entier. L'illustre et le magnifique M. Riquet, plus immortel encore par le mérite des personnes qui composent la famille qu'il a laissée que par le glorieux ouvrage de la jonction des mers [1], avoit fait venir Vario de Florence, pour orner de plusieurs belles peintures sa maison charmante de Bonrepos. Mon Florentin étoit venu à Paris et étoit devenu grand ami, cousin et compère de tous les excellents acteurs de la troupe italienne de ce tems-là; elle jouoit au Palais-Royal, et avoit ses jours marqués sur le même théâtre avec la troupe de Molière. Ce grand comédien (Molière), et mille fois encore plus grand auteur, vivoit d'une étroite familiarité avec les Italiens, parce qu'ils étoient bons acteurs et fort honnêtes gens; il y en avoit toujours deux ou trois des meilleurs à nos soupers. Molière en étoit souvent aussi... Ce fut dans ces soupers que j'appris une espèce de suite chronologique de comiques jusqu'aux *Sganarelles,* qui ont été le personnage favori de Molière, quand il ne s'est pas jetté dans les grands rôles à manteau et dans le noble et haut comique de *l'École des femmes,* des *Femmes sçavantes,* du *Tartuffe,* de *l'Avare,* du *Misanthrope*, etc. »

Les prétentions de Palaprat comme poète n'étaient point, du reste, très élevées. Il réussissait surtout par son humeur sociable, son enjouement, et par un peu d'esprit dans des œuvres très éphémères. Il se plaisait particulièrement à faire des devises, et, comme il le dit,

> A *blasonner* énigme, logogriphe,
> Rébus, image, emblème, hiéroglyphe.

A suivre.

(1) Sur Riquet, voy. t. IV, 1836, p. 58; — t. VII, 1839, p. 33, sa statue par David d'Angers; — t. XXVI, 1858, p. 143, son portrait d'après une gravure du temps.

L'IMPÉRATIF CATÉGORIQUE.

On entend quelquefois prononcer ces deux mots entre personnes qui s'occupent de questions philosophiques; il n'est pas inutile de savoir ce qu'ils signifient.

C'est Kant qui a désigné ainsi la loi morale.

Il a voulu exprimer par là le caractère obligatoire et absolu du principe de nos devoirs.

Le sens de cette règle laconique est que la morale ne peut se fonder ni sur l'intérêt bien entendu, ni sur l'expérience, ni sur les résultats de nos actions, mais qu'elle nous prescrit directement *à priori* ce que nous devons faire ou ne pas faire, étant libres de lui obéir ou de lui désobéir.

Le mot « impératif » n'a pas besoin d'être expliqué : il signifie commandement.

Le mot « catégorique » est un terme de logique. « Les propositions catégoriques, dit Destutt de Tracy, sont celles qui sont énoncées simplement et absolument, comme : Tout homme est un animal, Nul homme n'est un arbre, etc. »

Sur notre besoin de sympathie.

Je puis me passer de sympathie, comme on peut se passer de tout, mais quand j'en retrouve un peu

quelque ombre, je ne comprends plus comment on s'en passe. C'est un plaisir si immense! C'est tout autre chose qu'un plaisir, tout autre chose que ce qu'on appelle le bonheur; c'est le sentiment de la vie même. A lui tout seul l'homme ne se sent pas vivre; il a besoin d'une âme au dehors pour sentir son âme, comme d'un miroir pour voir son visage. C'est là le pouvoir de la sympathie; elle met l'homme en présence et en possession de la vie intérieure; elle le fait jouir de tout ce qui passe en lui, de ce qu'il sent, de ce qu'il pense, de ce qu'il dit, des impressions les plus fugitives comme les plus profondes de tout son être, qui, sans ce reflet et s'il ne se contemple et ne se complète dans un autre, se demeure presque inconnu, étranger à lui-même, et ne s'aperçoit souvent que comme un fardeau. C'est pourquoi, quand la sympathie a été complète et manque tout à coup, la souffrance est vive, l'âme se sent comme brusquement obscurcie et mutilée; refoulée sur elle-même, ramenée à la solitude, elle ne peut plus jouir de sa nature et de son énergie; il se passe en elle mille choses qui lui seraient d'une extrême douceur si elles retentissaient dans une autre âme, et dont elle n'a plus qu'une conscience vague, fatigante, douloureuse. GUIZOT.

BARQUE FUNÉRAIRE ÉGYPTIENNE.

UNE LETTRE DE THÉODULE DEVÉRIA.

« La petite ville d'Abydos (haute Égypte) jouait un grand rôle pour les Égyptiens dans les dogmes relatifs à l'autre vie. Ils pensaient, comme la plupart des peuples, que le passage de cette terre-ci à l'*autre terre* ne peut pas se faire indifféremment à tous les endroits. Le point exact d'où leurs âmes partaient pour entrer dans le monde surnaturel se trouvait à l'ouest d'Abydos, et c'était une fente pratiquée dans la montagne. La barque du Soleil, arrivée à la fin de sa course diurne, se glissait avec son cortège de dieux par la *Bouche de la fente* et pénétrait dans la nuit. Les âmes s'y glissaient avec elle sous la protection d'Osiris. Il fallait donc qu'elles se rendissent à Abydos de tous les points de l'Égypte; on supposait qu'elles faisaient le voyage par eau. Cette expédition est fréquemment représentée sur les peintures des tombeaux. D'ordinaire, le mort, habillé de ses vêtements de chaque jour, commande la manœuvre comme il aurait fait pendant la vie. D'autres fois, il est enfermé dans un catafalque entouré de pleureuses et de prêtres. Des canots et des chalands chargés d'offrandes escortent les barques principales. Les gens de l'équipage poussent des cris de bon voyage : « En paix, en paix, auprès d'Osi- « ris! » ou causent et s'excitent entre eux. » [1]

« L'Égyptien croyait, en remplissant sa tombe de figures, qu'il s'assurait au delà de la vie terrestre la réalité de tous les objets et de toutes les scènes représentées. » [1]

La barque funéraire dont nous donnons le dessin, trouvée dans le cercueil de la reine Ahhotpou, devait servir de véhicule à l'âme pour se rendre par eau à Abydos, afin de passer dans l'hémisphère inférieur.

« Sur un petit chariot en bois, à roues de bronze, est montée une barque d'or massif. Douze rameurs en or massif voguent sous les ordres du timonier et du pilote d'avant. Au centre, un petit personnage est assis, qui tient la hache et le bâton de commandement. Un cartouche, gravé derrière le timonier, nous apprend que le mort à qui était destinée primitivement cette barque était le roi Kamôs. » [2]

« La momie de la reine Ahhotpou fut découverte par les fouilleurs arabes en 1859, et confisquée par le moudir de Qénéh, qui la fit ouvrir et s'empara de ce qu'elle contenait. Le bruit de la trouvaille s'étant répandu, M. Mariette mit la main sur le cercueil et sur les bijoux, mais pas assez à temps pour empêcher que beaucoup d'objets précieux eussent été volés. » [3]

Feu notre collaborateur et ami, Théodule Devéria, sous-conservateur au Musée égyptien du Louvre, qui se trouvait alors en Égypte avec M. Mariette, écrivait sur cette découverte la curieuse relation qu'on va lire :

« 22 mars 1859. — Notre journée d'hier a été marquée par une des plus grandes jouissances que puissent éprouver des archéologues, et voici comment. Il y a quelque temps, les ouvriers de M. Mariette trouvèrent à Drah-Abou'l-Neggah, partie de la nécropole de l'ancienne Thèbes, une momie beaucoup plus belle que d'ordinaire; l'extérieur de la caisse est entièrement doré, et les yeux, de pierre dure, sont entourés de paupières d'or massif.

» M. Maunier, qui fut prévenu de la découverte, envoya à M. Mariette une copie de l'inscription qui décore le cercueil, assez lisible pour que nous ayons pu reconnaître que c'était la momie d'une reine nommée Ahhotpou. M. Mariette ordonna de la faire venir à Boulaq par un vapeur spécial et sans aucun retard; mais, par malheur, le gouverneur de la province, avant que la lettre arrivât, fit ouvrir la momie par curiosité ou par zèle mal entendu, on ne sait trop. Quoi qu'il en soit, je ne voudrais pas me trouver à la place dudit gouverneur la première fois que M. Mariette le rencontrera! Après l'ouverture du cercueil, on jeta comme de coutume la toile et les os au tas d'ordures, en ne conservant que les objets qu'on y trouva renfer-

[1] *Nouveau guide du visiteur au Musée de Boulaq*, par Gaston Maspero, professeur au Collège de France, directeur général des Musées d'Égypte. Vieweg, éditeur, 1884, p. 29.

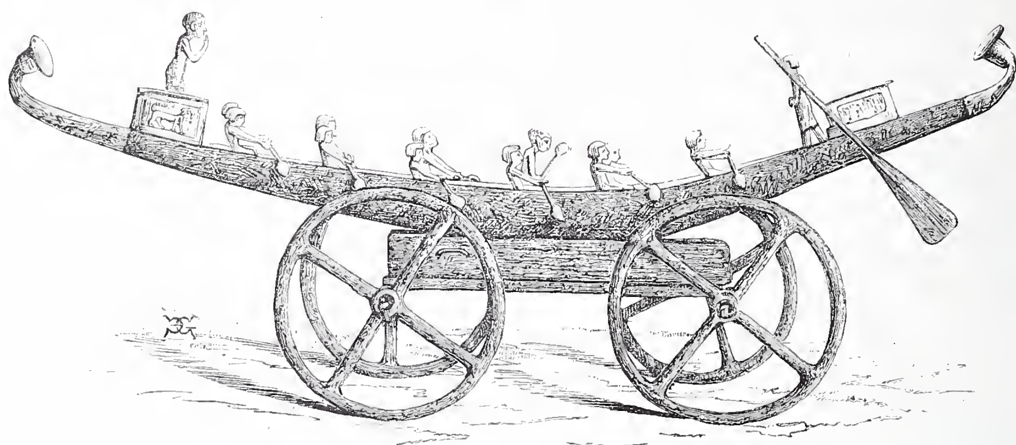
[1] *Ibid.*, p. 127. Voy. aussi, dans le beau livre de MM. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité* (Paris, Hachette, 1882) *Des idées de l'Égypte sur l'autre vie*, t. Ier, p. 129.

[2] *Nouveau Guide*, p. 82.

[3] *Ibid.*, p. 77.

més. Un surveillant arabe au service de M. Mariette lui envoya un inventaire de ces objets. Le gouverneur de la province en adressa un autre au vice-roi et écrivit à Son Altesse qu'il les lui envoyait directement. Ce voyage était la perte inévitable de beaucoup d'objets, sinon de la totalité. Les deux listes comparées se trouvaient assez d'accord, mais elles nous parurent singulièrement exagérées pour le nombre et le poids des objets d'or dont elles font mention. Malgré tout, la découverte était certainement intéressante. M. Mariette eut l'heureuse idée de se faire donner un ordre ministériel qui lui conférait le droit d'arrêter tous les bateaux portant des antiquités et de les prendre à bord de son vapeur. Aussitôt l'ordre délivré, c'est-à-dire hier matin, nous partîmes pour nous mettre en croisière aussi haut sur le Nil que le manque d'eau nous permettrait d'aller. A peine étions-nous arrivés à un point où nous ne pouvions plus avancer, que nous avons aperçu la fumée du bateau qui portait les restes de la momie pharaonique.

» Une demi-heure après, les deux vapeurs s'abordaient. Il y eut alors force pourparlers ; voyant qu'il n'arrivait à rien, et poussé à bout par une résistance opiniâtre, M. Mariette en vint au seul moyen reconnu par tous ici comme efficace, — à l'*ultima ratio*... : il distribua force coups de poing, proposa à l'un de le jeter à l'eau, à un autre de lui brûler la cervelle, à un troisième de l'envoyer aux galères, à un quatrième de le faire pendre, et ainsi des autres. Enfin et grâce à cela on se décida à remettre lesdites antiquités à notre bord, contre reçu.



Musée de Boulaq (voy. p. 62 et 128). — Barque funéraire du pharaon Kamôs.

» Dix minutes après cette scène, nous repartions pour Boulaq, emmenant prisonnier le surveillant fautif qui avait livré la momie au gouverneur. Il était fort mal en point, mais fumait philosophiquement son chibouq. Nous sommes arrivés à Boulaq un peu avant dîner, et là seulement nous avons pu ouvrir la fameuse boîte, en dépit des cachets qui la fermaient. Notre surprise a été grande en y trouvant une quantité de bijoux et d'insignes royaux qui portent presque tous les noms du premier roi de la dix-huitième dynastie (Ahmôs), tandis que le nom de la reine inscrit sur le cercueil ne s'y trouve pas une seule fois. Leur finesse d'exécution est plus remarquable que le peu que l'on connaissait du même genre, et, si je ne me trompe, il y a près de deux kilos pesant d'or merveilleusement travaillé, avec des incrustations de pierres dures et d'émaux de couleur.

» Outre la valeur intrinsèque de ces divers objets, ils ont une très grande importance historique... Leur antiquité est d'environ seize siècles avant notre ère. M. Mariette est parti ce matin pour faire voir tout cela au vice-roi Saïd-Pacha. »

Ajoutons que le souverain dans son enthousiasme voulut porter sur sa personne, pendant près d'une année, le beau scarabée à chaîne d'or que l'on admire aujourd'hui à Boulaq dans la vitrine des bijoux, et dont le contenu a été exposé au temple égyptien du Champ de Mars, en 1867. Dernièrement, le 6 avril 1884, M. Maspero a trouvé parmi les plus anciennes sépultures de la nécropole de Memphis, dans une tombe inviolée de la sixième dynastie (env. 3500 av. J.-C.), sept petits modèles de barques funéraires dont cinq sont en bon état. Dans une de ces barques, une statue miniature du *double* (l'ombre du défunt) reçoit des offrandes et des adorations; dans une autre, on voit un petit modèle de sa momie étendue sur sa couche.

Si dans les pyramides de cette époque M. Maspero n'avait déjà trouvé des textes liturgiques aussi parfaits et aussi compliqués que ceux des derniers temps pharaoniques, la présence de ces sept barques funéraires suffirait à prouver que les rites religieux de l'Égypte étaient déjà en vigueur à une période si reculée que leur origine doit se perdre dans la nuit des âges préhistoriques.

ARTHUR RHONÉ.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON Administrateur délégué et GÉRANT.

LES CASERNES.

I. — CASERNES DE CAVALERIE.

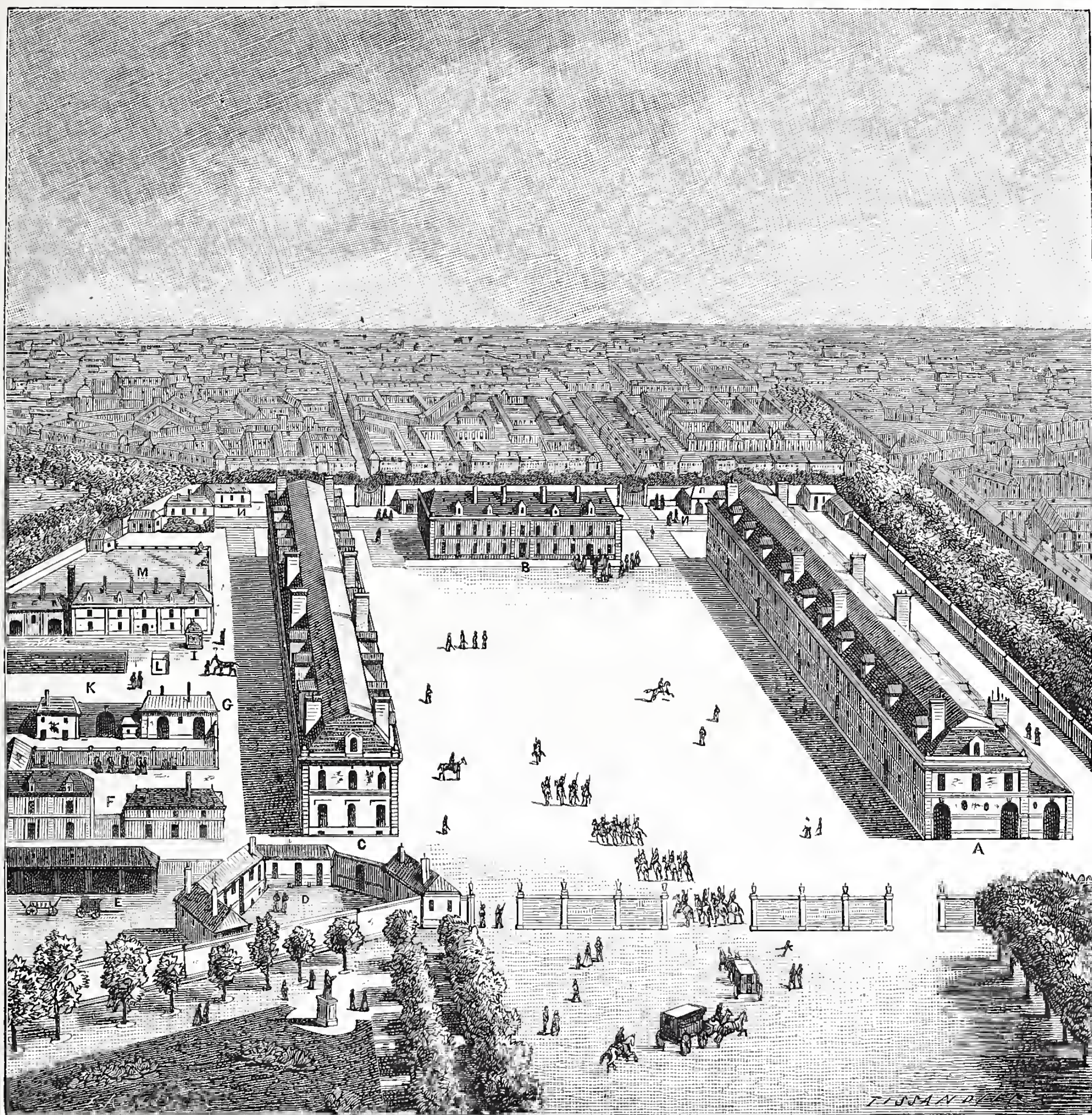


Fig. 1. — Caserne de cavalerie vue à vol d'oiseau.

Il n'est guère de famille aujourd'hui qui n'ait intérêt à savoir ce que c'est qu'une caserne.

Ces lignes sont spécialement consacrées à la description — très sommaire — d'une caserne de cavalerie.

Ce n'est qu'au seizième siècle que s'est introduit chez nous l'usage d'affecter au logement des troupes des bâtiments spéciaux. Antérieurement au temps de la Renaissance, la charge de ce logement était tout simplement imposée aux populations urbaines. Alors, chaque corps de gens d'armes occupait spécialement un quartier de la ville, d'où la dénomination de *quartier* qu'on donne, aujourd'hui encore, aux casernes, notamment à celles de la cavalerie. Ce mode de cantonnement fut usité jusqu'aux dernières années du dix-septième siècle, époque à laquelle Vauban prit la direction du service du casernement.

Les casernes *à la Vauban* sont à petites chambres desservies par des escaliers en grand nombre et forment, pour ainsi dire, une série de petites maisons accolées. Les écuries, établies au rez-de-chaussée, sont disposées dans le *sens transversal* et non point longitudinal des bâtiments.

Depuis lors, la question du casernement n'a jamais cessé d'être à l'étude. Il s'est fait à ce sujet nombre d'expériences; il a été proposé quantité de types dont quelques-uns ont réalisé de véritables améliorations.

Les limites de notre cadre ne sauraient nous permettre de faire l'historique de ces progrès nous dirons seulement quelles sont les solutions préconisées et généralement admises aujourd'hui.

Avant tout, les casernes doivent offrir aux troupes occupantes des lieux d'habitation salubres. Pour satisfaire à cette condition importante, on

ne les construit plus à l'intérieur, mais bien, autant que possible, à la lisière extérieure des villes, à bonne distance des usines et des agglomérations de population. Les Anglais en font même en pleine campagne; ils créent ainsi de véritables colonies ou cités militaires où l'officier et le soldat trouvent à leur portée tout ce qui est nécessaire à leur entretien, à leur instruction et même à leurs plaisirs. Nous sommes entrés dans cette voie, et c'est suivant ce principe que s'est élevé, par exemple, le quartier dit *de la Butte,* à Besançon. On y loge tout un régiment d'artillerie sur un vaste terrain clos de murs, sis à deux ou trois kilomètres du centre de la ville.

Mais il n'est pas toujours possible de bâtir ainsi dans les champs. Au moins faut-il que les casernes soient entourées de vastes espaces libres, places, boulevards ou promenades publiques. Dans le quartier de cavalerie que représente notre figure 1, on voit que l'entrée principale donne sur une esplanade. De larges avenues plantées d'arbres suivent extérieurement le pourtour des murs de clôture. Les pavillons A et C, spécialement affectés au logement des troupes, bordent les côtés d'une grande cour; et des rues larges assurent, autour de chacun d'eux, la libre circulation de l'air.

A la plupart des casernes allemandes sont annexés un jardin pour les officiers et un potager pour la troupe. On suit les mêmes errements en Angleterre Le quartier de cavalerie de Windsor offre, par exemple, dans son ensemble l'aspect d'un grand domaine rural, avec pelouses et boulingrins. Comme dans un parc anglais, les pavillons s'abritent sous d'élégants massifs de verdure.

En ce qui touche la question de plan d'ensemble, il convient de donner aux bâtiments une forme très simple, d'éviter les angles rentrants, d'orienter les chambres de telle sorte qu'elles n'aient pas uniquement l'exposition nord. Les bâtiments doivent se disposer parallèlement sur plusieurs rangs et être assez écartés pour que leurs longs côtés reçoivent la lumière solaire sur toute leur hauteur. Dans l'établissement de ce plan, l'architecte se laisse surtout guider par la raison de salubrité. Il doit éloigner des édifices affectés au logement tout ce qui serait de nature à compromettre ou seulement altérer la pureté de l'air ambiant. C'est suivant ce principe qu'on cantonne à distance des bâtiments d'habitation tous les locaux accessoires dont on a lieu de redouter les exhalaisons miasmatiques, tels que cantines, locaux disciplinaires, ateliers, magasins, cuisines, infirmeries, écuries, fosses à fumier, dépôts de cendres ou de balayures, etc.

Pour ce qui est du logement proprement dit, l'expérience a dicté certaines règles de construction.

De même que tous les édifices à population agglomérée, les casernes bien conçues ne comprennent que deux étages de logements superposés. Les bâtiments à trois étages ne doivent être tolérés qu'exceptionnellement. Les sous-sols ne doivent jamais servir à destination de chambres. Les Anglais limitent la contenance de ces chambres de troupe au maximum de 30 lits, bien espacés, bien ventilés. Les anciens règlements allemands fixèrent cette contenance à 8 ou 10 hommes. En France, on a fini par prononcer également l'abandon des types de casernes à grandes chambres et quatre rangées de lits, si hostiles aux lois de la simple hygiène. Actuellement, nos pavillons sont à deux étages; les combles s'affectent au logement des réservistes (voy. la fig. 3). Ces bâtiments sont divisés par des murs de refend qui délimitent des chambres de 24 hommes éclairées chacune par quatre fenêtres. Des portes pratiquées dans les milieux de ces murs y forment passage central (même figure). Tels sont les principes admis aujourd'hui en ce qui concerne le logement des hommes.

Analysons maintenant l'économie spéciale d'un quartier de cavalerie. Quelles sont les règles d'établissement d'une agglomération de ce genre, composée d'hommes et de chevaux? Dans le type abandonné, dont notre figure 3 représente une coupe transversale, on voit des écuries longitudinales avec chambres d'hommes au-dessus. Là, une écurie double pour chevaux installés *croupe à croupe* mesure 5 mètres de hauteur sur 10^{m}.40 de largeur. Chaque cheval occupe 1^{m}.45 de la longueur de façade et dispose d'un cube d'air de 25 à 30 mètres. Ce système est doublement vicieux. Il se prête mal à la répartition des hommes dans les chambres, et, d'autre part, les émanations du cheval sont loin d'être hygiéniques. Les écuries ne doivent pas être placées aux rez-de-chaussée des bâtiments occupés par les cavaliers.

Ce principe de la séparation des écuries et des logements se posait en Allemagne dès l'année 1837. Sans proscrire absolument la juxtaposition ou la superposition des hommes et des chevaux, un document officiel de cette époque déclarait qu'une disposition aussi défectueuse ne devait plus être adoptée qu'exceptionnellement. La commission anglaise, instituée en 1856, a également cru devoir proscrire absolument les écuries surmontées d'un étage, et s'est prononcée pour les écuries longitudinales *croupe à croupe,* qui lui ont paru préférables aux écuries *tête à tête* au point de vue de la ventilation et de la surveillance.

Ce n'est qu'en 1873 qu'on finit par admettre en France ce principe de la séparation absolue des écuries et des chambres. On adopta alors le type de l'*écurie-dock,* depuis longtemps en usage dans les établissements industriels. Ce type comporte une série de bâtiments accolés, pourvus chacun d'une toiture particulière avec lanterne de ventilation. Les chevaux, placés *croupe à croupe,* y ont chacun 50 mètres cubes d'air quand l'écurie mesure 5 mètres de hauteur.

Le logement des hommes est aménagé dans un

bâtiment spécial avec divers accessoires inoffensifs. Ceux des accessoires dont on veut, au contraire, éviter les émanations dangereuses ou seulement désagréables, sont relégués dans un coin ou le long des murs de clôture.

Notre figure 1 expose le plan d'ensemble d'un quartier de cavalerie vu à vol d'oiseau.

Le pavillon A comprend, — on le sait déjà, — au rez-de-chaussée, des écuries; à l'étage et sous les combles, des chambres de cavaliers (voyez, fig. 3, la coupe transversale du pavillon A).

Le pavillon B, qui s'élève au fond de la grande cour, est distribué comme il suit (voy., fig. 2, la coupe longitudinale d'une partie du pavillon B): au rez-de-chaussée, la salle d'escrime, une cantine avec cuisine et salle à manger de sous-officiers; à l'étage, l'infirmerie régimentaire avec pharmacie, salle de bains, salle de visite; sous les combles, les magasins et bureaux de l'habillement.

Le rez-de-chaussée du pavillon C a également reçu l'affectation de magasins. On y trouve aussi les ateliers du maître tailleur. L'étage et les combles sont occupés par l'école régimentaire, avec bibliothèque, salle de lecture, salle d'hippiatrique; par la salle des rapports, les bureaux du major et ceux du trésorier, etc.

A gauche de la grille d'entrée du quartier on voit (fig. 1) un groupe de bâtiments coté D. Ce groupe se compose du corps de garde de police et des locaux disciplinaires : salles de police, prison, cellules.

Sur la gauche du pavillon C se développe le groupe des autres accessoires. On trouve : en E, un hangar aux voitures; — en F, au rez-de-chaussée, les ateliers du maître sellier et du maître armurier; à l'étage, le magasin d'habillement des réservistes; — en G, formant enclos, l'infirmerie vétérinaire avec pharmacie et hangar aux opérations; — en I, le magasin à poudre régimentaire; — en K, la cour aux fumiers; — en L, le bain des chevaux; — en M, au rez-de-chaussée, les ateliers du maître bottier; à l'étage, des logements de maîtres ouvriers. Derrière le bâtiment M s'échelonnent, le long du mur de clôture, de petites constructions élevées à destination de magasins à fourrages (d'escadrons). En N, enfin, se trouvent la forge et le hangar au ferrage, que notre figure 4 représente à grande échelle.

Revenons à la question du logement des hommes, question intéressant nos jeunes cavaliers, groupés, comme on l'a vu, par chambres de vingt-quatre. Comment ces chambres sont-elles meublées?

En Allemagne, l'ameublement comprend, par chambrée de 10 hommes : une table à tiroir, une cruche à eau, une table-lavabo, un coffre à bois, un seau de toilette, un crachoir, une lampe et une pelle à feu; et, de plus, pour chaque homme, un lit, une armoire fermant à clef, un tabouret, une cuvette et un essuie-mains.

Ce luxe d'ameublement est inconnu en France. La figure 3, donnant la coupe transversale d'un pavillon, montre que si, dans chaque chambre, il erre, de ci de là, quelques tables et bancs, l'ameublement individuel ne comporte qu'une simple *planche à bagages*.

Quels sont les modes de chauffage et d'éclairage des chambres de cavaliers? En Allemagne, les chambres sont chauffées par des poêles en faïence de 2m.30 de hauteur pour une hauteur de chambre de 3m.50. En France, on se sert encore de poêles essentiellement primitifs. D'aucuns de ces appareils portent la fleur de lis venue de fonte, attestant l'archaïsme de leur dispositif, d'ailleurs bien simple. Quand ils ne se bornent pas à produire de la fumée, ils dégagent une chaleur rayonnante insupportable. On les voit passer au rouge-blanc, d'où l'obligation d'ouvrir les fenêtres.

En Angleterre, *toutes* les casernes sont, de bas en haut, éclairées au gaz. En France, nous en sommes encore au règne du lumignon infect et de l'antique chandelle de suif.

Mais c'est surtout sous le rapport des accessoires que nous sommes loin en arrière de l'étranger. Dans nos casernes françaises, l'eau ne se distribue souvent qu'avec une parcimonie regrettable. En Angleterre, la quantité d'eau consommée s'élève à 70 litres par homme et par jour, et cette quantité même importe beaucoup au point de vue de l'hygiène et de la propreté. L'eau circule partout : dans les bornes-fontaines des cours, les réservoirs des salles d'ablution, les cuisines, buanderies, salles de bains, dans les logements, dans l'infirmerie, etc. Dans toutes les casernes anglaises il y a des salles de bains divisées en cabines à baignoires individuelles.

En Allemagne, les casernes comprennent aussi des salles de bains. Chaque compagnie ou escadron a sa baignoire.

En France, on commence seulement à installer dans les casernes quelques piscines et appareils à douches dont les plaisanteries de nos soldats font bonne justice.

Les réfectoires sont réglementaires en Allemagne. Ces locaux sont aménagés en sous-sol ou au rez-de-chaussée dans le voisinage des cuisines. Les deux compagnies ou escadrons auxquels est affectée une cuisine prennent successivement leurs repas dans un réfectoire commun d'une contenance de 150 hommes.

En France, les hommes sont réduits à manger dans leurs chambres, ce qui nuit singulièrement à la propreté de celles-ci et y engendre des odeurs tout particulièrement nauséabondes.

Bien d'autres accessoires nous font défaut qui existent à l'étranger. En Allemagne, par exemple, des buanderies sont installées dans les sous-sols pour le blanchissage du linge de corps des compagnies. Le séchage s'effectue dans les greniers, où chaque compagnie ou escadron a son compartiment. En Allemagne encore, les hommes se livrent aux soins de propreté dans les chambres, mais le règlement interdit d'y nettoyer les effets et l'équi-

pement. Un local spécial du sous-sol ou du rez-de-chaussée est affecté à chaque compagnie ou escadron en vue du nettoyage des effets d'habillement, de harnachement, d'équipement, etc.

Autre exemple : au lieu de laisser le harnachement à demeure dans les écuries, ainsi que cela se pratique en France, le gouvernement austro-hongrois attribue une sellerie spéciale à chaque peloton (quart d'escadron) de cavalerie.

En particulier, le gouvernement anglais ne recule devant aucune dépense pour assurer aux quartiers militaires tout ce qui peut contribuer à l'instruction, au bien-être, aux plaisirs du soldat. On trouve dans toutes les casernes anglaises des jeux de quilles ou de boules, des gymnases et jeux de force (*athletic sports*), des casinos, mess, cantines avec restaurants (*tap-room*), bibliothèques, salles de lecture, salles de réunion (*recreation rooms*) avec billards, jeux d'échecs, jeux de dames, etc. La caserne de Brompton est même dotée d'un casino assez vaste pour qu'on y puisse donner des représentations théâtrales.

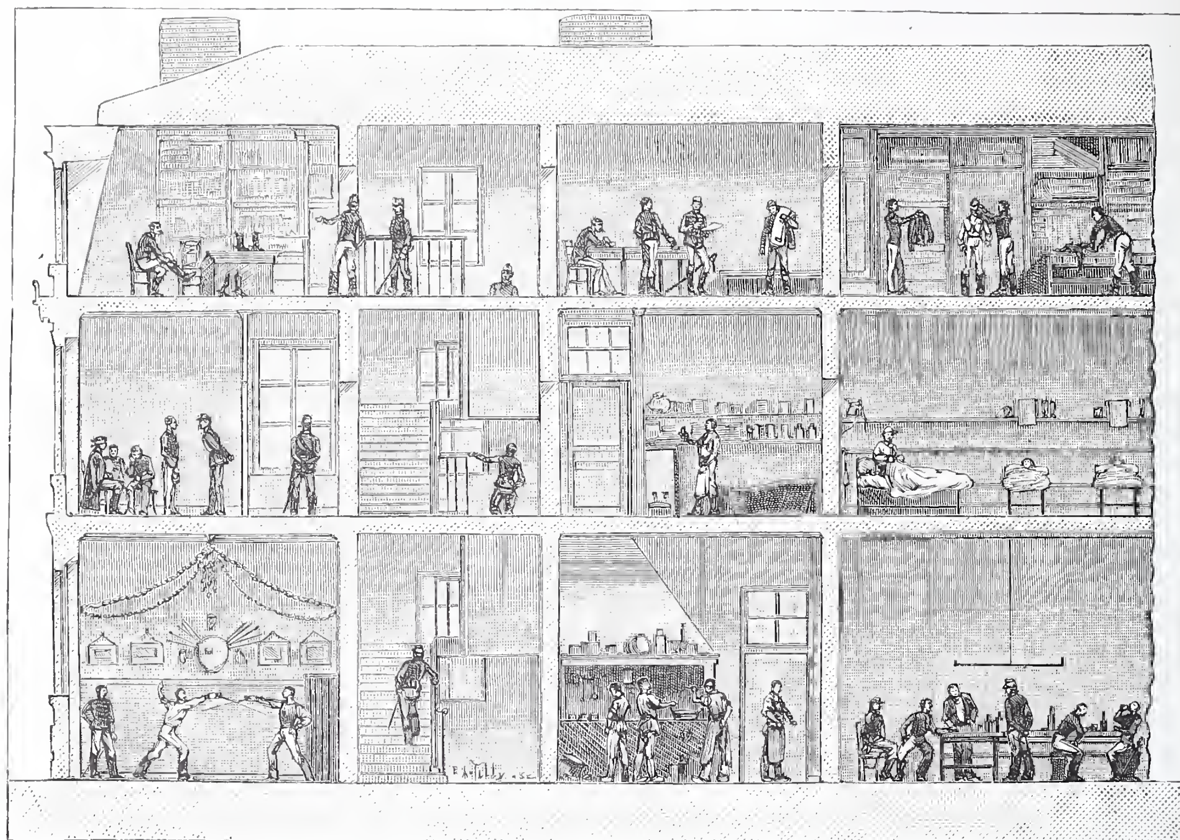


Fig. 2. — Caserne de cavalerie. — Coupe longitudinale du pavillon B.

En France, nous n'en sommes pas là. L'élégance de nos cantines laisse généralement à désirer, ainsi qu'on peut s'en rendre compte à la simple inspection de la figure 2.

Enfin, à l'étranger, on ne néglige point de soigner le style d'architecture. En Angleterre, le type d'un dépôt de brigade affecte, par exemple, la forme d'un donjon. En Allemagne, les bâtiments militaires offrent aussi à l'œil un aspect féodal. Les façades des casernes prussiennes sont compliquées de tours, de poivrières, de créneaux, de mâchicoulis, de toutes les fioritures du genre *néo-gothique*. Nous savons que le genre donne prise à la critique. Il n'est pas moins vrai que le génie allemand recherche pour ces bâtiments des motifs d'ornementation.

Au premier rang des pièces les plus élégantes se placent les façades extérieures des casernes de Cologne (rue Weidenbach), de Wesel, de Lubeck. Dans cette caserne de Lubeck, dont l'ensemble offre l'aspect d'un édifice religieux, le constructeur a obtenu d'heureux effets de polychromie, en employant la pierre de taille de grès rouge pour les chaînes et appareils, la brique noire vernissée pour le couronnement, la brique ordinaire pour les remplissages, enfin l'ardoise pour la couverture. Un principe analogue a présidé à la décoration de la caserne de Cologne. Les parements de la façade extérieure sont en briques ordinaires, mais l'architecte les a fort ingénieusement découpés de quelques assises horizontales de briques vitrifiées d'un beau bleu sombre.

Les bâtiments militaires de l'Autriche ne sont pas non plus dépourvus d'œuvres des arts décoratifs, témoin les magnifiques casernes d'artillerie de l'arsenal de Vienne construites, de 1849 à 1854, par les architectes Van der Null et Siccardsburg.

En France, notre type de caserne est froid, sec

Fig. 3. — Coupe transversale du pavillon A.

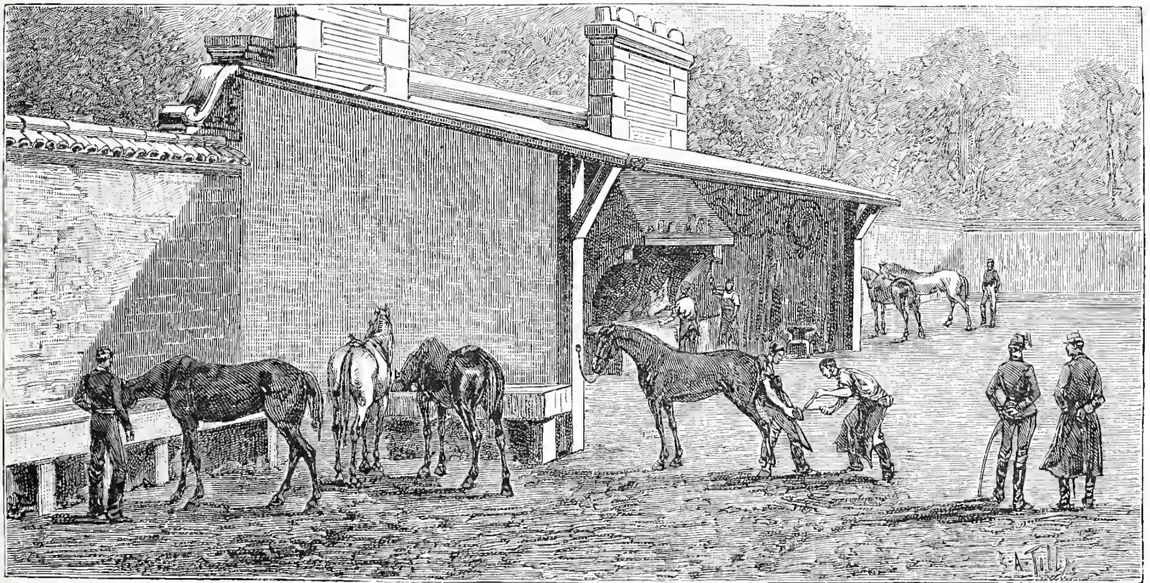


Fig. 4. — Forge et hangar au ferrage.

et triste. On n'y rencontre plus ces ornements architectoniques que le dix-septième siècle semait à profusion sur les façades des bâtiments occupés par la troupe. Plus de frontons sculptés, plus de trophées, de médaillons ni d'emblèmes. Les murs sont nus.

Nous avons bien tort. Il faut que le soldat aime la caserne. Il faut que cette caserne lui plaise, et, pour plaire, elle doit être belle.

Lieutenant-colonel HENNEBERT.

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE.

Suite. — Voy. p. 181, 198, 214, 227, 254 et 261.

VI. — LA MAISON ROULANTE.

Un incident non moins intéressant que l'apparition de la fée Carabosse arriva le même été. Ai-je dit que, trois fois par semaine, M. Simon, l'instituteur, venait nous donner une leçon d'écriture et de calcul? Jamais aucun maître ne m'a inspiré plus de respect, quoiqu'il ne payât pas de mine; il portait d'ordinaire une blouse par-dessus son habit et laissait à la porte des sabots bien cirés; sa figure était celle d'un paysan, ce qui formait, je l'ai remarqué depuis, mais je ne m'en doutais pas alors, un contraste amusant avec son langage fleuri d'imparfaits du subjonctif. Les *pâtés* étaient pour lui le sujet d'insipides et monotones calembours; il nous faisait soigner outre mesure les majuscules, et, intraitable sur l'orthographe, nous condamnait à copier jusqu'à vingt fois le même mot quand nous l'avions écrit de travers. Mais quels magnifiques exemples en ronde, en bâtarde, en anglaise, il traçait sur nos cahiers! Cela me faisait l'effet d'œuvres d'art. Avec quelle majesté il prenait sa prise de tabac avant de dire : « C'est bien! » quand la leçon était récitée. Son approbation gagnait plus de prix encore à être ainsi suspendue. Il trouvait je ne sais où des papiers merveilleux encadrés d'amours et de fleurs pour nous faire écrire des compliments de sa composition quand revenait la fête de nos parents. Une fois, pour la Saint-Louis, il dicta, je me le rappelle, une phrase ainsi tournée à l'adresse de grand-père :

« — Nous vous souhaitons autant de jours que vous avez de cheveux sur la tête. »

Henri l'écrivit sans y penser, puis il se mit à fondre en larmes.

— Qu'est-ce qui vous prend? demanda M. Simon un peu surpris.

— Voilà ma belle feuille à images perdue, sanglota le pauvre Henri, car jamais je ne donnerai cela à grand-père. Il ne vivrait pas assez longtemps si le bon Dieu nous écoutait. Autant de jours qu'il a de cheveux sur la tête! Vous n'avez donc pas compté ses cheveux, monsieur Simon? Je parie qu'il n'en a guère qu'une centaine!

Cette idée nous fit beaucoup rire. J'entrepris de prouver à Henri que, tout chauve qu'il fût, grand-père avait encore assez de cheveux pour que leur nombre représentât au moins un demi-siècle; mais il n'en voulut pas démordre. M. Simon, ayant puisé une inspiration dans les profondeurs de sa tabatière à queue de rat, parut comprendre ses scrupules :

— Soit! dit-il, nous conserverons cette feuille pour la Saint-Maurice, et le mois prochain vous l'offrirez à monsieur votre père, dont les cheveux suffisent à vous représenter, j'espère, une belle carrière.

— Oui! des milliers d'années toutes frisées! s'écria Henri rasséréné.

Le papier glacé, teinté de rose, soigneusement réglé avec marge, et surmonté d'un cœur enflammé qui sortait d'un bouquet, fut réintégré pour un mois dans son pupitre, et l'imagination féconde de M. Simon trouva une autre formule à l'intention de grand-père. Ingénieux, savant, éloquent, spirituel, M. Simon était à nos yeux tout cela; certain jour il me parut en outre bon comme la Providence elle-même.

Nous avions bien appris notre leçon. Il nous dit :

— Venez... pour votre récompense, je vous mènerai voir la crèche du petit Jésus.

Et, nous tenant chacun par la main, sans vouloir répondre à aucune de nos questions au sujet de cette crèche, il nous conduisit droit à la maison d'école. Dans la cour, un chariot couvert dont je connaissais bien la forme pour l'avoir vu arrêté sur les champs de foire ou passant le long des routes, une voiture de bohémiens, s'abritait sous le hangar. Le cheval blanc qui l'avait traînée mangeait au râtelier; on n'avait pas même songé à l'attacher; il semblait trop content de se reposer un peu et trop usé par la vieillesse pour vouloir s'échapper. M. Simon poussa la porte de la grange, et là un spectacle que je ne saurais oublier s'offrit à nous.

C'était vraiment le tableau de la crèche de Bethléem : cette jeune femme pâle, couchée sur un lit improvisé, au milieu des bottes de foin, et ce nouveau-né roulé dans des bandelettes, paisible en effet comme un petit Jésus... Un gros caniche assez crotté se tenait pelotonné à leurs pieds en guise d'édredon. Assis par terre, deux enfants, un petit garçon et une petite fille, pieds nus et pauvrement vêtus, regardaient un homme très blond et très hâlé comme eux, qui comme eux avait l'accent alsacien, tresser une corbeille. Tandis que nous entrions dans la grange en retenant notre souffle, étonnés, attendris, le vieux cheval blanc vint montrer derrière nous à la porte sa bonne tête patiente, et la malade d'une voix éteinte l'appela par son nom comme un ami, puis elle nous sourit, ne pouvant nous adresser d'autre salut, faible qu'elle était.

Nous nous tenions là toujours silencieux. Je finis par me détacher du groupe pour aller toucher l'une des menottes du bébé qui me faisait l'effet d'une poupée. Jamais je n'avais vu de si petit enfant. M. Simon m'apprit qu'il était venu au monde l'avant-veille et que sa maison s'était trouvée là fort à propos pour donner l'hospitalité aux voyageurs. Maintenant toutes les petites Simon étaient en train de fabriquer une layette. Je demandai la permission de me joindre à elles,

et mon aiguille peu exercée s'escrima huit jours de suite contre les petits béguins et les petites brassières grâce auxquels le poupon fut convenablement vêtu. Cependant une grosse querelle s'était engagée entre M. Simon et grand'mère, qui reprochait au digne instituteur d'avoir accaparé pour lui tout seul ses Alsaciens. Il voulut en effet les héberger tant qu'ils restèrent dans le pays, prenant sur sa part de souper, et, ce qui devait lui coûter davantage, sur celle de sa famille, pour nourrir ces étrangers.

— Où serait le mérite d'aider son prochain, si l'on ne se privait pas?... disait-il.

Et joyeusement les petits Simon imitaient leur père dans ce qui était le sacrifice non seulement du superflu, mais du strict nécessaire.

— Combien ces braves gens ont plus de mérite que nous! disait grand'mère. Nous aurons beau faire, nous ne pourrons élever nos enfants aussi bien que M. Simon élève les siens. L'argent est parfois une entrave et une infériorité!

— Vérité d'exception, répliquait en riant mon père.

J'avais pris un tel goût pour le travail à l'aiguille *utile* que je voulus habiller, après le bébé, les deux autres petits Alsaciens. On mit à leur taille une de mes robes et un costume de Henri. Vêtus comme nous ils étaient gentils à croquer, ces blondins!

Dans les quinze jours qui s'écoulèrent avant le complet rétablissement de la jeune mère, on découvrit que son mari était un très habile vannier; il nous marquait sa reconnaissance par le don de corbeilles charmantes d'une rare délicatesse de travail. Du reste, il remerciait peu. Ce n'était pas faute de nous aimer, disait gentiment sa femme; il était ainsi, les mots ne lui venaient guère, tout restait dans son cœur; mais cela ne l'empêchait point d'être un brave homme, un bon mari, un bon père.

Nous nous efforçâmes de retenir dans le bourg ces oiseaux de passage : le père pourrait exercer son état, il était laborieux, il se rendrait utile de mille manières, on l'emploierait volontiers. Mais à tous les raisonnements cet homme secouait la tête, et nous vîmes qu'il jugerait que nous lui avions fait payer nos bienfaits trop cher si nous exigions en échange le sacrifice de son indépendance. Cette voiture rapiécée que nous voulions mettre indéfiniment sous la remise, c'était pour lui la maison paternelle, elle avait porté plusieurs générations de nomades, chaudronniers, vanniers, étameurs, etc., dont le protégé de M. Simon se vantait de descendre. Il y avait vu le jour. Fixé au même endroit, il se fût ennuyé comme une hirondelle à qui l'on a coupé les ailes. Sa femme se serait peut-être résignée à la cage plus aisément; mais les petits avaient le tempérament de leur père, graine d'émigrants et de vagabonds. Être enfermés dans une école, même sous la férule du bon M. Simon, porter des souliers... non, jamais! Et que ferait-on du cheval?... Il s'ennuierait à l'écurie, n'ayant jamais connu cet endroit-là. Et le caniche? Lui aussi était un bohème. Il sortait d'une race de chiens savants que certain membre défunt de la famille avait jadis produits en public.

S'entendre était décidément impossible. Nous dûmes, ainsi que M. Simon, accepter des présents nouveaux et réitérés de paniers, de balais et de nattes, puis le chariot se remit en branle. La mère, son bambin dans les bras, nous souriait plus affectueusement encore que la première fois, de la banquette où elle était assise; le père, tout en tirant la bride du vieux cheval, se détourna pour agiter son bonnet jusqu'à ce que nous l'eussions perdu de vue. Les enfants, tenant à la main avec orgueil les souliers qu'ils devaient à nos largesses, s'étaient remis à faire des cabrioles sur la route en compagnie du caniche, qui, engraissé par deux semaines de plantureuse cuisine (il avait lâchement abandonné les Simon pour venir chercher ses repas chez nous), semblait toutefois rentrer gaiement dans la voie des privations : du moins les frétillements de sa queue frisée me le firent croire. Black et Castor l'accompagnèrent assez loin; quant à Miss, elle s'était toujours tenue avec lui sur un pied de réserve assez marqué : les caractères aventureux ne lui plaisaient qu'à demi.

— Bon voyage! Que Dieu vous garde! Ce furent les derniers mots emportés par le vent.

Nos souhaits ont-ils été exaucés? Les braves gens sont-ils arrivés au genre de prospérité qui pouvait s'accorder avec leur humeur de *Pierre qui roule,* comme disait en hochant la tête ce personnage sédentaire par état et par goût, M. Simon? Leur bourse est-elle assez bien garnie pour leur permettre l'acquisition d'une de ces voitures-palais que j'ai admirées en pensant à eux lors de la dernière Exposition universelle? Parmi les véhicules de toute sorte qui encombraient la section de la carrosserie en 1878, il y avait un chariot de bohémiens modèle, que la foule visitait comme elle eût visité l'intérieur d'un ballon ou d'un navire. Quel luxe! Des tapis partout, des rideaux artistement relevés aux fenêtres, une cuisine, une salle à manger séparées par de jolies portes à coulisses, une chambre à coucher élégante où chaque objet a sa place précise, où chaque petit coin est bien employé comme à bord d'un de ces transatlantiques où m'a fait monter une fois mon père. Tout cela ferme et s'aère à volonté, le marchepied a la douceur d'un escalier; la caisse, admirablement suspendue, est solide autant que légère. Attelez-y deux bons chevaux d'omnibus, et le maître de cette maison roulante pourra écraser d'une pitié hautaine les propriétaires de châteaux, d'hôtels et de villas condamnés au *statu quo,* à un invariable horizon, tandis qu'il parcourt le monde, lui, selon son caprice.

Devant cette merveille j'évoquai le souvenir de mes amis d'un jour, de nos Alsaciens disparus. Je me représentai le caniche couché sur ce moelleux

coussin; j'accrochai à cette patère la cage du sansonnet (il y avait un sansonnet en leur compagnie), et je supposai que le garde-manger à claire-voie était abondamment garni.

Quelqu'un me glissa un prospectus dans la main:

— Voilà, Mesdames, l'adresse du fabricant; nous vendons beaucoup de ces voitures de saltimbanques, elles ont un grand succès.

— Vraiment? dit en riant ma mère. La position des coureurs de grand chemin s'est améliorée à ce point?

Le marchand se mit à rire aussi:

— Oh! vous pensez bien, Madame, que nous ne travaillons pas pour ces gens-là. Ce sont des personnes riches qui se servent de nos voitures comme de cabines aux bains de mer.

Ma chimère s'écroula du coup. Hélas! je crains bien que la pluie et la neige ne percent encore souvent le toit dépenaillé de la famille du vannier, tandis qu'elle erre de l'orient à l'occident et du nord au midi, sans autre consolation que ce joli refrain tzigane qui m'a été appris par mon professeur d'allemand : « — L'oiseau du bon Dieu ne connait pas de souci. — Pourquoi se fatiguerait-il à tresser un nid durable? — La nuit est longue, un rameau lui suffit pour dormir. — Vienne le soleil, l'oiseau secoue ses plumes et chante sa chanson! »

Mais revenons aux vrais habitants de Rosières, qui tenaient au sol pour leur part non moins solidement que les chênes de la grand'place, cette grand'place de dimensions modestes malgré son nom orgueilleux, où l'on dansait le dimanche et où une fois l'an se tenait l'*assemblée* avec ses loteries, son tir à deux sous, et ses boutiques de pain d'épice.

A suivre. TH. BENTZON.

SUR UN PETIT HOMME D'IVOIRE.

« Je me souviens qu'un jour on montra, à une personne de grande qualité et de grand esprit, un ouvrage d'ivoire d'une extrême délicatesse. C'était un petit homme monté sur une colonne si déliée que le moindre vent était capable de briser tout cet ouvrage, et l'on ne pouvait assez admirer l'adresse avec laquelle l'ouvrier l'avait su tailler. Cependant au lieu d'en être surprise comme les autres, elle témoigna qu'elle était tellement frappée de l'inutilité de la chose et de la perte de temps de celui qui s'y était occupé, qu'elle ne pouvait appliquer son esprit à cette industrie..... »

Nicole, qui a écrit ces lignes, ne dit pas si cette petite œuvre avait un réel mérite d'art, auquel cas il n'eût pas été juste de la dédaigner; mais il en tire une leçon de morale, dont voici le commencement :

« Toutes ces grandes fortunes par lesquelles les ambitieux s'élèvent comme par différents degrés sur la tête des peuples, ne sont soutenues que par des appuis aussi délicats et aussi fragiles en leur genre que l'étaient ceux de cet ouvrage d'ivoire. »

Chacun peut suivre et développer cette pensée, assez commune sans doute, mais que semble relever un certain agrément de l'image.

LES EAUX-FORTES DE CLAUDE LORRAIN.

Lorsque Claude Lorrain gravait à l'eau-forte les estampes qu'on recherche et qu'on se dispute aujourd'hui avec tant d'ardeur, il songeait moins à faire à côté de ses incomparables peintures de nouveaux chefs-d'œuvre, qu'à reproduire celles-ci et à en conserver le souvenir à l'aide d'un procédé rapide et qui convenait merveilleusement au caractère de son talent. « Il voulait, en gravant lui-même dans le métal quelques-unes de ses compositions, répandre partout ses ouvrages et user de tous les moyens à la portée des peintres pour fixer leurs impressions. Il espérait montrer en outre aux graveurs la voie qu'ils devaient suivre s'ils voulaient, avec exactitude et vérité, reproduire les tableaux qu'il avait peints. La pointe entre les mains de Claude le Lorrain joue le rôle du crayon ou de la plume. Une plaque de cuivre sur laquelle a été répandu un vernis particulier remplace la feuille de papier. Peu importe à l'artiste les *ficelles* du métier ou la symétrique disposition des traits; il se préoccupe uniquement de l'effet qu'il veut rendre, et pourvu qu'il ait atteint son but, la propreté du travail l'inquiète médiocrement. »

Nous extrayons ces lignes de la notice que le savant bibliothécaire du cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, M. Duplessis, a placée en tête d'une reproduction singulièrement habile et fidèle des eaux-fortes de Claude par M. Amand-Durand [1]. Il fallait beaucoup de courage uni à un très grand talent pour se mesurer avec un si grand maître, dans une lutte, pour ainsi dire, corps à corps, en le suivant d'estampe en estampe, même dans ses négligences et ses repentirs, mais aussi dans ses profondes et exquises beautés.

Le *paysage historique* n'est plus à la mode de nos jours : ce qu'on recherche et ce qu'on préconise, c'est la spontanéité et la naïveté de l'impression reçue par le peintre devant la nature, comme si Claude Lorrain ou Nicolas Poussin, les véritables maitres du paysage historique, avaient été moins sincères et moins fidèles dans l'amour qu'ils avaient pour elle. Prenons garde qu'à force de se défendre d'embellir et d'arranger la nature, on ne la dérange plutôt, et qu'on ne ferme volontairement les yeux devant ses spectacles les plus nobles et les plus sublimes. « L'amour de Claude pour la nature, dit encore M. Duplessis, était tel qu'il ne cessait de l'étudier; il passait sa vie dans les champs à observer la façon dont la lumière

[1] *Eaux-fortes de Claude le Lorrain*, reproduites et publiées par Amand-Durand; texte par Georges Duplessis. Paris, 1883.

frappe les objets aux différentes heures du jour; il suivait le soleil depuis son lever jusqu'à son coucher; il surveillait la dégradation de la lumière et la grandeur des ombres selon la place qu'occupe le soleil, et, armé de toutes pièces, plein de ces souvenirs, riche aussi d'études et de croquis pris directement dans la campagne, il se renfermait au logis, composait avec passion les paysages qu'il entendait peindre, et n'appelait plus la nature à son aide. D'ailleurs, la nature que



Le Bouvier. — Dessin de A. de Bar, d'après une eau-forte de Claude Lorrain.

peint Claude est choisie; il la veut belle et bien disposée, attrayante ou majestueuse; volontiers il introduit des scènes historiques sur ses rivages ou dans ses campagnes... A l'exemple de Virgile, qui plusieurs fois l'inspira, Claude le Lorrain se plaît également à célébrer les hauts faits des héros ou à raconter la vie modeste et obscure des pâtres; en ne s'inspirant que de la nature, il trouve moyen de l'ennoblir, et imprime à tout ce qu'il touche un cachet de grandeur et de beauté qui lui assure la première place parmi les paysagistes. »

E. S.

ENTRÉE D'UN PORT.

Fin. — Voy. p. 87.

Le *Bulletin de l'association scientifique de France* (1) a fait connaître, d'après le journal *l'Exploration*, le travail de transformation qui s'opère aujourd'hui dans les appareils usités pour l'éclairage des phares.

« Il s'agit, dit ce journal, d'installer des foyers électriques dans les principaux phares, dans ceux qui indiquent l'entrée des ports les plus importants et ceux qui signalent les écueils les plus redoutables.

» On s'est arrangé de manière que les phares ainsi transformés constituent, dans leurs cercles lumineux, une ceinture ininterrompue, de sorte qu'entre deux quelconques de ces phares le navigateur voit toujours sa position et les écueils à éviter (fig. 1).

» Il résulte des dernières expériences que la lumière des phares électriques pourra être vue pendant les dix douzièmes de l'année environ, tandis qu'aujourd'hui elle n'est visible que pendant la moitié de ce temps pour les phares éclairés par l'huile de colza ou l'huile minérale. »

Ajoutons au résumé que nous venons de citer, que dans le cas où des brouillards intenses viendraient à intercepter la lumière électrique, on a fait installer dans les principaux phares, comme nous l'avons déjà dit dans notre premier article, de puissants signaux sonores capables de dominer le bruit des vagues et de signaler au navigateur la présence des écueils.

M. E. Allard, inspecteur général des ponts et chaussées, a constaté que les périodes de disparition des feux de premier ordre, ou du moins celles pendant lesquelles leurs cercles de portée ne se coupent plus dans les limites prévues, deviendraient trois fois plus petites dans l'Océan et sept fois et demie plus petites dans la Méditerranée.

Les électro-sémaphores étant toujours placés sur les points les plus caractéristiques du littoral, grands caps ou promontoires, on voit souvent dans leur voisinage les phares qui avertissent les bâtiments de l'approche des côtes et des dangers à éviter (2).

Nous avons déjà dit par quels signaux l'entrée des ports est facilitée pour les bâtiments qui viennent y chercher un refuge ou un abri favorable à leur chargement ou à leur déchargement. Nous avons maintenant à décrire, en résumant les indications données par M. E. Allard (3), les nouveaux et puissants appareils d'éclairage au moyen desquels un important progrès a été réalisé pour ces diverses opérations.

Les résultats obtenus peuvent se mesurer par l'intensité de la lumière produite. En comparant cette intensité à la dépense annuelle, on en conclut le prix de l'unité de lumière dans les divers appareils, et on peut ainsi apprécier leur valeur relative.

Dans les phares de premier ordre éclairés à l'huile, les prix de l'unité de lumière sont environ cinq fois plus forts que ceux de la lumière électrique, résultat qui est certainement de nature à justifier l'emploi de l'électricité.

Les diamètres des appareils optiques employés dans les phares sont généralement en rapport avec les volumes des sources lumineuses dont ils concentrent les rayons. Les dimensions de la lumière électrique étant très petites, on a été conduit à employer des appareils de 0m.30 de diamètre, comme aux deux phares de la Hève. Au phare de Griz-Nez, établi d'abord dans les mêmes conditions, on a plus tard installé un appareil de 0m.50, afin d'augmenter l'intensité lumineuse. Pour le nouveau phare électrique installé à Planier (fig. 6), près de Marseille, ce diamètre a été porté à 0m.60. Ce feu, de grand atterrage, maintenant éclairé par l'électricité, présente le caractère de feu scintillant à trois éclats blancs et un éclat rouge. Pour réaliser ce caractère, le tambour de l'appareil comprend six groupes de quatre lentilles, dont une rouge de 30 degrés et trois blanches de 10 degrés chacune.

L'îlot sur lequel il est construit est entièrement couvert par les vagues pendant les grands coups de vent de mistral, et souvent les communications avec le continent sont interrompues pendant plusieurs jours consécutifs. La tour a soixante mètres de haut, et à côté d'elle se trouve un bâtiment contenant les appareils magnéto-électriques et les machines à vapeur destinées à les actionner. Ces édifices sont protégés par un mur d'abri de forte épaisseur qui s'élève à une hauteur de 8 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Un feu de petit atterrage a été récemment établi sur la pointe du Pharo (fig. 2) pour guider les manœuvres des bâtiments à l'entrée du port de Marseille.

Le cap de la Hève, près du Havre (fig. 3), est signalé par deux phares à feu fixe de premier ordre. Ces édifices ont été construits en 1774 sur une falaise que la mer corrode, et il est probable qu'il sera bientôt nécessaire de les reconstruire. Les deux anciennes tours ont été restaurées dans leur partie supérieure en 1845, de manière à recevoir des appareils lenticulaires et des lanternes nouvelles de 3m.50 de diamètre. Une de ces tours a été modifiée afin de recevoir des appareils éclairés à la lumière électrique.

Le phare de premier ordre de Porto-Vecchio (fig. 4) peut être considéré comme un type des dispositions adoptées pour des tours peu élevées. L'édifice est entièrement exécuté en pierres de taille de granit; les fondations reposent sur le rocher.

Les grandes difficultés que présente souvent la construction des phares ont été l'objet d'un très

(1) Juin 1883, n° 170.
(2) *Le Tour du monde*, 15e année, n° 771.
(3) *Mémoire sur les phares électriques.*

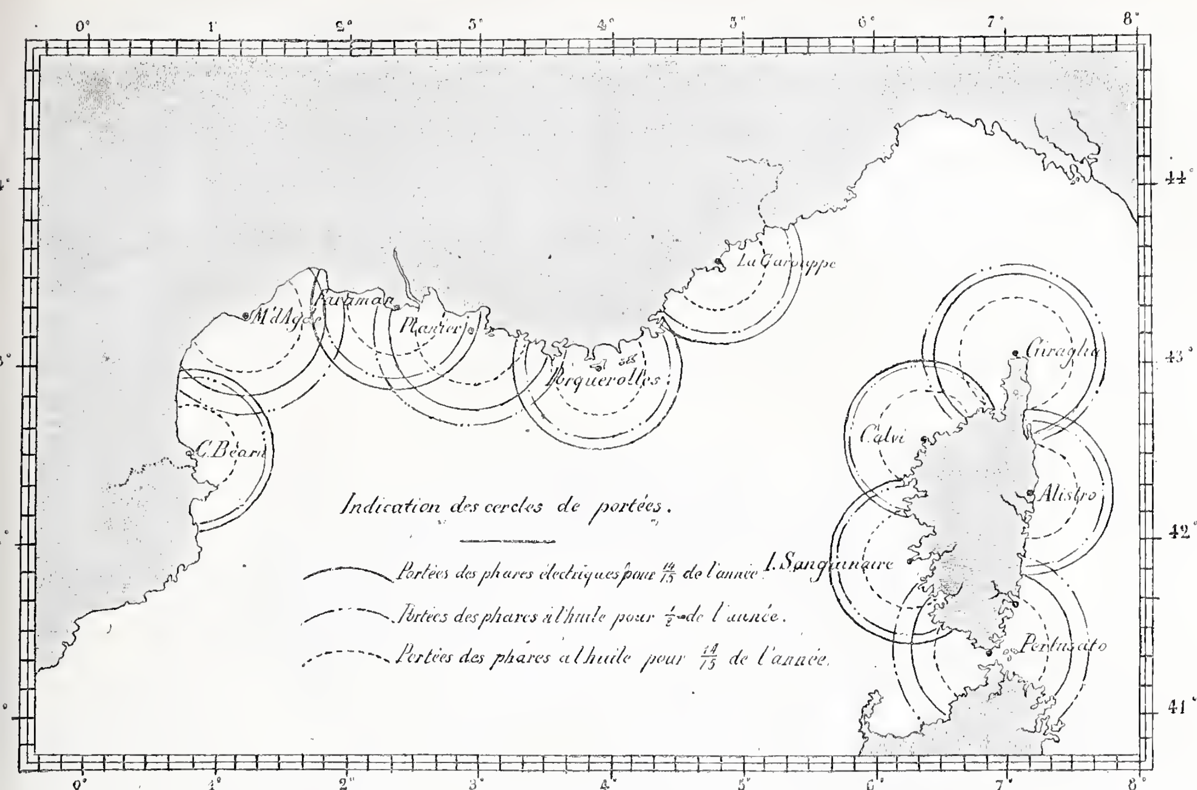


Fig. 1. — Portées de lumière des phares.

intéressant article du journal *la Nature* (1), relatif à la tour-balise de Lavezzi. Ces travaux difficiles et dangereux ont été menés à bonne fin au moyen du scaphandre et du courageux dévouement des hommes intrépides que la science sait ainsi faire vivre sous l'eau.



Fig. 2. — Feu de la pointe du Pharo, à Marseille.

Le phare d'Ar-Men, non moins difficile à construire, et qui a demandé le même vaillant dévouement, le même courage des travailleurs dans leur périlleuse tâche, a été récemment élevé sur les roches qui entourent l'île de Sein. Quelques-uns de ces écueils ne découvrent qu'aux plus basses mers et le plus grand nombre reste à fleur d'eau. Il était donc nécessaire de placer un feu

(1) Année 1879, p. 119.

sur les dernières roches de la chaîne des récifs.

Le *Magasin pittoresque* [1] a donné le récit détaillé des beaux travaux de la construction du phare d'Ar-Men, conçus et arrêtés par M. Léonce Reynaud, directeur du service des phares. Les ingénieurs, les pilotes, les marins, ont rivalisé de zèle dans cette entreprise, qui a toujours été pénible et souvent très dangereuse.

En faisant connaître dans *le Tour du monde* [2] les inventions qui ont pour but d'augmenter la sécurité de la navigation et de faciliter l'entrée des ports, nous avons donné la description d'une bouée de sauvetage inventée par MM. Seyferth et Silas. Les avantages de cette bouée sont évidents. Elle produit une flamme très brillante qui ne diminue guère d'intensité en brûlant près de deux heures.

En Amérique on vient d'établir des fanaux dont l'éclairage s'opère sans l'intervention de gardiens, et qui peuvent être ainsi abandonnés à eux-mêmes

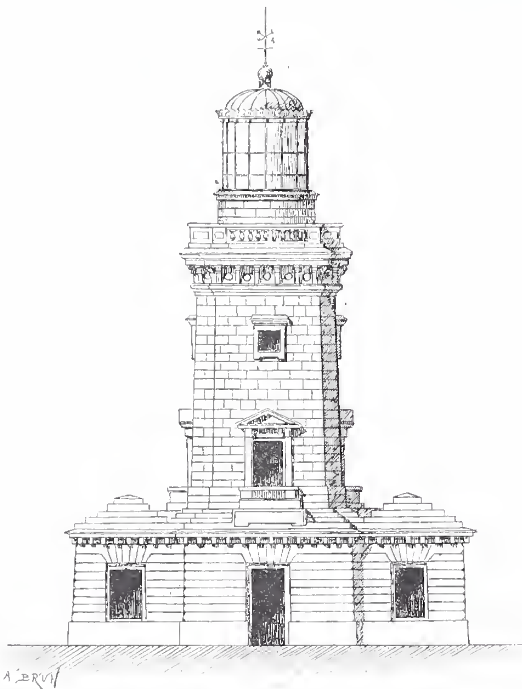


Fig. 3. — Phare de la Hève, près du Havre.

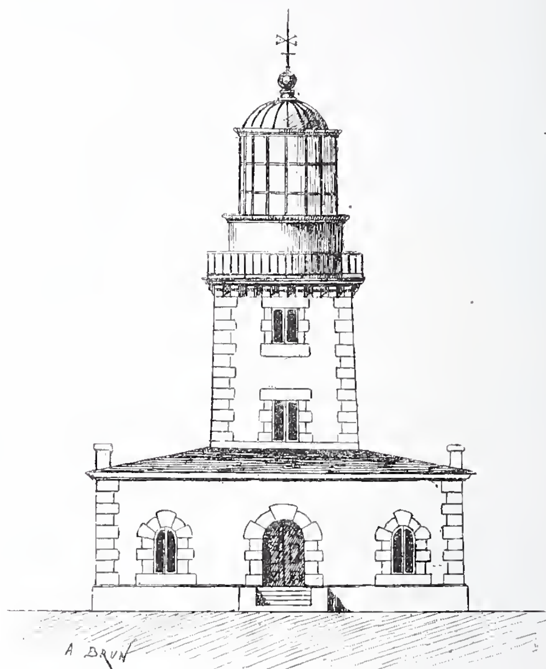


Fig. 4. — Phare de Porto-Vecchio (Corse).

pendant un long intervalle de temps. Chacun de ces fanaux, dit le *Bulletin du ministère des travaux*

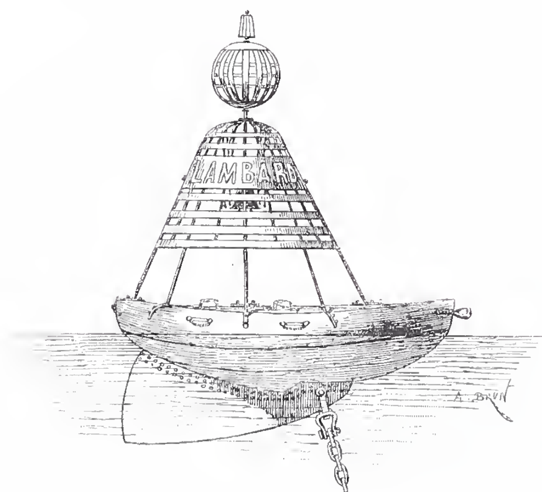


Fig. 5. — Bouée-Bateau en tôle.

publics (février 1884), est muni de réservoirs en tôle d'acier dans lesquels on emprisonne, sous la pression de 15 atmosphères, une quantité de gaz susceptible de fournir au brûleur la lumière pendant au moins trois mois.

A cet effet, on a établi sur la rive une usine centrale où l'on fabrique, au moyen du pétrole, un gaz extrêmement lumineux. Dans un bateau, spécialement construit pour ce service, sont placées seize caisses pouvant contenir 1 420 mètres cubes à la pression de 28 atmosphères. Le bateau porte aussi une machine de compression pour faire passer le gaz dans les caisses-réservoirs des fanaux.

Un tube flexible peut mettre ces derniers en communication avec les caisses du bateau. Celui-ci, quand son approvisionnement de gaz est terminé, se rend successivement à chaque fanal dont il remplit les réservoirs. Une horloge de précision, installée dans les chambres des lampes, porte un mécanisme qui allume et éteint à heure fixe le brûleur destiné à produire la lumière. Cette horloge peut marcher trois mois sans être remontée. Pendant qu'on accumule le gaz dans le fanal, un ouvrier spécial nettoie le brûleur, remonte, règle l'horloge et s'assure que le régulateur de pression fonctionne convenablement.

Une expérience de plusieurs mois n'a révélé jusqu'ici aucune interruption dans le service. Un

(1) Tome XLVII, 1879, p. 171.
(2) 15e année, no 771.

gardien résidant à terre est, du reste, chargé de surveiller chaque nuit, à l'aide d'une longue-vue puissante, l'ensemble des fanaux d'une même région.

Ce système est ingénieux; mais il faut laisser à la pratique le soin de se prononcer sur son mérite.

D'autres bouées, destinées au balisage des côtes, sont munies de cloches et de miroirs pour avertir les navigateurs de la présence des écueils. Une bouée de ce genre (fig. 5), exécutée sur les dessins de M. l'ingénieur Leferme, est mouillée à l'embouchure de la Loire.

Le coffre de la bouée est muni d'un gouvernail fixe, destiné à la maintenir debout au courant. La chaîne est frappée à l'avant de ce gouvernail, près du milieu de la longueur du bateau. Cette bouée est divisée par une cloison étanche. L'armature supérieure, la cloche et les miroirs ont reçu des dispositions analogues à celles qui ont été adoptées pour les bouées à cloche ordinaires.

La bouée est mouillée par 18 mètres de fond de haute mer.

Nous aurions encore à décrire les divers systèmes employés pour fixer les bouées à leur mouillage, systèmes qui diffèrent peu de ceux en usage pour maintenir les feux flottants.

La coloration des bouées et balises est régie par une loi très nette, résumée par M. Léonce Reynaud

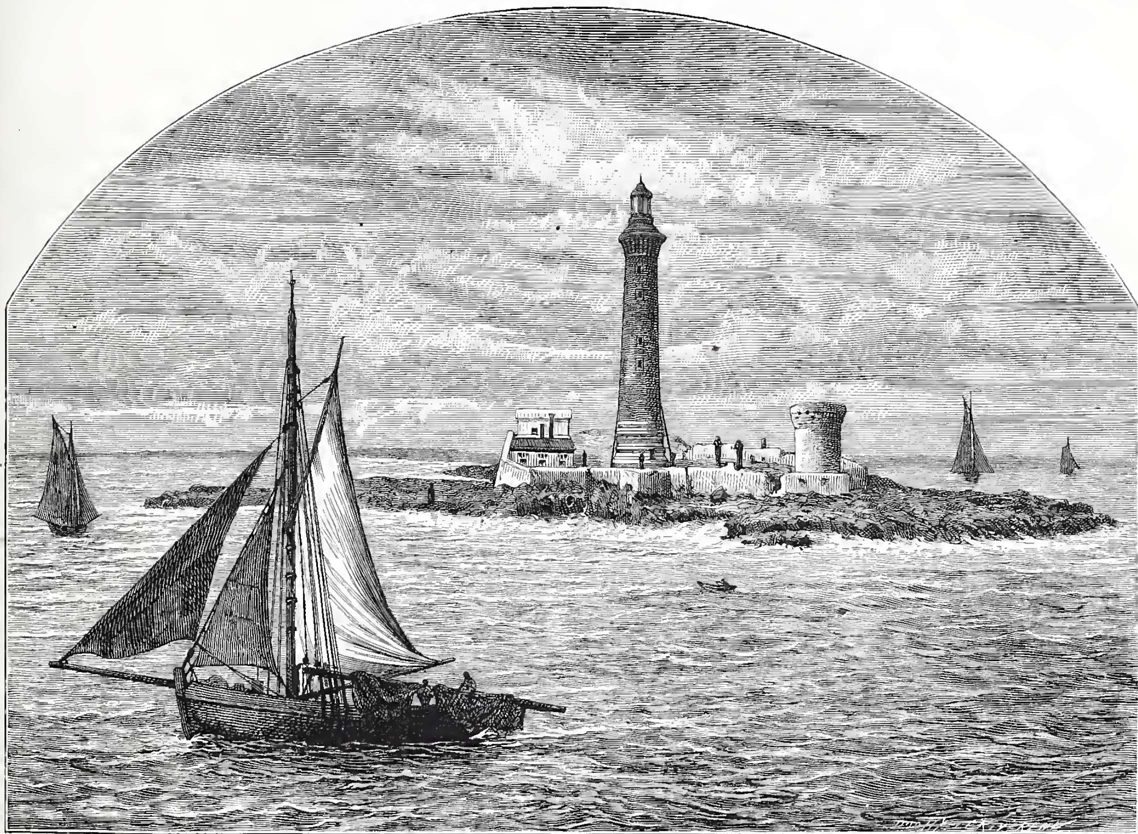


Fig. 6. — Vue du Phare de Planier, près de Marseille.

dans son *Mémoire sur l'éclairage et le balisage des côtes de France*. Tous ceux de ces ouvrages que les navigateurs doivent laisser à tribord, en venant du large, sont peints en rouge avec une couronne blanche au-dessus du sommet; ceux qui doivent être laissés à bâbord sont peints en noir; ceux qui peuvent être laissés indifféremment de l'un ou de l'autre côté, sont peints en bandes horizontales alternativement rouges et noires.

Sur chaque bouée ou balise, on écrit soit en entier, soit en abrégé, le nom du banc ou de l'écueil qu'elle signale.

Comme on le voit dans ces brèves indications, l'approche des côtes et les routes qui doivent conduire les navigateurs au port, sont jalonnées de signaux propres à assurer la sécurité des marins dans la rude et dangereuse carrière par laquelle, à travers l'Océan, ils ouvrent ses voies au commerce à l'aide des féconds et communs travaux qui rapprochent, unissent les peuples, et chaque jour étendent sur le globe les bienfaits du progrès pacifique de l'humanité.

Zurcher et Margollé.

LES LECAT.

NOUVELLE.

I

Chédeville est un bourg des côtes de la Manche. Il y a une grande brèche dans la falaise et une

pente sur laquelle quelques cahutes de pêcheurs s'étagent irrégulièrement; ces cabanes ne sont qu'une humble dépendance ou, si l'on veut, le faubourg maritime de Chédeville. Quant au bourg lui-même, il s'est pelotonné dans une valleuse, à l'abri des vents du large : il s'y trouve bien, et il y reste. Il y reste malgré les railleries des pêcheurs, qui lui reprochent d'avoir peur de la mer, et de ne risquer au-dessus de la falaise que la petite pointe de son clocher. C'est, en effet, tout ce que l'on aperçoit de Chédeville quand on est en mer.

Sur toutes les cartes du département et dans tous les actes administratifs, le bourg s'appelle Chédeville-le-Vieil, mais les pêcheurs s'obstinent à l'appeler Chédeville-le-Capon.

Les Lecat habitaient, de père en fils, une des maisons de pêcheurs les plus cossues de la plage. Par prudence, cette maison tournait le dos à la mer. Elle ne recevait la lumière, de ce côté-là, que par une étroite fenêtre à quatre carreaux. Cette fenêtre lui était commode pour voir revenir les pêcheurs; mais aussitôt que la mer se démontait et qu'elle se mettait à lancer du sable et des cailloux, il allait fermer l'auvent.

Une autre fenêtre s'ouvrait sur le chemin étroit et raboteux qui mène à la route, sur le plateau. La façade, percée d'une troisième fenêtre et d'une porte, regardait du côté de la terre.

II

Après la mort du vieux Pierre Lecat, sa veuve et son fils Jean restèrent seuls pendant plusieurs années. La maison, quoique petite, leur parut d'abord trop vaste parce que le défunt leur faisait grand'faute.

Peu à peu le temps adoucit leurs regrets, et ils vécurent très heureux ensemble, elle tenant le ménage et lui s'en allant en mer pour prendre du poisson.

Quelques années après la mort du père Lecat, la veuve dit à son fils : — Il est temps que tu te maries.

Et lui, il répondit : — Vous croyez?

— Songe à cela.

— J'y songerai.

Une semaine plus tard, au retour d'une absence en mer, Jean Lecat dit à sa mère : — J'y ai songé.

— As-tu quelqu'un en vue?

— Oui, ma mère.

— Qui?

— Marie Marquet.

— Bien!

— Vous va-t-elle?

— Elle me va.

Un proverbe dit : « Il suffit de mourir pour avoir toutes les qualités, et de se marier pour avoir tous les défauts. »

Lorsque Jean Lecat sortit de l'église de Chédeville donnant le bras à sa petite femme, la place était encombrée de curieux, et ces curieux auraient cru manquer à un devoir sacré s'ils n'avaient pas fait quelques remarques critiques, surtout ceux qui n'avaient pas été priés au repas de noces.

En se réunissant à trente ou quarante pour discuter le pour et le contre, ils furent forcés d'avouer que le jeune ménage était parfaitement assorti. Jean ferait un bon mari, et Marie ferait une bonne femme; mais...

Mais le mari gardait sa mère avec lui, et les belles-filles n'ont pas toujours beau jeu à vivre avec leurs belles-mères, et il était probable que la petite Lecat l'apprendrait à ses dépens.

Mais la mariée avait un frère plus jeune qu'elle de deux ans. Bon garçon, ce frère, mais mou, mais indolent, mais paresseux. En voilà un qui ne ferait jamais honneur aux siens. Et précisément Jean Lecat était fier, et avec cela sévère et même un peu dur pour les gens qui ne marchaient pas droit. Enfin, on verrait!

III

En dépit des plaisanteries que l'on ne ménage pas aux belles-mères, la présence de la veuve Lecat fut une vraie bénédiction pour son fils et pour sa belle-fille. Elle aimait sa belle-fille tout autant que son fils, et cela n'est pas peu dire. Il faut ajouter que Marie Lecat valait bien la peine d'être aimée pour toutes ses qualités, sans compter qu'elle avait gagné la reconnaissance de la veuve par une réponse qu'elle avait faite à Jean avant le mariage.

La veuve, par un scrupule honorable, avait témoigné le désir de se retirer au bourg, afin de ne point s'imposer au jeune ménage. Elle avait un peu de bien à elle; elle s'installerait dans son petit ménage; ses enfants viendraient la voir, et elle irait voir ses enfants, rien de plus simple.

La première fois que Jean Lecat revit sa promise, il lui parla de cet arrangement, sans dire ce qu'il en pensait lui-même.

Marie se récria, et déclara qu'elle renoncerait au mariage plutôt que de séparer M. Jean d'une si bonne mère.

M. Jean rougit de plaisir et abrégea sa visite pour aller porter à sa mère la reponse de sa promise.

— C'est bon! répondit Mme veuve Lecat de son air tranquille. Il sera fait selon son désir. Elle ne se repentira pas d'avoir voulu me garder.

Marie, en effet, n'eut pas à se repentir d'avoir voulu la garder. La veuve, active et silencieuse, comme elle l'avait toujours été, accaparait les grosses besognes de la maison sans en avoir l'air, trouvait bien tout ce que faisait sa belle-fille, l'encourageait, la remontait au besoin, toujours sans avoir l'air d'y toucher, et ne perdait pas une occasion de la faire valoir aux yeux de son mari.

Quand il y avait entre eux quelques-unes de ces petites différences d'opinion ou d'humeur comme il y en a quelquefois entre mari et femme, elle faisait semblant de ne rien remarquer, et le calme de ses allures et de ses manières agissait, par la force de l'exemple, sur ses deux enfants.

Une ou deux fois ils voulurent la prendre pour juge; elle leur déclara qu'un mari et une femme, quand ils s'aiment bien, finissent toujours par s'entendre, quand personne ne se mêle de leurs affaires. — Et puis, si je me mettais d'un côté, nous serions deux contre un, et ce ne serait pas de jeu.

Tant et si bien que la concorde et la paix régnaient dans la maison. Et une maison où règnent la paix et la concorde, c'est comme qui dirait le paradis sur terre.

IV

Jean Lecat, pour faire plaisir à sa petite femme, avait recommandé Louis Marquet, son beau-frère, à un ancien ami qu'il avait, par là-bas, à Cherbourg.

Les amis de Lecat le respectaient, comme on respecte toujours un homme qui a de la probité, de la conscience et du caractère. L'ami Poilloux, employé subalterne à l'arsenal de Cherbourg, fit comparaître devant lui le nommé Louis Marquet, le protégé et le beau-frère de son ami.

Tenant à la main la lettre de recommandation écrite par son ami, il promenait ses regards sévères de la lettre à la figure du postulant, et du postulant à la lettre, comme s'il consultait un signalement.

La figure du postulant ne lui revint qu'à moitié. Elle reflétait trop de mollesse, de nonchalance, de naïve effronterie et de contentement de soi-même, la figure du postulant.

Mais, après tout, il ne faut pas juger des gens sur la mine.

— Qu'est-ce que vous savez faire? demanda brusquement le sévère Poilloux.

— Tout ce qui concerne mon état, répondit le postulant en lui adressant un clignement d'œil qu'il croyait malicieux, et que l'autre trouva inconvenant.

— Et quel est votre état?

— Loupeur! répondit le postulant avec un second clignement d'yeux que l'austère Poilloux trouva encore plus inconvenant que le premier.

— C'était pour rire, reprit le postulant, un peu décontenancé par le froncement de sourcils de l'austère Poilloux.

— Ce n'est pas le moment de rire; moi je vous parle sérieusement.

— Eh bien, je ne ris plus. Je voulais dire seulement que si vous pouviez me trouver une bonne petite place, où il y aurait pas mal à gagner et pas grand'chose à faire, je serais votre homme.

— Dans ce cas-là, répondit l'austère Poilloux avec un redoublement de sévérité, je ne suis pas le vôtre. Pour commencer, il faudra travailler beaucoup et gagner peu!

Le postulant fit une grimace, comme si on lui arrachait une dent.

— Travailler beaucoup et gagner peu, répéta Poilloux avec une malice austère. Vous savez ce que c'est qu'un calfat?

— J'ai un peu travaillé dans cette partie-là; c'est bien dur.

— Dur ou non, j'ai une place de calfat à vous offrir... à l'essai, bien entendu.

V

— Et si la place ne me convenait pas? demanda le postulant d'un air penaud.

— Je vous souhaiterais bien le bonjour, je vous prierais de chercher ailleurs, et j'écrirais à Lecat que son beau-frère est un..... Enfin, je lui dirais ce que je pense, sans mettre de mitaines.

— Eh bien, vous savez, dit le postulant, qui avait peur de son beau-frère, écrivez-lui que je me fais calfat. Seulement, entre nous, plus tôt vous me tirerez de là, mieux cela vaudra.

— Je ne m'engage à rien du tout, répliqua l'austère Poilloux. Il faut que je vous voie à l'œuvre; il faut que ça marche, que ça dure, que tout le monde soit content de vous, et alors...

— Alors?

— Eh bien, alors nous verrons!

Le postulant se retira l'oreille basse. Le soir même, il écrivit une longue lettre à sa sœur. On lui en voulait, on lui faisait des misères. Qu'est-ce que son beau-frère avait donc bien pu écrire à cet animal de Poilloux? Est-ce qu'il y aurait un complot pour se débarrasser de lui en le faisant mourir de fatigue?

Marie n'osa pas montrer cette lettre à son mari.

Poilloux, de son côté, avait écrit à Lecat: « Ton beau-frère est un pas grand'chose, cela se voit tout de suite. Pour faire honneur à ta recommandation je lui ai trouvé quelque chose. J'ai bien peur, entre nous, qu'il ne te fasse jamais honneur; j'aurai l'œil sur lui, et je ferai de mon mieux. »

Lecat n'osa pas montrer cette lettre à sa femme.

Pendant dix-huit mois environ le calfat travailla à l'arsenal; l'espèce de terreur que lui inspirait l'austère Poilloux l'empêchait de faire quelque sottise irréparable; et puis la pauvre Marie lui écrivait, de temps en temps, des petites lettres si gentilles, si affectueuses, si suppliantes...

Tout le monde disait de lui: « C'est un très bon garçon! » mais il n'inspirait de confiance à personne. C'était un de ces ouvriers que l'on garde provisoirement parce que l'on n'a pas de raison particulière de les renvoyer aujourd'hui plutôt qu'hier; mais on guette le moment.

VI

De temps à autre Jean recevait des petits billets de Poilloux, et Marie de grandes lettres de son frère. Poilloux disait que le calfat était décidément un triste sire. Le calfat geignait de la nécessité de travailler pour vivre. Mais il se rattrapait quelquefois, quand il avait un peu d'argent. Alors il s'amusait comme un perdu pour oublier ses misères. Ses amusements, il faut bien le dire, n'étaient ni distingués, ni délicats; et s'il avait eu seulement un peu de sens moral, il aurait compris qu'en les

racontant à sa sœur il lui manquait de respect. Plusieurs fois il lui demanda de l'argent. Chaque fois Marie lui répondit que son mari n'approuverait pas un envoi d'argent dans de pareilles conditions, et que, d'un autre côté, elle ne voulait rien faire en cachette de lui.

Un matin qu'il sortait de son garni, fort maussade parce qu'il n'avait plus le sou, le logeur lui remit une lettre à son adresse, timbrée de Chédeville. Madame veuve Lecat lui faisait savoir que Marie avait un petit garçon depuis l'avant-veille; et qu'elle la chargeait de toutes ses tendresses pour lui. Comme il ne pourrait pas assister aux fêtes du baptême, Marie chargeait sa belle-mère de lui envoyer un peu d'argent, afin qu'il pût se réjouir, lui aussi, de la naissance du petit Pierre.

« Comme ça tombe à pic! se dit le calfat en remettant le mandat postal dans l'enveloppe, je n'ai jamais eu si grande envie d'aller déjeuner et dîner à la campagne. C'est Soubraigne qui va ouvrir des yeux!...

J'ai le regret de le dire, Soubraigné, l'ami de cœur de Louis Marquet, était un personnage peu recommandable. Son plus grand mérite était de boire indéfiniment sans avoir soif. L'ami Soubraigne était cordonnier, et même assez habile cordonnier à ses moments de loisir.

VII

Comme Louis l'avait prévu, l'ami Soubraigne ouvrit de grands yeux. Ils étaient à sec la veille au soir, et voilà qu'un bon vent les remettait à flot.

— Lâche ton arsenal, dit l'ami Soubraigne, moi je lâche mon patron; on ne baptise pas tous les jours un neveu.

Les deux amis allèrent de compagnie toucher le mandat à la poste, après quoi ils prirent la clef des champs.

Le lendemain, l'ami Soubraigne eut avec son patron une querelle qui dégénéra en rixe. Soubraigne pocha un œil à son patron; après quoi il s'en alla en sifflant chercher de la besogne dans un autre atelier.

Le lendemain, Louis Marquet n'eut pas de querelle ni de rixe avec l'État, son patron nominal, il ne pocha pas un œil à l'État, il ne s'en alla pas en sifflant chercher de la besogne dans un autre atelier.

Il fut mandé, dès son entrée à l'arsenal, par un employé chauve et taciturne, qui lui dit : — Pour la première fois, un avertissement; pour la seconde, bonsoir! Allez!

Cet avertissement avait six mois de date lorsque la pauvre Marie reçut de son frère une lettre dont elle fut bouleversée.

« Ça devait arriver un jour ou l'autre, disait l'aimable Louis Marquet, et, entre nous, maintenant que c'est arrivé, je n'en suis pas fâché. Ce n'était pas une vie que je menais là. On obéit ici à un tas de gens qui ne vous valent pas; et si on ne leur rivait pas leur clou, ils feraient de nous autres des esclaves. Il y a là un chauve qui n'a pas été convenable avec moi parce que j'étais venu un peu gai à l'ouvrage, je l'ai remis à sa place. Tu aurais ri de voir sa tête. Ce M. Poilloux a voulu m'entreprendre après cela. Je l'ai remis à sa place aussi. Je ne sais pas quel rapport il va faire à ton mari sur mon compte, mais ce que je sais bien, c'est qu'il ne faisait pas le fier avec moi quand je me tenais debout en face de lui.

« Dans tous les cas, me voilà débarrassé de leur arsenal et de toute leur arsenalerie. J'en suis bien content, je respire. Et puis, j'ai quelque chose de mieux en vue. J'ai un de mes amis qui émigre en Amérique. Je vais faire comme lui. Vive l'Amérique, où les bons garçons font toujours fortune! Ton petit Pierre pourra se vanter d'avoir un oncle d'Amérique. Et comme cet oncle est bien décidé à ne jamais se marier, Pierrot peut compter sur ma fortune. Si tu peux, sans te gêner, m'envoyer quelque petite chose, cela m'aidera à commencer. »

A suivre. J. GIRARDIN.

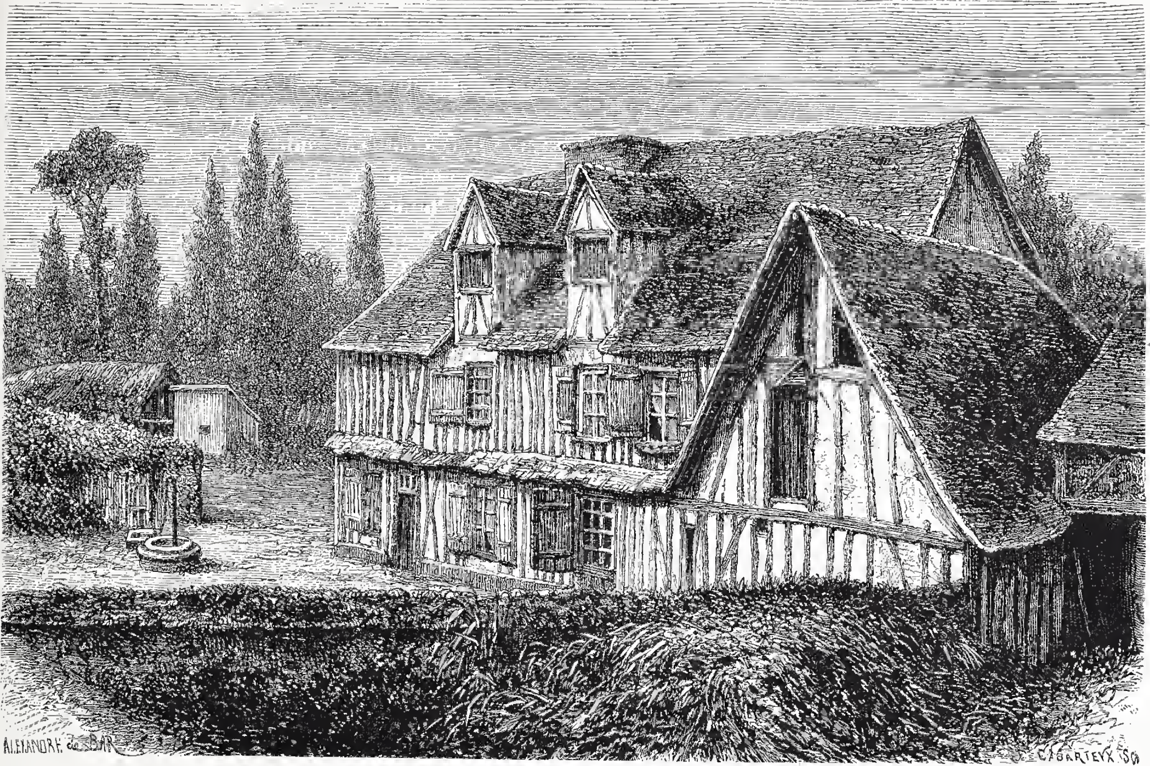


Deux invités. — Croquis par Topffer.

Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT

LA MAISON DE CORNEILLE

A Petit-Couronne.



La Maison de Corneille, à Petit-Couronne.

Le souvenir d'une maison de Corneille dans la banlieue de Rouen était resté dans toutes les mémoires jusqu'en 1864; mais on ne savait plus où se trouvait cette maison. Les vieux Rouennais cependant se rappelaient par tradition les allées et venues du poète et de sa famille sur les bords de la Seine, en aval de leur ville. En plusieurs endroits, en effet, et notamment au village de Bapeaume, on indiquait aux voyageurs une prétendue maison de Corneille. Mon père, dans mon enfance, me la montra souvent avec respect; quelques personnes cependant assuraient que l'habitation du poète devait être située un peu plus près de Croisset.

Les choses en étaient là, lorsque M. Gosselin, l'infatigable archiviste rouennais, en fouillant ses registres, put se convaincre que la maison de Corneille, acquise par Corneille le père en 1608, se trouvait à Petit-Couronne, village à deux lieues de Rouen, sur la rive gauche de la Seine. Mais cette maison, après deux siècles, existait-elle encore?... M. Gosselin se mit à sa recherche, infructueusement d'abord; mais, dans un deuxième voyage, s'étant adressé à un vieux paysan, celui-ci sans hésitation le conduisit à la maison tant cherchée. Le *Magasin pittoresque* a donné les détails de cette découverte dans les *Promenades et causeries d'un Rouennais*.

M. Gosselin eut la vive satisfaction de retrouver toute la petite propriété parfaitement conforme à la description, à la délimitation qu'en donnaient les actes : maison composée d'un rez-de-chaussée divisé en trois pièces, cuisine, salle et cellier. Au premier étage, trois chambres, surmontées d'un vaste grenier; une cour plantée de pommiers, un jardin, un puits devant la porte, très visible sur notre dessin, une mare derrière la maison et un four. La maison et la cour séparées de la route par un mur; à l'entrée, deux forts piliers en pierre surmontés d'un pavillon dans lequel, dit-on, travaillaient les deux frères Pierre et Thomas. Malheureusement ce pavillon a disparu : il ne reste plus que les deux énormes piliers et la grande porte. Tout cela accompagné d'une acre de terre.

Le paysage est des plus champêtres, mais n'a rien de l'aspect grandiose que présentent plusieurs autres endroits de Petit-Couronne, situé au milieu des vertes et larges prairies arrosées par la Seine.

Le trajet de Rouen à ce riant village constitue une des plus belles promenades qui se puissent faire aux bords de la Seine. La famille Corneille en faisait le trajet souvent à pied, quelquefois à cheval. On pouvait aussi prendre le bateau de la Bouille, qui, dès cette époque, desservait toute cette partie des rives de la Seine, lentement tiré par des chevaux. On pouvait, durant le trajet, rimer toute une scène du *Cid* ou de *Cinna*. Corneille, en effet, a écrit à Petit-Couronne une grande

partie de ses œuvres. C'était là son lieu de travail littéraire. A Rouen se faisait le travail professionnel de l'avocat, du juge, et de l'administrateur de la paroisse Saint-Sauveur.

La maison de Corneille, acquise par le département, est devenue un lieu de pèlerinage de plus en plus fréquenté. On y a d'ailleurs établi un Musée Corneille, qui chaque jour s'enrichit de portraits, d'autographes, d'éditions originales des œuvres des deux frères, Pierre et Thomas.

Corneille enfant fut élevé à Petit-Couronne. Il n'avait que deux ans lorsque son père en fit l'acquisition et vint s'y installer (1608). C'était un lieu on ne peut mieux choisi pour un maître des eaux et forêts. Une des principales forêts de la province se trouvait à deux pas de là. Et de son jardin, par une ouverture en forme de meurtrière, qu'il y fit pratiquer et qu'on y voit encore, il pouvait, sans être vu, voir parfaitement ce qui se passait de ce côté-là. L'église était à quelques pas, et elle y est encore dans l'état à peu près où elle était alors. Dans l'ancien cimetière qui l'entoure, Corneille retrouverait le vieil if qu'il y vit autrefois. Mais que de choses l'étonneraient sur la terre et sur l'onde! Sur la *terre*, à deux cents mètres de sa maison, un chemin de fer, une gare élégante et des trains, des voyageurs toute la journée! Sur l'*onde*, à quatre cents mètres devant le petit domaine, au lieu des lourds bateaux à voile ou des bateaux traînés par des chevaux, il verrait filer à toute vitesse les bateaux à vapeur qui en une petite demi-heure le porteraient à Rouen, s'il ne préférait le chemin de fer plus expéditif encore. Pour porter à Paris chacune de ses pièces il mettait quatre jours, soit à cheval, soit par le coche. Il ferait aujourd'hui ce trajet en moins de trois heures.

Mais que parlè-je de rapidité en voyage? Le père de Corneille fut plus d'une fois attaqué à main armée en allant de Rouen à Petit-Couronne. Les deux lieues qui séparent la ville du village n'étaient alors qu'un long désert coupé de marécages... Aujourd'hui c'est une suite ininterrompue d'usines, de jardins, de délicieuses villas...

Aussi peut-on affirmer que de leur vivant Pierre et Thomas Corneille eurent moins de visiteurs que n'en ont aujourd'hui leurs portraits, dans cette glorieuse maisonnette de Petit-Couronne.

Eugène Noel.

LES LECAT.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 285.

VIII

Cette fois, sans montrer sa lettre à Jean, Marie lui parla de la détresse de son frère.

— Un filou! s'écria Jean avec indignation. Moi aussi j'ai reçu une lettre de Poilloux. Ton frère court les rues de Cherbourg en mauvaise compagnie, en attendant qu'il s'engage comme soldat. S'il te parle de l'Amérique, c'est pour t'attendrir et t'escroquer de l'argent, qu'il mangera honteusement en se moquant de toi.

Pour la première fois depuis qu'elle était devenue sa femme, Marie tint tête à Jean et défendit son « pauvre Louis » avec la vaillance d'une poule qui combat pour ses poussins. Elle protesta contre l'épithète « filou » et contre le verbe « escroquer. » Où serait le mal, après tout, s'il prenait un peu de bon temps avant de s'engager comme soldat. Il n'avait jamais montré le moindre goût pour l'état militaire; il fallait qu'on lui eût rendu la vie bien dure pour qu'il en fût venu là. Pauvre Louis!

— Pauvre Louis! répéta le pêcheur en ricanant. Ma parole d'honnête homme, les femmes sont bien toutes les mêmes. Elles ont toutes un faible et une préférence pour les mauvais sujets. C'est à donner envie de se faire mauvais sujet, pour voir.

C'était peut-être vrai en général, ce qu'il disait là; mais il aurait pu se souvenir que Marie était la sœur de Louis, et que son rôle était de le protéger et de le défendre. S'il se fût souvenu de cela, il aurait sûrement parlé avec moins d'amertume, et il n'aurait pas blessé sa petite femme au cœur.

Peut-être, elle, de son côté, aurait-elle pu se dire qu'un honnête homme déteste le mensonge et les menteurs, qu'un homme laborieux a une horreur instinctive des paresseux et des parasites, quels qu'ils soient.

Ce jour-là, la concorde et la paix de la petite maison furent profondément troublées, et le soleil se coucha sans qu'elles eussent été rétablies.

IX

Jean Lecat devait partir le lendemain pour passer deux jours et deux nuits en mer, du côté de la côte anglaise.

Il était sorti de grand matin pour préparer des appâts. La nuit ne l'avait pas calmé, et il était dans une de ces humeurs massacrantes où, pour le plaisir de contredire et de se quereller, un simple matelot soutiendrait mordicus à un amiral que les morues se pêchent toutes salées, et que l'on peut faire une omelette sans casser des œufs.

Quand il rentra pour manger sa soupe du matin, il s'assit, sans rien dire, au coin de la cheminée, et appuya ses talons sur un des barreaux de sa chaise pour faire remonter ses genoux; ses genoux ainsi remontés formaient comme une petite table où il posait sa grande écuelle.

A la première cuillerée de soupe, il grommela d'un air mécontent: — Voilà une soupe qui est trop salée!

Sa petite femme, qui allait et venait par la chambre, ne put s'empêcher de rougir. Elle sentait bien qu'il disait cela pour lui faire de la peine. Cependant, elle eut le bon sens de ne rien répondre. Et c'était d'autant mieux à elle qu'elle avait sur le

bout de la langue une réponse qui eût fait baisser la crête à ce méchant homme qu'elle aimait tant.

— Je dis que tu as eu la main au sel, reprit ce méchant homme qu'elle aimait tant, d'un ton encore plus bourru.

Oh! si seulement, cette fois encore, elle eût gardé le silence.

Mais elle perdit patience, et elle eut dix fois tort; car, quand on perd patience, on a quelquefois la langue trop longue, et l'on dit des choses que l'on voudrait bien n'avoir jamais dites.

— C'est ta mère qui a fait la soupe ce matin, répondit-elle d'une voix tremblante de colère et de chagrin.

Jean Lecat fit le gros dos, et baissa le nez sur son écuelle sans souffler mot. Mais, comme il l'avoua lui-même depuis, « il marronnait en dedans. »

Oh! la folle petite femme qui s'en va faire entendre si clairement à son homme qu'il vient de faire une grosse sottise; elle devrait pourtant bien savoir que si les hommes sont pétris d'amour-propre et d'entêtement, ils ont cependant au fond du cœur l'esprit d'équité et de justice. Ne leur parlez pas de leurs sottises, et d'eux-mêmes ils finiront par les reconnaître. Ils ne disent pas en propres termes : « J'ai eu tort! » Ce serait trop leur demander. Mais ils agissent comme s'ils l'avaient dit, et la paix revient dans le ménage, sans qu'on sache par où elle y est rentrée; et que peut-on souhaiter de plus?

Mais si vous leur ôtez, par avance, le mérite de se juger, de se condamner eux-mêmes, et d'agir en conséquence; alors leur amour-propre s'entête, ils se piquent, ils s'obstinent, et ils croient qu'il est de leur dignité d'hommes de faire les méchants.

Aussitôt donc qu'il eut achevé son écuellée de soupe, Jean Lecat se mit à faire le méchant.

X

Je ne veux pas donner à entendre par là qu'il battit sa femme, ou qu'il cassa son écuelle, ou qu'il se mit à crier.

Mais un homme n'a pas que ces trois manières-là de faire le méchant.

Jean Lecat mit son béret tout de travers sur sa tête; ensuite il sortit sans dire un mot, grimpa le raidillon qui rejoignait la route de Chédeville, et se rendit tout droit au bourg.

Arrivé aux deux tiers de l'unique rue de Chédeville, trois maisons plus loin que l'église, il obliqua à gauche et entra dans le cabaret du *Pommier*.

A cette heure matinale, les petites tables poisseuses du *Pommier* étaient toutes inoccupées, sauf une seule dans un coin, devant laquelle deux individus échangeaient des confidences tout bas, en buvant du cidre mousseux à sept sous la bouteille.

Le premier de ces individus avait toute l'encolure d'un braconnier ou d'un contrebandier. Il lança du côté de Jean Lecat un coup d'œil rapide et défiant. Aussitôt Jean Lecat se dit : « Je me suis fourré dans une jolie société, parlons-en! »

Mais ce fut bien pis quand l'autre individu se tourna de son côté et lui adressa trois ou quatre signes de tête et autant de clignements d'yeux, comme pour lui dire : « Enchanté de vous voir ici! »

Cet autre individu était le cordonnier de Chédeville, un mauvais drôle décrié dans tout le pays.

Lorsque plus tard Jean Lecat raconta son échauffourée, il disait en riant : « J'étais à mon aise et à ma place dans ce cabaret, à peu près comme un marsouin dans un phare; j'étais allé là comme par bravade, et je m'étais promis d'y rester au moins une bonne heure, pour faire voir à ma femme que je ne me laissais pas mener par elle, pour sentir la fumée de tabac, pour me vanter d'avoir bu du cidre à sept sous la bouteille. On est quelquefois si bête! »

La fille de service, après avoir regardé avec surprise ce consommateur inconnu, lui demanda ce qu'il fallait lui apporter.

Pour se donner une contenance, il demanda une *bolée* de ce cidre extraordinaire que l'on vend aux pauvres gens un sou la *bolée*.

Notez bien que, chez lui, Jean Lecat buvait du cidre très décent et très naturel. Cette *bolée* de mauvais cidre éventé était si détestable qu'il s'y reprit à vingt fois pour la vider. Cela l'aida du moins à tuer le temps et à atteindre la dernière minute de l'heure de cabaret qu'il s'était imposée à lui-même, pour se donner des airs de mauvais sujet.

XI

Au bout de son heure il quitta le cabaret, l'air penaud, l'oreille basse, avec ce goût de mauvais cidre dans l'arrière-bouche.

Quand il descendit le raidillon et qu'il fut en vue de sa maison, il vit sa petite femme sur le seuil de la porte ouverte.

Ah! si seulement elle avait eu la bonne idée de lui sourire à ce moment-là!

Mais elle fit semblant de ne pas l'avoir vu et rentra dans la chambre, comme si cela lui était bien égal, après tout, que son homme revînt de la plage ou du cabaret.

Cela le fâcha, lui, et, voyant monter d'en bas un vieil homme qui geignait sous le poids d'un panier trop lourd, il l'engagea à s'asseoir sur le banc de pierre, devant la maison, et il lui raconta, de manière à se faire entendre à l'intérieur, la belle équipée qu'il venait de faire. Seulement, au lieu de s'en tenir à la vérité et de parler de sa *bolée* d'un sou, il fit claquer sa langue et dit qu'ils avaient, au *Pommier*, du cidre mousseux à sept sous la bouteille, comme on n'en buvait pas au Havre ou à Cherbourg.

Ce n'était pas assez d'avoir fait le méchant, voilà maintenant qu'il se mettait à faire le dépensier.

De l'intérieur de la maison, sa petite femme avait tout entendu, et la grand'mère Lecat aussi.

La petite femme faisait une figure toute drôle,

en se disant : « J'étais bien bête de l'attendre sur le pas de la porte pour voir si le grand air et la petite méchanceté qu'il venait de faire avaient changé ses idées et chassé ses humeurs noires. Oh! oui, j'étais bien bête; et dire que j'ai été sur le point de lui sourire, par habitude, quand je l'ai vu paraître sur le haut du talus. »

La mère Lecat, tout en vaquant à quelque besogne de ménage, se disait, en donnant à sa pensée la vieille forme normande : « Pour dire qu'il y a de la brouille dans le ménage, on ne peut pas dire qu'il y a de la brouille; mais quant à dire qu'il n'y a pas de brouille, on ne peut pas dire qu'il n'y en a pas. C'est ennuyeux tout de même, ils sont si bons tous les deux; et puis mon garçon qui s'en va pour deux jours en mer. Il sera malheureux comme les pierres s'il emporte ce poids-là sur le cœur. »

Après avoir aidé le vieil homme à recharger son lourd panier sur son épaule gauche, Jean Lecat rentra chez lui la tête haute.

Les deux femmes s'occupaient aux choses du ménage, sans rien dire; le petit Pierre dormait dans son berceau.

Jean Lecat s'arrêta un instant à le regarder dormir, puis, embarrassé de sa personne, il s'en alla dans le courtil pour voir si ses filets étaient bien secs.

XII

Après avoir fumé trois pipes coup sur coup, en se promenant de long en large comme un lion dans sa cage, il se dit qu'il avait l'air d'être en pénitence, tout seul dans ce courtil où il n'avait réellement rien à faire.

Alors il rentra dans la maison. Les deux femmes travaillaient sans rien dire, l'enfant dormait toujours. Jean Lecat avait une envie folle de l'embrasser, ce petit qui avait les joues rondes et rouges comme des pommes, et qui souriait en dormant.

Mais voilà! une fausse honte le retint. S'il embrassait l'enfant, il aurait peut-être l'air de faire des avances à la mère, et puis il avait peur de réveiller le petit, parce qu'il n'avait pas encore la barbe faite.

Sa mère l'avait vu regarder l'enfant dans son berceau, et il lui était venu une idée, une bonne idée; elle attendit avec patience le moment de la mettre à exécution.

« Je crois que je vais me faire la barbe! » dit Lecat à demi-voix pour ne pas réveiller le petit. En disant cela il avait l'air de s'adresser une réflexion à lui-même, et de ne pas donner un ordre à qui que ce soit.

Marie Lecat se leva, déposa son ouvrage de couture sur une chaise, alla chercher les différents objets qui sont nécessaires à un homme pour se faire la barbe, et les déposa un à un, doucement, silencieusement, sur l'appui de la fenêtre. Ensuite elle versa de l'eau chaude de la grande bouilloire dans une bouilloire plus petite, qu'elle déposa à côté des autres objets sur l'appui de la fenêtre.

Comme elle allait s'en retourner à sa place pour reprendre son travail, elle leva les yeux sur le petit miroir à barbe accroché à la fenêtre; son regard y rencontra celui de son mari, elle rougit légèrement et s'en alla sans rien dire.

Une fois sa barbe faite, Jean Lecat se lava la figure à grande eau et frotta de si grand cœur que sa peau hâlée en prit une couleur de brique mouillée.

D'habitude, quand il venait de faire sa barbe, il en donnait, comme on dit, l'étrenne à sa femme, en l'embrassant la première de toute la maison.

C'était une habitude qui lui venait de feu son père, et à laquelle il n'avait jamais manqué jusque-là.

« L'embrasserai-je, ne l'embrasserai-je pas? » se disait-il en lui-même, pendant que, la figure plongée dans l'eau de sa cuvette, il prolongeait ses ablutions, pour se donner le temps de prendre une décision. S'il l'embrassait, ce serait la fin de toute cette brouille. Il fut très fortement tenté, mais l'amour-propre le retint.

Et elle, la pauvre petite, tout en tirant son aiguille, elle lançait des regards en dessous, du côté de la fenêtre, pendant que son mari, l'échine courbée, la serviette nouée autour du cou, la figure dans l'eau, s'ébrouait comme un marsouin essoufflé.

« Aurai-je l'étrenne de sa barbe? » se demandait-elle avec un mélange d'espoir et d'angoisse.

Quand il eut fini de s'ébrouer, Jean Lecat essuya sa figure luisante. Il l'essuya longuement pour se donner encore une demi-minute de réflexion.

Marie eut une inspiration soudaine. Si elle se levait, si elle allait à lui, si elle se plantait debout devant lui sans rien dire, la figure levée vers la sienne? Oui, c'était bien cela qu'il y avait à faire; et sa belle-mère, qui la regardait en ce moment, espéra qu'elle le ferait.

Elle eut peur et elle eut honte, et elle n'eut pas l'étrenne de la barbe de son mari.

XIII

C'était peu de chose en soi-même, et pourtant c'était beaucoup que l'omission de cette cérémonie patriarcale et traditionnelle.

Marie se mit à coudre avec activité, le cœur gros, les lèvres serrées; et Jean, ne sachant plus que faire de sa personne, après être resté les bras ballants pendant deux minutes au moins, occupé en apparence à examiner le ciel par la fenêtre, sortit sans oser regarder sa mère, ni sa femme, ni son enfant.

Il employa toute son après-midi à transporter, du courtil à la plage, des paniers, des filets et des engins de toute espèce. Il multipliait ses courses à dessein, pour s'épargner le malaise du tête à tête.

L'enfant s'était réveillé; Jean l'entendait jaser et rire, mais il n'osait pas entrer. A chacun de ses

voyages, il se disait : « Ce sera pour la prochaine fois. »

De prochaine fois en prochaine fois les heures s'écoulèrent, et quand il se risqua enfin à soulever le loquet, la chambre était devenue silencieuse, l'enfant s'était endormi.



Le Baiser du départ, peinture de Beyle.

A mesure que les heures s'écoulaient, le cœur de Marie devenait de plus en plus lourd. Quand l'heure de la marée approcha, Jean vint embrasser sa mère et sa femme. Il embrassa sa mère avec tendresse, comme toujours; quant à sa femme, il lui effleura les joues du bout des lèvres. Il n'osa pas embrasser Pierrot, craignant de le réveiller. Alors il partit sans rien dire à personne, devançant l'heure pour en finir.

Quand il eut refermé la porte derrière lui, les deux femmes continuèrent à coudre.

Tout à coup Marie se leva brusquement et quitta

sa belle-mère, ayant sans doute oublié quelque besogne importante qu'elle se rappelait tout à coup.

La belle-mère s'approcha doucement de la fenêtre; Marie, debout dans le courtil, derrière le talus qui protégeait les petits arbres contre les vents du large, regardait du côté de la plage. A un moment elle porta son mouchoir à ses yeux.

Alors la grand'mère Lecat, qui était pourtant une grand'mère bien avisée, fit une chose que les grand'mères bien avisées ne font guère d'habitude. Elle alla tout droit au berceau de son petit-fils, prit l'enfant dans ses bras et le réveilla de son profond sommeil, en lui donnant, tout le long de la joue et du cou, une enfilade de baisers de grand'-mère.

Voici par quelle série de raisonnements la bonne grand'mère en était venue à se conduire comme une nourrice mercenaire, qui consulterait ses aises et ses convenances, et non pas celles de son nourrisson :

« Si mon Jean s'en va en mer avec sa colère sur le cœur, il sera malheureux tout le temps, et *elle* aussi; s'il survient une tempête, si mon Jean est en danger de mort, il pardonnera pour sûr, car c'est un bon chrétien; mais il aura l'angoisse de n'avoir pas son pardon, à elle. Marie aussi a bon cœur, et si elle le perdait, après l'avoir laissé partir comme cela, elle serait capable d'en devenir folle. Moi, je ne puis rien leur dire, puisque leur cœur ne leur dit rien encore. Il n'y a que Pierrot qui puisse les raccommoder. L'enfant est à la mère et au père; mais quand c'est l'un des deux qui le tient, il est plus à lui en ce moment-là, et s'il permet à l'autre de l'embrasser, l'autre lui est redevable. Il faut que Marie lui porte son petit garçon avant le départ. Nous avons encore le temps. »

XIV

Quoique sa grand'mère l'embrassât avec une douceur de grand'mère et lui murmurât à l'oreille de tendres propos de grand'mère, Pierrot protesta de toutes ses forces et se mit à crier du haut de sa tête.

Au premier cri de son enfant, Marie s'arracha à sa contemplation et se précipita vers la maison. Quand elle entra dans la chambre, la grand'mère, debout devant la fenêtre aux quatre carreaux, tambourinait sur une des vitres pour amuser son petit-fils, et lui disait : — Voilà papa là-bas; voilà papa qui va bien loin, bien loin, chercher de beaux poissons pour son petit enfant!

Au bruit de la porte qui s'ouvrait, elle tourna la tête et dit à sa belle-fille :

— Le voilà réveillé, je tâche de le distraire en lui montrant son papa.

Tout en parlant, elle s'écartait un peu de la fenêtre pour faire une petite place à sa belle-fille.

Jean Lecat paraissait très occupé à faire des rangements dans sa barque, en attendant le flot qui devait l'emporter. Mais il avait beau être très occupé, il tournait fréquemment la tête vers sa petite maison.

— Vous ne savez pas, maman, dit tout à coup Marie, j'aurais le temps de lui porter son petit; il ne l'a pas embrassé avant de partir.

— Alors, fais vite, lui dit la grand'mère en lui tendant le petit garçon.

La grand'mère prit une chaise et s'assit près de la petite fenêtre.

Marie descendait la pente en courant, on aurait dit qu'elle avait des ailes.

Un groupe de pêcheurs s'avançait de l'autre côté de la barque, le long de la plage. C'étaient les camarades de pêche de Jean Lecat. La grand'mère les regarda d'abord avec inquiétude, craignant que Jean ne fût pas seul quand Marie arriverait à lui.

Mais elle fut bien vite rassurée; les pêcheurs ne se pressaient pas, ayant du temps devant eux, et Marie avait des ailes.

Quand elle approcha de la barque, tenant son petit enfant dans ses bras, Jean Lecat laissa là sa besogne et se mit à la regarder venir.

Quand elle fut tout près, elle lui tendit l'enfant qu'il enleva comme une plume, et la grand'mère, qui avait encore de bons yeux, vit la joue de son fils contre celle de son petit-fils.

Ayant rendu l'enfant à sa mère, après l'avoir embrassé, il se redressa de toute sa haute taille et jeta un regard rapide du côté des pêcheurs qui suivaient.

Alors, enjambant le bordage, il sauta légèrement sur les galets et, entraînant sa femme derrière la barque, à un endroit où les pêcheurs ne pouvaient les voir, il la prit dans ses bras et l'embrassa par trois fois.

Les pêcheurs n'avaient rien vu, mais la grand'-mère, qui avait tout vu, se mit à rire et retourna à son ouvrage.

XV

Quand Marie rentra, tout essoufflée de sa course et toute rouge de bonheur, elle dit à sa belle-mère :

— Mère, que je suis heureuse! oh! que je suis heureuse! il m'a embrassée, nous ne sommes plus brouillés!

— Vous l'étiez donc? demanda l'artificieuse belle-mère avec une surprise très bien jouée.

J. GIRARDIN.

POÉSIES DE LONGFELLOW.

Fragments.

Henri Wadsworth Longfellow est né à Portland, dans le Maine, le 27 février 1807. Il fit ses études au collège de Bowdoin et eut pour condisciple le célèbre romancier Hawthorne. Son père était avocat et le destinait à la même carrière que la sienne; mais la vocation littéraire l'emporta.

Gradué, professeur à dix-huit ans, Longfellow jugea qu'avant d'enseigner ou même de se produire comme auteur, il aurait avantage à connaître l'Europe : il passa trois années en France, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne et en Italie. A son retour en Amérique, il résuma ses impressions de voyageur dans un livre intitulé *Outre-Mer*. Professeur au collège Harward, il publia ses premières poésies sous le titre de *Voix de la nuit*. Le *Psaume de la vie* fut une de celles qui obtinrent d'abord le plus de succès ; nous en avons donné une traduction en prose, de même que de son ode *Excelsior*, qui est populaire dans tout le monde civilisé [1]. Ses poésies, dédiées à Channing sous le titre : *Sur l'esclavage*, furent accueillies dans l'Amérique du Nord avec enthousiasme. Tous les recueils classiques de ce pays contiennent son *Rêve de l'esclave*. Son poème le plus aimé et le plus admiré est *Évangéline*, qui débute par la description suivante d'un village français du bas Canada :

UN VILLAGE ACADIEN.

Au pays de Minas est le petit village de Grand-Pré, distant et séparé du monde, silencieux dans une fertile vallée. De vastes prairies s'étendent du côté de l'est, donnant au village son nom, et à d'innombrables troupeaux de gras pâturages. Des digues, élevées par le labeur incessant des fermiers, opposent un frein aux vagues turbulentes ; mais, à des époques fixes, les écluses s'ouvrent et reçoivent la mer au milieu des prés. A l'ouest et au sud, des champs de chanvre, des vergers, des blés, s'étendent sans clôtures dans la plaine ; vers le nord planent des nuages, et au-dessus de sombres forêts, d'éternels brouillards, enfants du sombre Atlantique. Là, au milieu des fermes, reposait le village acadien. Solides étaient ses maisons, construites en chêne, en noyer, telles qu'en bâtissaient les paysans normands au temps des rois Henri. Là, dans les tranquilles soirées d'été, quand le soleil couchant illuminait gaiement la rue du village et dorait les girouettes sur les toits, les matrones, les jeunes filles, s'asseyaient, avec leurs capuchons, leurs jupons verts, rouges et bleus, avec leurs rouets, dont le bruit monotone se mêlait aux chants des jeunes filles. Solennel, le long de la rue marchait le curé, et les enfants arrêtaient leurs jeux pour baiser la main qu'il leur tendait afin de les bénir. A son approche se levaient matrones et jeunes filles, saluant son arrivée par des paroles de bienvenue affectueuse. Puis les laboureurs revenaient des champs, et le soleil se couchait paisiblement, cédant la place au crépuscule. Enfin du haut du beffroi retentissait l'*Angelus*, et sur les toits du village, les colonnes d'une fumée bleuâtre, semblables aux nuages d'encens, s'élevaient de cent âtres, foyers de paix et de contentement.

(1) Voy. t. XXX, 1862, p. 151.

Ainsi vivaient, unis entre eux par une affection réciproque, ces simples fermiers acadiens, pratiquant l'amour de Dieu et celui des hommes. Ils vivaient affranchis de cette crainte qui règne avec les tyrans, de l'envie, ce vice des républiques. Sans verrous à leurs portes, sans barreaux à leurs fenêtres, leurs maisons étaient ouvertes comme les cœurs de leurs propriétaires. Le plus riche était pauvre, et le plus pauvre vivait dans l'abondance.....

Ce village, et tous ceux de la presqu'île de la Nouvelle-Écosse, découverte et colonisée par les Français, avaient été cédés à l'Angleterre, en 1713, par le traité d'Utrecht. Envahis par les troupes anglaises, après la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, leurs habitants, embarqués de force sur des vaisseaux de guerre, furent transportés dans divers ports des colonies britanniques. L'héroïne du poème, Évangéline, une des exilées, après de douloureuses et touchantes épreuves, meurt sœur de charité à Philadelphie.

Longfellow a écrit d'autres poèmes, entre autres celui d'Hiawatha, et des drames qui mériteraient d'être plus connus ; un de nos représentants les plus distingués, aujourd'hui ministre plénipotentiaire aux États-Unis, en a analysé les plus remarquables dans une œuvre littéraire estimée [1].

Longfellow éprouva en 1861 une grande affliction. Sa seconde femme fut brûlée vive dans sa chambre à coucher, par la combustion d'une allumette. Depuis ce jour sinistre, le poète fut atteint d'une mélancolie qui pénétra toutes ses poésies. Nous avons dit [2] qu'il est mort en mars 1882 dans son cottage de Cambridge, près de Boston, et qu'on a appelé Mont-Vernon pour consacrer un souvenir patriotique.

A UN VIEUX LIVRE DE BALLADES ET DE CHANSONS.

Sois le bienvenu, mon vieil ami, sois le bienvenu près d'un foyer étranger, pendant que les mélancoliques vents d'automne ébranlent les fenêtres.

Le monde ingrat a, semble-t-il, été bien dur pour toi, depuis que, sous les cieux de Danemark, pour la première fois je te rencontrai.

Tu portes l'empreinte de la vieillesse ; il y a sur tes marges des marques laissées par des mains qui te saisissaient rudement au cabaret.

Tu es terne et souillé ; bien jaunes sont tes pages usées par le temps, comme les rousses feuilles d'automne abîmées par la pluie...

Cependant tu me rappelles des jours évanouis, à moitié oubliés, quand dans ma rêveuse jeunesse j'errais près de la mer Baltique ;

Quand je m'arrêtais pour écouter la vieille bal-

(1) *La Poésie aux États-Unis*, par Albert Lefaivre. Dans ce livre, imprimé en 1881 à Québec, on trouve aussi un *Essai sur la littérature allemande*.

(2) Voy. 1883, p. 190.

lade du roi Christian, chantée bruyamment dans les tavernes de faubourg, au crépuscule.

Tu rappelles les bardes qui, dans leur logis solitaire, et avec des cœurs consumés par la passion, écrivirent tes pages.

Tu rappelles les demeures où tes chants rendaient le sombre hiver du Nord brillant comme l'été.

Jadis quelque ancien scalde, dans son Islande glaciale, chantait aux Vikings des couplets de ces vieilles ballades.

Jadis, à Elseneur, à la cour du vieux roi Hamlet, Yorick et ses gais compagnons les chantèrent aussi.

Jadis la garde du prince Frédéric les chanta dans ses baraques enfumées; tout à coup le canon anglais se joignit à ce chœur!

Des paysans dans les champs, des marins sur la mer rugissante, des étudiants, des marchands, de pâles artisans, tous les ont chantés.

Tu as été leur ami; eux, hélas! t'ont abandonné. Cependant, au moins près d'un chaud foyer, tu es le bienvenu.

Et comme les hirondelles bâtissent leur nid dans les larges et antiques cheminées, ainsi tes joyeuses chansons se logeront dans mon cœur,

Tranquilles, retirées, au chaud, à l'abri de tout mauvais traitement, et me rappelant ma jeunesse et mes voyages.

LA PLANÈTE MARS.

La nuit est venue; elle n'est pas venue trop tôt; et, descendant silencieusement, bien silencieusement, la petite lune disparaît à l'horizon.

Il n'y a de lumière au ciel et sur la terre que la froide lumière des étoiles; et voici qu'à la première veille de la nuit apparaît la rouge planète Mars.

Dans cette tente bleue au-dessus de nos têtes brille l'armure d'un héros;

Et d'ardentes pensées s'élèvent en moi quand je vois au loin, suspendu dans les cieux du soir, le bouclier de cette étoile rouge.

O étoile de la force! Je te vois sourire à ma peine; de ta main armée tu me fais signe, et je me sens fortifié.

Étoile de l'invincible volonté, tu te lèves dans mon cœur, sereine, résolue, tranquille et calme.

Et toi aussi, qui que tu sois, toi qui lis ces lignes, tandis qu'une à une s'en vont tes espérances, sois résolu et calme.

Oh! ne crains pas, et tu sauras bientôt quelle chose sublime c'est que de souffrir et d'être fort!

GASPAR BECERRA.

Près du feu du soir l'artiste souffrait de sa secrète honte; désappointé, las et découragé, il méditait cependant, et rêvait encore à la gloire.

C'était pour une image sculptée de la Vierge qu'il avait fait un suprême effort; mais, hélas! son bel idéal s'évanouissait et lui échappait toujours.

D'un lointain pays d'Orient le bois précieux avait été apporté; jour et nuit le maître inquiet, infatigable, avait travaillé à son œuvre.

Puis, désespéré, il s'était plongé dans de sombres pensées.

Mais maintenant l'humiliation du jour s'apaisait et s'effaçait dans le sommeil.

Mais une voix s'écria : « Lève-toi, ô maître, et que la pensée qui s'agite au dedans de toi trouve sa forme dans le chêne qui brûle à ton foyer! »

Et l'artiste s'éveilla en tressaillant.

Il s'éveilla; dans les cendres fumantes il saisit le bois qui brillait; il l'éteignit, et de ce bois il sculpta une image et vit qu'elle était belle.

O toi, sculpteur, peintre, poète! prends à cœur cette leçon : ce qui est le plus proche est ce qui vaut le mieux; de cela fais ton œuvre d'art.

L'ÉCHELLE DE SAINT AUGUSTIN.

Tu l'as bien dit, Augustin, de nos maux nous pouvons former une échelle, si seulement nous voulons fouler à nos pieds toute action honteuse, toute vulgarité, tout incident qui commence et finit avec l'heure présente. Nos regrets, nos mécomptes sont des échelons qui nous élèvent vers le ciel... Nous n'avons pas d'ailes et nous ne pouvons voler dans l'espace, mais nous avons des pieds pour escalader et franchir par étapes successives les sommets nuageux, but glorieux de la vie. Les puissantes pyramides qui semblent des coins enfoncés dans l'air, vues de près et mieux connues, ne sont que de gigantesques escaliers de pierre. Les montagnes distantes, dont la masse semble inaccessible, sont croisées par des sentiers, qui se découvrent à nous à mesure que nous nous élevons sur leurs croupes. Les hauteurs atteintes par les grands hommes n'ont pas été conquises d'une seule enjambée. Pendant que leurs compagnons dormaient, ils ont marché dans la nuit. Debout, dominant ce qui nous opprimait la veille, mais courbés encore et les yeux fixés vers la terre, nous pouvons découvrir un chemin vers de plus hautes destinées.

UN ARSENAL.

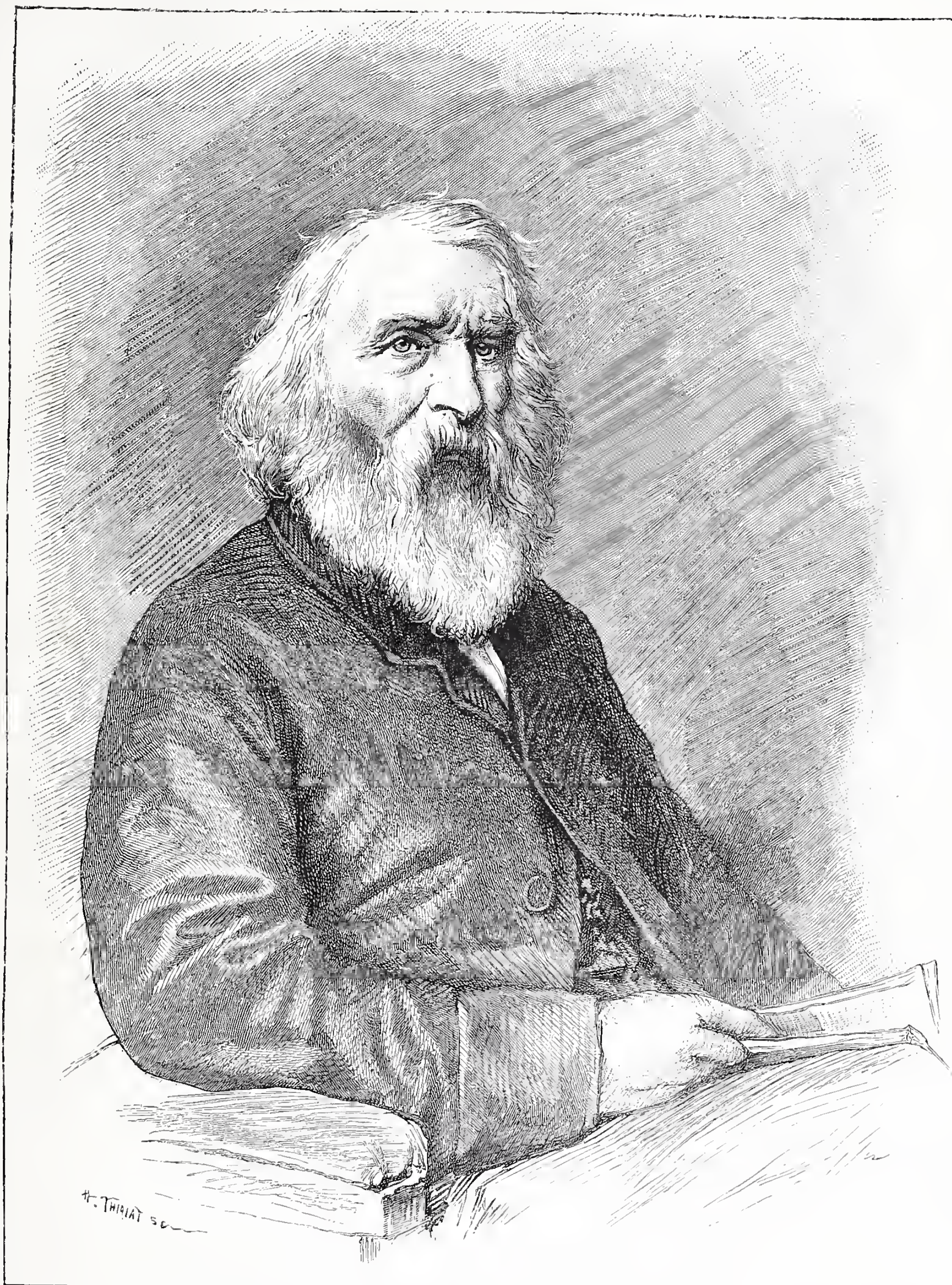
Voici l'arsenal; du plancher jusqu'au plafond s'élèvent les armes polies, ressemblant à un orgue immense. De leurs tuyaux silencieux aucune antienne ne résonne; mais quel son retentira, sauvage et terrible, quand l'ange de la mort touchera ces clefs meurtrières! Quelles lamentations, quel *Miserere* horrible se mêlera à leurs symphonies! Je crois entendre ce chœur innombrable, ce cri d'agonie, ces gémissements lugubres, qui, traversant les âges, se sont répercutés jusqu'à nous.

Sous le casque et sous le harnais résonne le marteau saxon. Au travers des forêts cimbriques,

j'entends le chant des Normands. Et, plus bruyant encore, au travers d'une immense clameur, mugit le gong tartare au sein de lointains déserts.

J'entends la cloche florentine sonner la bataille du haut de la tour palatiale ; les prêtres aztèques, sur leur parvis sanguinaire, battre leurs tambours faits de peaux de serpents.

J'entends le tumulte de chaque village brûlé et



Longfellow, auteur d'*Excelsior*. — D'après une photographie (¹).

mis à sac, les cris de fureur submergeant toute prière et toute demande de merci, la débauche des soldats au milieu du pillage, et, dans les villes assiégées, les hurlements de la faim.

(¹) Ce sont bien là les traits de Longfellow, mais on n'y retrouve pas assez leur belle et noble expression où la bienveillance s'alliait à la fermeté. Sa physionomie n'avait rien de fier ni de dur. Il a reparu souvent dans notre souvenir, plus sympathique et plus aimable que dans ce portrait, depuis l'année, lointaine déjà, où notre ami X. Marmier, de l'Académie française, voulut bien nous présenter à lui, où? dans un gouffre de vent, sous une porte cochère de la rue Neuve-des-Petits-Champs, par un jour de grande pluie. Je me sentis profondément ému devant l'auteur d'*Excelsior*, du *Poëme de la vie* et de tant d'autres œuvres inspirées par un sentiment si pur et si élevé du vrai et du bien. L'entretien ne dura guère; je me suis toujours reproché de ne pas lui avoir assez témoigné mon admiration : j'aurais dû lui dire au moins qu'il n'était pas inconnu de nos lecteurs, et que plus d'un d'entre eux aurait été heureux comme moi de le rencontrer, même pour ces quelques instants et dans une circonstance si peu favorable. ÉD. CH.

J'entends les obus en feu, les portes brisées, le pétillement de la mousqueterie, le cliquetis de fers entre-croisés, le tonnerre de la canonnade.

Et c'est, ô homme, avec ce bruit discordant, avec ces instruments maudits, que tu étouffes la voix douce et bienveillante de la nature, et que tu troubles le concert de ses divines harmonies!

Avec la moitié du pouvoir qui remplit le monde de terreur, avec la moitié des richesses prodiguées aux camps et aux cours, on aurait racheté l'esprit humain de l'erreur et l'on n'aurait plus besoin d'arsenaux ni de forteresses.

Notre ami et ancien collaborateur M. Xavier Marmier veut bien nous communiquer sa traduction suivante du *Psaume de la vie* de Longfellow.

Non, ne me dites pas de votre voix dolente
Que la vie est un songe vain.
L'âme qui s'assoupit n'est pas l'âme vivante;
Notre but n'est pas incertain.

Notre âme a son devoir, notre âme a sa lumière
Qui la dirige en ses efforts.
« Poussière, tu devras retourner en poussière. »
Cette sentence est pour le corps.

Quelque plaisir furtif, quelque erreur, quelque peine,
Non, tel n'est pas notre destin.
Mais la vive action, la lutte dans l'arène,
Un pas de plus chaque matin.

L'œuvre de l'homme est lente, et le temps fuit si vite!
Comme un tambour aux jours de deuil,
Sans cesse notre cœur, en tout ce qui l'agite,
Sonne la marche du cercueil.

Alerte! Il faut se rendre au combat de la vie,
Dédaignant le lâche repos.
Vas aux grands bivouacs dans une noble envie,
Vas et combats comme un héros.

De ton vague avenir, laisse au loin le nuage,
Dis au passé le morne adieu;
Agis dans le présent, agis avec courage,
Soleil dans l'âme, espoir en Dieu.

L'histoire nous apprend ce qu'ont fait les grands hommes
Par leur vaillance ou leur raison.
Que le ciel nous assiste, et, faibles que nous sommes,
Nous aurons aussi notre nom.

Puis quelque jour, qui sait? peut-être un de nos frères,
Courbé sous le poids du malheur,
Se sentira revivre en ses heures amères,
Par notre nom, par notre ardeur.

A l'œuvre donc, enfant! Dans la gloire, ou l'abîme,
Riche ou pauvre, bon ouvrier,
A chaque cœur humain, cette sainte maxime :
Aimer, travailler et prier.

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE.

Suite — Voy. p. 184, 198, 214, 227, 254, 261 et 278.

VII. — BREBIS GALEUSES.

Il serait présomptueux d'affirmer qu'il n'y eût que de braves gens dans le bourg de Rosières, mais l'unique rue où se promenaient sans façon la volaille et les vaches, où les enfants se roulaient librement dans la poussière, avait une apparence générale d'honnêteté : tout s'y passait au grand soleil; dans la belle saison personne ne fermait sa porte, les métiers s'exerçaient en plein air. Il en est encore de même aujourd'hui. Le charron et ses apprentis fabriquent leurs roues et leurs trains de charrette au bord de la route, le tailleur bossu tire l'aiguille en bavardant à sa fenêtre, tous les cancans, tous les bons mots partent de l'établi de Phidias; le cordier file sa corde en chantant le long du ruisseau, les ménagères causent, tricotent, épluchent les pommes de terre, assises sur un banc devant leur maison, et du seuil de son gîte très sombre on aperçoit le tisserand occupé devant son métier à ourdir la toile comme une araignée laborieuse. D'une porte à une autre on se parle, et les conversations, les querelles, les raccommodements, sont publics. Tout le village est comme une grande famille dont nous connaissions chaque membre au temps où c'était notre plaisir d'aller de l'un chez l'autre avec notre bonne. L'épicière nous laissait peser son café, le boulanger nous offrait à l'occasion une galette toute chaude, et la marchande de tabac acceptait avec reconnaissance les cornets que nous lui fabriquions en utilisant pour cela nos vieux cahiers. Avec quel intérêt nous avons souvent regardé le sabotier creuser ses sabots, les passer au feu, les polir!

Tous ces gens-là étaient les meilleurs et les plus paisibles du monde. Le meunier Perthuis, un philosophe, et comme tel en délicatesse avec M. le curé, qui lui accordait, du reste, beaucoup d'esprit, ne manquait jamais, quand nous passions devant le moulin, de nous inviter à escalader l'échelle mobile qui conduisait à son empire, et c'était un tel plaisir de se sentir secoué par le travail haletant des meules, avec ce tic tac dans l'oreille, tandis qu'au dehors tournaient les grandes ailes et que la farine tombait comme une blanche cascade dans la huche. Perthuis nous expliquait l'usage de la trémie, de la lanterne, du rouet, du cerceau, de l'arbre des ailes, et la disposition de celles-ci pour recevoir le vent; toujours ces détails nous inspiraient un intérêt nouveau.

Perthuis était à nos yeux non seulement un puissant mécanicien, mais encore un être d'espèce particulière, avec sa pâleur enfarinée qu'il ne secouait jamais et au milieu de laquelle pétillaient deux petits yeux goguenards, avec ses habits pareils à ceux de Pierrot, et son isolement habituel entre ciel et terre, loin de tout voisinage. Nous ne nous le figurions pas ailleurs que dans son moulin, qui pourtant, comme tous ses pareils, chômait un bon tiers de l'année, soit que le vent manquât, soit qu'un ouragan l'eût endommagé; car il n'était guère solide, le moulin de Perthuis, un moulin du plus vieux style, en bois vermoulu hérissé de mousse et décoré comme sur l'oreille du bouquet de buis

bénit des Rameaux, si philosophe que fût son maître. La philosophie de ce dernier ne s'arrêtait point dans tous les cas à des principes stériles et à de vaines discussions; je ne sais pas au juste ce qu'il pensait, mais son humeur et sa conduite révélaient un sage. Le moulin tournait-il, Perthuis travaillait de tout son cœur; la brise faisait-elle défaut, Perthuis fumait sa pipe dans la plus heureuse paresse, guettant les signes du ciel avec une paisible espérance, et disant : — Bah! nous serons moins flâneurs demain!

Très sobre, il possédait toujours assez pour se trouver content, car la chanson ne quittait pas ses lèvres : — Quand on n'a ni femme ni enfant, disait-il, pourquoi se tourmenter? On vit comme un oiseau. Nous aussi, parbleu, nous avons des ailes!

Il riait de ce bon mot innocent, tout à sa tendresse pour le vieux moulin qu'il passait une bonne partie de son temps à réparer, le raccommodant, le grattant, bouchant les trous çà et là, si bien que la pauvre carcasse ressemblait à celle d'un mendiant rapiécé; cette tendresse s'étendait en outre à certain corbeau familier habituellement perché sur son épaule blanche contre laquelle Jacques se blanchissait lui-même ni plus ni moins qu'un nègre auquel on aurait mis un œil de poudre.

Le meunier et le corbeau avaient passé leur vie ensemble. Jacques, admirablement dressé, respectait le blé des clients, malgré le naturel peu consciencieux que l'on attribue à son espèce; en revanche il détruisait rigoureusement les vers et les insectes qui affligent un moulin. On le voyait sautiller parmi les sacs à la recherche de l'ennemi que menaçait son bec formidable. Il n'était pas aimé à la ronde, car les paysans nourrissent des idées superstitieuses contre les corbeaux, qu'ils croient être de sinistre augure; mais peu lui importait, je suppose; la prédilection aveugle de son maître, qui lui accordait même de bien parler, ce que je n'ai jamais pu réussir à reconnaître, suffisait à son cœur, fort susceptible d'attachement, on ne peut le nier. Quand le tic tac du moulin faisait silence, on entendait des entretiens animés qui eussent pu faire croire que Perthuis recevait quelque visite : c'était le meunier qui jasait et le corbeau qui croassait, toujours d'accord, l'un et l'autre solides, indépendants et goguenards, célibataires endurcis tous les deux, car je n'ai jamais entendu dire que Jacques eût éprouvé le besoin de faire un nid; en tout cas, sa corbine, si elle existait, se tenait invisible à l'écart, et l'unique ami meunier n'avait pas lieu d'en prendre ombrage.

Lorsque nous avions poussé notre promenade jusqu'au moulin de Perthuis, nous allions un peu plus loin, à la ferme installée dans un ancien manoir qui porte le nom bizarre d'Aigrefin.

Malgré son nom suspect, cette métairie, environnée de fossés et d'eaux vives qui seraient dignes du château le plus majestueux, est en tout point recommandable. Je puis affirmer qu'il n'en sort rien de frelaté, que l'hospitalité y est loyale et même désintéressée dans une certaine mesure, quoique les honnêtes cultivateurs de nos campagnes passent avec raison pour tondre sur un œuf, comme on dit. Est-ce là, du reste, un défaut bien révoltant de la part de ceux qui gagnent le pain quotidien à la sueur de leur front, en se rappelant tout ce qu'une récolte a coûté de peines? — J'ai été habituée à l'indulgence sur ce chapitre par mes parents, plus généreux en toute circonstance que ne le comportait leur médiocre fortune, ce qui donnait du poids, on en conviendra, aux bonnes raisons qu'ils trouvaient pour excuser la prétendue rapacité des paysans.

J'allais donc volontiers à Aigrefin après une longue course boire, dans l'étable même, l'écuellée de lait que j'avais vu traire. La fraîcheur était si délicieuse, les jours d'été, au fond de ces grandes étables scrupuleusement propres et pleines d'ombre, qui sentaient bon l'herbe coupée, où l'on n'entendait que le bruit sourd que font les vaches en ruminant, tandis que par la porte ouverte entrait avec la lumière éblouissante de midi le joyeux caquetage de la basse-cour, au milieu de laquelle une armée de poules, de canards, d'oies et de dindons grattaient la paille ou plongeaient dans la mare! Les pigeons se rengorgeaient sur les toits de chaume tout fleuris, et leur roucoulement remplissait l'air, mêlé à la musique monotone que font les abeilles enivrées par l'odeur de miel du sainfoin. Les bons souvenirs! C'était aussi en moi comme un rayon de soleil et comme une chanson. Je n'ai qu'à y penser pour sentir encore cette impression exquise. Tous les habitants de Rosières et des environs devaient l'éprouver plus ou moins, je suppose; tous devaient être heureux et tous me semblaient bons, oui, tous... ceux-là mêmes qui étaient désignés comme mauvais, car, je le répète, malgré les apparences, il n'y a pas de troupeau, si florissant qu'il soit, qui ne compte quelques brebis galeuses.

Fallait-il donner ce nom au père Remy l'ivrogne?... Non, car il s'acquittait, du reste, en conscience de ses triples fonctions de sonneur de cloches, de chantre et de fossoyeur. Cette dernière besogne était particulièrement triste, et on aurait eu tort, il me semble, de lui reprocher le verre de vin qu'il buvait de trop pour s'égayer, d'autant que, vigneron de son état, il vivait dans une perpétuelle intimité avec le jus de la treille qui rougit le nez et fait flageoler les jambes : tels étaient, en effet, les signes particuliers quo'n eût été forcé d'inscrire sur le passeport du père Remy, si l'idée lui fût venue de voyager; mais jamais il ne fit d'autre chemin que celui du cimetière à sa vigne et de sa vigne au cabaret. D'autres buvaient par accident; il était, hélas! buveur de profession, et flétri comme tel.

Auprès de l'ivrogne, on citait aussi le voleur, et celui-là encore j'essayerai de le défendre tout bas. Pierre Lenoir était journalier et chargé de famille;

dix années auparavant il avait, un jour qu'il battait en grange, dérobé dans sa blouse la valeur d'un boisseau de blé : souffreteux d'ordinaire, il relevait d'une grave maladie, ses enfants mouraient de faim ; circonstances atténuantes. Il n'en traversa pas moins la prison, et, aux yeux des paysans surtout, la prison est une tache que rien n'efface. A son retour, Pierre Lenoir ne trouvait plus d'ouvrage; tout le monde lui tournait le dos impitoyablement. Il fallut que mon grand-père donnât l'exemple pour que cette rigueur se relachât un peu ; il l'employait plusieurs jours par semaine et n'eut jamais à se plaindre de lui. N'importe, le pauvre Pierre gardait l'attitude et l'humeur d'un paria ; il marchait tête baissée, ne regardait personne en face, vivait à l'écart. Quand on lui parlait avec bonté, il devenait rouge et prenait l'air gêné, soupçonnant qu'on voulait le consoler de sa disgrâce qui lui était toujours présente à l'esprit :

— Voilà l'effet d'une faute, nous disait mon grand-père, elle pèse sur la vie entière, quoi qu'on fasse ensuite pour la racheter; mais plus le coupable s'en souvient, plus nous devons nous efforcer de le relever à ses propres yeux. Soyez donc aussi polis pour Pierre Lenoir que pour tout autre, et ne parlez jamais de ce que vous savez sur son compte.

Et Pierre Lenoir n'était pas le plus grand criminel du bourg; il y avait aussi le *Forçat*, connu sous ce nom terrible, et qui, comme s'il eût voulu se dénoncer lui-même, portait toujours un vieux pantalon rouge avec un bonnet de même couleur. Il est vrai que ce misérable avait le cerveau fêlé. Il était sorti du bagne en cet état, tout à fait inoffensif, mais sauvage et affreux à voir avec sa face morne et terreuse, ses cheveux gris pendants et sa jambe lourde qui semblait toujours traîner le boulet. Depuis dix ans il se réfugiait la nuit dans une espèce de hutte sous les pins, et, le jour, traînait de ci de là, proposant ses services pendant la moisson, au temps des vendanges, où l'on ne refuse l'aide d'aucun bras, faisant des commissions quand on lui en donnait, acceptant à l'occasion un sou, un morceau de pain, d'un air farouche, sans remercier. Nous n'avions pas de mendiants proprement dits dans le bourg. Le *Forçat* lui-même ne passait pas pour tel, mais on le secourait avec un mélange de crainte et de pitié.

Son histoire, qu'on se racontait vague comme une légende en la commentant de différentes façons, était au fond celle-ci : dans un accès de colère, justifié, prétendait-on, il avait versé le sang, il avait tué sa femme, une vile créature qu'il aimait cependant; de sorte que son plus grand châtiment lui était venu de lui-même. A peine sorti de cet accès de jalousie meurtrière, il s'était livré aux tribunaux avec l'espoir qu'on l'enverrait vite à l'échafaud pour mettre fin à ses remords. Mais son attente avait été trompée; vu l'indignité de sa victime il n'avait été condamné qu'aux travaux forcés, puis relâché après vingt ans. Déjà il était vieux, anéanti en outre par le malheur, semblable à une brute plutôt qu'à un homme, et cependant il restait susceptible de reconnaissance, n'oubliant jamais quiconque l'avait une fois secouru; il opposait une patience résignée aux huées de quelques gamins du bourg, et n'eut pas fait de mal à une mouche, tout le monde en convenait. Il était avec cela d'une probité scrupuleuse. Je me rappelle toujours que certain soir, comme nous nous promenions après dîner sur la grand'route au delà du bourg, ma mère s'aperçut qu'elle avait perdu son mouchoir, un mouchoir auquel cette chère maman tenait beaucoup parce que je l'avais brodé pour elle... ma première broderie, je crois.

Il fut décidé aussitôt que nous retournerions sur nos pas, et mon frère dut courir en avant pour le chercher et le rapporter si personne ne l'avait ramassé encore. Henri revint tout essoufflé nous dire qu'il n'avait rien trouvé à l'endroit où maman croyait avoir laissé tomber son mouchoir, mais que le Forçat lui était apparu de loin se sauvant à toutes jambes. — Sans doute il avait l'objet perdu dans sa poche, hasarda Henri d'une façon quelque peu téméraire.

— Parbleu! dit un de nos amis qui nous accompagnait, doutez-vous que les assassins ne soient capables d'être voleurs à l'occasion?... Comment traverserait-on le bagne sans en rapporter tous les vices?

— Vous faites le procès au bagne, Martinot, repartit mon grand-père, car je ne puis admettre un châtiment qui, bien loin de moraliser, déprave encore les coupables.

A suivre. TH. BENTZON.

CÉRÉMONIE D'UNE NOCE TURQUE.

C'est ordinairement la mère de la fille qui vient faire la demande aux parents du jeune homme.

Dès que l'on est d'accord sur les principales convenances, la mère annonce tout ce qu'elle fera entrer dans le trousseau : linge, habillements, bijoux. Les parents du jeune homme déclarent ce qu'ils veulent y ajouter et en remettent la somme sans délai.

On fiance les jeunes gens, qui échangent des présents. Le jeune homme donne des bijoux; la jeune fille donne une chemise en soie, un caleçon en soie, deux mouchoirs brodés.

Pendant les trois jours qui précèdent la solennité du mariage, on s'invite à des festins mêlés de danse et de musique.

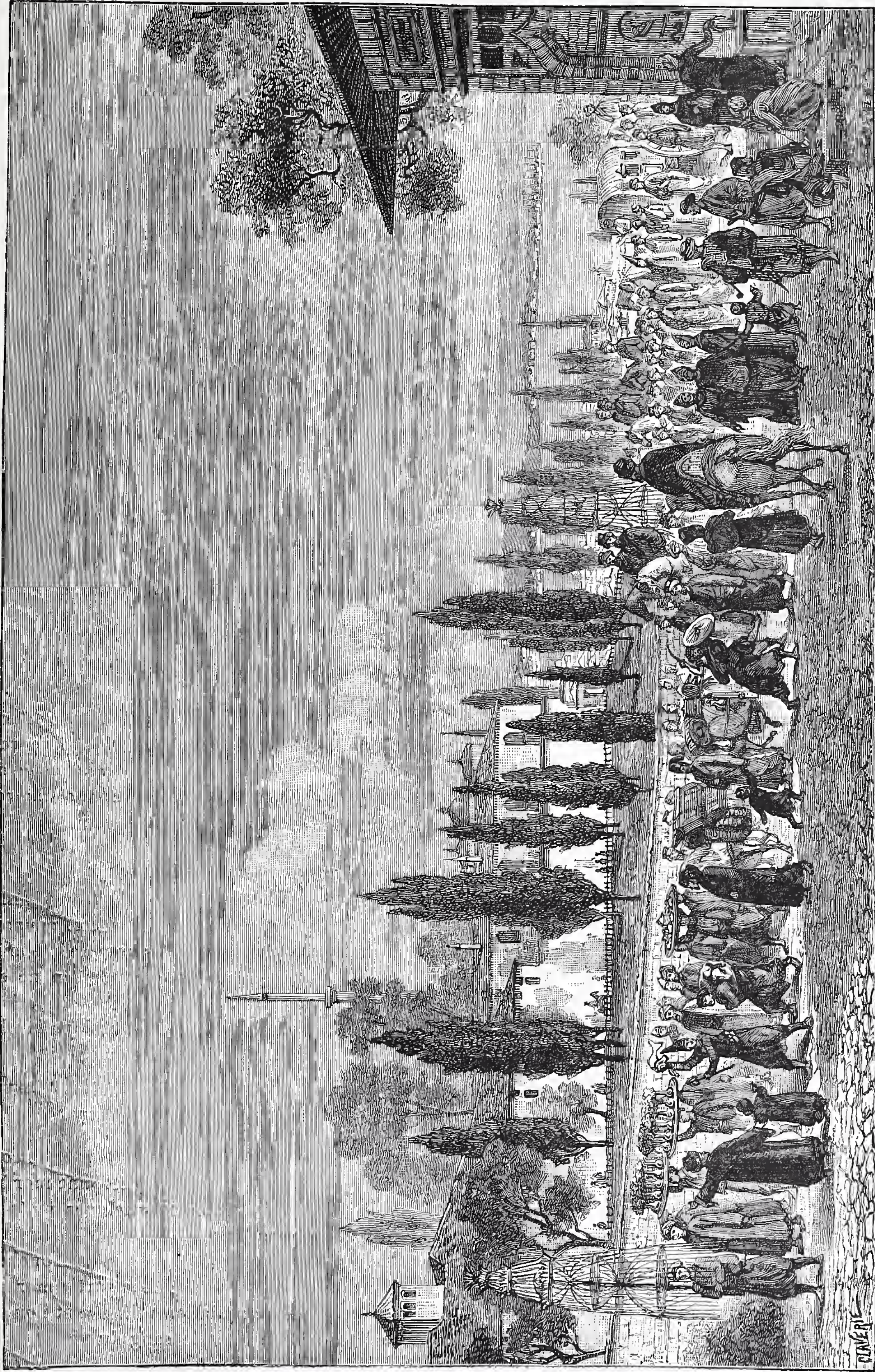
Les parents et les amis font des présents aux nouveaux mariés.

On offre toujours un mouton au futur époux. C'est un symbole.

Au sortir d'un bain, la veille du mariage, la fiancée est entourée de femmes qui séparent ses cheveux en une infinité de tresses à chacune des-

quelles on attache des fils d'or; on décore sa tête de fleurs.

L'iman règle le mariage. Pour la cérémonie, il fait ranger tous les parents sur les sofas en leur prescrivant de tenir leurs mains posées sur leurs genoux. Cet usage a, dit-on, pour but d'empêcher



Cortège de Turcs conduisant la nouvelle mariée à son époux. — D'après Melling.

qu'aucun d'eux ne fasse quelque signe cabalistique funeste au bonheur des époux.

A la fois prêtre et notaire, l'iman constate ce que chacun des deux époux apporte en mariage.

On se sépare, mais pour se réunir bientôt après.

L'époux, rentré à son logis, baise la main de

l'iman. Puis on lui amène sa femme; il s'élance et l'emporte vivement dans ses bras pour la conduire dans la chambre où sont réunies les femmes.

Quand les assistants sont éloignés, il revient vers sa femme, qui est toute enveloppée d'une tunique de la tête aux pieds.

Une vieille femme les engage à se donner la main et leur fait servir une soupe et une volaille. Ensuite elle enlève le voile de la mariée, et c'est ordinairement la première fois que le jeune homme voit celle qui vient d'unir son sort au sien.

Il saisit la volaille et la déchire avec ses mains : c'est un symbole de son autorité.

La gravure précédente représente le cortège des parents et des amis conduisant la nouvelle mariée à la maison de l'époux.

On est à Péra, auprès du palais des Itchoglans.

Un homme porte un énorme bâton en forme pyramidale, que traversent cinq planches de chacune desquelles descendent de longs fils de clinquant d'or qui figurent des gerbes de blé : c'est un signe de l'abondance qu'on souhaite aux deux époux. Puis viennent deux hommes portant sur la tête de grands plateaux chargés de vases pleins de fleurs. Un bouffon, avec son bonnet pointu, danse et chante des airs en l'honneur de l'hymen : il a en main un mouchoir qu'il secoue, et un caducée dont il agite les grelots. Le personnage suivant conduit le mouton offert à l'époux, et dont les morceaux seront distribués aux pauvres. Puis l'on voit paraître les chevaux chargés du trousseau : le premier porte les sofas, les coussins; le second porte deux coffres où sont enfermés les objets d'habillement, par-dessus un tapis et quelques objets de ménage. Deux hommes armés de sabres et de boucliers font un grand cliquetis de leurs armes. Les parents et les amis s'avancent à cheval, entourés de leurs gens à pied; on porte en cet endroit une seconde pyramide de clinquant d'or. Les plus proches parents suivent le char de la mariée, qui est soigneusement fermé ; des treillages grillés, quelquefois recouverts de stores en drap rouge, empêchent de la voir. Un Turc, en général un vieillard respectable, est assis sur le siège du char qu'il mène. (1)

(1) *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore*, d'après les dessins de M. Melling, architecte de l'empereur Sélim III et dessinateur de la sultane Hadidgé sa sœur. Paris, 1819.

ERREURS ET PRÉJUGÉS.

ENRAGÉ. — HYDROPHOBE.

Au lieu de dire simplement d'un chien qu'il est « enragé », l'appeler *hydrophobe* ou atteint d'*hydrophobie*, c'est montrer que l'on ignore les caractères de cette terrible maladie, la rage, communiquée à l'homme par le chien ou le chat.

« Hydrophobie » veut dire « horreur de l'eau. » Or, un chien enragé boit de l'eau depuis le commencement de la maladie jusqu'à sa fin, qui est la mort. Il ne boit ni lait, ni bouillon, ni aucun liquide alimentaire; mais il recherche avidement l'eau fraîche, qu'il vient lapper parfois jusqu'au goulot de la bouteille, à travers les barreaux de la cage où il est renfermé. Que de gens, en voyant leur chien boire, ont cru qu'il n'était pas enragé et ont été les victimes de ce préjugé!

Ainsi donc, le chien enragé boit de l'eau claire, mais il ne mange pas. Il repousse toute espèce d'aliment, et se contente de mordiller, de déchiqueter ce qui lui tombe sous la dent : le bois de sa niche, la paille de sa litière, le cuir et les étoupes des harnais, les tapis, les rideaux, les franges des fauteuils dans un appartement, les pantoufles laissées sous un lit, tout lui est bon. Il avale de la paille, du bois, de la terre, du plâtre, du crin, de la laine, des morceaux de couverture. Ces appétits, joints à un air triste, au besoin d'isolement, puis à l'agitation, dénotent chez le chien le début de la maladie.

Un autre symptôme est le changement de son dans l'aboiement. Il est tellement manifeste et caractérisé, qu'il suffit souvent au vétérinaire pour reconnaître, même de loin, la présence d'un chien enragé.

Si, faute de prudence, on laisse l'animal libre, il se sauve, va droit devant lui, en trottinant, comme s'il avait un but déterminé. Mais tout d'un coup, silencieusement, sans aucune considération de taille, il se jette sur le premier chien qu'il rencontre et le mord vigoureusement à deux ou trois reprises, toujours du côté de la tête. Il reprend ensuite sa course jusqu'à ce qu'il rencontre une autre victime. On a vu des chiens enragés mordre ainsi plus de trente chiens en moins d'un quart d'heure. Les chats ne sont pas épargnés, mais leur agilité leur permet souvent d'éviter les morsures. A défaut de chiens ou de chats, les volailles, les chèvres, les bœufs et les chevaux, pourront être mordus. Les enfants et les hommes viennent seulement ensuite, à moins que le chien ne soit d'un naturel méchant.

Chaque morsure, en introduisant dans la plaie une certaine quantité de la salive du chien enragé, y dépose le germe de la maladie. Chez l'homme, les morsures au travers des vêtements sont donc toujours moins dangereuses que celles faites à nu : encore ces dernières sont-elles bien loin de communiquer toujours la rage à la personne mordue.

Dans tous les cas, voici en quelques mots les précautions à prendre : — Pratiquer immédiatement, avec une corde, une ficelle ou un mouchoir, une ligature serrée *au-dessus* de la partie mordue : on arrête ainsi la circulation veineuse et l'on empêche l'absorption dans le sang du virus contagieux. — Laver la plaie à très grande eau, en la pressant de manière à la faire saigner aussi abondamment que possible. — Cautériser profondément la morsure avec un morceau de fer rougi à blanc, ou bien, mais seulement *en attendant*, avec

de l'ammoniaque, de l'acide phénique, de l'alcool.

On ne désespère pas d'ailleurs de voir disparaître un jour cette terrible maladie. La rage, même chez le chien, est presque toujours, peut-être même toujours, communiquée par une morsure : elle n'apparaît jamais brusquement; la période assez courte où l'animal est dangereux est précédée d'une autre plus longue pendant laquelle l'invasion de la maladie s'annonce d'une façon certaine. Ce n'est point par l'horreur de l'eau, par l'écume à la gueule ou par la queue entre les jambes. Nullement : il n'y a là que des préjugés malheureusement trop répandus.

La tristesse d'abord, l'état d'agitation ensuite, l'abstinence complète, le dédain absolu de tous les aliments joint au désir de boire de l'eau, le besoin de mordiller conduisant à des appétits désordonnés, enfin un cri rauque remplaçant l'aboiement : tels sont les symptômes précurseurs auxquels on reconnaît qu'un chien est atteint de la rage et *va devenir dangereux*. Le jour où tous, grands et petits, les connaîtront bien, une responsabilité sérieuse pourra être imposée à ceux qui négligeraient de prendre, à l'égard de leurs chiens, les précautions nécessaires, et le nombre des accidents produits par les chiens enragés diminuera de plus en plus.

E. Lefebvre.

LES DÉCOUPURES EN SOIE

De Joanne Kœrten-Block.

Joanne Kœrten naquit à Amsterdam, le 17 novembre 1650. Dès sa très grande jeunesse elle devint musicienne habile, et elle excella surtout dans la broderie en fil et en soies colorées. Sa calligraphie était d'une élégance rare et égalait celle des maîtres renommés de l'époque. Elle exécutait par pur amusement des gouaches si remarquables, que la renommée qu'on leur attribuait déjà se répandit rapidement dans tout son entourage. C'était surtout ses petits tableaux tissus en soie de couleurs diverses, que la Hollande entière admira durant la seconde partie du dix-septième siècle. Bientôt néanmoins elle abandonna ce genre de talent pour se livrer presque exclusivement à l'art de la découpure exécutée simplement au moyen d'une mignonne paire de ciseaux.

« On est saisi d'étonnement, dit J.-B. Descamps, en voyant ses découpures; tout ce que le graveur exprime par le burin, elle l'a rendu par ses ciseaux; elle exécutait des paysages, des marines, des animaux et des fleurs : elle surprit davantage lorsqu'elle fit des portraits d'une ressemblance parfaite. Cette nouvelle façon d'exprimer et d'imiter les objets sur du papier blanc fit beaucoup de bruit et excita même la curiosité de toutes les cours de l'Europe. Les artistes ne purent assez admirer ce nouveau genre, et cette surprise passa dans l'esprit de tout le monde. On n'arrivait pas à Amsterdam sans visiter Mlle Kœrten-Block et ses ouvrages. Le czar Pierre le Grand et plusieurs personnages du premier rang lui firent le même honneur. L'électeur palatin lui offrit mille florins pour trois petites découpures, sans pouvoir les obtenir! »

F. D.

Modération.

Celui qui a été privé d'aisance dans la première partie de la vie est raisonnable de conserver dans une juste mesure, en des temps plus heureux, les habitudes de simplicité et de modération que la nécessité lui avait imposées, et qui peu à peu avaient cessé de lui paraître difficiles ou pénibles. Il se crée par là un superflu dont il peut faire un usage généreux sans qu'il ait le sentiment de souffrir d'une privation.

Éd. Ch.

ÉTUDES SUR LA TAUPE.

I. — SA STRUCTURE.

Le 18 pluviôse an 10 fut créée à Pontoise une *École pour la préhension des taupes*, où l'on enseignait comment on pouvait se débarrasser de ces animaux. Un peu plus tard, une deuxième école du même genre fut créée à Caen. Le Court, célèbre taupier, et ses élèves, détruisirent en l'espace de cinq mois, dans la campagne autour de Pontoise, 6000 taupes. Cet homme, observateur des plus habiles, fut considéré comme un des bienfaiteurs de son pays. Au contraire, aujourd'hui on peut voir, dans certaines communes aux environs de Paris, des écriteaux placés sur les chemins, à l'entrée des bois, pour appeler la protection du public sur les petits oiseaux et sur les taupes : « Ne dénichez pas les petits oiseaux; ne tuez pas la taupe, car c'est un animal utile à l'agriculture. »

Qui faut-il croire? La taupe est-elle pour l'homme une ennemie ou une alliée dans ses campagnes agricoles? Pour savoir à quoi s'en tenir, il faut interroger les savants qui connaissent la structure et le fonctionnement des organes de la taupe, et les vieux *taupiers* de la campagne qui en connaissent les mœurs, les ruses et le caractère.

La taupe, *Talpa* de son nom de genre, *europæa* de son nom d'espèce, appartient à l'ordre des insectivores, ce qui fait qu'elle est un peu apparentée aux hérissons et aux musaraignes. Tous les représentants de cet ordre ont quelques caractères importants communs, entre autres un goût exclusif pour le régime carnivore, surtout prononcé pour les insectes. On ne leur accorde qu'une intelligence bornée : leurs hémisphères cérébraux sont dépourvus de circonvolutions.

L'anatomie comparée est arrivée, par suite de l'étude intelligente de la cause et de l'effet, à

une grande concentration de l'importance des caractères anatomiques. Cuvier, à l'inspection d'un squelette fossile ou autre, ne se bornait pas à lui trouver des parentés dans la classification établie, mais il pouvait donner des indications sur les mœurs et le milieu dans lequel l'animal vivait. Aujourd'hui, l'étude de la dentition d'un animal supérieur nous renseigne immédiatement sur son genre de nourriture, son régime. Le carnivore aura les canines longues et acérées, les molaires tranchantes; l'herbivore aura les canines peu ou point développées, les molaires larges et aplaties; le frugivore, les molaires tuberculeuses; l'insectivore, les canines pointues et les molaires aiguës et hérissees de pointes; enfin, l'omnivore réunira tous ces caractères de dentition comme il réunit dans son régime toutes les différentes substances alimentaires. Qu'un vieux taupier, digne de foi, nous dise donc, avant que nous ne connaissions la structure de la taupe, qu'elle se nourrit principalement d'insectes au corps généralement entouré d'une carapace dure, et nous ne serons pas étonnés de lui trouver une dentition composée d'incisives et de canines pointues et de molaires hérissées de pointes aiguës. Que le savant nous montre un crâne de taupe en appelant notre attention sur la dentition, et nous ne serons pas surpris de ce que le taupier nous racontera sur les mœurs de cet animal. Voilà un exemple de ce qu'on appelle une « loi naturelle », d'autant plus naturelle qu'elle laisse échapper un moins grand nombre de faits. On n'arrive à l'établissement d'une telle loi qu'en accumulant un nombre considérable de faits et d'observations. Il est réservé au génie intuitif et à la perspicacité du savant d'établir ou de pressentir cette loi en la dégageant d'un œil sûr d'un nombre de faits plus ou moins restreint.

La taupe est un des animaux qui peuvent servir d'exemple typique à une de ces lois naturelles qu'on appelle l'*adaptation aux conditions du milieu*.

C'est un des rares animaux supérieurs qui mènent une vie presque constamment souterraine. Il nous intéressera donc de connaître sa structure et de savoir comment les différents organes se sont adaptés à leur milieu extraordinaire.

La taupe se présente à première vue comme un animal à corps trapu, raccourci, conique. La tête est peu distincte du reste du corps, le cou étant à peine indiqué. Elle est terminée en museau fin transformé en boutoir ou groin, soutenu intérieurement par un cartilage. Les yeux et les oreilles ne sont pas visibles extérieurement. La queue est très courte. Les pattes de derrière ne présentent rien de particulier, mais les pattes antérieures attirent immédiatement l'attention par leur position extraordinaire. Il semble qu'elles soient désarticulées et retournées de sorte que la plante regarde en haut et en arrière. Ce sont d'ailleurs de véritables palettes garnies d'ongles puissants, larges et à tranchant mousse. L'ongle du milieu dépasse un peu les autres. Une espèce de membrane palmaire réunit presque les doigts. Les pattes antérieures sont d'une puissance remarquable comparées aux autres organes. Rien qu'au



Fig. 1. — Muscles de la patte antérieure de la taupe.

toucher on est frappé de la puissance des tendons et des muscles, qui ont la dureté du bois. Ces faisceaux musculaires glissent l'un sur l'autre sous



Fig. 2. — Muscles et tendons de la main.

la pression du doigt. En disséquant la partie antérieure du corps, on trouve, sous la peau, les muscles de la poitrine et de l'épaule très développés et enveloppés d'aponévroses luisantes. A un système musculaire puissant correspond une charpente osseuse très forte. L'omoplate, la clavicule, l'humérus, les os de l'avant-bras et de la main, acquièrent non seulement un développement beaucoup plus considérable que les autres pièces du squelette, mais présentent en outre une conformation tout à fait anormale, en rapport avec la taille des muscles. L'omoplate, qui, chez la plupart des mammifères, est un os plat, large, avec une arête saillante dont l'extrémité, appelée *acromion,* donne insertion à la clavicule, devient chez la taupe un os long, rigide et dont l'apophyse supérieure dépasse le niveau des épaules. De cette façon cet os présente une longue ligne d'insertion pour le muscle puissant qui fait mouvoir le bras. Avec l'omoplate s'articule l'humérus. Cet os, ordinairement plus ou moins long chez les autres mammifères, est tellement dévié chez la taupe de sa forme normale qu'il est toujours pris comme exemple d'une pièce osseuse modifiée profondé-

ment par adaptation. A l'encontre de l'omoplate, l'humérus se raccourcit, s'aplatit, devient un os plat d'une forme bizarre qu'à première vue on serait tenté de prendre pour l'omoplate. C'est là que les leviers musculaires sont insérés sur une large surface. La ceinture scapulaire est complétée vers le sternum par deux os solides, arrondis (les clavicules), minces et arqués ailleurs. Les os de l'avant-bras qui fait suite à l'humérus sont au

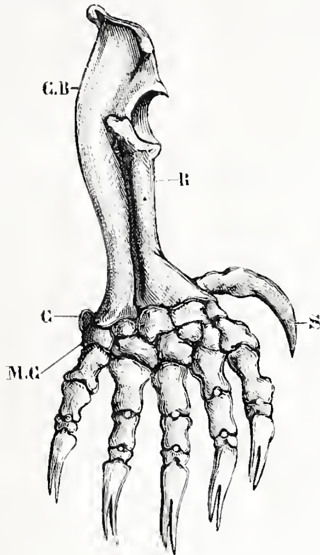


Fig. 3. — Squelette de la main et du bras.

C. Carpe. — CB. Cubitus. — MC. Métacarpe. — R. Radius. S. Os sésamoïde.

nombre de deux; ils sont également aplatis et élargis, et l'un d'eux, l'homologue du cubitus, dépasse son voisin, le radius, d'une large crête osseuse en lame.

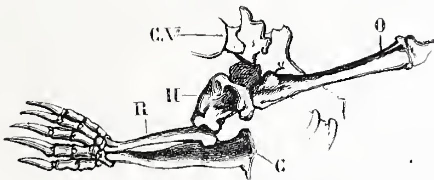


Fig. 4. — Squelette de l'épaule et de la main.

C. Cubitus. — CV. Colonne vertébrale. — H. Humérus. O. Omoplate. — R. Radius.

Le carpe de la main est composé d'un certain nombre de petits osselets fortement assujettis l'un à l'autre, et se distingue de celui des autres mammifères en ce que le plus grand nombre d'osselets se trouve dans la seconde rangée. La main, destinée à fouir, acquiert ainsi une plus grande largeur. Les os du métacarpe sont courts et résistants. On y remarque un os supplémentaire ou sésamoïde.

Voilà, examiné rapidement, l'outil au moyen duquel la taupe se creuse des galeries souterraines, se servant de ses pattes antérieures tantôt comme de pelles, tantôt comme de râteaux, avec une habileté et une rapidité surprenantes. Ce n'est pas tout. Les muscles pectoraux, que nous avons vus si développés tout à l'heure, s'insèrent d'un côté sur une pièce osseuse médiane appelée sternum. Or, plus l'activité musculaire de ces leviers est grande, plus la surface d'insertion est considé-



Fig. 5. — Humérus.

rable. C'est ce qu'on peut voir accusé à un haut degré chez les oiseaux, dont les membres antérieurs, adaptés au vol, déploient une énergie musculaire bien supérieure à celle des autres organes. Or, chez les oiseaux, le sternum est garni en avant d'une large expansion osseuse appelée *brechet*, où les puissants muscles du vol (le blanc du poulet par exemple) trouvent une large base d'insertion. Le sternum de la taupe est pourvu également d'une pareille crête saillante en rapport avec la puissance musculaire des membres antérieurs. Les fonctions similaires entraînent des modifications similaires dans les organes. La partie antérieure du sternum est allongée, c'est le *manubrium*, et donne insertion à la première paire de côtes. Le sternum, très long relativement, se termine en arrière par un appendice cartilagineux appelé *xiphoïde.*

La cage thoracique, formée par la succession des côtes, a une forme pour ainsi dire conique, parce que les côtes, serrées, décrivent une suite d'anneaux d'abord très petits, mais s'élargissant rapidement en arrière. Cette disposition du thorax répond parfaitement à deux besoins d'architecture anatomique : elle permet d'abord de caser pour ainsi dire les muscles volumineux des parties antérieures en avant de la cage, et ensuite elle

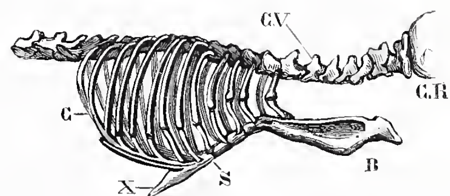


Fig. 6. — B. Brechet. — C. Côtes. — CR. Crâne. — CV. Colonne vertébrale. — S. Sternum. — X. Xiphoïde.

ne prive pas la taupe, au détriment de la forme cylindrique du corps, du développement considérable des poumons nécessaire à tout animal qui dépense une grande force musculaire. Ajoutons que les apophyses épineuses des vertèbres ne sont guère développées, et que le péroné est soudé au tibia à sa partie inférieure.

Avec une telle organisation, la taupe réalise mécaniquement le type d'une machine à fouir la terre. Aussi faut-il voir avec quelle rapidité elle parvient, à la surface du sol, à se soustraire aux poursuites d'un ennemi, en se creusant un trou. Elle entame le sol à l'aide de son boutoir, écarte le terrain avec ses deux palettes antérieures et le repousse avec ses deux pattes de derrière. Dans un terrain meuble, elle avance si vite qu'on a pu dire, en employant une métaphore un peu forcée, qu'elle « nage dans le sol. »

Complétons le portrait de la taupe. Tout le corps est recouvert d'un poil épais, court et velouté, sauf la plante des pattes qui est de couleur rosée. Cette fourrure est remarquable, comme nous l'apprend un zoologiste anglais, M. Wood. D'abord c'est un excellent vêtement à la taupe, car elle la garantit des déperditions de chaleur dans ses casemates souterraines. La preuve, c'est que M. Wood nous parle d'une personne qui, s'étant fait faire une fourrure de peaux de taupe, la trouvait trop chaude pour pouvoir être portée! En outre, la disposition et la structure des poils permettent à la taupe de cheminer dans ses étroits couloirs dans tous les sens sans que ses mouvements soient gênés par la raideur ou le rebroussement. Un poil de taupe, vu à la loupe, n'est ni droit ni cylindrique, mais ondulé, bouclé, presque noueux, c'est-à-dire moins épais dans l'anse des ondulations, comme le montre la figure 7. Il en résulte une extrême souplesse.



Fig. 7. — Poil de taupe vu à la loupe.

Ceci me rappelle une façon fort originale de prendre le renard en Asie centrale. Les indigènes prennent un de leurs énormes potirons, y pratiquent une ouverture un peu moins forte que le diamètre apparent de la tête d'un renard, puis creusent intérieurement le potiron, le vident et mettent au fond un appât quelconque. Maître renard, par l'odeur alléché, passe sa tête par l'ouverture, mais au moment de la retirer il se trouve arrêté par les poils de son collier et de sa tête rebroussés, et pendant qu'il se démène pour se débarrasser de son couvre-chef incommode, les chasseurs n'ont pas de peine à s'en rendre maîtres.

La taupe a ordinairement une robe brunâtre ou légèrement grisâtre. Quelquefois on rencontre des variétés albinos à robe gris pâle ou blanchâtre, rarement des albinos complets.

La taupe commune a de 14 à 15 centimètres de long sur 5 centimètres de haut. La femelle est un peu plus élancée que le mâle. Cependant les taupes d'Orient sont de taille plus forte que celles de nos pays.

A suivre. G. Capus.

——

L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES (1).

Il y a vingt ans, si un jeune homme, après avoir terminé ses classes, après avoir obtenu même le grade de licencié, se sentait du goût pour la science pure et voulait lui consacrer sa vie, il éprouvait un grand embarras. Que ses dispositions naturelles et ses études antérieures le portassent vers la minéralogie ou la grammaire comparée, vers la chimie ou l'épigraphie grecque, vers l'histologie ou la critique des textes, il ne trouvait dans aucun établissement public de France, même à Paris, les conseils et la direction qui lui étaient nécessaires. Les facultés n'enseignent pas toutes les sciences : ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, il y a dans chaque faculté des lettres au moins un professeur d'histoire; celui-ci cependant ne peut enseigner les éléments de l'égyptologie; ce n'est pas à son cours qu'on pourra apprendre à lire les hiéroglyphes. En outre, les leçons des facultés ne sont pas faites pour des élèves prêts à concentrer toutes leurs recherches, toute l'activité de leur intelligence, sur une science spéciale, afin de contribuer eux-mêmes à ses progrès; elles s'adressent à des auditeurs ou à des étudiants qui demandent qu'on leur expose des résultats acquis, soit pour accroître leur instruction personnelle, soit pour amasser les connaissances indispensables à l'exercice d'une profession. L'École normale supérieure a produit de grands savants; mais elle a pour but, avant tout, de former des professeurs; or la carrière de l'enseignement et celle de la libre recherche ne se ressemblent pas absolument et exigent des qualités différentes; on peut d'ailleurs n'avoir aucun goût pour la première et se sentir attiré vers l'autre; il faut ajouter qu'à l'École normale pas plus que dans les facultés on ne peut approfondir les sciences très spéciales qui sont encore en voie de formation. Le Collège de France conviendrait mieux, puisqu'il a été créé précisément pour donner une place dans l'enseignement à ces sciences nouvelles. Mais là encore la méthode imposée par le règlement n'est point celle dont notre jeune homme aurait désiré qu'on se servît pour l'instruire : il y aurait entendu les leçons les plus doctes et les plus variées sur les sujets spéciaux qui l'intéressaient; mais il n'y aurait pas trouvé à proprement parler une direction; il n'aurait pu y nouer avec les maîtres ces relations étroites, de chaque jour, qui sont pour moitié dans les progrès de celui qui les écoute; il lui aurait

(1) Réponse à une question de nos lecteurs.

été interdit de faire lui-même des expériences, de s'essayer au déchiffrement des inscriptions ou des manuscrits; en un mot, il aurait été un auditeur, non un élève.

C'est sous l'influence de ces considérations qu'un groupe d'hommes éminents, pour la plupart membres de l'Institut, eut l'idée, en 1868, de fonder à Paris une *École pratique des hautes études*. Elle était ainsi définie dans le décret qui l'instituait : Fondée auprès des établissements scientifiques, qui relèvent du ministère de l'instruction publique, « elle a pour but de placer à côté de l'enseignement théorique les exercices qui peuvent le fortifier et l'étendre. » Et pour dissiper l'équivoque à laquelle pouvait prêter le titre de *pratique*, M. Duruy, alors ministre, s'exprimait ainsi : « Il ne faudrait pas donner à ce mot d'*école pratique* sa signification ordinaire qui ferait songer à une utilité industrielle. Il convient de le prendre dans le sens le plus élevé, et en tant que le travail des yeux et des mains est nécessaire dans ces études pour affermir et étendre les conceptions les plus hautes ou les plus délicates de l'esprit scientifique. »

Actuellement l'école comprend les quatre sections suivantes : 1° *Sciences mathématiques*, 2° *Sciences physico-chimiques*, 3° *Sciences naturelles*, 4° *Sciences historiques et philologiques*. Il y a à la tête de chaque section un *président* et un ou plusieurs *directeurs d'études;* ceux-ci ont sous leurs ordres des *directeurs d'études adjoints;* la section des sciences historiques compte en outre des *répétiteurs*.

Il n'est exigé aucune condition d'âge, de grade ou de nationalité pour l'admission à l'École; cette disposition si libérale permet à toutes les vocations de se faire jour, à quelque moment de la vie qu'elles se produisent, et de quelque part qu'elles viennent; en ouvrant la porte aux étrangers, l'État a voulu suivre une grande tradition qui de tout temps a fait honneur à notre pays et qui n'a pas peu contribué à répandre au loin la renommée de la science française. Déjà diverses nations de l'Europe ont envoyé à l'École des hommes de mérite, qui ont emporté dans leur patrie un bon souvenir des années passées auprès de nos maîtres et une haute opinion des méthodes auxquelles on les a initiés. Pour prévenir les abus, on exige seulement que les candidats au titre d'élèves soient soumis à un stage. Admis provisoirement sur l'avis d'un des directeurs, leur situation est régularisée, après une épreuve de trois mois au plus, sur le rapport de ce directeur et sur l'avis de la commission de surveillance. L'admission est prononcée par le ministre. La jouissance des avantages que confère l'inscription à l'École ne peut pas dépasser trois ans.

Si l'on demande à quoi mène l'École des hautes études, nous répondrons qu'elle ne prépare à aucune carrière en particulier; c'est là son caractère propre, nous dirions même sa supériorité. Ceux qui l'ont fondée n'ont eu d'autre but que d'attirer les esprits pour lesquels la recherche de la vérité est une séduction suffisante. L'événement d'ailleurs a justifié leurs espérances, et au delà. A peine avaient-ils organisé l'École, que quatre cents demandes d'inscription leur étaient adressées, et parmi les candidats un grand nombre avaient plus de titres que le règlement n'en exigeait. Cependant si l'École est faite avant tout pour former des savants, il n'est pas interdit à ceux qui en sortent de solliciter un emploi dans la haute industrie, les observatoires, les musées, les bibliothèques ou le professorat. On les accueille au contraire d'autant plus volontiers que leur certificat d'études signifie amour de la science et désintéressement.

G. L.



LES LATOMIES DE SYRACUSE.

Le mot grec *latomia* était un nom commun et désignait, comme l'indique l'étymologie (*las*, *tomè*), un lieu d'où l'on *extrait* la *pierre*, une carrière. Strabon l'applique aux carrières du cap Ténare, en Laconie, à celles de Tunis et du cap Méjan, près de Marseille.

Les latomies de Syracuse commencèrent à être exploitées dès le temps où la ville fut fondée, c'est-à-dire au huitième siècle avant Jésus-Christ; elles fournirent aux premiers habitants les matériaux nécessaires à la construction des maisons et des monuments publics. Par la suite elles s'élargirent au fur et à mesure que grandissait cette cité opulente, qui compta parmi les plus considérables du monde grec et dont la population atteignit le chiffre de 500 000 âmes. Elles sont au nombre de sept, toutes situées sur les flancs des hauteurs qui dominent Syracuse au nord. Ce sont d'immenses excavations dont les parois latérales ont en moyenne 30 à 40 mètres de profondeur. La plupart sont à ciel ouvert; on y descend par des chemins en pente douce; mais il est probable que dans l'antiquité l'accès n'en était pas aussi facile. Nous savons, en effet, qu'elles servirent de prisons. Comme elles se suivent en ligne droite au bord du plateau qui commandait la ville, on a pensé qu'elles avaient pu aussi être utilisées pour arrêter la marche des armées ennemies. On les désigne aujourd'hui par les noms des propriétaires auxquels elles appartiennent, ou des édifices qui en sont voisins. La plus occidentale est la latomie *Buffalaro;* elle était comprise dans le quartier des Épipoles, que couronnait la citadelle; vient ensuite la latomie *du Paradis*, ainsi nommée à cause de la richesse de la végétation qui s'y est développée; les latomies de *Sainte-Vénère*, *Novantieri*, *Cassia* et *Casale*, se succèdent du couchant à l'orient dans le quartier d'Achradine. Enfin, tout à fait à l'est, au bord de la mer, s'étend la latomie *des Capucins;* elle tire son nom d'un couvent que cet ordre occupait encore il n'y a pas longtemps et qui a été transformé en métairie.

Plusieurs de ces carrières étaient déjà creusées au septième siècle. Pausanias mentionne la statue d'un athlète de Syracuse, vainqueur aux jeux Olympiques en 648, que l'on voyait « près des latomies. » Il est bien probable qu'elle avait été élevée peu de temps après la victoire, sur un terrain que les travaux d'excavation avaient respecté. Un philosophe de grand renom, Xénophane, qui vint au siècle suivant visiter Syracuse, où Hiéron l'avait attiré, découvrit dans les latomies des poissons fossiles : ce sont peut-être les premières observations paléontologiques qui aient été faites, et ce sont en tout cas les premières dont le souvenir nous ait été transmis. Xénophane en concluait avec raison que la mer avait autrefois recouvert la terre, opinion qui était d'ailleurs confirmée aux yeux de tous par la légende populaire de Deucalion.

En 413, les latomies furent le théâtre d'une grande infortune. L'expédition de Sicile, qu'Athènes avait entreprise avec l'espérance de terminer la guerre du Péloponèse par une glorieuse campagne, aboutissait pour elle à un désastre. Le corps d'armée qu'elle avait envoyé dans l'île sous le commandement de Nicias et de Démosthène était taillé en pièces, les deux généraux étaient mis à mort par les Syracusains, et les soldats qui avaient survécu, faits prisonniers. Comme leur nombre se montait à plus de sept mille, les vainqueurs auraient pu être embarrassés pour garder cette multitude. Mais les carrières étaient là, qui offraient de vastes espaces à ciel ouvert, entourés de tous côtés par des murailles naturelles dont la hauteur défiait toute escalade. Les prisonniers furent descendus dans ces abîmes : « Les Syracusains, dit Thucydide, les traitèrent dans les premiers temps avec une extrême rigueur. Parqués dans une enceinte profonde et encaissée, ils furent d'abord exposés sans abri à l'ardeur suffocante du soleil; puis survinrent les fraîches nuits d'automne, et cette transition détermina des maladies. N'ayant pour se mouvoir qu'un espace étroit, et les cadavres de ceux qui succombaient à leurs blessures, aux intempéries ou à quelque accident, gisant pêle-mêle, il en résulta une infection insupportable, qu'aggravèrent encore les souffrances du froid et de la faim; car durant huit mois on ne donna à chaque prisonnier qu'une *cotyle* d'eau (27 centilitres) et deux *cotyles* de blé. Enfin, de tous les maux qu'on peut endurer dans une captivité pareille aucun ne leur fut épargné. Pendant soixante-dix jours, ils vécurent ainsi tous ensemble. Ensuite, ceux qui n'étaient ni Athéniens, ni Grecs de Sicile ou d'Italie, furent vendus. » Quelques-uns, plus instruits que leurs compagnons, furent tirés des carrières pour donner des leçons aux jeunes gens de la ville. D'autres encore, suivant Plutarque, parvinrent à attendrir leurs geôliers et leurs maîtres en récitant des vers d'Euripide qu'ils savaient par cœur; aucun poète, paraît-il, n'était plus goûté des Siciliens. De retour dans leur patrie, ces pauvres gens, qui avaient échappé à tant d'horreurs, allèrent voir Euripide pour le remercier du service que son génie leur avait rendu. Les archéologues croient que les latomies du Paradis, des Capucins, Cassia et Novantieri, les seules qui existassent alors, sont celles où ont langui les prisonniers athéniens.

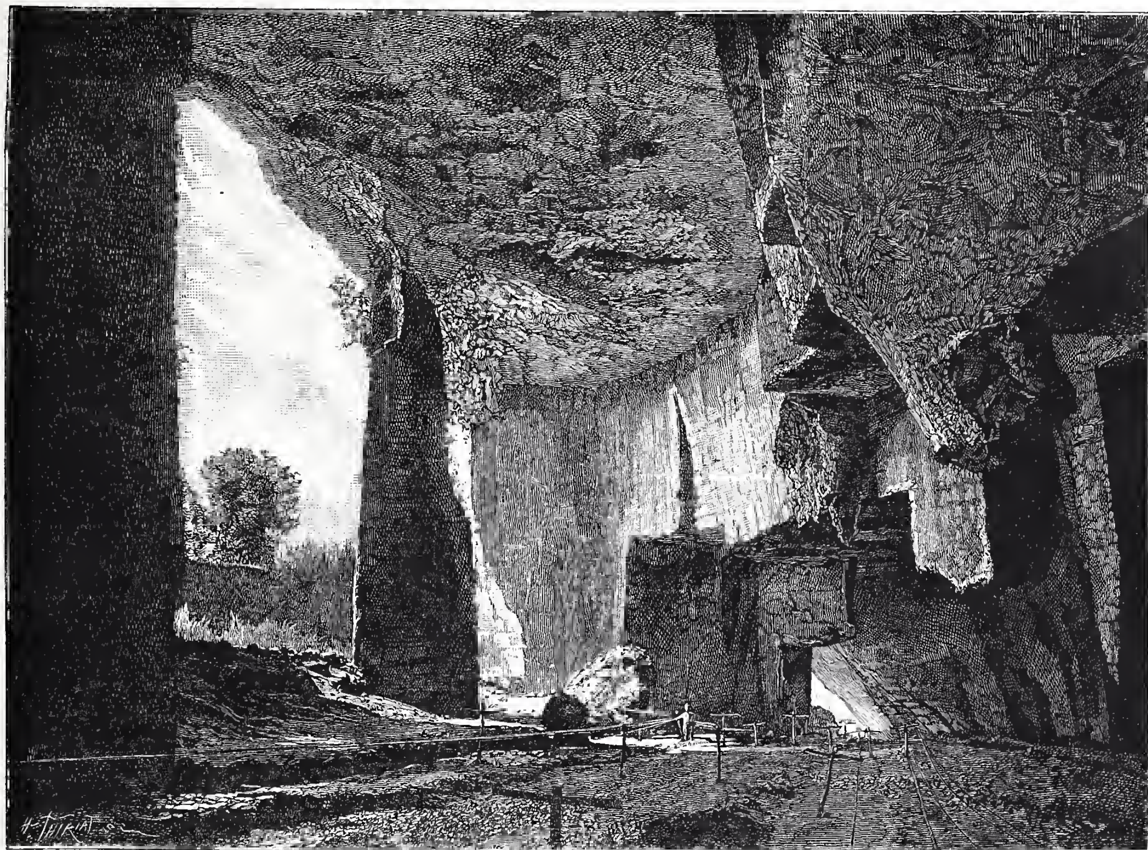
Les Syracusains furent satisfaits sans doute du parti qu'ils avaient tiré de leurs carrières. Car plus tard ils continuèrent à s'en servir comme de prisons, et Denys l'Ancien y fit exécuter des travaux pour les adapter mieux encore à ce nouvel usage. Dès lors on vit, dit-on, des hommes y rester si longtemps enfermés qu'ils s'y mariaient; des enfants, nés de ces unions, ayant été mis en liberté, au bout de quelques années, avec leurs parents, rencontrèrent, quand ils vinrent à Syracuse pour la première fois, plus d'un spectacle qui les remplit de surprise et de crainte. Lorsqu'ils aperçurent des chevaux et des bœufs, ils se sauvèrent en poussant des cris.

Dans les premières années du quatrième siècle, Denys, qui se piquait d'aimer la littérature et de protéger les lettrés, reçut à Syracuse la visite d'un poète fameux; il était né à Cythère et s'appelait Philoxène. La franchise de ce personnage, s'il faut en croire une anecdote, sur laquelle la légende a sans doute beaucoup brodé, fut bientôt mise à une rude épreuve. Un jour, dans un festin, le tyran lui lut des vers de sa composition et lui demanda ce qu'il en pensait. Philoxène, quoiqu'il eût été esclave dans sa jeunesse, avait le cœur d'un homme libre. Il répondit que les vers étaient mauvais. Denys n'était pas habitué à rencontrer une pareille hardiesse dans son entourage; il fit saisir son hôte et l'envoya aux latomies. Cependant, au bout de quelque temps, soit qu'il éprouvât des remords, soit qu'il voulût voir jusqu'où pouvait aller le courage d'une âme fière, il manda Philoxène auprès de lui, et, l'ayant admis de nouveau à sa table, il lui lut une pièce de vers qu'il avait faite récemment. Puis, quand il eut achevé, il lui adressa la terrible question : « Qu'en dis-tu, cette fois? » Le poète ne répondit pas; mais, se tournant vers les gardes du corps : « Qu'on me ramène aux carrières! s'écria-t-il. » On l'y ramena en effet. Il se vengea en écrivant dans sa prison un magnifique dithyrambe, intitulé *le Cyclope,* dans lequel il raillait le despote sous le personnage de Polyphème, le monstre fabuleux de la Sicile; l'antiquité considérait cet ouvrage comme son chef-d'œuvre. Il sortit plus tard des latomies. Mais celle où il avait été enfermé conserva toujours chez les anciens le nom de *latomie du poète Philoxène.* On croit pouvoir l'identifier avec la latomie Buffalaro, qui, selon toute vraisemblance, a été creusée sous Denys; c'est pourquoi celle-ci est appelée par les modernes *latomie du Philosophe.* Philoxène ne nous est guère connu que comme poète; mais le peuple de Sicile a sans doute pris ce mot de *philosophe* dans son acception la plus large, la

première qu'il ait eue, celle d'*ami de la sagesse,* et il est certain que Philoxène, par sa belle réponse, mérite ce titre autant que personne.

A l'époque romaine, les latomies servirent de prisons, non seulement pour Syracuse, mais encore pour la Sicile tout entière; on y enfermait les malfaiteurs, les criminels, les pirates et les prisonniers de guerre. Cicéron accuse Verrès d'y avoir jeté aussi sans jugement des citoyens romains innocents, des négociants qui abordaient sans méfiance à Syracuse, afin de s'emparer de leur cargaison. Plusieurs même auraient été par son ordre mis à mort dans les carrières. Au cours du procès, Cicéron produisit devant les juges les *registres d'entrée* des latomies, et il leur montra en face de plusieurs noms cette simple et terrible mention : *Exécuté.*

Quand je visitai les latomies au mois de mai 1880, une végétation luxuriante s'étalait au milieu de ces rochers à pic, qui ont entendu tant de gémis-



La Latomie des Cordiers, à Syracuse, d'après une photographie.

sements et vu couler tant de larmes. Quelques-uns de ces gouffres sinistres ont été transformés en jardins et en vergers délicieux; la latomie du Paradis, celles du marquis Casale et des Capucins, enferment des bosquets d'orangers, des figuiers, des myrtes, des lauriers et de grands cyprès élancés, qui semblent vouloir rivaliser de hauteur avec l'enceinte; des guirlandes de roses et de plantes grimpantes courent d'un arbre à l'autre dans un désordre charmant. Au milieu de toute cette verdure se dressent çà et là d'énormes piliers, qui avaient été ménagés autrefois dans la pierre pour soutenir des voûtes aujourd'hui écroulées. Ailleurs, de profondes cavernes, taillées, comme tout le reste, par la main des Grecs, s'enfoncent dans les parois latérales; les habitants de Syracuse y ont établi diverses industries : au siècle dernier, l'abbé de Saint-Non y vit fabriquer du sel de nitre; aujourd'hui elles donnent asile à des cordiers. Un jardinier s'est installé au milieu des latomies, dans une petite maison qu'on aperçoit de loin, perchée sur un massif de rochers. De tous côtés les images les plus riantes s'offrent aux yeux du voyageur dans ces lieux, qui autrefois n'avaient semblé faits que pour donner aux vaincus et aux criminels un avant-goût du Tartare.

A suivre. GEORGES LAFAYE.

LE DERVICHE ET LE CHAMELIER.

LÉGENDE.

Il y avait une fois un derviche qui pouvait accomplir des choses vraiment merveilleuses; il possédait entre autres un miroir d'une espèce toute particulière : s'il regardait dans la glace avec l'intention de savoir ce que pensaient les autres hommes, il lisait distinctement dans tous les cœurs, et connaissait dès lors les motifs qui les guidaient;

regardait-il dans la glace pour découvrir des trésors, son œil perçait jusque dans les profondeurs de la terre: enfin, avait-il l'intention de connaître l'avenir, tous les événements qui devaient se passer se déroulaient successivement à ses regards.

Quel miroir que celui-là! Il n'était pas en verre, mais en acier poli, et pas plus grand qu'un écu, si bien que le derviche pouvait toujours l'avoir dans la main, sans que personne y prît garde.

Un jour, comme il était assis à l'ombre d'un dattier, se reposant d'une promenade, il vit venir du côté du désert douze chameaux en une longue file et leur conducteur à côté d'eux; quand ils furent proche, il se rappela avoir vu ce chamelier à la Mecque, où il chargeait des marchandises pour les transporter au Caire ou à Alexandrie d'Égypte. Vite le derviche jette un coup d'œil sur son miroir pour apprendre à connaître le caractère et les pensées de cet homme. Le derviche lut dans son âme, et reconnut que l'avarice et la cupidité y régnaient de façon à étouffer tout autre sentiment. Il détourna donc les yeux et se mit à réfléchir à l'ample somme de malheurs que ces deux passions avaient déjà apportés au monde; il pensait à leur déplorable empire qui tue tout bon sentiment dans le cœur de l'homme; sur quoi il lui vint à l'idée de voir jusqu'où le personnage qui arrivait pousserait sa passion.

Ali-Mouktar, c'est ainsi que se nommait le chamelier, était fils de pauvres gens de la Mecque, lieu où se trouve le tombeau de Mahomet, et où bien des miliers de Turcs se rendent chaque année en pèlerinage. Alors qu'il était encore dans sa première jeunesse, son père lui avait appris à gagner de l'argent en rendant quelques services aux pèlerins, et la chose lui avait réussi d'autant mieux qu'il était adroit et de caractère avenant. A la mort de ses parents, il gagnait plus qu'il ne lui fallait pour vivre, et il mit de côté ce dont il n'avait pas besoin, jusqu'à ce qu'il pût trouver une occasion favorable pour acheter un chameau; car ses prétentions n'allaient pas alors au delà d'un chameau avec lequel il pourrait gagner quelque argent. L'année suivante, il acheta le chameau, avec lequel il s'offrit à accompagner les caravanes; c'est ainsi qu'on nomme les grandes troupes de voyageurs qui s'associent pour traverser le désert, vu qu'un homme isolé courrait risque de périr ou d'être pris et vendu comme esclave par les tribus adonnées au pillage. Il rapporta de ce voyage un grand profit: aussi son cœur en bondissait-il de joie. Dès qu'il fut de retour à la Mecque, son premier soin fut d'acheter un deuxième chameau; il n'eut dès lors ni trêve ni merci jusqu'à ce que son troupeau fût porté à douze; il ne pouvait pas en loger davantage, et c'est avec ses douze bêtes que ce jour-là il revenait chez lui à vide, non sans avoir sous son vêtement une ceinture richement garnie.

— La paix soit avec toi! dit Ali-Mouktar en saluant le vieux derviche, dont la barbe atteignait sa ceinture et était blanche comme la neige.

Mais le derviche ne répondit point à son salut, et comme il ne faisait plus glisser entre ses doigts les grains de son chapelet, la chose parut étrange à Mouktar, qui lui dit:

— Mon père, il faut que tu sois absorbé dans une contemplation bien profonde, pour ne pas avoir répondu au salut d'un étranger.

Le derviche parut se réveiller comme d'un songe, et dit:

— Dieu est grand! Pardonne-moi, ô chamelier, et sois béni! Vois-tu, je pensais et me demandais pourquoi donc sont enfouis et cachés près de moi dans le sein de la terre tous ces riches trésors qui, s'ils étaient entre les mains des hommes, pourraient faire le bonheur de tant de gens, tandis qu'ils demeurent ici inutiles.

— Père, que dis-tu? des trésors!... s'écrie le chamelier.

Et, prompt comme l'éclair, son œil brillant de convoitise, il saute à bas de sa monture, qu'il attache au tronc du dattier.

— Mais, père, continua-t-il, entends-tu seulement par ces trésors l'or et l'argent qui sont enfouis dans les rocs des montagnes, d'où le mineur doit les extraire?

— Non point, répliqua le derviche, je n'entends pas les filons des nobles métaux au sein des noires profondeurs de la terre; j'entends les trésors que l'avarice, la crainte du pillage dans des guerres destructives, ou la sagesse des hommes qui redoutaient le tort qu'une trop grande richesse peut faire au cœur humain, ont cachés dans le sol.

— Mais, mon père, s'écria Ali-Mouktar, en vérité, ces hommes-là n'étaient pas des sages, mais bien des fous; car quel mal la richesse peut-elle faire au cœur de l'homme? et, au contraire, que de bien ne peut-on pas accomplir par son moyen? Combien ne peut-on pas sécher de larmes, étouffer de soupirs! Que de gens ayant faim pourrait-on nourrir! que de malades pourrait-on soulager! Songe à cela, mon père, et tu seras de mon avis. Quant à moi, je saurais, pour ma part, faire des richesses le plus noble de tous les usages.

Un regard du derviche dans son miroir lui montra que ce beau discours n'était que mensonge et tromperie.

— Tu t'abuses, Ali, dit-il, si tu crois que tous les hommes emploieraient leurs richesses ainsi que tu viens de le dire. Beaucoup d'entre eux, plus ils ont d'argent, plus ils deviennent cupides et désirent en posséder davantage; ils entassent trésors sur trésors, et finissent par les enterrer de peur de les perdre, et cela sans avoir réjoui ni soulagé une seule âme, sans même s'être procuré aucune satisfaction personnelle.

— Eh bien, moi, répondit Ali-Mouktar, j'aurais une tout autre idée.

— Voyons, laquelle? répliqua en souriant le derviche.

— Satisfait de ce qu'Allah m'aurait donné, je l'emploierais judicieusement, j'en userais sobre-

ment et m'en servirais pour adoucir la misère des autres; mais ce dont je me garderais surtout, ce serait de chercher à augmenter mes richesses, de désirer celles des autres ou d'essayer de les leur dérober.

— En toutes choses il faut une épreuve, dit le derviche, bien que j'accorde à tes paroles la confiance qu'elles méritent.

Ali-Mouktar frémissait de désir. Le derviche continua :

— Je sais qu'il y a là-bas, sous cette colline au sommet de laquelle tu vois ce palmier, un trésor caché, mais un trésor plus riche que n'en possède le schah de Perse; eh bien, je consens à l'enlever avec toi, ce trésor; mais à la condition que, les douze chameaux une fois chargés d'or, nous partagerons loyalement, c'est-à-dire que moi je prendrai six chameaux, tandis que toi tu continueras ta route en paix avec les six autres.

Ali-Mouktar sauta au cou du derviche, lui baisa la barbe, et promit de se soumettre à tout ce qu'il lui plairait d'exiger.

Le derviche jeta un coup d'œil sur son miroir, se prit à sourire doucement et en secret, et ordonna à Ali-Mouktar de le suivre avec ses chameaux.

Non loin de l'endroit où ils venaient d'avoir cette conversation s'élevait une colline de médiocre grandeur; les flancs en étaient couverts d'épaisses broussailles, et à son sommet un palmier à la tige élancée élevait sa couronne aérienne, que balançait une fraîche brise de l'ouest.

Arrivés près de la colline, le derviche conduisit le chamelier du côté qui regardait l'orient, et qui était formé d'une paroi de rochers perpendiculaires; une fois là, il fit avancer les chameaux, marmotta quelques paroles, puis frappa trois fois du bâton qu'il tenait à la main la paroi de rocher : tout aussitôt celle-ci s'ouvrit comme une porte, et Ali-Mouktar plongea ses regards émerveillés dans un caveau rempli des vases d'or les plus précieux. Il eut comme le vertige, quand il vit ces richesses avec lesquelles on aurait pu charger, non pas douze, mais cent chameaux; il témoigna sa joie et son admiration par de grands cris d'allégresse.

— Silence! lui dit le derviche; ne va pas, par les éclats d'une joie trop bruyante, attirer ici des brigands qui nous enlèveraient notre trouvaille. Amène-moi mes six chameaux, et tu chargeras ensuite les tiens suivant ton bon plaisir.

— Il nous sera impossible, dit Ali-Mouktar, de placer toutes ces richesses sur douze chameaux. Père, permets-moi de charger d'abord mes douze bêtes que je conduirai dans ma maison à la Mecque, la ville sainte du Prophète, et je te les ramènerai ensuite afin que tu prennes aussi ta part; ainsi ferons-nous jusqu'à ce que nous ayons tout mis en sûreté.

— Cela ne se peut pas, dit le derviche; nous ne devons pas charger plus que ces douze chameaux, après quoi la caverne se refermera pour trois cents ans. Mais hâte-toi, car, quand le soleil parviendra à son midi, il ne sera plus temps, la caverne se refermera d'elle-même, et si nous sommes encore dedans, personne ne pourra nous sauver; je ne peux ouvrir la caverne qu'une fois et du dehors.

Quand Ali-Mouktar entendit cela, il eut grand'peur et se dit en lui-même : Mieux vaut sauver quelque chose que s'exposer à un tel danger. Sur quoi il se mit à charger ses chameaux des vases les plus précieux, et il fit si bien qu'il eut encore le temps de prêter la main à son compagnon. Le cœur d'Ali ne laissa pas que de saigner quand il vit toutes les richesses qu'emportait le derviche et qui, pour lui, n'avaient aucune valeur, vu qu'il avait fait vœu de pauvreté; toutefois il sut imposer silence à sa cupidité; une seule chose lui tenait à cœur, c'est que les chameaux du derviche étant chargés, celui-ci se retira dans un coin, fit semblant de regarder de côté, et prit une petite boîte d'or qu'il cacha soigneusement sous son burnous.

Mais, quelle que fût l'envie d'Ali de savoir ce ce qu'il y avait dans la boîte, il n'osa pas le demander au derviche.

Quand les chameaux furent pesamment chargés, on les fit sortir de la caverne, et tout aussitôt la paroi de rocher se referma avec un fracas semblable au roulement du tonnerre. Les chameaux, à cause de leur fardeau, ne pouvaient avancer que lentement, et ce fut seulement lorsque le soleil eut atteint son zénith que nos deux hommes parvinrent à l'endroit où le derviche s'était reposé le matin à l'ombre du dattier.

Le derviche s'écria :

— C'est ici qu'il faut nous séparer; jouis d'un cœur reconnaissant des richesses qui te sont échues d'une façon si inattendue; n'oublie pas surtout de réjouir avec tes trésors le cœur des pauvres et de soulager les malheureux.

Sur quoi il tendit la main à Ali-Mouktar, puis se mit à chasser ses bêtes devant lui dans une direction opposée à celle que prenait le chamelier.

A suivre. E. Mathey.

(Imité de W.-O. de Horn.

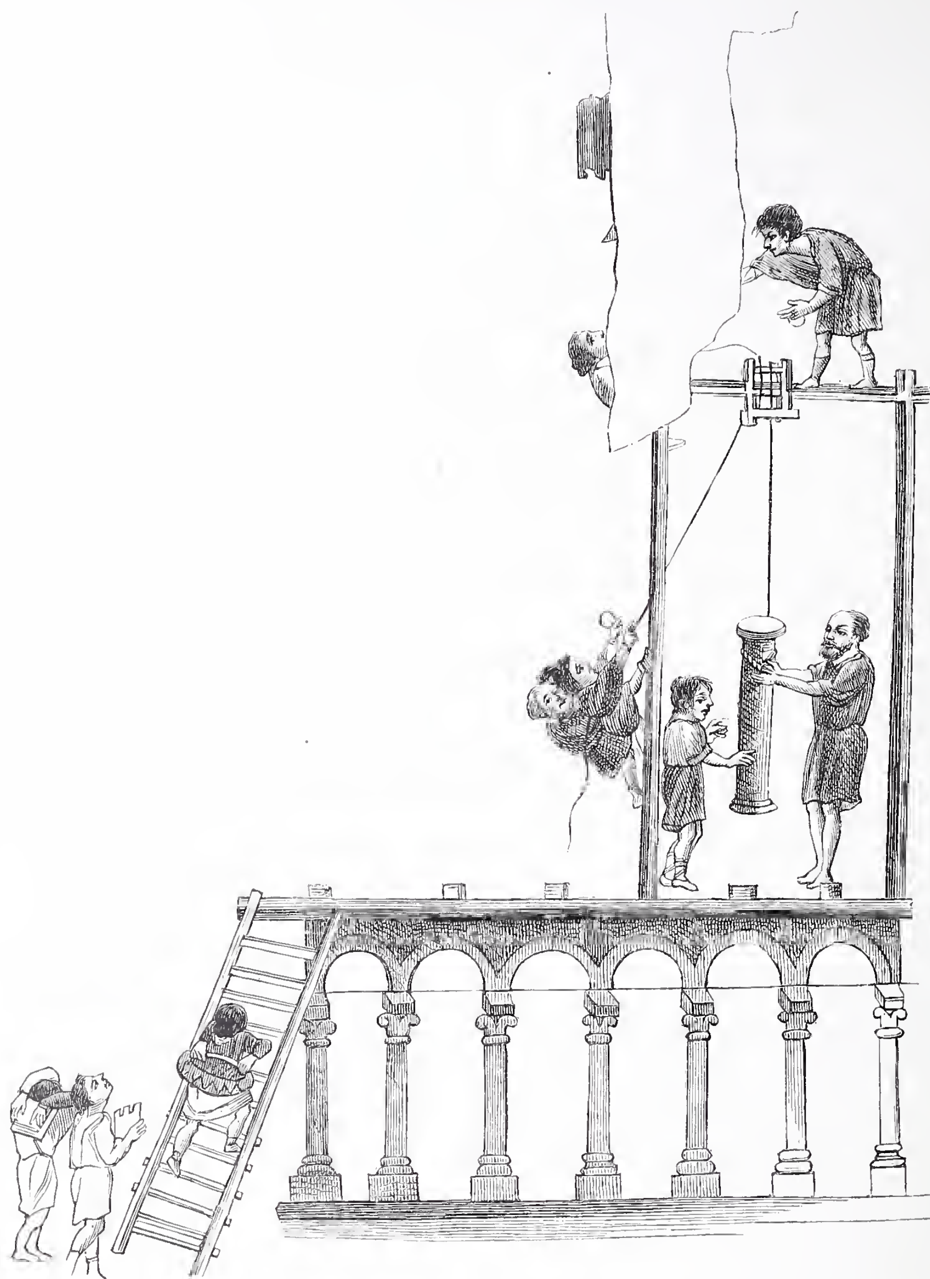
UNE MINIATURE BYZANTINE
du dixième siècle.

La miniature que l'on voit reproduite à la page suivante est tirée d'un manuscrit grec des Psaumes de David, du dixième siècle, appartenant à la Bibliothèque nationale, et qui porte sur sa reliure les armes du roi Louis XIV. Quelques-unes des peintures dont il est orné ont conservé quelque trace de l'antiquité classique. Nous empruntons à la consciencieuse et savante *Description des manuscrits grecs* de la Bibliothèque, par M. Henri Bordier [1], ce qui se rapporte à notre gravure.

[1] *Description des peintures et autres ornements contenus dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, par Henri Bordier. Paris, 1883.

La peinture sert d'illustration aux paroles du psaume 95, où est annoncée la reconstruction du temple de Jérusalem après la captivité des Juifs.

Six arcades du soubassement sont achevées, une échelle donne accès au premier étage; trois ouvriers y montent pour poser des pierres taillées; les arcades construites sont dépassées par une haute charpente, au sommet de laquelle est une



Une Scène de la construction du temple de Jérusalem, miniature d'un manuscrit grec du dixième siècle (Bibliothèque nationale).

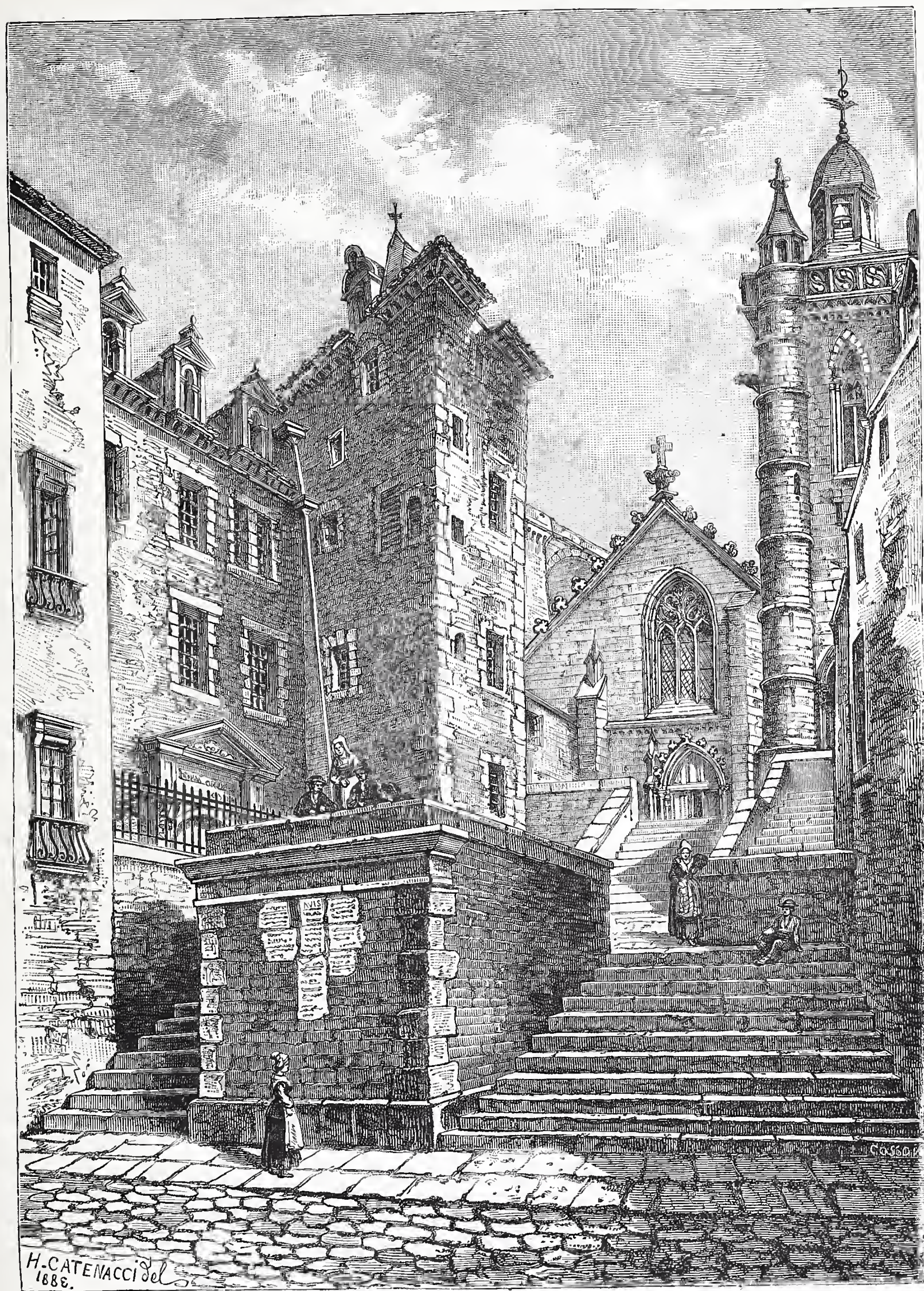
mécanique servant à enlever les fardeaux au moyen de cordages que l'on tire d'en bas; le mouvement des trois hommes qui tirent est d'une rare énergie; trois autres hommes sont guindés en haut de l'échafaudage pour diriger l'opération, mais un seul reste; deux autres ont été enlevés à coups de ciseaux. Debout au premier étage est le maître de l'œuvre, occupé avec un jeune compagnon à poser sur sa base la première colonne de cet étage. L'un et l'autre sont comme suspendus en l'air, probablement parce que le plancher qui était sous leurs pieds se trouve effacé.

ERRATUM.

C'est par une erreur regrettable que l'on a placé, dans notre livraison du 30 juin, sous le titre de « Vue de Saragosse », une vue de Tolède. — La gravure représentant SARAGOSSE paraîtra dans une autre livraison du présent volume.

Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT

MORLAIX.



L'Église de Saint-Melaine, à Morlaix. — Dessin de H. Catenacci.

L'emplacement de la pittoresque ville de Morlaix est une sorte de vallon ou plutôt de gorge dans laquelle plusieurs collines viennent se précipiter et s'affaisser brusquement. Au fond de cette gorge où coulent deux ruisseaux, — le Jarlot et le Queffleut, — que l'on voit se réunir dans la ville même pour former la rivière de Morlaix, se pressent de vieilles maisons laissant à grand'peine circuler entre elles des rues étroites et sombres, au pavé inégal, presque toujours humide et boueux.

A mesure que la ville s'est étendue, de nouvelles maisons, des rues et des ruelles tortueuses, quelquefois interrompues par des escaliers, ont gravi les pentes des collines et ont fini par en atteindre le sommet. Ces habitations, disposant d'un peu plus d'espace, ont voulu avoir des jardins : mais ceux-ci, ne pouvant s'étaler horizontalement à cause de l'escarpement du terrain, ont dû se développer de bas en haut; ils sont divisés en plusieurs étages, ils forment des séries de terrasses superposées. Nous nous rappelons avoir monté cinquante ou soixante marches fort raides pour parvenir à la terrasse supérieure d'un de ces étranges jardins : de là on jouissait d'une belle vue sur l'ensemble de la ville; on apercevait, en bas, un entassement confus de toits, de pignons, de mansardes, de cheminées, que dominaient les grosses tours carrées des églises de Saint-Matthieu et de Saint-Melaine, et au-dessus, tout autour, une enceinte de verdure formée par les arbres des parcs et par des bouquets de bois; ici des hêtres au feuillage touffu et au tronc blanc, là des sapins à la cime découpée à jour et presque noire, couronnant les hauteurs environnantes.

La partie la plus ouverte, la plus lumineuse, la plus riante de Morlaix, est celle qui comprend la place de l'Hôtel-de-Ville, le port et les quais. La place est séparée du port par une file de neuf arcades qui en soutiennent quatorze autres beaucoup plus hautes encore : ces deux étages d'arches immenses supportent le pont de pierre sur lequel passe le chemin de fer à soixante mètres au-dessus du sol. Le port consiste en un long bassin à flot fermé par une écluse et traversé par un pont tournant. Nous avons souvent pris plaisir à regarder les petites mouettes blanches qui voltigent en troupes nombreuses, pareilles à des volées de pigeons, au-dessus de cette tranquille nappe d'eau. Le long des deux quais sont amarrés çà et là des bricks, des goélettes; des charrettes, des brouettes, emportant ou apportant des ballots et des barils, vont et viennent entre les magasins et les navires.

Les environs de Morlaix sont admirables. Sur quelque route que l'on s'engage, celle de Saint-Pol de Léon ou de Plougasnou, de Brest ou de Lanmeur, ou bien l'une de celles qui se dirigent au sud vers les montagnes d'Arrée, on traverse de charmantes campagnes, tantôt gracieusement ondulées, tantôt plus vigoureusement accidentées, parsemées de beaux massifs d'arbres, de rochers, de ruisseaux d'eau courante, souvent bouillonnante et blanche d'écume dans les pentes rapides et les chutes, avec de petits vallons tout gazonnés et des terrains vagues que la culture ne songe pas à disputer aux buissons, aux plantes sauvages. Mais la plus belle promenade que Morlaix puisse offrir est celle du bord de la rivière, aux heures où la haute mer la remplit de ses eaux, car à marée basse son niveau baisse, elle se vide, et ce n'est plus qu'un pauvre ruisseau coulant au fond d'un lit fangeux, entre des berges de vase. Les deux rives sont également pittoresques; on longe des tertres tapissés d'arbres et d'arbustes, entrecoupés de parois rocheuses où ruissellent en filets argentés de petites sources au milieu de draperies pendantes de ronces et de lierre; au-dessus, des coteaux boisés échelonnent, entre-croisent sur différents plans leurs dômes de verdure. A chaque tournant du cours sinueux de la rivière c'est une nouvelle surprise; le décor a changé, et il paraît encore plus beau. Enfin, l'horizon s'élargit, les rives s'écartent, la végétation se retire; la rivière a disparu, et c'est une anse où la mer envoie ses lames mourir une à une sur les cailloux de la grève.

E. Lesbazeilles.

EXPLORATION DU NAVIRE FRANÇAIS *LE TALISMAN* EN 1883.

OCÉAN ATLANTIQUE.

LA MER DES SARGASSES. — SES ANIMAUX.

Lorsque Christophe Colomb, à la recherche de terres inconnues, quitta les îles Canaries pour s'enfoncer vers l'ouest, après quinze jours de navigation il rencontra sur la mer des amas de plantes marines. Ses matelots crurent d'abord que ces herbes avaient été détachées d'une côte voisine; « ils eurent néanmoins quelque peur voyant des buissons autour de leurs caravelles, et craignirent que les plus épais ne les arrêtassent en quelque endroit d'où ils ne pussent sortir. » (1) C'était en effet la première fois que les navires parcouraient cette partie de l'océan Atlantique, et l'on s'explique facilement les appréhensions des compagnons de Colomb en face de ces prairies flottantes. Ils venaient de découvrir la *mer des Sargasses,* située entre l'ancien et le nouveau continent, et s'étendant du 17e au 38e degré de latitude nord, et du 30e au 50e degré de longitude ouest.

D'où viennent ces herbes, que les navigateurs désignent sous le nom de *Raisins des tropiques* et que les botanistes ont décrites sous le nom de *Sargassum natans* et de *Sargassum bacciferum?* comment s'expliquer leur accumulation à la surface de la mer? « Les uns, disait Arago, veulent qu'il y ait au fond de l'Océan, dans ces parages, de nombreux écueils sur lesquels croissent des fucus et dont ils sont accidentellement arrachés; les autres, que ces plantes végètent, se développent à la surface même des eaux; suivant une opinion encore plus répandue, la mer herbeuse ne serait que le récipient où le Gulf-Stream verserait sans cesse les plantes dont il est chargé à sa sortie du golfe du Mexique. » (2) Pour résoudre ces questions, il

(1) *La Vie de Christophe Colomb et la découverte qu'il a faite des Indes occidentales, vulgairement appelées le nouveau monde,* composée par Fernand Colomb son fils et traduite en françois. 1681, t. I, p. 76.

(2) Arago, *Annuaire du Bureau des longitudes*, 1836.

fallait connaître non seulement le relief et la nature du fond de l'Océan, mais aussi le mode de croissance et de développement des Sargasses, ainsi que leur transport par les courants marins. A plusieurs reprises, des officiers de marine ont étudié ces questions, et le commandant Leps a publié sur ce sujet un travail fort bien fait; mais les moyens d'action dont il disposait ne lui permettaient pas d'explorer les profondeurs de cette partie de l'Atlantique, et bien des points restaient obscurs.

En 1883, la commission scientifique du *Talisman* décida d'explorer la mer des Sargasses et de l'étudier aussi complètement que possible.

Le 30 juillet, le *Talisman* quittait les îles du Cap-Vert et se dirigeait vers le nord-ouest; la mer était houleuse, mais permettait d'effectuer des sondages. Dès le lendemain matin on constatait une profondeur de plus de 4 000 mètres; un filet fut immédiatement descendu, et on attendait avec impatience son arrivée à bord quand les attaches de la poulie sur laquelle passait le câble d'acier du *chalut* se rompirent brusquement, et dans la secousse celui-ci, venant frapper sur une des arêtes vives de l'appareil, fut coupé d'une manière aussi nette qu'avec des cisailles. Le filet et 4 000 mètres de câble d'acier, perdus en un instant, resteront ensevelis dans cette mer des Sargasses, qui semblait ainsi se refuser à livrer ses secrets!

On se mit rapidement à l'œuvre pour réparer l'avarie; le commandant Parfait et ses officiers ne quittaient plus le pont, les matelots rivalisaient de zèle, et bientôt on eut retiré de la cale une énorme bobine chargée de la réserve de câble et pesant plus de 1 500 kilogrammes. Au moyen d'un affût de canon on improvisa un essieu, les machines se mirent en marche pour dérouler, puis pour enrouler de nouveau ce câble immense, et au bout de trois jours il ne restait d'autres traces de la rupture qu'une solide jonction entre les deux bouts, ce que les marins appellent une *épissure*. A partir de ce moment les sondages se succédèrent rapidement, et les filets traînés sur les fonds jusqu'alors inexplorés de la mer des Sargasses rapportaient, à la surface, les animaux capturés ainsi que les cailloux et les autres pierres qui jonchaient le lit de l'Océan.

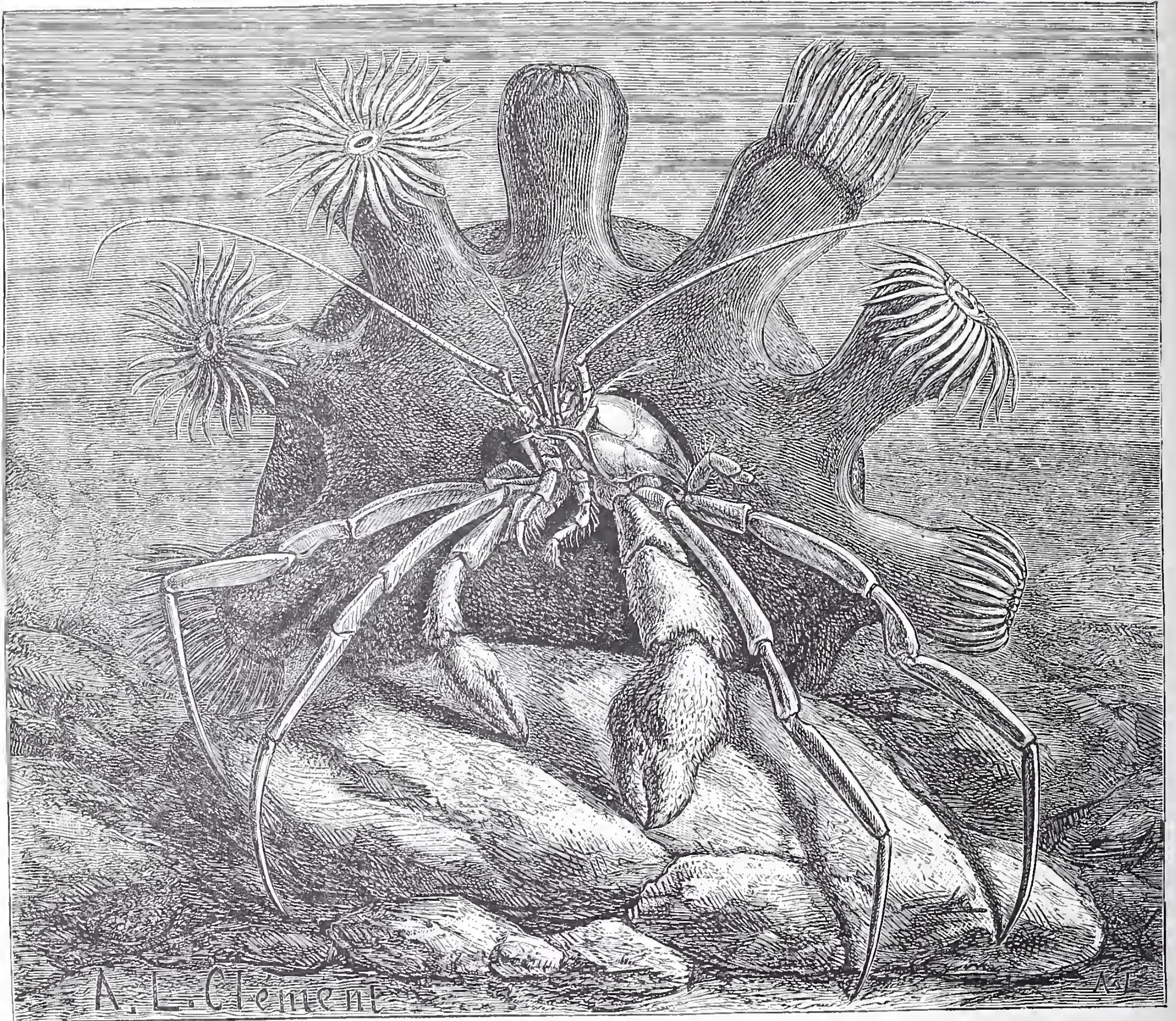
Le 3 août, la couche d'eau qui portait le *Talisman* avait plus de 5 000 mètres d'épaisseur, et le lendemain, par 25 degrés de latitude nord et 37° 36′ de longitude ouest, elle dépassait 6 000 mètres. A partir de ce point, la pente remonte doucement vers les Açores et atteint successivement 4 000, 3 000, 2 500 et 1 500 mètres. Sur le lit de cette immense cuvette aucune plante n'existe, et celles que l'on rencontre flottent sur l'eau comme des épaves. Il est donc impossible de supposer que les Sargasses prennent naissance sur ces fonds, qui présentent tous les caractères d'un sol volcanique. La vase fine et blanche dont ils sont couverts ne semble constituée que par des détritus de ponce; de nombreux fragments de la même pierre, variant de la grosseur d'une noisette à celle du poing, étaient à chaque instant retirés de la mer par les dragues; ils étaient mêlés à des roches d'origine volcanique attestant l'énergie des phénomènes ignés dont ces régions ont été les témoins à une époque que l'on ne saurait exactement préciser, mais qui n'est pas fort ancienne et qui est peut-être encore contemporaine.

Cette partie du globe aujourd'hui cachée sous les eaux de l'Atlantique a-t-elle été autrefois émergée? et est-ce cette terre dont parlent les anciens auteurs sous le nom d'Atlantide, qui s'étendait à l'ouest des colonnes d'Hercule et qui se serait abîmée dans les flots à la suite de quelque tremblement de terre? Les îles du Cap-Vert, les Canaries, Madère et les Açores, ces cônes volcaniques qui surgissent du fond de l'Atlantique et dont les pentes sont presque abruptes, seraient-ils les derniers vestiges d'un continent disparu?

Leur étude ne confirme pas ces vues, car leur flore et leur faune n'indiquent pas que ces terres aient jamais fait partie d'un grand continent; elles ont un caractère essentiellement insulaire, et il est probable qu'après avoir surgi à la suite de quelques violentes éruptions sous-marines elles se sont lentement peuplées par une véritable colonisation.

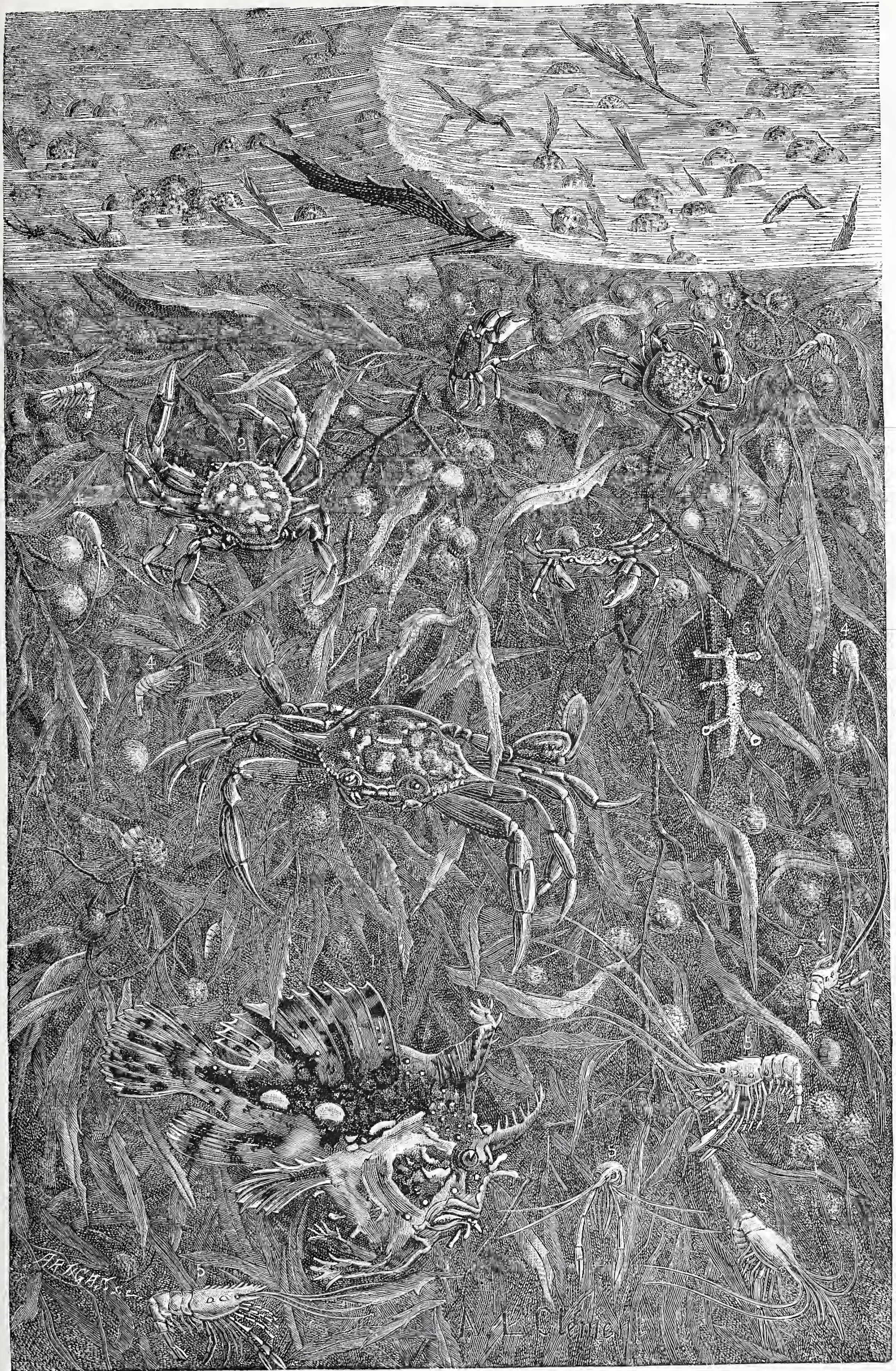
Ces grands fonds au-dessus desquels s'étend la mer des Sargasses ne sont habités que par un petit nombre d'animaux, mais de formes étranges et d'un grand intérêt scientifique. Ce sont d'abord quelques poissons noirs, dont le corps très allongé porte des plaques *phosphorescentes*. Sur les cailloux sont fixés des mollusques; une belle coquille du genre Fuseau et d'espèce nouvelle, plusieurs Pleurotomes, une coquille bivalve, vivent dans ces abîmes. Des Holothuries, des Étoiles de mer, rampent sur la vase. Les crustacés sont plus abondants: les uns ressemblent à des Crevettes pourvues de pattes d'une longueur énorme, mais si grêles qu'au premier abord on les prendrait pour des antennes; ce sont probablement des organes de tact plutôt que des instruments de locomotion. D'autres ressemblent beaucoup aux Pagures ou Bernards-l'Ermite de nos côtes. Ces animaux, pourvus par la nature d'une sorte de queue molle qui renferme la plupart de leurs organes essentiels, ont tout intérêt à soustraire cette partie délicate et en même temps si succulente à la vue des carnassiers qui les entourent et qui n'en feraient qu'une bouchée. Les autres Ermites eux-mêmes en sont friands, et, avec leurs fortes pinces, ils auraient arraché en un instant le foie et les entrailles de leurs confrères. Aussi ces crustacés cherchent-ils toujours à abriter leur queue dans une demeure solide, résistante et facile à transporter. Généralement c'est une coquille vide dont ils s'emparent et au fond de laquelle ils se blottissent avec une grande vivacité quand un danger les menace, et dont ils font sortir ensuite, quand ils sont tranquilles, leur tête, leurs pinces et leurs pattes, dont les téguments sont épais et résistants. L'Ermite ne craint pas alors d'aller

s'attaquer à des ennemis redoutables devant lesquels il s'enfuirait au plus vite s'il n'avait pas cette citadelle pour couvrir ses derrières. Rien n'est plus amusant que d'observer les manœuvres d'un de ces Pagures qui, par excès de croissance, se trouve gêné dans son logement et veut en changer. Il cherche la solitude, il retourne les coquilles vides qui s'offrent à lui; on prétend même que, quand il le peut, il n'hésite pas à en arracher le légitime possesseur; il les mesure de l'œil, puis tout à coup, si aucun indiscret ne l'observe, il sort promptement de sa loge, puis se retourne et plonge sa queue dans la nouvelle demeure qu'il a choisie. Il semble l'essayer; s'il y reconnaît un défaut et s'il ne s'y plaît pas, il la quitte pour en essayer une autre; enfin, quand il en a trouvé une à sa



Exploration du *Talisman* en 1883. — Pagure des Epizoanthes, trouvé à 3 500 mètres de profondeur dans la mer des Sargasses (océan Atlantique).

mesure, il devient agressif et reprend toute son assurance ainsi que ses vieilles habitudes de pillage. Dans les grandes profondeurs de la mer les coquilles sont rares et généralement de petite taille. Les Bernards-l'Ermite sont au contraire grands et robustes, on imagine leur embarras à trouver une maison assez vaste pour s'y loger à l'aise; ils ont cependant résolu la question en s'associant à d'autres animaux qui les enveloppent et auxquels ils rendent en même temps service. Tout jeunes, ils s'emparent de très petites coquilles dans lesquelles ils se cachent; mais ces coquilles ils ne les quitteront plus et elles serviront de fondation à leur nouvelle demeure : en effet, bientôt sur elles viendra se fixer un autre animal d'une organisation très simple et presque semblable à celle de ces Actinies ou Anémones de mer que l'on voit sur les rochers de nos plages ou dans les aquariums marins, et dont les tentacules aux couleurs vives entourent la bouche comme les pétales d'une fleur entourent le pistil. Cet animal, appelé *Épizoanthe,* ne tarde pas à grandir, puis il bourgeonne comme une plante, et à côté de lui il s'en constitue un second, puis un troisième, et la colonie s'augmente par l'adjonction de nouveaux individus. La coquille qui formait la pierre angulaire de l'édifice disparaît bientôt sous la masse vivante qui la recouvre et l'englobe; mais l'Ermite reste



Exploration du *Talisman* en 1883. — Animaux des Sargasses.

1. Antennaire marbré. — 2. Lupé de Say. — 3. Nautilograpse. — 4. Hippolyte porte-épée. — 5. Palæmon nageur. — 6. Mollusque nu.

tranquillement établi dans sa loge, et il s'arrange de façon à ce que les Épizoanthes, comme une gaine protectrice, se développent autour de lui sans le gêner; il grandit avec sa maison, et quand l'Ermite est vieux, celle-ci se compose d'un nombre considérable d'Épizoanthes; j'en ai compté jusqu'à dix-neuf placés autour de l'ouverture par laquelle surgissent à tout instant la tête et les pattes du Pagure; leur corolle de tentacules s'ouvre ou se ferme pour saisir au passage de petits animalcules qui sont aussitôt avalés. L'association est des mieux réglées : l'Épizoanthe fournit le logement, et le Pagure se charge de transporter l'Épizoanthe, de le promener et de le conduire là où la nourriture abonde. Ces crustacés, incapables de nager, fixés au sol par leur genre d'existence et vivant loin de la lumière, ont cependant des yeux bien développés; l'obscurité ne serait donc pas absolue dans le fond de la mer, ou bien les phénomènes de phosphorescence suffiraient pour la dissiper. Ce sont là des questions d'un grand intérêt, mais que nos moyens actuels d'observation sont insuffisants à résoudre.

Pendant que s'effectuaient ces recherches sous-marines, le *Talisman* naviguait au milieu des Sargasses; à chaque instant il croisait de longues bandes de Raisins des tropiques alignées suivant la direction des vents ou des courants, et formées de paquets tantôt très petits, tantôt plus gros, mais dépassant bien rarement 4 ou 5 mètres de superficie. Quand le bâtiment était immobile, on restait souvent fort longtemps sans voir ces fucus, et la mer semblait partout d'un bleu intense, frangé çà et là par la risée des petites vagues que soulevaient les vents alizés; pour les rencontrer il fallait descendre dans les embarcations et aller à leur recherche. Il est possible que sur d'autres points les algues aient été plus abondantes; cependant nous avons traversé la mer des Sargasses du nord au sud, dans les parties qui sont indiquées sur la carte du commandant Leps comme celles où la végétation est la plus puissante; nous avons même décrit à l'ouest une grande courbe qui a atteint le 44e degré de longitude ouest, et l'aspect de la mer n'a pas changé.

Les Raisins des tropiques sont trop connus pour qu'il y ait lieu d'en donner ici une description; ils se présentent toujours sous la même forme; ils sont maintenus à la surface de l'eau par de petites boules de la grosseur d'un pois et en partie pleines d'air qui servent de flotteurs. La tige centrale et les feuilles basilaires sont, en général, brunes et flétries; les feuilles terminales, au contraire, sont fraîches et d'une teinte verdâtre.

Les animaux qui vivent au milieu de ces plantes n'ont aucune ressemblance avec ceux des fonds de l'Atlantique; ce sont d'autres formes, ayant un genre de vie différent; ils sont peu variés comme espèces et tous sont de petite taille; ils ont à peu près les mêmes couleurs, et ces teintes sont en harmonie parfaite avec celles des touffes de Sargasse, de façon qu'ils se dissimulent avec une grande facilité au milieu de ces masses, et il faut une attention soutenue pour les découvrir. Cette *livrée* leur permet d'échapper à la vue des oiseaux et des poissons qui les poursuivent, mais elle permet aussi aux animaux carnassiers qui l'ont revêtue de s'approcher sans difficulté des espèces plus faibles qu'ils convoitent : c'est donc à la fois un costume offensif et défensif.

En soulevant les paquets de Sargasses, on voit souvent fuir des poissons tels que des Syngnathes allongés comme des serpents, des Diodons hérissés d'épines, des Castagnoles, et plus souvent encore une petite espèce dont la tête est énorme et couverte de franges flexibles, dont les nageoires ressemblent à des mains terminées par des doigts mobiles, dont la peau est tachetée de jaune, de brun, de noir et de blanc, et que les naturalistes connaissent sous le nom d'*Antennarius marmoratus*. Ce poisson ne mesure que 10 à 15 centimètres de longueur; ses habitudes sont sédentaires, il ne quitte pas les Raisins des tropiques, il y naît, il y vit et il y meurt. Quand on force l'Antennarius à s'écarter de sa forêt marine, il n'a de cesse qu'il n'y soit rentré et il se dirige toujours vers l'amas de Sargasses qui est le plus près de lui; il se glisse à travers les rameaux avec une telle adresse et une telle rapidité que souvent en un instant il disparaît et devient introuvable.

Ce sont ces herbes qui lui fournissent les matériaux des nids qu'il construit. Il ramasse avec ses nageoires des boules de Sargasses, il les attache solidement en les entourant de fils visqueux qu'il sécrète, ensuite il y dépose ses œufs et il les abandonne aux vents et aux courants. On rencontre beaucoup de ces nids arrondis et de la grosseur d'une noix de coco; quelques-uns ont une grande solidité et une régularité de formes fort remarquable.

Des Crabes Lupés (1), pourvus en arrière de larges pattes disposées comme des rames, vivent à côté de ces poissons; leur carapace est marbrée de brun, de jaune et de blanc, rappelant les différences de tons des frondes des varechs.

Ce sont des animaux fort agiles, dont les pinces aux dents aiguës font de cruelles blessures; ils pourchassent tous les petits animaux qui les approchent et ils semblent doués d'un appétit insatiable; ils n'épargnent pas certains représentants de leur famille plus faibles et moins agiles, tels que les Grapses nageurs (2) à carapace quadrilatère, qui fourmillent dans les Sargasses et portent le même vêtement qu'eux; en un instant ces petits Crabes sont saisis par les fortes pinces des Lupés et mis en pièces, leurs pattes sont arrachées et leur corps est bientôt dépouillé de sa chair et de ses parties molles. Ces Grapses traitent d'ailleurs de la même manière une petite Crevette nommée l'Hippolyte porte-épée (3), qui, dépourvue de

(1) *Lupea Sayi.*
(2) *Nautilograpsus minutus.*
(3) *Hippolyte ensiferus.*

moyens de résistance, cherche à se cacher dans les Sargasses et fait la chasse à une infinité d'animalcules. Des Crevettes à teintes brunes [1] semblent surveiller ce champ de bataille où elles trouvent toujours à glaner, allant jusque entre les pinces des combattants arracher les lambeaux de leur repas; leur agilité leur permet de fuir les représailles, et avant que la tenaille qui les menace ne soit fermée, un vigoureux coup de leur queue puissante les a déjà mises hors d'atteinte. Nulle part la lutte pour l'existence ne semble plus acharnée, et l'on voit à chaque instant celui qui vient de manger son voisin saisi par un plus fort que lui et dévoré à son tour. Des mollusques assistent impassibles à ces combats. Les uns sont protégés par une solide coquille; les autres, entièrement nus, vivent respectés de tous. Leur peau possède des propriétés urticantes qui rendent leur contact fort désagréable : aussi tous les animaux s'enfuient à leur approche. Des colonies de très petits êtres que l'on nomme des Bryozoaires construisent leurs loges de calcaire blanc à la surface des Sargasses; elles les recouvrent comme d'une dentelle délicate, des mailles de laquelle surgissent, quand l'eau est tranquille, des milliers de petits bras s'ouvrant et se fermant pour saisir des proies invisibles à nos yeux. Les animalcules abondent, en effet, et il suffit d'examiner à la loupe ou au microscope l'eau qui baigne la surface des varechs pour y voir nager de minuscules crustacés, des infusoires, des vers et bien d'autres organismes.

A toute cette population les Sargasses tiennent lieu de patrie, et ces radeaux immenses lui fournissent des retraites sûres où elle se réfugie, comme les animaux littoraux le font dans les anfractuosités du rivage.

A. Milne-Edwards,
Membre de l'Académie des sciences, président de la commission scientifique du *Talisman*.

(1) *Palaemon natator.*

Existences modestes.

Il y a des hommes dont la vie patiente et modeste s'écoule tout entière dans des travaux d'utilité commune, mais de peu de brillant, et qui, malgré leur mérite et leur application, n'obtiennent d'abord parmi leurs contemporains ni grande renommée, ni grand honneur. Leur existence n'en est que plus tranquille et peut-être plus heureuse, et, plus tard, dans un autre monde, que plus récompensée. Elle n'en est pas moins digne d'être proposée pour modèle à tant d'hommes à qui ni le zèle ni le talent n'ont été refusés, mais qui, retenus par les circonstances dans une condition obscure dont ils ne peuvent sortir, seraient tentés de se décourager de leur assiduité à coopérer au bien des hommes, en considérant le peu d'éclat dont est payé leur labeur.

Jean Reynaud.

PEINTURES DE BUSHMEN.

HABITATIONS DE TROGLODYTES [1]
(Afrique australe).

Le voyageur qui parcourt les steppes du sud de l'Afrique s'arrête parfois devant quelque paroi de rocher, où la chute d'immenses pierres a laissé un vide que l'on décore, à tort, du nom de caverne.

Il y trouve à peine un abri contre la pluie, et serait loin de croire que des familles entières de créatures humaines y ont, pendant de longues années, fixé leur demeure, si les peintures bizarres dont sont ordinairement ornés ces réduits ne lui fournissaient la preuve évidente du passage de l'homme dans ces retraites primitives.

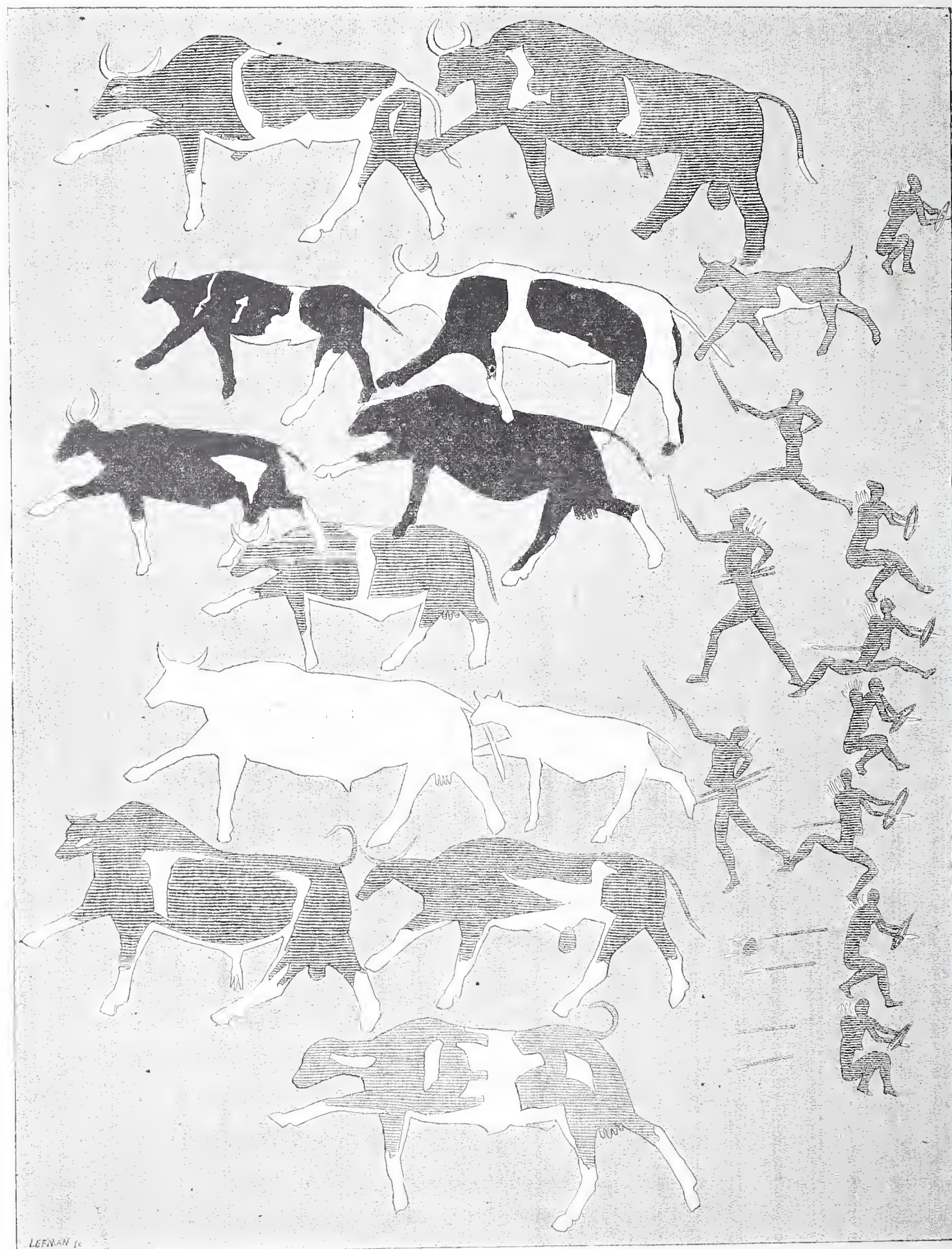
Ces peintures, qui ont admirablement résisté à l'action de l'air et de l'humidité, représentent en général les animaux sauvages qui, autrefois, régnaient en maîtres dans le désert : les singes, les lions, différentes espèces d'antilopes, l'autruche et l'hyène, y jouent le rôle principal. Parfois l'artiste inconnu a reproduit les formes et les couleurs des bêtes à cornes qui constituent la principale richesse des populations indigènes du sud de l'Afrique. Souvent aussi c'est l'homme lui-même qui figure sur ces peintures étranges : c'est une scène de danse, un incident de chasse ou un combat qui se déroulent sur la pierre; les personnages semblent avoir été copiés sur un type unique, mais le mouvement et l'expression ne font pas défaut à ces curieuses représentations d'êtres qui ne sont plus.

Chose étrange, c'est aux anciens Bushmen (en hollandais *Bosjesman*, hommes des forêts) que revient, entre toutes les tribus de l'Afrique méridionale, l'honneur d'avoir ainsi cultivé l'art de la peinture et d'avoir laissé, partout où ils ont vécu, ces précieux documents, grâce auxquels les générations actuelles peuvent connaître quelques détails sur la vie des sauvages qu'elles ont remplacés dans ces pays.

Court de taille, le teint jaune, les yeux petits et brillants, le corps maigre et nerveux, le Bushman passe pour avoir été le premier occupant des contrées qui forment actuellement la colonie du Cap, l'État libre de l'Orange et le pays des Bassoutos. Il ne cultivait pas le sol; sa nourriture consistait dans la chair des bêtes sauvages qu'il parvenait à tuer à l'aide de flèches empoisonnées; quand sa chasse avait été infructueuse, il recourait à certaines racines; il mangeait des insectes, surtout certaines fourmis blanches dont il était très friand. Plus tard, il s'établissait volontiers dans le

(1) Voy. p. 7 et suiv.

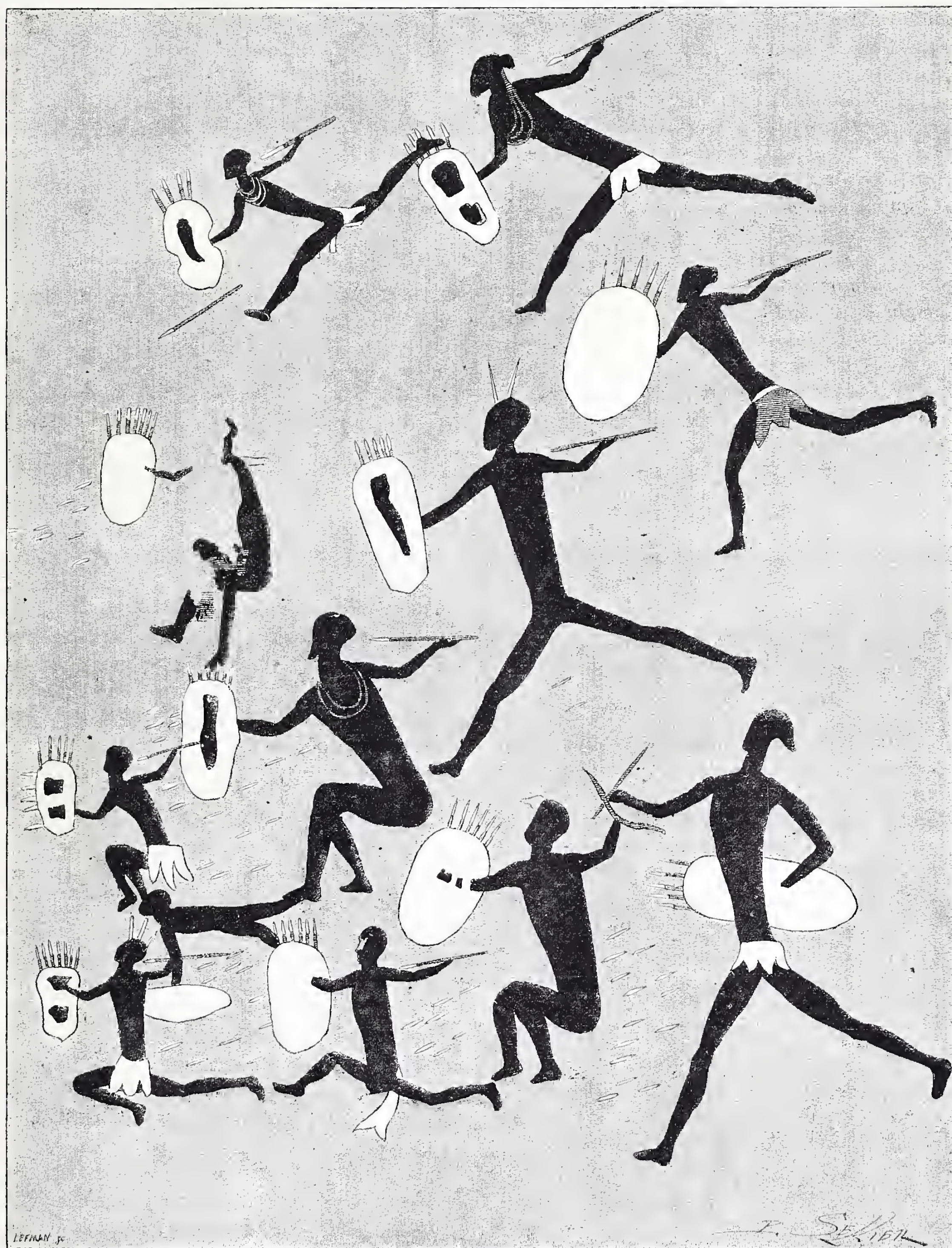
voisinage de quelque fermier isolé qui bientôt voyait son troupeau de moutons diminuer, ou cherchait en vain un bœuf gras qui avait disparu du pâturage. Le Bushman, aussi habile voleur que chasseur émérite, avait entraîné l'animal dans une gorge impénétrable; il s'était repu de viande pendant quelques jours, quitte à changer de repaire en cas qu'il se vît épié ou traqué par le fermier.



Afrique méridionale. — Dessins de sauvages Bushmen sur les rochers. — Enlèvement d'un troupeau.

Par suite de ses déprédations incessantes et de son penchant incorrigible pour le vol, le Bushman devint rapidement l'ennemi de tous les nouveaux habitants que l'émigration européenne ou l'arrivée de tribus de Cafres et de Bechouanas amena dans son pays. Blancs et nègres se mirent à sa poursuite, et cette chasse à l'homme, faite sans scrupule et sans pitié, aboutit rapidement à la destruction des Bushmen en tant que nation. On en retrouve quelques-uns en service chez les Boers ou fermiers

hollandais de l'Afrique méridionale. Ailleurs, ils semblent avoir renoncé à leur vie vagabonde et aventureuse; ils se sont groupés en villages de quatre ou cinq familles; la civilisation les a peu à peu submergés, mais ils sont restés méfiants et savent encore faire un mauvais coup quand la disette ou les mauvais traitements de leurs maîtres ont mis leur patience à bout.



La Poursuite, épisode de guerre.

La peinture que nous reproduisons a été copiée dans une caverne située à 2 kilomètres de la station missionnaire de « Hermon. » L'artiste a représenté sur la pierre un épisode des nombreux démêlés ordinaires des Bassoutos avec leurs redoutables voisins et ennemis, les Cafres et les Zoulous.

Ces derniers se sont lancés à la poursuite d'un parti de Bushmen qui leur avait enlevé un troupeau de bêtes à cornes. Pendant que trois des ravisseurs s'efforcent de chasser leur proie vers

quelque retraite dans les montagnes, leurs camarades résistent à l'attaque furieuse des propriétaires légitimes de ce bétail. Accroupis ou agenouillés sur le sol, ils décochent contre les Cafres de petites flèches faites d'une tige de roseau et d'un os pointu, inoffensives en apparence, mais enduites d'un poison si subtil que la blessure qu'elles font est souvent mortelle.

On doit remarquer la différence de taille entre les Bushmen et les Cafres. Elle n'est pas aussi considérable dans la réalité; mais l'artiste n'a-t-il pas voulu, en l'exagérant, exalter le courage des siens qui osent tenir tête à des adversaires si redoutables? ou encore n'a-t-il pas ainsi exprimé quelle haute idée il se faisait de ces nègres musculeux et gigantesques qui cherchaient à exterminer sa race?

Cette peinture n'est pas seulement une œuvre d'imagination; c'est une page d'histoire instructive, un document laissé à la postérité par une race autrefois toute-puissante au sud de l'Afrique et qui, aujourd'hui, n'est plus représentée que par quelques chétifs individus échappés comme par hasard aux nombreux ennemis acharnés à sa destruction.

H. Dieterlen.
Société des Missions évangéliques de Paris.

LE DERVICHE ET LE CHAMELIER.

LÉGENDE.

Suite. — Voy. p. 309.

Ali-Mouktar poursuivit aussi son chemin; mais, tout en avançant, il se mit à réfléchir aux chameaux qu'il avait eu tant de peine à acheter et qu'il venait de céder si légèrement. Il pensa que le derviche aurait bien pu lui donner quelque chose de plus pour ses chameaux, et en même temps se glissa dans son âme le soupçon que le derviche devait à coup sûr avoir gardé pour lui ce qu'il y avait de plus précieux, tandis que lui, pauvre ignorant, n'avait choisi peut-être que ce qui avait une moindre valeur.

Il réfléchit un moment; sur quoi il fit arrêter ses chameaux, puis se mit à courir après le derviche, qu'il atteignit facilement, car celui-ci ne marchait qu'à petits pas; il l'appela de loin, et le derviche, qui avait regardé dans son miroir, s'arrêta en souriant.

— Bon père, lui dit Ali-Mouktar quand il l'eut rejoint, je viens de penser à la peine que tu auras à faire la route avec tes six chameaux, parce que l'un d'eux est fort têtu; à peine seras-tu arrivé au désert qu'ils se débanderont, et alors il ne te restera rien. Tu pourrais en conduire plus facilement trois, surtout n'ayant pas eu comme moi dès l'enfance l'habitude de les diriger; je crois que, pour cette raison, tu ferais sagement de m'en rendre trois.

— Tu es bien prévoyant, lui répliqua le derviche; j'y avais déjà songé; prends donc les trois chameaux et va en paix.

Tout joyeux en son cœur, Ali s'appropria les trois chameaux et les dirigea en toute hâte du côté des six autres qui l'attendaient.

Il en avait maintenant neuf. — Et cet imbécile de derviche, se disait-il, qui se les est laissé enlever avec cette facilité, qui me les a en quelque sorte offerts! Eh bien, ajouta-t-il en lui-même, si j'essayais de profiter de sa bonté, ou plutôt de sa bêtise, pour lui en prendre encore un ou deux?

Cette idée ne lui fut pas plutôt venue que le voilà retournant sur ses pas; et comme il voyait que les trois chameaux se refusaient à obéir au derviche et couraient de çà et de là, il se mit à crier :

— Bon père, de cette façon tu n'avanceras guère, car je vois que tu ne t'entends pas à mener des animaux de cette espèce; pour moi, il me semble que tu ferais mieux de me céder encore ces deux déserteurs. Un seul est bien plus facile à conduire; puis, tu pourras monter dessus.

— Je suis enchanté de te voir revenir encore une fois me tirer de peine, j'allais te rappeler. Prends donc, lui dit le derviche, deux de ces chameaux, et continue ton chemin en paix.

Qui aurait pu être plus content qu'Ali-Mouktar? Il se prit à rire dans sa barbe, et se dit en lui-même : — Non, de mes jours je n'ai rencontré un plus grand sot; mais, après tout, c'est le droit des gens sensés et raisonnables de se jouer un peu des simples. Et pourvu que je recouvre mes chameaux, que m'importe, après tout, le derviche?

Là-dessus, il prit les deux bêtes, et, le cœur rempli de joie, les conduisit vers les neuf autres.

Il aurait au moins dû se tenir pour satisfait; mais quand l'avarice et la cupidité ont une fois envahi un cœur, il est impossible qu'il puisse jamais être en paix. Toute espèce d'autre soif peut s'étancher en buvant, mais non la soif de l'or.

Il en fut ainsi d'Ali-Mouktar : ses désirs ne firent que s'accroître, et il se dit : — Que va faire ce vieux derviche du trésor qu'il a sur son chameau? Il ne peut ni le garder, ni en jouir, car il a fait vœu de pauvreté; il le donnera à d'autres : pourquoi ne m'en ferait-il pas présent à moi-même, puisque le chameau m'appartient déjà et qu'il n'a pas le droit de le donner?... Je vais essayer d'obtenir encore celui-là.

Pour atteindre le derviche, qui était déjà assez loin, Ali-Mouktar déchargea un de ses chameaux, le monta, et partit de toute la vitesse de l'animal du côté du derviche, qu'il ne tarda pas à rejoindre.

— Que veux-tu encore? lui demanda celui-ci.

— O saint homme, répondit Ali, les douze chameaux sont si fort habitués à aller ensemble, qu'à présent que l'un manque, je ne puis plus faire bouger de place les onze autres. Je croyais, à mesure que la troupe allait grossissant, qu'ils ne s'apercevraient pas de l'absence de leur compagnon; mais regarde, ils sont là-bas, tout près de

ce beau dattier sous lequel je t'ai trouvé, et ils ne veulent plus faire un pas. Tu es un saint; si tu ne veux pas que je périsse en ce lieu, donne-moi le chameau qui me manque, afin que je puisse atteindre la Mecque. Pour toi, qui as fait vœu à Allah de demeurer pauvre, à quoi te sert cet or? Tu en ferais présent au premier que tu rencontreras, peut-être à quelqu'un qui en sera indigne et ne t'en remerciera pas seulement. Vois, j'ai grande estime, moi, pour ta bonté, et j'emploierai convenablement ces richesses dont je connais la valeur; elles ne sauraient tomber en meilleures mains, et ma reconnaissance ne sera vraiment complète que quand je pourrai dire que je suis possesseur de tout.

Le derviche, qui avait lu dans son miroir les pensées d'Ali, reconnut en lui le menteur et l'avare: aussi se contenta-t-il d'abord de jeter sur le chamelier un regard perçant. A la fin il lui dit:

— Il me semblait que tu aurais dû être satisfait de ce que je t'ai fait gagner. N'ai-je pas partagé loyalement avec toi? Ne t'ai-je pas, de plus, donné les trois chameaux que tu m'as demandés? Enfin ne t'ai-je pas abandonné les deux autres après lesquels soupirait ton insatiable convoitise? Tu n'es qu'un ingrat qui ne sera jamais content. Prends-y garde! un sage d'Arabie l'a dit: *L'avarice côtoie la pauvreté!* Mais pour que tu voies que mon cœur ne tient pas à l'or terrestre, prends l'animal avec le trésor qu'il porte. Pour moi, j'ai assez de cette petite boîte de baume. Si j'ai besoin d'or, je n'ai qu'à me frotter les deux yeux avec ma drogue, et je vois aussitôt tous les trésors cachés; je prends ensuite un peu du contenu de la boîte, j'en frotte l'endroit où l'or est enfoui: au même instant la terre s'entr'ouvre, et je n'ai qu'à ramasser ce dont j'ai besoin. Prends donc le chameau, et vois si tu peux enfin avoir la paix de l'âme.

Dès que le derviche eut parlé de sa boîte de baume et de sa merveilleuse propriété, ce fut comme un trait de lumière dans l'âme d'Ali-Mouktar: cette boîte, il l'avait complètement oubliée. Mais c'était là une chose que le derviche ne céderait jamais, et cependant!... S'emparer de tous les trésors que recélait le sein de la terre, voilà ce qui enflammait maintenant les désirs d'Ali! — Comment faire pour obtenir la boîte?

— C'est la dernière chose qui lui reste, se dit le chamelier; mais, après tout, ne connaît-il pas, lui, le trésor dont nous nous sommes emparés, et dont il est demeuré une si grande et si riche portion dans la caverne? C'est assurément un conte qu'il m'a fait, quand il m'a dit qu'il ne pouvait l'ouvrir qu'une fois. Je m'en vais lui demander sa boîte... et... s'il ne me la donne pas de bon gré... eh bien!... nous sommes seuls en ce lieu, et si je voulais la lui prendre de force, qui m'en empêcherait?

— Que fais-tu de cette boîte, dit-il, toi, l'homme de la pauvreté et de l'humilité? Penses-tu donc que je sois assez sot pour ne pas savoir que tu as ouvert la caverne sans le secours de ta boîte, cette caverne où il reste plus de richesses que cent chameaux n'en pourraient porter? C'est pourquoi donne-moi bien vite la boîte, et point de détours inutiles, car il faut que je sois loin d'ici avant que le soleil se couche.

Le derviche répondit:

— Comment, Ali-Mouktar, c'est là toute ta reconnaissance? Fi donc! rougis de toi-même! tu deviens l'esclave de la plus basse cupidité; mais tu n'auras pas ma boîte, elle est à moi et je la garde.

— Arrête! s'écria Ali, qui sauta à bas de son chameau, courut au derviche, et, l'œil en feu, tirant une arme de dessous ses vêtements, saisit le vieillard par sa barbe vénérable. Si tu ne veux pas me donner de bon gré ta boîte de baume, je te ferai sentir le tranchant de cette bonne lame de Damas!... Allons, sors ta boîte, ou tu n'as plus longtemps à vivre!...

Le derviche leva les yeux au ciel, et s'écria:

— Je ne comprends que trop maintenant la vérité de ce que le Prophète a dit de la cupidité: elle tue tout ce qu'il y a de bon dans le cœur, et apprend à fouler aux pieds les devoirs les plus sacrés, ceux qu'imposent la reconnaissance et la mémoire des bienfaits... Tiens... prends ma boîte! et puisses-tu y trouver la récompense que tu mérites.

— Assez de paroles, vieux bavard! dit Ali-Mouktar; à présent que je tiens la boîte, tire-toi d'affaire comme tu l'entendras!

Sur quoi, il s'élança sur son chameau, laissa le derviche au désert seul et sans secours possible, et ne se retourna pas même une fois pour voir ce qu'il devenait.

A suivre. E. MATHEY.

Nous ne vivons pas, nous attendons la vie.

V.

LA DIRECTION DES AÉROSTATS

ET LA NAVIGATION AÉRIENNE.

Suite et fin. — Voy. p. 231.

On a vu, par les expériences dont nous avons précédemment donné le récit [1], qu'un aérostat allongé, muni d'un propulseur à hélice qui le met en mouvement, est doué d'une vitesse propre, et que pour qu'il puisse se diriger d'une manière absolue, dans tous les sens, au sein de l'océan aérien, il suffit que sa vitesse soit supérieure à celle du courant aérien où il se meut. Pour réaliser la construction d'un navire aérien à hélice, il n'était guère possible avant ces dernières années d'utiliser un autre moteur que la machine à va-

[1] Voy. p. 231.

peur, qui offre au point de vue aérostatique des inconvénients d'une grande importance.

Pourquoi M. Dupuy de Lôme, le constructeur des navires cuirassés dont la machine à vapeur est l'organe essentiel, a-t-il, après l'expérience de M. Henri Giffard en 1852, banni la vapeur d'un aérostat allongé? Parce qu'il a redouté, non sans motifs sérieux, l'association de ces deux appareils : la chaudière qui exige du feu, et le ballon qui est rempli d'un gaz essentiellement inflammable. En outre, le moteur à vapeur n'est pas un système à poids constant; en brûlant, le combustible qui lui donne l'énergie, se transforme en produits gazeux, qui se dégagent et se dispersent dans l'atmosphère; la vapeur d'eau se volatilise, l'appareil en fonctionnant diminue constamment de poids. Or, l'aérostat, quand il est bien équilibré dans l'air, s'élève facilement par les plus petites pertes de poids, et, pour compenser l'ascension due à la consommation du combustible, il faudrait laisser échapper du gaz, c'est-à-dire réduire la durée du séjour dans l'atmosphère.

Danger du feu, perte de poids, tels sont les inconvénients de la machine à vapeur au point de vue de la navigation aérienne. L'aérostation exige un moteur léger qui fonctionne sans feu et qui travaille à poids constant.

Les nouveaux moteurs dynamo-électriques réalisent admirablement ces conditions multiples.

Les perfectionnements apportés aux machines dynamo-électriques m'ont donné, il y a quelques années déjà, l'idée de les employer à la direction des aérostats, et, dès le commencement de 1881, je me suis occupé de construire un modèle d'aérostat dirigeable électrique.

J'ai fait confectionner, pour l'Exposition d'électricité, un petit ballon allongé, terminé par deux pointes, ayant $3^{m}.50$ de longueur et $1^{m}.30$ de diamètre au milieu. Cet aérostat avait un volume de 2 200 litres environ. Gonflé d'hydrogène pur, il avait un excédent de force ascensionnelle de 2 kilogrammes.

La petite machine dynamo-électrique, genre Siemens, pesait 220 grammes; son arbre était muni, par l'intermédiaire d'une transmission, d'une hélice à deux branches, très légère, de $0^{m}.40$ de diamètre. Ce petit moteur, fixé à la partie inférieure de l'aérostat, était mis en relation avec un couple secondaire ou accumulateur de M. Gaston Planté, pesant $1^{kilog}.300$. L'hélice, dans ces conditions, tournait 6 tours et demi à la seconde; elle agissait comme propulseur et imprimait à l'aérostat, dans un air calme, une vitesse de 1 mètre à la seconde, pendant plus de quarante minutes. Avec deux éléments secondaires montés en tension et pesant 500 grammes chacun, je pouvais adapter au moteur une hélice de $0^{m}.60$ de diamètre, qui donnait à l'aérostat une vitesse de 2 mètres environ à la seconde, pendant dix minutes environ. Avec trois éléments, la vitesse atteignait 3 mètres. J'ai renouvelé les expériences un grand nombre de fois, en attelant l'aérostat à un manège installé dans une des salles du Conservatoire des arts et métiers; le petit moteur a fonctionné devant l'Académie des sciences le 1er août 1881, et il a figuré à l'Exposition d'électricité.

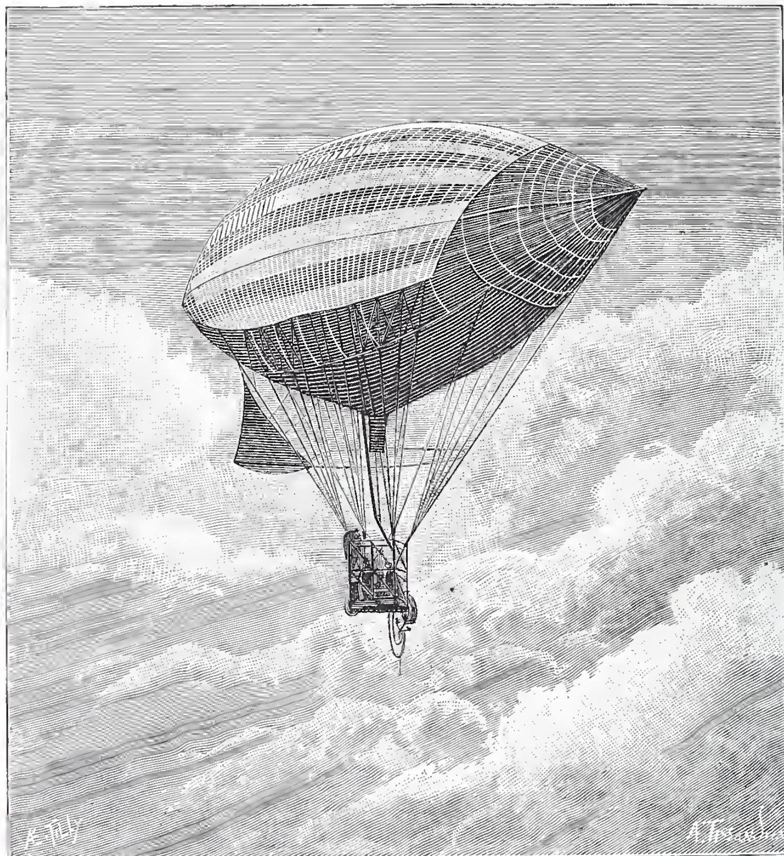


Fig. 1. — L'Aérostat électrique à hélice dans l'atmosphère. — Expérience exécutée par MM. Tissandier frères, le 8 octobre 1883.

Ces essais faits en petit étaient encourageants. Ils me décidèrent à entreprendre des expériences en grand dans un ballon monté essayé à l'air libre. Mon frère et mon compagnon de voyages aériens, Albert Tissandier, joignit ses efforts aux miens, et c'est à frais communs que nous avons résolu de construire un aérostat électrique capable d'élever deux ou trois voyageurs dans l'atmosphère, et muni du moteur électrique, propre à lui donner une vitesse de 3 ou 4 mètres à la seconde, appareil suffisant pour exécuter une expérience de démonstration par temps calme.

Nous allons donner la description de l'aérostat électrique que nous avons construit, et qui a été expérimenté pour la première fois le 8 octobre 1883.

La construction de cet appareil a compris celle de trois appareils distincts : 1° l'aérostat proprement dit; 2° le moteur électrique destiné à lui donner le mouvement en actionnant une hélice de propulsion; 3° L'appareil à gaz qui sert à le gonfler.

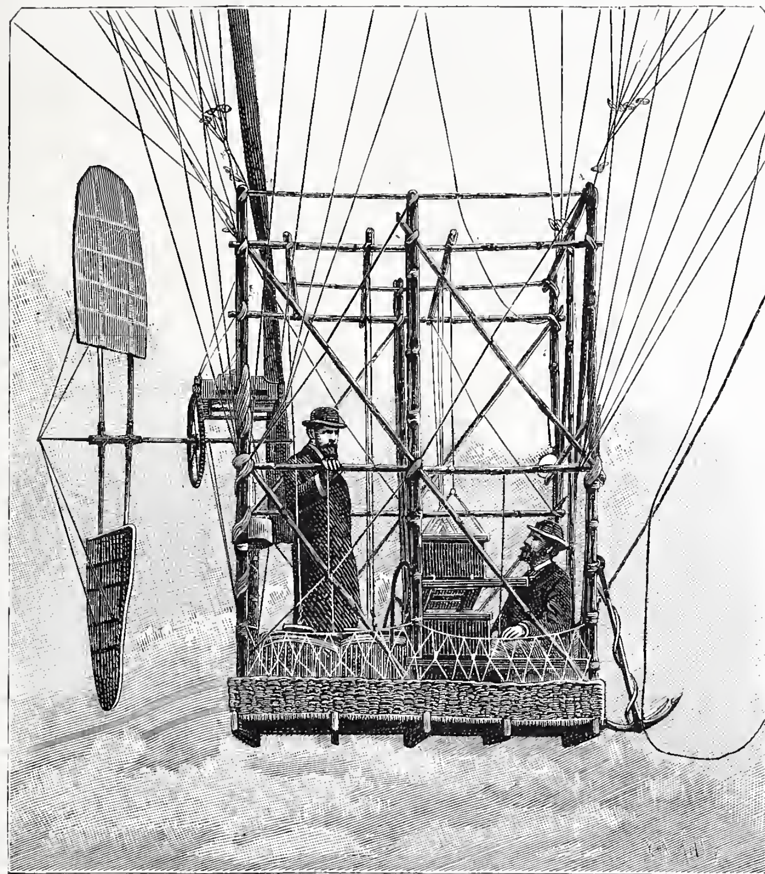


Fig. 2. — Détail de la nacelle et du moteur de l'aérostat électrique de MM. Tissandier frères.

L'aérostat, qui a été construit par mon frère, a une forme semblable à celle des ballons de M. H. Giffard et de M. Dupuy de Lôme. Il a 28 mètres de pointe en pointe, et 9m.20 de diamètre au milieu. Il est muni, à sa partie inférieure, d'un cône d'appendice terminé par une soupape automatique. Son volume est de 1 060 mètres cubes (fig. 1).

Une housse de suspension remplace le filet ordinaire; elle est formée de rubans cousus à des fuseaux longitudinaux, et maintenus dans la position géométrique qu'ils doivent occuper par deux brancards latéraux flexibles, qui empêchent toute déformation du système.

La nacelle est une véritable cage parallélépipédique, faite à l'aide de bambous consolidés par des cordes et des fils de cuivre recouverts de gutta-percha, qui passent dans la vannerie inférieure. Les cordes de suspension sont reliées entre elles par une couronne horizontale qui supporte d'un côté les engins d'arrêt, de l'autre le gouvernail, et répartit également les tractions à la descente.

Le moteur électrique, disposé dans la nacelle comme le représente la figure 2, se compose de trois parties distinctes :

1° D'un propulseur à deux palettes hélicoïdes de 2m.85 de diamètre;

2° D'une machine dynamo-électrique Siemens, nouveau type réduit à son minimum de poids;

3° D'une batterie de piles légère au bichromate de potasse.

Le propulseur est formé de deux palettes hélicoïdes, recouvertes de soie vernie à la gomme laque et maintenues à l'état de fixité par des tendeurs en fils d'acier. La forme des palettes est telle que le pas soit le même à la circonférence extérieure et à la circonférence intérieure. Cette hélice, qui a été confectionnée avec beaucoup de soin, ne pèse que 7 kilogrammes.

La machine dynamo-électrique a été construite sur un nouveau modèle par la maison Siemens, de Paris. On y compte trente-six faisceaux sur la bobine et quatre électro-aimants dans le circuit. La bobine est très longue par rapport au diamètre. Toutes les pièces de montage sont en acier fondu et ont été réduites à leur minimum de poids; le mécanisme est monté sur un châssis de bois à jour. L'appareil pèse 55 kilogrammes.

La machine commande l'hélice par l'intermédiaire d'une transmission par engrenage, dans le rapport de $^1/_{10}$; quand la bobine fait 1 800 tours à la minute, l'hélice en fait par conséquent 180.

Cette machine, mesurée au frein, a pu fournir un travail effectif de 100 kilogrammètres par seconde, avec un rendement de 55 pour 100. Le courant était alors de 45 ampères; la différence de potentiel aux bornes, de 40 volts.

La pile au bichromate de potasse, que j'ai construite, me permet d'obtenir un débit beaucoup plus considérable qu'en employant des accumulateurs sous le même poids. Cette pile se compose de 24 éléments, montés en tension et divisés en quatre séries. Un élément se compose d'une auge parallélépipédique en caoutchouc durci, de 4 litres de capacité, contenant dix lames de zinc et onze lames de charbon de cornue, montées alternativement sur des tiges leur servant de support. La surface immergée des zincs est le tiers de celle des

charbons. Le poids de chaque élément est de 7 kilogrammes. Cette pile, chargée d'une solution très concentrée et très acide, fonctionne d'une manière continue et constante pendant plus de deux heures. Le liquide s'échauffe à mesure qu'il s'appauvrit, et la durée du fonctionnement peut être prolongée par l'addition d'acide chromique.

Il résulte des essais et des mesures que nous avons faites que sous le poids de trois hommes, notre propulseur est capable de fournir régulièrement, pendant une durée de trois heures consécutives, le travail de 100 kilogrammètres, c'est-à-dire celui de 15 à 18 hommes pour le moins.

Le gonflement de l'aérostat a été opéré le 8 octobre 1883, en sept heures de temps, au moyen de notre grand appareil à production continue du gaz hydrogène pur. Cet appareil comprend quatre générateurs, formés de tuyaux en grès, de fabrication Doulton. La réaction s'opère par voie humide, en décomposant l'eau sous l'influence du fer et de l'acide sulfurique. Le liquide, tout préparé à l'avance dans de grands réservoirs, arrive à la partie inférieure des générateurs; après avoir traversé une grande masse de tournure de fer, sans cesse renouvelée au fur et à mesure de sa dissolution, il s'échappe au dehors, à l'état de sulfate de fer. L'épuration de l'hydrogène est faite au moyen d'un laveur et de deux récipients cylindriques, contenant de la soude caustique et du chlorure de calcium calciné. Nous produisons ainsi un gaz presque tout à fait pur, qui n'a pas moins de 1 180 grammes de force ascensionnelle par mètre cube, résultat qui n'avait jamais été obtenu jusqu'ici dans les préparations aérostatiques.

L'aérostat électrique, avec son moteur pouvant fonctionner trois heures, et tous ses accessoires, pèse 704 kilogrammes. En montant dans la nacelle, mon frère et moi, nous avons emporté une quantité de lest considérable, du poids de 386 kilogrammes. Cet excès de force ascensionnelle, dû à la bonne préparation du gaz, nous aurait permis d'avoir un propulseur deux fois plus puissant que celui dont nous nous servions.

Nous nous sommes élevés lentement de notre atelier d'Auteuil, à 3 h. 20 m. du soir, par un faible vent est-sud-est. A terre, le vent était presque nul, mais, comme cela se présente souvent, il augmentait de vitesse avec l'altitude, et, à 500 mètres de hauteur, il atteignait une vitesse de 3 mètres à la seconde.

Quelques minutes après le départ, nous avons fait fonctionner notre moteur électrique à l'aide de notre batterie divisée en quatre auges de 6 éléments; un commutateur à godets de mercure nous permet de faire fonctionner à volonté 6, 12, 18 ou 24 éléments montés en tension, et d'obtenir ainsi quatre vitesses différentes de l'hélice, variant de 60 à 180 tours à la minute. Cette dernière vitesse correspond, comme nous l'avons dit précédemment, à un travail de 100 kilogrammètres. Dès que nous avons fait fonctionner notre moteur à grande vitesse, la translation de l'aérostat, par rapport à l'air ambiant, est devenue subitement appréciable, et nous avons immédiatement ressenti l'action d'un vent frais produit par notre déplacement horizontal. Quand l'aérostat faisait face au vent, il tenait tête au courant aérien et restait immobile [1], ce que nous constations en prenant sur le sol des points de repère au-dessous de notre nacelle. Malheureusement l'aérostat ne gardait pas longtemps cette position favorable; il se trouvait tout à coup soumis à des mouvements giratoires que le jeu du gouvernail était impuissant à maîtriser complètement. Malgré ces rotations, que nous trouverons le moyen d'éviter dans des expériences ultérieures, nous avons recommencé la même manœuvre pendant plus de vingt minutes, ce qui nous a permis de stationner au-dessus du bois de Boulogne.

Après avoir procédé aux expériences que nous venons de décrire, nous avons arrêté le moteur, et l'aérostat a passé au-dessus du mont Valérien. Dès qu'il eut bien pris l'allure du vent, nous avons recommencé à faire tourner l'hélice; en descendant le courant aérien, la vitesse de l'aérostat s'est trouvée aussitôt accélérée; par le jeu du gouvernail, nous obtenions alors des déviations à droite et à gauche de la ligne du vent.

A 4 h. 35 m. nous avons opéré notre descente dans le voisinage de Croissy-sur-Seine, et l'atterrissage a été exécuté dans les meilleures conditions. L'aérostat est resté gonflé toute la nuit sans perdre de gaz, et il a été dégonflé le lendemain.

Nous ajouterons, en terminant, que notre ascension du 8 octobre doit être considérée seulement comme une expérience d'essai préliminaire; nous avons le projet de la renouveler avec les améliorations que comporte notre matériel.

On pourra faire remarquer que l'aérostat électrique dont nous venons de donner la description a une vitesse propre assez faible et que la direction, obtenue seulement par des temps très calmes, n'est qu'une solution incomplète de la navigation aérienne. Cela est vrai; mais une fois l'expérience réalisée par un temps calme, on pourra la recommencer en construisant un aérostat plus volumineux, qui aura une vitesse propre plus considérable et qui sera capable de vaincre des courants aériens plus forts. Dans les aérostats, les surfaces ne croissent pas avec les volumes, et plus un ballon dirigeable sera grand, plus il aura de puissance. Un aérostat de 1 000 mètres, comme celui que nous avons construit, peut enlever un moteur de 1 cheval et $^1/_3$; un aérostat semblable de 3 000 mètres cubes n'aura guère qu'une surface double, mais il aura une force ascensionnelle plus de trois fois plus considérable, qui lui permettrait d'enlever un moteur *dix fois* plus puissant, lui donnant une vitesse propre de 25 à 30 kilomètres à l'heure. Que

(1) Quelques spectateurs ont même affirmé qu'ils l'avaient vu par moments *remonter le courant aérien*. Nous citerons, parmi ces spectateurs, un ingénieur bien connu, M. Ch. Tellier, qui nous a autorisé à publier son affirmation.

serait-ce si l'on confectionnait des aérostats de 50 000 ou même 100 000 mètres cubes? On arriverait à leur donner la vitesse de nos trains express et à dominer presque tous les vents. De telles constructions nécessiteraient des dépenses que de simples particuliers ne peuvent pas faire, et il appartient aux États ou à des sociétés de s'engager dans cette voie, qui serait destinée à conduire aux plus grands résultats.

Un jour viendra où l'on voyagera dans l'atmosphère comme on voyage sur les mers; là terre n'aura plus de mystères, et les régions inconnues des pôles pourront être conquises par la voie des airs. Quelles que soient les difficultés à vaincre, le problème est soluble; nous avons même entre les mains tous les éléments de sa solution. Il sera résolu. Ayons confiance dans l'avenir. (1)

GASTON TISSANDIER.

L'AÉROSTAT ÉLECTRIQUE A HÉLICE

De MM. les capitaines Ch. Renard et A. Krebs.

La notice que l'on vient de lire était composée, dans les premiers jours du mois d'août, quand, le 9 du même mois, on a appris que les officiers qui dirigent l'établissement des ballons militaires de Chalais, à Meudon, avaient réussi à accomplir la première expérience de démonstration complète de direction, à l'aide d'un aérostat électrique à hélice de leur construction. Nous n'avons pas à modifier l'article qui précède; mais nous ferons observer que nos prévisions n'ont pas tardé à se réaliser. Quoique le premier succès ait été obtenu par d'autres, nous y applaudissons sincèrement.

L'aérostat construit par MM. Ch. Renard et Krebs a la forme d'un cigare; il a 50 mètres de longueur et 8m.40 au maître-couple. Son volume est de 1 864 mètres. L'hélice à deux palettes qui lui communique le mouvement est à l'avant; elle est reliée à une machine dynamo-électrique de 8 chevaux de force; le générateur d'électricité est constitué par une pile très légère dont M. Renard n'a pas donné la description. Un gouvernail est à l'arrière du navire aérien.

A 4 heures du soir, le 9 août 1884, par un temps presque calme, l'aérostat s'est élevé de Chalais-Meudon, il s'est dirigé vers le sud, et, après avoir atteint Villacoublay, il a viré de bord et est venu atterrir à son point de départ, après avoir parcouru environ 8 kilomètres en 23 minutes.

La direction des aérostats est désormais un fait accompli.

Entre le moment où nous écrivons ces lignes (25 août) et celui où sera publiée la présente livraison (15 octobre), il se passera assurément d'autres faits importants dans ces débuts de la navigation aérienne pratique.

GASTON TISSANDIER.

UNE LETTRE INÉDITE DE HENRI II.

On sait que jusqu'au règne de Charles VII la classe des nobles eut seule le droit de porter les armes, ce qui lui avait constitué le privilège d'être exempte de tous les autres impôts, et lui avait assuré la jouissance d'un grand nombre d'autres prérogatives.

Parmi celles-ci, une de celles auxquelles les nobles attachaient le plus de prix était le droit de garenne (*warenna*), dont le nom même rappelait les souvenirs guerriers qui l'avaient fait attribuer aux défenseurs de la nation. Les peines les plus sévères étaient appliquées à ceux qui attentaient au droit de chasse : la prison, la mort même, frappaient quiconque était assez osé pour violer la garenne du seigneur.

Toutefois on peut croire que l'on n'avait pas toujours recours à des châtiments cruels et que souvent il y avait des accommodements. Voici un exemple de clémence d'autant plus remarquable que le roi, ou plutôt ses officiers, étaient généralement inflexibles contre les audacieux qui attentaient à la sécurité du gibier réservé.

Un vieux serviteur du roi, revenu de la guerre peut-être impotent, s'amusait à tirer des canards sauvages sur les bords du Loir. La rivière appartenait au roi, le chasseur fut dénoncé au prévôt des maréchaux; la loi était formelle, il fut jeté en prison. De là il adressa à Henri II sa voix suppliante, et il eut la bonne fortune d'être entendu; il est vrai que ce n'était pas un vilain. Nous copions la lettre que, le 23 février 1553, le roi adressait à son prévôt des maréchaux en l'élection de Châteaudun et de Bonneval :

« Cher et bien amé,

» Notre cher et bien amé Lancellot de Fromentières, seigneur de Saint-Julien, nous a fait entendre comme, depuis son retour du voyage que nous avons fait tant en Allemagne que autres endroits du Luxembourg et pays de Hainaut, où il nous a ordinairement servi en l'état de harquebusier à cheval sous la charge du seigneur de Lanquais, et étant de retour en sa maison, il auroit tiré quelques coups de harquebuse à aucuns oiseaux de rivière, pour son passe-temps, sans incommoder ni molester autrui, ne pensant pour si peu de chose avoir contrevenu à nos défenses; et depuis, à la suscitation d'aucuns ses haineux et malveillans, vous auriez fait faire information contre lui pour le travailler et fâcher. Au moyen de quoi, craignant que vous voulussiez procéder à l'encontre de lui selon la rigueur de nos dessusdites défenses, il nous auroit très humblement fait supplier et requérir vous en écrire : ce que nous ne lui avons refusé, en considération des bons et recommandables services qu'il nous a faits durant la guerre, et qu'il est encore pour nous faire.....

» Donné à Saint-Germain-en-Laye, le 23e jour de février, l'an 1553. » (1)

(1) Le mémoire que M. Gaston Tissandier a envoyé à l'Académie des sciences sur l'*Application de l'électricité à la navigation aérienne* a été couronné par l'Académie dans sa séance du 5 mai 1884.

(1) Communiqué par M. Merlet, archiviste d'Eure-et-Loir, correspondant de l'Institut.

BOUCHONS DE LIÈGE.

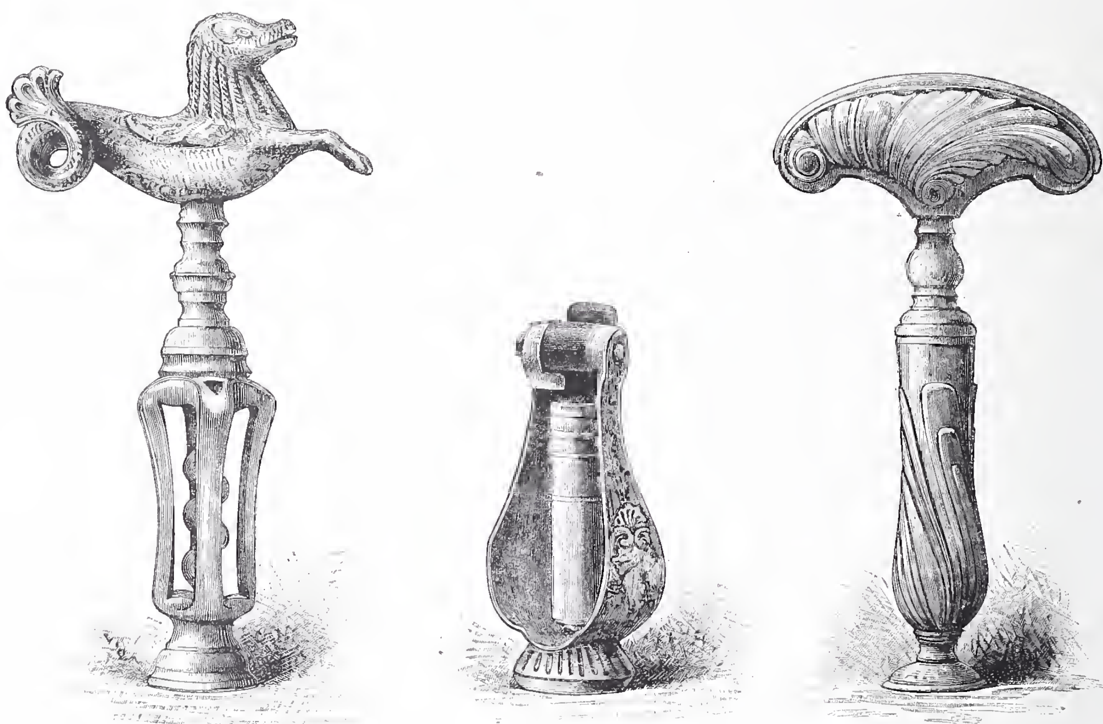
TIRE-BOUCHONS EN ARGENT.

Une *Ode* d'Horace (lib. III, VIII, *à Mécène*) permet de supposer ([1]) que les Romains connaissaient non seulement les bouchons de liège, mais aussi qu'ils les recouvraient de résine, absolument comme le font nos tonneliers aujourd'hui :

« Ce jour que l'année nous ramène est un jour » de joie; *le liège que retient la poix* va être enlevé » de cette vieille amphore qui, depuis le consulat » de Tullus, est imprégnée de fumée. »

Il semble cependant que ce procédé n'était pas généralement employé, puisque, d'autre part, Pétrone, qui vivait près d'un siècle après Horace, parle dans son *Satyricon* de « grosses bouteilles de » verre soigneusement bouchées avec du plâtre (*di» ligenter gypsatæ*) sur le col desquelles sont fixées » des étiquettes portant ces mots : *Falerne du con» sulat d'Opimius, âgé de cent ans.* »

Quoi qu'il en soit, les bouchons de liège paraissent avoir été tout à fait inconnus au moyen âge et peut être même jusqu'au seizième siècle. Les statuts de la communauté des « verriers, maîtres » couvreurs en flacons et bouteilles en osier » leur enjoignent de mettre aux bouteilles et flacons « de » bonnes cordes à trois cordons et des *bouchons* » *faits de bon chanvre et d'étoupes nettes* » ; et à la date de 1594, dans les *Dépenses de Henri IV au siège d'Amiens* ([2]), nous trouvons la mention suivante, qui prouve que les bouchons en filasse, fixés sans doute avec des cordelettes, étaient encore en usage : « A Fousteau et la Serre, pour estoupes » qu'ils ont fourni au Gobelet, pour faire *bouchons* » *aux bouteilles* dudit office, 30 sols. »



Tire-bouchons de poche montés en argent (dix-septième et dix-huitième siècles). — Collection de M. Louis Watelin.

Comment étaient faits ces bouchons d'*estoupes* et surtout comment les enlevait-on, c'est ce que nous ne saurions dire : ce qui est certain, c'est que de tous les menus ustensiles d'usage domestique qui sont parvenus jusqu'à nous, celui que nous connaissons sous le nom de *tire-bouchon* est, sans contredit, le moins commun dans les musées et dans les collections. Aussi n'avons-nous pas hésité à reproduire les trois objets de ce genre que représente notre gravure.

Si perfectionnée que soit la fabrication moderne, elle ne produit aujourd'hui rien qui soit comparable, autant sous le rapport de la commodité et de la disposition ingénieuse que sous celui de l'exécution presque artistique, à ces trois tire-bouchons de poche aux montures d'argent délicatement ciselées, dont la base porte gravés en creux les armes ou le chiffre de leurs propriétaires, qui pouvaient ainsi s'en servir aussi bien pour cacheter leurs lettres que pour faire sauter, dans les parties de chasse et dans les somptueux déjeuners improvisés sur l'herbe, les bouchons des vins d'Arbois et de Bourgogne.

ÉDOUARD GARNIER.

([1]) A la condition toutefois que l'interprétation donnée généralement au mot latin *cortex* soit exacte.

([2]) Cf. Beauvillé, *Recueil de documents inédits sur la Picardie*, tome Ier, pièce 161.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON Administrateur délégué et GÉRANT.

AUTANT DE PRIS SUR L'ENNEMI.



Avant l'ouverture de la chasse. — Composition et dessin de Giacomelli.

A chaque jour suffit sa peine, et quand la peine n'est pas trop forte et qu'il s'y mêle un peu de bonheur, les gens sages jouissent de ce bonheur, sans le gâter par des regrets superflus ou par de sinistres pressentiments.

Il y avait une fois une mère caille qui était une

personne très sage, très disposée à prendre les choses d'ici-bas par le bon côté.

Vous me direz à cela qu'il n'y a pas grand mérite à prendre la vie par le bon côté, quand il fait beau temps, que la nourriture abonde dans les sillons, et qu'on est entouré de petits cailleteaux sains et robustes, parfaitement décidés, avec l'aide de Dieu et de la maman, à devenir des cailles accomplies.

Le petit dernier se faisait encore câliner et dorloter comme un enfant gâté, et disparaissait aux trois quarts sous l'aile de sa mère. L'avant-dernier, avec une familiarité qu'excusait à peine son extrême jeunesse, avait grimpé sur le dos de sa maman et jusque sur son épaule ; et là, en équilibre instable, il la regardait dans les yeux avec une curiosité naïve et effrontée.

La mère, loin de s'en offenser, le regardait de tout près, elle aussi, avec un mélange de tendresse et d'orgueil ; n'était-il pas, en effet, le plus joli cailleteau du monde ?

Le reste de la bande, sauf les trois aînés, regardait le manége de l'enfant gâté avec des yeux que l'envie de dormir faisait clignoter ; car ils étaient repus, les petits gloutons, et l'heure était venue de faire le petit somme de l'après-midi.

Quant aux trois aînés, en qui paraissait déjà l'esprit d'observation, et dont la curiosité s'éveillait à la vue de tout objet nouveau, ils contemplaient avec un mélange d'intérêt et de dégoût un limaçon qui tirait les cornes. Quelle drôle de bête, se disaient-ils en eux-mêmes. Une bête qui n'a ni ailes, ni pattes, ni bec ! Une bête bien à plaindre, dans tous les cas, puisqu'elle rampe péniblement au lieu de voler, ou tout au moins de trotter comme les cailleteaux.

C'était une fraîche idylle, c'était une touchante image du bonheur domestique que cette petite scène de famille, sous le ciel bleu, au fond de la campagne, loin du regard des hommes ; et en vérité, la mère caille n'avait pas grand mérite à voir la vie en rose.

Vous en parlez bien à votre aise. Savez-vous que la mère caille connaissait la vie, les vicissitudes, les piéges, les traquenards, les angoisses et les deuils de la vie ? Savez-vous qu'elle avait deux ans, la mère caille, et que deux ans c'est pour une caille un âge déjà fort respectable.

Tenez, elle était née à pareille époque dans ce même coin de la Beauce, en vue de ce même clocher grêle et pointu que vous apercevriez là-bas, là-bas, en vous portant un peu sur la gauche. Elle avait émigré en Asie, l'année précédente, avec le reste de la nation, et pour revenir en Beauce elle avait encore une fois traversé la mer. Quiconque a beaucoup vu peut avoir beaucoup retenu : aussi que de choses elle avait vues et retenues, et pas toujours des choses gaies, vous pouvez m'en croire.

Quelquefois le souvenir de ces choses-là gonflait son petit cœur et le remplissait de transes mortelles.

Elle avait fait partie d'une couvée de douze enfants, tous bien portants, tous dodus, gais, innocents, comme ceux qu'elle avait en ce moment sous les yeux.

Or, apprenez ce qu'il était advenu de cette famille patriarcale.

A la première migration, tout s'était bien passé ; la grande nation des cailles avait franchi la mer sans encombre, et là-bas, dans les plaines de l'Asie, elle avait mené une vie d'indolence orientale.

Mais au retour, en vue même des côtes de France, le vent avait brusquement changé, et un bon tiers des voyageurs s'était noyé dans la mer. Les pauvres petits corps avaient flotté de vague en vague jusqu'à la côte, et le flot les y avait laissés par milliers, parmi de longues traînes d'herbes marines et de gros flocons d'écume.

Dans ce désastre épouvantable, celle qui était aujourd'hui la mère caille avait perdu son père, sa mère et quatre de ses frères et sœurs.

Depuis le mois d'avril, au milieu des plaines de la Beauce, trois autres frères avaient été étranglés dans les mailles du *hallier* perfide, tendu par un homme en blouse et en sabots. Une des sœurs, endormie dans un sillon, avait été prise à la main.

Enfermée dans une cage, elle avait poussé des cris de détresse ; et ces cris avaient amené les deux derniers frères sous le plomb d'un chasseur.

La mère caille seule avait échappé à tant de désastres.

Quand elle songeait à ces choses, elle regardait ses petits enfants avec une angoisse profonde, et se disait en elle-même :

« Les femelles des hommes sont trop heureuses, car, plus leurs petits sont beaux et dodus, plus elles en sont fières ; et elles peuvent être fières sans arrière-pensée. Mais nous ! C'est parce que nos petits sont dodus et succulents que les hommes s'acharnent à les poursuivre pour satisfaire leur épouvantable gourmandise. Plût à Dieu que notre chair fût aussi noire, aussi maigre et aussi coriace que celle de l'hirondelle et du martinet ! »

Mais ces noires visions, qui hantaient parfois sa tête menue, elle les gardait pour elle seule. Pourquoi, en effet, les aurait-elle confiées à cette joyeuse petite *cailletaille* qui grouillait autour d'elle, si heureuse de vivre ? A quoi bon attrister sans profit cette jeunesse innocente, en lui parlant des menaces de l'avenir, sans pouvoir lui fournir les moyens de les conjurer. Qu'ils jouissent au moins du présent, les pauvres chéris : « A chaque jour suffit sa peine. »

Si les malheurs d'autrui étaient pour nous une réelle consolation, la mère caille aurait pu se dire que l'homme, son bourreau, souffre lui aussi des maux terribles qu'il s'inflige à lui-même. Si la gourmandise humaine a inventé la chasse à la caille, de l'orgueil humain est sortie cette chasse à l'homme que l'on appelle la guerre.

Si l'on ne met pas les petits enfants à la broche,

comme on y met les cailleteaux, du moins, dans l'obscur avenir, les mères entrevoient la fatalité de la guerre, comme les cailles entrevoient la fatalité de la chasse.

Pourquoi donc, alors, les mères vivent-elles de la vie ordinaire? Pourquoi osent-elles être fières de leurs fils, destinés à devenir de la chair à canon? Pourquoi leurs demeures ne retentissent-elles pas d'éternelles lamentations?

Pourquoi?

Parce que si le Seigneur Dieu, dont les voies ne sont pas les nôtres, juge nécessaire à l'accomplissement de ses vues sur ses créatures de les exposer aux épreuves et à la douleur, il ne veut pas pourtant que leur vie soit un long supplice.

Alors que fait-il?

Entre ses créatures et le sombre avenir, il jette le voile de l'espérance. Sans cela, pourquoi donc chaque mère humaine, tout en maudissant la chasse à l'homme, se dit-elle au plus profond de son cœur : « Tous ne succombent pas. Mon fils sera de ceux qui sortent de la fournaise; il en sortira plus grand aux yeux des hommes, plus beau surtout aux yeux de sa mère, et plus cher à son cœur. »

Quand la pauvre petite mère caille se rappelle les maux passés, et redoute les maux à venir pour sa chère géniture, peut-être quelque chose de cette mystérieuse influence agit sur elle. Peut-être se dit-elle : « Tous ne succombent pas; pourquoi, après tout, les miens ne seraient-ils pas de ceux qui survivent! »

Voilà pourquoi elle voit la vie en rose; voilà pourquoi elle ose être fière de ses petits; voilà pourquoi, comme une bonne mère qu'elle est, elle encourage les jeux, les ébats, et même les petites sottises de ses chers cailleteaux.

C'est autant de pris sur l'ennemi.

J. Girardin.

CE QUE L'ON PEUT PENSER DU PROGRÈS.

Voy., sur la Guerre, p. 205.

Comment ne pas être troublé à la pensée que le siècle où nous vivons est un de ceux où les guerres et les révolutions ont fait verser le plus de sang humain?

« Que croire alors de la doctrine du progrès? » demanda le jeune homme au professeur.

La réponse du professeur me parut juste et sage :

« Le progrès est incontestable dans les sciences;
» il est beaucoup plus lent dans l'ordre moral. »

Assurément, les savants les plus illustres de l'antiquité, s'ils pouvaient reparaître aujourd'hui sur la terre, admireraient ce que l'on a découvert depuis eux. Les progrès dans les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie et tant d'autres sciences font honneur à l'esprit humain; et, de nos jours, il y a des moments où, à l'annonce de nouvelles applications des sciences, il semble que la terre vienne d'être frappée par une baguette de fée. Rappelons-nous ce que nous ont fait éprouver de surprise et d'émotion la machine à vapeur, le télégraphe électrique, les prodiges de l'éclairage et de l'acoustique.

Cependant le jeune homme, encore tout préoccupé des horreurs de la guerre, pouvait faire cette remarque :

Comment comprendre que le génie humain, si fécond, si puissant dans ses inventions, et qui répand si libéralement tant de salutaires clartés sur le monde, ne parvienne pas à dissuader les peuples de se ruer de temps à autre par masses les uns contre les autres pour s'entre-tuer? Ne condamne-t-on pas comme des restes de sauvagerie les haines et les vengeances qui dans certaines familles, en Corse, par exemple, se perpétuent de génération en génération? Pourquoi donc ce qui paraît crime dans tel petit cercle s'appelle-t-il gloire dans les grands? Peut-on nier ou ignorer que tous les peuples sont une même famille?

Hélas! Ce n'est point par défaut de science, par ignorance, que les peuples s'entre-tuent. Ceux qui fomentent et préparent les guerres, qui en donnent le signal, qui les conduisent, ne sont pas des ignorants. Conquérir, entretenir des antipathies, satisfaire des haines, éblouir par des victoires, fonder des autorités par la force, telles ont été dans tous les siècles, telles sont encore les principales causes des guerres où l'on voit se réveiller les instincts cruels des premiers âges.

La vraie science n'est guère consultée en ces directions : elle a pour but de faire pénétrer des connaissances nouvelles dans les esprits, elle n'a point d'empire sur les passions. Cuvier a fort bien dit :

« La science poursuit les comètes au travers de l'espace, mais le cœur humain lui échappe; elle se rit des flots de la mer [1], mais elle n'a point de secret pour calmer l'inquiétude de l'ambitieux. »

Et l'illustre savant, qui croit pouvoir en donner la raison [2], ajoute :

« La science, et l'industrie qu'elle produit, ont ce privilège particulier que leur vol non seulement ne peut pas s'interrompre, mais qu'il s'accélère sans cesse.

« Pendant que la nature intime du cœur humain,

(1) « Aujourd'hui le pilote poursuit son chemin sur l'Océan avec autant de sûreté que si des ingénieurs le lui eussent tracé; les Tables astronomiques lui apprennent à chaque instant sur quel point du globe il se trouve, et avec tant de rigueur qu'il ne peut pas se tromper sur sa position d'un intervalle aussi étendu que celui où sa vue se porte. » (Cuvier.)

(2) « Chaque usage nouveau d'une chose appelle et multiplie ceux d'une infinité d'autres choses; et chaque propriété nouvelle qui se découvre aide à vaincre les obstacles qui arrêtaient l'emploi d'une multitude d'autres propriétés : c'est une progression croissante à l'infini, où les nouveaux termes sont toujours multiples des précédents, et où les chances pour que les termes qui doivent suivre arrivent promptement, croissent dans la même proportion que les termes eux-mêmes. » (*Réflexions sur la marche actuelle des sciences et sur leurs rapports avec la société*, lues à l'Institut le 1er avril 1816.)

le ramenant éternellement dans le cercle étroit des mêmes sentiments et des mêmes passions, donne à l'art de conduire les hommes des bornes qu'ils ne peuvent franchir, la science voit chaque jour de plus loin et de plus haut; le champ de cette nature extérieure qui est son empire s'agrandit pour elle à mesure qu'elle le domine davantage, et dans toute cette immensité il lui est impossible d'apercevoir des limites à ses succès et à ses espérances. »

On ne saurait contredire ces belles paroles en ce qu'elles inspirent d'admiration et de reconnaissance pour le génie scientifique, mais on doit se garder de les admettre sans réserve en ce qui se rapporte à l'ordre moral. Si les individus et les peuples s'améliorent si lentement, il ne faut s'en prendre ni à ce que Cuvier appelle beaucoup trop vaguement « la nature intime du cœur humain », ni « au cercle étroit des sentiments et des passions. »

Notre monde intérieur est aussi infini que le monde extérieur.

Il est sans doute trop vrai que la progression vers le bien, ou, pour parler très nettement, vers la vertu, ne suit pas à beaucoup près une ligne aussi simple et aussi droite que celle de la science. Cependant il est impossible de nier un progrès moral dans les sociétés humaines; et, pour s'en rendre compte, il peut suffire de jeter un regard de haut sur l'ensemble de l'histoire; alors la vérité apparaît manifeste, si surtout l'on veut comparer l'état sauvage ou primitif et l'état civilisé.

« Ce n'est qu'entre ces deux termes extrêmes, dit fort bien M. Paul Janet [1], que nous pouvons voir clairement le progrès moral; mais entre deux peuples ou deux siècles d'une civilisation relativement égale, nous n'aurons plus de mesure exacte pour déterminer s'il y a ou s'il n'y a pas eu progrès moral. C'est ainsi qu'il ne nous est pas facile de décider si d'un siècle à l'autre la moralité a fait des progrès, et, à traiter la question historiquement, il y aura toujours lieu à controverse et à décisions contradictoires dans un sens ou dans l'autre. »

Lorsque l'on remonte assez loin en arrière, peut-on refuser de reconnaître toute amélioration morale dans les sentiments et dans les mœurs? A citer seulement quelques exemples, n'est-il pas incontestable que la conscience humaine en est arrivée insensiblement à s'indigner de l'esclavage? On l'a presque partout aboli de nos jours. On se révolte aussi contre les usages cruels de la torture, et les anciens supplices sont effacés des lois; la justice enfin est devenue plus égale pour tous. On peut ajouter que certaines habitudes mauvaises, entre autres celles de l'intempérance, de l'ivrognerie, sont devenues de plus en plus rares dans les classes éclairées; et, à l'égard même de la guerre, on peut dire que si jadis on l'a aimée pour elle-même, le temps en est passé; tout impuissants que nous soyons encore à lui substituer la paix perpétuelle, il est pourtant vrai que l'on en sent croître le désir et que l'on en pressent la possibilité dans la conscience des peuples civilisés.

Oui, il est douloureux de reconnaître que le progrès moral est très lent, mais c'est aussi qu'il est le plus difficile comme il est le plus important : il est le but et le terme final que nous devons atteindre.

Et si maintenant l'on demande : A qui donc faut-il imputer cette funeste lenteur?

Répondons sans hésiter : La faute en est à chacun de nous pris individuellement.

Quel est, en effet, le moyen d'accélérer l'amélioration morale de la société tout entière?

Soyons-en bien convaincus, il n'en est qu'un seul, c'est que chaque être humain s'applique davantage à s'améliorer lui-même; la société n'est après tout formée que d'individus, et elle ne peut être autre dans son ensemble que ce qu'ils sont en majorité.

D'où vient, hélas! que chaque homme, même sorti de l'ignorance, a tant de peine à résister à ses passions, à s'en rendre maître, à faire des progrès sensibles, surtout dans la vertu suprême, la bonté?

D'où vient que chaque homme s'obstine à recommencer à son détriment des expériences qu'il voit tous les jours tourner à mal?

De toutes les sciences celle du bien est cependant la plus simple, et il suffit de peu de mots pour l'enseigner et la résumer tout entière.

« Toutes les bonnes maximes sont dans ce monde, dit Pascal; on ne manque qu'à les appliquer. »

Des esprits pessimistes soutiennent que les hommes sont fatalement voués au mal par leur nature même, et qu'ils seront toujours impuissants à briser les chaînes du vice.

Cet odieux paradoxe ne persuadera jamais la conscience de l'immense majorité des hommes. L'histoire ne proteste-t-elle pas hautement contre ces doctrines désespérantes, ne fût-ce qu'en nous montrant tant de nombreux et nobles exemples de ce que peuvent, sans le secours du génie, les bonnes et fortes volontés, dans tous les siècles et chez tous les peuples, pour s'affranchir du mal?

Et il n'est même pas besoin d'aller chercher bien loin de nous de beaux et aimables modèles : qui de nous n'en connaît à la portée de son cœur?

Le progrès moral, il est là tout près!

« Aimons-nous les uns les autres », et d'un coup nous aurons égalé ou plutôt surpassé les plus admirables progrès de la science.

Éd. Charton.



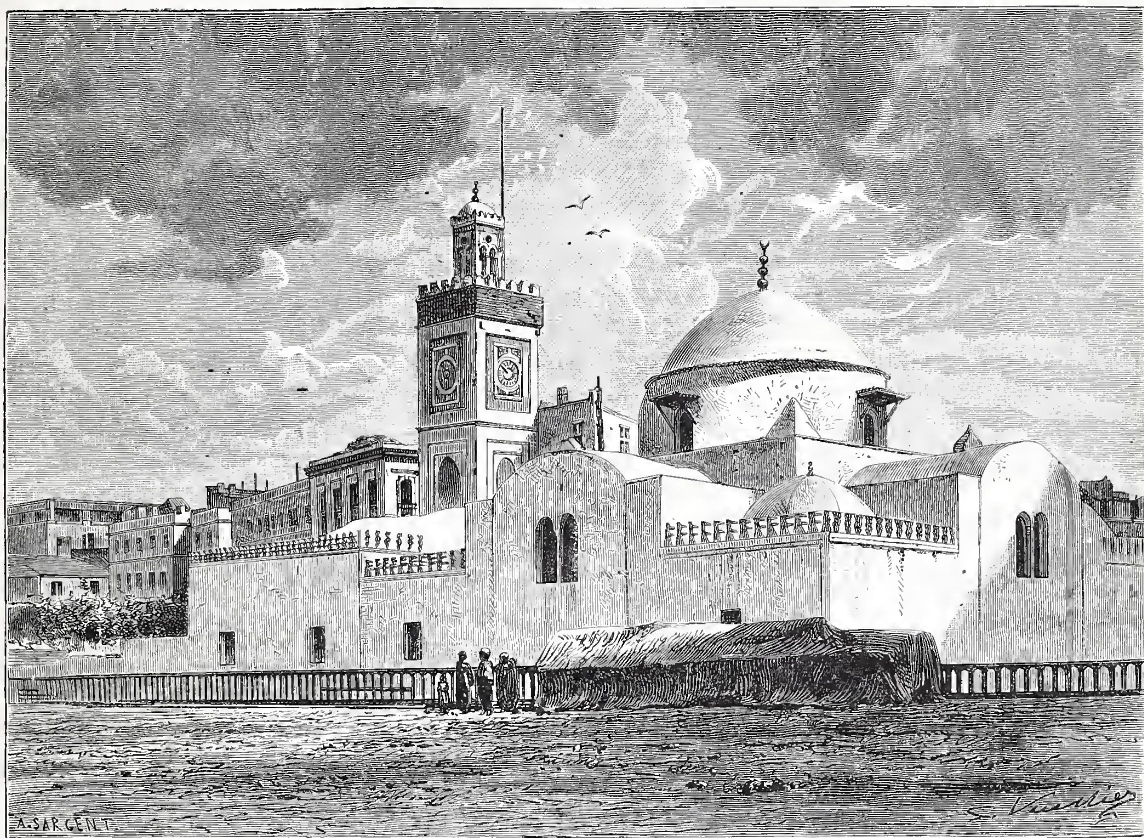
Un coup d'épée, fût-il glorieux comme le soleil d'Austerlitz, peut avoir des lendemains sinistres; un pas de plus vers la vérité est toujours un bienfait. Didon.

[1] *La Morale*, par Paul Janet, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris.

LA MOSQUÉE NEUVE, A ALGER.

En arrivant à Alger par mer, on aperçoit une mosquée d'aspect monumental, assise au bord du plateau où se développent les bas quartiers de la ville, et dominant le port de son haut minaret et de son élégante coupole. Naguère cet édifice était complètement isolé, en dehors de la darse des Pirates, et sa base s'appuyait sur une petite plage servant de débarcadère à l'une des portes de la ville, la porte de la Marine [1].

L'établissement des nouveaux quais et la construction du boulevard de la République ont formé au temple musulman un cadre d'un caractère tout différent, sans rien lui enlever de son pittoresque. Le côté sud borde un des côtés de la place du Gouvernement, mais la porte principale fait face à la place Mahon. Le minaret carré abrite l'horloge de la ville. Les indigènes appellent cet édifice *Djama-el-Djedid*, « la Mosquée Neuve », et des documents déposés aux archives du Domaine constatent qu'il fut bâti en 1660, par les ordres de la milice turque



La Mosquée Neuve (1660), à Alger.

et avec les fonds du *Seboul-Kheirat* [2]. C'est un des rares exemples de l'érection d'une mosquée due à une action collective, les autres sanctuaires étant l'œuvre de l'initiative des particuliers.

La Mosquée Neuve affecte la forme d'une croix grecque. Au point d'intersection des branches de la croix s'élève une coupole ovoïde, qu'entourent quatre dômes plus petits. Cette coupole, posée sur une base carrée dont chaque angle est accusé par un merlon, est percée de quatre fenêtres garanties par un auvent et surmontée d'une flèche composée de trois boules superposées que termine un croissant. Une garniture de merlons borde le mur d'enceinte comme un feston, ce qui est d'un effet agréable.

Dans les fêtes publiques, le monument se prête, par ses dispositions architecturales, à une illumination des plus remarquables. Mais l'œil chercherait en vain des détails artistiques dans l'ornementation extérieure, où les lignes plaisent par leur symétrie. Il y a du goût chez les mahométans, mais l'art proprement dit leur fait défaut. L'intérieur de la mosquée présente une vaste salle divisée en croix, ainsi que nous l'avons dit, et dont les murailles nues étonnent au premier moment. On peut évaluer sa longueur à 40 mètres. Les deux nefs latérales sont coupées, à mi-distance du sol aux arceaux, par une tribune en bois, s'interrompant aux deux arcades longitudinales qui dessinent, à droite et à gauche, les bras de la croix. Malgré sa simplicité, cet ensemble, dit M. Devoulx, revêt une grandeur conforme à la destination du lieu. Il a un caractère exceptionnel qui le distingue des mosquées d'Alger. Ce n'est ni l'ancien type arabe

(1) En arabe, *Bab-el-Bahar*.
(2) Œuvres pieuses.

avec ses nombreux piliers et ses travées étroites, comme à la grande mosquée, ni la nef quadrangulaire entourée de colonnes que les architectes mores inaugurèrent à Sidi-Ali-Bitchine, au commencement du dix-septième siècle. C'est un plan qui se rapproche de celui de nos églises, si bien qu'en parcourant cette enceinte, dont le calme et la sévère ordonnance portent à la méditation, on se prendrait presque malgré soi à ajouter foi à une certaine légende locale.

Un esclave chrétien, un architecte probablement, disent les anciens, fut chargé de diriger les travaux du nouvel édifice. Soit qu'il subit l'influence des souvenirs de sa patrie, soit qu'il voulût se venger de sa captivité, il donna à la salle des prières la forme d'une croix.

Cette idée lui fut fatale. Le fait ayant été dénoncé au pacha Ismaïl, celui-ci, indigné de ce que le signe des chrétiens eût été représenté dans un temple mahométan, condamna le malencontreux artiste au supplice des crochets. Ainsi parle la tradition.

CHERBONNEAU,
Ancien principal du collège d'Alger (¹).

HISTOIRE DE LA NAVIGATION.

Navires de diverses époques (²).

Voy., à la Table de quarante années, de nombreux articles sur la marine et son histoire, notamment aux mots MARINE et VOCABULAIRE pittoresque de la marine.

Quand on considère combien la nature change peu, combien les eaux et les vents se trouvent toujours régis par les mêmes lois naturelles, et lorsque d'autre part on voit aussi combien peu de produits *naturels* ont été ajoutés à ceux dont l'homme a toujours disposé, il n'y a pas lieu d'être surpris de voir que la navigation soit restée pendant tant de siècles dans un état d'imperfection qui l'empêchait de s'éloigner beaucoup de son point de départ, et qui a produit si longtemps l'isolement des peuples et la lenteur des perfectionnements de leur industrie.

On doit considérer tout ce qu'il faut de conditions indispensables pour s'aventurer sur la surface des mers, pour savoir s'y diriger et pour donner à l'*être* factice que nous appelons navire toutes les qualités nécessaires à sa sécurité sur un élément souvent aussi terrible que le feu.

Cet « être » ne marche pas tout seul. Celui qui le dirige n'est pas toujours assez habile pour profiter du seul agent moteur qui existe sur l'eau, c'est-à-dire du vent. Longtemps il n'y a eu que la faible force musculaire de l'homme pour suppléer à l'incertitude et aux dangers de l'emploi de l'air en mouvement. Jamais la force musculaire des animaux, si utilement employée à terre, n'a pu trouver un moyen d'utilisation sur mer, là où aucun rivage ne pouvait lui servir d'appui.

C'est donc à l'aide des mains des hommes que l'on a surtout parcouru la mer, et la limite de leur action a très longtemps borné presque entièrement les parcours au grand lac méditerranéen autour duquel la civilisation occidentale s'est groupée.

Un autre obstacle a maintenu la navigation de bien des peuples dans d'étroites limites : c'est celui qu'opposaient les dimensions des arbres et la difficulté d'en joindre des parties par des corps étrangers.

Tant qu'on ne peut réunir deux pièces ensemble on ne peut dépasser la dimension des arbres; c'est ce qui a été un empêchement pendant tant de siècles pour les Européens, et qui en serait encore un pour les peuples isolés des îles océaniques, si nous les avions laissés dans leur état primitif.

Il résulte des conditions par lesquelles la navigation a dû passer, que si, nous Européens, nous sommes arrivés à une perfection merveilleuse, nous savons aussi que ce n'est qu'après beaucoup de siècles, et que nos pères ont été longtemps aussi bornés dans leurs moyens que les sauvages l'étaient encore il y a quelques années.

Lorsqu'on visite la collection unique et si complète du Musée de marine, au Louvre, lorsque l'on parcourt ses galeries, selon un ordre géographique, en commençant au grand Océan, pour observer ensuite ce qui se rapporte à la Chine, la Malaisie, l'Inde et l'Arabie, avant d'arriver à l'Europe, on a l'image des phases par lesquelles la marine a passé depuis les premiers âges jusqu'à nos jours.



1. — Le plus ancien de tous les navires. — Bateau lacustre trouvé dans le lac de Neuchâtel.

Une simple pirogue, telle que celle qui a été trouvée il y a quelques années dans le lac de Neuchatel, et que nous reproduisons ici, a été le flotteur originel de tous les peuples.

Dans la Méditerranée, les Égyptiens se trouvent jusqu'ici les premiers dans l'art de la construction maritime, grâce à ce que l'on connaît de leur histoire et de leur industrie sur la pierre, grâce aussi à leur climat conservateur.

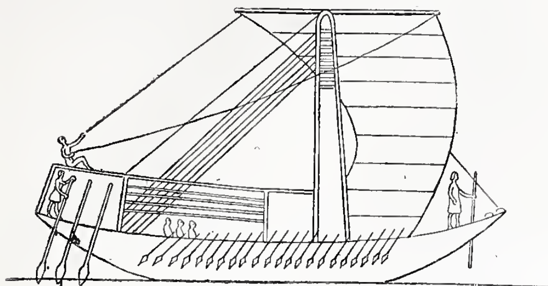
A l'Océan il n'en est pas de même : la barbarie a duré trop longtemps dans ses îles et sur ses côtes, soit pour produire de grands navires, soit pour en conserver l'image sur des monuments durables.

De grossiers dessins de navires remontent seulement au onzième siècle. Jusque-là il n'existe que

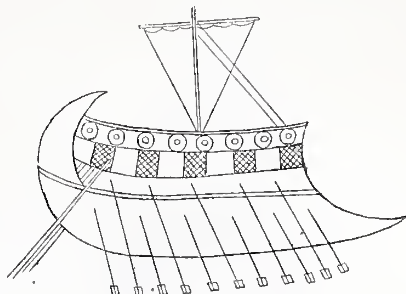
(¹) Décédé à Paris, il y a quelques mois.

(²) Voir la planche complète de l'ouvrage du contre-amiral Paris intitulé : *Anciennes marines, ce que l'on en connaît jusqu'à l'adoption des machines à vapeur* (Paris, imprimerie Lemercier); et les *Souvenirs de marine*, du même auteur, chez Gauthier-Villars (2 volumes contenant 60 planches gravées).

des descriptions vagues : ainsi, on sait seulement que les Celtes avaient des navires courts et des voiles en cuir. Jamais, depuis l'origine de l'histoire, les peuples de l'Océan n'ont eu de navires

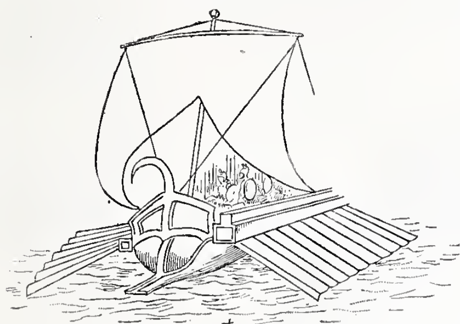


2. — Navire égyptien.

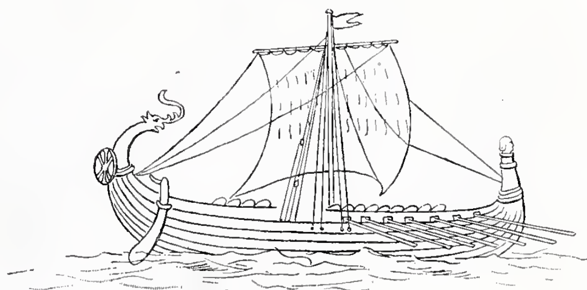


3. — Navire de Ninive.

longs et bas mus par des rames ; leur mer orageuse les eût rendus impropres à la parcourir, et par suite leurs navires élevés sur l'eau et courts ont contrasté complètement avec ceux de la Médi-



4. — Navire romain.

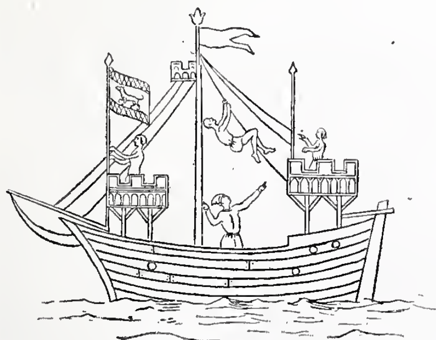


5. — Navire du onzième siècle.

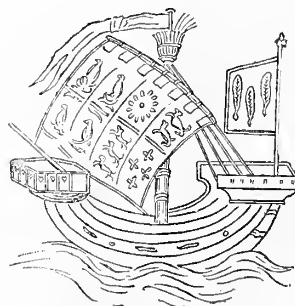
terranée. Aussi est-on en droit de croire que les chasse-marée bretons sont un reste des types originels de nos côtes.

Des études savantes ont tenté d'expliquer les rames à étages superposés, dont l'antiquité n'a laissé que des descriptions peu intelligibles ou la eprésentation sur quelques monuments sculptés.

En ce qui concerne des époques plus récentes, on est obligé de s'arrêter devant les hypothèses qu'on a faites sur les navires de saint Louis, et on n'a une idée de l'aspect des navires antérieurs que grâce à la reproduction des navires de Guillaume le Conquérant au onzième siècle, d'après la tapisserie de Bayeux.



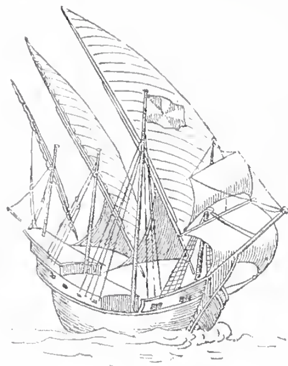
6. — Navire du treizième siècle (1226).



7. — Navire du quatorzième siècle.

Si l'on consulte les sceaux gravés dans le travail remarquable de M. Jal sur l'archéologie navale, on y voit le castel féodal transporté sur les extrémités de navires courts, hauts sur l'eau, sans avirons, et portant généralement une seule voile par mât. C'est le type du navire jusqu'au quinzième siècle, alors que, sauf le cabotage, la navigation n'était guère qu'à l'usage des expéditions militaires ou de la piraterie. Aussi les navires de Colomb, destinés à une navigation lointaine, paraissent-ils participer de ceux de la Méditerranée, comme le montre ci-après la figure du navire de 1450 copiée à la Bibliothèque nationale. La voile triangulaire est alors principalement usitée et com-

binée avec la voile carrée de l'Océan, comme on a fait jusque après le dix-huitième siècle.

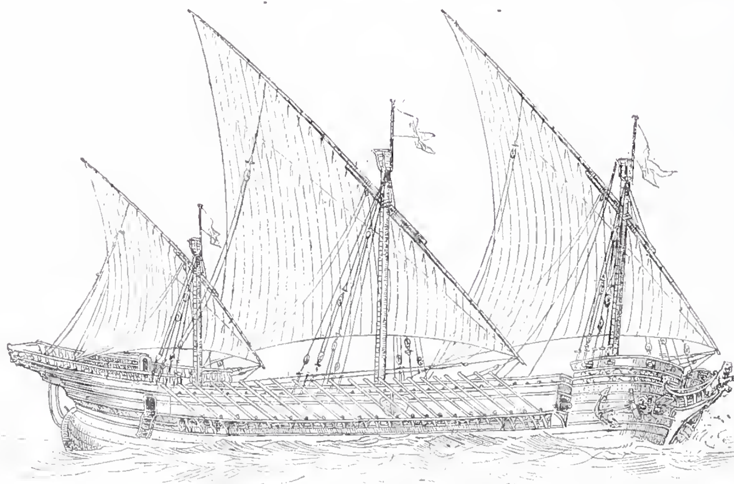


8. — Navire du quinzième siècle (1450).

Les deux grandes découvertes de Colomb et de Vasco de Gama (1492 et 1498) ont été le point de départ du perfectionnement du navire à voiles, et quand on songe qu'il ne s'est pas encore écoulé depuis ce temps quatre cents ans, on est surpris du progrès merveilleux de la navigation et de la sécurité à laquelle on l'a vue parvenir, bien que les éléments n'aient pas changé.

C'est de la Hollande qu'est parti le vrai navire à voiles; et tandis que ce peuple industrieux conquérait une partie de son sol sur la mer, il s'emparait du commerce oriental, en perfectionnant ses navires et en les manœuvrant mieux que les Portugais, qui ne nous ont même pas laissé de vestiges des navires montés par leurs célèbres aventuriers.

On voit par les navires du seizième siècle qu'à cette époque le même mât porte deux voiles superposées, mais on les manœuvre encore sur un pont supérieur porté par le mât sous forme de hune ronde. On en diminue la surface par le bas. D'un autre côté, le canon, encore imparfait, est



9. — Galéasse, navire du seizième siècle.



10. — Navire de 1620.



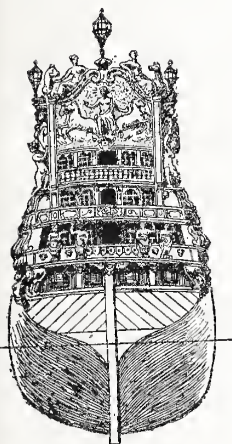
11. — Navire de France (1660).

placé dans toutes sortes de positions qui nous paraissent bizarres : il n'a pas le pouvoir d'empêcher assez l'approche d'un ennemi pour qu'on n'ait pas renoncé à l'arme blanche; on mentionne

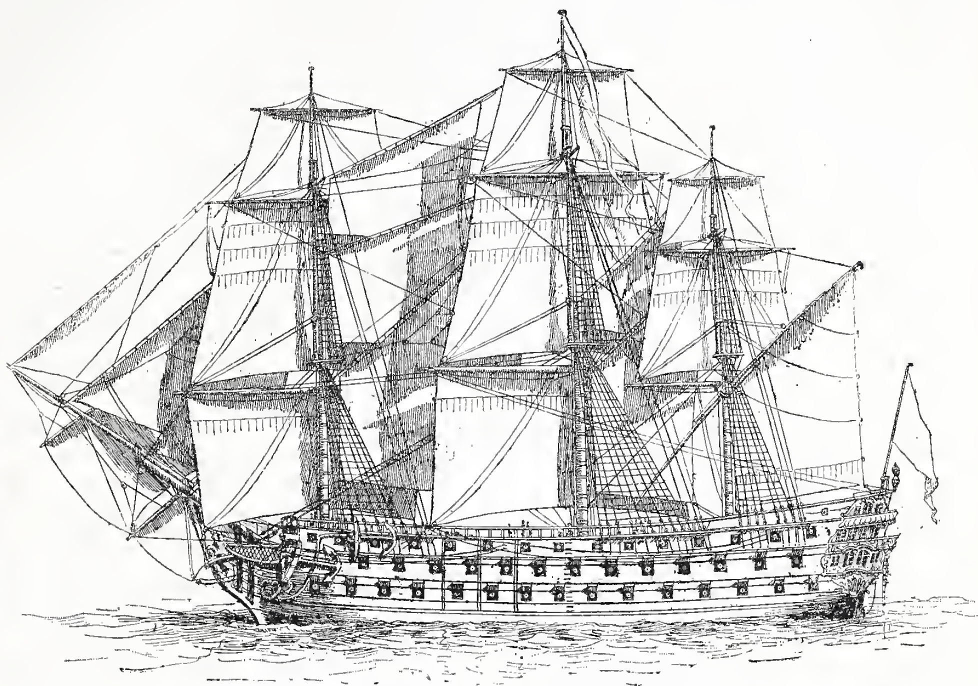
même plus tard le moyen de jeter des ennemis à la mer par des parties de pont volantes que des artifices faisaient sauter.

Ces navires si élevés sur l'eau contrastent avec ceux de notre siècle; ils devaient naviguer assez mal et avec des procédés médiocres pour se diriger, puisque à la boussole on n'avait pas encore ajouté des instruments d'astronomie nautique propres à déterminer les positions en mer.

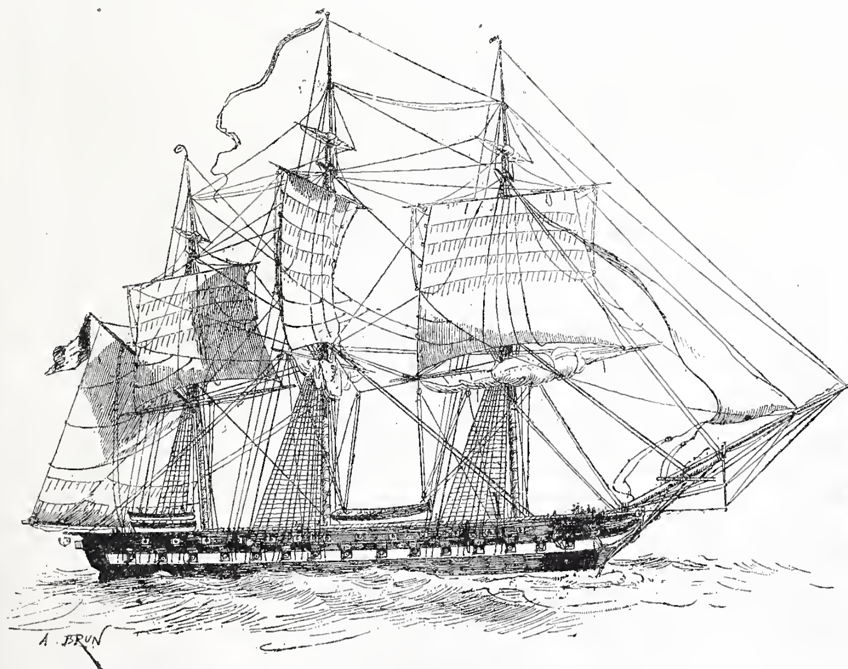
D'autre part, il fallait aussi que l'astronomie



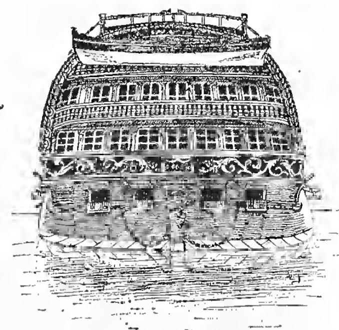
12. — Arrière du *Soleil-Royal* (1690).



13. — Le *Sans-Pareil* (1770).



14. — Frégate de premier rang (1825).



15. — Arrière du *Montebello* (1835).

prévît assez bien la position des astres pour qu'elle servît de base aux calculs, et ce fut en France que Picard fonda, il y a deux cents ans, le premier recueil, qui depuis est devenu l'admirable « Connaissance des temps et des mouvements célestes. » Auparavant il fallait choisir les saisons et ne faire qu'un voyage de l'Inde par an, en profitant des moussons.

Dans la Méditerranée on n'était pas moins prudent, bien que les distances fussent courtes et les terres presque toujours en vue. C'était sans doute le manque de qualités nautiques qui avait fait

établir à Gênes et à Venise l'usage de fermer la mer pendant quatre mois de l'année sous peine d'amendes.

La galère était toujours restée la même, très basse, très effilée, d'une faible construction pour être légère, portant très peu de marchandises, puisque toute la place était prise par l'espace nécessaire aux rames et aux hommes. Elle était toujours ce que montre le plan horizontal sur lequel se déploient les rames et les bancs des rameurs, et lorsque le canon fut employé sur mer et garnit les flancs des navires à voiles, elle fut réduite à n'en placer qu'un très petit nombre à l'avant, offrant dès lors le contraste remarquable du nombre d'hommes nécessaire avec la force agressive exprimée par la quantité de fer que lançaient les canons. Ce fut en vain qu'elle voulut accroître sa force sur la galéasse, qui, après avoir assuré la victoire des chrétiens à Lepante, ne dura guère que deux siècles : elle dépassa ce que l'on pouvait attendre de la force des hommes, et disparut devant la perfection croissante du navire à voiles.

Sous Louis XIII le progrès fut remarquable : le navire de 1660 nommé *la Couronne,* construit à la Rochelle, étonna par sa masse ainsi que par ses qualités ; il fut monté par le duc de Bracas, le duc de Brézé et Mgr de Sourdis, archevêque de Bordeaux. Heureusement l'ouvrage d'un jésuite de cette époque a permis de rétablir complètement ce vaisseau et beaucoup d'autres disparus, dans les *Souvenirs de marine conservés.*

Le navire de 1680 constate un nouveau progrès : l'avant a un élancement moins exagéré ; il en est de même de l'élévation de l'arrière, et c'est aussi à cette époque qu'on est allé s'instruire en Hollande.



16. — Navire de Hollande (dix-septième siècle).

Divers ouvrages traduits en français permettent d'apprécier les constructions de ce pays ; ils ne suffiraient cependant pas pour construire des modèles d'une exactitude satisfaisante, et la perte par incendie des archives de la marine hollandaise laisse sans doute une grande lacune historique. Heureusement elle se trouve en partie compensée par des manuscrits de 1690 et des dessins de la même époque qui servent à reconstituer toute la marine du temps de Louis XIV.

Dans l'ouvrage précité, le *Royal-Louis* de 1692 et l'arrière du *Soleil-Royal* donnent une idée de ce qu'était la splendeur majestueuse de ces vaisseaux, armés de plus de 100 canons et aussi forts que ceux qui ont été en usage jusqu'à l'adoption des cuirassés.

Une artillerie parfaitement disposée, de belles formes, une voilure étendue, se voient déjà et se déploient complètement sur la figure du *Sans-Pareil* de 1770. Les principaux inconvénients de ce navire sont dans la distribution intérieure, que le désir de dégager facilement la fumée a fait conserver trop longtemps plutôt que le souvenir des galères. Celles-ci semblent cependant avoir influé longtemps sur le navire à voiles, où l'on maintenait un arrière élevé et un avant très bas, ainsi qu'un vaste espace vide au milieu, laissant presque tout l'intérieur du navire ouvert aux intempéries. Sauf les dispositions que l'on peut nommer hygiéniques, on n'a pas fait beaucoup mieux depuis comme forme, grandeur et voilure bien disposées pour le combat. Aussi n'est-ce que par des détails et par les connaissances théoriques qu'ont répandues des savants tels qu'Euler et Bernouilli, que l'on a poussé plus loin la perfection du grand vaisseau de guerre à voiles ; jamais il ne fut plus beau que sous Louis XVI, et on ne lui ajouta vers cette époque qu'un perfectionnement, très important il est vrai, celui du doublage en cuivre venu d'Angleterre et qui conserve la marche des navires tout en préservant les carènes des vers, dont des inventions imparfaites ne défendaient pas plus le bois qu'elles n'empêchaient l'agglomération des herbes et des coquilles qui arrêtaient la marche.

A ce perfectionnement s'ajouta l'ensemble du nombre des navires, et il est peut-être à propos de citer ici ce qui composait alors nos flottes.

En 1690, 62 vaisseaux armés de 4 161 canons et montés par 18 915 combattaient dans la Manche contre les Anglais et les Hollandais ; en 1693, 87 vaisseaux, 2 galiotes à bombes, 30 brûlots et 10 flûtes, évoluaient et se battaient sous les ordres de Tourville, formant un total de 6 500 canons et 40 314 hommes d'équipage. Ce bel ensemble ne se renouvela pas. En 1704 le comte de Toulouse n'avait sous son pavillon que 50 vaisseaux et en tout 69 bâtiments, montés par 25 430 hommes et armés de 3 778 canons. Depuis lors la force maritime n'a fait que décroître et n'a plus exigé tout l'art que nécessitaient des réunions si nombreuses de navires aussi grands pouvant manœuvrer sans se nuire, malgré l'irrégularité ainsi que l'inconstance des vents et même des courants dans une mer à marées aussi rétrécie que la Manche.

Il est heureux que le Musée de marine possède de très bons modèles de la galère *réale,* ornée de

sculptures du ciseau même de Puget, de la galéasse *la Royale* restaurée d'après un manuscrit, et du *Royal-Louis,* provenant intact de l'ancienne salle des modèles de Toulon, auxquels s'ajoutent les modèles, non gréés, il est vrai, des types de l'ancienne flotte de Louis XIV, que divers documents ont permis de reconstituer dans les *Souvenirs de marine conservés.*

Depuis cette époque, le vaisseau se perfectionna encore, en s'éloignant de plus en plus de la galère, c'est-à-dire en élevant son avant ainsi que son mât de beaupré, tandis que l'arrière s'abaissait, comme le montrent le *Wagram* et enfin le *Montebello.* Ces améliorations furent dues en grande partie à l'ingénieur Sané, qui fit ce que l'on peut appeler le navire le plus rationnel que l'on ait eu encore et qui servit à peu près de type jusque vers l'apparition des machines à vapeur.

Les modèles du Musée de marine montrent bien cette nouvelle physionomie du vaisseau et des navires moindres. De meilleures dispositions intérieures eurent pour conséquence d'assurer une salubrité égale à celle des habitations de la terre : on arriva à faire vivre jusqu'à 1 100 hommes dans des espaces qui seraient considérés à terre comme un châtiment cruel, et à leur faire parcourir ainsi le monde en n'ayant à souffrir que de quelques climats. La conservation de l'eau dans des caisses en fer au lieu de barriques fut une des grandes causes qui aidèrent à cette salubrité et à une propreté jadis inusitée. Les gréements mieux disposés, ainsi que tous les organes de la manœuvre, rendirent la navigation plus sûre et permirent de ne plus tenir compte des saisons. Enfin les câbles-chaînes venus d'Angleterre et les deux remarquables moyens de les manœuvrer, le cabestan Barbottin et le stoppeur Legoff, inventés par deux de nos officiers, firent disparaître les fatigues et surtout l'infection des anciens câbles.

L'artillerie bien disposée, mieux pointée, les munitions plus faciles à distribuer, enfin l'adoption des canons obusiers, augmentèrent aussi la force des navires de guerre; mais il faut avouer que ce fut aux dépens de leur sécurité, et les obus auraient rendu les combats tellement rapides et meurtriers, qu'il serait resté bien peu de chose au talent de l'évolution. C'est une suite naturelle de la perfection des armes, et elle est plus sensible sur mer, où l'être factice sur lequel l'homme vit est plus exposé que lui-même et l'entraîne dans sa perte.

Que de talent et de science avaient été déployés depuis trois siècles pour perfectionner le navire à voiles! Quelle connaissance de la mer, que d'observations nécessaires! Quelle habitude de présence d'esprit dans l'imprévu de chaque jour une navigation presque continue avait donnée au marin, pour arriver à une sécurité dont le taux bas des assurances était une preuve!

Le navire de guerre, comme celui du commerce, craignait à peine les ouragans; les erreurs de route pendant l'obscurité du ciel étaient encore les seuls dangers, que d'admirables phares diminuaient. On vivait aussi sainement à bord qu'à terre; la bonne eau avait fait disparaître le terrible scorbut; tout était prévu pour assortir la voilure aux variations du vent aussi vite que ces variations mêmes; enfin on semblait arrivé à la perfection, et c'est alors qu'on était parvenu à ce point que le fruit de tant d'efforts et de science devint presque inutile! C'était le chant du cygne du majestueux trois-ponts, de l'élégante frégate et de la légère goélette, et aussi celui de son intelligent officier et de son vaillant matelot. La fumée des machines est venue obscurcir les voiles; désormais les conditions d'adresse et de courage ne seront plus les mêmes; mais aussi le calme implacable qui condamnait à l'immobilité et le vent contraire ne feront plus obstacle à la marche du vaisseau, qui, de plus en plus puissant, va même tenter de devenir invulnérable. Il est vrai que la science le menace d'un reptile terrible, la torpille, et le lion devra redouter le petit serpent.

Le vice-amiral PARIS,
Membre de l'Académie des sciences, conservateur du Musée de marine, au Louvre.

ÉTUDES SUR LA TAUPE.

Suite et fin. — Voy. p. 303.

II. — ORGANES DES SENS CHEZ LA TAUPE.

Tout, dans la taupe, est sujet à méditation instructive. Non seulement sa structure anatomique est déviée du type normal, mais les sens et leurs organes sont également exagérés en plus ou en moins du développement moyen.

Les yeux sont d'une petitesse extrême, ce qui a fait longtemps considérer la taupe comme aveugle, d'autant plus qu'ils sont cachés par les poils de la fourrure. Cependant, en soufflant sur les côtés du museau, on peut les apercevoir comme deux petits points noirs et brillants. Sous l'eau, les yeux deviennent un peu saillants, et il est alors facile de les voir.

Du reste, la taupe, quoique n'ayant les organes de la vue que rudimentaires, voit suffisamment clair pour se diriger d'une rive d'un fleuve à l'autre : car la taupe sait nager. Elle nage même très bien en se servant de ses pattes et palettes de devant comme de véritables nageoires. Les premiers témoins de ces exercices nautiques de la taupe en furent très étonnés, comme nous le raconte Arth. Bruce dans les *Linn. Transact.*

« En visitant, dit-il, comme j'avais l'habitude de le faire, le lac de Cleinie, j'y trouvai une petite île située à une distance de 180 aunes de la rive la plus rapprochée. Sur cette île je rencontrai souvent de petites buttes de terrain pareilles aux taupinières. Je les pris assez longtemps pour l'ouvrage des rats d'eau, et un jour j'en demandai l'explica-

tion au jardinier du château. Non, me répondit-il, ce sont les taupes; ajoutant qu'il en avait pris deux, il y a cinq ou six ans, dans des pièges, et qu'après il n'en avait plus vu. Mais, un soir d'été, en abordant à l'île en compagnie du sommelier, ils remarquèrent, dans la brume et à une courte distance, un animal barbotant à la surface tranquille de l'eau et se dirigeant vers l'île. Ils eurent

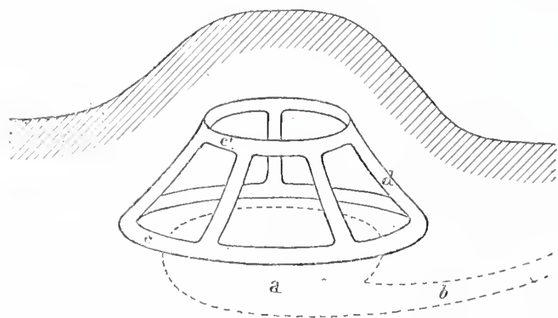


Fig. 1. — Coupe verticale et en perspective d'un gîte de taupe.

a. Gîte central. — *b*. Couloir d'échappement. — *c*. Galerie circulaire inférieure. — *c'*. Galerie circulaire supérieure. — *d*. Galeries de raccordement obliques.

vite rejoint le petit nageur et reconnurent en lui la taupe commune, qui, guidée par un instinct des plus étonnants, était partie du point le plus rapproché du rivage pour prendre possession de l'île. Pendant deux ans, à partir du jour où je l'ai visitée, l'île ne logeait aucun habitant souterrain; mais, il y a plus d'un an, la taupe y a fait sa réapparition, et depuis j'ai pu être témoin de ses opérations. »

M. Wood a vu également plusieurs fois des taupes traverser des rivières ou des lacs pour gagner une île, ce qui lui fait penser que la taupe ne fait pas ces traversées pour le seul plaisir de prendre un

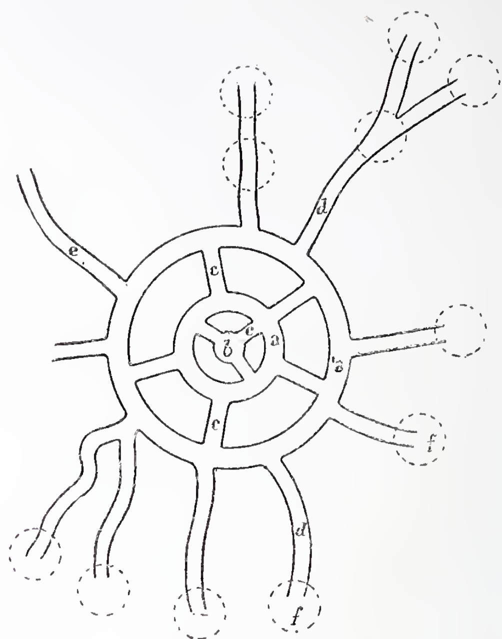


Fig. 2. — Projection horizontale d'un gîte de taupe.

a, *a'*. Galeries circulaires supérieure et inférieure. — *b*. Gîte ou chambre centrale. — *c*. Couloirs de raccordement obliques. — *d*. Origine des galeries de chasse. — *e*. Galerie principale et d'échappement. — *f*. Taupinières.

bain, mais qu'elle trouve sur l'île une proie qui lui manque sur le continent.

Du reste, à quoi bon avoir des yeux pénétrants

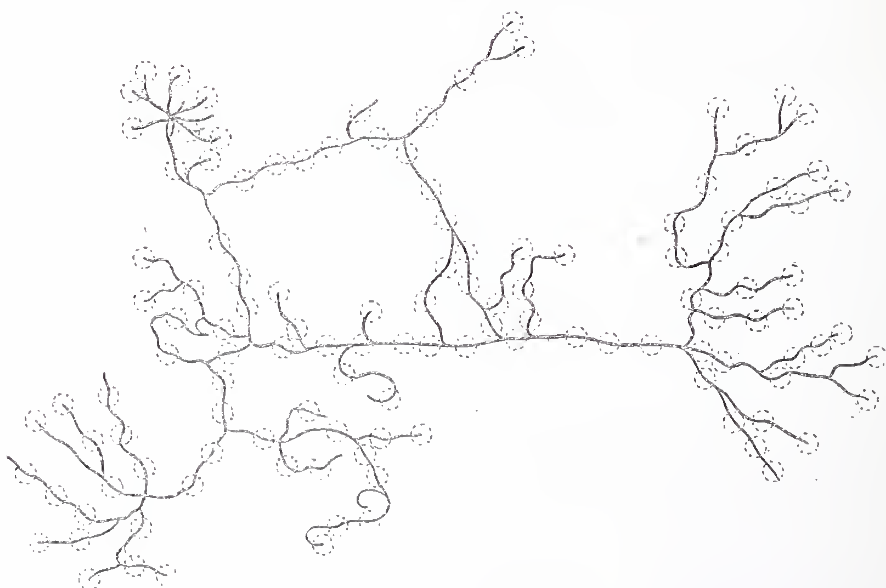
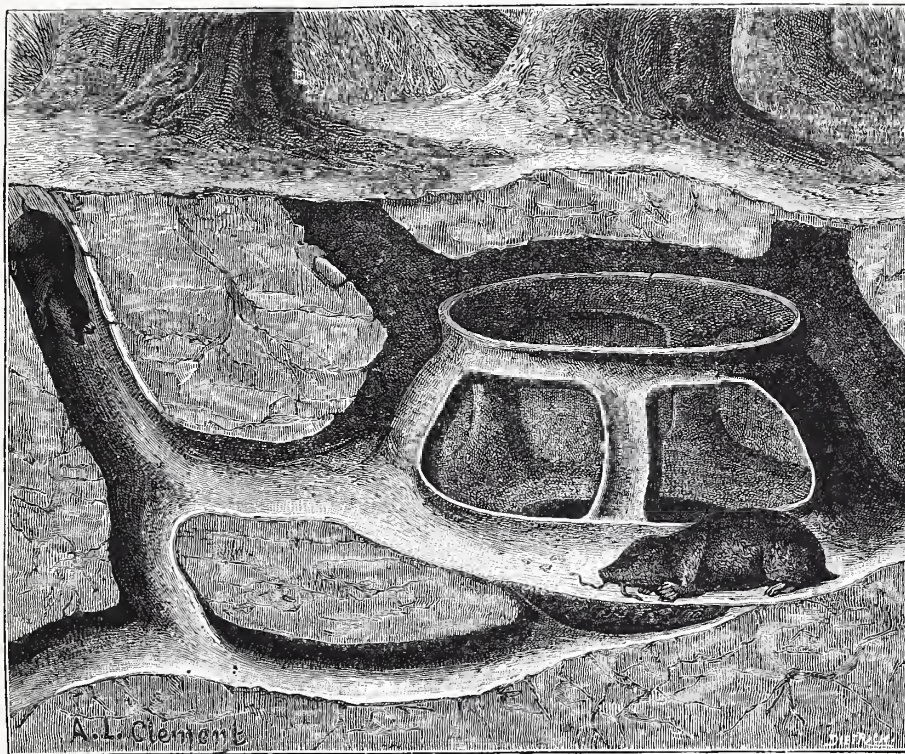


Fig. 3. — Plan d'un tracé des galeries de chasse d'une taupe, avec les taupinières, relevé par Ét. Geoffroy-Saint-Hilaire.

si on ne peut s'en servir? Les poissons ramenés des grandes profondeurs de l'Océan par les chaluts du *Talisman* sont aveugles. Certains animaux, tels que les protées et autres batraciens, menant une vie à l'abri de la lumière, ont les yeux atrophiés, et même des poissons, pourvus d'yeux dans les conditions normales, perdent ces organes par rétrogradation ou atrophie quand on les place pendant plusieurs générations dans un milieu obscur, une grotte par exemple. La présence d'un organe est subordonnée à l'usage que les animaux sont amenés à en faire.

Mais si la taupe n'a guère la vue bonne, par contre elle a le flair extrêmement subtil et l'ouïe très fine. M. Wood garda pendant quelque temps une taupe isolée dans une cage. D'ordinaire elle se promenait, en apparence fort nonchalamment, d'un bout à l'autre de sa prison, cherchant où trouver un endroit à fouiller. Une fois, on traîna simplement un ver de terre sur le plancher de la cage. Dès que la taupe croisa cette ligne, elle fit volte-face et, le museau sur la trace, suivit la piste avec la précision d'un chien à la poursuite du gibier et avec la férocité « d'un loup affamé. » Ce flair subtil oblige les taupiers à prendre toute espèce de précautions pour débarrasser leurs pièges de l'odeur humaine. Il faut les laver à l'eau bouillante et masquer l'odeur des mains par une odeur plus forte. Celle de l'ail est au plus haut point désagréable à la taupe, et pour la faire déguerpir de sa demeure souterraine on n'a qu'à y placer quelques oignons de cette plante.

Du reste, ce pressentiment instinctif du danger par l'odorat est commun à presque tous les animaux auxquels l'homme fait une chasse sans trêve. En Sibérie, les paysans chassant le loup à la trappe



Le Gîte de la Taupe.

ont soin chaque fois de la faire rougir au feu, puis de la frotter de branches de sapin avant de la poser, afin de masquer l'odeur des mains qui, sans ces précautions, avertirait le loup de la présence fatale de son ennemi. Il s'en défie de père en fils, absolument comme la taupe. Celle-ci, après avoir échappé une fois au piège, se laisse rarement prendre une seconde fois, ce qui témoigne déjà d'une certaine mémoire intelligente.

L'ouïe de la taupe est très développée. La perception des sons extérieurs lui est facilitée par la propriété que possède le sol de fort bien conduire les ondes sonores.

Le tact paraît être localisé en elle dans le boutoir qui termine son museau.

Le goût est pour ainsi dire nul, à en juger d'après la voracité vraiment féroce avec laquelle l'animal engloutit toute espèce de nourriture animale. Pourtant Flourens proposa comme nourriture à une taupe un crapaud, qui eut la chance de lui déplaire à tel point qu'elle montra à l'égard du batracien une répulsion toute particulière.

III. — BIOGRAPHIE DE LA TAUPE.

Tel est le portrait de la taupe. Sa biographie n'est pas moins intéressante et elle est assez peu connue pour donner, encore aujourd'hui, naissance à beaucoup de fausses idées sur le *commodo* et l'*incommodo* de la taupe dans le domaine de l'agriculture.

Le Court en France, Yeald en Angleterre, Flourens, Lenz, M. Vogt, surtout les premiers, nous ont initiés aux mœurs de ces insectivores. Née d'un père brutal et toujours affamé et d'une mère tendre et moins égoïste, la jeune taupe, à sa naissance, doit généralement être défendue par sa mère de l'appétit féroce et ogre de son père. C'est vers le mois d'avril que la taupe mère augmente le ménage temporaire de trois à cinq rejetons, d'abord aveugles, qui pendant près d'un mois partageront

les tendresses maternelles. Au bout de ce temps, pendant lequel ils se développent rapidement, les jeunes deviennent indépendants et vaquent dorénavant à leurs propres affaires. Ils commencent par se creuser chacun une demeure souterraine, d'abord difficilement, parce que leurs pattes de devant n'ont pas encore acquis la force ni la souplesse nécessaires, ensuite plus aisément, et finissent par régner chacun en maître solitaire dans un de ces palais-dédales auxquels on donne le nom de taupinières.

Les taupes savent construire leur demeure souterraine avec un art surprenant. Elles creusent ces longs tunnels dans un but de conservation individuelle, aussi bien pour la recherche de leur nourriture que par instinct de précaution, afin de se soustraire par des voies détournées à la poursuite de leurs ennemis.

Ces labyrinthes souterrains comprennent pour ainsi dire deux résidences : — un domaine de chasse, formé de longues galeries, poussées au loin et marquées d'espace en espace par de petits monticules ou *taupinières,* — et un appartement ou gîte où la taupe, après la chasse, se retire pour dormir. Très souvent ce réduit est établi, par intérêt stratégique, sous quelque arbre dont les racines traçantes en défendent efficacement l'approche et la solidité.

Le Court et Yeald nous ont décrit l'architecture de cet appartement. Il se compose, comme le montre notre figure en coupe verticale, de deux galeries circulaires superposées dont la supérieure est de rayon plus faible. Ces deux galeries sont réunies entre elles par quatre ou cinq couloirs obliques. De la galerie circulaire inférieure partent, en nombre plus ou moins grand, des galeries de chasse rayonnantes dont une mène à l'ouverture par où la taupe peut venir à la surface du sol, ce qu'elle fait d'ailleurs très rarement.

Dans l'axe de ces deux galeries circulaires et un peu au-dessous du niveau de la galerie inférieure se trouve le véritable gîte, là où la taupe, après ses chasses répétées trois fois par jour, vient se retirer et attendre la fin d'une digestion facile. Cet appartement a les parois lisses et chaudement tapissées de mousse, de brins de paille, d'herbes sèches, etc. En forme de cornue, il communique par en bas avec un couloir de sûreté qui mène aux galeries de chasse et à la galerie principale.

Les galeries de chasse sont creusées très au loin du gîte et forment un fouillis inextricable de chemins de ronde et de culs-de-sac, comme on peut s'en assurer sur la figure du tracé d'une taupinière que Ét. Geoffroy-Saint-Hilaire a relevé avec beaucoup de patience et de soin. On y trouve toujours une galerie principale qui communique avec le gîte et que la taupe parcourt jusqu'à six fois par jour pour gagner sa retraite avec une remarquable vitesse.

Cette vitesse est celle d'un cheval au trot, comme le Court a pu s'en convaincre par un procédé assez original. Connaissant par expérience le tracé de la galerie principale, il planta en terre à des intervalles égaux de petits drapeaux, de façon à ce que l'extrémité fît saillie dans la galerie. Au moment où la taupe traversa la galerie elle fit tomber naturellement les petits drapeaux, et, montre en main, il fut facile d'évaluer la vitesse de la marche.

Malheur aux crapauds, orvets, lézards, vipères même, qui se seraient égarés dans ces domaines de chasse! ils seraient attaqués avec une férocité presque sans égale, et toujours avec succès. La férocité de la taupe est plus grande que celle du tigre, car le tigre ne mange pas sa progéniture.

La taupe chasse sous terre le ver de terre, tous les insectes et surtout, destruction précieuse, le ver blanc, la larve du hanneton, et beaucoup d'autres larves ou chrysalides d'insectes nuisibles.

Mais comment expliquer l'instinct vraiment curieux de cet animal, qui sait creuser ses galeries juste vers l'endroit où il est presque sûr de trouver une bonne chasse? M. Wood a vu les taupes faire concurrence aux entomologues chasseurs de larves et de chrysalides, près des arbres isolés dans le voisinage desquels les insectes ont l'habitude d'enfouir leur progéniture. Est-ce le flair, est-ce la nature particulière du terrain qui avertit la taupe de la présence d'une proie certaine?

Avec quelque habitude, on peut, sur un terrain plat, suivre facilement la ligne des galeries par celle qui relie la série des taupinières. Ces monticules de terre devenue très meuble, sont des espèces de bouches de ventilateur par où l'air nécessaire à la respiration de l'animal peut être renouvelé dans les galeries. Les vieux taupiers disent que la taupe, pour boire, s'ouvre un sentier qui débouche près d'une flaque d'eau, ou qu'elle se ménage une espèce de citerne où l'eau d'infiltration peut s'amasser.

L'existence d'une taupe n'est point très heureuse. D'abord son mauvais caractère et son insociabilité lui suscitent toute espèce de désagréments avec ses voisins congénères, et les rencontres de deux voisins deviennent le plus souvent des combats singuliers à mort où le vaincu passe dans l'estomac du vainqueur. Ensuite, quoique n'arrivant que rarement à la surface du sol, elle doit craindre la poursuite du vison, de la belette surtout, et sur terre la rencontre du hibou, du corbeau et de la cigogne. Souvent même les chiens, griffons ou ratiers, se font un malin plaisir de la déterrer ou de lui faire la chasse, la tuant par instinct de sauvagerie, sans la manger.

La taupe déploie une grande activité qui tend presque uniquement à la satisfaction de son appétit formidable. Les taupiers affirment qu'elle ne peut rester plus de quatre heures sans manger, de sorte qu'elle se repose et travaille alternativement pendant trois heures. Cette activité s'accroît au printemps, où la nourriture devient plus abondante

et le sol plus facile à creuser. Même en hiver, sous la neige, elle parcourt ses galeries et les prolonge.

Lenz, Flourens, Oken, etc., réussirent à garder quelques taupes en captivité, sous condition de leur servir sans cesse une abondante nourriture. Un homme seul, s'il voulait garder sa captive, aurait tout son temps pris à lui préparer sa nourriture. Lenz raconte qu'une de ses pensionnaires dévora en vingt-quatre heures un grand ver de terre, un grand orvet, deux chrysalides, et une limace. On estime que la nourriture nécessaire à la taupe en un jour égale en volume celui de son propre corps. Cette voracité ne connait aucune limite. Ainsi Flourens mit ensemble dans la même cage dix taupes. Le lendemain leur nombre ne fut plus que de neuf, et finalement la plus forte de la bande dévora toutes ses compagnes d'infortune. Ici, la faim peut encore servir d'excuse à un acte de désespoir, mais ailleurs, où la taupe en liberté rencontre fortuitement une de ses voisines, c'est uniquement à ses instincts carnivores et à son caractère batailleur, querelleur, insupportable, qu'il faut attribuer ses actes de cannibalisme.

Avec un naturel aussi peu aimable, on s'étonne qu'elle se soit jamais laissé apprivoiser. Pourtant on cite quelques exemples, entre autres celui d'un Américain qui, à force de patience, était arrivé à en apprivoiser une à tel point qu'elle suivait la main de son maître. D'un caractère assez gai, elle buvait et mangeait bien, allant se promener sous terre, puis revenant prendre de la nourriture.

Wood rapporte avoir eu connaissance d'une taupe qui obéissait à l'appel d'un nom qu'on lui avait donné, et qui, sur commande, exécutait même quelques petits tours amusants. Une autre, à moitié apprivoisée, paraissait à l'entrée de son terrier après qu'on eut frappé quelques coups sur le sol.

On a vu que la voracité de cet animal fait précisément qu'il se rend utile à l'homme, en purgeant le sol fertile de toute la vermine herbivore qui s'attaque aux racines des plantes cultivées. Cependant, encore aujourd'hui, dans beaucoup de campagnes, on accuse la taupe des méfaits commis par son gibier; or, il est démontré qu'elle se laisse plutôt mourir de faim que de toucher à une nourriture végétale quelconque. Flourens ayant mis, dans une cage, une taupe en présence de carottes, de choux et d'autres plantes maraîchères, la trouva morte le lendemain à côté des plantes intactes. M. Vogt, qui a disséqué un grand nombre de ces animaux, n'a jamais trouvé dans le contenu de leur estomac une seule parcelle végétale outre celles que le microcospe y pouvait découvrir, et qui provenaient du tube digestif des animaux dont ils avaient fait leur proie.

La taupe est donc essentiellement carnivore et plus spécialement insectivore. C'est à ce titre qu'elle a droit à notre protection intéressée. En Angleterre, on a fait plus d'une fois des expériences involontairement coûteuses sur l'utilité ou la nocuité de la taupe. Voici, dans *Longman's Magazine* (1883), une lettre d'un fermier que je traduis telle quelle :

« Cher Monsieur, j'ai grand plaisir à vous écrire ce que je sais de l'utilité de la taupe et des désavantages de sa destruction. Détruire les taupes, c'est abandonner les cultures, surtout dans un sol léger, sablonneux et profond, aux ravages des insectes souterrains.

» J'ai exploité et j'exploite encore de 1 000 à 1 500 ares de terrains situés dans différentes communes, et j'ai observé que quand on supprime ou chasse les taupes, moineaux, etc., on éprouve des pertes proportionnelles à la quantité des animaux dont ils faisaient leur nourriture.

» Un vieux taupier vint me voir un jour et me demanda si je désirais être débarrassé des taupes sur mes terres. Je lui répondis : « Non; si je n'a» vais pas de taupes, je n'aurais pas de récoltes. » Il me dit : « Monsieur, vous êtes le premier qui me » dit cela, mais vous avez raison. » Il me raconta alors qu'une fois il chassa la taupe chez un propriétaire qui avait une terre sablonneuse, pleine de taupes, mais donnant néanmoins une assez belle récolte. Il détruisit les taupes, mais, dans la suite, la récolte fut insignifiante. Les insectes mangèrent les plantes. Le vieux taupier me dit le nom du propriétaire et de sa ferme. Je les connaissais tous les deux. J'ai un ami qui habite le North-Lincolnshire. Il exploite 3 000 ares de terres de toute espèce et ne permet jamais qu'on lui détruise ses taupes. Je reste, etc. — J.-P. Clarke. »

M. Wood, à qui cette lettre fut adressée, y ajoute quelques remarques sensées sur les autres avantages qu'amène l'activité souterraine de la taupe. Les galeries rayonnantes forment un excellent système de drainage, comme on peut s'en convaincre en jetant les yeux sur le tracé relevé par Geoffroy-Saint-Hilaire. Elle ameublit le sol autour des plantes et permet ainsi à l'air atmosphérique d'arriver plus facilement aux racines, ce qui est une condition essentielle d'hygiène végétale. Enfin, elle effectue un mélange parfois fort utile du sous-sol et de la terre végétale.

Est-ce à dire que la taupe est partout et quand même un agent de police rurale utile et consciencieux? Examinons ce qu'on lui reproche.

Au commencement du siècle, le Court sauva le canal de navigation de Caen. Les taupes l'avaient si bien parcouru et miné qu'il menaçait de rompre. C'est grâce à la destruction complète et rapide des mineurs que cette œuvre d'art fut sauvée et l'inondation conjurée.

Les faucheurs travaillent moins facilement sur un terrain parsemé de taupinières.

Au moment de la nidification, la taupe, prenant son bien où elle le trouve, tapisse son nid des jeunes plantes à sa portée. C'est ainsi qu'on a trouvé dans un seul nid 102 tiges de blé que l'animal avait tirées par les racines dans son gîte.

Certaines cultures intensives, surtout maraî-

chères, peuvent se passer du petit garde-champêtre souterrain, et n'ont qu'à perdre à avoir le sol convulsionné et les plantes déracinées.

Mais tous ces griefs n'ont qu'une signification locale, et les derniers ne contre-balancent pas la réputation d'utilité que l'on a faite de nos jours à la taupe.

Et pour en dire encore quelque bien, ajoutons qu'elle a fourni des pelisses chaudes à certaines personnes privilégiées. Du temps d'Agricola, sa fourrure servit à faire des chapeaux très beaux et très fins. Sous Louis XV, les dames de la cour corrigeaient la nature en s'appliquant sur les sourcils de petites lanières de peau de taupe. Les Russes fabriquent avec cette peau des sachets qu'ils vendent aux Chinois.

Outre ces bienfaits réels, on se plaisait autrefois à en supposer de chimériques. Les anciens attribuaient à la peau et aux entrailles de la taupe des vertus médicinales. Encore aujourd'hui, dit Brehm, on croit guérir, en beaucoup d'endroits, la fièvre intermittente en laissant mourir une taupe dans la main du malade.

La taupe habite l'Asie et l'Europe, où on la trouve jusqu'en Écosse. Aux Alpes elle s'établit jusqu'à 2 000 mètres d'altitude. Dans l'Amérique du Nord existe un genre parallèle, le Condylure du Canada, ou *Condylures cristata,* espèce fort curieuse à cause de son museau terminé par un boutoir en forme d'étoile ou de rosette, soutenu par des franges cartilagineuses.

G. Capus.

Les Gains de Bourse.

On raconte qu'un célèbre ministre des finances [1] a dit un jour : « Si je voulais du mal à une personne, je lui souhaiterais de faire un gain considérable à la bourse. »

Osez.

Osez pour le bien, seulement un peu autant que tant de gens osent pour le mal!

Oser, c'est agir.

Agir, c'est une des conditions les plus essentielles de notre utilité et de notre bonheur.

Que d'existences languissent par défaut d'imagination, d'initiative et de hardiesse!

On se dit languissamment :

— Que faire? — Quel parti prendre? — A qui m'adresser? — Cela ne servira à rien!

Et on se réduit ainsi à néant par le doute et l'inertie.

[1] Jacques Laffitte.

UNE PROMENADE.



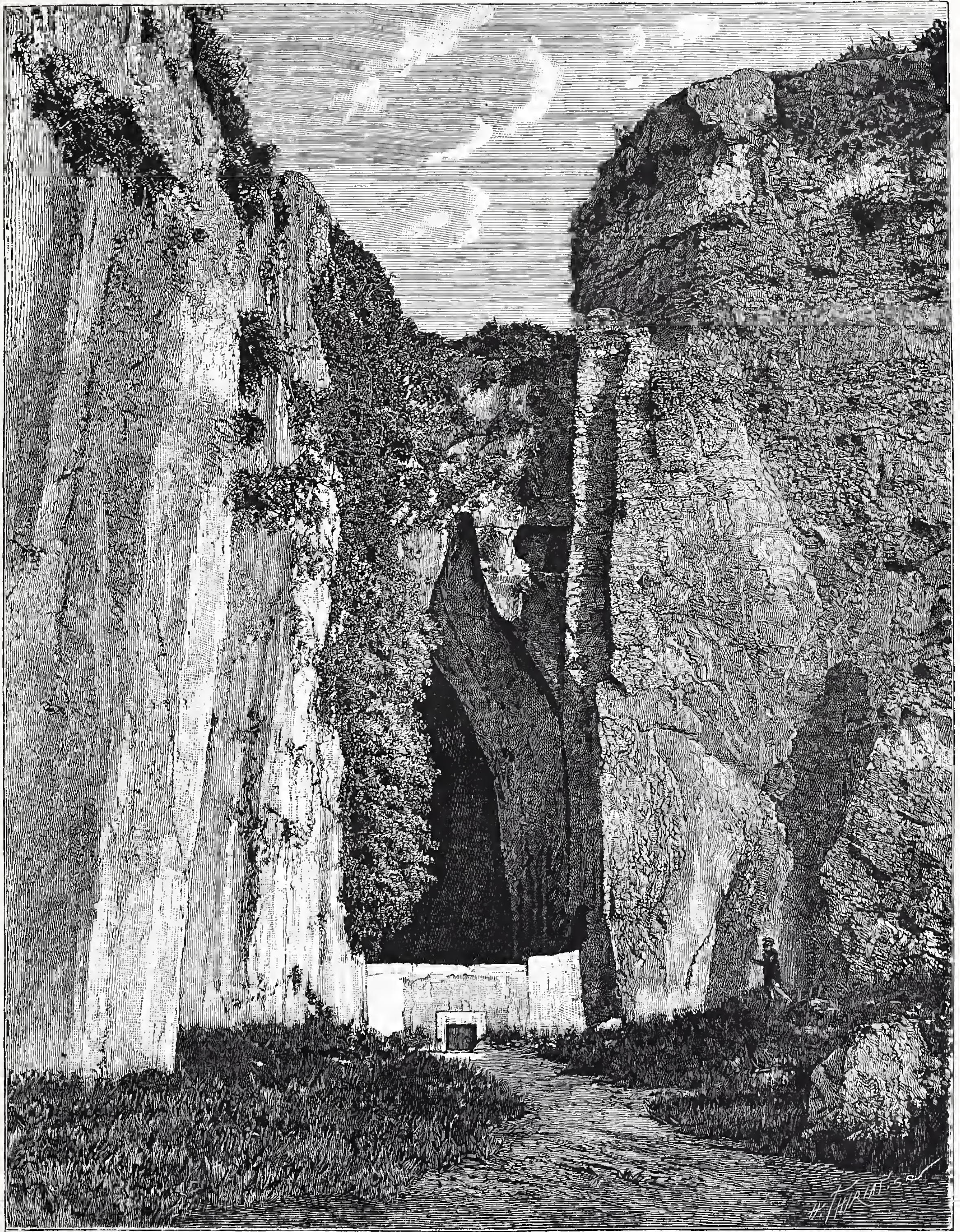
Croquis de Topffer sur une carte à jouer.

Typographie du Magasin pittoresque, rue de Abbé-Grégoire, 15. — JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

LES LATOMIES DE SYRACUSE.

(Suite. — Voy. p. 307.

L'OREILLE DE DENYS.



Latomies de Syracuse. — L'Oreille de Denys le Tyran, d'après une photographie.

La latomie du Paradis, outre les beautés pittoresques qui la distinguent, présente un intérêt de plus que les autres. C'est là que s'ouvre dans le flanc du rocher cette grotte fameuse que l'on appelle, depuis le seizième siècle, l'*Oreille de Denys*. Le tyran, dit-on, y faisait enfermer ses victimes, et, caché dans un réduit voisin, il écoutait leurs propos les plus secrets, qu'un écho d'une sonorité

extraordinaire apportait jusqu'à lui sans en laisser perdre une syllabe. Je n'eus pas de peine à trouver le chemin de ce lugubre cachot : une nuée d'enfants déguenillés m'y conduisit, sautillant autour de moi et se disputant à grands cris ma personne; quelques-uns m'offraient des échantillons de ces belles monnaies de Syracuse, qui font l'admiration des artistes; pendant que je les examinais, la bande, sûre que je ne lui échapperais plus, détacha un des siens pour aller chercher le gardien de la grotte, car on n'y peut pénétrer sans une clef. Le propriétaire en a barré l'entrée par un petit mur, soit afin de prélever plus facilement un impôt sur la curiosité des étrangers, soit pour empêcher les vagabonds de s'établir dans cet asile tout préparé. S'il était permis de chicaner sur une métaphore, on pourrait observer que l'*Oreille de Denys* ressemble plus à l'oreille d'un âne qu'à celle d'un homme. Vue du dehors, elle paraît se terminer complètement en pointe; cependant il n'en est pas tout à fait ainsi. A l'intérieur, cette excavation, qui ne mesure pas moins de 23 mètres de hauteur sur 58 mètres de profondeur, affecte dans sa coupe la forme d'une ogive tronquée; les parois latérales, au lieu de se rejoindre au sommet, laissent place entre elles à une sorte de canal ou de plafond étroit. Le plan est sinueux et assez semblable à une S. C'est probablement à ces dispositions réunies qu'il faut attribuer l'écho puissant dont tous les voyageurs ont parlé, et dont j'ai constaté moi-même les effets : un morceau de papier que l'on déchire produit un bruit retentissant; un coup de pistolet prend les propoitions d'un coup de canon. Des musiciens ont imaginé de chanter dans la caverne des morceaux à deux voix; l'écho faisant sa partie, on aurait cru entendre quatre exécutants.

Mais si ces phénomènes ne sont pas douteux ([1]), on n'en peut dire autant de la conclusion que les archéologues en ont tirée. Il n'y a pas un texte historique qui permette d'ajouter foi au trait de noirceur dont on charge la mémoire de Denys : s'il est vrai qu'on ne prête qu'aux riches, il est vrai aussi que certains riches n'ont pas besoin qu'on leur prête; et parmi ceux-là Denys occupe un rang distingué. C'est le Caravage qui a le premier inventé la fable à laquelle le peuple de Syracuse croit aujourd'hui aveuglément ([2]). Ce qui a le plus contribué à l'accréditer, c'est qu'il y a au fond de la grotte une petite chambre carrée, taillée dans le roc à une hauteur assez considérable au-dessus du sol; le plafond vient aboutir précisément en cet endroit, si bien qu'il semble fait uniquement pour y conduire le son de l'écho. Cette cellule aurait été le poste d'observation du tyran. Mais l'explication du Caravage pèche par bien des côtés. D'abord, la forme de la grotte n'a pas été imaginée pour le but spécial qu'on suppose, car elle se retrouve sur plusieurs points des carrières; la latomie du Paradis était couverte tout entière à l'origine, et la voûte, comme on en peut juger par la courbe des parois, était taillée exactement sur le même dessin que celle de l'*Oreille*. Ensuite, il est certain que l'écho n'apporte à la cellule que des bruits confus; le meilleur moyen de s'en assurer, c'était d'y monter; cette idée si simple n'est venue, comme de juste, que très tard. Il y avait près de deux siècles que les voyageurs répétaient de confiance l'anecdote inventée par le Caravage, quand un Français, qui fut depuis membre de l'Institut et directeur général des Musées, Denon ([1]), résolut de jouer un instant le rôle qu'on prêtait à Denys : « Comme je passais pour un novateur, dit-il, pour avoir voulu croire à ce que la raison paraissait me dicter, je ne voulus rien négliger de ce qui pouvait ou me convaincre de mon opinion, ou m'en faire changer. Je résolus donc de me faire monter à la chambre. J'y parvins, non sans peine, et je commençai l'expérience de la voix. Je me mis d'abord à l'entrée. Tant qu'il n'y eut qu'une personne qui parla de sa voix naturelle, je l'entendis distinctement, de quelque lieu qu'elle fût dans la grotte, de la même manière que je l'aurais entendue en bas. Lorsqu'elle parla à voix basse et comme en secret, j'entendis un frémissement, et rien d'articulé; et quand deux personnes vinrent à parler à la fois, je n'entendis plus rien qu'un bruissement de sons discordants et confus, qui ne laissait distinguer aucune parole. J'allai me mettre au fond de la chambre, et je n'entendis plus rien; c'est-à-dire je perdis tout l'effet de la redondance de cette cavité et n'entendis plus que le bruit d'une conversation trop éloignée pour en distinguer une seule parole. »

A peu près vers le temps où Denon ruinait l'ancienne explication, un autre de nos compatriotes, l'abbé Capmartin de Chaupy, en imaginait une nouvelle. Il remarqua que l'extrémité de la grotte aboutissait juste en face de la scène du théâtre, dont il subsiste aujourd'hui encore des restes imposants ([2]). Il conclut de là que l'*Oreille de Denys* avait été creusée et disposée de façon à augmenter la sonorité de cet édifice : il la comparait à ces vases dont Vitruve recommande d'orner les murs des théâtres, pour en perfectionner l'acoustique. Elle aurait donc été destinée par l'architecte à donner plus d'intensité à la voix des acteurs et au son des instruments. Cette hypothèse ingénieuse n'est malheureusement qu'une hypothèse.

L'archéologie, avec beaucoup de raison, repousse de plus en plus le merveilleux et l'extraor-

([1]) Voy. R. Radau, *l'Acoustique ou les Phénomènes du son*, 3e édit., mise au courant des derniers progrès (Bibliothèque des merveilles). 1 vol. in-18 jésus. — Paris, Hachette, 1880, p. 65.

([2]) Le fait est attesté par un antiquaire italien qui se fit le guide de l'artiste à Syracuse, Mirabella, *Dichiarazioni sulla pianta delle antiche Siracuse* (1613), 1re partie, p. 89.

([1]) Le récit de son voyage (1787) a été imprimé, sans titre spécial, à la suite de celui de Swinburne : *Voyage dans les Deux-Siciles en 1777, 1778, 1779 et 1780*, traduit de l'anglais par un voyageur français (J.-B. de la Borde). Voy. t. V de cet ouvrage, p. 204 et suiv.

([2]) Voy. notre t. V., p. 165.

dinaire. Il faut enfin se résigner à admettre que l'*Oreille de Denys* est tout simplement une carrière comme les autres, dans laquelle la forme de la voûte a produit accidentellement un des échos les plus remarquables que l'on connaisse.

GEORGES LAFAYE.



LES ORTIES TEXTILES.

Les substances textiles ont, dans l'industrie française, un rôle des plus importants. Malheureusement l'agriculture est incapable jusqu'à ce jour de fournir à nos fabriques de tissus la totalité des matières premières nécessaires à leur travail. En 1879, par exemple, l'importation s'en est élevée à 950 millions de francs, près d'un milliard.

On trouve, en effet, dans les états de la douane les renseignements suivants sur la nature, la quantité, la valeur et le pays d'origine des matières textiles introduites en France dans le courant de cette année.

1° 20 000 000 de kilogrammes de chanvre valant environ 20 millions de francs (Italie, etc).

2° 70 000 000 de kilogrammes de lin valant 75 millions de francs (Russie, Allemagne, Belgique).

3° 50 000 000 de kilogrammes de jute, *Phormium tenax* et autres matières diverses, ayant une valeur d'à peu près 20 millons de francs.

4° 135 000 000 de kilogrammes de coton, dont la valeur est au moins de 190 millions, fournis par l'Amérique, l'Inde et l'Égypte.

5° 11 000 000 de kilogrammes de soie valant 310 millions de francs (Chine, Japon, Asie Mineure, Italie).

6° 140 000 000 de kilogrammes de laine valant 320 millions de francs (Australie, Amérique du Sud).

On voit par là quel intérêt il y aurait à introduire dans l'agriculture française des plantes d'une culture facile, et dont les fibres, bien supérieures comme longueur et comme résistance à celles du coton, du chanvre et du lin, se rapprocheraient de la soie par leur souplesse et leur éclat. On trouve ces qualités dans plusieurs espèces d'orties, dont les deux principales sont l'Ortie de Chine (*Urtica nivea*) et la Ramie (*Urtica utilis, Urtica tenacissima*).

Les orties textiles sont vivaces comme celles de nos pays; circonstance favorable, car elle évite la peine de les semer chaque année, ainsi qu'on est obligé de le faire pour le lin ou le chanvre. Quelques botanistes en font un genre particulier, le genre *Bœhmeria*, parce qu'elles sont dépourvues de dards, ce qui en rend le maniement facile.

L'ortie de Chine ou ortie blanche appartient aux climats tempérés et convient, par conséquent, à la plus grande partie de la France : elle pousse très vigoureusement et peut donner deux et même trois coupes dans une année.

La ramie, originaire des îles de la Sonde, se cultive à Java, à Sumatra et dans les provinces méridionales de la Chine. On pourrait l'acclimater dans le midi de la France et surtout en Algérie. Sa puissance de végétation est encore supérieure à celle de l'ortie blanche, et l'on en tire souvent quatre récoltes par an. Il paraît, en outre, que ses feuilles nourrissent un ver particulier qui donne une fort belle soie.

Les fibres textiles des orties sont fort longues (plus de 50 centimètres), et d'une ténacité telle qu'un fil d'ortie de la grosseur d'un fil à coudre ordinaire ne peut être cassé à la main. Elles sont remarquables par un éclat et un brillant qui donnent aux tissus en fil d'ortie l'apparence d'étoffes de soie. Beaucoup de voyageurs ont pris en effet pour des vêtements de soie les robes inusables que les Chinois se transmettent en héritage, et qu'ils fabriquent avec l'ortie. Cette différence semble avoir été connue des anciens : Pline dit, en effet, qu'il faut distinguer le vêtement de soie (*vestis bombycina*), fabriqué avec la matière produite par le bombyx du mûrier, et celui qui est tissé avec des fils provenant d'un *arbre* de l'Inde et qu'on appelle *vestis serica*.

La culture des orties textiles ne présente aucune difficulté. Elles se multiplient très aisément par le semis, par le bouturage ou le marcottage, par la division des pieds, et surtout par la section des racines souterraines ou rhizomes en morceaux de 4 à 5 centimètres de long. Bien qu'elles exigent des climats différents, l'ortie blanche et la ramie préfèrent les terres légères, mais riches, fraîches sans être marécageuses. Un léger ombrage leur est favorable. Résistant très bien à la sécheresse, elles acquièrent par des irrigations une taille plus considérable.

L'utilisation des orties textiles présentait une difficulté sérieuse : c'était l'extraction des fibres et leur séparation des autres parties de la tige. Les procédés purement manuels dont les Malais et les Chinois font usage ne peuvent être appliqués en Europe, à cause du prix élevé de la main d'œuvre. Le rouissage, tel qu'on le pratique pour le lin et le chanvre, est une opération malsaine : elle produit des émanations pestilentielles et doit être bannie de l'industrie. Elle a d'ailleurs le défaut d'altérer les fibres, quand elle n'est pas conduite avec le plus grand soin. La décortication des tiges d'ortie peut, il est vrai, se faire par des procédés mécaniques, sans rouissage préalable, à la conditon que les tiges aient été desséchées. Mais ce résultat ne saurait être obtenu en toute saison : il faut pour cela des conditions climatériques spéciales; et l'on s'exposerait à voir pourrir une récolte, faute d'un temps favorable à sa dessiccation. Aussi le gouvernement des Indes anglaises a-t-il offert une prime de 125 000 francs pour la meilleure machine ou le meilleur procédé de traitement, à l'état vert, des tiges de ramie.

Le problème est aujourd'hui résolu. Les tiges

de ramie nouvellement récoltées sont soumises en vases clos, dans des caisses en bois par exemple, à l'action de la vapeur ou de l'air chaud. Au bout de quelques minutes, la chènevotte se sépare avec la plus grande facilité de la couche corticale contenant toutes les fibres utilisables. L'écorce s'enlève par lanières exemptes de tout débris ligneux, et, d'un autre côté, aucune parcelle de filasse ne reste sur la chènevotte. Ce mode de traitement a été découvert par M. A. Favier, ancien élève de l'École polytechnique. Grâce aux travaux de M. Frémy, l'opération peut être complétée : ce savant a trouvé le moyen de débarrasser les lanières d'écorce du ciment végétal qui les empâte, et par conséquent d'isoler, de dégommer et de blanchir les fibres d'ortie, de façon à les obtenir dans toute leur longueur, avec toute leur solidité et leur éclat. On peut ensuite en faire des fils ou des cordages, les tisser ou les teindre, les employer à la fabrication du plus beau linge de table et de corps, ou bien en confectionner de magnifiques étoffes pour les vêtements et l'ameublement.

E. Lefebvre.

LECLAIRE.

La biographie de Leclaire, le célèbre entrepreneur de peintures en bâtiment, au nom duquel est à jamais uni le triomphe du principe de la participation du personnel dans les bénéfices de l'entreprise, est la plus instructive des leçons.



Edme-Jean Leclaire (1801-1872).

S'élever, par son travail et sa conduite, de la condition d'humble apprenti au premier rang du patronat, c'est déjà donner un utile exemple, car c'est montrer le droit et honnête chemin par lequel un ouvrier intelligent peut arriver à la fortune. A ce seul point de vue, Leclaire, comme beaucoup d'autres travailleurs, a rendu service à ceux qui vivent du salaire. Mais son ambition a été plus grande et plus haute. Il a voulu mettre en pratique un système particulier de rémunération du labeur humain, inaugurer dans l'industrie et l'agriculture une répartition nouvelle de la richesse produite par le travail, provoquer ainsi dans le monde, tout en respectant les droits acquis, une pacifique évolution, augmenter le bien-être et la sécurité de tous, et faire disparaître le fatal antagonisme qui existe entre les patrons et les ouvriers. Mise en pratique par Leclaire en 1842, cette idée grandiose a fait son chemin. Trente ans après, Leclaire pouvait, en mourant, pressentir le succès de sa propagande. Aujourd'hui, en France et à l'étranger, tout le monde connaît son œuvre, la bannière de sa maison est devenue le drapeau du progrès social, et de nombreux chefs d'industrie s'engagent dans la voie qu'il a ouverte.

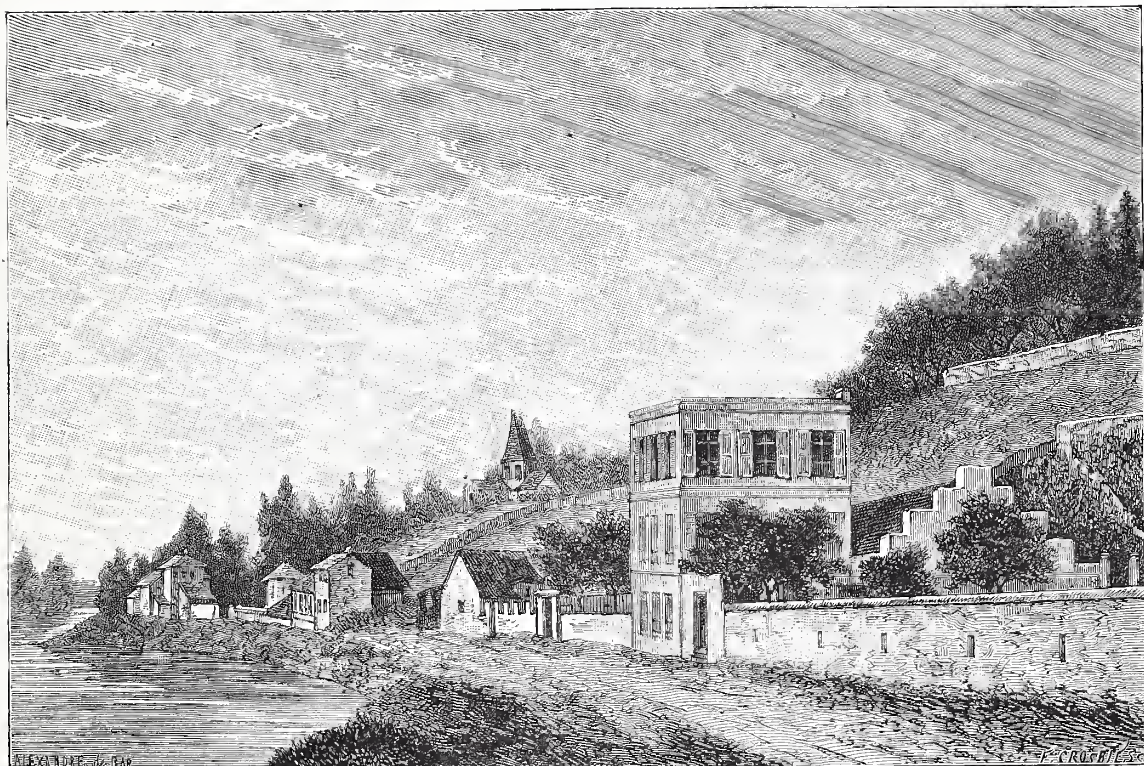
Il en est des grands hommes et des hommes utiles comme des fleuves et des rivières. On en recherche tout d'abord le point de départ et le lieu d'arrivée, le commencement et la fin. La

source, mince filet d'eau, se cache sous l'herbe et les rochers, tandis qu'à son embouchure le fleuve majestueux porte d'immenses navires et se confond avec la mer.

D'où vient Leclaire? d'où sort ce réformateur, ce champion du progrès? C'était un pauvre enfant d'ouvrier, ouvrier lui-même.

Leclaire (Edme-Jean) est né à Aisy-sur-Armançon, dans l'arrondissement de Tonnerre, le 14 mai 1801. Voici quelques détails sur sa jeunesse, extraits d'une des affiches dans lesquelles, devenu maire d'une commune de Seine-et-Oise, il causait avec ses administrés :

« Né d'un pauvre cordonnier d'un village de l'Yonne, j'ai quitté l'école à dix ans pour aller, jusqu'à douze ans, garder, dans les champs, les porcs, les moutons et les vaches. J'avais douze ans quand mon beau-frère, qui était maçon, tailleur de pierre et couvreur, fit de moi son apprenti pour l'aider à gagner 1 fr. 25 par jour sans être nourris ni l'un ni l'autre. Tel était le prix à cette époque pour un bon ouvrier de bâtiment. Jusqu'à dix-sept ans, tantôt maçon, tantôt cultivateur, moissonneur ou batteur en grange, suivant la saison, mon salaire finit par s'élever jusqu'à cinquante centimes par jour... Comme des individus de mon village se rendaient chaque année aux alentours de Paris pour y faire la moisson... leurs succès excitaient l'ambition des plus intelligents à aller à Paris gagner davantage et être moins malheureux. Je fus du nombre des ambitieux. Une circonstance me fit descendre chez un entrepreneur de peinture. Dès le lendemain il me mit la hotte sur le dos; il me donna dix centimes pour passer ma journée, et du pain à discrétion; le soir, je soupai à la cuisine. Comme il vit que j'étais courageux, lorsque j'avais mis bas la hotte il me plaçait dans les limons d'une charrette que je promenais dans Paris. Le soir, après ma journée, mon patron m'envoyait faire de longues courses; comme j'étais très fatigué, je les faisais en fiacre, en montant derrière ces véhicules. Plus d'une fois l'inhumanité des cochers m'a fait payer un peu cher mon luxe; mais je leur pardonnais, car s'ils avaient su combien j'étais fatigué, je ne mets pas en doute qu'au lieu de me donner des coups de fouet, ils m'auraient fait monter sur le siège à côté d'eux. Voici comment j'utilisais mes dix centimes pour deux repas : dans ce temps-là on pouvait s'en tirer dans les faubourgs Saint-Marceau et Saint-Antoine. Le matin pour déjeuner j'achetais pour cinq centimes de fromage d'Italie, et pour goûter, cinq centimes de fromage de Brie; mais quand par malheur j'allais travailler dans la Chaussée d'Antin, les dix centimes y passaient pour le déjeuner, les mêmes aliments coûtant deux fois plus que dans les faubourgs, et il fallait manger du pain sec à goûter. Quant à la boisson, les cruches à l'eau des concierges en faisaient les frais. A l'époque des fruits, il m'est arrivé plus d'une fois d'économiser cinq centimes; le bon moment était l'époque de la maturité des poires d'Angleterre; les marchands, pour attirer les chalands, criaient : Douze pour un sou les Anglais!...



Maison où est mort Leclaire en 1872, à Herblay.

» J'ai vécu trois ans comme cela. Cette nourriture frugale, dont le pain blanc faisait la base, étant supérieure à celle que j'avais au village, loin de me plaindre je me trouvais très heureux, mes fatigues, d'ailleurs, étant moins grandes qu'au pays.

» La première année je reçus pour traitement 100 francs ; la deuxième, 200 francs ; la troisième, 300 francs. Ces traitements annuels servaient à mon entretien et à remplir des devoirs filiaux.

» Au commencement de la quatrième année, je réfléchis que je devais tirer au sort l'année suivante... J'avais pris goût à la peinture, et je me mis dans la tête d'amasser pour me faire exonérer du service militaire. Un matin, je dis à mon patron : Je ne veux plus être nourri, je veux gagner 3 fr. 50 par jour ou je ferai *grève*. Il me crut fou ; il me fit un long discours pour me prouver que j'étais un nigaud... Au bout de trois jours de silence, je lui adressai une nouvelle sommation. Il me répondit qu'il me donnerait 3 fr. 50 par jour et continuerait à me coucher. Alors je calculai mon affaire : je conclus qu'en mettant 25 francs par quinzaine de côté, j'aurais 600 francs au bout de l'année. C'était la somme qu'il me fallait pour m'exempter. Comme j'étais habitué au genre de vie indiqué plus haut, je continuai, et au bout d'un an j'étais à la tête d'un capital de 600 francs... A vingt-deux ans, je me mariai, ce qui ne m'empêcha pas de me mettre en apprentissage pour la peinture décorative. En 1826, j'eus l'audace de me faire entrepreneur de peinture avec un capital de moins de mille francs. »

Nous arrêtons là, non sans regret, cette citation, qui montre à la fois combien furent difficiles les premiers pas de Leclaire, et par quels prodiges d'économie, de persévérance et de volonté il put surmonter tous les obstacles. Devenu entrepreneur, il obtint quelques commandes importantes, et dès lors, grâce à son habileté professionnelle et à ses aptitudes générales, le succès était probable. Il fut complet. Songeant aux autres après avoir travaillé pour lui-même, Leclaire s'empressa, dès 1838, de fonder une société de secours mutuels pour ses ouvriers. Quelques années après, en 1844, il découvrait le mode d'emploi du blanc de zinc dans la peinture et parvenait ainsi à faire cesser, chez lui et dans beaucoup d'ateliers, le funeste usage du blanc de céruse, qui produit la colique de plomb et ruine la santé des ouvriers peintres. C'est en 1842, nous l'avons dit, qu'il a organisé dans sa maison le système de la participation des ouvriers dans les bénéfices. Leclaire a dit lui-même, en 1868, comment cette idée lui est venue.

« Comme mes ouvriers (grâce au blanc de zinc) ne meurent plus jeunes, ils vieillissent avec moi, mais il arrive un moment où leur âge ne leur permet plus de travailler. Qu'en faire? les renvoyer? Non. Au lieu de cela, j'ai mis à exécution, à partir de 1842, un moyen qui m'avait été indiqué, dès 1835, par M. Frégier, chef de bureau à la préfecture de la Seine, auteur du livre ayant pour titre : *Des classes dangereuses de la population dans les grandes villes*. Mais, en 1835, je n'avais pas compris, et ce n'est qu'à force de me frapper le front que la chose m'a paru possible et des plus simples à mettre en pratique. Ce moyen consiste à faire des rentiers de mes vieux ouvriers en les faisant participer aux bénéfices du patron... En 1840, je fis bâtir une salle pour réunir mes ouvriers. J'imprimai une brochure sur la participation. Je fus trouver plusieurs illustres économistes de l'époque, mais... ils hésitaient à m'encourager, ce qui n'empêcha pas qu'au commencement de 1842 je plantai hardiment mon drapeau de la participation, tout en diminuant les journées d'une heure et en augmentant les salaires de 25 et 30 centimes, suivant les capacités des individus. Comme il y avait une émulation générale, mes chantiers marchaient bien, mes affaires étaient prospères ; j'éprouvais, sous ce rapport, une grande tranquillité d'esprit, et c'est à la participation que je devais ce résultat. »

Maire d'Herblay (Seine-et-Oise) pendant deux ans, Leclaire a montré là ce qu'un magistrat municipal animé de la passion du bien peut faire dans l'intérêt public pour l'enseignement primaire, la mutualité, les institutions de prévoyance et d'épargne, et les divers travaux d'utilité générale. Il a fondé une bibliothèque populaire, à l'aide du concours de la Société Franklin, et une caisse des écoles. Pour associer moralement ses administrés à ses efforts, il s'entretenait avec eux, en 1868, par voie d'affiches. Chacune de ces *causeries*, familières dans la forme, mais inspirées par les vues les plus hautes et les sentiments les plus nobles, se terminait ainsi : « Confiance, Patience, Courage, Persévérance. Aimons-nous, aidons-nous ! » Il y a dans ces quelques mots tout un programme de rénovation et de progrès social. « Que voulez-vous? dit-il dans une de ces causeries, j'ai la foi. C'est si bon d'avoir la foi ! Oui, j'ai foi dans les découvertes faites par la science. La science éclaire, elle ne trompe pas ; elle est faite pour guider nos pas dans la vie. La science est l'œuvre de Dieu... »

Concevoir un idéal et savoir le réaliser, c'est être deux fois poète. Leclaire eût été sans doute fort surpris de s'entendre donner ce titre, et pourtant il le méritait mieux qu'un grand nombre de versificateurs qui n'ont rien conçu ni créé. Son âme contemplait sans cesse une vision sublime. A côté des misères humaines, des souffrances, des privations, des douleurs physiques et morales dont il était chaque jour témoin, il voyait dans l'avenir, fondées sur la justice et l'amour des hommes, de nouvelles institutions sociales, des rouages plus parfaits, des combinaisons plus heureuses que celles dont nous connaissons les défauts et les lacunes. Mais tandis que les utopistes se contentent de montrer au peuple le tableau parfois exagéré de ses maux sans indiquer jamais une solution pratique, Leclaire s'efforçait d'abord

de n'envenimer aucune plaie et de n'aigrir aucun ressentiment. Puis, mettant au service de ses vues généreuses une capacité administrative exceptionnelle, un véritable génie d'organisateur, Leclaire donnait un corps à ses plans d'amélioration sociale. C'est en marchant lui-même qu'il voulait démontrer les lois du mouvement et du progrès. Il ne s'agissait pas seulement pour lui d'être bon, charitable, et de prodiguer d'une main délicate aumônes, secours et consolations; sa philanthropie, qu'il ne voulait point confesser, déclarant toujours n'être qu'un spéculateur habile et un industriel intelligent, avait un autre objet. Elle tendait à rendre l'aumône inutile en supprimant la misère. S'adressant, en 1864, à ses ouvriers et voulant stimuler leur zèle, il leur montrait que le bien-être souhaité pour eux et par eux devait venir de leurs propres efforts, de leur initiative, de leur ardeur au travail. Les statuts de la maison attribuant aux ouvriers, sous diverses formes, d'abord la moitié, puis, quelques années après, les trois quarts du bénéfice net, Leclaire pouvait, en effet, leur parler comme à des hommes devenus maîtres de leur destinée :

« Si vous voulez, leur disait-il, que je parte de ce monde le cœur content, il faut que vous ayez réalisé le rêve de toute ma vie; il faut qu'après une conduite régulière et un travail assidu, un ouvrier et sa femme puissent, dans leur vieillesse, avoir de quoi vivre sans être à charge à personne. »

Le génie créateur de Leclaire s'est manifesté dans l'ensemble et dans tous les détails de l'organisation de sa maison. Voulant montrer que la prospérité de son entreprise était due, non à sa personne, mais à la valeur intrinsèque du système adopté, il a tenu à se retirer de la direction, à s'effacer, à disparaître, à se rendre inutile. A tous les degrés, de la base au sommet, il a placé derrière chaque chef de service ou d'emploi le suppléant destiné à lui succéder un jour. Ayant pour but de faciliter l'accès de la direction à des employés sans fortune, il a tout organisé, tout prévu pour leur permettre de réaliser peu à peu l'apport social de cent mille francs exigé par les statuts notariés. Enfin, il a constitué dans sa maison un noyau, une élite d'ouvriers qui sont en quelque sorte le cadre souple et résistant de la légion ouvrière appelée à travailler sur les chantiers. C'est la hiérarchie dans la démocratie. Les associés gérants de la maison Leclaire sont aujourd'hui élus par l'assemblée du noyau; mais, nommés à vie, ils exercent dans leur plénitude toutes les attributions essentielles sans lesquelles l'autorité de la direction serait compromise.

Leclaire est mort à Herblay, dans la maison que reproduit notre gravure, le 13 juillet 1872, à l'âge de soixante et onze ans, laissant à la France et au monde, à ses contemporains comme aux générations futures, un type d'organisation du travail qui réalise au profit de tous l'application d'un grand principe de justice, d'harmonie sociale, de conciliation et de paix.

Charles Robert,



Le devoir est d'être utile, non comme on le désire, mais comme on le peut. Amiel.



LE DERVICHE ET LE CHAMELIER.

LÉGENDE.

Suite et fin. — Voy. p. 309 et 322.

La cupidité du chamelier devait être satisfaite. Arrivé près de son troupeau, il rechargea le chameau qu'il avait déchargé et s'apprêta à continuer son voyage vers la Mecque, espérant atteindre ce soir-là même un endroit où il trouverait un gîte; mais la boîte de baume agitait son esprit : il lui fut impossible de résister à l'envie de se convaincre qu'il pourrait, grâce à elle, se rendre maître de tous les trésors de la terre.

Il la tira donc de dessous son burnous et prit avec précaution quelque peu de ce qu'elle contenait. C'était une sorte de pâte fine, verdâtre, odorante; il s'en frotta les deux yeux. Mais comment peindre son effroi quand il se vit plongé tout à coup dans une nuit soudaine, une nuit profonde?

Vite, avec la manche de son vêtement, il essaya d'enlever l'abominable drogue, mais ce fut en vain : il était *aveugle!*

Un moment il demeura immobile, en proie à un morne désespoir; après quoi il se mit à s'arracher la barbe, cria et envoya mille malédictions au vieux derviche, auteur de son infortune. Que lui faisaient maintenant toute ses richesses? Il ne pouvait plus les voir, se réjouir le cœur à les contempler, en découvrir de nouvelles! Il était aveugle, et partant plus pauvre que le plus misérable des hommes.

Mais voici qu'il entendit tout à coup près de lui une voix qui lui disait :

— Homme avide, ton insatiable amour de l'or a étouffé toute reconnaissance dans ton cœur, t'a empêché de voir ce qui était juste et droit, t'a mené au brigandage et t'aurait entraîné jusqu'à l'assassinat, si je ne t'avais livré moi-même cette boîte mystérieuse. Tu récoltes ce que tu as semé. Qui veut tout n'a rien, et l'avarice côtoie la pauvreté! Tu as tout perdu par ta faute; rentre en toi-même et fais pénitence. Tu resteras aveugle jusqu'à ce qu'un jour, au tombeau du Prophète, tu entendes quelqu'un dire en priant : « Donne-moi la pauvreté, afin que je redevienne modeste et humble de cœur. » Dès que tu entendras cette prière, saisis le turban de celui qui priera de la sorte, et place ce turban sur ta tête; tu recouvreras alors la vue. Allah fasse que tu recouvres en même temps la bienfaisante lumière de l'âme!

Ali-Moukhtar reconnut la voix : ces paroles tombèrent comme un poids insupportable sur son cœur; il en sentit profondément la vérité, et, croisant les bras sur sa poitrine, il inclina sa tête et dit, en proie à une morne résignation : « Dieu est grand! j'ai mérité ma peine! »

Il voulut se lever pour s'assurer s'il lui restait au moins un chameau, mais il trébucha contre une pierre et demeura longtemps sans mouvement, tout étourdi, sur le sol; quand il se releva, il appela, il supplia, mais le derviche était loin, avec les douze chameaux et les trésors.

La situation d'Ali-Mouktar était affreuse. Seul, sans secours, sans vivres, dans un lieu désert, et... aveugle! A tant de misère venaient s'ajouter les reproches de sa conscience.

A la fraîcheur de l'atmosphère, il s'aperçut que le soleil venait de disparaître : il se traîna jusqu'au tronc du dattier sous lequel il avait rencontré le derviche; mais le sommeil ne vint pas reposer son âme; bientôt il entendit les épouvantables hurlements du lion et du tigre dans le lointain. Ce fut au milieu de transes mortelles qu'il passa cette nuit, la plus horrible de sa vie. Si encore avec le matin était venue l'espérance! Depuis la veille au matin il n'avait rien mangé. Était-il condamné à mourir de faim? Il se jeta à genoux et pria, demandant grâce avec une ferveur qu'il n'avait encore jamais ressentie.

Vers midi, comme les rayons du soleil tombaient déjà d'aplomb d'un ciel sans nuages, Ali put distinguer un certain murmure confus; son expérience lui dit qu'il devait venir d'une caravane se rendant à la Mecque. A une certaine distance de l'endroit où il se trouvait, il y avait une source à laquelle les caravanes abreuvaient en passant leurs chameaux.

Le souvenir de cette source rendit à Ali l'espérance.

Quand la caravane fut proche, il entendit distinctement le cri des conducteurs qui commandaient de s'arrêter. Il remercia Dieu de cette chance de salut, et, se levant, tendit les bras en s'écriant :

— Pitié! ayez pitié d'un pauvre aveugle!

Il cria si fort que les gens de la caravane l'entendirent immédiatement.

— N'est-ce pas la voix d'Ali-Mouktar, notre confrère de la Mecque? se demandèrent-ils; mais où sont ses douze chameaux?... Eh quoi! il est devenu aveugle!

— Sans doute, dit l'un, ce sont les brigands du désert qui lui auront pris ses chameaux et l'auront si cruellement traité lui-même.

La chose parut claire à tout le monde, et Ali n'eut garde de les détromper, car il avait ainsi plus d'espoir d'exciter leur compassion.

Ils arrivèrent près de lui et lui donnèrent des aliments; ils promirent en même temps de l'emmener avec eux à la Mecque, ce qu'ils firent, de sorte qu'Ali arriva heureusement dans la ville du Prophète.

La nouvelle de son malheur, répandue par les chameliers, fut bientôt connue dans la ville, et excita partout la compassion.

Il s'installa, les jambes repliées sous lui, près de la fontaine sainte, dans la cour de la Kaâbah, implorant la miséricorde des pèlerins et écoutant toutes les paroles qui se disaient; mais ce qu'il aurait désiré entendre, il ne l'entendait pas.

Il n'avait personne pour le conduire, et souvent, quand les pèlerins ne venaient pas en grand nombre, il souffrait de la faim. Il n'était plus qu'un misérable mendiant.

Les mois, les années s'écoulèrent, et Ali n'entendait toujours pas retentir à son oreille la prière : « Donne-moi la pauvreté, afin que je redevienne modeste et humble de cœur! »

Il avait fini par perdre presque complètement tout espoir de sortir jamais de sa malheureuse position, et il commençait à s'abandonner aux décrets immuables d'Allah qui lui avait envoyé tant d'infortunes en punition de ses péchés.

Il souffrait ainsi depuis sept années, quand un jour où était arrivée une longue caravane et où hommes et chameaux se pressaient dans les cours du sanctuaire, un pèlerin s'approcha de lui et dit :

— Ah! plût à Dieu que je n'eusse jamais rencontré le derviche qui m'a fait présent de douze chameaux chargés d'immenses trésors. Depuis lors je n'ai plus connu ni bonheur ni repos. O infortuné que je suis! Tant que j'étais pauvre, la paix habitait mon foyer et mon cœur. Et maintenant!... O Allah! fais que je sois de nouveau pauvre, afin que je redevienne modeste et humble de cœur!

Tout en parlant ainsi, cet homme s'était assis à côté d'Ali-Mouktar. Prompt comme la pensée, l'aveugle se lève, arrache le turban de l'étranger, et le place sur sa tête.

Aussitôt il tombe comme des écailles de ses yeux, la vue lui est rendue.

Il cherche l'homme dont il avait pris le turban : cet homme avait disparu; mais, à sa grande surprise, il voit tout près de lui ses douze chameaux, qui toutefois ne portaient aucun fardeau.

Alors Ali-Mouktar se jeta la face contre terre et remercia le Dieu du ciel et de la terre qui lui avait envoyé la délivrance. Plein de joie, il emmena ses chameaux et recommença son ancien métier.

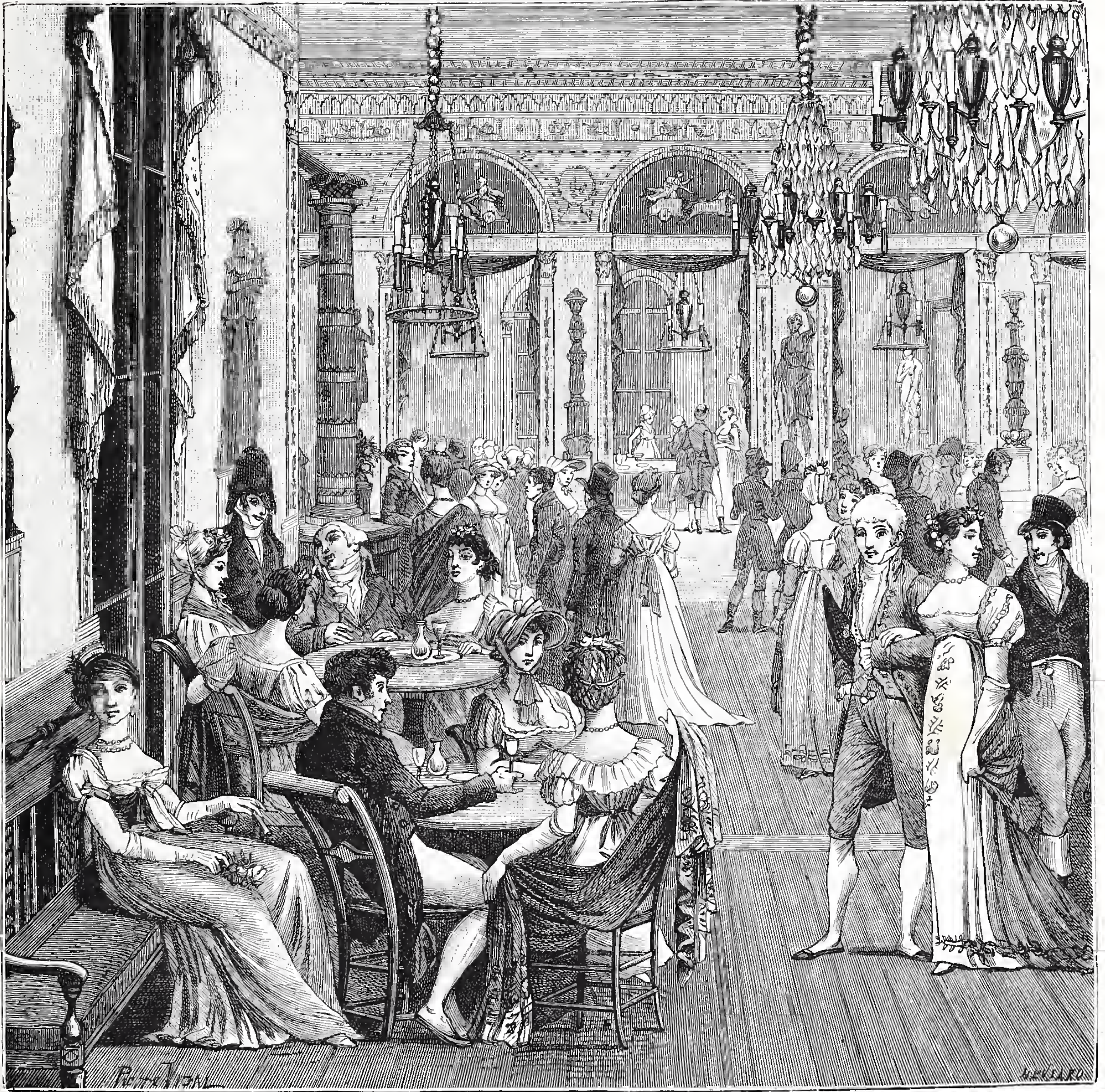
Il était guéri de sa cupidité; content de son sort, il n'épargnait point ses peines dans sa pénible profession; et si, au cours de ses voyages, il se retrouvait sous le dattier, à la place où s'était tenu le derviche, il priait Dieu de lui donner force et courage, et les grains de son chapelet passaient rapides entre ses doigts.

Quand les caravanes campaient le soir, il racontait souvent sa merveilleuse aventure; il n'éprouvait plus de honte à avouer ses fautes : il avait expié; il était pardonné.

E. Mathey.

LE CAFÉ FRASCATI.

Vers la fin du dernier siècle, il y avait à Paris, vers l'angle de la rue Richelieu et du boulevard, une grande maison qu'on appelait l'hôtel Lecoulteux. Là demeurait, en 1793, un homme de grand génie, le fondateur de la chimie moderne, Lavoisier, si déplorablement enlevé à ses études dans la tempête de la révolution. L'hôtel fut démoli et transformé avec ses dépendances en un pavillon brillamment orné et entouré de jardins où, sous le Directoire, Garchi, glacier napolitain, ouvrit un café qui, décoré par lui du nom italien de Frascati, s'agrandit rapidement et devint un centre à la mode de divertissements de toute sorte, bals, soupers somptueux, feux d'artifice, et surtout salles de jeu où se ruinèrent, à la roulette, au trente et



Un Salon du café Frascati, à Paris, en 1806. — D'après un dessin de Debucourt.

quarante, des milliers de Français et d'étrangers attirés de toutes parts comme on l'est aujourd'hui à Monaco. Garchi, suffisamment riche, céda son établissement et son privilège à l'entrepreneur des jeux d'une maison voisine, Perrin, qui devint en peu de temps seize fois millionnaire et eut pour successeurs Bernard, ancien armurier, ex-fournisseur des armées, le marquis de Chalabre, Boursault, Benazet père. Le marquis seul ne sut pas se tirer d'affaire. Les autres accumulèrent rapidement les millions des joueurs dans leurs caisses. Ces prospérités scandaleuses n'eurent pour terme que la loi du 31 décembre 1837 qui abolit en France les maisons de jeu. Le pavillon de Frascati fut démoli, et l'on éleva sur son emplacement, ainsi que sur celui des jardins, le passage des Panora-

mas, et une suite de constructions d'un grand rapport, jusqu'à l'ancien hôtel de Montmorency.

C.

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE.

Suite. — Voy. p. 181, 198, 214, 227, 254, 261, 278 et 298.

VII. — BREBIS GALEUSES.

Suite.

Une discussion très intéressante, même pour nous autres enfants, s'engagea sur le grave chapitre de la répression du crime, entre M. Martinot, qui était un ancien magistrat, et, le meilleur des hommes, grand-père. Je me rappelle surtout les arguments de celui-ci parce qu'ils s'accordaient avec mon sentiment intime, peu rigoureux, cela va sans dire.

Il déclarait que la société a le droit de se défendre contre les tigres et les assassins, mais que l'instinct légitime de la conservation auquel en les supprimant elle obéit, ne doit en aucun cas ressembler à une vengeance; les bêtes de proie déchirent sans savoir qu'elles font le mal, et la conscience, cet apanage de l'homme qui l'élève au-dessus des animaux, n'avertit guère que ceux qui ont appris à l'écouter. L'hérédité, le milieu, l'éducation, peuvent paralyser cette voix divine qui avertit les meilleurs et les plus heureux d'entre nous qu'il faut accomplir tel devoir, éviter telle bassesse. Il est rare qu'un meurtrier ou un voleur sorte d'une lignée de braves gens, qu'il ait été nourri par une bonne mère, élevé selon les règles de la saine morale.

— Ceux qui jouissent de ces priviléges, dit grand-père en regardant Henri avec quelque sévérité, ne se hâteront pas de juger leurs frères moins bien partagés. Si l'ordre et la sûreté de tous exigent des répressions sévères, impitoyables, nous devons espérer que la justice de Celui qui sait tout pourra être plus miséricordieuse que celle des hommes, qu'un jour il n'y aura plus de *races maudites*. Tout malheur a droit à notre pitié. Or, la perversité est le plus grand des malheurs. Tâchez de la guérir par tous les moyens possibles... agissez avec les méchants comme le médecin avec son malade, qu'il n'abandonne qu'à la dernière extrémité.

L'ancien magistrat haussait les épaules :

— On extermine les serpents et les loups, on donne la chasse aux chiens enragés, et je ne vois aucun avantage pour un pays à ce qu'on y laisse rôder des vétérans du bagne. Déportation perpétuelle ou...

Notre ami, qui en ce moment me parut sanguinaire, ébaucha un geste énergique dont je me souviens toujours sans réussir à le lui pardonner. Puis il ajouta je ne sais quoi sur la mollesse, la sentimentalité de certains jurys. Son terrible rôle en ce monde avait été de demander des têtes... et les réquisitoires du ministère public lui revenaient facilement à la bouche, fût-ce à propos d'un chiffon perdu.

— Bah! dit gaiement ma mère, permettez-moi de faire grâce. Le mal est réparable. La petite brodeuse que voici remplacera le mouchoir qui me manque.

— Vous avez tort, reprenait notre inflexible ami. Henri l'a vu fuir... Nous avons ton témoignage, n'est-ce pas, brave garçon?... tu le soutiendrais au besoin. Toutes les présomptions sont contre ce drôle. A votre place, je le ferais arrêter, et l'instruction, croyez-moi, dévoilerait bien d'autres rapines. Quel débarras pour le village!

— Tout doux! disait en riant grand-père. Je me charge ce soir de faire l'office de la justice... j'interrogerai moi-même...

— Il mentira! Vous ne connaissez pas...

L'apparition du Forçat l'interrompit. Il se dirigeait vers nous de son allure ordinaire, sans se presser, en traînant la jambe. De temps à autre il épongeait à l'aide de sa manche la sueur qui lui baignait le visage; il tenait à la main son bonnet, et le front déprimé ainsi découvert donnait une expression plus bestiale, plus ignoble encore, à sa physionomie... Vraiment on eût pu le croire capable de voler bien autre chose qu'un carré de batiste. Il nous rejoignit comme nous atteignions la maison, s'approcha méfiant et sauvage, tira du fond de son bonnet le mouchoir de ma mère, et dit en le lui remettant, avec le premier rire que j'aie vu sur cette face de damné, un rire horrible, qui exprimait pourtant la satisfaction :

— Tenez!...

— Je vous remercie, dit ma mère, de sa plus douce voix. Vous l'avez donc trouvé?

— Oh! je le lui ai repris, répondit-il laconiquement.

— A qui donc?

Il ne put ou ne voulut pas répondre. Nous ne sûmes que plusieurs jours après les détails de l'histoire. Une paysanne des environs, passant dans sa charrette, avait remarqué par terre un objet blanc; elle était descendue pour s'assurer de la chose, et, à la barbe du Forçat qui se baissait dans le même moment, avait *glané* ce mouchoir, comme elle disait en nous racontant elle-même son aventure; après quoi elle avait fouetté son cheval et filé, prise de peur apparemment... une peur qui n'avait fait que redoubler en voyant le Forçat, ce monstre, lancé à ses trousses. Plus elle pressait son cheval, plus il courait; ayant enfin réussi à rattraper la charrette, il l'avait arrêtée, quitte à recevoir un coup de fouet, et avait réclamé notre mouchoir d'un ton si menaçant que la bonne femme s'était crue morte. Dans sa frayeur elle le lui avait remis :

— Naturellement, j'aurais sans ça cherché moi-même son maître, à ce mouchoir, ajouta la paysanne.

En était-elle bien sûre?...

Je n'exprimai pas mon opinion là-dessus. Je

craignais trop de tomber dans le tort grave des jugements téméraires et de mériter à mon tour l'admonestation que mon grand-père épargna, du reste, au pauvre Henri déjà suffisamment confus de son injustice. Jamais depuis il ne passa près du Forçat sans lui dire bonjour le premier et lui donner ce qu'il avait de sous.

Nous comprîmes à quoi grand-père faisait allusion quand le lendemain il dit, au déjeuner, en interpellant M. Martinot :

— Moquez-vous de moi, mon ami... je crois que l'espèce humaine est bonne, qu'il y a profit à la juger telle, et que le meilleur moyen de lui suggérer le bien est de l'en croire capable malgré tout.

— Vous triomphez par hasard cette fois, répondit l'ergoteur incorrigible, mais cela ne prouve pas...

— Soit, cela ne prouve rien, interrompit modestement mon grand-père, sauf que l'Évangile a raison de dire : « Ne jugez point... »

— Où en serait la société, si l'Évangile n'était pas soutenu par le Code! s'écria l'ancien magistrat avec une réelle épouvante. Il n'y a que Rosières qui puisse se contenter de votre morale digne de l'Arcadie, digne de l'âge d'or.

— Vivons donc à Rosières, dit mon grand-père avec bonhomie. Depuis longtemps je me doute que c'est en effet un pays privilégié.

Dans la récapitulation des brebis galeuses de notre troupeau, j'hésite à placer l'Insurgé. Il n'était guère connu que sous ce sobriquet, ni plus ni moins que le Forçat; mais Robinot, qui lui apportait chaque matin des journaux *rouges*, savait qu'il s'appelait Fouquier, un nom assez commun, dont le curé faisait Fouquier-Tinville avec accompagnement de lugubres plaisanteries. Il avait été poursuivi, lors du coup d'état de décembre, et convaincu de faire partie de *sociétés secrètes*. Ce seul mot me remplissait d'une mystérieuse épouvante. J'imaginais je ne sais quels rites infernaux qui s'accordaient peu avec la physionomie du bonhomme, inculte comme celle de Robinson, voilà tout : les yeux bleu-clair, au regard distrait, s'ombrageaient de gros sourcils, qui d'ailleurs n'avaient rien de terrible; partout la figure était hérissée de poils gris, sauf sur le crâne, qui, parfaitement chauve, et luisant, et de forme pointue, émergeait de ce fourré.

— Un crâne d'idéologue, un magasin d'utopies, disait papa.

Il vivait seul avec une vieille servante qui n'était pas du pays, lisait beaucoup, cultivait ses légumes le reste du temps, en manches de chemise, coiffé d'un grand chapeau de paille brune qui lui donnait l'air de quelque champignon colossal. Depuis des années il habitait, tout au bout du village, la seule maison de paysan qui fût couverte en ardoise, et lui avait donné un petit air bourgeois par certains arrangements peu coûteux. Une grosse boule de métal scintillante sur trois pieds au milieu de la petite pelouse, entre le logis et la route, une boule qui reflétait les traits élargis et la tournure grotesquement déformée des passants, attestait que l'Insurgé n'avait peut-être pas un fort bon goût. Ce n'était point notre avis, du reste, ni celui des paysans. Nous admirions cet ornement fâcheux avec sincérité; s'il n'eût dépendu que de nous, la pelouse de Rosières eût été décorée de la même façon. L'inauguration de cette boule était, après tout, la seule preuve d'excentricité qu'eût donnée M. Fouquier depuis son arrivée dans le pays, qui remontait à quelques années déjà.

Il vivait comme un ours. Grand-père lui-même ne réussit pas à l'apprivoiser. Un jour cependant que nous nous promenions ensemble, il trouva moyen, à ma grande surprise, d'engager une conversation par-dessus la petite barrière avec l'Insurgé qui arrosait ses choux. Je sus depuis que cet entretien s'était renouvelé, qu'un échange de journaux avait même eu lieu, grand-père ayant exprimé cette opinion : qu'il était utile pour un homme de bonne foi de savoir ce qui se passait chez ses adversaires, ne fût-ce qu'afin de ne pas attaquer systématiquement ce qu'il eût peut-être apprécié en le connaissant mieux. Sans doute M. Fouquier, inébranlable pour son compte, eut l'espoir de convertir l'homme de bonne foi, c'est-à-dire grand-père, à ses propres doctrines; car il lui envoya dès lors régulièrement sa gazette rouge dans laquelle se trouvaient de temps à autre, paraît-il, des articles curieux. De son côté l'Insurgé rendait justice par politesse au journal conservateur, et de courtoises concessions s'échangeaient de plus belle par-dessus la barrière, que jamais M. Fouquier, fidèle à son rôle d'ours, ne laissa franchir à personne.

— Grand-père, lui dis-je un jour, ce n'est pas très méchant, un insurgé.

— Non... quand il est revenu de tout, répondit en riant mon grand-père; et il ajouta, s'adressant à papa : — Celui-ci a fait, après d'autres, la grande découverte qu'un travail régulier éloigne de nous les plus grands maux, l'ennui, le besoin, les regrets démesurés, les imaginations folles. Nous nous entendons à merveille sur le chapitre de la terre et de tout ce qu'on en peut tirer de bons conseils aussi bien que de produits matériels.

A suivre. TH. BENTZON.

L'ABBAYE DE SAINT-VICTOR,

A MARSEILLE.

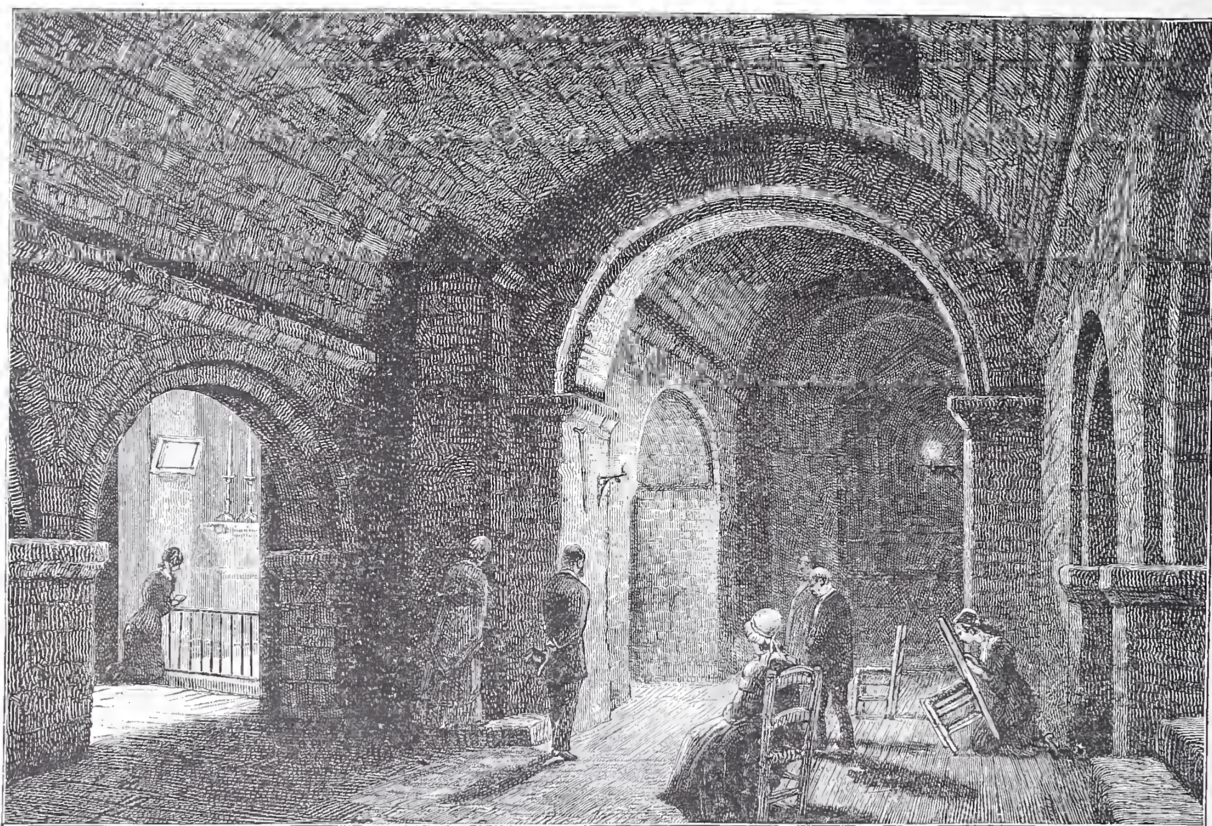
Nos lecteurs connaissent déjà de longue date l'abbaye de Saint-Victor de Marseille [1]. Mais depuis que nous leur en avons parlé pour la première fois, elle a été l'objet de plusieurs monographies intéressantes. En outre, la publication du

[1] Voy. notre t. XVI de la 1re série, p. 49 à 55.

Cartulaire, qui avait été confiée, comme l'annonçait le *Magasin*, aux soins de M. Guérard, a été, après la mort de ce savant, menée à bonne fin par ses élèves.

La tradition, qui fait remonter aux premières années du cinquième siècle la fondation du monastère de Saint-Victor, est confirmée par les monuments qu'on y conservait en plusieurs endroits, notamment dans l'église souterraine. On a tiré de là, pour les transporter au Musée archéologique de la ville, des fragments d'architecture et des sarcophages, dont l'ornementation est traitée dans le style qui avait cours précisément au quatrième et au cinquième siècle de l'ère chrétienne. Au même temps appartient sans aucun doute une table d'autel en marbre, sur laquelle est sculpté le monogramme du Christ, avec des colombes, des brebis, des rameaux de vigne, symboles propres aux premiers enfants de l'Église. Quelques-uns de ces motifs se retrouvent sur les parois de la crypte.

Le Cartulaire comprend plus de onze cents pièces; elles embrassent une période qui va de l'an 683 à l'an 1337. Ce sont pour la plus grande partie des actes de vente, de donation ou d'échange. Les savants qui les ont publiées en ont tiré une étude très instructive; elle montre combien la puissance de la célèbre abbaye était éten-



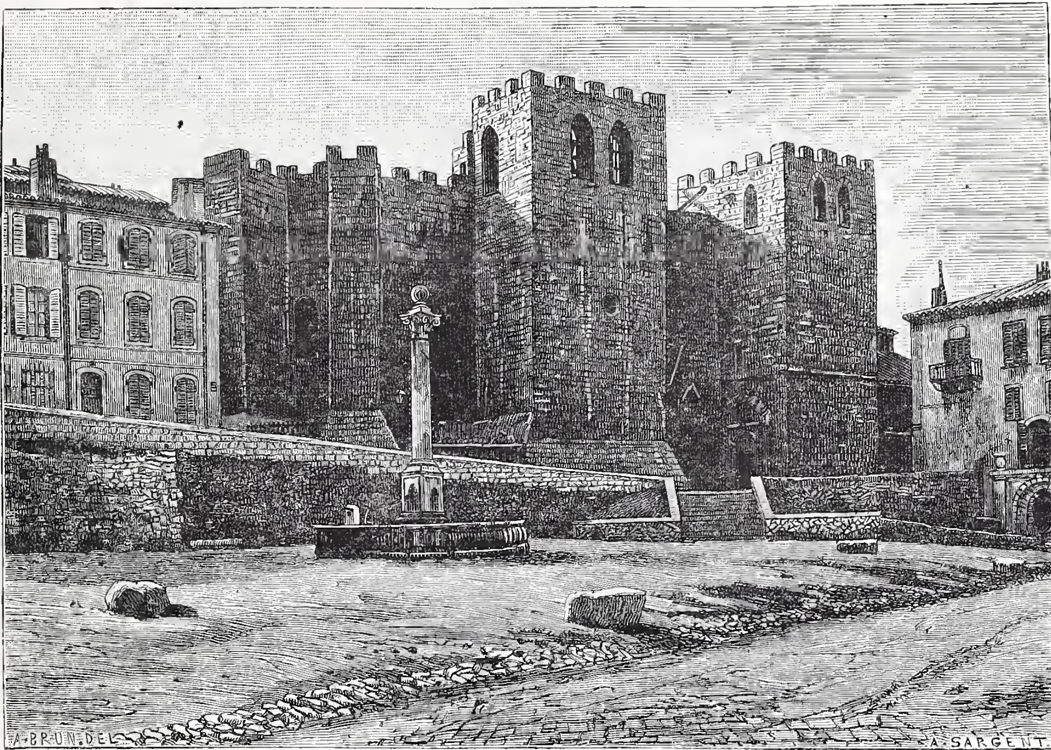
Abbaye de Saint-Victor, à Marseille. — Église souterraine.

due au moyen âge. A partir du milieu du onzième siècle elle compta parmi les plus grands établissements religieux de la chrétienté. A Marseille même, elle partageait le pouvoir en tiers avec le vicomte et l'évêque; les terrains qui l'entouraient, et qui étaient alors livrés à la culture, rentraient dans sa dépendance. Elle possédait toute la partie sud du port, et, à ce titre, elle percevait la moitié des droits d'entrée; à elle encore appartenait la colline de Notre-Dame de la Garde avec les bois dont le quartier du Faubourg était alors environné. Placée, au dixième siècle, sous la règle de Saint-Benoît, elle entretint des relations étroites avec les couvents répandus dans le monde entier par les religieux bénédictins. Elle acquit bientôt une telle réputation, que de tous les points du Midi on s'adressait à ses abbés pour restaurer des monastères tombés en décadence. Nous voyons par le Cartulaire qu'elle avait d'immenses domaines, non seulement dans les diocèses circonvoisins, mais encore dans les diocèses de Toulouse, de Rodez, de Mende, et jusque dans celui de Nevers. Elle était propriétaire même hors de France, par exemple en Espagne et en Sardaigne. Elle prêtait de l'argent à des prélats du plus haut rang et recevait, à l'occasion, de grands seigneurs étrangers des legs considérables.

Le Cartulaire a permis de corriger et de compléter la liste des abbés qui gouvernèrent Saint-Victor au moyen âge. Postérieurement à la date où s'arrête ce recueil, on rencontre parmi les noms des abbés celui de Guillaume Grimoard de

Grisac, devenu pape en 1362 sous le nom d'Urbain V, auquel Froissart a rendu ce bel éloge qu'il était « vaillant clerc, prudom et bon François »; c'est l'avant-dernier pape qui ait résidé à Avignon. Lui-même sentit la nécessité de ramener le saint-siège à Rome; il y passa trois ans et n'en sortit que pour échapper aux factions qui se disputaient le pouvoir. En allant et en revenant, il s'arrêta à Saint-Victor, où on lui fit une réception magnifique. D'ailleurs il n'oublia jamais le monastère dont il avait eu la direction. Dans une bulle il parle de sa sollicitude pour « ce port, où il croyait naguère pouvoir abriter le reste de ses jours contre les tempêtes du monde. » Ce fut lui, comme on l'a vu, qui, pendant son pontificat, fit élever autour de l'abbaye les murs et les tours dont une partie subsiste encore aujourd'hui. En mourant il exprima le désir d'être enterré à Saint-Victor. Ses restes y furent en effet transportés avec la plus grande pompe en 1372. Le tombeau qu'on lui éleva a été détruit par les moines eux-mêmes vers 1725, et on a perdu jusqu'à la trace de son cercueil; il ne nous reste du monument qu'un dessin.

Depuis que Saint-Victor avait adopté la règle de Saint-Benoît, ses abbés avaient toujours été élus. Sixte IV supprima cette coutume; il mit l'abbaye *en commende* et décida que ses supérieurs seraient désormais nommés par le roi et recevraient l'institution du pape. « Depuis lors, dit un vieil auteur, elle a eu l'avantage d'être presque toujours gouvernée par des cardinaux ou par des princes de la maison de France. » En 1517, Léon X nomme



L'Abbaye de Saint-Victor, à Marseille.

abbé de Saint-Victor son cousin Jules de Médicis, plus tard pape à son tour sous le nom de Clément VII. Vers 1550, la même dignité échoit au cardinal Jules Feltri de la Rovère, fils du duc d'Urbin. En 1570, elle passe au cardinal Julien de Médicis, petit parent de la reine Catherine, qui l'avait fait venir en France. Puis figurent successivement sur la liste un fils de Henri IV, le comte de Moret, un frère de Richelieu, le cardinal Alphonse-Louis, puis le cardinal-ministre Jules de Mazarin, puis un prince de sang royal, Philippe de Vendôme. Enfin, en 1739, l'abbaye fut sécularisée.

Aujourd'hui l'église de Saint-Victor a perdu la vaste ceinture de fortifications dont on l'avait entourée au quatorzième siècle. Il n'en reste plus que quelques tours. Les campagnes silencieuses au-dessus desquelles elle élevait sa tête altière se sont couvertes de constructions; les longues rues populeuses qui y conduisent retentissent du bruit des chariots et du tumulte des quartiers commerçants. La vieille abbaye n'a plus, dans l'année, que quelques jours où elle s'anime et où elle retrouve un peu de sa splendeur d'autrefois. C'est pendant l'octave de la Chandeleur, au mois de février. Alors ses cloches sonnent à toute volée, et ses cryptes, illuminées par une multitude de cierges, ouvrent leurs portes à la foule. Il n'y a guère que l'église basse de Saint-Clément, à Rome, qui offre un coup d'œil aussi pittoresque que les souterrains de Saint-Victor, lorsque la lumière en éclaire les sombres profondeurs et que du milieu des fidèles agenouillés s'élève le murmure de la prière.

G. L.

PERRIN JACQUET.

ANECDOTE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

On ne pouvait pas dire que Perrin Jacquet fût un méchant garçon ; il avait le cœur sur la main, disaient les gens de son village, et n'aurait pas tué une mouche, même dans les grandes chaleurs, où, comme chacun sait, les mouches sont si importunes. Mais il était un peu fantasque, un peu aventureux, et avec cela sujet à suivre toujours l'avis du dernier qui lui avait parlé : tant pis pour lui, si ce dernier lui avait conseillé une sottise. Tous ses malheurs vinrent de là, comme vous allez voir.

Il faut savoir que Perrin Jacquet, qui avait perdu son père de bonne heure, avait encore sa mère, Marguerite Jacquet sur les registres de sa paroisse, Gothon pour l'usage ordinaire de la vie. Il avait aussi, depuis deux ans, une jeune femme et une petite fille; la jeune femme s'appelait Marion et la petite fille Perrine : comme elle n'avait encore que six mois, sa mère l'appelait Périnette, trouvant ce petit nom-là plus gentil que l'autre. Périnette était une enfant superbe, qui montrait déjà deux dents quand elle riait, et toute sa famille raffolait d'elle.

Le malheur voulut que Perrin Jacquet fût obligé d'aller à la ville pour vendre du fil de sa récolte de chanvre, du fil de première qualité, filé par sa femme et sa mère : ordinairement l'une d'elles se chargeait de la commission, mais, cette fois, Gothon s'était foulé un pied, et Marion ne pouvait pas quitter Périnette. Perrin alla donc à la ville, vendit le fil et en toucha l'argent. Puis il s'en revint tout doucement vers l'hôtellerie du Lion de Flandre, où il devait reprendre vers le soir sa place dans la charrette de son voisin Thomas, avec qui il était venu.

Il y avait un bon bout de chemin de l'hôtellerie du Lion de Flandre à la boutique du tisserand à qui Perrin Jacquet avait vendu son fil; il faisait chaud, et Perrin avait soif. Aussi pensa-t-il qu'il n'y aurait pas de mal à vider une chopine de bière en sortant de chez le tisserand, et il entra dans la première auberge qu'il rencontra.

« Ah! voilà Perrin Jacquet! ce brave Perrin! » s'écria un grand gaillard assis à une table au fond de la salle, en compagnie d'un militaire en bel uniforme. « Enchanté de te rencontrer, mon camarade! Comment ça va-t-il, depuis tantôt trois ans que nous ne nous sommes vus? Viens un peu ici : c'est moi qui régale. Hé! la fille! de la bière, s'il vous plaît, et de la plus fraîche! »

Le personnage qui interpellait ainsi Perrin Jacquet était un homme de son village, où il n'avait pas laissé bien bonne réputation. Il courait le monde depuis trois ans, et personne ne savait ce qu'il y avait fait; il eût donc mieux valu ne pas s'attabler à boire avec lui ; mais Perrin Jacquet était de ces gens qui ne se décident jamais à dire non. Il s'assit, et se laissa régaler : c'est presque toujours une bien mauvaise économie que de se laisser régaler.

A la même table où buvaient Perrin Jacquet et son *pays*, il y avait, comme je l'ai dit, un militaire en bel uniforme, qui devait être un bon vivant, pas fier, car il lia conversation avec eux presque tout de suite. Quelles choses surprenantes il leur raconta! Il avait fait la guerre dans une foule de pays dont Perrin Jacquet n'avait guère entendu parler; il y avait couru les plus grands dangers, dont il s'était tiré sans une égratignure; mais les ennemis, qu'ils fussent Anglais, Espagnols, Italiens, Allemands, Hindous ou sauvages d'Amérique, s'étaient toujours fort mal trouvés de se rencontrer sur son chemin. Et quels beaux pays il avait vus! Les grandes Indes surtout revenaient sans cesse dans ses discours, avec leurs villes superbes, leurs monuments taillés dans les montagnes, les perles, l'or et les pierres précieuses qu'on y remuait à la pelle. Perrin Jacquet en était tout ébloui ; et plusieurs buveurs quittèrent leurs tables pour venir écouter de plus près ces merveilleuses histoires.

Cela ne parut point déplaire au militaire; et même, pour remercier la compagnie de sa politesse, il fit venir du vin qu'il offrit à ses auditeurs. Perrin Jacquet but comme les autres, une fois, deux fois ; le vin était bon, et il avait soif. A un certain moment, il crut entrevoir que le militaire et le camarade qui l'avait interpellé d'abord se faisaient des signes, et même qu'ils avaient l'air de se le désigner; mais il avait la tête lourde et ne se rendait pas bien compte des choses. Il l'avait même si lourde qu'il finit par ne plus pouvoir la porter, et qu'il la reposa sur la table. Ce fut le dernier souvenir qu'il garda de ce jour-là.

Quand il se réveilla, il était en prison, ou du moins dans un lieu qui lui parut tel, quoiqu'il ne pût pas du tout se rappeler quel méfait il avait pu commettre pour y être mis. Il avait bu, trop bu, c'était sûr; mais aurait-il fait du tapage étant ivre? Aurait-il cassé quelque chose au cabaret? Aurait-il battu ou insulté quelqu'un? Aurait-il critiqué le gouvernement? Sa mémoire ne lui retraçait rien de pareil ; et même, loin d'avoir dit du mal du roi, il était sûr d'avoir bu à sa santé, en trinquant avec le militaire..... Pourquoi donc était-il en prison?

Il l'apprit bientôt à ses dépens. Le beau militaire était un racoleur, et Perrin Jacquet était une de ses victimes. On lui montra un grand papier avec une croix en bas, et on lui affirma que ce papier était son engagement pour servir le roi, et cette croix sa signature; on lui rappela qu'il avait bu à la santé du roi : il était bien et dûment enrôlé pour aller aux Indes, où M. de la Bourdonnais avait besoin de soldats. Quoi qu'il pût dire, il fut dirigé sur le port le plus proche, équipé, embarqué; il subit le mal de mer et toutes les misères de la traversée; et il se trouva un beau jour sous le ciel brûlant des Indes, avec un uniforme sur le dos, et dans les mains un fusil dont il lui fallut apprendre à se servir. Il fit pendant plusieurs années la guerre

dans les Indes; un jour, enfin, il eut la joie d'apprendre que son régiment allait être rapatrié, et se crut au bout de ses peines.

Sa joie fut courte. Avant que le vaisseau qui le portait eût revu les côtes de l'Europe, il fut rejoint par un autre vaisseau portant pavillon anglais et faisant partie d'une flotte. On combattit, et, l'ennemi étant de beaucoup le plus fort, Perrin Jacquet fut capturé avec tous ses compagnons de voyage, ceux du moins qui n'avaient pas été tués dans la bataille.

Quelles tristes réflexions il dut faire à fond de cale du navire chargé de conduire les prisonniers en Angleterre! Il n'y arriva point pourtant : Perrin Jacquet et ses compagnons d'infortune entendirent un jour au-dessus de leur tête un fracas infernal. « On se bat, dit l'un d'eux, matelot qui avait l'expérience de ce genre de bruit; pourvu que les Français aient le dessus et viennent nous délivrer! » Perrin Jacquet, comme on peut croire, s'associa à ses vœux du plus profond de son cœur.

Ils furent exaucés. Le navire anglais amena son pavillon, et les prisonniers, délivrés, cédèrent le fond de la cale à leurs ci-devant vainqueurs. Mais il ne fut pas question pour eux de revoir la France. Le commandant qui les avait délivrés portait des troupes au Canada, où les Anglais nous causaient de grands dommages, et il était pressé d'y arriver. Perrin Jacquet fut donc emmené au Canada. Là, il fut, comme ses compagnons, incorporé dans un régiment : c'étaient des soldats tout transportés, et on avait assez de peine à en obtenir de Sa Majesté Louis XV, qui se souciait bien plus de ses amusements que de ses colonies.

Perrin Jacquet resta donc au Canada; il y resta longtemps, car il ne le quitta que quand le Canada fut perdu. Il revint en France sans blessures, mais triste, vieilli et fatigué, et il se hâta de regagner son village. Depuis quinze ans qu'il en était parti, il n'avait pas eu de nouvelles de sa mère ni de sa femme, car il ne savait point écrire, et il s'était passé un temps fort long avant qu'il pût leur faire écrire des Indes par quelque camarade lettré. On ne lui avait jamais répondu; peut-être n'avait-on pas reçu ses lettres : les lettres se perdaient si facilement dans ce temps-là! surtout quand elles venaient des Indes, sur un bateau qui pouvait couler ou être capturé en route. Enfin, ni aux Indes, ni au Canada, Perrin Jacquet n'avait jamais reçu signe de vie de Gothon ni de Marion, qui auraient pourtant bien pu lui faire écrire, quand ce n'aurait été que par M. le curé!

Il ne trouva plus personne au village, du moins personne qui l'intéressât. De ses anciens amis, il y en eut bien quelques-uns qui le reconnurent, mais ils avaient suivi des routes si différentes de la sienne! ils ne se souciaient plus guère de lui, ni lui d'eux, d'ailleurs. Ils lui apprirent que sa femme et sa mère, après l'avoir attendu, cherché, pleuré, malades de chagrin et de misère, avaient fini par quitter le pays pour s'en aller on ne savait où : à Paris, peut-être bien; mais on n'en était pas sûr.

A Paris! C'était bien grand, Paris; mais à force de chercher, Perrin Jacquet les retrouverait : quand on veut bien une chose, et qu'on ne regarde pas à sa peine! Il reprit donc courage, et s'en alla à Paris; mais il fallait y vivre, et Perrin Jacquet n'avait pas fait fortune au régiment. Par bonheur, il pensa au jeune marquis de Raiz, qu'il avait un jour emporté blessé, sur son dos, du milieu de la mêlée, dans un des combats de l'année précédente. On l'avait envoyé se guérir en France, et il devait se trouver à Paris. Perrin Jacquet se mit d'abord à sa recherche.

Un marquis, cela se trouve plus facilement que de pauvres femmes de village. Perrin Jacquet trouva le jeune marquis de Raiz, qui n'avait pas encore oublié qu'il lui devait la vie. Par sa protection, Perrin Jacquet, qui avait quitté le service avec le grade de sergent, fut placé dans le guet du roi, chargé de la haute police de Paris.

Une fois assuré de son pain quotidien, Perrin Jacquet s'occupa de chercher les trois femmes; je dis les trois, quoiqu'il n'en eût laissé que deux au village; mais en seize ans la petite Périnette avait dû devenir une belle fille. Perrin Jacquet croyait se rappeler qu'elle lui ressemblait; et il s'approchait dans les rues de toutes les jeunes personnes qu'il trouvait grandes, bien faites, blanches et roses, avec des cheveux blonds. Pour sa mère et pour Marion, il ne pouvait guère se représenter ce qu'elles étaient devenues. Quoi qu'il en soit, il avait beau chercher et s'informer, six mois après son arrivée à Paris il n'avait rien trouvé encore.

Il ne désespérait pas pourtant; et même il faisait des projets pour le temps où il vivrait en famille. Ces pauvres femmes! comme il les dédommagerait de ce qu'elles avaient dû souffrir! Il songeait alors que pour leur faire la vie qu'il désirait il lui faudrait de l'argent, beaucoup d'argent : sa paye de sergent du guet, qui faisait de lui tout seul un homme riche, serait peut-être un peu courte pour un homme et trois femmes? Perrin Jacquet mit à la loterie, et il poussa de plus belle ses recherches.

Mais quand il eut fouillé tout Paris, et qu'il se crut bien sûr qu'elles n'y étaient pas, il fut pris d'un grand découragement. Où aller? et puis comment s'en aller quand on est sergent du guet? Il était fixé à Paris : où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute; tant pis pour elle si elle n'y trouve pas l'herbe qu'elle souhaite!

En ce temps-là beaucoup de gens se ruinaient à la loterie, mais il y en avait aussi quelques-uns qui y gagnaient, et Perrin Jacquet fut de ces derniers. Un certain quine sur lequel il avait mis vint à sortir, et gonfla sa poche d'une belle somme de vingt mille écus.

Comme il aurait été heureux s'il avait pu en faire jouir sa vieille mère et sa chère Marion, et

combler Périnette de cadeaux, de bijoux, de robes à la mode et de friandises mangées chez les pâtissiers en vogue, en compagnie des comtesses, des marquises et des femmes des fermiers généraux! Au lieu de cela, il était tout seul pour dépenser son argent : c'était bien la peine d'en avoir!

Il songeait à cela, tout tristement, quand il se sentit heurté, et une voix d'homme cria : « Gare! » à son oreille. En tout autre moment Perrin Jacquet se serait fâché, ou, au moins, il aurait fait observer à l'homme qu'on doit crier gare avant de heurter les gens; mais il avait le cœur trop malade pour songer à se fâcher; il s'écarta, et ce fut à peine s'il tourna la tête pour voir qui l'avait poussé.

Il entrevit deux hommes qui portaient, sur une civière, une femme malade ou blessée; une autre femme, qui lui sembla très âgée, marchait auprès de la civière, et une jeune fille mince, pâle, brune et élancée, les suivait en pleurant. Il en fut tout ému, car il avait le cœur compatissant; mais que pouvait-il pour elles? Il continua son chemin, en allant en sens inverse de la civière.

A dix pas de là, devant une porte, des femmes bavardaient avec animation; Perrin Jacquet les entendit proférer des malédictions contre un propriétaire féroce : « Pauvre vieille, — la mère malade, la jeune fille qui est si honnête et si aimable, — des femmes qui travaillent tant qu'elles peuvent, — l'hôpital, — vendre le mobilier, — pauvre mademoiselle Périnette. » Voilà ce qu'il saisit dans leurs discours.

— Périnette! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre. Qui est-ce qui s'appelle Périnette? Périnette qui?

— Périnette Jacquet, monsieur l'officier, répondit gracieusement une des bavardes. C'est cette jeune fille qui pleure là-bas; elle suit sa mère, Mme Marion Jacquet, qu'on porte à l'hôpital parce qu'elle est malade et que le propriétaire.....

Perrin Jacquet n'en écouta pas plus long. Il s'élança à la suite de la civière, et ce fut dans toute la rue un grand ébahissement de voir un sergent du guet, qui n'était plus de la première jeunesse, courir comme un cerf en plein Paris.

« Périnette! » cria-t-il. La jeune fille, surprise, s'arrêta, se retourna; Perrin Jacquet, qui mourait d'envie de l'embrasser, n'en avait plus la hardiesse; il craignait de lui faire peur. Il ouvrit la bouche pour lui dire : Je suis ton père! mais il balbutia des syllabes sans suite, et, ne pouvant parler, il se mit à pleurer comme un enfant. Seulement, pour qu'elle ne s'en allât pas, il mit ses mains sur les épaules de Périnette, en la regardant tendrement. Les hommes qui portaient la civière s'étaient arrêtés; Gothon s'arrêta aussi, et, malgré les seize ans écoulés, il ne lui fallut pas regarder deux fois Perrin pour s'écrier : « Mon fils!... C'est ton père, ma Périnette! c'est mon cher garçon que nous avons cru perdu! Ah! le bon Dieu est bon, tout de même! »

Est-il besoin de dire que la civière rebroussa chemin, et qu'un grand médecin vint soigner et guérir Marion; que le bonheur, qui est encore le meilleur médecin, la remit promptement dans sa santé et sa fraîcheur d'autrefois; que la vieille Gothon rajeunit à vivre comme une bourgeoise et à se trouver à la tête d'une heureuse famille; et que Périnette fut choyée et aimée par son père comme jamais fille ne l'a été? Perrin Jacquet raconta ses aventures; le récit en dura plusieurs jours. Celles des pauvres femmes peuvent se résumer en peu de mots. Quand elles l'avaient définitivement cru perdu, ne sachant plus que devenir, elles étaient parties pour Paris, où elles avaient cherché de



La Civière.

l'ouvrage. A force de courage et de travail, elles avaient réussi à vivre et à élever Périnette; elles l'avaient même très bien élevée, et la jeune fille, fort adroite de ses mains, commençait à travailler chez une modiste en renom, lorsque sa grand'mère était tombée malade. Le médecin, l'apothicaire, les soins, le temps perdu, avaient vidé peu à peu la pauvre bourse; à peine la grand'mère guérie, Marion était tombée malade à son tour, et quand Perrin l'avait rencontrée, on la portait à l'hôpital, parce que leur propriétaire, homme peu patient, les mettait à la porte et menaçait de vendre leurs meubles pour se payer de son loyer. Mais tous ces malheurs-là, on n'y pensait plus : la misère était loin, et le bonheur était là!

Quant à savoir comment Perrin Jacquet n'avait pu que par hasard retrouver celles qu'il cherchait, ce n'était pas bien utile maintenant. Paris est grand, et Gothon, Marion et Périnette n'étaient pas des femmes de conséquence; la police les aurait peut-être trouvées, mais Perrin Jacquet n'avait pas songé à s'adresser à elle, quoiqu'il fût sergent du guet : ce sont parfois les choses les plus simples auxquelles on pense le moins. Et puis, il s'était obstiné à vouloir que Périnette lui ressemblât, et à la chercher parmi les jeunes filles blondes, tandis que Périnette, en grandissant, avait tourné du côté de sa mère, qui avait le teint brun et les cheveux noirs : elle était tout le portrait de Marion à son âge. Il est toujours dangereux de se forger des idées fausses, et de prendre ses imaginations pour des réalités.

Mme J. Colomb.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

LA SAINTE ÉLISABETH DE MURILLO.



Académie de San-Fernando, à Madrid. — Sainte Élisabeth de Hongrie, peinture de Murillo.

Sainte Élisabeth de Hongrie, épouse de Louis IV, landgrave de Thuringe, mourut en 1231. Veuve à vingt ans, elle s'était retirée dans un couvent. Elle ne se laissa pas prendre aux charmes d'une vie contemplative; sa charité voulait l'action: elle se mit à soigner les pauvres, les infirmes, et il semble qu'elle s'attachât de préférence aux plus misérables.

Dans le tableau de Murillo, conservé à l'Académie de San-Fernando, à Madrid, la sainte donne

ses soins à des teigneux. Voilà sans doute un sujet réaliste; mais qu'il y a loin de ce réalisme à celui dont on fait aujourd'hui parade! Chez Murillo, les plaies sont de vraies plaies, et cependant nous ne voyons pas plus ce qu'elles ont de repoussant, que ne le voyait sainte Élisabeth elle-même. La réalité s'efface devant une vérité supérieure. Les détails en eux-mêmes nous touchent peu : l'idée les transforme et les ennoblit.

Il en est de Murillo comme de tous les peintres espagnols, dont on a répété qu'ils sont réalistes. Ils le sont par l'exécution, ils ne le sont pas par l'idée. Rappelez-vous le *Saint Antoine de Padoue*, du même Murillo, reproduit souvent par la gravure et la photographie : les pieds du saint touchent la terre, mais le regard est perdu au ciel. Voilà tout l'art espagnol. De même de la religion : les grands mystiques de l'Espagne, une sainte Thérèse, un Jean de la Croix, n'ont pas été des rêveurs solitaires; ils ont agi, ils ont vécu, ils ont soigné les corps comme les âmes. Aussi peut-on dire que le sujet de sainte Élisabeth, choisi par Murillo, convenait singulièrement au génie du peintre et au caractère de ses compatriotes.

Nous avons eu occasion de voir plusieurs fois ce tableau, à d'assez longs intervalles, et à chaque nouvelle viste la même réflexion nous revenait avec plus de force. Cette femme jeune, belle, chaste, qui s'impose les devoirs les plus pénibles sans paraître s'en apercevoir, c'est toute la femme chrétienne. Le monde antique l'a ignorée. La matrone romaine elle-même, gardienne respectée du foyer, est loin de cet idéal. Un artiste païen eût pu rêver une personnification abstraite de la pitié; mais la charité vivante, la charité faite femme, telle que Murillo l'a conçue, est bien une idée du monde moderne.

Plusieurs critiques regardent la *Sainte Élisabeth* comme le chef-d'œuvre de Murillo. Nous n'avons pas à trancher la question. Il est certain que le peintre espagnol se rapproche ici des maîtres italiens, par la science de la composition et par la pureté du dessin. Nous connaissons peu de peintures plus nobles, plus touchantes : sainte Élisabeth est l'image de la vertu qui s'ignore. L'homme qui a fait ce tableau était un grand peintre; c'était aussi une grande âme.

PAUL LAFFITTE.

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE.

Suite. — Voy. p. 181, 198, 214, 227, 254, 261, 278, 298 et 354.

VIII. — FÊTES ET LÉGENDES.

Rosières a ses jours de fête : la veille de la Saint-Jean on y allume des feux que nos jeunes paysans sautent par gaieté pure et par habitude, sans ajouter foi davantage aux superstitions qui autrefois motivaient cette pratique. Leurs pères croyaient éviter ainsi les maladies et avaient toujours soin d'emporter un tison pour le déposer en guise de talisman, chez eux, sur la planche de la cheminée. Si quelqu'un prenait « les fièvres », vite le tison était allumé, le mal disparaissait. Quelques vieilles femmes encore vont gratter parmi les sarments et les fagots d'épines réduits en cendres, pour y trouver un tison à leur gré. Mais nos garçons ne voient plus qu'un prétexte à exercices violents et à grosse gaieté dans ces brasiers, qu'il faut franchir d'un bond adroit et vigoureux, au risque d'être brûlé vif, ce qui d'ailleurs n'est jamais arrivé.

Le plus curieux n'est pas tant leurs gambades que la vue des feux qui, aussitôt après le coucher du soleil, commencent à briller, pâles d'abord, puis étincelants de plus en plus à mesure que la nuit devient profonde, sur toutes les buttes environnantes. Les inspirations fantastiques naissent toutes seules à ces lueurs; les contes que l'on se répète aux veillées de génération en génération, commencent sans exception durant la nuit de la Saint-Jean ou celle de Noël, plus féconde encore en légendes. Si la majeure partie de notre honnête population n'allait pas à la messe de minuit, elle en verrait de belles. Chacun sait que les bœufs, dans presque toute la France, se mettent alors à parler. C'est aussi cette nuit-là qu'à l'angle d'un petit chemin qui conduit au bois de pins que j'ai eu déjà l'occasion de décrire, le diable retourne la fosse aux Sanneurs, ou plutôt les deux fosses jumelles qui rappellent que dans un temps reculé deux *sanneurs* [1], deux bouchers, se sont entre-tués à cette place en revenant du marché. D'aucuns disent que les deux assassins se rendent un service réciproque, que chacun des *sanneurs* refait la fosse de l'autre. Ce qui est certain, c'est que les monticules qui représentent les deux tombes sont fraîchements refaits le matin venu.

Dans la nuit de Noël encore, les animaux fantastiques qui gardent les trésors cachés perdent leur puissance. Naturellement, il y a des trésors cachés au plus profond du sol de Rosières; mais on a depuis longtemps renoncé à les découvrir, quoique le défunt fermier d'Aigrefin ait une fois trouvé, en labourant ses champs, quelques pièces de monnaie mérovingienne qu'il a vendues très cher au musée du chef-lieu. Une aventure survenue il y a cinquante ans, non pas la nuit, mais le jour de Noël, a stimulé un reste de crédulité, qui de plus en plus, d'ailleurs, cède la place au scepticisme :

L'unique aubergiste de Rosières s'était ruiné après plusieurs autres; on allait saisir les meubles du pauvre diable. Quel endroit enguignonné que cette auberge, une vieille maison où quelqu'un s'était pendu, où personne n'avait fait fortune, et qui était hantée par-dessus le marché! Certaines oreilles particulièrement délicates entendaient dans

[1] Saigneurs.

le silence de la nuit un bruit de pièces d'or comptées avec précipitation sur le plancher de la chambre abandonnée où avait eu lieu jadis le prétendu suicide.

Ces pauvres Tiercelet, tel était le nom des aubergistes, s'attendaient donc à être mis dehors, quand, la veille de leur expulsion, le hasard avait fait tomber entre leurs mains une cassette. Était-ce le hasard?... On prétendait que le jeune fils des Tiercelet s'était mis, en désespoir de cause, à fouiller la chambre aux revenants. Il y avait passé des heures à sonder les murs et le plancher avec la foi que peut avoir un gamin de quatorze ans dans les aventures improbables, et tout à coup cette particularité l'avait frappé, que le foyer de la cheminée n'était pas aussi profond de moitié que celui des autres chambres de la maison. En ouvrant la porte d'une armoire voisine, qui était appuyée elle-même à un cabinet noir, il avait acquis la preuve qu'une cachette devait exister entre l'armoire et le cabinet, et, sans avertir ses parents, auxquels il voulait réserver une joyeuse surprise, il s'était mis à déchirer le papier qui couvrait un panneau mobile. J'ai vu depuis, de mes yeux, le trou au trésor, une logette voûtée, noire comme la gueule d'un four, qui aurait facilement caché quelqu'un, et en effet le vieil avare qui s'était tué jadis dans un accès d'hypocondrie avait bien pu se glisser là, une chandelle à la main, pour y compter son argent loin des regards curieux.

Quoi qu'il en fût, René Tiercelet mit la main sur une cassette renfermant un rouleau de billets de banque qui certainement n'avaient pu produire le bruit de cette pluie d'or dont on parlait depuis si longtemps, et qui ne représentaient pas en tout plus de cinq mille francs; mais la découverte d'un million n'aurait point jeté l'heureux fureteur dans une joie plus folle. Il faillit tout de bon en perdre l'esprit. Ses cris presque sauvages attirèrent Mme Tiercelet épouvantée. En le voyant couvert de cendres et de poussière auprès de l'armoire à moitié démolie, elle ne comprit pas d'abord; n'importe, les billets étaient là, le spectre de la saisie se trouvait conjuré... son fils avait conquis le trésor... Cette réalité bienheureuse se fit jour à la fin au milieu de sa stupeur...

Le tort des Tiercelet fut de ne pas se contenter du nécessaire; pour trouver le superflu, ils n'hésitèrent point à engloutir dans de vaines recherches une partie de leur avoir nouvellement acquis. Mais le trésor qui s'était livré à un enfant sûr de la bonté de la Providence, qui ne pouvait, pensait-il, abandonner de bons parents comme les siens, se déroba (en admettant qu'il y eût plus d'une cache) à la cupidité de ces derniers.

Le bruit moqueur de l'or qui sonne et s'éparpille continue à retentir sur le plancher de la chambre au pendu, comme un défi éternel. Les descendants de René Tiercelet tiennent encore l'auberge de « la Chèvre-Rouge », une chèvre occupée, sur l'enseigne prétentieusement enluminée, à brouter un cep de vigne aux grappes abondantes, de deux couleurs, tandis que, de son pis gonflé comme une outre, coule dans des verres mal d'aplomb, à droite un jet de cidre, à gauche un flot de vin. L'auberge reste assez pauvre et très vulgaire d'apparence, remarquablement sale surtout et fort peu fréquentée, Rosières n'étant pas de ces lieux où l'on passe. Jamais l'imagination la plus romanesque ne réussirait à placer là dedans l'existence d'un trésor, et les cinq mille francs trouvés jadis se sont fondus si bien, que l'on croirait volontiers à une légende comme toutes celles de la nuit de Noël si le petit-fils de l'heureux chercheur n'attestait l'authenticité de la trouvaille.

Il espère bien tôt ou tard avoir la même chance que son aïeul. Mais cette chance, son père l'a inutilement guettée, lui aussi. En vain les Tiercelet consultent-ils de génération en génération une somnambule qui chaque année, quand revient la Saint-Laurent, embellit de sa présence l'*assemblée* de Rosières.

Et nous voici ramenés, au sortir des légendes, à ce chapitre des fêtes, tantôt sacrées, tantôt profanes, voire les deux ensemble, plus gaies que celles qui peuvent se tenir dans les grands centres où l'on est blasé sur les déploiements de luxe ou de plaisir.

La Saint-Laurent est célébrée par une messe solennelle, par des danses et des jeux de toute sorte, tirs, chevaux de bois, loteries, etc., qui s'abritent sous des tentes quand elles ne se hasardent pas tout simplement en plein air sur le gazon au bord de la route. Pendant vingt-quatre heures flottent, au lieu du parfum des champs, avec l'odeur de la poudre et des gaufres, ces fumets de cuisine propres aux établissements de saltimbanques ou de marchands forains, et qui semblent sortir du chaudron même des sorcières. Les bonshommes de pain d'épice et les sifflets de sucre rouge suffisent à mettre des étincelles de convoitise dans les yeux écarquillés de tous les bambins du village; les célébrités de l'époque, parmi lesquelles une collection de grands criminels portant leurs noms en sautoir, s'offrent comme cibles aux coups mal assurés de notre jeunesse, qui n'apprend à les connaître que ce jour-là. Un veau à deux têtes, un mouton à cinq pattes, qui n'ont de prestige que sur la toile peinte derrière laquelle ils se cachent, ont cessé de provoquer la curiosité; car on sait, au moins par ouï-dire, qu'un sou est mal employé à faire connaissance avec ces phénomènes douteux : la cinquième patte du mouton doit tenir au moyen d'une ingénieuse ficelle; le veau a bien deux têtes, mais il est empaillé.

On nous permettait d'aller rendre visite aux marionnettes qui occupaient la plus belle des baraques, et je me rappelle mes émotions, alors que je n'avais encore mis le pied dans aucun théâtre de drame ou de musique, devant les scènes émouvantes de *Geneviève de Brabant*. Cette Geneviève en bois, vêtue de ses seuls cheveux, avait toutes

sortes de grâces pathétiques au bout de son fil de fer. Tandis que Henri s'émerveillait qu'on pût la faire se jeter à genoux si naturellement pour supplier les serviteurs du perfide Golo d'épargner au moins son enfant, tandis qu'il cherchait par quel moyen on réussissait à faire gronder le tonnerre et galoper la biche, moi je m'abandonnais à la plus parfaite illusion, oubliant que les marionnettes ne parlent et n'agissent pas par elles-mêmes. A peine si je m'apercevais que la noble duchesse débitât ses tirades d'une grosse voix nasillarde en désaccord avec sa taille plus encore qu'avec son rang. Le sentiment du ridicule me manquait tout à fait.

Ce fut dans cette baraque au bord du grand chemin que je pris le goût passionné des marionnettes et du théâtre en général, qui m'est resté grandissant toujours. Nous jouions entre nous la comédie, mon frère et moi et les petits Simon, sans décors, sans costumes, improvisant tout cela, tout jusqu'à la pièce, et nous passant parfaitement du public. J'ai retrouvé nos impressions exprimées dans une phrase de Gœthe que mon professeur d'allemand me donna depuis à traduire : « Quand il s'agit de jeux d'enfants, tout tient lieu de tout, un bâton devient un fusil, une latte une épée, chaque morceau d'étoffe une poupée, chaque encoignure un palais ou une chaumière, selon le besoin. Dans l'ignorance complète où il est de ses forces, aucun obstacle n'arrête l'enfant... »

Je crois que c'était une sorte d'appareil théâtral qui me faisait prendre tant de plaisir à la Fête-Dieu telle qu'on la célébrait à Rosières, avec des reposoirs fastueux auxquels travaillaient toutes les mains du village, empressées à fournir un ornement quelconque. Je me rappelle qu'un oiseau de paradis, qui avait, selon la mode du moment, orné un chapeau de ma mère, servit à représenter le Saint-Esprit, et que personne ne fut scandalisé, sauf ma mère elle-même, qui gronda la femme de chambre coupable d'avoir poussé le zèle inventif aussi loin. Ces radieuses matinées de Fête-Dieu avec leur jonchée de fleurs couvrant les chemins sur lesquels devait passer la procession !... Je n'y pense jamais sans respirer aussitôt le parfum des œillets et des roses, et sans entendre dans l'air pur tout embrasé des ardeurs de juin les cloches lancées à grande volée.

Louise-Henriette... c'était le nom de la cloche neuve, notre filleule, car elle avait été offerte par mon grand-père. L'ancienne était depuis longtemps toute fêlée, vraiment insuffisante, incapable de conjurer le tonnerre et la grêle, d'appeler de loin les gens à la grand'messe, digne du nom de clochette en somme plutôt que de celui de cloche. Ce fut une solennité mémorable quand Louise-Henriette monta dans le clocher. Elle avait fait, quelques jours avant la cérémonie, son entrée mystérieuse à l'église; une charrette l'avait amenée voilée, muette, avec les plus grandes précautions; mais, la couverture enlevée, on vit une belle cloche rebondie, étincelante comme de l'argent neuf, et qui, à en juger par les apparences, devait avoir le verbe haut. Elle fut revêtue de soie rose à falbalas de dentelle pour le baptême traditionnel; des chapelets de fleurs en papier masquaient les cordes qui durant cette bénédiction la retinrent à cinq pieds de terre; des flots de rubans s'échappaient de la robe rose, afin qu'au moment donné parrain et marraine pussent, en les tirant, faire entendre la voix de leur filleule. Il y eut des dragées, trois salves de coups de fusil partirent. Rosières s'en souvient encore.

A suivre. Th. Bentzon.



UNE ÉCOLE PRIMAIRE A LISBONNE,

au seizième siècle.

On sait quelle féconde influence eut l'université de Coïmbre sur la littérature et les sciences historiques, au temps des immenses conquêtes qui firent la gloire du Portugal. Fondée en 1290, sous le règne du roi Diniz, par la sage influence d'un prélat français, Aymeric d'Ébrard, qui avait élevé le jeune monarque, cette institution vivait encore de toute sa force primitive au début du seizième siècle. Le grand poète national, Camoëns, fut inscrit parmi ses disciples.

Jean de Barros, dont nous avons signalé naguère une ingénieuse invention pour apprendre à lire aux enfants par la vue de simples images (1), se montrait peu favorable aux petites écoles d'enseignement que l'on rencontrait alors de toutes parts dans les cités portugaises de quelque importance, et qui ne relevaient point de l'Université.

« Le premier artisan venu, dit-il, fût-ce un simple cordonnier, est libre d'ouvrir une école de ce genre si bon lui semble (2); personne n'y peut mettre obstacle. »

Or ce fut cependant pour ces petites écoles que, par un sentiment libéral dont il ne se départit jamais, il composa pour le populaire la *Cartinha* dont nous avons entretenu nos lecteurs et qui est devenue véritablement introuvable, parce que, en 1539 et 1540, dates réelles de son impression, elle était destinée aux écoles du peuple, où tant de livres élémentaires sont inévitablement détruits.

C'est grâce aux recherches de deux bibliophiles célèbres en Portugal, MM. Fernando Palha et Brito Aranha, que l'on a recueilli les intéressantes curiosités iconographiques publiées dans le grand Dictionnaire commencé par le savant Innocencio da Sylva; le gouvernement portugais fait

(1) Voy. p. 160.

(2) Durant les réformes que l'habile Pombal introduisit dans la principale université du pays, il y avait plus de quatre cent quarante maîtres enseignant les principes de la lecture. — Voy. *l'Administration de S. J. de Carvalho et Melo marquis de Pombal*. Amsterdam, 1788, in-8, t. Ier.

publier en ce moment la suite de cet ouvrage par les soins de M. Deslandes, directeur de l'Imprimerie nationale de Lisbonne; c'est dans le tome X de ce vaste recueil qu'on voit la scène amusante reproduite ici. Les petits écoliers s'y montrent ce qu'ils étaient et sont encore dans toutes les écoles qui ne sont pas soumises à une discipline sérieuse. Les peintres hollandais n ont pas peint autrement les écoles de leur temps.

Jean de Barros avait publié, en l'année 1540, un petit traité de grammaire qui pouvait être considéré comme la suite de son traité de l'art d'apprendre à lire, écrit pour l'infant D. Philippe. La grammaire qui fait partie de la *Cartinha* n'est certainement pas un chef-d'œuvre, même pour l'époque où elle parut; mais il est vrai que c'est seulement de 1572 environ, année où parurent les *Lusiades*, que datent les principes réels sur lesquels se sont fondés les progrès admis par la science; dans sa courte étendue, néanmoins, cet essai lexicographique renferme plus d'une curiosité. On y voit, par exemple, notre idiome, parfois si maltraité par les Italiens, les Provençaux et les Espagnols, recommandé comme étant sinon le plus mélodieux, du moins le plus propre au chant de toutes les langues de l'Europe (¹). Peut-être Josquin Després, l'habile musicien flamand, qui florissait alors et qui composait ses chansons populaires sur des paroles françaises, fut-il pour beaucoup dans cette opinion, dont la durée ne survécut pas très longtemps au célèbre historien portugais.

FERDINAND DENIS.



Une École primaire à Lisbonne, au seizième siècle. — Fac-similé d'une gravure de la Biographie d'Innocencio da Sylva.

(¹) « Da hy viria logo do proverbio que dizem : Espanhoés choram, » Italianos huyuam, Franceses cantam. » Voy. *Compilação de varias obras de insigne Portuguez Joam de Barros.* De là vient certainement le proverbe : « Les Italiens hurlent, les Espagnols pleurent, les « Français chantent. »

LE BILLET DE LOGEMENT

HISTOIRE VRAIE (¹).

— Enfin, les voilà partis! dit la grosse Mᵐᵉ Lhermite, en entrant dans la salle à manger où se trouvaient réunis M. et Mᵐᵉ Jardier et leurs deux enfants.

— Oui, enfin! répondit Mᵐᵉ Jardier en se levant pour accueillir la visiteuse. Hier soir, ils nous ont fait leurs adieux de l'air le plus joyeux du

(¹) Cette histoire est rigoureusement vraie. J'ai logé le vieux caporal au lendemain de la guerre, et lui ai fait raconter son histoire.

monde, et je puis dire qu'ils n'étaient pas plus contents de nous quitter que nous de les perdre. Ils ont délogé avant le jour, si doucement que personne dans la maison n'a entendu remuer leur ferraille. A cinq heures le nid était vide, et les oiseaux envolés.

— C'est comme chez moi!

— J'ai fait lessiver la chambre dès qu'ils ont été partis, et je vais de ce pas chez le menuisier, pour qu'il vienne raboter le plancher; chez le peintre, pour qu'il rafraîchisse les portes et les croisées; chez le marchand de papiers peints, pour choisir un nouveau papier; chez le tapissier, pour qu'il s'occupe de réparer les meubles, etc., etc. Et vous? votre pauvre salon doit être dans un joli état! Aussi, pourquoi les loger justement dans le salon?

— Cela valait encore mieux que de les mettre en haut, à la porte de nos chambres à coucher. Au rez-de-chaussée, ils étaient moins près de nous; je rétablirai le salon dès que cela se pourra.

— Tout de suite, j'espère? Vous devez être las d'être entassés dans cette petite salle à manger.

— Je ne dis pas non; mais il y a des choses plus pressées que de se mettre à son aise, répliqua Mme Jardier. J'ai, moi aussi, fait faire un grand nettoyage ce matin; j'ai sorti de mon armoire des draps blancs et des couvertures propres, et Georges est allé à mairie, — ici elle se tourna en souriant vers son mari, — pour dire que nous en avions par-dessus la tête de loger les Prussiens, et que nous demandions les premiers Français qui passeraient par notre ville, pour nous dédommager de nos ennuis.

Mme Lhermite ouvrait ses yeux tout ronds.

— Ma foi, vous êtes fous tous les deux, dit-elle, ou en train de le devenir. Comment, vous voulez encore loger des soldats?

— Des soldats à nous, Madame, dit le petit Louis Jardier, qui s'occupait dans un coin à frotter soigneusement quelque chose.

— Eh bien, toi aussi, petit, tu t'en mêles? Qu'est-ce que tu fais donc là-bas? Tu n'es pas venu me dire bonjour.

— Je nettoie mon fusil avec du papier de verre : il est tout rouillé, parce que je l'avais enterré dans mon jardin quand les Prussiens ont commandé de porter tous les fusils à la mairie.

— Pauvre garçon! tu y tenais donc bien, à ton fusil?

— Oh! oui, parce que papa disait que peut-être l'armée française viendrait un jour jusque auprès de nous, et qu'alors nous tâcherions de l'aider; et j'avais voulu garder mon fusil pour tirer sur mon Prussien, moi aussi.

Mme Lhermite se mit à rire à la vue de l'arme menaçante, qui mesurait bien soixante centimètres de longueur. Mme Jardier embrassa l'enfant, et sa fille, une blondine de dix ans, le regarda avec admiration, comme si elle était fière d'être la sœur d'un si brave petit homme.

A ce moment quelqu'un passa devant la fenêtre, et presque immédiatement on entendit sonner à la porte.

— Va ouvrir, Marie; la bonne est sortie, dit Mme Jardier.

La petite fille sortit vite, et l'on entendit au dehors ce colloque :

— C'est bien ici M. Jardier?

— Oui, Monsieur; entrez vite, entrez, vous nous ferez beaucoup de plaisir; je suis très contente de vous voir, Monsieur, et maman sera contente aussi, et papa, et petit Louis. Papa! c'est un militaire français!

Et la petite Marie ouvrit toute grande la porte de la salle à manger, et fit son entrée, suivie du nouveau venu qu'elle avait pris par la main et qu'elle attirait après elle.

C'était un petit caporal de la ligne, vieux et maigre, vêtu du cher uniforme français, que la famille n'avait pas vu depuis tant de mois! Cet uniforme, usé, râpé, fané, était propre pourtant, et on voyait que ce n'était pas seulement pour arriver chez des bourgeois que le caporal lui avait fait une toilette particulière. Non, c'était visiblement son habitude d'être propre; et la ration de pain ou de viande avait dû manquer à son propriétaire plus souvent que le coup de brosse à ce respectable uniforme.

Le caporal souriait d'un air ému. — Pardon, — excuse, — Monsieur, — Mesdames, — c'est un billet de logement... Mais je ne veux pas vous gêner, — seulement me reposer un peu; je m'en vais dans mes foyers, je partirai le plus tôt possible.

— Vous êtes le bienvenu, lui dit le maître de la maison en lui tendant la main. Restez tant que vous voudrez, vous ne gênerez personne ici. Songez donc qu'hier encore nous avions des Prussiens chez nous! Nous sommes trop heureux de loger un Français.

— Venez, caporal, je vais vous montrer votre chambre, dit Mme Jardier.

Le petit Louis vint présenter les armes avec son fusil à moitié dérouillé.

— Ah! si c'est comme ça! répondit le brave homme en tortillant sa moustache grise, grand merci, Monsieur, Madame et la compagnie; ça me réchauffe le cœur d'être si bien reçu. Ce n'est pas partout la même chose, voyez-vous! Je sais bien qu'il ne faut pas en vouloir aux gens; ils ont souffert, ça les a mis de mauvaise humeur; mais c'est dur tout de même, quand on arrive avec un billet de logement, chez des Français, pour qui on s'est battu, de voir qu'ils ne demanderaient pas mieux que de vous mettre à la porte. Et ça m'est arrivé plus d'une fois!

— Voilà votre chambre, monsieur le caporal, dit Marie en ouvrant la porte du salon; elle est prête, il n'y a plus qu'à faire le lit.

— Un lit, ma jolie petite demoiselle, un lit avec des draps blancs! je n'en ai pas eu un pareil depuis six mois. On couche par terre, en campagne, sur la neige, ou sur l'herbe, comme ça se trouve;

et quand on peut passer une nuit dans une grange sur une botte de paille, on trouve que c'est une fameuse nuit.

— Vous vous reposerez bien ici, caporal, dit la mère de famille. En attendant, on va tout à l'heure nous servir le déjeuner. Louis, va dire à la bonne de mettre un couvert de plus.

— Merci, ma chère bonne dame, merci; mais à présent que je suis congédié, il faut que je retourne vite au pays pour trouver de l'ouvrage : je suis chapelier de mon état. Je vais aller voir au chemin de fer si je peux partir aujourd'hui.

— Eh bien, allez, caporal; on vous attendra pour déjeuner.

— Déjeuner, ma chère dame! non, non, vous ne me devez pas cela!

— Tant mieux si je ne vous le dois pas, ce sera une invitation, et vous ne me refuserez pas le plaisir de faire asseoir un militaire français à ma table, après que j'ai eu le chagrin d'être forcée d'y voir des officiers prussiens.

— Eh bien, oui, oui! répondit le caporal tout attendri; je vais revenir, je serai bien heureux, moi aussi, de manger avec de bons Français.

Il porta la main à son képi et sortit. Mme Jardier rentra dans la salle à manger pour faire mettre le couvert de son hôte; mais la petite Marie l'avait déjà mis, et elle tourmentait la domestique afin d'obtenir d'elle un pot de confitures pour le dessert du caporal.

— Il aimera mieux du fromage, de bon café et de bon vin, ma chérie, dit la mère en riant.

— Je lui demanderai ce qu'il faut faire pour devenir un bon soldat, dit Louis, qui avait repris le nettoyage de son fusil; car, il n'y a pas à dire, je serai soldat.

La mère pâlit un peu, et son visage devint triste : quelle mère peut entendre sans effroi ces projets d'enfant? Mais une pensée plus haute que l'égoïsme maternel dicta sa réponse :

— Oui, mon fils, dit-elle à l'enfant d'une voix calme et grave.

Il la regarda avec étonnement.

— Tu as dit : « mon fils! » comme disent les mamans qui ont de grands garçons! C'est parce que je serai bientôt un homme, bien sûr!

Mme Lhermite était encore là, assise dans un coin, d'un air pensif.

— Eh bien, adieu, dit-elle en se levant. Je vais voir s'il m'est arrivé des militaires à loger... et je crois que si j'en ai je ferai comme vous. C'est bien le moins, après tout, qu'on en fasse un peu plus pour des amis que pour des ennemis.

Le caporal revint au bout d'une demi-heure. Il se glissa discrètement à la cuisine pour demander a la bonne un peu d'eau et une serviette; et dix minutes après, quand la petite Marie vint frapper à sa porte pour le prévenir que le déjeuner était servi, il se présenta rasé, lavé, ses boutons brillants et ses souliers bien cirés, comme s'il se fût agi d'une revue. On le fit asseoir près de la maîtresse de la maison, et ce fut à qui le servirait. Le brave homme en avait les larmes aux yeux.

— Ah! ma bonne dame, disait-il, il me semble que je suis en famille; et même, votre petite demoiselle a des cheveux blonds et des yeux bleus comme ma petite fille.

— Votre petite fille, caporal! vous êtes donc marié?

— Je l'ai été, Madame; il n'y a pas encore un an que ma pauvre femme est morte. Une si bonne femme! j'ai cru que le chagrin m'emporterait.

— Alors, vous n'étiez pas soldat il y a un an? demanda M. Jardier.

— Non, Monsieur, je n'ai pas même fait toute la guerre; je ne suis parti que quand le gouvernement a demandé les anciens militaires pour instruire les recrues, parce qu'on manquait de cadres. Alors, comme j'avais servi longtemps, je me suis dit que je pourrais être utile, et je suis parti. On n'a pas pu me nommer sergent parce que je n'ai pas d'instruction; je sais lire, tout au plus; mais j'ai tout de même appris l'exercice aux conscrits, et je reviens avec les galons de caporal.

— Monsieur le caporal, interrompit Louis, voulez-vous me dire, s'il vous plaît, ce qu'il faut faire pour être un bon soldat quand je serai grand, pour devenir général et battre les ennemis?

— Pour devenir général, mon petit Monsieur! je ne peux guère vous dire : il faut avoir beaucoup d'instruction, certainement; mais pour être un bon soldat, ça n'est pas difficile, il n'y a qu'à obéir à ses chefs et à suivre le règlement; et s'il se trouve par hasard des circonstances qui ne sont pas dans le règlement, on invente bien de soi-même, quand on aime son pays et qu'on a bonne volonté, ce qu'il y a à faire dans ces cas-là. Moi, je n'ai jamais été embarrassé pour deviner où était mon devoir; et pourtant je ne suis pas un homme d'esprit, et j'ai la tête dure, comme ça arrive à mon âge.

— Vous êtes donc vieux? lui demanda naïvement Louis.

— J'ai cinquante-huit ans : un bel âge pour un volontaire, n'est-ce pas?

— Vous êtes un brave, lui dit Mme Jardier, et je crois bien qu'il n'y avait guère dans l'armée de volontaires de votre âge. C'est à faire honte aux jeunes qui sont restés, ou qui se sont sauvés à l'étranger pour ne pas se battre.

— Ah! pour sûr, ce n'est pas beau ce qu'ils ont fait là; mais, voyez-vous, Madame, ils en sont bien punis à cette heure. Vous allez les voir revenir l'oreille basse : ceux qui auront encore un peu de cœur n'oseront pas lever les yeux. Les autres feront les fendants, vous diront que la France ne valait pas la peine qu'on s'occupât d'elle; qu'elle était gâtée, corrompue, que sais-je, moi! un tas de bêtises pour couvrir leur mauvais cœur et leur lâcheté. Mais, vous verrez! vous n'aurez qu'à les regarder en face pour les faire rentrer sous terre. Et plus tard, quand ils seront mariés et pères de famille, s'ils trouvent des femmes qui veuillent

d'eux, ce qui n'est pas sûr, que voulez-vous qu'ils répondent quand leur petit garçon leur demandera ce qu'il faut faire pour être un bon soldat? Jusqu'à leur dernier jour, ils entendront au fond de leur cœur une voix qui leur répétera : Tu n'as pas fait ton devoir!

A suivre. Mme J. COLOMB.

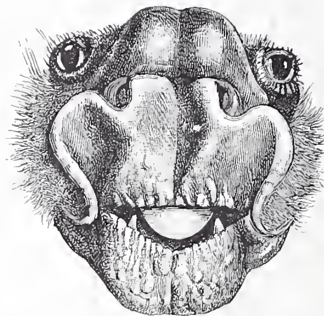
L'ÉPOMOPHORE MONSTRUEUX.

La plus laide de toutes les Chauves-Souris.

Au premier rang des espèces calomniées on peut inscrire les Chauves-Souris, car il y a des siècles que ces pauvres bêtes sont l'objet des accusations les plus injustes et se trouvent en butte aux persécutions les plus imméritées. Issues, suivant la Fable, de la métamorphose des filles de Minée, cruellement punies pour avoir continué à travailler durant les fêtes de Bacchus, les Chauves-Souris étaient déjà pour les anciens des objets d'aversion. Moïse les classait parmi les animaux immondes, et les Grecs, comme les Latins, les croyaient douées de toutes sortes de vertus malfaisantes. C'est ainsi qu'Ælien prétendait que les Chauves-Souris, par leur seul contact, frappaient de stérilité les œufs des Cigognes, et que ces oiseaux, pour sauver leur progéniture, n'avaient d'autre ressource que de garnir l'intérieur de leur nid avec des feuilles d'érable. Cet arbre passait, en effet, dans l'antiquité, pour funeste aux Chauves-Souris, et l'on croyait qu'il suffisait, pour écarter ces êtres abhorrés, de disposer quelques rameaux d'erable sur la porte d'une maison.

En revanche, après leur mort, les Chauves-Souris, comme beaucoup d'autres espèces réputées immondes, étaient dotées par la crédulité populaire de certaines propriétés bienfaisantes. On pensait, notamment, qu'une peau de Chauve-Souris, suspendue dans un colombier, avait pour effet d'y retenir les Pigeons, et qu'une dépouille analogue, accrochée au sommet d'un arbre, chassait les Sauterelles de toute la contrée environnante. Galien considérait le foie de Chauve-Souris comme un excellent spécifique contre la goutte, et plus tard, au moyen âge, le sang de Chauve-Souris entrait dans les préparations secrètes des alchimistes, ou était employé pour combattre les terribles effets du venin des serpents.

Les médecins du moyen âge partageaient, en effet, à l'égard des Chiroptères, les erreurs des médecins de l'antiquité, et les naturalistes restaient eux-mêmes dans l'incertitude au sujet de la véritable nature de ces animaux étranges qui volaient comme des oiseaux, tout en ayant le corps d'un quadrupède. On n'avait que des notions vagues sur le mode de développement et la structure intime des Chauves-Souris, et l'on ignorait que leurs organes de vol sont construits sur un tout autre plan que l'aile d'un oiseau. Leurs mœurs n'étaient guère mieux connues : on ne savait point que parmi elles il se trouve des espèces qui ont un régime essentiellement végétal, et volontiers on attribuait à tout le groupe les instincts sanguinaires qu'on avait constatés chez quelques-uns de ses représentants. Les voyageurs avaient singulièrement exagéré les effets de la morsure de certaines Chauves-Souris exotiques, et les poètes avaient transformé nos espèces indigènes, parfaitement inoffensives, en de cruels vampires qui hantent les cimetières, se plaisent au milieu des cadavres, et s'insinuent la nuit dans les appartements pour sucer le sang des personnes endormies!



Tête de l'Épomophore monstrueux.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que le vulgaire ait considéré pendant si longtemps les Chauves-Souris comme des êtres diaboliques et qu'il les ait enveloppées dans la même proscription que les Chouettes et les Crapauds. Aussi, chez nous, le paysan se glorifiait-il de la capture d'une Chauve-Souris, qu'il aimait à clouer toute vivante sur une porte, afin de se repaître du spectacle de son agonie. Maintenant, il est vrai, on a presque partout renoncé à ces pratiques barbares, et tous les agriculteurs éclairés connaissent les services rendus par les Chiroptères, qui font concurrence aux Hirondelles et aux Becs-Fins dans la destruction des insectes nuisibles; mais telle est la force des préjugés qu'il ne faudrait peut-être pas chercher bien loin dans nos campagnes pour découvrir, à l'entrée d'une grange, le cadavre d'une Chauve-Souris, victime de la superstition populaire.

Assurément, si les Chauves-Souris eussent été mieux partagées du côté de la beauté, leur sort eût été moins misérable et le public ne les eût point accusées de tant de méfaits imaginaires; mais il suffit d'examiner de près une Noctule, un Oreillard, un Fer-à-Cheval et d'autres espèces indigènes, pour reconnaître que la nature semble s'être conduite à leur égard comme une véritable marâtre. Une tête presque toujours disproportionnée, tantôt trop grosse, tantôt trop petite par rapport au reste du corps; des oreilles dressées, un nez généralement camard, souvent ornementé d'expansions bizarres; un corps épais et trapu, des jambes grêles, des bras et des mains de squelette enveloppés dans

une membrane parcheminée, de couleur rousse ou noirâtre, qui se prolonge plus ou moins entre les pattes antérieures : tout cela constitue un ensemble des moins séduisants. Et, cependant, quelque disgraciés que soient nos Chiroptères indigènes, ils ne peuvent rivaliser, sous le rapport de la laideur, avec certains Chiroptères exotiques, et notamment avec l'espèce dont nous donnons aujourd'hui le portrait, et qui mérite amplement l'épithète de *monstrueuse*. Cette espèce, qui porte, en effet, dans



L'Épomophore monstrueux (Chauve-Souris).

les catalogues scientifiques, le nom d'Hypsignathe ou d'Épomophore monstrueux (*Hypsignathus* ou *Epomophorus monstruosus*), appartient à un groupe de Chiroptères de grande taille, qui vivent dans l'Afrique équatoriale, et dont la physionomie est véritablement repoussante. La tête de ces animaux est très grosse relativement au corps et s'allonge comme la tête d'un cheval; elle est surmontée d'oreilles pointues et se termine antérieurement par un mufle très épais, aux lèvres protractiles et souvent munies d'expansions cutanées. La queue est ordinairement réduite, parfois même complètement atrophiée, tandis que les ailes sont très amples et, en se reployant, peuvent envelopper le

corps comme un manteau. Les membranes alaires sont presque glabres et d'un ton noirâtre, tandis que la tête et le cou sont en majeure partie revêtus d'un pelage court, dont la teinte brune tire plus ou moins au rougeâtre, au jaunâtre ou au gris et va en s'éclaircissant sur la région abdominale; mais, vers la base des oreilles, il existe des touffes de poils plus développés, de couleur blanche, et, sur chaque épaule, au moins chez les mâles, un bouquet de poils rudes qui simule une épaulette, et qui a valu à ces animaux leur nom générique d'Épomophores. Ces bouquets de poils recouvrent un appareil glandulaire d'une structure particulière.

Comme nous l'avons rappelé tout à l'heure, les Chauves-Souris ne se nourrissent pas toutes d'insectes; beaucoup d'entre elles vivent de fruits et de bourgeons, et, chose curieuse, à ces différences de régime correspondent d'autres différences dans la structure anatomique, dans les proportions et dans la distribution géographique des espèces. Ainsi les Chauves-Souris frugivores sont généralement de forte taille; elles ont les molaires lisses et marquées seulement à leur surface d'un sillon longitudinal, l'index généralement pourvu d'un ongle, l'estomac plus ou moins développé dans la région pylorique, tandis que les Chauves-Souris carnivores sont de petite taille ou de taille moyenne, ont les molaires hérissées de tubercules aigus, l'index privé d'ongle et l'estomac simple ou allongé du côté de l'œsophage. Enfin, les premières se trouvent cantonnées dans les régions tropicales et subtropicales de l'hémisphère oriental, tandis que les secondes habitent les régions chaudes et tempérées des deux mondes. M. Dobson, naturaliste anglais, qui s'est spécialement adonné à l'étude des Chiroptères, a donc eu raison de partager cet ordre de Mammifères en deux sections, les *Mégachiroptères* ou *grandes Chauves-Souris frugivores*, et les *Microchiroptères* ou *petites Chauves-Souris carnivores*.

C'est à la première section, à celle des Mégachiroptères, qu'appartiennent les Roussettes, fréquemment désignées dans les relations de voyages sous le nom de *Renards volants*, les Cynoptères, les Harpies, les Macroglosses, et enfin les Épomophores, dont on ne connaît encore qu'un petit nombre d'espèces, toutes africaines. Parmi ces espèces, la plus remarquable assurément est cet Épomophore monstrueux, qui vit en Gambie, sur la côte du Vieux-Calabar, au Gabon et au Congo, et qui atteint une taille considérable. En effet, l'un des individus qui ont servi de modèles pour les figures ci-jointes, un mâle parfaitement adulte, rapporté des bords du fleuve Ogôoué par M. Alfred Marche, ne mesure pas moins de 25 centimètres du bout du museau à l'extrémité postérieure du corps; il a plus de 70 centimètres d'envergure, et sa tête seule équivaut au tiers de la longueur totale. Sur le devant du museau, cette Chauve-Souris porte de larges replis cutanés qui partent du bord des narines et qui vont en se contournant rejoindre l'angle de la bouche; de hideuses papilles garnissent le bord de sa lèvre supérieure, et des protubérances analogues sont disséminées sur toute la lèvre inférieure, dont le milieu est échancré de manière à laisser voir des canines pointues et une langue plate et arrondie. Le nez paraît fendu à l'extrémité; les yeux sont gros et à fleur de tête, les oreilles acuminées; le cou, massif, est renforcé de chaque côté par des téguments puissants destinés à retenir le poids énorme de la tête, et le corps, trapu, ne présente en arrière aucun vestige de queue. Chez d'autres mâles qui ont été rapportés du Congo par M. le docteur Ballay, et qui font également partie de la collection du Muséum d'histoire naturelle, on retrouve absolument les mêmes caractères, tandis que chez des femelles provenant soit de la même région, soit du Gabon, la physionomie est un peu moins repoussante, grâce aux proportions plus faibles de la tête et au moindre développement des expansions cutanées autour de la bouche.

Nous ne possédons malheureusement jusqu'ici aucun renseignement précis sur le genre de vie de cette espèce; mais nous sommes en droit de penser qu'elle a le même régime et les mêmes habitudes que les divers représentants de la grande famille des Roussettes. En d'autres termes, les Épomophores monstrueux doivent se nourrir de fruits succulents et particulièrement de figues; ils volent sans doute avec aisance, grimpent aux arbres avec une certaine agilité et passent la plus grande partie du jour à dormir la tête en bas, en se tenant fortement accrochés aux branches par les pattes de derrière et en s'enveloppant complètement du manteau de leurs ailes.

E. Oustalet.



LES FEUX D'ARTIFICE.

Dès le treizième siècle, les artificiers de Sienne étaient célèbres.

Michel-Ange est, dit-on, l'inventeur des fusées volantes et des bouquets qui terminent si brillamment tous les feux d'artifice.

On cite Henri Clarner, de Nuremberg, artificier de François Ier, et après lui, en 1739, Petronio Ruggieri, que Louis XV appela en France, et qui donna aux feux d'artifice l'attrait qu'ils ont encore aujourd'hui. Pour récompenser son talent, Louis XV fit don à P. Ruggieri du château des Porcherons (quartier Notre-Dame-de-Lorette) et lui alloua, sur sa cassette particulière, une pension de 6000 livres. Son fils, Louis-Michel Ruggieri, fut artificier de Napoléon Ier; enfin son petit-fils, le dernier Ruggieri, passe pour être le plus habile de nos pyrotechniciens.

L'un des premiers beaux feux d'artifice qu'on ait vus en France fut celui que le roi Louis XIV fit

tirer dans le parc de Versailles, le 7 mai 1664, à l'occasion de la paix d'Aix-la-Chapelle, et le soir du troisième jour des *Plaisirs de l'île enchantée.*

Sous le règne de Louis XV, un magnifique feu d'artifice fut tiré à Paris, en l'honneur de la naissance du Dauphin, et par ordre des ambassadeurs du roi d'Espagne Philippe V : ce fut le 24 janvier 1730, en face de l'hôtel du duc de Bouillon, situé sur le quai des Théatins, aujourd'hui quai Malaquais. Il avait été disposé en partie sur la Seine, en partie sur l'une des tours lumineuses élevées, pour la circonstance, aux quatre coins d'un jardin féerique qui s'étendait du Louvre à l'hôtel du duc.

«... Après la première partie du feu, dit le *Mercure de France*, on vit un combat sur la rivière, dans les intervalles et les allées du jardin, entre vingt monstres marins tous différents, figurés sur autant de bateaux de plus de vingt pieds de long, d'où sortirent une grande quantité de fusées, grenades, ballons d'eau et autres artifices qui plongeoient dans la rivière et qui en ressortoient avec une extrême vitesse, prenant différentes formes, comme serpents, oiseaux, poissons volants, etc. Ensuite, du bas des deux montagnes élevées dans le jardin, et par gradation, des saillies, des crevasses, des cavités, et enfin du sommet des deux monts, on fit partir une très grande quantité d'artifices suivis et diversifiés qui figuroient des éruptions volcaniques.

» Après l'artifice, terminé par une salve de canon, parurent un soleil levant et un arc-en-ciel.

» Toute l'ordonnance de ce spectacle avoit été conduite et dessinée par Servandoni. Les illuminations avoient été exécutées par Berthelin et Gérard, chandeliers-illuminateurs ordinaires des plaisirs du roi... »

Le 26 août 1750, jour de l'accouchement de madame la Dauphine, Petronio Ruggieri tira sur la place de Grève un feu qui émerveilla la population parisienne. Le célèbre artificier avait composé plusieurs pièces nouvelles, fixes et tournantes, d'un effet jusqu'alors inconnu.

Le 30 mai 1770, à l'occasion du mariage de Louis XVI, Ruggieri tira un feu d'artifice splendide sur la place Louis XV. D'après la *Gazette de France* du 4 juin 1770, la décoration de ce feu, dont la hauteur était de cent trente pieds, représentait le temple de l'Hymen. Ce temple, dont l'architecture était d'ordre corinthien, était porté sur un soubassement décoré de cascades, de fontaines et de groupes allégoriques. La façade principale se présentait du côté des colonnades (du garde-meuble), où l'on avait préparé des loges pour les personnes de la cour, invitées par la ville, et d'autres personnages de distinction. Le tout était orné de guirlandes, de médaillons, de bas-reliefs allégoriques, et terminé par un obélisque avec médaillons et guirlandes de fleurs. On avait élevé derrière cet édifice un bastion, où des batteries accompagnaient de leurs salves l'exécution du feu d'artifice.

Le 10 juin 1810, pour le mariage de Napoléon Ier avec Marie-Louise, et le 9 juin 1811, à l'occasion de la naissance du roi de Rome, Ruggieri tira un feu d'artifice d'une beauté extraordinaire et dont il existe une gravure au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale.

Enfin, le splendide feu que cet habile artificier tira au bois de Boulogne en 1878, lors du voyage du schah de Perse à Paris, a été un des plus brillants qu'on eût jamais vus.

Les trois matières fondamentales de toutes les compositions qui servent à garnir les pièces d'artifice sont les éléments mêmes de la poudre, le *salpêtre,* le *soufre,* le *charbon,* que l'on mêle à diverses substances telles que les limailles de fer, d'acier et de cuivre, les sels de baryte, de cuivre et de strontiane, le camphre, la poudre de lycopode, etc., destinées à donner plus d'éclat à la combustion et à colorer la lumière produite.

Le plus ordinairement, les pièces d'artifices sont formées d'une enveloppe extérieure en carton ou en papier que l'on appelle *cartouche,* et que l'on fait en enroulant une feuille de fort papier enduit de colle sur un moule cylindrique en bois, puis en étranglant l'une des extrémités du tube ainsi formé soit avec un *étrangloir,* soit à l'aide d'une bonne ficelle. Lorsqu'on veut donner plus de rapidité et plus de durée au jet de feu qui s'échappe de la cartouche pendant la combustion, il suffit d'en étrangler la partie supérieure et de tasser fortement la charge.

Les artificiers emploient, pour la fabrication des pièces d'artifice, un certain nombre d'accessoires que nous allons décrire successivement.

Les *étoupilles,* ou mèches de communication, servent à faire prendre simultanément les divers jets d'une pièce, ou bien à communiquer le feu d'une pièce ou d'un jet qui finit à d'autres qui doivent brûler après. Ce sont des mèches de coton enduites de poudre et que l'on recouvre de papier.

Les *lances de service* sont de petites cartouches que les artificiers emploient, attachées au bout d'une baguette, pour mettre le feu aux pièces. Elles sont chargées avec un mélange de 16 parties de salpêtre, 8 de soufre et 3 de charbon pulvérisé.

Les *lances* proprement dites sont de longues fusées faites avec des cartouches de papier, chargées à la main, et qu'on emploie pour former les figures des grandes décorations ; on les fixe avec des pointes sur de grandes charpentes en bois, représentant des monuments, des emblèmes, des arbres, des fontaines, etc.

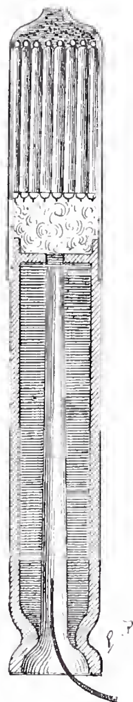
Les *étoiles simples*, qui entrent dans la préparation des fusées volantes et des pots à feu, sont formées d'un mélange de 16 parties de salpêtre, 8 de soufre, 4 de poudre pulvérisée et 2 de régule d'antimoine. On humecte cette composition avec de l'alcool, et l'on y ajoute un peu de gomme arabique, de façon à faire une pâte épaisse que l'on

coupe ensuite en petits cubes de 11 millimètres de côté. On saupoudre chacun de ces petits carrés de poussier de poudre qui lui sert d'amorce, puis on les laisse bien sécher à l'ombre, car il ne faut les employer que très secs.

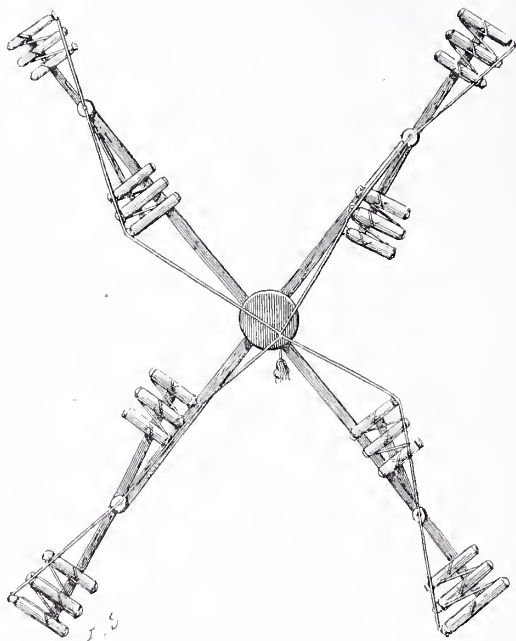
Les *étoiles moulées,* dont on ne se sert que pour les chandelles romaines, ont la forme d'un cylindre creux fait au moule, et dont l'ouverture centrale, traversée par une étoupille, permet de communiquer le feu à la charge de la chandelle.

La *pluie d'or* se prépare comme les étoiles simples et s'emploie pour garnir certaines fusées volantes.

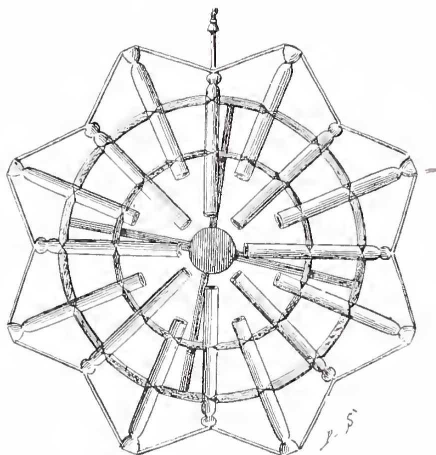
Les *serpenteaux* sont de petites fusées que l'on fait partir à la main et qu'on lance ensuite en l'air où elles décrivent des zigzags lumineux. On les fabrique avec des cartouches chargées jusqu'à moitié de leur hauteur avec 16 parties de sal-



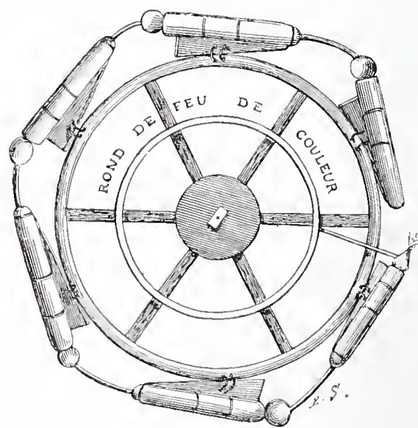
Coupe d'une fusée volante.



Moulin à vent.



Gloire.



Soleil tournant.

pêtre, 2 de charbon en poudre, 2 de soufre et 6 de poudre tamisée. On remplit le reste de la cartouche avec de la poudre en grain et un peu de sciure de bois bien tassée.

On donne le nom de *saxons* à une espèce de serpenteaux dont on garnit les fusées volantes et les pots à feu, et qui, lorsqu'ils partent, tournent en l'air comme de petits soleils et produisent un charmant effet. On les prépare en garnissant de la composition ci-dessus une cartouche dont les deux bouts sont terminés par une couche de terre glaise et mis en communication extérieurement par de l'étoupille, de façon que la fusée puisse prendre feu par ses deux extrémités à la fois.

Les *pétards* sont des serpenteaux chargés uniquement de poudre; et les *saucissons,* des pétards entourés de ficelle et qui, à raison de cette armature, détonnent plus bruyamment.

Les *marrons* se fabriquent avec de la poudre en grains dont on charge de petites caisses carrées

en carton. Ces caisses une fois fermées sont recouvertes de bonne ficelle, puis enduites de colle forte. Lorsque le marron est bien sec, on y fait un trou avec un poinçon et on y met un bout d'étoupille assez long pour que l'artificier ait le temps de s'éloigner après y avoir mis le feu.

Les *chandelles romaines* sont des fusées dont la cartouche est d'abord chargée de poudre à canon fine, proportionnée aux dimensions de l'étoile; au-dessus de cette charge on place une étoile moulée; puis une charge de composition pour chandelles romaines, et ainsi de suite jusqu'à ce que la cartouche soit remplie.

On nomme *pot à feu* une grosse fusée immobile qui en renferme un certain nombre de plus petites destinées à être lancées en l'air. Pour préparer cet artifice, on prend une large cartouche au fond de laquelle on tasse de la poudre que l'on recouvre d'une rondelle de carton, traversée en son centre par une petite fusée qui met le feu à la pièce. On remplit ensuite de serpenteaux l'espace libre qui entoure la fusée centrale, et l'on recouvre le tout d'un fort papier en laissant passer l'étoupille de la petite fusée.

Les *cordes de couleur* servent à former les dessins et les courtes inscriptions; elles sont faites



Un Artificier du dix-septième siècle. — D'après A. Bosse.

avec des torsades de coton et traversées par un fil de fer qui permet de leur donner telle forme que l'on désire; on les imprègne de la composition suivante : salpêtre 2 parties, soufre 16 parties, à laquelle on ajoute :

Pour les eux blancs. . .	1 partie d'antimoine.
Pour les feux bleus . . .	2 part. vert-de-gris pulvérisé.
Pour les feux rouges. . .	5 part. nitrate de strontiane.
Pour les feux verts . . .	4 part. nitrate de baryte.

Les feux d'artifice sont divisés en trois classes : 1° ceux qui doivent être posés sur le sol; 2° ceux qui sont tirés en l'air; 3° ceux qui produisent leur effet sur ou sous l'eau.

A la première classe appartiennent les serpenteaux, les saxons, les pétards, les marrons, les feux de Bengale, etc.; viennent ensuite, parmi les plus remarquables, les pièces suivantes dont nous allons indiquer la disposition.

Le *soleil fixe*, composé d'un certain nombre de fusées, distribuées comme les rayons d'une roue, et dont les extrémités ignivomes sont divergentes. Toutes ces fusées prennent feu en même temps.

La *gloire*, espèce de soleil fixe dont les fusées, au lieu d'être assujetties sur le même cercle, sont disposées de façon à former des figures triangulaires ou étoilées, souvent composées de plusieurs rangs.

Les *mosaïques* consistent en un échiquier de poteaux espacés à 1 mètre environ de distance, et portant des fusées disposées de telle sorte qu'elles produisent des jets de feu qui se croisent quatre par quatre.

Les *cascades*, qu'on obtient en juxtaposant ho-

rizontalement un grand nombre de fusées qui, en brûlant, imitent des nappes ou des jets d'eau.

Les fusées qui servent à la confection des pièces qui précèdent sont chargées de la composition suivante: poudre à canon, 16 parties; nitre, 12 parties; charbon, 3 parties; soufre, 3 parties; tournure de fonte, 12 parties.

Le *palmier*, imaginé par M. Ruggieri, est un arbre en bois dont le tronc, les branches et les feuilles sont garnis de grosses mèches de coton imprégnées, presque au moment de s'en servir, d'un mélange que l'on pulvérise et humecte d'alcool : vert-de-gris cristallisé, 4 parties; sulfate de cuivre, 2 parties; sel ammoniac, 1 partie.

Les *feux de Bengale* s'obtiennent, suivant leur couleur, avec l'une des compositions suivantes, qu'il est indispensable, pour obtenir de bons effets, de conserver en vases bien clos :

Feux blancs.		*Feux bleus.*	
Salpêtre	32	Salpêtre	7
Soufre	8	Soufre	2
Régule d'antimoine	12	Sulfate de cuivre ammon.	4
Minium	11	Sulfate de potasse	2

Feux rouges.		*Feux verts.*	
Chlorate de potasse	3	Chlorate de baryte	24
Nitrate de strontiane	24	Nitrate de baryte	34
Soufre	8	Calomel	19
Calomel	6	Soufre	12
Gomme laque	1	Gomme laque	3
Sulfure de cuivre	3		

Les *soleils tournants* sont des pièces d'artifice composées d'une roue mobile autour d'un axe horizontal et sur la circonférence de laquelle on fixe des fusées renfermant des compositions différentes. Les soleils se font ordinairement à trois, quatre, cinq et même six changements. — Pour les petits soleils à bon marché, on fait une longue cartouche que l'on enroule en spirale sur un petit disque de bois percé en son centre, et que l'on fixe avec un clou sur un poteau vertical. Lorsqu'on met le feu à l'extrémité de la fusée, le soleil se met à tourner, par suite du recul dû à la combustion de la charge.

Les *girandoles* sont montées sur un pivot et formées de trois cercles tournants garnis de jets posés les uns horizontalement, les autres obliquement. La partie supérieure des girandoles est toujours surmontée de fusées produisant une gerbe lumineuse.

On appelle *pièces pyriques* des pièces qui en contiennent plusieurs sur le même axe, soit fixes, soit mobiles, et qui prennent feu d'elles-mêmes, en se succédant l'une l'autre.

Les *bouquets*, qui terminent les grands feux d'artifice, sont obtenus tantôt à l'aide d'une série de pots à feu disposés au sommet des échafaudages qui supportent les principales pièces, tantôt avec des milliers de fusées volantes que l'on dispose dans des caisses portées sur des tréteaux, et dont le fond est percé de trous par lesquels passent les baguettes d'ascension.

De toutes les pièces d'artifice qui font leur effet dans l'air, les plus belles sont les *fusées volantes* dont nous venons de parler. Ces fusées, qui s'élèvent avec une rapidité vertigineuse à de grandes hauteurs, se fabriquent d'une façon toute particulière et exigent beaucoup de soin dans leur préparation. La cartouche est faite à la manière ordinaire; mais, en la remplissant du mélange combustible, on a soin d'introduire dans son axe une petite broche de bois ou de fer doux, que l'on retire ensuite, et qui laisse une cavité que l'on appelle l'*âme* de la fusée. Cet espace sert à introduire la mèche qui doit faire prendre la fusée dans presque toute sa longueur au moment du départ. La fusée porte, en outre, un pot ou tube de carton un peu plus large que la cartouche, ayant le tiers de sa longueur et servant à loger la *garniture*, c'est-à-dire les serpenteaux, les étoiles, les pluies d'or, etc. Une baguette de saule ou d'osier, destinée à diriger son vol, est fixée au corps de la fusée et doit avoir, pour produire son effet, de dix-huit à vingt fois sa longueur. La composition des fusées volantes est formée de 16 parties de salpêtre, 5 parties de soufre, 10 parties de charbon dur, 4 parties de poudre pulvérisée, et 10 parties de limaille d'acier.

Les *artichauts* sont des fusées que l'on allume mises à plat par terre, et qui s'élèvent d'elles-mêmes en produisant un beau tourbillon de feu. Les deux bouts de ces fusées communiquent ensemble par une étoupille qui laisse passer, au milieu de sa longueur, un bout pour allumer.

Les feux qui font leur effet dans l'eau doivent être enduits d'une couche de suif fondu qui assure leur imperméabilité. Ils comprennent les gerbes, les chandelles romaines, les pots à feu, les soleils, les plongeons, les grenouillères, les étoiles, les marrons, etc. Ces différentes pièces se fabriquent absolument comme celles destinées à produire leur effet sur terre; toutefois, il importe de les lester avec du sable et de les munir de flotteurs en bois afin qu'elles puissent surnager.

Alfred de Vaulabelle.

CE QUE VALAIT LE CHAR D'ÉLÉANOR

(Quatorzième siècle).

Le char de lady Éléanor, sœur du roi Édouard III, représentait la valeur de seize cents bœufs.

Ce char avait été payé 1 000 livres sterling (¹). Or, au quatorzième siècle, le prix moyen d'un bœuf était de 13 schellings 1 penny 1/4.

Une vache était payée 9 schellings 5 pence; un mouton, 1 schelling 5 pence; un poulet, 1 penny.

Une noble dame, Élisabeth de Burgh, lady Clare, avait laissé par testament, en 1355, à sa fille aînée, « son grant char ove (avec) les houces, tapets et quissyns (coussins). »

(¹) Environ 25 000 francs.

Les plus beaux chars ou chariots à l'usage de la cour et de la noblesse étaient de longs véhicules à quatre roues, traînés par trois ou quatre chevaux attelés à la file. Ils étaient composés de fortes poutres posées sur des essieux, et surmontés d'une voûte arrondie. On y était, sans aucun doute, très secoué; mais, à défaut du confortable que ne pouvait pas encore donner l'art du carrossier, on prodiguait le luxe. Les poutres étaient peintes et dorées; les roues étaient ouvragées, et leurs rayons, en approchant du cercle, s'épanouissaient en nervures formant ogive. L'intérieur était tendu de riches et éblouissantes tapisseries; les bancs étaient garnis de coussins brodés et l'on pouvait s'y étendre, des sortes d'oreillers ornaient les coins; des rideaux de soie pendaient aux fenêtres. [1]

Le Chevalier de Lordat.

Le vaisseau que montait le chevalier de Lordat était près de couler à fond à la vue des côtes de France. Le chevalier ne savait pas nager : un soldat, excellent nageur, lui dit de se jeter avec lui dans la mer, de le tenir par la jambe, et qu'il espère le sauver par ce moyen. Après avoir longtemps nagé, les forces du soldat s'épuisent. M. de Lordat s'en aperçoit, l'encourage; mais enfin le soldat lui déclare qu'ils vont périr tous deux.

— Et si tu étais seul?

— Peut-être pourrais-je encore me sauver.

Le chevalier de Lordat lui lâche la jambe et tombe au fond de la mer. Le soldat parvint à la côte presque mourant et raconta ce qu'on vient de lire.

Admirer.

L'admiration fait trouver le bien avec autant de promptitude que la malveillance fait trouver le mal dans les choses. L'un et l'autre se trompent quelquefois; mais la moisson de l'homme bienveillant est beaucoup plus agréable à la vue que la moisson de celui qui a l'œil malin.

X. Doudan.

EN AVANT!

UN SOUVENIR DE MON ENFANCE [2].

J'étais bien petit. Un jour d'été, près de Sens, ma ville natale, mon père, ma mère et moi, nous suivions un étroit sentier sur la colline Saint-Bon qui me paraissait alors une haute montagne. Ma mère me tenait par la main; mon père marchait en tête et s'arrêtait de temps à autre pour nous encourager.

— En avant! disait-il en se tournant vers nous. Puis il continuait à nous précéder.

— Oui, en avant! lui répondit une fois ma mère, mais il faut aider les petits.

— Grande vérité! chère amie, reprit mon père; et il descendit aussitôt vers nous pour me tendre aussi la main.

Cette scène était très simple. D'où vient qu'elle est toujours restée si vivement éclairée dans ma mémoire, alors que tant d'autres, qui ont dû être aux mêmes années plus émouvantes, en sont presque entièrement effacées? N'est-ce pas qu'à cette heure favorable, dans cette union de nos cœurs, sous ce ciel pur, en ce lieu à mes yeux si élevé, les tendres paroles de ma mère, son aimable sourire, l'empressement de mon père, tout cet ensemble harmonieux de douces et heureuses émotions fit pénétrer en moi un de ces beaux rayons de vérité qui, de temps à autre, pendant le jeune âge, descendent illuminer notre vie intérieure? N'est-ce pas qu'un grand précepte qui, grâce à cette première impulsion, devait encore s'affirmer de plus en plus énergiquement par la réflexion et l'étude, venait de se graver dans ma conscience :

« En avant! En haut! en aidant les petits, les » faibles, à marcher du même pas que nous. »

O mes chers parents, mes chers maîtres, avec quel respect, avec quel attendrissement je recueille aujourd'hui tout ce que je peux ressaisir du souvenir de vos sages et douces leçons!

En avant! A mesure que, grandissant, je compris mieux ce mot d'ordre de la vie, il me parut si juste, si vrai, que j'arrivai à le trouver banal, et j'espère, je crois qu'il l'est devenu pour la plupart de mes contemporains.

« En avant! » n'est-ce pas, en effet, non seulement la devise du soldat qui, pour l'honneur et la défense de la patrie, affronte avec enthousiasme la mort, ou du voyageur qui brave tous les périls pour ouvrir des routes nouvelles à la civilisation, du savant qui consacre ses jours et ses veilles à l'étude des lois de la nature, du philosophe qui scrute les secrets de nos âmes; mais aussi la devise de tous ceux qui, dans la mesure de leurs forces et selon les conditions de leur existence, si obscurs ou si ignorés qu'ils soient, travaillent journellement aux progrès de l'œuvre humaine dans toutes ses directions utiles; de tous ceux, en un mot, qui cherchent la vérité, qui aiment la justice, et qui obéissent au devoir de combattre en eux-mêmes, comme au dehors d'eux, l'égoïsme et l'erreur?

En avant donc et en haut! cédons sans résistance à l'impulsion secrète qui nous porte vers les hauteurs. Ne sentons-nous pas un souffle qui nous soulève pour nous aider à nous dégager des ténèbres d'en bas et monter vers les clartés supé-

(1) *La Vie nomade et les routes d'Angleterre au quatorzième siècle*, par J.-J. Jusseraud. Ouvrage curieux et très érudit.

(2) Ces lignes sont le début d'un livre que j'ai dédié à mes petits-enfants. Il a pour titre : *le Tableau de Cébès; Souvenirs de mon arrivée à Paris*, par Édouard Charton. — Librairie Hachette.

rieures? Qu'avons-nous de mieux à faire que de nous entretenir dans l'habitude simple et salutaire de penser que notre destinée est de nous élever sans cesse?

Éd. Charton.

LES FONDATEURS DE L'ABBAYE DE VÉZELAY (Yonne).

En 864, sous Charles le Chauve, Gérard de Roussillon et sa femme Berthe, fille de Pépin, roi d'Aquitaine, établirent au bord de la Cure, à Saint-Père-sous-Vézelay, un couvent de femmes, auquel ils donnèrent non seulement les terres environnantes, mais encore Asquins, Montillot, Fontenay, Voutenay, Givry, Précy-le-Sec et Dornecy.



Gérard de Roussillon et Berthe, fondateurs de l'abbaye de Vézelay (Yonne). — Voy. les Tables. — Dessin d'Adolphe Guillon.

Les Normands, qui vinrent piller l'église, massacrer, disperser les religieuses et brûler les bâtiments, rendirent nécessaire le transport de l'abbaye sur le sommet de la montagne.

Gérard y appela les moines de l'ordre de Saint-Benoît en 878, et fit bénir leur église par le pape Jean VIII.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

UN DESSIN INÉDIT DE GUSTAVE DORÉ. — LA NUIT DE NOËL



Les Cadeaux de Noël. — Dessin inédit de Gustave Doré.

Les vieilles gens ne dorment guère la nuit, et c'est pour cela que vous les voyez quelquefois faire un petit somme pendant le jour dans leur grand fauteuil. Cette nuit-là, qui était la nuit de Noël, la mère-grand se réveilla quand toute la maisonnée dormait encore; mais au lieu de se retourner d'un côté sur l'autre, pour se dorloter un peu dans la bonne chaleur de la plume, la mère-grand descendit tout doucement de son lit, alluma sa chandelle, et s'habilla. Il faisait un froid de loup, les mains de la mère-grand tremblaient, son pauvre corps grelottait, et si ses dents ne claquaient pas, c'est qu'elle n'avait plus de dents.

Quand elle eut mis la dernière main à sa toilette, je veux dire quand elle eut posé sur son nez ses grosses besicles rondes, la mère-grand prit sa chandelle dans sa main gauche, posa avec précaution sa main droite sur la rampe, et descendit lentement l'escalier de bois. Quand elle fut dans la cuisine, elle s'en alla tout droit vers l'âtre, et, levant sa chandelle pour mieux voir, s'arrêta en extase devant la grande cheminée, dont le manteau et les parois disparaissaient sous un amoncellement de joujoux que le petit Jésus était censé avoir apportés pendant la nuit.

La mère-grand sourit, à l'idée de la joie de ses petits-enfants; et puis, à mesure que ses yeux parcouraient ce fouillis de clinquant, de paillettes, de dorures, de couleurs vives et même violentes, son sourire s'épanouissait davantage. Si le gros Mantz, le fils de la mère-grand, le chef de la famille, avait fait si grandement les choses, c'est que l'argent n'était pas rare à la ferme; M. Lorain, le grand banquier de Strasbourg, en savait quelque chose.

Tout lui réussissait, à ce gros Mantz; il avait épousé un beau brin de fille, qui avait une dot convenable, et qui n'était maladroite ni des mains, ni du cerveau. Quant à lui, il s'entendait à toutes les cultures, et tout lui réussissait. Il avait planté de la vigne sur un coteau qui jusque-là n'avait produit que de maigres genévriers et des lézards gris, et voilà que cette vigne avait commencé à donner, précisément cette année-là, un petit vin qui sentait la pierre à fusil et que les amateurs se disputaient. La récolte du houblon avait été comme qui dirait miraculeuse. Et le colza donc!... Eh bien, la graine s'était admirablement vendue; quant aux tiges desséchées, il y en avait une grosse provision dans le fournil. La mère-grand en alla chercher une bonne brassée et la jeta dans l'âtre. Elle n'eut qu'à souffler sur les charbons de la veille au soir, qui couvaient sous la cendre: aussitôt une flamme claire s'élança, et anima de ses reflets joyeux la vaste cuisine, et fit jaillir du fouillis de joujoux des paillettes et des éclairs.

Sur le colza enflammé, la mère-grand amoncela de bonne bûches de sapin bien sèches qui se mirent à pétiller et à chanter.

— A présent, ils peuvent venir, les pauvres petits, ils ne risqueront pas d'attraper de mauvais rhumes.

En disant ces mots, la mère-grand attira près du foyer une chaise basse sur laquelle elle s'assit, présentant à la flamme ses vieilles mains ridées.

Comme le coucou sonnait cinq heures, la mère-grand, qui avait encore l'oreille fine, entendit que l'on remuait en haut. Ce furent d'abord des voix confuses d'enfants qui parlaient haut et vite; ensuite, la voix de la mère fit des recommandations; ensuite, le petit dernier, réveillé par le bavardage de son frère et de ses deux sœurs, se mit à crier de toutes ses forces. Mais il faut croire qu'on lui parla des joujoux de Noël, car les cris cessèrent aussitôt. Un grand craquement de bois de lit! C'est Mantz qui s'éveille et se lève. Puis ce fut une confusion de voix, et comme un bourdonnement, des piétinements de petits pieds, et des craquements de grosses bottes.

Une porte s'ouvre en haut; une odeur de tabac se répand dans l'escalier et dans la cuisine. Le gros Mantz apparaît, portant une lampe, le fourneau de sa grosse pipe de porcelaine dans la paume de la main, le tuyau entre les dents, et fumant ferme, parce qu'il n'y avait pas pour lui de bonheur complet s'il n'y joignait les délices de la pipe.

Les deux sœurs suivent le gros père, en se tenant par la main, les yeux écarquillés d'avance.

La maman ferme la marche, portant sur le bras le petit dernier, qui a énergiquement refusé de rester au lit et de se laisser habiller complètement.

Alors, les enfants tombèrent en extase devant les merveilles de Noël, et les parents tombèrent en extase devant les enfants. J. Girardin.

NOEL DANS LES RÉGIONS ARCTIQUES,

Par un Matelot américain.

Nous étions arrêtés dans les glaces de la baie de Camden, à une courte distance de la côte; nous étions pris dans ce cercle arctique où la longue nuit d'hiver dure des mois entiers sans qu'un lever de soleil l'interrompe. Notre tort avait été de nous attarder dans ces régions septentrionales où, pendant un été trop court, les gens de chez nous font des croisières en vue de recueillir l'huile de baleine qui nourrit la lampe à la maison.

A la maison! La douceur de ces trois mots nous était révélée comme elle ne l'avait jamais été jusque-là, tandis que, réunis dans la timonerie bien close, nous causions, autour d'une méchante lumière, des êtres chéris que nous avions quittés. Les reverrions-nous jamais? Personne n'en doutait, quelque dur que fût le sort présent. Nous avions conservé l'espérance et la gaieté. Si ce soir-là nous insistions autant sur les joies du retour, c'est que Noël approchait, et que Noël, dans notre pays, est l'époque des joyeuses réunions de famille, des courses en traîneau, du patinage, des bons repas. La plupart d'entre nous étaient des hommes, des hommes mariés ou sur le point de

l'être; mais dans le nombre il y avait aussi des gamins, et, à propos de festins et de cadeaux, chacun parlait de sa femme, de sa fiancée, de sa sœur, de sa mère, cela va sans dire! Oh! les chères créatures, comme on les adore quand on est loin! Elles vous apparaissent dans un paradis avec des ailes d'anges. Allez seulement vous faire geler au pôle nord, et vous verrez ce qu'elles deviendront pour vous! Chacun tenait à emporter quelque souvenir au logis : nous n'avions, nous ne pouvions avoir que des os de baleine, mais les dames tirent bon parti de ces objets pour leur parure; nous grattions donc des os de baleine à cœur joie, et nous les taillions aussi, nous les gravions, nous les sculptions, nous en faisions de jolies bagatelles. Noël nous surprit dans ces ingénieux travaux.

Vous rendez-vous bien compte de notre situation? Le navire était figé pour ainsi dire en vue du rivage; un demi-cercle de collines de neige fermait l'horizon; la plus proche de ces montagnes n'était guère qu'à un mille de distance. Bien que nous n'eussions plus de soleil, la lune nous tenait compagnie, ronde et pleine en ce moment, et les collines de neige étincelaient sous sa blanche clarté.

Nous souffrions moins du froid que vous ne pouvez le supposer; les couvertures chaudes ne manquaient pas à bord, et le capitaine nous accordait ce que nous lui demandions en fait de vêtements supplémentaires. Le quartier des gabiers avait été transporté du gaillard d'avant dans la timonerie, et nous vivions là tous ensemble, à l'exception des officiers, qui habitaient une cabine séparée de la timonerie par un fronteau volant. Cette cabine renfermait un poêle. Nous avions aussi à la cuisine un bon feu alimenté en grande partie par des râpures de baleine. De plus, notre appartement était tendu partout de toile à voile, ce qui le rendait fort douillet, et la neige contribuait d'ailleurs à nous tenir chaud; car le navire y enfonçait jusqu'au bastingage ou peu s'en fallait. L'humidité seule était gênante, mais à cela il n'y avait pas de remède! Les menus devoirs que nous avions à remplir n'occupaient qu'une faible partie de notre temps. Le reste de nos journées se passait à notre gré; ce qui nous consolait quelque peu d'être arrêtés dans les glaces, c'est que nous n'étions pas forcés de faire chacun notre quart, de quatre heures en quatre heures. La discipline toutefois ne se relâchait pas entièrement; nous avions l'appel matin et soir, et le sommeil nous était mesuré comme de coutume. C'était une vie qui en valait bien d'autres, après tout; mais les longues causeries étaient encore notre meilleure distraction. Nous parlions volontiers de Santa-Claus (nom que l'on donne au bon saint Nicolas) à mesure que Noël approchait. Les hommes les plus graves projetaient de suspendre leurs bas selon l'usage pour recueillir une moisson de présents.

Quelques-uns préparaient à grand'peine des bonnets, des cache-nez, des mitaines, tant et si bien qu'une visite de Santa-Claus finit par devenir, en effet, possible et même probable. Oncle Jim, le plus vieux d'entre nous, osait seul en douter :

— Croyez-vous, disait-il en ricanant, que Santa-Claus se dérange pour faire plaisir à quelques baleiniers gelés aux trois quarts? Mais s'il vient, par hasard, ses cadeaux ne tiendront pas dans vos bas; je suis d'avis de suspendre plutôt un sac pour recevoir du fromage, du whiskey, des choses sérieuses enfin.

Oncle Jim avait toujours soif.

N'ayant plus de soleil, nous ne pûmes juger que par la lune et par le chronomètre du capitaine que Noël était venu. Cette nuit-là, personne ne ferma l'œil dans la timonerie, ce qui fut cause peut-être que Santa-Claus ne parut pas, car il n'aime guère qu'on le surprenne. Il fallut donc se passer de lui. On sonna la cloche une heure de suite, on hissa le drapeau à la cime du mât de misaine, et nous aurions tiré le canon si les deux vieilles pièces placées sur le gaillard d'arrière n'eussent été tellement gelées que l'on craignit de les voir éclater. Tandis que nous faisions tout le bruit possible, le cuisinier et ses aides nous préparaient un repas de Noël magnifique. Tout le temps que le dîner mit à cuire ce furent des chansons, des scènes comiques, des cris dans la cuisine. Il fallait voir notre camarade Short caracoler à cheval sur l'un de nous en équipage de bataille, si terrible que le cuisinier nègre dût s'armer d'une fourchette pour le tenir à distance!

Au milieu de ces folies, une voix étrange retentit sur le pont, et nous nous élançâmes pêle-mêle pour voir ce qui arrivait. Le croiriez-vous? Santa-Claus en personne nous apparut, tel que nous l'avions tous vu sur les images... Personne n'hésita une seconde à le reconnaître. Il dit à Short, notre meneur, d'une voix enrouée :

— Je suis quelque peu en retard; mais, étant bien sûr d'arriver avant le lever du soleil, j'ai fait d'autres commissions avant de venir ici. Un rude voyage, allez! J'ai eu un timon de cassé, toutes sortes d'accidents... Me voici à la fin, et je vous demanderai un picotin d'avoine pour mon attelage.

— L'avoine est rare ici, répondit Short; mais où est-il, votre attelage?

Aussitôt quatre animaux des plus curieux nous apparurent sur la plaine glacée. Ils tiraient un traîneau grossier assez semblable à celui que nous avions construit pour circuler à bord. D'un bond ils furent sur le pont. Leur traîneau était chargé de paquets de toutes sortes portant diverses adresses.

Ces bêtes n'étaient pas des rennes, ce n'étaient pas des chiens non plus. Ils n'avaient que deux jambes et ils portaient des bottes; mais leur tête et tout leur corps était couvert de poil et de fourrure. De taille ils ressemblaient à nos quatre timoniers, et quelqu'un fit la réflexion que depuis une heure nos timoniers en effet avaient disparu, peut-être pour subir cette étonnante métamorphose. Le capitaine et tous ceux qui habitaient la

cabine, le second excepté, vinrent admirer le traîneau de Santa-Claus. Ce traîneau, chacun était intimement sûr de l'avoir déjà vu, mais nous n'allions pas commencer par accuser le bon saint de vol et de mystification. Il nous apportait des cadeaux, nous devions être contents.

— Pas d'avoine! s'écria-t-il, tandis que son attelage piétinait et se secouait sur le pont; pas d'avoine! De quoi diable avez-vous vécu tout l'hiver!

— Pas trop bien, répondit Short, mais si vos chevaux se contentent de bœuf salé, on pourra leur en servir aujourd'hui. Croyez-vous qu'ils aient assez faim pour cela?

— Faim? Ils ne se sont pas arrêtés pour manger ni pour boire depuis tantôt vingt-quatre heures qu'ils ont quitté le Kamtschatka. Allons, servez vite! Je vous apporte de quoi compléter votre dîner de Noël!

Et voilà Santa-Claus qui se met à défaire les paquets. Le premier portait cette inscription :

« Pour être distribué. »

Ce qu'il fallait distribuer c'étaient des vivres: deux jambons entiers, du lait concentré, des fromages, du pain de pilote d'une autre qualité que celui que nous mangions tous les jours, des bananes conservées qu'on eût prises pour des figues, de la moutarde, des pommes de terre confites dans du vinaigre, des fruits secs, que sais-je?...

Santa-Claus déballait toutes ces friandises tandis que nous nous pressions ravis autour de lui; puis vinrent des vêtements neufs, chacun portant en grosses lettres le nom d'un homme de l'équipage; des bottes pour celui-ci, une chemise de flanelle pour celui-là, ainsi de suite. Personne n'était oublié. Apparemment le vieux saint nous connaissait bien; il tendait à chacun son paquet avec des remarques parfaitement appropriées à la circonstance. Mais ce fut quand il tira d'un sac les lettres de chez nous que notre enthousiasme ne connut plus de bornes. Santa-Claus faillit être renversé! L'une après l'autre les lettres sortaient du sac, il lisait lentement l'adresse, puis il la tendait au destinataire. Chacun, même le cuisinier nègre, eut sa lettre.

Il faisait trop froid pour lire sur le pont; toutes nos richesses furent transportées dans la timonerie, où nous priâmes le vieux saint et son attelage de se rendre avec nous.

La belle soirée! Vous ne pouvez vous en faire une idée; nous dévorions nos lettres; il est clair qu'elles ne venaient pas de ceux dont nous eussions aimé recevoir des nouvelles authentiques, mais enfin on y parlait de nos chères familles.

Sam apprit que sa fiancée, la belle Eliza, avait été demandée en mariage par trois nouveaux galants et ne savait encore lequel des trois elle aimait le mieux, ce qui la mettait dans un cruel embarras; la femme de Peter était partie seule et à pied à la recherche de son homme : on n'avait plus entendu parler d'elle. Ma mère l'Oie était morte. L'église avait un paratonnerre neuf, etc... — Telles étaient les nouvelles. On ne pouvait s'y fier sans doute, mais elles ne nous aidèrent pas moins à passer un joyeux Noël.

A peine avions-nous achevé de les lire, que le festin se trouva prêt, et jamais plus beau dîner ne fut servi si près du pôle nord à un plus bruyant équipage. *Traduction de* Th. Bentzon.

LES CASERNES.

Voy. les Casernes de cavalerie, p. 273-278.

II. — CASERNES D'INFANTERIE.

Casernes mixtes. — Toutes les casernes construites en France au seizième siècle comprennent, au rez-de-chaussée, des salles pavées, avec cheminées, râteliers et mangeoires. Ces salles peuvent ainsi servir au logement des hommes comme à celui des chevaux. Il n'y a donc pas, à cette époque, de distinction possible entre les casernes de cavalerie et les casernes d'infanterie. Quand l'écurie reçoit l'affectation de chambrée, c'est sur les râteliers et les mangeoires que les fantassins déposent leurs bagages ; la cheminée qui les chauffe leur sert à faire, en même temps, et la cuisine et la lessive.

Premières casernes d'infanterie (dix-septième siècle). — Les premières casernes, spécialement destinées au logement de l'infanterie, sont celles qui se construisirent à Montpellier (1697) et à Nîmes (1702). Elles comportent un corridor central sur lequel s'ouvrent toutes les chambres de la troupe.

Casernes à la Vauban. — Les premières casernes d'infanterie *à la Vauban* [1] sont celles des îles Sainte-Marguerite (1620-1726). Le dix-huitième siècle en vit ultérieurement construire nombre d'autres à Mézières, Calais, Toul, Gravelines, Strasbourg, Rocroi, etc. Les chambres des casernes de ce type étaient de petites dimensions, le plus souvent carrées, et recevaient deux rangées de lits. Éclairées par le moyen d'une ou deux fenêtres, elles servaient encore concurremment de buanderie et de cuisine.

Casernes du dix-huitième siècle. — Vers le milieu du dix-huitième siècle, il se manifesta une réaction prononcée contre les casernes à la Vauban. On leur reprocha, non sans quelque raison, leur manque d'élégance et de confortable. Alors s'élevèrent les casernes de Courbevoie, de Rueil, de Saint-Denis, etc., lesquelles, au lieu d'une multitude de petits escaliers, présentèrent un grand corridor longitudinal desservi, au centre et à chaque extrémité, par un escalier de proportions convenables. Les chambres de la troupe mesurèrent aussi des dimensions plus grandes. C'est suivant ces principes qu'ont été construites les casernes de la Pépinière et de l'École militaire, à Paris. Le

[1] Nous avons dit que les casernes à la Vauban sont à petites chambres desservies par de nombreux escaliers; qu'elles se composent, de fait, d'une série de petites maisons accolées. — Voy. l'article *Casernes de cavalerie*, p. 273.

type fut dès lors admis. On voit, en 1773, le marquis de Monteynard, alors ministre de la guerre, ordonner l'adoption des longs couloirs desservant les chambres et recommander les galeries extérieures dites *à l'espagnole*, que Vauban avait cru devoir proscrire.

Concours de 1788. — En 1788, le ministre ouvrit un concours en vue de la création d'un nouveau type de caserne d'infanterie supérieur aux modèles précédents. L'amélioration promise devait être des plus sérieuses, attendu que le programme imposait la condition d'une organisation de cuisines indépendantes des chambres occupées par les hommes.

Casernes de la révolution. — Les événements de

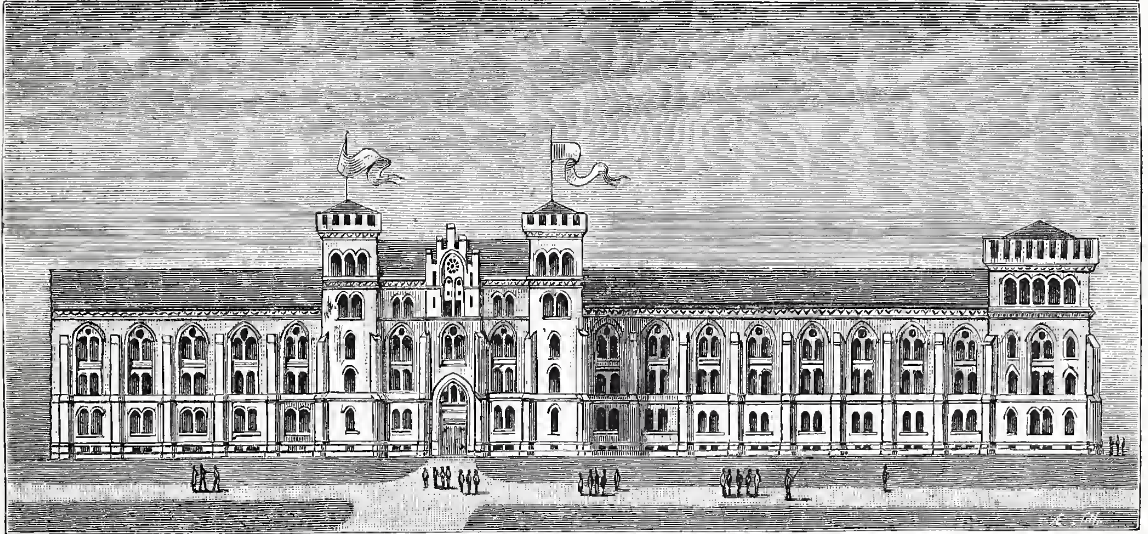


Fig. 1. — Caserne de Lubeck. — Élévation. — Échelle de 1/800e.

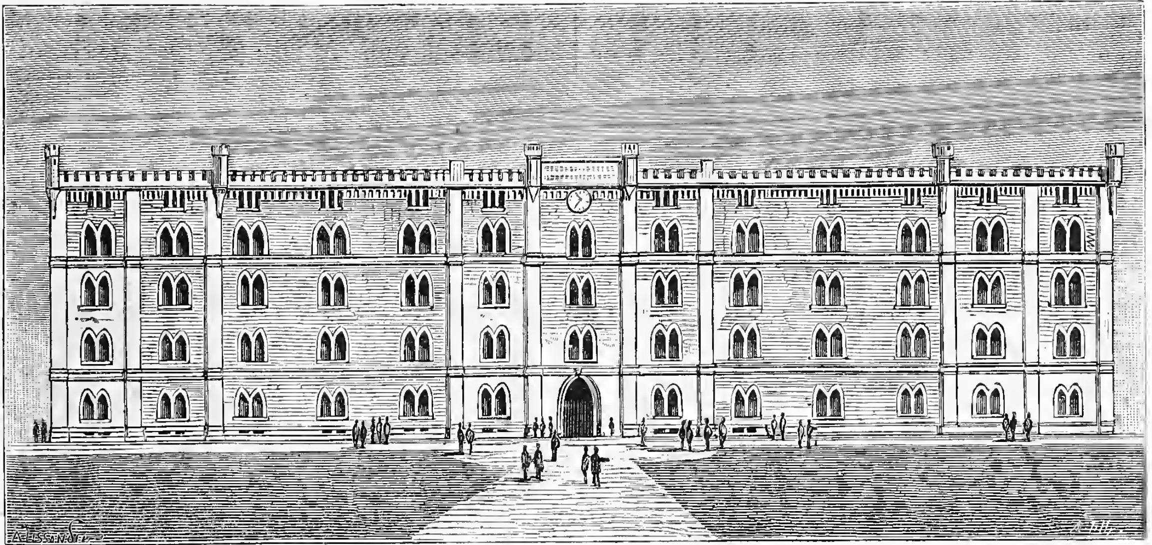


Fig. 2. — Caserne de Pola (Istrie). — Élévation. — Échelle de 1/600e.

la révolution empêchèrent ce concours d'aboutir. Toutefois, les principes posés au programme s'imposèrent à l'architecte lors de l'adaptation aux besoins du service militaire des nombreux édifices, châteaux, couvents, etc., dont le gouvernement s'était attribué le droit de disposer. On annexa aux casernes ainsi improvisées des accessoires divers, tels qu'une infirmerie, des locaux disciplinaires, un magasin d'habillement, etc. La première cuisine distincte du logement des troupes est celle de la caserne de Chambéry, construite en 1804.

Casernes à la Haxo (1820). — Le général Haxo fit adopter, en 1820, un type de caserne, lequel n'est autre que celui de Vauban, simplifié du fait de la suppression du mur de refend longitudinal et de l'adoption d'une galerie voûtée au rez-de-chaussée. Au logement des sous-officiers sont affectés de petites chambres ménagées dans les parties du bâtiment attenant aux cages d'escaliers. C'est suivant le type Haxo que se sont élevées les casernes de Foix, de Pau, de Brest, etc.

Système Belmas (1830-1860). — Vers 1833, un officier distingué, le colonel Belmas, préconisait le retour au système du corridor intérieur, mais corrigé et amélioré. La modification consistait à substituer aux cloisons fermant ce corridor une

double colonnade à laquelle venaient s'appuyer des armoires et râteliers d'armes ne s'élevant pas jusqu'à hauteur du plafond, et permettant, par suite, d'assurer aux chambres les avantages d'une ventilation énergique. Bien que n'ayant pas reçu de sanction officielle, les idées émises par le savant Belmas n'en ont pas moins exercé grande influence sur le caractère architectonique des bâtiments militaires qui se sont élevés au cours de la période 1830-1860. A partir de 1843, il se construit des casernes à chambres contenant quatre rangées de lits, dont une rangée double au milieu. C'est le système qu'on a suivi à Vincennes, à la caserne Napoléon de la rue de Rivoli, à la caserne du Château-d'Eau, etc.

Type de 1860. — L'année 1860 voit prévaloir le principe des chambres à quatre rangées de lits, avec communication centrale et escaliers multiples, méthodiquement répartis sur la longueur du bâtiment. Dans ce modèle, les accessoires, — cuisines, locaux disciplinaires, etc., — sont séparés du bâtiment principal et disséminés le long des murs de clôture du quartier.

Type de 1875. — Mais de nouvelles études, entreprises en 1867 et depuis lors ininterrompues, ont abouti au type moderne dont la description est consignée en la circulaire ministérielle du 20 mars 1875.

Cette circulaire a décidément prononcé l'abandon des grandes chambres à quatre rangées de lits, pour adopter le principe du casernement *par fractions constituées,* si commode au point de vue du respect de la discipline, tant recommandé par Vauban et, après Vauban, par Belmas, mais que les incessantes variations de l'effectif normal avaient pendant longtemps empêché de prescrire. Les ateliers, magasins, locaux disciplinaires, cantines, cuisines, etc., sont aménagés dans des pavillons distincts du bâtiment principal. Celui-ci, spécialement affecté au logement des hommes, mesure 15m.80 de largeur sur une longueur variable avec l'importance de l'effectif (régiment, bataillon, etc.). Tout bâtiment d'habitation est divisé, par une série de murs de refend transversaux, en chambres de 24 hommes qu'éclairent quatre fenêtres. Distants de 7 mètres d'axe en axe, ces murs sont percés, en leurs milieux, de portes dont l'alignement forme passage central. Un système de trois escaliers dessert les chambres. Le bâtiment est à deux étages; les combles mansardés en sont attribués aux réservistes. Le rez-de-chaussée est occupé par le magasin des ordinaires, le bureau du trésorier, les salles d'école et d'escrime, la salle des rapports, et les chambres de sous-officiers. Quelquefois l'infirmerie est aménagée à l'une des extrémités d'un pavillon à destination de logement des troupes; elle y prend une portion du rez-de-chaussée et la portion correspondante du premier étage. Les deux compartiments superposés sont mis en communication par le moyen d'un escalier spécial.

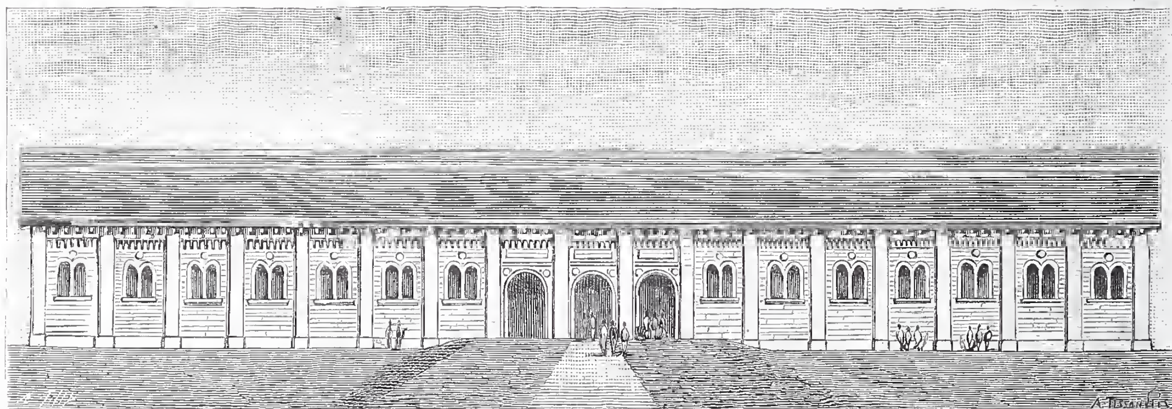


Fig. 3. — Salle de manœuvres du parc des Invalides, à Berlin. — Élévation. — Échelle de 1/500e.

Ce type de 1875 réalise assurément sur les anciennes constructions militaires un progrès très réel au point de vue du bien-être et de l'hygiène des hommes, mais nous sommes encore loin du confort que la caserne offre aux troupes à l'étranger.

On connaît le type de nos casernes, lequel n'est rien moins qu'élégant. Qu'on jette un coup d'œil sur une façade de caserne allemande, de celle de Lubeck, par exemple (fig. 1), et l'on avouera qu'il nous est difficile de soutenir la comparaison.

Le style d'architecture adopté en Autriche-Hongrie peut, au contraire, être admis en parallèle avec celui de l'Allemagne.

La caserne de Pola (Istrie), construite en 1856 (fig. 2), est un beau bâtiment à quatre étages, occupé par les équipages de la flotte. Autour d'une cour centrale court, à chaque étage, un corridor sur lequel donnent toutes les chambres, d'une contenance de dix-huit lits chacune. Chaque chambre est munie d'un calorifère et meublée de deux tables en X. A l'heure du repas ces tables sont portées dans les corridors, où mangent les matelots.

L'eau est distribuée en abondance à tous les étages, et en chacun de ceux-ci est ménagée une salle aux ablutions, avec robinets et cuvettes. Cette salle est mise à la disposition des hommes à toute

heure de la journée. Chaque étage loge trois compagnies; le rez-de-chaussée n'en reçoit qu'une. Le reste dudit rez-de-chaussée est occupé par des salles de discipline, prisons, cuisines, bureaux, salle de bains, piscine et appareil à douches.

Ce qui constitue surtout la supériorité des casernements étrangers sur le nôtre, c'est le soin apporté à l'organisation des locaux accessoires : réfectoires, *mess*, magasins, salles de manœuvres, etc.

Ainsi que les anciens Romains, les Allemands attachent grande importance aux salles de manœuvres. Celle du parc des Invalides, de Berlin, a été construite, en 1853, pour les trois bataillons d'infanterie casernés à la porte d'Oranienbourg. Cet édifice mesure dans œuvre 75m.40 de longueur, 18m.80 de largeur et 7m.20 de hauteur. On peut y exercer simultanément 300 recrues.

Les figures 3 et 4 donnent une idée du mode de construction de cette salle, dont l'aire est en terre

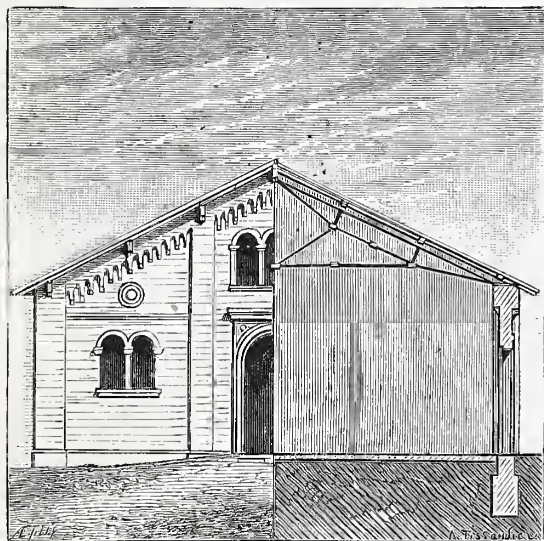


Fig. 4. — Salle de manœuvres du parc des Invalides, à Berlin. — Pignon du bâtiment : élévation et coupe.

battue, la charpente en bois et fer, la couverture en ardoises. Les murs sont en briques avec contre-forts. Le prix de revient est de 71 000 francs, soit 43 fr. 80 le mètre carré.

La figure 5 représente, à titre de spécimen de l'architecture militaire anglaise, l'élévation extérieure d'un donjon isolé, affecté au service d'un dépôt de brigade. Le rez-de-chaussée en est occupé par un corps de garde et des locaux disciplinaires. Les trois étages, organisés à destination de magasins, renferment des réserves d'armes et d'effets pour plus de 4 000 hommes. L'installation y est conforme au système des *casiers individuels*, c'est-à-dire qu'au lieu d'y séparer les effets par catégories, on constitue autant d'assortiments complets qu'il peut y avoir d'hommes à équiper.

La figure 6 représente, en plan, l'un des étages du donjon-magasin. Des étagères doubles occupent le centre de la salle, séparées par des allées de 0m.75 de largeur; d'autres allées de 1m.40 sont ménagées au pourtour des murs. Les deux escaliers, qui se développent dans les tours d'angle, permettent d'introduire et de faire sortir — *d'un*

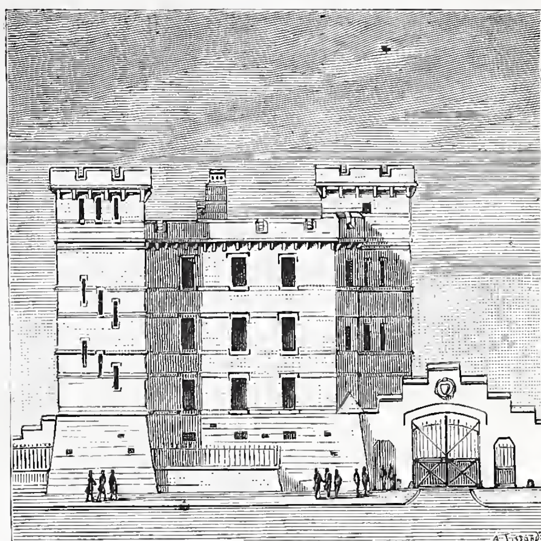


Fig. 5. — Donjon-magasin anglais pour dépôt de brigade. Élévation.

mouvement continu — les hommes qui viennent s'équiper au commencement et se déséquiper à la fin des manœuvres annuelles. Cette organisation, commode et simple, pourrait avantageusement s'appliquer en France aux magasins régimentaires de la réserve, ainsi qu'aux magasins régionaux de l'armée territoriale.

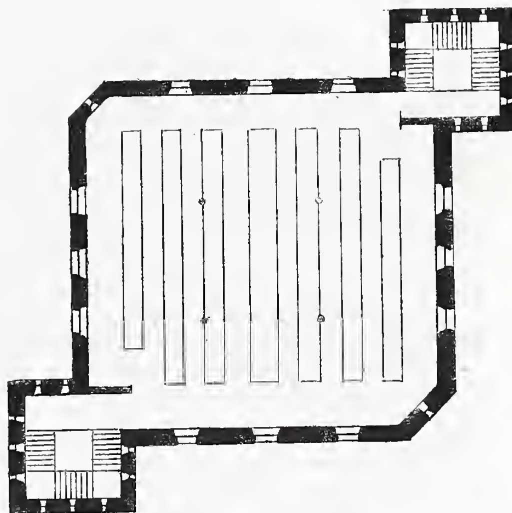


Fig. 6. — Plan d'un étage du donjon-magasin.

Maintenant, un mot des casernes du temps de guerre.

Casernes du temps de guerre : quinzième, seizième et dix-septième siècles. — Les locaux souterrains ménagés dans les anciennes fortifications des quinzième et seizième siècles consistent en longs corridors voûtés, mal éclairés et fort humides, mais qui, si imparfaits qu'ils fussent, abritaient convenablement la garnison de la place assiégée. Vauban

conserva, en les améliorant, toutes les galeries existantes, et il en créa de nouvelles à deux ou trois étages. Ce sont, partout et toujours, des voûtes à pieds-droits de grande épaisseur, ouvertes longitudinalement dans les murs d'escarpe.

Dix-huitième siècle. — Au dix-huitième siècle apparaît le système des voûtes à pieds-droits établis perpendiculairement aux escarpes, système économique et présentant toutes garanties de résistance. Les voûtes, accolées et reliées entre elles par un couloir voûté, constituent ainsi, à destination de logements militaires, de vastes locaux à un ou deux étages, protégés par le massif des terres du rempart. Généralement adossées au mur d'escarpe, ces casernes souterraines prennent jour par des créneaux ouverts dans ce mur. Leurs voûtes, dont la portée mesure 5 ou 6 mètres, ont 1m.20 d'épaisseur à la clef et sont recouvertes d'une couche de terre dont l'épaissenr varie de 1 à 2 mètres. Elles sont souvent sommées d'un étage mansardé, que les troupes occupent en temps de paix.

Casernes de guerre (Restauration). — A l'issue des guerres de l'Empire, le gouvernement français pensa qu'il était urgent que toutes les places de guerre fussent pourvues de casernes capables de contenir, en temps de paix, la garnison normale et d'offrir à cette garnison des abris sûrs en cas de bombardement. Deux projets furent soumis à l'appréciation du ministre en 1826. Dans le système Haxo, dont on fit l'essai à Port-Vendres, le premier étage seul était voûté; suivant le système Lamy, qui fut alors appliqué au château de Belfort, c'était l'étage supérieur qui seul était sous voûtes.

Type de 1842. — Ces deux types, légèrement modifiées en 1842 par l'adjonction d'un étage de caves, servirent jusqu'à 1854 de guides aux constructeurs des casernes *à l'épreuve de la bombe.*

A cette époque, c'est-à-dire à la veille de la mise en service des bouches à feu rayées, nos ingénieurs pressentent la puissance des effets du tir plongeant. Ils ne peuvent se dissimuler qu'il est nécessaire de dérober les façades des casernes aux vues et aux coups de l'ennemi. L'idée leur vient de renforcer l'un des murs de tête des voûtes et de le recouvrir d'une épaisseur de terre suffisante.

Dispositif de 1868 (Metz). — Ce dispositif, adopté d'abord assez timidement en 1868, conduisit tout naturellement au type de *caserne noyée dans le massif* du rempart, totalement cachée aux vues de l'ennemi et abritée contre les coups de ses projectiles.

Type actuellement en usage. — Le système est aujourd'hui suivi dans tous les casernements de nos forts. Les *casemates-logements* (fig. 7) sont formées de voûtes de 6 mètres de portée et 1m.20 d'épaisseur, recouvertes de 2 à 3 mètres de terre

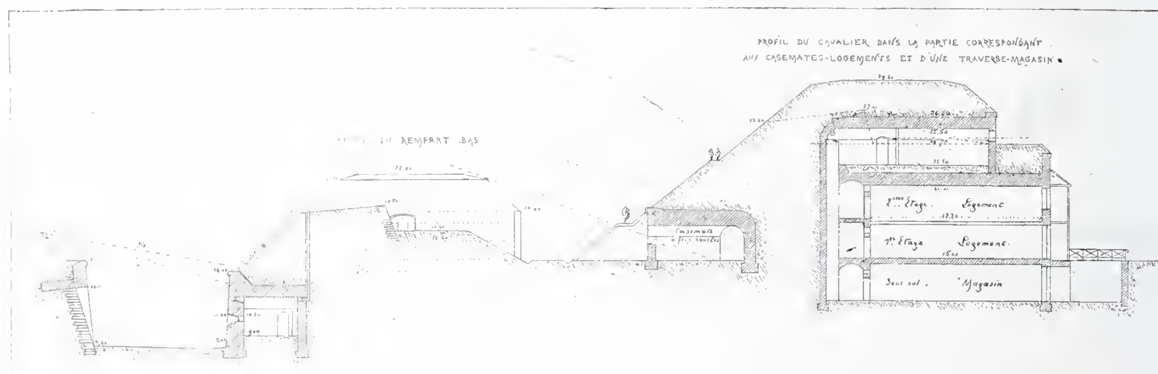


Fig. 7. — Coupe d'un casernement à l'épreuve des projectiles.

au minimum. Ces casemates, dont l'ensemble constitue une caserne souterraine *à l'épreuve,* communiquent entre elles par des baies ouvertes dans les pieds-droits. A chaque étage, le long des têtes de voûte postérieures, règne une *gaine* dans laquelle viennent déboucher les escaliers. L'aérage est assuré par le moyen de cette gaine longitudinale où s'opère une ventilation énergique, sollicitée par des cheminées d'appel. Sous ces voûtes s'alignent des lits à deux étages et à quatre places, superposés deux à deux. Les hommes sont donc couchés comme à bord d'un navire.

Ces constructions satisfont pleinement à l'une des conditions du problème, laquelle est de mettre les hommes à l'abri des projectiles; mais, noyées dans les terres, elles sont humides et, malgré toutes les dispositions jusqu'ici préconisées, l'air s'y renouvelle mal.

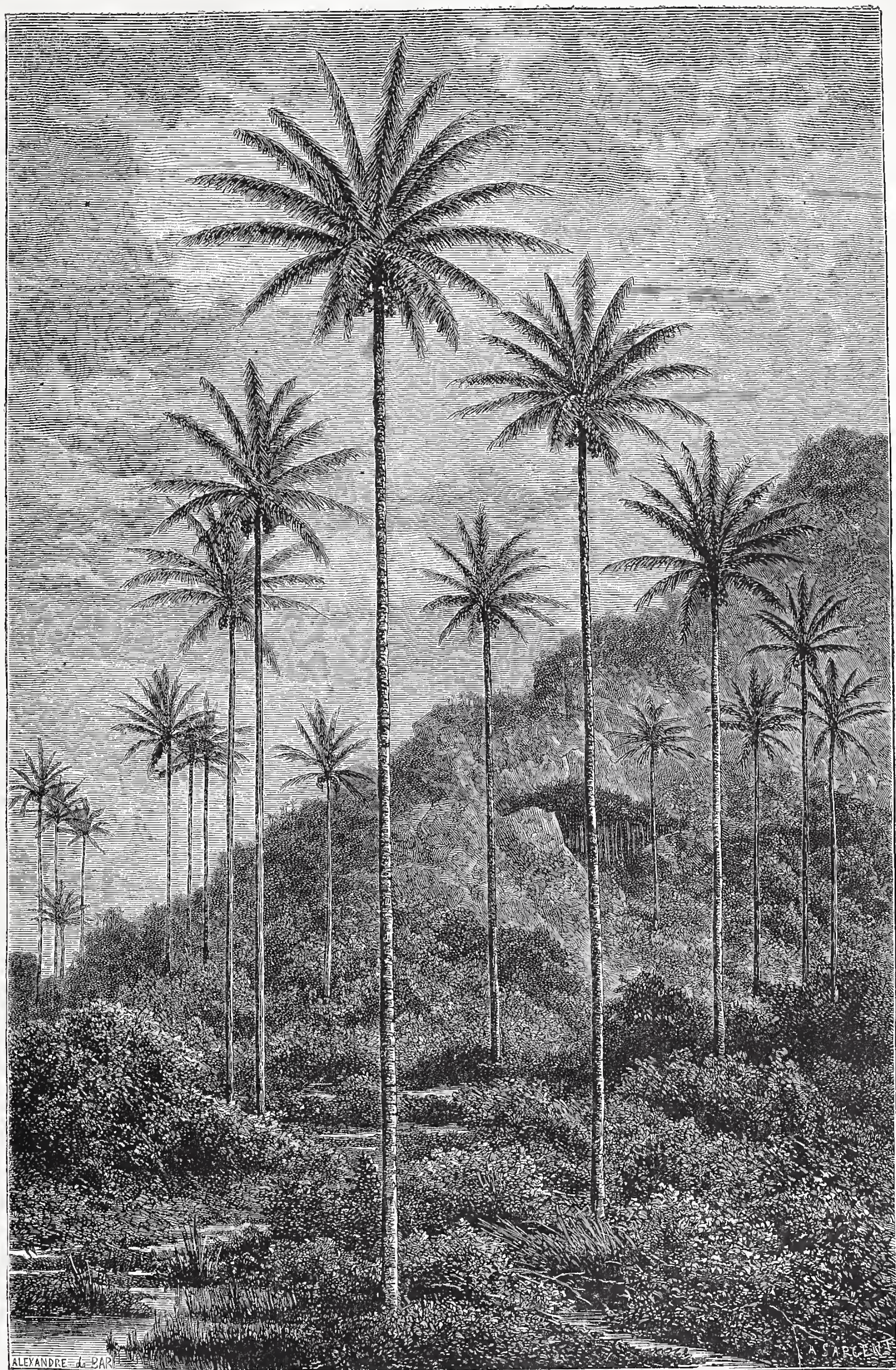
Ces inconvénients sont majeurs, mais il faut bien en prendre son parti. Dans une caserne du temps de guerre, on ne doit pas hésiter à sacrifier le bien-être des hommes et même, jusqu'à certain point, leur hygiène à l'impérieuse nécessité de les abriter des pluies d'obus, à l'heure du bombardement.

Lieutenant-colonel HENNEBERT.

L'ARBRE A CIRE.

Quand, dans cette étonnante chaîne de montagnes qui traverse l'Amérique du Sud comme une gigantesque colonne vertébrale, le voyageur arrive vers le 4e degré de latitude nord, aux environs du volcan Tolima, dans la partie de la Cordillère qui porte le nom de « Andes du Quindiou », il est

tout étonné de trouver, à une altitude de plus de 2 500 mètres au-dessus du niveau de la mer, des paysages qui rappellent plutôt les tableaux d'une nature tropicale que les paysages d'une zone alpine. Cet effet inattendu vient principalement de la présence, à ces altitudes extraordinaires, d'un



L'Arbre à cire)*Ceroxylon andicola*, Humb., Bonpl., Knth.).

des plus beaux palmiers connus, le *Ceroxylon andicola* ou « arbre à cire. » Humboldt et Bonpland les premiers, Purdie, MM. Linden, Funk et plus récemment M. Ed. André, nous ont fait connaître les curieux représentants de cette flore andine. « La tige svelte et noble du *Ceroxylon,* dit Purdie, pareille à une colonne de marbre, donne un réjouissant aspect au paysage si particulier du Quin-

diou. » Et M. André : « Les palmiers à cire forment des forêts (palmarès) de colonnes qui paraissent de loin blanches comme de l'ivoire, couronnées par une gerbe d'admirables feuilles. »

Le *Ceroxylon andicola* (*keras*, cire, et *xylon*, bois) produit une espèce de cire utilisée dans le commerce. Il appartient à la tribu des Arécacées, caractérisées par des carpelles qui se réunissent et sont nus, par des feuilles pennées, un fruit drupacé à noyau fermé, et des graines ombiliquées. Son tronc ou stipe svelte, sans défenses, atteint jusqu'à 80 mètres de hauteur. Il est couronné par un beau panache de feuilles qui sont longues de 5 à 8 mètres, paripennées, à segments rejetés en arrière et souvent en forme de trapèze. Les segments foliaires se distinguent par une côte ou nervure principale, saillante à la face supérieure. Les feuilles, arrivées à un certain développement, se couvrent, ainsi que le tronc, d'un exsudat cireux, ce qui leur donne des reflets bleuâtres, presque glauques en dessus, blancs en dessous. Les fleurs sont monoïques, d'un jaune plus ou moins intense, les étamines hypogynes. Les fruits forment des régimes parfois longs de 2 mètres; ce sont des baies de couleur orangée, verdâtre, parfois tout à fait noire; elles ont la grosseur d'un grain de chasselas et leur chair est douce.

La *céroxyline*, ou cire des palmiers, produite sur l'écorce du *Ceroxylon andicola* de la Colombie, est récoltée par les indigènes, qui se hissent très habilement jusqu'en haut de l'arbre, au moyen d'une forte courroie passée autour des reins et qui fait le tour de l'arbre. S'arc-boutant des pieds contre le tronc, ils tendent la courroie et restent fixés. Armés d'un racloir aiguisé, ils enlèvent, en descendant, successivement la couche cireuse qui tombe dans leur tablier. Mais trop souvent ils choisissent les plus beaux arbres et les abattent pour gratter l'écorce à moins de frais. Ils détruisent ainsi des arbres souvent âgés de cent cinquante à deux cents ans, et menacent de dépouiller rapidement le pays d'un de ses plus beaux ornements et d'un produit très utile. C'est par milliers que ces arbres tombent sous la hache de l'indigène, et les palmarès diminuent de jour en jour.

Ainsi récoltée, la cire est empaquetée ou coulée dans des calebasses et envoyée surtout à Bogota, où, après avoir été purifiée, elle sert à la fabrication des bougies. A l'état naturel, elle est d'un blanc grisâtre; purifiée, elle devient blanche jaunâtre. On la purifie en la soumettant à un lavage à l'eau et à l'alcool bouillant, où elle est peu soluble.

Chaque arbre sur pied peut donner en moyenne 10 kilogrammes de céroxyline. La couche une fois enlevée se reforme. Un individu peut récolter de 50 à 60 kilogrammes par mois sans abattre l'arbre. Du temps de Bonpland, on vendait la livre de cire, à Ibagué, environ 50 centimes; aujourd'hui, le prix est monté à environ 1 fr. 25 la livre, et la matière est toujours très demandée pour les besoins de la consommation du pays.

La lumière fournie par la cire du céroxylon est assez abondante et pure, donnant peu de fumée et une résine d'une odeur agréable. Dans le pays, on l'emploie pure ou mêlée de suif, mais de préférence mêlée, parce qu'on trouve qu'elle brûle moins vite. Pure, on en fait des cierges destinés à être offerts aux saintes images, parce que l'Église catholique défend l'usage de toute cire mélangée ou végétale. Mais tous les curés du pays ne sont pas aussi rigoristes que le prêtre de Toché dont parle Purdie. Préposé à une petite cure au pied du Quindiou, cet ecclésiastique ne permit pas l'usage de la cire de palmier, comme production résineuse et par conséquent prohibée par les lois de la religion. De là une importation assez considérable de cire d'abeilles exclusivement pour les besoins des presbytères.

Le *Ceroxylon andicola* a quelques autres qualités qui le font rechercher soit pour la construction des maisons, à cause de son bois très durable, soit pour l'établissement de conduites d'eau, ou de canots, à cause de la hauteur de son tronc, soit encore pour ses feuilles, qui servent à couvrir les maisons ou à construire des abris. Ses fibres servent parfois à la confection de bons cordages.

G. Capus.



LE BILLET DE LOGEMENT.

HISTOIRE VRAIE.

Suite. — Voy. p. 365.

Le vieux caporal s'animait en parlant ainsi; ses petits yeux gris brillaient, et sa figure maigre et ridée rayonnait d'enthousiasme; Mariette, la servante, qui arrivait avec un plat de pommes de terre frites, fut toute étonnée de le trouver beau, et elle s'écria, en posant son plat sur la table :

— Ah! bien sûr que ce n'est pas moi qui prendrais pour mari un de ces poltrons-là! Mon cousin Pierre n'en est pas, Dieu merci; il a fait toute la campagne avec l'armée de la Loire, et il n'est pas resté avec les traînards.

— Tant mieux, ma bonne Mariette, dit doucement Mme Jardier : votre cousin est un brave, il fera un bon mari. Et vous, caporal, à quelle armée étiez-vous ?

— A l'armée du Nord, Madame. J'étais ouvrier chapelier à Rennes; je me suis engagé au mois de septembre : on m'a dirigé sur Cherbourg, où je suis resté un mois, et puis on m'a envoyé par mer à Dunkerque, d'où j'ai rejoint les régiments qu'on formait à Lille. J'ai vu toutes les villes du Nord, et la campagne aussi. Ah! nous nous sommes bien battus! mais ils étaient trop!

— Vous aviez déjà été militaire dans votre jeunesse : avez-vous fait d'autres guerres?

— Sans doute, j'en ai fait d'autres! c'est même pour cela que j'ai pensé que je pourrais être bon à quelque chose dans celle-ci. L'expérience sert

beaucoup à la guerre. J'ai vu, quand l'ennemi tirait sur nous, de pauvres conscrits qu'on avait postés en tirailleurs se rassembler tout effarés, malgré les chefs, même le général, qui en aurait presque pleuré, et qui leur criait : « Mais écartez-vous donc! dispersez-vous, allez, venez; ne restez pas en place! » Bah! ils étaient comme affolés, ils se serraient les uns contre les autres comme des moutons qui ont peur de l'orage. Tout naturellement l'ennemi visait dans le tas : un obus arrivait, éclatait et en couchait une douzaine par terre. S'ils avaient eu l'habitude de la guerre, ça ne serait pas arrivé.

— Et à présent, dit Marie, vous allez retrouver votre petite fille qui me ressemble. Comme elle sera contente de vous revoir!

— Oui, dit le vieux caporal en souriant à cette idée, elle sera bien contente, pauvre petite chérie! et elle aime tant son vieux grand-père! Quand je dis grand-père, ce n'est pas tout à fait ça, mais c'est tout comme. Sa mère est la fille de ma femme.

— Elle était donc veuve, votre femme?

— Oui, Madame. Ah! c'est toute une histoire...

— Voulez-vous nous la dire, tout en fumant votre pipe? Voici une tasse de café, du tabac et de l'eau-de-vie : vous pouvez fumer, la fumée française ne nous incommode pas.

— Vous êtes trop bonne, Madame! je prends votre tabac, je le fumerai en route en pensant à vous. Pour mon histoire, elle est bien simple; mais il faudrait la prendre du commencement et ça vous ennuierait peut-être?

— Au contraire! nous vous écoutons, caporal, vous pouvez vider votre tasse avant de commencer : il y a de quoi la remplir.

Le caporal but son café à la santé de toute la famille, et commença :

— Pour lors, il faut que je vous dise d'abord que je n'ai jamais connu mes parents. J'ai été déposé tout petit à l'hospice, qui m'a mis en nourrice chez des paysans. J'y suis resté jusqu'à douze ans, bien heureux dans les champs, sous le soleil du bon Dieu, et j'ai été bien triste quand on est venu me chercher pour me ramener à la ville. Il y avait beaucoup d'enfants à la ferme, et on ne voulait pas me garder, du moment que l'hospice ne payait plus pour moi. On me fit entrer chez un chapelier comme petit domestique, pour faire les commissions. Je n'étais pas maltraité, mais j'avais bien de la peine à m'habituer aux grandes rues et aux grandes maisons. Il y avait encore autre chose qui me faisait de la peine : à la ferme, on me traitait comme les autres enfants, et on m'aimait parce qu'on m'avait eu tout petit; mais chez mon patron, ce n'était pas la même chose, et personne ne se souciait de moi. C'était bien naturel; mais je ne pouvais pas m'empêcher d'être triste quand je voyais les enfants du patron grimper sur les genoux de leur père ou embrasser leur mère, ou quand j'entendais les apprentis parler de leur famille. J'en devins tout sombre, et je tournais tout doucement à la fainéantise sans m'en apercevoir : ce fut un malheur que je faillis causer qui me fit rentrer en moi-même.

On m'avait donné une lettre à porter à l'autre bout de la ville; j'en avais plusieurs, et j'oubliai celle-là, parce que j'avais pris l'habitude de songer toute la journée à mon malheur d'être seul en ce monde, au lieu de penser à ce que j'avais à faire. C'était une lettre très pressée : la patronne la trouva après mon départ et courut la porter elle-même, quoiqu'elle fût un peu malade. Elle alla vite, se mit en nage, et, comme elle revenait, un orage la prit en route, elle reçut la pluie et revint à la maison avec la fièvre. Elle fut très malade : le patron m'adressa de sévères reproches, mais je m'en adressais bien d'autres à moi-même. Comment, me disais-je, ces gens-là t'ont bien traité, t'ont logé, t'ont nourri, ont été pour toi de bons maîtres, et voilà comme tu les récompenses! Est-ce que c'est leur faute si tu n'as pas de parents? Et cela te les rendra-t-il, tes parents, de te désoler toute la journée jusqu'à te rendre incapable de faire ton devoir? Il faut changer et te mettre à vivre comme un honnête garçon, au lieu de faire souffrir les autres de ton malheur.

Si la patronne était morte, je crois que j'en serais mort de chagrin; mais heureusement elle ne mourut pas, et elle eut la bonté de me pardonner mon étourderie. Je travaillais de toutes mes forces pour réparer le mal que j'avais fait; mais le mal est plus facile à faire qu'à réparer. Je ne pouvais pas prendre la place de la patronne au comptoir et tenir les livres pour elle, puisque je ne savais ni lire ni écrire; je ne pouvais pas raccommoder le linge de son mari et de ses enfants, ni la remplacer dans tout ce qu'elle faisait tous les jours : aussi pendant plus d'un mois il manqua bien des choses dans la maison, les pauvres petits furent moins bien soignés qu'à l'ordinaire, et le patron, obligé de tenir ses comptes et de surveiller sa maison, ne put pas satisfaire toutes ses pratiques. Je rentrais sous terre de honte en pensant que c'était moi qui étais cause de tout cela. Je travaillais comme un nègre, en tâchant de ne pas trop me faire voir; le patron remarqua pourtant quelle besogne j'abattais, et il me dit que j'étais un bon garçon. Alors je lui demandai timidement la permission d'aller promener ses enfants, que personne ne faisait plus sortir; j'en eus grand soin, et au bout de tout cela ma sottise tourna très bien pour moi, car toute la famille se mit à m'aimer, et le patron, voyant que j'avais du goût pour la chapellerie, me prit à l'atelier pour m'apprendre le métier. J'avais un peu de confusion du bonheur qui m'arrivait à la suite d'une faute; mais je pensai que cela devait m'engager encore davantage à m'attacher à mon devoir pour effacer tout à fait mes torts.

J'avais quinze ans quand je devins apprenti chapelier, et je n'ai jamais changé d'état depuis

cet âge-là. C'est un bel état; et il faut du talent, voyez-vous, pour arrondir les bords d'un chapeau et leur donner une jolie forme! Tout le monde n'attrape pas cette courbe-là : il n'y a que les fins ouvriers français qui en sont capables. Mon patron n'avait pas son pareil, et il me donna de bonnes leçons pendant cinq ans. Par malheur, au bout de ce temps-là, il mourut...

— Ah! tant pis! s'écria la petite Marie.

— Oh! oui, Mademoiselle, tant pis, car c'était un brave homme; et ce fut un malheur pour moi, car sa veuve vendit l'établissement pour se retirer à la campagne avec ses enfants, et je ne les revis plus. Je me retrouvai encore tout seul et triste comme quand j'étais arrivé; mais heureusement la conscription me prit : je partis comme soldat.

— Avec un sabre, et un fusil, et un uniforme! cria Louis. C'est moi qui aurais voulu aller avec vous!

— Ce sera votre tour plus tard, mon cher mignon, dit le vieux caporal en caressant de sa main rugueuse la tête bouclée de l'enfant.

Je vous disais donc que je devins soldat. Cela faisait un grand changement dans mes habitudes : c'était tout un nouveau métier à apprendre, qui m'ennuya d'abord beaucoup. Dans la chapellerie, quand je prenais le fer ou les ciseaux, je savais pourquoi je les prenais et ce que j'allais en faire; au régiment, on me commandait toute la journée un tas de choses auxquelles je ne comprenais rien, et parmi ces choses il y en avait la moitié au moins qui me semblaient bien inutiles. Et puis, quand j'étais libre, je ne savais que faire de moi et je m'ennuyais : aussi, il faut bien que je le dise, je me laissai entraîner au cabaret par des camarades qui avaient le goût d'y aller. Heureusement, le sergent était un brave homme qui avait compris mon caractère; et un soir que je rentrais avec un petit coup de trop dans la tête, au lieu de me consigner, il me dit sévèrement en me regardant entre les deux yeux : « Eh bien, conscrit, crois-tu que c'est comme ça que tu apprendras à servir ta patrie? »

Cela me fit plus d'effet que si on m'avait jeté un seau d'eau à la figure. La patrie! j'y songeai toute la nuit, me demandant ce que c'était, et je finis par la comprendre comme une mère que je pouvais aimer tout à mon aise, moi qui n'avais jamais eu de mère à aimer, et pour l'amour de qui je devais m'appliquer à faire de mon mieux tout ce qu'on me commandait. Cette idée-là me rendit facile et même agréable tout ce qui ne m'avait jusque-là donné que du dégoût. Je ne retournai plus au cabaret, je tâchai de devenir un bon soldat, et j'y réussis. Quand j'étais chargé de quelque corvée qui me déplaisait, je n'avais qu'à me dire : C'est pour ta patrie! et je la faisais aussitôt de bon cœur. Je voulus devenir savant, pour être plus capable de servir mon pays, et j'allai à l'école du régiment. Mais je ne suis jamais devenu un grand docteur, car j'avais la tête un peu dure; et puis on nous envoya en Afrique au moment où je commençais à épeler, et dans ce pays-là on avait autre chose à faire que d'étudier dans les livres. Je suis pourtant arrivé avec le temps à lire couramment et à signer mon nom, mais j'y ai eu bien de la peine.

Mme J. Colomb.

La fin à la prochaine livraison.

LES FRESQUES DE GIOTTO,

A L'ARENA DE PADOUE.

L'église Santa-Maria dell' Annunziata, plus ordinairement appelée Santa-Maria de l'Arena, à Padoue, est un des plus vénérables sanctuaires de l'art chrétien. Ce n'est pas un somptueux édifice, son architecture n'a rien qui frappe l'imagination; mais elle est harmonieuse dans ses proportions, et les grandes surfaces nues de ses murs semblent avoir été destinées dès l'origine à être couvertes de peintures : aussi quelques personnes ont-elles pensé qu'elle pourrait bien avoir été bâtie par Giotto, qui l'a décorée tout entière avec ses élèves. En aucun endroit, pas même à l'église d'Assise, le puissant initiateur de l'art moderne ne s'est élevé plus librement vers l'idéal de grandeur, de grâce, de pureté, qui brilla tout d'un coup, au sortir de la longue nuit des siècles de barbarie, comme l'aurore de la renaissance. « C'est ici, a écrit M. Charles Blanc, le berceau de l'art moderne, l'enfance gracieuse et divine de la peinture religieuse telle que la comprendra la renaissance italienne. Sans précédents, du premier coup, par le seul effort de son génie, ou plutôt par le seul élan d'un génie qui n'a pas besoin d'effort, Giotto s'est élevé au sublime. Il a trouvé l'idéal chrétien à force de subordonner la matière, d'en abréger l'indication, d'en simplifier les formes... Quelle virginité de sentiments! quelle pudeur naïve! quelle fraîcheur! » — « Son beau génie, dit à son tour M. Taine, son invention aisée, son goût pour la noblesse et le pathétique, le portaient vers les personnages idéaux et vers les expressions touchantes, et c'est dans ce champ qui lui est propre, qu'ici, pour la première fois, avec une abondance et un succès extraordinaires, il a innové et inventé. » « Je ne crois pas, dit M. H. Delaborde, qu'aucun peintre ait trouvé des formules allégoriques plus expressives que les figures de la Force et de la Tempérance, de l'Incrédulité... » Nous ajouterons à celles qui viennent d'être nommées *l'Espérance* dont on voit ici le dessin. Elle est représentée sous les traits d'une jeune fille vêtue avec la plus grande simplicité, sans aucun attribut; seulement, elle est ailée, elle tend les bras et monte sans effort vers le Seigneur, dont l'image est placée au-dessus, dans la peinture célèbre du Jugement dernier; un ange descend du ciel et lui apporte la couronne, récompense de ceux qui ont compté sans défail-

lance sur la bonté et la justice divines. En face d'elle, de l'autre côté de la nef, est la figure du *Désespoir,* il faudrait dire *la Désespérance,* comme en italien on l'appelle la *Disperazione :* c'est une femme, en effet; autour de son cou est passé un lacet; elle s'est pendue, comme Judas; ses bras se sont raidis et ses poings fermés, dans une suprême convulsion; un démon la saisit par les cheveux. Autant la première figure est aimable et son mouvement naturel, autant la seconde saisit par l'énergie avec laquelle est exprimée l'horreur du crime devenu irréparable. De chaque côté, leur faisant suite, sont peints de la même manière, en grisaille, d'un côté les Vertus et de l'autre les Vices, formant un soubassement au-dessus duquel de grandes fresques, qui se détachent sur un fond d'azur, représentent l'Histoire de la Vierge et celle de Jésus avec une force, une grâce, une ingénuité, devant lesquelles il est difficile de retenir un cri d'admiration. Un des premiers qui, dit-on, rendit cet hommage au peintre fut le poète dont le génie s'accordait si bien avec le sien et qui l'a plus d'une fois inspiré. Dante exilé était, dit-on, à Padoue en même temps que Giotto, et il visita la chapelle décorée par lui lorsque les peintures venaient à peine d'être achevées. Cette tradition est très vraisemblable.



L'ESPÉRANCE, fresque de Giotto, à l'*Arena* de Padoue.

La chapelle fut fondée par un Padouan, Enrico

Scrovegno, que l'avarice de son père avait enrichi. Dante a placé celui-ci dans son *Enfer* et l'a voué à une triste immortalité. On avait toujours présumé que le nom de *l'Arena* était resté attaché à l'édifice parce qu'il avait été bâti sur l'emplacement et dans l'arène même d'un amphithéâtre romain, dont il ne restait toutefois aucune trace. Des fouilles récentes ont justifié cette conjecture : on a retrouvé les assises des murs qui soutenaient les gradins du théâtre antique, et l'on y distingue encore les ouvertures par où s'écoulait la foule des spectateurs.

E. S.

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE.

Suite. — Voy p. 181, 198, 214, 227, 254, 261, 278, 298, 354 et 362.

IX. — BONS CONSEILS.

Je ne passais pas toute l'année dans cette retraite; chaque hiver nous ramenait à Paris : d'où vient que tous mes souvenirs, à mesure que je les évoque, soient inséparables de ce coin de terre, de la chère maison de mes grands parents? C'est qu'à Paris, je n'ai jamais eu le temps de me sentir vivre. A peine arrivée j'étais prise dans l'engrenage des leçons, dans le tourbillon des impressions, des curiosités nouvelles; sous je ne sais quel coup de fouet qui m'excitait incessamment, je changeais de nature pour ainsi dire. L'amour-propre remplaçait chez moi, presque à mon insu, bien des sentiments meilleurs : il s'agissait d'être la première au cours, en attendant que mon âge me permît d'autres succès, ceux de Jeanne, de Marguerite, des amies un peu frivoles, dont les bals et les toilettes m'inspiraient une secrète envie; je rapportais à la campagne une provision de chimères; et puis, à peine avais-je humé cette brise bienfaisante, arrêté mon premier regard sur cet horizon d'un charme si humble et si intime, que je redevenais enfant... enfant pour jouir de tout et pour ne rien désirer au delà de ce que j'avais sous la main, tout près de mon cœur. Je m'éveillais comme d'un rêve agité, je buvais du jour au lendemain l'oubli de ce qui n'était pas Rosières... Non, je n'avais jamais quitté ces bonnes figures qui me souriaient familièrement, je n'avais abandonné ni mes fleurs, ni mes bêtes... Quelle détente exquise! et comme la table de grand'mère réussissait vite à me rendre l'appétit! comme le miroir de ma petite chambre avait vite fait de refléter des joues roses et des yeux brillants que je ne me connaissais pas à Paris, où les médecins me prescrivaient du fer, où je devenais toujours nerveuse, tantôt irritable, tantôt languissante, assez mécontente de moi au moral, et au physique si déplorablement maigre! Une panacée que j'étais sûre de trouver à Rosières me rendait aussitôt l'embonpoint, la bonne humeur, que dis-je?... ma gaicté de six ans. J'y devenais aussi quelque peu paresseuse, il est vrai, je me transformais pour ainsi dire en plante vivace et bien portante, épanouie au soleil; *piocher,* comme à Paris, sous l'aiguillon des cours de la Sorbonne, m'eût été impossible; mais je ne laissais pas que d'apprendre, car là seulement je réfléchissais, je trouvais le temps de penser. Le grain semé dans mon esprit par mes professeurs de toute sorte germait, se développait dans ce silence; je profitais alors réellement des leçons qui ne m'avaient inspiré d'abord que le vain désir de me distinguer, où j'avais souvent, — ma conscience me le reprochait, — tenu à savoir par pur orgueil, pour éclipser mes compagnes, tout au moins pour être citée parmi les plus intelligentes. C'est à Rosières, grâce aux chers grands parents qui renouvelaient chaque été le trésor de ma petite bibliothèque, jadis vouée aux contes de fées, que j'ai fait, pour la première fois, connaissance avec les livres adorablement simples d'une femme éprise, elle aussi, de la campagne, et dont j'indique le nom, Sarah Orne Jewett, à toutes les jeunes filles qui savent l'anglais. Aurais-je goûté ailleurs comme je le fis, assise sur la mousse, dans notre grand bois de pins silencieux, ce passage d'une profondeur lumineuse et sereine :

« Les rapports de la nature agreste avec ce qui est cultivé, civilisé, m'étonnent toujours comme une chose très curieuse et très subtile. Chacun les éprouve-t-il avec une égale intensité?... Quant à moi, il m'arrive, en me promenant seule à travers le crépuscule d'un soir d'automne, de me fredonner à moi-même quelque chant bizarre qui s'accorde avec le cri-cri du grillon et les mille bruits vivants qui m'entourent. Je me demande, perplexe, ce que je suis... mon individualité m'est vaguement présente; mais je sens pourtant que je fais partie de ce grand tout qu'on nomme la nature. La vie qui m'anime est une parcelle de sa vie, et rien ne me rend plus heureuse que de sentir cette parenté dans un être humain bienveillant, dans un site, dans une fleur que je rencontre, me retournant encore et souvent pour revoir une fois de plus cet objet sympathique...

» Le monde marche d'année en année. Nous pouvons employer ses forces, leur donner tel ou tel courant, perfectionner ceci ou cela, mais nous ne pouvons créer des forces nouvelles. Nous nous servons seulement des outils que nous trouvons pour travailler le bois que nous trouvons aussi. Nous découvrons, nous combinons, nous utilisons, et c'est tout. Voilà le fruit sauvage... n'est-ce pas le même fruit au fond que celui qui vaut un prix au jardinier? Ce monde reste le même monde. Vous découvrez un diamant, mais le diamant était à cette même place il y a mille ans; vous ne l'avez pas *fait* en l'amenant au jour. Ainsi nous grandissons spirituellement jusqu'à ce que nous ayons saisi quelque vérité qui nous semble nouvelle, quoiqu'elle soit vraie de toute éternité; elle attendait

que nous vinssions à elle, cette vérité divine. Il n'y a rien de nouveau et d'étrange ici-bas que nous-mêmes. Nos pensées sont à nous; Dieu nous donne la vie seconde par seconde, mais il nous la donne pour être à nous... N'en laissons rien perdre... Considérons que rien ne se perd. L'arbre tombe et se pourrit dans l'humidité des bois, il se confond à la fin sous nos pieds avec la terre, mais un autre arbre va sortir de lui; peut-être est-ce une partie de sa propre vie qui jaillira ainsi de la mort. Dieu réserve toujours à quelque usage la vie qu'il nous retire; il faut qu'elle vive parce qu'elle est la vie... »

Et, pensais-je en guise de conclusion, le jeune arbre est tenu de donner à son tour des fruits et de l'ombre; il vit comme ont vécu ses aînés...

L'idée d'être un jour ce qu'avait été, ce qu'était encore ma chère grand'mère, pour ne pas faillir à la tâche que Dieu nous impose à tous successivement; l'idée de creuser le même sillon, de mettre la main sur le même trésor qui m'attendait si je savais le chercher, me pénétrait d'idées très différentes de celles qui à Paris m'échauffaient le cerveau : je me promettais d'être bonne, et sérieuse, et utile aux autres; de ne laisser rien perdre; de compter une à une, en avare, chacune de ces minutes que Dieu nous donne pour être à nous, au lieu de les laisser emporter par le souffle brûlant des affaires et des plaisirs, selon l'usage du monde qui songe à passer le temps et non à l'employer. Rendre les autres heureux, être soi-même heureuse, voilà ce qu'il faut, pensais-je, mais comment?...

Et le vent dans les branches des pins m'indiquait des moyens que mes seize ans trouvaient un peu austères : — Vivre à la campagne, resserrer le cercle de ses devoirs afin de les mieux remplir, et le cercle de ses affections afin de n'être point trompée. — Soit! mais auparavant je devais débuter dans le monde à Paris. Des robes blanches ou roses se suspendaient comme des visions tentatrices aux branches de mes chers arbres, si bons conseillers tout à l'heure :

— Elle est charmante! murmuraient à mon oreille des voix flatteuses qui n'étaient plus celles du grillon ni de la sauterelle.

C'est encore à Rosières que j'ai ressenti ce qu'il y a de meilleur dans le plaisir, l'attente, l'imagination du plaisir. Le monde avec lequel j'ai fait connaissance ensuite était bien plus enivrant rêvé dans cette solitude que je ne l'ai trouvé dans la réalité. Il ne m'a jamais rien donné de comparable à nos bonnes réunions de famille, quand, dès les premiers jours d'août, Henri arrivait du collège avec des perspectives délirantes de pêche et de chasse et de longues chevauchées. Il était comme fou, mon pauvre petit frère, passant du régime de la prison à une entière liberté. Ses transports nous amusaient. On peut dire que son cœur restait l'année durant à Rosières, en compagnie de son premier fusil, un cadeau de grand-père, et du joli cheval fringant qui désormais remplaçait avec avantage la paisible Cocotte. Plus tard, quand l'écolier fut devenu un homme, Rosières conserva sur lui la puissance de l'aimant. Il y fut toujours ramené, dans les bons et dans les mauvais jours, pour se consoler des uns et pour mieux jouir des autres, pour se reposer de ses travaux et pour oublier certaines folies. — Avait-il une détermination à prendre, il allait réfléchir à Rosières; avait-il un congé à bien employer, Rosières lui tendait les bras. Rosières fut toujours notre refuge à tous. Sans la douce morale maternelle qui s'en exhalait avec l'odeur des foins coupés ou des fruits mûrs, selon la saison, je serais devenue futile ou prétentieuse.

Il suffit d'un hiver passé auprès de mes grands parents, dans le calme et le silence que produit la neige, dans l'intimité des longues veillées à la campagne, pour me guérir d'un accès de fièvre mondaine, dont la terre nue, les arbres dépouillés, la ligne plus sévère de l'horizon attristé, me faisaient honte. C'était comme un froncement de sourcil général à l'adresse de ma conduite. Et l'idée que le prix d'une robe de gaze, flétrie presque aussitôt que portée, pouvait assurer de Noël à Pâques le bien-être de toute une famille comme celle de Pierre Lenoir, m'eût décidée au sacrifice de mes goûts les plus vifs. Je manquai deux ou trois bals cet hiver-là, et j'en fus récompensée par le bonheur de toute ma vie; mais d'abord, — ne précipitons rien, — par un succès auquel je faillis attacher trop d'importance...

Je réussis brillamment à mon premier examen. On tombe à l'âge que j'avais alors d'une exagération dans une autre. Ma crise mondaine dissipée, je fus prise d'une autre de ces maladies passagères auxquelles la jeunesse est sujette : la manie des diplômes. Je me jurai de les conquérir tous, de faire collection de brevets. Fi des chiffons! Je serais tout simplement une femme supérieure. Cet engouement nouveau dura jusqu'à la saison qui est à Rosières celle des confitures.

Th. Bentzon.

La fin à la prochaine livraison.



CURIOSITÉS DE L'HORLOGERIE.

Jusqu'au moment où, dans la dernière moitié du quinzième siècle, un Français, nommé Carovage, inventa le *ressort spiral* destiné à remplacer l'action des poids moteurs, on ne fabriquait que des horloges fixes et de grande dimension. Le nouveau ressort, qui pouvait tenir et se mouvoir facilement dans un petit espace, permit de faire des horloges portatives auxquelles l'ingéniosité des habiles horlogers du seizième siècle ajouta bientôt des combinaisons variées; ce fut à qui inventerait les systèmes les plus compliqués et, souvent, les plus extraordinaires.

Les villes d'Augsbourg et de Nuremberg étaient

surtout renommées pour ce genre d'horlogerie : la première, pour la belle ordonnance architecturale des pièces que l'on y fabriquait, la perfection des travaux de ciselure et de gravure qui les décoraient, la complication et la précision de leur mécanisme; la seconde, par l'ingéniosité, le plus souvent amusante, de ses combinaisons; Nuremberg fabriquait pour ainsi dire des joujoux d'horlogerie, Augsbourg de véritables œuvres d'art et de science. C'est à Werner, d'Augsbourg, que l'on



Horloge allemande (dix-septième siècle). — Collection de M. Spitzer.

doit la curieuse horloge qui fait partie des collections de la Voûte-Verte, de Dresde, où l'on voit un centaure qui tire une flèche à chaque heure, et plusieurs autres œuvres des plus remarquables conservées dans les musées de l'Allemagne.

Quant à la petite horloge que reproduit notre gravure, et qui représente un individu vêtu à la romaine, levant et abaissant le bras droit pour indiquer, au moyen d'une lance, l'heure sur une sphère tournante munie d'une bande formant un cadran horizontal, elle offre tous les caractères de la fabrication de Nuremberg.

ÉDOUARD GARNIER.

LA POÉSIE ET LA SCIENCE.

Il est peu de personnes qui ne soient disposées à dire, comme M. Mathew Arnold : « La poésie comme la science est une interprétation du monde; mais les interprétations de la science ne nous donneront jamais ce sens intime des choses que nous donnent les interprétations de la poésie, car elles s'adressent à une faculté limitée, non à l'homme entier : voilà pourquoi la poésie ne peut périr. »

La poésie ne peut périr, mais la science ne peut périr davantage. Elle n'est pas seulement une collection de faits : elle a bien plus de rapports qu'on ne croit avec la poésie. « La science, qui commence par l'étonnement, a dit Coleridge, finit aussi par l'étonnement. » Elle est comme une lampe dans la nuit, qui de siècle en siècle jette ses rayons un peu plus loin dans le mystère, mais qui, à mesure qu'elle éclaire davantage une sphère toujours élargie, fait paraître encore plus profonde l'obscurité de l'infini.

Ce serait se faire une bien étrange idée de la science que de la croire dépourvue de mystère et, le dirai-je? de poésie.

« La science (1) ne détruira jamais le mystère métaphysique, celui qui porte non seulement sur les lois inconnues, mais sur l'essence même de la réalité. »

Il y a dans les conceptions de la science moderne, dans ses vues sur la transformation des forces, sur les métamorphoses de l'énergie répandue dans le monde, des ouvertures sans bornes pour l'esprit. Mais ce ne sont pas seulement les sciences, ce n'est pas seulement l'astronomie, la physique, qui parlent très puissamment à l'imagination : les sciences les plus abstraites, les mathématiques, ne font pas autre chose. On peut dire qu'elles créent un monde idéal sans limites.

Il y a dans le domaine des sciences mathématiques, par exemple, une invention perpétuelle, une sorte d'intuition, de divination, qui s'inspire des mêmes facultés spirituelles que l'art lui-même ou la poésie.

Képler, Pascal, Newton, avaient des tempéraments de poètes (2). On pourrait en dire autant des grands mathématiciens de notre temps.

Les esprits de premier ordre ont des vues intérieures; ils ne sont pas simplement des miroirs, ils sont des créateurs. Toujours placés en face de l'inconnu, ils sont tourmentés par leur curiosité, et rien ne peut les satisfaire, non plus que les grands artistes et les grands poètes. Ce qu'on nomme quelquefois le réalisme doit leur sembler chose très secondaire, très incomplète; car ils voient au delà de toutes les réalités et vivent dans une sorte de rêve perpétuel dont les phénomènes ordinaires ne donnent qu'un écho et un reflet.

VERNIER.

(1) M. Guyau. — (2) Tyndall.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE.



L'Aveugle et le Paralytique, sculpture par G. Michel.

Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.

Florian, dans une fable touchante, nous montre deux infirmes qui réunissent leurs deux misères pour s'aider mutuellement à les supporter. L'un sans l'autre, que feraient-ils? Hélas! fatalement, ils périraient. Ensemble, ils vivront; ils arriveront peut-être même à trouver la vie douce; ils échangeront leurs pensées, ils parleront de leur

passé, ils se raconteront leurs tristes aventures;

A raconter ses maux souvent on les soulage;

et ils ne seront plus tout à fait malheureux.

« Aimez-vous les uns les autres », dit l'Évangile; et toute doctrine féconde découle de cette grande loi. Charité, fraternité, solidarité, association, secours mutuels, tout est venu de là. « Aidez-vous les uns les autres », disent toutes les philosophies; et pourquoi s'aiderait-on, si l'on ne s'aimait? Par intérêt? Ce n'est pas assez. Supposez que l'aveugle et le paralytique de la fable n'aient aucune affection l'un pour l'autre : qu'arrivera-t-il? Le paralytique guidera son compagnon vers les endroits qui lui plairont, à lui, sans s'inquiéter des cailloux du chemin et des sentiers escarpés; l'aveugle le portera, puisqu'il ne peut faire autrement, mais il se souciera peu de la façon dont il le portera, rudement ou doucement. S'ils s'aiment, quelle différence! Chacun d'eux, plus attentif à son compagnon qu'à soi-même, s'efforcera de lui épargner toute souffrance, toute gêne, tout ennui; et comme on gagne toujours à faire le bien, il oubliera ses propres maux tout le temps qu'il ne sera préoccupé que d'alléger ceux d'autrui. Il y trouvera son intérêt, sans doute; et l'on pourrait dire que c'est là la morale de l'intérêt bien entendu. Mais le bien fait par intérêt, est-ce réellement le bien? et porte-t-il sa récompense avec lui? Dans l'ordre matériel, oui, peut-être; le paralytique se félicitera d'avoir bien dirigé l'aveugle, parce que l'aveugle, reconnaissant, le portera avec douceur. Mais la vraie récompense du bien accompli, la paix du cœur, la joie délicieuse d'être content de soi, n'est-elle point le partage de ceux-là seuls qui n'ont cherché dans une bonne action que le plaisir de la faire? Nous sommes tous, plus ou moins, aveugles ou paralytiques à notre manière; nous avons tous besoin de nos compagnons dans le voyage de la vie; ils ont des talents, des facultés qui nous manquent, comme nous en avons qu'ils ne possèdent pas, et tous nous avons intérêt à échanger nos services. Mais pour que cet échange produise un bien durable et vivifiant, il ne faut pas qu'il consiste en une sèche série de marchés où chacun s'efforce de ne donner que l'équivalent de ce qu'il reçoit; il faut qu'un sentiment plus élevé y préside. N'agissons pas par intérêt, ni même par reconnaissance : *Aimons-nous les uns les autres.*

J. C.

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE.

Suite et fin. — Voy. p. 181, 198, 214, 227, 254, 261, 273, 298, 354, 362 et 390.

X. — LES CONFITURES.

Que de groseilles, que de framboises cette année-là, mon Dieu! Elles s'élevaient au milieu du cercle des éplucheurs en une pyramide de pourpre brillante. Après les avoir cueillies nous étions tous là, réunis, à égrener chaque grappe à l'aide d'une fourchette. La grande bassine de cuivre étincelant attendait pour aller au feu que ce travail fût terminé. Maman, grand'mère et moi, et une de nos voisines, Mme d'Arcy, de la Source, et Henri lui-même, nous travaillions avec ardeur tout en causant. C'était sur mes futurs examens auxquels je me préparais avec zèle que roulait la conversation.

— Je ne vois pas d'inconvénients à tous ces diplômes, disait grand'mère, pourvu qu'ils nous laissent de bonnes ménagères en nous donnant des savantes. Une mère capable de corriger les thèmes latins de son jeune fils ne me fait pas peur, mais à la condition que cette mère-là ne dédaigne pas plus que nous autres les confitures et le reste; car enfin la destinée de la femme reste la même quoi qu'en puissent dire les avocats plus ou moins ingénieux de ses droits; il lui faut toujours, sous peine de n'être plus femme, s'occuper de sa maison, élever ses enfants, être soigneuse, économe; le reste est relativement du luxe : c'est pourquoi je ne suis pas fâchée de voir la petiote que voici préparer de futures tartines en même temps que ces fameux examens.

— Dont on pourrait si bien se passer en somme, interrompit mon père, tout en tournant autour de la table où notre pyramide de grenats et de rubis s'élevait à vue d'œil; car les nomenclatures, les définitions, n'ajoutent rien au charme d'un esprit féminin; ce qui importe, c'est que la femme comprenne, qu'elle embrasse le cercle des choses, qu'elle ait des yeux ouverts tout autour de la tête pour s'y intéresser et pouvoir se former un jugement sain. Mais qu'elle pérore et qu'elle tranche, c'est trop! Une femme instruite est tenue à plus de tact et de réserve qu'aucune autre. On lui saura gré de dissimuler sa force comme si elle avait à se la faire pardonner. Ne crie pas sur les toits ce que tu sais, Louisette... quand tu sauras, ajouta mon père en passant la main sur mes cheveux. Imite ta mère, qui m'a laissé le plaisir de la deviner petit à petit, si bien qu'après dix-huit ans de ménage j'en suis encore à faire des découvertes... des découvertes qui me conduisent à chérir sa modestie plus encore que je n'admire son intelligence.

— Mon ami, épargnez-moi! s'écria maman avec une de ces rougeurs qui lui donnaient l'air si jeune en montant à ses joues ordinairement pâles; les petites filles d'aujourd'hui en savent beaucoup plus que celles de mon temps et n'y ont pas grand mérite : l'instruction leur est présentée avec tant d'attrait par des maîtres si habiles! Moi, j'ai été peu de temps en pension et je ne m'y suis pas particulièrement distinguée, mais j'y ai pris le goût de l'étude pour le conserver toute ma vie.

— C'est, parbleu, l'essentiel! s'écria mon père. Croire qu'on ne sait rien et apprendre toujours. Il n'y a pas de brevet supérieur qui vaille cela.

Grand'mère cependant versait groseilles et

framboises dans la bassine pour les faire bouillir sur un feu doux.

Elle revint et dit à Mme d'Arcy, avec un clignement d'œil qui fut, je m'en souvins plus tard, significatif :

— Vous et les vôtres, vous faites grand cas de mes confitures. Il faudra que je lègue la bonne tradition à ma petite-fille.

— Hélas! dit Mme d'Arcy, j'ai peur qu'elle ne dédaigne un peu, comme toutes nos jolies demoiselles, cette besogne terre à terre. Vous figurez-vous que ma nièce de Paris s'est moquée l'autre jour de nos grandes lessives et de la peine que je prenais à les ranger?

— La petite sotte! s'écria grand'mère avec une certaine indignation. — La lessive était pour elle comme pour Mme d'Arcy une affaire d'état. — Ici nous sommes élevées autrement, ajouta-t-elle. Va surveiller les confitures, Louisette!

Et j'y allai, assez contente d'avoir à goûter le premier bouillon, et à enlever du bout de l'écumoire une *crasse* parfumée, savoureuse, meilleure que la confiture elle-même. Tandis que, ceinte d'un tablier blanc et les mains toutes rouges du jus des framboises, je me penchais sur la bassine en humant les vapeurs friandes qui s'en exhalaient sous prétexte de surveiller attentivement les progrès de la cuisson, j'entendis grand'mère entrer sur la pointe du pied et dire tout bas à Mme d'Arcy :

— Voyez si elle n'y met pas tout son cœur.

Ce n'était pas vrai absolument, quoi qu'en pût penser grand'mère; car, tout en tournant le jus transparent, et plus tard en le versant dans de jolis pots de verre que devaient couvrir les ronds de papier blanc sur lesquels j'avais écrit de ma plus belle écriture : *Gelée de groseille*, je me trouvais à part moi bien bonne personne de vaquer, étant ce que je croyais être, à ces occupations de ménagère, amusantes d'ailleurs.

Mais les apparences étaient pour moi, les confitures m'avaient permis d'affirmer au moment décisif mes qualités de ménagère; la bonne Mme d'Arcy fut rassurée. Elle m'a dit depuis, en demandant ma main pour son fils, que la crainte de trouver chez moi trop d'exigences d'un genre ou d'un autre avait été sur le point de la faire reculer; que les jeunes filles ne se doutent pas de la crainte qu'elles inspirent. Comment prendre sans dot une évaporée qui veut aller dans le monde avec toutes les dépenses que le monde entraîne? Comment proposer une existence tout unie à celles que tourmente la soif de briller par leur esprit ou leurs talents? De là l'effrayante augmentation du nombre des vieilles filles; de là tant de mariages mal assortis, décidés en vertu de la question d'argent. [1]

Th. Bentzon.

[1] Restée à moitié chemin du brevet supérieur, et menant à la Source le même genre de vie que sa grand'mère a mené à Rosières, Mlle Louise, devenue Mme d'Arcy, n'a plus si peu que ce soit l'ambition de chausser ce bas bleu qui la tenta un instant. Ses prétentions sous ce rapport sont tombées comme une dent de lait. Pourtant, à ses moments perdus, elle épanche volontiers sur quelque feuille volante le trop-plein d'un cœur satisfait. Une partie de ces feuilles noircies au hasard sont tombées entre des mains amies qui les ont publiées, non sans scrupule, à l'insu de leur modeste auteur. Th. B.

LE LEGS DE MON GRAND-ONCLE.

I

Quand on parlait, devant mon grand-oncle Christophe, d'un homme recommandable qu'il ne connaissait pas, il avait coutume de dire :

— Ou je me trompe fort, ou ce doit être un joueur d'échecs.

J'avais souvent entendu cette phrase sans y attacher aucun sens.

Quand je fus à l'âge où les petits enfants commencent à réfléchir et à questionner, je dis un jour à mon grand-oncle :

— Pourquoi tu dis toujours ça, Tonton Christophe?

Tonton Christophe me mit la main sur la tête, puis il me tapota doucement la joue avec deux doigts, puis il me dit en souriant :

— Je t'expliquerai cela plus tard, quand tu seras plus grand; tu n'es pas encore en état de comprendre.

Le soir même, à dîner, je mangeai ma soupe sans me faire prier comme les autres fois, ayant ouï dire à ma nourrice que les petits garçons qui mangent bien sagement leur soupe grandissent plus vite que les autres.

II

Mon grand-oncle Christophe habitait la même maison que nous : il occupait le premier étage et nous le second.

Lorsque j'avais été particulièrement sage pendant toute une journée, on me permettait, le lendemain matin, de descendre chez mon grand-oncle Christophe, vers les neuf heures du matin. C'était l'heure où il se faisait la barbe.

J'aimais beaucoup à assister à cette opération, d'abord parce que c'est très amusant, à mon avis du moins, de voir quelqu'un se faire la barbe; et puis, il y avait, dans la chambre de mon grand-oncle Christophe, une foule de meubles et d'objets du vieux temps qui excitaient mon admiration. Il y avait surtout deux images encadrées, qui se faisaient pendant, et que je ne me lassais jamais de regarder.

Ces deux images faisaient naître en moi des sentiments bien différents.

L'une représentait deux vieux messieurs qui jouaient aux échecs, d'un air grave et réfléchi, tandis que neuf autres vieux messieurs (je puis bien dire le nombre exact, je les ai assez souvent comptés du bout du doigt dans mon enfance) regardaient les deux joueurs avec une profonde attention.

J'aimais beaucoup ces vieux messieurs; je le

disais chaque fois à mon oncle, et chaque fois il se retournait, le visage à moitié barbouillé de savon, le rasoir à six pouces de la face, pour me dire :

— Tu as raison de les aimer : tous braves gens! tous amateurs d'échecs!

Cette explication devait me suffire, en attendant celle que mon oncle m'avait promise. J'avais beau manger de la soupe avec ardeur, il paraît que le moment n'était pas encore venu.

III

Un jour, je ne sais plus à propos de quoi, mon grand-oncle Christophe me dit qu'il avait connu autrefois tous ces vieux messieurs.

— Comment ils s'appelaient, Tonton Christophe?

Il me dit leurs noms.

J'ai su depuis que l'image était l'œuvre d'un artiste nommé Boilly, et que cet artiste s'était amusé à grouper autour d'un échiquier des amateurs d'échecs dont tout Paris connaissait les noms dans ce temps-là.

— Où tu les as connus, les vieux messieurs?

— Dans un endroit que l'on appelait *le café de la Régence*, me répondit complaisamment mon grand-oncle.

— Oh! m'écriai-je d'un ton de reproche, oh! Tonton Christophe! tu allais donc au café dans ce temps-là? tu sais pourtant bien qu'il ne faut pas aller au café; papa n'aime pas que Louis y aille (Louis était mon frère aîné, il avait dix-huit ans). Il l'a joliment grondé, va, le jour où il y était allé avec Paul Gordien!

Mon grand-oncle, au lieu de me prier de me mêler de ce qui me regardait, et de me remettre à ma place, eut la bonté de me donner des explications.

J'appris ainsi qu'il y avait une grande différence entre *le café de la Régence*, où des gens âgés et paisibles se réunissaient pour jouer aux échecs, et *le café Rémoulard*, où les mauvais sujets de notre petite ville passaient leur temps à fumer de grosses pipes, à boire de grands verres de punch et à jouer aux cartes.

Je hochai gravement la tête pour faire comprendre à mon grand-oncle Christophe que j'étais satisfait de ses explications; il se remit à faire sa barbe, et moi je me remis à contempler l'image.

IV

Nous gardions tous les deux un profond silence, et l'on n'entendait que le cri-cri particulier que fait la barbe quand le rasoir passe dessus, aux endroits où elle est plus forte et plus drue.

— Tonton Christophe, m'écriai-je tout à coup, est-ce que ces vieux messieurs-là étaient parents avec toi?

— Pourquoi me demandes-tu cela, mon petit?

— Parce qu'on dit que les personnes de la même famille se ressemblent.

Il se tourna tout à fait de mon côté, tenant d'une main la moitié de noix de coco où il faisait mousser son savon, et de l'autre son blaireau. Mon grand-oncle s'était rasé une première fois, et il allait se raser une seconde, selon l'habitude de tous les messieurs qui se rasent, quand ils veulent avoir la peau bien propre et bien lisse.

— Alors, me dit-il, en me regardant avec curiosité, tu trouves que je leur ressemble?

Afin d'être bien sûr de ne pas me tromper, je regardai mon grand-oncle, puis l'image, puis mon grand-oncle encore, pour comparer.

— C'est drôle, dis-je enfin avec un embarras et une sorte de timidité qui n'était guère dans mes habitudes, et qui le fit sourire; quand je regarde l'image toute seule, je trouve que les vieux messieurs se ressemblent; quand je te regarde tout seul, je trouve que tu ressembles aux vieux messieurs; et puis quand je vous regarde tous ensemble, je trouve que vous ne vous ressemblez pas du tout, mais que vous vous ressemblez tout de même.

V

Tout le temps que je parlais, mon grand-oncle faisait de petits signes de tête et me souriait d'un air encourageant. Cela me faisait grand plaisir, car, au fond, je craignais bien d'avoir parlé trop vite, comme cela m'arrivait souvent, et d'avoir dit une sottise, car il me semblait que mes idées n'étaient guère d'accord entre elles.

— Sais-tu que ce n'est pas bête du tout ce que tu viens de dire là, reprit mon grand-oncle Christophe, en fouettant de quatre ou cinq bons coups de blaireau sa mousse de savon qui commençait à s'affaisser. Ah! tu trouves que je ressemble à ces vieux messieurs; eh bien, je suis très heureux que tu trouves cela; cela me flatte, cela me... Mais ne parlons pas de moi pour le moment. Tu trouves, n'est-ce pas, que ces vieux messieurs se ressemblent entre eux?

— Oui, Tonton Christophe.

— Et en même temps, quand tu les regardes de plus près, tu trouves qu'ils ne se ressemblent pas?

— Oui, Tonton Christophe.

— Bon! Écoute-moi bien; fais ce que je vais te dire.

— Oui, Tonton Christophe.

— Pense à M. Gordien et à ses trois fils.

— J'y pense, Tonton Christophe.

— Ils n'ont pas le même nez, ni les mêmes yeux, ni la même bouche, ni la même couleur de cheveux, ni le même âge, et malgré cela, il y a une ressemblance entre eux.

— C'est vrai, oui, c'est bien vrai.

— Eh bien, mon petit, il y a entre eux ce que l'on appelle une ressemblance de famille.

Je fis signe que je comprenais.

— Bon! reprit mon oncle en se rapprochant de moi et par conséquent de l'image encadrée. Alors, du bout de son blaireau, il me désigna successi-

vement les onze personnages, et me fit remarquer combien leurs traits étaient différents.

— C'est en cela, dit-il, qu'ils ne se ressemblent pas. Il n'y a pas non plus entre eux de ressemblance de famille, puisque pas un seul d'entre eux n'est le parent de l'autre. Eh bien, moi, je vais te dire en quoi ils se ressemblent.

VI

Je retenais mon haleine, de peur de perdre un mot.

— Suppose, dit mon grand-oncle Christophe, deux, trois, quatre, dix petits garçons qui ne sont pas de la même famille, et qui ne se connaissent même pas entre eux.

— Oui, Tonton Christophe.

— Suppose que ces dix petits garçons aient la mauvaise habitude de froncer les sourcils et de faire la moue quand ils ne sont pas contents.

Ici, je devins tout rouge, car j'avais justement la mauvaise habitude de froncer les sourcils et de faire la moue quand je n'étais pas content. Je levai les yeux sur la figure de mon oncle, et je dus faire une mine toute penaude, je m'en rendais bien compte.



Joueurs d'échecs au café de la Régence [1]. — D'après le dessin original de Boilly. — Collection de M. Pacot d'Yeun.

Mais mon grand-oncle n'eut pas l'air de remarquer mon embarras, et, comme sa physionomie était toujours souriante et que je n'y découvrais pas l'ombre de malice, je me rassurai un peu, mais pas tout à fait.

— Si ces petits garçons, reprit mon grand-oncle, sont assez malavisés pour ne pas écouter leur papa et leur maman qui cherchent à les corriger, s'ils s'obstinent à froncer les sourcils et à faire la moue, leurs sourcils prendront l'habitude de rester froncés et leur bouche celle de faire la moue, même quand ils ne seront pas de mauvaise humeur; les plis resteront à la peau, cela fera comme un masque qu'ils porteront toute leur vie.

A cette vision terrible, je ne pus m'empêcher de frissonner, et je suis sûr que le coin de mes lèvres trembla.

— Alors, continua tranquillement mon grand-oncle, les personnes se diront les unes aux autres : « C'est drôle! voilà le jeune un tel qui a des cheveux roux, des taches de rousseur et un nez pointu, et qui ressemble malgré cela au jeune un tel qui a les cheveux noirs, la peau brune et le nez en trompette! » Voyons, toi, mon petit, qu'est-ce que tu répondrais à ces personnes-là?

— Je répondrais... je répondrais... que s'ils n'ont

[1] Ce café est situé dans la rue Saint-Honoré, numéro 161, en face de la place du Théâtre-Français. On y voit, le soir surtout, plusieurs tables occupées par des joueurs d'échecs. Les plus célèbres joueurs d'échecs, depuis Philidor, s'y sont succédé.

Toutes les figures de notre gravure ont été dessinées, au café même, par le très habile artiste Boilly. Des contemporains pourraient en donner les noms.

pas le nez fait de même, ils ont l'air de famille des petits garçons grognons!

— Très bien, mon petit, un bon point pour cette réponse-là.

— Mais... repris-je en hésitant.

— Mais quoi?

— Mais si un de ces petits garçons écoute son papa et sa maman et se corrige de son vilain défaut?

— Oh! celui-là n'aura pas le masque.

Je pris immédiatement la résolution d'écouter papa et maman et de me corriger.

— Non! reprit mon grand oncle avec énergie, ce petit garçon, devenu grand, n'aura pas le masque, mais les autres l'auront et ils deviendront aussi laids que ceux-là!

En prononçant ces paroles, mon grand-oncle désigna, du bout de son blaireau, l'image qui faisait pendant aux Joueurs d'échecs.

VII

Il y avait au milieu une table avec un tapis vert, et sur le tapis vert des cartes à jouer et des petits tas d'or et de billets de banque. Autant les joueurs d'échecs étaient calmes et reposés, autant les joueurs de cartes étaient fiévreux et agités. Il y en avait de jeunes et il y en avait de vieux; mais les jeunes avaient la figure flétrie, et les vieux n'avaient pas du tout l'air respectable: cela tenait à l'agitation de toute leur personne et à la vilaine contraction de leurs traits.

Plusieurs de ces figures, jeunes ou vieilles, portaient des traces visibles de beauté et de distinction; mais l'amour de l'or, l'avidité du gain, l'horreur de la perte, le désespoir, la haine du perdant contre le gagnant, le dédain et les ricanements du joueur heureux, faisaient des masques affreux de toutes ces têtes qui auraient pu être belles sans cela.

Il y avait là, sur le tapis vert, une main crispée qui s'allongeait comme un râteau pour attirer un monceau d'or. Cette main était tellement expressive et tellement hideuse dans sa rapacité, qu'il m'arrivait parfois de la voir s'étendre vers moi, quand je faisais de mauvais rêves.

Dans mon langage enfantin, j'appelais les premiers les *Bons Messieurs*, et les autres les *Méchants Messieurs*.

Quand le blaireau de mon grand-oncle se dirigea vers les *Méchants Messieurs*, mon regard le suivit et tomba sur la main crispée; de là elle remonta aux visages, et je m'écriai:

— Tonton Christophe, je ne veux pas ressembler aux *Méchants Messieurs*, ils sont trop laids. Je ne froncerai plus jamais les sourcils et je ne ferai plus jamais la moue.

Mon grand-oncle Christophe accueillit cette véhémente déclaration par un sourire de bonne humeur, et du bout de son blaireau me posa une mouche de savon sur la pointe du nez.

Je me mis à rire, parce que quand mon grand-oncle Christophe me faisait la faveur de me poser une mouche de savon sur le bout du nez, cela voulait dire qu'il était particulièrement content de moi.

Alors je tournai le dos aux *Méchants Messieurs*, et je m'en allai montrer ma mouche de savon aux *Bons Messieurs*.

Mon oncle avait oublié sa barbe et me regardait attentivement avec un vague sourire sur les lèvres.

— Tonton Christophe, lui dis-je tout à coup, tu as été un petit garçon, n'est-ce pas?

— Oui, oui, me répondit-il, mais il y a bien longtemps de cela.

— Est-ce que tu étais toujours obéissant?

— Pas toujours!

Je le regardai avec surprise. Puis, tout à coup, il me vint une idée lumineuse.

— Alors, lui dis-je, c'est que tu t'es corrigé?

— Précisément.

— Quand est-ce que tu m'apprendras à jouer aux échecs?

— Pourquoi me demandes-tu cela?

— Parce que je voudrais être aussi bon que toi, et avoir une belle figure comme la tienne.

Se souvenant sans doute qu'il avait trop longtemps négligé sa barbe, il me tourna brusquement le dos sans me répondre, trottina jusqu'à la fenêtre, où son petit miroir était accroché, et se couvrit la figure de mousse de savon.

Peut-être aussi s'était-il sauvé parce que je lui avais dit qu'il était bon et qu'il avait une belle figure. Cela me parut singulier, car moi, si l'on m'avait fait le même compliment, je ne me serais pas sauvé, au contraire. Mais les petits garçons n'ont pas les mêmes idées que les grandes personnes, probablement.

VIII

Mon grand-oncle Christophe avait un fils marié, qui était lui-même père d'une assez nombreuse famille. C'est donc à lui qu'alla naturellement la fortune de son père, lorsque le cher brave homme se fut éteint aussi doucement qu'il avait vécu.

Quand on ouvrit son testament, on vit qu'il laissait des souvenirs à ses neveux et arrière-neveux. Je reçus en partage les deux tableaux qui avaient joué un si grand rôle dans mon imagination enfantine.

Autour de ces tableaux se sont groupés les souvenirs de mes longues causeries avec mon grand-oncle Christophe. J'ai bien compris, à la réflexion, pourquoi mon grand-oncle disait d'un homme recommandable dont on parlait devant lui: « Ou je me trompe fort, ou ce doit être un joueur d'échecs. »

Évidemment, il ne faut pas prendre au pied de la lettre ce jugement ou plutôt cette boutade. Il y a de fort braves gens qui ne jouent pas aux échecs, et des joueurs d'échecs qui ne sont pas de braves gens; mais ce jeu mérite en lui-même la haute estime où le tenait mon grand-oncle.

Dans les jeux de hasard, c'est le gain qui est tout et le jeu rien; aux échecs, le gain n'est rien, tout l'intérêt est dans la partie engagée. Quand il va aux jeux de hasard, le joueur abandonne sa maison, son foyer, sa famille, pour entrer dans un monde fantastique tout peuplé d'idées malsaines, d'âpres convoitises, d'émotions fiévreuses, d'adversaires, d'ennemis réels; c'est à proprement parler le monde de la fièvre, de la haine, de l'irritation. Le joueur d'échecs joue avec sa femme, avec son fils, avec sa fille, avec quelque vieil ami, au coin de son feu, sous la douce lumière de la lampe de famille; ou bien, s'il est vieux garçon, il va rejoindre quelque ami fidèle dans un café tranquille. A chaque partie l'intérêt se renouvelle, car, comme les combinaisons varient à l'infini, il est bien rare que le même joueur joue la même partie deux fois dans sa vie. Il sort donc, sans quitter ses pantoufles ni sa robe de chambre, du monde des soucis et des tracas quotidiens, pour entrer dans un monde de combinaisons ingénieuses et de plus en plus attrayantes, dans un monde où les passions furibondes n'ont pas d'accès, mais où son ingéniosité se développe et s'affine, où il n'y a que des partenaires et jamais d'adversaires et d'ennemis.

Dans les jeux de hasard, le joueur, à force de faire les mêmes contorsions et les mêmes grimaces, à force d'être en proie aux mêmes passions violentes et à la même irritation nerveuse, prend la physionomie de son caractère, en somme une physionomie mauvaise et inquiétante, la physionomie des *Méchants Messieurs*. C'est tout le contraire pour le joueur d'échecs, et Boilly l'a bien compris et l'a bien fait comprendre,

Les causeries de mon oncle m'ont appris une vérité, qu'il m'a chargé de répéter toutes les fois que l'occasion s'en présenterait, c'est que chacun, en ce bas monde, finit par avoir la physionomie qu'il mérite.

Je n'ai pas personnellement, paraît-il, la bosse du jeu d'échecs, car je n'ai jamais pu saisir nettement la marche des pièces; mais je tiens les joueurs d'échecs en haute estime, et je regarde toujours avec un plaisir infini les *Bons Messieurs* de Boilly. Les *Méchants Messieurs* me font horreur, et c'est probablement pour cela que je n'ai jamais pu souffrir les jeux de hasard.

Voilà l'histoire du legs de mon grand-oncle.

J. Girardin.

LE BILLET DE LOGEMENT.

HISTOIRE VRAIE.

Suite et fin. — Voy. p. 365 et 387.

Je restai quatorze ans au service; car lorsque mon premier congé fut sur le point de finir, je me demandai ce que j'allais faire de moi, et je ne trouvai rien de mieux que de servir encore mon pays pendant que j'étais jeune et fort, puisque je n'avais point de famille à aider par mon travail. Je remplaçai donc un pauvre garçon qui était tombé au sort et qui n'était pas exempt, quoiqu'il fût le soutien de sa mère et de ses quatre petits frères. Sa mère n'était pas veuve, malheureusement pour elle, car son mari ne lui donnait jamais que des coups et pas un sou avec. J'ai eu depuis des nouvelles de cette famille, et j'ai été heureux d'apprendre que tous les enfants avaient bien tourné, et qu'en leur rendant service j'avais encore travaillé pour ma patrie, puisque j'avais contribué selon mon pouvoir à faire d'eux des hommes utiles.

Quand la fin de mon second congé approcha, je fus embarrassé de ce que j'allais devenir. J'avais un peu désappris la vie de tout le monde, au régiment, et je ne savais pas trop comment faire pour m'y remettre; mais il arriva une chose qui m'y décida.

J'avais retrouvé dans la ville où j'étais alors un ancien camarade de chambrée, qui avait quitté le régiment depuis longtemps; il s'était marié et avait des enfants. Il m'engagea à aller chez lui, et j'y allai souvent avec plaisir. Sa femme était très laborieuse, et comme elle n'avait guère le temps de promener ses enfants, les pauvres petits s'ennuyaient souvent à regarder le beau temps à travers les vitres. J'aime beaucoup les enfants, et ceux-là me rappelaient les enfants de mon patron le chapelier; je devins leur ami et comme qui dirait leur bonne, car j'allais les promener dans la campagne aussi souvent que mon service me le permettait. Aussi on m'aimait beaucoup dans la famille, et on m'invitait toujours à revenir. Ce fut chez ces gens que je fis la connaissance de celle qui devait devenir ma femme. Elle demeurait sur le même palier, et elle avait aussi, elle, beaucoup d'enfants; mais son mari n'était pas un travailleur comme mon ancien camarade : c'était un de ces ouvriers qui boivent tout ce qu'ils gagnent, et qui mettent encore quelquefois leurs nippes en gage pour que leur pauvre femme soit obligée d'aller les dégager. Celle-là était douce et patiente comme pas une, et elle s'épuisait à gagner toute seule la vie de la famille : aussi ne mangeait-elle pas à sa faim et était-elle pâle et maigre à faire pitié. On entendait quelquefois à travers la cloison son mari qui l'injuriait et qui lui reprochait d'être laide et grêlée. Elle ne répondait rien; mais la femme de mon camarade me disait qu'elle avait gagné la petite vérole en soignant son mari qui l'avait, et qu'il fallait que ce fût un fameux sans-cœur pour lui reprocher d'en être restée marquée.

Dieu fait quelquefois justice dès ce monde, et il permit que ce mauvais homme se noyât dans le canal, une nuit qu'il sortait du cabaret. Sa veuve n'était pas plus pauvre que de son vivant, puisqu'il ne lui donnait jamais rien; mais c'était tout de même une rude charge pour une femme que sept enfants à élever, dont le plus petit n'avait pas

deux ans; et encore ils étaient toujours malades, pour avoir trop pâti depuis leur naissance. Il me vint à l'idée que je serais utile à ma patrie en me chargeant de faire des hommes de ces pauvres petits. Je liai donc connaissance avec un chapelier, et je lui demandai de me laisser mettre la main à l'ouvrage, pour voir si je me souvenais encore de mon ancier métier. Il trouva que je n'étais pas trop maladroit, et m'assura que je pourrais gagner de bonnes journées. Alors mon parti fut pris : je quittai le régiment à l'expiration de mon congé, et je me remis dans la chapellerie; et quand je fus sûr de mes gains, j'allai prier la veuve de vouloir bien devenir ma femme.

Il y a des gens bien bêtes dans le monde! Croiriez-vous qu'on se moqua de moi, parce que j'épousais une femme qui n'était ni belle, ni jeune, et qui avait sept enfants? Mais je laissai dire les moqueurs : je savais ce que valait cette femme-là; et de fait, il n'y en a jamais eu une meilleure dans le monde. Je n'ai pas grand'chose à vous dire sur les années que nous avons vécu ensemble : nous avons été heureux, malgré les peines qu'on a nécessairement quand on est pauvre. Nous avons eu le chagrin de perdre trois des pauvres enfants, qui n'ont jamais pu se relever de ce qu'ils avaient souffert; mais les quatre autres ont grandi, les deux filles se sont bien mariées, et les garçons ont appris dans les écoles et sont devenus de bons ouvriers; et tout cela est honnête comme la mère, même l'aîné, qui nous inquiétait parce qu'il était tout le portrait de son père, pour le caractère comme pour la figure. Cela prouve qu'il ne faut pas trop se désoler des mauvaises inclinations des enfants, mais plutôt s'occuper de les redresser par une bonne éducation.

Il paraît qu'on ne peut pas être toujours heureux : ma pauvre Jeannette, après avoir traîné longtemps, est morte l'année dernière, et je me suis retrouvé seul, ne sachant plus que faire de mon temps. J'étais si occupé d'elle toute la journée! Mon patron me donnait de l'ouvrage à emporter chez moi, et comme cela j'avais le plaisir de rester près d'elle, de la soigner, de faire son ménage, dans les derniers temps, quand elle ne pouvait plus se lever; et je mettais mon orgueil à ce que la chambre fût aussi propre que quand elle se portait bien, pour qu'elle n'eût pas trop de regret d'être malade. Pauvre femme! elle avait tant travaillé pour moi! si je n'avais eu du chagrin de la voir souffrir, j'aurais été content de lui rendre la pareille en travaillant un peu pour elle. Et voilà! il est venu un jour où je n'ai plus eu à travailler pour personne : c'est ce jour-là que j'ai été malheureux pour de bon! Je suis resté longtemps sans penser à rien, sans savoir où j'étais seulement. J'ai laissé passer la nuit comme cela, sans dormir; et le lendemain matin j'ai voulu aller lui faire une visite au cimetière. C'était le jour où les mauvaises nouvelles sont arrivées. On en parlait dans les rues, toutes les figures étaient consternées. Oh! la patrie! me suis-je dit; il y a encore la patrie qui a besoin de moi. Et je suis allé m'engager.

Le vieux caporal se tut.

— Et puis? demanda le petit Louis.

Les autres ne disaient rien, mais ils avaient tous les larmes aux yeux. Marie pleurait tout à fait.

— Allons, voilà que je vous ai rendus tristes : je vous en fais bien mes excuses, ma bonne dame, j'ai tort, après que vous m'avez si bien reçu...

— Ne vous excusez pas; nous sommes heureux de vous connaître, et nous ne vous oublierons jamais, dit Mme Jardier d'une voix émue.

Le vieux caporal se leva.

— Pardon et adieu, dit-il, en regardant l'heure à une grosse montre d'argent qu'il tira de sa poche; il faut que je vous quitte si je veux partir aujourd'hui. Je vais reprendre mon métier : je trouverai de l'ouvrage à Morlaix, où demeure ma fille aînée, je veux dire la fille aînée de ma pauvre Jeannette; c'est celle qui a une jolie petite fille blonde.

— Qui me ressemble, interrompit Marie. Je vous prie de l'embrasser pour moi.

— Caporal, demanda Louis, pourquoi est-ce que vous n'avez pas la croix? Je vous l'aurais donnée, moi, si j'avais été le colonel.

— La croix! on ne peut pas la donner à tout le monde. Mais ça ne fait rien que je ne l'aie pas : j'ai toujours fait mon devoir comme si je l'avais.

— Comme si vous vouliez la gagner, voulez-vous dire? demanda M. Jardier.

— Non, comme si je l'avais. Quand on cherche à la gagner, on tâche de faire une action d'éclat; mais quand on l'a, on s'applique à faire soigneusement son devoir de tous les jours, pour ne pas faire honte à sa croix.

Marie, qui avait chuchoté quelque chose à l'oreille de sa mère et qui avait ensuite fureté dans l'armoire aux joujoux, revint auprès du caporal.

— Voulez-vous bien porter de ma part cette petite poupée à votre petite-fille? lui dit-elle en rougissant, et en lui glissant dans la main un paquet soigneusement enveloppé.

— Dieu vous bénisse, ma chère petite, et toute votre famille! Je me souviendrai toute ma vie de cette journée.

— Et nous aussi, dit Mme Jardier; et je redirai souvent votre histoire à mon fils, afin qu'il comprenne que la première chose à faire pour devenir un bon soldat, c'est de commencer par être un honnête homme.

Mme J. Colomb.

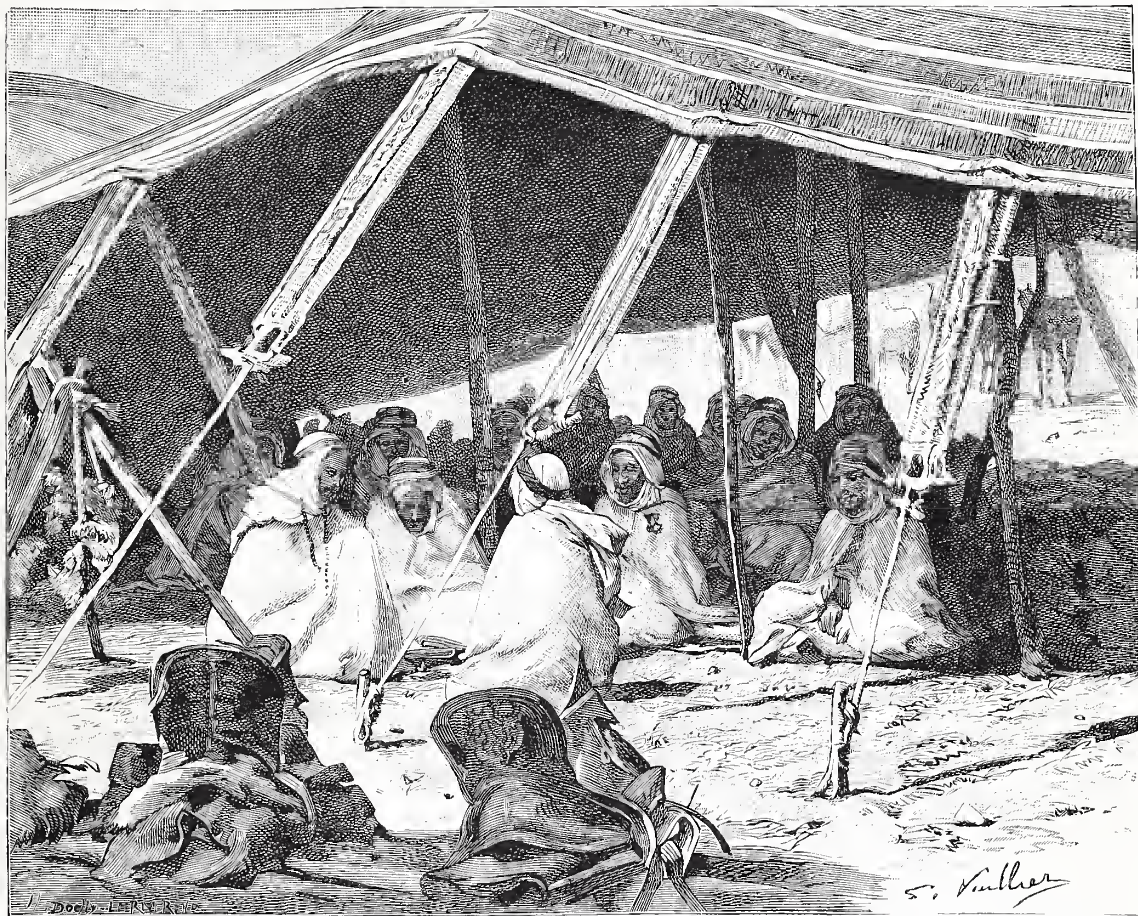
CAMPEMENT DE BÉDOUINS.

C'est vers la fin du printemps que les tribus du Sahara quittent leurs campements autour des

oasis pour se rapprocher du Tell. Lorsqu'elles ont chargé les chameaux des produits de leur terre et de leur industrie, elles s'acheminent à petites journées vers le nord, emmenant toute la cité nomade, femmes, enfants, troupeaux. Car la fin du printemps est la saison où, dans le désert, les puits commencent à tarir et les plantes à se dessécher; c'est aussi l'époque où, sur les hauts plateaux, les blés approchent de leur maturité, et comme les céréales manquent absolument aux Sahariens, ils sont obligés de venir en demander aux habitants du littoral.

Rien, si ce n'est le désert même, n'est uniforme comme la vie arabe. Qui a vu un bivouac les a vus tous. C'est un pêle-mêle d'hommes encapuchonnés, vêtus de laine blanche des pieds à la tête, assis par groupes sur le sol, les uns racontant les incidents du voyage, les autres égrenant leur chapelet en silence. Dans l'ombre, on dirait un monde de revenants, tant l'œil est peu familiarisé avec ces attitudes et ces costumes.

Tels qu'ils sont, les Bédouins surpassent en bravoure les habitants des villes. Habitués aux privations et aux intempéries, rompus aux mœurs farouches que l'on contracte dans les vastes plaines du Sahara, ils évitent le voisinage des garnisons préposées à la garde des frontières, et repoussent avec dédain l'idée de s'abriter derrière des murailles. Assez forts pour se protéger eux-mêmes, ils ne confient jamais à d'autres le soin de leur défense, et, toujours sous les armes, ils montrent dans leurs expéditions une vigilance extrême. Ils ne s'abandonnent au sommeil que pendant de courts instants, soit sous la tente, soit à dos de chameau. L'indépendance est leur idéal, le pillage leur but. Ils s'imaginent que la guerre est la seule occupation digne d'un homme. A la première alerte, au premier cri d'alarme, les voilà qui s'élancent résolument au milieu des périls, montrant que l'audace est pour eux une seconde nature.



Un Campement de Bédouins au désert. — D'après une photographie.

Au désert, l'islamisme est un drapeau, rien de plus. C'est à peine si l'on rencontre dans les bagages d'une tribu un exemplaire du Coran. La loi de Mahomet, les nomades l'ignorent, et ce qui la remplace est un ramassis de traditions incohérentes, de préceptes mesquins et de dévotions ridicules, disons plutôt de momeries (¹). Si l'islamisme de Syrie a une beauté austère, un dogme abstrait, des aspirations empreintes d'une certaine grandeur, il n'existe rien de pareil dans la cité nomade. Les petites observances y étouffent l'idée dogmatique du Coran; on se met des amulettes

(¹) Contraction de l'expression *mahomerie*, si usitée à l'époque des croisades.

au cou, ou en pend au poitrail de son chameau, et l'on porte un chapelet en guise de bracelet. Suivant cet ordre d'idées, qui se rapporte plus à la superstition qu'à la religion, les campements s'établissent généralement près du tombeau d'un marabout vénéré, mais toujours dans le voisinage d'un puits ou d'une source.

AUG. CHERBONNEAU.

LANGAGE DES SIGNES

Chez les Indiens de l'Amérique du Nord.

HISTOIRE DE NA-WA-GI-JIG (1).

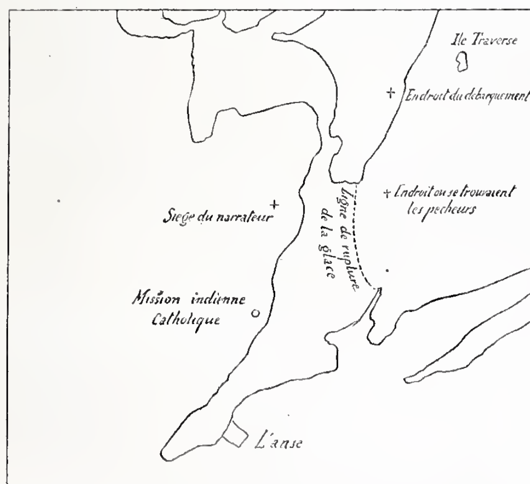
Cette histoire m'a été contée par John Na-wa-gi-jig (le Ciel de midi), vieillard ojibbeway avec lequel j'ai été lié pendant longtemps. Il l'accompagnait d'une pantomime si pittoresque, si vive, qu'on peut la donner comme un exemple de langage par signes. Tout homme familier avec la mimique indienne l'eût entendue sans que le narrateur eût eu besoin d'ouvrir la bouche, les mots, avec leur incohérence, ne formant que la partie subsidiaire du récit. Pour en faciliter la compréhension, il faut dire que le narrateur était assis devant le feu de son campement, près de la rive d'un lac, en face du théâtre de l'événement, la baie de Keeweenaw, lac Supérieur, près de l'entrée du portage. On était à la fin d'avril.

« *Il y a bien longtemps, alors que les cheveux* » *que voici* (montrant qu'ils étaient gris) *ressem-* » *blaient à cela* (touchant son vêtement noir), *alors* » *que j'étais fort* (saisissant avec la main gauche le » bras droit près du coude et abattant vivement le » poing) *et que vous étiez probablement un enfant* » (me montrant du doigt, puis étendant la paume » à environ 4 pieds du sol pour indiquer ma taille » probable). *C'est bon* (ici il étendit un peu le bras, » la paume en dehors, secoua la tête, puis finit en » se frappant le genou).

» *Là* (montrant avec le doigt une pointe de terre » à 2 milles), *moi* (se touchant la poitrine) *et puis* » (le pouce levé, les autres doigts se séparant peu » à peu) *Ga-bi-wa-bi-koke, un vieillard* (montrant » ses cheveux, puis indiquant à droite la place qu'il » occupait), *puis* (à l'index venant se joindre le mé- » dium) *son fils Sabadis* (Jean-Baptiste). *Trois en* » *tout* (le pouce appuyé sur le petit doigt, les autres » un peu écartés, ce geste ramené vers la terre à » droite, puis à gauche, montrait la place occupée » par ses compagnons. Ramenant la main près du » corps, il étendit l'index, le remua de bas en haut » plusieurs fois, terminant par un léger mouvement » de l'avant-bras, les yeux suivant la main avec » attention : geste de ceux qui pêchent à la ligne » sur la glace dans des trous ouverts exprès). *En* » *ce moment, le vent souffla* (il montra le point de » 10 heures, puis s'éventa avec la main dans la di- » rection du sud-ouest). *Tandis que j'étais* (répétant » le geste du pêcheur, mais vers la fin écartant la » main de plus en plus de la perpendiculaire), *le* » *hameçon se déplaçait, d'où vient cela?* (tout droit » et manifestant de la surprise, puis abaissant son » regard fixé vers le sud-ouest). *Oh! oh! de la glace* » (un mouvement circulaire embrassait l'horizon). » *A la dérive* (les deux mains étendues et rappro- » chées bord à bord se séparèrent; l'une d'elles, » que suivaient son bras et sa tête, allant et venant » au nord-est avec une précipitation accélérée). *Vite* » (tournant les mains l'une autour de l'autre, il sem- » blait peloter une ligne et la mettre dans sa poche). » *La hache* (il la ramassait et la portait dans sa » ceinture qu'il rajustait), *mes raquettes* (il les pei- » gnait d'un geste et les mettait). *En marche, en-* » *semble* (les doigts de la main gauche sautant l'un » après l'autre indiquaient la rapidité de sa course). » *Vent plus violent* (tout à coup il leva la main » vers son front avec un coup sec, et se tournant » un peu vers le nord-est il la rabattit brusquement » en passant devant ses pieds, tandis que son re- » gard fixait anxieusement la ligne imaginaire » qu'il venait de tracer). *Elle est en mouvement* (la » main à plat, tandis que les doigts simulaient le » clapotis de l'eau, s'étendait vers le nord; un doigt » pointé vers un arbre à environ 100 mètres indi- » quait la distance séparant la glace du rivage). » *Autant! Comment faire?* (les mains se croisaient » alternativement, s'arrêtaient la paume en l'air, » le pouce étendu, la tête se tournant à droite et » à gauche interrogeait les compagnons). *Une seule* » *hache! De vrai nous sommes mal!* (le bras levé » retombait et la tête s'inclinait avec désespoir). » *Allons, coupons la glace* (il la mesurait et du » doigt en taillait un carré de 20 pieds). *Ça n'ira* » *pas* (une mesure de 8 pouces indiquait l'épais- » seur de la glace solide, ensuite il marquait une » hauteur de 1 pied autour de sa jambe). *De l'eau* » *et de la neige. Mes gants! mes chausses* (il fit » signe de les tordre). *Beaucoup. Je sens déjà le* » *froid, le vieux encore plus* (frissonnant de plus » en plus, il continua à casser la glace). *Je n'en* » *puis plus* (se frappant alternativement chaque » bras au coude et laissant tomber la tête: puis, » représentant la hache avec les mains, il pointe » le pouce vers la gauche et ajoute :) *Sabadis.* (Les » deux index en avant, il ferme et ouvre tour à tour » le reste des doigts et conclut en cassant la glace, » signifiant que la hache passait de main en main). » *Tard, très tard. Ah! c'est fini, allons! ensemble!* » (réunissant ses poings et inclinant la tête, il fait » semblant de pousser). *Les raquettes* (reprenant » à pousser et passant lentement une main devant » l'autre). *Nous voguons* (montrant qu'il tourna les » raquettes perpendiculairement, il fit avec ses » mains ouvertes le signe de ramer, ses mains al- » lant lentement). *Le vent* (le pouce montre le sud-

(1) D'après M. Francis Jacker, *Fist annual Report of the Bureau of ethnology to secretary of the smithsonian Institution, 1879-80,* by J. W. Powell director. — Washington, 1881. Government printing Office.

» ouest, puis le nord-est, côté du rivage). *Sabadis.* » *Les hameçons. Il tordit les lignes* (d'abord faisant » le signe de dévider les cordes enroulées, puis de » les tordre en serrant fortement les paumes l'une » contre l'autre). *Il les attacha tous trois* (les doigts » recourbés figurant les hameçons qui réunis for- » maient un grapin qu'il lança vers le nord, la » droite retomba sur ses genoux). *Cela ne va pas!* » (du doigt et de l'œil il indiquait le fond et pas- » sant sa main sur le genou montrait qu'il était » uni, et en frappant le poing contre la paume, » que c'était un rocher. L'ancre est jetée encore et » encore; à la fin la figure désappointée se baisse » vers la terre; de nouveau les raquettes sont mon- » trées servant d'avirons). *Hardi! Voilà le soir! Il* » *fait plus froid! Gabiwakoke* (signe de lassitude » insurmontable; l'index se tourne vers la poitrine, » le pouce vers la gauche). *Plus que nous deux* (la » main gauche à plat, s'avançant doucement vers » les yeux, indique le rivage qui paraît s'avancer). » *Ha!* (le mouvement des rames s'accroît après ce » soupir de soulagement, ses mains montrent en- » suite les ondes s'étendant au loin, puis, le mou- » vement des doigts cessant, la glace à l'horizon). » *Nous y voilà* (montrant un arbre à peu de dis- » tance, puis le rivage, il plaça ensuite la main un » peu au-dessous du soleil pour marquer le mo- » ment précis : trois coups vigoureux de rames, » puis les mains étendues à plat se redressent » comme par un arrêt soudain). *Nous sommes à* » *terre, nous sommes sauvés* (la main droite, levée » à la hauteur de la tête, revient doucement se » placer sur le cœur). »



Plan-résumé du récit de John Na-wa-gi-jig.

Cette pantomime, cette sobriété de paroles, forment un bien grand contraste avec ce que nous rencontrons autour de nous, c'est-à-dire un luxe de digressions qui enlève tout intérêt à l'histoire principale, ou bien, comme en Italie, à Naples surtout, un échange de signes que n'éclaireit aucune parole et par cela tout à fait propre à des conspirateurs ou à d'autres associations plus redoutables. Elle sera plus compréhensible pour ceux de nos lecteurs qui ont pu voir au Jardin d'acclimatation les Indiens du Nouveau-Mexique et en étudier le geste si net, si rythmique, si élégant. A ce titre il nous a paru intéressant d'en parler, mais le récit lui-même n'a-t-il pas son intérêt propre?

De pauvres gens s'aventurent au milieu d'une anse glacée pour y pêcher en eau profonde; tandis qu'ils suivent la ligne qui disparaît par une étroite ouverture, arrive une rupture en un endroit qu'ils ignorent; le champ de glace les porte au large du lac immense, sans armes, sans provisions, sans couvertures. La décision est prise aussitôt : avec la hache qui leur reste ils détacheront un radeau du bloc qui les entraîne; avec les raquettes prises par la pointe ils pagaieront vers la côte. Rien ne les décourage, ni le froid, ni la lassitude; les voilà enfin près du rivage, comment aborder? Les hameçons réunis formeront un grappin, et sur la corde provenant des trois lignes tressées ensemble ils se haleront pour aborder. Mais la roche laisse glisser cette amarre; eh bien, ils auront encore recours aux avirons jusqu'à ce qu'une terre plus molle donne prise à leurs efforts. Le soleil va disparaître quand ils prennent enfin terre après une journée d'angoisse et de labeurs surhumains. Une telle simplicité, une telle persévérance, une compréhension aussi rapide de ce qu'il convient de faire, enfin une si grande entente mutuelle et un dévouement si absolu, ne sont pas sans offrir un exemple dont il y a, ce nous semble, à tirer un bon profit.

H.-J. Lesage.

SUR UN VERS FAMEUX DE TÉRENCE.

Ménandre, dans une comédie intitulée *l'Héautontimorouménos*, c'est-à-dire *le Bourreau de lui-même*, avait mis en scène un vieillard qui, pour avoir traité son fils unique avec une rigueur excessive à la suite de quelques incartades de jeunesse, l'avait réduit à s'enfuir de la maison paternelle et à aller prendre du service dans de lointains pays. Ce brusque départ plongeait le bonhomme dans le remords; il se reprochait de n'avoir pas su diriger son fils et de l'avoir poussé à cet acte de désespoir par une sévérité maladroite. Dans son chagrin, il vendait sa maison de la ville, son mobilier, ses esclaves, et il achetait à la campagne un petit domaine où il se retirait seul et qu'il cultivait de ses propres mains. Là, songeant sans cesse à la triste condition dans laquelle le fugitif devait se trouver au loin, sans argent et sans famille, il s'imposait privations sur privations et fatigues sur fatigues, afin d'alléger sa peine par la pensée qu'il était aussi malheureux que sa victime, et afin *de se punir lui-même* de l'abus qu'il avait fait de son autorité : de là le titre de la pièce.

Térence a transporté sur la scène romaine la

comédie de Ménandre et il en a conservé le titre grec. (¹)

Au début du premier acte, nous voyons le vieillard, qui porte le nom de Ménédème, travailler à son champ avec l'ardeur accoutumée. Son voisin Chrémès, qui est témoin chaque jour des fatigues extraordinaires dont il s'est fait une obligation, et qui en ignore la cause, vient lui rendre visite et l'interroge. Mais il est assez mal reçu :

— Vos affaires, lui dit Ménédème, vous laissent donc bien du loisir, que vous vous mêlez de celles des autres, de ce qui vous est indifférent ?

A quoi Chrémès répond :

— *Je suis homme ; tout ce qui intéresse les hommes ne saurait m'être indifférent.* (²)

Cette pensée, exprimée par Térence sous la forme nette et précise d'un vers bien frappé, produisit, paraît-il, un grand effet sur la foule, dès la première représentation. Saint Augustin rapporte le fait en ces termes dans une de ses *Lettres :*

« On dit que le théâtre tout entier, quoique les sots et les ignorants n'y manquassent pas, couvrit d'applaudissements ce trait du poète. » (³)

Il est bien probable cependant qu'il n'était pas nouveau, au moins pour les lettrés, et qu'il se trouvait déjà dans l'original imité par Térence.

Un des contemporains de Ménandre, Alexis, qui est avec lui un des principaux représentants de la *Comédie Nouvelle*, faisait dire à un de ses personnages, dans une pièce aujourd'hui perdue :

« Je suis homme, et je dois m'intéresser aux destinées de l'homme ; le contraire ne serait-il pas d'un sot ? » (⁴)

C'est là une de ces maximes que les poètes de la *Comédie Nouvelle* aimaient à mêler à leurs œuvres ; de bonne heure on en a extrait un grand nombre de Ménandre et on en a composé un recueil qui nous est parvenu.

C'est ce goût pour les sentences qui explique ce qu'il y a d'un peu emphatique dans la réponse de Chrémès. Cependant elle n'en est pas moins à sa place. Ménédème (Térence a soin de nous l'apprendre dès le premier vers) n'a Chrémès pour voisin que depuis peu de temps et il ne l'a vu qu'à de rares intervalles. Aussi, lorsqu'il essuie de sa part une rebuffade, qui semble destinée à couper court tout de suite à leurs relations, il éprouve le besoin très naturel de se justifier et de faire connaître ses principes. Il n'est pas un curieux et un importun ; il soupçonne chez son voisin, qu'il voit seul et sans parents, une grande douleur, et il vient pour tâcher de l'adoucir. Le beau vers, que les Romains applaudirent, ne renferme donc pas seulement une maxime d'une moralité profonde ; il est utile à l'action, puisque dès le début de la pièce il jette un jour favorable sur un personnage qui doit y jouer un rôle important.

La philosophie romaine s'empara bientôt du mot de Térence. Cicéron le cite avec honneur dans une théorie, où il montre que la sympathie de l'homme pour ses semblables est dans la nature même, et qu'elle est, de plus, l'idéal vers lequel nous devons tendre, comme vers le fondement le plus solide du droit. Ces idées étaient trop chères à Sénèque pour qu'il ne fût pas frappé par la grandeur du fameux vers. Il le rappelle à la mémoire de son ami Lucilius, en faisant suivre le texte du poète de ce commentaire, qui en est bien digne : « Ayons ce vers dans la bouche et dans le cœur. Nous sommes nés pour vivre en commun ; notre société est une voûte de pierres liées ensemble, qui tomberaient si l'une ne soutenait l'autre. »

En poursuivant cette recherche, nous retrouverions encore le même mot dans Juvénal, dans les Pères de l'Église, saint Paulin, saint Ambroise, sans compter saint Augustin ; ce fut le grand honneur du christianisme de le faire passer dans la pratique, en abolissant l'esclavage, ce qu'aucune philosophie n'avait jamais tenté. Aujourd'hui il est, comme le voulait Sénèque, dans toutes les bouches. Est-il dans tous les cœurs ? N'y a-t-il rien dans nos mœurs et dans nos institutions qui blesse le sentiment qu'il exprime ? Il s'en faut de beaucoup. Notre excuse, c'est que, suivant la juste observation de Cicéron, il marque l'idéal même auquel la société doit tendre, et l'idéal ne s'atteint pas d'un seul bond.

Nos lecteurs seront bien aises sans doute de savoir ce que devient le *Bourreau de lui-même.* Il retrouve son fils, on pense avec quelle joie. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que son voisin Chrémès, qui lui prêchait l'indulgence, prenant son propre fils en faute, se laisse à son tour emporter par la colère, et déshériterait le coupable, si celui-ci ne promettait de se soumettre, et si Ménédème n'intervenait à temps pour rappeler au père irrité les conseils qu'il en a reçus. G. L.

(¹) Nous avons déjà parlé de la pièce de Térence dans le *Magasin pittoresque*, t. XXVIII, p. 86.

(²) *Homo sum ; humani nihil a me alienum puto.*

(³) Lettre CLV. Édition des Bénédictins (1836).

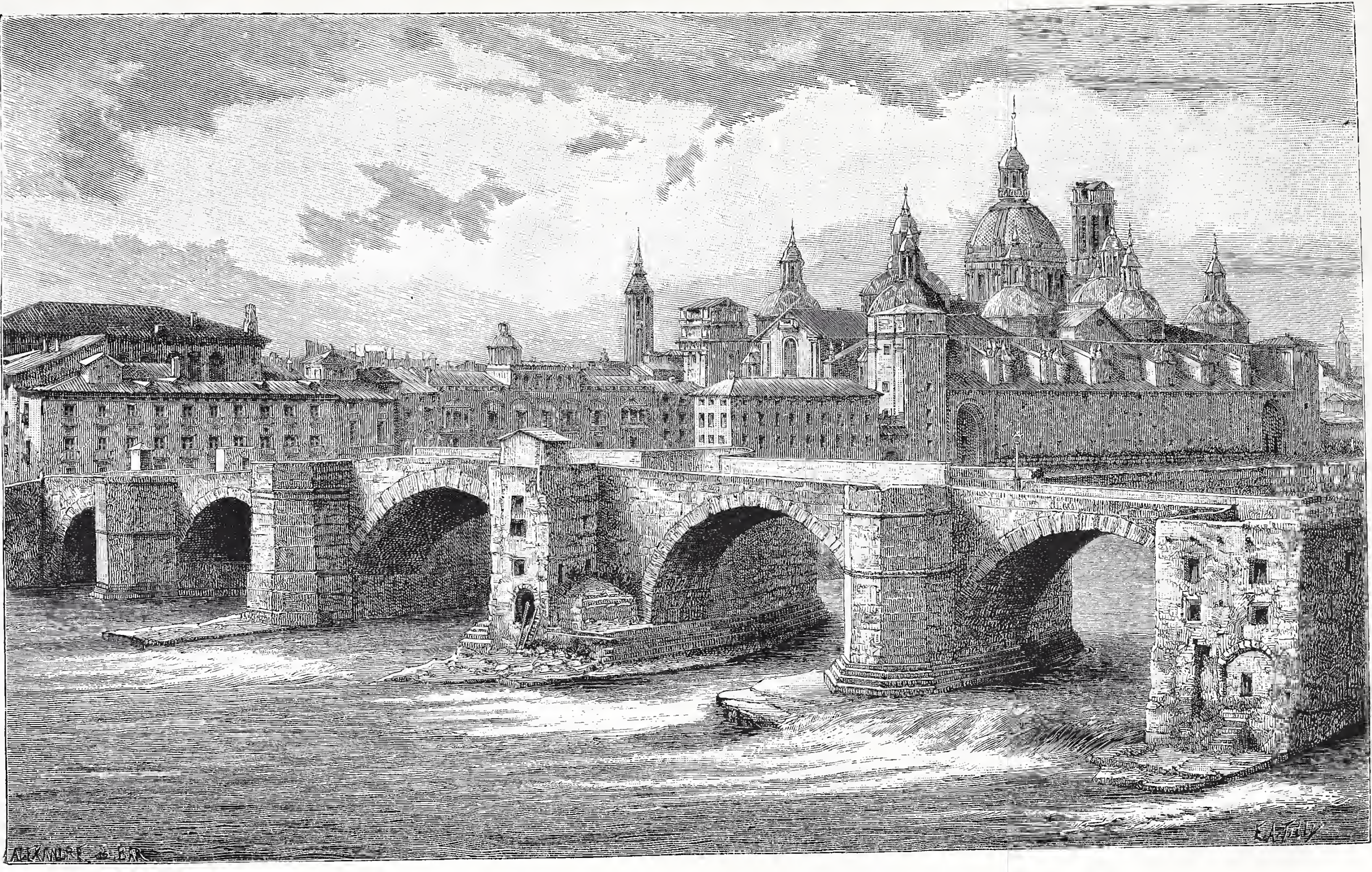
(⁴) Voy. les *Fragments des poètes grecs* réunis dans la collection des *Classiques grecs* de Didot. Alexis, *Milesia* 3.

Tout le problème humain serait aisément résolu si l'on s'aimait. *Album de Karl.*

SARAGOSSE.

V. p. 201 et 312.

Cette gravure est une réparation : elle devait acccompagner, dans notre livraison du 30 juin, page 201, l'article sur la ville de Saragosse. Une erreur d'imprimerie a mis à la place une vue, assez insuffisante d'ailleurs, de Tolède, qui sera plus tard représentée dans son ensemble, et dont nos lecteurs connaissent déjà, du reste, plusieurs monuments et divers aspects. (Voy. les Tables.)



Une Vue de Saragosse. — D'après une photographie.

STATISTIQUE DES VOYAGEURS

Sur les Chemins de fer français et anglais.

Le nombre total des voyageurs sur les chemins de fer a été :

En 1866, France.	87 342 011
— Angleterre	238 137 282
En 1880, France.	164 353 298
— Angleterre	540 669 175

Depuis, la progression a continué ; mais, pour bien apprécier ces chiffres, il faut faire remarquer que le parcours moyen d'un voyageur est plus grand en France, et que le mouvement spécial au Métropolitain de Londres représente une fraction assez importante de la totalité des voyageurs anglais.

Il est surtout intéressant de constater la répartition entre les trois classes de voyageurs :

Voyageurs en France.

ANNÉES.	1re CLASSE.	2e CLASSE.	3e CLASSE.
1880. . . .	12 532 182	51 353 242	100 467 874
1866. . . .	8 450 239	26 406 730	52 485 042
Augmentation.	4 081 943	24 946 512	47 982 832

Voyageurs en Angleterre.

ANNÉES.	1re CLASSE.	2e CLASSE.	3e CLASSE.
1880. . . .	32 097 645	57 894 129	450 677 401
1866. . . .	26 675 460	74 345 693	137 116 129
Augmentation.	5 422 185	— 16 451 564	313 561 272

D'où l'on conclut que c'est le nombre des voyageurs de 2e classe qui augmente relativement le plus en France, tandis que, de l'autre côté du détroit, c'est celui qui va en diminuant, à tel point que depuis l'année 1875 les voitures de 2e classe ont été complètement supprimées sur le réseau du Middland.

Le fait le plus remarquable est le nombre considérable des voyageurs de 3e classe en Angleterre ; il s'est accru dans ce pays, en quatorze années, de 313 561 272 ; en France, l'augmentation, pendant cette même période, n'a été que de 52 482 042. Cela tient sans doute, dans une certaine mesure, aux conditions sociales et aux habitudes différentes des deux nations, mais certainement aussi aux facilités données, en Angleterre, aux voyageurs de 3e classe, particulièrement à leur admission dans la plupart des trains rapides.

De sérieux efforts sont faits, en France, pour améliorer, au double point de vue de la commodité et de la rapidité, les voyages des personnes qui prennent la 3e classe. Les voitures sont toutes chauffées maintenant en hiver, pour les longs parcours; elles sont admises dans les trains directs; beaucoup ont aujourd'hui leurs banquettes rembourrées, et si, dans un avenir prochain, les tarifs sont abaissés, comme on est en droit de l'espérer d'après les conventions passées, en 1884, entre le gouvernement et les grandes compagnies, il n'est pas douteux que le nombre des voyageurs de 3e classe augmentera très rapidement.

JULES CHARTON.

CHARLES-QUINT HOMME DE LETTRES.

Il est prouvé, aujourd'hui, que Charles-Quint est le traducteur d'un livre fort recherché des bibliophiles, et que les amateurs de romans de chevalerie connaissent sous le nom de *el Cavallero determinado*.

Charles-Quint savait plusieurs langues; néanmoins son éducation avait été des plus négligées; il le sentit, et il apprit, étant déjà homme fait, ce qu'il eût dû apprendre étant enfant.

Guillaume van Male, que les doctes du seizième siècle appelaient *Malinæus*, fut le professeur zélé qui combla chez lui, tant bien que mal, les lacunes de sa première éducation. Ce citoyen de Bruges, attaché à la personne du César en qualité de secrétaire, prit le parti de l'instruire en l'amusant : il lui fit des lectures fréquentes, l'entretint judicieusement des bons auteurs, et finit par lui donner une certaine teinture des littératures classiques, que le vaillant empereur n'oublia jamais. Il parvint même à lui enseigner le latin suffisamment pour lire couramment la Vulgate et pour lui faire saisir, dans leur ensemble, les harangues diplomatiques que plus jeune il avait écoutées fort patiemment, mais sans les comprendre.

C'était vers l'année 1550 que Charles-Quint avait attaché à sa personne ce secrétaire intime, si précieux pour un prince ignorant; il s'aida de son excellente mémoire et de ses conseils pour rédiger ses Voyages; puis, ayant eu la fantaisie de faire lire à l'Espagne un livre de chevalerie qui faisait les délices de la cour de France, ce fut encore à Malinæus qu'il confia le soin de polir son travail.

M. de Reiffenberg nous fait connaître les prétentions de Charles-Quint à la gloire littéraire :

« Notre auteur, dit-il à propos de la Relation des voyages, voulait se faire un style qui tiendrait à la fois de Tite-Live, de César, de Suétone et de Tacite »; puis M. de Reiffenberg ajoute avec raison : « Comme si l'on pouvait s'improviser un style et rester soi dans un pareil pastiche. »

La prétention de Charles-Quint était peu réfléchie et ne pouvait le mener loin. Il eut toutefois assez de persévérance pour traduire d'espagnol en français, et cela d'un bout à l'autre, le livre qu'il avait choisi. Nous ne possédons pas, toute-

(1) *Particularités inédites sur Charles-Quint et sa cour.* Broch. in-4°, p. 37.

fois, cet ouvrage sous la forme première qu'il lui donna. Pour le faire goûter aux beaux esprits de sa cour, il voulut que D. Hernando de Acuña revêtît de sa poésie le *Cavallero determinado*.

Alors Charles-Quint, dont la générosité avait été jusqu'alors fort mesurée à l'égard de son secrétaire, se montra tout à coup envers lui d'une libéralité assez singulière : il lui fit don du poëme, à la condition qu'en l'acceptant il se chargerait de le faire imprimer. Au dire de l'empereur, Malinæus aurait du coup sa fortune faite ; il pouvait compter tout au moins sur un gain net de 2000 ducats!... En vain le savant Brabançon opposa ses calculs à ceux de l'auteur couronné : il eût été riche sans doute s'il avait pu attendre seulement durant trois siècles la réalisation des espérances que lui donnait Charles-Quint. Les exemplaires du *Cavallero determinado* (en Anvers, en la officina Plantiniana cerca la biuda y Juan Moreto, M.D.X.I. Con gracia y priuilegio), lorsqu'ils sont bien conservés, se vendent en effet aujourd'hui au poids de l'or ; mais, vers 1555, le collaborateur modeste du puissant empereur en fut réduit à vendre le roman impérial comme il put, et la chronique raconte qu'il mourut pauvre.

FERDINAND DENIS.

La Morale.

Sachons voir les choses comme elles sont : la morale, la bonne, la vraie, l'ancienne, l'impérative, a besoin de l'absolu ; elle aspire à la transcendance ; elle ne trouve son point d'appui qu'en Dieu.

La conscience est comme le cœur ; il lui faut un *au delà*. Le devoir n'est rien s'il n'est sublime, et la vie devient chose frivole si elle n'implique des relations éternelles.

EDMOND SCHERER.

CORRESPONDANCE INTIME DE M. GUIZOT.

EXTRAITS (1).

— On peut s'amuser un instant même de ce qui ne plaît guère. On ne peut vivre qu'avec ce qui satisfait.

Foi et Ignorance.

— Plus j'avance, plus je me confirme dans cette double certitude qu'il y a un monde réel, auquel nous tenons par des rapports assurés, et que ce monde est interdit à la connaissance humaine, que nous n'en pouvons jouir ici-bas de cette possession claire et satisfaisante qui s'attache à la science. Nous pouvons, j'en suis convaincu, nous assurer qu'il est, mettre la main sur le sceau qui le couvre, jamais le rompre. C'est trop peu, j'en conviens, beaucoup trop peu pour suffire aux besoins de l'âme ; elle s'agite avec effort et douleur dans cet état incomplet, comme nous nous agiterions si nos yeux, faits pour la lumière, étaient condamnés à s'ouvrir sans cesse au milieu d'un crépuscule faible et incertain. Cependant, si le bonheur manque à cette vue de notre destinée, si la conviction que l'abîme est impossible à combler n'en détruit pas le besoin, on peut arriver par là à un calme profond, et qui n'est point, je ne dis pas sans force, mais même sans douceur. La parfaite certitude (et je l'ai) que l'imperfection est en moi, non dans les choses, que ce que je cherche et n'atteins pas n'en existe pas moins, que mon ignorance ne retranche rien à la souveraine sagesse ; cette certitude, dis-je, est la source d'une résignation si confiante et si ferme qu'elle ressemble presque à l'espérance. J'accepte ma nature et mon sort non seulement sans murmure, mais sans crainte, j'ai presque dit sans inquiétude. Je ne doute point, j'ignore. Les choses sont, mais hors de ma portée, et mon esprit, au moment même où il succombe dans ses efforts pour les atteindre, se repose avec joie dans la conviction que ce travail, même infructueux, n'est pas sans objet, et que mon impuissance, qui est un mal pour moi, ne prouve rien de plus qu'elle-même. Je suis comme un aveugle avide de la lumière, tourmenté de n'en jamais jouir, et qui marche pourtant avec une pleine et intime confiance dans la main qui le conduit.

(1) Lettres de M. Guizot à sa famille et à ses amis, recueillies par Mme de Witt, née Guizot. — 1884, Hachette.

SUR LA DUNE.

Le ciel est pur, la mer est unie, bleue, étincelante ; pas de brise, pas un nuage ; toutes les barques sont au large, et les femmes restées à terre n'ont pas d'inquiétude aujourd'hui : elles peuvent jouir en paix de leurs loisirs, sans trembler pour la vie des pêcheurs. Le ménage est fait, les carreaux de terre cuite, soigneusement lavés, ont reçu une couche de sable fin destinée à empêcher les pieds de les salir ; les filets sont raccommodés, et ce n'est pas encore l'heure de mettre la marmite au feu : la ménagère, dont les mains ne restent jamais oisives, a pris son tricot, et elle est venue s'asseoir sur la dune.

On est bien là, en plein air, et les enfants y sont heureux. Ils ont bien gagné leur récréation ; la fillette a aidé sa mère à tous ses travaux, et le garçon arrive de l'école. L'année prochaine, son père le prendra avec lui sur sa barque, pour lui apprendre le métier de marin : que dis-je, lui apprendre? Il le sait déjà ; il l'a appris en s'amusant, et il connaît le nom des voiles et des cordages, et tout le vocabulaire maritime, comme le fils d'un menuisier sait le nom et l'usage des outils de son père.

Aussi suit-il avec un vif intérêt le travail de sa sœur, — une œuvre qui leur est commune. — Il a trouvé sur la plage un vieux sabot : il ne s'est point

demandé quel pied il avait chaussé, ni de quel pays il venait; si la mer l'avait apporté là, épave de naufrage, où s'il y avait tout simplement été jeté comme meuble inutile, après que son frère jumeau s'était fendu. Il y avait là pour un philosophe une mine inépuisable de réflexions; mais notre petit bonhomme n'est point un philosophe. Il a vu dans ce sabot une ébauche d'embarcation; il l'a retaillé, lui a donné une jolie forme, et, le jugeant capable de porter de la toile, il est venu demander à Annette de lui faire une voile.

La voile est prête; Annette travaille maintenant à la fixer au mât, et le petit frère l'aide de ses conseils. « Plus haut... plus bas... laisse l'amarre un peu plus longue... Vois-tu, la voile prendra bien le vent; nous allons essayer le bateau, et s'il se comporte bien, nous lui mettrons un beaupré, et tu me feras un foc... »

Annette l'écoute gravement; elle comprend très bien ce langage, et elle est enchantée de voir le bateau prendre bonne tournure.

La mère les écoute, tout en agitant vivement ses



Sur la dune, peinture d'Adolphe Artz.

aiguilles, car l'hiver viendra, et il faudra de chauds bas de laine à toute la famille : c'est sa manière de se reposer, de changer de travail. Elle ne s'en plaint pas : elle a un bon mari, de bons enfants, toute la maisonnée se porte bien, et le nécessaire ne leur a jamais manqué. Il y a bien eu des années où la vie était rude, où l'on n'était pas sûr du pain quotidien; mais on s'est toujours tiré d'affaire, Dieu merci! et le plus difficile est fait, puisque les enfants sont presque élevés. Dans un an, le petit aidera son père; un peu plus tard, il servira « à l'État » et il gagnera sa vie. Même, comme il est plus savant que son père, — il a tous les ans des prix à l'école, — il arrivera sûrement contre-maître, et il aura peut-être un jour une place du gouvernement; il pourra être maître de port, par exemple : c'est cela qui fera honneur à la famille! Dans ce temps-là, Annette sera mariée à quelque brave marin, et elle recommencera avec lui la vie honnête et laborieuse de ses parents... La mère sourit en elle-même à l'idée de tricoter des brassières pour ses petits-enfants...

Trouvez beaucoup de vœux qui soient plus modérés, plus sages, qui méritent mieux d'être exaucés, que ceux que forme tout en tricotant la pauvre femme du pêcheur. C.

ERRATA.

Page 133. — Sur le plan de M. Honoré Gibert, il faut suppléer le chiffre 1 au-dessus du pavillon central de la façade, et le chiffre 4 dans la cour plantée d'arbres qui occupe le milieu de l'édifice.

Page 201. — Vue de Tolède mise par erreur à la place d'une Vue de Saragosse reportée page 405.

Page 205, Bahut du seizième siècle. — Au-dessus de la scène principale, on voit la Folie guidant une sarabande; — un enfant au maillot, un étudiant, un avocat en robe, tous armés d'arbalètes.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

Abbaye (l') de Chiaravalle (Italie), 225.
— (l') de Saint-Victor, à Marseille, 355.
Acclimatation de l'espèce humaine, 26.
Activité, indolence, 28.
Affiche du sieur Brila, équilibriste, 44.
Aix (Palais des comtes de Provence, à), 131, 145.
Albatros et pétrels, 72.
Alexandre et Diogène, par Landseer, 33.
Alphabet portugais du XVIe siècle, par Jean de Barros, 160.
Amérique anté-colombienne; fête des enfants au Mexique, 36.
Amiel (Pensées d'), 91.
Amour (l') du beau, 152.
Anciens (les) hôtels de Nantes, 68.
Animaux de la mer des Sargasses, 314.
Application de l'air comprimé au travail du verre, 123.
Arbre (l') à cire, 384.
Arbre (l') à ivoire, 117.
Arena (l') de Padoue, 388.
Art (l') du portrait, 86.
Artificier (un), 373.
Astres (les) obscurs, 259.
Astronomiques (Faits) en 1884, 78, 96.
Atomes, molécules; constitution des corps. 161.
Autant de pris sur l'ennemi, 329.
Autographe de Jean Cousin, 19.
Aventure (à l'), 100.
Aveugle (un) à Biskra, 49.
Aveugle (l') et le paralytique, 394.

Bahut du XVIe siècle, au Musée Saint-Jean d'Angers, 205.
Baiser (le) du départ, tableau de Beyle, 293
Barbe de Hottenheim, 208.
Barque funéraire égyptienne, 271.
Barros (Jean de), 159.
Bassoutos (Proverbes des), 268.
Béatrix de Portugal à Genève (1522), 98.
Bédouins (Campement de), 400.
Berne (Fontaines de), 196.
Besançon; Fer à gaufres aux armes de la ville, 146.
Billet (le) de logement, 365, 386, 399.
Biskra (une Place à), 49.
Bologne (Jean), 169.
Bon côté (le), 97.
Bonne pensée (une) de Nicagoras, 230.
Bouchons de liège et tire-bouchons en argent, 328.
Bouée-bateau en tôle, 284.
Boulaq (le Musée de); Mariette-Pacha, 62. *Voy.* t. LI, p. 233.
Bouvier (le), eau-forte de Claude Lorrain, 281.
Broc à cidre, dit rafraîchissoir, 32.
Bushmen (Peintures de), 319.
Buste de Jean Bologne attribué à Francheville, 169.

Cachots de l'officialité de Sens, 108.
Cadeaux (les) de Noël, dessin de Gustave Doré, 377.
Café (le) de la Régence; joueurs d'échecs, 397.
— (le) Frascati, 353.
Campement de Bédouins, 400.
Camphrier (le), 268.
Canaux (les) de la planète Mars, 28.
Caravane (une) en Tartarie, XIVe siècle, 224.
Carnet (le) d'un voyageur, 101, 166.
Cascade (une) en Tasmanie, près d'Hobart-Town, 221.
Casernes (les), 273, 278, 380.
Cathédrale (la) Sainte-Cécile d'Albi (Tarn), 185.
Cavallero (el) determinado, ouvrage de Charles-Quint, 406.
Céleste Empire (les Peuples tributaires du), 59.
Ce que l'on peut penser du progrès, 331.
Ce que valait le char d'Éléanor, au XIVe siècle, 374.
Cérémonie d'une noce turque, 300.
Cervantes (la Fille de), 177.
Chambre de Philippe II, à l'Escurial, 125.
Chandelier en fer forgé, travail allemand du XVIIe siècle, 184.
Chapelle souterraine de Saint-Jean, à Malte, 53.
Char (le) d'Éléanor, au XIVe siècle, 374.
Charles-Quint homme de lettres, 406.
Charme de la lecture des maîtres, 247.
Château (le) et la caverne des Eyzies, 7.
— (le) de Wartburg, 176.
Chevalier (le) de Lordat, 375.
Chiaravalle (Abbaye de), 225.
Christ (le) du Parlement, au Palais de justice de Paris, 57.
Circulaire (une) illustrée, par Topffer, 180.
Claude Lorrain; ses eaux-fortes, 280.
Colons tasmaniens, 220.
Columbariums (les) de Rome, 193.
Comment on doit s'asseoir, 201.
Comment on estimait au moyen âge le produit des grandes forêts, 97.
Compas de cordonnier du XVIIe siècle, 16.
Concha (Manuel de la); une vie de soldat, 23.
Constitution des corps; atomes, molécules, 161.
Conte (un) pour le coin du feu, 2.
Contes chinois, 19, 103.
Contrefaçons, 46.
Corneille (Maison de), 289.
Corps (Sur le) de l'homme, 247.
Correspondance intime de M. Guizot, 407.
Couronnes (les Trois), 95.
Cousin (Jean), 17.
Coutume superstitieuse, 230.
Crémation, 135.
Crevaux; fac-similé d'une page de son carnet, 167.
Croix (la) de Couchey (Côte-d'Or), 161.
Cueillette des huîtres sur les arbres, 131.
Curiosités de l'horlogerie, 391.

Découpures en soie de Joanne Kœrten-Block, 303.
Départ de la flotte athénienne pour l'expédition de Sicile, 6.
Derviche (le) et le chamelier, 309, 322, 351.
Descriptions (des) poétiques de la nature, 86.
Dessin (Enseignement du), 91.
— (un) de Gustave Doré, 377.
— (Sur un) de Pordenone, 152. *Voy.* t. XLV, p. 132.
Dessins et sculptures des temps préhistoriques dans les cavernes du Périgord, 8.
— gravés par les prisonniers sur les murs des cachots de l'officialité de Sens, 113.
Deux amateurs (les), 209.
Deux invités, croquis par Topffer, 288.
Dieu, 180.
Dieu reste, 203.
Direction des aérostats, 231, 323.
Doré (un Dessin de Gustave), 377.
Douce influence d'une statuette, 230.

Eaux-fortes (les) de Claude Lorrain, 280.
École (l') de médecine de Montpellier, 92.
École (l') pratique des hautes études, 307.
École (une) primaire à Lisbonne au XVIe siècle, 364.
Écoles (les Grandes), 39.
Écritures sur briques, 118.
Éducation et profession, 207.
Église de Saint-Melaine, à Morlaix, 313.
Éléphant colossal de Ribart, 247.
Entrée d'un port, 87, 282.
Épées conservées à l'Armeria real, 40.
Épisode (un) de la guerre, 118, 126, 138.
Épomophore (l') monstrueux, 368.
Équilibriste (un); le sieur Brila, 44.
Erreur (une) de Socrate, 263.
Erreurs et préjugés; enragé, hydrophobe, 302.
Esclaves (les) à Athènes, 267.
Espèce humaine (Acclimatation de l'), 26.
Esprit (de l') de sacrifice, 135.
Éther (l'), 44.
Étonnement (l'), 203.
Être de son temps, 134.
Études sur la taupe, 303, 339.
Étui à aiguilles en bronze, époque gauloise, 80.
Existences modestes, 319.
Exploration du *Talisman* en 1883, 314.

Faraday (une Vision de), 68.
Fées (les) chez les Gaulois, 45.
Fer à gaufres du XVe siècle aux armes de la ville de Besançon, 148, 149.
Ferma contre Pagliati, 250, 257.
Fêtes (les) religieuses de l'Amérique anté-colombienne, 36.
Feux (les) d'artifice, 370.
Fille (la) de Cervantes, 177.
Fondateurs (les) de l'abbaye de Vézelay, 376.
Fontaines (les) de Berne, 196.
Forêts; comment on estimait leur produit au moyen âge, 97.
Francheville (Buste de Jean Bologne attribué à), 169.
Frascati (le Café), 353.
Fresques (les) de Giotto à l'Arena de Padoue, 388.
Fusil (le) photographique, 47.

Gains (les) de bourse, 344.
Gaulois (les Fées chez les), 45.
Génie (le) des arts, 2.
Géographie de la planète Mars; les canaux, 28.
Giotto (Fresques de), à l'Arena de Padoue, 388.
Godlief Derk, 58, 70.
Grandes (les) écoles, 39.
Guizot (Extraits de la correspondance de), 407.

Habitations de Troglodytes, 319.
Harem (le) d'une sultane, 20, 84.
Henri II (Lettre inédite de), 327.
Heureuse (l') famille, 121
Histoire de la navigation, 334.
Horloge allemande du XVIIe siècle, 392.
Horlogerie (Curiosités de l'), 391.
Hôtel de ville (Ancien) de Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne), 216.
Hottenheim (Barbe de), 208.
Huîtres sur les arbres, 131.
Hygiène; comment on doit s'asseoir, 201.

Image de trois croyances, 71.
Images successives d'un pigeon photographiées avec un temps de pose de 1/800 de seconde, 48.
Impératif (l') catégorique, 270.
Indolence, activité, 28.
Indulgence, 64.
Influence des idées morales, 240.
Infortunés (les), 153.
Inscription (une) de cadran solaire par Napoléon Ier, 46.
Inscriptions de la tour Beauchamp, à Londres, 76.
Insight, 174.
Instinct ou raisonnement? 35.
Instruction pour la culture de la truffe, 42.
Intelligence suprême, 95.
Intérieur du harem du sultan, 20, 85.
Ivoire (la Plante à), 115.

Jean Bologne, sculpteur du XVIe siècle, 169.
Jouets hollandais en argent au XVIIIe siècle, 13.
Joueurs d'échecs au café de la Régence, 397.
Jung-Stilling et un mendiant aveugle, anecdote, 11.
Juridiction (la) ecclésiastique, 108.

La Grange (le Registre de), 203.
Lakanal, 187.
Landseer (Edwin) 1802-1873, 33.
Langage (le) des oreilles, 64.
— des signes chez les Indiens de l'Amérique du Nord, 402.
Latomies (les) de Syracuse, 307, 345.
Leclaire (Edme-Jean), 348.
Lédyard (les Misères du voyageur), 15.
Legs (le) de mon grand-oncle, 395.
Les Lecat, 285, 290.
Lettre inédite de Henri II, 327.
Longfellow, 294.
Lordat (le Chevalier de), 375.
Lumière (la), 43.
Lunettes astronomiques, 191.
Luxe, 203.

Maison (la) de Corneille, 289.
— de Manzoni, à Milan, 252.
— de Sedaine, à Paris, 140.
— où est né Lakanal, 188.
Malte; palais des grands maîtres et chapelle de Saint-Jean, 51.
Manchots (les), 263.
Manzoni, 251.
Mariette-Pacha; le Musée de Boulaq, 62, 128. *Voy.* t. LI, p. 233.
Médaille au rhinocéros, frappée à Strasbourg en 1749, 152.
Médaille de Jean Tornabuoni et de Jeanne Albizzi, 168.
Méthode (une) pour l'enseignement du dessin, 91.
Mémoires d'une jeune fille, 181, 198, 214, 227, 254, 261, 273, 298, 354, 362, 390, 394.
Mer (la) des Sargasses, 314.
Minerve conduisant le Génie des arts à l'immortalité, 1.
Miniature byzantine du Xe siècle, 311.
Misères (les) du voyageur Lédyard, 15

Modération, 303.
Molécules, atomes; constitution des corps, 161.
Molière (Mort de); fac-similé du registre de la Grange, 204.
Montpellier (l'École de médecine et l'église Saint-Pierre de), 93.
Montres-bijoux (les), 239.
Monument (un) du XIIe siècle, à Saint-Antonin (Lot-et-Garonne), 216.
Morale (la), 407.
Morlaix, 313.
Moroni (Portrait d'un tailleur par), 65.
Mosquée (la) neuve, à Alger, 333.
Mouchez (Lettres de l'amiral) et du capitaine Roudaire, 56.
Mozart enfant, 81.
Murillo (sainte Elisabeth de Hongrie, par), 361.
Musée de Boulaq, 62, 128.

Nantes (les Anciens hôtels de), 68.
Navigation aérienne, 231, 323.
Navires à diverses époques, 334.
Nicagoras (une Bonne pensée de), 230.
Nicolaïs (les) en pruneaux, 255.
Noce turque, 300.
Noël (les Cadeaux de), 377.
Noël dans les régions arctiques, 378.

Océan (l'), fontaine de Jean Bologne, au jardin de Boboli, à Florence, 173.
Officialités (les), 111.
Oiseaux (les) des terres australes; les pétrels et les albatros, 72. *Voy.* les volumes précédents.
Omble (l') ou ombre-chevalier, 165.
Ondulations de la lumière, 43.
Oreille (l') de Denys, à Syracuse, 345.
Orties textiles, 347.
Osez, 344.

Pagure des épizoanthes, 316.
Palais (le) des comtes de Provence, à Aix, 131, 145.
— (le) et l'église des chevaliers de Saint-Jean, à Malte, 51.
Palaprat (Souvenirs de), 269.
Pantoja de la Cruz, 106.
Pas (le) de la porte, 187.
Paysan (le) breton, 144.
Peintre décorateur (Comment on devient), 89.
Peinture chinoise sur soie (XVIIIe siècle); ambassadeurs se rendant au palais impérial, 60.
Peintures de Bushmen, 319.
Pensées. — Album de Karl, 404. Amiel, 91, 184, 222, 351. André (le P.), 152. Bersot, 247. Bossuet, 203. Channing, 36. Coleridge, 203. Didon, 332. Doudan, 240, 375. Fénelon, 203. Gérando (de), 100. Massillon, 203. Rabelais, 131. Reynaud (Jean), 180. Riant, 32. Saint Bernard, 227. V., 323.
Perrin Jacquet, 358.
Petit-Couronne (Maison de Corneille à), 289.
Pétrels (les) et les albatros, 72. *Voy.* les volumes précédents.
Peuples (les) tributaires du Céleste Empire, 59.
Phares, 87, 283.
Philippe II d'Espagne, 105, 124.
Phosphates (les), 37.
Pierre (la) percée de Courgenay, 260.
Place de Belgiojoso, à Milan, 253.
Planète (la) Mars; les canaux, 28.
Plante (la) à ivoire, 115.
Platon (les Voyages de), 100.
Pluie (la), 208.
Poésie (la) et la science, 292.
Poésies de Longfellow, 294
Pont (le) de Valentré, à Cahors, 137.
Pordenone (Sur un dessin de), 152.
Port (Entrée d'un), 87, 282.
Porte Saint-Georges, à Nancy, 244.
Portrait (Art du), 86.
— de Taunay, dessin de N. Morel, 241.
— d'un tailleur, par Giambattista Moroni, 65.
Potasse (la), 87.
Poupées en pruneaux ou Nicolaïs, à Munich, 256.
Poupées et maquettes de modes, aux XVIIe et XVIIIe siècles, 228.
Presse (la) à Constantinople, 48.
Principaux faits astronomiques de l'année 1884, 78, 96.
Prions (les), 73.
Professeur (le) d'agriculture, 37. *Voy.* la Table du t. LI.
Projet d'un éléphant colossal, 247.
Promenade (une), croquis de Topffer, 344.
Proverbe (un) athénien, 187.
Proverbes des Bassoutos, 268.
Prud'hon; le Génie des arts, 2.
Puissance de la pensée, 98.
Rafraîchissoir rouennais du XVIIIe siècle, 32.
Ra-ta-clos, 174, 194, 218, 234, 242.
Registre (le) de la Grange, 203.
Regrets ou remords? 14.
Respect de l'âme, 184.
Retour de la montagne, 257.
Rhinocéros (un) en France au XVIIIe siècle, 152.
Roi d'armes à l'Armeria real, 40.
Rome; tombeaux antiques près de la porte Saint-Sébastien, 193.

Saint-Antonin (Lot-et-Garonne), l'ancien Hôtel de ville, 216.
Saint-Victor (Abbaye de), à Marseille, 333.
Sainte Elisabeth de Hongrie, peinture de Murillo, 361.
Santé (la), 32.
Saragosse, 200, 404.
Sauvage (Frédéric), 212.
Scaphirhynchus (le) fedchenkoï, 100.
Scène (une) du paradis des mahométans, 34.
Science et conscience, 131.
— et littérature, 99.
Séances publiques annuelles de l'Institut de France, 24.
Sedaine, 139.
Sémaphore (le) du Havre, 88.
Sentier (le) magique, 19, 103.
Se souvenir, 53, 75, 93, 114, 149, 157, 178, 222, 238, 246.
Sifflez, sifflez, petits serpents, 134.
Signaux maritimes; jetée du Havre, 89.
Si la terre s'arrêtait, 80.
Socrate (une Erreur de), 263.
Souvenirs de Palaprat, 269.
Statistique des voyageurs, 406.
Statue de Lakanal, à Foix, par Picault, 189.
— de Manzoni, 252.
— de Sedaine, par Lecomte, 141.
Sur la dune, 407.
Sur le corps de l'homme, 247.
Sur un roman anglais, 222.
Sur notre besoin de sympathie, 270.
Sur un petit homme d'ivoire, 280.
Sur un vers fameux de Térence, 403.
Syllabaire (le) illustré de Jean de Barros; la Cartinha de 1539, 156.
Sympathie (Notre besoin de), 270.

Tableau (le) de Cébès, 375.
Tagliapanni; un tailleur du XVIe siècle, 65.
Talent et vertu, 36.
Talisman (Exploration du) en 1883, 314.
Tartarie (une Caravane en) au XIVe siècle, 224.
Tasmanie (la), 219.
Tasmaniens (Colons), 220.
Taunay, 241.
Taupe (Études sur la), 303, 339.
Teklour-Seraï (le), 236.
Téocalli mexicain, 120.
Térence (Sur un vers fameux de), 403.
Timide (un), 49, 66, 82, 107.
Tire-bouchons en argent du XVIIe et du XVIIIe siècle, 328.
Tolède (Vue de), 201.
Tolérance, 68.
Tombeaux antiques près de la porte Saint-Sébastien, à Rome, 193.
Topffer (une Circulaire illustrée par), 180.
— (Croquis par), 104, 344.
Tornabuoni (les), 167.
Tour de Londres (Inscriptions de la), 77.
Trésors inconnus, 36.
Troglodytes (Habitations de), 319.
Trois (les) couronnes, 95.
Trois (les) religions de la Chine, 135.
Trompette (la) marine, 156.
Truffe (Culture de la), 42.
Tsarine (la) joueuse de harpe, conte russe, 34.

Utilité (De l') de la curiosité bien dirigée, 31.

Valentré (Pont de), à Cahors, 137.
Van-Diémen (Terre de) ou Tasmanie, 219
Verre (Travail du); application de l'air comprimé, 123.
Vertu et bonheur, 251.
Vézelay (Fondateurs de l'abbaye de), 376.
Victimes (les) de la guerre au XIXe siècle, 205.
Vie (une) de soldat; Manuel de la Concha, 23.
Vieillard (le) à la colonne, 22.
Vision (une) de Faraday, 68.
Vitesse de l'air, 36.
— des trains rapides, 98.
Voyage de noces, 153.
Voyages (les) de Platon, 100.

Wartburg (le Château de), 176.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES

ARCHÉOLOGIE.

Abbaye (l') de Saint-Victor, à Marseille, 355. Albizzi (Jeanne), femme de Laurent Tornabuoni; médaillon du XVIe siècle, 168. Barque funéraire égyptienne, 270. Cathédrale (la) d'Albi, 185. Chandelier en fer forgé, travail allemand du XVIIe siècle, 184. Dessins gravés par des prisonniers sur les murs des cachots de l'officialité de Sens, 113. Écritures sur briques, 118. Étui à aiguilles en bronze, époque gauloise, 80. Fer (un) à gaufres du XVe siècle, 146. Hôtel de ville (Ancien) de Saint-Antonin, 216. Inscriptions de la tour de Londres, 76. Médaille au rhinocéros, frappée à Strasbourg en 1749, 152. Musée de Boulaq, 62, 128. Palais (le) des comtes de Provence, à Aix, 131, 145. Pont (le) de Valentré, à Cahors, au XIIIe siècle, 137. Tombeaux romains, 192. Tornabuoni (Jean), ambassadeur et banquier florentin, médaillon du XVIe siècle, 168.

ARCHITECTURE.

Abbaye (l') de Saint-Victor, à Marseille, 355. Ancien (l') Hôtel de ville à Saint-Antonin (Lot-et-Garonne), 216. Cachots de l'officialité de Sens, 108. Casernes (les), 273. Cathédrale (la) Sainte-Cécile d'Albi (Tarn), 185. Château (le) de Wartburg, 176. Crématoire de Lodi, 135. Croix (la) de Couchey (Côte-d'Or), 160. École (l') de médecine de Montpellier, 93. Église de Saint-Mélaine, à Morlaix, 313. Intérieur du palais de la sultane Hadidgé, 85. Mosquée (la) neuve, à Alger, 333. Palais (le) des comtes de Provence, à Aix, 131, 145. Palais (le) et l'église des chevaliers de Saint-Jean, à Malte, 51. Pont de Valentré, à Cahors, 137. Porte Saint-Georges, à Nancy, 244. Projet d'un éléphant colossal, par Ribart, en 1758, 247. Tekfour-Seraï (le), à Constantinople, 236. Téocalli (un) mexicain, 120.

BIOGRAPHIE.

Bologne (Jean), sculpteur du XVIe siècle, 169. Catenacci (Hercule), 236. Cervantes (la Fille de), 177. Charles-Quint homme de lettres, 406. Concha (Manuel de la), 23. Correspondance intime de M. Guizot, 407. La Grange; son registre à la Comédie française, 203. Lakanal, 187. Landseer (Sir Edwin), 1802-1873, 33. Leclaire (Edme-Jean), 348. Manzoni, 251. Mariette-Pacha, 62, 128. Mozart enfant, 81. Napoléon 1er; une inscription de cadran solaire, 46. Pantoja de la Cruz, 106. Philippe II d'Espagne, 105, 124. Platon (Voyages de), 100. Sauvage (Frédéric), 212. Sedaine, 139. Taunay, 241.

COSTUMES, MEUBLES, ARMES, OBJETS DIVERS.

Bouchons de liège et tire-bouchons en argent, 328. Broc à cidre, dit rafraîchissoir, en faïence de Rouen, 32. Chambre de Philippe II à l'Escurial, 125. Chandelier en fer forgé du XVIIe siècle, 184. Char (le) d'Éléanor, XIVe siècle, 374. Coffre du XVIe siècle, 205. Compas de cordonnier, XVIIe siècle, 16. Curiosités de l'horlogerie, 391. Découpures en soie de Joanne Kœrten-Block, 303. Épées du Cid, de Fernand Cortès, de don Pelayo, de Philippe II, de Mendoza, à l'Armeria real de Madrid, 40. Étui à aiguilles en bronze, époque gauloise, 80. Fer (un) à gaufres du XVe siècle, 146. Harem (le) d'une sultane, 84. Horloge allemande du XVIIe siècle, 392. Jouets hollandais en argent, XVIIIe siècle, 13. Luxe des habillements à Venise, au XVIe siècle, 65. Montres-bijoux, 239. Poupées et maquettes de modes, XVIIe et XVIIIe siècles, 228. Roi d'armes, à l'Armeria real de Madrid, 41. Trompette (la) marine, 156.

CROYANCES, MŒURS, USAGES.

Affiche du sieur Brila, équilibriste, 44. Aveugle (un) à Biskra, 49. Café (le) Frascati, 353. Campement de Bédouins, 400. Caravane (une) en Tartarie, XIVe siècle, 224. Cérémonie d'une noce turque, 300. Coutume superstitieuse, 230. Crémation, 135. Esclaves (les) à Athènes, 266. Fées (les) chez les Gaulois, 45. Fêtes religieuses de l'Amérique anté-colombienne, 36. Feux (les) d'artifice, 370. Hôtels (les Anciens) de Nantes, 68. Intérieur du harem du sultan, 20. Jouets hollandais en argent du XVIIIe siècle, 13. Langage des signes chez les Indiens de l'Amérique du Nord, 402. Nicolaüs (les) en pruneaux, coutume de Munich, 255. Noël dans les régions arctiques, 378. Paysan (le) breton, 144. Peuples (les) tributaires du Céleste Empire, 59. Puissance de la pensée, légende de sauvages américains, 98. Rhinocéros (un) en France au XVIIIe siècle, 152. Scène (une) au paradis des mahométans, 4. Tailleur (un) du XVIe siècle, 65. Téocalli (un) mexicain, 120.

ÉCONOMIE, COMMERCE, AGRICULTURE, INDUSTRIE, CHEMINS DE FER.

Application de l'air comprimé au travail du verre, 123. Ce que valait le char d'Éléanor, XIVe siècle, 374. Comment on estimait le produit des grandes forêts au moyen âge, 97. Contrefaçons, 46. Cueillette des huîtres sur des arbres, 131. Instruction pour la culture de la truffe, 42. Orties textiles. 347. Professeur (le) d'agriculture au village; la potasse, les phosphates, 37. *Voy.* Table du tome LI. Statistique des voyageurs, 406. Vitesse des trains rapides, 98.

ÉCRITURES, BIBLIOGRAPHIE.

Autographe de Jean Cousin, 19. Caravane de Tartares dans le grand désert de Gobi, d'après la carte dite *Catalane* conservée à la Bibliothèque nationale, 224. Cavallero (el) determinado, ouvrage de Charles-Quint, 406. Circulaire (une), par Topffer, 181. Écritures sur briques, 118. Lettre inédite de Henri II, 327. Miniature persane d'un manuscrit ouïgour de la Bibliothèque nationale; Mahomet traversant un jardin du Paradis, 5. Miniature d'un manuscrit grec du Xe siècle, 311. Registre (le) de la Grange, 203. Syllabaire (le) illustré de Jean de Barros; la Cartinha de 1539, 159. Tornabuoni (Jean), ambassadeur et banquier florentin, 168.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Abbaye (l') de Chiaravalle (Italie), 225. Abbaye (l') de Saint-Victor, à Marseille, 355. Ancien (l') Hôtel de ville, à Saint-Antonin, 216. Anciens (les) hôtels de Nantes, 68. Arena (l') de Padoue, 388. Bushmen (les); leurs peintures, leurs habitations, 319. Campement (un) de Bédouins, 400. Carnet (le) d'un voyageur, 101, 166. Château (le) et la caverne des Eyzies, 7. Château (le) de Wartburg, 176. Croix (la) de Couchey, canton de Gevrey-Chambertin (Côte-d'Or), 161. École (l') de médecine de Montpellier, 92. Erreurs et préjugés; enragé, hydrophobe, 302. Fontaines (les) de Berne, 196. Langage des signes chez les Indiens de l'Amérique du Nord, 402. Latomies (les) de Syracuse, 307, 345. Lettres de l'amiral Mouchez et du capitaine Roudaire, 56. Maison (la) de Corneille, à Petit-Couronne, 289. Maison et statue de Manzoni, à Milan, 252, 253. Malte; le palais et l'église des chevaliers de Saint-Jean, 51. Mer (la) des Sargasses, 314. Misères (les) du voyageur Lédyard, 15. Morlaix, 313. Mosquée (la) neuve, à Alger, 333. Océan (l'), fontaine de Jean Bologne, au jardin de Boboli, à Florence, 173. Palais des comtes de Provence, à Aix, 131. Pierre (la) percée de Courgenay, près de Porrentruy, état de Berne, 260. Place (une) à Biskra, 49. Porte (la) Saint-Georges, à Nancy, 244. Romains (Tombeaux), 192. Saragosse, 200. Tasmanie (la), terre de Van-Diémen, 219. Tekfour-Seraï (le), 236.

HISTOIRE.

Abbaye (l') de Saint-Victor, à Marseille, 355. Barbe de Hottenheim, 208. Béatrix de Portugal, à Genève (1522), 98. Départ de la flotte athénienne pour l'expédition de Sicile, 6. Esclaves (les) à Athènes, 267. Fer à gaufres du XVe siècle aux armes de la ville de Besançon, 148, 149. Inscriptions (les) de la tour Beauchamp, à Londres, 76. Juridiction (la) ecclésiastique, 108. Lettre inédite de Henri II, 327. Philippe II d'Espagne, 105, 124. Tornabuoni (les), 167. Victimes (les) de la guerre au XIXe siècle, 205.

INSTITUTIONS, ÉTABLISSEMENTS PUBLICS, ENSEIGNEMENT.

Casernes (les), 273, 278, 380. Comment on devient peintre décorateur, 89. École (l') pratique des hautes études, 306. École (une) primaire à Lisbonne au XVIe siècle, 364. Grandes (les) écoles, 39. Institut de France; séances annuelles, 24. Juridiction (la) ecclésiastique, 108.

LITTÉRATURE, MORALE, PHILOSOPHIE.

Amour (l') du beau, 152. A l'aventure, 100. Aveugle (l') et le Paralytique, 394. Bon (le) côté, 97. Ce que l'on peut penser du progrès, 331. Charme de la lecture des maîtres, 247. Correspondance intime de M. Guizot, 407. Descriptions (Des) poétiques de la nature, 86. Dessin (Sur un) du Pordenone, 152. Dieu, 180. Dieu reste, 203. Education et profession, 207. Erreur (une) de Socrate, 263. Esprit (De l') de sacrifice, 135. Étonnement (l'), 203. Être de son temps, 134. Existences modestes, 319. Fille (la) de Cervantes, 177. Gains (les) de bourse, 344. Image de trois croyances, 71. Impératif (l') catégorique, 270. Indolence et activité, 28. Indulgence, 64. Influence des idées morales, 240. Insight, 174. Instinct ou raisonnement? 35. Intelligence suprême, 95. Luxe, 203. Méthode (D'une) pour l'enseignement du dessin, 91. Modération, 303. Morale (la), 407. Osez, 344. Pensées extraites d'Amiel, 91. Poésie (la) et la science, 392. Poésies de Longfellow, 294. Proverbe (un) athénien, 187. Proverbes des Bassoutos, 268. Puissance de la pensée, 98. Respect de l'âme, 184. Science et conscience, 131. Science et littérature, 99. Sedaine, 139. Sur le corps humain, 247. Sur notre besoin de sympathie, 270. Sur un petit homme d'ivoire, 280. Sur un roman anglais, 221. Sur un vers fameux de Térence, 403. Talent et vertu, 36. Tolérance, 65. Trésors inconnus, 36. Utilité (De l') de la curiosité bien dirigée, 31. Vertu et bonheur, 250.

Contes, Récits, Apologues. — Autant de pris sur l'ennemi, 329. Billet (le) de logement, 365, 387, 399. Bonne pensée de Nicagoras, 230. Cadeaux (les) de Noël, 377. Chevalier (le) de Lordat, 375. Conte (un) pour le coin du feu, 2. Contes chinois, 19, 103, 107. Couronnes (les Trois), 95. Derviche (le) et le chamelier, 309, 322, 351. Deux (les) amateurs, 209. Douce influence d'une statuette, 230. Épisode (un) de la guerre, 118, 126, 138. Godlief Derk, 58, 70. Heureuse (l') famille, 121. Inscription (une) de cadran solaire par Napoléon Ier, 46. Jung-Stilling et un mendiant aveugle, 11. Legs (le) de mon grand-oncle, 395. Les Lecat, 285, 290. Mémoires d'une jeune fille, 181, 198, 214, 227, 254, 261, 273, 298, 354, 362, 390. Noël dans les régions arctiques, 378. Paysan (le) breton, 145. Pas (le) de la porte, 187. Perrin Jacquet, 358. Pluie (la), 208. Ra-ta-clos, 174, 194, 218, 234. Regrets ou remords? 14. Retour de la montagne, 257. Se souvenir, 53, 75, 93, 114, 149, 157, 178, 222, 233, 246. Sifflez, sifflez, petits serpents, 184. Sur la dune, 407. Tableau (le) de Cébès, 375. Trois (les) religions de la Chine, 135. Tsarine (la) joueuse de harpe, conte russe, 34. Vieillard (le) à la colonne, 22. Voyage de noces, 153.

MARINE.

Entrée d'un port; signaux, 87, 282. Histoire de la navigation; navires de diverses époques, 334.

PEINTURES, ESTAMPES, DESSINS.

Alexandre et Diogène, par Landseer, 33. Ambassadeurs se rendant au palais impérial; peinture chinoise sur soie du XVIIIe siècle, 60, 61 Art (l') du portrait, 86. Baiser (le) du départ, tableau de Beyle, 293. Christ (le) du Parlement, au Palais de justice de Paris (1450-1454), 56. Fresques de Giotto à l'Arena de Padoue, 388. Infortunés (les), peinture par Jean Geoffroy, 153. Mahomet traversant un jardin du Paradis, miniature persane d'un manuscrit ouïgour de la Bibliothèque nationale, 5. Musicien jouant de la trompette marine, d'après une miniature du manuscrit des Chroniques de Froissart de la fin du XVe siècle, 157. Peintures de Bushmen, 319. Philippe II, peinture de Pantoja de la Cruz, 106. Portrait de Taunay par lui-même, 241. Portrait d'un tailleur, par Giambattista Moroni, 65. Retour de la montagne, tableau de Meyerheim, 257. Sainte Élisabeth de Hongrie, par Murillo, 361. Sur la dune, peinture d'Adolphe Artz, 408.

Dessins, Estampes. — Abbaye (l') de Chiaravalle, près de Milan, dessin de de Bar, 225. Aérostat électrique à hélice, dessins de Tissandier, 324, 325. Affiche du sieur Brila, équilibriste, 45. Animaux de la mer des Sargasses, dessin de Clément, 317. Arbre (l') à cire, dessin de Clément, 388. Arbre (l') à ivoire, dessin de Clément, 117. Artificier (un), dessin de Brun, d'après une estampe du XVIIe siècle, 373. Avant l'ouverture de la chasse, dessin de Giacomelli, 329. Aveugle (l') et le paralytique, groupe de J. Michel, dessin de Jacquesson de la Chevreuse, 394.

Bahut du XVIe siècle, au Musée d'Angers, dessin de N. Morel, 205. Baiser (le) du départ, dessin et gravure de C. Duvivier, d'après Beyle, 293. Barbe de Hottenheim (Buste de), dessin de N. Morel, 208. Barque funéraire égyptienne, dessin de Garnier, 272. Bouvier (le), dessin de de Bar, d'après Claude Lorrain, 280. Buste de Jean Bologne, dessin de Jacquesson de la Chevreuse, 169.

Cachot du palais épiscopal de Sens, dessin de Lefort, architecte, 109. Cadeaux (les) de Noël, dessin de Gustave Doré, 377. Campement (un) de Bédouins au désert, dessin de Vuillier, 401. Camphrier (le), dessin de Freeman, 269. Caravane de Tartares au XIVe siècle, d'après la carte dite catalane de la Bibliothèque nationale, 224.

Cascade (une) en Tasmanie, près d'Hobart-Town, dessin de Vuillier, 221. Caserne de cavalerie, dessins de Tissandier et Gilbert, 273, 276, 277. Cathédrale (la) d'Albi, dessin de Laborne, 185. Chambre de Philippe II à l'Escurial, dessin de Vuillier, 125. Chandelier allemand en fer forgé, dessin de Garnier, 184. Chapelle souterraine de Saint-Jean, à Malte, dessin de Clerget, 53. Christ (le) du Parlement, au Palais de justice, à Paris, 1450-1454, dessin de Numa Morel, 56. Circulaire illustrée par Topffer, 180. Colons tasmaniens, dessin de Vuillier, 220. Compas de cordonnier au XVIIe siècle, dessin de N. Morel, 16. Cortège de Turcs conduisant une nouvelle mariée, dessin de Claverie, d'après Melling, 301. Crématoire de Lodi, dessin de Sellier, 136. Croix (la) de Couchey (Côte-d'Or), dessin de Clerget, 160.

Dessins de sauvages Bushmen, 320, 321. Deux (les) amateurs, dessin de Giacomelli, 209. Deux invités, croquis par Topffer, 288.

Eaux-fortes (les) de Claude Lorrain, 280. École (l') de médecine et l'église Saint-Pierre de Montpellier, dessin de Clerget, 93. École (une) primaire à Lisbonne au XVIe siècle, gravure de la Vie d'Innocenzio da Sylva, 365. Église de Saint-Melaine, à Morlaix, dessin de Catenacci, 313. Éléphant colossal de Ribart, dessins de Sellier, 248. 249. Épées et gantelets conservés à l'Armeria real, dessin de Sellier, 40. Épomophore monstrueux, dessin de Clément, 369. Expériences aérostatiques des frères Robert en 1784, à Saint-Cloud, d'après une ancienne gravure, 232.

Façade de l'ancien Hôtel de ville de Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne), dessin de Sellier, 217. Fête (la) des enfants dans l'ancien Mexique, d'après le Tonalamatl, 37. Fondateurs (les) de l'abbaye de Vézelay, dessin d'Adolphe Guillon, 376. Fontaines (Deux) de Berne, dessins de Valentin, 196, 197. Fusil (le) photographique, 47.

Heureuse (l') famille, dessin de Giacomelli, 121. Horloge allemande du XVIIIe siècle, dessin de Garnier, 392.

Infortunés (les), dessin et gravure de C. Duvivier, d'après Jean Geoffroy, 153. Intérieur d'un salon du harem, dessin de Claverie, 85. Intérieur d'une cour à Nantes, dessin de Catenacci, 69. Intérieur d'une partie du harem du Grand Seigneur, d'après le dessin de Melling, 21.

Jean Cousin, statue par Chapu, dessin de Froment, 17. Jouets hollandais en argent, dessin de Garnier, 13. Joueurs d'échecs au café de la Régence, dessin de Garnier, d'après Boilly, 397.

Lakanal (Statue de), à Foix, par Ricault, dessin de Wallet, 189. Latomies de Syracuse, dessins et gravure de Thiriat, 309, 345. Longfellow, dessin et gravure de Thiriat, 297.

Mahomet traversant un jardin du Paradis, dessin de Vidal, d'après une miniature persane, 5. Maison de Corneille, à Petit-Couronne, dessin de de Bar, 289. Maison de Manzoni sur la place Belgiojoso, à Milan, dessin de Deroy, 253. Maison où est né Lakanal, à Serres, dessin de de Bar, 188. Maison où est mort Leclaire, dessin de de Bar, 349. Minerve conduisant le Génie des arts à l'immortalité, par P. Prud'hon, dessin de Jules Lavée, 1. Miniature byzantine du Xe siècle, 312. Modèle de modes de la fin du XVIIe siècle, poupée en carte peinte et habillée, dessin de Garnier, 229. Mosquée (la) neuve, à Alger, dessin de Vuillier, 333. Mozart enfant, statue par Barrias, dessin de J. Lavée, 81.

Nicolaüs, poupées en pruneaux, dessin de Garnier, 256.

Océan (l'), fontaine de Jean Bologne, dessin d'Eugène Froment, 173. Omble-chevalier (l'), dessin de Clément, 164.

Pagure des épizoanthes, dessin de Clément, 314. Palais des comtes de Provence, à Aix, essai de restauration, dessin d'Honoré Gibert, 133. Palais des grands maîtres à Malte, dessin de Clerget, 52. Paysan (un) breton, dessin et gravure de Thiriat, 145. Phares de la Hève près du Havre, du Pharo et de Planier à Marseille, de Porto-Vecchio (Corse), dessins de A. Brun, 283, 284, 285. Philippe II, peinture de Pantoja de la Cruz, dessin de N. Morel, 105. Pierre (la) percée de Courgenay, dessin de de Bar, 261. Place (une) à Biskra, dessin de Henri Girardet, 49. Pont (le) de Valentré, à Cahors, dessin de Tissandier, 137. Prions (les), dessin de Freeman, 73. Promenade (une), croquis par Topffer, 344.

Rafraîchissoir rouennais du XVIIIe siècle, dessin d'Édouard Garnier, 32. Roi d'armes à l'Armeria real de Madrid, dessin de Sellier, 41. Retour de la montagne, dessin de Vuillier, d'après Meyerheim, 257. Ruines du château des Eyzies (Dordogne), dessin de de Bar, d'après les *Reliquiæ aquitanicæ*, 9.

Sainte Élisabeth de Hongrie, dessin de Lavée, d'après Murillo, 361. Salle (une) de la Wartburg, dessin de Sellier, 177. Salon du café Frascati en 1806, dessin de Vidal, d'après Debucourt, 353. Saragosse (Vue de), dessin de de Bar, 405. Sauvage (Frédéric), dessin de Claverie, d'après Gavarni, 213. Scaphirhynchus fedchenkoï, dessin de G. Capus, 100. Séance annuelle de l'Institut de France, dessin de Claverie, 25. Statue de Manzoni à Milan, dessin de N. Morel, 252. Statues du Musée de Boulaq, dessins de Garnier, 128, 129. Sur la dune, dessin de Vuillier, d'après Artz, 408.

Tagliapanni, dessin de Garnier, d'après le tableau de Moroni, 65. Tekfour-Seraï (le), à Constantinople, dessin de Catenacci, 237. Tire-bouchons du XVIIe et du XVIIIe siècle, dessin de Garnier, 328. Tolède (Vue de), dessin de Vuillier, 201. Tombeaux antiques à Rome, dessin de de Bar, 193. Topffer (Croquis par), 104, 344.

SCIENCES.

Anthropologie, Zoologie. — Acclimatation de l'espèce humaine, 26. Animaux de la mer des Sargasses, 314. Études sur la taupe, 303, 339. Épomophore (l') monstrueux, 368. Fusil (le) photographique; application de cet appareil à l'étude du vol des oiseaux, 47. Instinct ou raisonnement? 35. Manchots (les), 263. Oiseaux des terres australes : les Pétrels et les Albatros, 72. *Voy.* les volumes précédents. Omble-chevalier (l'), 164. Oreilles (le Langage des), 64. Scaphirhynchus (le) fedchenkoï, 100.

Astronomie. — Astres (les) obscurs, 259. Canaux énigmatiques récemment découverts sur la planète Mars, 29. Principaux faits astronomiques de l'année 1884, 78, 96.

Botanique. — Arbre (l') à cire, 384. Camphrier (le), 268. Plante (la) à ivoire, 115. Truffe (Culture de la), 42.

Géologie. — Sculptures et dessins préhistoriques dans les cavernes du Périgord, 8.

Hygiène, Médecine. — Comment on doit s'asseoir, 201. Enragé, hydrophobe, 302.

Physique, Mécanique, Pyrotechnie. — Constitution des corps atomes, molécules, 161. Direction (la) des aérostats et la navigation aérienne, 231, 323. Feux (les) d'artifice, 370. Fusil (le) photographique; mécanisme, 47. Lumière (la); émission, ondulations, 43; l'éther, 44. Montres-bijoux, 239. Terre (Si la) s'arrêtait, 80. Vision (une) de Faraday, 68. Vitesse de l'air, 36.

SCULPTURE.

Aveugle (l') et le paralytique, groupe par G. Michel, 394. Barbe de Hottenheim, buste par Nicolas von Leyen, 208. Coffre sculpté du XVIe siècle, 205. Cousin (Jean), statue par Chapu, 17. Jean Bologne, buste attribué à Francheville, 169. Fondateurs (les) de l'abbaye de Vézelay, 376. Fontaines de la Justice et de Croquemitaine, à Berne, 196, 197. Mozart enfant, statue par Barrias, 81. Océan (l'), fontaine de Jean Bologne, au jardin Boboli, à Florence, 173. Sedaine, statue par Lecointe, 141. Statue de Lakanal, à Foix, par Picault, 189. Statue de Manzoni, par Barzaghi, à Milan, 252. Statues égyptiennes au Musée de Boulaq, 128.

LISTE DES RÉDACTEURS POUR L'ANNÉE 1884

Bachelin, p. 49, 66, 80, 82, 107.
Bentzon (Mme Th.), 181, 198, 214, 227, 254, 261, 278, 298, 354, 362, 378, 390, 394.
Berger, 196.
Capus (G.), 100, 115, 164, 303, 339, 384.
Castan, 146.
Charton (Édouard), 2, 4, 7, 14, 17, 19, 20, 22, 56, 65, 84, 92, 97, 99, 103, 108, 134, 135, 156, 161, 178, 187, 203, 205, 207, 208, 225, 230, 236, 241, 247, 259, 269, 294, 303, 331, 375.
Charton (Jules), 98, 406.
Chatin, 42.
Cherbonneau, 333, 400.
Colomb (Mme J.), 35, 118, 126, 138, 153, 244, 250, 257, 358, 365, 386, 393, 399, 400.
Curzon (de), 185.
Dechambre (Dr), 201.
Denis (Ferdinand), 159, 303, 364, 406.
Deseille, 212.
Dieterlen, 319.
Emmanuel des Essarts, 1, 251.
Flammarion (Camille), 28, 78, 96, 259.
Garnier (Édouard), 12, 32, 33, 44, 89, 184, 228, 255, 328, 391.
Gasparin (de), 134.
Girardin (Jules), 58, 70, 121, 174, 194, 209, 218, 234, 242, 285, 290, 329, 377, 395.
Guignet, 37.
Hamy (Dr), 120.
Hennebert (Lieutenant-colonel), 273, 380.
Imbault-Huart, 59.
Lafaye (Georges), 86, 131, 145, 267, 306, 307, 345, 355, 403.
Laffitte (Paul), 23, 24, 40, 106, 177, 200, 361.
Lefebvre (C.), 187.
Lefebvre (E.), 43, 123, 161, 302, 347.
Lesage (H.-J.), 402.
Lesbazeilles (Eugène), 68, 144, 313.
Lévêque (Charles), 6, 81.
Loustau, 46.
Mantz (P.), 169.
Marchant (Dr Louis), 16, 152.
Margollé (Élie), 87, 282.
Mathey (E.), 309, 322, 351.
Maury (Alfred), 105, 124.
Merlet (L.), 327.
Milne-Edwards (Ad.), 314.
Molinier (Émile), 76, 176.
Mouchez (Amiral), 56.
Noel (Eugène), 53, 75, 93, 114, 149, 157, 178, 222, 238, 246, 289.
Oustalet, 72, 263, 368.
Paris (Amiral), 334.
Pelet (Paul), 101, 166, 219.
Petit (Maxime), 15, 51, 137, 216.
Quatrefages (de), 26.
Regnier, 139.
Rhoné (Arthur), 62, 128, 271.
Robert (Charles), 348.
Rosny (de), 36.
Saglio (Edmond), 167, 192, 280, 311, 388.
Saint-Albin (de), 34.
Tissandier (Gaston), 231, 323.
Vaulabelle (Alfred de), 47, 239, 370.
Zurcher, 87, 282.

Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

